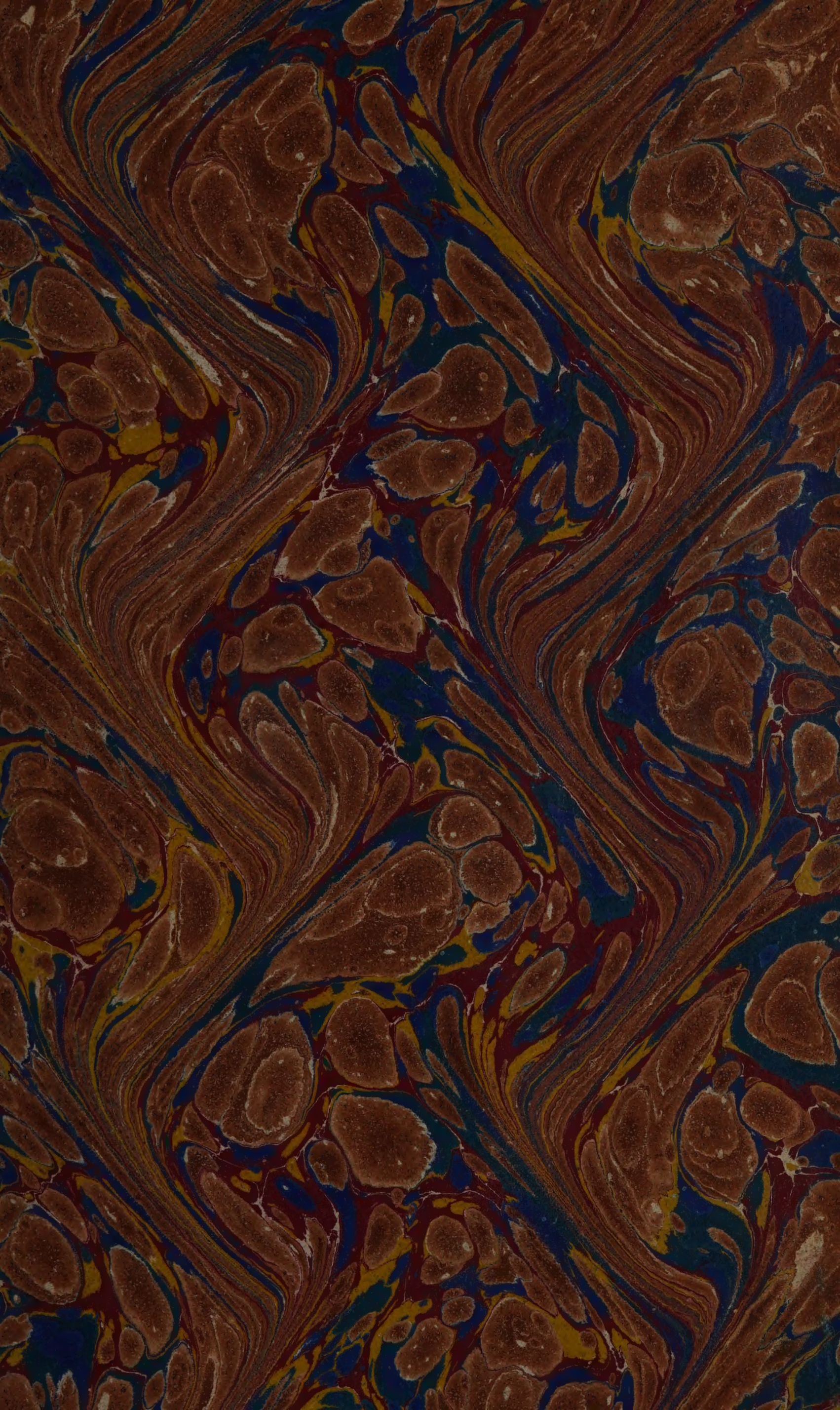




DICTIONNAIRE

UNIVERSEL,

HISTORIQUE, CRITIQUE

ET BIBLIOGRAPHIQUE.

TOME VII.

FLAC. = GOZZ.

CET OUVRAGE SE TROUVE

CHEZ L. PRUDHOMME, Editeur, rue des Marais, au bureau du Lavater; PRUDHOMME fils, Imprimeur-Libraire, même rue, n° 17; GARNERY, Libraire, rue de Seine; à Paris.

Madame BUYNAND née BRUYSET. . . . . Lyon.
Mademoiselle LEROY et Compagnie. . . . . Caen.
ALLÔ. . . . . Amiens.
FRÈRE. . . . . Rouen.
VALLÉE. . . . . *Id.*
RENAULT. . . . . *Id.*
BLOCQUET et CASTIAUX. . . . . Lille.
STAPLEAUX. . . . . Bruxelles.
Victor MANGIN. . . . . Nantes.
BUSSEUIL. . . . . *Ibid.*
LAFITE. . . . . Bordeaux.
DURVILLE. . . . . Montpellier.
FOURIER-MAME. . . . . Angers.
CATINEAU. . . . . Poitiers.
DESOER. . . . . Liège.
BOVARD. . . . . Aix-la-Chap.
LEROUX. . . . . Mayence.
ÉLISÉE AUBANEL. . . . . Tarascon.
GOSSE. . . . . Bayonne.
PERTHÈS. . . . . Hambourg.
IMMERZEEL et Compagnie. . . . . Amsterdam.
UMLANG. . . . . Berlin.
ARTARIA. . . . . Vienne.
ALICI, Libraire de la Cour. . . . . S. Pétersbourg.
RISS et SAUCET. . . . . Moscou.
BRUMMER. . . . . Copenhague.
BOREL et PICHARD. . . . . Naples.
GIEGLER et DUMOLARD. Milan.
GRIESHAMMER. . . . . Leipsick.
ESSLINGER. . . . . Francfort.

Et chez tous les principaux Libraires et Directeurs des postes.

*Les articles nouveaux sont marqués d'une *. Les articles anciens, corrigés ou augmentés sont distingués par une †.*

DICTIONNAIRE
UNIVERSEL,
HISTORIQUE, CRITIQUE
ET BIBLIOGRAPHIQUE,

Ou Histoire abrégée et impartiale des hommes de toutes les nations qui se sont rendus célèbres, illustres ou fameux par des vertus, des talens, de grandes actions, des opinions singulières, des inventions, des découvertes, des monumens, ou par des erreurs, des crimes, des forfaits, etc., depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours; avec les dieux et les héros de toutes les mythologies; enrichie des notes et additions des abbés Brotier et Mercier de Saint-Léger, etc., etc.

D'après la huitième Édition publiée par MM. Chaudon et Delandine.

NEUVIÈME ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE DE 16,000 ARTICLES ENVIRON,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE SAVANS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

Amicus Plato, amicus Aristoteles, magis amica veritas.

Suivie de Tables chronologiques, pour réduire en corps d'histoire les articles répandus dans ce Dictionnaire.

Ornée de 1,200 portraits en médaillons.

TOME VII.

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE MAME FRÈRES.

1810.

PORTRAITS

QUI SE TROUVENT

A LA FIN DU TOME VII.

PLANCHE XXXV.

Fleury (abbé de).
Fleury (cardinal de).
Florian (J. P. L.).
Folard (le chevalier de).
Fondulus (Cabrinus).
Fontaine (Jean de la).
Fontana (Dominique).
Fontenelle.
Forbin (chevalier de).
Fort (François le).
Foucquet (Nicolas).
Foucquet (Charles-Louis).

PLANCHE XXXVI.

Fox (Charles-James).
Fracastor (Jérôme).
Franklin.
François Ier.
Frédégonde.
Frédéric Ier.
Frédéric (Guillaume).
Frédéric II.
Frédéric (Henri).
Fréron (Élie-Cathérine).
Freinshemius.
Forbisher.

PLANCHE XXXVII.

Gabrino (Nicolas).
Galba.
Galien.
I. Galilée.
Gama Vasco.
Garrick.
Gassendi.
Gassion.
Gaston de Foix.
Gaubius.
Gay (Jean).
Gelée (Claude).

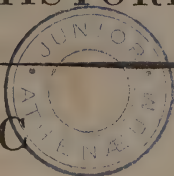
PLANCHE XXXVIII.

Gellert.
Geoffrin.
Geoffroy (Étienne-François).
Gerbier (Pierre-Jean).
Germanicus (César).
Gerson *ou* Charlier.
Gessner (Salomon).
Gibbon (Édouard).
Giorgion (Barbarelli).
Girardon (François).
Gluck.
Godefroy de Bouillon.

PLANCHE XXXIX.

Goldoni.
Goldsmith.
Goltzius (Henri).
Gonzalve de Cordoue.
Graffigny (Françoise).
Graslin.
Gravesande.
Gray (Jeanne).
I. Grégoire (saint).
Grégoire (Hildebrand).
Gresset (J.-B.).
Grotius.

NOUVEAU
DICTIONNAIRE
HISTORIQUE.



* FLABANT-LA-BILLARDERIE (Charles-Claude, comte D'ANGIVILLER), ancien membre de l'académie des sciences de Paris, fut d'abord menin de Louis XVI, ensuite conseiller d'état et mestre-de-camp de cavalerie, et enfin sur-intendant des bâtimens du roi, l'une des plus belles places sous la monarchie. D'Angiviller aimoit les savans et les artistes. L'administration de ce sur-intendant fut dénoncée à l'assemblée nationale, et dans la séance du 7 novembre, il fut accusé d'avoir demandé 20 millions pour les bâtimens. D'Angiviller se justifia par sa réponse à l'assemblée; mais le 15 juin 1791, sur le rapport de Camus, un décret ordonna la saisie de ses biens. Il quitta la France la même année, et mourut à Altona en 1809.

FLACCILLE (Ælia Flaccilla), fille d'Antoine, préfet des Gaules, et ensuite consul romain, née en Espagne, fut mariée à Théodose, lorsqu'il n'étoit encore que particulier. En montant sur le trône de Constantinople avec lui, elle reçut le titre d'Auguste. Faccille, remplie de vertus, contribua beaucoup par son zèle à la destruction de l'idolâtrie et à la propagation du christianisme. Bienfaisante avec discernement, simple dans ses manières, et modeste avec un extérieur plein de dignité, elle portoit Théodose à l'indulgence, à la clémence et au soulagement de ses sujets. Ses incommodités l'ayant obligée d'aller prendre les eaux dans un village de la Thrace, elle y mourut en 388. Flaccille fut mère d'Arcadius et d'Honorius. L'Église grecque l'a élevée au rang des bienheureux, et S. Grégoire de Nysse prononça son oraison funèbre.

I. FLACCOURT (F. de), directeur-général de la compagnie française de l'Orient, avoit commandé en 1648 une expédition dans l'île de Madagascar : expédition malheureuse, ainsi que toutes celles qui l'avoient précédée, mais qui nous a procuré une *Histoire* très-détaillée *de cette île*, qu'il avoit bien étudiée pendant un séjour de dix ans. Il la fit imprimer à Paris en un volume in-4°, avec des figures dessinées et gravées par lui-même, et la dédia au surintendant Fouquet, qui avoit le principal intérêt dans la compagnie dès-lors formée pour les Indes orientales.

II. FLACCOURT. *Voyez* BRET.

* I. FLACCUS (Caïus Valerius), poëte latin qui vivoit sous le règne de Vespasien, a fait un *Poëme* sur l'expédition des Argonautes, dont la meilleure édition est celle de Burman, 1724.

II. FLACCUS ILLYRICUS. *Voy.* FRANCOWITZ.

† FLACÉ (René), curé de l'église de la Couture, dans un faubourg du Mans, né à Nogent-sur-Sarthe, à cinq lieues de cette ville, le 28 novembre 1530, vivoit encore en 1581. Il y a de lui, outre plusieurs pièces de théâtre, la tragédie d'*Elips, comtesse de Salberg*, représentée au Mans en 1579, et non imprimée; divers autres ouvrages en prose et en vers, et sur-tout un *Poëme* latin *sur l'origine des Manceaux*, qu'on peut voir dans la Cosmographie de Belleforêt. La Croix-du-Maine dit qu'il étoit poëte, théologien, philosophe, historien; qu'il savoit bien la musique, et qu'il prêchoit avec succès; mais il faut observer que La Croix louoit un de ses compatriotes dans un temps où nous n'avions rien de bon.

† FLACHAT (Jean-Claude), né à Lyon d'une famille distinguée par ses services publics, devint membre de l'académie de sa patrie, et mérita cette distinction par un assez bon ouvrage, intitulé *Observations sur le commerce et les arts d'une partie de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique*, 1766, 2 vol. in-12. Ce livre offre sur le Levant et sur Constantinople quelques idées nouvelles. L'auteur prétend avoir pénétré dans le sérail du grand-seigneur. Il intéresse plus par les faits que par le style. Flachat mourut quelque temps après l'impression de son livre.

* FLACHSLANDEN (le baron de), maréchal-de-camp, nommé en 1787 membre de l'assemblée des notables, et en 1789 député de la noblesse du bailliage de Colmar et de Schélestadt aux états généraux, joignit à Coblentz les frères de Louis XVI, et fut un des membres de leur conseil. Il suivit Monsieur à Vérone comme son ministre pour la partie militaire, vint avec lui à l'armée de Condé en 1795, et mourut à Blankembourg en 1796. — Son frère, le bailli de FLACHSLANDEN, grande-croix de Malte, fut nommé député du tiers-état du bailliage d'Haguenau et Weissembourg aux états-généraux de 1789.

FLACIUS (Mathias), fils d'un ministre du même nom, né à Brunswick, fut professeur de médecine à Rostoch en 1590, et mourut vers l'an 1615. On lui attribue les ouvrages suivans : I. *Themata de concoctione et cruditate*, Rostochii, 1594, in-8°. II. *Disputationes partim physicæ, partim medicæ, in academiâ Rostochianâ propositæ*, Rostochii, 1602, 1603, in-8°. III. *Commentariorum de vitâ et morte libri quatuor*, Lubecæ 1616, in-8°. Il y a une édition antérieure, publiée à Francfort en 1584, in-8°.

FLAD (Guillaume), membre distingué de l'académie électorale de Manheim, auteur de plusieurs écrits sur l'histoire et les antiquités de son pays, est mort à Heidelberg en 1781, âgé de 75 ans.

† FLAMAND (François), sculpteur (dont le nom de famille est DU QUESNOY), né à Bruxelles en 1594, fut élève de son père, et profita si bien de ses leçons, que, fort jeune encore, il étoit déjà connu par des ouvrages estimés, sur-tout par la *Statue de la Justice* placé sur la grande porte de la chancellerie à

Bruxelles. A l'âge de 25 ans, il se rendit à Rome, où le besoin le contraignit à faire, pour subsister, de petits ouvrages en ivoire et en bois. Cependant l'étude des chefs-d'œuvre antiques, et les conseils du célèbre Poussin lui dévoilant chaque jour les grandes règles du dessin et l'art si difficile de bien imiter la nature, il s'attacha particulièrement à des sujets rians et gracieux, qu'il traita presque toujours en petit, comme des bacchanales, des jeux d'enfans et des amours qu'on voit dans de petits bas-reliefs en bronze, en marbre, en ivoire, etc., où l'art et l'esprit se font également remarquer. Que de graces, que de délicatesse dans l'exécution, d'après Virgile, de ce bas-relief, où Silène endormi et enchaîné par des satyres, a le visage barbouillé de mûres par une nymphe! Quelle expression encore dans celle de l'Amour divin foulant aux pieds l'Amour profane, et lui fermant la bouche avec la main, tandis qu'un génie élève sur sa tête une couronne de laurier pour récompense de cette victoire! Aucun sculpteur n'a porté plus loin que François Flamand la perfection des figures des enfans: sous son ciseau le marbre semble perdre sa dureté, tant leurs formes et leurs contours sont tendres et délicats. Des talens aussi distingués ne pouvoient rester dans l'oubli: les vrais connoisseurs s'empressèrent d'exercer son ciseau, et Flamand eut bientôt la gloire de passer pour le meilleur sculpteur de son temps. Il employa plusieurs années à l'exécution des deux seules grandes statues qu'on ait de lui à Rome; l'une de *sainte Susanne*, dans l'église de Notre-Dame-de-Lorette, et l'autre de *saint André*, dans l'église de Saint-Pierre; ouvrages qui réunissent tout ce que l'art a de plus parfait, et qui peuvent être mis en parallèle avec les plus beaux de l'antiquité. Le bruit de sa réputation étant parvenu jusqu'en France, Louis XIII voulut l'y attirer par des propositions avantageuses que Flamand accepta. Il étoit sur le point de partir, quand un de ses frères, jaloux de ses talens, ou pour se venger de ce qu'il l'avoit chassé de chez lui à cause de sa mauvaise conduite, lui donna du poison, comme il en est convenu quelques années après en périssant dans sa patrie sur l'échafaud pour des crimes atroces. Flamand, par ordre des médecins, s'étoit mis en marche pour aller respirer l'air natal: mais arrivé à Livourne, il y mourut, et fut inhumé dans l'église des cordeliers de cette ville. La nouvelle de sa mort excita des regrets à Rome, dans sa patrie et en France, où il étoit impatiemment attendu.

FLAMÉEL. *Voyez* BARTIOLET.

† FLAMEL (Nicolas), natif de Pontoise, exerça la profession d'écrivain à Paris. Né sans biens, on le vit tout à coup riche. Il soulagea les malheureux, fonda des hôpitaux, répara des églises. Naudé attribue sa fortune (qui n'étoit pas aussi considérable qu'on l'a dit) à la connoissance qu'il avoit des affaires des juifs. Il ajoute que lorsqu'ils furent chassés de France en 1394, et que leurs biens furent acquis au roi, Flamel traita avec leurs débiteurs pour la moitié de ce qu'ils devoient, et leur promit de ne pas les dénoncer. Ce récit est réfuté par Saint-Foix, dans le premier volume de ses Essais sur Paris. On dit qu'il dut sa fortune à la connoissance qu'il avoit des principes du commerce, dans un temps où tout le monde les ignoroit. Il mourut à Paris le 22 mars 1418. (*Voyez* sur cet homme singulier, l'Histoire critique de Nicolas Flamel et de Pernelle sa femme, recueillie d'actes anciens, qui purifient l'origine et la médiocrité de

leur fortune, Paris, 1761, in-12. Cet ouvrage est de l'abbé Villain.) On a attribué à Flamel un *Sommaire philosophique*, en vers, Paris, 1561, in-8°, et un *Traité de la transformation des métaux*, Lyon, 1628, in-16. On joint à ces deux livres l'*explication des figures hiéroglyphiques que mit Flamel au cimetière des Innocens*, in-4°, Paris, 1682. *Voy.* SYNÉSIUS, n° I.

FLAMINIA (Hélène-Virginie BALETTI, dite), épouse de Louis Riccoboni (*voy.* ce mot), joua avec succès sur le théâtre italien de Paris, où elle mourut en décembre 1771, à 85 ans. On a d'elle deux comédies en prose, *le Naufrage* et *Abdilly*.

FLAMININUS (Titus Quintus), élevé au consulat par son mérite, l'an 198 avant J. C., n'ayant pas encore trente ans, se proposa Scipion pour modèle; et il ne lui manqua, pour égaler la gloire de ce héros, que d'avoir à combattre des rivaux aussi redoutables. Comme lui, il avoit toutes les vertus civiles et militaires. Nommé général des troupes romaines contre Philippe V, roi de Macédoine, il força l'armée de ce prince dans les défilés de l'Epire, et soumit presqu'entièrement cette province, réduisit la Thessalie, la Phocide, la Locride. Il joua dans la Grèce le rôle le plus brillant, et fit publier aux jeux néméens par un crieur public que les Grecs étoient remis en liberté : il fut en effet leur libérateur et leur père. La république l'envoya dans la suite vers Prusias, pour demander la tête d'Annibal, sous le vain prétexte qu'il tramoit quelque chose contre Rome. Flamininus agit si adroitement auprès de ce prince, que les Romains se virent délivrés de ce terrible ennemi.

* I. FLAMINIO (Giovanni-Antonio), savant italien, né à Imola en 1464, mort à Rome en 1550, fut un célèbre professeur de belles-lettres à Bologne. On a de lui, I. des *Poésies* en latin. II. Des *Epîtres* et les *Vies de saint Dominique et d'Albert-le-Grand*.

† II. FLAMINIO (Marc-Antoine), né à Imola. Le cardinal Farnèse, dont il étoit protégé, le fit nommer secrétaire du concile de Trente : mais sa santé délicate l'empêcha de remplir cette commission. Il mourut à Rome le 21 mars 1550, à 57 ans. On a de lui des *Lettres* et des *Epigrammes*, 1561, in-8°, traduites en vers français par Anne des Marquets, Paris, 1569, in-8°. Sa *Paraphrase de trente psaumes*, entreprise à la sollicitation du cardinal Pole, et imprimée à Florence en 1558, in-12, offre d'assez beaux vers et une latinité pure. Ses autres écrits ne méritent pas moins d'être lus. On en a donné une nouvelle édition à Padoue en 1743, in-8°, sous ce titre : *Flaminiorum, Marc-Anton., Joan-Anton. et Gabrielis carmina, edente Mancurtio.*

† III. FLAMINIO (Antoine), littérateur sicilien, professeur d'humanités dans le collége de Rome, vers le commencement du 16e siècle; il aimoit avec tant d'ardeur la vie retirée, qu'il ne voyoit personne et ne vouloit point être vu. Il ne pouvoit souffrir ni valet, ni servante. L'hôte, étonné d'être trois jours sans le voir, entra dans sa chambre par la fenêtre d'un jardin, et le trouva mort au milieu de ses livres.

† I. FLAMINIUS (Caïus), consul romain, d'un caractère turbulent et emporté, attiré au combat par les ruses d'Annibal, perdit la fameuse bataille de Trasymène, où il resta sur la place avec un grand nombre de sénateurs, l'an 217 avant

J. C. L'Italie lui doit la voie Flaminia, qu'il ouvrit l'an 553 de Rome.

† II. FLAMINIUS (Nobilius), théologien et critique de Lucques, mort en 1590, à 58 ans, publia, en 1588, à Rome, in-fol., sur la Bible des Septante, des *Notes* pleines d'érudition. Il dirigea aussi l'impression des bibles que fit faire Sixte-Quint. Il rétablit l'ancienne version latine avec les fragmens trouvés dans les SS. Pères, en traduisant mot pour mot le grec des Septantes, comme dans l'édition de Rome. *Voyez* MORIN, n° III, et un traité *De prædestinatione*, ibid., 1581, in-4°.

*FLAMINTO. *Voy*. FLAMINIO.

† FLAMSTÉED *ou* FLAMSTEDIUS (Jean), astronome, né à Derby en Angleterre l'an 1646, prit du goût pour l'astronomie, en voyant une sphère de Sacrobosco. Il cultiva cette science avec beaucoup de succès, fut membre de la société royale de Londres en 1670, et, la même année, nommé astronome du roi, avec une pension de cent livres sterling, ensuite directeur de l'observatoire de Greenwich. Il mourut célibataire le 18 janvier 1720. Cet astronome avoit partagé son temps d'une façon singulière; il donnoit le jour aux cafés, et la nuit aux astres. On a de lui, I. *Historia cœlestis Britannica*, Londres, 1725, en 3 vol. in-fol. II. *Ephémérides*. III. *Doctrine de la sphère*, imprimée en 1681, avec le nouveau Système de mathématiques de Jonas Morus, le plus zélé protecteur de Flamstéed. IV. *Atlas céleste*, revu par Le Monnier, augmenté d'observations par Pasumot, et d'un planisphère austral de la Caille, seconde édition publiée par Fortin, Paris 1776, in-4°. Newton ayant trouvé plusieurs de ses observations peu justes, Flamstéed écrivit contre lui; mais l'académie des sciences de Paris jugea en faveur de son adversaire. Flamstéed se distingua par ses observations sur le nombre d'étoiles visibles, et par ses longues études pour les déterminer avec précision: il les porte jusqu'à trois mille; d'autres en comptent beaucoup davantage. Rheita, célèbre astronome, assure en avoir vu plus de 2,000 dans une seule constellation. Galilée prétend en avoir découvert 500 dans une petite partie de l'Orient. La Caille 980 dans une partie du ciel austral. Le P. Mayer proteste en avoir vu en 1777 plus de 200, dont aucun astronome n'a jamais fait mention : d'où l'on peut conclure que les étoiles en général, mais encore les étoiles visibles, sont innombrables, que Dieu seul en connoît le nombre; et que, suivant David, il les appelle toutes par leur nom : *Qui numerat multitudinem stellarum et omnibus eis nomina vocat*. Psal. 146.

† FLANDRIN (Pierre), professeur-directeur adjoint de l'école vétérinaire, membre du conseil d'agriculture et de l'institut national, né à Lyon le 12 septembre 1752, étudia l'art vétérinaire sous Chabert, son oncle maternel; mais il s'étoit spécialement attaché à l'anatomie comparée. Des expériences sur l'absorption des vaisseaux lymphatiques, des dissertations sur la nature et les attributs du sarigue (animal très-singulier par sa conformation, et qui est propre au Nouveau Monde), sur l'étendue de la rétine, et sur un assez grand nombre d'autres points d'anatomie comparée et de physiologie, prouvent dans leur auteur une grande sagacité. L'académie des sciences, à laquelle il avoit présenté de bonnes observations sur la rage, lui donna en 1791 des lettres de correspondant. Quelques années auparavant

il avoit fait deux voyages par ordre du gouvernement ; l'un en Angleterre, et l'autre en Espagne, qui lui inspirèrent un goût très-prononcé pour tous les détails de l'économie rurale : l'éducation des moutons avoit sur-tout fixé son attention. Les recherches qu'il avoit faites sur la conduite des troupeaux, et particulièrement sur l'amélioration des laines dans ces deux états, devinrent les matériaux d'un traité complet qu'il publia en 1794, in-8°, sur l'éducation des moutons. C'est l'ouvrage le plus riche en faits que nous possédions sur cette matière. On a encore de lui un *Précis de l'anatomie du cheval*, un *Précis de la connoissance extérieure du même animal*, et un *Mémoire sur la possibilité d'améliorer les chevaux en France*, in-8°. Les journaux consacrés aux sciences contiennent un grand nombre de ses *Dissertations* sur divers objets d'art vétérinaire et d'économie rurale. Flandrin mourut à Paris d'une péripneumonie en 1796.

† I. FLASSANS (TARAUDET de), poëte provençal, natif de Flassans, petit village de Provence dans le diocèse de Fréjus, obtint, dit-on, de Foulques de Pontève une portion de cette terre pour un poëme intitulé *Lous ensegnamens per si garder contra las traysons d'amor.* Le Moine, dit le Monge des îles d'Or, au rapport de Jehan de Notre-Dame, assure que cet ouvrage valoit beaucoup plus, mais qu'il fut inutile au vendeur et à l'acheteur, trompés l'un et l'autre par leurs maîtresses. Taraudet vivoit en 1354. La reine Jeanne, continue le même historien, se servit de lui pour faire des remontrances à l'empereur Charles IV, qui passoit en Provence, et il s'en acquitta très bien.

II. FLASSANS (Durand DE PONTÈVE, seigneur de), gentilhomme provençal du 16e siècle, entreprit de défendre la religion catholique, comme les disciples de Mahomet avoient prêché la leur. L'an 1562 s'étant mis à la tête d'une troupe de jeunes emportés comme lui, il courut à Aix sur les protestans, et immola ceux qui eurent le malheur de tomber sous sa main. Cette action lui fit donner le surnom de chevalier de la Foi : mais elle l'obligea aussi de s'enfuir, pour éviter la peine due à son fanatisme. Après avoir erré en différens lieux, il se retira aux îles Sainte-Marguerite.

* FLATMAN (Thomas), poëte anglais, né à Londres en 1633, mort en 1688, élève de l'école de Winchester, puis du nouveau collége à Oxford, entra au collége de justice du temple, après avoir quitté l'université. Ses poëmes, très-licencieux, et de peu de mérite, ont été imprimés en 1682, in-8°.

* FLAVEL (Jean), théologien anglais non-conformiste, né au comté de Worcester, élève d'Oxford, où il fut reçu bachelier-ès-arts, prit les ordres en 1650, et fut ordonné prêtre à Salisbury. Il obtint une cure à Dartmouth au comté de Devonshire, où il écrivit sa *Navigation spirituelle*. En 1662, dépossédé de son bénéfice, il continua des prédications particulières. A l'avénement de Jacques II au trône, Flavel retourna à Darmouth, et en 1691, il mourut subitement à Exeter. Ses ouvrages, en deux vol. in-fol. et six vol. in-8°, sont très-estimés.

FLAVIE. *Voyez* DOMITILLE *et* EUSÉBIE, n° I.

† I. FLAVIEN (saint), patriarche d'Antioche, d'une naissance illustre, fut placé sur le trône patriarcal du vivant de Paulin. Cette élection, confirmée par le concile de Constantinople en 382, fut l'ori-

gine d'un schisme, éteint sous le pape Innocent I. Flavien chassa de son diocèse les hérétiques messaliens, qui l'avoient infecté de leurs erreurs. Il demanda grace à l'empereur Théodose pour son peuple, et l'obtint. Les habitans d'Antioche avoient renversé et outragé dans une sédition la statue de l'impératrice Priscille; Flavien parla pour eux avec éloquence. S. Chrysostôme, qu'il avoit ordonné prêtre, avoit, dit-on, composé sa harangue. Ce prélat mourut en 404.

† II. FLAVIEN (St.), succéda à Proclus dans le patriarcat de Constantinople en 447. Chrysaphius, favori de l'empereur Théodose-le-Jeune, voulut le faire chasser de son siége; le saint prélat brava ses menaces. Il ne se montra pas moins ferme contre Eutychès, qui dogmatisoit vers le même temps. Il l'anathématisa dans un concile; mais les partisans de l'hérésiarque condamnèrent Flavien et le déposèrent en 449, dans le fameux synode connu sous le nom de brigandage d'Ephèse: Dioscore, évêque d'Alexandrie, accompagné d'une foule de soldats et de moines, présidoit à cette séditieuse assemblée. Flavien appela de cette condamnation; mais Dioscore ne répondit à ses raisonnemens que par des coups de pied et des coups de poing, et le maltraita si cruellement, que Flavien, dit-on, en mourut trois ans après, en 452.

† I. FLAVIGNY (Valérien de), docteur en Sorbonne, chanoine de Reims, et professeur en hébreu au collége royal, né dans le diocèse de Laon, et mort à Paris en 1674, dans un âge assez avancé, étoit un homme plein de feu dans sa conduite et dans ses écrits. Il déféra à la faculté de théologie une thèse soutenue chez les jésuites du collége de Clermont, appelé depuis le collége de Louis-le-Grand. On prétendoit dans cette thèse que le système de Copernic, contraire à l'Écriture, et foudroyé par le Vatican, avoit été anathématisé par les inquisiteurs italiens qui condamnèrent Galilée, et que par conséquent on ne pouvoit le défendre en France. Flavigny possédoit l'hébreu, la théologie, les belles-lettres; mais il cherchoit trop à déprimer ceux qui en savoient autant et plus que lui. Il écrivoit d'ailleurs plutôt avec l'impétuosité d'un jeune Hibernois, qui argumente sur les bancs, qu'avec la gravité d'un vieux théologien. On a de lui la *Défense d'une thèse* qu'il avoit signée en qualité de grand-maître d'études. Il y étoit dit que l'épiscopat n'est pas un sacrement distinct de la prêtrise. Cette apologie a été imprimée à Tournay, en 1668, in-4°. Flavigny avoit travaillé à la Polyglotte de Le Jay.

*II. FLAVIGNY (C. F. comte de), capitaine au régiment des gardes françaises, quitta ce corps au commencement de la révolution lorsqu'il fut licencié (il avoit été fait maréchal de camp un an auparavant), et se retira dans sa terre de Charmes près La Fère en Picardie, où il est mort le 11 décembre 1803. Il a laissé en manuscrit des réflexions *sur l'art militaire et sur ses voyages;* il possédoit beaucoup d'instruction. — Son fils unique, A. L. J. vicomte DE FLAVIGNY, lieutenant au même régiment, âgé de 30 ans, condammé à mort le 24 juillet 1794 par le tribunal révolutionnaire de Paris, comme complice d'une compiration dans la maison de Saint-Lazare où il étoit détenu, fut l'un des gentilshommes qui se rendoient constamment auprès de la personne de Louis XVI aux approches des événemens critiques; il ne quitta ce prince malheureux qu'après la journée du 10 août.

FLAVITAS *ou* FRAVITA, patriarche de Constantinople après Acace, en 489, employa la ruse pour se faire élire. L'empereur Zénon avoit fait mettre sur l'autel de la grande église de Constantinople un papier blanc et cacheté, comptant que Dieu feroit écrire par un ange le nom du prêtre qu'il convenoit d'élever à la chaire patriarcale; Flavitas corrompit l'eunuque qui avoit la garde de l'église, et traça son nom sur le papier. Quelques historiens ont révoqué en doute ce trait d'imposture. On peut voir ce qu'en dit Tillemont dans ses *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique*, où ce fait est amplement discuté. Cette supercherie le fit patriarche. C'étoit le plus fourbe et le plus artificieux des hommes. Dans le temps même qu'il juroit aux hérétiques qu'il ne vouloit avoir aucune communication avec le pontife de Rome, il écrivoit sourdement au pape Félix. Sa mort, arrivée en 490, lui épargna un châtiment exemplaire.

I. FLAVIUS-CLÉMENS. *Voyez* DOMITILLE, *à la fin.*

II. FLAVIUS-JOSEPHE. *Voyez* JOSEPH, n° VI.

† FLAUST (Jean-Baptiste), célèbre avocat au parlement de Rouen, mort à sa terre de Saint-Sever près Vire le 21 mai 1783, âgé de 72 ans, se consacra dès sa jeunesse au barreau. Nous avons de lui un ouvrage, fruit de 50 années de travail, sur la coutume de Normandie, en 2 vol. in-fol., intitulé *Explication de la Jurisprudence et de la coutume de Normandie, dans un ordre simple et facile.* On auroit désiré que l'auteur en eût retranché quelques longueurs et y eût ajouté une table des matières.

FLECHELLES. *Voyez* GUÉRIN, n° II.

FLÉCHEUX (N**), mort à Paris le 4 novembre 1793, à l'âge de 55 ans, est auteur d'un planétaire ou planisphère propre à mettre sous les yeux de la jeunesse le mouvement des astres. Il a publié en outre l'*Oxocosme*, ou démonstrateur du mouvement annuel tropique et diurne de la terre autour du soleil, 1784, in-8°.

† FLÉCHIER (Esprit), né le 10 juin 1632 à Pernes, petite ville du diocèse de Carpentras, fut élevé dans le sein des lettres et de la vertu, auprès du P. Hercule Audiffret, son oncle, général des Pères de la doctrine chrétienne. Fléchier, ayant quitté cette congrégation après la mort de son oncle, parut à Paris comme bel esprit et comme prédicateur, et se fit un nom célèbre sous ces deux rapports. Il eut part aux bienfaits que Louis XIV répandit sur les gens de lettres. Fléchier, encouragé par ces récompenses, fit de nouveaux efforts, et balança bientôt la réputation de Bossuet dans l'oraison funèbre. Celle de Turenne, son chef-d'œuvre, fit donner des larmes au héros, et mit le comble à la gloire de l'orateur. On admira surtout le beau parallèle du maréchal de France avec Judas Macchabée. Il est vrai qu'il n'étoit pas le premier qui eût transporté aux généraux modernes les éloges donnés à cet ancien capitaine. Lingendes, évêque de Mâcon, et Fromentière, évêque d'Aire, s'en étoient déjà servis: l'un, dans l'oraison funèbre de Charles-Emmanuel, duc de Savoie; l'autre dans celle du duc de Beaufort. Mais Fléchier se rendit propre ce lieu commun, par les ornemens dont il l'embellit dans son exorde, qui est un chef-d'œuvre. La cour récompensa ses talens, en 1685, par l'évêché de Lavaur, et en 1687 par celui de Nîmes. Louis XIV lui dit, en le nommant au premier: « Ne soyez pas

surpris si j'ai récompensé si tard votre mérite ; j'appréhendois d'être privé du plaisir de vous entendre. » Le diocèse de Nîmes étoit plein d'hérétiques : il se conduisit avec eux en bon pasteur. Il les instruisit tous par la solidité de ses discours, et en ramena plusieurs au catholicisme par l'esprit de paix, de douceur et d'indulgence qui l'animoit. La charité qu'il exerçoit envers la partie de son troupeau séparée de l'Église se faisoit encore plus sentir à celle qui, dans le sein de l'Église même, avoit besoin de son indulgence et de ses secours. Une malheureuse fille, que ses parens avoient contrainte à se faire religieuse, avoit succombé à l'amour, et n'avoit pu cacher à sa supérieure les suites de sa foiblesse. Fléchier apprit que cette supérieure l'en avoit punie de la manière la plus cruelle, en la faisant enfermer dans un cachot, où, couchée sur de la paille, et réduite à un peu de pain qu'on lui donnoit à peine, elle attendoit la mort comme le terme de ses maux. L'évêque de Nîmes se transporta dans le couvent, et, après beaucoup de résistance, se fit ouvrir la porte du réduit affreux où cette infortunée se consumoit dans le désespoir. Dès qu'elle aperçut son pasteur, elle lui tendit les bras comme à un libérateur. Le prélat, jetant un regard d'indignation sur la supérieure : « Je devrois, lui dit-il, si je n'écoutois que la justice humaine, vous faire mettre à la place de cette victime de votre barbarie ; mais le Dieu de clémence, dont je suis le ministre, m'ordonne d'user envers vous de l'indulgence que vous n'avez pas eue pour elle, et dont il usa à l'égard de la femme adultère. » Il fit aussitôt tirer la religieuse de cette horrible demeure, et ordonna qu'on eût d'elle les plus grands soins. Mais ses ordres charitables ne purent la rendre à la vie ; elle mourut après quelques mois de langueur, en bénissant le nom de son vertueux évêque... Un des soins les plus chers de Fléchier étoit de consoler ses diocésains dans leurs afflictions. Dans la disette de 1709, il répandit des charités immenses. Les catholiques et les protestans y eurent une part égale, uniquement réglée sur ce qu'ils souffroient, et non sur ce qu'ils croyoient. Il refusa d'employer à la construction d'une église des fonds destinés à des aumônes : « Quels cantiques, disoit-il, valent les bénédictions du pauvre ! et quel spectacle plus digne des regards de Dieu que les larmes des indigens essuyées par ses ministres ! » Quand on lui parloit de l'excès de son zèle et de ses charités : « Sommes-nous évêques pour rien, s'écrioit-il ? » On l'a vu plus d'une fois, avec la simplicité digne des premiers siècles, aller à pied dans les rues de Nîmes, donnant l'aumône d'une main, et la bénédiction de l'autre. A tant de vertus, il joignoit une modestie noble. Fils d'un bourgeois qui n'avoit qu'une petite métairie et un moulin qu'il faisoit valoir lui-même, et parvenu à l'épiscopat, il n'avoit ni la sottise de cacher l'obscurité de sa naissance, ni la vanité plus raffinée de chercher dans cette obscurité même un titre de gloire. Un jour cependant il sortit de sa simplicité ordinaire. Un prélat orgueilleux lui ayant dit un jour : « Avouez que votre père auroit été bien surpris de vous voir sortir de son moulin pour devenir évêque. — Je crains bien, lui répondit Fléchier, que si le vôtre avoit travaillé au moulin, vous n'eussiez toute votre vie tourné la meule. » — On raconte aussi que le maréchal de La Feuillade lui ayant dit un jour : « Avouez que votre père seroit bien étonné de vous voir ce que vous êtes. — Non, lui répondit Fléchier, car ce n'est pas le fils de mon père, c'est moi qu'on a fait évêque.... » Fléchier, quelque

temps avant de mourir, eut un pressentiment de sa fin prochaine. Il ordonna sur-le-champ à un sculpteur de faire un dessin très-modeste de son tombeau, car il craignoit que la reconnoissance ou la vanité ne voulût élever à sa cendre un monument trop remarquable. Le sculpteur fit deux dessins ; mais les neveux du prélat empêchèrent l'artiste de les lui présenter, cherchant à écarter, s'il étoit possible, de l'esprit de leur oncle, une idée affligeante pour eux, si elle ne l'étoit pas pour lui. Fléchier se plaignit de ce délai, dont le sculpteur ne put lui celer la cause. « Mes neveux, lui répondit le prélat, font peut-être ce qu'ils doivent ; mais faites ce que je vous ai demandé. » Il examina les deux dessins, choisit le plus simple, et dit à l'artiste : « Mettez la main à l'œuvre, car le temps presse. » Il mourut en effet peu de temps après, à Montpellier, le 16 février 1710, pleuré des catholiques, et regretté des protestans. Il laissa plus de 20,000 écus aux pauvres. L'abbé du Jarry prononça son oraison funèbre. L'académie française s'étoit associé Fléchier après la mort de Godeau. C'est sur le modèle de cette compagnie qu'il forma celle de Nimes, dont il fut le mentor et le père. On a de lui, I. Des *Œuvres mêlées*, in-12, en vers et en prose. Ses vers français et latins ont paru dignes de quelque estime. II. L'édition d'un ouvrage fort curieux d'Antoine-Marie Gratiani, *De casibus illustrium Virorum*, in-4°, avec une préface en latin. Le style en est aussi pur qu'élégant. III. Des *Panégyriques de Saints*, mis au rang des meilleurs ouvrages de ce genre, Paris, 1690, en 1 vol. in-4°, et en 2 tom. in-12. IV. Un recueil d'*Oraisons funèbres*. Il y a moins d'élégance et de pureté de langage dans celles de Bossuet ; mais on y trouve une éloquence plus forte, plus mâle, plus nerveuse. Le style de Fléchier est plus coulant, plus arrondi, plus uniforme. Celui de Bossuet, moins égal, moins soutenu, est plus rempli de ces traits hardis, de ces figures vives et frappantes qui caractérisent le génie. Fléchier est plus heureux que lui dans le choix et dans l'arrangement des mots ; mais son penchant pour l'antithèse répand une sorte de monotonie sur son style. Il devoit autant à l'art qu'à la nature ; Bossuet devoit plus à la nature qu'à l'art. Fléchier disoit qu'on parloit pour les sens, et qu'on écrivoit pour l'esprit. Bossuet remplissoit ces deux objets. Il remuoit l'imagination et faisoit penser tout à la fois. Fléchier a bien moins que lui ce grand mérite de penseur, si rarement joint à celui de l'éloquence. Fléchier, écrivant avec facilité, ne pouvoit pas avoir beaucoup de ces pensées profondes que donne la méditation ou le génie. « On croit, disoit-il, que je compose avec peine et contention ; on se trompe ; j'ai beaucoup travaillé dans ma jeunesse, et j'ai mis tous les momens à profit. Si la composition me coûtoit, il y auroit long-temps que j'y aurois renoncé. » Les *Oraisons funèbres* ont eu un grand nombre d'éditions in-4° et in-12. Il en a paru une en 1802, 2 vol. in-18, avec une vie de l'auteur, des notices sur les personnages, objets des éloges funèbres, et un morceau de Thomas sur l'orateur. V. Des *Sermons* en 3 vol. in-12, qui ne sont pas de la même force que ses Oraisons funèbres et ses Panégyriques. On y trouve de belles périodes, et très-peu de raisonnement. Il avoit cherché de bonne heure dans nos vieux prédicateurs des traits d'éloquence et des pensées ingénieuses, dont il faisoit un usage plus ingénieux encore : aussi lui trouve-t-on quelquefois, quant au

fond des choses, un air antique, l'air du commencement de son siècle. Il prêchoit avec un vieux goût et un style moderne : de là des traits recherchés, des contrastes peu naturels, des pensées plus ingénieuses que solides. Il lisoit souvent, pour s'amuser, les sermonnaires italiens et espagnols, qu'il appeloit agréablement *ses bouffons* ; mais ces hommes qu'il ridiculisoit lui laissèrent quelque chose de leur ton. VI. *Histoire de l'empereur Théodose-le-Grand*, Paris, 1679, in-4°, estimée pour l'élégance du style, plutôt que pour l'exactitude des recherches : l'auteur flatte un peu son héros. VII. *La Vie du cardinal Ximenès*, en 2 vol. in-12, et un in-4°. On sent à chaque page que l'historien a fait des panégyriques et des oraisons funèbres. Il peint le cardinal espagnol comme un saint : l'abbé Marsollier en fit un politique dans une Histoire de Ximenès publiée vers le même temps que celle de Fléchier ; et son ouvrage, plus vrai, quoique moins élégant, fut plus recherché. VIII. *Des Lettres*, 2 vol. in-12, dont le style est pur, mais peu épistolaire. Si Fléchier n'est pas assez simple en écrivant à ses amis, il est au moins toujours noble avec les grands, toujours honnête avec ses égaux et ses inférieurs, toujours plein de zèle pour l'église et pour l'état. IX. La *Vie du cardinal Commendon*, traduite du latin de Gratiani, in-4°, et 2 vol. in-12. Le traducteur avoit donné auparavant, c'est-à-dire en 1647, in-12, une édition de l'original de cette histoire, sous le nom de *Roger Akakia*. (*Voyez* GRATIANI). X. Des *Œuvres posthumes*, en 2 vol. in-12 : elles contiennent ses Mandemens et ses Lettres pastorales, remarquables par leur onction. On y a compris différens discours, complimens et harangues. M. Menard avoit commencé la collection complète des Œuvres de Fléchier, mais il n'en a paru que le premier vol. in-4°. L'abbé Ducreux en a publié à Nîmes une nouvelle, in-8° en 10 v., 1782, avec des notes et des observations critiques et littéraires. Dans le second volume de la collection des voyages en France et autres pays, en prose et en vers, 5 volumes in-8°, Paris, 1808, on a inséré celui de Fléchier en Auvergne ; L'auteur s'égaye presque exclusivement aux dépens des moines et des religieuses. D'abord c'est un capucin et un jésuite qui prouvent que saint Ambroise et saint Augustin avoient prophétisé ce qui se passoit alors en Auvergne ; plus loin, ce sont des moines et des religieuses qui, étant arrivés les premiers aux eaux de Vichi, s'étoient arrangés pour ne partir que des derniers. Ailleurs, l'abbé de Saint-Allyre raconte à Fléchier, qui se garde bien d'y croire, les miracles de son saint. A Clermont, un dominicain lui explique les tableaux de son cloître, et fait valoir saint Dominique aux dépens de saint Ignace de Loyola, qui n'étoit qu'un simple gentilhomme biscayen, au lieu que le patriarche des frères prêcheurs étoit un des grands du royaume de Castille. Un autre tableau de ce même cloître donne lieu à une explication non moins plaisante. « C'étoit, dit Fléchier, un jacobin tenant une balance, où il y avoit d'un côté un panier plein des plus beaux fruits, et de l'autre ces mots : *Dieu vous le rende* ; et ces quatre paroles étoient si pesantes, qu'elles emportoient l'autre bassin de la balance chargé de fruits. » Ah ! s'écria le père, voilà un des plus beaux traits de toute l'histoire de notre ordre. Ce miracle, que Dieu a opéré par un de nos religieux, montre évidemment que les aumônes qu'on nous fait en vue de Dieu sont bien payées par le vœu que nous expri-

mons pour l'avantage spirituel de nos bienfaiteurs, en disant : *Dieu vous le rende!* Il seroit bon qu'on prêchât souvent cette histoire, les gens du monde en deviendroient plus charitables, et nous ne serions pas réduits à vivre si pauvrement. » Ces plaisanteries, écrites par Fléchier dans le même siècle où parut le Lutrin, n'ont jamais nui à son orthodoxie : s'il les eût faites cent ans plus tard, on le rangeroit aujourd'hui parmi les philosophes du 18e siècle. Ce Voyage donne encore un exemple de la manière dont les gens les plus pieux pensoient et s'exprimoient sur les ordres religieux dès le siècle de Louis XIV.

* FLECKNOÉ (Richard), mort à la fin du 17e siècle. A la révolution en Angleterre, on lui donna la place de poëte-laureat, qu'on ôtoit à Dryden. Le poëte s'en vengea par une satire intitulée *Mac-Flecknoé*. Cet auteur a composé plusieurs comédies, dans lesquelles on compte *Les Demoiselles à la mode*, et *La Femme chaste*.

* I. FLEETWOOD (Guillaume), jurisconsulte anglais, et greffier de Londres, né au comté de Lancastre, mort en 1592, élève d'Oxford, d'où il passa au collége de Justice du Temple, a donné les *Histoires d'Edouard V*, *de Richard III*, *de Henri VII*, *de Henri VIII*, et l'*Office du juge de paix*.

II. FLEETWOOD (Guillaume), né dans la Tour de Londres en 1656, d'une famille noble, originaire de la province de Lancastre, se fit connoître, sous le règne de Guillaume III, par ses ouvrages. La reine Anne, instruite de son mérite, lui donna un canonicat de Windsor en 1702, puis l'évêché de Saint-Asaph en 1708. Fleetwood fut transféré de cet évêché à celui d'Ely en 1714, et mourut le 4 août 1723. Ses principaux ouvrages sont, I. *Inscriptionum antiquarum sylloge*, à Londres, 1691, in-8°. II. Des *Sermons*. III. *Essai sur les miracles*, 1701, in-8°. IV. *Chronicon pretiosum*. V. *Explication du treizième chapitre de l'Epître aux Romains*. Sa vie est à la tête de ses Sermons.

FLEIX. *Voyez* FOIX, n° I.

* I. FLEMING (Robert), ministre presbytérien écossais, né à Bathens en 1630, mort en 1694, élève de Saint-André, connu par un livre intitulé l'*Accomplissement des Ecritures*, à 23 ans fut nommé pasteur d'une église; mais à la restauration, il passa à Roterdam, où il desservit une congrégation écossaise.

* II. FLEMING (Robert), fils du précédent, né en Ecosse, mort en 1716, élève de Leyde et d'Utrecht, fut ministre d'une congrégation anglaise dans la première de ces villes; puis il passa à l'église écossaise d'Amsterdam, y resta quelques années, et alla ensuite à Londres, où il desservit l'église écossaise de Lothbury. En même temps il prêchoit à Sallers'hall. On a de lui plusieurs *Sermons* et des *Traités*; mais il est particulièrement connu par un livre intitulé *Christologie*, 3 vol. in-8°, et un *Discours sur l'élévation et la chute du papisme*, dans lequel beaucoup de passages correspondent singulièrement aux derniers événemens de la révolution en France.

* III. FLEMING (Caleb), ministre non-conformiste, né à Nottingham en 1698, mort en 1773, fut nommé, en 1738, pasteur d'une congrégation de dissidens à Londres. En 1752, il fut nommé adjoint au

docteur Forster à Pinners'hall. Fleming étoit arien; il a publié plusieurs ouvrages.

* I. FLEMMING *ou* FLEMMYNGE (Richard), prélat anglais, né à Croston au comté d'Yorck, mort en 1431, élève du collége de l'université à Oxford, obtint, en 1408, un canonicat dans la cathédrale d'Yorck. Pendant quelque temps, zélé défenseur de la doctrine de Wickliffe, il la combattit ensuite vigoureusement. En 1442, il fut évêque de Lincoln, et peu après député au concile de Constance, où il se distingua par son éloquence. A son retour, en exécution du décret de l'assemblée, il fit déterrer et brûler le cadavre de Wickliffe, et fut ensuite élevé par le pape sur le siége d'Yorck; mais le roi ayant refusé son adhésion, Flemming fut obligé de rester à Lincoln, où il a fondé le collége auquel il a donné le nom de cette ville.

* II. FLEMMING (N.), médecin anglais, disciple de Boerhaave, a savamment décrit, en bons vers latins, la maladie de l'*hypocondrie*, qu'il avoit le malheur de connoître par son expérience personnelle, Il traite, dans les trois livres qui composent son ouvrage, de la nature, des causes et des remèdes de l'hypocondrie.

III. FLEMMING, poëte saxon, qui vivoit dans le dernier siècle, a excellé dans l'*ode*. Ses ouvrages sont estimés en Allemagne.

* FLERS (de), maréchal-de-camp au service de France. Ayant embrassé le parti révolutionnaire, il y fut employé en 1792, et blessé en août à une affaire près du camp de Maulde. Dumouriez le chargea du commandement de Bréda en février 1793; le 2 mars, il rendit cette place aux alliés, et se retira avec les honneurs de la guerre. En juillet, il prit le commandement de l'armée des Pyrénées, à la place de Servant, mais il n'y éprouva que des revers; accusé, en conséquence, de trahison, il fut arrêté, enfermé au Luxembourg, et condamné à mort le 4 thermidor an 2 (22 juillet 1794), comme complice de la conspiration des prisons.

* FLESSELE (Philippe de), médecin, mort à Paris en 1562, médecin ordinaire des rois François Ier, Henri II, François II et Charles IX; plus connu par les injures et les outrages prodigués au docteur Fernel que par ses ouvrages. On a de lui *Introductoire pour parvenir à la vraye cognoissance de la chirurgie rationelle*, Paris, 1547, in-8°. Cet opuscule, composé en français, est précédé d'une épître dédicatoire latine, adressée à Odet de Coligni, cardinal de Châtillon, frère du fameux amiral.

FLESSELLES (N. de), d'abord maître des requêtes, figura dans les troubles de la Bretagne, et y prit le parti du duc d'Aiguillon contre La Chalotais. Envoyé ensuite en qualité d'intendant à Lyon, il s'y fit aimer par sa probité, sa douceur et son goût pour les plaisirs. Nommé prévôt des marchands de Paris au commencement de la révolution, Flesselles n'eut point assez de fermeté; il n'avoit ni le caractère, ni les talens nécessaires pour occuper une place de cette importance dans un moment aussi difficile; aussi devint-il l'une de ses premières victimes. Le 14 juillet 1789, jour de la prise de la Bastille, cherchant à ménager les deux partis, il se rendit suspect à la multitude. Après une scène menaçante à l'hôtel-de-ville, il voulut se retirer chez lui; mais dans le trajet, un jeune

homme lui tira un coup de pistolet, en disant : « Traître, tu n'iras pas plus loin » ; et le magistrat tomba sans vie. Aussitôt on lui coupa la tête pour la promener au haut d'une pique.

I. FLETCHER (Jean), poëte tragique anglais, né en 1576, de l'évêque de Londres, mort de la peste dans cette ville en 1625, marcha sur les traces de Shakespear dans la carrière dramatique, et obtint une des premières places après son modèle. Le cabaret étoit son Parnasse. Un jour qu'il y récitoit une tragédie, dans laquelle il y avoit une conjuration contre la vie d'un roi, des gens qui passoient dans la rue le dénoncèrent comme un scélérat. On le mit en prison ; mais on reconnut bientôt que le conjurateur ne tuoit les rois que sur le théâtre. Le docteur Watson a donné une édition moderne des *Œuvres de Fletcher. Voyez* BEAUMONT, nº II.

* II. FLETCHER (Richard), prélat anglais, né au comté de Kent, mort en 1595, élève de Cambridge, doyen de Petersborough en 1583, assista en 1586 à l'exécution de la reine d'Ecosse, Marie Stuart, et fit de vains efforts pour la convertir au protestantisme. En 1589, Fletcher, nommé évêque de Bristol, passa de ce siége à celui de Worcester, et enfin à celui de Londres. Sa première femme étant morte, il en épousa une seconde, et encourut par-là la disgrace de la reine Elizabeth, qui le suspendit des fonctions épiscopales.

* III. FLETCHER (Gilles), frère du précédent, mort en 1610, élève d'Eton et du collège du Roi à Cambridge, reçu docteur en 1581, fut chargé, en 1588, de l'ambassade de Russie, et à son retour nommé secrétaire de la ville de Londres, et trésorier de Saint-Paul. Fletcher a composé un ouvrage intitulé *De l'Empire de Russie, ou Gouvernement de l'Empire russe, communément appelé Empire de Moscovie, avec des détails sur les mœurs et les usages des Russes*, in-8°, 1590.

* IV. FLETCHER (Phinée), fils de Gilles, né vers 1582, mort en 1650, élève d'Eton et de Cambridge, curé de Hilgay au comté de Norfolck en 1621, est particulièrement connu par un poëme intitulé *L'Ile pourpre ;* c'est une allégorie sur l'homme, à la manière de Spencer. Cet ouvrage a été réimprimé à Londres en 1783. Les *Eglogues* de Fletcher sur la pêche ont été imprimées à Edimbourg en 1772.

* V. FLETCHER (Gilles), frère cadet du précédent, poëte et théologien. Il a laissé un poëme intitulé *La victoire de J. C.*

* VI. FLETCHER (André), Écossais, écrivain politique, fils de Robert Fletcher de Saltoun, né en 1653, élevé sous la protection du docteur Burnet, évêque de Salisbury, voyagea quand son éducation fut achevée. A son retour en Angleterre il fut représentant du Lothian oriental au parlement d'Ecosse, et dans cette place il se distingua par une forte opposition aux mesures de la cour. Sa conduite fut telle qu'il fut obligé de se retirer en Hollande. En 1685, Fletcher visita avec le duc de Montmouth les côtes occidentales de l'Angleterre ; mais il fut obligé de les quitter pour avoir tué d'un coup de pistolet un gentilhomme qui l'accusoit d'avoir volé son cheval. Un des biographes de Fletcher dit « qu'il fut un homme bien élevé, délicat sur l'honneur,

chez qui une constitution atrabilaire étoit prédominante. » C'est la seule réflexion qu'il fasse sur le meurtre dont il fut coupable. Mais Fletcher étoit républicain par principe. Après sa retraite d'Angleterre il prit du service en Hongrie contre les Turcs. A la révolution il revint dans sa patrie, et fut membre, de la convention établie pour régler le gouvernement de l'Ecosse. Il a publié dans 1 vol. in-8°, des ouvrages *sur la politique*, remplis d'extravagances des plus hardies.

* VII. FLETCHER (Abraham), habile mathématicien, né en 1714, au petit Brougton dans le Cumberland, mort en 1793, destiné dans son enfance à la profession de son père, qui fabriquoit des pipes, apprit avec une merveilleuse facilité à lire et à écrire : ensuite, par sa propre application, il acquit des connoissances dans l'arithmétique, les mathématiques, et la botanique. A 30 ans il étoit à la tête d'une école, et ajouta aux profits de cette profession ce que lui produisirent bien des travaux qu'il fit comme astrologue et docteur, au point qu'il amassa 3000 livres sterling. Il a publié un *Compendium* de mathématiques pratiques, sous le titre de *Mesures universelles*, 1 vol. in-8°.

* VIII. FLETCHER (Jean), théologien, né en Suisse, mort en 1785, étudia à Genève, vint en Angleterre, et fut nommé par lady Hunting supérieur d'un séminaire d'éducation à Trevecka, dans le pays de Galles ; mais il perdit cette place pour n'avoir pas voulu laisser enseigner la doctrine de la prédestination. Il obtint ensuite le vicariat de Madely au comté de Shrop. On a de Fletcher plusieurs *Ecrits contre le calvinisme*.

FLEURANGE. *V.* MARCK, n° III.

FLEURANT (Claude), chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu de Lyon, a publié une *Splanchnologie*, 1752, 2 vol. in-12. On dit qu'un de ses ancêtres, du même nom, pharmacien à Lyon, fournit à Molière, passant dans cette ville, l'idée d'appeler Fleurant l'apothicaire qu'il alloit mettre en scène dans le Malade imaginaire.

FLEURIEU D'ARMENONVILLE ET DE MORVILLE, *Voyez* ARMENONVILLE.

*FLEURIOT-LESCOT (J. B. Ed.), né à Bruxelles, vint se réfugier à Paris quelques années avant la révolution, et y exerça la profession d'architecte. Après s'être longtemps agité dans le tourbillon des intrigues sectionnaires, il fut admis dans la société des jacobins, et s'y distingua plus encore, dit-on, par la vigueur de son bras que par la force de ses raisonnemens ; il devint un des affidés de Robespierre et il fut nommé l'un des substituts de Fouquier-Tinville. Devenu maire de Paris après la chute de Chaumette, il continua à se devouer à Robespierre ; il n'osoit rien faire sans sa participation, et fut entraîné dans sa chute le 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794) ; il montra dans cette circonstance décisive plus de caractère qu'on ne lui en supposoit. Dès qu'il fut informé de ce qui se passoit à la convention, il se rendit à la maison commune ; étant parvenu à réunir tous ses collégues, il leur adressa un discours énergique, qu'il soutint par son exemple. Il fit sonner le tocsin, fermer les barrières, et avancer du canon sur la place de Grève et sur les quais. Robespierre s'étant présenté au conseil de la commune, Fleuriot l'appela le sauveur de la liberté, et le faisant asseoir dans son fauteuil, il fit prêter devant lui le serment de mourir pour sa

défense. Il mit en arrestation tous ceux qui refusèrent d'obéir aux ordres de la municipalité, ainsi que les commissaires de la section des Arcis, qui publioient la proclamation de la convention nationale ; mais bientôt Fleuriot-Lescot se vit abandonné de presque tous les siens, et accablé par le nombre, il fut arrêté, conduit à l'échafaud, et subit son sort sans marque de foiblesse. Il étoit âgé de 43 ans.

* FLEUROT, du Val-d'Ayol, dans les Vosges, famille célèbre de renoueurs, dont le talent se perpétue depuis sept générations, et dont le nom a été souvent usurpé chez l'étranger. Il existe sur eux un mémoire curieux du comte de Tressan, inséré dans le Socrate rustique.

† I. FLEURY (Claude), né à Paris le 6 décembre 1640, d'un avocat au conseil, originaire de Normandie, suivit le barreau pendant neuf ans avec succès. L'amour de la retraite et de l'étude lui donna du goût pour l'état ecclésiastique. Il l'embrassa. Il faisoit souvent des conférences avec des personnes choisies, et elles avoient pour principal objet l'Ecriture sainte. Précepteur du prince de Conti en 1672, il le fut ensuite du comte de Vermandois. Cette éducation lui valut l'abbaye du Loc-Dieu en 1684, et la place de sous-précepteur des ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berri. Associé de Fénélon dans ce noble emploi, il eut comme lui l'art de faire aimer la vertu à ses élèves par des leçons pleines de douceur et d'agrément. Louis XIV lui donna, en 1706, le riche prieuré d'Argenteuil. L'abbé Fleury, en l'acceptant, remit son abbaye du Loc-Dieu. S'il avoit ambitionné de plus grands biens et des dignités plus élevées, il les auroit eus ; mais son désintéressement égaloit ses autres vertus. Il vécut solitaire à la cour. Un cœur plein de droiture, des mœurs pures, une vie simple, laborieuse, édifiante, une modestie sincère, une candeur estimable, lui gagnèrent les suffrages des courtisans, même les plus corrompus. Le duc d'Orléans jeta les yeux sur lui, en 1716, pour la place de confesseur de Louis XV ; parce qu'il n'étoit ni moliniste, ni janséniste, ni ultramontain. Ce choix fut approuvé de tout le monde. « On n'y trouva, dit l'abbé Dorsanne, que le défaut de 75 ans. » Fleury, après avoir formé le cœur du père, forma celui du fils. Sa vieillesse l'obligea de se démettre de cette place en 1722. Il mourut le 14 juillet 1723 membre de l'académie française. Les ouvrages sortis de sa plume sont, I. *Mœurs des Israélites;* livre qu'on peut regarder comme le tableau le plus vrai de la vie des patriarches de l'ancien Testament. II. *Mœurs des Chrétiens ;* ouvrage réuni avec le précédent dans un seul vol. in-12. L'un peut servir d'introduction à l'histoire sacrée, et l'autre à l'histoire ecclésiastique ; l'un et l'autre respirent la vertu. III. *Histoire ecclésiastique* (jusqu'en 1414), à laquelle on a joint la continuation (jusqu'en 1595) par le P. Jean Claude Fabre, Paris, 1691—1737, 36 vol. in-4°. Le premier commence à l'établissement de l'Eglise, et le dernier finit à l'an 1414. C'est ce que nous avons de plus complet en notre langue sur l'histoire ecclésiastique. On y trouve presque tout ce qui est rapporté dans les originaux, et des extraits des Pères et des conciles sur les matières relatives au dogme et à la discipline. « Néanmoins, dit l'abbé Lenglet du Fresnoy, ce sont plutôt des extraits cousus l'un avec l'autre, qu'une histoire exacte et bien suivie. » Cet écrivain, si l'on en croit l'abbé de Longuerue, travailloit son livre à mesure qu'il étudioit l'histoire de la

religion. On sent qu'il n'est pas maître de sa matière; il ne marche qu'en tremblant, et presque toujours sur les traces de Labbe et de Baronius, qui l'ont égaré plus d'une fois. Il en étoit au dernier volume de cet annaliste célèbre, qu'il ne connoissoit encore que le premier volume de l'excellente Critique du P. Pagi, en 4 tomes in-folio. Dom Cellier, et les auteurs de l'Histoire de l'Eglise gallicane, ont relevé dans la sienne plusieurs erreurs de faits et de dates. Son style a de l'onction et de la simplicité; mais il est très-souvent négligé, languissant, monotone, plein de grécismes et de latinismes. (*Voyez* les articles CALMET; CELLIER; CHOISY; DUPIN, n° IV; GODEAU, n° I; RACINE, n° III; TILLEMONT *et* FABRE, n° IV.) Les *Discours* préliminaires répandus dans cet ouvrage, et imprimés séparément en un vol. in-12, valent seuls son *Histoire*. Ils sont écrits avec beaucoup plus d'élégance, de pureté, de précision et de force C'est la quintessence de ce qu'on a pensé de plus raisonnable sur l'établissement et les révolutions de la religion, sur les croisades, sur les moines, sur les querelles de l'empire et du sacerdoce. L'auteur a creusé profondément les sujets qu'il traite; il découvre les maux avec beaucoup de liberté, et indique les remèdes avec autant de sagesse. Rondet a donné une Table des matières pour l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury, et pour les 16 ou 11 volumes de la continuation, en un vol. in-4°, 1758, et 4 vol. in-12. IV. *Institution au droit ecclésiastique*, en 2 vol. in-12: bon ouvrage, quoique fort abrégé. Boucher d'Argis en donna une nouvelle édition en 1763, in-12, enrichie de plusieurs notes utiles. V. *Catéchisme historique*, in-12. Le Discours préliminaire de cet ouvrage n'est point indigne de ceux qui précèdent les différens volumes de son Histoire ecclésiastique. VI. *Traité du choix et de la méthode des études*, Nîmes, 1784, in-8°. Les bons ouvrages, publiés depuis Fleury sur cette matière, ont rendu celui-ci biens moins utile. L'édition que nous indiquons est plus ample que les précédentes. Cet ouvrage, ainsi que le *Catéchisme historique*, a été traduit en espagnol, de même que les *Mœurs des Israélites*. VII. *Devoirs des maîtres et des domestiques*, in-12, estimé. VIII. *La vie de la mère d'Arbouse, réformatrice du Val-de-Grace*, in-12, IX. *Portrait du duc de Bourgogne*, Paris, 1714, in-12. X. *Histoire du droit français*, in-12. On la trouve aussi à la tête de l'Institution au droit français, par Argou. XI. Le *Traité du droit public*, en 2 volumes in-12, 1769, ouvrage posthume. Ce n'est proprement qu'un canevas; mais comme ce livre roule sur des matières qui intéressent tous les citoyens, il est malheureux que l'auteur n'y ait pas mis la dernière main. (*Voyez* son Eloge par le P. Fabre, à la tête du 21e ou du 14e vol. de l'*Histoire ecclésiastique*.) On a recueilli à Nîmes, en 1780, en 5 vol. in-8°, les différens ouvrages de Fleury, à l'exception de l'*Histoire ecclésiastique*, dont on a donné une édition séparée en 25 vol., aussi in-8°, 1778—1780; mais on préfère l'édition in-4°, soit pour le caractère, soit pour la correction. Le premier volume des *Opuscules* contient les *Mœurs des Israélites*, les *Mœurs des chrétiens*, les *Devoirs des maîtres et des domestiques*, le *Soldat chrétien* et le *Catéchisme historique*. Ces ouvrages sont précédés d'un Discours préliminaire sur la vie et les écrits de l'auteur, avec les éloges de ceux-ci par divers écrivains. On y voit en tête le portrait de Fleury, gravé par Dullos, d'après Gobert. — Le second volume renferme le *Traité de la*

méthode des Etudes, l'*Institution au droit ecclésiastique*, le *Mémoire sur les affaires du clergé de France*, et les *Discours* sur les libertés de l'Eglise gallicane, l'Écriture sainte et la prédication. — Le troisième tome contient la *Vie* de la mère d'Arbouse, les *Avis* au duc de Bourgogne, le *Portrait* de ce prince, trois *Discours* académiques, cinq *Epîtres* en vers, dont les trois premières sont adressées à Santeuil sur sa *Pomona in agro Versaliensi*, un *Discours* sur Platon, la *Traduction* d'un morceau de ce même auteur, où il compare un philosophe à un homme du monde, des *Extraits* de sa *République*, des *Réflexions* sur Machiavel, une *Lettre* sur la Justice, des *Pensées* tirées de saint Augustin, le *Mémoire* pour le roi d'Espagne, la *Traduction* latine de la doctrine catholique de Bossuet. — Le quatrième volume comprend l'*Histoire du droit français*, le *Droit public* de la France, la *Version* latine de deux opuscules d'Origène, et une *Lettre* à dom Calmet. — Le dernier renferme la *Justification des Discours* sur l'Histoire ecclésiastique par le P. Tranquille de Bayeux. On peut joindre à ces cinq volumes un supplément, imprimé en 1784, à Nîmes, dans le même format, contenant une nouvelle édition de la *Méthode des études* considérablement augmentée, un *Mémoire* pour les études des missions orientales, et diverses Lettres de Fleury. De nouveaux *Opuscules* de l'abbé Fleury ont été publiés. La première pièce qu'y ait insérée l'éditeur est le discours de l'abbé Fleury *sur les libertés de l'Eglise gallicane*. Ce n'est pas que ce discours, publié depuis la mort de l'abbé Fleury, n'ait été imprimé un grand nombre de fois; mais l'éditeur démontre « qu'il n'a jamais paru seul et tel qu'il est sorti des mains de son auteur; et de plus, qu'il a toujours été accompagné de commentaires ou de notes en forme de dissertations, qui en offusquoient la lettre, ou en combattoient la doctrine dans des points très-importans. » Il y a plus encore: une édition du même discours, donnée en 1763, offre des différences considérables avec les précédentes, et souvent un sens absolument opposé à celui de Fleury. On y verra que, fidèle aux véritables principes, l'abbé Fleury avoit su prendre un juste milieu entre les opinions exagérées, soit de ceux qui accordent trop à la puissance du pape, soit de ceux qui cherchent à la trop restreindre, et que si d'un côté il rejette les prétentions ultramontaines, de l'autre il est loin d'approuver les prétentions contraires à l'ancienne discipline, soutenues souvent par le parti opposé. On trouve les mêmes principes exposés dans différentes pièces qui suivent ce discours. Elles suffisent pour réfuter victorieusement ceux qui ont cru, ou voulu faire croire que l'abbé Fleury avoit été moins favorable à la cour de Rome qu'il n'est juste de l'être. Parmi ces pièces se trouvent des anecdotes très-intéressantes et jusqu'ici non connues, sur l'assemblée du clergé de 1682, où fut réglé ce qui concerne les libertés de l'Eglise gallicane. Un autre morceau qui fait partie de ces opuscules est une courte dissertation au sujet des *Magdeleines*, dont il est parlé dans l'Évangile. Quelques auteurs, tels qu'Origène, saint Ambroise et saint Grégoire, ont pensé qu'il n'étoit question que d'une seule et même personne. Fleury et Bossuet croient au contraire qu'il suit de la contexture des passages où il en est fait mention, qu'il y a trois Magdeleines au lieu d'une. Les autres pièces contenues dans ce volume sont des conseils sur la composition d'une Vie des saints; quelques observations sur l'histoire des Juifs de

Basnage; une lettre, aussi curieuse qu'édifiante, sur Gaumont, conseiller clerc à la graud'chambre du parlement; des avis spirituels très-sages, et enfin un petit poëme latin sur la bibliothèque du collége de Clermont, appelé depuis le collége de Louis-le-Grand, tenu alors par les jésuites, et où l'abbé Fleury avoit fait ses premières études. Ce petit ouvrage est vraisemblablement le fruit de la jeunesse de son auteur. — Il ne faut pas confondre avec Claude Fleury, l'abbé FLEURY (Julien), chanoine de Chartres, mort en 1725, à Paris, où il avoit été professeur d'éloquence au collége de Navarre. C'étoit un littérateur estimable qui fut employé dans les éditions *ad usum delphini.* Il fut chargé de l'*Apulée*, qu'il publia avec des notes instructives, 1688, deux vol. in-4°, sous le nom de *Julianus Floridus.* Il avoit commencé l'impression d'Ausone; mais elle fut arrêtée à la page 150, à cause des gravelures dont les poésies de cet auteur sont semées. L'abbé Souchai le publia en 1730. *Voyez* SOUCHAI.

† II. FLEURY (André-Hercule de), fils d'un receveur des décimes du diocèse de Lodève, né dans cette ville le 22 juin 1653, fut mené à Paris à l'âge de six ans. Fleury fit ses humanités au collége des jésuites, et sa philosophie au collége d'Harcourt: il brilla dans l'un et dans l'autre. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut d'abord chanoine de Montpellier et docteur de Sorbonne. Introduit à la cour, il fut aumônier de la reine et ensuite du roi. Une figure agréable, un esprit délicat, lui gagnèrent les cœurs. On sollicita vivement pour lui. Louis XIV le nomma, en 1698, à l'évêché de Fréjus. « Je vous ai fait attendre long-temps, lui dit ce prince; mais vous avez tant d'amis, que j'ai voulu avoir seul ce mérite auprès de vous. » L'évêque de Fréjus étoit dans son diocèse, lorsque l'armée des alliés se répandit en Provence. Il plut aux généraux ennemis; le duc de Savoie et le prince Eugène lui accordèrent ce qu'il voulut. La contribution fut modique. La ville de Fréjus n'éprouva aucun désordre, et la campagne des environs fut épargnée. Louis XIV, près de mourir, le nomma précepteur de Louis XV. Pendant les agitations de la régence, il sut conserver la bienveillance du duc d'Orléans, parce qu'il ne cherchoit point à se faire valoir, qu'il ne demandoit point de graces, et qu'il n'entroit dans aucune intrigue. Ce prince, ayant remarqué le goût du jeune roi pour son précepteur, lui proposa l'archevêché de Reims, comme un siége de la première distinction; mais il refusa d'être premier duc et pair de France, pour ne pas s'éloigner de son élève. En 1726, il fut fait cardinal, et bientôt après, Louis XV le plaça à la tête du ministère. Il avoit alors 73 ans. Le fardeau du gouvernement ne l'effraya point. Il s'étoit instruit, en secret, pendant assez long-temps, de l'administration du royaume et de la politique étrangère; et dès qu'il eut obtenu la première place, il montra jusqu'à près de 90 ans une tête saine, libre, et capable d'affaires. Depuis 1726 jusqu'à 1740, tout prospéra. Il commença et termina glorieusement la guerre contre Charles VI, et obtint la Lorraine pour la France. Cette guerre de 1733 fut finie en 1736, par une paix qui ne donna le calme à l'Europe que pour quelques années. Une nouvelle guerre, en 1740, vint troubler les derniers momens du cardinal de Fleury. Il mourut à Issy, près de Paris, le 29 janvier 1743, avec la douleur de n'avoir vu, dans cette dernière guerre, qu'une suite de malheurs que le public lui reprochoit. Il avoit toujours négligé la

marine ; le peu de forces maritimes qui restoit à la France fut détruit par les Anglais. Il voulut, autant qu'il étoit possible, introduire dans l'administration publique l'économie qu'il mettoit dans sa maison. C'est pour cette raison qu'il ne fit pas construire de vaisseaux. Son caractère tranquille lui fit peu estimer, et même craindre, les esprits actifs et profonds ; il les écarta trop des grandes places. Il se défioit plus des hommes qu'il ne cherchoit à les connoître. L'élévation, dit un homme qui l'avoit beaucoup connu, manquoit à son caractère. Ce défaut tenoit à ses vertus, à sa douceur, à son égalité, à l'amour de l'ordre et de la paix. Il laissa tranquillement la France réparer ses pertes et s'enrichir par un commerce immense, sans faire aucune innovation. « Il gouverna, dit l'abbé Millot, sinon en génie élevé qui exécute de grandes choses, du moins en homme prudent qui s'accommode aux conjonctures, qui préfère l'essentiel au spécieux, et qui regarde la tranquillité publique comme le fondement du bonheur. » S'il accorda une protection trop marquée aux financiers, s'il fit trop d'attention aux querelles du jansénisme, on doit moins s'en prendre à lui qu'à quelques personnes qui l'approchoient. Il n'étoit pas porté de lui-même à faire de la peine ; il n'aimoit ni à troubler la tranquillité des autres, ni qu'on troublât la sienne. Il fut heureux, autant qu'un ministre peut l'être, et conserva dans l'âge le plus avancé, et dans les embarras des affaires, la sérénité et la gaieté de ses premières années. Jamais ministre n'a moins coûté à l'état. Il n'eut ni le faste de Richelieu, ni l'avidité de Mazarin. Tout son revenu n'alloit pas à cent mille livres. Il en employoit la moitié à faire du bien en secret, et l'autre étoit pour l'entretien d'une maison modique et d'une table sans profusion. Son ambition, plus adroite qu'impétueuse, née des circonstances plutôt que du caractère, sut se contenir dans les bornes les plus étroites. Le cardinal de Fleury ne fit pas pour les hommes à talens tout ce qu'il auroit pu faire. Son âge et son caractère le portoient à penser qu'il n'y avoit plus en France d'hommes de génie, et que quand même il y en auroit, on pouvoit s'en passer. — Dans la Vie du maréchal de Villars, écrite par lui-même, le cardinal de Fleury est représenté comme une tête saine plutôt que forte ; comme un courtisan souple, sans énergie dans le caractère, sans attachement sincère pour l'état, et beaucoup plus propre à concilier des cabales de cour qu'à veiller sur les intérêts politiques de la monarchie. L'auteur dit qu'un jour dans le conseil, le cardinal ayant avancé que les ministres ne devoient compte qu'au roi de leur conduite, il lui répondit : « Ils en doivent un plus sévère à Dieu et à leur propre gloire. » Ce portrait, tracé par Villars, est un peu différent de celui que nous avons fait de Fleury dans cet article. Mais sa rigueur contre ce ministre prit vraisemblablement sa source dans le refus qu'il fit d'employer les mesures vigoureuses proposées par le maréchal, mesures qui auroient replongé la France dans une guerre d'autant plus fâcheuse, que ses finances étoient épuisées. Dans cet état de désordre, il fut heureux que l'humeur pacifique de Fleury balançât l'impétuosité belliqueuse de Villars. Si le cardinal avoit été cru, il auroit aussi épargné à la France la guerre de 1741. Il disoit que le roi ayant, par les préliminaires de la paix signées le 3 octobre 1735, garanti l'exécution de la pragmatique sanction, qui assuroit à la reine de Hongrie l'indivisibilité des états de l'empereur, la France devoit être fidèle à ses engagemens. Il fut entraîné au-

delà de ses désirs par les sollicitations du roi et de la reine d'Espagne, et par les importunités continuelles des principaux seigneurs de la cour, sur-tout du comte de Belle-Isle, qui attendoit, ainsi que les autres, son avancement de la guerre. (*Voy.* FOUQUET, n° III.) Enfin, les ennemis du cardinal de Fleury lui ont reproché d'avoir favorisé les premiers penchans qui détachèrent Louis XV de la reine. Mais les gens instruits savent que, loin d'avoir eu ce tort, il osa faire des remontrances au roi, qui lui répondit : « Je vous ai laissé la conduite de mon royaume, j'espère que vous me laisserez maître de la mienne. » Fleury, dit un de nos écrivains modernes, se chargea du gouvernement à l'âge où l'on se retire ordinairement du monde, à 73 ans. Jamais personne n'étoit parvenu plus tard au ministère; jamais ministre ne garda sa place plus longtemps, et n'y fut plus absolu et moins contredit. Son règne, car il fut vraiment roi, dura 17 ans sans aucun nuage; tout lui prospéra pendant plus de 15, et il conserva jusqu'à près de 90 une tête saine, libre et capable d'affaires. Richelieu avoit déployé un faste royal, Mazarin s'étoit signalé par une avidité excessive; il restoit à Fleury la distinction de la modestie : il fut simple et économe en tout sans jamais se démentir. Au plus haut point de la grandeur, son domestique, son équipage, sa table, ses meubles furent toujours au-dessous même de ceux d'un prélat médiocre. Ennemi de l'ostentation, donnant peu à sa famille et n'amassant rien, il se borna uniquement à régner. On pourroit caractériser son administration par une seule observation, c'est qu'en détaillant un mois de son ministère on auroit le tableau de plus de 16 années. Ce ministère n'eut pas d'éclat; mais la douceur de Fleury, sa modération, son amour de l'ordre et de la paix réparèrent les maux qu'avoient produits l'éclat funeste du règne de Louis XIV, et les désordres plus funestes encore de la régence. Traitant la France comme un corps puissant et robuste qui se rétablit de lui-même; haïssant tout système parce que son esprit étoit borné, toute innovation parce qu'il ne pouvoit guères espérer d'en voir les résultats, et sur-tout toute opération de finance parce qu'il n'y comprenoit heureusement rien, il se contenta d'exiger des sous-ministres un ordre sévère, égala la dépense à la recette, sans fouler le peuple et par les seules ressources de l'économie, et fit fleurir l'agriculture et le commerce en ne s'en mêlant pas. On a reproché avec raison au cardinal de Fleury d'avoir laissé tomber la marine, et sous ce rapport d'avoir sacrifié la force et la sûreté de l'état à l'espérance chimérique d'une paix perpétuelle avec l'Angleterre. Il est vrai qu'il ne se fit point payer comme le cardinal Dubois, mais il fut complètement la dupe de sa confiance dans les deux Walpole. On lui a reproché en même temps d'avoir ressuscité les querelles théologiques que le régent avoit enfin assoupies. Il voulut plaire au pape Benoît XIV, il eut la foiblesse de croire les jansénistes dangereux, et il prodigua contre eux les lettres de cachet. Cette tyrannie étrangère au caractère de Fleury peut surprendre d'autant plus qu'il n'étoit pas l'ami des jésuites; il disoit d'eux que, « pour les rendre utiles, il falloit les empêcher de se croire nécessaires » : on a jugé depuis qu'ils n'étoient ni nécessaires ni utiles. On blâme encore dans le cardinal de Fleury la prévention qu'il témoigna constamment contre les gens à talens dans quelque genre que ce fût : ainsi que tous les ministres médiocres, il préféra toujours donner les places à des hommes peu capables de les remplir, mais

aussi incapables de se rendre dangereux. — Marie DE FLEURY, sœur du cardinal, et femme de Bernardin de Rosset, eut un fils déclaré duc de Fleury en 1736, mort en 1748, et dont la postérité subsiste.

III. FLEURY-TERNAL (Charles), né à Thein en Dauphiné, le 29 janvier 1692, se fit jésuite, et professa long-temps avec distinction. Il mourut vers 1750, après avoir publié une *Histoire du cardinal de Tournon*, et une *Vie de saint Bernard*, 1728, in-12.

IV. FLEURY (Jean-Omer JOLY de), mort le 25 novembre 1755, chanoine de la cathédrale de Paris, publia, en 1746, un ouvrage de piété, intitulé *Science du salut*, tirée des Essais de Morale de Nicole.

* V. FLEURY (Jean), auteur obscur de qui l'on a, sous le titre du *Livre des deux amans*, une *Traduction* en vers français de l'Histoire de Guiscard et de Sigismonde, qui forme la première nouvelle de la quatrième journée du Décaméron de Boccace, imprimée à Paris dans le cours du 16 siècle.

† VI. FLEURY (N.), mort en 1746, auteur de l'Opéra de *Biblis*, et du Ballet des *Génies*, représentés en 1732 et 1736. On les trouve imprimés dans les tomes XV et XVI du recueil général des Opéras publiés par Christophe Ballard.

† VII. FLEURY (François-Thomas), avocat au parlement de Paris sa patrie, où il est mort en 1775, se distingua moins au barreau que dans la société, dont il faisoit le charme par sa gaieté naturelle et la vivacité de son esprit. Le recueil de ses *Poésies*, publié à Paris en 1760, in-12, et 1769, in-8°, sous le titre de *Folies*, contient des Fables, Chansons et Epigrammes, qui annoncent toutes beaucoup de facilité, un esprit naturel et agréable. On a encore de lui des *Chansons maçoniques*, in-8°, Paris, 1760; des *Odes sur les grands mystères de la foi*, 1775, aussi in-8°; le *Dictionnaire de l'ordre de la félicité*, in-8°. Enfin il a travaillé au *Miroir magique*, et au *Rossignol*, opéra comique, qui ont eu peu de succès au théâtre.

* VIII. FLEURY (M. Max.-Herc. DE ROSSET, comte de), né et domicilié à Paris, condamné à mort, à l'âge de 23 ans, le 26 prairial an 2 (18 juin 1794), par le tribunal révolutionnaire. Voici comment M. Prudhomme rend compte de sa condamnation. Le 26 prairial an 2 (18 juin 1794), M. de Fleury, détenu au Luxembourg, écrivit à Dumas, président du tribunal révolutionnaire, le billet suivant : « Homme de sang! égorgeur! cannibale! monstre! scélérat! tu as fait périr ma famille, tu vas envoyer à l'échafaud ceux qui paroissent aujourd'hui au tribunal; tu peux me faire subir le même sort, car je te déclare que je partage leurs opinions et leurs sentimens. » Fouquier-Tinville se trouvoit chez Dumas lorsqu'il reçut cette lettre. « Voici, lui dit Dumas, un billet doux, lis-le. » — « Ce monsieur me paroît pressé, dit Fouquier, il faut le satisfaire. » Il donne aussitôt l'ordre de l'extraire de sa prison : il arriva vers midi au tribunal, fut mis en jugement, condamné au bout d'une heure comme complice de gens qu'il n'avoit jamais connus, et envoyé de suite à l'échafaud, revêtu d'une chemise rouge, comme assassin de Collot d'Herbois. — FLEURY (duc de) suivit les princes français dans leur émigration; il étoit encore en 1806 auprès du frère aîné de Louis XVI.

† FLINCK (Godefroi), peintre, né à Clèves en 1616, eut, dès sa plus tendre jeunesse, une forte incli-

nation pour le dessin. Ses parens l'ayant mis chez un peintre, il fit des progrès rapides. Lorsqu'il se vit en état de travailler seul, il alla à Amsterdam. Le goût général étoit alors pour la manière de Rembrant. Flinck se mit, pendant un an, sous la direction de ce fameux peintre. Il abandonna ensuite sa manière, pour prendre celle des Italiens qu'il saisit parfaitement. Les ouvrages qu'il fit depuis, lui acquirent la plus grande estime. Il mourut le 22 décembre 1670.

FLINS (de). *V.* CARBON, n° III.

† I. FLIPART (Jean-Jacques), graveur et bon dessinateur, né à Paris en 1723, reçu à l'académie royale en 1755; il mourut en 1782. On a de lui beaucoup de morceaux, entre lesquels on distingue une *Sainte Famille*, d'après Jules Romain, du recueil de la galerie de Dresde; *Adam et Eve après leur péché*, d'après Natoire, faisant pendant avec Adam et Eve avant leur péché, gravés par Cars, d'après Le Moine; *Vénus et Enée*, d'après le même; *deux Sacrifices*, d'après Vien; une *Tempête*, d'après Vernet; une *jeune Fille devidant du fil*, d'après Greuse; le *Paralytique environné et soulagé par ses enfans;* l'*Accordée de village*, d'après le même, faisant pendant à la précédente; le *Gâteau des rois*, de même grandeur, et d'après le même; le *Combat des Centaures*, d'après le tableau de Boulongne, fait pour sa réception à l'académie royale de peinture; *deux Chasses*, d'après Vanloo et Boucher, etc.

*II. FLIPART (Charles-François), frère du précédent, mort en 1773. On connoît de lui quelques petites *Estampes*, d'après Fragonard, et autres maîtres modernes de l'école française.

† FLOCQUET (Etienne-Joseph), musicien, né à Aix en Provence en 1750, mort à Paris en 1785, n'avoit que 12 ans, lorsqu'il fit exécuter une *Messe* de sa composition. Un talent si prématuré devoit être produit dans la capitale. A l'âge de 22 ans, il donna l'opéra de l'*Union de l'amour et des arts;* qui eut quatre-vingts représentations. Ses *Ballets*, agréables et frais, contribuèrent beaucoup à ce succès. Flocquet s'en vantant et tout à la fois se plaignant de ses ennemis devant Grétri, celui-ci lui dit : « Je ne vous conseille pas d'avoir un second succès; car vous verrez qu'ils vous empoisonneront comme Pergolèze. » Flocquet, qui prit au sérieux cette plaisanterie, et qui la répétoit avec complaisance, se mit à l'abri de la prédiction. Malgré un voyage qu'il fit en Italie, aux frais de M. de Maillebois, pour y perfectionner ses talens, *Azolan*, *Hellé*, et la *Nouvelle Omphale*, qu'il fit représenter à son retour, n'eurent qu'un succès médiocre. Le *Seigneur bienfaisant* fut plus généralement applaudi. Mais un tableau de vendanges, la vue d'un embrasement produit par la foudre, assurèrent plus la réussite de cette pièce que les vers et la musique. Une *Chaconne* brillante et expressive, due à Flocquet, lui mérita plus de renommée que la plupart de ses autres compositions. M. de Saint-Marc, ayant retouché l'*Alceste* de Quinault, lui avoit confié cette pièce pour la mettre en musique, l'Opéra lui préféra l'Alceste de Gluck; cette espèce de réprobation le mit au tombeau. Quoiqu'avide de gloire, il applaudissoit cependant au mérite de ses rivaux même. « Les beautés de l'ouvrage me font oublier, disoit il, la haine de l'auteur. » — Il ne faut pas le confondre avec un de ses compatriotes, Jacques-André FLOCQUET, ingénieur, mort en 1771, qui entreprit le canal de Provence, sur lequel il publia plusieurs *Mémoires* et

Devis depuis 1742 jusqu'en 1752; mais ce canal trouva des obstacles qu'on n'avoit pas prévus.

* FLODING (Pierre), graveur, né à Stockholm en 1721. On a de lui un *Sujet allégorique*, représentant le *Roi de Suède*, comme protecteur de la religion, des lois, des arts et des sciences, d'apres Cochin; divers morceaux dans le goût du lavis, d'après Boucher et autres.

FLODOARD *ou* FRODOARD, historien, né en 894 à Épernay, demeura long-temps dans le clergé de Reims, où il posséda des bénéfices. Il les quitta ensuite pour embrasser la vie religieuse dans un monastère près de cette ville, où il mourut en 966, à 73 ans. On croit qu'il en fut abbé; car on marque dans son épitaphe qu'il fut un « clerc chaste, un bon religieux et un meilleur abbé. » Nous avons de lui une *Chronique* et une *Histoire de l'église de Reims*. Sa Chronique, généralement estimée des savans, commence à l'année 919, et finit en 966. Pithou et Duchesne l'ont publiée. Son Histoire comprend toute la suite historique de l'église de Reims, depuis sa fondation jusqu'en 949. La meilleure édition de cet ouvrage, curieux et intéressant pour les Rémois, est celle de George Couvenier, in-8°, 1617. Flodoard étoit aussi poëte, et il composa en vers l'*Histoire des papes jusqu'à Léon VII*, et les *Triomphes de Jésus-Christ et des saints*, en dix-neuf livres. Il avoit été sur les rangs pour l'évêché de Noyon, et fut affligé de ne l'avoir pas obtenu. Adelgage, évêque de Brême, son ami, le consola par ces mots d'un saint qu'il ne nomme pas : « Hélas! je serois peut-être du nombre des réprouvés, si j'avois été de celui des évêques. »

* FLOGEL (Charles-Frédéric), écrivain allemand, et professeur de philosophie à l'académie des nobles de Leibnitz, né en 1729, mort en 1788, publia en allemand, *Histoire de l'entendement humain*. II. *Etat présent de la littérature en Allemagne*. III. *Histoire de la poésie théâtrale*.

FLOID (le père), jésuite. *Voyez* SMITH, n° II.

FLONCEL (Albert-François), né à Luxembourg en 1697, avocat au parlement, censeur royal de plusieurs académies d'Italie, s'est distingué par son amour pour la langue italienne. Nommé secrétaire d'état de la principauté de Monaco en 1731, il joignit à cette charge celle de secrétaire des affaires étrangères en 1735, sous les ministres Amelot et d'Argenson. Il fut enlevé aux lettres le 15 septembre 1773. Sa bibliothèque, composée de huit mille articles de livres italiens, a donné lieu d'en faire un *Catalogue curieux*, 1774, 2 vol. in-4°. — Madame FLONCEL Jeanne-Françoise DE LAVAU, morte en 1764, à 49 ans, avoit traduit les deux premiers actes de l'*Avocat vénitien* de M. Goldoni, 1760, in-12.

*I. FLOOD (Henri), fils de Warden Flood, chef de justice du banc du roi en Irlande, mort en 1791, élève de Dublin et d'Oxford, fut reçu maître-ès-arts à cette dernière université. Il y étoit encore quand il écrivit en anglais le *Poëme de la mort de Frédéric prince de Galles*, inséré dans la collection d'Oxford. Le comté de Kilkenny le nomma son représentant au parlement. Il s'y distingua par son éloquence, et acquit en Irlande une popularité peu commune; mais il la perdit quand il fut nommé au parlement d'Angleterre. M. Flood a publié une *Ode pindarique à la renommée*. Plusieurs de ses *Discours* ont aussi

été imprimés. Il fit après la mort de sa femme un legs à l'université de Dublin, pour la fondation d'une chaire, de plusieurs prix, et pour achat de livres et de quelques manuscrits.

II. FLOOD (Jean). *V.* GRIFFITH.

† FLORA, fameuse courtisane, tendrement aimée du grand Pompée, ne voulut jamais répondre à la passion de Geminius. Il fallut que Pompée la priât de ne point le rebuter. Elle céda à ses instances; mais son premier amant, par une étrange bizarrerie, fâché de ce qu'elle avoit enfin cédé, ne voulut plus la voir; elle en tomba malade de chagrin. Cæcilius Metellus la fit peindre, et consacra son portrait dans le temple de Castor et Pollux.

I. FLORE (Mythol.), déesse des fleurs, nommée chez les Latins *Flora*, et chez les Grecs *Chloris*, épousa Zéphire, qui lui donna l'empire sur toutes les fleurs, et la fit jouir d'un printemps perpétuel. Son culte passa des Grecs aux Sabins, et des Sabins aux Romains. On la représentoit ornée de guirlandes et couronnée de fleurs. Lactance raconte que Flore étoit une femme débauchée, qui, ayant amassé des richesses immenses, fit le peuple romain son héritier, à condition qu'il feroit célébrer tous les ans le jour de sa fête, en son honneur, des jeux qui s'appelleroient *Florales*, Floraux. Dans la suite, le sénat, réfléchissant sur l'origine de ces jeux, et voulant leur en donner une plus honorable, fit de Flore une déesse, lui bâtit un temple, et institua des fêtes qui se célébroient dans le mois de mai, avec une licence si outrée, qu'on y faisoit paroître des courtisanes toutes nues aux yeux des spectateurs. Varron dément ce récit de Lactance, et soutient que les Sabins reconnoissoient Flore pour déesse avant qu'ils vinssent s'établir à Rome; puisque leur roi Tatius, sur le point de livrer bataille aux Romains, fit un vœu à cette divinité.

II. FLORE. *Voyez* FLORIS.

* FLOREBELLO (Antoine), de Modène, évêque de Lavellino, vivoit dans le 16e siècle; il fut l'ami intime du cardinal Sadolet, dont il a écrit la *Vie*, après sa mort arrivée en 1547. On a encore de cet évêque, *De auctoritate summi pontificis Ecclesiæ de capitis; Concordiâ ad Germanos;* des *Discours et des lettres de Pie V*, dont il fut secrétaire; elles ont été imprimées à Anvers en 1640. Florebello mourut dans sa ville natale le 28 août 1558.

FLORENCE (le cardinal de). *Voyez* ZABARELLA, n° I.

I. FLORENT V, comte de Hollande, fils de Guillaume, roi des Romains, perdit son père dès son jeune âge. Livré à divers tuteurs, il y eut beaucoup de divisions dans son état. Dès qu'il put gouverner par lui-même, il fit la guerre aux Frisons rebelles. Ayant enlevé la femme d'un gentilhomme nommé Gérard de Velsen, il fut assassiné et percé de trente-deux coups d'épée par le mari. Le meurtrier ayant été pris fut conduit à Leyde, où on le mit dans un tonneau hérissé de clous; on le roula ainsi dans toute la ville, et il finit sa vie par ce cruel supplice. Florent mourut en 1296, après avoir régné quarante ans. Il laissa sept fils et quatre filles (*voyez* GUILLAUME, n° IV, *et* MARGUERITE, n° X), de Béatrix, fille de Gui de Dampierre, comte de Flandre, qu'il avoit épousée après la mort de sa première femme, de la maison de Châtillon.

II. FLORENT (Franç.), d'Arnay-le-Duc, professeur en droit à Paris

et à Orléans, mort dans cette dernière ville en 1650, a laissé des *Ouvrages de droit*, que Doujat publia in-4°, en deux parties, 1679. La Vie de ce jurisconsulte estimable est à la tête du livre.

* III. FLORENT, dit *Bravonius*, moine de Worchester, en Angleterre, dans le 12e siècle, composa une *Chronique des chroniques*, depuis le commencement du monde jusqu'en 1118, qu'un autre moine du même monastère continua jusqu'en 1163. Il a aussi travaillé à la continuation de *Marianus Scotus*, et à un *Traité de la famille royale des Anglais*.

* IV. FLORENT, chartreux de Louvain, vivoit dans le 15e siècle; il a composé en flamand un ouvrage de *l'Institution chrétienne*, qui a été traduit en latin par le cordelier Nicolas Zeger, et depuis par Laurent Surius. Ce dernier y a ajouté une seconde partie.

V. FLORENT-CHRÉTIEN. *V.* CHRÉTIEN, n° IV.

I. FLORENTIN (saint) fut un martyr de Charollais, qu'on croit avoir souffert la mort pour la foi vers 406.

* II. FLORENTIN (César), graveur, élève de Mauperché, né à Dijon en 1594, mort à Paris en 1663, a gravé à l'eau-forte plusieurs morceaux d'après Le Primatice.

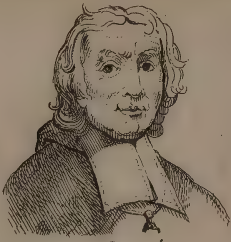
* I. FLORES (Louis), religieux dominicain, né à Gand, alla en Espagne, et fut ensuite envoyé au Mexique pour catéchiser les infidèles. S'étant rendu au Japon en qualité de missionnaire, il y fut brûlé vif le 29 août 1722. Il a écrit une *Relation de l'état du Christianisme dans le Japon*, jusqu'au 24 mai de cette même année.

* II. FLORES (André), religieux de l'ordre de saint Dominique, né dans l'Andalousie, florissoit vers l'an 1552. Il est auteur d'une *Somme* ou *Abrégé de toute l'écriture*, en vers héroïque castillans; mais il reconnoît lui-même que Pierre Ortis, curé dans le territoire de Madrid, a eu la plus grande part à cet ouvrage. On lui attribue aussi un *Catéchisme espagnol*, qui parut en 1552 à Tolède, auquel on prétend qu'il avoit travaillé par ordre de l'empereur Charles V. Mais Thomas Tamajo, dans un Catalogue de livres espagnols qu'il a publiés, assure que ce Catéchisme n'est point d'André Flores, mais d'un ermite de saint Jérôme du même nom, né à Torrijos, dans le diocèse de Tolède; ce qui pourroit le faire présumer, c'est que ce Catéchisme est composé en forme de dialogue entre un ermite et un enfant.

* FLOREZ (Henri), religieux augustin, l'un des plus savans Espagnols du 18e siècle, mort à Madrid, vers 1772, est auteur de l'*Espana sagrada*, *theatro geografico-historico de la Iglesia de Espana*, en 34 vol. in-4°, imprimés de 1747 à 1784, ouvrage qui est, pour l'Espagne ce que le *Gallia christiana* est pour la France, et qui de plus a le mérite de contenir les ouvrages des plus anciens auteurs, publiés avec des notes de l'éditeur. Dès 1743, Florez donna une *Clave historial*, Madrid, in-4°, qui répond à notre Art de vérifier les dates, dont la première édition n'est que de 1750, en sorte que Florez a le mérite de l'invention. On a encore de cet auteur un excellent ouvrage de numismatique, intitulé *Medallas de las Colonias municipios, y pueblos antiguos de Espana*, en 2 vol. grand in-4°, imprimés à Madrid en 1757 et 1758, auxquels l'auteur en ajouta un troisième, qui parut en 1773. Cette production fit



Fleuri.
(Abbé de)



Fleuri.
(Cardinal)



Florian.
(J. P. L.)



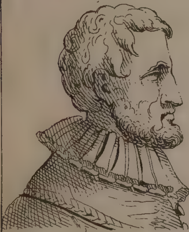
Folard.
(le Chevalier)



Fondulus.
(Cabrinus)



Fontaine.
(de la)



Fontana.
(Dominique)



Fontenel.



Forbin.
(Chevalier)



Fort
(François le)



Fouquet.
(Nicolas)



Fouquet.
(Charles Louis)

P. Bellefonds del.t et sc.

admettre Florez à l'académie royale des inscriptions et belles-lettres en 1761, en qualité d'associé correspondant. Cet écrivain a donné encore d'autres ouvrages sur l'histoire de son pays, et on lui est redevable de quelques *Editions* fort estimées, entre autres la rélation du Voyage littéraire d'Ambrosio Moralez.

† FLORIAN (Jean-Pierre CLARIS de), de l'académie française, lieutenant-colonel de cavalerie, né le 6 mars 1755, au château de Florian, près de Sauve, dans les basses Cévennes, d'une famille noble et distinguée dans les armes, dut à Gilette de Salgue sa mère, qui étoit castillane d'origine, le goût très-vif qu'il montra toujours pour la littérature espagnole, et cette tournure d'esprit qui semble tenir à l'ancienne chevalerie, et qui se trouve dans tous ses ouvrages; mais ce fut particulièrement à Ferney qu'il puisa l'amour de la poésie et des lettres, et qu'il reçut en quelque sorte sa première éducation. Un de ses oncles avoit épousé une nièce de Voltaire; son père étoit aimé de cet écrivain célèbre; il lui mena son fils, et l'auteur de la Henriade se plut à en cultiver les dispositions naturelles. Le jeune Florian ne quitta Ferney que pour entrer dans les pages du duc de Penthièvre, qui, bientôt après, le nomma son gentilhomme ordinaire, et le plaça dans son régiment. D'Argental, ami de Voltaire, et qui se plaisoit à rassembler chez lui les hommes de lettres et les artistes en tout genre, avoit fait bâtir un petit théatre; les premiers travaux littéraires de Florian lui furent consacrés. Il y sut donner au rôle d'arlequin une sensibilité, une finesse qu'il n'avoit pas eues jusque-là. Ces petits drames, donnés ensuite au théâtre italien, y ressuscitèrent ce genre de pièces qui en avoit fait souvent la fortune, avant que ce théâtre se fût exclusivement livré à des canevas et à des comédies en musique. Des prix remportés à l'académie française, et nombre d'écrits pleins de naturel, firent à Florian une petite réputation. Devenu par la révolution, et par la mort du duc de Penthièvre, dont il ne s'éloigna jamais, entièrement étranger à tout ce qui l'étoit aux lettres, il devoit espérer de jouir en paix du bonheur d'un doux repos dans la solitude qu'il avoit choisie. Banni de Paris par le décret de la convention qui en renvoyoit tous les nobles, il s'étoit retiré à Seaux. Là, pendant qu'il mettoit la dernière main à un poëme en prose dans les mœurs hébraïques, intitulé *Ephraïm*, qu'il regardoit comme son chef-d'œuvre, le comité de sûreté générale ordonna son arrestation. La chute de Robespierre le garantit de l'échafaud, et permit à l'un de ses intimes amis, membre de la convention, mais jusqu'alors condamné au silence, de réclamer sa liberté. Malheureusement il étoit trop tard; l'imagination de Florian avoit été tellement frappée de ce qu'il avoit vu, de ce qu'il avoit souffert, de ce qu'il avoit craint, qu'il ne sortit de son cachot que pour aller mourir dans sa retraite de Seaux, le 13 septembre 1794. Un abandon aimable, une mélancolie douce formoient son caractère et dominent dans ses écrits. La décence de ses mœurs, l'honnêteté de ses sentimens, les égards pour ses rivaux et ses confrères, lui attachoient tous les cœurs. Ses principaux ouvrages sont, I. Les *deux Billets*, Paris, 1780, in-8°, comédie qui offre du naturel et de la gaieté, dans un cadre simple. II. *Le bon Ménage*, pièce qui obtint un succès mérité, par une sensibilité douce et attrayante. III. *Le bon Père* et la *bonne Mère*, comédies qui présentent un caractère original et piquant, une morale pure, et qui excite tout à la fois l'atten-

drissement et le rire. IV. *Jeannot et Colin*, comédie, Paris, 1780, in-8°, dont le sujet est tiré d'un conte de Voltaire. V. *Le bon Fils; Blanche et Vermeille*, Paris, 1781, in-8°, autres pièces qui plurent par des détails simples et vrais. VI. *Les Deux Jumeaux de Bergame*, Paris, 1782, in-8°. L'intrigue est fondée sur des méprises semblables à celles des Ménechmes. Il y a de l'agrément et de la facilité dans le dialogue. VII. *Le Baiser*, pièce de féerie en trois actes. On y trouve quelques longueurs, et un dénouement trop attendu, mais en même temps un tableau naïf et charmant de deux amans pleins d'ivresse et de crainte, parce qu'on leur a prédit les plus grands malheurs, si le jour de leur mariage ils se donnoient un seul baiser. VIII. C'est principalement dans le roman pastoral que Florian a le plus intéressé ses lecteurs. La première de ses productions en ce genre est *Galathée*, dont le fond, puisé dans Cervantes, a été embelli par l'auteur de tableaux frais et exempts de faux goût. IX. *Estelle*, entièrement de l'invention de Florian, qui en a placé la scène intéressante aux environs de Nîmes, vers les lieux où il étoit né. X. *Voltaire et le serf du Mont-Jura*, pièce qui remporta le prix de poésie de l'académie française en 1782. L'abolition de la servitude et de la main-morte y est traitée avec une sage philosophie. XI. *Ruth*, églogue qui obtint le même prix sur soixante-cinq pièces admises au concours. La poésie y est convenable au sujet; elle a une aimable simplicité et une sorte de langueur très-attachante. XII. *Contes en vers*. XIII. *Eloge de Louis XII*, auquel l'auteur a donné une forme dramatique et piquante. XIV. *Nouvelles*. Elles sont au nombre de 12, qui offrent toutes un caractère particulier de naturel, de philosophie ou de sentiment. La meilleure peut-être est une allégorie bien soutenue et pleine de finesse sur le bonheur. XV. *Gonzalve de Cordoue*, roman héroïque, qui présente ce mélange heureux des actions guerrières et des mœurs pastorales, dont le contraste plaît toujours, et qui fait le charme de quelques productions espagnoles. Il est précédé d'un *Précis historique sur les Maures*, qui a de la chaleur et de la rapidité. Ce précis, beaucoup meilleur que le roman, fait mieux connoître les Maures qu'aucun autre des livres faits sur cette intéressante nation. XVI. *Numa Pompilius*, autre poëme en prose, est supérieur au précédent, par l'intrigue et l'intérêt de la narration, mais fort au-dessous du Télémaque. XVII. *Fables nouvelles*. Ce recueil assura véritablement la gloire de l'auteur, quoiqu'il fût resté fort au-dessous de l'inimitable La Fontaine; il conte avec autant de naturel que de graces; l'esprit même que Florian ne pouvoit s'empêcher de mettre dans tout ce qu'il écrivoit devient un mérite de plus dans ses fables, parce qu'il n'exclut point la naïveté; la versification en est élégante et facile, le style pur et correct, le but toujours moral, et l'invention heureuse et piquante. Le sujet de quelques-uns de ses apologues a été pris dans Yriate, poëte espagnol qui a du mérite. XVIII. Il achevoit de traduire *Don Quichotte*, chef-d'œuvre de ce Cervantes qu'il aimoit si passionnément, lorsque la mort l'enleva. Cette traduction est meilleure que celle de Filleau de Saint-Martin, dont la diction est si négligée et dans laquelle les vers sont si platement rendus. La seconde édition de la traduction de Florian est de 1806, 6 vol. in-18. Le style en est élégant et concis, les romances rendues avec ce tour fin et délicat qui en fait le charme. XIX. Florian a

laissé plusieurs ouvrages inédits, tels que le commencement d'une *Histoire ancienne* à l'usage de la jeunesse ; un poëme de *Guillaume Tell*, et sur-tout celui d'*Ephraïm*, en quatre chants, dont on dit beaucoup de bien. On a fait plusieurs éditions de ouvrages de Florian. La plus agréable est celle de Didot, en 24 vol. in-18, enrichie de gravures, et 11 vol in-8°, Paris, 1784, 1799. En général, les poésies de Florian, sur-tout ses romances, ont de la facilité, de la douceur et de l'harmonie ; mais lorsqu'il passe à un genre plus élevé, il manque quelquefois de vivacité, de force et de coloris. Sa prose a le même caractère que ses vers. La lecture de ses ouvrages remue peu l'ame ; mais quelques-uns échauffent doucement, parce que dans les sujets qui exigent de la sensibilité on voit qu'il écrivoit d'après son cœur. Ce cœur, nullement jaloux, ne connut ni la haine ni la vengeance ; il eut des critiques, comme tous les écrivains applaudis, mais il ne se permit jamais la moindre épigramme contre ses censeurs. Toutes ses productions furent lues avec avidité, parce qu'il peint, sinon avec énergie, du moins avec une touchante vérité, les mœurs et les caractères. C'est sur-tout dans les tableaux de la vie pastorale et de la douce tranquillité des champs qu'il a le mieux réussi. Voltaire l'appelle dans ses lettres *Florianet*, et ce nom mignard peint assez bien le genre d'esprit et de caractère de Florian.

FLORIDA-BLANCA (Don Joseph MONINO, comte de), grand-croix de l'ordre de Charles III, devint principal ministre d'Espagne, après de longs services. Son opposition aux principes de la révolution française le rendit odieux, et lui fit perdre sa place au commencement de 1792. Un chirurgien français avoit tenté de l'assassiner auparavant, et lui fit plusieurs blessures qui ne se trouvèrent pas mortelles. Florida-Blanca alla chercher la paix dans ses terres de Murcie. On l'en tira pour l'enfermer au château de Pampelune et le mettre en jugement ; mais il mourut de maladie après quelques jours de détention.

FLORIDE (le marquis de la), officier espagnol, distingué dans la guerre de la succession par sa bravoure, étoit commandant de la citadelle de Milan en 1706. Le prince Eugène, maître de la ville, le fit sommer de capituler, menaçant de ne lui faire point de quartier, s'il ne se rendoit dans vingt-quatre heures. « J'ai défendu, répondit cet homme intrépide, vingt-quatre places pour les rois d'Espagne mes maîtres, et j'ai envie de me faire tuer sur la brèche de la vingt-cinquième. » Ce discours hardi, qu'on savoit être l'expression d'une ame forte, fit renoncer au projet d'attaquer le château ; on se contenta de le bloquer.

FLORIDOR (Josias DE SOULAS, dit), gentilhomme, acteur de province et ensuite de Paris, mort dans cette ville en 1672, à 64 ans. Ce fut en sa faveur que Louis XIV décida que la profession de comédien n'étoit pas incompatible avec la noblesse.

I. FLORIDUS (François), de Danadéo dans la terre de Sabine, mort en 1547, est auteur d'un ouvrage intitulé *Lectiones subcisevæ*, Francfort, 1602, in-8°.

† II. FLORIDUS (Julianus). *Voy.* FLEURY, n° I, à la fin.

FLORIEN (Marcus-Antonius FLORIANUS), frère utérin de l'empereur Tacite, après sa mort en 276, se fit proclamer empereur par l'armée de Cilicie ; mais celle d'Orient ayant forcé Probus d'accepter l'empire, il marcha contre lui. Probus

vint à sa rencontre, et refusa de composer. De désespoir, Florien se fit ouvrir les veines deux mois après qu'il eut pris la pourpre. Ce prince avoit de l'ambition, mais point de valeur.

† FLORIMOND DE REMOND, né à Agen, conseiller au parlement de Bordeaux en 1570, se distingua moins comme magistrat que comme controversiste. Il avoit eu d'abord du penchant pour les opinions de Calvin; mais il les réfuta ensuite. Les novateurs, qui ne l'aimoient point, disoient qu'il n'étoit que l'écho du P. Richeome, jésuite, auquel il prêtoit son nom. « C'est un homme, ajoutoient-ils, qui rend des arrêts sans conscience, fait des livres sans science, et bâtit sans argent. » On a de lui, I. Plusieurs *Traités*, parmi lesquels on distingue celui *de l'Ante-Christ*. II. *De l'origine des hérésies*, 2 vol. in-4°; livre plein de recherches curieuses, mais qui prouvent plus d'érudition que de critique. III. *Erreur de la papesse Jeanne*, Lyon, 1595, in-8°. Ouvrage d'une critique peu judicieuse, comme tous ceux de cet auteur, mais dans lequel il a l'avantage d'avoir raison, et qui offre d'ailleurs des éclaircissemens assez curieux. IV. *Anti-papesse*, Paris, 1607. On a mal à propos confondu avec l'*Erreur de la papesse* cette très-petite brochure, qui en est la suite, et qui a échappé aux recherches de presque tous les bibliographes. Au reste, la fable de la papesse a été beaucoup mieux réfutée par Blondel qui n'a pas même daigné s'étayer des raisonnemens de Florimond de Rémond, et qui l'a souvent attaqué quand il l'a trouvé en défaut. Il mourut en 1602, dans un âge avancé.

* FLORIMONTE (Galéas), de Sessa, élevé par son mérite à l'évêché de sa patrie, a donné des ouvrages en vers et en prose; parmi lesquels on distingue celui intitulé *Ragionamenti sopra l'Etica d'Aristotele*, imprimé à Vénise en 1597.

* FLORIN, prêtre de l'Eglise romaine au 2e siècle, déposé du sacerdoce pour avoir dit que Dieu est l'auteur du mal. Quelques écrivains l'accusent encore d'avoir soutenu que les choses défendues par la loi de Dieu ne sont pas mauvaises en elles-mêmes, mais seulement à cause de la défense : ce qui ne peut être vrai qu'à l'égard de quelques défenses particulières et des lois purement positives. Il avoit été disciple de saint Polycarpe avec saint Irénée; mais il ne fut pas fidèle à garder la doctrine de son maître. Saint Irénée lui écrivit pour le faire revenir de ses erreurs. Eusèbe a conservé un fragment de cette Lettre dans son Histoire ecclésiastique, liv. 5, chap. 20. St. Irénée composa enfin contre lui ses livres : *De la monarchie et de l'ogdoada*, que nous n'avons plus.

* FLORINDIUS, personnage distingué, d'origine syrienne, rendit des services signalés aux empereurs de Constantinople. Marcianus de Thrace le nomma gouverneur de son palais, et l'envoya en 450 en qualité d'ambassadeur extraordinaire auprès d'Isdegerd II, roi de Perse, pour conclure un traité de paix durable entre ces deux empires. Florindius obtint ce que désiroit ce souverain; mais du reste il compromit dans cette stipulation les intérêts de son maître en renonçant aux droits sur l'Arménie, en faits politiques et religieux. Ce fut par cette condition souscrite par Florindius que la guerre éclata de suite entre l'Arménie et la Perse, et elle dura plusieurs années. on en lit les détails dans les Histoires d'Elisé et de Farbetzy.

I. FLORIO (Jean), originaire de Sienne, né en 1545, mort à

Londres, sa patrie, en 1625, a donné une *Traduction des Essais de Montaigne* en anglais, 1632, in-fol. Il étoit protestant, et avoit été obligé de quitter l'Angleterre sous la reine Marie ; mais il y revint sous Elizabeth.

* II. FLORIO (George), de Milan, où il étoit professeur d'éloquence, vivoit au commencement du 16e siècle. On a de lui une *Histoire en VI livres des guerres faites en Italie par Charles VIII et Louis XII*, imprimée à Paris en 1613, qui a eu plusieurs éditions. Cette Histoire est estimée des Français, parce que l'auteur, qui étoit à Milan du temps de Louis XII, parle toujours en bien de ce monarque.

* III. FLORIO (le comte Daniel), un des poëtes les plus originaux de l'Italie, né à Udine, d'une illustre famille, en 1710, fit ses premières études dans les écoles de cette ville, et alla ensuite à Padoue en 1728, où il cultiva la poésie sous la direction des plus célèbres professeurs. Métastase parle de Florio avec éloge. Des images agréables, des pensées pleines de délicatesse, du naturel et de la facilité caractérisent les productions de ce poëte. Il mourut dans sa patrie en 1789. Ses Œuvres ont été publiées sous ce titre : *Poesie varie del conte Daniello Florio con molti fregi in rame*, 1777, 2 v. in-4°. Il avoit commencé un long poëme intitulé *Titus*, ou *la Jérusalem détruite*, dont il n'a paru que trois chants.

† I. FLORIOT (Pierre), prêtre du diocèse de Langres, confesseur des religieuses de Port-Royal, né en 1604, mort à Paris le 1er décembre 1691, à 87 ans, a fait *la Morale chrétienne rapportée aux instructions que J.-C. nous a données dans l'Oraison dominicale*, Paris, 1676, in-4°, réimprimée en 1709 et en 1741, à Rouen en 5 vol. in-12. On y a ajouté en 1745 un 6e vol. intitulé : *Recueil de pièces concernant la morale chrétienne, sur l'oraison dominicale*. Ce recueil, qui commence par l'éloge de Floriot, ne contient de ce dernier que les lettres écrites à l'abbé de Rancé, réformateur de l'abbaye de la Trappe, dans laquelle il paraphrase cette prière. On a encore de lui des *Homélies*, in-4°, dont la troisième édition est de Paris, 1688, 2 vol. in-4°. Elle en contient trois nouvelles et un *Traité de la messe de paroisse*, Paris, 1679, in-8°.

* II. FLORIOT (C.), auteur qui prend le titre d'avocat en parlement à la tête de ses *Poésies diverses*, imprimées in-12 à Paris en 1664. On voit cependant par une pièce de ce recueil, intitulée *Vœu à la Vierge*, qu'il eut un emploi dans les finances, et qu'après avoir joui de toutes les faveurs de la fortune, il tomba dans sa disgrace, au point d'être enfermé sur le soupçon d'un crime si noir, dit-il,

> Que son énormité
> S'attaque à tout l'état, choque sa majesté.

Il ne nous apprend rien de plus, ni de quelle manière il fit triompher son innocence. Mais il paroît qu'il parvint à se justifier, puisque ce ne fut qu'après sa sortie de prison qu'il publia ses poésies.

† FLORIS (François), dit *Franc-Flore*, né à Anvers en 1520, où il mourut en 1570, s'instruisit de la sculpture aux leçons de Claude Flore son oncle. A l'âge de vingt ans il alla s'établir à Liège, s'y livra à la peinture, et fit dans cet art des progrès qui surprirent son maître, Lambert Lombard. Ses voyages en Italie l'ayant mis à même d'en étudier les chefs-d'œu-

vre, il porta ses talens à un si haut degré de perfection, que, de retour à Anvers, ses compatriotes le nommèrent le *Raphaël de la Flandre.* Il reçut la visite des grands et des souverains, particulièrement de Charles V et de Philippe II. Les ouvrages de Franc-Flore sont admirés dans plusieurs villes de Flandre, et sur-tout, à Anvers où il eut jusqu'à cent cinquante élèves. Sa passion pour le vin et ses folles dépenses l'ont fait périr misérablement.

† I. FLORUS (L. Annæus Julius), historien latin de la famille des Annéens, qui avoit produit Sénèque et Lucain, composa, environ 200 ans après Auguste, un *Abrégé de l'Histoire romaine*, en 4 livres, dont il y a plusieurs éditions: la première fut imprimée à Paris vers 1470 ou 1471, avec les mêmes caractères que la Réthorique de Fischet. Les meilleures sont celles d'Elzevir, 1638, in-12; de Grævius, *cum notis variorum*, 1702, 2 tom. en 1 vol. in-8°; et de madame Dacier, *ad usum delphini*, 1674, in-4°. Lamothe Le Vayer le fils le traduisit en français, sous le nom de Monsieur, frère de Louis XIV, 1656, in-4°, et 1670 in-8°. On préfère à cette version celle de l'abbé Paul, publiée à Paris en 1774, 1 v. in-12. Florus écrit d'un style fleuri, mais quelquefois boursouflé. Son ouvrage est plutôt un panégyrique du peuple romain qu'une histoire bien suivie. Il étoit poëte aussi. Spartien rapporte que l'empereur Adrien entra en lice avec lui, et qu'ils firent des vers l'un contre l'autre. L'empereur reprochoit au poëte d'aimer le cabaret; le poëte auroit pu reprocher au prince d'aimer trop Antinoüs. Il nous reste quelques fruits des veilles poétiques de cet auteur, parmi lesquels on met le poëme de *Qualitate vitæ*, et l'*Epigramme sur les roses*, qu'il ne faut pas confondre avec l'Idylle d'Ausone sur le même sujet. Scriverius lui attribue le *Pervigilium Veneris. Voyez* ADRIEN, n° IV.

† II. FLORUS (Drepanius), diacre de l'église de Lyon au 9e siècle, ami de l'archevêque Agobard, présida aux écoles de Lyon, et fut chargé par le clergé de sa province de répondre au livre de Jean Scot, sur la Prédestination. Il laissa d'autres ouvrages, parmi lesquels on remarque une *Explication du canon de la messe*, et un *Commentaire sur saint Paul.* On trouve ses différens écrits dans quelques éditions de Bède, et dans la Bibliothèque des Pères. Un manuscrit des Œuvres de Florus découvert à la grande Chartreuse lui a fait restituer une foule de poésies attribuées à Pacat, et à un Trépanius FLORUS, poëte inconnu.

* III. FLORUS (Julius), orateur, Gaulois d'origine, se distingua long-temps dans le barreau de Rome, et vint ensuite exercer et professer son art dans la ville de Lyon, qu'il remplit bientôt du bruit de sa renommée. Il mourut dans la 76e année de son âge, l'an 55 de l'ère vulgaire. Sénèque ne craint pas de l'égaler aux plus grands orateurs du siècle de Cicéron : *Inter paucos disertus et dignus illâ propinquitate.* Il nous reste quelques traits de son *Plaidoyer* contre le préteur Flaminius, accusé d'avoir fait décoller un criminel, dans l'unique vue de satisfaire la curiosité de sa maîtresse.

FLOUR (saint), premier évêque de Lodève, martyrisé en Auvergne vers 389, donna son nom à la ville de Saint-Flour.

* FLOYER (sir Jean), médecin anglais, né en 1649 à Hinters, au

comté de Stafford, mort vers 1720, élève du collége de la Reine à Oxford, où il fut reçu maître-ès-arts et docteur en médecine. Il s'établit ensuite à Litchfield, et fut fait chevalier. Les ouvrages qu'on a de lui sont, I. *La Pierre de touche de la médecine*, 2 vol. in-8°. II. *Les Vertus de l'eau froide*, in-8°.

† FLUD *ou* DE FLUCTIBUS (Robert), maître-ès-arts et docteur en médecine à Oxford, né à Milgate, dans la province de Kent, en 1574, mort à Londres le 8 septembre 1637, à 63 ans, fut surnommé *le Chercheur*, parce qu'il fit beaucoup de recherches dans les mathématiques et dans la philosophie : il fut mis dans la nombreuse liste des sorciers par quelques ignorans. On lui attribue l'invention du thermomètre, dont plusieurs font honneur à Drébellius. Fuld laissa des ouvrages de médecine, de philosophie, d'alchimie, dont la collection fut imprimée à Oppenheim et à Goude, de 1617 à 1638, 6 vol. in-fol. Les principaux sont, *Apologie des frères de la Rose-Croix*, Leyde, 1616, in-8°, lat. — *Tractatus theologo-philosophicus de vitâ, morte et resurrectione*, 1617, in-8°. — *Utriusque Cosmi metaphysica, physica et technica historica*, 1617, 4 vol. in-fol. — *Veritatis proscenium*. — *Sophiæ cum Moriâ certamen*. — *Monochordum mundi symphoniacum*. — *Summum bonorum, quod est verum magiæ, cabbalæ, alchymiæ, fratrum Roseæ-Crucis verorum veræ subjectum*. — *Philosophia mosaïca*, 1659, in-fol. — *Amphitheatrum anatomiæ*, 1623, in-fol. — *Philosophia sacra, etc.* Gassendi a écrit contre Flud.

* FLUE (Nicolas de), ermite, sortant en 1482 du désert où il s'étoit retiré pour prêcher la concorde à ses concitoyens divisés, eut la gloire de raffermir la confédération helvétique par le seul ascendant de ses vertus.

FLURANCE. *Voyez* RIVAULT.

* FO, Suisse de nation, graveur en bois au commencement du 16e siècle, a gravé les belles *Figures* des livres que Conrad Gessner, médecin à Zurich, a composés en latin sur les animaux. « J'invite, dit Papillon au sujet de ces gravures, les amateurs et ceux qui voudront se perfectionner à faire de belles tailles sur les planches de bois, d'examiner ces livres et ces figures, etc. »

* FOCQUENBROCH (Guillaume GODESCALE Van), le Scarron hollandais, naquit à Amsterdam, mais on ignore l'époque précise de sa naissance et de sa mort. Il a *parodié l'Enéide en vers burlesques*, et laissé quelques farces au théâtre. La plus connue est celle de *l'Amour à la léproserie*. Il la composa dans le château del Mina, à la côte de Guinée, où il étoit allé vers 1666. Il étoit médecin, mais peu porté par ses goûts à suivre les malades. Ses ouvrages ont été recueillis en 2 vol. in-12, à Amsterdam en 1696.

* FODHAYL (Ahmed Scélah-ed-dyne), el-Nâtsir el-A'fyouny, docteur musulman et prédicateur véhément, florissoit à Basçorah dans le 8e siècle de l'hégire, 14e de J. C. Sa grande réputation lui attiroit un concours nombreux d'auditeurs : son éloquence subjuguoit l'admiration des meilleurs esprits, et sa piété, du moins apparente, étoit sans cesse offerte pour modèle. Il auroit joui long-temps de l'admiration de ses compatriotes, sans un événement qui trahit son faux zèle. Il faut savoir que les Orientaux à qui les liqueurs enivrantes sont défendues y suppléent par l'usage de l'opium,

qui leur ôte également et avec plus de danger l'usage de la raison. Un jour donc que le prédicateur foudroyoit de son éloquence cette drogue, qui fait traiter de débauchés les gens qui s'en servent, il s'agitoit avec tant de force qu'un papier dans lequel il en avoit pour son usage, venant à s'échapper de son sein, tomba au milieu de l'auditoire. « Le voilà, s'écrie aussitôt Fodhayl, qui voulut par sa présence d'esprit donner le change à l'assemblée, le voilà ce démon ennemi; la force de mes discours l'a conjuré, gardez qu'en me fuyant il ne se jette sur vous et ne vous possède. » Les simples crièrent miracle; mais un poëte dit à ce sujet: « O docteur, prêche-toi toi-même si tu as le courage de le faire; car, sans ton exemple, de quoi serviront l'esprit et la moralité de tes sermons? Paye d'abord tes dettes, et tu compteras ensuite avec les autres. »

† FOÉ (Daniel de), poëte anglais, d'une famille peu fortunée, fut d'abord destiné par ses parens à une profession mécanique, qu'il abandonna bientôt pour se livrer tout entier à son penchant pour la poésie. Il épousa avec vivacité les intérêts du roi Guillaume prince d'Orange, essuya divers chagrins qu'il s'attira par sa plume satirique, et mourut en 1731. On a de lui, I. Les *Aventures de Robinson Crusoé* en anglais, 1719, qui ont été faussement attribuées à Richard Steele, l'un des écrivains du Spectateur: ce roman est écrit d'une manière si naturelle, que long-temps il a passé pour une relation exacte d'un voyageur véridique. Mais si Robinson Crusoé n'a pas existé, les faits qu'on y raconte ont leur fondement dans les aventures de quelques voyageurs. En 1681, un Moskite indien, abandonné dans l'île de Juan Fernandez, y vécut seul pendant trois ans, et se procura par la chasse, la pêche et son esprit industrieux presque toutes les nécessités de la vie. Dampierre, qui le découvrit dans cette île, en parle dans son Voyage. En 1705, un Ecossais nommé Alexandre Selkirck, ayant eu des démêlés avec le capitaine du vaisseau les Cinq-ports, fut laissé dans cette même île. On lui donna ses habits, son lit, son fusil, de la poudre; et avec ces petites provisions il pourvut à tous ses besoins. Quand la poudre lui manqua, il prenoit les chèvres à la course, et il devint aussi agile que ces animaux. On est assuré maintenant que cet Alexandre Selkirck est le véritable auteur de ces aventures, dont il a été le héros. Son manuscrit lui fut dérobé par Daniel de Foé, qui le fit imprimer après l'avoir vraisemblablement arrangé à sa manière. Selkirck réclama et ne put jamais avoir justice. (*Voy.* l'Histoire des naufrages; le tom. X des Découvertes faites par les Européens, par Barrow, et le Journal des sciences et des beaux arts, 1756, tom. II.) Les principales traductions de ce roman sont d'abord, celle de saint Hyacinthe et de Van-Effen, Amsterdam, 1720 et 1721, en 3 vol. in-12, réimprimée à Paris en 1761, ensuite en l'an 7 (1799), 3 v. in-8°. Cette dernière, augmentée de la vie de l'auteur, qui n'avoit pas encore paru, a été corrigée sur la belle édition donnée par Stockdal en 1790, 3 vol. in-8°. Elle a été composée par Griffet-Labaume, et la préface par l'abbé de Montlinot. Enfin madame de Montmorency-Laval en a donné une dernière édition en anglais, avec la traduction française interlinéaire; Dampierre (près Paris), 1797, en 2 vol. in-8°. Elle a été publiée sous le voile de ces lettres initiales, G. E. J. M. L. Feutry, avocat au parlement de Douay, avoit aussi publié en 1766, en 2 v. in-12, une édition de ce roman; il en a abrégé

la vie, sans en altérer le caractère. II. *Le vrai Anglais de naissance*, poëme fait à l'occasion de la révolution qui plaça Guillaume sur le trône de son beau-père, en réponse à l'ouvrage intitulé : Les Étrangers. III. *La réformation des mœurs*, où il attaque ouvertement les personnes du plus haut rang, qui employoient leur autorité à soutenir la dissolution et l'irréligion. IV. *Essai sur le pouvoir du corps collectif du peuple anglais.* Cet ouvrage est en faveur de la chambre des communes. V. *Le Court moyen contre les non-conformistes*, qui lui attira une punition ignominieuse : il fut mis au pilori. Ses divers écrits politiques ont été réunis en 2 vol. in-8°. — Son fils, Norton DE FOÉ, n'étoit pas moins satirique que lui. Pope ne les a pas oubliés dans sa Dunciade.

FŒDEROWITZ. *Voy.* MICHEL, n° X.

I. FŒDOR (Jean), diacre, né à Moscow, fit connoître l'imprimerie à sa patrie. Réuni à Pierre Timofée Mstislauzow, ils publièrent en 1564 *l'Apostol*, ou *Actes des apôtres.* L'académie de Pétersbourg en possède le seul exemplaire que l'on connoisse, et qui lui fut remis en 1730 par un soldat qui l'avoit trouvé sous des décombres.

† II. FŒDOR *ou* FEDOR, fils aîné du czar Alexis, élevé pour la guerre et pour le cabinet, monta sur le trône de Russie en 1676. Dès qu'il eut soumis l'Ukraine révoltée, et qu'il eut fait la paix avec les Turcs, il s'occupa du soin de policer ses états. Il encouragea plusieurs citoyens de Moscow à bâtir des maisons de pierres, à la place des chaumières qu'ils habitoient, agrandit cette capitale, fit des réglemens de police générale ; mais en voulant réformer les boïards, il les indisposa contre lui. Il méditoit de plus grands changemens, lorsqu'il mourut sans enfans, en 1682, à la fleur de son âge. Son second frère Pierre, qui n'étoit âgé que de dix ans, et qui faisoit déjà concevoir de grandes espérances, lui succéda, et acheva ce qu'il avoit commencé. Ce prince, avec de bons desseins, manqua d'activité, de lumières, et même de la santé dont il auroit eu besoin pour les exécuter.

† FOES *ou* FOESIUS (Anutius), médecin de Metz, mort en 1595, à 68 ans, étoit très-versé dans la langue grecque. Son amour pour l'étude l'empêcha de s'attacher à des principes qui auroient pu faire sa fortune. Il est auteur d'une traduction très-fidèle des *Œuvres d'Hippocrate*, en latin, accompagnée de corrections dans le texte, et ornée de scolies, à Genève, 1657, 2 vol. in-fol. On a encore de lui une espèce de Dictionnaire sur Hipppocrate, sous ce titre : *Œconomia Hippocratis, alphabeti serie distincta*, Francfort, 1588, in-fol. Cet index doit être joint à celles des éditions de la traduction des Œuvres d'Hippocrate par Foesius dans lesquelles il ne se trouve pas.

* FOGLIA (Jean-Antoine), médecin, et premier professeur de théorie dans les écoles de Naples, vivoit au commencement du 17e siècle. Il est auteur d'un traité sur l'esquinancie, qui parut sous ce titre : *De anginosâ passione crustosis, malignisque tonsillarum et faucium ulceribus per inclytam Neapolitanam civitatem, multaque regni loca vagantibus*, Neapoli, 1620, in-4°.

† FOGLIETA (Uberto), savant Génois, eut part aux troubles qui s'élevèrent à Gênes, et fut envoyé en exil. Il se livra dès-lors uniquement aux lettres. Le cardinal Hippolyte d'Est le reçut dans sa maison

à Rome. Il y mourut le 5 septembre 1581, âgé de 63 ans. Parmi les ouvrages qu'il a publiés, on distingue, I. Son traité *De ratione scribendæ historiæ*, aussi judicieux que bien écrit. II. *Historia Genuensium, libri XII*, rare, Gênes, 1585, in-fol., diffuse, mais élégante et fidèle. François Serdonati en a fait une traduction en italien, qui est estimée. III. *Tumultus Neapolitani*, 1571, in-4°. IV. *Elogia clarorum Ligurum*, in-4°. V. *De sacro fœdere Selimum*, in-4°. VI. *De linguæ latinæ usu et præstantiâ*, 1723, in-8°. VII. *De causis magnitudinis Turcarum imperii*, in-8°. VIII. *De similitudine normæ Polybianæ*, dans ses *Opuscules*, à Rome, 1579, in-4°. IX. *Della republica di Genoa*, in-8°: ouvrage intéressant pour ceux qui veulent connoître ce qu'étoit cette république dans le 16ᵉ siècle.

FOHÉ. *Voyez* FÉ.

FOHI, premier roi de la Chine, régla les mœurs des Chinois, alors barbares, et leur donna des lois. On prétend même qu'il dressa des tables astronomiques et qu'il inventa les premiers caractères hiérogliphiques dont se servoient les Chinois. Il régnoit, dit-on, du temps des patriarches Heber et Phaleg; mais on ne sait rien d'assuré sur ce monarque, dont l'histoire n'est point établie sur des monumens authentiques.

FOI, divinité allégorique, que les poëtes représentent habillée de blanc, ou sous la figure de deux jeunes filles se donnant la main; ou sous celle de deux mains seulement, enlacées l'une dans l'autre. La Foi, comme *Vertu* théologale, est peinte sous la figure d'une femme qui tient une croix posée sur une pierre angulaire; l'Espérance est appuyée sur une ancre, qui est son attribut; la Charité, dont le front est surmonté d'une flamme, embrasse et tient sur son sein un groupe d'enfans qu'elle allaite.

FOIGNI *ou* FOIGNY (Gabriel), cordelier défroqué, se retira en Suisse vers 1667, et fut chantre de l'église de Morges. En ayant été chassé pour quelques indécences commises à la suite d'une débauche, il alla se marier à Genève, où il enseignoit la grammaire et le français. Il y fit paroître, en 1676, l'*Australie*, ou *les aventures de Jacques Sadeur*, in-12, qui faillirent à l'en faire chasser, parce qu'on y trouva des impiétés et des obscénités. On l'y toléra cependant; mais au bout de quelque temps il fut obligé d'en sortir, laissant à sa servante des marques scandaleuses de leur commerce. Il se retira en Savoie, et mourut dans un couvent en 1692. Son *Voyage* romanesque fut très-recherché, tant qu'il fut défendu.

* FOILLAN (S.), fils de Fyltan, roi de Momonie en Irlande, renonça au monde, ainsi que ses deux frères, Fursy et Ultan, et embrassa l'état monastique. Fursy, qui en avoit donné l'exemple et le conseil, passa en Angleterre et bâtit le monastère de Knobbersburg, dans le royaume des Est-Angles, dont il donna la conduite à Foillan, qu'il avoit fait venir d'Irlande. Après la mort de Fursy, arrivée à Péronne (selon d'autres à Mazeralles, près de Dourlens) le 16 janvier 650, Ultan et Foillan passèrent en France. On lit dans quelques auteurs que Foillan fit un voyage à Rome, et qu'il y fut sacré évêque régionnaire. Quoi qu'il en soit de cette ordination, il est au moins certain qu'il ne tarda pas à rejoindre Ultan son frère. Ils se rendirent l'un et l'autre à Nivelle dans le Brabant, où sainte Gertrude étoit abbesse. Le monastère qu'elle gouvernoit avoit été fondé par le B. Pepin de Landen, son père, et par la B. Ite, sa mère. Il y avoit

aussi dans le voisinage un monastère pour des hommes. Les deux frères y restèrent quelque temps. En 652, sainte Gertrude donna à Ultan un terrain pour bâtir un hôpital et un monastère, entre la Meuse et la Sambre, alors dans le diocèse de Mastricht. C'étoit l'abbaye de Fosse, église collégiale. Sainte Gertrude retint Foillan à Nivelle pour instruire les religieuses. Le saint homme se chargea aussi de l'instruction du peuple dans les villages voisins. S'étant mis en route avec trois compagnons, en 655, pour aller voir son frère à Fosse, il fut massacré par des voleurs dans la forêt de Sogne, qui faisoit partie de la forêt Charbonnière en Hainaut.

† FOINARD (Frédéric-Maurice), curé de Calais, mort à Paris en 1743, âgé de 60 ans, étoit de Conches en Normandie. On a de lui quelques ouvrages, dont les plus connus sont, I. *Projet pour un nouveau Bréviaire ecclésiastique*, avec la critique de tous les nouveaux Bréviaires qui ont paru jusqu'alors, in-12, 1720. II. *Breviarium ecclesiasticum*, exécuté suivant le projet précédent, 1726, 2 vol. in-12. Les auteurs des nouveaux Bréviaires ont profité de celui-ci. III. *Les Psaumes, dans l'ordre historique*, in-12, 1742. IV. La *Genèse* en latin et en français, avec une explication du sens littéral et du sens spirituel, Paris, 1732, en 2 vol. in-12. Des idées singulières, et des interprétations hasardées, que l'auteur glissa sur le sens spirituel, firent supprimer cet ouvrage.

* FOIPAHLOVAN, fils de Ghyrighé Pacradounien, né vers l'an 1207, se donna entièrement à la profession des armes. Rousoutan, reine de la Géorgie, l'appela auprès d'elle en 1237, et lui confia le commandement de ses troupes. Foïpahlovan montra, en plusieurs circonstances contre les Tartares, la supériorité de son courage et de ses talens militaires. En 1238, à la tête d'une armée de 12 mille hommes, il se battit contre Tcharmaghakhan, qui avoit sous ses ordres plus de 40 mille soldats; le combat se donna aux environs de la ville de Lory; le général arménien soutint le choc depuis le matin jusqu'au soir, et il ne se rendit à l'ennemi qu'après avoir épuisé toutes ses forces. Tcharmaghan le prit ensuite en amitié, loua son courage et son dévouement, et lui accorda des honneurs distingués.

* FOISSAN (le moine de), troubadour provençal du 13e siècle, paroît, par le peu de pièces qui restent de lui, avoir été de l'ordre des franciscains. N'ayant point d'amour profane à chanter, il choisit, à l'exemple de Folquet de Lunel, la sainte Vierge pour sa dame, et sa dévotion ressembloit à la galanterie des autres pour leurs maîtresses. Les manuscrits de la bibliothèque impériale contiennent quatre pièces de Foissan.

† I. FOIX (Raymond ROGER, comte de), succéda en 1188 au comté de Foix, et accompagna le roi Philippe-Auguste à la guerre de la Terre-sainte en 1190. Il prit depuis le parti des Albigeois avec feu; mais il fut obligé de demander la paix, et de reconnoître pour comte de Toulouse Simon de Montfort. Puylaurens rapporte qu'en une conférence tenue au château de Foix entre les catholiques et les Albigeois, la sœur du comte, non moins ardente que son frère, voulut parler en faveur de ces derniers. « Allez, madame, lui dit Etienne de Minéa, filez votre quenouille; il ne vous appartient pas de parler dans une dispute de religion. » Raymond Roger mourut en 1222. — L'illustre maison

de Foix dont étoit Raymond descendoit de Bernard, deuxième fils de Roger II, comte de Carcassonne. Bernard eut le comté de Foix en 1062, et le posséda pendant 34 ans. Sa postérité subsista avec honneur jusqu'à Gaston III, qui vit mourir son fils avant lui. (*Voy.* GASTON III.) Il mourut lui-même en 1391, ayant cédé le comté de Foix à Charles VI; mais le roi, par générosité, le rendit à son cousin Matthieu, qui mourut en 1398 sans enfans, et dont la sœur Isabelle épousa Archambaud de Grailly ou de Grely, qui prit le nom de Foix. Son petit fils Gaston IV, épousa Eléonore, reine de Navarre. Sa postérité masculine fut terminée par Gaston de Foix, duc de Nemours, tué à la bataille de Ravenne en 1512. (*V.* GASTON, n° II.) Mais Catherine de Foix, reine de Navarre, petite-fille de Gaston IV, avoit épousé Jean d'Albret, dont la petite-fille fut mère de Henri IV. Archambaud de Grailly avoit eu un second fils, nommé Gaston, captal de Buch, et dont les descendans furent comtes de Candale et ducs de Randan. Cette branche avoit été honorée de la pairie sous le titre de Randan, par considération pour Marie-Clair de Beaufremont, marquise de Senecey, dame d'honneur d'Anne d'Autriche, qui avoit épousé Jean-Baptiste Gaston de Foix, comte de Fleix, tué au siége de Mardick en 1646. Elle mourut elle-même en 1680. Ses trois fils n'ont point laissé de postérité. Le dernier, Henri-Charles, qui portoit le nom de duc de Foix, est mort en 1714.

† II. FOIX (Louis de), architecte et ingénieur, né à Paris, florissoit vers la fin du 16e siècle. Il fit exécuter, en Espagne, pour le monastère de l'église de l'Escurial, des dessins de Vignole. On ignore quelle est la partie de ce vaste édifice dont la construction, confiée à ses soins, coûta plus de six millions d'écus. Il mérita de grands éloges pour les travaux qu'il entreprit et exécuta en France. C'est lui qui combla l'ancien canal de l'Adour, près de Baïonne, et en construisit un nouveau qui aboutissoit au port. On cite principalement, pour son élégance et sa magnificence, la fameuse tour de Cordouan, servant de phare aux navigateurs, à l'embouchure de la Garonne, à six lieues de Bordeaux, bâtie par ce célèbre artiste.

* III. FOIX (Roger, BERNARD III, comte de), étoit encore jeune lorsson père mourut. Ce seigneur, qui vécut dans le 13e siècle, s'étant ligué avec ses voisins contre le roi d'Aragon Pierre III, fut battu et fait prisonnier. La colère lui inspira pendant sa captivité deux pièces de vers pleines de fiel et de la plus violente amertume contre son heureux adversaire. Dans ces deux pièces, les seules qu'offrent de lui les anciens manuscrits, le comte de Foix promet la plus brillante victoire à Philippe-le-Hardi qui entreprenoit alors, vers 1289, une expédition contre Pierre III; mais l'événement ne justifia malheureusement pas les pronostics du poëte.

IV. FOIX (Pierre de), fils d'Archambaud, captal de Buch, et d'Isabelle, comtesse de Foix, d'abord franciscain, cultiva les lettres sacrées et profanes. L'antipape Benoît XIII l'honora de la pourpre en 1408, soit pour récompenser son mérite, soit pour attirer dans son parti les comtes de Foix. Pierre n'avoit alors que 22 ans; il abandonna le pontife, son bienfaiteur, au concile de Constance, préférant les intérêts de l'Eglise à ceux de l'amitié. Le concile lui confirma la qualité de cardinal. Martin V l'envoya en qualité de légat en Aragon, pour dissiper les restes du schisme. Il y réussit, et mourut le

13 décembre 1464, dans sa 78e année, à Avignon, dont il avoit la vice-légation. Il étoit aussi archevêque d'Arles. C'est lui qui a fondé à Toulouse le collége de Foix. — Il faut le distinguer du cardinal Pierre DE FOIX, son petit-neveu, aussi habile négociateur, qui mourut évêque de Vannes, à la fleur de son âge, en 1490.

V. FOIX (Catherine de), héritière de François Phébus, porta en dot la Navarre à Jean d'Albret qu'elle épousa vers l'an 1484. Leur désunion favorisa l'envahissement de leurs états par Ferdinand, roi d'Espagne, qui fit autoriser son usurpation par une bulle du pape Jules II.

† VI. FOIX (Odet de), seigneur de Lautrec, maréchal de France, gouverneur de la Guienne, étoit petit-fils d'un frère de Gaston IV, duc de Foix. Il porta les armes dès l'enfance. Ayant suivi Louis XII en Italie, il fut dangereusement blessé à la bataille de Ravenne en 1512. Après sa guérison, il contribua beaucoup au recouvrement du duché de Milan. François I lui en donna le gouvernement. Lautrec savoit combattre, mais il ne savoit pas commander. On le trouvoit fier et dédaigneux : également incapable de manier les esprits et de s'insinuer dans les cœurs, il ne pouvoit rien obtenir que par la crainte ou la violence. Une certaine impétuosité de caractère le jetoit souvent dans des fautes que son orgueil ne lui permettoit pas toujours de réparer. Général malheureux parce qu'il étoit altier et imprudent, il fut chassé de Milan, de Pavie, de Lodi, de Parme et de Plaisance, par Prosper Colonne. Il tâcha de rentrer dans le Milanais par une bataille ; mais ayant perdu celle de la Bicoque en 1522, il fut obligé de se retirer en Guienne dans une de ses terres. Sa disgrace ne fut pas longue. En 1528 il fut fait lieutenant-général de l'armée de la Ligue, en Italie, contre l'empereur Charles-Quint. Il emporta d'abord Pavie, qu'il mit au pillage (*voyez* HOSTASIUS), puis s'avança vers Naples, et mourut devant cette place le 15 août de la même année, après avoir lutté quelque temps contre l'ennemi, la peste, la misère et la famine. Son corps fut porté en Espagne par un Espagnol, qui espéroit en tirer de l'argent de ses héritiers ; mais 20 ans après, Ferdinand, duc de Sessa, petit-fils de Gonsalve de Cordoue, le fit placer dans le tombeau de son grand-père, avec cette inscription : « Ferdinand Gonsalve, petit-fils du Grand Capitaine, a rendu les derniers honneurs à la mémoire d'Odet de Foix, Lautrec, quoiqu'il fût ennemi de sa nation. » — Il avoit deux frères et une sœur : ces deux frères étoient Thomas qui suit ; et André, seigneur de l'Espare, tué à la bataille de Logrogno en 1521. La sœur étoit Françoise comtesse de Châteaubriand, maîtresse de François Ier. *Voyez* CHATEAUBRIAND.

VII. FOIX (Thomas de), dit le *maréchal de Lescun* : il avoit plus de bravoure que de conduite, et passoit pour un homme cruel et extrêmement avare. Ses exactions firent soulever le Milanais en 1521. Après la perte de la bataille de la Bicoque, où Lescun eut un cheval tué sous lui, les ennemis l'assiégèrent dans Crémone. Il n'y tint pas aussi long-temps qu'il le pouvoit ; et, en rendant la place, il promit de faire évacuer toutes celles du Milanais où il y avoit garnison française : composition honteuse, qui fut généralement blâmée. Il reçut à la journée de Pavie, en 1525, un coup de feu, dont il mourut sept jours après, prisonnier de guerre à Milan, sans laisser de postérité.

† VIII. FOIX (Paul de), arche-

vêque de Toulouse, de la même famille que Lautrec, se distingua dans ses ambassades en Ecosse, à Venise, en Angleterre, et sur-tout, auprès du pape Grégoire XIII, dans celle de Rome, où il mourut en 1584, à 56 ans. Muret, dont il avoit été le bienfaiteur, prononça son oraison funèbre. Ce prélat, homme de lettres, aimoit ceux qui les cultivoient, sur-tout ceux qui brilloient par leur éloquence, ou qui possédoient les écrits d'Aristote, dont il étoit admirateur passionné. On a de lui des *Lettres* au roi Henri III, in-4°, Paris, 1628, écrites avec précision, et publiées par Auger de Mauléon, sieur de Granier. Elles montrent qu'il étoit un assez bon écrivain et un grand homme d'état. C'est sans preuve qu'on les a attribuées à d'Ossat, son secrétaire d'ambassade, depuis cardinal.

IX. FOIX (Marguerite de), duchesse d'Épernon, célèbre par son intrépidité en 1588. Son époux défendoit le château d'Angoulême; pour s'en emparer, on conduisit la duchesse à la porte de la citadelle, en la menaçant d'un mauvais parti, si elle ne déterminoit le duc à se rendre. Celle-ci, arrivée près du rempart, exhorta son époux à se bien défendre, et à ne point être touché de son sort. On respecta le courage de Marguerite, et le duc ayant été secouru, elle entra en triomphe dans le château.

X. FOIX (François de), duc de Candale, commandeur des ordres du roi, évêque d'Aire, mort à Bordeaux, vers l'an 1594, à 90 ans, étoit fils de Gaston de Foix, comte de Candale. Son savoir lui acquit une grande réputation; il traduisit le *Pimandre* de Mercure-Trismégiste, et les *Elémens* d'Euclide, qu'il accompagna d'un *Commentaire*. Cette version est trop libre. Le traducteur français s'écarte de son original, et donne très-souvent ses propres pensées pour celles du géomètre grec.

XI. FOIX (Marc-Antoine de), jésuite, né au château de Fabas, dans le diocèse de Couserans, mort à Billom en Auvergne, l'an 1687, dans un âge assez avancé, fut homme de lettres, théologien, prédicateur, professeur, recteur, provincial, et tout ce que l'étendue de ces titres exigeoit. On a de lui, I. *L'Art de prêcher la parole de Dieu*, Paris, 1696, in-12. C'est l'ouvrage d'un savant et d'un homme d'esprit, instruit de la littérature profane et sacrée. II. *L'Art d'élever un prince*, in-12, attribué d'abord au marquis de Vardes: bon ouvrage, mais où l'on trouve cependant trop de choses communes, ainsi que dans le précédent.

XII. FOIX (Gaston de). *Voyez* GASTON, n^os I *et* II.

XIII. FOIX. *Voyez* ST-FOIX (Germain-Poulain de).

* FOLA (Torello), prêtre et chanoine de la cathédrale de Fiesole, vivoit dans le 16e siècle. Il a traduit les *Dialogues* de saint Grégoire-le-Grand, imprimés à Venise en 1575, in-4°, et dédiés à monseigneur François Cattani, évêque de Fiesole. On a aussi de lui un *Journal*, en latin, de ce qui s'est passé de plus remarquable au concile de Trente, et qui commence au pontificat du pape Paul III, sous lequel s'ouvrirent les premières sessions.

† I. FOLARD (le chevalier Charles de), né à Avignon le 13 février 1669, d'une famille noble, montra, dès l'enfance, des inclinations militaires, et sentit augmenter son penchant à la lecture des Commentaires de César. Dès l'âge

de 16 ans, il s'engagea : on le dégagea; il se rengagea encore, et ses parens le laissèrent suivre l'impulsion de la nature. De cadet dans le régiment de Berri, devenu sous-lieutenant, il fit le métier de partisan pendant tout le cours de la guerre de 1688, et ce métier, qui n'est pour tant d'autres qu'une espèce de brigandage fut pour lui une école. Il exécuta en petit tout ce qu'il avoit vu faire en grand; il leva des cartes, dressa des plans, et parut dès-lors un sujet distingué. La guerre de 1701 lui fournit de nouvelles occasions de signaler ses connoissances. Le duc de Vendôme le fit aide-de-camp, et ne le céda qu'avec regret à son frère le grand-prieur, qui commandoit alors l'armée de Lombardie. Le chevalier de Folard répondit à l'idée qu'on avoit de lui; il contribua beaucoup à la prise d'Hostiglia et à celle de la Cassine de la Bouline, qui lui mérita la croix de Saint-Louis, et une pension. Blessé dangereusement à la bataille de Cassano, en 1705, il réfléchit, au milieu des douleurs cuisantes que lui causoient trois coups de feu, sur l'arrangement de cette bataille, et forma dès-lors son système des colonnes, auquel il doit une partie de sa réputation. Après s'être distingué dans plusieurs siéges en Italie, et sur-tout à celui de Modène, il passa en Flandre, fut blessé à Malplaquet, et fait prisonnier quelque temps après. Le prince Eugène, jaloux d'un tel homme, ne put le gagner par les offres les plus avantageuses. Folard l'engagea dans une mauvaise manœuvre, qui tira Villars d'une position très-dangereuse. De retour en France, il eut le commandement de Bourbourg, qu'il conserva jusqu'à sa mort. En 1714, il se rendit à Malte, assiégée par les Turcs, et s'y montra ce qu'il avoit paru par-tout ailleurs. Le désir de servir sous Charles XII l'attira en Suède. Il vit ce roi soldat, et lui fit goûter ses nouvelles idées sur la guerre. Charles destinoit le chevalier Folard à être un des instrumens dont il vouloit se servir dans une descente projetée en Ecosse; mais la mort du héros, tué au siége de Frédérikzhall, obligea Folard à revenir en France. Il servit, en 1709, sous le duc de Berwick, en qualité de mestre-de-camp, et ce fut sa dernière campagne. Il avoit étudié toute sa vie l'art militaire en philosophe; il l'approfondit encore plus lorsqu'il fut rendu à lui-même. Il donna des leçons au comte de Saxe, et prédit dès-lors ses succès. Le chevalier de Folard exposa ses nouvelles découvertes dans ses *Commentaires sur Polybe*, précédés de la traduction française de cet auteur par don Vincent Thuillier, bénédictin de Saint-Maur, en 6 vol. in-4°, 1727. Ces *Commentaires* abrégés ont été réimprimés séparément depuis, en 3 vol., par Chabot, en 1757. La meilleure édition de l'ouvrage de Folard est celle publiée à Amsterdam, 1774, en 7 vol. in-4°. Elle contient plusieurs pièces intéressantes de cet auteur, qui peut être appelé à juste titre *le Végèce moderne*. Il a puisé dans les sources les plus cachées tout ce qu'il a cru propre à instruire, et l'a exposé avec beaucoup d'intelligence. Le fond de l'ouvrage est excellent, mais la forme n'en est pas si agréable. Son style est négligé, ses réflexions détachées les unes des autres; ses disgressions, ou inutiles, ou trop longues. On a encore de lui, I. Un livre de *Nouvelles Découvertes sur la Guerre*, in-12. Les idées y sont aussi profondes et plus méthodiques que dans son *Commentaire*. II. Un *Traité de la défense des Places*, qui, sans avoir autant de réputation que ses *Commentaires*, lui a mérité l'estime des hommes instruits. III. Un *Traité du métier de Partisan*, ma-

nuscrit que le maréchal de Belle-Isle possédoit. Le chevalier de Folard mourut à Avignon le 23 mars 1752. S'il eut de grands talens, il n'eut pas moins de vertus. Il auroit pu faire une fortune assez considérable; mais ses liaisons avec les jansénistes le firent regarder de mauvais œil par le cardinal de Fleury. On vit quelquefois ce vieil officier au milieu d'une troupe de convulsionnaires, si l'on s'en rapporte à l'auteur de l'Histoire du Voyage Littéraire fait en France en 1733, La Haye, 1735. Ceux qui voudront connoître plus particulièrement cet homme célèbre peuvent consulter les Mémoires pour servir à son Histoire, imprimés à Paris, sous le titre de Ratisbonne, en 1753, in-12.

† II. FOLARD (François-Melchior), jésuite, frère du précédent, naquit à Avignon le 5 octobre 1683, et mourut le 19 février 1739, à Lyon, où il professa la rhétorique pendant plusieurs années. On a de lui l'*Oraison funèbre du maréchal de Villars*, ouvrage assez médiocre; des tragédies foibles de style et d'action; en voici les titres: I. *Agrippa*, imprimée à Lyon en 1720, in-8°. II. *Œdipe*, Paris, 1722, in-8°. III. *Alexandre et Darius*, Paris, 1723, in-8°. IV. *Thémistocle*, Lyon, 1729, in-8°, et La Haye, 1733, avec la *Lettre* à M. Dulieu, chevalier d'honneur de la cour des monnoies de Lyon. Mais on assure qu'il a composé plusieurs autres pièces de théâtre pour être représentées par les pensionnaires du collége de Lyon, qui n'ont jamais été imprimées, et dont les titres même ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Le P. Folard, plus recommandable par les charmes de son caractère que par ses talens, étoit de l'académie de Lyon. Une circonstance remarquable du privilége qui se trouve à la fin de ses tragédies est la défense faite aux comédiens de les jouer sur le théâtre. Cette défense étoit inutile, car les caractères de ces tragédies pâles et sans vigueur, et dont le style est languissant, eussent fait bâiller tout l'auditoire.

* FOLCUIN, moine de Saint-Bertin, né en Lorraine, d'une famille noble, et mort à la fleur de son âge, en 975, est auteur d'un *Recueil de Chartes, de Diplômes, et autres monumens pour servir à l'Histoire de son Abbaye.* Ce recueil est encore estimé des savans. Il se mêloit aussi de poésie; et l'on a quelques *Vers* de sa façon, et entre autres une *Epitaphe* de saint Folcuin, évêque de Térouane, dont il se disoit parent.

† I. FOLENGO (Jérôme, dit *Théophile*), plus connu sous le nom de *Merlin Cocaye*, d'une famille noble de Mantoue, eut une jeunesse fort orageuse. Il étudia les humanités sous Virago Coccaïo, et alla ensuite à Bologne faire sa philosophie sous Pierre Pomponace. Son père voulut que son premier maître l'y accompagnât, pour veiller sur sa conduite; mais la vivacité de son esprit, et son goût pour la poésie, lui firent négliger ses études; et tous les efforts de Coccaïo pour le porter à s'y appliquer furent inutiles. Son premier ouvrage est un poëme intitulé *Orlandino*, où il prit le nom de *Limerno Pittoco.* Il fut enfin obligé de quitter Bologne avec précipitation, de même que son maître, pour ne point tomber entre les mains de la justice. On ne dit rien du sujet qui la leur faisoit appréhender: c'étoit sans doute quelque folie de jeunesse. Son père, qui n'avoit pas sujet d'être content des progrès qu'il avoit faits dans la philosophie, le reçut fort mal. Cet accueil le jeta dans un tel désespoir, qu'après avoir couru quelque temps le monde, il

prit le parti des armes. Il s'en lassa, et, étant à Brescia, il se fit bénédictin dans le monastère de Sainte-Euphémie, de la congrégation du Mont-Cassin, où il avoit déjà un frère. (*Voyez* l'article suivant.) La tournure de leur esprit fut bien différente; l'un se consacra à l'érudition et à la piété, l'autre à la bouffonnerie et à la turlupinade. Théophile étoit poëte, et fort enjoué. Ses confrères lui suscitèrent des affaires fâcheuses, parce qu'il ne les épargnoit pas dans ses vers; mais il échappa à leurs poursuites par la protection de plusieurs seigneurs. Il mourut le 9 décembre 1544, à 51 ans, dans son prieuré de Sainte-Croix de Compesio, près de Bassano, dans l'état de Venise. De tous ses ouvrages, le plus connu est sa *Maccaronée* ou *Opus Maccaronicum*, Tusculani, 1621, figure; Venise, 1561, in-12, et 1581, in-18; Amsterdam, 1692, in-8°, figure. (Ce nom *Maccaronique*, qu'on a donné à toutes les productions du même genre, vient du mot italien *Maccaroni*, qui est le nom d'un gâteau qu'on fait en Italie avec de la farine, des œufs et du fromage.) Le poëme de Folengo fut reçu avec transport, dans un siècle où les bouffonneries pédantesques tenoient lieu de saillies, les anagrammes de bons mots, et les logogriphes de pensées. Il est difficile de faire un usage plus singulier de son esprit. Il s'abandonna entièrement à son imagination, aussi vive que bizarre, sans respect, ni pour la langue latine, dont il fait un mélange monstrueux avec l'italienne, ni pour le bon goût, qu'il choque trop souvent. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que l'auteur, qui ne passe que pour un bouffon, et qui, dans sa *Maccaronée*, ne mérite pas d'autre titre, fait pourtant entrer dans cet ouvrage d'excellentes réflexions sur les vices. Il tourne en ridicule les vains titres des grands; il attaque fortement les passions, surtout la paresse, l'envie, la volupté, la curiosité frivole. Semblable à Rabelais, l'un de ses imitateurs, il fait paroître une grande connoissance des sciences, des arts, et des antiquités. Son ouvrage produisit des imitateurs, comme tous les écrits qui ont du succès. La contagion passa jusqu'en France, et les plus mauvais rimailleurs s'en mêlèrent. Le *Poëme Maccaronique* fut traduit en français en 1606. Cette version a été publiée de nouveau, sans aucun changement, en 1734, 2 vol. in-12; elle n'étoit ni assez importante, ni assez estimée pour mériter une nouvelle édition. Il y a encore de Merlin trois Poëmes italiens assez recherchés, outre quelques *Poésies* latines qui prouvent qu'il savoit mieux faire que son *Opus Maccaronicum*. I. *Orlandino da Limerno Pittoco*, Vinegia, 1526, ou 1539, ou 1550, in-8°, réimprimé à Londres en 1773, in-8° et in-12. II. *Chaos del Tri per uno*, Vinegia, 1527 ou 1546, in-8°. C'est un poëme sur les trois âges de l'homme, d'un style en partie macaronique. III. *La Humanita del Figliuolo di Dio, in ottava rima*, Vinegia, 1533, in-4°. On trouve dans le Ducatiana des détails curieux sur cet auteur.

II. FOLENGO (Jean-Baptiste), bénédictin mantouan, frère du précédent, mort en 1559, à 60 ans, laissa un *Commentaire sur les Psaumes*, imprimé à Bâle en 1557, in-fol.; et *sur les Epîtres catholiques*, in-8°, écrit noblement et purement. Il commente en critique, et presque toujours avec intelligence. La liberté avec laquelle il y parloit ayant déplu à la cour de Rome, son ouvrage fut mis au nombre des livres défendus.

* III. FOLENGO (Nicodême), que l'on soupçonna être de la famille des précédens, vivoit dans le 16e

siècle. Plusieurs de ses *Epigrammes* se conservent dans le Laurenziana, dont quatre seulement à la louange de Laurent de Médicis ont été publiées dans le vol. 4, pag. 419 des *Carmina illustrium poëtarum Italorum.*

FOLIETA. *Voyez* FOGLIETA.

† FOLKES (Martin), antiquaire, physicien et mathématicien anglais, né à Westminster vers 1690, mort à Londres en 1754, à 64 ans, se distingua dans les académies des sciences de France et d'Angleterre, où il fut admis. Celle-ci l'avoit reçu dans son sein à l'âge de 24 ans; deux ans après, elle le mit dans son conseil. Newton le nomma ensuite son vice-président, et enfin il succéda à Sloane, dans la présidence même. Les nombreux *Mémoires* qu'il lui présenta, et qu'on trouve dans les Transactions philosophiques, justifient ce choix. Cet auteur tira un grand profit pour la science des antiquités d'un voyage qu'il fit en Italie. Ses Mémoires roulent sur les poids et la valeur des monnoies romaines; sur les mesures des colonnes Trajane et Antonine; sur les monnoies d'or d'Angleterre, depuis le règne d'Edouard III; sur les polypes d'eau douce; sur les bouteilles dites de Florence, et sur divers sujets de physique. Lorsqu'il eut été admis à l'académie des sciences de Paris, il présenta un *Mémoire* sur la comparaison des mesures et des poids de France et d'Angleterre. Il finit sa carrière littéraire par un ouvrage estimé de sa nation, sur les *Monnoies d'argent d'Angleterre*, depuis la conquête de cette île par les Normands, jusqu'à son temps. Il est sous ce titre: *Table of english silver and gold coins, first published by Folkes, new reprinted with explanation by the society of antiquary*, London, 1763, grand in-4°, fig. Il avoit amassé une ample bibliothèque et un cabinet enrichi d'une collection de monnoies supérieure à tout ce qu'on connoissoit en ce genre.

FOLLARD. *Voyez* FOLARD.

*I. FOLLINUS (Herman), docteur-ès-arts et en médecine, étoit Frison. Appelé à Bois-le-Duc et à Cologne pour y enseigner la médecine, il y fut bientôt considéré comme un homme également bon pour la chaire et la pratique. Il mourut de la peste avant le milieu du 17e siècle, laissant les ouvrages suivans, I. *De luis pestiferæ fugâ, deque remediis ejusdem, libri duo: accessit libellus de cauteriis ad Thomam Fienum*, Antverpiæ, 1618, in-8°. II. *Orationes duæ: de naturâ et curatione febris pedicularis: de studiis chymicis conjungendis cum Hippocraticis*, Coloniæ, 1622, in-8°.

* II. FOLLINUS (Jean), fils du précédent, né à Bois-le-Duc, distingué par la pratique de la médecine et par ses ouvrages, a donné, I. *Synopsis tuendæ et conservandæ bonæ valetudinis*, Sylvæ-Ducum, 1646, 1648, in-12; Coloniæ, 1648, in-12. II. *Tyrocinium medicinæ practicæ*, Coloniæ, 1648, in-12. III. *Speculum naturæ humanæ, sive mores et temperamenta hominum, usque ad intimos animi recessus, cognoscendi modus*, Coloniæ, 1649, in-12. C'est la traduction latine d'un ouvrage écrit en flamand par son père.

*FOLLIUS (Cæcilius), médecin, né en 1615 à Modène, pratiqua son art avec beaucoup de succès et de réputation à Venise; il mourut dans cette dernière ville en 1653. Parmi les ouvrages qu'il a publiés, on distingue les suivans: I. *Della generatione e uso della pinguedine*, Venise, 1644, in-4°. II. *Nova auris internæ delineatio*, ibid. 1645,

1647, in-4°. Ce petit ouvrage, qui ne contient que six pages, est estimé pour la justesse des figures. Il y décrit l'apophyse grêle du marteau, inconnu aux anatomistes qui ont vécu avant lui, Francfort, 1641, in-12, avec le premier traité. Les figures de cette édition ne valent pas celles de Venise. Il ne faut pas le confondre avec François FOLLIUS, auteur d'un livre imprimé à Florence en 1665, in-8°, sous le titre de *Recreatio physica, in quâ de sanguinis et omnium viventium analogâ circulatione disseritur.*

* I. FOLQUET, FOLQUEIS, FOLQUEYS, FOULQUET *ou* FOULQUES, surnommé *de Marseille*, du nom de sa patrie, mort en 1231, étoit fils d'un riche marchand de Gênes, qui lui laissa une grande fortune. L'amour d'une vie indépendante et voluptueuse lui fit embrasser la profession de troubadour qui lui donna un libre accès auprès des plus grands personnages de son siècle. Il éprouva tour à tour les faveurs de Richard Ier, roi d'Angleterre, d'Alfonse II, roi d'Aragon, du comte de Toulouse Raimond V, et du vicomte de Barral, auquel il s'attacha particulièrement, moins par affection pour lui sans doute, que pour Azalaïs de Roque Martine sa femme, dont il célébra sans cesse dans ses vers, sous des noms empruntés, les graces et l'esprit, en se plaignant toujours de sa rigueur. La mort lui ayant enlevé plusieurs amis et protecteurs, morts presque tous en même temps, il se livra à des sentimens de dévotion, et prit en 1200 l'habit religieux à Cîteaux. Il paroît qu'il étoit alors marié, car on dit qu'il engagea sa femme à se consacrer aussi au cloître, et que ses deux fils suivirent son exemple. Après avoir été abbé du Thorondet, il fut nommé en 1205 évêque de Toulouse, et non pas archevêque, comme l'a dit de Beauchamps, qui répète aussi, d'après Nostradamus sans doute, qu'il avoit été évêque de Marseille, ce qui est également une erreur. Une fois sur le siége épiscopal, Folquet, bien éloigné de la douceur d'un gentil troubadour, ne se distingua plus que par le fanatisme cruel avec lequel il poursuivit les Albigeois. Cela n'a pas empêché les moines de Cîteaux, chez lesquels il a été inhumé, de le qualifier de bienheureux, ni Le Dante de lui donner une place dans son Paradis. Pétrarque a fait aussi mention de lui avec éloges dans le Triomphe d'amour. Les manuscrits de la bibliothèque impériale contiennent vingt pièces, dont une est assez considérable, de ce troubadour : elles sont précédées de sa vie. Cet évêque assista au 4e concile de Latran, en 1215, et s'y intéressa pour saint Dominique, son intime ami. Il ne faut pas le confondre avec Gui FOLQUEIS, FOLQUES, FUOLQUES, que l'abbé Millot, dans son Histoire littéraire des Troubadours, dit avoir été évêque, sans nous apprendre de quelle ville. Ce dernier a composé une pièce dévote, contenant *les sept allégresses de la Vierge*, savoir, 1° la Salutation de l'ange Gabriel; 2° l'Adoration des bergers; 3° celle des mages; 4° la Résurrection de Jésus-Christ; 5° son Ascension; 6° la descente du Saint-Esprit; 7° l'Assomption de la Vierge. Le titre porte : *Ces sept allégresses ont été dictées par monseigneur Gui Folqueys, et il accorda cent jours d'indulgence, quand il fut évêque, à ceux qui la réciteroient.* Elles se trouvent dans le manuscrit de la bibliothèque impériale, in-fol. n° 2701, fonds de La Vallière.

* II. FOLQUET DE ROMANS, né dans le bourg de ce nom en Viennois, vécut dans le 13e siècle. Les biographes ne donnent aucuns détails sur

sa personne. Ils se bornent à dire qu'il fut bon jongleur, qu'il mérita, par ses talens l'estime de plusieurs grands seigneurs, et composa des *Sirventes* pour louer les bons et blâmer les méchans. Comme il existoit dans le siècle des croisades, il fut un de ceux qui s'efforcèrent d'exciter par leurs chants le zèle des princes chrétiens pour ces sortes de guerres, regardées alors comme sacrées. Les manuscrits de la bibliothèque impériale contiennent onze pièces de ce poëte.

* III. FOLQUET DE LUNEL, autre troubadour du 13e siècle, qui prit aussi son surnom du lieu de sa naissance. On trouve de lui, dans les manuscrits, *quatre pièces*, dont une assez considérable, dédiées la plupart à Henri, comte de Rodèz, qui paroît avoir été son protecteur. Ridiculement dévot envers la sainte Vierge, qu'il appeloit sa Gerson, il en a exalté les charmes à peu près comme les autres troubadours faisoient ceux de leur maîtresse. Le plus étendu de ses ouvrages est une satire assez plate dans laquelle, tout en étalant de grands sentimens de piété, il fait une peinture détaillée des vices de tous les états. Il a daté de l'an de J. C. 1284 cette satire, à laquelle il donne le nom de *Roman de la vie mondaine*.

FONCEMAGNE (Etienne-Laurent de), né à Orléans en 1694, mort à Paris le 26 septembre 1779, fut quelque temps de l'Oratoire, et devint sous-gouverneur du duc de Chartres en 1753. On a de lui quelques *Mémoires* dans ceux de l'académie des inscriptions, dont il étoit membre, ainsi que de l'académie française. Il présida à l'édition du *Testament du cardinal de Richelieu*, 2 vol. in-8°, 1764; il le prétendoit authentique, contre l'opinion de Voltaire, qui le regardoit comme supposé, et fait par l'abbé de Bourséis. « Nous ignorons, dit Sabathier, si Foncemagne a fait d'autres ouvrages que ses *Lettres à M. de Voltaire, au sujet du Testament politique du cardinal de Richelieu*; mais ces lettres, écrites avec autant de politesse que de jugement, donnent une idée avantageuse de son esprit, de son érudition, et de la facilité de son style. Il n'y a peut-être que M. de Voltaire dans le monde, capable de persister, après les avoir lues, nous ne disons pas à croire, mais à soutenir que le ministre de Louis XIII n'est pas l'auteur du Testament qui porte son nom; les raisons de Foncemagne sont si claires, si solides, si bien appuyées sur l'histoire, sur la vraisemblance, qu'il est impossible de ne pas abandonner le sentiment de l'historien du siècle de Louis XIV, qui du reste a soutenu cette querelle sans humeur, et même avec politesse. » Les lumières de Foncemagne, son grand âge, la considération dont il jouissoit dans le monde, lui avoient donné la plus grande autorité dans l'académie des belles-lettres; on n'y faisoit rien sans le consulter.

* FONSALADA (Elias), jongleur du 13e siècle, fils d'un bourgeois de Bergerac dans le diocèse de Périgueux, ne fut, dit-on, pas bon troubadour, mais bon auteur de nouvelles. On ne trouve de lui dans les anciens manuscrits que deux *Chansons d'amour* très-médiocres, adressées au roi d'Aragon.

I. FONSECA (Antoine de), dominicain, né à Lisbonne, vint faire ses études à Paris, et publia dans cette ville, en 1539, des *Remarques sur les commentaires de la Bible*, par le cardinal Cajetan, in-fol. De retour dans sa patrie, il fut prédicateur du roi, et obtint une chaire de théologie en l'université de Coïmbre. On lui doit encore

quelques ouvrages, entre autres, *De epidemiâ febrili*, in-4°, etc.

II. FONSECA (Pierre de)), jésuite, né à Corticada en Portugal, docteur d'Evora, mourut à Lisbonne, en 1599, à 71 ans, après avoir publié une *Métaphysique* en 4 tom. in-fol.

* III. FONSECA (Gabriel de), natif de Lamego en Portugal, professeur de philosophie à Pise, et de médecine à Rome, mourut en 1668. On a quelques ouvrages de ce médecin, comme, *Œconomia medici; Consultationes; Convivia medicinalia.*

* IV. FONSECA (Roderic de), médecin, cousin germain de Gabriel, né à Lisbonne, enseigna son art à Pise et ensuite à Padoue, où il mourut en 1622. Voici les titres de ses principaux ouvrages. I. *De remediis calculorum qui in renibus et vesicâ gignuntur*, Romæ, 1586, in-4°. II. *De venenis, eorumque curatione*, ibid., 1587, in-4°. III. *De hominis excrementis libellus*, Pisis, 1613, in-4°.

*V. FONSECA (Christophe de), religieux de l'ordre de Saint-Augustin, né dans le diocèse de Tolède, fut un des plus habiles prédicateurs de son temps. Il mourut en 1612. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres *la Vida de Christo; del Amor de Dios; Sermones de quaresma, etc.*

* VI. FONSECA-FIGUEROA (Jean de) Espagnol, chanoine et théologal de Tolède, s'avança à la cour de Philippe IV, qui lui donna la charge de sommelier de Cortina, et l'employa en diverses négociations. Il avoit fait des *Remarques sur Claudien; sur les Epîtres de Sénèque;* un traité intitulé *de Veteri picturâ* et divers autres *Ouvrages* qui n'ont pas été imprimés.

* VII. FONSECA (Jean Rodrigue de), vivoit à la fin du 16e siècle et au commencement du suivant. Il fut successivement doyen de Séville, évêque de Badajoz, de Palencia, de Cordoue, et enfin de Burgos. Ce fut lui qui eut la direction des armemens qui se firent pour les Indes occidentales, dont il s'acquitta assez mal, et qui excitèrent les plaintes de Christophe Colomb, dont il se plut toujours à contrarier les vues. Le célèbre Las-Casas eut aussi à se plaindre de ce prélat, qui s'opposa continuellement, dans le conseil du roi, à toutes les justes demandes qu'il étoit venu faire en faveur des malheureux Indiens. Quelques années après ils se réconcilièrent; mais cette réconciliation ne changea point le sort des peuples pour qui Las-Casas sollicitoit l'humanité du conseil d'Espagne.

*VIII. FONSECA (Eléonore, marquise de), d'une des premières familles de Naples, distinguée par les graces de sa figure, et par les charmes de son esprit, cultiva la botanique et diverses branches de l'histoire naturelle. Liée d'estime avec le célèbre Spallanzani, elle l'aida dans ses recherches. Eléonore, douée d'un courage au-dessus de son sexe, embrassa avec enthousiasme le parti révolutionnaire, et eut une grande part aux trames dirigées contre la cour, en 1799, au moment de l'approche des Français. Dans l'intervalle du départ du roi pour la Sicile, et de l'arrivée de l'armée française, les Lazzaronis s'étant mis à massacrer tous les partisans des Français, Eléonore se mit à la tête de quelques femmes pour leur résister, et conduisit ses compagnes sous la protection du château Saint-Elme, où les Français ne tardèrent pas à les délivrer. La marquise de Fonseca s'occupa dès-lors d'assurer le triomphe

de ses principes, et rédigea un Journal intitulé le *Moniteur napolitain*, dans lequel elle attaqua sans cesse l'autorité royale. Mais, après les succès du cardinal Ruffo, elle fut arrêtée et condamnée à être pendue.

I. FONT (N. la), né à Paris, capitaine de dragons au régiment de la Reine, et de la société intime du duc de Vendôme, étoit, selon Titon du Tillet, un convive aimable qui avoit le talent de parodier les airs les plus répandus. Il y a plusieurs parodies de ce chansonnier dans les Tendresses bachiques, publiées par Ballard. La Font mourut vers l'an 1692.

† II. FONT (Pierre de la), homme plein de zèle et de charité, né à Avignon, devint prieur de Valabrègue et official de l'église d'Uzès. Il se démit de son prieuré pour fonder un séminaire dans la ville épiscopale, dont il fut lui-même le premier supérieur. Il a publié *Entretiens ecclésiastiques*, 5 vol. imprimés à Paris, in-12, estimés, ainsi que 4 vol. de *Prônes*, in-12. La Font mourut au commencement du 18e siècle.

† III. FONT (Joseph de la), né à Paris en 1686, et mort à Passy le 10 mars 1725, étoit fils d'un procureur qui le destinoit au barreau. Mais le goût de la poésie lui fit bientôt abandonner l'étude de la jurisprudence, et dès l'âge de 21 ans il donna au Théâtre français *Danaé*, ou *Jupiter crispin*, dont le succès détermina son penchant pour la carrière dramatique. Ses Œuvres, imprimées in-12 à Paris en 1746, contiennent, outre cette comédie, *le Naufrage* ou *la Pompe funèbre de Crispin*; *l'Amour vengé*, qui a été copié en partie par Fagan, dans la petite comédie intitulée le *Rendez-vous*, et *les trois Frères rivaux*, que l'on voit reparoître encore de temps en temps avec plaisir sur la scène. La Font a aussi travaillé pour l'opéra, où il donna successivement *les Fêtes*, ou *le Triomphe de Thalie*; *Hypermnestre*; *les Amours de Protée* et *Orion*. Ces pièces imprimées d'abord séparément, in-4°, l'ont été depuis dans le Recueil général des opéras, Paris, année 1703 et suivantes, 16 vol. in-12. Il est de plus auteur de *la Décadence de l'Opéra comique l'aîné*, prologue; *du Jugement d'Apollon et de Pan par Midas*, et de *la Réforme du régiment de la Calotte*, opéras comiques joués à la foire Saint-Laurent le 16 septembre 1721, et non imprimés. Enfin on lui attribue le *Prologue* de la comédie des Captifs, du poëte Roy, représentée en 1714; et il composa en 1718, de société avec Le Sage et d'Orneval, le Prologue de la *Querelle des théâtres*, et l'Opéra comique du *Monde renversé*. Cet auteur, homme d'esprit et de plaisir, étoit encore plus passionné pour le jeu et la bonne chère que pour la poésie; aussi on connoît peu de pièces fugitives de La Font; on en a cependant retenu l'épigramme suivante, qu'il fit à l'occasion du froid excessif de 1709.

> Eh! quoi, s'écrioit Apollon,
> Voyant le froid de son empire,
> Pour chauffer le sacré vallon,
> Le bois ne sauroit donc suffire?
> Bon! bon! dit une des neuf Sœurs,
> Condamnez vite à la brûlure
> Tous les vers des méchans auteurs:
> Par-là nous ferons feu qui dure.

* I. FONTAINE (Jéhan de la). Cet auteur, qui n'a que le nom et le prénom de communs avec l'immortel fabuliste, mais qui lui ressembloit si peu par les talens, naquit à Valenciennes, et vécut sous le règne de Charles VI. Il se livra particulièrement à l'étude de la chimie et de la médecine, qu'on appeloit alors la physique. Il tenta d'en expliquer quelques secrets dans de

mauvais vers, qu'il publia sous le titre de *la Fontaine des amoureux de science*. Cet ouvrage, imprimé pour la première fois à Paris, in-4°, goth., sans date, a été réimprimé à Lyon, in-8°, avec figures, par Antoine Dumoulin.

† II. FONTAINE (Charles de la), né à Paris le 13 juillet 1515, mort à Lyon dans un âge avancé, étudia à l'université de Paris sous le célèbre Pierre Danès. Son oncle Jean Dugué fit de vains efforts pour l'appliquer à l'étude du droit, il préféra suivre le penchant irrésistible qui l'entraînoit vers la poésie; il fut l'ami de Clément Marot; voyagea dans plusieurs villes d'Italie, et finit par se fixer à Lyon. Il a composé. I. *La Victoire et Triumphe d'argent contre Cupido dieu d'amours*, en rime française, avec la réponse, in-16, Lyon, 1537. II. *La Fontaine d'amour*, contenant élégies, épistres et épigrammes, in-12, Paris, 1546. III. *Les Epistres d'Ovide*, nouvelvellement mises en vers français, Lyon, 1552, in-16. Cette édition ne contient que les dix premières épistres; elles ont été réimprimées avec les onze autres traduites par divers auteurs, et seulement revues et augmentées de préfaces par Charles Fontaine, à Lyon, en 1556, aussi in-16. IV. *Les Ruisseaux de Fontaine*: Œuvres contenant épistres, élégies, chants divers, etc., Lyon, 1555, in-12. V. *Les Sentences du poëte Ausone, sur les dicts des sept sages. Odes et autres compositions pour inciter à la vertu*, etc., in-12, Lyon, 1555. VI. *Odes, énigmes et épigrammes, adressées pour étreines au roy, à la royne*, etc., Lyon, 1557, in-8°. VII. *Les Mimes de Publion*, traduites en français, in-8°, Lyon, 1557. VIII. *Ode de l'antiquité et excellence de la ville de Lyon*, ibid, même année, aussi in-8°. IX. Enfin *le Jardin d'amour avec la Fontaine d'amour*, etc., Lyon, 1588, in-16. On trouve en outre plusieurs pièces de Charles de La Fontaine dans le recueil intitulé *les Disciples et amys de Marot contre Sagou, La Huëterie et leurs adhérents*, imprimé à Lyon, sans date, in-8°; et un poëme de *la Contre amye de cour*, à la suite des Opuscules d'amour, par Héro et Laborderie, in-8°, Lyon, 1547.

* III. FONTAINE (Jacques), conseiller, médecin ordinaire du roi, et premier régent de la faculté de médecine en l'université d'Aix, né à Saint-Maximin, petite ville de Provence, mourut en 1621; on a de lui, I. *Traité de la thériaque*, Avignon, 1601, in-12. II. *Discours prolématique de la nature, usage et action du diaphragme*, Aix, 1611, in-12. Cet écrit, de 42 pages, est dédié à Hérouard, premier médecin de Louis XIII. III. *Deux Paradoxes appartenant à la chirurgie. Le premier contient la façon de tirer les enfans de leur mère par la violence extraordinaire; l'autre est l'usage des ventricules du cerveau contre l'opinion la plus commune*, Paris, 1611, in-12. IV. *Discours contenant la rénovation des Bains de Greouls (au diocèse de Riez en Provence), la composition des minéraux qui sont contenus en leur source, etc.*, Aix, 1619, in-12.

* IV. FONTAINE (Jacques), Flamand et jésuite, mort dans la maison professe de Rome en 1728, à l'âge de 78 ans, fut un des défenseurs les plus ardens de l'Eglise: pendant 40 ans il écrivit en sa faveur contre les nouvelles opinions. Son principal ouvrage, composé et publié par ordre de Clément XI, concerne *la Bulle unigenitus*, en 4 vol. in-fol.

† V. FONTAINE (Jean la), né à Château-Thierry le 8 juillet 1621, un an après Molière, entra par désœuvrement, à l'âge de 19 ans, chez les PP. de l'Oratoire, qu'il quitta dix-huit mois après par dégoût. A 22 ans il ignoroit encore ses talens singuliers pour la poésie. La belle Ode de Malherbe sur l'assassinat de Henri IV, dont il entendit la lecture, lui fit sentir dès ce moment, qu'il étoit poëte. Un de ses parens ayant vu ses premiers essais l'encouragea, et lui fit lire les meilleurs auteurs, anciens et modernes, français et étrangers. Rabelais, Marot, d'Urfé firent ses délices : l'un par ses plaisanteries, le second par sa naïveté, l'autre par ses images champêtres. L'esprit de simplicité, de candeur, de naïveté, qui lui plaisoit tant dans ces écrivains, caractérisa bientôt ses ouvrages, et le caractérisoit lui-même. Jamais auteur ne s'est mieux peint dans ses livres. Doux, ingénu, naturel, sincère, crédule, facile, timide, sans ambition, sans fiel, prenant tout en bonne part, il étoit, dit un homme d'esprit, aussi simple que les héros de ses Fables. C'étoit un véritable enfant, mais un enfant sans malice. Il parloit peu et parloit mal, à moins qu'il ne se trouvât avec des amis intimes, ou que la conversation ne roulât sur quelque sujet qui pût échauffer son génie. Avec un tel caractère, il paroissoit peu fait pour le joug du mariage; il se laissa pourtant marier. On lui fit épouser Marie Héricard, fille d'une figure et d'un caractère qui lui gagnoient les cœurs, et d'un esprit qui la rendoit estimable aux yeux même de son mari. La Fontaine ne lui trouvoit point cette humeur difficile, que tant d'auteurs se sont plu à lui prêter : il ne composoit aucun ouvrage qu'il ne la consultât; mais son goût pour la capitale, et son éloignement pour tout ce qui sentoit la gêne, l'arrachèrent d'auprès d'elle. La duchesse de Bouillon, exilée à Château-Thierry, avoit connu La Fontaine, et lui avoit même, dit-on, fait faire ses premiers Contes. Rappelée à Paris, elle y mena le poëte. La Fontaine avoit un de ses parens auprès de Foucquet. La maison du surintendant lui fut ouverte, et il en obtint une pension, pour laquelle il faisoit à chaque quartier une quittance poétique. Après la disgrace de son bienfaiteur, dont le poëte reconnoissant déplora les malheurs dans une Elégie touchante et peut-être la meilleure que nous ayons en notre langue, il entra en qualité de gentilhomme chez la célèbre Henriette d'Angleterre, première femme de Monsieur. La mort lui ayant enlevé cette princesse, il trouva de généreux protecteurs dans M. le Prince, dans le prince de Conti, le duc de Vendôme et le duc de Bourgogne; et des protectrices dans les duchesses de Bouillon, de Mazarin, et dans l'ingénieuse de La Sablière, qui l'appeloit son *Fablier :* celle-ci le retira chez elle, et prit soin de sa fortune. On a remarqué que Louis XIV ne fit pas tomber ses bienfaits sur La Fontaine comme sur les autres génies qui illustrèrent son règne. Ce prince ne goûtoit pas assez le genre dans lequel ce conteur charmant excella : il traitoit *les Fables* de La Fontaine à peu près comme les tableaux de Téniers. La Fontaine, par ses distractions continuelles, par son extrême simplicité, réjouissoit ses amis, mais ne pouvoit guère plaire à un prince tel que Louis XIV. Il se soucioit d'ailleurs assez peu de se produire à la cour. Il étoit attaché à Paris par les agrémens de la société, et par ses liaisons avec les plus beaux esprits de son siècle. Il alloit néanmoins, tous les ans, au mois de seprembre rendre visite à sa femme. A chaque voyage, il vendoit une portion de son bien, sans

s'embarrasser de veiller sur ce qui lui restoit. Il ne passa jamais de bail de maison, et il ne renouvela jamais celui d'une ferme. Cette apathie influoit sur toute sa conduite, et le rendoit quelquefois insensible même aux injures de l'air. Madame de Bouillon, allant un matin à Versailles, le vit rêvant sous un arbre du cours : le soir en revenant, elle le trouva dans le même endroit et dans la même attitude, quoiqu'il fît assez froid, et qu'il eût plu toute la journée. Il avoit quelquefois des distractions qui lui ôtoient la mémoire; il en avoit d'autres qui lui ôtoient le jugement. Il loua beaucoup un jeune homme qu'il trouva dans une assemblée : — *Eh ! c'est votre fils*, lui dit-on; il répondit froidement : *Ah ! j'en suis bien aise*. — Il avoit fait un Conte, dans lequel, conduit par sa matière, il mettoit dans la bouche d'un moine une allusion fort indécente à ces paroles de l'Évangile : *Domine, quinque talenta tradidisti mihi*, etc., et, par une inadvertance dont lui seul pouvoit être capable, il l'avoit dédié au docteur Arnauld. Il fallut que Racine et Boileau lui fissent sentir combien la dédicace d'un conte licencieux à un homme tel qu'Arnauld choquoit le bon sens. — Un jour que La Fontaine dînoit avec Boileau, Molière, et deux ou trois autres de ses amis, il soutenoit contre Molière que les *à parte* du théâtre sont contre le bon sens. « Est-il possible, disoit-il, qu'on entende des loges les plus éloignées ce que dit un acteur, et que celui qui est à ses côtés ne l'entende pas ? Après avoir soutenu son opinion, il se plongea dans sa rêverie ordinaire. « Il faut avouer, dit tout haut Boileau, que La Fontaine est un grand coquin » ; et continua sur ce ton, sans que le rêveur s'en aperçût. Tout le monde éclata de rire. Enfin, on le tira de son assoupissement, et on lui dit qu'il devoit moins condamner les *à parte* que les autres, puisqu'il étoit le seul de la compagnie qui n'avoit rien entendu de tout ce qu'on venoit de dire si près de lui, et contre lui-même. (*Voyez* FURETIÈRE.) On pourroit citer plusieurs autres traits aussi singuliers; mais quelques-uns sont faux ou exagérés, et les autres se trouvent par-tout. L'espèce de stupidité que cet homme de génie avoit dans son air, dans son maintien et dans sa conversation, fit dire à madame de La Sablière, un jour qu'elle avoit congédié tous ses domestiques : « Je n'ai gardé avec moi que mes trois bêtes, mon chien, mon chat, et La Fontaine. » Cette illustre bienfaitrice du poëte-enfant étant morte, il se rendoit chez M. d'Hervart, son ami, qui le rencontra : « J'ai su, lui dit-il, le malheur qui vous est arrivé; vous étiez logé chez madame de La Sablière; elle n'est plus. Je vous prie de venir habiter ma maison. » — « J'y allois, répond le poëte. » Cet abandon touchant de confiance est un digne hommage rendu à l'amitié généreuse. Pressé par ses créanciers, il se reposoit sans inquiétude sur la caution qu'un de ses amis avoit donnée pour lui : — « Il a répondu pour moi, il faudra qu'il paye; j'en ferois autant à sa place. » Des voleurs, même dans la rue, ne l'étonnoient pas : on lui demande la bourse ou la vie; il n'étoit que six heures du soir : « Messieurs, voici mon manteau, mais vous ouvrez de bonne heure. » La duchesse de Mazarin, Saint-Evremont et quelques seigneurs anglais, voulurent l'attirer en Angleterre; mais les bienfaits du duc de Bourgogne le retinrent en France. Il avoit toujours vécu dans une grande indolence sur la religion, comme sur tout le reste. Une maladie qu'il eut sur la fin de 1692 l'y fit songer. L'abbé Poujet, depuis prêtre de l'Oratoire, et alors vicaire

de Saint-Roch, alla le voir, et fit tomber la conversation sur des matières religieuses. « La Fontaine, dit Nicéron, qui n'avoit jamais été impie par principe, lui dit avec cette naïveté qui lui étoit naturelle : Je me suis mis, depuis quelque temps, à lire le nouveau Testament. Je vous assure que c'est un fort bon livre; oui, par ma foi ! c'est un bon livre. Mais il y a un article sur lequel je ne me suis pas rendu ; c'est celui de l'éternité des peines. Je ne comprends pas comment cette éternité peut s'accorder avec la bonté de Dieu. M. Poujet, après quelques conférences, en fit un chrétien. » La Fontaine, se préparant à une confession générale, jeta au feu une pièce de théâtre qu'il alloit faire représenter, et promit de réparer le scandale qu'il avoit causé par ses *Contes*, en faisant une réparation publique, qu'il fit effectivement devant plusieurs témoins. Il renonça en conséquence au profit d'une nouvelle édition qui se faisoit de ses Contes en Hollande. Le duc de Bourgogne, qui n'avoit alors que douze ans, trouvant « qu'il n'étoit pas raisonnable qu'il fût plus pauvre pour avoir fait son devoir », lui envoya par un de ses gentilshommes une bourse de 50 louis, le seul argent qu'il eût alors entre les mains. Cependant le bruit de la réparation solennelle faite aux mœurs et à la religion se répandit bientôt avec celui de sa mort. Linière fit alors cette épigramme :

Je ne jugerai, de ma vie,
D'un homme avant qu'il soit éteint.
Pellisson est mort en impie,
Et La Fontaine comme un saint.

Ces deux faits étoient faux. Pellisson n'avoit pas fini sa carrière en incrédule (*Voyez* son article), et La Fontaine ne mourut pas de cette maladie. Il vécut encore deux ans chez madame d'Hervart, où il trouva les mêmes douceurs que chez madame de La Sablière. On dit que, même après sa conversion, il ne put se défendre de rimer, et qu'il publia encore quelques contes, entre autres celui de *la Clochette*. C'est à quoi fait allusion son Prologue, cité dans Moréri :

O combien l'homme est inconstant, divers,
Foible, léger, tenant mal sa parole !
J'avois juré, même en assez beaux vers,
De renoncer à tout conte frivole.
Et quand, juré? C'est ce qui me confond;
Depuis deux jours j'ai fait cette promesse.
Puis, fiez-vous à rimeur qui répond
D'un seul moment. . . . . . .

Il entreprit ensuite de traduire les Hymnes de l'Église; mais il abandonna bientôt ce genre de travail auquel il étoit peu propre. Il mourut à Paris le 13 mars 1695, couvert d'un cilice. Il s'étoit fait lui-même cette épitaphe, qui le peint parfaitement :

Jean s'en alla comme il étoit venu,
Mangeant son fonds après son revenu,
Croyant le bien chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien le sut dépenser :
Deux parts en fit, dont il souloit passer
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

Parmi les ouvrages immortels qui nous restent de cet homme inimitable, il faut placer au premier rang ses *Contes* et ses *Fables*. Les premiers sont un modèle parfait de narration. Quelle aisance ! quelle vivacité ! quelle finesse à la fois, et quelle naïveté ! car il réunissoit ces deux qualités dans un degré supérieur : et c'est ce mélange qui fait le prodige. Sa simplicité donne de la grace à sa finesse, et sa finesse rend sa simplicité piquante. Il faut convenir pourtant qu'il a plus de style que d'invention. Le nœud et le fond de ses contes ont ordinairement peu d'intérêt; les sujets en sont bas ; la narration est quelquefois trop alongée. Son imagination, en voltigeant sans cesse, cueille des fleurs qu'il faudroit sacrifier à la rapidité du

récit. Un grand nombre de ses contes gagneroient à être réduits de moitié, et presque tous blessent les mœurs. Ses expressions, à la vérité, ne sont point d'un cynique; c'est une gaze légère, qui, en laissant entrevoir les objets, les rend quelquefois plus séduisans. Quant à son style, tout enchanteur qu'il est, il fourmille de fautes de construction et de langage, et devient quelquefois traînant et négligé. Mais peut-être sa poésie seroit moins admirable si elle étoit plus travaillée; et cette molle négligence, dit Fréron, décèle le grand maître et l'écrivain original. « C'est véritablement le poëte de la nature, ajoute le même auteur, sur-tout dans ses fables: on diroit qu'elles sont tombées de sa plume. Il a surpassé l'ingénieux inventeur de l'apologue et son admirable copiste. Aussi élégant, aussi naturel, moins pur, à la vérité, mais aussi moins froid et moins nu que Phèdre, il a saisi le point de perfection dans ce genre. » Si ceux qui sont venus après lui, comme La Mothe, Richer, d'Ardenne, l'ont surpassé quelquefois pour l'invention des sujets, ils sont fort au-dessous pour tout le reste, pour l'harmonie, pour la grace, le tour, l'élégance, les charmes naïfs de l'expression et du badinage. Il élève, dit La Bruyère, les petits sujets jusqu'au sublime. Sous l'air le plus simple, il a du génie, et même plus de ce qu'on appelle esprit qu'on n'en trouve dans le monde le mieux cultivé. On doit à Montenault une magnifique édition des Fables de La Fontaine, en 4 vol. in-folio, dont le premier a paru en 1755, et le dernier en 1759; chaque fable est accompagnée d'une et quelquefois de plusieurs estampes: l'ouvrage est précédé d'une vie du fabuliste, purgée des contes puérils dont on a plus d'une fois surchargé celle des grands hommes. On a une autre édition des fables de La Fontaine par Coste, 1744, en 2 vol. in-12, avec figures et de courtes notes; en 1757, 1 vol. in-12 sans figures; en 1782 et 1787, 2 vol. in-18; en 1787, 6 vol. in-18, et enfin 1788, in-4°; 1789, 2 volum. in-8°; an XI (1802) 2 vol. in-folio. Toutes ces éditions ont été faites par les Didot. Il en a paru aussi une édition peu recherchée, en 6 vol. in-8°, toute gravée, discours et figures. Elles ont été mises en vers latins par Vinot, Paris, 1738, in-12; et plus récemment, par le Père Giraud de l'Oratoire, Barbou, 1778, 2 vol. in-12. Les meilleures éditions de ses contes sont, celle d'Amsterdam, 1685, en 2 vol. in-8°, avec figures de Romain de Hoogue; — de Paris, 1762, avec des figures gravées sur les dessins d'Eisen par les plus habiles artistes, 2 vol. in-8°. On a réimprimé à Paris, en 1758, en quatre jolis petits volumes in-12, les *Œuvres diverses de La Fontaine*, c'est-à-dire tout ce qu'on a pu rassembler de ses ouvrages, tant en vers qu'en prose, à l'exception de ses fables et de ses contes. Les meilleures pièces de ce recueil sont, le roman des *Amours de Psyché*, trop alongé, mais où l'on trouve souvent La Fontaine; le *Florentin*, comédie en un acte, qu'on joue encore; l'*Eunuque*, autre comédie; un *Poëme sur le Quinquina*; un autre sur *St.-Malch*, très-estimé par le lyrique Rousseau; celui d'*Adonis*, mis au rang de ses chefs-d'œuvre; quelques *Pièces Anacréontiques* délicieuses; des *Lettres* et d'autres morceaux, la plupart très-foibles, et qu'on n'auroit jamais imprimés, si les éditeurs consultoient la gloire des morts plutôt que leur intérêt. Tous les ouvrages de La Fontaine furent recueillis en 1726, 3 vol. in-4°, belle édition encadrée. L'édition de Paris, 1803, 7 tomes en 5 vol. in-12, de l'imprimerie stéréotype d'Herhan,

est la seule complète. Un manuscrit donné à la bibliothèque du roi (aujourd'hui impériale) par l'abbé d'Olivet, le 7 octobre 1740, outre quelques poésies et traductions de François de Maucroix, contient les deux premiers actes d'une tragédie d'Achille par Jean de La Fontaine, écrits de sa main, ils sont foibles; la versification en est lâche et sans couleur tragique. Achille a un peu le défaut des héros de mademoiselle Scudéry. L'auteur s'est traîné sur les pas d'Homère et n'a fait que traduire foiblement les beaux discours d'Ulysse, d'Ajax et de Phœnix. Aucun vers ne mérite d'être cité. A la fin du deuxième acte Patrocle obtient d'Achille des armes et la permission d'aller combattre Hector. On ne peut regarder ce fragment que comme une des premières études de La Fontaine, mais on y trouve quelques sentimens naturels et l'on y remarque combien il s'étoit déjà appliqué à la lecture des anciens. Il avoit essayé beaucoup de genres, quelques-uns même opposés à son génie. Mad. de Sévigné disoit: » Je voudrois faire une fable, qui lui fît entendre combien cela est misérable de forcer son esprit à sortir de son genre, et combien la folie de vouloir chanter sur tous les tons fait une mauvaise musique. » Mais La Fontaine, naturellement inconstant, ne pouvoit s'occuper long-temps du même sujet. Il le dit lui-même :

Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles,
A qui le bon Platon compare nos merveilles,
Je suis chose légère, et vole à tout sujet;
Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet:
A beaucoup de plaisir je mêle un peu de gloire.
J'irois plus haut, peut-être, au temple de mémoire;
Mais quoi! je suis volage en vers comme en amours, etc., etc.

Un trait qui fait bien connoître l'idée que la multitude avoit de cet homme intéressant, c'est le mot de sa garde pendant sa dernière maladie. Frappée de la vivacité avec laquelle son confesseur l'exhortoit à la pénitence : — « Eh! ne le tourmentez pas tant, dit-elle, il est plus bête que méchant. Dieu n'aura pas le courage de le damner. » Les descendans de La Fontaine ont été long-temps exempts de tout impôt. « La Fontaine, dit La Harpe, avoit payé à sa patrie un assez beau tribut en lui laissant ses écrits et son nom. » Ces écrits semblent bien démentir la simplicité extrême qu'on a supposée à La Fontaine. Dans ses lettres à sa femme, il paroît un homme de beaucoup d'esprit, et qui avoit le génie observateur dans ce monde même où il ne passoit que pour un enfant. Il est vrai que ses distractions, qui l'empêchoient trop souvent d'être à la conversation, et qui lui faisoient faire des réponses ou naïves, ou simples, ou ridicules, purent lui valoir le titre de bon homme, dont Boileau, Racine, Molière, et presque tous ses contemporains l'avoient gratifié. L'académie de Marseille proposa pour sujet de l'un de ses prix l'éloge de ce fabuliste inimitable; Champfort le remporta par un écrit où il est finement apprécié, et loué avec autant de justesse que de goût. La statue de La Fontaine orne la salle de l'institut; c'est un des meilleurs ouvrages de Julien. L'église Saint-Joseph, où reposoit le corps de ce grand homme, ayant été démolie pendant la révolution, ses cendres furent transportées au Musée des monumens français où elles furent déposées dans un tombeau que M. Alexandre Lenoir fit faire exprès, et sur lequel on lit: *Jean Lafontaine est dans ce tombeau.* Les vers suivans furent gravés par un inconnu au-dessous de cette simple inscription :

Interprète de la nature,
Tu nous a transmis son secret,
Dans ton ame naïve et pure
Sans crainte tu la déposois,

Tu bornois ta gloire à l'utile,
Tu te faisois entendre au cœur,
Et le devoir par toi facile
Conduisoit l'enfance au bonheur.

† VI. FONTAINE (Nicolas), né à Paris en 1625, confié, à l'âge de vingt ans, aux célèbres solitaires de Port-Royal, se chargea d'abord d'éveiller les autres; mais dans la suite, il eut le soin plus noble des études de quelques jeunes gens qu'on y élevoit. Il employoit ses heures de loisir à transcrire les écrits des hommes illustres qui habitoient cette solitude. Il suivit Arnauld et Nicole dans leurs diverses retraites. Il fut enfermé à la Bastille avec Sacy en 1664, et en sortit avec lui en 1668. Ces deux amis ne se quittèrent plus. Après la mort de Sacy en 1684, Fontaine changea plusieurs fois de retraite, et s'établit enfin à Melun, où il mourut le 28 janvier 1709. On a de lui, I. *Vie des Saints de l'ancien Testament*, Paris, 1679, en 5 vol. in-8° : ouvrage composé sous les yeux de Sacy, et qui peut être de quelque utilité pour l'histoire sacrée. II. *Les vies des Saints*, pour tous les jours de l'année, Paris, 1679, 5 vol. in-8°. C'étoient les plus exactes avant celles de Baillet. III. *Les figures de la Bible*, attribuées à Le Maistre de Sacy, qui y eut quelque part. Les meilleures éditions de ce livre si souvent réimprimé, sous le titre de *Bible de Royaumont*, sont celles de Paris, 1670 et 1674 in-4°; et d'Amsterdam, 1680, in-8°, avec figures; et enfin Paris, 1723, in-fol., ibid. IV. *Mémoires sur les solitaires de Port-Royal*, en 2 volum. in-12; très-détaillés, et même jusqu'à la minutie. V. *Traduction des Homélies de S. Chrysostôme sur les épîtres de saint Paul*, en 7 vol. in-8°. On accusa l'auteur d'être tombé dans le nestorianisme; le jésuite Daniel le dénonça; l'archevêque de Paris, Harlay, le condamna. Fontaine se justifia dans un ouvrage particulier. Les versions de cet auteur sont écrites avec assez de noblesse; mais son style, quelquefois sec et languissant, et ses périodes trop longues, leur font perdre une partie de leur prix. Ces défauts se font sentir dans ses autres ouvrages. On a encore de Fontaine les *Œuvres de saint Clément d'Alexandrie*, traduites du grec, avec les Opuscules de plusieurs autres Pères (saint Nisus, saint Proclus, saint Athanase), fig., Paris, 1696, in-8°, etc., etc.

VII. FONTAINE (Alexis), né à Clavaison en Dauphiné, vers l'an 1725. Destiné dans sa jeunesse à l'étude des lois, il étoit dégoûté du style barbare dans lequel elles sont la plupart rédigées et commentées, lorsqu'un livre de géométrie lui étant tombé entre les mains, il se sentit né pour cette science. Lié avec Clairaut et Maupertuis, il fit bientôt de grands pas vers elle, il s'occupa principalement du *Calcul intégral*, fut reçu de l'académie des sciences, et mourut le 21 août 1771, à Cuiseaux en Franche-Comté, âgé d'environ 46 ans. Fontaine avoit la repartie ingénieuse et fine; insensible aux jouissances du luxe et au soin de ses affaires, il avoit la franchise d'avouer tout ce qu'il pensoit, tout ce qu'il sentoit. On peut en juger par les traits suivans. Son avocat l'entretenoit d'un procès important dont il l'avoit chargé. « Croyez-vous, lui dit le géomètre après l'avoir écouté quelques minutes, qu'il me reste assez de temps pour m'occuper de votre affaire. » On lui avoit fait connoître un mathématicien qui paroissoit très-instruit. « J'ai cru un moment, dit-il, qu'il valoit mieux que moi, et j'ai reconnu que j'en devenois jaloux; heureusement il m'a rassuré depuis. » Un homme minutieux dissertoit devant lui sur les peines qu'il s'étoit données pour déterminer le prix commun des

deurées à diverses époques. « Voilà, dit Fontaine, un savant qui sait le prix de tout, excepté celui du temps. » Ses *Mémoires*, qui sont dans le recueil de l'académie, ont été imprimés séparément en 1 vol. in-4°. Ils renferment une méthode pour les problèmes *de maximis*, plus générale que celle de Jean Bernouilli ; une solution nouvelle pour celui des tautochrones ; une méthode d'approximation pour les équations déterminées : le calcul intégral en fait la plus grande partie, et Fontaine est le premier géomètre qui se soit occupé de la théorie générale et des applications de ce calcul.

VIII. FONTAINE-MALHERBE (Jean), né près de Coutance, et mort en 1780, a fait des drames qui n'ont pas eu un grand succès, et des poésies qui en ont obtenu un peu plus. Ses drames sont *Argillan*, ou le *Fanatisme des Croisades*, tragédie en cinq actes, 1769; *Le Gouverneur*, drame; le *Cadet de famille*, ou l'*Heureux retour*, comédie en un acte; l'*Ecole des Pères*, comédie aussi en un acte. Ses autres écrits sont, I. *Calypso à Télémaque*, héroïde, 1761. II. La *Rapidité de la Vie*, poëme, 1766, qui obtint le prix de l'académie française. III. *Discours* sur la philosophie, 1766, in-8°. IV. *Epître* aux pauvres, 1768. Elle eut l'*accessit* de l'académie française. V. *Fables et Contes moraux*, 1769, in-8°.

IX. FONTAINE. *Voyez* BOISSIÈRE, n° I, FOUNTAINE, ROCHE, n° IV, *et* HICHESIUS.

† I. FONTAINES (Pierre des), conseiller de saint Louis, et un des premiers auteurs qui aient écrit sur la jurisprudence française. Dans son livre intitulé *Conseils*, il a réuni les coutumes de l'ancien bailliage de Vermandois, avec des notes. Du Cange l'a fait imprimer à la suite de l'Histoire de saint Louis par Joinville, 1668, in-fol. La bibliothèque impériale possède plusieurs manuscrits de l'ouvrage de Pierre des Fontaines.

† II. FONTAINES (Marie-Louise-Charlotte DE PELARD DE GIVRY, épouse de N., comte de), étoit fille du marquis de Givry, commandant de Metz, qui avoit favorisé l'établissement des jésuites dans cette ville : ils lui firent, par reconnoissance une pension considérable, qui passa à ses enfans. On lui doit plusieurs productions ingénieuses, écrites sans prétention : la plus connue est l'*Histoire de la comtesse de Savoie*, joli roman dans le goût de Zaïde, écrit avec grace, pureté, et, comme le dit Voltaire, avec

Ce naturel aisé dont l'art n'approche point,

imprimé en 1726, in-12, et *Aménophis, prince de Libye*, Paris, 1728, in-12. Cette muse modeste fut enlevée à la littérature en 1730.

III. FONTAINES (N. des), auteur dramatique peu connu, a donné au théâtre, au milieu du 18e siècle, plusieurs pièces, *Orphise*, *Hermogène*, *Perside*, *Sémiramis*, *les Galantes vertueuses*, *Eurymédor*, *Bélisaire*, *Alcidiane*, traduite de Manzini, etc., à Paris. Presque toutes ces pièces ont été imprimées.

† IV. FONTAINES (Pierre-François GYOT et non pas GUYOT des), naquit à Rouen le 29 juin 1685, d'un conseiller au parlement. Les jésuites, chez lesquels il fit ses humanités avec éclat, lui donnèrent en 1700 leur habit. Après avoir professé 15 ans dans différens colléges de la société, entre autres celui de Rennes, où il étoit professeur de rhétorique, il sollicita sa sortie, et

l'obtint sans peine : c'est dans cette dernière ville qu'il fit imprimer en 1715 une Ode intitulée *le Vain usage de la vie*, par le père Gyot de la compagnie de Jésus. Son humeur difficile et son génie indépendant avoient un peu indisposé ses supérieurs, qui lui avoient conseillé eux-mêmes de quitter le cloître pour lequel il ne paroissoit pas fait. L'abbé des Fontaines étoit prêtre alors; on lui donna la cure de Torigny en Normandie; mais il ne tarda pas à s'en démettre. Il fut quelque temps auprès du cardinal d'Auvergne, comme bel esprit et homme de lettres. Quelques brochures critiques lui firent un nom à Paris. L'abbé Bignon lui confia, en 1724, le Journal des savans, *mort de la peste*, comme on disoit alors, parce que les prédécesseurs de l'abbé des Fontaines, dans ce travail, ne le remplissoient que d'extraits de livres sur la peste de Marseille. Le nouveau journaliste ranima cette entreprise. Il jouissoit paisiblement de sa gloire, lorsqu'on l'accusa de travailler autant à corrompre la jeunesse qu'à corriger les auteurs. Il fut enfermé à Bicètre, et relâché par le crédit des amis de Voltaire. Ces deux hommes de lettres si acharnés depuis l'un contre l'autre étoient alors amis. On n'avoit encore vu ni le Préservatif, ni la Voltairomanie; libelles qui n'ont fait honneur ni à l'un ni à l'autre. Quelques plaisanteries sur la tragédie de la Mort de César indisposèrent son auteur, et furent le signal d'une guerre qui a duré jusqu'à la mort du critique, arrivée à Paris le 16 décembre 1745. Piron, qui ne l'aimoit point, lui fit cette Epitaphe satirique :

Sous ce tombeau gît un auteur
Dont, en deux mots, voici l'histoire.
Il étoit ignorant comme un prédicateur,
Et malin comme un auditoire.

L'abbé des Fontaines est principalement connu par ses ouvrages périodiques. Le premier vit le jour en 1731, sous le titre de *Nouvelliste du Parnasse*, ou *Réflexions sur les ouvrages nouveaux*. Il n'en publia que deux volumes; l'ouvrage fut arrêté par le ministère en 1732, et ce fut au grand regret de quelques littérateurs qui y trouvoient l'instruction, et des gens du monde qui y cherchoient l'amusement. Environ trois ans après, en 1735, l'abbé des Fontaines obtint un nouveau privilége pour des feuilles périodiques; ce sont celles qu'il intitula *Observations sur les écrits modernes*, Paris 1735 et années suivantes, in-12; commencées, comme les précédentes, avec l'abbé Granet, puis Fréron, Mairault et d'Estrées, continuées jusqu'au 34e vol. inclusivement. On les supprima encore en 1743. Cependant l'année suivante il publia une autre feuille hebdomadaire, intitulée *Jugemens sur les ouvrages nouveaux*, Avignon, 1745 et 1746, faits par la même société, en 11 vol. in-12, dont les deux derniers sont de Mairault. Dans toutes ces différentes feuilles on ne trouve pas toujours ni le même goût ni la même impartialité. Les lieux, les temps, l'occasion, l'amitié, les querelles, corrompoient ses jugemens, et on y voit des éloges pompeux et des critiques malignes du même écrivain. « Des Fontaines, dit l'abbé Trublet, n'étoit pas seulement partial; il étoit homme d'humeur et de passion, et chaque feuille dépendoit beaucoup de son humeur actuelle. D'ailleurs son goût étoit plus juste que fin, et dès-lors il n'étoit pas toujours juste. Il a quelquefois critiqué, faute d'entendre ce qu'il critiquoit. Cette finesse, qui consiste dans la sagacité à apercevoir promptement les défauts et les beautés des ouvrages, il ne l'avoit que dans un degré médiocre; mais il y suppléoit en empruntant

des secours. Ce n'étoit pas seulement sur les matières qui n'étoient point de son ressort qu'il recouroit aux lumières d'autrui, paroissoit-il un ouvrage nouveau qui fît quelque bruit, il avoit grand soin de s'informer de ce qu'on en disoit dans le monde et parmi les gens de lettres, sur-tout de recueillir ces critiques, en quoi l'esprit français est si fécond, les critiques tournées en bons mots, en épigrammes, critiques toujours assez bonnes, si elles sont plaisamment malignes. » C'est ce qui donnoit du prix à ses Journaux aux yeux du public méchant. Son style clair, vif et naturel, rendoit avec feu les bons mots qu'on lui avoit fournis ; mais c'étoit souvent aux dépens de l'équité, de la sincérité et de la bonne-foi. *Il faut que je vive*, disoit-il à d'Argenson, ministre d'état, qui lui répondit sèchement : *Je n'en vois pas la nécessité.* — *Alger mourroit de faim*, écrivoit-il à l'abbé Prévost, *s'il étoit en paix avec ses ennemis.* Il fut donc toujours en guerre, et il essuya de terribles orages. On l'accusa souvent auprès du ministère. Un magistrat, prévenu contre lui, l'ayant fait appeler, il tâcha de se justifier. Le magistrat lui dit : « Si l'on écoutoit tous les accusés, il n'y auroit point de coupables. — Si on écoutoit tous les accusateurs, repartit l'abbé, il n'y auroit point d'innocens. » Cependant l'abbé des Fontaines, dit Fréron, étoit né avec des sentimens. « Philosophe dans sa conduite comme dans ses principes, il étoit exempt d'ambition ; il avoit dans l'esprit une noble fierté qui ne lui permettoit pas de s'abaisser à solliciter des bienfaits et des titres. Le plus grand tort que lui aient fait les injures dont on l'a accablé, c'est qu'elles ont quelquefois corrompu son jugement. L'exacte impartialité, je l'avoue, n'a pas toujours conduit sa plume, et le ressentiment de son cœur se fait remarquer dans quelques-unes de ses critiques..... Si l'abbé des Fontaines étoit quelquefois dur et piquant dans ses écrits, dans la société il étoit doux, affable, poli, sans affectation de langage et de manières. On doit cependant le mettre au rang de ceux dont on n'est curieux que de lire les ouvrages. Il paroissoit dans la conversation un homme ordinaire, à moins qu'on n'y agitât quelque matière de littérature et de bel esprit. Il soutenoit avec chaleur ses sentimens ; mais la même vivacité d'imagination qui l'égaroit quelquefois le remettoit sur la route pour peu qu'on la lui fît apercevoir. » Outre ses feuilles, on a encore de l'abbé des Fontaines, I. Une *Traduction de Virgile*, en 4 vol. in-8°, Paris, 1743, avec des figures de Cochin. On y trouve des discours bien écrits, quoique développant trop de paradoxes, des dissertations utiles, des remarques propres à diriger les jeunes gens dans la lecture de Virgile et des auteurs qui l'ont imité. Cette version, supérieure aux traductions collégiales de Fabre, de Catrou et des autres ; n'est cependant rien moins que parfaite. Le traducteur supprime souvent les passages qu'il ne peut rendre. II. *Traduction des Odes d'Horace*, 1754, in-12, ouvrage posthume, où l'on trouve de l'élégance, de la clarté, de la chaleur, mais qui a les mêmes défauts que le précédent. L'auteur a élagué des vers entiers, des demi-vers, comme des superfluités poétiques ; mais c'étoit la difficulté de les rendre qui embarrassoit le traducteur, et le plus court étoit de l'éluder. III. *Poésies sacrées*, traduites ou imitées des psaumes, ouvrage de sa jeunesse, et qui n'en est pas moins froid. IV. *Lettres sur le livre de la Religion chrétienne prouvée par les faits* de l'abbé Houtteville, Paris, 1722, in-12.

Elles sont au nombre de 18, et la plupart très-judicieuses. V. *Paradoxes littéraires sur l'Inès de Castro de La Mothe*, Paris, 1723, in-8°. Cette critique très-recherchée se trouve encore dans le huitième volume des Amusemens du cœur et de l'esprit. VI. *Entretiens sur les Voyages de Cyrus* de Ramsay, Nanci, 1728, in-12, autre critique fort sensée, faite en société avec l'abbé Granet. VII. *Racine vengé*, ou *Examen des remarques grammaticales de M. l'abbé d'Olivet sur les Œuvres de Racine*, Avignon, 1739, in-12. Cette brochure prouve que l'abbé des Fontaines connoissoit le génie de sa langue. VIII. *Les Voyages de Gulliver*, traduits de l'anglais de Swift, Paris, 1762, 2 v. in-12. IX. *Le nouveau Gulliver*, Paris, 1730, 2 v. in-12. Il ne vaut pas l'ancien; mais si l'on n'est pas satisfait de l'invention, on y reconnoît du moins le même goût de style et de critique morale qui avoit fait la réputation de celui de Swift. X. Les *Aventures de Joseph Andrews*, traduites de Fielding, Londres, 1750, 2 vol. in-12. XI. L'*Histoire de Don Juan de Portugal*, Paris, 1724, in-12, roman historique, dont le fond est dans Mariana. XII. L'abbé des Fontaines a eu part à la *Traduction* de l'*Histoire* du président de Thou ; à l'*Histoire des Révolutions de Pologne ;* à celle *des ducs de Bretagne ;* à la *Traduction de l'Histoire Romaine* de Laurent Échard ; à l'*Histoire abrégée de la ville de Paris*, par d'Auvigny, 5 vol. in-12; au *Dictionnaire néologique*, in-12, ouvrage estimable, fait pour guérir quelques auteurs qui écrivoient comme parloient les laquais des Précieuses, mais qu'il infecta de satires personnelles. L'abbé de La Porte a publié, en 1757, l'Esprit de l'abbé des Fontaines, en 4 vol. in-12. On trouve à la tête du premier volume cette compilation, assez mal digérée, la Vie de l'auteur, un catalogue de ses ouvrages, et un autre des écrits faits contre lui.

I. FONTANA (Publio), prêtre de Palluccio près de Bergame, eut le talent de la poésie latine et les vertus de son état. Le cardinal Aldobrandin ne put jamais lui faire quitter sa solitude. Il mourut en 1609, à 62 ans. Le principal de ses ouvrages, imprimé à Bergame en 1594, in-fol., est son poëme de la *Delphinide*. Il y a de la grandeur, de la noblesse, de l'élévation et peut-être un peu d'enflure dans le style.

† II. FONTANA (Dominique), né à Mili, sur le lac de Lugano, en 1543, vint à Rome à l'âge de 20 ans, pour y étudier l'architecture. Sixte V, qu'il avoit connu et même obligé lorsqu'il n'étoit encore que le cardinal Montalte, le choisit pour son architecte quand il eut obtenu la tiare. Ce pontife avoit conçu le projet de mettre sur pied l'obélisque de granit d'Egypte, qu'on voit actuellement sur la place de Saint-Pierre à Rome, et qui alors étoit à moitié enterré près du mur de la sacristie de cette église. Il proposa un concours aux artistes, ingénieurs et mathématiciens, pour imaginer les moyens de redresser ce précieux monument de la magnificence romaine, haut de 107 palmes, d'une seule pièce, et du poids d'environ un million de livres. Les procédés dont les Egyptiens et les Romains s'étoient servis, soit pour transporter, soit pour élever en l'air ces masses énormes, étoient ensévelis dans l'oubli ; la tradition ne fournissoit rien à ce sujet, et il falloit nécessairement imaginer. Fontana présenta au pape le modèle d'une machine propre à cette opération, avec laquelle il exécutoit en petit ce qui devoit se pratiquer en grand. L'exécution répondit à l'at-

tente; l'obélisque fut d'abord transporté sur la place où il devoit être élevé, distante de 115 cannes du lieu où il étoit couché; et le 10 septempre 1586, il fut dressé sur son piédestal, au bruit des acclamations redoublées d'une multitude innombrable de spectateurs, le jour même que le duc de Luxembourg, ambassadeur de Henri IV, fit son entrée dans Rome. On prétend que Fontana, menacé par Sixte V de payer de sa tête le mauvais succès de son entreprise, avoit fait tenir des chevaux tout prêts aux portes de Rome, pour se soustraire, en cas de malheur, au ressentiment du pontife. Quoi qu'il en soit, il fut magnifiquement récompensé. Le pape le créa chevalier de l'Eperon d'or, et noble romain, et fit frapper des médailles en son honneur. A ces distinctions, fut ajoutée une pension de 2000 écus d'or, réversible à ses héritiers; outre 5000 écus de gratification, et le don de tous les matériaux qui avoient servi à son entreprise, estimés à plus de 20,000 écus. C'est cette érection de l'obélisque de la place Saint-Pierre qui a fait la plus grande réputation de Fontana. Il fit ensuite ériger les obélisques de la porte du Peuple, de Saint-Jean-de-Latran, de Sainte-Marie-Majeure; il bâtit, pour Sixe-Quint, un superbe palais près de Saint-Jean-de-Latran, ainsi que la bibliothèque du Vatican, et la partie de ce palais qui donne sur la place Saint-Pierre; il transporta des Thermes de Constantin ces deux beaux groupes attribués à Phidias et à Praxitèle, et les plaça où ils se voient aujourd'hui, à l'extrémité de la longue rue qui conduit à la porte Pie. Il répara ensuite les deux célèbres colonnes de Trajan et d'Antonin, bâtit l'hôpital des mendians, dirigea tous les travaux de *l'Acqua felice* et de la fontaine dite *de Termini*. Il étoit chargé de la restauration entière du colisée, sans altérer sa belle forme, lorsque Sixte-Quint mourut, ce qui empêcha l'exécution de ce vaste projet. Fontana avoit beaucoup de génie pour la mécanique; mais il a fait de grandes fautes en architecture. Les mauvais offices qu'on lui rendit auprès du pape Clément VIII, et peut-être des torts réels, le firent destituer de sa place de premier architecte de sa sainteté. Il fut appelé à Naples en 1592 par le comte de Mirande, vice-roi, qui le créa architecte du roi et ingénieur en chef du royaume. Il construisit plusieurs édifices dans cette ville, et entre autres le palais royal. Il y mourut riche et fort considéré, en 1607. On a de lui, *Della Transportatione dell'Obelisco Vaticano e delle fabriche Sisto V*, Roma, 1590, in-fol., fig. Cet ouvrage a été réimprimé à Naples en 1603.

† III. FONTANA (Jean), frère du précédent, né en 1540, mort à Rome en 1614, aida son frère Dominique dans tous les travaux dont il fut chargé à Rome. Quoiqu'il fût architecte assez distingué, puisqu'on croit que le palais de Justiani a été bâti sur ses dessins, il est infiniment plus estimé pour les ouvrages hydrauliques qu'il exécuta tant à Rome que dans les environs.

* IV. FONTANA (Prosper), peintre d'histoire, né à Bologne en 1512, fut maître de Louis et d'Annibal Carrache.

* V. FONTANA (Lavinie), fille du précédent, morte en 1602, fut aussi un excellent peintre de portraits. Le pape Grégoire XIII l'honora d'une protection particulière.

* VI. FONTANA (Annibal), sculpteur et graveur en pierres fines, né à Milan, mort dans la même ville en 1587, âgé de 47 ans, excelloit dans ces sortes de gravures, tant en creux qu'en relief. Il fit pour

le duc Guillaume de Bavière une *Cassette* en cristal enrichie de gravures de sa composition, pour laquelle il reçut six mille écus. Bientôt après, devenu sculpteur du premier ordre, il fit les statues et les bas-reliefs de marbre concurremment avec Astoldo Lorenza, sculpteur florentin, dont on enrichit le portail de l'église de Notre-Dame de Saint-Celse à Milan, où Fontana fut inhumé.

† VII. FONTANA (Charles), architecte, né Bruciato en 1634, mort à Rome en 1714, apprit, sous le chevalier Bernin, les règles de l'architecture. On lui reproche, dans presque tous les édifices qu'il a construits et qui sont en grand nombre, peu de correction. Fontana fit, par ordre d'Innocent XI, une ample description de l'église de Saint-Pierre. Il calcula toutes les dépenses qu'elle a coûté depuis sa fondation jusqu'en 1694. La somme s'en monte à quarante-six millions huit cent mille et cinquante deux écus romains, qui font deux cent trente-quatre millions deux cent soixante livres de France. On ne comprend point, dans ce calcul, la dépense des modèles, celle de la démolition des murs de l'ancienne église et du clocher élevé par le chevalier Bernin. Ce dernier ouvrage coûta plus de cent mille écus romains, ou cinq cent mille livres, et les frais de la démolition s'élevèrent à douze mille écus ou soixante mille livres. On ne fait point encore entrer dans cette dépense les vases sacrés, les ornemens d'église, les peintures et les échafauds avec les machines. Fontana n'a point tiré ces dépenses des registres, parce qu'ils ne sont point complets; mais il les a déduites des mesures de l'église, qui contient, selon son calcul, cent onze millions cent vingt-deux mille palmes cubiques. Combien d'argent n'a-t-on pas encore dépensé depuis ce temps pour l'entretien de ce superbe édifice? On a de Fontana les ouvrages suivans: I. *Il Tempio Vaticano e sue origine, opera tradotta in lingua latina da Giov. Gius. Bonnerue de St. Romain*, Roma, 1694, in-fol., m° fig. II. *Trattato dell' acque correnti*, Roma, 1696, in-fol., fig. III. *L'Anfiteatro Flavio, descritto e delineato*, La Haye, 1725, in-fol. max°, fig. Son fils, François FONTANA, mort à Rome en 1708, étoit un bon architecte.

* VIII. FONTANA (P. D. Gaetano), théatin, né en 1645, demeura successivement à Rome, à Padoue, à Vérone et à Modène. L'astronomie, la géographie et la physique étoient ses principales études. Le fameux Cassini se félicitoit d'être entré en correspondance avec lui, et écrivoit que, de toutes les observations qu'il recevoit de tous côtés, celles du P. Fontana étoient les plus exactes et les mieux faites. Ce théatin mourut à Modène en 1719. On a de lui, I. *Institutio physico-astronomica adjecta in fine appendice geographicâ*, Mutinæ, 1695. II. *Animadversiones in historiam sacro politicam, præsertim chronologiam spectantes*, etc., Mutinæ, 1718. Dans les Mémoires de l'académie des sciences de Paris, on trouve plusieurs observations d'éclipses de lune et de soleil faites par le P. Fontana.

* IX. FONTANA (François), de Naples, habile mathématicien et astronome, vivoit dans le 17e siècle. On a de lui, *Novæ cœlestium terrestriumque rerum observationes, et fortasse hactenus non vulgatæ specillis à se inventis et ad summam perfectionem perductis*. On lui attribue communément l'invention du microscope. Il mourut de la peste à Naples en 1656.

* X. FONTANA (Fulvio), jésuite italien, employa plusieurs années de sa vie à prêcher dans les principales chaires d'Italie. Il accompagna ensuite dans ses missions le père Segneri, qui avoit pour lui beaucoup d'estime et d'amitié, et dont il parvint à avoir les Sermons, et tout ce qui avoit rapport aux missions ; il les publia sous ce titre : *Pratica per le missioni*, etc., et y inséra ses propres *Sermons* et ses *Prônes*. En 1713, il fit imprimer, à Venise, son *Carême*, avec la suite de ses missions. On a encore de ce jésuite *La Santità trionfante in ogni stato e condizione*. Il mourut en 1720.

* XI. FONTANA (Joseph), né dans un village voisin de Roveredo, et mort dans cette ville le 29 mars 1788, âgé de 59 ans, étudia la médecine, qu'il pratiqua avec le plus grand succès dans sa patrie. Fontana étoit encore versé dans la géographie, l'histoire politique, ecclésiastique et littéraire ; il parloit mieux qu'il n'écrivoit. On a de lui, dans le Journal de médecine de Venise, I. Quelques *Observations sur des maladies rares et singulières*, avec des éclaircissemens. II. *L'Histoire d'une épidémie régnante à Roveredo*. III. Plusieurs *Lettres apologétiques*, etc.

* XII. FONTANA (le chevalier de), directeur du musée royal de Florence, mort dans cette ville en 1805, à l'âge de 76 ans, est connu par ses expériences hardies sur le venin de la vipère, ainsi que par les préparations anatomiques en cire, exécutées sous sa direction, qui se trouvent au cabinet d'histoire naturelle de Florence.

* FONTANELLA (Jacques), de Tramonti, au royaume de Naples, vivoit dans le 17e siècle. Il a écrit : *Canonicarum quæstionum Resolutiones ; de Jure patronatûs et Electione*, Neapoli, 1664, in-fol.

* FONTANELLI (le marquis Alfonse-Vincent), gentilhomme de Reggio et de Modène, né à Reggio le 10 avril 1706, est connu par ses voyages dans toute l'Europe, par ses liaisons et ses correspondances avec les premiers littérateurs, par les emplois honorables qu'il a remplis, et sur-tout par une littérature aussi vaste que bien choisie ; écrivain élégant en poésie, il marcha de pair avec les premiers poëtes de son temps. Outre beaucoup de pièces de vers insérées dans divers recueils, on a de lui quelques tragédies de Voltaire, traduites en prose vulgaire, et d'autres pièces du même Voltaire, de Corneille et de Racine, qu'il a laissées manuscrites. Deux tomes originaux des *Lettres* de Fontanelli ont passé de la bibliothèque des théatins à la bibliothèque ducale. Fontanelli mourut le 3 décembre 1777, à Reggio, où il avoit passé une grande partie de sa vie.

* FONTANETTI (Pierre), de Sicile, né en 1661, et mort en 1712, étoit tout à la fois ecclésiastique et bon jurisconsulte. Il est auteur de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont, *Explicatio propositionum ab Alexandro VIII damnatarum ; Theologia Moralis scholastica*, *tomi III ; Canonicæ illustrationes tomi II ; Panegirici quaresimali*, etc.

† FONTANGES (Marie-Angélique DE SCORAILLE DE ROUSILLE, duchesse de), née en 1661, d'une ancienne famille de Rouergue, étoit fille-d'honneur de Madame. Belle comme un ange, dit l'abbé de Choisy ; mais sotte comme un panier, elle n'en subjugua pas moins le cœur de Louis XIV, las de l'humeur impé-

rieuse et bizarre de madame de Montespan. Dès qu'elle connut la passion qu'elle avoit inspirée, elle se livra toute entière à la hauteur et à la prodigalité qui faisoient son caractère. Elle rendit au centuple à madame de Montespan les airs de dédain qu'elle en avoit reçus, dépensa cent mille écus par mois, fut la dispensatrice des graces, et donna le ton de toutes les modes. A une partie de chasse, le vent ayant dérangé sa coiffure, elle la fit rattacher avec un ruban dont les nœuds lui tomboient sur le front, et cette mode passa avec son nom dans toute l'Europe. Le roi la fit duchesse; mais elle ne jouit pas long-temps de sa faveur. Elle mourut des suites d'une couche, le 28 juin 1681, à l'abbaye de Port-Royal de Paris. Elle voulut voir le roi dans sa dernière maladie. Louis XIV s'attendrit, et elle lui dit : « Je meurs contente, puisque mes derniers regards ont vu pleurer mon roi. » Elle avoit un frère dont la postérité subsiste. On forma sur la mort de cette favorite des soupçons de poison, que les malins courtisans firent retomber sur madame de Montespan; mais c'étoit avec autant d'injustice que de méchanceté. Comme elle étoit morte à 20 ans, on lui appliqua ces deux vers de Malherbe :

Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

FONTANIEU (Pierre-Elizabeth de), chevalier de Saint-Louis, intendant du garde-meuble, membre de l'académie des sciences, et de celle de Stockholm, prouva ses connoissances chimiques par son *Art de faire des cristaux colorés imitant les pierres précieuses*, 1778, in-8°. Il mourut le 30 mai 1784.

* FONTANILLE (Privat de) naquit à Tarascon. Après avoir été élevé à Toulouse dans l'hôtel de Malte, par les soins du grand-prieur Jacques-François Privat de Fontanille, son oncle paternel, il publia en 1750 un poëme historique en dix chants, sous le nom de *Malte*, ou *l'Isle Adam*, dédié au duc de Valentinois; la religion est l'action principale de ce poëme, le sujet en est intéressant, le plan régulier, les épisodes bien amenées, les moralités naissent du sujet, les comparaisons sont justes et les images souvent heureuses; malgré cela, ce poëme n'est pas sans défaut.

† FONTANINI (Juste), savant archevêque d'Ancyre, et chanoine de l'église de Sainte-Marie-Majeure, né en 1666, dans le duché de Frioul, mourut à Rome en 1736. Il n'y avoit presque aucun homme distingué dans le monde savant avec lequel il ne fût en commerce de lettres. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont les plus connus sont, I. Sa *Biblioteca dell' eloquenza italiana*. C'est un catalogue raisonné des bons livres de la langue italienne dans les différentes classes. Il en fut fait plusieurs éditions du vivant de l'auteur; mais la meilleure et la plus ample est celle qui a été donnée à Venise en 1753, 2 vol. in-4°, avec les notes d'Apostolo-Zeno, dans lesquelles ce savant et judicieux bibliographe a relevé une immensité d'erreurs et d'inexactitudes de Fontanini. Elle est plus estimée que *Bibliothecæ Josephi Renati imperialis catalogus*, Romæ, 1711, in-fol. II. Une *Collection des Bulles de canonisation, depuis Jean XV jusqu'à Benoît XIII*, 1729, in-fol. en latin. III. Une *Histoire littéraire d'Aquilée*, en latin, in-4°, à Rome, 1742, ouvrage posthume, plein d'érudition sacrée et profane, et d'une bonne critique, comparable à l'*Achates isiacus annularis commentarii explicatus ex Museo Alex. Capponii*, Romæ,

1727, in-4°, etc. — Il faut le distinguer de Jacques FONTANINI, auteur de l'*Historia obsidionis Rhodii*.

I. FONTANON (Antoine), avocat au parlement de Paris, natif d'Auvergne, est le premier qui ait rédigé avec ordre les Ordonnances des rois de France. On a de lui une *Collection des Edits de nos rois, depuis* 1270 *jusqu'à la fin du* 16[e] *siècle*, temps où cet auteur florissoit, en 4 v. in-f°, Paris, 1611.

*II. FONTANON (Denys), docteur de Montpellier, sa patrie, mort en 1545, a laissé un ouvrage sur son art, qui fut imprimé après sa mort par les soins de Jean Reinier, médecin; il est intitulé *Practica medica, seu de morborum internorum curatione libri IV*, Lugduni, 1550, in-8°. Il a été ensuite réimprimé, Lugduni, 1556, 1605, 1607, in-12; Francofurti, 1600, 1611, in-8°; Lugduni Batavorum, 1658, in-12. Louis Luisini a tiré de cet ouvrage le chapitre intitulé *Cephalalgiæ à gallico morbo curatio*, qu'il a inséré dans le premier tome de la Compilation de Venise, dans laquelle il s'agit des maux vénériens.

* FONTANUS (Nicolas) étoit d'Amsterdam, où il exerça la médecine dans le 17[e] siècle. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont, I. *Observationum rariorum analecta*, Amstelodami, 1641, in-4°. II. *Fons, sive origo febrium, earumque remedia*, ibid., 1644, in-12. III. *Syntagma medicum de morbis mulierum, in quatuor tomos distinctum*, ibid., 1645, in-12

† FONTE-MODERATA, dame vénitienne, née en 1555, morte en 1592, avoit une mémoire si heureuse, qu'elle répétoit mot pour mot un sermon après l'avoir entendu prononcer. On a d'elle divers ouvrages en vers et en prose. Les plus connus sont, Un éloge de son sexe, en vers, intitulé *Il merito delle Donne*, imprimé à Venise, 1600, in-4°. Elle y soutient que les femmes ne sont point inférieures aux hommes en esprit et en mérite; *Il floridoro*, poëme en 13 chants, imprimé dans la même ville en 1581, in-4°. Fonte-Moderata est un surnom qu'elle s'étoit donné. Elle s'appeloit Modesto Pozzo, et avoir épousé un gentilhomme vénitien nommé Philippe Georgi. Nicolo Doglioni a donné sa vie.

* FONTEBASSO (François), né à Venise en 1681, avoit appris à Rome les élémens de la peinture; il se perfectionna, pour le coloris, sous Sébastien Ricci. Il a gravé à l'eau-forte plusieurs sujets de sa composition.

FONTENAU (N. dom), religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, mort en 1781, sans avoir eu le temps de publier le résultat de ses longues recherches sur les diplômes, et les actes relatifs à l'histoire d'Aquitaine.

† I. FONTENAY (Jean-Baptiste BLAIN de), peintre, né à Caen en 1654, mourut à Paris en 1715. Son père, peintre et protestant, qui l'avoit élevé dans sa croyance, le mit à Paris entre les mains de Baptiste Monnoyer, célèbre peintre de fleurs. Fontenay étonna par la rapidité de ses progrès. Ayant abjuré le calvinisme en 1685, Monnoyer lui donna sa fille; dès-lors tous les secrets de l'art lui furent dévoilés, et il profita si bien de cette découverte, qu'en 1687 il fut admis à l'académie. Associé à son beau-père dans ses travaux aux maisons royales et chez les ministres, il fut bientôt connu. Louis XIV, instruit de son mérite,

l'employa à Versailles, à Marly, à Compiègne, à Fontainebleau, où les buffets des salles à manger et les dessus de portes attestent le génie et la touche vraie et délicate de cet homme habile, qui peignoit les fruits avec tant d'art, qu'on y reconnoissoit ce velouté et cette espèce de fleur qu'on remarque sur ceux qui ont été cueillis avec soin. Enfin il imitoit, à s'y méprendre, la rosée qui s'attache le matin sur les fleurs.

† II. FONTENAY (Pierre-Claude), jésuite, né à Paris en 1683, mort à La Flèche en 1742, professa les humanités et fit son cours de théologie à Paris, où il s'annonça dès-lors comme un sujet propre à l'érudition ecclésiastique, ce qui le fit choisir pour continuer l'*Histoire de l'Eglise gallicane*, après la mort du P. Longueval. Il donna les 9ᵉ et 10ᵉ volumes de cet ouvrage, et ne trouva que quelques mémoires imparfaits, pour servir au 9ᵉ, dont il tira cependant parti le plus avantageusement qu'il put. Son style est moins coulant et moins historique que celui de son confrère; mais on y voit un homme qui connoît son sujet. Il avoit travaillé au *Journal de Trévoux*, et à une *Histoire des Papes*, à laquelle il s'étoit appliqué constamment pendant plusieurs années; mais il sera difficile de faire usage des matériaux qu'il a laissés sur ce sujet; on a trouvé après sa mort une suite depuis saint Pierre jusqu'à la moitié de Symmaque, qui mourut en 514. L'étude des matières ecclésiastiques n'empêchoit pas le P. Fontenay de cultiver les belles-lettres; c'étoit même, dit-on, son goût dominant, et au milieu de ses recherches sur l'antiquité, il composa quelques petites pièces de *Poésies*, dont plusieurs ont été imprimées dans les recueils du temps.

* III. FONTENAY (Louis-Abel BONAFONS, abbé de), né à Castelnau de Brossac, département du Tarn, en 1737, mort à Paris en 1806, est auteur des ouvrages suivans: I. *Dictionnaire* ou *Notice historique et raisonnée des artistes, peintres, graveurs, sculpteurs*, etc., 1778, 2 vol. in-8°. II. *Galerie du Palais-Royal, gravée d'après les tableaux des différentes écoles qui la composent, par M. Couché, avec un abrégé de la vie des peintres et un abrégé historique de chaque tableau*, in-folio. III. L'*Ame des Bourbons*, ou *Tableau historique des princes de la maison de Bourbon*, 1783, 2 vol. in-12. IV. Une nouvelle édition du *Dictionnaire de l'élocution française* de Demandre, 2 gros vol. in-8°. V. La *Table de l'Histoire universelle*, imprimée en Hollande, 1 vol. in-4°, formant le 46ᵉ volume, Paris, 1802. L'abbé de Fontenay a rédigé les *Petites affiches de Province*, depuis le 1ᵉʳ mai 1776, puis les *Affiches de Paris* pour les provinces, et le *Journal général de France*, de société avec Domairon, jusqu'en 1792. Tous ses ouvrages portent le cachet d'une critique judicieuse. Il a aussi donné la continuation du Voyageur français de l'abbé de La Porte.

IV. FONTENAY. *Voyez* COLDORÉ.

* FONTENEIL (Jacques de), né à Bordeaux, recueillit les détails des troubles de la fronde qui agitèrent cette ville pendant deux ans, et en publia le tableau sous ce titre: *Histoire des mouvemens de Bordeaux*, Bordeaux, 1651, in-4°. Ce livre, purement écrit, annonce dans son auteur des talens pour le genre historique: il eût été à désirer que Fonteneil les eût consacrés à écrire les Chroniques bordelaises, pour la rédaction desquelles il avoit amassé beaucoup de matériaux. Les continuateurs de ce dernier ouvrage l'ont laissé très-

imparfait, et l'auteur des Annales politiques, littéraires et statistiques de Bordeaux (M. Bernadau), a eu beaucoup à faire pour suppléer aux lacunes de ses devanciers.

† FONTENELLE (Bernard Le Bovier de) naquit, le 11 février 1657, à Rouen, d'un avocat, et d'une sœur du grand Corneille. Cet enfant, destiné à vivre près d'un siècle, dit l'abbé Trublet, pensa mourir de foiblesse le jour même de sa naissance. Le jeune Fontenelle fit ses études à Rouen, chez les jésuites, qu'il a toujours aimés. En rhétorique à 13 ans, il composa, pour le prix des Palinods, une pièce en vers latins, qui fut jugée digne d'être imprimée, mais non d'être couronnée. Il fit dans la suite le cas qu'il devoit de ses productions enfantines. « J'ai fait dans ma jeunesse, disoit-il un jour, des vers latins et grecs, aussi beaux que ceux d'Homère et de Virgile ; vous jugez bien comment ; c'est que je les avois pris chez ces deux poëtes. » Fontenelle passoit dès-lors pour un jeune homme accompli : il l'étoit, et du côté du cœur, et du côté de l'esprit. Après sa physique, il fit son droit, fut reçu avocat, plaida une cause, la perdit, et jura de ne plus plaider. Il partagea sa vie entre la philosophie et la nature. En 1674, à 27 ans, il vint à Paris ; son nom déjà célèbre l'y avoit précédé. Plusieurs pièces de vers, insérées dans le Mercure Galant, annoncèrent à la France un poëte aussi délicat que Voiture, mais plus pur et plus châtié. Il avoit à peine 20 ans, lorsqu'il fit une grande partie des opéras de *Psyché* et de *Bellorophon*, qui parurent en 1678 et 1679, sous le nom de Thomas Corneille son oncle. En 1681, il fit jouer sa tragédie d'*Aspar*. Elle ne réussit point ; il en jugea comme le public, et jeta son manuscrit au feu. Ses *Dialogues des morts*, publiés en 1683, reçurent un accueil beaucoup plus favorable. Ils offrent de la littérature et de la philosophie ; mais l'une et l'autre trop parées des charmes du bel esprit. Il s'y trouve sans doute beaucoup de choses agréables et fines, mais tout au moins autant de fausses et de futiles ; et les personnages qu'il met en scène sont si disparates, qu'ils semblent n'avoir été choisis que pour débiter des paradoxes subtils et souvent même ridicules. C'est ce que dit La Harpe. Voltaire, en comparant Lucien et Fontenelle dans une lettre au roi de Prusse, s'exprime ainsi : « Lucien est naïf ; il fait penser ses lecteurs, et l'on est toujours tenté d'ajouter à ses dialogues. Il ne veut point avoir d'esprit. Le défaut de Fontenelle est qu'il en veut toujours avoir. C'est toujours lui qu'on voit et jamais ses héros. Il leur fait dire le contraire de ce qu'ils devroient dire ; il soutient le pour et le contre, et ne veut que briller. Il est vrai qu'il en vient à bout ; mais il me semble qu'il fatigue à la longue, parce qu'on sait qu'il n'y a presque rien de vrai dans tout ce qu'il vous présente. On s'aperçoit du charlatanisme, et il rebute. Fontenelle me paroît dans cet ouvrage le plus agréable joueur de passe-passe que j'aie jamais vu. C'est toujours quelque chose, et cela amuse. » Cependant cet ouvrage commença la grande réputation de Fontenelle ; les suivans la confirmèrent. On rapportera le titre des principaux, suivant l'ordre chronologique. I. *Lettres du chevalier d'Her....*, 1685. Elles sont pleines d'esprit, mais non pas de celui qu'il faudroit dans des lettres ; on sent trop qu'on a voulu y en mettre, qu'elles sont le fruit d'une imagination froide et compassée, et d'une galanterie précieuse et maniérée. II. *Entretiens sur la pluralité des mondes*, 1686. C'est l'ouvrage le

plus célèbre de Fontenelle, et un de ceux qui méritent le plus de l'être. Il a été traduit en grec moderne et publié à Vienne en 1794, in-8°, par M. Codrika, Athénien, secrétaire interprête de l'ambassade ottomane à Paris. On l'y trouve tout entier : il y est tout ce qu'il étoit, philosophe clair et profond, bel esprit, fin, enjoué, galant, etc. «Ce livre, dit l'auteur du Siècle de Louis XIV, fut le premier exemple de l'art délicat de répandre des graces jusque sur la philosophie : mais exemple dangereux, parce que la véritable parure de la philosophie est l'ordre, la clarté, et sur-tout la vérité; et que, depuis cet ouvrage ingénieux, on n'a que trop souvent cherché à y substituer les pointes, les saillies, les faux ornemens.» Ce qui pourra empêcher que la postérité ne mette *les Mondes* au rang de nos livres classiques, c'est qu'ils sont fondés en partie sur les chimériques tourbillons de Descartes. Quant au fond du système de la pluralité *des Mondes*, plusieurs philosophes ne l'adoptent point; puisqu'il est prouvé, disent-ils, que ni l'homme, ni aucun animal connu, ne sauroit subsister hors de la terre, qu'ils seroient brûlés dans Vénus et Mercure, glacés dans Jupiter et Saturne, que la lune n'a point d'atmosphère, ou du moins qu'elle est insuffisante à la respiration et à la vie des êtres terrestres, etc. Le grand argument de l'analogie ne subsiste plus, et toutes les conséquences qu'on en tire en faveur de la pluralité des mondes sont anéanties. III. *Histoire des Oracles*, 1687, livre instructif et agréable, tiré de l'ennuyeuse compilation de Vandale sur le même sujet. Cet ouvrage, précis, méthodique, très-bien raisonné, écrit avec moins de recherche que les autres productions de Fontenelle, a réuni les suffrages des philosophes et des gens de goût. « C'est une chose digne de remarque, dit un écrivain, que cette histoire, qui aujourd'hui seroit un ouvrage presque religieux, fut regardé, lorsqu'il parut, comme un livre très-hardi. Mais cet ouvrage, qui indique beaucoup plus qu'il ne développe, servit à faire penser, et accoutuma du moins à soumettre à l'examen des choses que l'on confondoit trop avec celles qui sont au-dessus de la raison. » Il fut attaqué en 1707 par le jésuite BALTUS. (*Voyez* ce mot.) Son livre a pour titre, Réponse à l'Histoire des Oracles. Fontenelle crut devoir, par prudence, laisser cette réponse sans réplique, quoique son sentiment fût celui du père Thomassin, homme ausssi savant que religieux. On prétend que le P. Tellier, confesseur de Louis XIV, ayant lu le livre de Fontenelle, peignit l'auteur à son pénitent comme un impie. Le marquis d'Argenson, depuis garde des sceaux, écarta, dit-on, la persécution qui alloit éclater contre le philosophe. Le jésuite auroit trouvé beaucoup plus à reprendre dans la *Relation de l'île de Bornéo*, à laquelle M. Peignot a ajouté une suite, Paris, 1787, in-12, dans le *Traité sur la Liberté*, et dans quelques autres écrits attribués à Fontenelle, et qui ne sont peut-être pas tous de lui. IV. *Poésies pastorales, avec un discours sur l'églogue, et une digression sur les anciens et les modernes*, 1688. Ces Pastorales n'ont ni le mérite de la naïveté, ni celui du naturel. Les bergers de Fontenelle, disent les gens d'un goût sévère, sont des courtisans. Qu'on les appelle comme on voudra, répondent les partisans du poëte français, ils disent de très-jolies choses. On convient que l'esprit y brille plus que le sentiment; mais si on n'y trouve pas le style du sentiment, dit l'abbé Trublet, on y en trouve la vérité. Le philosophe a bien connu ce qu'un

berger devoit sentir. C'est un nouveau genre pastoral, dit un des plus grands adversaires de Fontenelle (l'abbé des Fontaines), qui tient un peu du roman, et dont l'Astrée de d'Urfé, et les comédies de l'Amynte et du Pastor-Fido ont fourni le modèle. Il est vrai que ce genre est fort éloigné du goût de l'antiquité ; mais tout ce qui ne lui ressemble point n'est pas pour cela digne de mépris. V. Plusieurs volumes des *Mémoires de l'académie des sciences.* Fontenelle en fut nommé secrétaire en 1699. Il continua de l'être pendant 42 ans, et donna chaque année un volume de l'histoire de cette compagnie. La Préface générale est un de ces morceaux qui suffiroient seuls pour immortaliser un auteur. Dans l'histoire, il jette très-souvent une clarté lumineuse sur les matières les plus obscures : faits curieux bien exposés, réflexions ingénieuses, vues nouvelles ajoutées à celles des auteurs, soit par de nouvelles conséquences de leurs principes, soit par des applications de ces principes a d'autres sujets, soit même par de nouveaux principes plus étendus et plus féconds. Il n'y a personne qui l'ait égalé dans l'art de mettre en œuvre les matériaux de la physique et des mathématiques. Les *Éloges des Académiciens*, répandus dans cette Histoire, et imprimés séparément en deux volumes, ont le singulier mérite de rendre les sciences respectables. Il loue d'autant mieux, qu'à peine semble-t-il louer. Il peint l'homme et l'académicien. Si ces portraits sont quelquefois un peu flattés, ils sont toujours assez ressemblans. Il ne flatte qu'en adoucissant les défauts, et non en donnant des qualités qu'on n'avoit pas, ni même en exagérant celles qu'on avoit. Son style élégant, précis, lumineux, dans ses *Éloges* comme dans ses autres ouvrages, a quelques défauts : trop de négligence, trop de familiarité; ici, une sorte d'affectation à montrer en petit les grandes choses ; là, quelques détails puériles indignes de la gravité philosophique ; quelquefois trop de raffinement dans les idées ; souvent trop de recherche dans les ornemens. Les écrivains qui ont tant cherché à lui ressembler n'ont pas fait attention que son genre d'écrire lui appartient absolument, et ne peut passer, sans y perdre, par une autre plume. Au reste, le style des Éloges de Fontenelle est l'image de sa conversation, infiniment agréable, semée de traits plus fins que frappans, et d'anecdotes piquantes sans être méchantes, parce qu'elles ne portoient jamais que sur des objets littéraires ou galans, et des tracasseries de société. Tous ses contes étoient courts et finissoient par un trait. VI. *L'Histoire du Théâtre français* jusqu'à Corneille, avec la *Vie* de ce célebre dramatique. Cette Histoire, très-abrégée, mais faite avec choix, est pleine de cet enjouement philosophique qui, en faisant sourire, donne beaucoup à réfléchir. VII. *Réflexions sur la Poétique du théâtre*, et du *Théâtre tragique* ; c'est un des ouvrages les plus profonds, les mieux pensés de Fontenelle, et celui peut-être où, en paroissant moins bel esprit, il paroît plus homme d'esprit. VIII. *Élémens de Géométrie de l'infini*, in-4°, 1727 ; livre dans lequel les géomètres n'ont guère reconnu que le mérite de la forme. IX. *Une Tragédie en prose*, et *six Comédies*, peu théâtrales, et dénuées de chaleur et de force comique. Elles sont pleines d'esprit, mais de cet esprit qui n'est saisi que par peu de personnes, et plus propres à être lues par des philosophes que par des lecteurs ordinaires. (*Voyez* BERNARD, n° XX.) X. *Théorie des tourbillons cartésiens* ; ouvrage

qui, s'il n'est pas de la vieillesse de l'auteur, méritoit d'en être. Fontenelle étoit malheureusement grand admirateur de Descartes, et, tout philosophe qu'il étoit, il défendit jusqu'à la mort les erreurs dont il s'étoit laissé prévenir dans l'enfance. XI. *Endymion*, pastorale; *Thétis et Pélée*, *Enée et Lavinie*, tragédies lyriques, dont la première est restée au théâtre. Il assista, à l'âge de 96 ans, à la reprise de la seconde, en 1751. Aussitôt qu'il fut aperçu, le parterre et l'amphithéâtre l'applaudirent; il y avoit alors 61 ans qu'on avoit donné devant lui la première représentation de cet opéra. Il eut un rival dans La Mothe, son ami, sur la scène lyrique, et dans d'autres genres, mais rival sans jalousie. C'est ce qui nous engage à placer ici le parallèle ingénieux que d'Alembert a fait des talens de ces deux écrivains. « Tous deux pleins de justesse, de lumières et de raison, se montrent par-tout supérieurs aux préjugés, soit philosophiques, soit littéraires. Tous deux les combattent avec une timidité modeste, dont le sage a toujours soin de se couvrir en attaquant les opinions reçues : timidité que leurs ennemis appeloient douceur hypocrite, parce que la haine donne à la prudence le nom d'astuce, et à la finesse celui de fausseté. Tous deux ont porté trop loin leur révolte contre les dieux et les lois du Parnasse : mais la liberté des opinions de La Mothe semble tenir plus intimement à l'intérêt personnel qu'il avoit de les soutenir; et la liberté des opinions de Fontenelle à l'intérêt général, peut-être quelquefois mal entendu, qu'il prenoit au progrès de la raison dans tous les genres. Tous deux ont mis dans leurs écrits cette méthode si satisfaisante pour les esprits justes, et cette finesse si piquante pour les juges délicats. Mais la finesse de La Mothe est plus développée; celle de Fontenelle laisse plus à deviner à son lecteur. La Mothe, sans jamais en trop dire, n'oublie rien de ce que son sujet lui présente, met habilement tout en œuvre, et semble craindre de perdre, par des retenues trop subtiles, quelques-uns de ses avantages. Fontenelle, sans jamais être obscur, excepté pour ceux qui ne méritent pas même qu'on soit clair, se ménage à la fois le plaisir de sous-entendre, et celui d'espérer qu'il sera pleinement entendu par ceux qui en sont dignes. Tous deux, peu sensibles aux charmes de la poésie et à la magie de la versification, ont cependant été poëtes à force d'esprit; mais La Mothe un peu plus souvent que Fontenelle, quoique La Mothe eût fréquemment le double défaut de la foiblesse et de la dureté, et que Fontenelle eût seulement celui de la foiblesse; c'est que Fontenelle, dans ses vers, est presque toujours sans vie, et que La Mothe a mis quelquefois dans les siens de l'ame et de l'intérêt. L'un et l'autre ont écrit en prose avec beaucoup de clarté, d'élégance, de simplicité même; mais La Mothe avec une simplicité plus naturelle, et Fontenelle avec une simplicité plus étudiée : car la simplicité peut l'être, et dès-lors elle devient manière, et cesse d'être modèle. Ce qui fait que la simplicité de Fontenelle est manière, c'est que, pour présenter sous une forme plus simple, ou des idées fines, ou même des idées grandes, il tombe quelquefois dans l'écueil dangereux de la familiarité du style, qui contraste et qui tranche avec la délicatesse ou la grandeur de sa pensée; disparate d'autant plus sensible, qu'elle paroît affectée par l'auteur : au lieu que la familiarité de La Mothe, car il y descend aussi quelquefois, est plus sage, plus mesurée, plus assortie à son sujet, et plus au niveau des choses dont il parle. Fontenelle fut supérieur par l'étendue

des connoissances qu'il a eu l'art de faire servir à l'ornement de ses écrits, qui rend sa philosophie plus intéressante, plus instructive, plus digne d'être retenue et citée; mais La Mothe fait sentir à son lecteur que, pour être aussi riche, et aussi bon à citer que son ami, il ne lui a manqué, comme l'a dit Fontenelle même, que deux yeux et de l'étude. » (*Voyez* le *Parallèle* de ces deux hommes célèbres, vus dans la société, article HOUDARD.) XII. Des *Discours moraux et philosophiques*; des *Pièces fugitives*, dont la poésie est foible; des *Lettres*, parmi lesquelles on en trouve quelques-unes d'agréables, etc. Tous ces différens ouvrages ont été recueillis en 11 volumes in-12, à l'exception des écrits de géométrie et de physique, sous le titre d'*Œuvres diverses*. On en avoit fait deux éditions en Hollande, l'une en 3 vol. in-fol., 1728; l'autre, in-4°, 3 vol., 1729, ornées toutes deux de figures gravées par Bernard Picard. Les curieux les recherchent; mais elles sont beaucoup moins complètes que l'édition en 11 vol. in-12. Ce fut aussi Fontenelle qui donna, en 1732, en 2 vol. in-fol., la nouvelle édition du *Dictionnaire des Sciences et Arts*, par Thomas Corneille.... Il fut de l'académie des sciences, des belles-lettres, de l'académie française, et de plusieurs autres compagnies littéraires de France et des pays étrangers. « A son entrée dans la carrière des lettres, dit M. de Nivernois, la lice étoit pleine d'athlètes couronnés; tous les prix étoient distribués, toutes les palmes enlevées : il ne restoit à cueillir que celle de l'universalité : Fontenelle osa y aspirer, et il l'obtint. Il ne se contente pas d'être métaphysicien avec Malebranche, physicien et géomètre avec Newton, législateur avec le czar Pierre, homme d'état avec d'Argenson; il est tout avec tous; il est tout en chaque occasion; il ressemble à ce métal précieux que la fonte de tous les métaux avoit formé. » La Harpe unit à l'éloge de Fontenelle une juste critique de sa manière d'écrire. « L'esprit de Fontenelle, dit-il, peut être considéré comme une espèce d'époque, en ce qu'il a marqué le passage du siècle de l'imagination à celui de la philosophie. Il apprit à ses contemporains l'esprit d'analyse et d'observation; et depuis, on ne s'est pas contenté d'examiner, on a trop voulu détruire. Ce mérite rare, ces services rendus aux sciences et à l'esprit humain, sont sans doute dignes de louange; mais, d'un autre côté, l'on ne peut nier que, s'il a été un des premiers qui aient contribué aux progrès de la raison, il a été aussi un des premiers corrupteurs du bon goût que le siècle de Louis XIV nous avoit transmis. L'affectation, l'abus de l'esprit, un mélange d'afféterie et de familiarité, d'expressions mignardes et de pensées trop déliées; tous ces défauts règnent plus ou moins dans tout ce qu'il a écrit, et font que son style, quoique très-agréable, est à celui des bons écrivains de l'autre siècle ce que la coquetterie la plus séduisante est aux graces naturelles. Fontenelle d'ailleurs a produit une foule d'ouvrages très-médiocres, et dans ses meilleurs il ne s'est point élevé aux grandes beautés. » Peu de savans ont eu plus de gloire, et en ont joui plus long-temps que Fontenelle. Mais cette gloire est déjà extrêmement affoiblie. Malgré un tempérament peu robuste en apparence, il n'eut jamais de maladie considérable, pas même la petite-vérole. Il n'eut, de la veillesse, que la surdité et l'affoiblissement de la vue : encore cet affoiblissement ne se fit sentir qu'à l'âge de plus de 90 ans. Les facultés de son ame se soutinrent encore mieux que celles de

son corps. Il y eut toujours de la finesse dans ses pensées, du tour dans ses expressions, de la vivacité dans ses reparties, même jusque dans ses derniers momens. Il mourut le 9 janvier 1757, avec cette sérénité d'ame qu'il avoit montrée pendant tout le cours de sa vie. « Voilà, dit-il, la première mort que je vois. » Son médecin lui ayant demandé s'il souffroit, il répondit : « Je ne sens qu'une difficulté d'être. » Aucun homme de lettres n'a joui de plus de considération dans le monde; il la devoit à la sagesse de sa conduite et à la décence de ses mœurs, autant qu'à ses ouvrages. Il portoit dans la société de la douceur, de l'enjouement, et autant de politesse que d'esprit. Supérieur aux autres hommes, il ne montroit point sa supériorité; il savoit les supporter. « Les hommes sont sots et méchans, disoit-il quelquefois, mais tels qu'ils sont, j'ai à vivre avec eux, et je me le suis dit de bonne heure. » On lui demandoit un jour par quel art il s'étoit fait tant d'amis et pas un ennemi : « Par deux axiomes, répondit-il : tout est possible, et tout le monde a raison. » Il disoit souvent qu'il étoit l'ami des livres, mais l'ennemi des manuscrits, pour montrer qu'on pouvoit être indulgent pour les uns, puisqu'ils étoient imprimés, mais qu'on devoit de la sévérité aux autres avant leur publication. — *Justice* et *Justesse* étoient sa devise. Ses amis lui reprochèrent plusieurs fois, avec quelque vérité, *de manquer de sentiment ;* mais il faisoit par raison et par principes ce que d'autres font par sentiment et par goût. Si son amitié n'étoit pas fort tendre ni fort vive, elle n'en étoit que plus égale et plus constante. Il mettoit dans le commerce tout ce qu'on peut exiger d'un honnête homme, excepté ce degré d'intérêt qui rend malheureux. En amour il étoit plus galant que tendre ; il vouloit paroître aimable, mais sans aucun désir sérieux d'aimer ni d'être aimé. On a retenu plusieurs des réponses qu'il faisoit aux dames. Un jour qu'on montroit un bijou si délicat qu'on n'osoit le toucher, il dit : « Je n'aime point ce qu'il faut tant respecter ; mais ayant aperçu madame de Flamarens, il ajouta : je ne dis pas cela pour vous, madame. » Une jeune demoiselle remplie d'esprit et de graces disoit un jour à Fontenelle qui avoit demandé des bougies, quoiqu'il se plaignît que la lumière l'incommodât : « Mais, monsieur, on dit que vous aimez l'obscurité. — Non pas où vous êtes », reprit le galant vieillard. — La duchesse du Maine lui demanda un jour quelle différence il trouvoit entre une femme et un cadran ? — « L'un, répondit-il, marque les heures ; l'autre les fait oublier. » Quoiqu'il n'ait pas senti l'amour, ni même aucune autre passion, il les connoissoit bien toutes ; et c'est parce qu'il les connoissoit qu'il chercha à s'en défendre. L'un des successeurs de Fontenelle dans la place de secrétaire de l'académie des sciences (Condorcet) s'est fait un devoir de le justifier de la froide apathie qu'on lui a reprochée. « Il sortoit, dit-il, pour les autres, de cette négligence, de cette paresse qu'il se croyoit permis d'avoir pour ses propres intérêts. Son amitié étoit vraie et même active. Il connoissoit sur-tout les peines de la sensibilité, et il avoua qu'elles étoient les plus cruelles qu'il eût éprouvées, quoique les injustices qu'il avoit souvent essuyées dans la carrière des lettres eussent fait sentir bien vivement les peines de l'amour-propre à un homme qui auroit été moins philosophe. Il savoit obliger ses amis à leur insçu, disoit-il un jour avec plaisir à l'un d'eux, et leur laisser croire qu'ils

ne devoient qu'à eux-mêmes ce qu'ils tenoient de son crédit, et de la juste considération qu'il avoit obtenue. Ce désir d'obliger ne l'abandonna pas dans les dernières années de sa vie, et survécut même à l'affoiblissement de sa mémoire et de ses organes. Un de ses amis lui parloit un jour d'une affaire qu'il lui avoit recommandée. « Je vous demande pardon, lui dit Fontenelle, de n'avoir pas fait ce que je vous ai promis. — Vous l'avez fait, répondit son ami, vous avez réussi, je viens vous remercier. — Eh bien! dit Fontenelle, je n'ai point oublié de faire votre affaire; mais j'avois oublié que je l'eusse faite. » Cependant on a cru Fontenelle insensible, parce que sachant maîtriser les mouvemens de son ame, il se conduisoit d'après son esprit, toujours juste et toujours sage. D'ailleurs il avoit consenti sans peine à conserver cette réputation d'insensibilité; il avoit souffert les plaisanteries de ses sociétés sur sa froideur sans chercher à les détromper; parce que, bien sûr que ses vrais amis n'en seroient pas dupes, il voyoit dans cette réputation un moyen commode de se délivrer des indifférens, sans blesser leur amour-propre. » L'affectation de sensibilité en est toujours l'absence; c'est une sorte de parfum dont on ne se sert, comme de tous les parfums, que pour cause. Madame de Beauharnais cite un mot de Fontenelle qui est une ingénieuse critique de ce ridicule. « Madame Dubocage causant avec lui (il avoit peut-être alors 80 ans), et lui ayant demandé comment on avoit pu soupçonner l'homme et l'auteur le plus aimable de manquer de sensibilité. C'est, lui répondit Fontenelle, parce que je n'en suis pas encore mort. » Réponse excellente, et qui peut servir de critique à cette fausse sensibilité dont se parent aujourd'hui tant de personnes dont le cœur n'est jamais d'accord avec les lèvres. L'ambition n'eut jamais aucune prise sur Fontenelle; il en avoit vu les funestes effets dans le cardinal du Bois, qui venoit quelquefois chercher des consolations auprès de lui. Quelqu'un lui parlant un jour de la grande fortune que ce ministre avoit faite, pendant que lui, qui n'étoit pas moins aimé du prince-régent, n'en avoit fait aucune : « Cela est vrai, répondit le philosophe; mais je n'ai jamais eu besoin que le cardinal du Bois vînt me consoler. » Le duc d'Orléans avoit voulu le nommer président perpétuel de l'académie des sciences. Lorsque ce prince parla de ce projet à Fontenelle : « Monseigneur, répondit-il, ne m'ôtez pas la douceur de vivre avec mes égaux. » Cependant cette place lui convenoit autant par son caractère que par son esprit. Ami de l'ordre comme d'un moyen de conserver la paix; aimant la paix comme son premier besoin, il chérissoit trop son repos pour abuser de l'autorité. Sa modération, en faisant son bonheur, a sans doute contribué beaucoup à sa bonne santé et à sa longue vie. Ennemi des agitations inséparables des voyages autant qu'ami de la vie sédentaire, il disoit ordinairement que « le sage tient peu de place et en change peu. » Il ne se mêloit guère de l'administration des états. Il disoit qu'il savoit combien il « étoit difficile aux hommes de gouverner d'autres hommes. » Ce qui lui échappoit cependant sur la politique étoit d'un grand sens. « On ne parle, disoit-il, en temps de guerre que de l'équilibre de puissance en Europe; il y a un autre équilibre aussi efficace pour le moins, et aussi propre à conserver ou à rameuer la tranquillité dans chaque état : c'est l'équilibre des sottises. » Il possédoit le talent, si rare dans la conversation, de savoir écouter. Les beaux

parleurs se plaisoient dans sa compagnie, parce que non seulement ils parloient tant qu'ils vouloient, mais aussi parce qu'ils ne perdoient rien avec lui. Madame d'Argenton, mère du chevalier d'Orléans, grand-prieur de France, soupant en grande compagnie chez le duc d'Orléans régent, et ayant dit quelque chose de très-fin, qui ne fut pas senti, s'écria : « Ah ! Fontenelle, où es-tu ? » Elle faisoit allusion au mot si connu : « Où étois-tu, Crillon ? » Fontenelle, malgré son extrême politesse, ne pouvoit s'empêcher quelquefois de faire connoître qu'on abusoit de sa bonté. Les gens du monde, frivoles lors même qu'ils sont curieux, parce qu'ils ne le sont que par vanité, voudroient qu'on leur expliquât tout en peu de mots et en peu de temps. « En peu de mots, répondit un jour Fontenelle ? J'y consens ; mais en peu de temps, cela m'est impossible. Au reste, que vous importe de savoir ce que vous me demandez. » Un discoureur, qui ne disoit que des choses triviales, et qui néanmoins les disoit d'un ton et d'un air qui commandoient l'attention, adressoit un jour la parole à Fontenelle. Le philosophe, las de l'entendre, interrompit le discoureur. « Tout cela est très-vrai, monsieur, lui dit-il, très-vrai : je l'avois même entendu dire à d'autres. » Il parloit avec franchise au régent. Ce prince lui disoit un jour : « Fontenelle, je crois peu à la vertu. » — « Monseigneur, lui répondit le philosophe, il y a pourtant d'honnêtes gens ; mais ils ne viennent pas vous chercher. » Ce même prince lui contoit ses exploits galans ; Fontenelle lui répondit finement : « Monseigneur fait toujours des choses au-dessus de son âge. » Quand Fontenelle avoit dit son sentiment et ses raisons sur quelque matière, on avoit beau le contredire, il refusoit de se défendre, en alléguant qu'il avoit une mauvaise poitrine. « Belle raison, s'écria un disputeur éternel, pour étrangler une dispute qui intéresse toute la compagnie. » La fortune lui fut aussi favorable que la nature. Né presque sans biens, il devint riche pour un homme de lettres, par les bienfaits du roi, et par une économie sans avarice. Il ne fut économe que pour lui-même. Il donnoit, il prêtoit, même à des inconnus. Un des points de sa morale étoit « qu'il falloit se refuser le superflu, pour procurer aux autres le nécessaire. » Plusieurs traits de bienfaisance prouvent que les personnes qui lui ont prêté ce principe affreux, « qu'il faut pour être heureux avoir l'estomac bon et le cœur mauvais », l'ont calomnié indignement. (*Voyez* SAINT-PIERRE, n° II.) On trouvera de plus amples détails sur Fontenelle dans les Mémoires pour servir à l'histoire de sa vie et de ses ouvrages, par l'abbé Trublet, Amsterdam, in-12, 1761. M. Bastien a donné, en 1790, à Paris, ses Œuvres complètes, 8 vol. grand in-8°. Cette belle édition, où les ouvrages sont rangés par ordre des matières, renferme beaucoup de pièces relatives à l'auteur, et qui n'avoient jamais été imprimées. *Voyez* aussi son *Eloge*, par Le Cat. L'académie française en fit le sujet de son prix d'éloquence en 1783.

* FONTENETTES (Louis de), né au Blanc, petite ville sur les confins du Berri et du Poitou, en 1612, et mort au mois d'octobre 1661, à Poitiers, où il exerçoit la profession de médecin, est auteur de l'*Hyppocrate dépaysé*, ou *la Version paraphrasée de ses aphorismes*, en vers français. Cet ouvrage, dans le genre burlesque, a été imprimé in-4°, à Paris en 1654. Il le dédia au fameux Gui Patin, dont la tournure d'esprit

s'accordoit assez avec ce genre original; et pour se rendre favorable ce juge naturellement sévère, il eut grand soin, dans son épître dédicatoire, de dire beaucoup de mal de la chimie, qu'il traite d'*Art diabolique* et de *Fausse monnoie du métier*. Dreux du Radier nous apprend que de Fontenettes avoit encore paraphrasé en stances de six vers alexandrins les huit premiers chap. du livre de *Job*. Mais cette paraphrase est restée manuscrite. On n'en connoît que des *Fragmens* insérés dans la Bibliothèque du Poitou.

† FONTENU (Louis-François de), né au château de Lilledon en Gâtinois le 16 octobre 1767, embrassa l'état ecclésiastique, et t suivi le cardinal Janson au conclave de l'année 1700. Son séjour à Rome fit naître en lui le goût des antiquités. Il étudia avec zèle les médailles et les monumens, et les décrivit avec élégance et simplicité. Reçu à l'académie des inscriptions, il enrichit le recueil de cette compagnie d'un grand nombre de *Mémoires sur les camps attribués à César, sur la source du Loiret*, et de divers objets de théologie. L'abbé de Fontenu fit le meilleur usage d'une fortune aisée, en la versant dans le sein des pauvres. Il est mort le 4 septembre 1750. On lui attribue avec raison la *Traduction* du roman de *Théagène*, imprimée en 1727.

* FONTENY (Jacques de), confrère de la passion, mort au commencement du 17e siècle, a donné, I. Le *Bocage d'amour*, imprimé pour la première fois en 1578, et depuis en 1615, à Paris, in-12. II. Les *Esbats poétiques*, in-12, Paris, 1587. III. Les *Ressentimens de Jacques de Fonteny pour sa céleste*, Paris, même année, aussi in-12. IV. *Anagrammes et Sonnets dédiés à la reine Marguerite*, in-4°, 1606. On trouve dans les deux premiers recueils les *Pastorelles de la chaste bergère et du beau pasteur*, et dans le troisième celle *de la Galatée divinement délivrée*. Fonteny a en outre traduit, en prose, de l'italien d'Andreini de Pistoie, les *Bravacheries du capitaine Spavante*, imprimées, in-12, à Paris en 1608.

FONTÈTE. *Voyez* FEVRET, n° II.

FONTEVRAULT (l'Ordre de). *Voyez* ARBRISSELLES.

* FONTICOLANO (Angelo), d'Aquila, vivoit dans le 16e siècle. Il a donné, *De bello Bracciano Aquilæ gesto fidelis narratio*, etc.; et un livre d'*Epigrammes*.

FONTIUS (Barthélemi), natif de Florence, étoit un savant du 15e siècle. Mathias Corvin, roi de Hongrie, l'honora de son estime, et lui donna la direction de la fameuse bibliothèque de Bude. Les écrits de Fontius sont, un *Commentaire sur Perse*, et des *Harangues*; le tout recueilli et imprimé à Francfort, in-8°, 1621. Fontius fut en relation d'amitié avec les hommes les plus érudits de son temps; Pic de La Mirandole, Marsile Ficin, Jérôme Donat, Robert Salviati, etc.

FONTRAILLES (Louis D'ASTARAC, marquis de). Gaston, duc d'Orléans, excité à la révolte par Cinq-Mars, envoya Fontrailles en Espagne, pour traiter avec cette couronne. L'émissaire s'adressa au comte duc d'Olivarès, qui, pressé par ses continuelles instances, lui promit « de faire aller le conseil d'Espagne à la française, c'est-à-dire en poste », contre l'usage de la nation. Le traité, signé le 13 mars 1642, par Olivarès, au nom du roi d'Espagne, et par Fontrailles, au nom de Gas-

ton, tendoit à perdre le cardinal de Richelieu, et à troubler la France, quoiqu'on le colorât du prétexte de faire une paix durable entre les deux couronnes. A peine Fontrailles fut-il de retour en France, que le complot fut découvert; il se sauva en Angleterre, d'où il revint après la mort du cardinal. Il mourut en 1677, dans un âge assez avancé.

† FOOTE (Samuel), célèbre comédien anglais, appelé par ses compatriotes l'*Aristophane d'Angleterre*, né en 1717 à Truro, dans le comté de Cornouailles, d'une famille très-honnête, forma une troupe de comédiens. Ayant fait une partie de chasse avec le duc d'Yorck, il fut jeté par son cheval, et eut le malheur de se casser la jambe. Le duc, touché de cet accident, obtint pour lui le droit de jouer la comédie sur le théâtre de Hay-Market, depuis le 15 mai jusqu'au 15 septembre. Il agrandit son théâtre, qui jusqu'alors avoit été fort petit. En 1776, ses envieux l'accusèrent d'un crime honteux; le chagrin lui causa une paralysie passagère. Il se proposoit de se retirer en France, lorsqu'il mourut à Douvres le 22 octobre 1777. Une heure avant sa mort il considéra avec une attention attendrissante le portrait du fameux acteur Weston, son ami, qu'il avoit dans son cabinet, et s'écria, les larmes aux yeux: «Pauvre Weston!» A peine avoit-il prononcé ces mots, qu'il ajouta sur le même ton: «Dans peu de temps on dira aussi: Pauvre Foote!» Son pressentiment ne le trompa point. Son jeu se distinguoit par une grande vérité. Comme auteur, il avoit de la gaieté, savoit saisir le ridicule, mais ne pouvoit ni former un plan régulier, ni lier une intrigue. Ses pièces sont au nombre de vingt; et on a publié, sous son nom, le *Théâtre comique*, 3 vol. in-12, dans lequel il n'y a, dit-on, de lui, que le *Jeune Hypocrite*. W. Cooke a publié en anglais des Mémoires sur la Vie et sur la carrière théâtrale de Foote, 3 vol. in-8°, Londres, 1805, qui mettent à même de connoître et de juger de la singularité du caractère, du talent et de la vie de ce fameux poëte comique. Il étoit très-heureux en reparties. Lord Sandwich, qui ne jouissoit pas d'une bonne réputation, lui disant: «Foote, vous risquez de périr un jour du mal honteux, ou d'être pendu. — Milord, lui répliqua le comédien, c'est selon que j'embrasserai votre maîtresse ou vos principes.»

† FOPPENS (Jean-François), professeur de théologie à Louvain, chanoine et archidiacre de Malines, mort le 16 juillet 1761, se fit respecter par ses vertus et son érudition. On a de lui, I. *Bibliotheca Belgica*, Bruxelles, 1739, 2 vol. in-4°; recueil dans lequel il a fait entrer les ouvrages d'Aubert Le Mire, de François Swertius, et de Valère André, sur les auteurs des Pays-Bas. Il a beaucoup ajouté à ces auteurs, et continué la *Bibliothèque Belgique*, depuis vers 1640, où finit celle de Valère André, jusqu'à l'an 1680. Cet ouvrage est estimé, et mérite de l'être à bien des égards: on y désireroit un peu plus de critique et d'exactitude. II. Une *Edition* du Recueil diplomatique d'Aubert Le Mire, Bruxelles, 1728, 2 vol. in-fol., enrichie de nouvelles notes et de tables, augmentée d'un grand nombre de diplômes inconnus à Aubert Le Mire. Il ajouta ensuite 2 volumes in-folio à cette collection, l'un en 1734, l'autre en 1748. III. *Historia Episcopatûs Antverpiensis*, Bruxelles, 1717, in-4°. IV. *Historia Episcopatûs Sylvæducensis*, Bruxelles, 1721, in-4°. V. *Chronologia sacra Episcoporum Belgii, ab anno* 1561

ad annum 1761, in-12; ouvrage en vers, avec des notes historiques en prose. VI. Une édition du *Basilica Bruxellensis* de J.-B. Christinus, Mechliniæ, 1743, 2 v. in-8°.

† I. FORBÈS (Patrice), prélat écossais, né en 1564, d'une famille noble, au comté d'Aberdeen, mort en 1635. En 1618 il fut fait évêque de ce diocèse. Forbès est auteur de *Commentaires sur la Révélation*, Londres, 1613. Ce prélat ne fut pas moins recommandable par sa science que par sa piété, et par la protection qu'il accorda toujours aux savans.

† II. FORBÈS (Jean), Écossais, fils du précédent, professeur de théologie et d'histoire ecclésiastique dans l'université d'Aberdeen, mort en 1648, à 55 ans, laissa des *Institutions historiques et théologiques*, qu'on trouve dans la collection de ses œuvres, 1703, 2 vol. in-fol., imprimée par les soins de Gurtler, professeur de théologie à Deventer, et qui a orné cette édition de préfaces et de tables. C'est un vaste recueil où l'auteur, en traitant de la doctrine chrétienne, remarque les différentes circonstances qui, à son avis, y ont apporté des changemens. On a fait un abrégé de cet ouvrage, estimé des protestans.

† III. FORBÈS (Guillaume), né à Aberdeen en Ecosse vers l'an 1585, professa la théologie dans sa patrie, et fut élu pasteur d'Edimbourg. Mais comme il soutenoit le droit des épiscopaux contre les presbytériens, il déplut au peuple, et fut obligé de se retirer. Il revint bientôt après. Charles Ier, ayant érigé Edimbourg en évêché, pourvut Forbès de ce siége. Ce théologien s'est fait un nom par ses *Considerationes modestæ Controversiarum*, imprimées à Francfort, in-8°, 1707, sous ce titre, *Guilielmi Forbesii episcopi Edemburgensis primi considerationes modestæ et pacificæ controversarium, de justificatione, purgatorio, invocatione Sanctorum, Christo mediatore et Eucharistiâ. Editio tertia emendata, atque annotationibus et tribus indicibus aucta : accessit etiam compendium regulæ*, Veronianæ, *curante Joanne Fabricio*. Il mourut en 1634, laissant un fils qui embrassa la religion romaine. « Guillaume Forbès, dit le P. Nicéron, étoit très-bon dialecticien, et possédoit parfaitement les controverses, à quoi il avoit d'abord eu lieu de s'appliquer et de s'exercer en Prusse, en Pologne et en Allemagne, où se trouvoient tant de partis divisés de sentimens au sujet de la religion. Il s'étoit flatté de concilier tous les différens partis qui divisent la religion chrétienne; mais étant mort à 49 ans, il n'eut pas le temps d'avancer l'exécution d'un si grand projet; il n'avoit d'ailleurs pas assez de netteté ni dans les pensées, ni dans le style. »

† IV. FORBÈS (Duncan), célèbre juge écossais, et excellent écrivain, né à Culloden en 1685, mort en 1747, élève d'abord d'Edimbourg, et ensuite d'Utrecht. En 1703, il fut reçu avocat en Ecosse, et en 1725, lord avocat. Il fut nommé ensuite président de la cour de justice. Forbès se distingua par sa piété et ses talens. Il étoit très-versé dans l'Ecriture sainte, comme il paroît par sa *Lettre à l'évêque sur les Ecrits et les Découvertes de Hutchinson*, 1732; ses *Pensées sur la Religion naturelle et la Religion révélée*, 1735; et ses *Réflexions sur l'incrédulité*. Tous ces ouvrages ont été recueillis en 2 vol. in-12, 1750.

I. FORBIN (Toussaint de), plus connu sous le nom de *cardinal de Janson*, d'une famille illustre de

Provence, successivement évêque de Digne, de Marseille et de Beauvais. Louis XIV, connoissant le talent singulier qu'il avoit de manier les affaires, le nomma son ambassadeur en Pologne. Jean Sobieski, qui dut en partie à son crédit le trône où il monta, lui en marqua sa reconnoissance en le nommant au cardinalat. Envoyé à Rome sous Innocent XII et sous Clément XI, il traita les affaires de la France avec tant de sagesse, qu'il fut honoré, en 1706, de la charge de grand-aumônier. Il mourut à Paris le 24 mars 1713, à 83 ans. C'étoit un homme de sens et d'esprit, qui avoit le jugement sûr et la repartie vive et prompte. Louis XIV dit plusieurs fois qu'il auroit fait Janson ministre, s'il n'avoit appris du cardinal Mazarin qu'il ne faut jamais de cardinaux ni même d'ecclésiastiques dans le ministère. Il fut un des plus ardens adversaires de l'*Apologie des casuistes.* Etant évêque de Digne, il publia une excellente *Censure* contre elle. Son premier bénéfice avoit été la chapelle du château de l'Aigle en Normandie, que lui avoit donnée le marquis de l'Aigle. Étant devenu grand-aumônier, il disoit devant toute la cour qu'il étoit toujours l'aumônier du marquis de l'Aigle.

II. FORBIN (François-Toussaint de), neveu du précédent, plus connu sous le nom de *comte de Rosemberg*, quitta la France pour avoir tué en duel un de ses ennemis. Il y rentra ensuite; mais ayant été blessé à la bataille de la Marsaille, en 1693, il fit vœu de se faire religieux à la Trappe. Il l'accomplit environ dix après, prit le nom de frère *Arsène*, et fut envoyé à Buon-Solazzo en Toscane, pour y établir l'esprit primitif de Cîteaux. Il y mourut en 1710. On a publié la *Relation édifiante de sa vie et de sa mort*, traduite de l'italien en français, in-12, par l'abbé Maupertuy.

† III. FORBIN (Claude, chevalier de), né le 6 août 1656, au village de Gardanne en Provence, d'une famille noble et ancienne, eut une jeunesse orageuse; d'un caractère violent et absolu, il aimoit les querelles, les plaisirs bruyans, et l'étude n'étoit pas sa passion favorite. Son goût pour l'indépendance ne pouvoit guère s'accorder avec l'espèce de contrainte dans laquelle le retenoit sa mère; il s'en affranchit, et commença, dès sa première jeunesse, à servir sur mer sous le commandeur de Forbin-Gardanne, son parent. Il avoit déjà fait plusieurs campagnes avec lui, lorsqu'une malheureuse affaire dans laquelle il tua son adversaire pensa lui fermer tout chemin à la fortune. Il fut condamné au parlement d'Aix à avoir la tête tranchée; mais il obtint des lettres de grace. Depuis 1680, il servit successivement sous le comte d'Estrées en Amérique, et sous Duquesne au bombardement d'Alger, où il fit preuve d'une rare intrépidité. Après avoir été grand-amiral du roi de Siam, à qui il fut laissé, en 1686, par le chevalier de Chaumont, il se signala le long des côtes d'Espagne. Sur la fin de l'année 1703, escortant une flotte marchande, il courut le plus grand danger. Une tempête affreuse le força de se retirer dans le port de Rose. Etant radoubé, et ayant appris que les deux bâtimens les plus richement chargés de la flotte s'étoient retirés à Barcelonne, il partit pour les aller joindre, et les conduire au Levant. Arrivé à Barcelonne, il donna l'exemple du plus noble désintéressement. Un corsaire flessinguois, qui s'étoit emparé d'un navire français avec une riche cargaison, avoit été égale-

ment forcé, par la tempête, de relâcher dans ce port, où il étoit assuré d'être fait prisonnier de guerre avec tout son équipage. Pour éviter ce malheur, il s'engagea de rendre la prise au patron français, s'il consentoit à arborer le pavillon de France en entrant dans le port. Le vice roi, ayant été instruit de l'artifice, confisqua le navire, et fit mettre le Flessinguois aux fers; mais en même temps voulant reconnoître les services que Forbin avoit rendus au roi d'Espagne dans le golfe Adriatique, il lui dit qu'il renonçoit à ses droits, et qu'il lui faisoit l'abandon de cette prise. Forbin, pénétré de reconnoissance, et ne voulant pas céder en générosité au vice-roi, fit signe au patron de s'approcher, et lui dit : « Monsieur Jacques, son excellence m'a fait présent de votre navire et de sa cargaison. Quand j'en ai sollicité la restitution, je ne prétendois pas m'en enrichir. Je vous le rends. Ce sacrifice montoit à 30,000 piastres. Il attaqua en 1706, près du Texel, avec cinq petits vaisseaux, une escadre ennemie, forte de six vaisseaux de guerre de cinquante à soixante canons. Il en enleva un, en brûla un autre, coula bas un troisième, et dispersa le reste. Devenu chef d'escadre, il dissipa dans les mers du Nord différentes flottes anglaises destinées pour la Moscovie. A son retour, il battit avec Duguay-Trouin une autre flotte anglaise. Ses infirmités, ou plutôt le mécontentement qu'il avoit des ministres, l'ayant obligé de quitter le service, il se retira, vers 1710, auprès de Marseille, et y mourut en 1733, à 77 ans. Forbin s'attachoit à ceux qui servoient sous lui, et ne laissoit point échapper l'occasion de les faire connoître à la cour. Louis XIV rendit, dans une circonstance particulière, un hommage bien flatteur à sa générosité. Forbin avoit obtenu en 1689 une récompense du roi, pour s'être distingué dans une action d'éclat. Il alla faire ses remercîmens au prince, comme il sortoit de la messe. Mais moins occupé de sa propre gloire que de celle de Jean Barth, qu'on sembloit avoir oublié, il osa représenter au roi que ce brave homme ne l'avoit pas servi avec moins de valeur et moins de zèle que lui. Le roi s'arrêta, et s'étant tourné vers Louvois, qui étoit à son côté : « Le chevalier de Forbin, lui dit-il, vient de faire une action bien généreuse, et qui n'a guère d'exemples dans ma cour...» Louis XIV, l'ami et le juge des grands hommes, se plaisoit à interroger le chevalier de Forbin sur la manière dont il se conduisoit dans les abordages, et dont il disposoit ses attaques. Après le détail qu'il fit d'une de ses plus glorieuses expéditions : « Avouez, lui dit le roi, que mes ennemis doivent vous craindre beaucoup. — Sire, lui répliqua Forbin, ils craignent les armes de V. M.... » Malgré cet accueil flatteur, cet officier eut des désagrémens. Comme il étoit quelquefois contrevenu aux ordres qu'on lui avoit donnés, il avertit, dans ses mémoires, ceux qui veulent parvenir dans le service, de s'attacher essentiellement à ces deux maximes : 1°, de ne se mêler jamais que de ce qui est de leur emploi; 2°, d'obéir aveuglément aux ordres qu'ils auront reçus, quelque opposés qu'ils paroissent à leur sens particulier, parce que les ministres ont des vues supérieures qu'il n'est jamais permis d'approfondir. Ce conseil doit d'autant plus faire d'impression, donné par Forbin, qu'il avoit la tête d'un général et la main d'un soldat. On trouvera plusieurs traits d'une bravoure singulière dans ses *Mémoires*, publiés en 1749, en 2 vol. in-12, par Reboulet. — Un Annibal DE FORBIN se

battit en duel en 1612 sur les remparts d'Aix, avec Alexandre Dumas, seigneur de la Roque. Les deux combattans n'avoient chacun qu'un couteau, avec lequel, après s'être lié le bras gauche l'un contre l'autre, ils se tuèrent tous les deux.

FORBISHER. *Voy.* FROBISHER.

† FORBONNAIS (François VÉRON de), inspecteur général des manufactures de France et membre de l'institut, né au Mans le 2 octobre 1722, se distingua de bonne heure en économie commerciale et politique. Un de ses ancêtres avoit établi au Mans une manufacture célèbre de draps appelés *Vérones*, de son nom, et qui avoient obtenu le plus grand débit en Espagne et en Italie. En 1741, le jeune Forbonnais y alla pour liquider les affaires du négoce de ses pères, et y recueillit une foule d'observations utiles sur la pratique de différens arts. De retour dans sa patrie, il cultiva la peinture, la musique, la littérature. Il composa même, à l'âge de 27 ans, une tragédie de *Coriolan*, que les comédiens avoient reçue, mais que l'auteur, par réflexion, ne laissa pas représenter. Venu à Paris en 1752, dans un moment où l'on s'y occupoit beaucoup d'imposition, de population, d'administration publique, il tourna toutes ses idées vers ces objets d'économie générale. En 1783, il fixa son séjour dans une terre près du Mans et y partagea son temps entre les soins de l'agriculture et la composition de ses ouvrages. Forcé de se réfugier à Paris pendant les troubles de la révolution, il y finit ses jours à 78 ans, à la fin de l'année 1800. Ses ouvrages sont aussi nombreux qu'utiles. On lui doit, I. Un *Extrait de l'Esprit des Lois*, 1750, in-12. II. *Le Négociant anglais*, 1753, 2 vol. in-12. C'est la traduction d'un ouvrage anglais relatif au traité d'Utrecht, mais dont le *Discours préliminaire* appartient en entier à Forbonnais. III. *Théorie et Pratique du commerce de la marine*, 1753, in-8°. Cet ouvrage profond et qui doit servir de guide aux négocians, est une traduction d'un traité espagnol de Jérôme de Ustaritz. IV. *Considération sur les Finances d'Espagne, relativement à celles de France*, 1753, in-12. Le ministere espagnol trouva tant de profondeur dans cet écrit, qu'il demanda l'auteur pour consul général; mais le gouvernement français n'adhéra point à cette demande. V. *Essai sur la partie politique du commerce de terre et de mer*, in-12. VI. *Elémens du commerce*, 1754, 2 vol. in-12. On les traduisit dans toutes les langues de l'Europe. Il en a été fait diverses éditions dont la dernière est de 1796. VII. *Questions sur le commerce des Français au Levant*, 1755, in-12. VIII. *Examen des avantages et désavantages de la prohibition des toiles peintes*, in-12. IX. *Essai sur l'admission des navires neutres dans nos colonies*, in-12. X. *Lettre sur les bijoux d'or et d'argent*, in-12. XI. *Autre à un négociant de Lyon, sur l'usage du trait faux filé sur soie dans les étoffes*, 1756, in-12. XII. *Mémoires sur le privilége exclusif de la manufacture des glaces*, in-12. XIII. *Recherches et considération sur les finances de France, depuis 1595 jusqu'en 1721*; 1758, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage important, plein de vues vastes et judicieuses, a été réimprimé en 6 vol. in-12. XIV. *Principes et observations économiques*, 1767, 2 vol. in-12. XV. *Prospectus sur les finances*, 1789, in-12. XVI. *Analyse des principes sur la circulation des denrées et l'influence du numéraire sur cette circulation*, an 8 (1800), in-12. XVII. L'Encyclopédie lui doit divers

articles sur le commerce ; les changes, la population. M. J. de l'Isle de Salles a publié, en 1801, une vie littéraire de Forbonnais, aussi curieuse qu'intéressante, et dans laquelle il a placé la réflexion suivante : « Forbonnais, dit-il, avec ses talens et sa probité devoit être à la tête des finances d'un grand empire. Les étrangers, comme les nationaux, le désignèrent pendant trente ans, toutes les fois qu'il y avoit des changemens dans le ministère. . . . . Mais, ajoute-t-il plus loin, les places que Forbonnais occupa furent toutes du second ordre, et c'est peut-être un bonheur pour la France, parce qu'il eut plus de loisir pour s'occuper de ses immenses travaux. » Forbonnais, digracié par une intrigue de cour, se retira dans sa terre, et en sortit rarement. « Il disoit, en riant, à ses amis, qu'il avoit trouvé un bon moyen de déjouer la fortune en se faisant souverain à Forbonnais, et en exilant ses ennemis à Versailles. » Forbonnais a laissé un grand nombre d'ouvrages inédits : 8 Mémoires sur *la Législation*, 10 sur *la Diplomatie*, 7 sur *la Marine et les colonies*, 11 sur *les Finances*, 152 sur *les Monnoies*, 7 sur *l'Economie politique*, une traduction des *Annales de Tacite*, celle de dix-huit chants de *l'Arioste*, et un recueil de poésies fugitives.

† FORCADEL (Etienne) Forcatulus, né à Béziers, professeur en droit civil et canon, et recteur de l'université de Toulouse, mourut dans cette ville en 1554. Ses écrits consistent en Poésies latines et françaises, les unes et les autres assez médiocres. Il a cependant été publié trois éditions des Poésies françaises ; les deux premières, in-8°, Lyon, 1548 et 1551, sous le titre du *Chant des seraines*, avec *plusieurs autres compositions nouvelles*, sans autre désignation de nom d'auteur que les lettres initiales E. F. La troisième à Paris, 1579, in-8°, sous le titre d'*Œuvres poétiques d'Etienne Forcadel*, jurisconsulte, etc. Ses *Livres de droit* sont moins mauvais ; parmi ses *Histoires*, on distingue, entre autres, *De Gallorum imperio et philosophiâ*, in-4°, 1569. Ce traité est plein de l'érudition d'un savant trop crédule et sans goût. — Il avoit pour frère Pierre FORCADEL, professeur de mathématiques au collége-royal à Paris, depuis 1560 jusqu'en 1576, mort en 1577, dont on a une *Traduction* française du livre de la *Musique d'Euclide*, Paris, 1566, in-12 ; de la *Géométrie d'Oronce Finé*, et une *Arithmétique*, en 4 vol.

* FORCALQUIER (N. comte de). Cet auteur n'est connu que par la mention qui en est faite dans la Bibliothèque du Théâtre français. On le cite dans cet ouvrage comme ayant composé quatre comédies en prose, qui sont *le Jaloux de lui-même*, en 1 acte ; *l'Homme du bel air*, en 3 actes ; *l'Heureux mensonge*, en 1 acte, et *la Fausse innocente*, aussi en 1 acte. Il paroît que ces pièces n'ont jamais été imprimées, et que les deux premières seulement ont été représentées sur des théâtres de société en 1740 et 1743.

† I. FORCE (Jacques NOMPAR DE CAUMONT, duc de la), d'une famille qui remonte au 11e siècle, étoit fils de François, seigneur de La Force, qui fut tué dans son lit, avec Armand son fils aîné, pendant le massacre de la Saint-Barthélemi. Jacques, qui n'avoit que neuf ans, et qui étoit couché avec eux, se cacha si adroitement entre le corps de son père et celui de son frère, qu'il échappa au glaive des assassins. C'est lui-même qui a écrit cet événement

dans des *Mémoires* cités par l'auteur de la Henriade. Il porta les armes sous Henri IV, et servit ensuite les réformés contre Louis XIII, surtout au siége de Montauban, en 1621. L'année d'après, La Force, s'étant soumis au roi, fut fait maréchal de France, lieutenant-général de l'armée de Piémont, et son marquisat fut érigé en duché. Comme en vertu de son traité il toucha deux cent mille écus, les huguenots se plaignirent de lui, comme d'un traître qui les sacrifioit à son ambition et à son avarice. Mais leurs plaintes étoient injustes. Le bâton de maréchal étoit dû à ses services, et l'argent étoit moins le prix d'un perfide qui se vend, qu'un dédommagement des charges dont le roi l'avoit dépouillé. La Force prit Pignerol, et défit les Espagnols à Carignan en 1630. Quatre ans après, il passa en Allemagne, fit lever le siége de Philisbourg, secourut Heidelberg, et prit Spire en 1635. Sa terre de la Force en Périgord fut érigée en duché-pairie l'an 1637. Il s'y retira après avoir rendu des services importans à l'état, et mourut plein de jours et de gloire, en 1652, à 89 ans.

II. FORCE (Armand NOMPAR DE CAUMONT, duc de la), fils du précédent, et maréchal de France comme lui, ne fut pas moins estimé que son père. Il obtint le bâton en 1652, pour avoir servi avec distinction contre les huguenots. Au combat de Ravon, il défit deux mille Impériaux, et fit prisonnier Colloredo leur général. Il mourut en 1675, à 93 ans. Une longue vie sembloit être le partage de cette famille illustre. Il avoit un frère dont les descendans existent. *Voyez* MELON.

* III. FORCE (Charlotte-Rose DE CAUMONT de la), de l'académie des Ricovrati de Padoue, née au château de Casenove près d'Albi en 1650, petite-fille de Jacques de La Force, morte à Paris en 1724, écrivit en vers et en prose. On a d'elle, dans le premier genre, une *Epître à madame de Maintenon*, que les meilleurs poëtes du temps n'auroient pas désavouée, et un *Poëme* dédié à la princesse de Conti, sous le titre de *Château en Espagne*, qui ne manque ni d'imagination ni de talent. On connoît d'elle, dans le second genre, I. *Histoire secrète de Bourgogne*, 2 vol. in-12, roman assez bien écrit, Paris, 1691, et réimprimée, 1782, en 3 vol. in-12. II. *Histoire de Marguerite de Valois*, en 4 volumes in-12, Paris, 1719, réimprimée, 1783, en 6 vol. in-12. III. *Les Fées, Contes des Contes*, sans nom d'auteur, in-12. IV. *Mémoires historiques de la duchesse de Bar, sœur de Henri IV*, Amsterdam, 1709, 1 vol. in-12. V. *Gustave Wasa*, in-12. Le fond de presque tous les ouvrages de mademoiselle de La Force est historique; mais la broderie en est entièrement romanesque. Elle avoit épousé en 1687 Charles de Brion; leur mariage fut déclaré nul au bout de dix jours.

IV. FORCE. *Voyez* PIGANIOL DE LA.....

* FORCELLINI (Ægidio), né dans le territoire de Triviginiano en 1688, fit ses premières études au séminaire de Padoue, où il eut pour maître le célèbre Facciolati, qui l'employa dans les corrections et augmentations à faire au fameux Calepin. Ce travail fut terminé en 1718; dans cette même année Forcellini commença son grand Lexique sous la direction du même Facciolati. Il compulsa et revit avec le plus grand soin tous les anciens grammairiens, les auteurs latins, et consulta tous les recueils d'inscriptions anciennes publiés jusqu'à ce temps. On trouve dans ce Lexique l'explication en ita-

lien des mots latins correspondans aux mots grecs. Cet ouvrage vraiment classique est enrichi de deux tables très-étendues, l'une des mots barbares, et l'autre des auteurs et des éditions. Il est intitulé *Totius latinitatis Lexicon, consilio et curâ Jacobi Facciolati, operâ et studio Ægidii Forcellini, alumni seminarii Patavini lucubratum*, Patavii, typis seminarii, 1761, 4 vol. in-fol. Forcellini mourut dans sa patrie en 1768.

* FORD (Jean), poëte dramatique du 17e siècle, dont on a diverses pièces imprimées entre les années 1636 et 1639. On ignore les époques de sa naissance et de sa mort.

* FORDUN (Jean de), historien écossais du 14e siècle, a donné une *Histoire d'Ecosse*, qui a été imprimée par Hearne à Oxford en 5 vol. in-8°, et par Goodal à Edimbourg, 1 vol. in-fol.

I. FORDYCE (David), professeur de philosophie au collége d'Aberdeen, mort en 1755, est connu par un traité de *Philosophie morale*, où l'on trouve des réflexions profondes.

† II. FORDYCE (Jacques), savant théologien, né en 1720 à Aberdeen, mort en 1796, élève de l'université d'Aberdeen, d'abord ministre de Brechin, passa ensuite à Alloa, où il se fit un nom par d'éloquens sermons. On en distingue particulièrement un qui fut prêché à l'assemblée générale de l'Église d'Écosse *sur la folie, l'infamie, et la misère des plaisirs défendus*. L'université de Glascow lui conféra le doctorat pour cet excellent discours. En 1762 il fut assistant du docteur Lawrence, à qui il succéda. L'éloquence de Fordyce lui attira toujours une grande affluence d'auditeurs. En 1782 il alla à Bath, où il resta jusqu'à sa mort. Les principaux ouvrages qu'il a publiés sont, I. Un *Sermon sur l'éloquence de la chaire*, qui se trouve imprimé avec ceux de son frère Théodore. II. Des *Sermons adressés aux jeunes personnes du sexe*, 2 vol in-12, traduits en français par le libraire Robert Etienne, Paris, 1778, in-12. III. D'autres *Sermons adressés aux jeunes hommes*, 2 vol. IV. Des *Discours sur la divinité*. V. Un vol. de *Poésies*. VI. Des *Sermons détachés*.

* III. FORDYCE (George), célèbre médecin, neveu du précédent, né près d'Aberdeen en 1736, mort en 1802, élève de l'université d'Aberdeen, où il prit le degré de maître-ès-arts à 14 ans. L'année suivante il fut placé chez un oncle qu'il avoit à Uppingham au comté de Rutland, il y exerça la chirurgie et la pharmacie. Il passa ensuite à Édimbourg, puis à Leyde, où il fut reçu docteur en 1758. L'année suivante il s'établit à Londres, et y donna des cours de matière médicale et de médecine pratique. Fordyce acquit par ces cours une réputation à laquelle nul autre médecin de son temps ne put atteindre. En 1770 il fut nommé médecin de l'hôpital de Saint-Thomas, et en 1776 membre associé de la société royale. Enfin, en 1787, il fut élu *speciali gratiâ* membre du collége de médecine. C'étoit une distinction sans exemple. Le docteur Fordyce est connu par ses *Essais sur la fièvre*; Un *Essai sur la digestion*; Des *Elémens de médecine pratique*, et des *Mélanges*. Il fut aussi un habile chimiste, et a publié des *Elémens* d'agriculture et de végétation.

† FOREIRO *ou* FORERO (François), en latin *Forerus*, dominicain de Lisbonne, mort au couvent d'Almeida le 10 janvier 1587, fut un des trois théologiens choisis pour travailler au *Catéchisme du con-*

cile de Trente, où il avoit fait admirer son talent pour la chaire. On a de lui, I. Un savant *Commentaire sur Isaïe*, in-fol., qu'on a inséré dans le Recueil des Grands critiques...... (*Voyez* FOSCARARI.) II. *Catechismus ex decreto concilii Tridentini*, Romæ, 1566, in-fol., et Paris, 1567, in-8°, souvent réimprimé.

† I. FOREST (Pierre), savant médecin, plus connu sous le nom de *Forestus*, né à Alcmaër en 1522, d'une famille noble, étudia et pratiqua la médecine en Italie, en France et dans les Pays-Bas, où il mourut en 1597, à 75 ans. Ses différens ouvrages, après avoir été imprimés séparément, ont été réunis sous ce titre : *Observationum et curationum medicinalium ac chirurgicarum opera omnia*, Rhotomagi, 1653, 4 tom. en 2 vol. in-fol.

II. FOREST (Jean), peintre du roi, né à Paris en 1636, mort dans la même ville en 1712, étoit un excellent paysagiste, et joignoit à ce talent beaucoup d'esprit et un caractère plaisant. Il fit le voyage d'Italie, où Pierre-François Mola lui donna des préceptes dont il sut bien profiter; et il étudia le coloris dans les ouvrages du Titien, du Giorgion et des Bassan. On remarque dans ses tableaux des touches hardies, de grands coups de lumière, de savantes oppositions de clair et d'ombre, un style élevé, de beaux sites, et des figures bien dessinées.

III. FOREST (la). *Voyez* CLERC, n° III.

I. FORESTI *ou* FORESTA (Jacques-Philippe de), plus connu sous le nom de Philippe de Bergame, sa patrie, entra dans l'ordre des augustins, et s'y distingua. Il mourut à Bergame en 1520, âgé de 86 ans, après avoir publié une *Chronique* depuis Adam jusqu'en 1503, et continuée depuis jusqu'en 1535, Paris, 1535, in-fol. Ce n'est qu'une informe compilation des historiens les plus crédules. On a encore de Foresta, I *Confessionale* ou *Interrogatorium*, Venise, 1487, in-fol. II. Un *Traité des Femmes illustres*, Ferrare, 1497, in-folio, en latin.

* II. FORESTI (Antoine), jésuite italien, qui vivoit dans le 17e siècle, est connu par sa *Mappemonde historique*; malgré son inexactitude, on doit savoir gré à l'auteur qui osa le premier entreprendre une Histoire universelle de tous les royaumes du monde. Il n'en fit paroître que six volumes; les quatre suivans qui contiennent l'histoire des rois d'Angleterre, d'Écosse, de Suède, de Danemarck, des ducs d'Holstein et des comtes de Gueldre, sont de la façon du célèbre Apostolo Zeno qui ne dédaigna pas de s'occuper de cet ouvrage. Le 11e, qui traite des califes, est du marquis Dominique Suarez; le 12e, qui concerne la Chine, du docteur Silvio Grandi. Cette Histoire fut réimprimée en 1737 en 15 volumes sous le titre : *Mappamondo istorico, ossia esattata narrazione di tutti gli imperi del mondo e de' fatti piu illustri della moderna storia sacra e profana.* Ce jésuite est encore auteur des ouvrages suivans : I. *I Conforti celesti inviati alle milizie cristiane della sacra lega*, Parme, 1686. II. *Il sentiero della sapienza mostrato a' giovani studenti*, Parme, 1689, et Venise, 1703. III. *La strada al santuario mostrata a' cherici, i quali aspirano al sacerdozio*, Modène, 1699 et Rome, 1710.

* I. FORESTIER (N. le), moine de l'ordre des célestins, qui vivoit au commencement du 16e siècle. Il a écrit quelques vers en l'honneur de la Sainte Vierge, imprimés,

selon La Croix-du-Maine, à Rouen et ailleurs l'an 1521, ou environ.

* II. FORESTIER (Antoine), en latin, *Silviolus*, né à Paris, y florissoit vers l'an 1540. La Croix-du-Maine lui attribue plusieurs comédies françaises qui n'ont point été imprimées, et dont les titres même ne sont point parvenus jusqu'à nous. La Monnoye, qui pense que cet auteur étoit le même que le précédent, prétend qu'il ne vécut pas au-delà de l'année 1520.

* III. FORESTIER (Mathurin-Germain le), né à Paris le 22 novembre 1697, entra dans l'ordre des jésuites en 1717, et fut bientôt élevé aux premiers emplois. Il obtint à Rome la charge de censeur et reviseur des livres de la société et celle de théologien de son général. En 1766, envoyé par ses supérieurs à Londres, pour apaiser les prétendus créanciers du fameux jésuite La Valette, il suivit pendant deux ans cette affaire avec tant de dextérité et de bonheur, qu'il vint à bout de l'arranger. De retour à Rome, il rentra dans ses emplois, qu'il conserva jusqu'à l'extinction de son ordre. Il mourut dans cette ville en 1778.

† IV. FORESTIER (Pierre), savant chanoine d'Avalon, mort dans cette ville en 1723, à 69 ans, est auteur de 2 vol. d'*Homélies*, et de quelques autres ouvrages, dont les meilleurs sont l'*Histoire des Indulgences et des Jubilés*, in-12, et les *Vies des saints Patrons, Martyrs et Evêques d'Autun*, Paris, 1713, 2 part. in-12.

* V. FORESTIER (H.), fils d'un cordonnier de la Pomeraye, département de Maine-et-Loire, fut destiné à l'état ecclésiastique ; mais la guerre civile ayant éclaté, il prit les armes, s'attacha à Stofflet, et fit toute la guerre. Après la défaite de Savenay, il resta sur la rive droite de la Loire, et seconda Puisaye dans l'organisation de la première chouannerie. Il repassa ensuite dans l'Anjou, et rejoignit Stofflet. En 1799, il fut employé comme chef de division ; mais ayant été grièvement blessé à la première affaire, il ne parut qu'à la pacification. Il fut amnistié, et vint à Paris. En 1801, il alla à Bordeaux, passa en Espagne, et se rendit à Londres. Après la rupture du traité d'Amiens, il fut chargé, avec son ami Ceris, de soulever la Guienne. Il vint à Bordeaux furtivement, et y établit une agence qui fut découverte presque en même temps que la conspiration de George. Forestier repassa en Espagne en décembre 1805. Une commission militaire, établie à Nantes, l'a condamné à mort par contumace. Il repassa à Londres en 1807 ; on assure qu'il y est mort en 1809.

* FORESTUS (Pierre), médecin hollandais, né en 1522, mort en 1597, étudia en Italie, et professa ensuite la médecine à Leyde. On a imprimé à Francfort, en 1623, ses *Observations sur la Médecine*, 6 vol. in-fol.

† I. FORGE (Jean de la) vivoit dans le 17e siècle : il est auteur de la *Joueuse dupée*, comédie en cinq actes, représentée en 1663, et du *Cercle des femmes savantes*, représenté en 1664. Ces deux comédies ont été imprimées l'année de leur représentation.

* II. FORGE (Louis de la), né à Paris dans le 17e siècle, exerça la médecine à Saumur. Partisan de Descartes, il a fait des *Notes* sur le Traité de l'Homme de ce philosophe, elles parurent avec l'ouvrage même à Amsterdam, 1677, in-4°. On a encore de lui un *Traité*, imprimé plusieurs fois, sous ce titre. *Tractatus de mente humanâ*,

ejus facultatibus et functionibus; *nec non de ejusdem unione cum corpore, secundùm principia Renati Descartes*, Parisiis, 1666, in-4°; Amstelodami, 1669, in-4°; Bremæ, 1674, in-4°, avec des sommaires et des tables.

I. FORGEOT (St.) *Voyez* FERRÉOL, n° I.

* II. FORGEOT, auteur dramatique, mort à Paris en 1798, a donné aux théâtres français et italien *Les Deux Oncles*; *Les Rivaux amis*, comédies en un acte, en vers, 1782, in-8°; *Les Epreuves*, comédie en un acte, en vers, 1785, in-8°; *Le Double Divorce*, ou *le Bienfait de la Loi*; *Le Rival confident*, comédie en deux actes, en prose, mêlée d'ariettes, 1788, et *Les Dettes*.

FORGES. *Voyez* DESFORGES-MAILLARD.

† I. FORGET (Germain), licencié en droit, et avocat au duché et siége présidial d'Evreux. Ce jurisconsulte a fait paroître, en 1574, I. un ouvrage en vers, sous le titre de *Panégyric* ou *Chant d'allégresse sur la venue du très-chrétien Henri, roi de France et de Pologne*. II. *Traité des personnes et des choses ecclésiastiques et décimales*, Rouen, 1625, in-8°.

† II. FORGET (Pierre), chevalier, sieur de Fresnes, de Beauvais et de la Picardière, conseiller du roi en ses conseils d'état et privé, l'un de ses maîtres d'hôtel, secrétaire de sa chambre et de ses finances, généalogiste de l'ordre de Saint-Michel, etc., mort en 1638. Son goût le porta, avec quelques succès, à la poésie. On a de lui, en ce genre, l'*Hymne de la reine-régente, mère du roi*, imprimée seule, in-4°, à Paris, en 1613, et depuis, avec d'autres pièces de l'auteur, dans les Délices de la poésie française, Paris, 1620, in-8°. Mais son plus important ouvrage est un recueil de quatrains politiques, philosophiques et moraux, intitulé *Les Sentimens universels*. Colletet dit qu'il en a été fait quatre éditions différentes. On n'en connoît que deux; l'une faite à Lyon, en 1636, in-8°, et l'autre, in-4°, à Paris, en 1630. Pierre Forget et Chamier dressèrent le fameux Edit de Nantes.

* III. FORGET (Jean), premier médecin de Charles IV, duc de Lorraine, suivit constamment ce prince dans tous ses voyages et dans toutes ses expéditions militaires; il en a même laissé, manuscrits, des *Mémoires* qui finissent en 1639. On a de lui, *Artis signatæ designata fallacia, sive de vanitate signaturarum plantarum*, Nanceii, 1633, in-8°. C'est une réfutation du système de Jean-Baptiste Porta, Napolitain, qui avoit trouvé des sectateurs, malgré tout le ridicule de ses écrits.

* FORLI (Jacques de), médecin du 15[e] siècle, n'est guère connu aujourd'hui que par des *Gloses* ou des *Commentaires* sur Hippocrate, Galien et Avicenne. Dans ces ouvrages, qui lui acquirent de la célébrité parmi ses contemporains, l'obscurité du style est en harmonie avec la fausseté des systèmes que l'auteur adopte.

* FORMEY (Jean-Henri-Samuel), né à Berlin en 1711, étoit conseiller privé du roi de Prusse, membre du conseil français, secrétaire perpétuel de l'académie des sciences, et, depuis 1782, directeur de la classe de philosophie de cette académie, professeur de philosophie au gymnase français, et membre de beaucoup d'académies et de sociétés littéraires. Cet écrivain fécond avoit des connoissances très-variées,

une activité infatigable, et des principes irréprochables dans la grande quantité d'ouvrages qu'il a publiés. Son style, quoique simple, n'étoit pas dépourvu d'élégance; une excellente mémoire, qui lui étoit fidèle, même dans les plus petits détails, lui fournissoit toujours des anecdotes intéressantes. Disciple et partisan zélé de la philosophie de Wolf, c'est à ses écrits qu'elle doit de s'être répandue un peu en France et dans l'étranger. De 1741 à 1753, il publia, en 6 vol. in-8°, un ouvrage intitulé *La Belle wolfienne*, dont le but étoit de faciliter à cette philosophie l'entrée chez les gens du monde par des formes agréables et séduisantes. Il a consigné plusieurs faits intéressans dans ses *Souvenirs d'un citoyen*, 2 vol., Berlin, 1789. Les principaux de ses autres ouvrages sont, I. *Conseils pour former une bibliothèque*, Francfort, 1746, 50, 51, 55, 56 et 1775, in-8°. II. *Le système du vrai bonheur*, 1750 et 1751. III. *Mélanges philosophiques*, 2 vol. in-12, Leyde, 1754. IV. *La Comtesse suédoise*, traduite de l'allemand de Gellert, Berlin, 1754, in-8°. V. *Examen philosophique de la liaison réelle qu'il y a entre les sciences et les mœurs*, 1755, in-8°. VI. L'*Abeille du Parnasse*, 10 vol. in-8°, 1750 et 1754. VII. *Abrégé du droit de la nature et des gens* de Wolf, Amsterdam, 1758, in-4°. VIII. *Eloge des académiciens de Berlin, et de divers autres savans*, 2 part. in-12, Paris, Berlin, 1757. IX. *Le Philosophe païen*, ou *Pensées de Pline*, avec un *Commentaire littéraire et moral*, 3 vol. in-12, Leyde, 1759. X. *Principes élémentaires des belles-lettres*, Berlin, 1759. XI. *Diversités historiques*, traduites du grec d'Ælien, avec des remarques, 1764, in-8°. XII. *Abrégé de toutes les sciences à l'usage des adolescens*, 8 vol. in-8°, Berlin, 1764 et 1778. XIII. *Introduction générale aux sciences, avec des Conseils pour former une bibliothèque choisie*, Amsterdam, 1764. XIV. *Discours de Gellert sur la Morale*, Berlin, 1766. XV. *Traduction française de l'Histoire des Protestans*, par Hausen, Halle, 1767. XVI. Plusieurs *articles de la grande Encyclopédie et de celle d'Yverdun*. Il a aussi donné beaucoup d'*Eloges* de différens savans. Cet écrivain est mort à Berlin le 8 mars 1797, âgé de 85 ans.

* FORMICA (Jean), de Messine, de l'ordre des mineurs conventuels de Saint-François, vivoit vers l'an 1397. Il enseigna la théologie dans plusieurs universités. On le prétend auteur de plusieurs ouvrages concernant cette science; mais les bibliographes n'en citent aucun.

† FORMOSE, évêque de Porto, succéda au pape Etienne V le 19 septembre 891. C'est le premier évêque transféré d'un autre siége à celui de Rome. Formose, déjà évêque, ne reçut point de nouvelle imposition des mains, il fut seulement intronisé. Il mourut en 896, après avoir couronné Arnoul empereur. Etienne VI, successeur de Formose, après le court pontificat de Boniface VI, fit déterrer son corps, et le fit apporter au milieu d'un concile pour le condamner. On le mit sur le siége pontifical, revêtu de ses ornemens, et on lui donna un avocat pour répondre en son nom. Alors Etienne, parlant au cadavre comme s'il eût été vivant : « Pourquoi, lui dit-il, évêque de Porto, as-tu porté ton ambition jusqu'à usurper le siége de Rome? » L'évêque de Porto, parlant par la bouche de son avocat, fut condamné. On le dépouilla des habits sacrés, on lui coupa trois doigts et ensuite la tête, et on le jeta dans le Tibre. Jean IX assembla un concile en 898, qui cassa les

articles du synode convoqué par Etienne VI, et rétablit la mémoire de Formose. *Voy*. ETIENNE, n° VII.

* FORMY (Samuel), maître en chirurgie à Montpellier, servit comme chirurgien à l'armée qui fit le siége de Paris en 1590. On a de lui, *Traité chirurgical des bandes, lacs, emplâtres, attelles et bandages*, Montpellier, 1651, in-8°.

I. FORNARI (Marie-Victoire), née à Gênes en 1562, fut mariée à Ange Strate, de qui elle eut trois garçons et deux filles, qui tous embrassèrent la vie religieuse. Après avoir perdu son mari, elle institua l'ordre des annonciades célestes. Son ordre avoit une centaine de maisons en Italie, en Allemagne, en France. Ses religieuses étoient habillées de blanc, avec un scapulaire bleu de ciel, et le manteau de même: c'est de là qu'elles avoient tiré leur nom de célestes. Elle mourut le 15 décembre 1617, à 55 ans. Sa Vie a été imprimée à Paris en 1770, in-12.

* II. FORNARI (Claire-Isabelle), dame romaine, abbesse d'un monastère de Saint-François-de-Todi, mourut en odeur de sainteté le 9 décembre 1744. On publia à Venise, en 1752, *Lettre d'une religieuse sur les vertus de Louis de Gonzague, par Claire-Isabelle Fornari*, qui l'avoit écrite par ordre de son confesseur, qui étoit jésuite. On a encore de cette religieuse des *Relations mystiques*. Le père dom Anselme Costadoni, moine camaldule, a donné à Venise, en 1768, 1781, les *Mémoires de sœur Claire-Isabelle Fornari*, qui étoient restés imparfaits par la mort du père Calogera.

* III. FORNARI (Simon), de Reggio en Calabre, qui vivoit dans le 16ᵉ siècle, a laissé, entre autres ouvrages, des *Explications* ou *Interprétations* sur le *Roland furieux* de Louis Arioste. L'abbé FORNARI, son frère, avoit écrit sur ce poëme avant lui; mais son travail s'étant perdu, Simon Fornari, pour réparer cette perte, en suivant le même plan que son frère, mit au jour ce nouvel ouvrage. On ignore l'époque de sa mort.

* FORNERET (Philippe), pasteur de Berlin en 1715, et de qui nous avons aussi un volume de *Sermons*, étoit né à Beaune en 1666. Sorti tout jeune de France, il fit ses études à Francfort-sur-l'Oder et à Lausanne. Sa première église fut celle de Kœpenick. Il est mort à Berlin en 1736.

* FORNEROD *ou* FOURNEROD (David), premier pasteur de l'église réformée française de Berlin, remplit ce ministère depuis 1672 jusqu'en 1680, où il fut appelé docteur et professeur honoraire de théologie à Lausanne. On a de lui un *Catéchisme* et quelques *Sermons*.

* FORNIER *ou* FOURNIER (Jéhan), de Montauban en Querci. Les ouvrages en vers que l'on a de cet écrivain du 16ᵉ siècle sont, I. *Epigrammes érotiques*, Tolose, in-8°, sans date. II. *Chansons lyriques en nombre de dix-neuf*, Tolose, également sans date, in-16. III. L'*Uranie au très-chrestien roi de France, Henry II du nom, etc.*, in-8°, Paris, 1555. IV. *Le premier volume de Roland furieux, premièrement composé en thuscan, par Loys Arioste, Ferrarois, et maintenant mis en ryme française, etc.*, 1555, Paris, in-4°, et Anvers, in-8°. Enfin on trouve encore quelques vers dans une *Traduction* qu'il a donnée des *Affections d'amour de Parthénius, auteur grec, jointes les narrations d'amour de Plutarche, etc.*, imprimées à Lyon

et à Paris en 1555, in-8°, et réimprimées dans cette dernière ville petit in-12, en 1797.

* FORNIVAUX (Richard de), chancelier d'Amiens sa patrie, mort vers l'an 1280, a laissé plusieurs écrits en prose, où il traite *de la Nature de l'amour, de ses divers caractères, de ses plaisirs et de ses peines*. On lui attribue aussi quelques *Chansons* assez ingénieuses.

* FORQUEVANS *ou* FOURQUEVAUX (François-Pavie, baron de), mort le 6 mars 1611, ami du poëte Régnier, qui lui dédia une de ses satires. Cet auteur en a composé lui-même plusieurs qui ont été recueillies sous le titre de l'*Espadon satirique*, imprimées d'abord sous son nom en 1619, et sous celui supposé du sieur Desternod en 1623, 1626, Lyon, in-12, et 1682, Cologne, in-16.

* FORSKAL (Pierre), naturaliste suédois, né en 1736, mort en 1763, fit ses études à Gottingen, et ensuite à Upsal où il fut élève de Linnée. En 1761 le roi de Danemarck l'envoya avec Niebuhr, et quelques autres savans, faire des découvertes en Arabie. Il mourut à Jerim. On a de lui, I. Un traité intitulé *Pensées sur la liberté civile*. II. *Descriptiones animalium et equæ in itinere orientali*, in-4°. III. *Flora egyptiaco-arabica*, in-4°. IV. *Icones rerum naturalium quas in itinere orientali depingi curavit Forskal*, in-4°.

† I. FORSTER (Jean), théologien protestant, né à Augsbourg en 1495, enseigna l'hébreu avec réputation à Wittemberg, et y mourut en 1556, à 61 ans. On a de lui un excellent *Dictionnaire hébraïque*, 1557, réimprimé en 1564, in-fol. — Il est différent d'un autre Jean FORSTER, mort en 1613, qui a laissé des *Commentaires sur l'Exode, Isaïe et Jérémie*, en 3 vol. in-4°; et *De interpretatione Scripturarum*, in-4°, Wittemberg, 1608.

† II. FORSTER (Valentin) est auteur d'une *Histoire de droit*, en latin, avec les *Vies des plus célèbres jurisconsultes*, jusqu'en 1580, temps où il écrivoit.

* III. FORSTER (Nathaniel), savant théologien, né en 1717 à Plymstock au Devonshire, mort à Westminster en 1756, élève d'abord de Plymouth, ensuite d'Eton, entra en 1733 au collége de Corpus-Christi à Oxford, où il prit ses degrés dans la faculté des arts, et fut boursier. Le premier bénéfice qu'il eut dans l'église fut le rectorat de Hethe, au comté d'Oxford. En 1750 il fut chapelain de l'évêque Butler de Derham, qui le fit son exécuteur testamentaire; en même temps il fut reçu docteur. En 1752 il fut nommé chapelain de l'archevêque Herring; en 1754 il fut chanoine de l'église de Bristol, et l'année suivante, prédicateur de Rolls, et chapelain du roi. Ses ouvrages sont, I. *Réflexions sur l'antiquité, etc. d'Egypte*. II. *Platonis dialogi quinque*, 1745, III. *Appendix Liviana*, 1746. IV. *Popery destructive of the evidence of christianity*: c'étoit un sermon. V. Une *Dissertation sur ce que Josephe dit de J. C.* VI. *Biblia hebraïca*, sine punctis, in-4°. VII. *Traité du mariage des mineurs*, in-8°.

† IV. FORSTER (George), célèbre naturaliste, né à Dantzick en 1729, fils d'un ministre protestant, mort à Paris le 13 mars 1794, fit dans sa jeunesse de grands progrès dans les langues anciennes et modernes; en 1748 il entra à l'université de Halle; il passa ensuite à Dantzick, et s'y livra à la prédica-

tion; puis il alla en Russie, dans l'espoir d'obtenir une place considérable; mais n'ayant pas réussi, il se rendit en Angleterre, et en 1772 il s'embarqua pour suivre Cook dans son 2e voyage autour du monde. A son retour il publia en anglais et en allemand une très-bonne relation de cette expédition célèbre. Ayant éprouvé des injustices à Londres, il vint à Paris, où les naturalistes les plus distingués l'accueillirent avec empressement. Il auroit voulu s'établir en France, mais le destin l'appela successivement à Cassel, à Wilna en Pologne, et à Saint-Pétersbourg. La guerre survenue entre la Russie et la Porte fit échouer le projet d'un nouveau voyage autour du globe; et sa réputation, accrue par différens écrits dont il enrichit l'histoire naturelle et les lettres, le fit appeler par l'électeur de Mayence comme président de l'université de cette ville. Il publia en 1790 un *Voyage philosophique et pittoresque sur les rives du Rhin, dans les Pays-Bas et dans la Hollande*, traduit de l'allemand en français par M. Pougens, Paris, 1794, 2 v. in-8°. Il étoit à Mayence quand cette ville tomba au pouvoir des Français, et les patriotes mayençais s'étant formés en convention nationale, l'envoyèrent à Paris pour solliciter leur réunion à la république française. A la reprise de Mayence par les Prussiens, qui eut lieu durant sa mission, il eut le malheur de perdre tous ses effets et ses manuscrits. Le chagrin qu'il en éprouva et d'autres peines domestiques abrégèrent ses jours.

V. FORSTER. *Voy.* FOSTER.

FORSTNER (Christophe), savant allemand, né en 1598, mort en 1667, publia, dès l'âge de 19 ans, un *Ouvrage sur la politique*. Après avoir étudié en Allemagne, il alla en Italie, où Jean Cornaro, doge de Venise, le goûta tellement, qu'il l'honora de l'ordre de Saint-Marc. Forstner vint ensuite en France, et retourna en Allemagne. Employé dans les négociations de la paix de Munster, il fit paroître tant de prudence et de capacité, que le comte de Trautmanndorf, plénipotentiaire de l'empereur, lui procura la qualité de conseiller aulique. Outre ses *Hypomnemata politica*, 1623, on a de lui, I. *De principatu Tiberii.* II. *Notæ politicæ ad Tacitum.* III. U*n recueil de ses Lettres sur la paix de Munster*, etc., etc.

† I. FORT (François le), d'une famille patricienne de Genève, naquit dans cette ville en 1656. Le Fort, plein d'esprit, mais vif et dissipé, négligea l'étude pour se livrer aux exercices du corps: une forte inclination pour les armes lui fit quitter la maison paternelle dès l'âge de 14 ans. Après avoir servi en Hollande comme volontaire, il eut une lieutenance dans le régiment d'un colonel allemand au service du czar. Doué d'une physionomie heureuse, il étoit en outre hardi, entreprenant, généreux, et parloit assez bien quatre ou cinq langues. Il n'étoit point savant; mais il avoit beaucoup vu, avec le talent de bien voir. Pierre-le-Grand l'aima. Les plaisirs, dit l'auteur de l'Histoire de ce monarque, commencèrent sa faveur, et les talens la confirmèrent. En 1696 il eut la conduite du siége d'Azof. Il y montra tant d'habileté dans l'art de la guerre, que le czar lui donna le commandement général de ses troupes de terre et de mer, et le fit son premier ministre d'état, avec la qualité d'ambassadeur et de plénipotentiaire dans toutes les cours étrangères. Le Fort eut part à tous les changemens par lesquels Pierre Ier donna une nouvelle vie à son

empire. Grand et bien fait, toujours libéral, souvent prodigue, Le Fort avoit la physionomie heureuse, le caractère agréable, l'humeur conciliante, le ton persuasif, et c'étoit à lui que s'adressoit Catherine lorsque, seule, elle ne pouvoit venir à bout de distraire l'empereur, ou de calmer les emportemens auxquels il étoit sujet : cette ressource lui fut ravie trop tôt, et Le Fort mourut à Moscou en 1699. Le czar, pénétré de sa perte, lui fit des obsèques magnifiques et y assista.

* II. FORT *dit* JANFORTIUS (Raimond-Jean), médecin, né à Vérone de parens pauvres, ne dut qu'à son mérite et à ses talens la réputation et la fortune dont il a joui pendant sa vie. Il exerça successivement son art à Venise, à Vienne et à Padoue, et mourut dans cette dernière ville, en 1678, âgé de 75 ans. Ce médecin est auteur de plusieurs ouvrages de pratique, I. *Consilia de febribus et morbis mulierum facilè cognoscendis et curandis*, Patavii, 1668, in-fol. II. *Consultationum et responsionum medicinalium centuriæ quatuor, tomus primus*, Patavii, 1669, in-fol.; Genevæ, 1677, in-fol., avec le *Traité* précédent, *ibid.*, 1681, in-fol. *Tomus alter*, Patavii, 1678, in-fol.

* III. FORT (Jean-Amédée le), célèbre médecin de Genève, né dans cette ville en 1683, y pratiqua son art avec autant de talens que de succès. On a de lui, I. *Méthode simple et facile pour guérir quelques maladies, tant internes qu'externes*, Genève, 1708, in-12. II. *Epistola de tumore singulari imum ventrem occupante*, Genevæ, 1712, in-12. III. *De la ponction du périnée*, Genève, 1719, in-12.

* IV. FORT (le). *V*. MORINIÈRE.

* FORTE (Léonard), de Rome, célèbre mathématicien du 16e siècle, a publié à Venise un *Traité de l'art militaire*, avec figures.

† FORTESCUE (Jean), lord, chef de justice, et grand-chancelier d'Angleterre vers 1460, sous le règne de Henri VI, publia plusieurs ouvrages estimés des Anglais, sur *la loi naturelle*. Son livre en faveur des *Lois d'Angleterre* fut imprimé seulement en 1599, et reparut ensuite à Londres en 1616, in-8°, avec les notes de Jean Selden. Il y en a encore une autre édition avec les notes et observations d'Edouard Waterhusius, Londres, 1663, in-fol. L'*Epitaphe* de Fortescue est un jeu de mots sur son nom et sur son état; on en jugera par le dernier vers qui est ainsi :

Fortè bonis scutum, fontibus et scutica.

Voyez ALAND.

* FORTI (Gaétano), prélat, considéré à la cour de Rome pour son savoir et sa probité, né d'une illustre famille de Pescia en Toscane, sur la fin du 17e siècle, passa la plus grande partie de sa vie à Rome, et fut un des premiers avocats de son temps. Il mourut dans cette ville en 1770. Outre un grand nombre de *Mémoires*, qu'il publia dans plusieurs affaires majeures, on a de lui, *Osservazioni sulla condotta tenuta dal ministro di Portogallo nel affare de' jesuiti*, Cosmopoli, 1760.

I. FORTIGUERRA (Nicolas), cardinal, natif de Pistoie, rendit de grands services aux papes Eugène IV, Nicolas V, Pie II, et Paul II. Il commanda l'armée du saint-siége avec succès, et mourut à Viterbe, le 21 décembre 1473, à 55 ans.

† II. FORTIGUERRA (Nicolas), de la même famille que le précédent, chanoine à Naples, mort en 1735,

à 61 ans, étoit arrivé par degrés à la plus haute prélature sous Clément XI, et il espéroit que Clément XII, qui aimoit les poëtes et la poésie, lui accorderoit le chapeau de cardinal. Ce pontife l'en flatta plusieurs fois, et trouvoit toujours de nouvelles raisons pour éloigner les espérances qu'il lui avoit données. L'oubli que le pape fit encore de Fortiguerra dans une dernière promotion, le laissant sans espoir, il s'abandonna au chagrin, et une maladie de langueur le conduisit au tombeau. Comme il touchoit à sa dernière heure, le souverain pontife envoya un de ses camériers le visiter de sa part, l'encourager, et lui promettre encore cette pourpre si ambitionnée. A cette promesse, le malade se retourne, lève le drap qui le couvroit, et faisant un éclat pareil à celui du Truncus Ficulnus d'Horace, il dit à l'envoyé : «*Eccovi la risposta : Buon viaggio e per lei e per mi.*» Sa maison étoit le rendez-vous de tout ce que Rome possédoit alors de plus excellens littérateurs, et leurs conversations ne rouloient que sur la littérature. Un jour on disputoit sur la prééminence entre Le Tasse et l'Arioste : l'un et l'autre trouvèrent des partisans dans cette assemblée. Fortiguerra étoit pour Le Tasse ; et voulant prouver combien il étoit facile, avec de l'imagination, de réussir, au moins jusqu'à un certain degré, dans le genre de l'Arioste, il composa un *Poëme* en trente chants, qui fut commencé et fini en très-peu de temps. C'est le *Ricciardetto*, publié en 1738, in-4° ; et à Paris, 1768, 3 volumes in-12; ouvrage héroïco-burlesque, où l'auteur respecte peu la pudeur. Il parut pour la première fois en 1513, sous le nom de *Carteromaco*, qui est celui de Fortiguerra tourné en grec. A l'exemple de l'Arioste, il s'est livré à toute son imagination. Il règne dans son poëme un désordre et une bizarrerie qui jettent le lecteur dans une contention d'esprit continuelle, et qui en rendroient la lecture insoutenable, sans le génie, les plaisanteries agréables et la versification aisée qui le distinguent. On l'a imité en vers français en 1766, Liège, 2 vol. in-8°, par Dumourier, et par Mancini Nivernois, Paris, 1796, 2 vol. in-8°. On a encore de Fortiguerra une *Traduction de Térence*, en vers italiens, Urbin, 1736, in-fol., figures, avec le texte latin. — Il y a eu aussi un Scipion FORTIGUERRA, mort en 1513, habile philologue dont on a plusieurs ouvrages, dans lesquels il prenoit le nom de Scipio Carteromachus. Cet auteur étoit fort estimé du fameux Erasme.

* FORTIN (Pierre), seigneur de la Hoguette en Normandie, président de l'élection de Falaise, anobli par le roi Henri IV, en 1590, pour services rendus lors de la réduction de cette ville, est auteur du *Testament ou conseils fidèles d'un bon père à ses enfans*, dont la dixième édition, qui parut en 1661, prouve le succès. On a encore de lui les *Elémens de la politique selon les principes de la nature*, réimprimés à Paris, 1663, in-8°. Hardouin FORTIN de la Hoguette, successivement archidiacre de Paris, évêque de Saint-Brieux et de Poitiers, puis archevêque de Sens, où il mourut en 1715, étoit l'un des fils de cet écrivain.

* FORTINO (Onuphre), de Palerme, né en 1635, philosophe et médecin célèbre de son temps, a donné, *De naturâ et salubritate aëris Panormitani ;* et d'autres ouvrages.

* FORTIS (Albert), auteur de plusieurs *Ouvrages*, qui lui assurent un rang distingué parmi les physi-

ciens du 18ᵉ siècle, mort bibliothécaire et secrétaire de l'institut national de la république italienne le 12 octobre 1803, réunissoit de grandes connoissances littéraires et historiques à celles de la physique et de l'histoire naturelle. Les circonstances orageuses de sa patrie l'avoient conduit en France, et il fit un assez long séjour à Paris avant de retourner à l'institut de Bologne.

† I. FORTIUS (Joachim) *ou plutôt* STERCK, philosophe et mathématicien, plus connu sous le nom de *Fortius Reingelbergius*, né à Anvers vers l'an 1499, enseigna la langue grecque et les mathématiques dans les Pays-Bas, en France et ailleurs. Il fut en grande considération à la cour de Maximilien Iᵉʳ, et mourut vers 1536, dans un âge assez avancé. On a de lui un grand nombre d'ouvrages estimés. Celui qui passe pour le meilleur est son Traité *De ratione studendi*, Leyde, 1622, in-8°, dans lequel il donne d'excellentes maximes pour se bien conduire dans ses études.

* II. FORTIUS *ou* ANGELO DE FORTE (Ange), médecin de Venise dans le 16ᵉ siècle, est auteur des ouvrages suivans : I. *Dialoghi*, Venise, 1553, in-8°. II. *Veritatis redivivæ militia*, Venetiis, 1539, in-8°. III. *De mirabilibus humanæ vitæ naturalia fundamenta*, Venetiis, 1543, in-8°. IV. *Trattato della prisca medicina*, Mantoue, 1555, in-8°.

FORTUNAT. *Voyez* VENANCE *et* AMALARIUS, n° I.

FORTUNATIANUS. *Voyez* CURIUS, n° II.

† FORTUNE (Mythol.), déesse, fille de Jupiter et de Némésis, elle présidoit au bien et au mal. On la représentoit aveugle et chauve, toujours debout, avec des ailes aux deux pieds, l'un sur une roue qui tourne avec vitesse, et l'autre en l'air ; quelquefois au milieu des flots agités, cherchant à fixer son pied sur un globe mobile et glissant. On l'appeloit autrement *Sort*. Elle avoit des temples superbes à Antium et à Préneste dans le pays Latin, et à Ramnus dans l'Attique. De toutes les divinités du paganisme, c'étoit la plus fantasque, la plus absolue, et la plus universelle. Tous les événemens de la vie étoient de son ressort. Elle réunissoit tous les hommes au pied de ses autels, les heureux par la crainte, et les malheureux par l'espérance. Ses caprices même étoient redoutables aux plus honnêtes gens, selon ce beau mot d'un ancien poëte : « *Legem veretur nocens, Fortunam innocens...* » Plutarque observe que les Romains eurent plus de vénération pour la fortune que pour la vertu. Ancus Marcius, quatrième roi de Rome, fut le premier qui lui fit bâtir un temple. Elle en eut depuis beaucoup d'autres dans toute l'Italie. On a remarqué que la Fortune étoit inconnue aux Grecs dans la haute antiquité, parce qu'on ne trouve son nom ni dans Homère, ni dans Hésiode. C'est que les hommes, dit Juvénal, n'avoient point encore inventé cette divinité.

* FORZADURA (André), né à Bassano en 1730, d'une famille noble, avoit des connoissances si étendues et si profondes dans le droit, que Jean Galéas Visconti, duc de Milan, le nomma son secrétaire d'état, et ensuite gouverneur du marquisat de Caravaggio. Après la mort du duc, il revint dans sa patrie en 1407, et fut professeur public en droit civil à Padoue. On a de lui un *Recueil de consultations et d'avis*, dans lequel on remarque une excellente logique,

et de profondes connoissances dans toutes les parties du droit. On ignore l'époque de sa mort.

* FORZATE (Claude), gentilhomme de Padoue, vivoit dans le 16e siècle. Il obtint des succès dans la poésie vulgaire, et on a de lui une Tragédie intitulée *Recinda ;* un livre de *Poésies*, et un autre en patois padouan, sous le nom de *Sgareggio tandarello*, Padoue, 1583, in-4°.

FOSCARARI (Gilles), dominicain bolonais, mort évêque de Modène en 1564, à 53 ans, fut un des théologiens choisis pour travailler au *Catéchisme* du concile de Trente, dont une nouvelle édition a été donnée par Foreiro. Foscarari prélat savant, pieux et charitable, trouva dans sa frugalité et sa modestie un fonds suffisant pour subvenir aux nécessités des pauvres, pour fonder une maison de filles repenties, et pour embellir son église et le palais épiscopal. Dans un temps de calamité, il vendit jusqu'à sa crosse et son anneau.

† FOSCARI (François), d'une illustre famille de Venise, dont il augmenta encore le lustre, fut, en 1415, procurateur de Saint-Marc, et nommé doge en 1423, après avoir gagné ou acheté les suffrages. Voulant se rendre redoutable à ses voisins, il fit la guerre, et soumit à la république le Bressan, le Bergamasque, Crème, Ravenne et d'autres places. Ces conquêtes coûtèrent beaucoup aux Vénitiens, qui murmuroient hautement contre lui ; il les apaisa en offrant sa démission, qu'on n'accepta point. Ses ennemis suscitèrent diverses affaires à son fils, qui fut relégué d'abord à Trévise, et ensuite deux fois à la Canée. Le dernier exil accabla de douleur le malheureux doge, qui devint hors d'état de gouverner les affaires de la république. Il fut déposé à l'âge de 84 ans, en 1457, et Pascal Maripert mis à sa place. Il mourut deux jours après. Son fils étoit mort lui-même dans sa prison : on l'avoit accusé d'avoir assassiné un sénateur. La calomnie de l'accusation ne fut reconnue qu'après sa mort.

*I. FOSCARINI (Louis), né à Venise vers l'an 1409, étudia à Padoue, où il fut reçu docteur en philosophie et en droit. De retour dans sa patrie, il y fut élevé aux premières places de la magistrature, et mourut en 1480 ou 1481. On a de lui, *Martyrium SS. Victoris et Coronæ civitatis Feltri protectorum*, *anno* 1439, traduit du grec : *Exempla rerum benè gestarum et prudenter dictarum ; Epistolarum liber de laudibus Isottæ Nogarolæ ; Trattato sopra la porpora ; Elegia ad Ludovicum Gonzagam ; Orationes*.

II. FOSCARINI (Michel), sénateur vénitien, remplit différens postes dans sa république, et mourut en 1692, à 64 ans. Il a continué l'*Histoire de Venise*, par Nani, 1696, in-4°, qui fait le tome Xe de la Collection des Historiens de Venise, 1718, in-4° : collection assez mal imprimée, mais dans laquelle on n'a fait entrer que de bons auteurs. Foscarini, ayant écrit par ordre de la république, est regardé comme un historien qui a eu de bons documens. On trouve deux de ses *Nouvelles* dans celles *degli Academici incogniti*, 1651, in-4°.

* III. FOSCARINI (Marc), patricien de Venise, grand politique et bon littérateur, naquit en 1695. Après avoir rempli différens postes dans sa république, il en fut élu doge le 28 mai 1762. On a de lui, *Trattato dell' eloquenza estemporanea utile e necessaria dimostrata agli stati liberi*, et un ouvrage sous ce titre : *Arcane Memorie*, *ossia*

segreta storia del regno di Carlo imperatore sesto di questo nome. Mais celui qui lui acquit plus de réputation, et que la mort l'empêcha de terminer, est intitulé *Della letteratura veneziana libri otto*, Podoue, 1752, 1 vol. in-fol. Dans cet ouvrage, enrichi de notes savantes, l'auteur fait l'histoire des sciences, de leur commencement, de leurs progrès et des vicissitudes qu'elles ont éprouvées dans les états de Venise.

I. FOSCO (Placide), Italien, médecin de Pie V, se distingua par sa science et par sa vertu. Il mourut à Rome en 1574. On a de lui un traité *De usu et abusu astrologiæ in arte medicâ;* ouvrage que les lumières acquises depuis ont rendu inutile.

* II. FOSCO (Palladio), humaniste de Padoue dans le 15 siècle, étoit de la famille Negri, qui prit le nom de *Fosco* pour se conformer à l'usage qui existoit alors de changer de nom. Il professa les humanités à Traou et à Capo d'Istria, où il mourut en 1520. On a de lui des *Commentaires sur Catulle*, imprimés pour la première fois à Venise en 1496, in-fol.; *De situ oræ Illyricæ*, que Jean Lucius publia avec des notes savantes, et *Iscrizioni dalmatiche*, imprimées à Venise en 1674.

*FOSSAN (le moine de), troubadour, dont on ignore la naissance et la patrie, mais qui semble avoir été de l'ordre des franciscains, montre dans ses ouvrages une dévotion pour la Vierge, semblable à celle des autres troubadours pour leurs maîtresses.

* FOSSAT (Aicarts del), troubadour, connu par une pièce curieuse, où il peint la querelle de Conrad IV et de Charles d'Anjou, qui se disputoient la couronne de Naples.

† I. FOSSE (Charles de la), peintre, fils d'un orfévre, né à Paris en 1640, fut placé d'abord chez un graveur; mais le peu de penchant qu'il avoit pour cette profession déterminant son père à cultiver les dispositions heureuses que son fils montroit pour la peinture, il le fit entrer dans l'école de Le Brun, premier peintre du roi, et l'imita si bien, que le maître ne dédaigna pas d'employer son élève dans ses grands ouvrages. Le voyage d'Italie le perfectionna, et à son retour il peignit le dôme de l'hôtel royal des Invalides, et fut regardé comme un des premiers coloristes. Il excelloit dans l'à-fresque, dans le paysage, et sur-tout dans l'histoire. Louis XIV lui accorda une pension de mille écus. Il fut reçu de l'académie de peinture, et en devint recteur et professeur, et mourut à Paris en 1716. Admirateur passionné du coloris, il méprisoit un peu trop les peintres qui n'avoient pas, dans un degré supérieur, cette belle partie de la peinture. Sa réputation l'avoit fait appeler en Angleterre, où mylord Montaigu l'occupa à décorer sa maison de Londres. Les peintures de ce grand artiste furent admirées de tous les connoisseurs. Le roi Guillaume III les étant venu voir, proposa à La Fosse un établissement très-avantageux; mais, vers ce même temps, le célèbre Mansard lui écrivit de revenir en France, où il étoit désiré. Il fit sur ses derniers jours, et dans un âge fort avancé, une *Nativité*, et une *Adoration des rois*, qui étoient dans le chœur de Notre-Dame de Paris. Ces deux tableaux ne sont point inférieurs à ses autres ouvrages.

† II. FOSSE (Antoine de la), sieur d'Aubigny, neveu du précédent, né à Paris en 1653, d'un orfévre, comme son oncle, successivement secrétaire du marquis de Créqui et du duc d'Au-

mont. Lorsque le marquis de Créqui fut tué à la bataille de Luzara, il fut chargé de porter à Paris le cœur du jeune héros, et chanta sa mort dans une pièce de vers qui nous est restée. La Fosse écrivoit purement l'italien. Une *Ode* qu'il composa en cette langue lui mérita une place dans l'académie des apatistes de Florence. Il y prononça, pour remercîment, un *Discours* en prose sur ce sujet singulier : *Quels yeux sont les plus beaux, des yeux bleus, ou des noirs?* Il avoit encore plus de talent pour la poésie française. Ses vers sont extrêmement travaillés : il avouoit lui-même que l'expression lui coûtoit plus que la pensée. On a de lui plusieurs tragédies : *Polixène; Manlius-Capitolinus; Thésée; Corœsus;* et *Callirhoé. Manlius* seul est resté au théâtre. Ce poëte, ami de J. B. Rousseau, n'est pas aussi connu qu'il devroit l'être; son mérite dramatique est bien supérieur à celui de Campistron, quant au style. On trouve dans ses pièces des tirades que ne désavoueroient pas nos grands tragiques. Son *Manlius*, regardé par les connoisseurs comme digne, à plusieurs égards, du grand Corneille (ce qui n'est pas un foible éloge), fut joué pour la première fois en 1698; il a reparu plusieurs fois sur le théâtre, et y a été remis en 1806. L'auteur avoit profité, pour cette pièce, de celle de l'Anglais Otway, qui a, ainsi que lui, pris le sujet de sa tragédie dans l'excellente Histoire de la conjuration de Venise, par l'abbé de Saint-Réal. La Fosse en a ennobli les caractères, et sur-tout celui de Manlius, qui y paroît comme un grand homme égaré par la vengeance et le sentiment profond de l'injustice, qui conspire avec grandeur, et succombe avec courage et magnanimité. L'auteur avoit toutes les qualités d'un honnête homme. Dans le cours de la vie, il étoit plus philosophe que poëte, se contentant de peu, préférant les lettres à la fortune, et l'amitié aux lettres. On a encore de lui une *Traduction*, ou plutôt une paraphrase en vers français, des Odes d'Anacréon, fort inférieure à l'original. Elle a été imprimée à Paris en 1704 et en 1706, in-12, ainsi qu'à la suite de la Traduction de madame Dacier, Amsterdam, 1716, in-8°. On trouve, après cette version, plusieurs autres pièces de poésie, dont quelques-unes sont assez bonnes, et le reste médiocre. Il mourut à Paris le 2 novembre 1708. Son théâtre est en 2 vol. in-12, Paris, 1747. Il en a paru une autre édition en 1755, qu'on a grossie, par on ne sait quel motif, de la Gabinie de Bruéys, et du Distrait de Regnard; enfin on a aussi publié, après la mort de cet auteur, sous le titre de ses *Œuvres posthumes*, un vol. in-12, contenant plusieurs pièces assez libres et la comédie de la Coquette punie. Quelques bibliographes regardent ces ouvrages comme apocryphes.

III. FOSSE. *Voyez* HAYS, n° II, *et* LAFOSSE.

FOSSÉ (du). *Voyez* THOMAS, n° XIII.

† FOSTER (Jacques), célèbre ministre non-conformiste, né à Exeter en 1697, mort en 1753, élève de Hallet. Foster commença à prêcher en 1718; mais les disputes qui s'élevèrent alors sur la doctrine de la Trinité l'obligèrent de se retirer au port de Milborne, au comté de Sommerset, et ensuite à Trowbridge, au comté de Wilts. Là il changea de parti, et en 1724 il fut nommé successeur du docteur Jean Gale à l'assemblée de Londres. En 1741 il succéda au docteur Jérémie Hunt, supérieur de la congrégation de Pinners-Hall. En 1748, l'université d'Aberdéen lui conféra le doctorat. Le

docteur Foster étoit savant ; il se fit tant d'honneur dans la chaire, que Pope, dans l'épilogue de ses satires, a fait de lui une mention très-honorable. Ses ouvrages sont, I. *Défense de la révélation*, contre Tindal. II. *Traité de l'Hérésie*, contre le docteur Stebbing. III. *Discours sur la religion naturelle et sur les vertus sociales.*

* II. FOSTER (Samuel), mathématicien anglais, né au comté de Northampton, mort en 1652, élève du collége Emmanuel à Cambridge, où il fut reçu maître-ès-arts. En 1636, nommé professeur d'astronomie du collége de Gresham, il fut un des premiers membres de cette société savante, qui depuis prit le nom de Société royale. Les principaux ouvrages de Foster sont, I. *Traité de Gnomonique.* II. *Description de plusieurs instrumens de son invention, ou approuvés par lui.* III. Des *Mélanges.*

* III FOSTER (Jean), savant théologien anglais, né en 1731 à Windsor, mort à Spa en 1773, élève d'Eton, d'où il fut envoyé au collége du roi à Cambridge. Il fut ensuite adjoint au collége d'Eton, et en 1765 il en devint maître. Ses infirmités l'obligèrent à résigner cette place ; et en 1772, il obtint un canonicat de Windsor. L'année suivante il alla pour sa santé à Spa, où il mourut. On a de lui, I. *Essai sur la nature de l'accent et de la quantité, avec leur usage et leur application à la prononciation de l'anglais, du latin et du grec*, in-8°. II. *Dissertation sur la morale et la doctrine d'Epicure et des stoïciens*, qui a concouru pour les prix à Cambridge.

*IV. FOSTER (Michel), savant jurisconsulte anglais, né en 1689 à Malborough, au comté de Wilts, mort en 1763, élève de l'école libre de Malborough, puis du collége d'Exeter à Oxford, entra en 1707 au collége de justice de Middle-Temple ; et, après y avoir fait les études convenables, il fut appelé au barreau en 1735. Foster, nommé greffier de Bristol, publia la même année un pamphlet intitulé *Examen du système de la puissance de l'Eglise.* En 1745, élu l'un des juges du banc du roi, il devint chevalier. En 1762 il publia un *Rapport de la procédure de la commission pour le procès des rebelles du comté de Surrey en* 1746.

* I. FOTHERGILL (George), savant théologien, né en 1705 dans le Westmorland, mort en 1760, élève de l'école de Kendal, d'où il passa au collége de la Reine à Oxford, où il fut boursier et professeur. En 1751, principal d'Edmund-Hall, il obtint le vicariat de Brambey, au comté de Hampt. On a de lui deux vol. de *Sermons.*

* II. FOTHERGILL (Samuel), frère de Jean, médecin, mort en 1733, zélé quaker, qui voyagea beaucoup en Angleterre et en Amérique pour la propagation de sa secte. Il s'est rendu célèbre par sa piété et la régularité de sa vie, qui fut toujours exemplaire.

† III. FOTHERGILL (Jean), célèbre médecin anglais, de la société royale de Londres, de celle de médecine de Paris, de la secte des quakers, né le 8 mars 1712, mort à Londres le 26 décembre 1780, se rendit recommandable par ses découvertes en médecine, et encore plus par sa bienfaisance. Un de ses projets avoit été de proscrire la traite des nègres. Au lieu de transplanter ces malheureux dans un climat étranger, il auroit voulu qu'on eût fait cultiver la canne à sucre en Afrique. Plusieurs autres vues favorables à l'humanité méri-

tèrent qu'on gravât sur son tombeau cette épitaphe aussi simple que vraie : « Ci-gît le docteur Fothergill, qui dépensa deux cent mille guinées pour le soulagement des malheureux. » C'est à ses dépens que furent imprimés la *Bible* traduite sur l'hébreu et sur le grec, par le quaker Antoine Purver, 1764, 2 vol. in-fol. et le *nouveau Testament*, avec les notes de l'évêque Percy, 1780.

I. FOUCAULT (Louis de), comte du Daugnon, d'abord page du cardinal de Richelieu, s'attacha au duc de Frousac, qui commandoit les flottes de France, servit sous lui avec le rang de vice-amiral au combat donné devant Cadix en 1640, et se saisit, après la mort du duc, de la forte place de Brouage, dont il étoit gouverneur. En la remettant, Foucault reçut pour récompense le bâton de maréchal de France le 20 mars 1653. Il mourut en octobre 1659, âgé d'environ 43 ans, avec la réputation d'un homme avide de gloire et d'argent. Il ne laissa que des filles; mais son frère continua cette famille qui remonte au 13e siècle.

II. FOUCAULT (Nicolas-Joseph), Parisien, honoraire de l'académie des belles-lettres, successivement intendant de Montauban, de Pau et de Caen, travailla par-tout pour le bien de l'état et des lettres. Il découvrit, en 1704, l'ancienne ville des Viducassiens, à deux lieues de Caen, au village de Vieux, et en fit passer une relation exacte à l'académie des belles-lettres. Il avoit fait la découverte, quelque temps auparavant, du précieux ouvrage *De Mortibus persecutorum*, attribué à Lactance, et qu'on ne connoissoit que par une citation de saint Jérôme. Ce fut sur ce manuscrit, trouvé à l'abbaye de Moissac en Querci, que le savant Baluze le publia. Foucault mourut le 7 février 1721, âgé de plus de 80 ans.

* I. FOUCHER, historien, né à Chartres en 1059, et mort à Jérusalem en 1127. Son *Histoire de la première croisade*, un peu mieux écrite que celle de Gaultier, est plus détaillée, et plus exacte pour les faits, dont la plupart s'étoient passés sous les yeux de l'auteur. Les abréviateurs anonymes de Foucher ont quelquefois altéré la vérité de son histoire; mais ils ont corrigé et embelli son style, ce qui est une foible compensation.

† II. FOUCHER (Simon), né à Dijon en 1644, mort à Paris en 1686, fut un défenseur de l'ancienne philosophie. On lui doit, I. *Dissertation sur la recherche de la vérité*, suivie d'un *Examen des sentimens de Descartes*, Paris, 1687, in-12. II. *Histoire de la philosophie académicienne*. III. *Dissertation sur la conception de la Vierge*, Paris, 1756, in-12. IV. *Nouvelle façon d'hygromètre*, Paris, 1672, in-12, et plusieurs autres ouvrages.

† FOUCHER (l'abbé Paul), secrétaire du duc d'Orléans, de l'académie des inscriptions et belles-lettres, né à Tours en 1704, entra à l'Oratoire en 1718. Il quitta cette congrégation, devint précepteur de MM. de Chatellux, et ensuite du jeune duc de La Trémouille, dans l'hôtel duquel il passa le reste de sa vie, terminée en avril 1779. L'abbé Foucher cultiva d'abord les sciences exactes, et donna une *Géometrie métaphysique*, ou *Essai d'analyse sur les élémens de l'étendue bornée*, Paris, 1758, in-8°. Il se tourna ensuite du côté de l'érudition, et obtint des succès. Son traité historique *de la Religion des anciens Perses*, divisé en plusieurs mémoires imprimés dans différens volumes du Recueil de l'académie des belles-lettres, prouve son savoir et sa sagacité. Ce sont des recherches curieuses et neuves sur un sujet traité jusqu'a-

lors très-imparfaitement. La religion des Perses, qui lui avoit paru d'abord digne d'être distinguée des autres fausses religions, ne se montra à lui, lorsqu'il eut lu le Zenda-Vesta, que ce qu'elle est réellement, un amas de rêveries, mêlé de quelques bons préceptes de morale.

† FOUCHY (Jean-Paul GRAN-JEAN de), auditeur des comptes et secrétaire perpétuel de l'académie des sciences, étoit né à Paris le 17 mars 1707. Dans ses nombreux *Mémoires sur l'astronomie*, il chercha les moyens d'observer avec justesse en se passant d'instrumens coûteux ou difficiles, et y réussit. Un accident singulier précéda sa mort. Saisi d'un étourdissement, il fit une chute, et le lendemain, ayant repris sa connoissance entière, jouissant de toute sa tête, il s'aperçut que si les organes de la voix, qui avoient été embarrassés pendant quelque temps, étoient devenus presque libres, ils avoient cessé d'obéir à sa volonté; que lorsqu'il vouloit énoncer un mot, sa bouche en prononçoit un autre; en sorte que dans le moment où il avoit des idées nettes, ses paroles étoient sans suite. Lui-même rendit compte de cet accident dans les Mémoires de l'académie; il y détailla tous les symptômes, toutes les particularités de ce phénomène avec une indifférence stoïque. On voit par ces détails, qu'au milieu même de ces symptômes si effrayans qui le menaçoient pour le reste de sa vie d'une existence pénible et et humiliante, au lieu de s'affliger de ses maux, il ne songeoit qu'à les observer.

† I. FOUCQUET (Nicolas), marquis DE BELLE-ISLE, fils d'un conseiller d'état, d'une famille ancienne, originaire de Normandie, naquit en 1615. Sa mère, Marie de Maupeou, femme d'une piété éminente et d'une charité extrême, mourut en 1681, à 91 ans, regardée comme la mère des pauvres, auxquels elle faisoit distribuer de l'argent et des remèdes, est auteur d'un ouvrage très-répandu, sous le titre de *Recueil de préceptes choisis, expérimentés et approuvés*, Ville-Franche, 1665, in-12, réimprimé sous celui de *Remèdes faciles et domestiques*, 2 vol. in-12.

† II. FOUCQUET (Nicolas), fils du précédent, donna dès son enfance des marques de son esprit. Reçu maître des requêtes à vingt ans, et procureur-général du parlement de Paris à trente-cinq, la place de surintendant des finances lui fut donnée en 1653, dans un temps où elles avoient été épuisées par les dépenses des guerres étrangères et civiles, et par la cupidité de Mazarin. Foucquet auroit dû les ménager; il les dissipa et en usa comme des siennes propres. Il dépensa près de trente-six millions d'aujourd'hui à faire bâtir sa maison de Vaux. Ses déprédations, les alarmes que donnoient les fortifications de Belle-Isle, l'idée qu'on insinua au roi qu'il vouloit se faire duc de Bretagne et des îles adjacentes, et qu'il cherchoit à gagner des partisans par ses profusions, les tentatives qu'il avoit faites sur le cœur de madame de La Vallière, tout servit à irriter Louis XIV contre son ministre. Le 20 août 1661, Foucquet donna à ce prince et à la reine mère une fête magnifique dans sa maison de Vaux, aujourd'hui appelée Villars. On y joua les Fâcheux de Molière. Pellisson composa le prologue en vers, à la louange du roi. Ce prologue plut beaucoup à Louis XIV, qui n'en fut pas néanmoins plus favorablement disposé pour l'auteur ni pour celui qui donnoit la fête; on vouloit même les faire arrêter avant qu'elle fût finie. Louis XIV vit avec peine que Vaux étoit supérieur en beauté à Saint-Germain et à Fon-

tainebleau. Les ennemis de Foucquet lui firent remarquer les armes et la devise du maître de la maison. C'étoit un écureuil avec ces paroles : *Quò non ascendam ?* « où ne monterai-je point ? » L'écureuil étoit peint presque par-tout, poursuivi par une couleuvre, qui étoit les armes de Colbert. Louis XIV crut devoir dissimuler encore quelque temps. Enfin on attira le surintendant à Nantes, et on l'arrêta le 7 septembre 1661. Lorsque sa vertueuse mère apprit la détention de son fils, elle fit taire la tendresse maternelle, et s'écria en se mettant à genoux : « C'est maintenant, ô mon Dieu, que j'espère de son salut ! Foucquet s'étoit défait fort imprudemment, quelque temps auparavant, de sa charge de procureur-général, dont il avoit fait porter le prix (douze cent mille livres), à l'épargne. Son procès lui fut fait par des commissaires qui le condamnèrent, en 1664, pour crime d'état, à un bannissement perpétuel, commué en une prison perpétuelle. Ce crime est un projet vague de résistance et de fuite dans les pays étrangers, qu'il avoit jeté sur le papier quinze jours auparavant, lorsque les factions de la fronde partageoient la France, et qu'il croyoit avoir à se plaindre de l'ingratitude de Mazarin. Cet écrit, qu'il avoit entièrement oublié, fut trouvé dans ses papiers. Dans un des interrogatoires qu'on lui fit subir, vous ne pouvez nier, lui dit le chancelier Le Tellier, que ce projet ne soit un crime d'état ? « Un crime d'état, répondit-il, c'est quand on est dans une charge principale, qu'on a le secret du prince, et que tout d'un coup on se met du côté de ses ennemis ; qu'on engage sa famille dans les mêmes intérêts ; qu'on fait ouvrir les portes des villes dont on est gouverneur à l'armée des ennemis, et qu'on la ferme à son véritable maître ; qu'on porte dans le parti contraire tous les secrets de l'état ; voilà, monsieur, ce qui s'appelle un crime d'état. » Réponse d'autant plus spirituelle et plus piquante, qu'elle étoit l'histoire même du chancelier. Ce fut dans la citadelle de Pignerol qu'il fut enfermé, et il y mourut le 23 mars 1680, à 65 ans. Quelques auteurs prétendent, mais sans preuves, qu'il mourut dans le sein de sa famille, entièrement oublié. De tous les amis que sa fortune lui avoit faits, il ne lui resta que Gourville, Pellisson, mademoiselle de Scudéri, ceux qui furent enveloppés dans sa disgrace, et quelques gens de lettres qu'il pensionnoit, parmi lesquels on distingue La Fontaine qu'il avoit protégé, et qui pleura ses malheurs dans une élégie noble, belle et touchante, où il osa demander sa grace au monarque irrité. Le premier assure, dans ses Mémoires, que Foucquet sortit de sa prison quelque temps avant sa mort ; mais son témoignage a été contredit. Le second prit sa défense dans plusieurs Mémoires recueillis en quinze volumes et qui sont des modèles d'éloquence. (*Voyez* Boutauld.) Les déprédations de Mazarin firent en partie les malheurs du surintendant. Ce cardinal s'étoit approprié en souverain plusieurs branches des revenus de l'état ; mais, comme l'a dit un homme d'esprit, il n'appartient pas à tout le monde de faire les mêmes fautes. Une particularité assez singulière du procès de Foucquet, est qu'il se méprit tellement sur les dispositions de ses juges à son égard, que, quand il fallut nommer les rapporteurs, madame Foucquet la mère pria le premier président de Lamoignon de donner l'exclusion à ce même d'Ormesson qui s'acquit tant d'honneur dans cette affaire par sa courageuse indulgence envers Foucquet. Elle demanda aussi l'ex-

clusion pour Sainte-Hélène, conseiller au parlement de Rouen; en ce point elle rencontra mieux, car Sainte-Hélène conclut à la mort. On sut sans doute à la cour l'exclusion demandée par madame Foucquet pour ces deux juges, et ils y gagnèrent dans l'esprit des ministres. Le roi manda le premier président, et lui dit de nommer pour rapporteur MM. d'Ormesson et de Sainte-Hélène. Le premier président allégua la prière de madame Foucquet: « Ce sont, dit-il, les deux seuls qu'elle ait exclus. » « Elle craint, répliqua le roi, l'intégrité connue de ces magistrats, et cette crainte est une raison de plus pour les nommer. » Le premier président convint de leur intégrité; mais il représenta que comme il s'étoit fait une loi de ne jamais donner aux parties les rapporteurs qu'elles demandoient, il s'en étoit aussi fait une de ne leur jamais donner ceux qu'elles excluoient. « Que l'accusé, dit d'abord le roi, fort bien instruit par ses ministres, propose ses moyens de récusation; la chambre en jugera » : et il finit par ordonner qu'on conservât les deux exclus. Le premier président pria le roi de prendre du temps pour faire ses réflexions, avant de lui donner ses derniers ordres; le roi assura que ses réflexions étoient faites, et que sa volonté, sur cet article, seroit immuable. Le premier président fit de vifs reproches, sur cette violence, à Colbert et à Le Tellier, dont Turenne disoit, au sujet de ce procès : « M. Colbert a plus d'envie que M. Foucquet soit pendu, et M. Le Tellier a plus de peur qu'il ne le soit pas. » On prétend que Foucquet supporta les ennuis de sa prison avec résignation. C'est du moins ce que dit un poëte à un célèbre exilé:

Ainsi Foucquet, dont Thémis fut le guide,
Du vrai mérite appui ferme et solide,
Tant regretté, tant pleuré des neuf Sœurs,
Le grand Foucquet, au comble des malheurs,
Frappé des coups d'une main vigoureuse,
Fut plus content dans sa demeure affreuse,
Environné de sa seule vertu,
Que quand jadis, de splendeur revêtu,
D'adulateurs une foule importune
Venoit en foule adorer sa fortune.

La religion vint au secours de ce ministre infortuné. Il lut pendant sa prison des livres de piété; on assure même qu'il en composa quelques-uns. Il laissa deux fils, Charles-Armand, qui suit, et Louis, père de Charles-Louis-Auguste. Après sa disgrace, sa bibliothèque fut saisie et vendue; le roi en fit acheter environ treize cents volumes, et sur-tout un recueil précieux sur l'histoire d'Italie.

† III. FOUCQUET (Charles-Armand), fils du surintendant des finances, né à Paris en 1657, entra dans l'Oratoire en 1682, devenu supérieur de St.-Magloire en 1699, il fut quelque temps grand-vicaire auprès de Foucquet, son oncle, évêque d'Agde. Les abbés Bignon, Duguet, Boileau et Couet furent très-liés avec lui. Il eut l'amitié et la confiance du cardinal de Noailles. Cet homme estimable mourut à Paris, dans la maison de Saint-Magloire, le 18 septembre 1734, dans sa 77e année.

† IV. FOUCQUET (Charles-Louis-Auguste, comte DE BELLE-ISLE), petit-fils de l'infortuné surintendant des finances, et fils d'un homme qui s'étoit présenté à tout, et dont le roi n'avoit voulu pour rien, naquit à Villefranche en Rouergue, l'an 1684, de Louis Foucquet et de Catherine-Agnès de Lévis. Les livres qui traitent de la guerre, de la politique et de l'histoire furent dès son enfance ses lectures favorites. Il ne les quittoit que pour se livrer aux mathématiques, dans lesquelles il fit des progrès sensibles. A peine fut-il sorti de l'académie, avec la réputation d'un excellent tacticien et d'un pro-

fond géomètre, que Louis XIV lui donna un régiment de dragons. Il se signala au siége de Lille, y reçut une blessure, et devint brigadier des armées du roi en 1708, et mestre-de-camp-général des dragons en 1709. Dès que la paix fut signée, le comte de Belle-Isle se rendit à la cour, et y fut très-bien accueilli. La mort de Louis XIV ayant changé le système des affaires, la guerre fut déclarée à l'Espagne; le comte de Belle-Isle alors mérita d'être créé maréchal de camp et gouverneur de Huningue. Il eut la première place en 1718, et la seconde en 1719. Le duc de Bourbon ayant succédé dans la place de premier ministre au duc d'Orléans, le comte de Belle-Isle, lié avec le contrôleur-général Le Blanc, fut entraîné dans sa disgrace, et enfermé à la Bastille. Il n'en sortit que pour être exilé pendant quelque temps dans ses terres. Ce fut dans le calme de la solitude qu'il travailla à son entière justification. Il reparut à la cour; et comme il avoit l'art de se rendre nécessaire, les dignités, la fortune, la faveur et les graces volèrent au-devant de lui. Il fut fait lieutenant-général en 1731, et gouverneur de la ville de Metz et du pays Messin en 1733. La guerre venoit d'éclater; il obtint le commandement du corps d'armée qui devoit agir sur la Moselle, et s'empara de la ville de Trèves; après avoir joué un des principaux rôles devant Philisbourg, il eut, le reste de la campagne, le commandement des troupes en Allemagne. Il se rendit, l'année suivante 1735, à Versailles, moins pour y être décoré de l'ordre du Saint-Esprit, auquel le roi l'avoit nommé, que pour y être consulté par le cardinal de Fleury. Les puissances belligérantes avoient beaucoup négocié pour la paix dès le commencement de 1735. Ce fut Belle-Isle qui engagea le cardinal à ne point se désister de ses prétentions sur la Lorraine. Ce guerrier, rendu à lui-même, employa le loisir de la paix à écrire des *Mémoires* sur les pays qu'il avoit parcourus, et sur les différentes parties du gouvernement. C'est à lui qu'on dut presque toutes les ordonnances militaires qui parurent en 1737. On l'employoit dans toutes les affaires. La confiance que le cardinal de Fleury avoit dans ses talens étoit telle, que le comte ayant désiré d'être envoyé en ambassade dans une des premières cours de l'Europe, le cardinal lui répondit: « Je me garderai bien de vous éloigner, j'ai trop besoin de quelqu'un à qui je puisse confier mes inquiétudes. » Cependant, malgré la confiance du ministre, Belle-Isle n'étoit, à la mort de l'empereur Charles VI, en octobre 1740, ni maréchal de France, ni duc et pair. « La guerre seule pouvoit achever sa fortune: un lieutenant-général peut rester longtemps avec ce grade, dit Duclos, pendant la paix; et la mort du cardinal, qui ne pouvoit pas être éloignée, auroit privé Belle-Isle de son principal appui. Il en étoit très-inquiet; et consultant un jour sur sa fortune avec Chavigni, qui a passé pour un grand négociateur, celui-ci lui dit qu'il ne devoit rien attendre que de la mort de l'empereur, s'il savoit en profiter. » Il ne laissa pas échapper l'occasion; et sollicita tant le cardinal par lui-même ou par d'anciens amis, fit tant valoir les craintes qu'avoit l'Espagne, et que devoit avoir la France, de la formation d'une nouvelle maison d'Autriche, qu'il décida le ministre à la guerre. Il ne tarda pas à recueillir les fruits de ses démarches ambitieuses. En 1741, il fut honoré du titre de maréchal de France. Les faiseurs de vaudevilles ne l'épargnèrent pas. Le maréchal de Belle-Isle les méprisa; et quand ses flatteurs vouloient l'irriter contre eux, il ré-

pondoit froidement : « Je remplirois les vues de ces faiseurs de vers, si j'avois la petitesse de me fâcher de leurs bons mots. » Le cardinal de Fleury lui rendit plus de justice, en lui disant : « M. le maréchal, le bâton que le roi vous a remis aujourd'hui ne sera pas dans vos mains un ornement inutile. » Il le nomma peu de temps après ambassadeur plénipotentiaire à la diète de Francfort, pour l'élection de l'empereur Charles VII, qui fut effectivement élu le 24 janvier 1742. La magnificence qu'il étala dans cette occasion sera long-temps célèbre ; il sembloit être plutôt un des premiers électeurs qu'un ambassadeur. Il avoit ménagé toutes les voix et dirigé toutes les négociations. Le roi de Prusse, informé de tout ce qu'il avoit fait, ne put s'empêcher de s'écrier avec admiration : « Il faut convenir que le maréchal de Belle-Isle est le législateur de l'Allemagne. » Charles VII eut d'abord quelques succès, suivis de grands malheurs ; les Français furent abandonnés des Prussiens, ensuite des Saxons. Le maréchal de Belle-Isle se trouva enfermé dans Prague. Il fallut évacuer cette place, et cette opération n'étoit pas facile. Il surmonta tous les obstacles, et la retraite se fit à la fin de 1742. A la troisième marche il fut atteint par le prince de Lobkowitz, qui parut à la tête d'un corps de cavalerie, au-delà d'une plaine où l'on pouvoit donner bataille. Le prince tint un conseil de guerre, dans lequel il fut résolu de lui couper la retraite, et d'aller rompre les ponts sur la rivière d'Egra, par où les Français devoient passer. Le maréchal de Belle-Isle choisit un chemin qui eût été impraticable en toute autre saison : il fit passer son armée sur des marais glacés. Le froid fut l'ennemi le plus redoutable ; huit cents soldats en périrent ; un des otages, que le maréchal de Belle-Isle avoit amenés de Prague avec lui, mourut dans son carrosse. Enfin on arriva, le 26 décembre, à Egra, par une route de 38 lieues. Le même jour, les troupes restées dans Prague, au nombre de trois mille hommes, dont le tiers étoit malade, firent encore une capitulation glorieuse par l'intrépidité de Chevert, demeuré dans la ville pour y commander. (*Voyez* CHEVERT.) Cependant le maréchal de Belle-Isle se rendit à Francfort, où l'empereur Charles VII, qui l'avoit déjà déclaré prince du Saint-Empire, le décora de l'ordre de la Toison d'or. De retour en France, il partagea ses momens entre les affaires et les soins qu'il devoit à sa santé. Il passa de nouveau en Allemagne, et fut fait prisonnier le 20 décembre 1743, en allant prendre des relais à la poste d'Elbingerode, petit bourg enclavé dans le territoire d'Hanovre. Quoique cette détention fût contre le droit des gens, il fut conduit en Angleterre, où il resta jusqu'au 17 août de l'année suivante. Revenu en France, il fut envoyé en Provence pour repousser les Autrichiens qui l'inondoient. Il n'avoit presque ni argent ni armée. « C'étoit à lui, dit Voltaire, de réparer les maux d'une guerre universelle, que lui seul avoit allumée. Il ne vit que de la désolation : des miliciens effrayés, des débris de régimens sans discipline, qui s'arrachoient le foin et la paille. Les mulets des vivres mouroient faute de nourriture. Les ennemis avoient tout rançonné du Var à la rivière d'Argens et à la Durance. Les ressources étoient encore éloignées ; les dangers et les besoins pressoient. » Le maréchal eut beaucoup de peine à trouver, en son nom, cinquante mille écus, pour subvenir aux plus pressans besoins. Il fut obligé de faire les fonctions d'intendant et de muni-

tionnaire. Ensuite, à mesure que le gouvernement lui envoyoit quelques bataillons et quelques escadrons, il repoussoit de poste en poste les Autrichiens et les Piémontais. Enfin, après avoir couvert Castellane Draguignan et Brignoles, il chassa peu à peu les ennemis de Provence, et leur fit repasser le Var en février 1747. Après quelques succès, le vainqueur partit pour concerter à Versailles les opérations de la campagne de 1748. Le roi, qui l'avoit fait duc de Gisors en 1742, le créa pair de France. Il étoit sur le point d'exécuter un plan qui devoit le rendre maître de Turin, lorsqu'il apprit la mort de son frère, tué à la malheureuse affaire d'Exiles. Cette nouvelle l'accabla ; mais ayant surmonté sa douleur, il dit à ceux qui le consoloient : « Je n'ai plus de frère ; mais j'ai une patrie; travaillons pour la sauver. » Après la paix de 1748, qui mit fin aux hostilités, sa faveur ne fit qu'augmenter ; il devint ministre principal en 1757. Nous étions alors en guerre avec le roi de Prusse; « il suspendit, à la vérité, dit Duclos, l'inclination secrète qu'il avoit toujours eue pour ce prince ; mais son indiscrétion habituelle nuisit souvent à des plans dont le succès dépendoit du plus grand secret. » Il mourut le 26 janvier 1761. « Le maréchal de Belle-Isle, dit Voltaire, sans avoir fait de grandes choses, avoit une grande réputation. Il n'avoit été ni ministre, ni général en 1741, et passoit pour l'homme le plus capable de conduire un état et une armée. Il voyoit tout en grand et dans le dernier détail ; c'étoit, parmi les hommes de la cour, l'un des mieux instruits du maniement des affaires intérieures du royaume, et presque le seul officier qui établit la discipline militaire. Amoureux de la gloire, et du travail, sans lequel il n'y a point de gloire ; exact, laborieux, il étoit aussi porté par goût à la négociation qu'aux travaux du cabinet et à la guerre ; mais une santé très-foible détruisoit souvent en lui le fruit de tant de talens. Toujours en action, toujours plein de projets, son corps plioit sous les efforts de son ame. On aimoit en lui la politesse d'un courtisan aimable et la franchise d'un soldat. Il persuadoit, sans s'exprimer avec éloquence, parce qu'il paroissoit toujours persuadé ; il écrivoit d'une manière simple et commune, et on ne se seroit jamais aperçu, par le style de ses dépêches, de la force et de l'activité de ses idées. » — « M. de Belle-Isle, dit le marquis d'Argenson, est grand et maigre. Son tempérament a paru jusqu'à présent délicat, son estomac foible, sa poitrine attaquée depuis la blessure qu'il reçut au siége de Lille. Il paroît obligé à de grands ménagemens de santé, et les observe en effet, lorsque les circonstances ne le forcent pas à y renoncer. Mais dès qu'il se sent animé par le désir d'acquérir de la gloire, et de faire réussir un plan d'ambition ou d'intrigue, l'activité de son ame lui fait trouver des forces que lui refuse la foiblesse de son corps. Il travaille continuellement, ne dort point, lasse les secrétaires les plus infatigables, dictant à plusieurs à la fois. Enfin il est tout de feu, dévore tout, et résiste à tout. Il fait marcher de front plusieurs intrigues, ne perd pas de vue un seul de ses fils, et a soin qu'aucun ne se croise. Dans un siècle où l'exacte probité, le mérite réel et les vues sages et solides, ne sont pas les meilleures recommandations, un homme qui sait user à la fois de souplesse et de jactance ne peut manquer de réussir. La preuve cependant que ses idées ne sont ni bien lumineuses, ni réellement grandes, c'est que son style est foible et même plat ; il n'a point d'éloquence en parlant ; mais il pa-

roit toujours assuré du succès ; il en répond sans hésiter ; et il persuade d'autant plus qu'on croit qu'il n'y met point d'art. Il sait encore mieux faire valoir ce qu'il a fait que ce qu'il veut faire. Quand on a suivi ses avis, si l'on s'en trouve bien, on croit lui en avoir obligation ; si l'on s'en trouve mal, on s'en prend à soi-même. » On a reproché au maréchal de Belle-Isle de s'attacher trop aux petits détails, et d'entrer dans tous les projets. Son esprit systématique lui fit recevoir tous les plans qu'on lui présentoit, et protéger trop d'aventuriers ; mais il retiroit ses bontés dès qu'il s'apercevoit qu'on l'avoit surpris. « J'ai fait des fautes, disoit-il quelquefois ; mais je n'ai jamais eu l'orgueil ridicule de ne pas en convenir. » Haut avec les grands, il portoit dans les cours étrangères toute la dignité qu'exigeoit la grandeur du maître qu'il représentoit ; mais affable et prévenant avec ceux qui étoient au-dessous de lui, il ne leur faisoit point sentir le poids de son autorité. Il aima les talens en homme éclairé, et peut-être un peu trop les femmes. Par son testament, il donna au roi tous les biens qu'il avoit reçus en échange de Belle-Isle, à la charge de payer ses dettes qui étoient considérables. Chevrier a donné sa Vie et son *Testament politique*, où l'on trouve quelques bonnes vues. — Le maréchal de Belle-Isle avoit été marié deux fois. Il eut de son second mariage avec Marie-Casimire-Thérèse-Geneviève-Emmanuelle de Béthune, un fils unique, Louis-Marie, né le 27 mars 1732, appelé le comte DE GISORS, mort en 1758. Ce seigneur, digne fils d'un illustre père, fit ses premières armes en Provence. Après s'être distingué dans le comté de Nice, il fut nommé colonel du régiment de Champagne. Il fit des prodiges de valeur à l'affaire d'Hastembeck. Le roi le plaça à la tête des carabiniers, corps distingué depuis long-temps par sa bravoure et par ses exploits. Cet avantage lui devint funeste à la malheureuse journée de Crevelt. Il s'avança, pour charger l'ennemi, à la tête de son corps, et fut tué. Ce jeune héros n'avoit pas été élevé dans cette mollesse trop ordinaire aux seigneurs français de son siècle. Il se levoit à quatre heures du matin, faisoit exercer son régiment tous les jours, et donnoit, le premier, l'exemple du bon ordre et de la discipline.

* V. FOUCQUET (Henri-Auguste, baron DE LA MOTTE), fils de Charles de La Motte Foucquet, gentilhomme normand, qui s'étoit retiré en Hollande après la révocation de l'édit de Nantes, fut admis fort jeune en qualité de page à la cour d'Anhalt Dessau ; mais l'ardeur qu'il avoit de se distinguer dans le métier des armes lui fit quitter secrétement la cour, et il s'enrôla en qualité de simple soldat au service de Prusse. Sa valeur l'éleva successivement jusqu'au grade de général d'infanterie. Il se distingua sur-tout pendant la guerre de sept ans. Schwerin ayant perdu la vie dans la sanglante bataille de Prague, Foucquet remplaça ce héros ; une balle brisa dans sa main la garde de son épée et le blessa grièvement ; mais il ne perdit point contenance, il se fit lier l'épée à la main blessée, et continua de commander l'aile gauche de l'armée, qui, soutenue par un renfort de cavalerie, acheva la victoire. A la bataille de Landshut, le 23 juin 1760, après sept heures de combat, il fut battu par Laudon et fait prisonnier. Après la paix, il se rendit à Brandebourg ; il y finit ses jours le 2 mai 1773.

VI. FOUCQUET. *V.* FOUQUET.

† FOUGEROUX DE BONDAROY (Auguste-Denys), membre de l'aca-

démie des sciences, naquit à Paris le 10 octobre 1732. Neveu du célèbre Duhamel, il prit sous la direction de son oncle le goût de l'étude, et dirigea, comme lui, ses travaux vers des objets utiles. Il parcourut l'Anjou et la Bretagne pour y observer les carrières d'ardoise; il passa ensuite à Naples, où il fit de curieuses observations sur la solfatare, les alumières de le Tolsa, la jaune de Naples. A son retour, il eut le malheur de perdre son guide, et devint par sa mort propriétaire du domaine étendu où Duhamel perfectionnoit, par la pratique, ses méthodes nouvelles sur l'agriculture. Là, Fougeroux continua les expériences de son oncle, et borna, à son exemple, ses plaisirs à exercer la bienfaisance et à éclairer les hommes. Il est mort le 28 décembre 1789. On lui doit, I. *Mémoires sur la formation des os*, 1760, in-8°. Il y défend la théorie de Duhamel sur cette partie de la physiologie. Il y observa, le premier, que l'os du canon, qui est double dans les fœtus des animaux de l'espèce des taureaux, devient unique lorsque ces animaux sont adultes. II. *L'art de l'Ardoisier*, 1762, in-fol. III. *L'art de travailler les cuirs dorés*. IV. *L'art du Tonnelier*, 1752, in-fol. V. *L'art du Coutelier*, 1772, 3 vol. in-fol. Ces écrits font partie de la collection des arts de l'académie des sciences. VI. *Recherches sur les ruines d'Herculanum, et sur les lumières qui peuvent en résulter* relativement à l'état présent des sciences et des arts, avec un *Traité sur la fabrication des mosaïques*, 1769, in-8°. VII. *Observations faites sur les côtes de Normandie*, avec Tillet, 1773, in-4°. VIII. Un grand nombre de *Mémoires* dans le recueil de l'académie des sciences. On doit distinguer celui où il rend compte des phénomènes qu'offrent les plantes parasites qui se développent sur le corps de quelques insectes vivans, ou sur leurs nymphes.

† FOUILLOU (Jacques), licencié de Sorbonne, né à La Rochelle, et mort à Paris le 21 septembre 1736, à 66 ans, essuya bien des traverses pour son jansénisme. Il eut beaucoup de part à la première édition de l'*Action de Dieu sur les créatures*, in-4°, ou 6 vol. in-12 : à celles des *Quatre Gémissemens sur Port-Royal*, in-12; des *Grands Hexaples*, 1721, 7 vol. in-4°; de l'*Histoire du cas de conscience*, 1705, en 8 vol. in-12; et à plusieurs autres productions polémiques.

† FOUILLOUX (Jacques du), seigneur de Fouilloux, gentilhomme poitevin, mort vers la fin du règne de Charles IX, est auteur d'un ouvrage intitulé *la Vénerie*, dans lequel on trouve plusieurs pièces de vers assez bons pour le temps. Cet ouvrage, sur-tout remarquable par la naïveté du style et par le ton de vérité qui toujours y règne, a été traduit en italien par César Parona, et souvent réimprimé. Les éditions les plus connues sont celles faites in-4°, à Paris, en 1585, 1606, 1628, 1640, 1653; Rouen, 1656; Poitiers, 1568 et 1661. Mais du Fouilloux doit moins un si glorieux avantage à ses talens comme poëte, qu'à ses connoissances comme chasseur, qui lui ont mérité l'honneur d'être encore cité, plus d'un siècle et demi après sa mort, par Buffon, Daubenton et autres naturalistes.

* FOULCOIE, poëte, né à Beauvais en 1020, s'annonça d'abord comme un bon jurisconsulte; mais il renonça bientôt au droit pour se livrer exclusivement à la poésie, dont on a un recueil divisé en trois parties. La première ne comprend qu'un seul livre, où se trouvent les *Epîtres*, les *Epitaphes* et autres

poésies légères de Foulcoie. Ce n'étoit qu'un essai pour pressentir le goût du public. Aussi l'auteur les annonça-t-il sous le titre modeste *d'Utrum*. La seconde partie est intitulée *Neutrum*. Ce sont des *Vies de saints*, où le poëte fait preuve de son invention dans le récit des prodiges dont il leur fait gratuitement honneur. Dans la troisième partie, qu'il intitule *Utrumque de nuptiis Ecclesiæ*, Foulcoie se propose de célébrer l'union de Jésus-Christ avec son Eglise: Les écarts d'imagination qu'il s'y permet à chaque vers y répandent plus de fougue que de véritable enthousiasme. D'ailleurs la mysticité du sujet s'y prête rarement aux graces de la poésie. On y voit cependant que Foulcoie avoit reçu de la nature le talent qu'il fit profession de cultiver, et que, dans un siècle plus éclairé, il eût grossi la liste des bons poëtes. Foulcoie mourut à Meaux au mois d'octobre 1082.

I. FOULON (Pierre le), *ou* GNAPHÉE, né à Cormète, chassé de son monastère pour son penchant à l'eutychianisme, gagna les bonnes graces de Zénon, gendre de l'empereur Léon, et obtint par son crédit le siége d'Antioche. Il s'y maintint malgré plusieurs sentences de déposition, et mourut en 488.

* II. FOULON (Abel), valet de chambre de Henri II, né au village de Loué dans le Maine, a laissé plusieurs ouvrages en prose sur la physique et les mathématiques. On lui attribue en outre une *Traduction* du poëme d'Ovide contre Ibis, non imprimée, et les Satires de Perse, translatées du latin en rithmes françaises, publiées in-12, à Paris, en 1544, sans le nom de l'auteur, mais avec sa devise qui étoit, *Moyen ou trop*.

† III. FOULON (Guillaume), *Gnaphæus*, poëte latin, né à La Haie mort en 1658 à Orden en Frise, dont il avoit été bourgmestre, âgé de 75 ans, fit d'assez mauvaises comédies; mais comme elles ne sont pas communes, quelques curieux les recherchent. Foulon étoit protestant, et sa religion lui occasionna diverses affaires qui l'obligèrent de quitter la Hollande. On trouva chez lui, en carême, une saucisse dans un pot où l'on faisoit cuire des pois: elle y avoit été mise par une femme grosse, qui en avoit envie. Foulon fut poursuivi comme violant les préceptes de l'Eglise, et n'échappa à la peine dont il étoit menacé qu'en se retirant en Prusse. On a de lui, *Martyrium Joannis Pistorii*, Leyde, 1649, in-8°; *Hypocrisis*, tragi-comœdia, 1544, in-8°; *Misobarbus*, comœdia; *Acolastus de filio prodigo*, comœdia; 1533, 1534, 1550 et 1559; *Morosophus, de verâ ac personatâ sapientiâ*, Dantzick, 1541, in-4°.

† IV. FOULON *ou* FOULLON, (Jean-Erard), jésuite, né à Liège en 1608, d'une famille noble, prêcha pendant trente ans, et fut la victime de son zèle en prêchant les pestiférés. Il mourut à Tournay en 1668; il est auteur de plusieurs ouvrages. Le plus estimé est son *Histoire des évêques de Liége*, imprimé en cette ville, 3 vol. in-fol., 1735, en latin.

V. FOULON (N.), d'abord simple commissaire des guerres sous le ministère du duc de Choiseul, puis intendant de l'armée française pendant la guerre de 1756, devint ensuite conseiller d'état. Ses connoissances dans la partie des finances le firent souvent désigner pour contrôleur-général; mais son opinion étant que le seul moyen de faire renaître le crédit public étoit de faire banqueroute, la cour n'osa le nommer, et les capitalistes,

l'accusant de dureté, en firent l'objet de leur haine. Ses ennemis augmentèrent lorsqu'on le vit momentanément chargé du porte-feuille des finances dans le principe de la révolution, dont il devint l'une des premières victimes. Foulon crut devoir se mettre à l'abri des menaces, en se faisant passer pour mort, et en se cachant à Viry-sur-Orge, chez M. de Sartines; mais les paysans du lieu l'y découvrirent le 22 juillet 1789, et le traînèrent à Paris. Dans ce trajet, il éprouva mille cruautés. Enchaîné derrière une charrette, on lui mit autour du cou un collier de chardons piquans; sa bouche fut remplie de foin, et on le força de marcher pieds nus. Ses tourmens et la fatigue le faisant beaucoup transpirer, les furieux lui essuyoient le visage avec des orties. Arrivé à Ville-Juif, on lui donna à boire du vinaigre, dans lequel on jeta beaucoup de poivre. A peine arrivé à Paris, il est conduit au gibet; la corde casse deux fois, on la remplace; bientôt après sa tête est portée au haut d'une pique. Foulon, septuagénaire, montra un sang-froid héroïque au milieu de ses maux et jusqu'à son dernier moment. *Voyez* BERTHIER, n° IV.

I. FOULQUES Ier, comte d'Anjou, dit *le Roux*, mort en 938, réunit et gouverna avec prudence toutes les terres de son comté.

† II. FOULQUES II, dit *le Bon*, fils du précédent, mort à Tours en 958, fit défricher et cultiver avec soin les terres du comté d'Anjou. Il s'appliqua à faire fleurir la piété et les sciences dans ses états. Saint-Foix, dans ses *Essais sur Paris*, rapporte que le roi Louis d'Outremer s'étant moqué de ce que Foulques-le-Bon s'appliquoit à l'étude et alloit souvent chanter au chœur, Foulques lui répondit ces mots: « Sachez, sire, qu'un prince sans lettres est un âne couronné. »

III. FOULQUES III, comte d'Anjou, dit *Néra* ou le *Jérosolimitain*, à cause de deux voyages qu'il fit à la Terre sainte, succéda, l'an 987, à Godefroi son père. Ce prince belliqueux, prudent et rusé, remporta divers avantages sur ses voisins, et mourut à Metz en 1039. C'est lui qui fit bâtir le château de Trèves en Anjou.

IV. FOULQUES IV, dit *Rechin*, fils du seigneur de Châteaulandon, et d'une fille de Foulques III, succéda l'an 1060 à son oncle maternel Geoffroi Martel. Il s'empara du Gâtinois et de la Touraine qui étoient le partage de son frère aîné, et s'abandonna au vin et aux femmes. Il en épousa trois consécutivement, et en les répudiant l'une après l'autre. Mais enfin la dernière, Bertrade de Montfort, le quitta pour Philippe Ier, roi de France. Il mourut en 1109. Il avoit composé une *Histoire des comtes d'Anjou*, dont il se trouve dans le Spicilège de d'Achery un fragment, que l'abbé de Marolles a traduit dans son Histoire d'Anjou, 1681, in-4°.

† V. FOULQUES, archevêque de Reims, succéda à Hincmar en 883, et tint un concile contre les usurpateurs des biens de l'Eglise. Ayant revendiqué le château d'Arras, et l'ayant pris au comte de ce nom, il fut assassiné par les partisans de ce seigneur le 17 juin 900. Ce prélat, recommandable par ses connoissances et ses vertus, ne mit pas toujours de la modération dans son zèle. On n'a de lui que le recueil de ses lettres; elles offrent le tableau des ravages que la fureur des Normands exerça dans tout le royaume sous les rois successeurs de Charles-le-Chauve. Foulques y paroît moins littérateur que politique.

VI. FOULQUES. *Voyez* Folquet, n° I.

* VII. FOULQUES, prieur de Deuil au 12e siècle, ami de Pierre Abailard, n'est connu que par la *Lettre* de consolation qu'il écrivit à cet ami sur sa mutilation, et dans laquelle il étale et déploie toutes les ressources de la logique et de l'éloquence pour le consoler ; mais il emploie sur-tout les grands motifs de la religion pour déterminer Abailard à ne plus s'affliger d'un accident qui l'a rappelé à Dieu, et aux principes religieux qu'il avoit abandonnés. Cette lettre est dans les œuvres d'Abailard.

FOUNTAINE (André), savant antiquaire anglais, mort en 1753, auteur d'un *Traité* curieux sur *les Médailles* anglo-saxonnes. Hickes l'a placé dans sa collection. *Voyez* Hickes.

* FOUQUES, Fourques *ou* Phoque (Michel), natif de la paroisse de Sainte-Cécile, près le Port-Gaulthier, dans le Maine, et mort âgé de 60 ans, ou environ, vers la fin du 16e siècle, étoit prêtre et vicaire perpétuel de l'église de Saint-Martin-de-Tours. On a de lui, en vers français héroïques, *la Vie, faicts, Passion, Mort, Résurrection et Ascension de nostre Seigneur Jésus-Christ, selon les quatre évangélistes*, imprimé à Paris, in-8° en 1574. Il a aussi traduit en vers le *Traité de la Prière divine*, par saint Jehan-Chrisostôme ; *de la Passion de Jésus*, par Lactance Firmian, avec une *Complaincte de Jésus aux pescheurs périssant par leur faulte*, le tout imprimé in-8°, à Tours, en 1550.

I. FOUQUET de la Varenne (N......), d'abord garçon de cuisine chez Catherine, sœur de Henri IV (*Voyez* Catherine, n° IX), parut si adroit et si intelligent à ce prince, qu'il le chargea de ses messages amoureux. Des intrigues galantes, il passa bientôt aux intrigues politiques. Henri IV l'employa dans diverses négociations qui exigeoient du courage et de l'habileté. Il servit les jésuites auprès de ce monarque, contribua beaucoup à la fondation de leur célèbre maison de La Flèche, et s'y retira après la mort de Henri. Il s'amusoit souvent à tirer au vol. Un jour qu'il vouloit faire partir une pie d'un arbre pour la tirer, l'oiseau, qui avoit été apprivoisé, se mit à crier *maquereau*. La Varenne, croyant que c'étoit le diable qui lui reprochoit son premier métier, fut tellement saisi de frayeur, qu'il fut pris de la fièvre et mourut le troisième jour. (Pièces intéressantes, par de La Place, tom. I.) Le chancelier, avec qui il avoit eu une discussion, voulut l'humilier, en lui rappelant ce premier emploi de ses talens : « Point d'air de mépris, lui répondit effrontément La Varenne ; si le roi avoit vingt ans de moins, je ne troquerois pas ma place contre la vôtre. »

* II. FOUQUET (Henri), originaire de Montpellier, docteur en médecine, et professeur de l'université de cette ville, consolida par la pratique les dogmes dont Barthès avoit enrichi la science médicale. On a de lui un *Essai sur le pouls, par rapport aux affections des principaux organes*. En 1772, il publia son *Traitement de la petite-vérole des enfans*, à l'usage des habitans de la campagne et du peuple dans les contrées méridionales. Il a donné une traduction du *Mémoire sur les fièvres et la contagion*, par Lind, augmentée de plusieurs notes très-intéressantes ; et c'est à lui qu'on doit

les articles *Vésicatoire*, *Sensibilité*, *Sécrétion*, *Ventouse*, *Ustion*, insérés dans l'*Encyclopédie méthodique*. Ce célèbre médecin est mort à Montpellier en 1806.

III. FOUQUET. *Voyez* FOUCQUET.

† FOUQUIER-TINVILLE (Antoine-Quentin), né à Hérouan, près de Saint-Quentin, fut d'abord procureur au châtelet; mais dépensant plus qu'il ne gagnoit, il vendit sa charge et fit banqueroute. Nommé juré au tribunal de Robespierre, ses discours sanguinaires, son avidité à condamner, attirèrent son attention, et il le crut digne de remplir l'emploi d'accusateur public. Aussitôt le nombre des victimes augmenta, et l'échafaud reçut sans distinction tout ce qui portoit un nom connu, tout ce qui avoit acquis des droits à l'estime générale. Gamache fut conduit à l'audience; l'huissier observa qu'il n'étoit pas l'accusé qu'on avoit eu l'intention de traduire en justice. « Peu importe, répondit Fouquier, celui-ci vaut autant que l'autre », et il l'envoya à la mort. Rosset de Fleury avoit écrit au tribunal pour lui annoncer qu'il partageoit les opinions de sa famille, qui venoit de périr, et qu'il demandoit à partager son sort. Fouquier, à la réception de la lettre, s'écria : « Ce monsieur est bien pressé; mais je suis charmé de le satisfaire. » Fleury fut amené au tribunal, condamné comme complice de gens qu'il n'avoit jamais vus, et livré au supplice, revêtu d'une chemise rouge, comme assassin de Collot-d'Herbois. — Une veuve Maillet avoit été présentée au tribunal, au lieu de la duchesse de Maillé qu'on avoit cru y conduire. Dans l'interrogatoire, Fouquier s'aperçut de l'erreur. « Ce n'est pas toi qu'on vouloit juger, lui dit-il, mais ...st égal; autant vaut aujourd'hui que demain. » — Mad. de Sainte-Amarante et sa fille, l'une des plus belles femmes de la capitale, avoient montré le plus grand courage dans leurs réponses et en écoutant leur condamnation, Fouquier fut indigné de leur fermeté. « Voyez, s'écria-t-il, quel excès d'effronterie; il faut que je les voie monter sur l'échafaud, pour m'assurer si elles conserveront leur caractère, dussé-je me passer de dîner. » — Un vieillard, paralysé de la langue, ne pouvoit répondre aux questions qui lui étoient faites. Fouquier, apprenant la raison de son silence, répondit : « Ce n'est pas la langue qu'il me faut, c'est la tête. » — Un autre vieillard se taisoit de même. On fit observer à l'accusateur public qu'il étoit sourd et aveugle : « N'importe, dit-il, ne voyez-vous pas qu'il a conspiré sourdement. » C'étoit lui qui disoit que les jurés venoient de faire *feu de file*, lorsqu'ils avoient condamné en masse un grand nombre d'accusés sans les entendre. L'arrestation même de Robespierre, son protecteur, ne suspendit pas sa barbarie. Le 27 juillet 1794, il envoya à la mort quarante-deux personnes; et sur l'observation qu'on lui fit que le changement opéré dans le comité de salut public devoit en amener un autre dans la forme de procéder, il répondit ironiquement : « Nul changement pour nous, puisque la justice doit toujours avoir son cours. » Tant de crimes eurent un terme. Fouquier fut arrêté et accusé d'avoir fait périr une foule de Français, sous prétexte de conspiration, d'avoir fait juger jusqu'à quatre-vingts accusés dans l'espace de quatre heures; d'avoir signé un grand nombre de jugemens dont les noms des condamnés étoient en blanc, et qu'il remplissoit ensuite à sa volonté. Il fut condamné à mort le 7 mai 1795, à l'âge de 48 ans. « Fouquier-Tinville, dit Mercier, profondément

artificieux, habile à supposer le crime, à controuver des faits, montra dans son interrogatoire une présence d'esprit imperturbable. Placé devant le tribunal où il avoit condamné tant de victimes, il écrivoit sans cesse; mais, comme un Argus, il étoit tout yeux et tout oreilles; et en écrivant, pas un mot du président, d'un accusé, d'un témoin, d'un juge, de l'accusateur public ne lui échappoit. Il affecta de dormir pendant le résumé de l'accusateur public, comme pour avoir l'air calme, tandis que l'enfer étoit dans son cœur. Son regard fixe faisoit malgré soi baisser les yeux; lorsqu'il s'apprêtoit à parler, il fronçoit le sourcil et plissoit le front; sa voix étoit haute, rude et menaçante. Il nioit d'une voix ferme sa signature, et ne trembloit pas devant le témoin accusateur. Quand on le conduisit au supplice, son front, dur comme le marbre, défia tous les regards de la multitude; on le vit même sourire. Au pied de l'échafaud, il sembla, pour la première fois, éprouver des remords, et il trembla en y montant. On souffroit alors à Paris une espèce de famine occasionnée par les assignats, et chaque habitant n'avoit que trois onces d'un pain détestable, qu'on lui distribuoit à la vérité gratuitement dans chaque section. Le peuple se rappelant que Fouquier-Tinville refusoit journellement à l'accusé la faculté de se défendre, en lui disant : « Tu n'as pas la parole », lui crioit, tandis qu'il alloit au supplice : « Fouquier, tu n'as pas la parole. » Il répondit : « Va, canaille, chercher tes trois onces de pain à ta section. »

† FOUQUIÈRES (Jacques), peintre, né à Anvers vers l'an 1580, élève de Breugel, de Velouse, de Montper, et de Rubens, qui l'employoit quelquefois à ses tableaux, orna le palais de l'électeur Palatin de plusieurs grands *Paysages* à fresque, et travailla au Louvre sous Louis XIII. Ce monarque l'anoblit. Les airs de qualité qu'il prit depuis le firent appeler, par dérision, le *baron de Fouquières*. Il ne peignit presque plus, de crainte de déroger : et dès qu'il prenoit le pinceau, il ne manquoit pas de ceindre son épée. C'est à l'intrigue et à la vanité de ce mauvais peintre que l'on doit l'éloignement du célèbre Poussin, auquel il suscita toutes les espèces de tracasseries. Poussin passa à Rome; mais en partant de Paris, il laissa un tableau satirique qu'il composa de manière à caractériser à jamais l'ignorance et la lâcheté de son chétif adversaire. Fouquières mourut pauvre à Paris en 1621.

* I. FOUR DE LA CRESPELIÈRE (Jacques du). Cet auteur, qui vécut vers le milieu du 17e siècle, exerça la profession de médecin et cultiva constamment l'étude des belles-lettres. Il a laissé, I. *Odes charmantes, amoureuses et bachiques d'Anacréon*, en prose et en vers français, etc., Paris, 1660, in-12. II. *Les Remèdes contre l'Amour*, travestis des vers latins d'Ovide en vers burlesques, et divisés en chapitres, Paris, 1666, in-12. III. *Recueil d'Epigrammes des plus fameux poëtes latins*, mis en vers français, in-12, Paris, 1669. IV. *Commentaire en vers français sur l'Ecole de Salerne*, etc., Paris, 1671. V. *Nouvelles Poésies amoureuses, galantes et récréatives*, Paris, 1673, in-12. On retrouve, dans ce dernier recueil, plusieurs des pièces comprises dans les précédens, entre autres les Odes traduites d'Anacréon.

* II. FOUR (Jean du), professeur de philosophie au collége de Montaigu, à Paris, vivoit dans le 17e siècle. Comme il étoit savant

dans la langue hébraïque, ou du moins qu'il prétendoit la posséder parfaitement, il avoit pris le nom de *Mitamour*, qui en hébreu signifie *du Four*. Il a composé des almanachs ; dans celui qu'il dressa pour l'année 1647, il inséra un petit écrit, qu'il dédia au prince de Conti, et qu'il intitula *La porte du Ciel ouverte à tout le monde*. Il a donné aussi, selon François Henri, un *Libelle de l'éclipse de soleil*, qui devoit arriver le 6 février 1655, avec le calcul d'icelle assez exact. Il mourut la même année. Jean du Four avoit beaucoup d'érudition, mais point de jugement.

III. FOUR (du). *Voy.* DUFOUR.

IV. FOUR. (du). *Voyez* LONGUERUE.

† I. FOURCROY (Bonaventure), célèbre avocat à Noyon sous Louis XIV, montra de l'éloquence, avec beaucoup de courage et de fermeté. Il vouloit qu'un avocat connût les belles-lettres, et sur-tout l'histoire, qu'il appeloit la porte de toutes les sciences. Pendant les troubles de la fronde, il fit imprimer 21 *Sonnets*, adressés au prince de Conti, dans lesquels il maltraitoit beaucoup le cardinal Mazarin. Il composa plusieurs autres ouvrages, tels que les *Sentimens du jeune Pline sur la Poésie*, tirés de quelques-unes de ses Lettres, imprimés à Paris, in-12, en 1660 ; une comédie de *Sancho-Pança*, et des ouvrages de droit aujourd'hui peu connus. Il fut ami de Molière, de Boileau, de Patru, et du président de Lamoignon. Saint-Marc raconte que, quand les Satires de Despréaux parurent pour la première fois, Fourcroy fit courir par toute la ville un imprimé conçu en ces termes : « On fait savoir à tous ceux qui n'ont pas lieu d'être satisfaits des satires nouvelles, qu'ils aient à se trouver un tel jour, et à telle heure, chez le sieur Rollet, ancien procureur, où se tiendra le bureau des mécontens desdites satires, afin d'aviser aux intérêts des honnêtes gens mêlés en icelles. » Un jour que Molière disputoit à table avec lui, en présence de Despréaux, l'avocat s'échauffant beaucoup et criant à tue-tête, Molière se tourna du côté du satirique, et lui dit : « Qu'est-ce que la raison avec un filet de voix contre une gueule comme cela ? » Cet avocat célèbre mourut à Paris le 25 juin 1691, dans un âge très-avancé.

† II. FOURCROY (Charles-René), maréchal de camp, directeur-général du corps royal du génie, et associé libre de l'académie des sciences, né à Paris le 19 janvier 1715, d'un avocat au parlement, avoit été élevé pour le barreau. Son père exigea qu'il suivît cette carrière, et en effet il fut avocat jusqu'à l'âge de 25 ans, qu'il abandonna cette profession pour le militaire, et entra dans le corps du génie en 1736. Il fit avec succès toutes les campagnes de la guerre de 1740. A la paix, il se livra à son goût pour l'étude. La plupart de ses observations, de ses recherches sur plusieurs parties de l'histoire naturelle ou de la physique sont dispersées dans les ouvrages des savans avec qui il étoit lié. Les *Observations microscopiques* insérées dans le Traité du Cœur de Senac, sont presque en entier de lui. Le Traité des Pêch s de Duhamel renferme un grand nombre de *Remarques*, de *Descriptions*, que son séjour sur les côtes le mit à portée de faire. Ses *Expériences*, ses *Observations sur les bois*, font partie du Traité des Forêts. Il a enrichi d'un grand nombre de faits et de réflexions l'ouvrage de La Lande sur les marées,

et a fait pour l'académie des sciences, l'*Art du tuilier-briquetier et celui du Chaufournier*. On a encore de lui plusieurs *Mémoires* sur diverses matières, dans lesquels il montre autant de talens que de connoissances, et *le plan de communication entre* l'Escaut, la Sambre, l'Oise, la Meuse, la Moselle et le Rhin, pour réunir toutes les parties intérieures de la France. Ce savant est mort le 12 janvier 1791.

* III. FOURCROY DE GUILLERVILLE (Jean-Louis de), frère du précédent, né à Paris en 1717, et mort juge à Clermont-Oise en 1799, servit d'abord dans la compagnie des cadets gentilshommes à Rochefort, fut fait officier dans l'artillerie des colonies, passa à Saint-Domingue, y resta environ vingt ans, et y quitta le service. De retour en France, il se retira à Clermont-Oise, y acheta une charge de conseiller du roi au bailliage de Clermont en Beauvoisis, s'y maria, et continua sur ses propres enfans ses observations déjà nombreuses à Saint-Domingue et en France, sur l'histoire naturelle des enfans. Il publia en 1770 des *Lettres sur l'éducation physique des enfans du premier âge;* il est l'auteur d'un *Manuel sur l'eau*, et d'un *Ouvrage* avec l'épigraphe *Experientia magister artium*, ayant pour titre : *Les enfans élevés dans l'ordre de la nature*, ou *Abrégé de l'histoire naturelle des enfans du premier âge, à l'usage des pères et mères de famille*, et dont la dernière édition a été publiée par lui-même en 1783.

* IV. FOURCROY (Antoine-François), conseiller d'état à vie, comte de l'empire, commandant de la légion d'honneur, directeur-général de l'instruction publique, membre de l'institut national, professeur de chimie à l'école de médecine, à l'école polytechnique, au muséum d'histoire naturelle; membre de la société philomatique, et de la plupart des autres sociétés savantes, nationales et étrangères, naquit à Paris le 15 juin 1755, d'un père pharmacien, de la même famille des précédens. A neuf ans on le mit au collége d'Harcourt, et à quatorze il avoit fini ses études. Passionné pour la musique et les beaux vers, et s'essayant à composer des pièces de théâtre, il eut un moment la fantaisie de se faire comédien; mais heureusement le mauvais succès d'un de ses amis qui l'entraînoit dans cette carrière l'en dégoûta; il tourna ses vues vers le commerce, qu'il abandonna deux ans après. Vicq-d'Azir, qui s'étoit mis en pension chez son père, et avec lequel il vivoit dans une intime familiarité, le détermina à embrasser la médecine. Le jeune Fourcroy consacra alors tous ses momens à l'étude de l'anatomie de l'homme et des animaux, de la chimie, de la botanique et de l'histoire naturelle. Au bout de deux ans, en 1776, il publia une *Traduction de Ramazzini sur les maladies des artisans*, qu'il enrichit de notes et d'éclaircissemens puisés dans les lumières d'une chimie toute nouvelle. En 1780 il fut reçu docteur en médecine, et régent de la faculté, malgré les oppositions et la partialité des membres de cette faculté. Les cours de chimie qu'il ouvrit chez lui étendirent sa renommée. Une imagination brillante, une diction pure, facile, aussi noble qu'élégante, attirèrent à ses leçons une foule d'auditeurs. En 1784, à la mort de Macquer, il obtint la chaire de chimie du Jardin du roi, et l'année suivante il fut admis à l'académie des sciences, section d'anatomie : il en sortit dans la suite pour passer dans celle de chimie, à laquelle il appar-

tenoit plus naturellement. Cependant la chimie prenoit une face nouvelle par le changement qu'on faisoit à sa nomenclature; on en fit reposer les bases sur des découvertes tellement capitales, qu'elles embrassoient toute la science dans leurs ramifications, et qu'elles faisoient, pour ainsi dire, suivre de l'œil l'admirable enchaînement d'affinités et de combinaisons que la nature a établi entre tous les corps. La dépendance qu'on avoit saisie entre les phénomènes, on parvint à la transporter dans la nomenclature; c'étoit de part et d'autre la même économie, les mêmes lois de rapports et de générations; en un mot, tel étoit l'artifice de ce nouveau langage, que chaque terme représentant un être ou un fait bien déterminé, l'image de la science y étoit réfléchie, comme celle des corps l'est dans un miroir; le résultat de ce beau travail, fruit des conceptions des plus habiles chimistes français et étrangers, qui en avoient longtemps conféré entre eux, fut publié en 1787 par Fourcroy, qui continua de mettre au jour, d'année en année, divers écrits sur la médecine, l'histoire naturelle et la chimie. Il avoit été reçu de l'académie des sciences en 1785, et électeur de la ville de Paris en 1789. En 1792, il fut membre du corps électoral de Paris, qui le nomma cinquième suppléant à la convention nationale, et ce ne fut que l'année suivante qu'il y entra. Il fit adopter un projet de loi pour l'uniformité des poids et mesures. Peu de temps après dénoncé aux jacobins à cause de son silence à la convention, il se justifia et n'échappa à la proscription qu'en déclarant que, né sans fortune, par son travail, comme chimiste, il avoit soutenu son père mort en 1783, et qu'il faisoit vivre ses sœurs. Tant que subsista la tyrannie de Robespierre, ce savant fut uniquement occupé, dans le comité d'instruction publique, et dans la section des armes, à des travaux relatifs à la guerre et aux sciences. Après le 10 thermidor, il fut appelé au nouveau comité de salut public, où le soin de l'artillerie lui fut confié. Il fit organiser l'école centrale des travaux publics, devenue depuis école polytechnique; il créa les trois grandes écoles spéciales de médecine, et concourut à la formation de l'école normale. Après le 13 vendémiaire, il quitta la convention pour entrer au conseil des anciens, où il siégea pendant deux ans. Rendu à lui-même, Fourcroy reprit ses fonctions de professeur, et écrivit son *Système des connoissances chimiques*, dix vol. in-8°. Cet ouvrage est le plus grand monument qu'on ait élevé jusqu'ici à la gloire de la chimie française. Après la journée du 18 brumaire, nommé conseiller d'état, il rédigea sur l'éducation publique un plan qui fut adopté, à quelques changemens près. Ses fonctions de directeur-général de l'instruction publique le mirent dans la nécessité de parcourir, dans les années 1802 et 1804, une partie des départemens pour y hâter l'organisation des lycées. Son zèle et son activité rendirent les écoles florissantes, autant du moins que le permettoient les temps, jusqu'à l'époque où, par l'érection de l'université impériale, elles reçurent toute la perfection dont elles étoient susceptibles. Après une carrière laborieuse consacrée à la chimie et à l'instruction publique, ce savant mourut le 16 décembre 1809. On a de lui, I. *Essai sur les maladies des artisans*, traduit du latin de Ramazzini, avec des notes et des additions, Paris, 1777, in-12. II. *Leçons élémentaires d'histoire naturelle et de chimie*, 1782, 2 vol. in-8°; 2e édition sous ce titre: *Elémens d'histoire naturelle et de chimie*, 1786, 4 vol. in-8°; 3e édition, 1789, 5

vol. in-8°; 4e édition, et enfin, une 5e édit., 1794, 5 vol. grand in-8°. III. *Mémoires et observations pour servir de suite aux élémens de chimie*, 1784, in-8°. IV. *Principes de chimie à l'usage de l'école vétérinaire*, 2 volumes in-12. V. *L'Art de connoître et d'employer les médicamens dans les maladies qui attaquent le corps humain*, 1785, 2 vol. in-8°. VI. *Entomologia Parisiensis* (*auctore* Geoffroy), édition de 1785, 2 vol. in-12. VII. *Méthode de nomenclature chimique proposée par Morveau, Lavoisier, Bertholet et Fourcroy*; on y a joint un nouveau Système des caractères chimiques adaptés à cette nomenclature par Hassenfratz et Adet, 1787, gr. in-8°. VIII. *Essai sur le phlogistique et sur la constitution des acides*, traduit de l'anglais de Kirwan, avec des notes de Morveau, Lavoisier, de La Place, Monge et Bertholet, 1788, gr. in-8°. IX. *Analyse chimique de l'eau sulphureuse d'Enghien, pour servir à l'histoire des eaux sulphureuses en général*, par Fourcroy et de La Porte, 1788, in-8°. X. *Annales de chimie*, ou *Recueil de Mémoires concernant la chimie et les arts qui en dépendent*, par Morveau, Lavoisier, Monge, Bertholet, Fourcroy, le baron de Diettrich, Hassenfratz et Adet, 1789 et 1794, 18 vol. in-8°. XI. *La Médecine éclairée par les sciences physiques*, 1er et 6e vol. en 1791, 7e et 12e vol. en 1792. XII. *Philosophie chimique*, ou *Vérités fondamentales de la chimie moderne disposée dans un nouvel ordre*, Paris, 1792, nouvelle édition augmentée de notes et d'axiomes tirés des nouvelles découvertes, par J. B. Van-Mons, Bruxelles, 1795, in-8°. XIII. Fourcroy a eu part au *Magasin encyclopédique*, où l'on trouve entre autres notices celle de la vie de Lavoisier; et au *Journal de l'école polytechnique*. XIV. Il a fait plusieurs *Rapports* à la convention nationale qui ont été imprimés dans le Moniteur et le Journal des débats. On a encore de lui: XV. *Tableaux pour servir de résumé aux leçons de chimie faites à l'école de médecine de Paris pendant* 1799 *et* 1800. XVI. *Système des connoissances chimiques et de leurs applications aux phénomènes de la nature et de l'art*, en dix vol. in-8°, et un v. de tables, ou en 5 v. in-4°, à Paris, 1800. XVII. Enfin il est encore auteur de la partie entière concernant la *Chimie* dans l'Encyclopédie par ordre de matières. Par délibération du 21 décembre 1809, la faculté de médecine de Paris, voulant rendre à la mémoire de ce savant un hommage qui pût attester à la fois son estime et sa reconnoissance pour ce célèbre chimiste, a arrêté de faire exécuter, en marbre statuaire, son buste, pour être placé dans le lieu de ses séances, au bas duquel sera placée une inscription latine, qui rappellera les services qu'il a rendus.

* FOUREK (Abou-Bakr-Mohammed), *El-Motekellem*, que l'on appelle plus ordinairement *Ibn Fourek*, docteur de la secte musulmane des schâféys, qui mourut en grand renom de savoir et de piété l'an 406, ou, selon quelques auteurs, plusieurs années auparavant dans la ville de Nischâbour, où l'on a vu long-temps son tombeau. Il est auteur de plusieurs ouvrages de métaphysique et de scolastique, sciences dans lesquelles il excelloit. Ses ouvrages sont très-peu connus en Europe.

† I. FOURMONT (Etienne), né en 1683 à Herblay, village près de Paris, d'un père chirurgien, montra dès sa jeunesse des dispositions surprenantes pour les langues. Il avoit la mémoire si heureuse, qu'après

avoir appris par cœur toutes les racines grecques de Port-Royal, il les récitoit en rétrogradant. Il n'étoit encore qu'écolier lorsqu'il donna ses *Racines de la langue latine, mises en vers français*, ouvrage qui eût fait honneur à un maître. Après avoir étudié au séminaire des Trente-trois et au collége de Montaigu, il fut chargé de l'éducation des fils du duc d'Antin. L'académie des inscriptions se l'associa en 1715, la société royale de Londres en 1738, et celle de Berlin en 1741. Le comte de Tolède, ministre d'Espagne, lui obtint une pension de la cour, qui fut arrêtée au moment da la rupture entre la France et l'Espagne. Le duc d'Orléans le mit au nombre de ses secrétaires. Les savans français et étrangers le consultoient comme un oracle, dans tout ce qui concernoit le grec, le persan, le syriaque, l'arabe, l'hébreu, et même le chinois; mais comme il négligea un peu la sienne, et qu'il la parloit et l'écrivoit assez incorrectement, on lui appliqua l'épigramme faite contre un certain pédant qui se vantoit de savoir 12 langues: «Cela est vrai, dit quelqu'un, en exceptant le français.» Fourmont mourut à Paris le 18 décembre 1745. On a de lui plusieurs ouvrages imprimés et manuscrits. I. *Réflexions critiques sur les histoires des anciens peuples jusqu'au temps de Cyrus*, 1735, 2 vol. in-4°, chargées de citations. II. *Linguæ Sinarum mandaricinæ hieroglyfica grammatica duplex, latinè et cum characteribus Sinensium*, Parisiis, 1742, in-fol., sur laquelle on peut consulter le Journal des savans de mars et avril 1743. III. *Meditationes Sinicæ*, 1737, Paris, in-folio; ouvrage qui renferme les préliminaires de la grammaire chinoise, et l'explication de tout le technisme de cette langue. IV. Plusieurs *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie des belles-lettres, semées d'érudition. *Voyez* LUCAS, n° IV.

† II. FOURMONT (Michel), frère du précédent, né le 28 septembre 1690, à Herblay, près de Paris, apprit, sans le secours d'aucun maître, le latin, le grec, l'hébreu, et le syriaque. Nommé, en 1720, professeur de cette dernière langue au collége royal, il joignit à ses leçons la comparaison des paraphrases chaldaïques de la Bible, avec le texte samaritain et la version des Septante. C'est le premier qui ait donné en France quelque idée de l'ancienne langue éthiopienne. En 1728, envoyé par Louis XV dans le Levant, il en rapporta près de douze cents inscriptions antiques. C'est lui qui a trouvé sous les ruines de l'ancienne Amyclée l'inscription connue sous le nom de cette ville, remontant à mille ans avant J. C., et consistant en deux fragmens qui présentent une liste des noms des prêtresses grecques. On ne pourroit croire, si Fourmont lui-même ne s'en étoit vanté dans ses lettres, qu'un savant et un ami de l'antiquité se soit plu à détruire, comme il le fit, par des ouvriers, tout ce qui pouvoit rester de Sparte, d'Hermione, de Trézène et d'Argos. A son retour, reçu à l'académie des inscriptions, il y lut différens mémoires sur des monumens grecs, et sur l'origine et l'ancienneté des Éthiopiens. Il mourut le 4 février 1746. Michel Fourmont se vantoit d'avoir apporté de la Grèce plusieurs milliers d'inscriptions. A l'exception de cinq ou six, en Boustrophedon, elles sont restées manuscrites, et se trouvent à la bibliothèque impériale, dans plusieurs cartons ou porte-feuilles. Les unes, faites de sa main, au crayon, sont moins inexactes que d'autres transcrites par son neveu avec autant d'incurie que d'ignorance. Elles sont généralement dans un état à ne pas

permettre d'espérer qu'on en puisse faire usage. On a soupçonné Michel Fourmont d'être faussaire; il n'étoit que fou et charlatan.

III. FOURMONT (Claude-Louis), neveu des précédens, né à Cormeilles, près de Paris, en 1713, suivit son oncle Michel dans le Levant, et ensuite le consul Lironcourt en Égypte. A son retour, en 1755, il publia la *Description* historique et géographique des plaines de Memphis et d'Héliopolis, Paris, 1755, in-12. Elle est curieuse, et se lit avec intérêt. Il est mort le 4 juin 1780.

FOURNEL (N.), né à Paris, où il mourut en 1777, a publié une héroïde sous le titre de *Zémire mourante à sa fille*, et a donné aux Français une petite pièce, intitulée l'*Aveugle par crédulité*, Paris, 1778, in-8°, jouée quelque temps après la mort de l'auteur. On y trouva de l'invraisemblance, mais de la gaieté. Un vieux tuteur est, comme à l'ordinaire, amoureux et jaloux de sa pupille. Tandis que le vieillard fait sa méridienne, la jeune personne donne un rendez-vous à son amant dans l'appartement même du vieillard, dont elle a fait fermer toutes les fenêtres. Ce dernier se réveille étonné de l'obscurité profonde où il est plongé; on lui persuade qu'il est devenu aveugle; mais un valet fripon, sous le titre d'un oculiste italien, le guérit bientôt de sa cécité.

FOURNI. *Voyez* FOURNY.

* I. FOURNIER (André), reçu docteur en la faculté de médecine de Paris en 1519, a donné un ouvrage sur la cosmétique, intitulé *La décoration d'humaine nature*, Lyon, 1582, in-12, divisé en trois livres, dont le premier traite de plusieurs choses qui ont rapport à la chirurgie: le second s'étend sur tout ce qui peut contribuer à l'embellissement des femmes, et le troisième décrit divers onguens contre les maladies cutanées, telles que la gale, les ulcères, les excoriations de la peau, les brûlures et le feu volage.

II. FOURNIER (Hugues), Lyonnais, d'abord conseiller au sénat de Milan, ensuite premier président du parlement de Grenoble, fut chargé par François I de négocier, avec les députés de Marguerite d'Autriche, la neutralité de la Franche-Comté. Il protégeoit et cultivoit les lettres, et mourut en 1525.

* III. FOURNIER (Barthélemi), avocat en la sénéchaussée et siége présidial de Lyon, où il est mort vers la fin du 16e siècle. On ne connoît de lui que deux ouvrages imprimés ensemble, in-8°, Lyon, 1577; ce sont les *Préceptes de Phocylide, traduits en vers français par forme de quatrains*: et *les vers dorés de Pythagoras, traduits en partie et en partie imités.*

IV. FOURNIER (Guillaume), excellent critique de Paris, professeur en droit à Orléans, publia, en 1584, in-folio, *De verborum significationibus.*

V. FOURNIER (George), né à Caen, se fit jésuite, et mourut à La Flèche en 1652, à 57 ans. Ses principales productions sont, I. Une *Hydrographie*, 1667, in-folio. II. *Asiæ nova descriptio*, Parisiis, 1656, in-folio.

* VI. FOURNIER (Denys), chirurgien, natif de Lagny en Brie, se distingua dans cette partie de son art qu'on appelle *protèse*, et qui consiste à mettre et à ajuster un membre artificiel au défaut du naturel. Il est aussi l'inventeur de plusieurs instrumens de chirurgie.

Fournier mourut le 25 novembre 1683 laissant plusieurs ouvrages fondés sur les principes chirurgicaux les plus accrédités de son temps, mais qui aujourd'hui ne sont bons à consulter que pour suivre la série des progrès de la chirurgie.

* VII. FOURNIER (Ch.), surnommé l'*Américain*, retenu long-temps dans les prisons de Saint-Domingue sa patrie, pour plusieurs crimes dont il s'étoit rendu coupable, venoit d'être envoyé en France au moment de la révolution pour y être jugé. On le tira, en 1789, des cachots, pour en faire un des aboyeurs du Palais-Royal, et il devint bientôt un des coryphées du club des cordeliers. Il accompagna, en 1791, Jourdan *coupe-tête* à Avignon, seconda ses fureurs, et mérita le même surnom que lui. Il reparut ensuite dans la capitale, à la tête des bandes connues sous la dénomination des Marseillais. Il en commanda une compagnie le 10 août 1792, et contribua beaucoup aux événemens de cette journée. Il se porta, dans les derniers jours du même mois, à Orléans, à la tête d'une troupe armée, enleva de cette ville tous les prisonniers traduits devant la haute cour nationale et les conduisit à Versailles, où il les fit massacrer le 9 septembre. Il continua ensuite à jouer un rôle dans les sections, et bravant toutes les accusations, même celle de Marat qui le dénonça le 12 mars 1792; il survécut à toutes les chances de la révolution, et on le comptoit encore en 1799 au nombre des jacobins de Paris. Il fut condamné en novembre 1799 à la déportation ; mais cette peine fut presque aussitôt commuée en des arrêts à garder dans sa commune. Le 3 nivôse an 9 (24 décembre 1800) il fut encore inscrit sur une liste de déportation, et mourut aux îles Séchelles en 1803.

† VIII. FOURNIER (Pierre-Simon), graveur et fondeur de caractères, né à Paris en 1712, excella dans son art. Ses caractères ont embelli la typographie française; ses lumières l'ont éclairée. Il publia, en 1737, la *Table des proportions* qu'il faut observer entre les caractères, pour déterminer leurs hauteurs, et fixer leurs rapports. Cette table est une découverte très-essentielle aux progrès de l'art. Cet habile artiste remonta jusqu'à la naissance de l'imprimerie pour la connoître à fond. Il donna, en différens temps, divers *Traités historiques et critiques sur l'origine et les progrès de la typographie.* On y voit un savant consommé dans la matière qu'il traite. Les plus importans ont paru en 1758 et 1759, sous le titre de *Dissertations sur l'origine et les progrès de l'imprimerie, et de la taille en bois*, 2 parties in-8°, formant un v. Son dernier ouvrage fut le *Manuel typographique*, *utile aux gens de lettres*, *et à ceux qui exercent les différentes parties de l'art de l'imprimerie*, 1764, 2 vol. in-8°. Le premier volume contient la Description de la taille des caractères et de leur fonte : le second présente les modèles de ces caractères, tant romains qu'italiques, avec les différentes nuances de grosseur qui les font distinguer. L'auteur devoit réunir deux autres nouveaux volumes à cet ouvrage, dont le premier eût traité du mécanisme particulier de l'imprimerie, et le second, de l'histoire des plus célèbres typographes ; mais il fut prévenu par sa mort, arrivée à Paris en 1768. On a des épreuves de différens caractères qu'il avoit gravés, dans son *Manuel typographique*, tels que des italiques supérieurs aux anciens, des vignettes de fonte d'un dessin agréable, etc. On y trouve même des épreuves de caractères pour la musique, dont il étoit l'inventeur, et qui le disputent,

pour la beauté, à la musique gravée en taille-douce. Il laissa deux fils. L'aîné continue la profession de son père.

IX. FOURNIER. *Voy.* FORNIER.

† I. FOURNIVAL (Simon), commis au secrétariat des trésoriers de France, a fait un *Recueil des Titres* qui les concernent, Paris, 1655, in-fol.; continué par Jean-Léon du Bourgneuf, trésorier de France à Orléans, et imprimé en cette ville, in-4°, 1745, deux parties.

* II. FOURNIVAL *ou* FURNIVAL (Maistre Richart de), chancelier d'Amiens, chanoine de Soissons, et l'un des poëtes recommandables du 13e siècle, florissoit sous le règne de saint Louis. Il a composé des *Chansons* et plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue, I. *Li Commanz d'amours*. II. *La Puissance d'amours*. III. *La Panthère d'amours*, dans les manuscrits de la bibliothèque impériale, M., n° 21-3, in-fol., fonds de l'église de Paris. IV. *Le Bestiaire d'amours*, manuscrit, fonds de La Vallière, n° 2736, in-fol., et de l'église de Paris, N., n° 2, in-4°. Ce dernier ouvrage a été translaté de rime en prose dans le 15e siècle, et imprimé dans le suivant, chez Jéhan Trepperel, in-4°, goth., sans date.

FOURNY (du). *Voyez* DUFOURNY.

* FOURQUES (N.), poëte français du 13e siècle, auteur du Fabliau intitulé *Le Credo de l'usurier*, seule pièce qu'on connoisse de lui. Elle est imprimée dans la nouvelle édition de Barbazan. On en trouve la traduction dans Le Grand d'Aussy.

I. FOURQUEVAUX (Raimond DE BECCARI DE PAVIE, baron de) d'une branche de l'ancienne famille noble des Beccari de Pavie, retirée en France au temps des guerres entre les guelfes et les gibelins, commença à servir au siége de Naples, sous Lautrec, en 1528. Il commandoit un corps considérable d'infanterie grisonne et italienne à la bataille de Marciano en Toscane, l'an 1554; il y fut blessé et fait prisonnier. On le retint treize mois dans le fort de San-Miniato à Florence. De retour en France, il obtint le gouvernement de Narbonne. On raconte qu'il se servit d'un stratagème assez singulier pour en chasser plusieurs habitans mal intentionnés. Il fit publier que deux chevaliers espagnols devoient se battre en champ clos hors de la ville, fit poser des barrières pour les combattans, et dresser des échafauds pour les juges. Tout le peuple étant sorti de la place pour assister à ce spectacle, il en fit fermer les portes, et ne laissa rentrer que les sujets fidèles au roi. Il contribua beaucoup, en 1562, à la délivrance de Toulouse, dont les huguenots s'étoient presque rendus maîtres, et mourut chevalier de l'ordre du roi, à Narbonne, en 1574, à 66 ans, après avoir rendu des services importans aux monarques qui l'employèrent dans la province du Languedoc.

† II. FOURQUEVAUX (Fr. DE BECCARI DE PAVIE, baron de), fils du précédent, mort en 1611, fut gentilhomme ordinaire de la chambre et surintendant de Henri IV, lorsqu'il n'étoit que roi de Navarre. On a de lui les *Vies de plusieurs grands capitaines français*, Paris, 1643, in-4°; remarquables principalement pour les faits. Ces vies, au nombre de quatorze, sont compilées fort exactement d'après

tous les historiens du temps ; c'est dommage que l'auteur n'en ait pas rassemblé un plus grand nombre. Fourquevaux devint par la suite chevalier d'honneur de la reine Marguerite ; après sa mort on fit paroître un recueil de pièces de vers, la plupart licencieuses, intitulé *l'Espadon satirique.* Ce recueil parut pour la première fois en 1619, sous le nom de l'auteur, et fut depuis réimprimé sous celui du sieur d'Esternod, en 1623, 1626 et 1682. Le baron de Fourquevaux paroît avoir été l'ami de Regnier, qui lui adressa une de ses satires. Elle se trouve au nombre des Epîtres dans l'édition de Brossette.

† III. FOURQUEVAUX (Jean-Baptiste de), abbé, mort à Toulouse sa patrie en 1767, à 74 ans, petit-fils du précédent, a donné divers ouvrages sur le jansénisme. Le plus connu est le *Catéchisme historique et dogmatique*, en 5 vol. in-12. C'est une histoire des disputes sur la grace et des opinions des jésuites, par demandes et par réponses, écrite d'un style net et clair, mais qui n'est pas toujours modéré.

FOURRIER (Pierre), DE MATHINCOURT, bourg de Lorraine, dont il étoit curé, né en 1565, d'un autre bourg nommé Mirecourt, entra jeune parmi les chanoines réguliers, chez lesquels il se distingua par son savoir et sa piété. Il établit deux nouvelles congrégations : l'une de *Chanoines réguliers réformés*, qui enseignent les jeunes gens ; et l'autre de *Religieuses*, pour l'instruction des filles. Le pape Paul V approuva ces établissemens en 1615 et 1616. Le père Fourrier, mort en 1640, a été béatifié en 1730.

FOURSY. *Voyez* FURSI.

*I. FOUS (Jacques de la), Angevin, poëte médiocre, qui vécut sous le règne de Henri IV ; aussi le cite-t-il souvent comme un modèle de vertu et de véritable héroïsme dans un poëme composé pour l'instruction d'un prince, qu'il dédia au fils de ce monarque. Ce poëme, intitulé *le Dauphin*, divisé en dix livres, et chaque livre en plusieurs chants, a été imprimé à Paris, en 1609, in-8°.

II. FOUS (ordres des). *Voyez* ADOLPHE, n° II.

III. FOUS (*ou* Bouffons). *Voyez* CHICOT. — BRUSQUET. — DANDERI. — TRIBOULET. — SIBILOT.

* I. FOWLER (Jean), imprimeur anglais, né à Bristol, fut quelque temps boursier au nouveau collége à Oxford, mais il quitta cette place en 1559, et alla à Louvain, où il dirigea quelques impressions d'ouvrages, particulièrement en faveur de l'Église catholique romaine, à laquelle il étoit très-attaché.

* II. FOWLER (Edouard), célèbre prélat anglais, né en 1632 à Westerleigh, au comté de Glocester, mort en 1714, élève du collége de Corpus Christi à Oxford. En 1673 il obtint le rectorat de Allhallows, et en 1675, un canonicat de Glocester ; enfin, en 1684, le vicariat de St-Gilles Cripplegate, et la même année il fut reçu docteur. Son zèle pour la révolution lui valut l'évêché de Glocester en 1691. Outre plusieurs *Sermons* et *Traités* qu'il a composés, on a encore de lui, I. *Principes et pratiques de certains théologiens modérés de l'Eglise d'Angleterre*, in-8°, 1670. II. *Le But du christianisme*, in-8°, 1671. Cet excellent ouvrage a eu plusieurs éditions. III. *La Liberté évangélique, ou Discours sur la liberté du chrétien*, in-8°.

* I. FOX (Edouard), évêque anglais et homme d'état, né à Dursley au comté de Glocester, mort en 1538, élève d'abord d'Eton, et ensuite du collége du roi à Cambridge, dont il fut nommé proviseur en 1528. Le cardinal Wolsey l'employa d'abord, et lui fit ensuite donner, conjointement avec Gardiner, l'ambassade à Rome pour solliciter le divorce de Henri VIII. Fox fut après envoyé, avec la même qualité, en France et en Allemagne, et, en 1585, nommé évêque d'Héreford. Ce prélat, très-partisan de la réformation, a écrit un livre intitulé *De verâ differentiâ regiœ potestatis et ecclesiasticœ, et quœ sit ipsa veritas et virtus utriusque.*

† II. FOX (Jean), théologien anglais, né en 1517 à Boston, au comté de Lincoln, mort en 1587, élève du collége de Brarenose à Oxford, d'où il passa au collége de la Magdeleine, où il eut une bourse. Il en fut expulsé sur une accusation d'hérésie, et se trouva réduit à la plus grande détresse. Enfin, sir Thomas Licy du comté de Warwick le prit chez lui pour élever ses enfans; ensuite il passa à Londres, où la duchesse de Richemont le chargea de l'éducation des enfans du comte de Surrey. Il resta dans cette place jusqu'à l'avénement de la reine Marie. Alors, comme ses principes l'exposoient au danger de perdre la vie; il quitta l'Angleterre avec sa femme et d'autres protestans qui passèrent sur le continent. Fox s'établit à Bâle, et fut réduit, pour vivre, à corriger les épreuves chez l'imprimeur Oporius. Lorsqu'Elizabeth monta sur le trône, il retourna en Angleterre, où le secrétaire Cécile lui procura un canonicat de Salisbury. En 1563, il publia ses *Acta et monumenta Ecclesiœ*, 3 vol. in-fol., réimprimés en 1684. Pearson reproche à cet ouvrage des erreurs, de fausses citations et de mauvais raisonnemens. Son livre *des Martyrs*, en un gros volume in-fol., dont l'édition de 1583 est en deux volumes et les suivantes sont en trois, lui fit plus d'honneur. Ce livre, que les catholiques romains ont nommé par dérision *Légende dorée de Fox*, jouit d'une très-haute estime chez les protestans. Dans sa jeunesse, Fox avoit cultivé la poésie. On a de lui quelques *comédies* en latin sur des sujets tirés de l'Ecriture sainte. Son plus célèbre ouvrage dans ce genre est *le Triomphe de Jésus-Christ*, drame sacré, que Jacques Bienvenu a traduit en 1662, in-4°. C'est un livre très-rare. Jean Fox, distingué par son érudition, sa piété et son humilité, a été enterré dans l'église de Saint-Gilles, dont il avoit été vicaire pendant quelque temps.

* III. FOX (Richard), prélat anglais, né d'une famille obscure au comté de Lincoln, à Grantham, sous le règne de Henri VI d'Angleterre, mort en 1528, élève d'abord de l'école de Boston, ensuite du collége de la Magdeleine à Oxford, d'où la peste le força de se retirer, passa au collége de Pembroke à Cambridge, et vint ensuite à Paris, où il se lia avec M. Morton, évêque d'Ely, qui le recommanda au comte de Richemont, depuis Henri VII. A l'avénement de ce prince au trône, le docteur Fox fut nommé conseiller privé, promu au siége d'Exeter, chargé de plusieurs ambassades, et obtint différentes places éminentes dans l'Eglise. Il passa au siége de Durham, et enfin à celui de Winchester. Ce prélat est fondateur du collége de Corpus Christi à Oxford, et de plusieurs écoles libres.

IV. FOX (George), né au village de Dreton dans le comté de

Leicester en 1624, n'avoit que 19 ans, lorsqu'il se crut tout d'un coup inspiré de Dieu, et se mit à prêcher. C'étoit un jeune homme d'une mémoire heureuse, d'une imagination ardente, de mœurs irréprochables et saintement fou. Les amusemens par lesquels ses camarades se délassoient de leur travail lui paroissoient des crimes. Comme il les prêchoit sans cesse, et avec beaucoup d'aigreur, ils le chassèrent de leur société. Obligé de vivre seul, la retraite et la méditation dérangèrent son cerveau. Il crut entendre des voix célestes qui lui ordonnoient de fuir les hommes ; il eut des visions, des ravissemens, des extases, et s'imagina que le ciel, qui veilloit sur lui d'une manière particulière, lui avoit révélé le véritable esprit du christianisme, et l'avoit destiné à l'aller annoncer aux autres hommes. Vêtu de cuir depuis les pieds jusqu'à la tête, il alla de village en village, criant contre la guerre et le clergé. Son ignorance dans les lettres humaines ne l'embarrassa point. Quoiqu'on ne lui eût appris d'autre métier que celui de cordonnier, il s'étoit appliqué de bonne heure à parler le langage de l'Ecriture et de la controverse, et se servit de ses connoissances pour bâtir un système entièrement opposé à la croyance de toutes les Églises. L'abbé Pluquet l'exposa en ces termes : « Jésus-Christ, disoit Fox, a aboli la religion judaïque ; au culte extérieur, au cérémonial des juifs, il a substitué un culte spirituel et intérieur. Aux sacrifices des taureaux et des boucs, il a substitué le sacrifice des passions, et la pratique des vertus. C'est par la pénitence, par la charité, par la justice, par la bienfaisance, par la mortification, que Jésus-Christ nous a appris à honorer Dieu. Celui-là seul est donc vraiment chrétien, qui dompte ses passions, qui ne se permet aucune médisance, aucune injustice, qui ne voit point un malheureux sans souffrir, qui partage sa fortune avec les pauvres, qui pardonne les injures, qui aime tous les hommes comme ses frères, et qui est prêt à perdre sa vie plutôt que d'offenser Dieu..... Sur ces principes, disoit Fox, jugez toutes les sociétés qui se disent chrétiennes, et voyez s'il y en a qui méritent ce nom. Par-tout ces prétendus chrétiens ont un culte extérieur, des sacremens, des cérémonies, des liturgies, des rits, par lesquels ils prétendent plaire à Dieu, et duquel ils attendent leur salut. On chasse de toutes les sociétés chrétiennes ceux qui n'observent pas ces rits, et l'on y reçoit, souvent même on respecte les médisans, les voluptueux, les vindicatifs, les méchans. Les chrétiens les plus fidèles au culte extérieur remplissent la société civile et l'Église de divisions, de brigandages, et de partis qui se haïssent, et qui disputent avec fureur une dignité, un grade, un hommage, une préférence. Aucune des sociétés chrétiennes ne rend donc à Dieu un culte pur et légitime ; toutes, sans excepter les Églises réformées, sont retombées dans le judaïsme. N'est-ce pas, en effet, être juif, et avoir, en quelque sorte, rétabli la circoncision, que de faire dépendre la justice et le salut du baptême et des sacremens? Les ministres de l'Eglise sont eux-mêmes dans ces erreurs, et ils s'y entretiennent pour conserver leurs revenus et leurs dignités : la corruption a donc tellement pénétré toutes les sociétés chrétiennes, qu'il y a moins d'inconvéniens à y tolérer trop les vices et tous les désordres, qu'à entreprendre de les réformer. Que reste-t-il donc à faire à ceux qui veulent se sauver, sinon de se séparer de toutes les Églises chrétiennes, d'honorer Dieu par la pratique de toutes les vertus, dont Jésus-Christ est venu nous donner

l'exemple, et de former une société religieuse qui n'admette que des hommes sobres, patiens, mortifiés, indulgens, modestes, charitables, prêts à sacrifier leur repos, leur fortune et leur vie, plutôt que de participer à la corruption générale? Voilà la vraie Eglise que Jésus-Christ est venu établir, hors de laquelle il n'y a point de salut... » Fox prêchoit cette doctrine par-tout, dans les places publiques, dans les cabarets, dans les maisons particulières, dans les temples. Il pleuroit et gémissoit sur l'aveuglement des hommes; il émut, il toucha, il persuada: il se fit des disciples, qui crurent, comme leur maître, être instruits immédiatement par le Saint-Esprit dont ils se disoient les temples. Les provinces de Leicester, de Nottingham et de Derby furent les premiers théâtres de ce pieux réformateur. Quoique souvent outragé, emprisonné, fouetté pour sa doctrine, il ne relâcha rien de son zèle, et n'en fit même que plus de disciples. On compta bientôt à sa suite des personnes du premier rang, des savans de toute espèce, et beaucoup de peuple. Il donna aux enthousiastes qui le suivoient le nom d'*Enfans de lumière*. Ayant comparu à Derby devant les juges, il les prêcha si fort sur la nécessité de *trembler* devant le Seigneur, que le commissaire, qui l'interrogeoit, s'écria qu'il avoit affaire à un *quaker*, c'est-à-dire *trembleur* en anglais. Fox s'associa des femmes, et n'en fut pas plus soupçonné d'incontinence. Ayant connu dans la prison de Lancastre la dame Fell, veuve d'un illustre magistrat de cette province, il lui inspira ses opinions et l'épousa. Le patriarche du quakérisme emmena avec lui sa prosélyte en Amérique l'an 1662. Elle partagea les fonctions de son ministère. « L'Angleterre, dit Fox en partant, a été assez arrosée de mes sueurs; il faut en aller baigner le Nouveau-Monde. » Il y eut les mêmes succès qu'il avoit eus dans une partie de l'ancien. Ces succès lui persuadèrent que, si l'Europe, l'Asie et l'Afrique ne s'étoient pas encore rangées sous ses étendards, c'est qu'elles ignoroient son système. Il écrivit donc à tous les souverains des lettres insensées, qu'on paya du plus profond mépris. Revenu en Angleterre, il continua ses travaux, et mourut en 1681. Peu de temps avant sa mort, il composa un gros volume sur sa *Vie* et ses *Missions*: pour le rendre plus mystérieux, il défendit, par son testament, de l'imprimer. On peut voir ce qu'en dit le père Catrou dans son Histoire des Trembleurs, publiée en 1733. «Fox, dit encore l'abbé Pluquet, étoit un fanatique ignorant et atrabilaire, qui n'avoit d'abord séduit que la populace, plus ignorante que lui. Mais comme il y a dans la plupart des hommes un germe de fanatisme, cet insensé se fit des disciples propres à diriger sagement sa secte. Le quakérisme se trouva insensiblement uni avec de l'esprit et de l'érudition. Les nouveaux sectaires se conduisirent avec plus de circonspection. On ne les vit plus enseigner dans les places publiques, prêcher dans les cabarets, déclamer dans les églises comme des forcenés, insulter les ministres et troubler les fidèles. Des hommes distingués, tels que Guillaume Penn, George Keith et Robert Barclay, donnèrent de l'éclat au quakérisme, en le soutenant avec prudence, et en conduisant ses sectateurs avec adresse. *Voy.* BARCLAY, n° III, KEITH, n° I, *et* PENN.

* V. FOX (C. J.), second fils de Henri Fox, secrétaire d'état et payeur-général des armées sous George II, emploi dans lequel il amassa de grandes richesses. Henri son frère, anobli par le roi ré-



Fox. (Charles James.)



Fracastor (Jérome.)



Franklin.



François I.r



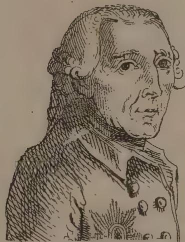
Fredegonde.



Frederic I.r



Frederic (Guillaume)



Frederic II.



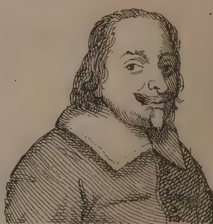
Frederic. (Henri)



I. Freron.



Forbisher.



Freinshemius.

P. Bellefonds del.t et sc.

gnant, sous le titre de baron Holland de Foxley, se trouva long-temps en opposition avec lord Chatam, père de M. Pitt. Son fils, James Fox, né le 13 janvier 1749, devint l'objet de sa plus tendre affection. Il le fit élever au collége de Westminster, puis à Eyton, et enfin à Oxford. Fatigué de l'uniformité des études de collége, le jeune Fox, en qui se développoient des passions vives et un goût excessif pour la dépense, voulut voyager; et son père le conduisit lui-même dans plusieurs contrées du continent, notamment à Spa, où on dit qu'il se livra au jeu avec une sorte de fureur, qui, par la suite, dérangea singulièrement sa fortune, quelque considérable qu'elle fût. Il abusa en 1768, n'ayant encore que 19 ans, et par conséquent pas éligible, de l'influence de sa famille pour se faire choisir par le bourg de Mirdgust comme membre de la chambre des communes, où il montra dès le premier moment un grand dévouement au parti ministériel, ce qui le fit nommer par le chancelier North lord de la trésorerie. On attribue son changement d'opinion à la rivalité qui ne tarda pas à s'élever entre lui et le fils du lord Guilford, qui lui fit ôter son emploi, ce dont il se vengea en attaquant avec vigueur l'administration de ce dernier. Il n'attaqua pas avec moins de force les opérations du ministère de la guerre d'Amérique, et étant parvenu à le renverser, il fut un instant appelé dans le cabinet, et désigné pour secrétaire d'état. Il avoit été porté au parlement en 1780 par la ville de Westminster, et il réussit depuis à se faire réélire par la même ville, ce qui lui donna un grand ascendant. Sorti du ministère il y rentra encore, puis en sortit une seconde fois, son parti n'ayant jamais eu assez de crédit pour l'y maintenir. On le vit, dès le commencement de la guerre de la révolution, employer tour à tour l'éloquence, le raisonnement, la chaleur qui lui est naturelle, et même souvent les diatribes et les injures, pour forcer le gouvernement anglais à reconnoître la république française. Dans chaque session il renouvela constamment sa motion sur cet objet, emprunta toutes les formes, épuisa tous les traits les plus vigoureux que put lui fournir l'esprit de parti, afin de culbuter le ministère, et de prouver que la paix avec la France seroit sûre et durable. En 1790 il réfuta plusieurs discours de M. Burke à ce sujet, et en blâmant la conduite des ministres à l'égard de la France, il déplora le sort des Bourbons. En 1792 il vengea le docteur Priestley de ses détracteurs, et vota l'abolition de la traite des nègres. Après le 10 août, il proposa d'envoyer un ambassadeur au pouvoir exécutif de France. En 1793 il protesta contre la guerre, et fit la motion de prier le roi d'y mettre fin. En 1794 il en rejeta les malheurs sur l'agression des coalisés, le traité de Pilnitz et le manifeste du duc de Brunswick, et vota contre les subsides payés au roi de Sardaigne; il accusa de mauvaise foi les puissances coalisées, établit que la guerre étoit inutile et désavantageuse au peuple anglais. Il parla ensuite en faveur de Muir et de Palmer, condamnés, par la haute-cour d'Écosse, comme coupables de haute trahison, s'opposa au subside de deux millions cinq cent mille liv. sterl. pour remplir les engagemens avec la Prusse; soutint que les ministres avoient outre-passé leurs pouvoirs en faisant saisir les papiers des sociétés dénoncées dans un message du roi, comme tendant à introduire en Angleterre le système français; combattit la motion de M. Pitt, tendant à poursuivre les

auteurs de ces adresses, et s'opposa sans succès à la suspension de l'*habeas corpus*. Il prononça peu après un discours éloquent sur les désastres de la guerre, et sur la nécessité d'entamer des négociations de paix. En 1795 il parla encore sur le même objet, et contre la dépense de l'expédition de Toulon ; il s'expliqua avec autant de vigueur sur la défection de la Prusse ; s'éleva contre le bill relatif aux assemblées séditieuses, réclama pour le peuple le droit de s'assembler, développa sa doctrine sur la résistance à l'oppression, et se glorifia de penser à ce sujet comme Sidney, Locke et Chatam. En mai 1796 on remarqua dans son discours contre la continuation de la guerre un passage très-véhément, où il reprochoit au ministère d'avoir sacrifié les émigrés français, et de les avoir trompés en leur annonçant ne vouloir combattre la France que pour y rétablir la monarchie. Vers la fin de l'année, il fit l'éloge de la conduite du directoire en renvoyant Malmesbury. En 1797 il proposa au club des wighs de contraindre M. Pitt à la paix, en multipliant les adresses à ce sujet. Dans la même année sa naissance fut célébrée à Edimbourg par une réunion des amis de la liberté. En 1798 il prononça un discours dans le même sens, et porta un toast à la souveraineté du peuple ; en mai, même année, il fut exclu du conseil privé, parla ensuite en faveur d'Arthur O'connor, et contre le système de rigueur déployé par le gouvernement en Irlande. En octobre, sa réélection fut célébrée par des fêtes. Après avoir déclaré au club des wighs qu'il n'assisteroit plus au parlement, il y porta la situation de l'Angleterre, justifia ensuite son absence de la chambre, et se montra opposé au système de la réunion de l'Irlande. En 1800 il renonça à son plan de retraite, et reparut, toujours prêt à combattre le parti de la guerre. En février il établit que « l'agression venoit originairement de l'Angleterre et des coalisés, et que la France n'avoit fait qu'exercer le droit d'une légitime défense. » Dans ce discours, très-étendu, il opposa la conduite des Anglais et des coalisés aux reproches de dévastation adressés aux Français, et présenta leur nouveau gouvernement comme intéressé à la paix, capable par conséquent d'en conclure une durable. En mars il soutint la même opinion contre Bertrand de Molville, qui attribuoit les hostilités à la France, et prétendoit, dans son Histoire de la Révolution, « que la conférence de Mantoue et toutes les dispositions qui l'avoient suivie n'avoient pour but que de feindre une coalition. » Le 11 octobre, même année, il signala sa réélection par un discours dans lequel il présenta l'immuabilité de ses principes depuis vingt ans, et déplora l'opiniâtreté des ministres qui s'obstinoient à une guerre désastreuse, utile seulement à la maison de Bourbon, ennemie invétérée de l'Angleterre, et contre le rétablissement de laquelle il avoit plusieurs fois déjà émis fortement son opinion. Il termina en se plaignant des atteintes portées à la liberté de la presse, et en professant les principes absolus de la souveraineté du peuple. En avril 1801 il défendit l'élection de M. Born-Toock contre les attaques du lord Temple. Inculpé par M. Pitt dans la discussion de la motion de M. Grey, relative à l'enquête pour examiner l'état de la nation, il répondit à cet ex-ministre par un discours plein de feu, attaqua ses opérations, l'accusa d'avoir refusé la paix offerte par Bonaparte, défendit les catholiques d'Irlande, prétendit qu'on avoit pris des engagemens avec eux sans les remplir, dans le dessein de les

exaspérer pour justifier des mesures violentes, et termina en demandant que l'état de la nation fût constaté promptement, afin qu'on pût connoître les auteurs de ces désastres. Après la paix d'Amiens, M. Fox vint visiter la France et Paris, qu'il quitta le 20 novembre 1802, pour retourner directement à Londres. Il vit le premier consul, avec lequel il dina, et parut très-satisfait de l'accueil qu'il en reçut, ainsi que des documens qu'il recueillit aux archives des relations extérieures, et dont il se proposoit de faire usage pour l'Histoire de la Révolution de 1686, à laquelle il travailloit. En juillet précédent il avoit été encore réélu représentant de Westminster, et le 8 décembre suivant il prononça au parlement uni un discours de deux heures, où il développa la nécessité de maintenir la paix, défendit les nouveaux ministres, attaqua l'administration de M. Pitt, et justifia Bonaparte, accusé d'ambition; mais il professa, en 1803, des opinions plus rapprochées du parti de la guerre. L'institut de France lui a offert, en novembre, même année, le titre de membre honoraire de la classe des sciences politiques. Le 23 août 1804 il recommença ses attaques contre le ministère, et demanda la révision de tous les actes passés pendant les dernières cessions. Lors de la chute de M. Addington, on prétend que Fox fut proposé au roi pour le ministère; ce que sa majesté refusa formellement; et quelque temps après, il présenta à la chambre des communes la pétition des catholiques d'Irlande, dont il fit valoir les prétentions. C'est à lui particulièrement que lord Melville doit la honteuse disgrace qu'il essuya en 1805. « Fox étoit, dit un publiciste étranger, un des premiers orateurs du parlement; son éloquence étoit un torrent; il résumoit des séances de dix à douze heures, répondoit à tous les discours de ses adversaires, et, quoique sans organe favorable, sans dignité et sans grace dans l'action, il maîtrisoit, pendant des heures entières, l'attention de ses auditeurs. Il n'habitoit plus la ville; il résidoit à St-Ann's-Hil, près Chertzey: là, il présidoit à la culture de ses terres, de son jardin et de ses arbustes. Il avoit un parterre d'où il tiroit trente espèces de roses. Il se lèvoit à sept heures, montoit à cheval, dirigeoit sa course vers la Tamise, où il se baignoit. Il rentroit à dix heures pour déjeûner, travailloit dans son cabinet jusqu'au dîner; il employoit ses soirées à des amusemens domestiques. Le sculpteur Noilekens a fait vingt-deux fois son buste, tant pour des seigneurs anglais que pour divers potentats de l'Europe. Voici ce qu'a dit à peu près de cet homme célèbre sir James Mackintosh, son compatriote, « Fox unissoit à un point remarquable deux caractères en apparence opposés, celui du plus doux des hommes et du plus véhément des orateurs. Dans la vie privée, il étoit affable, modeste, sans rancune, et tellement éloigné de l'orgueil et du tranchant, qu'il étoit, dans la conversation, plutôt silencieux que jaloux de briller. Sa supériorité ne se faisoit sentir que par la richesse de ses idées, ou par l'attention généreuse qu'il mettoit à s'occuper préférablement des personnes les moins recherchées: la simplicité de ses manières étoit loin d'en exclure cette urbanité parfaite et cette aménité, qu'il devoit encore plus à son naturel qu'à l'habitude de vivre dans la meilleure société. Dans l'espace de trente ans, il avoit connu tous les hommes de l'Europe, dont le commerce pouvoit enrichir, fortifier ou polir son esprit. Ses connoissances en littérature étoient très-étendues: comme tous les hommes

de génie, il aimoit à se reposer au sein des muses des fatigues et de l'ennui des affaires. Il brilloit en société par des vers faciles et agréables : du reste, quoique grand homme d'état, il ne prenoit jamais part aux discussions politiques si communes dans les cercles en Angleterre. On eût dit que cette matière lui étoit, ou étrangère, ou indifférente. Mais montoit-il à la tribune, l'homme de société disparoissoit, pour ne laisser voir que l'orateur. Toujours naturel et sans affectation, il y portoit quelque chose de cet extérieur simple et négligé qu'il montroit dans le monde. Dès qu'il avoit parlé quelque temps, son génie s'animoit et s'enflammoit graduellement ; il communiquoit à son auditoire la chaleur de son ame ; son irrésistible éloquence coulant, en quelque sorte, avec la rapidité d'un torrent, répandoit par-tout la persuasion : il possédoit au suprême degré ce mélange de raison, de simplicité et d'éloquence qui formèrent jadis le prince des orateurs : aucun des modernes n'a autant que lui approché de Démosthènes. » Quoique ses dissipations aient nui à la considération publique de Fox, même en Angleterre, on sera envers lui plus indulgent, en le jugeant d'après les mœurs d'un pays où les excès du jeu et de la dépense sont des événemens ordinaires dont on ne parle presque point : d'ailleurs, si l'on s'en rapporte à quelques anecdotes publiées sur ce grand homme, on pourra attribuer à la foiblesse de lord Holland pour son fils les écarts qu'on lui reproche, et même son goût pour le jeu. Avant d'avoir atteint l'âge de six ans, il se trouvoit un jour auprès de son père, qui remontoit sa montre : « Papa, lui dit-il, j'aurois bien envie de briser cette montre-là. — Ce seroit une sottise. — J'en ai furieusement envie. — Eh bien ! je ne veux pas te contrarier, la voilà. » L'enfant prit la montre et la lança de toute sa force sur le parquet. Un autre jour, lord Holland, alors secrétaire d'état, venoit d'écrire une lettre longue et importante ; il alloit mettre de la poudre dessus : « Papa, dit le petit Charles, je voudrois bien renverser l'écritoire sur cette lettre. — Fais, mon enfant, si cela t'amuse. » L'écritoire fut renversée, et le secrétaire d'état, content de l'énergie de son fils, recommença paisiblement sa dépêche. Quoi qu'on puisse penser et dire d'un homme si extraordinaire, mort à Londres le 13 septembre 1806, la pompe de ses obsèques atteste et les regrets de ses concitoyens, et la haute opinion qu'ils avoient de lui. On employa pour le char funèbre qui transporta son corps à l'abbaye de Westminster, sépulture des rois et des grands hommes de la nation, près de cinq cents aunes de velours noir. Toute la noblesse et les hommes en place suivirent le cortége, qui mit plus d'une demi-journée à se rendre de la maison que ce ministre habitoit à Londres, à l'église de Westminster.

† VI. FOX-MORZILLO, *Foxus Morzillus* (Sébastien), né à Séville en 1528, fit ses études en Espagne et dans les Pays-Bas, et s'acquit de la réputation par ses ouvrages. Philippe II, roi d'Espagne, l'ayant nommé précepteur de l'infant don Carlos, il quitta Louvain, et s'embarqua pour être plus tôt auprès du prince ; mais il fit malheureusement naufrage, et périt à la fleur de son âge. On a de lui des *Commentaires* sur le Timée et sur le Phédon de Platon, in-fol., et plusieurs autres ouvrages remplis d'érudition, parmi lesquels on doit distinguer une *Paraphrase* et de bonnes *Scolies* sur les Topiques de Cicéron, écrits qui ont le double mérite d'avoir été produits avant

que leur auteur eût atteint l'âge de 19 ans, et d'être les premiers peut-être qui aient donné l'idée de rendre au style philosophique la grace et la clarté qu'il offre sous la plume des anciens.

FOY (Louis-Étienne), né à Angles, mort en 1778, chanoine de Meaux, se livra par goût à l'étude des ouvrages diplomatiques, et publia sur cette partie divers écrits estimés. Les plus remarquables sont, I. Une *Traduction* du latin des Lettres du baron de Busbeck, ambassadeur de Ferdinand II auprès de Soliman II, 1748, 3 vol. in-12, enrichies de remarques curieuses. II. *Traité des deux puissances*, ou *Maximes sur l'abus*, 1752, in-12. III. *Prospectus* d'une description historique, géographique et diplomatique de la France, 1757, in-4°. IV. *Notices* des diplômes, des chartes, et des actes relatifs à l'Histoire de France, 1765, in-folio.

FRA-BASTIEN. *Voyez* SÉBASTIEN, n° IV.

* FRACASSATUS (Charles), professeur en médecine dans l'université de Pise, né à Bologne, vivoit dans le 17e siècle. Il est auteur d'un Traité intitulé *Prælectio medica in Aphorismos Hippocratis*, Bononiæ, 1569, in-4°. On a encore de lui deux *Lettres anatomiques*, l'une qui traite de la *langue*, et l'autre du *cerveau*, imprimées à Amsterdam en 1669, in-12, avec celles de Malpighi. Fracassatus étoit plus érudit que bon observateur.

† FRACASTOR (Jérôme), naquit à Vérone vers l'an 1484, avec les lèvres si fort attachées l'une à l'autre, qu'il fallut qu'un chirurgien les séparât avec un rasoir. On dit que, dans son enfance, sa mère fut écrasée de la foudre, tandis qu'elle le tenoit dans ses bras, sans qu'il en fût atteint. Ses progrès dans les sciences et les beaux-arts furent rapides. Il cultiva sur-tout avec beaucoup de succès la poésie et la médecine. Le pape Paul III, voulant transférer d'Allemagne en Italie le concile de Trente, se servit de lui pour inspirer aux Pères la crainte d'une maladie contagieuse; et ce fut alors qu'on le transféra à Bologne. Fracastor mourut à Casi, près de Vérone, le 6 août 1753. Il composoit un poëme épique, intitulé *Joseph*, que la mort l'empêcha d'achever. Il n'en a paru que deux chants insérés dans le recuil de ses œuvres. Sa patrie lui fit élever une statue six ans après. Dans la médecine, il s'attachoit à la guérison des maladies extraordinaires. Il est principalement connu par l'élégance avec laquelle il écrivoit en latin. Son poëme intitulé *Syphillis, sive de morbo gallico*, Vérone, 1530, Londres, 1720, in-4°, ouvrage dans le goût des Géorgiques de Virgile, n'est point indigne de l'auteur qu'il a imité. Sannazar, plus prodigue de critiques que d'éloges, ne put s'empêcher d'avouer qu'il avoit été surpassé par Fracastor. Sa versification est riche et nombreuse, ses images vives, ses pensées nobles. Quoique la matière fût délicate, l'auteur l'a traitée d'une manière très-décente. Macquer et La Combe en ont donné, en 1753, in-12, une Traduction en français avec des notes, réimprimée en 1796, in-18. Il nous reste plusieurs autres ouvrages de ce poëte médecin, recueillis d'abord à Venise, 1584, in-4°, ensuite à Genève en 1621, à Paris en 1718, et à Padoue en 1739, en 2 vol. in-4°. Les *Poésies* avoient été imprimées séparément dans la même ville en 1728, in-8°.

* FRAGABOL, fameux général

grec au service de l'empereur Constantin dans le 11ᵉ siècle, commandoit, dans la Mésopotamie septentrionale, une armée nombreuse composée d'Arméniens et de sa nation. Les Persans et les Scythes, après avoir ravagé plusieurs provinces de cette contrée, s'étoient retirés dans la ville de Tigranocerte; Fragabol avoit l'ordre absolu de prendre cette place, et les gouverneurs des pays voisins y arrivoient à mesure avec de nouvelles troupes. Cependant ce général, corrompu par 10,000 talens qu'il reçut de la part de l'ennemi, évita de se battre, et laissa détruire sous ses yeux presque toute l'armée chrétienne. L'empereur, instruit de sa trahison, l'appela à Constantinople, et le fit noyer dans la mer, vers l'an 1063, d'après le rapport de Matthieu d'Edesse.

FRAGHETTA (Jérôme), de Rovigo en Italie, demeura quelque temps à Rome, où il fut chargé par la cour d'Espagne de diverses affaires; mais son esprit satirique l'obligea de quitter cette capitale. Frachetta se fit un nom par ses ouvrages de politique. Le plus considérable est *Il Seminario del Governo di Stato e di Guerra*, 1648, in-4°. Nous avons encore de lui une *Traduction* italienne du poëme de Lucrèce, avec d'excellentes remarques sur l'épicurisme. Il mourut à Naples au commencement du 17ᵉ siècle.

* FRAGONARD (N.), mort à Paris le 22 août 1806, âgé de 74 ans, cultiva la peinture avec succès; son pinceau est gracieux et érotique; on distingue parmi ses Œuvres ses tableaux de Callirhoé. I. *La Fontaine d'amour*. II. *Le Sacrifice de la rose*, et divers autres sujets reproduits et multipliés par la gravure.

* FRAGOSO (Jean), de Tolède, médecin et chirurgien de Philippe II, roi d'Espagne, se rendit célèbre vers l'an 1570. Il a publié quelques ouvrages, la plupart en sa langue maternelle.

* FRAGOUL, prince du canton appelé Eritzvaneg, dans la grande Arménie, devint redoutable à ses voisins vers l'an 1724. A la tête de 7,000 combattans, il mit en déroute complète une armée de 18,000 hommes commandés par Fataly-Khan, Persan, gouverneur de Pargachad. Fragoul fit ensuite un traité d'alliance avec Toros, autre prince arménien, gouverneur de la province de Tchaventhour, afin de chasser de leur pays tous les chefs persans. Mais Fragoul, corrompu par les promesses flatteuses de Fataly, fit livrer à l'ennemi par trahison le pays de son allié qui resta mort sur le champ de bataille.

† FRAGUIER (Claude-François), de l'académie française et de celle des belles-lettres, naquit à Paris en 1666. Les PP. La Baure, Rapin, Jouvency, La Rue et Commire lui inspirèrent le goût des belles-lettres et sur-tout de la poésie. Fraguier prit l'habit de jésuite en 1683, et le quitta en 1694, pour cultiver les muses avec plus de liberté. Jusqu'alors il avoit manqué de secours, dit le père Nicéron, pour acquérir la politesse de la langue française; mais il profita beaucoup des leçons de madame de La Fayette et de Ninon de Lenclos. Quand il commença d'être admis dans la société de cette fille célèbre, l'âge avoit affoibli ses appas, et avoit donné de nouvelles forces à son goût et à son jugement. Le commerce de Ninon servit à lui former un style naturel, élégant, et poli. L'abbé Bignon, chargé de présider au Journal des savans, engagea l'abbé Fraguier, dont il connoissoit le mérite, à parta-

ger ce travail. Il y étoit d'autant plus propre, que, très-versé dans la littérature ancienne et moderne, étrangère et française, il écrivoit également bien en français et en latin, et ajoutoit à ce talent la connoissance du grec, de l'italien, de l'espagnol et de l'anglais. Renfermé chez lui, dans un âge peu avancé, par des infirmités continuelles, il trouva des consolations dans la philosophie. Plein de celle de Platon, dont il avoit entrepris une version complète, que sa foible santé lui fit abandonner, il la mit en vers latins, les plus beaux qu'on ait faits depuis Ovide. Ce poëme, intitulé, *Ecole de Platon*, et ses autres *Poésies*, respirent l'urbanité romaine et les graces de la politesse française. On les trouve avec le recueil de celles de Huet, son illustre ami, publié en 1729, in-12, par les soins de l'abbé d'Olivet, qui étoit lié avec tous deux. On a encore de l'abbé Fraguier plusieurs *Dissertations*, qui ne sont pas les morceaux les moins précieux des Mémoires de l'académie des belles-lettres. Il mourut à Paris le 3 mai 1728.

† FRAIN (Jean), seigneur DU TREMBLAY, né à Angers en 1641, membre de l'académie de cette ville, mourut le 24 août 1724. Sa conversation étoit celle d'un homme qui avoit beaucoup lu, mais trop entêté de ses idées. Sur la fin de ses jours, il devint presque misantrope. On a de lui, I. Plusieurs *Traités de morale* solidement écrits, mais remplis de trivialités. II. *Discours sur l'origine de la poésie*, Paris, 1713, in-12. III. *Traité des langues*, Paris, 1703, in-12; réimprimé à Amsterdam en 1709, et différens autres ouvrages qui ne sont pas sans mérite.

* FRAMBOISIÈRE (Nicolas-Abraham de la), connu sous le nom de *Frambesorius*, médecin, né à Guise en Picardie dans le 16e siècle, fit imprimer à Paris, dès l'an 1606, *la Description de la fontaine minérale du Mont-d'Or, depuis peu découverte au territoire de Reims*, 1 vol. in-8°. Il a publié beaucoup d'autres *Traités* tant sur la médecine que sur la chirurgie et la pharmacie, dont on a donné différens recueils : le plus ample est celui qui parut en français à Lyon, 1644, 1669, un gros vol., in-fol.

† I. FRANC (Jehan-Martin le), prévôt et chanoine, d'abord de l'église de Leuse, bourg du Hainaut, depuis de celle de Lausanne en Savoie, et successivement secrétaire de l'antipape Félix et du pape Nicolas V, naquit, vers le commencement du 15e siècle, à Aumale en Normandie, selon Claude Fauchet, et à Arras, si l'on en croit Jean Le Maire, dont l'opinion a été suivie par les auteurs de la Bibliothèque belgique. On a de lui deux ouvrages que leur rareté seule fait rechercher aujourd'hui des curieux, I. *L'Estrif de fortune et de vertu*, etc., Paris, 1519, in-4°, goth. II. *Le Champion des dames*, etc., petit in-fol., goth., sans date; et in-8°, lettres rondes, Paris, 1530. Il se trouve en manuscrit à la bibliothèque impériale sous le n° 7220. C'est dans ce dernier livre, uniquement consacré à repousser les reproches peu galans que les auteurs du roman de la Rose ont adressés au beau sexe, que La Fontaine a pris l'idée de son joli conte des Oies de frère Philippe.

II. FRANC (Jean-Jacques le). *Voyez* POMPIGNAN.

* FRANCATIANUS, médecin de Vicence dans les états de Venise, enseigna la médecine à Bologne en 1562; l'année suivante, il se rendit à Padoue où il remplit la chaire de pratique dans l'université

de cette ville, jusqu'à sa mort arrivée en 1569. Ses ouvrages sont, I. *De morbo gallico liber*, Patavii, 1564, in-4°; Bononiæ, 1564, in-4°; 1574, in-8°, avec le Traité de Fallopio sur la même maladie; Venetiis, 1565, in-8°, dans le premier tome du Recueil *De morbo gallico*. II. *Consilia medica*, Francofurti, 1598, in-fol., dans l'ouvrage mis au jour par Scholzius. III. *Lectiones practicæ*, Ulmæ, 1676, in-8°, avec les conseils de médecine de George-Jérôme Velschius.

† FRANCAVILLA *ou* FRANCHEVILLE (Pierre), né à Cambrai en 1548, mort à Paris sous le régne de Louis XIII, dont il étoit le premier sculpteur. Entraîné par son goût pour la sculpture, il s'y livra malgré son père qui en vouloit faire un homme de lettres, et partit pour l'Italie, où il reçut des leçons de Jean de Bologne. A la fois sculpteur, peintre, mathématicien, ingénieur, anatomiste, il excella dans tous les genres qu'on lui vit embrasser. Il demeura long-temps à Florence, où il se pénétra de la grande manière de Michel-Ange. Parmi ses ouvrages, on distinguoit *les bas-reliefs* en bronze et *les quatre esclaves* du piédestal de la statue de Henri IV qui se voyoit sur le Pont-Neuf, ainsi qu'une *Statue* en marbre *de David, vainqueur de Goliath*, qu'on voit au Musée impérial des monumens français.

FRANCESCA. *Voyez* PIETRO, n° I.

* I. FRANCESCHI (Matthieu), citoyen de Venise, vivoit dans le 16e siècle. Il a traduit en langue vulgaire la *Rhétorique* d'Aristote; les *Commentaires* de Simplicius sur Epictète, philosophe stoïcien et *l'Art de corriger la vie humaine*.

* II. FRANCESCHI (Domenico Aurelio), de Reggio, né en 1695, étudia le droit, la théologie et l'éloquence; il cultiva aussi la poésie: quelques-unes de ses poésies ont été insérées dans les Recueils du temps. Après avoir rempli divers emplois honorables, il se consacra à la prédication, où il obtint de tels succès, qu'il mérita d'être entendu par plusieurs souverains. Il mourut dans sa patrie en 1777. On a de lui des *Sermons* et des *Panégyriques* dans le Recueil des Panégyriques des plus célèbres orateurs du 18e siècle, Venise, 1760.

* III. FRANCESCHI (Michel-Ange), frère du précédent, entra dans l'ordre des capucins, où il se distingua par ses talens et ses vertus. Benoît XIV le nomma prédicateur apostolique en 1740. En 1751, il se retira dans un couvent de son ordre, où il mourut en 1766, âgé de 78 ans. On a de ce religieux *huit Panégyriques* qui, après avoir paru séparément, furent recueillis et imprimés à Venise en 1766.

† I. FRANCESCHINI (Marc-Antoine), peintre d'histoire, né à Bologne en 1648, mort dans la même ville en 1729. Franceschini, élève de Cignari, s'est fait remarquer par un dessin assez correct, une belle expression, et un coloris naturel; mais on trouve dans ses ouvrages plus de simplicité que de noblesse. Il se chargeoit seul des figures dans les tableaux qu'il faisoit de société avec Quaïni, connu pour peindre avec distinction le paysage, les ornemens, la perspective aérienne, et personne ne pouvoit apercevoir la différence des pinceaux. Ses ouvrages sont estimés dans les principales villes d'Italie. Nommé chevalier du Christ par le pape, comblé de présens par plusieurs princes, il est mort laissant une grande fortune que ses aumônes immenses avoient réduite de moitié.

*II. FRANCESCHINI (Balthasar), surnommé *Volteranno*, de la ville de Volterre, où il étoit né en 1661, étudia la peinture à Florence, sous Matthieu Rosselli. Il a gravé à l'eau-forte un de ses tableaux représentant *le Sauveur en croix*, à qui un soldat, du fer de sa lance, ouvre le côté. Franceschini mourut à Florence en 1689.

FRANC-FLORE. *Voyez* FLORIS.

† FRANCHEVILLE (Joseph DU FRESNE de), né en 1704 à Dourlens en Picardie, mort à Berlin le 9 mai 1781, membre de l'académie de cette ville a donné, I. *L'Observateur hollandais*, Leuwarde, 1745, in-8°. C'est une espèce de journal, dont il a paru cent numéros. II. *La Consolation philosophique de Boëce*, Berlin, 1744, en 2 vol. in-12, assez bien traduite. III. *Essai de conversations sur toutes sortes de matières*, Amsterdam, 1741, in-12. IV. *Histoire des premières expéditions de Charlemagne pendant sa jeunesse et avant son régne*, Amsterdam, 1741, in-8°. Francheville fit paroître cette histoire sous le nom d'Angilbert, surnommé *Homère*, auteur contemporain. Voltaire a cité Francheville dans l'Histoire du siècle de Louis XIV, ce qui lui a donné plus de célébrité que le mérite de ses ouvrages.

*I. FRANCHI (Antonio), peintre italien, né à Lucques en 1638, mort en 1709, premier peintre du duc de Toscane, a peint le portrait et beaucoup de tableaux d'autel.

II. FRANCHI (Vincent), président de Naples, sa patrie, et célèbre jurisconsulte, mort en 1601, à 70 ans, a donné, *Decisiones sacri regii concilii Neapolitani*, in-folio.

* FRANCHIMONT DE FRANKENFELT (Nicolas), médecin allemand, professeur de médecine dans l'université de Prague, mort dans cette ville en 1684, à l'âge de 43 ans, a publié, *Lithotomia medica, seu Tractatus Lithontripticus de calculo renum et vesicæ*, Pragæ, 1683, in-8°.

† I. FRANCHINI (François), de Cozence, suivit Charles-Quint à l'expédition d'Alger, et allia Mars avec les Muses. Il fut ensuite évêque de Messa, puis de Populania, et mourut en 1554. On lui doit quelques *Dialogues*, que de Thou compare à ceux de Lucien; et d'autres petits ouvrages, écrits avec assez d'agrément. Ses *Poëmata* et *Epigrammata* ont été imprimés à Rome en 1554, in-8°. On trouve quelques-unes de ses *Poésies latines* dans le deuxième volume des Vers des illustres poëtes italiens, publiés par Matthieu Toscan.

* II. FRANCHINI (Jean), né à Modène en 1663, entré dans l'ordre des mineurs conventuels, dont il fut historiographe et chronologiste, devint aussi théologien de François II, duc de Modène. Si ce laborieux écrivain eût réuni à son activité dans ses recherches plus de discernement et un style plus pur, il auroit passé pour un des meilleurs historiens de son ordre et de sa patrie. On a de lui, I. *De antiquitate franciscanâ conventualibus adjudicandâ*, Roncilione, 1685. II. *Status religionis franciscanæ minorum conventualium*, Romæ, 1682. III. *Bibliosofia e memorie litterarie de' scrittori francescani conventuali, ch' anno scritto dopo l'anno* 1585, Modena, 1693.

† I. FRANCIA (François), né à Bologne en 1450, d'abord orfévre, puis peintre en émail sur métaux, ensuite graveur distingué de coins pour les médailles, entraîné par son génie, finit par se livrer à la pein-

ture; les difficultés qui devoient l'effrayer à quarante ans ne le rebutèrent point. Comme il étoit très-fort dans le dessin, et qu'il avoit pour amis les peintres les plus distingués, il en apprit bientôt la manière d'employer les couleurs, et travailla avec tant d'ardeur qu'en peu de temps il devint un des plus célèbres peintres d'Italie. Au fort de sa gloire, il entendoit souvent parler des chefs-d'œuvre que Raphaël exécutoit à Rome. Raphaël à son tour entendoit parler avec éloge de Francia; il s'établit entre eux une correspondance fondée sur l'estime et l'amitié. Raphaël ayant fait pour une chapelle de Bologne un tableau de sainte Cécile, il l'adressa à Francia, en le priant de se donner la peine de le placer et même de corriger les défauts qu'il pourroit y remarquer. Transporté de joie, Francia s'empresse de tirer le tableau de la caisse pour le bien examiner; mais à la vue d'un des plus beaux chefs-d'œuvre du grand peintre, il se dégoûta de ses propres ouvrages, et désespérant de pouvoir à son âge porter plus loin un art dont il croyoit avoir atteint la perfection. Il mourut en peu de temps, de mélancolie et de chagrin, l'an 1518.

* II. FRANCIA (François-Marie), graveur au burin et à l'eau-forte, né à Bologne en 1657, et mort dans cette ville en 1733, fut élève de François Curti, graveur, et ensuite de Barthélemi Morelli, peintre, surnommé *Pimoro*, chez lequel il poursuivit ses études de dessin et de gravure. Le nombre des cuivres qu'il a gravés s'élève au-dessus de 1500, et quoique tous ses ouvrages ne soient pas également bons, on remarque cependant dans tous une excellente taille.

* III. FRANCIA (Dominique), fils du précédent, né à Bologne le 19 octobre 1702, montra de bonne heure des dispositions pour la peinture; mais étant destiné par ses parens à être architecte, il alla étudier son art sous Ferdinand Bibbiéna, sous lequel il fit de grands progrès dans le dessin. En 1723 il se rendit à Prague, où il fut employé aux travaux qui devoient avoir lieu pour le couronnement de Charles VI, roi des Romains. De Prague il alla à Vienne, où il séjourna quatorze ans; on voit dans cette ville plusieurs églises, salles et cabinets qu'il a peints. Francia excelloit dans la perspective. En 1736 il passa en Suède, où il fut nommé peintre du roi. De Stockholm, où il étoit resté huit ans, il se transporta avec toute sa famille en Portugal, s'arrêta à Lisbonne quinze mois, s'embarqua pour Livourne et vint à Rome où il travailla pendant trois ans. De retour à Vienne, il termina plusieurs ouvrages et en fit d'autres. Le désir de revoir sa patrie le ramena à Bologne, où il mourut en 1758.

I. FRANCIONE. *Voyez* FRANCIONUS.

* II. FRANCIONE (Pierre), peintre originaire d'Espagne, fut élevé à Naples, où il travailla. Le *Tableau de la Vierge avec son enfant qui dort sur son sein*, et que l'on voit dans une chapelle de Sainte-Marie-Egyptienne, est de Francione, ainsi qu'une *Descente de croix* qu'on admire sur le grand autel de Saint-Gaudence. Ce peintre vivoit vers l'an 1615.

* FRANCIONUS (Sauveur), étoit de Palerme, où il exerça la profession d'apothicaire avec autant de talens que de succès; il mourut dans cette ville en 1627. On lui attribue un traité élémentaire de pharmacie, intitulé *Discorsi nelli quali*

s'insegna con diligenza alli discepoli dell' arte, l'arte della spezieria, Palerme, 1625, in-4°.

* FRANCIS (Philippe), théologien irlandais, mort à Bath en 1778, fils du doyen d'un chapitre dans le même pays, fut recteur de Barrow au comté de Suffolck et chapelain de l'hôpital de Chelsea. On a de lui une *Traduction d'Horace et de Démosthènes* en anglais; deux tragédies intitulées, l'une *Constance*, et l'autre *Eugénie*.

* FRANCISCHELLO DELLE MURA, peintre de l'école napolitaine, florissoit dans le 18e siècle. Il étoit riche dans sa composition et l'enchaînement des groupes; ses figures sont bien ajustées, et ont de bonnes attitudes; mais son dessin est maniéré et sa couleur sent l'éventail; elle a de l'agrément, mais elle est fausse. Il orna les galeries du palais du roi de Sardaigne, et quelques églises de Turin. Il travailla aussi pour les principales villes d'Italie, et pour les souverains étrangers. Il a peint l'*Annonciation* dans une église de Mantoue. On voit *le chocolat de la Vierge qui chauffe dans une cafetière d'argent; elle a un chat, un perroquet et une belle chaise de velours à crépines d'or.*

* FRANCISCI (Jean), médecin, né en 1532 à Ripen dans le Jutland, mort le 4 juillet 1584, a mis en latin plusieurs ouvrages d'Hippocrate et de Galien, et a composé quelques pièces en vers, en particulier un poëme sur la structure des yeux, imprimé en 1556, à Vittemberg, sous ce titre: *De oculorum fabricâ et coloribus carmen.*

FRANCISQUE. *Voyez* MILE.

† FRANCIUS (Pierre), professeur d'éloquence, d'histoire et de grec à Amsterdam sa patrie, né en 1645, voyagea en Angleterre, en France et en Italie. Il jouissoit d'une réputation assez étendue, lorsqu'il mourut à Amsterdam en 1704. On a de lui, I. Un recueil de *Poésies* en grec et en latin, 1682, in-12. II. Des *Harangues*, 1692, in-8°. III. Des *Œuvres posthumes*, 1706, in-8°. Francius cultivoit aussi avec soin sa langue maternelle, mérite assez rare chez les savans Hollandais, et qu'il partageoit avec ses amis Hoogstraten et Broeckhuisen. Il en a donné la preuve dans sa *Traduction du Discours de Grégoire de Nazianze sur la bienfaisance*, qui parut en 1699. Dans une savante *Préface*, il assigne le premier rang, parmi les écrivains hollandais, à Pierre, fils de Corneille Hooft; et le second, à Vondel. Il rend aussi justice au style clair et pur de Gérard Brandt. Il distingue, parmi les orateurs sacrés, Vollenhove, Moonen, les trois fils de Gérard Brandt; il donne son avis sur l'orthographe hollandaise, etc. On a encore de lui quelques *Pièces de vers* dans cette langue.

† I. FRANCK DE FRANCKENAU (George), médecin, naquit à Naumbourg en 1643. A l'âge de 18 ans, il fut poëte et couronné à Iène: il mérita cet honneur par sa grande facilité à faire des vers allemands, latins, grecs et hébreux. Dans la suite il devint successivement professeur en médecine à Heidelberg et Wittemberg, d'où le roi de Danemarck Christiern V le fit venir à sa cour: il fut honoré à son arrivée des titres de médecin du roi et de conseiller aulique. L'empereur Léopold y ajouta celui de comte Palatin en 1692. Ses ouvrages imprimés sont, I. *Flora francica*, in-12. II. *Satyræ medicæ*, in-4°. III. *Bona nova anatomica*, Heidelbergæ, 1680, in-4°. IV. *De calumniis in*

medicos et medicinam ibid., 1686, in-fol. V. *De medicis philologis*, Wittebergæ, 1691, in-4°. VI. *Institutionum medicarum synopsis*, Heidelbergæ, 1672, in-12. VII. *Parva bibliotheca zootomica*, ibid., 1680, in-4°. VIII. *De palingenese, sive ressuscitatione artificiali plantarum hominum et animalium suis cineribus*, Halæ, 1717, in-4°. IX. Plusieurs *Lettres*. Il a aussi laissé un grand nombre de *Manuscrits*. L'académie léopoldine, celle des Ricovrati de Padoue, et la société royale de Londres, se l'étoient associé. Il mourut en 1704.

* II. FRANCK (Jérôme, François, *et* Ambroise), peintres flamands du 16e siècle, étoient frères, et tous les trois naquirent à Hérestals. Ils furent aussi tous trois élèves de Floris ou Franc-Flore, et se distinguèrent dans leur art. Jérôme passa en France, et fut employé à Paris, où il fit, en 1585, un grand tableau représentant une *Nativité*, qui se voyoit au maître-autel des cordeliers. Il peignoit le portrait avec succès, et Henri III le choisit pour son peintre en ce genre. Après la mort de Franc-Flore, les élèves de ce maître quittèrent leur patrie pour étudier sous Franck. Tant d'avantages ne purent le fixer à Paris; il quitta cette ville, passa quelque temps en Italie, et retourna à Anvers, où il mourut vers 1614, âgé d'environ 70 ans. La manière de Jérôme tient assez de celle de son maître. On aperçoit une plus belle ordonnance dans ses grands tableaux d'histoire que dans les petits. On distingue celui qui représentoit un *saint Gomer*, qui étoit dans une chapelle de Notre-Dame d'Anvers. François Franck, dit *le Vieux*, a fait plusieurs tableaux estimés. Il fut admis à l'académie des peintres d'Anvers en 1561, et mourut dans la même ville en 1666. On regarde comme son chef-d'œuvre un tableau de Notre-Dame d'Anvers, représentant *Jésus-Christ au milieu des docteurs*. Il y a sept beaux tableaux de lui dans la galerie de Dresde, entre autres une *Fuite en Egypte*, la *Création d'Adam et d'Eve, et celle des animaux*, un *Sujet allégorique*, et la *Perspective intérieure d'une église*, etc. On en voit aussi deux dans celle de Vienne: l'un représente *Crésus étalant ses richesses*, l'autre, *une Compagnie dans un salon*. Ambroise, le plus jeune des trois Franck, surpassa ses frères dans l'histoire, comme le prouvent plusieurs de ses grands tableaux, entre autres le *Martyr des saints Crespin et Crespinien*, qui est dans Notre-Dame d'Anvers.

* III. FRANCK (Sébastien), fils de François dit *le Vieux*, né à Anvers en 1573 environ, réussissoit parfaitement à peindre des batailles, et sur-tout à représenter des chevaux. Le paysage n'étoit pas une des moindres parties de son talent: une belle couleur et une touche spirituelle en font le mérite principal. On voit, dans la galerie de Munich, deux beaux tableaux de lui représentant *les Œuvres de Miséricordes*, et une *Assemblée de personnes de distinction*; dans celle de Vienne, une *Vue de l'intérieur des Jésuites d'Anvers*, et une *Scène de la guerre des paysans en Allemagne*.

* IV. FRANCK (François), dit *le Jeune*, frère du précédent, né à Anvers en 1580, mort dans cette ville en 1642, étoit élève de son père François, dit *le Vieux*, et a suivi sa manière en grand et en petit. Il alla étudier à Venise les plus grands coloristes, et s'attacha d'abord à peindre des folies de carnaval, et autres sujets de ce genre; mais dans la suite il se livra tout entier à peindre l'histoire en

grand. De retour à Anvers, il se fit une grande réputation par plusieurs bons tableaux, et entre autres par celui de la chapelle des quatre couronnés, dans Notre-Dame d'Anvers : le sujet est tiré des Actes des apôtres. On reproche à ce peintre peu d'ordre dans ses compositions ; mais il avoit d'ailleurs une belle couleur, une touche fine et spirituelle. On voit de lui, au Musée Napoléon, un tableau représentant *Laban qui cherche ses idoles*.

* V. FRANCK (Constantin), peintre de batailles, né à Anvers en 1660, de la famille des précédens, directeur de l'académie de cette ville en 1695, dessinoit bien la figure, et sur-tout les chevaux ; mais ses ouvrages, loin d'avoir le flou et le large de ceux de Van-der-Meulen, étoient quelquefois secs et sans chaleur. Le plus beau tableau de Constantin Franck représente le *Siége de Namur par Guillaume III*, roi d'Angleterre. La ville est dans le lointain, et sur le devant on voit le prince entouré d'officiers généraux. Cet ouvrage est d'une grande vérité, d'une belle couleur, et d'une manière libre et vigoureuse.

* VI. FRANCK (Simon), né à Gemeppe, près de Liège, en 1741, se distingua de bonne heure dans les belles-lettres, particulièrement dans l'éloquence et dans la poésie latine, comme on le voit par les pièces diverses insérées dans les *Musæ Leodienses*, 1761 et 1762, 2 vol. in-8°. Dans le premier de ces recueils, on distingue un poëme épique sur l'établissement du christianisme au Japon, plein d'épisodes, images, et comparaisons heureuses, et de très-beaux vers, qui a été réimprimé à la suite de la Vie de l'apôtre des Indes, Liège, 1788. Parmi les pièces du second volume, on remarque l'Ode *In impios sæculi nostri scriptores*. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, et s'étant livré avec une ardeur extraordinaire aux fonctions de ce saint ministère, il mourut dans sa patrie, en 1772, d'une maladie contagieuse qu'il avoit contractée en visitant les malades avec un zèle égal à ses autres vertus.... Qu'il soit permis à l'auteur de cet article de dire :

Manibus date lilia plenis,
His saltem accumulem donis, et fungar inani
Munere.

Eneid. lib. VI.

† FRANCKE (Auguste-Herman), théologien allemand, né à Lubeck en 1663, fit une partie de ses études à Leipsick, où, avec quelques-uns de ses amis, il fonda une espèce de conférence sur l'Ecriture sainte, qui subsiste encore sous le titre de *Collegium philobiblicum*. Devenu ministre à Erfort, le fanatisme que respiroient ses sermons l'obligea de sortir de cette ville en 1691. L'électeur de Brandebourg l'appela dans ses états ; il fut professeur de grec et des langues orientales à Hall, puis de théologie en 1698. C'est dans cette ville qu'il fit la fondation de la *Maison des Orphelins*. On y enseigne à la jeunesse indigente tous les arts et toutes les sciences, et on l'instruit dans la vertu et dans la religion. Cette maison prospéra tellement, qu'elle comptoit, en 1727, deux mille cent quatre-vingt-seize jeunes gens, et plus de cent trente précepteurs : on y donnoit à manger à près de six cents pauvres, soit étudians, soit orphelins. C'est à elle que la mission protestante du Malabar doit ses fondateurs. L'auteur de cet établissement mourut en 1727, à 64 ans, pleuré, comme le bienfaiteur du genre humain, par tous les malheureux que sa charité compatissante et ses soins paternels avoient arrachés à la misère, à l'oisiveté et au vice. On a

de cet homme de bien, I. Des *Sermons* et des *Livres de dévotion*, en allemand. II. *Methodus studii theologici*. III. *Introductio ad lectionem Prophetarum*. IV. *Commentatio de scopo librorum veteris et novi Testamenti*. V. *Manuductio ad lectionem Scripturæ sacræ*. VI. *Observationes biblicæ*. Les ouvrages de Francke sont estimés dans le nord; ses établissemens le sont dans toute l'Europe.

* FRANCKEN (Christian), théologien allemand, mort à la fin du 16e siècle, d'abord jésuite, quitta son ordre pour embrasser la secte des sociniens, et se réfugia en Pologne, où il se réunit aux unitaires; mais ensuite il rentra dans l'Église catholique. Il a écrit une satire virulente contre les jésuites, intitulée *Breve colloquium jesuiticum*; et un autre ouvrage intitulé *De honore Christi*.

FRANCKENBERG (Abraham de), seigneur de Ludwigsdorff et de Schwirse, dans la principauté d'Oels, refusa des emplois considérables que lui offrirent l'électeur de Brandebourg et le duc d'Oels. Il passa la plus grande partie de sa vie dans la retraite à Ludwigsdorff, où il étoit né en 1593, et où il mourut en 1652. On a de lui un grand nombre de *Livres mystiques*, en latin et en allemand. I. Une *Vie* du fameux Jacob Boehm. II. *Vita veterum sapientium*. III. *Nosce teipsum, etc.* Ses écrits ne sont guère connus hors de l'Allemagne.

I. FRANCKENSTEIN (Christian-Godefroi), né à Leipsick en 1661, mort en 1717, après avoir voyagé en France, en Angleterre et en Suisse, exerça avec applaudissement la profession d'avocat à Leipsick. Il avoit une mémoire prodigieuse. Ses principaux ouvrages sont, I. Une *Continuation de l'Introduction à l'Histoire de Puffendorff*. II. *Vie de la reine Christine*. III. *Histoire des seizième et dix-septième siècles*, qui ne sont que de mauvaises compilations.

II. FRANCKENSTEIN (Jacques-Auguste), fils du précédent, mort à Leipsick en 1733, après avoir professé le droit de la nature et des gens, composa un grand nombre d'ouvrages et de dissertations latines, et entre autres celles qui sont intitulées, I. *De collatione bonorum*. II. *De Juribus Judæorum singularibus in Germaniâ*. III. *De Thesauris, etc.* Ce savant étoit plus propre à compiler qu'à imaginer.

FRANCKLIN. *Voy.* FRANKLIN.

* I. FRANCO, de Bologne, célèbre peintre en miniature, florissoit en 1303. Appelé à Rome par le pape Benoit IX, pour travailler au Vatican, il y surpassa Le Giotto et Olderigi de Gobbio. Le Dante le célébra dans ses vers. Franco fut le chef de cette école de Bologne, de laquelle sortirent les Vitali, les Simon, les Jacob, et plusieurs autres grands maîtres.

* II. FRANCO (Agnello), peintre napolitain, élève de Gennaro di Cola, florissoit en 1400. On voit quelques-unes de ses peintures à Saint-Dominique majeur, dans la chapelle des Brancacci, et dans celle de la famille Galenta, dans le dôme.

* III FRANCO (Matthieu), chanoine de Florence, est compté au nombre des premiers cultivateurs de la poésie italienne. Ses *Sonnets*, communément imprimés avec ceux de Louis Pulci, respirent la bouffonnerie et la causticité, et ils ont quelque ressemblance avec ceux de Burchiello, son prédécesseur.

† IV. FRANCO (Nicolo), poëte satirique, naquit à Bénévent, en 1510, d'un maître d'école. Après avoir exercé de bonne heure son génie caustique à Naples et à Milan, il revint dans sa patrie, et fut l'ami, ensuite le rival de l'Arétin. Il censura comme lui les vivans et les morts, mais il en fut récompensé différemment. L'Arétin mourut tranquille dans son lit; Franco, qui avoit eu l'imprudence de quitter Bénévent pour Rome, attaqua des seigneurs romains très-accrédités, et fut condamné à mort en 1569, par ordre du pape Pie V. Quelques-uns pensent qu'il se sauva de la prison, qu'il fut seulement pendu en effigie, et mourut peu de temps après, de chagrin et de honte, à Bénévent. Si on en croit Le Ghilini, Franco écrivoit avec beaucoup de délicatesse en vers et en prose; son imagination étoit féconde en saillies. Il se déchaîna contre le pape Paul III, contre tous les Farnèse, les PP. du concile de Trente et Charles-Quint. Cependant il avoit, malgré son humeur bilieuse, d'excellentes qualités. « Il étoit discret, compatissant, sensible et généreux. Il avoit mérité la confiance entière d'un ambassadeur, qui se l'étoit attaché. Il rendoit les plus grands services à sa famille; il soulageoit les parens de ses disciples, et n'exigeoit rien de qui ne pouvoit rien payer. Ses amis l'adoroient; et quel homme méchant eut jamais de véritables amis! Incapable de ramper, il dédaigna les faveurs de ces grands qui ne voient dans les gens de lettres que des parleurs amusans. On ne lui reprocha point de verser le poison de la calomnie; et son crime fut celui d'une ame altière que tourmente le spectacle du vice heureux, qui ne sait point dévorer les injures, et les repousse par des vérités dures et hardies. Placez Nicolo dans un autre siècle et dans un autre gouvernement, il ne sera qu'un écrivain libre et courageux. Les Romains et les Athéniens l'auroient applaudi, comme ils applaudissoient Aristophane; on le loueroit aujourd'hui de s'être armé du fouet de la satire contre les méchans et les sots. Mais il ne sentit pas que la différence des temps et des mœurs corrompt assez souvent le jugement de la postérité, et toujours celui des contemporains. Chez une nation frivole et abâtardie, au milieu d'une foule de monsignors plus vains de leur noblesse que les Scipions n'étoient enorgueillis de leurs exploits, il osa faire entendre une voix républicaine. Son génie, plus sévère que les lois et l'opinion dominante, combattit des abus, flétrit des vices qu'elles avoient respectés ou anoblis. L'ardeur de se montrer, et je ne sais quelle audace naturelle, lui firent illusion. Telle fut la source de ses malheurs, de ses fautes et de sa déplorable réputation (Année littéraire, 1778, n° VII.) » On a de lui, I. Plusieurs *Sonnets* sur l'Arétin, qui furent imprimés avec sa *Priapeia*, 1541, et Turin, 1548, in-8° de 225 pages. II. *Dialogi piacevoli*, Vinegia, 1541, in-8°. Gabriel Chappuys en a traduit quelques-uns en français; ils ont été imprimés à Lyon, 1579, in-16. Il a paru en 1777 à Paris, in-12, chez Debure, un livre intitulé Vie de Nicolo Franco, ou les Dangers de la satire.

* V. FRANCO (Pierre), né à Turrière en Provence dans le 16e siècle, professeur d'anatomie à Fribourg et à Lausanne, et chirurgien à Berne, est auteur d'un traité dont il y a eu deux éditions : *contenant une des parties principales de chirurgie, laquelle les chirurgiens herniaires exercent*, Lyon, 1556, in-8°; d'un autre *des Hernies*, *contenant une ample déclaration*

de toutes leurs espèces, et autres excellentes parties de la chirurgie, à savoir de la pierre, des cataractes des yeux et autres maladies,... avec leurs causes, signes, accidens ; anatomie des parties affectées et leur entière guérison, Lyon, 1561, in-8°. Il y parle de la taille au haut appareil, on prétend même qu'il est le premier qui en fait mention, et que c'est de son nom que le haut appareil a été appelé *Methodus Franconica*.

† VI. FRANCO (Baptiste), de Venise, peintre médiocre, mais bon dessinateur et excellent graveur au burin et à l'eau-forte, a gravé les ouvrages de plusieurs grands maîtres, entre autres ceux de Raphaël et de Jules-Romain, et beaucoup de sujets de l'ancien Testament et des Actes des Apôtres. Il a fait aussi plusieurs dessins pour les vases que le duc Urbain faisoit fabriquer à Castel Durante, d'une terre dont la qualité étoit supérieure à toutes celles d'Italie. Franco mourut à Venise en 1561.

* VII. FRANCO (François), médecin, né à Sétabi, ville du royaume de Valence en Espagne, fut médecin de Jean III, roi de Portugal. Après la mort de ce prince, arrivée en 1557, il vint à Séville, où il remplit la première chaire de médecine, et publia l'ouvrage suivant: *Libro de enfermedades contagiosas y de la preservacion de ellas* ; avec ce Traité : *De la Nieve y del uso de ella*, Séville, 1569, in-4°.

* VIII. FRANCO (Jacques), graveur, frère du précédent, né à Venise en 1570, a gravé une partie des figures qui se trouvent dans l'édition de la Jérusalem du Tasse, faite à Gênes en 1590, d'après Bernardo Castelli, et dont Augustin Carrache grava le reste; diverses autres pièces d'après Baptiste Franco, etc.

* IX. FRANCO (Loreto), de Castel-di-Sangro, dans l'Abruzze, étoit un ecclésiastique qui vécut dans le 17e siècle. On a de lui, *In Aristotelis logicam qq. controversarium tam inter episcopos et regulares, quàm inter regulares et laicos*. Cet ouvrage est divisé en 12 parties. *Historia Avenoniensis contagionis. Rerum memorabilium quœ in eadem civitate annis* 1629 *et* 1630, *peste grassante, gesta sunt, etc.*

* X. FRANCO (St.) de l'ordre des frères prêcheurs, florissoit dans le 17e siècle. Il a laissé, *Theses affectivæ, seu meditationes scholasticæ super* 15 *prœcipua humanæ redemptionis mysteria, etc.; Symbolum apostolicum; D. Thomæ doctrina explicata, et ab erroribus gentilium et hæreticorum propugnata; Speculum quadragesimale*, etc.

† I. FRANÇOIS D'ASSISE (saint), né à Assise en Ombrie l'an 1182, fut nommé *Jean* au baptême; mais depuis, on y ajouta le surnom de *François*, à cause de sa facilité à parler la langue française, nécessaire alors aux Italiens pour le commerce, auquel son père le destinoit. « Il vint au monde, dit Baillet, marqué d'une croix à l'épaule, dans une étable : circonstance qui le rendoit dès-lors conforme à J. C. Son père s'appeloit *Pierre Bernard*, sa mère *Pique*, tous deux plus occupés du soin de leur négoce que de celui de leur enfant. Sans avoir les inclinations fort vicieuses, François, d'un naturel doux, officieux, poli et libéral, ne laissa pas de goûter les vanités du siècle. Il étoit encore plein de l'esprit du monde, lorsqu'il eut un songe, dans lequel il crut voir

quantité d'armes marquées du signe de la croix. Ayant demandé à qui elles étoient, on lui répondit que c'étoit pour lui et pour ses soldats. » Il alla servir dans la Pouille; mais un autre songe lui ayant appris que sa milice devoit être toute spirituelle, il quitta la maison paternelle, vendit le peu qu'il avoit, se revêtit d'une tunique et se ceignit d'une ceinture de corde. Son exemple trouva des imitateurs; et il avoit déjà un grand nombre de disciples, lorsque le pape Innocent III approuva sa règle en 1210. L'année d'après, le saint fondateur obtint des bénédictins l'église de Notre-Dame de la Portioncule, près d'Assise. Ce fut le berceau de l'ordre des frères mineurs, répandus bientôt en Italie, en Espagne, en France. Sa nouvelle famille se multiplia tellement, qu'au premier chapitre général qu'il tint proche Assise, en 1219, il se trouva près de cinq mille frères mineurs. Peu après ce chapitre, il obtint du pape Honorius III une bulle en faveur de son ordre. Plusieurs de ses disciples vouloient qu'il demandât le pouvoir de prêcher par-tout où il leur plairoit, même sans la permission des évêques. Le sage fondateur se contenta de leur répondre : « Tâchons de gagner les grands par l'humilité et par le respect, et les petits par la parole et les bons exemples. Notre privilége singulier doit être de n'avoir point de privilége. » Ce fut vers ce même temps que François passa dans la Terre-Sainte; il se rendit auprès du sultan Mélehdin pour le convertir, et offrit, pour prouver la religion chrétienne, de se jeter dans un bûcher; ce qui n'eût prouvé que sa conviction, et peut-être sa folie. Le sultan, n'ayant pas voulu qu'on lui donnât un tel spectacle, renvoya François avec honneur. Revenu en Italie, il institua le tiers-ordre; il voulut, par cette institution, procurer aux laïques le moyen de mener une vie semblable à celle de ses religieux, sans en pratiquer cependant toute l'austérité, et sans quitter leurs maisons. Ce nom de tiers-ordre lui fut donné, parce que saint François avoit divisé le sien en trois; les frères mineurs étoient le premier; les claristes ou urbanistes, le second; et les pénitens des deux sexes, le troisième ou le tiers-ordre. Après avoir réglé ce qu'il croyoit convenir le plus à ces différens enfans, et s'être démis du généralat, il se retira sur une des plus hautes montagnes de l'Apennin. Là il vit, s'il en faut croire saint Bonaventure, un séraphin crucifié qui perça ses pieds, ses mains et son côté droit. C'est l'origine du nom de *séraphique* qui a passé à tout son ordre. Il mourut deux ans après à Assise, le 4 octobre 1226. La multitude avoit pour lui une si grande vénération, que lorsqu'il entroit dans une ville on sonnoit les cloches. Le clergé et le peuple venoient au-devant de lui, chantant des cantiques et jetant des rameaux sur son passage. François, voyant un de ses compagnons étonné de ce qu'il souffroit des honneurs, lui dit : « Sachez, mon frère, que je renvoie à Dieu tous ces respects, sans m'en rien attribuer, et que les autres y gagnent, en honorant Dieu dans la plus vile de ses créatures. » Le pape lui ayant demandé s'il vouloit qu'on élevât ses disciples aux dignités ecclésiastiques. « Le nom de *mineurs* qu'ils portent, répondit-il, les avertit qu'ils ne doivent pas penser à s'élever. Si votre sainteté veut qu'ils soient utiles à l'Église, qu'elle les tienne toujours dans l'état d'humilité auquel ils ont été appelés. » Et comme la pauvreté étoit, selon ses expressions, la mère nourrice de l'humilité, il ne voulut jamais consentir à retenir

la moindre portion des biens que les novices avoient dans le monde. Quelques personnes crurent le faire relâcher de cette règle, en lui remontrant qu'il pourroit, par ce moyen, satisfaire aux devoirs de l'hospitalité. « A Dieu ne plaise, dit-il, que, pour quoi que ce soit, nous donnions atteinte à nos saintes maximes. » Dans un voyage, il se dépouilla de son manteau pour en revêtir un pauvre. « Ce manteau lui appartient, dit-il, car Jésus-Christ me l'a prêté, pour le rendre à celui qui seroit plus pauvre que moi. » Il exhortoit ses frères au travail des mains; mais il vouloit qu'ils se contentassent de recevoir, pour le prix de leurs ouvrages, les choses nécessaires à la vie, pourvu que ce ne fût pas en argent. Quoiqu'il eût défendu de toucher à sa *règle*, à peine fut-il mort, qu'on l'interpréta de cent manières. Le pape Nicolas III fit une fameuse décrétale, par laquelle, en interprétant ce qu'elle avoit d'ambigu, il la laissoit dans toute sa force. Mais des enthousiastes voulurent vivre dans une plus étroite observance. Célestin V eut la foiblesse de leur permettre de former une congrégation particulière. Ils se séparèrent donc de leur ordre, et allèrent s'établir dans une île de la Grèce. Boniface VIII leur ayant ordonné de rentrer dans leur premier institut, ils furent obligés d'obéir. La mort de Boniface réveilla leurs idées de spiritualité et de perfection. L'ordre de Saint-François fut ainsi divisé en deux partis. L'un prit le nom de *Spirituels*, non par rapport à leur génie qui étoit très-étroit, mais parce qu'ils se conformoient à l'esprit de la règle. L'autre eut celui de *Conventuels* et de frères de la communauté. Clément V déclara au concile de Vienne, par une célèbre Clémentine, que la manière de vivre des conventuels suffisoit pour remplir tous les devoirs d'un véritable enfant de saint François. Il fit rentrer ceux qui s'appeloient si improprement spirituels dans le corps de l'ordre. Mais après la mort de Clément, le schisme recommença et se fortifia pendant la vacance du saint-siége. Jean XXII donna trois constitutions contre ces faux zélés. Il déclara que c'étoit une hérésie de soutenir avec opiniâtreté que « Jésus-Christ et ses apôtres n'avoient rien eu, non pas même en commun, dont ils fussent absolument les maîtres, et dont ils pussent disposer à leur volonté. » La doctrine du pontife ne fut pas reçue de tout l'ordre de Saint-François. Plusieurs auteurs fameux parmi les franciscains la combattirent, entre autres Michel de Césène, général des cordeliers, et Guillaume Ockan, célèbre dialecticien anglais. Ces docteurs soutenoient, contre Jean XXII, que la pauvreté évangélique consistoit à ne posséder rien, pas même en commun; ce qui étoit une opinion erronée selon le pape. Mais ses adversaires le traitoient lui-même d'hérétique. Ils alloient jusqu'à lui dire, que de ne pas préférer la parfaite pauvreté, telle qu'ils l'entendoient, à la possession des biens en commun ou en particulier, c'étoit ramener le judaïsme, et prendre à la lettre des prophéties qui sembloient promettre aux juifs un messie distributeur des richesses temporelles. Ces disputes furent fatales à la tranquillité de Jean XXII (*voyez* son article); et la fermentation qu'elles avoient occasionnée produisit, dans la suite, les différentes branches des récollets, des picpuces, des capucins, des observantins. (*Voy.* OCKAN *et* PAULET, n° I.) Ces enfans du même père diffèrent beaucoup entre eux par l'habit et la façon de vivre. L'ordre de Saint-François a produit des hommes célèbres par leur science et leur vertu, et a donné à l'Église

un grand nombre de cardinaux, d'évêques, et cinq papes, dont deux, Sixte-Quint et Clément XIV, sont au rang des plus grands souverains et des plus illustres pontifes. La meilleure édition des *deux Règles* de François d'Assise et de ses *Opuscules* est celle du père Jean de La Haye, en 1641, in-fol. Elles ont été réimprimées en 1739, 2 vol. in-fol. *Voyez* ALBIZI, n° I.

† II. FRANÇOIS DE PAULE (saint), fondateur de l'ordre des minimes, né à Paule en Calabre l'an 1416. Un attrait singulier pour la solitude et pour la piété le conduisit au bord de la mer dans un désert. Il s'y creusa une cellule dans le roc. La réputation de sa sainteté attira près de lui une foule de disciples, qui bâtirent autour de son ermitage un monastère, le premier de son ordre. On nomma d'abord ses religieux les ermites de saint François, mais François voulut qu'ils portassent le nom modeste de minimes, et que leur devise fût le mot *Charité*. Il leur prescrivit un carême perpétuel, et leur donna une règle approuvée par le pape Alexandre VI, et confirmée par Jules II. François enchérissoit beaucoup sur ce qu'il prescrivoit aux autres, n'usant jamais ni de vin, ni de viandes, ni de poisson, ni de laitage, se contentant de pain et d'eau; ne mangeant qu'après le soleil couché, marchant pieds nus, couchant sur le plancher de sa cellule, n'ayant pour oreiller qu'une pierre ou une pièce de bois, portant un rude cilice sous un habit vil et pauvre. Le nom de ce fondateur se répandit en Europe avec le bruit de ses vertus. Louis XI, dangereusement malade, tâcha de le faire venir en France du fond de la Calabre, espérant d'être guéri par ses prières. Ce prince lui envoya en vain plusieurs messagers. «François, sachant ce que le roi attendoit de lui, refusa de quitter sa solitude. Louis employa, avec aussi peu de succès, la médiation du roi de Naples. François répondit toujours qu'il n'iroit pas trouver un roi qui commenceroit par lui demander un miracle. Ce refus opiniâtre ne rebuta pas Louis; il s'adressa au pape, qui, depuis quelques années, ne rejetoit aucune de ses demandes. Sixte ordonna au dévot ermite de déférer en tout à la volonté du roi. François partit donc, passa d'abord par Naples: de là il se rendit à Rome, fut admis à l'audience du souverain pontife, «et resta, dit Commines, assis à ses côtés, en belle chaire, l'espace de trois ou quatre heures; ce qui étoit un grand honneur à un si petit homme.....» Quand il fut sur les terres de France, le roi dépêcha courriers sur courriers pour hâter sa marche, et savoir à chaque instant de ses nouvelles. Dès que ce prince le vit, il se jeta à ses pieds, et lui dit: «Saint homme, si vous voulez, vous pouvez me guérir.» François l'exhorta à mettre en Dieu sa confiance, et promit le secours de ses prières. Commines, témoin oculaire, vante la sagese du dévot personnage, «et ne pense, dit-il, avoir jamais vu un homme de si sainte vie, ni où semblât mieux que le Saint-Esprit parlât par sa bouche; car il n'étoit clerc ni lettré, et n'apprit jamais rien... Vrai est, ajoute le même historien, que sa langue italienne lui alloit bien pour se faire émerveiller. (Garnier, Histoire de France.)» François, appuyé du roi Charles VIII, qui le vénéroit au point qu'il le pria de tenir un de ses enfans sur les fonts baptismaux, établit quelquesmaisons en France: il mourut dans celle du Plessis-du-Parc, le 2 avril 1507. Il fut canonisé en 1519, par Léon X. Les minimes furent appelés en France Bons-Hommes, du nom de Bon-Homme que les

courtisans de Louis XI donnoient à leur fondateur.

† III. FRANÇOIS Xavier (saint), surnommé l'*Apôtre des Indes*, neveu du célèbre docteur Navarre, né au château de Xavier, au pied des Pyrénées, le 7 avril 1506, enseignoit la philosophie au collége de Beauvais à Paris, lorsqu'il connut Ignace de Loyola, fondateur des jésuites. Il s'unit étroitement avec lui, et fut un des sept compagnons du saint Espagnol, qui firent vœu, dans l'église de Montmartre, en 1534, d'aller travailler à la conversion des infidèles. Jean III, roi de Portugal, ayant demandé des missionnaires pour les Indes orientales, Xavier s'embarqua à Lisbonne en 1541. De Goa, où il s'arrêta d'abord, il répandit la lumière de l'Evangile sur la côte de Comorin, à Malaca, dans les Moluques, dans le Japon. Mais se voyant traité par les Japonais comme un insensé, il passa à Méaco, où il n'arriva qu'à la fin de l'hiver, en 1551 : il n'y fut pas mieux reçu. Devenu la risée des habitans du pays, il se hâta de retourner à Amanguéchi, l'une des villes principales du Japon; mais dans un équipage différent de celui sous lequel il avoit paru la première fois. Il changea ses habits pauvres et usés en d'autres tout neufs et de riche étoffe, prit des valets à sa suite, et prépara des présens pour le roi, qui consistoient en une horloge sonnante, un instrument de musique, et d'autres curiosités que lui avoit données le vice-roi des Indes. Dans ce brillant extérieur, il se présenta devant le roi, et lui remit des lettres du vice-roi, comme des témoignages de son amitié. Ce prince, touché des présens que Xavier lui offroit, permit à ses sujets d'embrasser la religion chrétienne. Le missionnaire prêchoit deux fois le jour. Il baptisa trois mille personnes en moins d'un an qu'il demeura à Amanguéchi. (*Voyez* Racine, Histoire ecclésiastique, tome IX, art. 23.) D'Amanguéchi, Xavier se rendit dans le royaume de Bungo, et parut devant le roi avec un éclat extérieur propre à confondre les bonzes, qui le traitoient de misérable aventurier, mais qui servit peu aux progrès de la religion. Le zélé missionnaire conçut le dessein de s'embarquer pour la Chine; son voyage étant traversé par toutes sortes d'obstacles, il tomba malade, et mourut le 2 décembre 1552, dans une île à la vue du royaume de la Chine. Grégoire XV le mit au nombre des saints en 1622. On a de cet apôtre des Indes, I. Cinq livres d'*Epîtres*, Paris, 1631, in-8°. II. Un *Catéchisme*. III. Des *Opuscules*. Ces ouvrages respirent le zèle le plus animé et la piété la plus tendre. Ses vertus firent autant de conversions que son éloquence. S'il fit moins de chrétiens chez les nations infidèles que les historiens de sa société ne l'ont raconté, il servit beaucoup à réformer les mœurs corrompues des Portugais établis aux Indes.

† IV. FRANÇOIS de Borgia (saint), duc de Candie et vice-roi de Catalogne, arrière-petit-fils du pape Alexandre VI, entra chez les jésuites après la mort de son épouse, et en fut le troisième général. (*V.* Elizabeth, n° VIII.) Il mourut à Rome le 30 septembre 1572, à 62 ans, après avoir rendu les services les plus signalés à sa compagnie, qu'il préféra à tout. Plusieurs fois il refusa le cardinalat et d'autres dignités ecclésiastiques. Ce saint, canonisé en 1671 par Clément X, laissa plusieurs *Ouvrages* traduits de l'espagnol en latin par le père Alfonse Deza, jésuite, à Bruxelles, 1675, in-f°. (*Voyez* sa Vie, publiée en français, in-12, par le P. Verjus,

d'après Ribadeneira et Eusèbe Niéremberg.) Le père Cienfuegos, jésuite espagnol, mais retiré en Allemagne et depuis cardinal, composa une autre Histoire du même saint, et la dédia à l'Amirante de Castille. Comme l'Epître dédicatoire étoit beaucoup plus longue que le livre même, les plaisans espagnols dirent que le père Cienfuegos avoit dédié à saint François de Borgia la Vie de l'Amirante de Castille

V. FRANÇOIS-RÉGIS (saint). *Voyez* RÉGIS, n° I.

† VI. FRANÇOIS DE SALES (saint), né au château de Sales, diocèse de Genève, le 21 août 1567, d'une maison noble et ancienne, fit ses premières études à Paris et son cours de droit à Padoue. Il fut d'abord avocat à Chambéri, puis prévôt d'Anneci, ensuite évêque de Genève, après la mort de Claude Garnier, son oncle, en 1602. Son zèle pour la conversion des zuingliens et des calvinistes avoit éclaté avant son épiscopat; il ne fut que plus ardent après. Ses succès répondirent à ses travaux. Il avoit gagné à l'Eglise plus de soixante-dix mille ames, depuis 1592 jusqu'en 1602 qu'il fut évêque: il seroit difficile de faire un détail exact de ceux qu'il ramena au bercail depuis 1602 jusqu'à sa mort. Le cardinal du Perron disoit « qu'il n'y avoit point d'hérétique qu'il ne pût convaincre; mais qu'il falloit s'adresser à l'évêque de Genève pour les convertir..... Quel dommage, disoit Henri IV, qui alla jusqu'à lui offrir le chapeau de cardinal pour le fixer dans ses états, quel dommage qu'un homme de ce mérite soit relégué dans les montagnes! Il institua, l'an 1610, l'ordre de la Visitation, dont la baronne de Chantal, qu'il avoit fait renoncer aux plaisirs du monde, fut la première supérieure. Il voulut qu'on y admît les filles d'un tempérament délicat, et même les infirmes, qui ne peuvent se placer dans le monde, ni dans les cloîtres austères. Cette congrégation fut érigée en titre d'ordre et de religion, l'an 1618, par le pape Paul V. La *Visitation* est, selon le père d'Avrigny, le chef-d'œuvre de l'évêque de Genève. Il l'appeloit lui-même *sa joie et sa couronne.* Les contradictions qu'il essuya d'abord ne le rebutèrent pas. « Je sais, dit-il dans une de ses *Lettres*, que j'attirerai des contrôlemens sur moi; mais je ne m'en soucie pas: car, qui fit jamais le bien sans cela? Cependant plusieurs ames se retireront auprès de Notre-Seigneur, qui, sans cela, demeureroient engagées, avec les autres grenouilles, dans les marais et paluds. » Le nouvel institut se répandit avec tant de rapidité, que madame de Chantal en vit, avant sa mort, quatre-vingt-sept maisons fondées en France et en Savoie, d'où il pénétra en Italie, en Allemagne et en Pologne. Le fondateur fut obligé, en 1618, de se rendre à Paris avec le cardinal de Savoie, pour conclure le mariage du prince de Piémont avec Christine de France. Cette princesse le choisit pour son aumônier. Le saint évêque, qui avoit déjà refusé un évêché en France, et qui refusa, vers le même temps, la coadjutorerie de l'évêché de Paris, ne voulut accepter cette place qu'à condition, 1° qu'elle ne l'empêcheroit point de résider dans son diocèse; 2° que, quand il ne feroit point sa charge, il n'en recevroit point les appointemens. «Vous avez, lui dit la princesse, des scrupules déplacés. Si je veux vous donner vos appointemens lors même que vous ne servirez pas, quel mal ferez-vous de les accepter? — Madame, répondit-il, je me trouve bien d'être pauvre; je crains les richesses, elles en ont perdu tant d'autres! elles pourroient bien me perdre aussi. » La princesse fut obligée de consentir à ces deux

conditions; et, sur-le-champ, comme pour l'investir de sa charge, elle lui fit présent d'un diamant de grand prix, en lui disant : « C'est à condition que vous le garderez pour l'amour de moi. » — « Je vous le promets, madame, lui répondit-il, à moins que les pauvres n'en aient besoin. » — « En ce cas, dit la princesse; contentez-vous de l'engager, et j'aurai soin de le dégager. » — « Je craindrois, madame, repartit François, que cela n'arrivât trop souvent, et que je n'abusasse enfin de vos bontés..... » Quand il fut de retour dans son diocèse, son économe lui annonça qu'il avoit gagné un procès considérable contre plusieurs gentilshommes qui lui disputoient des droits. Il lui proposa d'en exiger les dépens à la rigueur. « Dieu me garde, répondit-il, d'en agir ainsi avec qui que ce soit, et encore moins avec mes diocésains, qui sont mes enfans ! » L'économe insista, en lui disant que ces dépens montoient à une grosse somme, dont il avoit besoin pour se dédommager de ce qu'il en avoit à la poursuite de ce procès. « Et comptez-vous pour un petit gain, repartit François, de regagner des cœurs que ce procès a peut-être rendus mes ennemis ? Pour moi, je le compte pour tout. » A l'heure même, il envoya chercher ces gentilshommes, et leur remit les dépens. Il passoit souvent les journées entières au confessionnal. On a vu des gens venir de cent vingt lieues pour se confesser à lui. L'an 1622, ayant eu ordre de se rendre à Lyon, où le duc de Savoie devoit voir Louis XIII, il y mourut le 28 décembre. Son corps fut porté à Annecy, et son cœur demeura à Lyon, dans le monastère de la Visitation. Alexandre VII le canonisa en 1665. M. de Cosnac, archevêque d'Aix, très-vieux, quand il apprit que l'on venoit de canoniser saint François de Sales : « Quoi (s'écria-t-il), M. de Genève, mon ancien ami ? Je suis charmé de la fortune qu'il vient de faire : c'étoit un galant homme, un aimable homme, et même un honnête homme, quoiqu'il trichât au piquet, où nous avons souvent joué ensemble. » Mais, monseigneur, lui dit-on, est-il possible qu'un saint friponne au jeu ? » — « Ho ! répliqua l'archevêque, il disoit pour ses raisons que ce qu'il gagnoit étoit pour les pauvres. » Ses écrits, pleins de candeur et d'onction, portent tous l'empreinte de son caractère. Les principaux sont, I. *Introduction à la vie dévote*, dont le P. Jean Brignon, jésuite, a donné une bonne édition, à Paris, 1709, in-12. Le but de ce livre étoit de montrer que la dévotion n'étoit pas seulement faite pour les cloîtres. On ne s'arrêta point aux injustes censures de ceux qui voulurent y trouver des opinions relâchées sur le bal, et sur les bons mots qu'on dit dans la société. L'auteur répondit à ces critiques dans la préface du livre suivant. II. Un *Traité de l'amour de Dieu*, mis dans un nouvel ordre par le P. Fellon, jésuite, en 3 vol., et abrégé en un seul par l'abbé de Tricalet, Paris, imprimerie royale, 1651, in-8°, et Paris, 1756, in-12. III. Des *Lettres spirituelles*, et d'autres ouvrages de piété. Ses œuvres ont été recueillies à Paris, 1641, en 2 vol. in-fol. Saint François de Sales y paroît un des mystiques les plus éclairés de ces derniers temps. Son style est simple, naïf, doux, touchant, et souvent ingénieux. Les lecteurs qui voudront connoître plus en détail ses ouvrages et ses vertus peuvent lire sa Vie, élégamment écrite par l'abbé Marsollier, en 2 vol. (Cienfuegos et Cotolendi en ont aussi fait chacun une); et son Esprit, par Le Camus, évêque de Bellay, son intime ami. Ce dernier livre, insipidement prolixe, a été

réduit par un docteur de Sorbonne à un gros vol. in-12. *Voyez* MERCŒUR, à la fin.

† VII. FRANÇOIS DE LORRAINE, empereur d'Allemagne, né en 1708, de Léopold, duc de Lorraine, fut marié en 1736 avec Marie-Thérèse, fille de l'empereur Charles VI. Après la mort de ce prince, en 1740, Marie-Thérèse associa son époux à l'administration de ses états. François ayant disputé la couronne impériale à Charles VII, qui mourut à Munich, en janvier 1745, fut élu empereur le 13 septembre suivant. Le fléau de la guerre désoloit alors toute l'Europe. On peut voir à l'article BROWN, n° IX, un précis des expéditions militaires de ce temps-là. La paix conclue en 1747 à Aix-la-Chapelle rendit la tranquillité à l'empire d'Allemagne. Une nouvelle guerre, allumée en 1756, fut terminée par le traité d'Hubertsbourg en Saxe le 15 février 1763. L'empereur François profita de l'heureux loisir de la paix pour mettre de l'ordre dans ses finances, et pour faire fleurir le commerce, les sciences et les arts dans ses états. Il mourut en 1765 à Inspruck, regretté comme un des meilleurs princes qui aient gouverné l'empire. Dans une inondation du Danube, un faubourg de Vienne étoit menacé du danger le plus imminent. Les glaces et les bois que le fleuve charrioit intimidoient ceux qui auroient pu le secourir. François étoit spectateur et du péril et du découragement. Il s'élance dans un bateau, en disant : « Je me flatte qu'en me voyant aller le premier on me suivra. » L'exemple de ce prince sensible et bienfaisant touche tout le monde, et les malheureux sont sauvés. Il s'étoit signalé par sa bravoure dans les guerres de Hongrie et de Bohême. Devenu duc de Lorraine en 1729, après la mort de son père, il céda la Lorraine à la France, et obtint en dédommagement la Toscane. *Voyez* MARIE, n° XXIII.

† VIII. FRANÇOIS Ier, roi de France, surnommé *le Père des Lettres*, né à Cognac le 12 septembre 1494, de Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, et de Louise de Savoie, parvint à la couronne le 1er janvier 1515, à 21 ans, après la mort de Louis XII, son beau-père. Petit-fils de Valentine de Milan, il prit avec le titre de roi de France celui de duc de Milan, et se mit à la tête d'une puissante armée pour se rendre maître du duché. (*Voyez* BRUSQUET.) Il n'ignoroit pas que les Suisses, mécontens de ce qu'on leur avoit préféré les Lansquenets, s'étoient emparés du mont Genèvre et du mont Cenis, les deux portes de l'Italie; mais il espéroit tout de son courage et de celui de ses troupes. On tenta de passer les Alpes par les cols de l'Argentière et de Guillestre, jusqu'alors impraticables; on en vint à bout, et les Français se virent bientôt aux plaines de Marignan, où ils furent attaqués par les Suisses. La bataille dura deux jours, le 13 et le 14 septembre 1515. François I conserva le sang-froid dans cette action, aussi longue que meurtrière. Ayant aperçu dans la mêlée un simple cavalier engagé sous son cheval, qui l'empêchoit d'agir, et deux Suisses près de lui, qui alloient le tuer, il avança, quoiqu'il fût seul, écarta les deux Suisses l'épée à la main, et remonta le cavalier. Il avoit passé une partie de la nuit qui précéda cette mémorable journée à ranger ses troupes, et une autre sur l'affût d'un canon, en attendant le jour. Le vieux maréchal de Trivulce disoit que les dixhuit batailles où il s'étoit trouvé étoient des jeux d'enfans, mais que celle de Marignan étoit une bataille de géans. Les Suisses fuirent enfin, laissant sur le champ de bataille plus de dix mille de leurs compa-

gnons, et abandonnant le Milanais aux vainqueurs. Maximilien Sforce, usurpateur de ce duché, en fit la cession au roi, et se retira en France, où il mourut. Les Génois se déclarèrent pour les Français : le pape Léon X, effrayé de leurs succès, voit François Ier à Bologne, et fait sa paix avec lui. Ce fut dans cette conférence qu'après avoir obtenu l'abolition de la pragmatique-sanction, il conclut, le 14 décembre 1515, le concordat pour la collation des bénéfices, confirmé l'année suivante au concile de Latran. Cet accord eut cela de singulier, qu'il donnoit à la puissance temporelle le spirituel, et à la puissance spirituelle le temporel. On dit à cette occasion « que le roi et le pape se donnoient ce qui ne leur appartenoit point. » François obtint la nomination des bénéfices, et Léon eut, par un article secret, le revenu de la première année, en renonçant aux mandats, aux réserves, aux expectatives, à la prévention, droits que Rome s'étoit attribués. Les universités et les parlemens ne reçurent le concordat qu'après de longues résistances. Cependant les universités n'avoient pas tant à s'en plaindre, puisque la troisième partie des bénéfices leur étoit réservée par le moyen de l'impétration, et les parlemens ne faisoient pas attention que François I, en accordant les annates, les modéroit, au lieu qu'auparavant elles étoient payées sur un pied exorbitant. L'année d'après la conquête de Milan, en 1516, Charles-Quint et François Ier signèrent le traité de Noyon, dont un des principaux articles fut la restitution de la Navarre. Ils se donnèrent mutuellement, l'un, l'ordre de la Toison d'or, et l'autre, celui de Saint-Michel, après s'être juré une paix éternelle. Cette paix fut de deux jours. Après la mort de l'empereur Maximilien, François fit briguer la couronne impériale. Charles, plus jeune et moins craint par les électeurs, l'emporta sur lui, malgré les quatre cent mille francs que François avoit dépensés pour avoir des suffrages. La guerre fut allumée dès-lors, et le fut pour long-temps ; et comment ne l'auroit-elle pas été ? « Charles, seigneur des Pays-Bas, avoit l'Artois, dit un historien, et beaucoup de villes à revendiquer. Roi de Naples et de Sicile, il voyoit François Ier prêt à réclamer ces états au même titre que Louis XII. Roi d'Espagne, il avoit l'usurpation de la Navarre à soutenir. Empereur, il devoit défendre le grand fief du Milanais contre les prétentions de la France. Que de raisons pour désoler l'Europe ! Le ressentiment de François éclata d'abord sur la Navarre : il la conquit et la perdit presqu'en même temps. Il fut plus heureux en Picardie : il en chassa Charles qui y étoit entré, pénétra dans la Flandre, lui prit Landrecies, Bouchain, Hesdin et plusieurs autres places ; mais il perdoit, d'un autre côté, le Milanais par les violences de Lautrec ; et le connétable de Bourbon par les injustices de Louise de Savoie, sa mère. Ce grand général se jeta dans le parti de l'empereur, et assura la victoire à ses troupes. » Les Français, commandés par Lautrec, furent défaits le 27 avril 1522, à la Bicoque, et se virent lâchement abandonnés par les Suisses. Cette funeste journée fut suivie de la perte de Crémone et de Gênes. Bourbon battit, l'année d'après, l'arrière-garde de l'amiral Bonnivet à la retraite de Rebec ; il marcha vers la Provence, prit Toulon et assiégea Marseille. François Ier courut au secours de la Provence, et, après l'avoir délivrée, s'enfonça dans le Milanais, et assiégea Pavie. On étoit dans le cœur de l'hiver. C'étoit une faute considérable d'avoir formé un siége dans une saison si rigoureuse. François Ier en fit une autre non moins importante,

en détachant mal à propos 10,000 h. de son armée pour les envoyer conquérir Naples. Trop foible pour résister aux Impériaux, il fut battu le 24 février 1525, après avoir eu deux chevaux tués sous lui (*voy.* MOLAC, n° I.), et fait prisonnier avec les principaux seigneurs de France. Son malheur voulut encore qu'il fût pris par le seul officier français qui avoit suivi le duc de Bourbon, et que ce duc, son vainqueur, fût présent pour jouir de son humiliation. Son courage ne l'abandonna pourtant pas, et ce fut alors qu'il écrivit à sa mère: « Tout est perdu, fors l'honneur. » Ce prince ne voulut se rendre qu'au vice-roi de Naples. « Monsieur de Lannoy, lui dit-il, voilà l'épée d'un roi qui mérite d'être loué, puisqu'avant que de la perdre il s'en est servi pour répandre le sang de plusieurs des vôtres, et qu'il n'est pas prisonnier par lâcheté, mais par un revers de fortune. » On raconte qu'au moment qu'il fut environné, Davila et un certain Urbiéta se disputant avec vivacité la gloire de sa prise, le roi leur dit d'un air tranquille: « Urbiéta m'a volé, et Davila m'a pris. » En effet, le premier lui avoit arraché son grand collier de l'ordre, enrichi de pierreries, et Davila s'étoit contenté de lui demander ses armes. En passant à travers le champ de bataille, dans l'endroit où il devoit être gardé, les Impériaux lui firent observer que tous ses gardes suisses s'étoient fait tuer dans leurs rangs, et qu'ils étoient couchés morts les uns près des autres. « Si toutes mes troupes, dit-il, avoient fait leur devoir comme ces braves gens, je ne serois pas votre prisonnier; vous seriez les miens. » Comme François avoit été pris près des murs de la chartreuse de Pavie, on le mena d'abord dans l'église de ce monastère. Les religieux étoient au chœur; et quand ils furent à ce verset du psaume 118 *Bonum mihi quia humiliasti me, ut discam justificationes tuas*, le roi les prévint et le récita à haute voix. Peu de jours après on conduisit l'illustre prisonnier à Madrid. Charles avoit assemblé son conseil, pour savoir comment il devoit le traiter: « Comme votre frère et votre ami, répondit l'évêque d'Osma; il faut lui rendre la liberté, sans autre condition que celle de devenir votre allié. » Charles ne suivit point ce conseil généreux; il se comporta avec un roi, comme un corsaire avec un riche esclave. François Ier ne recouvra sa liberté que par un traité onéreux, signé à Madrid le 14 janvier 1526. Il renonçoit à ses prétentions sur Naples, le Milanais, Gênes et Ast, à sa souveraineté sur la Flandre et l'Artois. Il devoit céder le duché de Bourgogne; mais lorsque Lannoy vint demander cette province au nom de l'empereur, François Ier, pour toute réponse, le fit assister à une audience des députés de Bourgogne, qui déclarèrent au roi « qu'il n'avoit pas le pouvoir de démembrer une province de sa monarchie.... » Lannoy eut encore la mortification d'entendre publier la ligue sainte. C'étoit une alliance entre le pape, le roi de France, la république de Venise, et toutes les puissances d'Italie, pour arrêter les progrès de l'empereur. François Ier, l'ame de cette ligue, envoya Lautrec, qui se rendit maître d'une partie de la Lombardie, et qui auroit pris Naples, si les maladies contagieuses, favorables aux Espagnols, n'eussent enlevé une partie de l'armée française avec leur général, en 1528. (*Voyez* DORIA, n° II.) Ces pertes avancèrent la paix: elle fut conclue à Cambrai en 1529. Le roi de France renonça à une partie de ses prétentions, et épousa Éléonore, veuve du roi de Portugal, et sœur de l'empereur. Ses deux fils étoient restés en otage à Madrid, lorsqu'il sortit de

prison ; il les racheta moyennant deux millions d'or. Le chancelier Duprat donna dans cette occasion, si l'on en croit du Bellay, une preuve de la bassesse de son caractère. Il fit frapper des espèces de moindre aloi que celles qui avoient cours, pour payer cette somme. Cette supercherie, jointe à la foiblesse qu'avoit eue François Ier d'abandonner ses alliés à son rival, lui fit perdre la confiance de l'Europe. A peine la paix fut-elle conclue, qu'il travailla sourdement à faire des ennemis à l'empereur. Le Milanais, source intarissable de guerres, et le tombeau des Français, tentoit toujours son ambition. S'il eût abandonné ses prétentions sur ce duché, comme Charles avoit abandonné ses droits sur la Bourgogne, droits fondés sur le traité de Madrid, il auroit donné pendant la paix une libre carrière à toutes ses vertus, à sa libéralité, à sa bonté, à sa magnificence, à son amour pour les arts. En 1534 il envoya en Amérique Jacques Cartier, habile navigateur de Saint-Malo, pour faire des découvertes ; et en effet, ce marin découvrit le Canada. (*V.* CARTIER, n° I.) Il fonda le collège royal, il forma la bibliothèque royale. La passion malheureuse de vouloir toujours être duc de Milan et vassal de l'empire malgré l'empereur fit tort à sa gloire. Il passe encore en Italie, et s'empare de la Savoie en 1535. L'empereur, de son côté, se jette sur la Provence, et assiége en vain Marseille. François Ier lui cherchoit des ennemis partout : il s'unit avec Soliman II ; mais cette alliance avec un empereur mahométan excita les murmures de l'Europe chrétienne, sans lui procurer aucun avantage. Fatigué de la guerre, il conclut enfin une trève de dix ans avec Charles, dans une entrevue que le pape Paul III leur ménagea à Nice en 1538. L'empereur ayant passé quelque temps après par la France pour aller châtier les Gantois révoltés (*Voy.* TRIBOULET et ÉLÉONORE, n° II), lui promit l'investiture du Milanais pour un de ses enfans. Il n'eut pas plutôt quitté la France, qu'il refusa ce qu'il avoit promis. La guerre se ralluma. François envoie des troupes en Italie, dans le Roussillon et dans le Luxembourg. Le comte d'Enguien bat les Impériaux à Cérisoles en 1544, et se rend maître du Montferrat. La France, unie avec Barberousse et Gustave-Wasa, se promettoit de plus grands avantages, lorsque Charles-Quint et Henri VIII, ligués contre François Ier, détruisirent toutes ses espérances, en pénétrant dans la Picardie et la Champagne. L'empereur étoit déjà à Soissons, et le roi d'Angleterre prenoit Boulogne. Le luthéranisme fit le salut de la France. Les princes luthériens d'Allemagne s'unissent contre l'empereur. Charles, pressant la France et pressé dans l'empire, fait la paix à Crespy en Valois le 18 septembre 1544. François Ier, délivré de l'empereur, s'accommoda bientôt avec le roi d'Angleterre Henri VIII (*V.* BELLAY, n° I) : ce fut le 7 septembre 1546. Il mourut, l'année d'après, à Rambouillet, le dernier mars 1547, de cette maladie alors presque incurable, que la découverte du Nouveau-Monde avoit, dit-on, transplantée en Europe. Ce prince, ayant un goût très-vif pour les femmes (*voyez* les articles DOLET, PISSELEU, CHATEAUBRIAND, *et* MARIE, n° XI), les introduisit à la cour ; « car, disoit-il, une cour sans femmes est une année sans printemps et un printemps sans roses. » Il avoit eu autrefois une maîtresse nommée *la belle Féronnière*. Le mari de cette femme, jaloux et vindicatif, avoit été s'infecter dans un lieu de débauche pour communiquer son mal à son épouse infidèle et à son rival. Tout lui réussit comme il le dési-

roit, et François Ier mourut après avoir souffert pendant neuf années. Avant de mourir, il donna les conseils les plus sages au dauphin. « Les enfans, lui dit-il, doivent imiter les vertus de leurs pères et non leurs vices. Le Français est le meilleur peuple du monde ; et vous devez le traiter avec d'autant plus de bonté, que, dans le besoin, il ne refuse rien à ses rois..... » François Ier fut plus brave chevalier que grand prince. Il eut plutôt l'envie que le pouvoir d'abaisser Charles-Quint son rival de gloire, moins brave, moins aimable que lui, mais plus puissant, plus heureux, et plus potitique. Comme il avoit beaucoup d'élévation, et qu'il réfléchissoit peu, il négligea les ressources du cabinet, et se fia trop à son courage. Lorsqu'on lui offroit quelque occasion de tirer vengeance des mauvais traitemens faits par Charles-Quint ou par ses généraux aux soldats et officiers français prisonniers, il répondoit : « Je n'ai garde de le faire ; je perdrois une occasion de vaincre en vertu Charles, à qui je suis obligé de céder en fortune. » Quoiqu'il s'occupât beaucoup du soin d'étendre son royaume, il le gouverna rarement lui-même. L'état fut successivement abandonné aux caprices de la duchesse d'Angoulême, aux passions des ministres, à l'avidité des favoris. Ce n'étoit pas aux généraux expérimentés qu'étoit confié le commandement des armées, mais aux favoris de cour. Bonnivet, inhabile guerrier, compagnon de plaisir de François Ier, complaisant de la mère du roi, étoit amiral et général, et l'homme de confiance, tandis que d'injustes persécutions forçoient le connétable de Bourbon, le premier général de son temps, à quitter la France, et à passer au service de l'empereur. Bonnivet fit donner la bataille de Pavie, où les Français furent taillés en pièces, leur roi fait prisonnier. « Ainsi en prend aux généraux élus par faveur, dit Tavannes » ; il auroit dû ajouter : ainsi sont sacrifiées les nations. La réflexion de Tavannes méritoit bien mieux d'être remarquée par les historiens que le mot trop vanté de François Ier à sa mère, après la bataille de Pavie : « Tout est perdu, madame, fors l'honneur. (*V.* BEAUNE, n° I, CHABOT, n° II, POYET.) La protection qu'il accorda aux beaux-arts a couvert auprès de la postérité la plupart de ses défauts. Il se trouva précisément dans le temps de la renaissance des lettres ; il en recueillit les débris échappés aux ravages de la Grèce, et les transplanta en France. (*Voyez* RAPHAEL.) Son règne est l'époque de l'heureuse influence des arts et des lettres en France, et d'une salutaire révolution dans l'esprit et dans les mœurs des Français. Il appela à sa cour les dames, les cardinaux et les prélats les plus distingués de son royaume. La justice, depuis la fondation de la monarchie, avoit été rendue en latin ; elle commença l'an 1536 à l'être en français. François Ier fut déterminé à ce changement par une expression barbare employée dans un arrêt rendu au parlement de Paris. Ce fut aussi lui qui introduisit la mode de porter les cheveux courts et la barbe longue, pour cacher une blessure qu'il avoit reçue en 1521. Dès-lors les courtisans portèrent la barbe aussi longue qu'ils purent : ce fut un ornement de petit-maître. Les gens graves et les magistrats n'en portoient point ; ils ne laissèrent croître la leur que lorsque les courtisans se furent dégoûtés de cette mode. François Ier accabla d'abord son peuple d'impôts, mais il devint plus économe sur la fin de ses jours, et recommanda en mourant à son fils de diminuer les tailles. Il laissa dans ses coffres environ six millions de

ce temps. (*Voyez* l'article de CLAUDE de FRANCE, sa première femme.) La seconde, Eléonore d'Autriche, n'ayant point eu d'enfans, retourna en Espagne, où elle mourut en 1558. L'Histoire de François Ier a été écrite avec énergie et vérité par Gaillard, 8 vol. in-12. Henri II fit élever, dans l'abbaye de St.-Denys, un mausolée magnifique pour honorer la mémoire de son père. L'exécution de ce monument considérable tout en marbre, et orné des plus belles sculptures, fut donnée à Philibert Delorme; on le voit aujourd'hui au Musée impérial des monumens français.

† IX. FRANÇOIS II, roi de France, né à Fontainebleau le 19 janvier 1544, de Henri II et de Catherine de Médicis, monta sur le trône après la mort de son père le 10 juillet 1559. Il avoit épousé, l'année d'auparavant Marie Stuart, fille unique de Jacques V, roi d'Ecosse. Quoique son règne n'ait duré que 17 mois, il fit éclore tous les maux qui depuis désolèrent la France. François, duc de Guise, et le cardinal de Lorraine, oncles de la femme de ce jeune roi, furent mis à la tête du gouvernement. L'un se vit maître du clergé et des finances, et l'autre de tout ce qui regardoit la guerre : ils se servirent de leur pouvoir pour satisfaire leur ambition. François II aliéna même de la couronne, à l'instigation de sa mère, par lettres-patentes, la souveraineté du duché de Bar, pour en céder les droits au duc de Guise, et ne s'en réserva que la foi, l'hommage et le ressort. Antoine de Bourbon (*voyez* ANTOINE, n° IX), roi de Navarre, et Louis son frère, prince de Condé, fâchés que deux étrangers tinsent le roi en tutelle, les princes du sang et les officiers de la couronne éloignés, résolurent de secouer le joug. Ils se joignirent aux calvinistes pour détruire le pouvoir des Guise, protecteurs des catholiques. L'ambition fut la cause de cette guerre, la religion le prétexte, et la conspiration d'Amboise en fut le premier signal. Cette conspiration éclata au mois de mars 1560. Le prince de Condé en étoit l'ame invisible, et La Renaudie le conducteur. Celui-ci s'étant ouvert à Avenelles, avocat de Paris, on arrêta la plus grande partie des conjurés, et ils furent exécutés. La Renaudie fut tué en combattant, et plusieurs autres périrent comme lui les armes à la main. La conspiration découverte et punie, le pouvoir des Guise n'en fut que plus grand. Ils firent donner un édit à Romorantin, par lequel la connoissance du crime d'hérésie étoit renvoyée aux évêques et interdite aux parlemens. Le chancelier de l'Hôpital auroit voulu s'opposer à cet édit; mais il fut obligé d'y souscrire pour éviter l'établissement de l'inquisition. On défendit aux calvinistes de tenir des assemblées. On créa dans chaque parlement une chambre qui ne connoissoit que de ces cas-là, et qu'on appeloit la chambre ardente. Le prince de Condé, chef du parti calviniste, fut arrêté, condamné à perdre la tête, et alloit finir par la main du bourreau, lorsque François II, malade depuis long-temps, et infirme dès son enfance, mourut d'un apostème à l'oreille, le 5 décembre 1560, laissant un royaume endetté de quarante-trois millions, et en proie aux fureurs des guerres civiles. (*Voyez* CHATEL, n° II.) Quoique la France tombât dans la minorité par sa mort, il ne fut pas regretté, parce qu'on aimoit mieux, dit le président Hénault, une minorité véritable, qu'une majorité imaginaire. Les serviteurs de François II l'appeloient le roi sans vice, on peut ajouter, et sans vertu; et on ne sait guère ce qu'il auroit été s'il avoit régné plus long-temps.

« Il se conduisit, dit le président de Thou, bien moins suivant son penchant que conformément à celui des Lorrains. A l'heure de sa mort, avant qu'il eût perdu connoissance, on dit que le cardinal de Lorraine l'avertit de prier Dieu de lui pardonner les fautes qu'il avoit faites, et celles que ses ministres lui avoient fait commettre; ce qui fut interprété par les assistans comme un aveu formel de la mauvaise administration des deux frères. » On prétendit aussi que la mort de François étoit une suite du poison qu'on lui avoit donné. Les uns en accusoient le roi de Navarre, les autres Catherine de Médicis, mère du roi; et l'esprit de parti fit adopter à ceux qui en étoient préoccupés l'opinion la plus conforme à leurs idées; « Mais, dit toujours le même historien, c'étoient des bruits sans fondement, auxquels les troubles du temps donnoient lieu, comme si les grands ne pouvoient mourir naturellement! » François avoit toujours été d'un tempérament très-foible; et l'on prétend que l'amour excessif pour la reine sa femme, l'une des plus belles et des plus spirituelles princesses de l'Europe, ne contribua pas peu à abréger ses jours; cependant on ne voit pas trop comment cet excès d'amour eût pu lui causer un mal d'oreille. François II avoit eu, comme ses frères, le savant Amyot pour précepteur. Il avoit si bien profité des leçons de son maître, que lorsque le chancelier Michel de l'Hôpital, qui n'étoit encore que président de la chambre des comptes, lui présenta son Poëme latin sur le sacre de ce prince, il le lut avec tout le goût d'un connoisseur, et en apprit les plus beaux endroits de mémoire. Son goût pour les lettres est presque le seul éloge qu'on ait à faire de ce roi.

X. FRANÇOIS, dauphin de France, fils de François Ier. *Voyez* MONTECUCULI, n° I.

XI. FRANÇOIS DE FRANCE, duc d'Alençon, d'Anjou et de Berri, et frère de François II, de Charles IX et de Henri III, né en 1554, se mit à la tête des mécontens, lorsque son frère Henri III monta sur le trône. Catherine de Médicis, sa mère, le fit arrêter; mais le roi le remit en liberté. Il excita de nouveaux troubles. En 1575 on le vit à la tête des Reîtres, parce qu'il lui avoit refusé la lieutenance-générale du royaume. On l'apaisa; mais quelque temps après ayant été appelé par les confédérés des Pays-Bas, il alla les commander malgré son frère, et se rendit maître de quelques places. (*Voyez* HAUTEMER.) Il revint en France, et repassa ensuite dans les Pays-Bas, dont il fut reconnu prince. Il signala son courage contre le duc de Parme qui assiégeoit Cambrai, et se rendit maître de Câteau-Cambresis en 1581. Il passa la même année en Angleterre pour conclure son mariage avec Elizabeth, qui ne voulut pas s'unir à lui, malgré l'anneau qu'elle lui avoit donné pour gage de sa foi. De retour dans les Pays-Bas, il fut couronné duc de Brabant à Anvers, et comte de Flandre à Gand en 1582; mais, l'année suivante, ayant voulu asservir le pays dont il n'étoit que le défenseur, et se rendre maître d'Anvers, il fut obligé de retourner en France; il y mourut de phthisie le 10 février 1584, sans avoir été marié, regardé comme un prince léger et bizarre, qui unissoit les plus grands défauts à quelques bonnes qualités. Son oraison funèbre, prononcée par Renauld de Baunes, archevêque de Bourges, qui avoit été son chancelier, fut peu goûtée. Quelques auteurs ont avancé « que le duc d'Alençon étoit mort empoisonné; mais, dit Strada, ce

sont des bruits fort ordinaires à la mort des princes ; comme si le rang qu'ils tiennent dans le monde devoit les exempter du sort commun des autres hommes, et que ce fût les confondre avec nous qu'ils finissent comme nous ; pour moi, je crois que le poison qu'on donna au duc, ce fut quand on lui conseilla la conduite affreuse qu'il tint avec ceux d'Anvers ; et que le duc de Parme ajouta à ce poison, lorsqu'il le chassa des Pays-Bas, après avoir manqué de le prendre à Dunkerque. » *Voyez* une belle réponse de ce prince, article Coligni, n° IV, à la fin.

XII. FRANÇOIS de Bourbon, comte de Saint-Pol et de Chaumont, né en 1491, de François, comte de Vendôme, signala son courage à la bataille de Marignan en 1515. Le brave Bayard, ayant fait chevalier François Ier après cette journée, accorda le même honneur à François de Bourbon. Ce général secourut Mézières assiégé par les troupes impériales en 1521, prit Mouzon, Bapaume, et battit les Anglais au combat de Pas. A la bataille de Pavie, en 1525, il fut du nombre des généraux prisonniers, se sauva, et fut repris en 1528, par Antoine de Lèvre, qui le surprit à Landriano, à cinq lieues de Milan. Les Lansquenets et les Italiens l'avoient abandonné dans ce péril, et sa cavalerie s'étoit sauvée à Pavie avec l'avant-garde. Il mourut à Cotignan, près de Reims, le 1er septembre 1545, à 55 ans.

XIII. FRANÇOIS de Bourbon, comte d'Enguien, gouverneur de Hainaut, de Piémont et de Languedoc, frère d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre, naquit au château de La Fère le 23 septembre 1519, de Charles de Bourbon, duc de Vendôme. Son courage se développa de bonne heure. François Ier lui confia, en 1543, la conduite d'une armée, avec laquelle il se rendit maître de Nice. Jeune et vaillant, il ne cherchoit qu'à combattre. (*Voy.* Albon, n° I, *et* Avalos, n° II.) Il s'avança dans le Piémont, prit Crescentin, Dezance, et remporta la fameuse victoire de Cérisoles le lundi de la fête de Pâques 1544. Les Français tuèrent 10,000 ennemis, firent 4000 prisonniers, et s'emparèrent du bagage et de l'artillerie, sans qu'il leur en coûtât 200 hommes. Cette victoire facilita la conquête du Montferrat ; le comte d'Enguien le soumit tout, à l'exception de Casal. L'année d'après, ce prince jouant avec de jeunes seigneurs à défendre un fort de neige, y fut tué, le 23 février 1545. Ce fut une perte réelle pour la France, à qui sa valeur et ses victoires avoient donné les plus grandes espérances.

XIV. FRANÇOIS de Bourbon, duc de Montpensier, de Châtelleraut, prince de Dombes, dauphin d'Auvergne, fils de Louis de Bourbon II du nom, donna des preuves de sa valeur au siége de Rouen en 1562, aux batailles de Jarnac et de Montcontour en 1569, et au massacre d'Anvers en 1572. Henri III le fit chevalier de ses ordres, et l'envoya en angleterre. Après la mort de ce monarque, il fut un des plus fidèles sujets de Henri IV, et un de ses plus braves généraux. Il se distingua à Arques et à Ivry en 1590, et mourut à Lisieux en 1592, à 50 ans, après avoir soumis Avranches au roi, et lui avoir rendu d'autres services non moins importans. C'étoit un prince généreux, compatissant, civil, honnête, simple et ennemi de tout déguisement. Quand on lui rappeloit ce qu'il avoit fait dans les différentes affaires où il s'étoit trouvé : « Oui, disoit-il, je fis assez bien là et là ; mais, en

d'autres occasions, je commis telle et telle faute. »

XV. FRANÇOIS I *et* II, ducs de Bretagne. *Voyez* LANDAIS *et* CHANTOCÉ.

XVI. FRANÇOIS II, grand-duc de Toscane. *Voyez* CAPELLO, n° I.

XVII. FRANÇOIS DE LORRAINE. *Voyez* GUISE, n° II.

XVIII. FRANÇOIS *ou* FRANCISCUS DE VICTORIA, ainsi nommé du lieu de sa naissance, dominicain, professeur de théologie à Salamanque, mort en 1549, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages théologiques, meilleurs à consulter qu'à lire. Ils ont été recueillis en 1 vol. in-8°, sous le titre de *Theologicæ prælectiones.*

XIX. FRANÇOIS DE JÉSUS-MARIE, carme réformé, professeur de théologie à Salamanque, et définiteur général de son ordre, mourut en 1677, après avoir publié un *Cours de théologie morale*, imprimé à Salamanque, et réimprimé depuis à Madrid et à Lyon, en 6 vol. in-folio.

XX. FRANÇOIS ROMAIN, dit *le Frère Romain*, de l'ordre de Saint-Dominique, né à Gand en 1646, travailla, en 1684, à la construction d'une arche du pont de Mastricht, par ordre des états de Hollande. Louis XIV l'appela quelques années après en France, pour achever le Pont-Royal, commencé par Gabriel. Le succès de cet ouvrage lui valut les titres d'inspecteur des ponts et chaussées, et d'architecte du roi dans la généralité de Paris. Il mourut dans cette ville en 1735. Romain étoit aussi bon religieux que grand architecte, et donnoit aux devoirs de son état tous les momens qu'il pouvoit dérober à l'architecture.

† XXI. FRANÇOIS (Jacques-Charles), graveur des dessins du cabinet du roi, né à Nanci en 1717, d'une famille honnête, commença par graver la vaisselle ; mais il étoit né pour un travail bien supérieur à celui-là. Après avoir perfectionné son talent pour la taille-douce à Lyon, il vint à Paris, et y trouva des protecteurs. C'est dans cette ville qu'il inventa la *Gravure en dessin.* C'est une gravure qui imite le dessin au crayon, au point de faire illusion. Quoiqu'elle n'ait rien de flatteur à l'œil, elle peut servir pour mettre sous les yeux des élèves d'excellens modèles à étudier et à copier. Cette découverte, qu'on lui a mal à propos contestée, lui valut une pension, et le titre de graveur des dessins du cabinet du roi. Les persécutions que l'envie lui suscita hâtèrent sa mort, arrivée en 1769. Ses principaux ouvrages sont, I. Un *Livre à dessiner.* II. Le *Recueil des Châteaux que le roi de Pologne occupoit en Lorraine*, gravés par ordre de ce monarque. III. Le *Corps-de-Garde*, d'après Vanloo. IV. La *Vierge*, d'après Vien. V. Les *Portraits* qui accompagnent l'Histoire des philosophes modernes de Savérien. VI. Une *Marche de cavalerie*, d'après Parrocel, supérieurement gravée. VII. Le *Portrait de Quesnay*, estampe unique, dans laquelle la taille-douce, le burin, la manière noire du crayon, toutes les façons de graver sont réunies. — Il ne faut pas le confondre avec Simon FRANÇOIS, peintre, dit *le Valentin*, né à Tours en 1606, mort à Paris en 1671, dont on a des portraits et des tableaux.

† XXII. FRANÇOIS (l'abbé Laurent), né à Arinthod en Franche-Comté le 2 novembre 1698, mort à Paris le 24 février 1782, fut pendant quelque temps lazariste. Ayant quitté cette congrégation, il vint à

Paris, où il se chargea de quelques éducations. Il composa ensuite divers ouvrages, écrits d'un style peu soigné et peu élégant, mais qui eurent quelques succès; les uns à cause de leur utilité, les autres parce qu'ils étoient un antidote de divers ouvrages très-célèbres. Les principaux sont, I. La *Géographie*, in-12, claire, méthodique, assez exacte, et plusieurs fois réimprimée, connue sous le nom de *Crozat*, parce qu'elle fut dédiée à mademoiselle Crozat, pour qui elle avoit été composée. II. *Preuves de la religion de Jésus-Christ*, 4 volumes in-12. III. *Défense de la religion*, 4 vol. in-12. IV. *Examen du Catéchisme de l'honnête homme*, in-12. V. *Examen des faits qui servent de fondement à la religion chrétienne*, 1767, 3 vol. in-12. VI. *Observations sur la philosophie de l'histoire*, in-8°. Les philosophes, auxquels il fit une guerre constante, peignirent l'auteur comme un imbécille. Mais ses ouvrages prouvent qu'il avoit des connoissances variées. Il a laissé divers manuscrits servant de réfutation au Dictionnaire philosophique, au Système de la nature, et au livre des Trois imposteurs.

* XXIII. FRANÇOIS (Gérard), l'un des médecins de Henri IV, est connu par deux ouvrages en vers qui ne donnent pas une idée avantageuse de son talent dans ce genre, I. Les trois premiers livres d'un *Poëme de la santé,* imprimés in-16 à Paris en 1583. II. Une espèce d'allégorie politique intitulée *De la maladie du grand corps de la France, des causes et première origine de son mal, et des remèdes pour le recouvrement de sa santé*, Paris, 1595, in-8°.

* XXIV. FRANÇOIS (Jean), surnommé *de Nîmes*, du lieu de sa naissance, étoit prédicateur récollet à Autun, où il fit imprimer in-8°, en 1662, une tragédie intitulée *Sainte Cécile couronnée en sa vie et en sa mort comme vierge et martyre.*

* XXV. FRANÇOIS (dom Jean), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, né au village d'Antremont près de Bouillon le 26 janvier 1722, mort au même lieu le 22 avril 1791, fut profès de Beaulieu en Argone en 1740, ensuite professeur de philosophie et de théologie dans son ordre, et prieur de Saint-Clément et de Saint-Arnould de Metz. On a de lui, I. *Histoire générale de Metz*, imprimée dans cette ville, de 1769 à 1775, en 3 v. in-8°. L'auteur commença cet ouvrage avec son confrère dom Nicolas Tabouillot. II. *Vocabulaire austrasien, pour servir à l'Histoire des monumens du moyen âge*, Metz, 1773, in-8°. Cet ouvrage est rare aujourd'hui. III. *Dictionnaire roman, walon, celtique et tudesque*, Bouillon, 1777, in-4°. Ce lexique, extrait en partie des Antiquités de Borel, de l'Essai sur le patois lorrain, par Oberlin, est par conséquent très-incomplet; malgré les fautes copiées dans Borel, dont François n'a pas su se garantir, il renferme des détails curieux sur quelques coutumes ou usages particuliers au duché de Lorraine et aux Pays-Bas.

* XXVI. FRANÇOIS, boulanger à Paris, fut l'une des premières victimes de la révolution. Dénoncé au peuple comme accapareur, ce malheureux fut pendu à une lanterne le 19 octobre 1789. On présenta sa femme la tête de son mari au bout d'une pique, quoiqu'elle fût enceinte. Le roi et la reine s'empressèrent de donner à sa veuve toutes les consolations qui dépendoient d'eux, et lui remirent une somme de 6000 l. Deux de ses assassins furent con-

damnés à mort et exécutés. On prétendit dans le temps que cette catastrophe tenoit à des causes politiques auxquelles le parti d'Orléans n'étoit point étranger.

XXVII. FRANÇOIS DE FERRARE. *Voy*. FERRARI, n° V.

XXVIII. FRANÇOIS. *Voyez* GIORGIO.

XXIX. FRANÇOIS DE SAINTE-CLAIRE *ou* DE COVENTRY. *Voyez* DAVENPORT, n° I.

XXX. FRANÇOIS SONNIUS. *Voyez* SONNIUS.

I. FRANÇOISE (sainte), dame romaine, également respectable par sa piété et sa charité, mariée, dès l'âge de 12 ans, à Laurent Ponzlani, morte le 9 mars 1440, à 56 ans, fonda en 1425 le monastère des Oblates, appelées aussi *Collatines*, à cause du quartier de Rome où elles furent transférées en 1433. Paul V la canonisa en 1608.

† II. FRANÇOISE, femme de Pierre II, duc de Bretagne, fille de Louis d'Amboise, vicomte de Thouars, eut beaucoup à souffrir de l'humeur sombre et chagrine de son mari, qui en vint jusqu'à la frapper, outrage dont elle fut si affligée, qu'elle en tomba malade. Le duc, la voyant à l'extrémité, lui demanda pardon, et il n'en fallut pas davantage pour lui rendre la santé. Pierre vécut depuis avec elle dans une grande union. Il dit avant d'expirer « qu'il laissoit son épouse aussi pure qu'il l'avoit reçue. » Les parens de cette princesse, et le roi Louis XI, employèrent inutilement les prières, la ruse et la force, pour l'obliger à épouser le duc de Savoie, qui la désiroit ardemment à cause de sa vertu. Elle se fit carmélite en 1467, et mourut le 26 février 1485, victime de sa charité. Elle gagna la maladie qui l'emporta auprès d'une religieuse qu'elle secourut jusqu'à la mort. L'abbé Barrin a écrit sa *Vie*, Bruxelles, 1704, in-12.

* FRANCOLINI (Balthasar), naquit à Fermo dans la Marche d'Ancône en 1650, se fit jésuite en 1666, enseigna la philosophie et la théologie à Rome, et mourut au collége romain le 10 février 1709, avec la réputation d'un religieux vertueux et savant. Son livre intitulé *Clericus Romanus contra nimium rigorem munitus*, imprimé à Rome avec les approbations ordinaires en 1707, a pour objet de réfuter les reproches des jansénistes, et sur-tout du docteur Arnauld, contre la manière dont on administre dans l'Eglise le sacrement de pénitence.

† FRANCOWITZ (Mathias), né à Albano en Illyrie l'an 1520, est connu parmi les théologiens protestans sous le nom de *Flaccus Illyricus*. Luther eut en lui un disciple zélé : Francowitz s'éleva avec force contre l'*Interim* de Charles-Quint, et contre les projets de pacification. Il eut beaucoup de part à la composition des *Centuries de Magdebourg* qu'il fit imprimer dans un de ses ouvrages les plus importans. C'est l'*Ecclesiastica historia integram ecclesiæ Christi ideam, quantùm in locum, propagationem, attinet, etc.*, Basileæ, 1561, 1569, 12 tom. in-fol. Nous avons de lui, I. *Catalogus testium veritatis*, Bâle, 1562, in-folio; et Francfort, 1672, 2 vol. in-4°. (*Voy*. EISENGREIN.) II. Une *Clef de l'Ecriture sainte*, qui passe pour son meilleur ouvrage. III. *Missa latina antiqua*, in-8°, à Strasbourg, 1557. La rareté de ce livre l'a rendu très-cher. Cette liturgie contient la foi et les usages anciens de l'Eglise romaine. Les protestans croyoient qu'elle seroit un témoignage contre

les catholiques ; mais s'étant aperçus qu'elle fournissoit des armes à leurs adversaires, ils n'oublièrent rien pour en supprimer tous les exemplaires, et c'est la cause de leur rareté. On la trouve cependant toute entière dans les Annales du P. Le Cointe, et dans les Liturgies du cardinal Bona. Francowitz a donné un *Appendix* à sa *Missa latina*, à Bâle, 1556, in-8°; et une édition des *Poemata de corrupto Ecclesiæ statu*, 1557, in-8°. On a encore de lui une foule de *Traités* violens contre l'Eglise romaine, parmi lesquels on remarque *Contra papatum Romanum à diabolo inventum*, 1545, in-8°. Il veut y prouver « que la papauté est une invention du diable, et que le pape est un diable lui-même. » Mélanchthon qui avoit été son maître, et avec qui il se brouilla dans la suite, lui reproche, dans une de ses lettres, d'avoir enseigné qu'on « devoit tenir en respect les princes, en leur faisant craindre des séditions. » Tous les ouvrages de ce zélateur furieux sont peu communs. On peut en voir le catalogue dans le tom. XXIV des Mémoires de Nicéron. Il mourut à Francfort-sur-le-Mein le 11 mars 1575, laissant un fils médecin, qui publia plusieurs livres peu connus.

* FRANCQ (frère Jean-Baptiste le). Tout ce que l'on sait de ce qui concerne la personne de cet auteur, c'est qu'il vivoit au commencement du 17e siècle, et fut religieux. Le seul ouvrage en vers cité de lui est une *Tragédie d'Antioche*, imprimée in-8°, à Anvers en 1625. Cette pièce est, selon l'auteur de la Bibliothèque du théâtre français, qui en a donné l'analyse, une des plus singulières qui existent. Il s'y trouve des chœurs, de la musique, des ballets, on y entend crier des arrêts en prose ; on y voit des êtres métaphysiques personnifiés, etc.

† I. FRANCUS, nom d'un prince fabuleux qu'on faisoit naître Troyen et qu'on disoit être fils d'Hector. Dans les temps d'ignorance et de barbarie on ajouta, qu'après la destruction de la ville de Troie sa patrie, il passa dans la Germanie, et que c'est de lui que les Français tirèrent leur origine. Heureusement qu'on sait à quoi s'en tenir sur Francus, Bardus, et autres personnages qui n'ont jamais existé que dans le cerveau des gens qui adoptent tout sans restriction.

II. FRANCUS (Sébastien), fameux anabaptiste du 16e siècle, publia plusieurs écrits remplis d'erreurs et de fanatisme. Les théologiens de la confession d'Augsbourg, assemblés à Smalkalde en 1540, chargèrent Mélanchthon de le réfuter. Francus publia encore un livre très-satirique *contre les femmes* ; il fut réfuté par Jean Freherus et par Luther, qui se chargea volontiers de la cause du sexe.

* FRANDAT (N. Colinan du), fils du greffier de la chambre des comptes de Nérac, servit de bonne heure et se signala dans diverses occasions sous Louis XIV. Sa bravoure et son intelligence lui méritèrent le grade de lieutenant-général des armées. Ce fut lui qui proposa, vers 1670, l'établissement des uniformes pour les troupes, et qui en dirigea l'exécution. A l'exception de quelques corps, les militaires n'avoient porté, jusqu'à cette époque, que des habits ordinaires de couleurs différentes. L'uniforme complet introduit dans tous les régimens fut ordonné dès-lors, tant pour les officiers que pour les soldats ; et les troupes étrangères suivirent cet exemple.

* FRANGIMORE (François), de Mussomeli en Sicile, mort en 1666,

étoit poëte et jurisconsulte. On a de lui *Antichissima Farsalia fulminata*, en octaves, et des *Chansons siciliennes*.

I. FRANGIPANI. *Voy.* GELASE, n° II, *et* MALABRANCA.

* II. FRANGIPANI (Cornelio), jurisconsulte, mort vers l'an 1630, à l'âge de 97 ans, fut estimé et considéré par le sénat de Venise pour ses lumières et ses profondes connoissances dans le droit. On a de lui des *Dissertations sur les lois*; quelques *Ecrits sur l'arrivée du pape Alexandre III à Venise*, un *Traité de l'amour*, en italien, et d'autres ouvrages.

† III. FRANGIPANI (François-Christophe, comte de), beau-frère du comte de Serin, conspira avec lui contre l'empereur Léopold I, et fut un des principaux chefs de la révolte des Hongrois, qui commença en 1665. Les points capitaux de l'accusation formée contre Frangipani n'étant que trop prouvés, il fut condamné à avoir le poing droit coupé et la tête tranchée. Tous ses biens furent confisqués au profit de l'empereur, et sa famille dégradée de noblesse : l'exécution se fit publiquement dans la ville de Neustadt, où il étoit prisonnier, le 30 avril 1671. Frangipani mourut avec beaucoup de résignation et de constance. (*Voyez* NADASTI, n° II.)

* III. FRANGIPANI - MIRTO (Placido), de Naples, clerc régulier, vivoit dans le 17e siècle. Il a écrit un traité de *Expectatione virginis partûs*, des *Prônes* et des *Sermons*, la *Vie de Saint-André d'Avellino*, en langue espagnole, et des *Commentaires sur la Genèse*.

† FRANKENBERG (J. H. comte de), cardinal archevêque, né à Gros Glovaw en Silésie le 18 septembre 1726, étudia à Rome au collége germanique. Ses progrès dans la théologie le firent recevoir docteur dans l'université de cette capitale ; en 1759 il parvint à l'archevêché de Malines, et fut élevé au cardinalat le 1er juin 1778. Il s'opposa vivement en 1787 aux innovations que l'empereur Joseph II voulut faire en Brabant ; et mandé alors à Vienne, il y conserva la même fermeté. On le soupçonna de cacher des intentions ambitieuses sous le voile de la religion, et l'empereur lui retira ses ordres et dignités en 1789, lors de la révolte des Brabançons. En 1790 il publia un mandement dans lequel il ne déguisoit point son attachement à la cause patriotique. Il resta à Malines en 1792, lors de l'invasion de Dumouriez ; cependant les principes des Français ne lui ayant pas convenu, il refusa en 1797 le serment ordonné aux ecclésiastiques du Brabant, et fut condamné à la déportation le 9 octobre, par arrêt du directoire. Il se réfugia alors en Westphalie, où il mourut le 11 juin 1804, âgé de 78 ans.

* FRANKENIUS (Jean), médecin suédois, mort le 16 août 1661, à l'âge de 71 ans, a donné de *l'Influence des astres sur les corps sublunaires*, et s'est efforcé de vouloir établir des rapports de l'astrologie judiciaire avec la médecine. Malgré ses préjugés astrologiques, nous avons de ce médecin de bons *Commentaires* sur le second livre de Pline, publiés à Copenhague en 1651, in-4°, et *Speculum botanicum*, réimprimé à Upsal en 1659, sous le même format.

† FRANKLIN (Benjamin), né à Boston, dans la nouvelle Angleterre, en 1706, d'un fabricant de chandelles et de savon, s'occupa dans sa jeunesse de la profession de son père ; mais elle lui déplut bientôt,

et il entra en apprentissage chez un coutelier, puis chez un imprimeur. La nuit il lisoit les ouvrages qui s'y imprimoient le jour, et satisfaisoit ainsi, aux dépens de son sommeil, la passion excessive qu'il avoit pour la lecture. A 14 ans, il composa deux ballades que son maître imprima, et qu'il lui ordonna d'aller vendre dans la ville. Elles eurent beaucoup de débit. « Ma vanité, dit-il, fut flattée de ce succès; mais mon père diminua ma joie en tournant mes productions en ridicule, et en me disant que les faiseurs de vers mouroient toujours pauvres. Ainsi j'échappai au malheur de devenir probablement un assez mauvais poëte. » On dit que la lecture des œuvres de Xénophon l'enflamma du désir d'écrire et de se distinguer. Il prit de cet auteur la méthode socratique, c'est-à-dire celle de paroître douter, et d'éviter toujours un ton affirmatif et trop tranchant. Il partit pour Londres, dans l'intention de s'y perfectionner dans son art; et en effet, il dirigea bientôt chez l'imprimeur Palmer la seconde édition de la Religion naturelle des Woollaston, et d'autres ouvrages. Ses relations avec Mandeville, auteur de la fable des Abeilles, avec le docteur Pemberton, Hans-Sloane et Collinson, étendirent ses lumières et les élevèrent au-dessus du mécanisme de son art. De retour en Amérique, à l'âge de 22 ans, n'ayant d'autre bien que les connoissances profondes qu'il avoit acquises en physique, en morale et en politique, le jeune imprimeur s'établit à Philadelphie, où il se maria, et, aidé de la bourse de quelques amis, il acheta des presses, fondit lui-même plusieurs de ses caractères, et grava la plupart de ses vignettes. Devenu auteur d'une feuille périodique, il ne tarda pas à se faire connoître et à obtenir l'impression des actes du gouvernement de la province de Pensylvanie et de celle de Newcastle. Dès-lors ses connoissances en physique, en morale, en politique, lui acquirent l'estime des savans, et le respect de ses compatriotes. En 1731 il fonda au milieu d'eux la première bibliothèque publique que l'Amérique ait eue; enrichie des dons de la famille de Penn, du docteur Collinson, elle répandit dans cette vaste contrée le goût du savoir. L'année suivante il commença la publication de son Almanach du *Bon homme Richard*. Cet almanach eut un tel succès, qu'on en vendit jusqu'à dix mille dans une année, nombre prodigieux, si l'on considère qu'à cette époque l'Amérique étoit encore très-peu peuplée. On trouve dans ce petit ouvrage, ainsi que dans les *Proverbes du vieil Henri*, une morale sublime, exprimée d'une manière simple par des allégories et des paraboles qui la mettent à la portée de l'homme le moins éclairé. Ces productions, lues et méditées par des hommes remplis de candeur, devinrent le catéchisme moral et politique de la Nouvelle Angleterre. En 1738, Franklin forma à Philadelphie la première compagnie pour éteindre les incendies et garantir les édifices de leurs ravages. En 1747, il adressa à son ami Collinson ses découvertes sur l'électricité. Par elle, il expliqua la nature des aurores boréales, fit connoître celle de la foudre, et sut lui donner des lois. C'est à lui qu'on est redevable des moyens d'en prévenir les terribles effets, en l'assujettissant à suivre les conducteurs de ses paratonnerres placés au-dessus des édifices. Le cerf volant électrique est encore une de ses ingénieuses inventions. Il introduisit dans sa patrie et ensuite en France l'usage de la *cheminée économique* qui, avec des conducteurs et des soupapes, rejette la chaleur dans l'appartement; il perfectionna enfin

l'*harmonica*, instrument doux et agréable, que l'Irlandais Puckeridge venoit d'inventer. Le nom de Franklin, placé dans l'histoire des sciences, le fut bientôt dans celle des empires. Lorsque les colonies américaines commencèrent à se plaindre de la mère-patrie, le gouvernement anglais, effrayé de leur opposition à la promulgation de l'impôt du timbre, voulut intimider Franklin, dont il redoutoit l'influence, et le manda à la barre de la chambre des communes. Il y parut avec le courage du paysan du Danube au milieu du sénat de Rome. Il prédit aux Anglais que leur avarice alloit rendre l'Amérique indépendante. «Les questions qu'on lui fit, dit un écrivain, étoient préparées; on auroit cru au contraire que c'étoient les réponses.» Dans ces débats, le parlement, qui avoit la prudence de le consulter, n'eut pas celle de le croire. La guerre fut déclarée entre les Etats-Unis et les Anglais; et Franklin fut choisi pour aller suivre auprès du ministère de France les négociations entamées par Sylas Deane. Il décida un gouvernement monarchique à s'armer en faveur de la liberté de son pays. Le plénipotentiaire partit sans argent; sa patrie n'en avoit pas. Il arriva à Paris avec une cargaison de tabac, comme jadis, au moment où la Hollande voulut être libre, ses députés vinrent à Bruxelles avec un convoi de harengs pour payer leur dépense. Franklin débarqua à Nantes le 17 septembre 1776, et, rendu dans la capitale, il logea à Passy. Tout en lui annonçoit la simplicité des mœurs anciennes. Il avoit quitté la perruque qu'il portoit auparavant, et montroit, à la multitude étonnée, une tête digne du pinceau du Guide sur un corps droit, vigoureux et couvert des habits les plus simples. Il portoit de larges lunettes, et à sa main un bâton blanc; il parloit peu, et savoit être franc sans rudesse. Un tel personnage étoit fait pour exciter la curiosité publique; on lui donna des fêtes; on le rechercha; on le célébra dans une foule de vers. Son entrevue avec Voltaire, qui se trouvoit à Paris en 1778, fut remarquable. Le poëte lui parla en anglais. Les spectateurs lui ayant observé qu'on seroit bien aise de l'entendre: «Je vous demande pardon, dit-il, j'ai cédé un moment à la vanité de parler la même langue que M. Franklin.» Ce dernier présenta son fils à Voltaire et lui demanda pour lui sa bénédiction; celui-ci étendit ses mains sur le jeune homme, et lui dit: «Mon enfant, Dieu et la liberté; souvenez-vous de ces deux mots.» Les deux vieillards s'embrassèrent en pleurant lorsqu'ils se quittèrent. Le peuple s'attroupoit sur le passage de Franklin, et demandoit à l'envi «quel étoit ce vieux paysan qui avoit l'air si noble?» Ses talens pour la négociation et l'intérêt qu'inspiroient les Américains déterminèrent, en 1778, le gouvernement français à soutenir leur indépendance. On sait qu'elle fut reconnue par les Anglais eux-mêmes, après la prise de lord Cornwalis et de son armée, et le traité de paix fut signé, le 3 septembre 1783, par Franklin, au nom des Etats-Unis. Ce dernier ne quitta point Paris qu'il n'eût assuré, par d'autres traités d'alliance avec la Prusse et la Suède de nouvelles relations de commerce à sa patrie. Il y retourna en 1785, et il en fut reçu comme un père qui apporte ses derniers soupirs à ses enfans. Nommé à son retour gouverneur de Pensylvanie, il vit cette province déchirée par des factions, et le gouvernement des autres sans force et sans dignité, le crédit anéanti, le commerce sans vigueur et très-borné. Il jugea que, pour remédier à ces maux, il falloit une convocation générale. Les Etats-

Unis s'assemblèrent donc à Philadelphie en 1788, et Franklin, représentant de cette province, y parla avec autant de raison que de courage; car son esprit et son caractère étoient dans une parfaite harmonie; il développa les maux, indiqua et fit ordonner les remèdes. Il mourut le 17 avril 1790. Le congrès ordonna, dans l'étendue des quatorze cantons confédérés, deux mois de deuil, et l'assemblée nationale de France le prit pour quelques jours. « Franklin est mort, s'écria Mirabeau; il n'est plus cet homme qui affranchit l'Amérique, et versa sur l'Europe des torrens de lumières. Le sage que deux mondes réclament tenoit sans doute un rang bien élevé dans l'espèce humaine. Les nations ne doivent porter le deuil que de leur bienfaiteur; mais l'Europe, éclairée et libre, doit du moins un témoignage de souvenir et de regret à l'un des plus grands hommes qui aient jamais servi la philosophie et la liberté. Franklin avoit fait lui-même son épitaphe : « Le corps de Benjamin Franklin, imprimeur, comme la couverture d'un vieux livre dont les feuillets sont arrachés et le titre effacé, gît ici, et devient la pâture des vers. Cependant l'ouvrage même ne sera point perdu; il doit, comme il le croyoit, reparoître encore une fois dans une nouvelle et plus belle édition, revue et corrigée par le souverain auteur. » On mit au bas de son portrait ce vers latin attribué au ministre Turgot :

Eripuit cœlo fulmen, sceptrumque tyrannis.

et que l'on a traduit ainsi :

Par un double bienfait, de deux fléaux vainqueur,
Il éteignit la foudre et détrôna l'erreur.

Le 7 avril 1792, la ville de Philadelphie fit élever sa statue sur le fronton de la bibliothèque publique. Il est représenté debout, revêtu de la toge romaine, un bras appuyé sur des livres, tenant d'une main un rouleau, et de l'autre un sceptre renversé. Franklin avoit passé de la plus stricte médiocrité à une fortune honnête, acquise par le travail, et conservée par la modération. Voici quelques-unes de ses maximes : « Nous sommes tous passagers sur le vaisseau de l'état; il faut noyer celui qui ne veut pas contribuer à son entretien. — Si nous y réfléchissions bien, nous verrions que notre paresse nous coûte deux fois autant que le gouvernement; notre vanité trois fois; et notre imprudence quatre fois davantage. — L'oisiveté ressemble à la rouille; elle use beaucoup plus que le travail. — Ne perdons pas le temps; car c'est l'étoffe dont la vie est faite. — Avec du travail et de la patience, la souris coupe un câble. — Faute d'un clou, le fer du cheval se perd, faute d'un fer on perd le cheval; faute de cheval, le cavalier lui-même est perdu, car son ennemi l'atteint et le tue. — Si la cuisine est grasse, le testament est maigre. — L'entretien d'un vice coûte plus cher que l'entretien de deux enfans. — Quiconque achète le superflu vendra bientôt le nécessaire. La plupart de ces maximes sont tirées de la *Science du bon homme Richard*, petit ouvrage plein de concision et de finesse unie à la simplicité. Les ouvrages de Franklin, en politique, auroient suffi pour assurer la réputation d'un autre. M. L'Ecuy a traduit en français ses œuvres de physique, dont Barbeu du Bourg a donné l'édition, Paris, 1773, 2 vol. in-4°. Elles l'ont été dans toutes les langues, et même en latin. *La Science du bon homme Richard*, suivie de l'interrogatoire de l'auteur devant la chambre des communes d'Angleterre, a été réimprimée à Paris en 1794, avec les beaux caractères de Didot. En 1791, on a publié, en 2 vol. in-8°, des *Mémoires sur la vie*

privée de Benjamin Franklin, écrits par lui-même, et suivis de plusieurs de ses *Opuscules*, traduits de l'anglais par J. Castera.

* II. FRANKLIN (Thomas), théologien anglais, né à Londres en 1720, mort en 1784, élève de l'école de Westminster, d'où il passa au collége de la Trinité à Cambridge, où il fut reçu docteur, et nommé professeur de grec dans cette université. En 1758, il obtint le vicariat de Ware, auquel on ajouta depuis le rectorat de Brasted au comté de Kent. Il fut ensuite chapelain ordinaire du roi. Le docteur Franklin a traduit en anglais *Phalaris*, *Sophocles* et *Lucien*, il est encore auteur de trois pièces de théâtre, *Warwick* et *Mathilde*, tragédies; et du *Contrat*, comédie. Enfin il a publié un volume de *Sermons sur les devoirs respectifs*, et permis que son nom fût mis à une *Traduction* des Œuvres de Voltaire en anglais.

* I. FRANKS (Sébastien), peintre flamand, né à Anvers en 1573. On a de lui des *Paysages* et des *sujets* d'histoire.

* II. FRANKS (Sébastien-Jean), fils du précédent (du moins à ce qu'on croit), a peint à Anvers plusieurs *Tableaux* d'après Rubens et Vandyck.

* FRANQUAERT (Jacques), né à Bruxelles dans le 16e siècle, fit de très-bonnes études et s'adonna de bonne heure aux mathématiques qu'il appliqua à l'architecture. Etant allé à Rome pour se perfectionner, il y étudia avec le même succès la peinture, l'architecture et la poésie. Son commerce avec les savans lui donna l'entrée des premières maisons d'Italie. De retour dans sa patrie, l'archiduc Albert le nomma son peintre et son architecte, place qu'il remplit avec distinction. Sa conduite et sa conversation spirituelle lui donnèrent entrée chez l'archiduchesse, lors même qu'elle étoit défendue aux grands de sa cour. Honoré de l'estime et comblé des bienfaits de ces illustres protecteurs, il ne quitta leur service qu'à la mort de son Mécène, auquel il éleva, comme un témoignage de sa reconnoissance, une chapelle ardente dans l'église de Sainte-Gudule. L'église des jésuites de Bruxelles est un de ses plus beaux morceaux.

* FRANQUE (Lucile Messageot), peintre d'histoire, née à Lons-le-Saulnier en 1780, épouse de Pierre Franque, aussi peintre d'histoire et avantageusement connu parmi les peintres vivans. Les talens de madame Franque donnoient les plus grandes espérances, dès l'âge le plus tendre. Quelques tableaux pleins d'une touchante mélancolie lui avoient mérité de la part de ses maîtres un témoignage bien flatteur. Ils avoient pensé qu'elle deviendroit un jour l'*Ossian* de la peinture. C'étoit leur expression. Atteinte dès sa 20e année d'une maladie de consomption, effet d'une sensibilité excessive dans laquelle résidoit peut-être son génie, elle la combattit pendant deux ans, et mourut en 1802, dans sa retraite de Chaillot. Il reste d'elle des fragmens tombés comme au hasard de sa plume et tracés pêle-mêle avec les études de son art dans quelques-uns de ses porte-feuilles. Quelques-uns ont pour objet un *Essai sur les harmonies de la mélancolie et des arts*, dont il paroît qu'elle s'étoit occupée assez long-temps. Un de ces fragmens que l'on cite pour sa perfection, et qui offre des traits d'une poésie élevée, a pour titre, le *Tombeau d'Eléonore*. C'étoit le nom d'une jeune personne charmante pour qui elle avoit une amitié de

sœur, et dont la mort assez tragique dut hâter la sienne.

* FRANS (le frère), né à Malines en 1540, entra fort jeune chez les récollets. Il n'a peint que des sujets tirés de l'Ecriture sainte, et ses ouvrages lui ont fait beaucoup d'honneur; les plus remarquables sont, une *Fuite en Egypte*, dans l'église de Notre-Dame de Malines et à Notre-Dame d'Hanwyck, près de cette ville; l'*Annonciation* et la *Visitation de la Vierge*: les figures en sont grandes comme nature. Frans, bon dessinateur et bon coloriste, ornoit ses fonds de paysages bien choisis et peints avec intelligence.

FRANTZIUS (Wolfgang), théologien luthérien, né en 1564, à Plaven dans le Woigtland, devint professeur en histoire, puis en théologie à Wittemberg, où il mourut en 1620. On a de lui, I. *Animalium historia sacra*, 1665, in-12; à Dresde, 1687, 2 vol. in-8°; ouvrage recherché et curieux. II. *Tractatus de interpretatione sacrarum Scripturarum*, 1634, in-4°; et un grand nombre d'autres ouvrages, qui ne sont que des lambeaux de différens auteurs ajustés ensemble.

* FRANZÈSE (Claude), habile peintre sur verre du 16e siècle, fut appelé à Rome, avec Guillaume de Marzilla, par Jules II, pour peindre les vitraux du Vatican. Leurs ouvrages excitèrent l'admiration générale; mais lors du sac de Rome ils furent brisés pour avoir le plomb et en former des balles de fusil. Les peintures qu'ils firent pour Sainte-Marie-du-Peuple ne se conservèrent pas davantage.

FRA-PAOLO. *Voyez* SARPI *et* CORBINELLI, n° I.

* FRAPORTA (Dominique), de Roveredo, prêtre et chanoine de Frisinga, mort en 1753, âgé de plus de 80 ans, fit ses études en Allemagne, et professa la philosophie scolastique et la théologie à Inspruck. On a de lui, I. *La verità svelata contra l'idea della logica di Selvaggio Dodoneo* (Girolamo Tartarotti.) II. *Risposta ad una lettera di Lilio Ghinsulni, che propone* 19 *dubbj sopra la verità svelata, in difesa delle scuole del sig. abate Fraporta, data da uno studente del medesimo.*

* FRASCATA (Gabriel), de Brescia, dans l'état de Venise, docteur en médecine de la faculté de Padoue, savoit les langues et les belles-lettres: il s'étoit même beaucoup appliqué à l'astrologie et à la poésie. Ses ouvrages en ce dernier genre ont été publiés sous le nom de *Rapito* dans le Recueil de l'académie des Affidati dont il étoit membre. Ce médecin se retira à Pavie, où il mourut le 20 janvier 1581. On a de lui un Traité des bains de Retorbio près de Pavie, publié dans cette ville en 1575 et en 1580, in-4°, sous ce titre: *De aquis Returbii ticinensibus commentarii, mineras, facultates et usum earum explicantes.*

† FRASSEN (Claude), originaire de Vire dans la Basse-Normandie, définiteur général de l'Observance de Saint-François, docteur de Sorbonne, et gardien de Paris, mourut dans cette ville le 26 février 1711, à 91 ans. Son mérite et ses talens lui concilièrent l'estime du roi et de plusieurs archevêques; il parut avec distinction dans le chapitre général de son ordre tenu à Tolède en 1682, et dans celui de Rome en 1688. A l'exception de ces deux voyages, il vécut toujours dans une exacte retraite, dont les principaux fruits sont, I. Une *Philosophie*,

imprimée plusieurs fois en 2 vol. II. Une *Théologie* en 4 vol. in-folio, Paris, 1672. III. La *Traduction* en français des Lettres de saint Paulin, Paris, 1 vol. in-12. IV. *Disquisitiones Biblicæ*, Paris, 1682, en 2 vol. in-4°; le premier sur la Bible en général, le deuxième sur le Pentateuque, réimprimées avec des augmentations à Lucques, 1764, en 2 vol. in-fol. L'érudition brille dans cet ouvrage, mais on y désireroit plus de méthode et de précision.

* I. FRATELLINI (Jeanne), artiste italienne, née en 1666 à Florence, a peint le portrait en miniature, et quelques sujets historiques.

* II. FRATELLINI (Lorenzo-Marie), fils de la précédente, mort en 1729, fut un très-bon peintre de paysages et d'Histoire.

† FRATREL (Joseph), né à Epinal en 1730, peintre de la cour du roi Stanislas à Nanci, de celle de l'électeur Palatin, et professeur de l'académie de peinture de Paris. Ses compositions sont simples, nobles et grandes, ses têtes du style antique. Tous ses tableaux portent l'empreinte d'un extrême fini, qui se fait un peu trop sentir dans les draperies. Il n'a peint qu'un petit nombre de grands tableaux, parmi lesquels on distingue *Cornélie*, qui orne la galerie royale de Munich, *la Vestale*, *Cora*, qui appartient à M. le baron de Dalberg. Sa *Fuite en Egypte* a été achetée par M. le comte de Truchsess. Sa famille possède le *Fils du Meunier*, qui étoit son morceau favori. Ce peintre mourut en 1783, âgé de 53 ans.

FRATRES. *Voyez* FRATREL.

FRATTA (Jean), poëte italien, d'une famille noble de Vérone, laissa des *Eglogues*, une *Pastorale*, et un poëme héroïque, intitulé *la Malteide*, dont Le Tasse faisoit cas. Ce poëme fut imprimé in-4°, à Venise, en 1596, du vivant de son auteur.

FRAUDE (Mythol.), divinité qu'on représentoit avec une tête humaine d'une physionomie agréable, et le reste du corps en forme de serpent, avec la queue d'un scorpion.

*FRAVENDORFFER (Philippe), médecin provincial de la Moravie, résidant à Brinn, et membre de l'académie des curieux d'Allemagne, étoit de Konigswissen dans la haute Autriche; il mourut en 1702, et laissa, I. *Opusculum de morbis mulierum*, Noribergæ, 1696, in-12. II. *Tabula smaragdina medico-pharmaceutica*, ibid., 1699, in-12. Il y a encore une édition de Nuremberg, de 1713, sous le même format, avec les augmentations et corrections de Jean-Abraham Mercklein.

FRAVITA. *Voy.* FLAVITAS.

* FRAUWENLOB (Henri), auteur allemand, mort en 1317, a fait un ouvrage en faveur du sexe. Un très-grand nombre de femmes suivit son convoi, et versa sur son tombeau une si grande quantité de vin, que l'église en fut inondée.

I. FREARD DU CASTEL (Raoul-Adrien), né à Bayeux, réunissoit aux vertus sociales les qualités d'un homme de bien. Ses momens de loisir étoient partagés entre l'étude des sciences exactes et la culture des fleurs. Il mourut en 1766, après avoir donné, I. *Elémens de la géométrie d'Euclide*, Paris, 1740, in-12. II. L'*Ecole du jardinier fleuriste*, ibid., 1764, in-12.

II. FREARD. *Voy.* CHAMBRAY, n° III.

† FREDEGAIRE, un des plus anciens historiens français depuis Grégoire de Tours, appelé *le Scolastique*, parce qu'autrefois on

donnoit ce nom à ceux qui se mêloient d'écrire, composa, par ordre de Childebrand, frère de Charles-Martel, une *Chronique*, jusqu'en 641, qu'on trouve dans le Recueil des historiens de Duchesne et de D. Bouquet. Son style barbare coule d'ailleurs trop vite sur les évènemens intéressans. Néanmoins il faut absolument recourir à lui pour l'histoire de trois de nos rois. Sa Chronique a eu quelques continuateurs, qui l'ont conduite jusqu'en 768. On lui attribue aussi un *Abrégé de Grégoire de Tours*, où il se borne à le copier.

* FRÉDÉGISE, philosophe et poëte, mort au mois de novembre 833, parvint, à force d'intrigues, à être chancelier de Louis-le-Débonnaire. On a de lui quelques productions assez médiocres. La première est une prétendue *Réfutation de quelques sentimens erronés d'Abogard*, évêque de Lyon. Il y soutient que les écrivains sacrés sont toujours les meilleurs grammairiens de leur siècle; que Jésus-Christ n'a pu se croire impeccable sans manquer à l'humilité dont il fut le modèle; que le Saint-Esprit inspira les prophètes de la même manière que l'ânesse de Balaam, etc. Dans son Traité philosophique du *Néant et des Ténèbres*. Son objet est de prouver que le néant est quelque chose, et que les ténèbres sont une substance corporelle. Ces deux paradoxes sont quelquefois soutenus avec beaucoup d'esprit. Le comte de Rochester en a tiré les idées les plus ingénieuses de sa satire sur *Rien*.

† FRÉDÉGONDE, femme de Chilpéric Ier, roi de France, née à Avancourt en Picardie, d'une famille obscure, entra d'abord au service d'Audouaire, première femme de ce prince, qu'elle eut le crédit de lui faire répudier. Chilpéric prit une seconde femme : Frédégonde la fit assassiner, dit Grégoire de Tours, son ennemi mortel, et obtint le lit et le trône qu'elle occupoit. Cette femme adroite et politique subjugua son mari, et lui fit commettre une foule de crimes. Il accabla d'impôts ses sujets; il fit la guerre à ses frères. Frédégonde seconda ses armes par le fer et par le poison. On l'accuse d'avoir fait assassiner Sigebert, Mérouée, Clovis, Prétextat. Elle ne pouvoit souffrir Rigunthe, sa fille; et leurs querelles étoient si violentes qu'elles en venoient quelquefois jusqu'à se battre. Un jour, la reine veuve feignit de vouloir lui donner ce qui lui revenoit des trésors de Chilpéric, son père. L'avide princesse penche la tête dans un des coffres qui les contenoient, aussitôt sa mère le referme brusquement sur elle. C'étoit une nouvelle victime immolée aux fureurs de cette forcenée, si Rigunthe n'eût été promptement secourue. Enfin, Chilpéric est assassiné en revenant de la chasse, en 584. Les soupçons tombent sur diverses personnes, mais ils se réunissent presque tous sur Frédégonde, d'autant plus que le roi venoit de découvrir ses intrigues galantes. Cette princesse, dit-on, aimoit Landri, guerrier estimé, et l'un des principaux seigneurs de la cour. On raconte, mais sans citer aucune autorité respectable, qu'elle croyoit Chilpéric à la chasse, où il alloit fréquemment; mais ce jour-là, avant que de partir, il lui prit fantaisie de traverser l'appartement voisin de celui de Frédégonde. Chilpéric la trouva le visage baissé et le corps courbé, se lavant les mains; il lui donna, par derrière, en badinant, un léger coup de baguette. La reine, sans se lever, sans tourner la tête, dit : « Landri, est-ce ainsi qu'on attaque une femme comme moi? » Chilpéric sortit la jalousie dans le cœur. Frédégonde effrayée fit venir

aussitôt Landri, pour lui raconter de quelle manière le sort l'avoit trahie. Il falloit prévenir la colère d'un roi toujours redoutable, même lorsqu'elle paroissoit assoupie; et l'on conjecture que Frédégonde ne s'épargna pas un crime nécessaire à sa sûreté personnelle et à celle de son amant. Cette anecdote, rapportée en différens traités d'histoire, a été copiée dans Aimoin, le plus menteur des historiens; à l'entendre, on croit qu'il eût été présent à l'entretien qu'il suppose entre Frédégonde et Landri, ou au moins derrière une tapisserie avec de l'encre et du papier. Frédégaire accuse Brunehaut de cet assassinat, et Grégoire de Tours, ennemi déclaré de Frédégonde, se contente de détailler les défauts de Chilpéric, de lui prodiguer les épithètes les plus odieuses, mais sans donner, dans ce qu'il dit du meurtre de ce prince, la moindre apparence de soupçonner qu'il en crût Frédégonde coupable. La reine, après la mort tragique de son époux, arma contre Childebert, défit ses troupes en 591, ravagea la Champagne, et reprit Paris avec les villes voisines qu'on lui avoit enlevées. Elle mourut paisiblement dans son lit en 597. On lui rendit de grands honneurs funèbres, et son corps, porté dans l'église Saint-Vincent (aujourd'hui Saint-Germain-des-prés), fut couvert d'une grande et belle mosaïque, ornée de filigrane en cuivre doré, dont le travail est une imitation de certains ouvrages du Japon. Cette mosaïque, transportée au Musée impérial des monumens français, représente la reine en habits royaux, et pour désigner son veuvage, l'artiste a couvert son visage d'un voile. Il y a apparence que la haine publique exagéra un peu les vices et les crimes de Frédégonde. Cette princesse donna quelquefois des signes passagers de repentir. Pendant une maladie de ses enfans, elle dit au roi son époux : Voilà que nous perdons nos enfans; ce sont les larmes des pauvres, les gémissemens des veuves et des orphelins qui les tuent. Croyez-moi, brûlons tous les édits injustes que nous avons rendus pour lever les taxes. » Les édits furent effectivement jetés au feu; mais quelques-uns reparurent bientôt.

† I. FRÉDÉRIC (saint), évêque d'Utrecht, et fils d'un grand seigneur de Frise, fut martyrisé en 838 pour la défense de la foi.

† II. FRÉDÉRIC Ier, dit *Barberousse*, surnommé ainsi à cause de la couleur de sa barbe, fils de Frédéric, duc de Souabe, duc de Souabe lui-même en 1147, après la mort de son père, étoit né en 1121, et obtint la couronne impériale en 1152, à 31 ans, après Conrad III son oncle. Il passa en Italie l'an 1155, pour la recevoir des mains du pape. Adrien IV le sacra le 11 juin, après bien des difficultés sur le cérémonial. Il étoit établi que l'empereur devoit se prosterner devant le pape, lui baiser les pieds, lui tenir l'étrier, et conduire la haquenée blanche du saint père par la bride. Frédéric se soumit à cet usage en murmurant; et comme il se trompoit d'étrier, il dit « qu'il n'avoit point appris le métier de palefrenier. » On savoit si peu à Rome ce que c'étoit que l'empire romain, et toutes les prétentions étoient si contradictoires, que, d'un côté, le peuple se souleva, parce que le pape avoit couronné l'empereur sans l'ordre du sénat et du peuple, et d'un autre côté, le pape Adrien écrivoit dans toutes ses lettres qu'il avoit conféré à Frédéric le *bénéfice* de l'empire romain. Frédéric, fatigué de l'orgueil d'un peuple alors si misérable, imposa silence à ses députés : « Rome, leur dit-il, n'est plus ce

qu'elle a été : Charlemagne et Othon l'ont conquise, et je suis votre maître...... » Egalement choqué des lettres du pape, il dit « qu'il tenoit son empire de Dieu et de l'élection des princes, et non de la libéralité des pontifes romains. » Un légat, devant qui il prononça ces paroles, voulut le contredire, Frédéric le congédia. Adrien, étonné de cette fermeté, lui envoya, en 1157, à Besançon, où il étoit alors, un légat plus prudent. L'empereur lui fit protester que, par le mot *de bénéfice*, il n'avoit entendu que la bénédiction ou le sacre, et non une investiture; et se sauva par ces équivoques. L'année précédente 1156, il avoit répudié Adélaïde, pour épouser Béatrix, fille de Renaud, comte de Bourgogne; et par ce mariage, il réunit le comté de Bourgogne à ses états. La mort d'Adrien, arrivée en 1160, renouvela les querelles des papes et des empereurs. Alexandre III, élu après lui, ayant déplu à Frédéric, il lui opposa successivement trois antipapes. Les Milanais profitèrent de ces divisions en 1161, pour lever l'étendard de la liberté. Milan aspiroit à la domination de la Lombardie, et vouloit s'ériger en république. Elle fut prise en 1162, et rasée jusque dans ses fondemens. On passa la charrue et on sema du sel sur son terrain. (*V.* BÉATRIX, n° II.) Brescia, Plaisance furent démantelées, et les autres villes qui avoient voulu être libres perdirent cet avantage, et leurs priviléges. Le vainqueur fit faire la recherche de tous les droits et de tous les fiefs usurpés. Quatre docteurs de l'université de Bologne qu'il consulta, imbus des préjugés de la jurisprudence de leur siècle, lui attribuèrent tous ces droits, et même l'empire du monde entier, tel que les empereurs des premiers siècles l'avoient possédé. Le fameux Barthole ne balança pas même à déclarer hérétiques tous ceux qui oseroient douter de la monarchie universelle des empereurs romains. On voit, par cette décision, que les notions du droit civil et canonique n'étoient pas plus exactes alors en Allemagne qu'en Italie. Le pape Alexandre III, qui avoit été obligé de se retirer en France, excommunia Frédéric en 1168. Cet anathème ralluma le feu de la guerre en Italie. Les villes de Lombardie se liguent ensemble la même année pour le maintien de leur liberté. Les Milanais rebâtissent leur ville, malgré l'empereur, ils remportent sur lui une victoire signalée près de Côme en 1176; et cette victoire produit la paix entre Alexandre et Frédéric. Venise fut le lieu de la réconciliation. Il fallut que le superbe Frédéric pliât. Il reconnut le pape, baisa ses pieds, lui servit d'huissier dans l'église, et conduisit sa mule dans la place Saint-Marc. La paix fut jurée le 1er août 1177, sur l'Evangile, par douze princes de l'empire. Tout fut à l'avantage de l'Église. Frédéric promit de restituer ce qui appartenoit au saint-siége. Les terres de la comtesse Mathilde ne furent point spécifiées; et ce fut un nouveau sujet de querelle entre l'empereur et le pape Urbain III. Ce pontife alloit même se servir de l'arme ordinaire de l'excommunication, lorsqu'il apprit que Saladin, le héros de son pays et de son siècle, avoit repris Jérusalem sur les chrétiens. Cette nouvelle l'arrêta : il avoit besoin de Frédéric pour conquérir la Terre-sainte. Ce prince se croisa en effet en 1189. Isaac Lange, empereur de Constantinople, étoit allié de Saladin et du sultan d'Icone. Frédéric, obligé de combattre les Grecs, força les passages, remporta deux victoires sur les Turcs, prit Icone, pénétra en Syrie, et alla mourir l'année suivante, le 10 juin 1190, après un règne de 38 ans, près de Tarse en

Cilicie, pour s'être baigné dans le Cidnus, de la maladie qu'Alexandre-le-Grand contracta autrefois dans le même fleuve. Il couvrit les défauts de son orgueil et de son ambition par le courage, la libéralité, la franchise et la constance dans la bonne et la mauvaise fortune. Mais son ingratitude envers Henri, duc de Saxe, révolta tout le monde. (*Voy.* HENRI, n° XXIII.) Il avoit une mémoire surprenante, et même beaucoup de savoir pour un siècle où presque aucun prince allemand ne savoit ni lire ni signer son nom. Il avoit l'air noble, et tout en lui annonçoit un prince et un homme aimable. Jamais les revenus des empereurs n'avoient été plus considérables que sous Frédéric; il tiroit annuellement de l'Italie et de l'Allemagne soixante talens d'or, ce qui revient à six millions d'écus d'Allemagne : somme prodigieuse pour ce temps-là, où le domaine des empereurs avoit déjà souffert des pertes immenses. C'est sous Frédéric I que les archevêques de Mayence commencèrent à prendre le titre d'archichanceliers de l'empire. Frédéric eut de Béatrix, sa seconde femme, cinq fils, Henri, Frédéric, Conrad, Othon et Philippe. Le premier, qui étoit déjà roi des Romains, lui succéda à l'empire. Frédéric et Conrad furent tour à tour ducs de Souabe et de Franconie. Othon fut mis en possession du duché de Bourgogne, qui étoit le patrimoine de sa mère. Philippe, le dernier de tous, eut en partage quelques terres situées en Italie, et fut depuis empereur. — De tous ces princes, celui qui retraçoit le mieux les vertus de son père, étoit le jeune FRÉDÉRIC, duc de Souabe. Mais sa gloire fut de peu de durée, et la mort l'attendoit aussi en Orient. Après avoir fait enterrer à Tarse le corps de son père, dont il avoit séparé les os, il marcha vers Antioche. Le séjour de cette ville fut fatal à ses troupes ; les maladies et la peste y firent d'affreux ravages. De cette armée, si florissante et si nombreuse en entrant dans l'Asie, il ne resta pas plus de 9000 hommes de pied, et 5 ou 600 chevaux, avec lesquels Frédéric se rendit à Tyr. Il y fit enterrer les os de son père avec beaucoup de magnificence, et Guillaume, archevêque de cette ville, le même qui a écrit l'Histoire des Croisades, prononça son éloge funèbre. Le duc de Souabe alla joindre ensuite l'armée des chrétiens, qui étoit occupée, depuis long-temps, au siége de Ptolémaïs, entrepris par Gui de Lusignan, à qui Saladin avoit rendu la liberté, après l'avoir tenu un an prisonnier. Frédéric, à son arrivée, ordonna un assaut général, qui fut exécuté par terre et par mer avec une ardeur incroyable. Au milieu des travaux de l'attaque, il fut emporté par la maladie qui se mit dans le camp. Les Allemands, désespérés d'avoir perdu leur empereur et leur nouveau chef, retournèrent dans leur pays, et abandonnèrent une entreprise malheureuse.

† III. FRÉDÉRIC II, petit-fils de Frédéric I, et fils de l'empereur Henri VI, né en 1194, fut élu roi des Romains en 1196. Othon IV ayant été excommunié par le pape Innocent III, l'archevêque de Mayence fit élire Frédéric empereur le 13 décembre 1210, quoiqu'il n'eût alors que seize ans ; mais ce jeune prince ne fut paisible possesseur de l'empire qu'après la mort d'Othon en 1218. Son règne commença par la diète d'Égra en 1219 Ce fut dans cette diète qu'il fit jurer aux grands seigneurs de l'empire de ne plus rançonner les voyageurs qui passeroient sur leur territoire, et de ne pas faire de fausse monnoie : usages barbares, que les petits princes pre-

noient pour des droits sacrés dans ces temps de brigandage. Après avoir mis ordre à tout en Allemagne, il passa en Italie. Milan lui ferma ses portes, comme à un petit-fils de Barberousse; et il alla se faire couronner à Rome, par le pape Honoré III, le 22 novembre 1220. Il signala son couronnement par des édits sanglans contre les hérétiques, et par le serment d'aller se battre dans la Terre-sainte. Frédéric, né en Italie, et s'y plaisant beaucoup, ne se pressa pas de se rendre à Jérusalem. Grégoire IX, successeur d'Honoré III, fâché de ce retardement, l'excommunie en 1227 et 1228, et menace de le déposséder de l'empire. Frédéric part pour la Terre-sainte et y arrive en septembre 1228. Mélédin, sultan de Babylone, effrayé de l'orage qui alloit fondre sur lui, conclut, l'année d'après, le 18 février 1229, une trève de dix ans avec l'empereur. Par ce traité, Mélédin remit à Frédéric Jérusalem, Bethléem, Nazareth, Sidon, et les prisonniers chrétiens. L'empereur alla ensuite à l'église du Saint-Sépulcre, prit lui-même la couronne sur l'autel, parce qu'aucun évêque n'auroit voulu la lui donner. On étoit très-prévenu contre lui. Grégoire IX saisit même le prétexte de sa trève avec un prince infidèle pour l'anathématiser. Ce pontife assemble une armée, et s'empare d'une grande partie de la Pouille, dont il investit le beau-père de Frédéric II, Jean de Brienne. Le jeune Henri son fils, roi des Romains, se déclara aussi contre son père, à l'instigation du pontife, qui fit répandre en même temps le bruit de sa mort. Cette nouvelle, quoique fausse, occasionna la révolte générale de la Sicile et de l'Italie. Frédéric, instruit de ces événemens, repasse en Europe. Ayant ramassé une armée à la hâte, il se rend maître de la Romagne, de la Marche d'Ancône, des duchés de Spolette et de Bénévent. Les soldats de la croisade papale, appelés *Guelfes*, avoient le signe de deux clefs sur l'épaule. Les croisés de l'empereur s'appeloient *Gibelins*, et portoient la croix; ils furent toujours vainqueurs. Le pape s'étant en vain servi de toutes ses armes, de celle de l'excommunication et de celle de l'intrigue, se réconcilie avec l'empereur en 1230, moyennant la somme de 130,000 marcs d'argent, et la restitution des villes qu'il lui avoit prises. Frédéric ne fut si facile que parce que son fils s'étoit révolté en Allemagne. Il va assembler une diète à Mayence; et craignant le sort de Louis-le-Débonnaire et du malheureux Henri IV, il condamne, en 1235, le rebelle à une prison perpétuelle, et fait élire, peu après, son second fils, Conrad IV, roi des Romains. L'Allemagne pacifiée, il repasse en Lombardie l'an 1240, triomphe des Milanais, et en fait un grand carnage. Frédéric prend plusieurs autres villes, soumet la Sardaigne, repousse les forces de Venise et de Gênes, s'empare du duché d'Urbin, de la Toscane, et assiège Rome. Ce fut alors, dit-on, qu'il fit fendre la tête en quatre, ou marquer d'un fer chaud fait en croix, les prisonniers qu'il faisoit. Il alla ensuite saccager Bénévent, le Mont Cassin, et les terres des templiers. Il est certain que Frédéric respectoit peu les possessions ecclésiastiques. Grégoire IX l'avoit excommunié de nouveau en 1236 : c'étoit la déclaration de guerre des pontifes de ce temps. Le prétexte de cette excommunication étoit que les armées de ce prince avoient pillé des églises; qu'il avoit fait juger par des cours laïques les crimes des ecclésiastiques, qu'il avoit blasphémé J. C. dans la diète de Francfort, et l'avoit mis au nombre des imposteurs qui avoient trom-

ré l'univers. Dans sa *Lettre* adressée aux princes et aux prélats contre cet empereur, le 12 des calendes de juin, de la 13e année de son pontificat, 1239, Grégoire s'exprime ainsi : « Il a dit que le monde entier avoit été trompé par trois fameux imposteurs, Moyse, Jésus-Christ et Mahomet ; mettant encore Jésus-Christ, crucifié, au-dessous des deux autres, morts dans la gloire. Il a de plus osé dire qu'il n'y a que des insensés qui croient que Dieu, créateur de tout, ait pu naître d'une vierge ; qu'un homme ne peut être conçu que par l'union des deux sexes, et qu'on ne doit croire que ce qu'on peut montrer par la raison naturelle. On pourra prouver en temps et lieu tous ses blasphèmes, et qu'il a combattu la foi en plusieurs autres manières, tant par ses paroles que par ses actions. » La lettre finit en ordonnant aux évêques de la rendre publique. On peut juger que l'empereur ne demeura pas sans réponse. Il fit écrire une lettre aux cardinaux, où d'abord il établit la fameuse allégorie des *deux Luminaires*, pour signifier le sacerdoce et l'empire ; ce qui montre qu'il adoptoit cette ridicule comparaison. Ensuite il rend au pape injures pour injures, employant, comme lui, des figures tirées des livres sacrés. « C'est, disoit-il, le grand Dragon qui séduit l'univers, l'Antechrist, un autre Balaam et un prince de ténèbres. » Pour justifier sa religion, si ouvertement attaquée, il fait sa profession de foi sur la divinité de J. C. et le mystère de l'incarnation, et parle de Moyse et de Mahomet comme doit faire un chrétien. Le pape n'en laissa pas moins subsister l'excommunication ; il monta en chaire pour prêcher une croisade contre Frédéric, et pour délier ses sujets du serment de fidélité. L'empereur ne lui répond qu'en battant ses troupes, en punissant les révoltés, en rappelant tous les moines ses sujets qui étoient à Rome. Grégoire, toujours plus animé du désir de réduire Frédéric, ordonne aux princes allemands d'élire un autre empereur. On lui répond que le pontife romain avoit, à la vérité, le droit de couronner les empereurs, mais non pas celui de les faire déposer à son gré. Grégoire voulut faire assembler un concile contre lui ; mais les prélats français, anglais et espagnols s'étant embarqués à Gênes, furent faits prisonniers par Henri, roi de Sardaigne, fils naturel de l'empereur. Le pontife en mourut de douleur au mois d'août 1241. Célestin IV, son successeur, n'occupa le trône pontifical que dix-huit jours. Le siége vaqua dix-neuf mois. Enfin, Innocent IV ayant été élu, ce pape, l'ami de Frédéric quand il étoit cardinal, devint son ennemi, dès qu'il fut souverain pontife. C'étoit ce que Frédéric II avoit prévu, et ce qu'il devoit prévoir, parce qu'il étoit aussi jaloux des droits du trône, qu'Innocent l'étoit de ceux de l'autel. Le pape ayant exigé qu'il rendît, avant d'être absous, les places qu'il avoit prises, l'empereur voulut que l'absolution précédât la restitution. Ce fut un nouveau sujet de querelle. Après bien des négociations inutiles, Innocent le déposa dans le fameux concile de Lyon en 1245, en présence du concile, et non avec son approbation. Un moine de l'ordre de Cîteaux l'accusa dans une longue harangue, aussi plate que calomnieuse. « L'empereur, disoit-il, ne croit ni à Dieu, ni aux saints. » Mais d'où ce Cistercien le savoit-il ? « Il a plusieurs épouses à la fois. » Mais quelles étoient ces épouses ? Et s'il vouloit parler de ses concubines, étoit-ce une raison de délier ses sujets du serment de fidélité ? « Il a des correspondances avec le Soudan de Babylone. » Mais pourquoi le roi titulaire de Jérusalem ne

pouvoit-il pas traiter avec son voisin ? Les peuples ligués de Lombardie battirent Frédéric; les princes ne le regardèrent plus que comme un impie : pour comble de malheur, les Allemands lui opposèrent, en 1246, Henri de Thuringe, qu'ils élurent empereur; puis Guillaume, comte de Hollande, en 1247. On dit qu'étant dans la Pouille, il découvrit que son médecin, séduit par les partisans d'Innocent IV, vouloit l'empoisonner, et qu'il fut obligé de prendre des Mahométans pour sa garde; mais ce fait n'est pas suffisamment prouvé. Frédéric, toujours occupé, depuis les excommunication lancées contre lui, à faire la guerre à des sujets rebelles, à Naples, à Parme ensuite, ne retourna pas en Allemagne. Accablé de soucis et d'inquiétudes, il mourut à Fiorenzuola, dans la Pouille, le 13 décembre 1250. « On accusa, dit l'abbé de Choisy, Mainfroi, son fils naturel, prince de Tarente, de l'avoir empoisonné et même étouffé dans son lit. » Mais cette imputation, répétée par plusieurs historiens, est vraisemblablement téméraire. Dans son testament, il chargea Conrad, son fils, de restituer à l'Église romaine tous les droits qu'il possédoit injustement, pourvu que de son côté elle en usât envers lui comme une bonne mère. Pendant sa maladie, il versa beaucoup de larmes, et parut très-éloigné des sentimens impies qu'on lui avoit attribués. Frédéric avoit d'excellentes qualités, obscurcies par un caractère impérieux et despotique, qui lui fit commettre de grandes fautes et des cruautés odieuses, sur-tout contre plusieurs évêques favorables aux fausses prétentions des papes. Il fut, de tous les empereurs, celui qui chercha le plus à établir l'empire en Italie, et qui y réussit le moins, quoiqu'il eût une partie de ce qu'il falloit pour réussir, du courage, de l'esprit et de la générosité. Mais la prudence et l'adresse lui manquèrent souvent. Au milieu des troubles qui agitèrent le règne de Fréderic, il poliça, il embellit les royaumes de Naples et de Sicile, ses pays favoris. Il décora quelques villes et en bâtit plusieurs autres; il fonda des université, cultiva les beaux-arts et les fit cultiver. Il composa un Traité *De arte venandi cum avibus*, imprimé avec *Albertus Magnus de Falconibus*, à Augsbourg, 1596, in-8°, dont Joan. Gottl. Schneider a donné une bonne édition avec des notes, à Leipsick, 1788, 1789, en deux parties in-4°. Il fit traduire de grec en latin divers livres, en particulier ceux d'Aristote, et auroit plus fait encore sans les traverses qui troublèrent sa vie, et hâtèrent peut-être sa mort. Frédéric institua par son testament, héritier de l'empire et d'une partie de ses autres états, Conrad, roi des Romains, son fils, qu'il avoit eu de sa seconde femme Yolande, fille de Jean de Brienne, roi de Jérusalem. Conrad lui succéda, et fut père de Conradin, en qui finit la maison impériale de Souabe. Frédéric avoit été marié trois fois. Constance, fille d'Alfonse, roi de Castille, sa première femme, lui donna le prince Henri, fait roi des Romains, et mort en prison dans la Pouille, après s'être révolté contre son père. Il eut un autre fils, nommé Henri, d'Isabelle, fille de Jean Sans-Terre, roi d'Angleterre. Nous ne parlerons pas de ses enfans naturels, qui furent en grand nombre. De ses fils légitimes, il n'y eut que Conrad qui fit quelque figure; et de ses bâtards, que Mainfroi, prince de Tarente. Frédéric laissa aussi deux filles légitimes, mariées, l'une à Albert, landgrave de Thuringe, et l'autre au landgrave de Hesse. Marguerite ne fut pas heureuse avec le landgrave de Thuringe. Ce prince,

par l'instigation d'une de ses maîtresses, résolut de se défaire de sa femme. Ses ordres devoient s'exécuter dans le château de Wartbourg près d'Isenach; mais ceux qui en étoient chargés eurent tant de respect pour la vertu de cette princesse, qu'ils l'en avertirent. Elle n'eut que le temps de se faire descendre du haut du château, pour se sauver dans un couvent à Francfort. Elle lui laissa deux fils, Frédéric et Dictman. En partant, elle imprima à la joue de l'aîné, avec ses dents, une marque, afin qu'il se souvînt, pendant sa vie, de la disgrace de sa mère, et qu'il la vengeât dans la suite. En effet, FRÉDÉRIC, surnommé *le Mordu*, n'eut pas plutôt atteint l'âge de majorité, qu'il chassa son père de ses états.

† IV. FRÉDERIC III, dit *le Beau*, fils d'Albert I d'Autriche, fut élu empereur par quelques électeurs en 1314; mais le plus grand nombre avoit déja donné la couronne à Louis de Bavière (*voyez* LOUIS, n° V). Cependant il se fit couronner l'année suivante à Bonn, sur le Rhin, tandis que son compétiteur en faisoit autant à Aix-la-Chapelle. Ensuite ils coururent aux armes; Louis vainquit Frédéric et le fit prisonnier dans la bataille décisive de Micheldorff en 1322. Dès ce jour il n'y eut plus qu'un empereur, si cependant Frédéric en avoit été un. Il mourut le 13 janvier 1330, empoisonné par un philtre amoureux selon les uns, rongé des vers selon les autres. Le Duchat lui attribue cette devise :

A. E. I. O. V.

que Matth. Tympius prétend signifier :

Aquila Electa Justè Omnia Vincit.

L'évènement fit voir qu'elle eût mieux convenu à son rival. Au surplus la devise de ce prince a donné lieu à une grande quantité d'explications que l'on trouve dans le *Diarium sacri itineris Cellensis* de P. Lambecius, imprimé à la suite du *Prodormus historiæ litterariæ* du même auteur, à Leipsick, en 1710, in-fol. Il donne pour meilleure celle-ci :

Austria Est Imperare Orbi Universo.

Nicolas Reusner dans ses *Symbola imperatoria*, Francfort, 1602, in-8°, pag. 231 de la troisième partie, préfère la première explication à celle :

Austria Extendetur In Orbem Universum.

Il invoque à cet égard le témoignage de Matthésius, qui pense qu'il n'est pas naturel qu'un empereur aussi bon et aussi prudent que Frédéric III ait adopté une devise pareille.

V. FRÉDERIC IV, *ou* III selon quelques-uns, empereur, dit *le Pacifique*, né en 1415, d'Ernest, duc d'Autriche, monta sur le trône impérial en 1440, et fut couronné à Rome en 1452, de la main du pape Nicolas V. Par le serment qu'il prêta à ce pontife, il promit de n'exercer dans Rome aucun acte de souverain sans son consentement. Le couronnement de Frédéric est le dernier qui ait été fait à Rome, et fut un des moins éclatans. Frédéric appréhendoit tellement de donner des sujets d'indisposition à Nicolas V, que les Italiens dirent *qu'il avoit une ame morte dans un corps vivant.* Ce pape ne le quitta pas d'un moment. Il craignoit que les Romains, mécontens du gouvernement papal, ne trouvassent les moyens de l'engager à renouveler les droits des anciens empereurs. Eléonore, fille d'Edouard, roi de Portugal, qu'il avoit demandée en mariage, se rendit à Rome, et y fut couronnée impératrice en même temps que son époux. Frédéric ne vouloit pas d'abord consommer le

mariage en Italie, de peur que l'enfant qui en naîtroit n'eût les mœurs italiennes. Il fallut qu'Alfonse, aïeul de sa femme, roi d'Aragon et de Naples, l'y engageât. Le gendre, prince foible et superstitieux, n'y consentit qu'après avoir eu grand soin de faire écarter toutes les apparences d'enchantemens; car c'étoit la folie de ce siècle, et en particulier celle de Frédéric, d'attribuer tout à la magie. De Rome, ce prince se rendit à Naples, pour voir Alfonse, qu'il aimoit beaucoup. Ses courtisans trouvant mauvais qu'un empereur fît une visite à un roi, Il leur répondit : « Vous avez raison : un empereur ne doit pas aller voir un roi; mais Frédéric doit aller chez Alfonse. » L'empereur, de retour en Allemagne, s'abandonna à son indolence, et cette indolence produisit des guerres civiles. Les électeurs, assemblés à Francfort, le sommèrent de s'appliquer aux affaires de l'état, de rétablir la paix publique, de faire administrer la justice et de punir le crime. On le menaça d'élire un roi des Romains, qui auroit le gouvernement de l'empire. Ces menaces furent inutiles. La Hongrie se donna, en 1458, à Mathias, fils d'Huniade, son défenseur. Frédéric se contenta de lui refuser la couronne de Saint-Etienne, qu'il avoit entre les mains, refus qui produisit une guerre sanglante. Mathias envahit l'Autriche, prend Vienne, en chasse l'empereur, qui, avec une suite de quatre-vingts personnes, se met à se promener de couvent en couvent, en attendant que son vainqueur fût mort. A cette indolence fatale, il joignoit une avarice sordide, au point qu'il refusa un précepteur et un gouverneur à son fils Maximilien, qu'il l'abandonna à lui-même pour s'épargner les frais de leurs honoraires, et qu'il lui fit manquer son mariage avec Anne de Bretagne, que ce jeune prince ne put venir effectuer en personne, manquant de tout pour paroître avec dignité. Cette même avarice fut en partie cause qu'il n'entreprit aucune guerre, à cause des dépenses qu'elle entraîne. Il répétoit sans cesse ces paroles, qui doivent être dans le cœur d'un philosophe, mais non dans celui d'un monarque : « L'oubli des biens qu'on ne peut recouvrer est la félicité suprême. » Il se conduisit d'après ces principes, et finit la guerre par un traité de paix honteux, en 1487. Pendant un règne de 50 ans, il discourut beaucoup et agit peu. Ce prince mourut le 7 septembre 1493. Il avoit institué, en 1468, l'ordre de chevalerie de Saint-George qui depuis a été supprimé. Il disoit que ses bienfaits avoient souvent rendu ses meilleurs amis infidèles. Un archevêque de Trèves le fatiguant à force de requêtes : « Si vous ne trouvez, lui dit-il, la fin de vos demandes, je trouverai le commencement de mes refus. » On rapporte encore de lui cette anecdote qu'on a mise depuis sur le compte de Charles-Quint et de quelques autres princes. Un pauvre demandoit l'aumône à la porte du palais, et crioit : « Je suis frère de l'empereur. » — « Comment es-tu mon frère, lui demanda ce prince? » — En Adam, lui répondit le pauvre. » Alors Frédéric lui fit donner une très-petite pièce de monnoie. Le mendiant s'en plaignit. « Si tous tes frères, lui dit l'empereur, t'en donnoient autant, tu serois plus riche que moi. » C'est au commencement du règne de cet empereur, en 1440, qu'on place l'invention de l'imprimerie. (*Voyez* FUSTH.) Il eut d'Éléonore, Maximilien, depuis empereur; et Cunégonde, mariée au duc de Bavière.

VI. FRÉDÉRIC Ier, dit *le Paci-*

fique, roi de Danemark en 1523, après l'expulsion du barbare Christiern, se maintint sur le trône par une sage politique et par les armes. Il fit alliance avec Gustave Ier, qui s'étoit fait reconnoître roi de Suède, et se ligua avec les villes anséatiques. Après avoir pris Copenhague, capitale du Danemarck, il gagna la noblesse par ses libéralités, et la nation en introduisant le luthéranisme dans ses états, l'an 1526. Il mourut en 1533.

VII. FRÉDÉRIC II, roi de Danemarck, fils et successeur de Christiern III, augmenta ses états de la province de Diethmarsie, en 1559, favorisa l'académie de Copenhague, fit fleurir les lettres, aima les savans, et protégea Tyco-Brahé. Le pape Pie IV l'ayant prié, en 1561, d'envoyer quelqu'un au concile de Trente, il le refusa, disant que ni son père ni lui n'avoient eu aucune sorte de commerce avec les pontifes romains. Son règne ne fut troublé que par une guerre passagère, avec la Suède, heureusement terminée en 1570. Il mourut le 4 avril 1588, dans sa 54e année.

VIII. FRÉDÉRIC III, d'abord archevêque de Brême, ensuite roi de Danemarck en 1648, après la mort de Christiern IV son père, perdit plusieurs places, que Charles-Gustave, roi de Suède, lui enleva. Il mourut le 9 février 1670, à 61 ans, après avoir obtenu que la couronne, auparavant élective, seroit héréditaire dans sa maison. La noblesse, qui traitoit les autres ordres avec dureté, perdit en même temps une partie de ses priviléges. Le célèbre Lowendahl, maréchal de France, descendoit de ce roi par une branche bâtarde.

IX. FRÉDÉRIC IV, roi de Danemarck, fils de Christiern V, monté sur le trône de son père en 1699, se ligua avec le czar Pierre et le roi de Pologne contre Charles XII, qui le contraignit à faire la paix. Après une guerre fort désavantageuse, le roi de Suède ayant été réduit à se retirer en Turquie par le czar, Frédéric se dédommagea de ses pertes et lui enleva plusieurs places. Il mourut en 1730, à 59 ans. — FRÉDÉRIC V, son petit-fils, monta, en 1746, sur le trône, qu'il occupa jusqu'en 1766. Il dit en mourant au roi régnant Christiern VII, qui alloit prendre les rênes de l'état : « C'est une grande consolation pour moi, mon fils, à mon dernier moment, de n'avoir jamais offensé personne, et de n'avoir pas une goutte de sang sur les mains. »

X. FRÉDÉRIC, roi de Naples. *V.* LOUIS XII, n° XVII, *et* GONSALVE, *à la fin*.

XI. FRÉDÉRIC-AUGUSTE Ier, roi de Pologne, né à Dresde en 1670, de Jean-George III, électeur de Saxe, après la mort de Jean-George IV son frère, en 1694, fit ses premières campagnes contre les Français en 1689, sur les bords du Rhin, et y donna des marques de valeur. Choisi, en 1695, pour commander l'armée chrétienne contre les Turcs, il soutint sa réputation de bravoure, et gagna sur eux la bataille d'Oltach en 1696. Ayant embrassé la religion catholique l'année suivante, il fut élu roi de Pologne le 27 juin, et couronné à Cracovie le 15 septembre. Il avoit acheté la moitié des suffrages de la noblesse polonaise, et forcé l'autre par l'approche d'une armée saxonne, qu'il ne tarda pas d'employer contre Charles XII. Il se jeta d'abord sur la Livonie, et y remporta quelques avantages sur les Suédois ; mais ils furent suivis de plusieurs échecs. Frédéric, obligé de lever le siége de Riga,

perdit la bataille de Clissow et celle de Frawstadt; et après une guerre où il avoit été aussi malheureux que brave, il signa la paix en 1706. Par ce traité, il fut dépouillé de la couronne de Pologne, que Charles XII avoit fait donner à Stanislas Leczinski en 1704. Après la bataille de Pultawa, Fréderic-Auguste remonta sur le trône, et s'y soutint avec honneur jusqu'à sa mort, arrivée le 1er février 1733. Ce monarque avoit une force de corps incroyable; mais il étoit plus connu encore par sa bravoure, et sur-tout par sa grandeur d'ame dans la bonne et la mauvaise fortune. Sa cour étoit la plus brillante de l'Europe, après celle de Louis XIV. Auguste l'imita dans l'amour des plaisirs, ainsi que dans celui des arts. Il signala son règne par un nouveau *Code*, par l'érection de différentes chaires académiques, par la fondation d'un gymnase pour la noblesse à Dresde, et par d'autres établissemens qui l'ont immortalisé dans le cœur de ses sujets. On rapporte de lui différentes réponses qui prouvent ses vertus. Le primat du royaume étant mort en 1722, le roi disposa de cette place en faveur de l'évêque de Warmie, en lui disant : « Je suis persuadé que vous aurez soin de la patrie, et je ne veux pas que vous fassiez rien pour moi qui soit injuste et contre les lois. » Les protestans étoient persécutés par les catholiques; il donna ordre au primat et au sénateur de faire cesser les vexations, disant « qu'il étoit établi par Dieu pour protéger ses sujets, sans aucune acception, et pour les maintenir dans leurs privilèges, conformément aux lois de son royaume. » Ayant été obligé de voyager en hiver quelque temps avant sa mort, on lui représenta le péril auquel il s'exposoit, avec une santé chancelante, et dans la saison la plus rude de l'année; il répondit : « Je vois tout le danger que je cours; mais je dois plus à mes peuples qu'à moi-même. » Ce prince avoit parcouru dans sa jeunesse toutes les cours de l'Europe, et avoit rapporté de ses voyages beaucoup de connoissances, de politesse, d'affabilité. Il fut clément envers ses ennemis, et aima la paix. Les Saxons le regardoient comme leur père, et il les chérissoit comme ses enfans. Les Polonais le respectoient; mais l'esprit républicain qui les animoit, et la crainte perpétuelle où les tenoit la conservation de leur liberté, les empêchèrent de lui accorder toute leur confiance. Ce prince laissa de Christine-Everhardine de Brandebourg-Bareuth un fils unique qui lui succéda. Son épouse, morte en 1727, n'ayant pas voulu renoncer à la religion protestante, ne put être couronnée reine de Pologne.

† XII. FRÉDÉRIC-AUGUSTE II, roi de Pologne, fils du précédent, né en 1696, parvint au trône en 1734. Les dernières années de son règne furent très-malheureuses. En 1756, le roi de Prusse l'ayant soupçonné d'être entré dans les projets hostiles qui se formoient contre lui, marcha vers Dresde. Auguste lui abandonna sa capitale, et se renferma avec 17000 hommes dans le camp de Pyrna, qui fut bientôt forcé. Son armée se rendit prisonnière de guerre, et fut incorporée dans les troupes prussiennes. Il fit en vain des propositions de paix, en demandant au vainqueur de prescrire lui-même les conditions. Fréderic répondit qu'il n'en avoit point à faire; qu'il n'étoit pas entré en Saxe comme ennemi, mais comme dépositaire; il lui refusa même ses gardes, prétendant qu'il ne vouloit pas avoir la peine de les reprendre. Toutes les réponses du roi de Prusse furent des insultes ou des

marques de mépris. Enfin, le malheureux prince obtint pour toute grace des passe-ports pour se retirer en Pologne. La Saxe resta entre les mains du vainqueur jusqu'à la paix conclue à Hubersbourg le 15 février 1763. Frédéric-Auguste mourut le 5 octobre suivant. C'étoit un prince plein de bonté et de générosité; mais qui, se livrant à des dépenses de luxe, tandis qu'il avoit des voisins puissans, négligea trop le soin de préparer de bonne heure les moyens de leur résister. La Russie lui enleva la Courlande. Il eut de Marie-Joséphine, fille de l'empereur Joseph, plusieurs enfans, Frédéric-Chrétien-Léopold, prince électoral de Saxe, Marie-Amélie, mariée à dòn Carlos, roi de Naples, et ensuite roi d'Espagne, et Marie-Joseph, dauphine de France et mère de Louis XVI. Marie-Joséphine, épouse d'Auguste, montra dans les malheurs qu'essuya sa maison la force d'ame que sa situation exigeoit. Jamais elle ne voulut sortir de Dresde; mais enfin elle succomba sous les chagrins et les duretés qu'elle eut à essuyer, et mourut au milieu des ruines de son pays.

XIII. FRÉDÉRIC DE HOLSTEIN. *Voyez* ADOLPHE-FRÉDÉRIC.

XIV. FRÉDÉRIC, prince de Hesse-Cassel, épousa, le 4 avril 1715, Ulrique-Eléonore, sœur de Charles XII, roi de Suède. Cette princesse, après la mort funeste du conquérant son frère, succéda à la couronne le 3 février 1719. Elle abdiqua l'année suivante en faveur de Frédéric, qui fut élu roi de Suède le 4 avril 1720. Il fit la guerre aux Russes, qui battirent ses troupes en plusieurs rencontres, et mourut en 1751, à 75 ans, sans postérité. Il eut pour successeur Adolphe-Frédéric II, fils de Christian-Auguste, prince de Holstein-Gottorp.

† XV. FRÉDÉRIC-GUILLAUME-LE-GRAND électeur de Brandebourg, né à Cologne-sur-la-Sprée en 1620, fit la guerre aux Polonais avec avantage. Elle finit par le traité de Braünsberg en 1657. Dans la guerre de 1674, contre Louis XIV, il s'unit avec le roi d'Espagne et les Hollandais, vint dans l'Alsace, et fut bientôt contraint de se retirer, pour s'opposer aux Suédois, qui s'étoient emparés des meilleures places du Brandebourg. Frédéric les mit en fuite, fit une descente dans l'île de Rugen, prit Ferschantz, Stralsund, Grispwald, et fit une paix avantageuse, fruit de ses victoires. Il fit creuser un canal pour joindre la Sprée à l'Oder, et mourut en 1688, à 68 ans, avec cette indifférence héroïque qu'il avoit eue dans les champs de bataille. L'illustre auteur des Mémoires de Brandebourg en fait ce portrait, ou, pour mieux dire, ce panégyrique : « Frédéric-Guillaume avoit toutes les qualités qui font les grands hommes; magnanime, débonnaire, généreux, humain.... Il devint le restaurateur et le défenseur de sa patrie, le fondateur de la puissance du Brandebourg, l'arbitre de ses égaux.. Avec peu de moyens, il fit de grandes choses, se tint lui seul lieu de ministre et de général, et rendit florissant un état qu'il avoit trouvé enseveli sous ses ruines. »

† XVI. FRÉDÉRIC Ier, électeur de Brandebourg, fils du précédent, naquit à Konisberg en 1657. Le titre de roi ayant tenté son ambition, il fit négocier, en 1700, auprès de Léopold, l'érection du duché de Prusse en royaume. L'empereur avoit refusé, en 1695, de le reconnoître même pour un duché séculier; mais en 1700, Frédéric lui ayant promis du secours contre la

France, il ne fit aucune difficulté de la reconnoître pour un royaume. L'Angleterre et la Hollande furent gagnées par le même motif. Les différens entre la Suède et le roi de Pologne assurèrent le consentement de ces deux couronnes, qui avoient un intérêt égal à ménager Frédéric. Enfin, à la paix d'Utrecht, il fut généralement reconnu pour roi. On lui confirma en même temps la possession de la ville de Gueldres, et de quelques autres de ce duché, dont il s'étoit emparé en 1705. Il augmenta encore ses états du comté de Tecklenbourg, de la principauté de Neufchâtel et de Valengin. Il mourut en 1713. On peut faire deux parts à peu près égales de la vie de ce prince : il passa douze ans à désirer le titre de roi, et autant à s'applaudir de l'avoir obtenu et à jouir du plaisir de le porter. Cependant ce qui fut, dans l'origine, uniquement l'ouvrage de la vanité, s'est trouvé dans la suite un chef-d'œuvre de politique. « La royauté, a dit Frédéric-le-Grand, tira la maison de Brandebourg de ce joug de servitude où l'Autriche tenoit alors tous les princes d'Allemagne. C'étoit une amorce que le nouveau roi jetoit à toute sa postérité. Il sembloit lui dire : « Je vous ai acquis un titre, rendez-vous-en digne : j'ai jeté les fondemens de votre grandeur ; c'est à vous d'achever l'ouvrage. » Ce prince étoit magnifique et généreux ; mais c'étoit aux dépens de ses sujets : il fouloit les pauvres pour engraisser les riches. Sa cour étoit superbe, ses ambassades magnifiques, ses bâtimens somptueux, ses fêtes brillantes. Il fonda l'université de Hall, la société royale de Berlin, et l'académie des nobles. Il dépensoit ordinairement sans choix l'argent de ses peuples. Il donna un fief de quarante mille écus à un chasseur, qui lui fit tirer un cerf de haute ramure ; enfin, pour nous servir de l'expression de son petit-fils, « il étoit grand dans les petites choses, et petit dans les grandes. » Ce prince avoit eu trois femmes. Du premier mariage, avec Elisabeth-Henriette, fille du landgrave de Hesse, naquit une fille, mariée au prince héréditaire de Hesse, depuis roi de Suède. Il eut Frédéric-Guillaume, qui lui succéda, de sa seconde femme Sophie-Charlotte, fille du duc de Hanovre, et sœur de George, qui depuis devint roi d'Angleterre. Cette princesse, qui aux graces de son sexe et aux vertus de son rang, joignoit des connoissances étendues, une ame forte, une religion épurée, introduisit en Prusse l'esprit de société, la vraie politesse et l'amour des sciences et des arts. D'après les conseils de Leibnitz, dont elle avoit été l'écolière, elle persuada au roi qu'il convenoit à sa dignité d'avoir une académie, comme on persuade à un nouveau noble, dit Frédéric-le-Grand, qu'il est séant d'entretenir une meute : l'académie des sciences fut établie, et eut Leibnitz pour président. Ce grand homme, que la reine embarrassoit quelquefois par ses questions, lui répondit un jour : « Madame, il n'y a pas moyen de vous contenter ; vous demandez le pourquoi du pourquoi. » A ses derniers momens, on introduisit un ministre réformé dans son appartement ; elle lui dit avec douceur : « Laissez-moi mourir sans disputer » ; puis se tournant vers sa dame d'honneur, qui fondoit en larmes : « Ne me plaignez pas, ajouta-t-elle, car je vais satisfaire ma curiosité sur les principes des choses que Leibnitz n'a jamais pu m'expliquer ; et je prépare au roi, mon époux, le spectacle d'une pompe funèbre, où il aura une nouvelle occasion de déployer sa magnificence. » Elle mourut en 1705. Frédéric Ier répudia sa troisième femme.

† XVII. FRÉDÉRIC - GUILLAUME Ier, roi de Prusse, né à Berlin le 15 août 1688, commença à régner en 1713, sous les auspices favorables de la paix. Toute son attention se porta d'abord sur l'intérieur du gouvernement. Il rétablit l'ordre dans les finances, la police, la justice, le militaire. De cent chambellans qu'avoit eus son père, il n'en retint que douze. Il réduisit sa propre dépense à une somme modique, disant « qu'un prince doit être économe du sang et du bien de ses sujets. » La bonne administration de ses finances le mit en état, dès la première année de son règne, d'entretenir cinquante mille hommes sous les armes, sans qu'aucune puissance lui payât des subsides. La France et l'Espagne avoient enfin reconnu sa royauté, et la souveraineté de la principauté de Neuchâtel. On lui avoit garanti le pays de Gueldres et de Kessel, en forme de dédommagement de la principauté d'Orange, à laquelle il renonça pour lui et pour ses descendans. Le nord étoit en feu par les querelles de Charles XII. Frédéric ne voulut pas s'en mêler, et tandis que ce héros-soldat perdoit ses plus riches provinces, Frédéric acquéroit la baronnie de Limbourg. Il fut enfin obligé de prendre part à cette guerre, et de se déclarer contre le roi de Suède, dont les procédés et les hostilités l'avoient d'autant plus irrité, qu'il ne vouloit pas les réparer. Frédéric, forcé de se défendre, ne put s'empêcher de s'écrier : « Ah! faut-il qu'un roi que j'estime me contraigne à devenir son ennemi? Ses armes eurent un heureux succès ; il chassa les Suédois de Stralsund en 1715, et revint vainqueur à Berlin, mais sans vouloir permettre qu'on lui élevât un arc de triomphe. En méprisant les dehors de la royauté, il n'en étoit que plus attaché à en remplir les véritables devoirs. En 1717 il abolit en partie les fiefs dans ses états, et les rendit allodiaux. L'année suivante il borna la durée des procès criminels à trois mois. Il repeupla la Prusse et la Lithuanie, que la peste avoit dévastées, fit venir des colonies de la Suisse, de la Souabe, du Palatinat, et les y établit à grands frais. Beaucoup d'étrangers furent appelés dans ses états. Ceux qui établissoient des manufactures dans les villes, et ceux qui y faisoient connoître des arts nouveaux, étoient excités par des bénéfices, des priviléges et des récompenses. Il parcouroit annuellement toutes ses provinces, et par-tout il encourageoit l'industrie et faisoit naître l'abondance. Dès l'an 1718, son armée montoit à près de soixante mille hommes, qu'il distribua dans toutes ses provinces; de sorte que l'argent qu'elles payoient à l'état leur revenoit sans cesse par le moyen des troupes. Les denrées haussèrent de prix ; et les laines qu'on vendoit aux étrangers, et qu'on rachetoit après qu'ils les avoient travaillées, ne sortirent plus du pays. Toute l'armée fut habillée de neuf régulièrement tous les ans. Frédéric avoit établi sa résidence à Postdam, maison de plaisance, dont il fit une belle et grande ville où fleurirent tous les arts. On y fabriqua bientôt des velours aussi beaux que ceux de Gênes. Le roi de Prusse fonda dans cette ville un grand hôpital, où sont entretenus annuellement 2500 enfans de soldats, qui peuvent y apprendre la profession vers laquelle leur goût les porte. Il établit de même un hôpital de filles, qui sont formées aux ouvrages propres à leur sexe. Il augmenta, la même année, 1722, le corps des cadets, où trois cents jeunes gentilshommes apprennent l'art de la guerre. Tandis que Frédéric faisoit fleurir ses états au dedans, il les soutenoit au dehors. Il signa, en 1727, avec l'empe-

reur, le traité de Wusterhausen, qui consistoit dans des garanties réciproques. A peine ce traité fut-il conclu, qu'il faillit s'allumer une guerre en Allemagne entre les rois de Prusse et d'Angleterre. Il s'agissoit de deux petits prés, situés aux confins de la vieille Marche et du duché de Zell, et de quelques paysans hanovriens que des officiers prussiens avoient enrôlés. Cette querelle fut pacifiée dans le congrès de Brunswick. L'année 1730 est remarquable par les brouilleries de Frédéric avec son fils. Fâché de voir dans ce jeune prince du goût pour la poésie, la musique, les beaux-arts, et craignant que ce goût ne s'opposât aux connoissances nécessaires pour l'administration, il le traitoit très-durement. Le prince royal résolut d'échapper à ces mauvais traitemens par la fuite. Le projet fut découvert, le jeune prince arrêté. Son père l'envoya prisonnier à Custrin sur l'Oder, et ne le relâcha qu'après les prières réitérées de l'empereur et du roi d'Angleterre. Kar, jeune officier qui devoit être un de ses compagnons de voyage, fut exécuté sur un échafaud dressé sous la croisée du prince royal, que le roi, son père, força d'assister à ce spectacle. Le mariage du prince avec la princesse de Brunswick-Wolffembutel, en 1733, n'écarta pas tous les nuages entre le père et le fils, qui avoit été comme forcé par lui à cette union; mais il ramena la paix dans la famille royale. Vers la fin de 1734, Frédéric-Guillaume passa une convention avec la France, dont il obtint la garantie du duché de Berg. Il se contenta d'autant plus facilement du partage qu'on lui fit, que la foiblesse de sa santé lui annonçoit une mort prochaine. Elle arriva le 31 mai 1740, et il la reçut avec fermeté. Il ordonna ses funérailles avec autant de sang-froid qu'il prescrivoit la marche de ses régimens. Ce prince avoit épousé, en 1705, Sophie-Dorothée, fille de George d'Hanovre, depuis roi d'Angleterre. De ce mariage naquit Frédéric II, qui lui succéda; les trois princes Auguste-Guillaume, Frédéric-Henri-Louis, Auguste-Ferdinand et six princesses, dont l'une, Ulrique, épousa le roi de Suède.... « La politique de Frédéric, dit son illustre fils, fut toujours inséparable de la justice. Moins occupé à étendre ses états qu'à les bien gouverner, circonspect dans ses engagemens, vrai dans ses promesses, austère dans ses mœurs, rigoureux sur celles des autres, scrupuleux observateur de la discipline militaire, gouvernant son état par les mêmes lois que son armée, il présumoit si bien de l'humanité, qu'il auroit voulu que ses sujets fussent aussi stoïques que lui. Il n'aimoit ni les savans ni les poëtes. Ayant aperçu, au retour d'un voyage, des caractères tracés au-dessus de la porte de son palais, il demanda à ses courtisans ce que c'étoit. On le lui explique: on lui dit que c'étoient des vers latins, composés par Wachter, résidant à Berlin. Le roi, courroucé, l'envoie chercher sur-le-champ, et lui ordonne de sortir, sans délai, de la ville et de ses états. Il exila le célèbre Wolf, et fit un très-mauvais accueil au jeune Baratier, qui lui fut présenté comme un prodige d'érudition. (*Voyez* BARATIER.) Le prince royal étoit obligé, du vivant de son père, de se cacher pour étudier et pour s'entretenir avec quelques savans. On a publié la Vie de Frédéric premier, en 2 vol. in-12, 1741. C'est un ouvrage très-médiocre, fait en partie sur les gazettes. Voltaire parle de ce prince dans ses Mémoires secrets; mais le portrait qu'il en fait est une caricature. Il étoit dur, mais non brutal. Le trésor considérable qu'il laissa fut le fruit de son esprit d'ordre et d'économie, et non celui d'une sordide avarice.

Frédéric-Guillaume n'eut aucun des vices que le luxe et la mollesse font trop souvent contracter aux rois ; mais il eut presque tous les défauts auxquels conduit l'habitude du despotisme, quand il n'est tempéré ni par la bonté du cœur, ni par l'élévation des idées. Aussi ce prince fut-il, dans ses états comme dans sa famille, estimé, craint et détesté.

† XVIII. FRÉDÉRIC II (nommé *Charles-Frédéric*), fils du précédent, né le 24 janvier 1712, monta sur le trône de Prusse le 31 mai 1740. Ses premières années ne furent pas heureuses. Son goût pour les lettres et les arts s'opposoit aux idées et aux vues de son père. Traité en prisonnier d'état à l'âge de 18 ans, Frédéric voulut se procurer la liberté. Il fut arrêté, gardé plus rigoureusement qu'auparavant, et forcé d'assister au supplice d'un jeune officier, compagnon de sa fuite. On croit que son père vouloit le punir de mort, et qu'il ne céda qu'avec peine à l'intervention de l'empereur. Ainsi fut conservé par ce monarque le plus redoutable ennemi qu'ait eu la maison d'Autriche, depuis Gustave-Adolphe. A peine Frédéric avoit-il commencé de régner, qu'il eut l'occasion de développer ses talens militaires, et de faire servir à des conquêtes des troupes que son père sembloit n'avoir formées que pour la parade. Charles VI, empereur d'Allemagne, mourut le 20 octobre 1740, ne laissant qu'une fille unique, Marie-Thérèse, archiduchesse d'Autriche, et reine de Hongrie, dont le riche héritage fut envié par beaucoup de princes. Frédéric, croyant pouvoir en réclamer une petite portion, fit valoir d'anciennes prétentions sur la Silésie, et entra à main armée dans cette province, un mois après la mort de l'empereur. Le comte de Neuperg, chargé par la reine de Hongrie de la défendre, fut battu par les Prussiens à Molwitz le 10 avril 1741. Le roi son père avoit formé et discipliné son infanterie ; mais la cavalerie avoit été négligée : aussi fut-elle battue. L'infanterie rétablit l'ordre et remporta la victoire. Frédéric, depuis ce jour mémorable, disciplina lui-même sa cavalerie, et la rendit une des meilleures de l'Europe. Son zèle pour la discipline étoit d'une sévérité effrayante. On connoît le supplice infligé au capitaine Zierten, pour être contrevenu à l'ordre qui défendoit, sous peine de la vie, toute lumière dans le camp. Après s'être emparé de plusieurs places, Frédéric se rendit maître de la basse Silésie, qui se soumit en novembre 1741. L'année suivante il s'avança dans la Moravie, prit quelques places, et remporta une victoire considérable sur le prince Charles, le 17 mai, à Czaslaw. Le roi, à la tête de la cavalerie, soutint long-temps l'effort de celle d'Autriche, et enfin la dissipa. Sa conduite seule fit le succès de cette journée. Le maréchal de Broglio, qui avoit été envoyé par la France pour favoriser les prétentions de l'électeur de Bavière à l'empire, et celles du roi de Prusse sur la Silésie, eut à Sahai un avantage considérable ; mais il ne put en profiter ; il fut abandonné par les troupes prussiennes. Frédéric avoit fait sa paix avec la reine de Hongrie ; et par les préliminaires du traité, signé le 11 juin à Breslaw, il restoit en possession de la Silésie et du comté de Glatz. De nouveaux intérêts le lièrent encore avec la France qu'il avoit abandonnée. Au printemps de 1744, il se déclara une seconde fois contre Marie-Thérèse, sans en avoir reçu aucun sujet de plainte, et s'avança en Bohême avec cent mille hommes, tandis que les troupes autrichiennes étoient occupées en Alsace. La véritable raison de cette

infraction au traité de Breslau étoit que Frédéric craignoit que ce traité, fait les armes à la main, ne fût rompu par la force des armes. Il falloit un prétexte pour la colorer; Frédéric en trouva un dans l'élection de Charles VII. Ce prince avoit été élu empereur légitimement. La reine de Hongrie refusoit de le reconnoître pour chef de l'empire. Le roi de Prusse, comme électeur de Brandebourg, se crut chargé de venger le corps germanique qui lui avoit donné le trône impérial. Il alla mettre le siége devant Prague, la prit, et fit seize mille prisonniers de guerre. Il fut cependant obligé d'abandonner bientôt cette place; mais le 4 juin 1745 il remporta à Friedberg une victoire signalée sur le prince Charles de Lorraine, qui perdit près d'onze mille hommes, dont quatre mille morts et sept mille prisonniers. Frédéric, en mandant à Louis XV la nouvelle de cette heureuse journée, lui marquoit : « J'ai acquitté à Friedberg la lettre de change que vous avez tirée sur moi à Fontenoy. » Ses succès produisirent un nouveau traité, conclu à Dresde le 25 décembre, par lequel la cour de Vienne lui cédoit la haute et basse Silésie, à l'exception de quelques districts, et tout le comté de Glatz, à condition que Frédéric reconnoîtroit François Ier de Lorraine en qualité d'empereur. Cette paix fut troublée, en 1755, par la guerre que se firent les Anglais et les Français sur les limites de l'Acadie. L'Angleterre s'allia avec la Prusse, et la France avec l'Autriche. Frédéric avoit eu des raisons de soupçonner qu'il se tramoit contre lui des projets hostiles entre la maison d'Autriche, l'électeur de Saxe et la Russie. Quelque secrétement que le traité eût été conclu, le roi de Prusse en eut connoissance; et trouvant plus sûr de prévenir ses ennemis que d'attendre leurs coups, il pénétra dans la Saxe avec une armée nombreuse, au moment qu'on s'y attendoit le moins. On se récria contre cette invasion, qu'il avoit tâché de justifier par un mémoire dont la substance étoit : « Tous ceux qui se liguent avec les puissances que je combats sont mes ennemis. Le roi de Pologne, électeur de Saxe, a conclu un traité défensif avec Marie-Thérèse; il est donc mon ennemi, et je lui déclare que je marche contre lui. » Ces raisons ne parurent pas décisives aux états de l'empire, qui lui déclarèrent la guerre comme à un perturbateur de la tranquillité publique. En 1757 il vit réunir contre lui la Russie, l'empire d'Allemagne, la maison d'Autriche, la Saxe, la Suède et la France. Les troupes de cette dernière puissance prirent les états de Frédéric, depuis la ville de Gueldres jusqu'à Minden sur le Weser. L'armée de l'impératrice de Russie s'empara de toute la Prusse, tandis que les troupes de l'empereur pénétroient dans la basse Silésie. Les malheurs de Frédéric ayant beaucoup diminué son armée, on le vit, après une défaite, couché sur un peu de paille, dans les ruines de la maison d'un paysan, dormir aussi tranquillement que s'il n'eût pas eu de danger à craindre. Son chapeau lui couvroit la moitié du visage, son épée nue étoit à côté de lui, et à ses pieds dormoient deux adjudans. « Prenez la botte de paille avec vous, disoit-il un jour en parcourant les retranchemens, afin que je ne sois pas obligé de coucher à terre, comme la nuit dernière. » On lui amena un grenadier qui avoit déserté. Lorsqu'il fut en sa présence, Frédéric lui demanda quelle raison il avoit eu d'abandonner ses drapeaux. « Vos affaires, lui répondit le déserteur, sont dans un tel état de détresse, que je vous ai quitté pour aller chercher fortune ailleurs. — Tu as raison, lui répliqua le roi; mais je te demande de rester encore

avec moi cette campagne ; et si les choses ne vont pas mieux, je te promets de déserter avec toi. » Frédéric, battu d'abord par les Russes, battit les Autrichiens, et en fut battu à son tour dans la Bohême le 18 juin 1757. (*Voy.* MARIE-THÉRÈSE.) La situation fâcheuse où il se trouvoit alors n'ébranla point sa constance. Il conservoit au milieu de ses revers un ton de plaisanterie, qui prouve un grand sang-froid. « Si je suis dépouillé de tout, je me flatte du moins qu'il n'y a point de souverain qui ne veuille bien me prendre pour son général d'armée. Ayant su que le roi d'Angleterre, étonné des premiers succès des Français, montroit du penchant pour la paix, il lui écrivit, et fit répandre une lettre, dans laquelle il le rappeloit fièrement à leurs engagemens mutuels. Ce ton de confiance fut justifié à Rosbach, sur les frontières de Saxe, le 5 novembre de la même année. Il attendit dans ce poste avantageux les Français et les Autrichiens, qui, frappés d'une terreur soudaine, s'enfuirent presque à la première décharge. La discipline et l'exercice militaire que Frédéric avoit établis avec l'attention la plus sévère furent la véritable cause de cette victoire. L'exercice prussien s'étoit fortifié sous un prince qui étoit toujours à la tête de ses troupes. On avoit voulu l'imiter en France comme dans d'autres états ; ensuite on avoit changé plusieurs évolutions à cet exercice. Le soldat français, incertain sur les manœuvres, n'ayant plus son ancienne manière de combattre, mal affermi dans la nouvelle, et entendant tous les jours ses officiers vanter les talens de Frédéric, ne put tenir contre des soldats disciplinés de longue main, dans lesquels il crut voir ses maîtres. Frédéric mit le comble à la gloire acquise à Rosbach, en remportant, au bout d'un mois, une victoire plus signalée et plus disputée sur l'armée d'Autriche, à Lissa, près de Breslaw. Il reprit cette dernière ville, fit quinze mille prisonniers, et le reste de la Silésie rentra sous ses lois. Il soutenoit par sa politique les manœuvres militaires. Malgré son indifférence, ou même son mépris pour les différentes communions du christianisme, il tâchoit de persuader aux protestans que leur religion étoit très-intéressée dans cette guerre ; et il est certain que les protestans de l'armée de l'empire ne marchoient qu'à regret contre un prince regardé comme leur protecteur. Enfin il remporta tant d'avantages, et répara avec tant d'habileté et de promptitude ses défaites, qu'il rendit inutiles les efforts des puissances réunies contre lui. Par le traité de paix, signé le 15 février 1763, l'Autriche lui confirma la cession de la Silésie, et Frédéric promit son suffrage à l'archiduc Joseph, fils aîné de l'empereur, qui devoit bientôt être élu roi des Romains. La Prusse et l'Autriche vécurent en bonne intelligence, au point qu'elles s'unirent en 1772 pour partager une partie de la Pologne. Frédéric obtint pour sa portion la Prusse polonaise et une partie de la grande Pologne, en deçà de la rivière de Netze. Mais la mort du duc de Bavière, en décembre 1777, qui ne laissoit point d'enfans, mit entre Frédéric et Joseph une mésintelligence passagère. L'empereur réclamoit une partie de la succession. Le roi de Prusse, craignant l'agrandissement du chef de l'empire, arma contre lui. Cette petite guerre, où les armées se tinrent presque toujours sur la défensive, finit bientôt par le traité de Teschen, signé le 13 mai 1779. Enfin Frédéric conclut en 1785, en faveur du repos public en Allemagne, une alliance remarquable avec plusieurs électeurs et princes de l'empire. Ayant ainsi terminé tous les différens qui pouvoient l'in-

quiéter, affermi ses conquêtes et agrandi ses états, il ne s'occupa plus qu'à y faire fleurir la justice, le commerce et les arts. Dans les six dernières années de sa vie, sa bienfaisance vint au secours de tous les infortunés. Il employa, tous les ans, la neuvième partie de son revenu à réparer des malheurs, ou à faire des établissemens utiles. Enfin il étoit adoré de la plus grande partie de ses sujets, lorsqu'une complication de maux l'enleva à la Prusse le 17 août 1786. Il avoit affronté la mort en héros; il la vit approcher en philosophe. Ayant long-temps vécu dans la disgrace, il reçut des leçons de l'adversité qui lui inspirèrent des principes d'un stoïcisme qui ne se laissoit ni amollir par les succès, ni abattre par les revers. Il profita de son loisir forcé pour cultiver les sciences et les beaux arts; et lorsqu'il fut sur le trône, les belles-lettres furent pour lui un des délassemens les plus agréables des fatigues qu'il s'imposa. On a imprimé ses Œuvres en 4 vol. in-12. Les deux premiers renferment ses *Poésies*, et les deux derniers les *Mémoires de Brandebourg*. Des *Odes*, qui ouvrent son Recueil, en forment la partie la plus négligée. Les *Epîtres* ont beaucoup plus de mérite; et quoique l'auteur emprunte des vers de Boileau, de Rousseau, de Gresset, et sur-tout de Voltaire, on y trouve des choses de lui bien pensées et bien rendues. Mais c'est sur-tout dans son Poëme *sur l'Art de la guerre* qu'il faut chercher principalement son génie. On voit qu'il possède à fond sa matière, et que s'il ne l'orne pas toujours, il la rend intéressante, et par les exemples qu'il cite, et par les leçons qu'il donne. Ses *Mémoires de Brandebourg* sont remarquables par la vérité des faits, par le coloris des portraits, par la justesse des réflexions, par la force et le nerf du style. Ils donnent à ce prince une sorte de célébrité que César seul a partagée avec lui. On peut faire, à quelques égards, le même éloge de l'*Anti-Machiavel*, imprimé séparément à La Haye, 1740, in-8°. Cette réfutation d'un écrivain dangereux est pleine d'esprit et surtout de sentimens de justice et d'humanité. Elle auroit fait encore plus d'honneur au roi de Prusse, si les malheureuses circonstances de la guerre ne l'avoient forcé quelquefois à démentir des principes établis avec tant de solidité et d'éloquence, et si sa morale pratique n'avoit souvent contredit sa morale spéculative. Son *Eloge de Voltaire* fut lu à l'académie de Berlin le 26 juin 1778. Les hommes de lettres furent flattés de voir un d'entre eux loué par un roi. Nous mettrons encore au nombre de ses Ouvrages le *Code* qui porte son nom. Ce livre, imprimé en 2 vol. in-12, et ensuite en 3 vol. in-8°, est un corps de droit, fondé sur la raison et sur la constitution des états pour lesquels il a été fait. Frédéric, en prenant ce que le droit romain a de bon, l'a disposé dans un ordre naturel, a retranché les lois étrangères, abrégé les procédures, enlevé des prétextes à la chicane, et a établi pour ses sujets un droit certain et universel. Ce prince étoit d'une taille au-dessous de la moyenne. Son regard annonçoit de la pénétration et de l'esprit. Il avoit des yeux bleus et très-vifs, quoiqu'il fût myope. Ses traits, qui étoient agréables dans sa jeunesse, acquéroient un degré singulier d'expression et de vivacité lorsqu'il parloit. Peu de voix étoient aussi agréables que la sienne: il parloit beaucoup et facilement. Ceux qui l'écoutoient regrettoient qu'il ne parlât pas davantage. Ayant beaucoup étudié les livres et les hommes, ses observations étoient presque toujours justes et souvent brillantes. Lorsque Voltaire se fut établi en Prusse, le monarque et le poëte

avoient chaque soir un entretien secret. La politique, la religion, les arts, les lettres, les progrès de l'esprit humain en étoient l'objet tour à tour. Peuples, rois, ministres, femmes en faveur, généraux d'armées, philosophes, poëtes, orateurs, tout étoit jugé dans ces conversations particulières. Les arrêts prononcés à ce tribunal étoient consignés dans un *mémorial* qui sera longtemps un secret pour le public avide et curieux. Frédéric avoit la repartie vive et prompte. On rapporte de lui plusieurs réponses pleines de sens et de sel. Le jour de son entrevue avec l'empereur, le célèbre général Laudon fut admis à leur table, et voulut se mettre au côté opposé à celui où étoit le roi. « Venez vous mettre ici, lui dit Frédéric, j'ai toujours mieux aimé vous voir à côté de moi que vis-à-vis. » Une princesse lui présenta deux sujets ; l'un étoit un jeune homme sage, et dont les talens pouvoient faire la fortune ; l'autre, un homme mûr, excellent pour le conseil. « Le premier n'a pas besoin de moi, répondit-il, et je n'ai pas besoin du second. » Un de ses secrétaires, aussi âgé que lui, fut frappé d'apoplexie en présence de Frédéric, alors attaqué de la maladie qui l'a emporté : « Voilà, dit tranquillement le monarque, voilà mon précurseur. » Le prince royal s'empressa, au retour de ses revues, d'aller présenter à son oncle des notes sur tout ce qu'il avoit vu. Il baisa les mains de Frédéric, qui lui dit avec attendrissement : « Je vous fais bien attendre ; mais je souhaite que vous fassiez bien attendre votre successeur. » Son médecin lui ayant témoigné le regret de voir que son art eût si peu de ressources contre les maux qui l'accabloient. « C'est moi qui ai tort, dit le monarque, et non la médecine ; mon corps est usé, il faut que je finisse, et je ne me plains ni de vous, ni d'elle. » Huit jours avant sa mort, il apprit que des marchands de Leipsick spéculoient sur sa fin prochaine, et accaparoient tout le crêpe qui se présentoit. « Si je croyois, dit-il, que je fusse obéi après mon trépas, j'ordonnerois que mon deuil fût porté en couleur de rose. En jouant un tour aux monopoleurs de Leipsick, je ferois plaisir aux femmes, auxquelles je n'en ai guère fait pendant ma vie. » Ses habillemens, qu'il varioit peu, étoient fort simples. Il s'habilloit le matin en se levant, et cette toilette précipitée, qui ne prenoit que peu de minutes, lui servoit pour le reste du jour. Jamais il ne quittoit ses bottes. Tous ses momens, depuis cinq heures du matin jusqu'à dix heures du soir, étoient régulièrement et uniformément remplis par les affaires, les belles-lettres et les arts. Son premier soin étoit de lire, le matin, tous les papiers qui lui étoient adressés de toutes les parties de ses états ; car le moindre de ses sujets pouvoit lui écrire et compter sur une réponse. Chaque requête, chaque proposition à faire, chaque grace à demander, devoient être par écrit. Un simple mot, mis à la marge avec un crayon, indiquoit la réponse qui devoit être faite par ses secrétaires. Cette méthode, plus expéditive que la discussion verbale, donnoit au roi le temps d'examiner plus d'affaires, et de peser la justice des graces à accorder ou à refuser : aussi étoit-il moins surpris par ses ministres ou par les courtisans que d'autres princes ; et rarement accordoit-il ce qu'il auroit fallu refuser. Quelquefois sa bonté prévenoit les demandes. Ayant trouvé un jour un de ses pages endormi dans un fauteuil, il alloit le réveiller, lorsqu'il aperçut un bout de billet qui sortoit de sa poche. C'étoit une lettre de la mère du jeune homme, qui remercioit son fils de ce qu'il soulageoit sa misère d'une partie de ses gages.

Sur-le-champ, le roi prend un rouleau de ducats et le glisse avec la lettre dans la poche de cet enfant respectable. A son réveil, le page crut qu'on lui avoit mis cet argent pour le perdre; mais le roi le rassura, en disant que le bien venoit en dormant, et qu'il auroit soin du fils et de la mère. Vers les onze heures, il faisoit dans son jardin la revue de son régiment des gardes, et, à la même heure, tous les colonels en faisoient autant dans toutes les provinces. Il dînoit précisément à midi, et invitoit ordinairement huit ou neuf officiers. A table, il n'y avoit point d'étiquette; il vouloit que tout le monde y parût avec égalité, afin que la conversation fût plus libre: liberté inconnue aux festins royaux, et que les convives du roi de Prusse osoient peu goûter, quoiqu'il tachât de les y encourager par des plaisanteries et des bons mots. Deux heures après le repas, Frédéric se retiroit seul dans son cabinet pour faire des vers, ou pour composer quelque ouvrage de littérature ou de philosophie. Un petit concert commençoit à sept heures, il y jouoit de la flûte aussi bien que le meilleur artiste, et faisoit souvent exécuter aux concertans des pièces de musique qu'il avoit composées. Le concert étoit suivi d'un souper, où le roi n'admettoit guère que des gens de lettres et des philosophes, et où les matières traitées étoient analogues au goût du prince et des convives. Frédéric les traitoit en général avec bonté. Ce roi, peint comme un homme si dur par des gazetiers, et qui le fut en effet quelquefois, montra aussi dans plusieurs occasions de la sensibilité et de l'indulgence. Un de ses officiers ayant fait un libelle atroce contre lui, parce qu'il cherchoit une ressource passagère dans la vente d'une brochure, le roi non seulement lui pardonna, mais le fit gouverneur de Spandau. Lorsque sa *Vie Privée*, satire scandaleuse attribuée à Voltaire, vit le jour en 1752, d'Arget, secrétaire du monarque, voulut la réfuter. « Mon cher d'Arget, lui répondit Frédéric, les calomnies de cet ouvrage ne méritent pas la peine que vous prendriez de les détruire. C'est à moi à faire mon devoir et à laisser dire les méchans. » Un jour il vit de sa fenêtre beaucoup de peuple qui s'arrêtoit pour lire une affiche. Va voir ce que c'est, dit-il à un de ses pages, qui lui rapporta que c'étoit un placard contre lui. « Il est trop haut, répliqua-t-il, va le détacher et mets-le plus bas, afin qu'ils le lisent plus à leur aise. » Mais si Frédéric pardonnoit aux satiriques, il étoit très-sévère à l'égard des officiers ou des magistrats qui négligeoient de remplir leurs fonctions. Il ne vouloit point de titre sans travail; et comme il sacrifioit son temps, et quelquefois ses plaisirs, aux soins de la royauté, il exigeoit des autres la même activité et la même assiduité. Il respectoit la propriété. Lorsqu'il bâtit le château de Sans-Souci, il se trouvoit un moulin qui le gênoit dans l'exécution de son plan. Le meunier ne voulut jamais lui sacrifier cet héritage de ses pères, malgré les offres avantageuses que le roi lui fit. « Sais-tu bien, lui dit Frédéric impatienté, que je puis te prendre ton moulin sans te donner un denier. — Oui, lui répondit le meunier, si ce n'étoit la chambre de justice de Berlin. — Je suis flatté de ta réponse, reprit le monarque, je vois que tu me juges incapable de faire une injustice. Reste tranquille; tu garderas ton moulin, et je changerai mon plan. » Il avoit épousé, le 12 juillet 1733, la princesse Élizabeth de Brunswick-Wolfembutel, dont il n'a point eu d'enfans. Doué d'un caractère ferme et d'un esprit flexible, dit un historien moderne, il perfectionna l'un et l'autre par l'étude et la réflexion. Les leçons de l'histoire le rendirent

politique profond et général habile ; la fréquentation des philosophes et des beaux esprits lui apprit à se placer au rang des écrivains distingués. Tant qu'il ne fut que prince royal, il parut n'ambitionner que la gloire des Antonin et des Marc-Aurèle ; mais à peine se vit-il sur le trône, qu'il prit pour modèle les Alexandre et les Philippe. Sorti victorieux de la fameuse guerre de sept ans, guerre qui sembloit devoir consommer sa ruine, il étendit les bornes de ses états, et fit de la puissance secondaire dont il avoit hérité l'une des puissances les plus imposantes de l'Europe. Au titre de politique et de conquérant, il sut joindre celui de législateur. Le code qui porte son nom lui mérita la reconnoissance de ses sujets. Dédaignant le luxe par goût, et le craignant par économie, il mettoit son faste dans le nombre de ses soldats. Laborieux, vigilant, infatigable, il s'occupa, jusqu'aux derniers instans de sa vie, de l'administration de son royaume ; mais il se montra en même temps plus jaloux de l'affermissement de son pouvoir et de la prospérité de la Prusse que du bonheur des Prussiens. Lui-même vécut-il heureux ? On peut oser dire que non, puisqu'il se laissa souvent entraîner par deux passions cruelles, l'ambition et l'avarice. Il désiroit le surnom de *Grand :* il l'obtint de son siècle, et sans doute la postérité le lui confirmera. Quoique l'on ait accusé Frédéric (et jusqu'à un certain point avec justice) de dureté, de bizarrerie, de cet égoïsme si fatal aux nations, lorsqu'il se trouve réuni, dans ceux qui gouvernent, à de grandes qualités ; son génie, ses talens militaires, ses diverses fortunes, l'éclat qu'il répandit sur la Prusse, la part qu'il eut à tous les événemens importans de son siècle, même les traits de sa vie privée, lui assurent une mémoire impérissable, et jettent le plus grand intérêt sur son histoire. Plus d'un souverain illustre a mieux su se faire aimer que Frédéric ; aucun n'a commandé plus impérieusement l'admiration. Le roi de Prusse a laissé des Œuvres posthumes, imprimées à Berlin et à Bâle en douze vol. in-8°. Ce recueil contient, 1° *L'histoire de son temps.* Elle renferme le récit, tant politique que militaire, de ce qui s'est passé depuis l'année 1740 jusqu'à la paix de Dresde ; 2° *Histoire de la guerre de sept ans* ; 3° *Histoire de ce qui s'est passé depuis la paix de Hubertsbourg jusqu'à celle de Teschen* ; 4° *Essai sur les formes du gouvernement et sur les devoirs des Souverains ;* 5° *Examen du système de la Nature ;* 6° *Remarques sur le système de la Nature ;* 7° *De l'innocence des erreurs de l'esprit ;* 8° *Trois dialogues des morts ;* 9° *Des poésies ;* 10° *Avant propos sur la Henriade ;* 11° *Considération sur l'état politique de l'Europe ;* 12° *Plusieurs centaines de lettres de S. M. à divers écrivains célèbres,* tels que Voltaire, Fontenelle, Rollin, le marquis d'Argens, d'Alembert, Condorcet, etc.... avec les réponses. Ce recueil a été réuni à ses *Œuvres complètes*, accompagnées de sa vie, 1790, 25 vol. in-8°. Elles ont été réimprimées à Postdam, 1805, en 24 vol. in-8°.

XIX. FRÉDÉRIC, prince de Saxe. *Voyez* ADELAIDE, n° II.

† XX. FRÉDÉRIC, surnommé *le Sage*, électeur de Saxe, né en 1463, ne voulut jamais se marier. L'empereur Maximilien le choisit pour chef souverain de son conseil et pour son vicaire-général. On prétend qu'on lui offrit l'empire après la mort de ce prince, en 1519, et qu'il le refusa. Mais en quoi consista son refus, dit l'auteur des Annales de l'Empire, puisqu'il ne fut point élu ? En ce que sa réputation le faisoit

nommer par la voix publique ; qu'il donna sa voix à Charles-Quint, et que sa recommandation entraîna enfin les suffrages. Il le fit élire cependant à certaines conditions, pour ménager la liberté de l'Allemagne. C'est l'origine de la capitulation qu'on faisoit jurer à tous les empereurs avant leur élection. Ce prince, un des premiers protecteurs de Luther, mourut en 1526. Son frère Jean, surnommé *le Constant*, lui succéda.

† XXI. FRÉDÉRIC (Jean), surnommé *le Magnanime*, un des principaux soutiens de la religion protestante, à l'exemple de son père et de son-oncle, devint le chef de la ligue de Smalkalde, en 1536. Charles-Quint, irrité d'avoir à combattre, dans l'empire, un protecteur si dangereux des nouvelles opinions, lui déclara la guerre. Après divers combats, Charles atteignit l'électeur à Muhlberg en Saxe le 24 avril 1547, et lui livra bataille. La victoire se décida pour l'empereur, et Jean-Frédéric fut fait prisonnier. Le duc d'Albe l'amena à Charles-Quint. « Très-puissant et très-débonnaire empereur, lui dit l'électeur, puisqu'il a plu à la fortune..... Bon ! interrompit Charles, vous parlez à cette heure autrement que vous ne faisiez, lorsque vous trouviez bon de ne m'appeler que Charles-le-Grand. » Il le donna en garde à quelques officiers espagnols ; et considérant ensuite le champ de bataille, il dit : « Je suis venu, j'ai vu, et Dieu a vaincu....... Cependant Charles fit faire le procès à son prisonnier, et il fut condamné, le 12 mai suivant, par le conseil de guerre, à perdre la tête. Le sévère duc d'Albe présidoit à ce conseil. Le secrétaire du conseil signifia le même jour la sentence à l'électeur, qui se mit à jouer aux échecs avec le prince Ernest de Brunswick. Le duc Maurice, son cousin, fils d'Albert le Courageux, à qui Charles-Quint avoit promis son électorat, voulut encore avoir la gloire aisée de demander sa grace. Charles accorda la vie à l'électeur, à condition qu'il renonceroit, pour lui et ses enfans, à la dignité électorale, en faveur de Maurice. On lui laissa la ville de Gotha et ses dépendances ; mais on en démolit la forteresse. C'est de lui que descendent les ducs de Gotha et de Weimar..... Jean-Frédéric mourut le 3 mars 1554, après avoir consenti à son dépouillement, et y avoir fait souscrire ses fils. Il conserva cependant le titre d'électeur jusqu'à sa mort. — Son exemple ne corrigea point son fils, JEAN-FRÉDÉRIC II du nom, duc de Saxe-Gotha. La protection qu'il accorda aux assassins de l'évêque de Wirtzbourg lui attira l'indignation de l'empereur. Il fut mis au banc de l'empire. On le poursuivit les armes à la main ; et ayant été battu et fait prisonnier dans un combat, on le conduisit en Stirie, où il mourut, après 28 ans de prison, le 9 mai 1595. Ses biens, qui avoient été confisqués, furent rendus à ses enfans.

† XXII. FRÉDÉRIC V, électeur palatin, fils de Frédéric IV, et gendre de Jacques Ier, roi d'Angleterre, parvint à l'électorat en 1610. La faction protestante, qui vouloit se donner un chef assez puissant pour la protéger contre l'empereur Ferdinand II, l'élut roi de Bohême en 1619. Cet trône avoit déjà été décerné à Ferdinand d'Autriche, qui arma contre Frédéric, et le poursuivit dans son nouveau royaume de Bohême et dans son électorat. Ce prince fut entièrement défait, le 19 novembre 1620, auprès de Prague. Obligé de fuir en Silésie avec sa femme et deux de ses enfans, il perdit en un jour les états de ses aïeux et ceux qu'il avoit acquis. Lorsque le

grand Gustave entra en Allemagne, Frédéric implora son secours. Ce héros le servoit efficacement, quand il fut tué dans la plaine de Lutzen, le 15 novembre 1632. Frédéric étoit alors malade à Mayence ; cette nouvelle augmenta sa maladie, et il mourut le 19 du mois suivant, accablé de soucis et de regrets. La France et l'Angleterre, qui avoient d'abord paru vouloir le seconder, l'abandonnèrent.

* XXIII. FRÉDÉRIC (Henri), prince d'Orange, naquit à Delft le 19 janvier 1584, l'année que Guillaume de Nassau, son père, fut assassiné dans la même ville, par un fanatique nommé Gérard. Elevé par son frère, le prince Maurice d'Orange, l'un des plus grands capitaines de son siècle, le jeune Frédéric se signala de bonne heure dans la carrière des armes. Son frère étant mort en 1625, Frédéric-Henri revêtu de la dignité de stathouder, et de celle de maréchal héréditaire de Hollande, soutint dans ces places l'honneur de sa famille. La conquête de Bois-le-duc, celles de Venlo, de Ruremonde, de Mastricht, de Limbourg, de Bréda, de Hulst, et plusieurs combats glorieux, vinrent mettre le comble à sa réputation, et assurer l'indépendance de la nouvelle république. Sous son gouvernement, la marine hollandaise obtint de brillans succès : ses amiraux vainquirent les flottes espagnoles dans plusieurs rencontres, et rentrèrent au Texel chargés de l'or du Mexique et du Pérou. A cette époque, de nouvelles découvertes et de nouveaux établissemens faits aux Indes orientales et occidentales augmentèrent le commerce et la puissance de la Hollande. La mort vint arrêter Frédéric-Henri dans sa carrière, en 1647, à l'instant où la suspension d'armes avec l'Espagne alloit faire jouir la république d'une paix glorieuse et nécessaire à son affermissement. Ce prince, prudent et libéral, eut une partie des talens de son frère ; il fut vaillant et infatigable comme lui ; mais il n'eut pas son ambition, et sut, pendant les vingt-deux années de son gouvernement, respecter la liberté de son pays, dont la puissance et la richesse prirent, sous son administration, un merveilleux accroissement.

* XXIV. FRÉDÉRIC, roi de Suède, fils aîné de Charles, landgrave de Hesse-Cassel, avoit épousé la sœur de Charles XII. Cette princesse, élue par les états reine de Suède après la mort du roi son père, résigna la couronne à son époux l'année suivante, du consentement de ces mêmes états. Ce prince soutint contre la Russie une guerre longue et malheureuse, qui fut terminée par une paix désavantageuse à la Suède. Il mourut sans enfans en 1751.

* XXV. FRÉDÉRIC-GUILLAUME II, roi de Prusse, neveu du grand Frédéric, né le 25 septembre 1744, et monté sur le trône le 17 août 1786, à l'âge de 42 ans, donna d'abord sa confiance aux ministres établis par son oncle, parcourut les provinces, diminua les impôts, et manifesta des intentions bienfaisantes ; mais l'intrigue ne tarda pas à avoir sur sa foiblesse une grande influence. Il écarta de ses conseils le prince Henri, son oncle, se livra au duc de Brunswick et à son ministre le comte de Hersberg, qui fut lui-même disgracié et remplacé par des maîtresses et des favoris. Quoiqu'il eut à la fois trois légitimes femmes et une maîtresse, il chassa de Berlin les comédiennes qu'il accusa d'y corrompre les mœurs. Il se livra à la secte des illuminés qui lui firent paroître à souper la silhouette de l'ombre de César. En 1787, il engagea les Turcs à décla-

rer la guerre aux Russes ; leur promit de tenir l'empereur en échec, et ne tint pas sa promesse. En 1788, il fomenta l'insurrection des Polonais, les excita à se rendre indépendans, et à prendre les armes contre la Russie. Il conclut, en 1790, un traité d'alliance avec Stanislas-Auguste, nouveau roi constitutionnel de Pologne, et approuva la constitution monarchique que ce pays s'étoit ordonnée. En 1792 il se mit à la tête de la coalition contre la France, prit Longwy et Verdun, entra en Champagne avec cinquante mille hommes, fit publier par le duc de Brunswick, son général en chef, un manifeste, dans lequel il annonçoit qu'il puniroit comme rebelles tous les Français qui s'opposeroient à son invasion; et après une bataille peu importante à Valmi, il renonça tout à coup à ses projets, négocia avec les républicains, et se retira sans être inquiété. Il resta alors avec son armée en observation sur le Haut-Rhin, et après avoir éloigné les Français des états de l'électeur de Hesse, son allié, il reprit Mayence, dont Custines s'étoit emparé. En 1793, Frédéric se ligua avec Catherine pour le partage entier de la Pologne et s'empara de Dantzick, de Thorn, et d'une partie de la grande Pologne. Le 14 avril 1794, il s'engagea à fournir à la coalition contre la France, 62,000 hommes, moyennant 50,000,000 que lui promit l'Angleterre, continua cependant à n'agir qu'avec beaucoup de foiblesse, et se rendit même peu de temps après à son armée employée contre les Polonais. Il battit Kosciusko à Szezchecin, s'empara de Cracovie, et fut forcé après 2 mois de lever le siége de Varsovie, et de se retirer dans ses états, abandonnant ses malades et ses provisions. En 1795, il refusa de nouveaux subsides de l'Angleterre, abandonna à la république française ses possessions de la rive gauche du Rhin, et fit sa paix particulière avec elle le 5 avril 1795. Il mourut le 16 novembre 1797, et les dépenses de la guerre (dit un historien moderne), ses prodigalités, ses maîtresses, dérangèrent ses finances, et épuisèrent le trésor amassé par le grand Frédéric. Il abandonna les Turcs, les Polonais, les Liégeois, les Brabançons, et les Suédois, qu'il avoit soulevés, devint l'allié de l'Autriche, après avoir préparé sa ruine; se plaça, comme Agamemnon, à la tête des rois qui vouloient envahir la France, sous prétexte de la rendre à ses anciens rois, et fut le premier à abandonner la coalition, et à faire un traité avec les révolutionnaires dont il avoit juré la destruction. Après avoir partagé la Pologne, dont il avoit provoqué l'insurrection, l'un des premiers il devint indifférent à tous les troubles de l'Europe, et s'éteignit sans éclat et sans inquiétude, au milieu de l'incendie qu'il avoit allumé.

* XXVI. FRÉDÉRIC-HENRI-LOUIS, connu sous le nom de prince *Henri de Prusse*, frère de Frédéric II, dit *Le-Grand*, né à Berlin le 18 janvier 1726, de Frédéric-Guillaume Ier du nom, 2e roi de Prusse, et de Sophie-Dorothée de Brunswick-Hanovre, sœur de George II, roi d'Angleterre. La première éducation qu'il reçut jusqu'à l'âge de 15 ans, époque de la mort de son père, ne fut pas brillante, il ne dut qu'à lui-même ce qu'il sut par la suite; il retint cependant de cette première éducation un mauvais jargon allemand qu'il ne perfectionna jamais, et une certaine tournure presque grotesque dans ses expressions, sur-tout dans ses plaisanteries qu'il tenoit de la société soldatesque qu'il avoit d'abord connue, et dont il eut de la peine à se défaire entièrement, malgré les modèles qu'il eut long-temps sous les

yeux, et qu'il étudioit sans cesse. En 1742, il fit, à l'âge de 16 ans, sa première campagne, en qualité de colonel, dans l'armée qui pénétra en Moravie, sous les ordres du maréchal de Schwerin et du roi, et se trouva à la fameuse bataille de Chotusitz ou de Czaslau, gagnée le 17 mai de la même année par les Prussiens. En 1744 il défendit avec opiniâtreté et succès la ville de Tabor en Bohême, entourée d'une simple muraille; il se distingua encore plus particulièrement à la bataille de Hohenfriedberg ou de Striegau, donnée le 4 juin 1745, où les Prussiens, commandés par le roi, battirent l'armée autrichienne aux ordres du prince Charles de Lorraine, et commencèrent à développer ces grands mouvemens de tactique qui lui valurent dans la suite tant de succès et de réputation. Après la paix de Dresde, Frédéric II fixa son séjour à Postdam, et appela près de lui dans cette retraite le prince Henri avec son frère Ferdinand. Le premier mit à profit ce temps de repos, et s'adonna à l'étude avec une sorte de passion. Doué d'une imagination ardente, de l'esprit le plus juste, et particulièrement tourné à la réflexion et au calcul, d'une volonté ferme et toute portée au bien, et d'une mémoire prodigieuse, il y fit des progrès rapides. Son désir de s'instruire s'étendit également sur les arts d'agrément comme sur les arts utiles, et, au milieu des soins qu'il donnoit à tout ce qui devoit nourrir et fortifier son esprit, il trouva le temps de se perfectionner dans la musique et la peinture. Le séjour même de Postdam, où Frédéric II avoit réuni les hommes les plus distingués par leurs écrits et sur-tout par la hardiesse de leurs opinions, contribua à donner à son esprit et à son caractère cet essor élevé qu'il prit bientôt. Le prince Henri passa ainsi les sept premières années qui suivirent la paix de Dresde, et en 1752 son frère le maria à la princesse Guillelmine de Hesse-Cassel, et lui fit bâtir un palais à Berlin. C'est à cette époque qu'il reçut en propriété le domaine et le château de Reinsberg, illustré déjà par le séjour de Frédéric comme prince royal, et qui est encore devenu plus célèbre par le sien. La guerre de sept ans qui commença en 1756, et dans laquelle on vit la France, l'Autriche, la Russie, etc., prendre les armes pour arrêter l'ambition de Frédéric II, devint pour le prince Henri l'occasion de déployer ses talens, et de réaliser ces savantes théories militaires qu'il avoit étudiées pendant la paix. A la bataille de Prague, le 6 mai 1757, sa valeur froide et intrépide, son coup-d'œil prompt et assuré au milieu des hasards, décidèrent de cette journée brillante. A celle de Rosbach, une blessure honorable vint encore ajouter aux nouveaux titres de gloire que ce prince acquit dans cette journée. Le roi de Prusse, après cette bataille, laissa à Leipsick le prince Henri blessé, et le chargea du commandement du peu de troupes qui resta dans cette partie; peu après il lui confia celui de sa seconde armée. Dès-lors les deux frères balancèrent par la correspondance de leur génie, et par le concours de leurs qualités opposées, les chances de cette guerre dont ils devinrent les deux principaux acteurs, et leur gloire devint aussi commune que leur cause. En 1758, le prince Henri, chargé de couvrir avec une armée de 25,000 hommes, non seulement la Saxe, mais encore le pays d'Hanovre, celui de Brunswick et la Hesse, par conséquent la marche de Brandebourg et le cœur des états prussiens, parvint à force de manœuvres savantes, et en fatiguant continuellement les ennemis par des attaques partielles qui ne le compro-

mettoient jamais et tournoient toujours à son avantage, à retarder leurs progrès et à gagner le temps nécessaire pour que le roi pût établir ses affaires et lui donner du secours. Il ouvrit, par l'offensive, la campagne de 1759, regardée avec raison comme la plus belle qu'il ait faite, pénétra en Bohême, détruisit tous les magasins des Autrichiens, et se tourna après vers l'armée de l'empire, où il en fit autant. Par une tactique aussi savante qu'active, il sut déjouer les projets des ennemis, et cette campagne eût été terminée glorieusement, sans une faute commise par le roi. « C'est au roi, dit un de ceux qui combattirent contre le prince Henri, qu'on doit imputer la seule faute commise pendant la campagne à l'armée du prince Henri, qui, plus sage et plus froid, passoit déjà pour être plus habile que son frère dans l'art de la guerre. » En 1760, le roi de Prusse donna à ce prince le commandement d'une armée de 40,000 hommes destinée à être opposée aux Russes. Après plusieurs marches savamment combinées, il fit lever le siége de Breslaw. Dans la campagne de 1761 il ne se passa rien de remarquable, le prince Henri s'étant borné, vu la foiblesse de ses forces, à une simple défensive. Il ouvrit celle de 1762 par plusieurs attaques sagement dirigées, et repoussa les Autrichiens au-delà de Weiseritz : ce succès fut suivi de quelques échecs qu'on ne dut attribuer qu'au peu de forces qu'il avoit alors à sa disposition, et avec lesquelles il devoit occuper et défendre une ligne très-étendue. Mais l'attaque et la prise du camp de Freyberg, la victoire que ce prince y remporta, eurent les suites les plus importantes. Les états de l'empire retirèrent successivement leur contingent en se réconciliant avec le roi de Prusse. Ce grand pas vers la paix générale fut le plus beau résultat de la bataille de Freyberg, et le prince Henri, en recueillant le dernier laurier de cette guerre, mit le sceau à sa gloire, à la fortune de Frédéric et à la puissance de la Prusse. La paix fut conclu avec l'empire à Hubertzbourg le 15 février 1763, et la Silésie assurée sans retour au roi de Prusse. Devenu plus libre par la paix, le prince Henri reprit les habitudes douces et tranquilles qu'il avoit, pour ainsi dire, essayées avant la guerre. Le château de Reinsberg devint le séjour de la philosophie et des muses ; mais sa trop grande confiance en des personnes qui ne la méritoient pas fut la cause du trouble domestique qui altéra sa tranquillité, et qui le détermina à éloigner de lui une épouse qui méritoit au moins son indulgence. Quoiqu'il sût aussi bien que personne soutenir l'honneur de son rang, il ne pensoit pas que la grandeur d'un prince fût dans la richesse de ses habits, dans la magnificence de ses équipages, ni dans la recherche de sa table. Aussi disoit-il à un prince allemand qui s'étonnoit qu'il n'eût que vingt chevaux dans son écurie : « Je sais que vous en nourrissez plus que moi ; mais aussi je fais vivre plus de monde que vous. » Au milieu des douceurs de la paix, le partage de la Pologne occupoit la Russie, l'Autriche et la Prusse. Le prince Henri fut encore chargé des négociations au sujet de ce démembrement, et Frédéric II lui dut encore, dans cette circonstance, des avantages auxquels il ne pouvoit s'attendre. La mort de Maximilien-Joseph, électeur de Bavière, arrivée le 30 décembre 1777, troubla subitement la tranquillité de l'Europe, le roi de Prusse entra en campagne contre l'Autriche, et le prince Henri fut chargé du commandement d'une armée, qui arriva le 7 juillet 1778 vers Dresde, se réunit à celle des Saxons, et fit une invasion en Bo-

hême ; mais obligé de faire sa retraite à cause de la rareté des vivres, il l'exécuta avec autant de talens que de bonheur. La paix, signée le 13 mai 1779, mit fin à cette guerre. En 1784 il vint à Paris, sous prétexte de voir la cour la plus brillante de l'Europe, mais réellement pour proposer une réunion d'efforts qui pût arrêter l'ambition de la maison d'Autriche. L'incertitude du cabinet de Versailles ayant fait échouer son projet, il retourna en Prusse, où la mort du grand Frédéric, arrivée le 17 août 1786, changea la face des affaires; son successeur ne tarda pas à éloigner son oncle des affaires, qui projeta alors de se retirer en France; mais la révolution qui commençoit à s'annoncer en ce royaume le détourna bientôt de sa résolution, et il se fixa de nouveau à Reinsberg, se consolant de l'ingratitude de son neveu au milieu de la société des philosophes, des savans et des artistes. La guerre entreprise par la Prusse contre la France ne reçut point l'approbation du prince Henri, dont l'expérience ne fut pas toujours écoutée Déjà vieux et cassé, le repos lui étoit nécessaire, et il eut le bon esprit de vivre un peu pour lui-même, et d'attendre dans un doux loisir la fin d'une vie qui avoit été consacrée au bien de l'état et à toutes les vertus sociales. Il mourut à Reinsberg au mois de juillet 1802. Il avoit joui de la vie avec modération, s'étoit vu vieillir sans regret, et se vit mourir sans foiblesse. Ce prince, comme son frère le grand Frédéric, eut toujours de la prédilection pour les Français, et il en a donné des preuves en accueillant, durant le cours de la révolution, quelques littérateurs émigrés de cette nation, entre autres le chevalier de Boufflers qui a fait l'inscription suivante pour être mise au bas de son buste :

Dans cette image auguste et chère,
Tout héros verra son rival,
Tout sage verra son égal,
Et tout homme verra son frère.

On a publié la Vie privée, politique et militaire de ce prince, Paris, 1809, 1 vol. in-8°.

*XXVII. FRÉDÉRIC (le colonel), mort en 1796, fils de Théodore-l'Infortuné, communément appelé *Roi de Corse*, dont il partagea les malheurs et les imprudences, avoit été élevé comme destiné à la profession des armes. Il fut, en Angleterre, comme l'agent du duc de Wurtemberg, qui lui donna le grade de colonel et la croix du mérite. S'étant trouvé dans une grande pénurie, il sa tua lui-même d'un coup de pistolet, sous le portail de l'abbaye de Westminster. Il a laissé, I. Des *Mémoires pour servir à l'histoire de la Corse*, 1768, in-8°. II. *Description de la Corse, avec un récit de la réunion de ce pays à la couronne d'Angleterre*, 1798, in-8°. Suivant son propre récit, il étoit né en Espagne, où sa mère, Irlandaise, d'une famille noble, étoit attachée à la reine. Il suivit par-tout son père, partagea ses malheurs, et le servit dans ses besoins. Il vécut quelques années en Angleterre du produit des leçons de langue latine qu'il y donna, et il y épousa une Allemande dont il eut une fille et un fils, qui mourut en Amérique. Frédéric, après avoir servi le duc de Wurtemberg dans les armées et dans les négociations, alla à Anvers négocier un emprunt pour le prince de Galles. Cette opération déplut au roi d'Angleterre, et ce fut, dit-on, le chagrin qu'il en ressentit autant que le pressant besoin où il se trouvoit, qui détermina son suicide.

FREDOLI (Bérenger), né d'une famille noble à Benne en Languedoc, mort à Avignon en 1323, étoit habile dans le droit. Il fut choisi, en

1298, par Boniface VIII, pour faire la compilation du Sexte, c'est-à-dire du 6e livre des Décrétales, avec Guillaume de Mandagor, et Richard de Sienne. Clément V l'honora du chapeau de cardinal en 1305.

* FREEMAN (Jean), peintre anglais, qui a vécu sous le règne de Charles II. Cet artiste alla aux Indes, où on voulut le mettre en prison. Il revint en Angleterre, et y fut employé aux décorations de Covent-Garden.

I. FREGOSE (Paul), cardinal, archevêque de Gênes, sa patrie, doge en 1462, perdit cette place quelque temps après, la recouvra en 1463, et l'occupa encore deux fois, malgré ses violences tyranniques. Il mourut à Rome le 2 mars 1498.

II. FREGOSE (Baptiste), neveu du précédent, élu doge de Gènes en 1478, ne jouit pas long-temps de cette dignité. La hauteur de son caractère et la sévérité de son gouvernement le firent déposer la même année. Il fut exilé à Tregui; on ignore quand il mourut. Fregose égaya sa retraite par la lecture et le travail. On lui doit, I. Un *Ouvrage italien* en 9 livres, mais qui n'a paru qu'en latin, Milan, 1509, in-fol., de la traduction de Camille Ghillini, sur les *Actions mémorables*, dans le goût de Valère-Maxime. Les meilleures éditions de ce traité, souvent réimprimé, sont celles de Juste Gaillard, avocat au parlement de Paris, qui, outre une préface, y a fait des additions et des corrections. II. La *Vie du pape Martin V*. III. Un *Traité* latin *sur les femmes savantes*. IV. Un autre en italien, *contre l'amour*, Milan, 1496, in-4°, traduit en français, 1581, in-4° : l'original et la version sont également rares.

III. FREGOSE (Frédéric), archevêque de Salerne et cardinal, de la même famille que les précédens, défendit la côte de Gènes contre Cortogli, corsaire de Barbarie, qui la ravageoit. Il surprit ce pirate dans le port de Biserte, passa à Tunis et à l'île de Gerbes, et revint à Gênes, chargé de gloire et de butin. Les Espagnols ayant surpris Gênes en 1522, Frédéric chercha un asile en France. François Ier le reçut avec distinction, et lui donna l'abbaye de Saint-Bénigne de Dijon. De retour en Italie, il fut fait cardinal et évêque d'Eugubio, où il mourut le 22 juillet 1541. Les langues grecque et hébraïque lui étoient familières. Son savoir étoit soutenu par les vertus épiscopales. On a de lui un *Traité de l'oraison* en italien, imprimé à Venise en 1542, in-8°.

† IV. FREGOSE (Antonio-Phileremo), poëte italien, florissoit au commencement du 16e siècle. La *Cerva bianca*, *riso de Democrito epianti d'Heraclito; Lamento d'amore mendicante*, *dialogo de musica*, et autres productions ont été réunies à Milan en 2 vol. in-4° : le premier parut en 1515, le second en 1525; ils sont assez raaes.

V. FREGOSE. *Voyez* FULGOSE.

FREHER. *Voyez* MARQUARD-FREHER.

† FREIG (Jean-Thomas), *Freigius*, natif de Fribourg en Brisgaw, enseigna le droit avec réputation à Fribourg, à Bâle et à Altorf, et mourut de la peste vers 1583. On a de lui des *Paratitles sur le Digeste*, in-8°; la *Vie de Ramus*, en latin, Bâle, 1581, in-4°. Il fit aussi imprimer à Bâle en 1569, le Poëme de la guerre de Troie, par Quintus Calaber : ce n'est que l'édition d'Alde Manuce reproduite sans date, à la vérité, mais qui dans la série *dell' edizioni aldine* est placée à l'an 1521,

sans en donner de raison. M. Dutheil déclare qu'elle ne peut avoir paru postérieurement à l'année 1514. L'épître dédicatoire de Freig, écrite en grec, est adressée à cinq des plus célèbres professeurs qui florissoient alors. Freig ne craint pas d'avancer que Quintus n'est pas inférieur à Homère, et qu'il paroît même n'être autre que lui.

† FREIND (Jean) naquit en 1675 à Croton, dans le comté de Northampton, d'un père ministre. Westminster fut sa première école. Dès l'âge de 21 ans, il mit au jour deux *Discours* grecs, l'un d'Eschine, l'autre de Démosthènes, avec une *Traduction* et des *Remarques* qui auroient fait honneur à un vieux savant. Il se consacra ensuite à la médecine. Le comte de Peterborough l'emmena avec lui, en 1705, en Espagne, alors le théâtre de la guerre. Après y avoir exercé sa profession pendant deux ans, il passa à Rome et s'y lia avec tous les savans qui cultivoient son art. Freind, de retour en Angleterre, fut enfermé à la Tour de Londres, pour avoir combattu un projet que le ministère avoit fait proposer au parlement; démarche qui le fit soupçonner d'être d'intelligence avec les ennemis de l'état. On sollicita en vain son élargissement pendant six mois; mais au bout de ce temps, le ministre étant tombé malade, Mead, confrère du prisonnier et son intime ami, ne voulut lui ordonner aucun remède, que Freind ne fût sorti de la Tour, sans doute parce qu'il le supposoit innocent. Freind se purgea en effet du crime dont on l'avoit accusé, et obtint la place de premier médecin de la princesse de Galles, depuis reine d'Angleterre. Il mourut à Londres en juillet 1728, membre de la société royale. Freind étoit un savant aimable et poli. Comme médecin, il étoit aussi heureux dans la pratique qu'éclairé dans la théorie; l'on faisoit cas de ses opinions en Angleterre, comme de celles d'Hippocrate dans la Grèce. Les ouvrages qu'il a laissés ne sont pas au-dessous de la réputation qu'il s'étoit acquise. Les principaux sont, I. *Histoire de la Médecine, depuis Galien jusqu'au 16e siècle;* livre savant, traduit de l'anglais en français, en 2 vol. in-4°, 1728, revu et publié par Senac, qui y a ajouté un Discours sur l'histoire de la médecine. Cet ouvrage fut écrit pendant sa détention à la Tour de Londres. II. *L'Emmenologie* ou *Traité de l'évacuation ordinaire des femmes,* traduit en français par Devaux, 1730, in-12. III. *Lectiones chimicæ*, à Amsterdam, 1710, in-8°. L'auteur y explique les opérations de la chimie suivant les principes de Newton et les lois de l'attraction; ses explications ne paroîtront pas toujours justes. IV. *Traité de la Fièvre.* V. Plusieurs *Lettres* adressées à différens médecins sur quelques parties importantes de la médecine. Tous les écrits de Freind, précédés de sa vie et recueillis à Londres, in-fol, 1733, et à Paris, 1735, in-4°, sous le titre d'*Opera omnia medica*, méritent d'être étudiés pour la justesse des observations, l'étendue des lumières, et même pour le style.

† FREINSHEMIUS (Jean) naquit en 1608 à Ulm en Souabe. Mathias Bernegger, savant de Strasbourg, lui confia sa bibliothèque, et lui donna sa fille en mariage. L'université d'Upsal lui ayant proposé des avantages considérables, il y alla professer l'éloquence pendant cinq ans. La reine Christine, qui l'envioit à l'université, le choisit pour son bibliothécaire et son historiographe, et lui donna sa table et deux mille écus d'appointement. Il fut bientôt obligé de revenir dans sa patrie, pour rétablir sa santé que le climat de Suède

avoit dérangée. L'électeur palatin lui donna, un an après son départ d'Upsal, en 1656, une place de professeur honoraire dans l'université de Heidelberg, et une charge de conseiller électoral. Il n'en jouit pas long-temps, étant mort en 1660, à 52 ans. Ce savant possédoit les langues mortes, et presque toutes les langues vivantes. Il joignoit à une littérature choisie de l'esprit et du goût, et s'occupa toute sa vie, avec autant de zèle que de succès, à réparer les brèches que le temps avoit faites à quelques auteurs. Il entreprit de faire des *Supplémens* à Tite-Live et à Quinte-Curce, et il y réussit. « Parmi tous les écrivains, dit Sainte-Croix, qui ont essayé de rétablir le texte de Quinte-Curce, Freinshémius est celui qui a le mieux réussi; mais les graces sont inimitables, et la plume de Freinshémius n'a pas reproduit celles de Quinte-Curce, il n'en a ni la facilité ni l'abondance. Ses deux premiers livres sont surchargés de faits qui ne sont pas suffisamment liés ensemble, et manquent de développemens. Il y en a certainement plusieurs que Quinte-Curce n'auroit point rapportés: tel est le voyage d'Alexandre à Jérusalem, emprunté de Josèphe, et qui se trouve encore déplacé par un anachronisme inexcusable. Freinshémius n'a pas moins tort de faire dire à Quinte-Curce qu'il a pris principalement pour guide Ptolomée et Aristobule; cela est faux, et ne convenoit qu'à Arrien. » Ses *Supplémens* de Tacite ne réussirent pas aussi bien, 1° parce que pour faire revivre cet historien inimitable, il faudroit un génie aussi fort, aussi vigoureux, aussi profond que le sien; 2° parce que Freinshémius, plus rhéteur que philosophe, et plus savant que penseur, pouvoit bien coudre des phrases éparses, et en faire un tissu élégant, mais non pas trouver des pensées, et sur-tout des pensées telles que celles de Tacite. On a encore de cet écrivain estimable des *Commentaires* sur Quinte-Curce, Tacite, Florus, et quelques autres auteurs latins, qu'il a ornés de savantes tables.

† FREIRE DE ANDRADA (Hyacinthe), abbé de Sainte-Marie de Chans, né à Béja en Portugal l'an 1597, parut d'abord avec distinction à la cour d'Espagne; mais son attachement pour la maison de Bragance indisposa le ministère contre lui. Il s'éclipsa et se rendit auprès de Jean IV jusqu'au temps où il fut proclamé roi de Portugal, en 1640. Ce monarque auroit bien voulu l'employer auprès des princes étrangers; mais le caractère libre et bouffon de Freire l'empêcha de lui confier un emploi si grave. Il lui offrit pourtant l'évêché de Visen, qu'il refusa, prévoyant que le pape, qui ne reconnoissoit pas d'autre roi de Portugal que celui d'Espagne, ne lui accorderoit point ses bulles. « Je ne veux point, dit-il au roi en le remerciant, être évêque comme les comédiens sont rois et empereurs. » Il mourut à Lisbonne en 1657. On a de lui, I. La *Vie de don Jean de Castro*, in-fol, traduite en latin par Rotto, jésuite italien. C'est un des livres les mieux écrits en portugais. II. Des *Poésies portugaises* en petit nombre, mais élégantes.

* I. FREITAG (Arnould), médecin, né à Emmeric, ville du duché de Clèves, vers l'an 1560, et mort en 1614, a laissé les ouvrages suivans: I. *Mythologica ethica*, Antverpiæ, 1579, in-4°. II. *De esculentorum, potulentorumque facultatibus, liber unus*, Herbornæ, 1593, in-12; *ibid.*, 1614, in-12; Genevæ, 1620, in-16, avec l'*Hortus genialis* de Jules-César Baricelli, Bruxellis, 1662, in-16; Onasbrugæ, 1677, in-12. C'est un ouvrage diététique qu'il a traduit de l'italien de

Balthasar Pisanelli, médecin de Bologne. On a encore de ce médecin plusieurs autres *Traductions*.

* II. FREITAG (Jean), né le 25 mars 1587 à Perleberg, petite ville de la Marche de Brandebourg, étudia la médecine à Francfort-sur-l'Oder, à Wittemberg et à Bâle; passa ensuite en Italie où il prit le bonnet de docteur à Padoue en 1617. Freitag pratiqua son art avec succès à Ratisbonne, où il mourut le 24 septembre 1654, laissant quelques ouvrages en allemand *sur la Mélancolie hypocondriaque; sur l'Analogie entre l'homme et le monde; sur la Pierre philosophale*, etc.—Il ne faut pas le confondre avec le major FREITAG, devenu célèbre pour avoir donné à Francfort des coups de bâton à Voltaire, par ordre de Frédéric II, roi de Prusse.

* III. FREITAG (Jean), né à Wesel en 1581, appelé en 1631 à professer la médecine à Groningue, eut la réputation d'un praticien et d'un instituteur distingué, quoique l'état de sa propre santé ne fût point un titre de recommandation pour son art; mais son humeur joviale adoucissoit ses infirmités, qu'il attribuoit à l'oubli trop fréquent des règles de la diète, où l'avoit entraîné la vie des petites cours d'Allemagne. Il mourut à Groningue en 1641. On a de lui, I. *Noctes medicæ*, Francfort, 1616, in-4°. II. *Aurora medicorum*, 1630, in-4°. III. *Detectio et refutatio novæ sectæ Senerto-paracelsicæ*. Il cultivoit avec succès la poésie latine.

* IV. FREITAG (Jean-Henri), médecin qui vivoit dans le 17e siècle, pratiqua son art à Quedlinbourg en Saxe, où il s'étoit établi. On a de lui un ouvrage intitulé *Catalogi testium veritatis chymiatricæ prodromus, hoc est, observationum, seu curationum medico-chirurgicarum, ad methodum chymicam institutarum, centuria prima*, Quedlinburgi, 1635, in-4°, 1636, in-12.

FREJUS (***), faux ambassadeur de France auprès du roi de Fez en 1670, étoit un marchand provençal. Arrivé sur les côtes du royaume de Fez, il fit demander au roi un passeport pour aller remplir son ambassade. Le prince le reçut avec magnificence. Le fourbe jouit de tous les honneurs de véritable ambassadeur. Il fit vendre une partie de ses marchandises, et alloit partir de Fez avec une lettre pour Louis XIV; mais s'étant brouillé avec un gouverneur qui découvrit sa fourberie, il eut ordre de rendre la lettre qu'il avoit pour le roi de France, et de sortir au plus tôt des états de Fez.

* FRELLONS (Jean *et* François), frères, imprimeurs à Lyon, célèbres dans leur art par la correction des éditions qui sortoient de leurs presses. Ils avoient pour correcteur un savant nommé Louis Saurius. Parmi les livres qu'ils ont imprimés, on remarque principalement le *nouveau Testament*, à Lyon, par Jean Frellons, à l'Ecu de Cologne. Ce livre est rare et recherché à cause des estampes burlesques qui s'y trouvent. Jean passe encore pour avoir imprimé les ouvrages de saint Ambroise; mais cette édition ne se trouve nulle part; on est autorisé à penser ou qu'elle n'a pas eu lieu, ou qu'elle a été supprimée. Cependant à en croire le protestant Junius, homme d'une probité reconnue, ce seroit à cette dernière assertion qu'il faudroit s'arrêter. « Il avoit, dit-il, lié amitié avec Louis Saurius, correcteur des Frellons. Un jour étant allé le voir, il le trouva corrigeant une épreuve de l'ouvrage dont il s'agit, et qui lui parut de la plus belle exécution. Vous êtes charmé de cette édition, lui dit Saurius; pour moi, si j'avois à

acheter un saint Ambroise, je vous assure que ce ne seroit pas celui que vous voyez; car, ajouta-t-il en tirant des feuilles d'un tiroir, voyez-vous ces ratures? Nous avions d'abord imprimé ce père en entier; mais deux cordeliers autorisés pour cela ont altéré le texte et l'ont changé comme ils ont voulu. L'imprimeur en est pour les frais du papier des exemplaires déjà tirés et des ouvriers. » Les Frellons ont imprimé beaucoup de livres dont on peut voir le catalogue dans Mettaire.

† FREMIN (René), sculpteur, né à Paris en 1677, mort en 1744, après avoir acquis une fortune considérable par ses nombreux et superbes ouvrages, obtint par son mérite la place de premier sculpteur du roi d'Espagne et celle de directeur de l'académie de Madrid. Parmi ses meilleurs ouvrages on distingue la *Statue de la Samaritaine* pour la fontaine du Pont-Neuf; le grand *Bas-relief* de la chapelle de Noailles à Notre-Dame; la *Figure de sainte Sylvie* aux Invalides; une *Flore* en marbre de grandeur naturelle, à la cascade champêtre de Marly. Le plus grand nombre de ces morceaux de sculpture se voit au Musée des monumens français.

FRÉMINET (Martin), peintre, né à Paris en 1567, fit le voyage de Rome dans un temps où les peintres étoient partagés entre Michel-Ange de Carravage, et Joseph d'Arpino dit *Giosepin*. Il s'attacha à prendre ce que ces deux peintres avoient de meilleur et y réussit. Fréminet étoit très-instruit des sciences relatives à son art : il savoit l'anatomie, la perspective et l'architecture. Il fut un grand dessinateur, et l'on remarque beaucoup d'invention dans ses tableaux; ses dessins sont finis; mais sa manière fière, les expressions fortes de ses figures, des muscles et des nerfs durement prononcés, et les actions de ses personnages trop recherchées, ne sont point du goût de tout le monde. Henri IV le fit son premier peintre, et Louis XIII l'honora du cordon de Saint-Michel. Fréminet peignit le *Plafond de la chapelle de Fontainebleau*, et mourut à Paris le 18 juin 1619.

† FRÉMINVILLE (Edme DE LA POIX de), né en 1680, à Verdun en Bourgogne, du lieutenant-général de cette ville, devint lui-même bailli de La Palisse. Il est auteur de la *Pratique des terriers*, en 5 vol. in-4°, c'étoit un excellent traité des fiefs. Il fit un sixième volume pour les droits des habitans. Il a extrait, par ordre alphabétique, le *Traité de la police* du commissaire La Marre, sous le titre de *Dictionnaire de la police*, en 1 vol. in-4°, ouvrage estimé et réimprimé, in-8°. On désireroit cependant plus de méthode dans les plans, et de sévérité dans le style. Fréminville mourut à Lyon le 14 novembre 1773.

I. FREMIOT. *Voy.* CHANTAL.

II. FREMIOT (André), archevêque de Bourges, natif de Dijon, d'une famille noble et féconde en personnes de mérite, étoit profondément versé dans le droit canon et civil, et dans la théologie; il avoit aussi étudié les belles-lettres, dans lesquelles il avoit de grandes connoissances. Frémiot, chargé d'affaires importantes sous les rois Henri IV et Louis XIII, s'en acquitta en homme intelligent. On a de lui un *Discours des marques de l'Eglise contre les hérésies*, 1610, in-8°, qu'il dédia à Henri IV, et d'autres ouvrages. Ce prélat estimable mourut à Paris en 1641.

* FREMONT D'ABLANCOURT (Nicolas), écrivain français, protestant, neveu et élève de Perrot d'Ablancourt, mort en 1693. (*Voy.*

Perrot.) A la révocation de l'édit de Nantes Fremont passa en Hollande; et fut nommé historiographe du prince d'Orange. On a de lui une *Traduction des Dialogues de Lucien*, et le *Supplément à la véritable histoire*. Il a fait aussi contre La Houssaye une *Défense de la traduction de Tacite par son oncle*. Enfin, après sa mort, on a imprimé ses *Mémoires sur l'histoire de Portugal*.

* FRENCH (Jean), né à Brougton dans la province d'Oxford en Angleterre, après avoir étudié quelque temps la médecine, alla la pratiquer dans l'armée du parlement contre Charles Ier. Fairfax, qui la commandoit, le nomma premier médecin, et lui donna inspection sur tous les officiers de santé qui servoient dans ses troupes. En 1648, il obtint la place de médecin de l'hôpital de Savoi, et il étoit encore à la suite de l'armée anglaise lorsqu'il mourut à Boulogne-sur-Mer en 1657. On a de lui quelques ouvrages écrits en anglais *sur la distillation*; *sur les Eaux minérales de la province d'Yorck*, et sur quelques autres matières semblables.

† I. FRÉNICLE (Nicolas), né à Paris en 1600, conseiller-général en la cour des monnoies, mourut doyen de cette cour en 1661. Epris dès sa plus tendre jeunesse des charmes de la poésie, il la cultiva toute sa vie avec quelques succès. Ses différens recueils et ouvrages en vers sont, I. *Premières œuvres poétiques*, Paris, 1625. II. *Poésies de N. Frénicle*, etc., in-8°, Paris, 1629. III. *Hymnes* qui se trouvent dans le recueil précédent, et qui ont néanmoins été imprimées séparément, aussi in-8°, Paris, même année. IV. *Palémo, fable bocagère, etc.*, Paris, 1632, in-8°. V. *Niobé, tragédie, etc.*, Paris, 1632, in-8°. VI. *L'Entretien des illustres bergers*, in-8°, Paris, 1634. VII. *Jésus crucifié, poëme*, Paris, 1636, in-12. VIII. *Hymne de la Vierge*, Paris, 1641, in-4°. IX. *Paraphrase des Psaumes de David*, Paris, 1661, in-12. X. Enfin, *Hymne de saint Bruno, fondateur de l'ordre des chartreux, etc.*, in-4°, sans date.

II. FRÉNICLE de Bessy (Bernard), frère du précédent, mort en 1675, un des plus grands arithméticiens de son temps, mérita l'amitié de Descartes. Ce célèbre philosophe faisoit grand cas de son arithmétique qui le conduisoit à des détails où l'analyse a bien de la peine à parvenir; mais il s'étonnoit que, sans le secours de l'algèbre (dont en effet il ne faisoit aucun usage) Bessy fût devenu si profond dans cette science. On voit plusieurs de ses écrits dans le cinquième tome des Mémoires de l'académie des sciences dont il étoit membre, entre autres, *Traité des triangles rectangles en nombre*; *Abrégé des combinaisons des carrés ou tables magiques avec des tables, etc.* On a encore de lui plusieurs *Lettres* en latin; une *Méthode pour trouver la solution des problèmes par les exclusions*.

* FRENTZEL ou Frencelius (Joachim), médecin, né en 1611 à Camentz, ville de la haute Lusace, et mort à Groningue le 27 mars 1669, a publié *Exercitationes anatomicæ ad historiam mesenterii*, Franekeræ, 1660, in-4°, etc., etc.

* I. FRÈRE (N.), poëte du 13e siècle, qui a composé un petit nombre de *Chansons galantes*, ensevelies dans de vieux manuscrits dont la rareté fait aujourd'hui le seul mérite. Le président Fauchet, qui en a fait mention, ne donne aucun autre détail sur sa personne ou ses ouvrages.

* II. FRÈRE (Jean le), de Laval, homme très-versé dans la connois-

sance des langues grecque et latine, fut principal du collége de Bayeux à Paris vers le milieu du 16e siècle. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages en prose et des traductions dont La Croix-du-Maine et Duverdier ont donné la notice. On trouve plusieurs pièces de vers chrétiens et quelques quatrains moraux dans un livre qu'il a intitulé *Charidéme*, ou *du Mépris de la mort*, imprimé in-8°, à Paris en 1579.

* FRÈRES (Théodore), peintre hollandais, né en 1643 à Enknysen, étudia son art à Rome avec beaucoup de succès. On trouve plusieurs de ses ouvrages dans la grand'salle d'Amsterdam. Dans les compositions de cet artiste, qui sont pleines de goût, on admire son style et la pureté de son dessin.

† FRÉRET (Nicolas), né à Paris en 1688 d'un procureur au parlement, se fit recevoir avocat par complaisance pour sa famille. La nature ne lui avoit donné ni goût ni talent pour le barreau; il le quitta pour se livrer à l'histoire et à la chronologie, ses premières passions. L'académie des inscriptions lui ouvrit ses portes dès l'âge de 25 ans. Il signala son entrée par un *Discours sur l'origine des Français*, savant, mais hardi, qui, joint à des propos indiscrets sur l'affaire des princes avec le régent, le fit renfermer à la Bastille. Bayle fut presque le seul auteur qu'on lui donna pour égayer sa prison; il le lut tant de fois qu'il le savoit presque par cœur. Il adopta ses opinions. On s'en aperçoit lorsqu'on jette les yeux sur ses *Lettres de Thrasybule à Leucippe*, où l'athéisme est réduit en principes; et *sur l'Examen des apologistes du christianisme*, 1767, in-8°, ouvrage posthume, non moins irréligieux que le précédent. Fréret, ayant obtenu sa liberté, s'adonna entièrement à ses anciennes études. On lui doit, I. Plusieurs *Mémoires* pleins d'une érudition profonde et de discussions épineuses, répandus dans les différens volumes de la collection académique des belles-lettres. Les plus curieux sont ceux dans lesquels il tâche d'éclaircir la chronologie lydienne et celle de la Chine. Mais ses efforts en ce genre ont été à peu près inutiles. II. La *Préface*, les *Notes* et la *Traduction* du roman espagnol intitulé *Tyran-le-Blanc*, Londres (Paris), 1775, 3 v. in-12. III. Quelques ouvrages frivoles. Fréret avoit une vaste littérature. Il connoissoit le fil et l'intrigue de presque toutes les pièces des différens théâtres de l'Europe. (*Voyez* V. MAFFÉE, n° III, de ses ouvrages.) Sa mémoire étoit immense. Il écrivoit avec netteté et avec ordre. Il mourut en 1749, dans sa 61e année. M. Bastien a donné une édition de ses *Œuvres philosophiques* seulement, en 4 vol. in-8°, et toutes ses *Œuvres* ont été recueillies en 20 petits vol. in-12, Paris.

† I. FRÉRON (Elie-Catherine), né à Quimper en 1719, annonça de bonne heure des talens; il entra chez les jésuites pour s'y perfectionner, et professa quelque temps avec succès au collége de Louis-le-Grand. Les pères Brumoi et Bougeant le dirigèrent dans ses études, et lui inspirèrent le goût de la littérature. Ayant quitté les jésuites en 1739, il aida l'abbé Desfontaines dans la composition de ses feuilles, et donna ensuite un petit journal, sous le titre de *Lettres de madame la comtesse*, in-12, 1746. Cette comtesse étoit l'interprète de la raison et du bon goût; elle mettoit dans sa correspondance autant d'esprit que de sel. Plusieurs écrivains dont la réputation n'étoit pas ménagée dans ses feuilles eurent le crédit de les faire supprimer; elles reparurent en 1749 sous un autre titre;

c'est au commencement de cette année que Fréron publia ses *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, qui, renfermant une critique aussi vive que piquante, ne plurent pas davantage à un grand nombre d'auteurs que celles de la comtesse. Elles furent quelquefois interrompues, et toujours au regret du public. Le roi Stanislas, qui en aimoit le rédacteur, s'intéressa toujours à dégager des entraves un ouvrage qu'il lisoit avec plaisir; il préserva Fréron lui-même d'être arrêté et jeté dans un cachot, pour deux couplets qui coururent dans le temps sur la comédienne Clairon, et dont celle-ci le soupçonnoit d'être auteur. Après avoir publié 13 volumes de son Journal, Fréron le fit paroître en 1754, sous le titre d'*année littéraire*, et il en a publié régulièrement 8 volumes par année, à l'exception de 1754, qu'il n'en donna que 7, jusqu'à sa mort arrivée le 10 mars 1776. Il avoit une attaque de goutte au moment où on lui annonçoit la suspension du privilége de sa feuille, ordonnée par le garde des sceaux Miromesnil : cette nouvelle le saisit; la goutte remonta et l'étouffa. Ainsi périt, par une injustice du gouvernement, un homme qui avoit tout sacrifié pour le défendre. Il dit en mourant : « C'est un malheur particulier qui ne doit détourner personne de la défense de la monarchie : le salut de tous est attaché au sien. » Beaucoup d'esprit naturel, de la gaieté, un goût sûr, le talent de présenter les défauts d'un ouvrage avec agrément; l'attachement aux anciens principes, le zèle contre la fausse philosophie, l'affectation et le néologisme; telles furent les qualités de ce redoutable journaliste. On lui reprocha une excessive indulgence pour ses amis, et des critiques trop amères contre quelques-uns de ses ennemis; il est vrai que ceux-ci poussoient à bout sa patience par leurs injures et leurs sourdes persécutions. Ses mœurs étoient douces, et sa société agréable. Son ennemi le plus acharné fut Voltaire, qui le produisit en 1760 sur le théâtre dans son Ecossaise, pièce remplie de grossièretés révoltantes. Ce journaliste, élève de l'abbé Desfontaines, n'avoit cessé dans ses feuilles de représenter Voltaire comme un poëte brillant, mais inférieur aux Corneille, aux Boileau, aux Racine; comme un historien élégant, mais inexact; enfin comme le tyran plutôt que comme le roi de la littérature. Voltaire feignit long-temps d'ignorer les traits dont on le perçoit; mais le compte très-piquant que rendit Fréron de sa comédie de la Femme qui a raison l'irrita au point qu'il ne put s'empêcher de montrer toute sa sensibilité dans une lettre adressée en 1760 à différens journalistes. Fréron y fit une réponse pleine de sel. La pièce critiquée étoit mauvaise, et il n'eut pas de peine à mettre le public de son côté. Voltaire abandonna l'ouvrage censuré, mais il tâcha de rendre le censeur ridicule et odieux. Depuis ce moment chaque mois vit éclore une satire contre le critique. Son nom seul suffisoit pour mettre Voltaire en fureur; ses amis même l'appeloient en riant, l'ennemi de Fréron et de J. C. : il avoit beau affecter du mépris et de l'insensibilité, le dépit le suffoquoit, et ne servoit qu'à rendre moins piquans les traits de sa vengeance. Cependant à force de peindre l'auteur de l'Année littéraire comme partial et injuste, il le rendit suspect à plusieurs de ses lecteurs; et ses feuilles, quoique toujours recherchées, eurent moins de débit que dans leur origine. Une grande facilité de caractère détruisit sa fortune. Les autres ouvrages de Fréron sont, I. Un recueil *d'Opuscules*, en 3 vol. in-12, parmi lesquels on trouve

des poésies qui ne sont pas sans mérite. *Ode sur la bataille de Fontenoy*, une des meilleures qui aient paru depuis Rousseau. II. *Vie de Thamas Koulikan.* III. *Les Vrais plaisirs*, ou *les Amours de Vénus et d'Adonis*, in-12, 1748; brochure traduite de l'italien du cavalier Marini. IV. Il avoit fait une traduction du *Poëme de Lucrèce*, qu'il supprima quand il en vit paroître une de beaucoup supérieure à la sienne. V. Fréron aida l'abbé de Marsy dans la composition de son *Histoire de Marie Stuart*, et travailla pendant quelque temps au *Journal étranger*. Il abandonna ce dernier ouvrage pour s'occuper entièrement de son Année littéraire, dont après lui le privilége fut continué à sa veuve qui, pendant la révolution, a dirigé à Varsovie l'éducation des princesses Radziwil. Fréron n'eut pas Voltaire seul pour ennemi; La Harpe avec les encyclopédistes, et M. Palissot s'acharnèrent contre le critique; les injures et les personnalités furent employées au défaut des bonnes raisons. Malgré cette ligue d'auteurs mystifiés, il se trouva des hommes qui rendirent justice à Fréron, et le passage suivant prouvera que si l'auteur de l'Année littéraire eut des ennemis, il compta aussi des amis: « Ce Fréron si calomnié, étoit un des plus honnêtes hommes de Paris, le meilleur et le plus généreux des humains, le plus constamment aimable; doué de la plus attrayante figure et de toutes les vertus sociales; excellent fils, bon père, bon époux, bon frère, bon ami: personne n'a jamais eu plus de tact, plus de goût, plus de gaieté et plus de finesse; mais il faisoit le dangereux métier de critique; et Voltaire, à la honte du génie et des lettres, avoit mis à la mode de ne répondre à la critique que par les calomnies les plus punissables et les invectives les plus grossières. La moitié de l'Europe croyoit, d'après lui et sa meute, que Fréron avoit réellement été condamné aux galères. »

* II. FRÉRON (Stanislas), fils du précédent, et filleul de Stanislas, roi de Pologne, fut élevé à Paris au collége de Louis-le-Grand, où se trouvoit aussi Robespierre; après la mort de son père, Fréron travailla long-temps à l'*Année littéraire*, dont les principaux collaborateurs furent successivement Grozier et M. Geoffroy, sur-tout le dernier; en 1789 il commença à rédiger l'*Orateur du peuple*. Mercier dit dans son Nouveau Paris: « Fréron fit, ainsi que Marat, naître, par ses feuilles périodiquement incendiaires, des rixes entre les citoyens et la nouvelle garde du roi; moyen adroit par lequel ils provoquèrent le licenciement de cette garde, et livrèrent sans défense le prince aux insultes de la populace. » Fréron, nommé député de Paris à la convention nationale, fit cause commune avec Robespierre. Envoyé en mission dans le Midi, on lui reproche d'avoir laissé à Toulon et à Marseille de tristes souvenirs. (*Voyez* l'Histoire impartiale, 6 vol. in-8°, Paris, 1797). De retour de son proconsulat, Fréron, proclamé à la société des jacobins le sauveur du midi, devint bientôt suspect à Robespierre, qui le fit chasser de cette société. Se trouvant chez madame de Saint-Brice avec plusieurs de ses collégues désignés, ainsi que lui, comme victimes, ils délibéroient sur le moyen de se garantir de la mort qui les menaçoient, il n'y en a qu'un, dit madame de Saint-Brice: *Osez!* Ils osèrent, et Robespierre fut exterminé. On doit à Fréron une part active à cet heureux événement. Après le 9 thermidor Fréron se déclara contre les terroristes, ses anciens partisans;

il demanda la mise en jugement de Fouquier-Tinville, pour lui faire expier dans les enfers le sang qu'il avoit versé; il ne dissimula pas, dans un long discours, que les législateurs devoient rougir et gémir d'avoir souffert tant de crimes, qui n'auroient pas eu lieu si la presse fût restée libre, et proposa de déclarer conspirateur quiconque chercheroit à l'arrêter et à la gêner. Inculpé aux jacobins, comme n'ayant attaqué Robespierre que pour lui succéder, il tenta inutilement de se disculper; on lui reprocha de chercher à détruire les jacobins après avoir été un de leurs chefs. Il reprit son journal de l'*Orateur du peuple*; mais ce journal fut rédigé sous son nom par Dussaulx, fort jeune alors, et dont le talent étoit néanmoins déjà très-distingué. A quelques phrases près que commandoient en quelque sorte les circonstances, cet *Orateur* parut la palinodie du premier : il brouilla Fréron avec la plupart des hommes de son opinion. Il fut accusé d'avoir voulu créer un parti parmi les jeunes gens qu'il faisoit exempter de la conscription. On nommoit ces jeunes gens, *la jeunesse dorée*. Il fut encore accusé d'avoir organisé la réaction royaliste, et de vouloir ramener une nouvelle tyrannie dans un autre sens, pour se venger de n'avoir pas eu l'initiative de la confiance nationale dans les élections. Après la session de la convention, il avoit été élu, par la Guyanne, député de cette colonie pour le conseil des cinq-cents; mais cette élection ne fut point admise; en 1799 il fut nommé commissaire du directoire à Saint-Domingue; il ne partit point, et entra à l'administration des hospices de Paris. Lors de l'expédition de Saint-Domingue, en 1802, Fréron fut nommé sous-préfet du Sud, et partit avec le général Leclerc : il succomba au bout de deux mois à l'influence du climat. L'exagération de ses principes avoit lieu de surprendre ceux qui connoissoient sa douceur et la facilité de ses mœurs. Il y a de Fréron dans l'Almanach des Muses et dans d'autres recueils quelques *Poésies fugitives* qui prouvent qu'il étoit né avec de l'esprit; mais qu'il manquoit de caractère; car pendant le cours de la révolution il fournissoit en même temps, pour de l'argent, des articles aux journaux monarchiques et aux républicains.

FRESCOBALDI (Jérôme), né à Ferrare, organiste de Saint-Pierre de Rome vers l'an 1620, laissa diverses *compositions de musique*, dont il exécutoit les airs d'une manière distinguée.

FRESNAIS (Joseph-Pierre), né Fretteval, près de Vendôme, donna plusieurs traductions qui furent recherchées. Il traduisit de l'allemand l'*Histoire d'Agathon*, et la *Sympathie des ames de Wieland*, 1766, in-12; et de l'anglais, *Histoire d'Emilie Montague*, 1770, 5 vol. in-12; le *Voyage sentimental*, 2 vol. in-12, et la *Vie et les Opinions de Tristam Shandy*, 4 vol. in-12, l'un et l'autre de Sterne; le *Guide du Fermier*, in-12; l'*Abbaye de Barford*. On a encore de lui l'*Histoire d'Agathe de Saint-Bohaire*, 1769, 2 vol. in-12. Fresnais mourut à Paris en 1788; il ne se bornoit pas à traduire littéralement, il corrigeoit quelquefois son original, et ses imitations des romans anglais valent souvent mieux que ces romans mêmes. Il en fait disparoître la monotonie, et met plus de précision dans le style. Il a augmenté de deux Traités, l'un sur la manière de faire la bière, l'autre de cultiver les pommes de terre pour en faire du pain, l'édition du *Guide du Fermier*, donnée en 1782.

FRÉSNAYE (Jean VAUQUELIN de la), d'abord avocat du roi au bailliage de Caen, ensuite lieutenant-général et président au présidial de cette ville, y mourut en 1606, à 72 ans. C'est le premier poëte français qui ait fait des *Satires*. Elles n'ont ni l'énergie de Réguier, ni le piquant de Boileau, et par conséquent sont moins lues des Français, naturellement amis du sel et de l'épigramme ; mais elles offrent de la vérité, du naturel, et quelqufois des détails agréables. Dans les petits contes qu'il fait entrer parfois dans ses *Satires*, il y a une naïveté un peu diffuse qui ne déplaît point. On a encore de La Fresnaye, I. Un *Art poétique*, qu'on ne lit plus. II. Un Poëme intitulé : *Pour la monarchie de ce royaume contre la division*. III. Deux livres d'*Idylles*, et trois autres d'*Epigrammes*, d'*Epitaphes* et de *Sonnets*. Toutes ces poésies ont été recueillies par lui-même à Caen, in-8°, 1605. (*Voyez* BOURGUEVILLE). Il étoit père de DES YVETEAUX. *Voyez* ce mot.

I. FRESNE (Hennequin, marquis de). *Voy.* DUFRESNE, n° I.

† II. FRESNE, *ou* DE FRESNE. (*Voy.* DUFRESNE ; CANGE (du) ; CANAYE, n° I; FORGET, n° II; *et* O, (François d').

FRESNOY (du). *V.* DUFRESNOY.

FRESNY (du). *Voyez* DUFRESNY.

† FRÉTEAU DE SAINT-JUST, (Emmanuel-Marie-Michel-Philippe), conseiller de grand'chambre au parlement de Paris, témoigna quelque désir d'être nommé lieutenant de police de la capitale ; mais n'ayant pu y réussir, il se jeta, en 1788, dans le parti contraire à la cour, et fut arrêté pour s'être opposé aux innovations proposées par les ministres. Relâché après la disgrace du cardinal de Brienne, il fut nommé par le bailliage de Melun député de la noblesse aux états-généraux. Il s'y montra ami des nouvelles idées, en cherchant cependant à flatter les différens partis, et à les concilier. Ses variations, son désir de parler sur toutes les matières, le firent surnommer la *commère Fréteau*. Il avoit cependant de grandes connoissances en histoire et en droit positif. Il s'opposa au nouveau serment du clergé, mais on ne voulut pas l'entendre. Son rapport du 11 juin 1792, sur l'état de la France, qu'il peignit aux abois, et prête à succomber sous la première attaque des puissances étrangères, déplut à toutes les factions ; et lorsque Robespierre fut placé à la tête des tyrans qui opprimoient leur patrie, il ne tarda pas à envoyer Fréteau à la mort. Il la subit le 15 juin 1793, à l'âge de 49 ans. Fréteau avoit cru se sauver en distribuant au peuple d'abondantes récoltes de grains ; mais en acceptant ses dons, on l'accusa d'hypocrisie et de fourberie. Il étoit beau-frère de Dupaty.

* FREUDENBERGER, peintre, naquit à Berne en 1745. Sa constance dans son goût pour la peinture l'emporta sur les préjugés de ses parens contre cet art. Après avoir peint avec succès des tableaux d'histoire et des portraits, il alla se perfectionner à Paris, où il se lia avec Boucher, Roslin, Wille et Greuse, qui le prirent en affection et l'aidèrent de leurs conseils. De retour dans sa patrie, il y fut très-recherché pour peindre les portraits et surtout ceux de femme. Il peignoit aussi des paysages avec des scènes champêtres, et des figures dans le costume bernois. Ce peintre entendoit bien la disposition de ses groupes, ainsi que la distribution des lumiè-

res; son coloris est brillant et enchanteur ; on voit dans ses paysages qu'il a cherché à imiter la manière de Van-Ostade.

* FREWEN (Accepted), prélat anglais, né au comté de Kent en 1589, mort au château de Thorp en 1664, élève du collége de la Magdeleine à Oxford, où il fut boursier en 1612. En 1622 il accompagna le prince Charles en Espagne en qualité de chapelain. En 1631 il obtint le canonicat de Glocester; en 1643, l'évêché de Lichtfield et de Coventry. A la restauration, il passa au siége d'Yorck.

† I. FREY (James-Cécile), né à Keiserstuhl en Suisse, professa la philosophie au collége de Montaigu à Paris, où il mourut de la peste l'an 1631, étant doyen de la faculté de médecine. Ses *Ouvrages* latins *de philosophie* y furent imprimés in-8°, 2 vol.; le premier, en 1645; le second, en 1646. On trouve dans celui-ci quelques *Ecrits de médecine*, science dans laquelle il avoit été reçu docteur.

† II. FREY (Jean-Jacques), graveur, né à Lucerne en Suisse en 1686, mort à Rome en 1761. Pour se fortifier dans la science du dessin, et pour former son goût par l'étude de l'antique, Frey voyagea en Italie, et se fixa à Rome, où il se rendit célèbre par la manière avec laquelle il sut conserver dans ses estampes l'esprit, le caractère et la touche particulière de chaque auteur. Le recueil de ses gravures forme 2 vol. in-fol.

III. FREY. *Voy.* NEUVILLE.

* FREYTAG (Frédéric-Gotthelb), bourgmestre de Nuremberg, né en 1723, mort en 1776, auteur de, I. *Rhinoceros veterum scriptorum monumentis descriptus*, 1747. II. *Oratorum et rethorum græcorum quibus statuæ honoris causâ positæ fuerunt*, 1752. III. Une *Notice des livres rares et précieux*, 1776.

† FREZIER (Amédée-François), né à Chamberi en 1682, d'une famille distinguée dans la robe, originaire d'Ecosse, mort en 1773, à Brest, étoit venu à Paris pour étudier la jurisprudence; mais les mathématiques ayant plus d'attraits pour lui, il s'y livra entièrement, et entra dans le corps du génie en 1707. La cour le chargea d'aller examiner les colonies espagnoles au Pérou et au Chili en 1711, et employa son talent pour les fortifications à Saint-Malo, à Saint-Domingue, en 1719, à Landau, en 1728. Ce fut aussi cette même année qu'il reçut la croix de Saint-Louis et qu'il se maria. Il parvint ensuite au grade de lieutenant-colonel. Nous avons de lui divers ouvrages, I. *Traité des Feux d'artifice* pour le spectacle, Paris, 1747, in-8°. II. *Voyage de la mer du Sud*, 1716, in-4°. III. *Théorie et pratique de la coupe des pierres et des bois*, Paris, 1754, Strasbourg, 1738 et 1769, 3 vol. in-4°. Il donna l'Abrégé de ce livre sous le titre d'*Elémens de Stéréotomie*, Paris, 1759, 2 vol. in-8°. Ces ouvrages sont utiles et exacts; le dernier sur-tout est estimé. IV. *Relation du Voyage de la mer du Sud aux côtes du Chili et du Pérou*, fait en 1712-13 et 14, Paris, 1716, in-4°, fig., réimprimé à Amsterdam en 1717, en 2 vol. in-12. Ses services lui ayant mérité la direction des fortifications d'une province, il fut nommé en 1740 à celle de toutes les places de guerre de la Bretagne. Il exerça cet emploi avec distinction jusqu'en 1764. Alors, en considération de son âge de 83 ans, la cour lui accorda sa retraite avec une pension. Frézier fixa sa résidence

à Brest. Il a laissé deux filles, mariées à des officiers de marine. Ses connoissances ne se bornoient point à l'architecture militaire et à la science de l'ingénieur ; on lui doit en France la fraise du Chili (*fragaria Chiloensis*). Il l'apporta du Chili en 1711. On la cultiva d'abord à Brest avec succès ; de là elle se répandit en Bretagne, à Paris, et successivement par-tout.

* I. FREZZA (Jean-Jérôme), graveur, né à Ostie, ville d'Italie, en 1659. On a de lui *la Galerie Verospi*, en 17 pièces, y compris le titre, d'après l'Albani ; *le juge de Pâris*, d'après Carle Maratte ; diverses autres *Estampes*, d'après Le Dominiquin, Rubens, etc.

* II. FREZZA (Fabio), gentilhomme napolitain et duc de Castro, vivoit dans le 17e siècle. Il joignoit à de grands talens une vaste érudition. On a de lui, I. *Massime regole et precetti di stato et di guerra, cavati da libri degli antichi*. II. *Discursus anamastici de externis sensibus in communi et particulari*.

* III. FREZZA (Jérôme), de *Canemorto*, proche Tivoli, apprit les principes du dessin sous le célèbre Arnauld Van Vestherant. On a de lui beaucoup d'*Estampes* gravées au burin et à l'eau-forte, dans lesquelles on admire la perfection du dessin, et la délicatesse de la touche. Parmi ses ouvrages, on distingue, dans les *Funérailles de la reine Clémentine d'Angleterre*, le *Portrait* de cette reine gravé en forme de médaille ; les *Fables de Diane*, qui ont été peintes par Le Dominiquin dans le palais du prince Justiniani ; dans le château de Bassano, les *Fameux centaures*, et les *Célèbres colombes* du cardinal Furietti. Ce graveur mourut à Rome en 1750.

† FREZZI (Frédéric), évêque de Foligno sa patrie, avoit été dominicain, et décoré de la mitre par Boniface IX en 1403, il mourut en 1416, à Constance, pendant la tenue du concile. Frezzi est auteur d'un poëme fort estimé des Italiens, intitulé *Il Quadrireggio del decursu della vita humana*, ou *les Quatre règnes de la vie de l'homme* ; le premier règne est celui de Cupidon ; le second celui de Satan ; le troisième celui des Vices ; et le quatrième celui de Minerve ou de la Vertu. Il fut imprimé, pour la première fois, à Pérouse en 1481, in-folio ; et cette édition est rare et recherchée : à Milan, en 1488, même format : la dernière et la meilleure est celle de Foligno, 1725, 2 vol. in-4°, avec les observations et remarques d'Angelo Guglielmo Artegiani.

FRIART. *Voy.* CHAMBRAI, n° III.

FRIBURGER. *Voy.* GERING.

* FRICCIUS (Melchior), médecin à Ulm, vers la fin du 17e siècle ; il est auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue son *Tractatus medicus de virtute venenorum medicâ*, Ulmæ, 1693, 1701, in-8° ; Augustæ Vendelicorum, 1710, in-8°. Dans ce traité, il a prouvé par la raison, l'expérience et l'autorité, qu'on peut employer les poisons, tant extérieurement qu'intérieurement, sans aucun danger ; et que tout pernicieux qu'ils soient à certaine dose et en certaines occasions, la prudence du médecin peut en tirer des remèdes efficaces dans les maladies les plus rebelles à la cure ordinaire.

FRIDEVAL. *Voyez* MONCEAUX.

FRIÉDEL (N.), professeur des pages du roi, mort en 1786, à

traduit plusieurs pièces du théâtre allemand, de société avec Bonneville. Elles forment 4 vol. in-8°, et ont pour auteurs Lessing, Vezel, Veisse, Klopstock, Goëthe, Leixwitz, Gébler, Brandes et Leippel. Les plus remarquables sont *Atrée et Thyeste de Veiss*, tragédie fort au-dessous de la pièce de Sénèque, qui lui a servi de modèle, le *comte d'Olbourg*, *Agnès Bernau*, dont le sujet rappelle celui d'*Inès de Castro*, mais offre plus d'invraisemblance; *Emilie Galotti* par Lessing, tragédie imitée de Virginie, où un père immole sa fille pour lui conserver l'honneur; *Jules de Tarente*, où un père tue son fils avec un très-grand sang-froid; la *Mort d'Adam* de Klopstock, sujet simple, mais noble et attachant; le *Ministre d'Etat* par Gébler, drame qui a plus d'intérêt que la plupart des autres pièces de ce recueil.

* FRIES (Jean Conrad), peintre, membre du grand et du petit conseil de Zurich, où il naquit en 1623, et exerça plusieurs autres fonctions importantes, excelloit à peindre le portrait; il mourut en 1693.

* FRIGERIO (Ambroise), né à Bassano en 1537, prit à Reggio, en 1554, l'habit de St. Augustin, et fut théologien et confesseur de Guillaume, duc de Mantoue; son mérite l'éleva aux premiers emplois de son ordre: il mourut à Ferrare en 1598. On a de lui *Vita e miracoli di S. Nicola da Tolentino*, dont il y a eu trois éditions; la première à Camerino en 1578, la seconde à Ferrare en 1588, et la troisième à Milan en 1603, et toutes in-4°. Ses *Prônes*, ses *Discours*, ses *Sermons* et ses *Homélies* manuscrits sont dans la bibliothèque de sa congrégation.

* I. FRIGIMELICA (François), médecin, né à Padoue en 1491, et mort en 1559, enseigna son art pendant quarante ans dans les écoles de cette ville. Il a écrit plusieurs ouvrages que son frère Antoine a pris soin de recueillir. On remarque en particulier *Variorum rerum medicinalium tractatus triginta*, dont les principaux se trouvent dans le second tome de la collection de Venise *de morbo gallico*. On remarque encore *de Balneis metallicis arte parandis*, Patavii, 1659, in-8°.

* II. FRIGIMELICA (Jérôme), médecin, né en 1611, fut nommé à la première chaire de médecine-pratique dans la ville de Padoue, qu'il remplit avec la plus grande distinction. L'empereur Léopold avoit beaucoup d'estime pour lui. Ce médecin, mort en 1683, laissa un grand nombre d'*Avis* et de *Consultations de médecine*.

* III. FRIGIMELICA (Jérôme), neveu du précédent, distingué dans les belles-lettres et la poésie, a écrit et fait imprimer des *Oratorios* sous le titre de *Tragédie sacrée*: ils furent les premiers qui parurent en Italie. On a encore de lui des *Poésies dramatiques*, des *Epigrammes*, des *Discours*, des *Lettres*, etc.

FRISCHE (dom Jacques), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, natif de Séez, donna en 1686 et 1690, avec dom Nicolas Le Nourry, une nouvelle édition de St. Ambroise, accompagnée de savantes notes, en 2 vol. in-fol. On lui doit aussi la *Vie de saint Augustin*, à laquelle il travailla avec dom Vaillant sur les Mémoires de l'abbé de Tillemont. Ce n'est pas un des moindres ornemens de la nouvelle édition des Œuvres de ce père, à la fin desquelles elle a été insérée.

Dom Frische travailloit à une nouvelle édition de saint Grégoire de Nazianze, lorsqu'il mourut à Paris le 15 mai 1693, avec la réputation d'un savant vertueux.

FRISCHLIN (Nicodême), né à Balingen dans le duché de Wurtemberg en 1547, se tua en 1590, à 43 ans, en voulant se sauver d'une tour où ses vers l'avoient fait enfermer. Il avoit beaucoup de talent pour la poésie. On a de lui seize livres d'*Elégies*, sept *Comédies*, deux *Tragédies*, etc., etc. Sa comédie de *Rebecca* lui valut une couronne de laurier d'or, que l'empereur Rodolphe voulut lui donner solennellement à la diète de Ratisbonne. Frischlin étoit partisan du célèbre Ramus : ses écrits en matière grammaticale en font foi. Il a travaillé aussi sur *Callimaque*, *Aristophane*, *Virgile*, *Perse*, etc., qu'il a ou traduits, ou éclaircis par des notes. Ses *Œuvres poétiques* parurent en 4 volumes in-8°, 1598 à 1607. Il avoit fait une traduction d'*Oppien*, qui n'a pas été publiée, et que les savans regrettent.

FRISCHMUTH (Jean), né en 1619 à Wertheim dans la Franconie, fut recteur, puis professeur des langues à Iène, où il mourut en 1687. On a de lui, I. des *Explications* fort heureuses de plusieurs endroits difficiles de l'Ecriture sainte. II. Plus de soixante *Dissertations*, in-4°, philologiques et théologiques, pleines d'érudition, sur des sujets curieux.

* FRISI (Paul), célèbre mathématicien et philosophe, né à Milan en 1727, fit ses études chez les PP. barnabites, dont il prit l'habit à l'âge de 16 ans. Envoyé à Casal dans le Montferrat pour y professer la philosophie, il y éprouva des dégoûts et des tracasseries qu'il ne dut attribuer qu'à son humeur difficile, à son intolérance et à son esprit indépendant, qui ne pouvoit souffrir aucune contradiction. Il abandonna son emploi, passa à Novarre en qualité de prédicateur, et revint bientôt occuper la chaire de philosophie dans le collége de son ordre à Milan. En 1755 son mérite le fit appeler à Pise pour professer la morale et la métaphysique dans l'université de cette ville; mais c'est principalement comme physicien et mathématicien qu'il fut estimé et considéré par les hommes les plus éclairés de son temps. Après avoir professé les mathématiques dans l'université de Milan, il entreprit un voyage dans les principales villes de l'Europe, parcourut la France, l'Angleterre et la Hollande, et se lia d'amitié avec les plus célèbres mathématiciens de ces pays. A son retour à Milan, ayant éprouvé de nouvelles contrariétés, il prit la résolution de vivre dans la retraite avec peu d'amis, et d'y finir son grand ouvrage *de gravitate universali corporum*, pour lequel il avoit amassé un grand nombre de matériaux; ouvrage estimable, dont le célèbre Bailly a fait l'éloge dans son Histoire de l'Astronomie moderne. Frisi avoit aussi de grandes connoissances en hydrométrie et en hydraulique; et toutes les entreprises hydrostatiques exécutées de son temps en Italie ont été soumises à ses lumières; presque toutes lui ont causé des désagrémens et des dégoûts, par l'opiniâtreté et la chaleur qu'il mettoit, soit en parlant, soit en écrivant, à soutenir son sentiment. On auroit dit qu'il cherchoit plutôt à arracher avec violence l'approbation de ses antagonistes qu'à l'obtenir. Frisi étoit membre des principales académies de l'Europe, et reçut des bienfaits de Marie-Thérèse, de Catherine II et de Joseph II. Ses principaux ouvrages sont, I. *Disquisitio mathematica in causam physi-*

cam figuræ et magnitudinis terræ, Mediolani, 1751. II. *Saggio della morale filosofia*, etc., Lugano, 1753. III. *Nova electricitatis theoria*, etc., Mediolani, 1755. IV. *De motu diurno terræ dissertatio*, etc., Pisis, 1758. V. Un grand nombre de *Dissertations* formant deux volumes imprimés à Lucques en 1759 et 1761, parmi lesquelles on doit distinguer celle intitulée *de atmosphera cœlestium corporum*, qui lui fit obtenir en 1758 le prix de l'académie des sciences de Paris, et une autre sous le titre de *Inæqualitate motûs planetarum omnium*, etc., pour laquelle il eut l'accessit de la même académie, en 1760. VI. *Piano dei lavori da farsi per liberare, e assicurare dalle acque le provincie di Bologna, di Ferrara, di Ravenna con varie annotazioni, e riflessioni*, etc., Lucca, 1762. VII. *Del modo di regolare i fiunci, e i Torrenti principalmente del Bolognese, e della Romagna, libri tre*, Lucca, 1762, Firenze, 1770. VIII. *De gravitate universali libri tres*, Mediolani, 1768. IX. *Cosmographiæ physicæ et mathematicæ*, etc., Mediolani, 1774, 2 vol. Dans cet ouvrage, l'auteur développe avec beaucoup de clarté et de netteté la théorie céleste. Les corrections qu'y fit Newton prouvent le génie et les talens de Frisi. X. *Opusculi filosofici*, Milano, 1781. Le premier opuscule qui traite de l'influence météorologique de la lune excita une vive dispute entre l'auteur et Toaldo, professeur public de Padoue. XI. Plusieurs autres *Ouvrages* et *Mémoires* scientifiques et littéraires, etc. Frisi mourut à Milan en 1784. La vie de ce savant fut orageuse, et il dut tous les désagrémens qu'il éprouva pendant sa durée à un esprit tranchant, à une opiniâtreté invincible, et à une intolérance qui, en fait d'opinions, n'admettoit aucune réplique à ses assertions.

* FRISINGHELLI (François-Joseph), prêtre, né dans un village près de Roveredo et mort dans cette ville en 1758, âgé de 67 ans, étoit un savant antiquaire au service du marquis de Maffei. On conserve dans les archives des *Agiati* de Roveredo quelques *Fragmens* en prose de cet ecclésiastique, et on trouve dans les recueils du temps plusieurs de ses *Pièces de poésie.*

* I. FRISIUS (Jean), savant théologien suisse, né au canton de Zurich en 1505, mort en 1565, président du collége de Zurich, où il introduisit l'étude de la langue hébraïque, et d'autres langues orientales, a *traduit* de l'hébreu *en allemand* plusieurs livres de l'Écriture. Il a publié aussi un *Dictionnaire latin-allemand.*

* II. FRISIUS (Laurent), médecin, zélé partisan d'Avicenne; né dans la Frise, florissoit dans le 16e siècle. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue, I. *Sudoris anglici exitialis, pestiferique morbi ratio, præservatio et curatio*, Argentorati, 1529, in-4°. II. *Defensio Avicennæ medicorum principis ad Germaniæ medicos*, ibid., 1530; in-4°; Lugduni, 1533, in-8°, avec quelques *Lettres sur la transmutation des métaux*. III. *Epitome opusculi de curandis pustulis, ulceribus et doloribus morbi gallici, mali* franzoss *appellati*, Basileæ, 1532, in-4°.

* III. FRISIUS (Simon), graveur hollandais, fut le premier qui donna plus de saillie aux estampes à l'eau-forte. On admire la hardiesse, la fermeté et l'élégance de son burin. Il a fait les estampes de plusieurs livres, et a gravé des exercices mi-

litaires et des batailles au nombre de dix. Frisius vivoit dans le 17e siècle.

IV FRISIUS. *Voyez* GEMMA.

* FRISNER (André), célèbre imprimeur de Nuremberg au 15e siècle, fut d'abord correcteur et aide de Sensenschmid, jusqu'en 1478, qu'il s'établit imprimeur, comme l'attestent plusieurs ouvrages qui portent son nom. Un dominicain de ses parens, avec lequel il avoit étudié dans l'université de Leipsick, nommé Erasme FRISNER, lui confia divers ouvrages qu'il avoit composés à l'âge de 27 ans. Il les imprima vers 1478. Ayant pris ses degrés de maître-ès-arts, il retourna à Leipsick, où il eut une chaire de théologie, et parvint même à la dignité de *rector magnificus* de cette université. Étant ensuite allé à Rome, le pape Jules II le fit *papæ et sedis apostolicæ primarius ordinarius.* C'est dans cette ville qu'il fit, en 1504, un testament par lequel il fonde à Wenfiedel, lieu de sa naissance, un collége pour l'éducation et l'entretien de plusieurs enfans de la famille des Frisner; par le même acte, il donne toute son imprimerie aux dominicains de Leipsick, par une disposition ainsi conçue: « *Item*, je lègue mon coffre de fer, mes presses, mes instrumens et mes autres ustensiles et meubles d'imprimerie, avec vingt florins pour prier Dieu pour mon ame, et pour procurer aux religieux, le jour qu'ils feront la cérémonie de mes obsèques, un meilleur dîner qu'ils n'ont coutume d'avoir dans le réfectoire du prieur.»

* FRITH (Jean), martyr protestant, né à Serenoaks, au comté de Kent, mort en 1533, élève de Cambridge et d'Oxford: s'étant lié avec Tyndall, il embrassa les principes de la réformation et fut emprisonné; mais, en 1528, mis en liberté, il fit quelques voyages. A son retour il redoubla de zèle pour la propagation de sa doctrine, et fut brûlé à Smithfield. Ce martyr de sa foi a laissé contre le papisme plusieurs ouvrages, recueillis en 1 vol. in-fol.

† I. FRIZON (Pierre), du diocèse de Reims, d'abord jésuite, ensuite grand-maître au collége de Navarre, et docteur de Sorbonne, mort à Paris en 1651, dans un âge assez avancé, a laissé, I. Une histoire des cardinaux français, sous le titre de *Gallia purpurata*, 1638, in-folio; ouvrage estimé d'abord, mais qui cessa de l'être, lorsque Baluze en eut dévoilé les bévues dans son *Anti-Frizonius.* II. Une édition de la *Bible de Louvain*, avec les moyens de discerner les Bibles françaises catholiques d'avec les protestantes, 1521, in-fol. Il ne faut pas le confondre avec le P. Nicolas FRIZON, jésuite, également né à Reims, et auteur d'une *Vie de la mère Elizabeth de Ramfaing, institutrice du Refuge de Nanci*, Avignon, 1735, in-8°. Il a donné aussi une édition des *Voyages d'un missionnaire de la Compagnie de Jésus* (le P. Motte), *en Turquie, en Perse, en Arménie, en Arabie et en Barbarie*, Paris, 1730, in-12.

* II. FRIZON (Nicolas), de Lorraine, jésuite mort au commencement du 18e siècle, a publié, I. *La Vie du cardinal Bellarmin*, Nanci, 1708, in-4°. II. Celle *du vénérable Jean Berchmans*, in-8°. III. Un *Abrégé des méditations du P. Louis da Ponte*, 4 vol. in-8°, traduites de l'espagnol.

* FROBEN (Jean), imprimeur très-distingué, vivoit à Bâle au commencement du 17e siècle. Né à Hamelburgh en Franconie, où il étudia d'abord, il se perfectionna à

l'université de Bâle dans la langue grecque, et se livra à l'étude de l'art typographique, où il excella. Jean Amerbach se l'associa pour exécuter des éditions des anciens Pères. Jamais on n'eut plus de goût et de discernement que Froben pour choisir les manuscrits qu'il livroit à ses presses; il n'épargnoit ni argent pour se les procurer, ni peines pour les revoir et les corriger; et dans ce travail pénible, quoiqu'il fût très-éclairé, il s'associa les savans les plus distingués, tels qu'Erasme et Œcolampade, dont il suivoit les avis. « Le désintéressement de Froben, dit Erasme dans une lettre à Amsted, alloit à l'excès, et c'étoit en vain qu'on l'en blâmoit, parce que les avis étoient obligés de céder au penchant naturel. Libéral envers les savans auxquels il faisoit des présens de la manière la plus délicate, il n'avoit pas de momens plus heureux que celui où, par une adresse ingénieuse, il pouvoit obliger à recevoir quelque chose de lui. Ces savans étoient chez lui comme dans leur propre maison.» Froben, homme estimable sous tant de rapports, ayant négligé un mal sérieux qu'il avoit au talon droit, voulut, malgré ses amis, faire le voyage de Francfort, s'y laissa tomber en marchant, et deux jours après mourut de sa blessure, laissant dans le deuil tous ceux qui l'avoient connu. Les ouvrages qui restent de lui, depuis 1491 jusqu'en 1500, sont, I. Une *Bible* latine, in-8°, en petits caractères, 1491. II. Une autre *Bible* en lettres gothiques, in-8°, 1495. III. *Concordance de la Bible*, in-fol., 1495. IV. *Speculum decem præceptorum*, de Henri Harp., etc.

* II. FROBEN (Jérôme *et* Jean), fils du précédent, imprimeurs et hommes de lettres, ont donné plusieurs éditions très estimées des Pères grecs et latins. Les épreuves en avoient été revues ou par Erasme, ou par Gélénius habile correcteur. Ils imprimèrent, en 1532, saint Basile, dont ils firent une seconde édition en 1551. Dès 1529 ils avoient donné huit volumes in-fol. de saint Augustin; en 1530 et 1537 deux éditions in-fol., 6 volumes, de saint Chrysostôme. Le nombre et l'étendue des ouvrages ne les effrayèrent point. En 1540, ils imprimèrent les Œuvres de saint Jérôme in-fol., et celles d'Erasme en 9 vol., *idem*. Jérôme, homme de lettres, paroît avoir survécu à son frère, puisqu'il imprima beaucoup de livres sans qu'il y soit fait mention de Jean.

† FROBISHER (Martin), un des premiers navigateurs de l'Angleterre, qui, sous le règne d'Elizabeth, se soit rendu fameux par des voyages et des découvertes. Né dans le Yorkshire, il embrassa de bonne heure l'état de marin, et s'y distingua par son audace et par son habileté. Persuadé qu'il existoit au nord-ouest un passage par lequel on pouvoit communiquer directement d'Occident en Orient, il proposa pendant 15 ans à des marchands de faire un armement pour le découvrir. Las d'essuyer leurs refus, il s'adressa au gouvernement, en reçut quelques foibles secours et partit de Harwick en 1576 avec trois bâtimens, dont le plus fort portoit à peine 25 tonneaux. Il s'éleva au nord, découvrit plusieurs îles, rangea la côte du Groenland et pénétra dans le détroit qui porte son nom. Ce fut le terme de son voyage. Il ne renonça pas cependant aux espérances qui le lui avoient fait entreprendre. Pour disposer Elizabeth à les partager, il la flatta de la découverte de mines d'or considérables. On fit pour Frobisher des armemens plus importans avec lesquels il entreprit, en 1577 et 78, deux nouveaux voyages. Il suivit à peu près la même route, reconnut

les mêmes terres, les détermina avec plus d'exactitude, ne manqua pas d'en prendre possession au nom de la reine, et revint en Angleterre sans avoir découvert de passage ni trouvé de mines d'or. Il rapporta seulement de son voyage une grande quantité de pierres qu'il avoit fait tirer des montagnes de ce pays-là. Il s'imaginoit qu'elles renfermoient de l'or et de l'argent; mais après les avoir bien examinées, il ne s'y trouva rien, et l'on s'en servit pour paver les chemins. En 1585, Frobisher prit une part glorieuse à l'expédition que Drake fit aux Indes occidentales. En 1588 il contribua à la défaite de cette célèbre Armada que Philippe II envoyoit conquérir l'Angleterre, et fut récompensé de sa vaillance par le titre de chevalier. En 1590 il commanda avec Raleigh une escadre chargée d'inquiéter les Espagnols, tandis qu'Hawkins alloit aux Açores intercepter leurs galions: enfin, en 1595, envoyé avec six vaisseaux de guerre pour secourir Henri IV, il débarqua près de Brest, attaqua le fort de Grodon occupé par les ligueurs, le prit d'assaut, fut blessé dangereusement pendant le combat, et alla mourir à Plymouth en 1594. Ce marin étoit dur et violent, mais brave, fidèle, homme de tête, de talent et d'expérience.

† I. FRŒLICH (Guillaume), né à Soleure en Suisse, servit avec beaucoup de zèle et de gloire les rois François Ier, Henri II et Charles IX, et commanda, en qualité de colonel, plusieurs régimens suisses au service de ces princes. Ce fut en grande partie à la fermeté et à la valeur de son régiment que François Ier dut la victoire de Cérisoles. Ce brave homme, créé chevalier par Henri II, mourut à Paris en 1562, après 40 ans de service. On lui éleva un mausolée dans l'église des grands-cordeliers.

II. FRŒLICH (Erasme), né à Gratz en Stirie l'an 1700, entré chez les jésuites en 1716, professa les belles-lettres et les mathématiques à Vienne, où il eut occasion de suivre son inclination pour la connoissance des médailles. Il mourut en 1758. Nous avons de lui, I. *Quatuor tentamina in re nummariâ veteri*, Vienne, 1737, in-4°, réimprimés en 1740. II. *De figurâ telluris*, Passaw, 1757, in-4°. III. *Annales rerum et regum Syriæ*, 1751, in-fol. IV. *Dissertations sur des médailles particulières*, parmi lesquelles on distingue *Familia Vaballathi nummis illustrata*, 1762, in-4°, etc.

* I. FROES (Jean), né à Coïmbre en Portugal vers l'an 1175, chanoine régulier de Saint-Augustin, fit une partie de ses études à Paris, où il se fit une réputation dans la prédication. Le 22 février 1220 il fut sacré archevêque de Besançon, et à la fin de 1227 il obtint le chapeau de cardinal. L'année suivante, envoyé en Portugal, et en 1230, en Allemagne, en qualité de légat, il travailla avec succès à la réconciliation de Frédéric II avec le saint-siége. Ce cardinal mourut en 1236, et laissa des *Sermons* qui n'ont pas encore été imprimés. On prétend qu'ils existoient dans une des bibliothèques des monastères ou abbayes de France.

* II. FROES (Pierre), jésuite, né à Beja, alla aux Indes dès l'an 1548 et en 1563. Il fut ensuite envoyé au Japon, où il travailla à la conversion des infidèles avec autant de zèle que de succès jusqu'à l'année 1597, qu'il mourut à Nangasachi le 8 juillet. Il avoit baptisé jusqu'à 60 bonzes à Omura, et fait un grand nombre de conversions à Meaco. Don Theotonio de Bragance, archevêque d'Evora, fit recueillir toutes

les lettres qu'il avoit écrites du Japon, et les fit imprimer en 1598, in-fol., à Evora. L'histoire du christianisme du Japon y est bien décrite. Balthasar Telles, dans l'histoire de la compagnie de Jésus en Portugal, parle aussi d'une *Histoire du Japon*, écrite par Froes; cette histoire, si jamais elle a existé, est inconnue des bibliographes.

† FROIDMONT *ou* FROMOND (Libert), *Fromondus*, né à Hackoër-sur-la-Meuse en 1587, interprète royal de l'Ecriture sainte à Louvain, mourut doyen de la collégiale de Saint-Pierre de cette ville, en 1653, à 66 ans. Descartes et Jansénius étoient ses amis; il publia l'*Augustinus* du dernier : service dont on doit lui savoir peu de gré, quand on réfléchit aux troubles que ce livre a fait naître. On a de Froidmont, I. Un bon *Commentaire latin sur les Epîtres de saint Paul*, 2 tom. in-fol., 1670. C'est proprement un abrégé de celui d'Estius. II. *Vincentii Lenis theriaca*, contre les pères Pétau et Deschamps, jésuites. Ce dernier ouvrage est polémique. On a encore en latin de lui dans le même genre, et sous des titres bizarres et ridicules, La *Lampe de saint Augustin*; les *Mouchettes de la lampe*; *Colloques en rimes entre saint Augustin et saint Ambroise* : Froidmont fut un des plus zélés partisans et des plus vigoureux défenseurs du système de Ptolomée, soit par l'effet d'une conviction réelle, soit qu'il craignît, comme la plupart des catholiques de son temps, que l'opinion de Copernic ne donnât quelque atteinte à l'autorité de l'Ecriture. Philippe Lansbergius ayant publié un traité assez considérable du mouvement de la terre, il y répondit par un ouvrage imprimé à Anvers en 1631, in-4°, sous le titre suivant : *Anti-aristarchus, sive de orbe terræ immobili adversùs Philippum Lansbergium*. Jacques Lansbergius, fils de Philippe, répondit à cet ouvrage avec chaleur en 1633, et Froidmont fit succéder sa dernière réplique dès 1634. Elle parut aussi à Anvers sous le titre de *Vesta, sive anti-aristarchi vindex contra Jacobum Lansbergium et copernicanos*, in-4°.

I. FROILA, premier de ce nom, roi d'Espagne, à Oviédo, à Léon et dans les Asturies, étoit fils d'Alfonse Ier, et commença de régner l'an 757. Il fit d'abord de belles ordonnances pour la police du royaume, et s'opposa aux incursions des Maures. L'an 760 il remporta une célèbre victoire sur Omar, prince des Sarrasins, en Galice, et tua 54 mille de ces barbares. Froila souilla sa gloire par le meurtre de son frère Vimazan; meurtre vengé bientôt après par Aurèle son autre frère, qui lui ôta le trône et la vie en 768.

II. FROILA II, frère d'Ordogno roi de Léon en Espagne, lui succéda l'an 923, parce que ses neveux n'étoient pas en état de régner. Froila ne sut imiter son prédécesseur que dans ce qu'il avoit fait de mal. A son exemple, il fit mourir les enfans d'un grand seigneur de Castille, nommé don Osmond. Cette action acheva de révolter les Castillans. Ils prirent les armes ouvertement, s'érigèrent en espèce de république, et firent choix de deux magistrats souverains pour les gouverner. Il mourut de la lèpre en 925.

III. FROILA. *Voyez* FRUÉLA.

† FROISSARD *ou* FROISSART (Jean), né à Valenciennes en 1337, avec un esprit vif et inquiet qui ne lui permit pas de se fixer long-temps aux mêmes occupations et aux mêmes lieux. Il aima toute sa vie la chasse, la musique, les fêtes, la parure, la

table, le vin, les femmes. Il voyagea en Angleterre, en Ecosse, en Italie; et son esprit le fit bien accueillir dans toutes les cours où le promena son inconstance. S'étant enfin retiré dans son pays, il y fut pourvu de la cure de Lessines, la gouverna peu de temps, et se remit à voyager. Enfin, il obtint un canonicat et la trésorerie de Chimai, où il mourut vers l'an 1410. Froissard avoit aimé de bonne heure les romans. Celui de Cléomade fut le premier lien dont l'amour se servit pour l'enchaîner. Il le trouva entre les mains d'une jeune demoiselle qui l'invita à le lire avec elle. Il y consentit, et cette lecture lui fit naître une forte passion pour celle qui lui avoit prêté le livre. Froissard lui ayant fait lire depuis le roman du Baillon d'amour, y glissa une *ballade* dans laquelle il commençoit à parler de sa passion. Ce feu naissant avoit fait les plus grands progrès dans son cœur, lorsqu'il apprit que sa maîtresse étoit sur le point de se marier. La douleur qu'il en conçut le rendit malade pendant plus de trois mois. Il prit enfin le parti de voyager, pour se distraire et pour rétablir sa santé. Ce fut alors qu'il se rendit en Angleterre, où tous les amusemens qu'on lui procura ne purent charmer l'ennui qui le dévoroit. La reine Philippe de Hainaut, qui le retenoit en ce pays, ayant connu par un *virelai* qu'il lui présenta l'origine de son mal, lui conseilla de retourner dans sa patrie pour en obtenir la guérison. Froissard, poëte et historien, est plus connu sous cette dernière qualité. Sa *Chronique* qui se trouve dans les manuscrits de la bibliothèque impériale, sous les n°s 6760, 6761 et 6762, in-fol., a été imprimée plusieurs fois. La meilleure édition, et une des moins communes, est celle de Lyon, en 4 vol. in-fol., 1559. Elle s'étend depuis 1326 jusqu'en 1400. Jean Sleidan l'a abrégée. Monstrelet l'a continuée jusqu'en 1466. On y trouve, dans un détail très-circonstancié, et même quelquefois jusqu'à la minutie, les événemens les plus considérables arrivés de son temps en Europe. Froissard, payé des Anglais et gagné par les caresses du roi Edouard, n'en parle pas toujours avec autant d'impartialité que des Français. On prétend qu'il y a un manuscrit de sa *Chronique* à Breslaw, plus fidèle que tous les imprimés. La *Chronique* de Froissard a été traduite en anglais en 1523-25, en 2 vol. in-fol., par John Bourchier, lord Bernerd. Cette édition fort rare étoit devenue très-chère, lorsque M. T. Jones en publia une nouvelle traduction en 4 vol. grand in-4°, Londres, 1805, avec des figures dont les dessins ont été faits sur les manuscrits de la bibliothèque impériale à Paris. En 1806 il en a paru une nouvelle édition en 12 vol. in-8° avec atlas in-4°. On a encore de lui plusieurs *pièces de poésies* dont le recueil se trouve parmi les manuscrits de la bibliothèque impériale sous le n° 7214, in-fol., parmi lesquelles on distingue ses *pastourelles*, un peu trop libres pour un chanoine. Il fut un des premiers qui mit en vogue la ballade.

FROLAND (Louis), avocat au parlement de Rouen, mort en 1746, exerça sa profession à Paris. On a de lui quelques ouvrages de droit relatifs à la coutume de son pays. I. *Mémoires concernant la prohibition d'évoquer les décrets d'immeubles situés en Normandie*, 1722, in-4°. II. *Mémoires concernant les statuts*, 1729, 2 vol. in-4°. III. *Mémoires sur le sénatus-consulte Velléien*, 1722, in-4°. IV. *sur la comté-pairie d'Eu*, in-4°.

* FROMAGE (Pierre), jésuite français mort en 1740, fut pendant beaucoup d'années supérieur de la mission en Egypte et en Syrie. Il

avoit établi au monastère de Saint-Jean une imprimerie d'où sont sortis beaucoup de livres de piété en langue arabe. Ce jésuite est auteur d'un grand nombre d'ouvrages en arabe et presque tous des traductions, qu'il envoya au P. Oudin une année avant sa mort.

FROMAGEAU (Germain), Parisien, docteur de Sorbonne, successeur de Lamet dans la décision des cas de conscience, étoit profondément versé dans l'étude de la théologie, et principalement dans celle de la théologie morale. Son désintéressement le porta à refuser tous les bénéfices, et sa charité à accepter l'emploi pénible d'assister ceux qui sont condamnés au dernier supplice. Il l'exerça long-temps avec beaucoup de zèle, et mourut en Sorbonne le 7 octobre 1705, laissant grand nombre de *décisions* de cas de conscience, recueillies avec celles de son prédécesseur, en 2 vol. in-fol., sous le titre de *Dictionnaire des cas de conscience*, Paris, 1733 et 1742. Cette édition, publiée par l'abbé Goujet, est précédée des éloges de Lamet et de Fromageau.

FROMAGET (N.), poëte et auteur médiocre, mort en 1759, donna quelques romans, I. *Kara-Mustapha*, Paris, 1750, in-12. II. *Le cousin de Mahomet*, 2 vol. in-12, souvent réimprimé, parce que les aventures en sont variées et racontées avec gaieté. III. *Mirima, impératrice du Japon*, Paris, 1745, in-12. Il mit aussi plusieurs pièces au théâtre de l'opéra comique, I. *L'Epreuve dangereuse*, ou *le Pot au noir*, en un acte, 1740. II. En société avec Le Sage, *le Neveu supposé*, en un acte, 1748, et *les Vieillards rajeunis*. III. En société avec Panard, *le Magasin des choses perdues*. IV *les Noms en blanc*.

* FROMENT (Antoine), né à Tries près de Grenoble, concourut avec Farel à la réformation de Genève, et fut nommé pasteur de la paroisse de Saint-Gervais en 1537. Il renonça ensuite au ministère et fut reçu bourgeois et notaire en 1553. On le créa membre du conseil des CC en 1559. Froment avoit été pendant quelque temps secrétaire de Bonivard. On a de lui *deux pièces préparatoires aux histoires et actes de Genève*, Genève, 1554, in-8°, et *quelques manuscrits historiques* conservés à la bibliothèque de cette ville.

FROMENTEAU. *Voyez* FROUMENTEAU.

FROMENTHAL (Gabriel-Berthon de) juge-mage du Puy-en-Vélay, mort vers 1762, également estimé par son savoir et pour son intégrité, a donné des *Décisions de droit civil, canonique et français*, 1740, in-folio.

FROMENTIÈRES (Jean-Louis de) évêque d'Aire, né au Mans, prêcha l'avent devant Louis XIV en 1662, le carême en 1680, et l'un et l'autre avec succès. Elève du père Senault de l'oratoire, il mit comme lui, dans ses sermons, de l'élévation et de la solidité. Quoiqu'il eût défendu, en mourant, de les imprimer, on les publia, la même année, en 1684, 6 vol. in-12. Ces *Sermons* consistent en un *Carême*, 2 vol. in-12; en *Panégyriques*, *Mystères* et autres *Discours*, 3 vol. in-12; en *Œuvres mêlées*, un vol., parmi lesquelles il y a quelques *Oraisons funèbres*, entre autres celle du P. Senault de l'oratoire. L'illustre orateur, plus attentif au fond des choses qu'à la forme, néglige quelquefois l'harmonie, l'élégance et la pureté du langage. (*Voyez* FLÉCHIER.)

* FROMOND (P. D. Claude), philosophe, né à Crémone en 1703,

d'une illustre famille, prit l'habit des camaldules en 1718, et professa pendant vingt-six ans la logique et la philosophie à Pise, où il mourut en 1765. Les opinions particulières que Fromond avoit en philosophie, le courage et la fermeté avec lesquels il les soutint et les enseigna publiquement, lui firent des partisans et des ennemis. Le plus estimé de ses ouvrages parut à Lucques en 1745, in-4°, sous ce titre, *Risposta apologetica ad una lettera filosofica sopra il commercio degli ogli navigati procedenti da luoghi appestati*.

FRONSAC. *Voyez* MAILLÉ, n° III *et* ALBON, n° I.

FRONSPERG (George, comte de), d'une famille illustre du Tirol, né en Souabe à Minda, près de Memmingen, homme d'une valeur et d'une force extraordinaires, servit deux fois l'empereur Charles V en Italie avec beaucoup de gloire, particulièrement à la bataille de Pavie; mais ses emportemens allèrent jusqu'à la fureur contre l'Église romaine. Fronsperg étoit luthérien, et, au fanatisme d'un hérétique, il joignoit la férocité d'un soldat. Lorsque l'archiduc Ferdinand lui proposa, en 1520, de lever des troupes pour l'empereur contre le pape, il accepta cette commission avec joie, et se chargea même de faire quelques levées à ses dépens. Il fit publier qu'il enrichiroit, des dépouilles de Rome, ceux qui le serviroient. Les luthériens accoururent en foule pour s'enrôler sous ses drapeaux; et, sur l'espérance du sac de Rome, ils se contentèrent d'un écu par tête. Fronsperg ayant formé une armée d'environ dix-huit mille hommes, se mit en marche au mois d'octobre pour entrer en Italie. Ce fut alors qu'il fit faire un cordeau tissu d'or et de soie, qu'il portoit en écharpe à la vue de tout le monde. Il disoit à ceux qui lui en demandoient la raison « que c'étoit pour traiter le pape comme les Ottomans traitoient leurs frères. » Ce barbare joignit l'armée du duc de Bourbon sur la fin du mois de janvier 1527: mais il n'alla pas jusqu'à Rome; car, pendant que les troupes étoient dans le Bolonais, il mourut à Ferrare sur la fin du mois de mars.

† FRONTEAU (Jean), chanoine régulier génovéfain et chancelier de l'université de Paris, né à Angers en 1614, mourut à Montargis, dont il étoit curé, le 17 avril 1662. On a de lui divers ouvrages, I. *De diebus festivis*, inséré dans le *Kalendarium Romanum*, Paris, 1652, in-8°. II. *Antitheses Augustini et Calvini*, 1651, in-16. III. *Epistolæ*, Liège, 1674, in-16. IV. Des *Dissertations* pour prouver que l'Imitation de J. C. est de Thomas à Kempis, et non de Gerson ou de Gersen. Le père Fronteau ne s'attachoit pas à traiter les matières à fond, mais à trouver des choses singulières, et à fournir des conjectures nouvelles. Il possédoit neuf langues, et ce fut lui qui mit en ordre la bibliothèque de Sainte-Geneviève.

† FRONTIN (Sextus Julius FRONTINUS), brave guerrier et savant jurisconsulte romain, fut préteur l'an 70 de J. C., et ensuite consul. Vespasien l'envoya, l'an 78, contre les Anglais, qu'il battit plusieurs fois. La lecture des auteurs militaires, grecs et romains, perfectionna beaucoup ses connoissances sur l'art de la guerre. Il a laissé quatre livres de *Stratagèmes*, écrits, à ce qu'on croit, sous Domitien, et imprimés avec les autres auteurs qui ont traité de l'art militaire, Wesel, 1670, 2 vol. in-8°; et séparément à Leyde, 1731 et 1779, in-8°; et Paris, sans notes, 1763, in-12. Ils ont été traduits en fran-

çais avec Polyen, 1770, 3 vol. in-12, et 1772, 1 vol. in-8°. C'est l'ouvrage d'un capitaine autant que d'un savant. L'expédition d'Angleterre l'avoit encore plus instruit que ses lectures. Nerva lui donna l'intendance des eaux et des aqueducs de Rome, sur lesquels il composa un ouvrage en deux livres, sous ce titre : *de Aquæductibus urbis Romæ*, dont on a plusieurs éditions ; les plus estimées sont celles de Padoue, 1722, in-4° ; et d'Altona, 1792, in-8°. Son traité *De qualitate agrorum* parut à Paris par les soins de Turnèbe, avec les autres auteurs qui ont écrit sur les limites.

† I. FRONTO (Marcus Cornélius), rhéteur latin, eut pour disciples L. Verus et Marc-Aurèle, qui fit ériger une statue à son maître, et qui le nomma consul. On place cet événement dans l'année 161, qui étoit la première de l'empire de Marc-Aurèle. Fronto mourut trois ans après cette époque, l'an 164. Son éloquence, sans être fleurie, étoit noble et majestueuse, et respiroit une certaine gravité austère : quelques-uns disent que, pour cette partie, il étoit l'émule de Cicéron. *Romanæ eloquentiæ non secundum, sed alterum decus*. Nous n'avons aucun de ses ouvrages ; mais Macrobe, dans ses Saturnales, Ausone, saint Jérôme et Sidoine-Apollinaire en parlent avec la plus grande estime.

II. FRONTO (Marcus Julius), consul l'an 96 de J. C., osa s'écrier en plein sénat, en parlant des abus qui se glissoient dans la punition des délateurs : « Il est dangereux d'être gouverné par un prince sous qui tout est défendu (il vouloit parler de Néron), et encore plus dangereux de l'être par un prince sous qui tout est permis. » Ces dernières paroles tomboient sur la facilité de Nerva, qui remédia bientôt aux désordres dont elle avoit été la source.

FRONTODUCÆUS. *Voy.* DUC, n° I.

* FROTHAIRE, évêque de Toul, vivoit sous Louis-le-Débonnaire, dont il fut le premier architecte. Le recueil de ses *Lettres*, au nombre de trente, renferme quelques détails intéressans ; Duchesne les a fait entrer dans le second tome de ses Monumens historiques.

† FROTTÉ (Louis de), Normand, devint l'un des généraux royalistes de la Vendée, et commandoit dès 1795 dans la Basse-Normandie. Après la pacification conclue par le général Hoche, il fut un des premiers à reprendre les armes pour délivrer sa mère et les détenus qui avoient été arrêtés comme otages. Il alloit capituler avec le général Hédouville, lorsqu'une lettre de l'un de ses officiers, qui nommoit le lieu où il s'étoit retiré, tomba entre les mains de ses ennemis, et fut la cause de sa perte. L'officier qui avoit écrit la lettre, désespéré de son imprudence, se brûla la cervelle ; et Frotté, conduit à Verneuil, y fut fusillé le 19 février 1800. En marchant au lieu de l'exécution, un grenadier lui fit observer qu'il ne marchoit plus au pas ; Frotté le remercia, et reprit le pas. Il ne voulut pas qu'on lui bandât les yeux, et attendit la mort debout. Il étoit alors âgé de 29 ans.

FROULAY. *Voyez* TESSÉ.

† FROULLÉ (Jacques-François), libraire, né et domicilié à Paris, et très-attaché à la monarchie, fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire en 1794, à l'âge de 60 ans, pour avoir imprimé la *Liste comparative des cinq Appels nominaux dans le jugement de Louis*

XVI, Paris, 1793, in-8°, précédée de la *Relation des Vingt-quatre Heures d'angoisses qui ont précédé la mort du roi.*

† FROUMENTEAU (Nicolas) n'est connu que par deux ouvrages concernant le rétablissement des finances sous le règne de Henri III, d'où on peut seulement conclure qu'il étoit protestant, ami de l'ordre, ennemi des abus, et sur-tout des prêtres catholiques, qu'il traite sans ménagement dans son dernier ouvrage. Le premier est intitulé, *Secret des finances de France descouvert, et desparti en trois livres, par N.* FROUMENTEAU, *et maintenant publié pour ouvrir les moyens légitimes et nécessaires de payer les dettes du roi, descharger ses sujets des subsides imposés depuis trente-un ans, et recouvrer tous les deniers prins à sa majesté*, gros in-8°, 1581. Le nom de l'auteur ne se trouve que sur un petit nombre d'exemplaires; ce sont les plus recherchés. Les détails immenses contenus dans ce livre présentent une face particulière de l'histoire du 16ᵉ siècle; montrent, dans leur affreuse nudité, les maux causés par les guerres civiles, et en indiquent le remède. Cet ouvrage, très-curieux, peut être consulté avec fruit par les écrivains modernes, et leur offrir au moins des moyens de comparaison. On y voit en outre, sur chaque diocèse, des notes historiques qu'on ne trouve pas ailleurs, et sur-tout un dénombrement des villes, bourgs, villages, maisons, etc., brûlés; des filles violées, des hommes, femmes et enfans tués ou noyés, etc., depuis le commencement des guerres civiles. Mais les mémoires d'après lesquels l'auteur a travaillé étoient-ils bien exacts? Cet ouvrage fut composé à l'occasion de la tenue des états de Blois en 1580. Le second ouvrage a pour titre : *Le Cabinet du roi de France, dans lequel il y a trois perles précieuses, d'inestimable valeur, par le moyen desquelles sa majesté s'en va le premier monarque du monde, et ses sujets du tout soulagés*, 2 volumes in-8°, 1582. Il est très-vraisemblable, mais il n'est pas certain que Nicolas Froumenteau en soit l'auteur. Ce qui est certain, c'est que le zèle pour la restauration des finances est ici poussé beaucoup trop loin, et cet ouvrage a plus le caractère d'une satire que celui d'un plan de réforme. L'auteur propose au roi de s'emparer des biens du clergé, de pensionner les prêtres; il évalue son revenu annuel à plus de cent millions d'écus; dénombre les chevaux, les chiens, les concubines, les bâtards, etc., que ces biens servoient à entretenir. Ainsi, on ne doit pas être surpris si les précédens éditeurs de ce Dictionnaire ont dit que cet ouvrage étoit plein de faussetés et d'infamies; cependant, si les propositions de l'auteur étoient répréhensibles à cause de leur précocité, elles avoient pour objet l'utilité publique, et méritoient plus d'indulgence. Le même auteur a composé un *Traité de la Polygamie sacrée*, dont il est parlé souvent dans le *Cabinet du roi de France, etc.* On ignore s'il a été imprimé.

* FROWDE (Philippe), poëte anglais, élève d'Oxford, mort en 1738, auteur d'un élégant *Poëme latin*, qui se trouve dans le *Musæ anglicanæ*, et de deux tragédies intitulées, l'une, *La Chute de Sagonte*, et l'autre, *Philotas*. Ce poëte avoit contracté à Oxford une étroite amitié avec le célèbre Adisson.

I. FRUCTUEUX (saint), évêque de Tarragone, arrêté avec les diacres Augur et Euloge, par ordre

d'Emilien, gouverneur de cette ville, soutint courageusement avec ses deux diacres la foi de J. C., et souffrit le martyre en 259.

II. FRUCTUEUX (saint), évêque de Prague au 7e siècle, se retira dans une solitude qu'il nomma *Complute*, (qu'on appelle présentement *Alcala de Henarez*), et y bâtit un monastère auquel il donna une règle et un abbé. Il en fit ensuite construire plusieurs autres, tant pour hommes que femmes. Il mourut le 16 avril 665, après avoir édifié le monde, et comme évêque, et comme religieux.

FRUELA *ou* FROILA, usurpateur du royaume de Léon vers le milieu du 9e siècle, étoit fils du roi Vérémond, et comte de Galice. L'ambition le perdit. Il ne put voir, sans envie, la couronne sur la tête d'Alfonse III, son neveu, qui avoit succédé à Ordogno, et qui, par ses belles qualités, étoit digne de régner : il se fit proclamer roi dans cette province. Alfonse, dont la prudence ne s'étendoit pas jusqu'à soupçonner de trahison ceux qui lui étoient unis par le sang, n'apprit cette révolte que par la marche de Fruela, qui venoit se présenter devant Oviédo, avec une armée assez forte ; mais bientôt après, Alfonse trouva le moyen de faire poignarder l'usurpateur, et de se rétablir sur le trône vers l'an 866.

† FRUGONI (Charles-Innocent), célèbre poëte italien, né à Gênes en 1692, d'une famille distinguée, mort à Parme en 1768, entra de bonne heure dans la congrégation des Somasques. Il enseigna les humanités avec succès à Brescia, à Rome, à Gênes, à Bologne, à Parme. C'est dans cette dernière ville que des amis illustres le déterminèrent à s'établir, après lui avoir persuadé de sortir de son ordre. Il obtint du pape, à la sollicitation du duc Antoine Farnèse, la permission de quitter l'état religieux, et devint ecclésiastique séculier. Lorsque le duc de Parme établit dans sa capitale une académie des beaux-arts, l'abbé Frugoni, qui en avoit rédigé les statuts, fut nommé son secrétaire perpétuel. Ce prince lui donna plusieurs occasions d'exercer sa muse, qui réussit dans tous les genres, si l'on en excepte le dramatique. Ses Œuvres, en 10 v. in-8°, Parme, 1779, renferment des *Sonnets*, des *Hendécasyllabes*, des *Elégies*, des *Eglogues*, des *Capitoli*, des *Epîtres*, des *Odes*, des *Cantates*. Ses panégyristes l'ont comparé à Chiabrera. Dans le genre badin comme dans le sérieux, il avoit un style remarquable par sa chaleur, son énergie et sa facilité : mais il a des négligences qui le feroient prendre souvent pour un poëte médiocre. Ses bons mots et les agrémens de sa conversation étoient les délices de la meilleure compagnie. Toujours gai et supérieur à tous les revers, il jouit, même dans un âge avancé, de la santé la plus ferme. On trouve dans le tome I du Mémorial d'un mondain, Londres, 1776, in-8°, une *Lettre* très-intéressante de Frugoni.

* FRUITIERS (Philippe), peintre d'Anvers, florissoit dans le milieu du 16e siècle ; il quitta la peinture à l'huile pour la gouache et la miniature. Il a excellé dans ce genre ; il dessinoit supérieurement et composoit bien. Ses airs de tête sont gracieux, ses draperies larges et bien ajustées. Il fut très-estimé de Rubens. Fruitiers a peint ce grand homme avec toute sa famille. On admire dans ce tableau des positions aisées, une belle ordonnance, et une couleur telle que Rubens ne l'auroit pas désavouée. Les autres

ouvrages de ce peintre ont le même mérite.

† FRUMENCE (saint), Tyrien, apôtre de l'Éthiopie, s'associa avec Edesse son frère, et Mérope, marchand et philosophe de Tyr, pour faire le voyage d'Ethiopie. Les deux frères plurent tant au roi par leur sagesse et leur science, qu'il en fit ses favoris. Frumence se servit de son crédit pour établir la religion chrétienne dans l'Ethiopie, dont il fut sacré évêque l'an 331 par saint Athanase. Le christianisme fit de grands progrès par son moyen dans ce vaste empire. Ils adoptèrent depuis l'hérésie d'Eutychès. Le roi d'Ethiopie envoya, dans le 16e siècle, une ambassade au pape Clément VII, pour avoir des missionnaires. Grégoire XIII y envoya des jésuites dont la plupart furent martyrisés.

* FRUSIUS (André), de Chartres, entré dans la société des jésuites à Rome vers l'an 1541, où il servit pendant quelque temps de secrétaire à saint Ignace de Loyola, enseigna la langue grecque à Messine, et expliqua les saintes Ecritures à Rome. Il a traduit de l'espagnol en latin les *Exercices spirituels* de son fondateur. Ce jésuite a beaucoup écrit; il réussissoit même en poésie. Les pièces de Frusius qu'on estime le plus sont *l'Echo*, qu'il a composé sur les adversités de l'Église, et quelques *Epigrammes* contre les hérétiques de son temps. Elles parurent à Anvers en 1582, in-8°, et à Cologne en 1641, in-12. On lui doit encore d'avoir purgé Martial, et quelques autres poëtes des obscénités qui se rencontrent dans leurs ouvrages. Il mourut à Rome en 1556, recteur du collége des Allemands.

† FRUTER, *ou plutôt* FRUITIERS (Luc), *Fruterius*, critique, né en 1541 à Bruges, vint à Paris en 1566, et y mourut ayant à peine 25 ans. Quoique jeune, il avoit le jugement très-sain. On a de lui quelques ouvrages, 1584, in-8°, bien écrits, en latin, et qui promettoient beaucoup. Dousa a publié à Francfort, en 1605, ses *Verisimilia*, in-8°; toutes ses *Dissertations* se trouvent dans le *Lampas critica, seu fax artium* de Gruter. La deuxième édition de *Jani Dousæ poëmata* (in nova Lugd. Bat. academia 1576, in-12), offre Ex Ἀνθολογίας l. 7, *versiones aliquot C. Fruterii Brugensis.* Elles sont au nombre de 37, dont quelques-unes tirées des livres de l'Anthologie. Le même volume dans le *Sylvarum, l.* 1, *adoptivus*, offre une *Elégie* de Fruter à Dousa qu'il appelle son Pylade.

* FRYE (Thomas), peintre irlandais, né à Dublin en 1710, mort en 1762. Cet artiste vint jeune à Londres. Il fit, en 1736, le *Portrait du prince de Galles* pour Fadlers-Hall. Après avoir exercé son art pendant plusieurs années, il se chargea des travaux d'une manufacture de porcelaine à Bow; mais cette entreprise n'ayant pas eu de succès, il reprit son premier genre, et s'exerça en même temps à graver à la manière noire. Il exécuta particulièrement de cette manière les *Portraits du roi et de la reine.*

* I. FUCHSIUS (Samuel), né en Poméranie le 27 novembre 1588, professeur d'éloquence à Konisberg, où il mourut le premier avril 1630, a donné un ouvrage intitulé *Metoposcopia et Ophthalmoscopia*, Argentinæ, 1615, in-8°.

II. FUCHSIUS. *Voyez* FUSCH.

* FUCIUS. Cet architecte, qui étoit en même temps sculpteur, bâtit à Florence, sa patrie, l'*église* de Sainte-Marie-sur-l'Arno, et finit

à Naples le *Palais de la vicairerie* et le *Château de l'Œuf*, commencé par Buono. Il fit encore à Padoue *la Porte* qui donne sur le Vulturne, et planter *deux Parcs* environnés de murailles pour le plaisir de la chasse, l'un à Gravina, et l'autre à Melfi.

I. FUENTE. *Voy.* PONCE, n° III.

* II. FUENTE (Gaspard de la), cordelier, publia en 1631, *Quæstiones dialecticæ et physicæ ad mentem Scoti;* et en 1649, *Armamentarium seraphicum pro tuendo titulo immaculatæ conceptionis.*

FUENTES (N. comte de), général espagnol, se distingua dans une longue carrière militaire par son intelligence et son courage. En 1643 il commandoit, quoique octogénaire, cette célèbre infanterie espagnole, regardée comme invincible jusqu'au moment où le grand Condé en triompha à la bataille de Rocroi. Fuentes, malade, se fit porter sur un fauteuil dans tous les rangs pour y inspirer sa fermeté. Il y périt, et Condé, en apprenant cette perte, s'écria qu'il voudroit être mort comme lui s'il n'avoit pas vaincu.

* I. FUESSLI (Mathias), peintre, né à Zurich en 1598, mort dans la même ville en 1665, étoit doué d'une imagination forte et féconde dans la composition. Il se perfectionna promptement, quoiqu'il ne restât que très-peu de temps à copier. Il disoit qu'il ne regardoit pas comme peintres ceux qui ne savoient pas inventer, et qui se traînoient sur les traces des autres. Il passa en Italie et séjourna à Venise, où il s'attacha à la manière de Tampeste et de l'Espagnolet. De retour dans sa patrie il consacra son pinceau à des sujets qui donnent l'idée de son talent. Il aimoit à représenter les scènes pathétiques, et celles qui portent dans l'ame l'effroi et la terreur, telles que des batailles, des surprises, des sacs et des pillages de ville, des incendies, etc. Pour augmenter encore l'effet de ces sujets terribles, il les peignoit se passant la nuit, tels que *Gédéon surprenant le camp des Madianites; l'Ange du Seigneur exterminant l'armée de Sennachérib dans son camp; l'incendie de Troie;* celui de *Sodome*, des *Tempêtes*, etc. Il a peint aussi des *Paysages*, surtout des *Hivers* pleins de vérité. Il peignoit également bien le *Portrait* en miniature, en émail et à l'huile. On connoît de lui des *peintures à fresque* et *sur verre*. Il fit aussi, pour les orfévres, une quantité immense de *Dessins* qui prouvent son génie inventif. Plusieurs vases d'argent ont été ornés de sujets historiques, de paysages, etc. ciselés ou émaillés de sa main. Enfin il a manié avec esprit le burin dans le genre de Calot. On peut juger de son génie inventif pour se monter l'imagination, par le trait suivant : un jour qu'il ne pouvoit rencontrer une expression assez juste à son gré, il entre comme un furieux, l'épée à la main, dans l'atelier de ses élèves, et les poursuit en les menaçant de les tuer. On peut juger de la terreur et de l'effroi qui se peignirent sur les visages de ces jeunes gens; après les avoir examinés, il choisit son modèle, et leur déclara son motif. — Son fils MATHIAS, né en 1538, mort en 1708, fut son élève, et s'attacha ensuite à peindre le *Portrait*, ainsi que son petit-fils, mort en 1739, nommé aussi MATHIAS, comme son père et son aïeul.

* II. FUESSLI (Jean Gaspard), né à Zurich en 1706, mort en 1782, étoit un excellent artiste et généralement estimé pour son caractère. Il a publié une bonne *Histoire des artistes de la Suisse.*

* III. FUESSLI (Jean-Gaspard, fils du précédent, mort en 1786, libraire à Zurich, a donné des éditions d'ouvrages très-estimés sur l'Entomologie.

FUET (Louis), célèbre avocat au parlement de Paris, mort en 1739, âgé d'environ 50 ans, est auteur d'un *Traité sur les matières bénéficiales*, en 1723, in-4o. Rousseau de Lacombe l'a redonné sous le titre de *Jurisprudence canonique*, in-folio, 1771, après l'avoir rectifié et augmenté.

*FUGA (cav. don Ferdinando), architecte de sa majesté sicilienne, né à Florence d'une illustre famille en 1699, eut pour maître Jean-Baptiste Foggini, architecte et sculpteur célèbre. Envoyé à Rome à 18 ans, il s'y établit et s'y maria à 20 ans. Peu de temps après il fut demandé à Naples par le cardinal Giudice, pour élever dans son palais de Cellamare une chapelle publique. En 1728 on l'appela à Palerme pour donner le dessin d'un pont sur le fleuve Milcia. De retour à Rome, lors de l'élévation de Clément XII au pontificat, il fut un des deux architectes du palais pontifical; charge qui le mit à même de déployer son génie dans la construction du palais de la Consulte sur la place de Montecavallo, et dans la nouvelle façade de la basilique de Sainte-Marie majeure, dont il restaura l'intérieur, et fit l'autel papal, soutenu par quatre colonnes anciennes de porphyre. Plusieurs églises, et quelques palais, entre autres le palais Corsini, attestent le génie de cet architecte, dont la réputation, justement méritée, le fit appeler à Naples par le roi Charles, qui le nomma son architecte. Il y donna une nouvelle preuve de son intelligence dans le grand hôpital destiné pour 8000 pauvres, qu'il distribua en quatre quartiers; celui des hommes, celui des femmes, celui des jeunes garçons et celui des jeunes filles; de telle manière qu'ils ne pussent avoir aucune communication entre eux. C'est l'hôpital le plus vaste qui soit en Europe; on employa trente ans à le construire. On lit sur le frontispice de cet immense édifice les mots suivans : *Regium totius regni pauperum hospitium.* Cet architecte a fait encore à Naples, où il mourut en 1782, d'autres ouvrages qui donnent la plus haute idée de ses talens dans les deux principales parties de son art, la solidité et la distribution.

I. FUGGER (Ulric), né à Augsbourg d'une famille riche, fut d'abord camérier du pape Paul III, et se fit ensuite protestant. Ami des savans et savant lui-même, il faisoit des dépenses si considérables pour acquérir les manuscrits des auteurs anciens, que sa famille lui fit ôter l'administration de son bien. Cet illustre savant, retiré à Heidelberg, où il mourut en 1684, à 58 ans, légua sa bibliothèque, qui étoit très-belle, à l'électeur palatin, et laissa plusieurs fondations qui font honneur à sa mémoire.

* II. FUGGER (Jacques), auteur d'une *Histoire d'Autriche*, imprimée d'une manière très-défectueuse à Nuremberg en 1668, in-folio. La bibliothèque centrale bavaro-palatine, à Munich, en possède un manuscrit de la main de Fugger, fait en 1555. Il en existe deux autres bonnes copies à Dresde.

* FUIREN (George), médecin, né à Copenhague en 1581, voyagea dans une grande partie de l'Europe pour acquérir de nouvelles connoissances dans les sciences qu'il cultivoit avec un zèle infatigable. A son retour dans sa patrie, le roi le chargea de parcourir ses états, d'y cher-

cher les plantes qui y croissent, et d'en publier la description. Fuiren remplit cette commission avec beaucoup d'exactitude, et il en donna le résultat dans les *Mémoires de ses Voyages en Danemarck.* Il y fait mention de plusieurs plantes inconnues jusqu'alors; mais il n'est pas toujours bien intelligible dans ce qu'il en dit. Ce savant mourut à Copenhague le 16 novembre 1628. Son fils Henri, à qui il avoit inspiré le même goût et la même ardeur pour l'étude, se fit une réputation en médecine: on ne connoît de lui qu'un recueil des leçons qu'il a faites à Bâle, et qui parut dans cette ville en 1645, in-8°, sous le titre de *Prælectiones de ascite.*

† I. FULBERT, évêque de Chartres, chancelier de France, suivant quelques-uns, avoit été disciple de Gerbert, depuis pape sous le nom de Silvestre II. Il passa d'Italie en France, et donna des leçons de théologie dans les écoles de l'église de Chartres. Il mourut le 10 avril 1029. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1608, in-8°. On peut voir dans ses *Epîtres* combien il étoit considéré de tous les princes de son temps. Robert, roi de France; Canut, roi d'Angletorre; Richard, duc de Normandie; Guillaume, duc d'Aquitaine, l'estimoient particulièrement. Le duc Guillaume voulut se l'attacher en lui donnant la trésorerie de Saint-Hilaire de Poitiers. Fulbert ne garda ce bénéfice, avec son évêché, que pour en employer les revenus à rebâtir son église; il eut même quelqu'envie de renoncer à l'épiscopat; mais saint Odilon, abbé de Cluni, le détourna de ce dessein. Les *Lettres* de Fulbert prouvent ses liaisons avec ce saint abbé, qu'il nommoit l'archange des moines. Ces Lettres, bien écrites et pleines de marques de son zèle et de sa fermeté, sont fort utiles pour l'histoire, la discipline et les usages de son siècle. Ses autres ouvrages sont des *Sermons*, des *Hymnes*, des *Proses.*

* II. FULBERT, chanoine de Paris. *Voyez* ABAILARD.

FULDA (Charles-Frédéric), célèbre théologien luthérien, né à Wimpfen en Souabe en 1722, mort à Einzigen en 1788, a publié, I. *Dictionnaire des racines allemandes.* II. *Recherches sur le langage, sur l'origine des Goths, sur les Cimbres, sur les divinités de l'Allemagne, et sur la charte historique.* Fulda fut aussi un excellent mécanicien.

† FULGENCE (saint), né à Lepté dans la Bizacène vers 463, de parens nobles, quitta le monde où il auroit pu briller par ses talens, pour s'enfermer dans un monastère, et devenir le père d'une grande communauté. On le tira de sa solitude pour l'élever sur le siége de Ruspe en Afrique. Son zèle contre l'arianisme déplut à Thrasimond, roi des Vandales, qui l'exila en Sardaigne. Hildéric, successeur de ce prince barbare, le rappela: son peuple le reçut comme en triomphe. Pendant son exil, il avoit composé plusieurs ouvrages. L'abbé Mangeant en a publié quelques-uns, Paris, 1684, in-4°, qui ont été réimprimés in-fol., Venise, 1742, et nous n'avons pas tout ce qui est sorti de sa plume. Le principal de ceux qui nous restent est son *Traité de la prédestination et de la grace*, en trois livres. Parmi tous les disciples de saint Augustin, il n'y en a aucun qui ait mieux saisi sa doctrine, et qui l'ait développée avec plus de clarté. On lui donna le nom d'Augustin de son siècle. Il mourut le 1er janvier 533.

† FULGENTIUS-PLANCIADES (Fabius), auteur de trois *livres de Mythologie*, publiés d'abord à

Milan, 1498, in-fol., ensuite à Amsterdam, en 1681, 2 vol. in-8°, avec Julius-Hyginus, Lactantius, Placidus et Albricius, par Muncker, sous le titre de *Mythographi latini.* Il étoit, dit-on, évêque de Carthage dans le 6e siècle. Nous avons aussi de lui un traité curieux : *De priscis vocabulis latinis*, Paris, 1586, in-4°.

* FULGINAS (Sigismond), écrivain du 15e siècle, attaché au pape Jules II, est auteur de l'*Histoire de son temps.*

* FULGINATE (Gentile), médecin de Foligno, où il naquit en 1230, pratiqua son art avec beaucoup de succès dans sa patrie et à Pérouse ; il mourut à Bologne en 1310. Ses principaux ouvrages sont, I. *Expositiones cum textu Avicennæ*, Venetiis, 1484, 1486, in-fol. II. *Consilia peregregia ad quævis morborum totius corporis genera*, etc., Venetiis, 1503, in-fol. III. *Consultatio de sarmaticâ lue*, Ferrariæ, 1610, in-fol. Ce médecin fut un commentateur si exact et si minutieux d'Avicenne, qu'on disoit qu'il avoit l'ame de cet auteur arabe.

* I. FULIGATTI (Jules), jésuite de Césène dans la Romagne, fit imprimer à Ferrare en 1617, in-4°, un ouvrage intitulé *Degli oriuoli a sole.* Muzio Oddi d'Urbin, à l'époque où il étoit architecte de Lorette, avoit publié un Traité sur ce sujet, à Milan, en 1614, in-4°, et à Venise en 1638. Oddi rapporte dans la préface de ce second traité, qu'après avoir composé le premier traité des cadrans horizontaux, il le soumit à l'examen d'un ami éclairé qu'il avoit dans la Marche d'Ancône, et qu'une partie de son ouvrage avoit été copiée par Fuligatti ; en conséquence il se plaint de ce que ce dernier a voulu lui ravir le fruit de ses veilles.

* II. FULIGATTI (Jacques), jésuite romain, auteur de la *Vie de Robert, cardinal de Bellarmin*, écrite avec élégance et précision. Cette vie, dont on a publié deux éditions à Rome, fut traduite en latin par le jésuite Pietra-Santa ; elle le fut aussi en français, et parut à Paris en 1635. Fuligatti a aussi donné une édition des lettres de ce savant cardinal, dont tous les ouvrages, imprimés à Venise en 1721, forment 7 vol. in-fol.

† FULGOSE *ou* FREGOSE (Raphaël) enseigna, vers l'an 1438, le droit avec réputation à Pavie et à Plaisance, puis à Padoue, où il mourut, laissant divers ouvrages de jurisprudence.

* FULKE (Guillaume), théologien anglais, né à Londres, mort en 1589, élève du collége de Saint-Jean à Cambridge, où il étoit boursier en 1564. Le comte de Leicester lui donna la cure de Warley au comté d'Essex, et celle de Diddington au comté de Suffolck ; ensuite il fut maître des colléges de Pembroke et de Marguerite, et professeur de théologie. Fulke a donné plusieurs ouvrages, dont le plus célèbre est son *Commentaire sur le nouveau Testament*, imprimé en 1580.

† I. FULLER (Nicolas), célèbre philologue anglais, né en 1557 à Southampton, s'appliqua vivement à l'étude, et acquit une grande connoissance des langues grecque et latine. Il fut successivement secrétaire de Robert Horn, évêque de Winchester, pasteur de l'église d'Aldington, chanoine de Salisbury, recteur de Walthan, et mourut à Aldington en 1623. On a de lui, I. *Miscellanea theologica et sacra*, à Londres, 1617, in-4°. II. Un *Appendix* à cet ouvrage, à Leyde, 1622, in-8°, dans lequel il répond avec véhémence à Jean

Drusius, qui l'avoit accusé de plagiat et d'erreurs. On y trouve beaucoup d'érudition. L'auteur possédoit très-bien les langues orientales.

* II. FULLER (Thomas), théologien anglais et historien, né à Aldwincle au comté de Northampton en 1608, mort en 1661, élève du collége de la Reine à Cambridge, resta pendant tous les troubles de son pays très attaché au parti royaliste. Le roi le distingua, et il eut plusieurs fois l'honneur de prêcher devant lui. Le lord Hopton dont il étoit chapelain l'avoit laissé à Basingue-House, quand cette place fut assiégée par Waller. Fuller sut si bien par ses discours animer la garnison qui défendoit la place, que le siége fut levé. Les affaires du roi étoient totalement ruinées, quand il fut nommé prédicateur de Saint-Brides; et à la restauration il fut recteur de Walthan et chapelain extraordinaire du roi. Fuller, sur le point d'être nommé évêque quand il mourut, a laissé un grand nombre d'ouvrages qui n'ont paru qu'après sa mort. Les principaux sont, I. Une *Histoire d'Angleterre*, in-fol. II. *Histoire de la guerre sacrée*, in-fol. III. *Abel redivivus*, ou *Vies des célèbres théologiens*. IV. Des *Sermons* et des *Traités*. On dit qu'il avoit une mémoire si étonnante, qu'après avoir fait le tour de Temple Barr et de la bourse royale, il répétoit en ordre tous les noms et inscriptions placés sur les portes de chaque marchand.

* III. FULLER (Isaac), peintre anglais, sous le règne de Charles II, mort en 1676, a fait plusieurs beaux tableaux, entre autres, un pour le collége de toutes les Ames, à Oxford; un pour le collége de la Magdeleine de la même ville, et un qui surpasse les deux premiers, pour le collége de Wadham: cet artiste avoit étudié en France sous Perrier.

* IV. FULLER (Thomas), né en Afrique, et résidant à quatre milles d'Alexandrie en Virginie, ne sachant ni lire ni écrire, s'est fait admirer par sa prodigieuse facilité pour les calculs les plus difficiles. Voici un des traits par lesquels on a mis son talent à l'épreuve. Un jour on lui demande combien de secondes avoit vécu un homme âgé de 70 ans, tant de mois et de jours; il répondit dans une minute et demie. L'un des interrogateurs prend la plume, et après avoir longuement chiffré, prétend que Fuller s'est trompé en plus. Non, lui dit le nègre, l'erreur est de votre côté, car vous avez oublié les bissextiles; le calcul se trouva juste. On doit ces détails au docteur Rush, dont la lettre est citée dans le voyage de Stedman (*voyez* tom. 2, ch. 26, et la traduction française de cet ouvrage, tom. 3, p. 61 et suiv.), et sont consignés dans le cinquième tome de l'Américan Museum imprimé il y a quelques années. Thomas Fuller avoit alors 70 ans. Brissot, qui l'avoit connu en Virginie, rend le même témoignage de son habileté. (*Voy.* ses voyages, T. II, p. 2.) On a d'autres exemples de nègres, qui de tête faisoient des calculs très-compliqués et par lesquels des Européens étoient obligés de recourir aux règles de l'arithmétique. (*V.* Clarkson, p. 125.) On croit qu'il est mort il y a quelques années. (Ceci est extrait du livre intitulé *de la littérature des nègres, etc.*, par M. H. Grégoire, ancien évêque de Blois, membre du sénat, etc. in-12, Paris 1808, p. 209 et suiv.)

* FULLO (Pierre), hérétique, évêque d'Antioche au 5e siècle, embrassa l'hérésie des eutychiens, et y ajouta ses propres idées erronées sur les trois personnes de la Trinité, qu'il prétendoit avoir toutes trois souffert sur la croix. Cet hérésiarque usurpa le siége d'Antioche

sur Martyrius, et fut ensuite déposé : mais l'empereur Zénon le rétablit.

† FULRADE, abbé de Saint-Denys en France, mort l'an 784, distingué par sa piété et par sa capacité dans les affaires et les négociations importantes dont il fut chargé, eut la qualité d'archichapelain. On dit qu'Étienne II lui accorda divers priviléges pour son abbaye de Saint-Denys. Ce fut lui qui en fit achever l'église, et qui y fit élever une tour pour les cloches. On conservoit encore l'original du *Testament* de Fulrade daté d'Héristale, la 9e année du règne de Charlemagne en France, c'est-à-dire l'an 777.

* FULVIA-MORATA (Olympe), de Ferrare, née en 1526, élevée à la cour d'Hercule II, duc de Ferrare, épousa un médecin allemand nommé André Grundier qui l'emmena avec lui à Svinfurt en Franconie ; mais cette place ayant été brûlée pendant la guerre, elle suivit son mari dans plusieurs villes d'Allemagne ; ils s'établirent enfin à Heidelberg, où elle mourut en 1555. Cette dame a laissé des *Lettres* et quelques *Opuscules*.

FULVIE, dame romaine, mariée d'abord au séditieux Clodius, ensuite à Curius, enfin à Marc-Antoine, eut part à toutes les exécutions barbares du triumvirat. Aussi vindicative que son mari, lorsqu'on lui apporta la tête de Cicéron, elle perça sa langue avec un poinçon d'or, et joignit à cet outrage toutes les indignités qu'une femme en fureur peut imaginer. Antoine l'avoit quittée pour Cléopâtre, dont il étoit éperdument amoureux : elle voulut qu'Auguste vengeât cet affront ; mais n'ayant pu l'obtenir, elle prit les armes contre lui, et les fit prendre à Lucius-Antoine, frère de son mari. Auguste ayant été vainqueur, elle se retira en Orient, fut très-mal reçue par Antoine, et en mourut de douleur, l'an 40 avant J. C. (*Voy.* GLAPHYRA n° I.) Fulvie, de la famille Fulvia, qui donna tant de consuls et tant de grands capitaines à la république romaine, étoit une de ces femmes hardies, ambitieuses, entreprenantes, dans qui les graces de leur sexe recèlent le cœur et l'esprit des hommes les plus ardens.

I. FULVIUS-NOBILIOR (Servius), de l'illustre famille Fulvia, dont nous venons de parler, fut élevé au consulat l'an 255 avant J. C. avec Emilius Paulus. Ils signalèrent leur administration par des victoires et des malheurs. Ayant appris l'infortune de Régulus, fait prisonnier en Afrique, ils y allèrent pour soutenir la réputation des armes romaines. Ils chassèrent les Carthaginois qui assiégeoient Clupea ; et après avoir fait un grand butin, ils périrent dans un naufrage, avec près de 200 navires.—MARCUS FULVIUS-NOBILIOR, petit-fils du consul, envoyé, l'an 189 avant J. C., en Espagne, y rendit de grands services à la république. Il fut aussi honoré du consulat l'an 103. Il se distingua par la prise d'Ambracie, près du golfe de Larta, et obligea les Étoliens de demander la paix.—Il y eut du temps d'Auguste un sénateur nommé FULVIUS, qui ayant eu la foiblesse de dire à sa femme un secret important que l'empereur lui avoit confié et qui se trouva divulgué, se donna la mort de regret. Sa femme lui avoit donné elle-même cet exemple funeste. *Voy.* MARTIA.

II. FULVIUS-URSINUS *ou* FULVIO-ORSINI, Romain, bâtard, dit-on, de la maison des Ursins. Un chanoine de Latran l'éleva et lui donna son canonicat : il en employa les re-

venus à ramasser des livres. Il mourut à Rome en 1600, à 70 ans, laissant des *Notes* sur Cicéron, Varron, Columelle, Festus-Pompéius, etc. et plusieurs ouvrages sur l'antiquité. On distingue ses traités, I. *De familiis Romanorum*, 1665, in-fol. II. *De Triclinio Romanorum*, 1689, in-12, où il a mis à profit tout ce que la belle littérature, dirigée par le goût, peut fournir pour éclaircir cette matière.

* III. FULVIUS (André) a décrit en vers latins hexamètres les antiquités de la ville de Rome, sous le titre de *Antiquaria urbis*, imprimées à Rome en 1513, in-4°, et dédiées à Léon X. L'auteur se montre plus antiquaire que poëte. Cet ouvrage peu commun a été confondu avec un autre en prose du même André Fulvius, sous le titre de *Antiquitas urbis*, en cinq livres, imprimé à Rome en 1527, in-fol. petit format, et dont il a paru à Rome une nouvelle édition en 1545, in-8°. Paul del Rosso l'a traduit en italien, Venise, 1543, in-8°.

* FUMANELLUS (Antoine), de Vérone, célèbre médecin du 16e siècle. Tous ses ouvrages ont été recueillis et imprimés à Zurich en 1557, in-fol., et à Paris en 1592, même format, sous ce titre : *Opera multa et varia tùm ad tuendam sanitatem, tùm ad profligandos morbos plurimùm conducentia.*

* FUMANI (Adam), chanoine de Vérone sa patrie, accompagna le cardinal Polo dans sa légation de Flandre, et fut ensuite secrétaire du concile de Trente. On a de Fumani un *Poëme* latin, divisé en cinq livres, dans lequel il explique et développe toutes les règles de la logique qu'on enseignoit alors, logique subtile, pointilleuse et hérissée de mille difficultés. On s'étonne avec raison qu'il ait pu rendre en poésie avec autant d'élégance des questions et des argumens qui ne sont susceptibles que de sécheresse et d'aridité. Ce poëme parut pour la première fois en 1739 dans la seconde édition faite par Commine des ouvrages de Fracastor, à laquelle on ajouta encore des poésies grecques, latines et italiennes de ce même chanoine. Fumani a encore traduit du grec en latin les ouvrages moraux et ascétiques de saint Basile ; cette traduction fut imprimée à Lyon en 1540, ainsi que celle du commentaire d'Areta sur le psaume 35. Fumani mourut à Vérone en 1587.

* FUMARS (Étienne), littérateur français mort à Copenhague en 1806, attaché depuis trente ans à l'université de cette ville, en qualité de professeur de belles-lettres françaises, exerçoit aussi la librairie. On a de lui des *Fables et poésies diverses*, imprimées à Paris en 1807, in-8°. Ses fables, qui établissent son principal titre littéraire, ont été presque toutes composées pendant son séjour à Paris, où il vivoit dans la société et l'intimité des gens de lettres les plus distingués ; on connoît depuis long-temps la fable de *l'Enfant et le bâteau ;* celle des *deux Chiens qui vont à la noce ; l'Œil de Bœuf ; le Singe et le Lion ; la petite Fille et le Chat, etc.*

I. FUMÉE (Adam), premier médecin de Charles VII, de Louis XI et de Charles VIII, eut les sceaux par commission en 1492, comme doyen des maîtres des requêtes, et les garda jusqu'à sa mort, qui arriva au mois de novembre 1494. C'étoit un homme universel, tel qu'on pouvoit l'être dans ce temps-là ; mathématicien, médecin, poëte, historien. Louis XI, qui l'estimoit beaucoup, l'avoit souvent employé dans des négociations.

II. FUMÉE. *Voy.* Reuchlin *et* Athenagore.

† FUMEL (Jean-Félix-Henri de), né à Toulouse en 1717, évêque de Lodève, mort au mois de janvier 1790, a publié les *Oraisons funèbres de Louis XV et de son épouse Marie Leczinska.* On a encore de lui un livre de dévotion fort répandu, ayant pour titre : *Dévotion au sacré cœur de Jésus.*

FUNCH, Funeccius, *ou* Funccius (Jean), ministre luthérien, né à Werden, près de Nuremberg, en 1518, s'attacha à la doctrine d'Osiander, dont il épousa la fille, et exerça le ministère dans la Prusse. Convaincu de donner à Albert, duc de Prusse, dont il étoit chapelain, des conseils désavantageux à l'état de Pologne, et condamné avec quelques autres, comme perturbateur du repos public, il eut la tête tranchée à Konigsberg en 1566. On a de lui une *Chronique depuis Adam jusqu'en* 1560, Wittemberg, 1570, in-fol., et quelques autres ouvrages.

* FUNCK (Mathias), d'Hanovre, orateur, philosophe et poëte, florissoit sur la fin du 15e siècle et au commencement du suivant. On cite de lui un *Poëme sur les louanges de sainte Anne ; Genesis Mariana,* en vers héroïques ; une *Satire contre les vices des hommes ; De gemino vitæ humanæ calle ex pythagoricâ traditione,* et la *Vie de sainte Edwige,* en vers héroïques.

FUNDULO *ou* Fonduli. *Voyez* Gabrino-Fundulo.

† FURETIERE (Antoine), Parisien, né en 1620, s'attacha d'abord à l'étude du droit, et fut pendant quelque temps procureur-fiscal de Saint-Germain-des-Prés. La jurisprudence lui paroissant moins favorable à sa fortune que l'état ecclésiastique, il l'embrassa et fut nommé abbé de Chalivoy dans le diocèse de Bourges. Quoiqu'un des membres les plus laborieux de l'académie, il fut exclus de cette compagnie en 1685. L'académie l'accusoit d'avoir profité de son travail pour composer le Dictionnaire français qui porte son nom. Il se justifia dans des *Factums ;* mais il ajouta aux raisons des injures contre plusieurs académiciens. Il décrit ainsi la manière dont se passoient de son temps les assemblées de l'académie. « Celui qui crie le plus haut, dit-il, est celui qui a raison. Chacun fait une longue harangue sur une bagatelle. Le second répète comme un écho ce que le premier a dit, et le plus souvent ils parlent trois ou quatre ensemble. Quand un bureau est composé de cinq à six personnes, il y en a un qui lit, un qui opine, deux qui causent, un qui dort, et un qui s'amuse à lire quelque Dictionnaire qui est sur la table. Quand la parole vient au second, il faut lui relire l'article, à cause de sa distraction dans la première lecture. Voilà le moyen d'avancer l'ouvrage. Il ne se passe point deux lignes qu'on ne fasse de longues digressions ; que chacun ne débite un conte plaisant, ou quelque nouvelle ; qu'on ne parle des affaires d'état, et de réformer le gouvernement. » Il accuse les académiciens d'avoir les mains avides de jetons, et d'avoir même refusé leurs suffrages à des récipiendaires, parce qu'ils les jugeoient capables de diminuer leurs profits par leur assiduité. Ce qui fit le plus de tort à Furetière, ce fut le fiel qu'il se permit de distiller sur le paisible La Fontaine, son ami dans tous les temps. Il l'attaqua sur la différence du *bois en grume* et du *bois marmenteau*, qu'il lui reprocha de ne savoir pas distinguer, quoiqu'il eût été officier des eaux et forêts. Le fabuliste, sortant alors de son carac-

tère flegmatique, lui demanda, dans une épigramme si, lorsque certaines gens, l'objet de ses satires, avoient frappé sur son dos comme sur une enclume, c'étoit avec du bois en grume, ou du bois marmenteau? Furetière répondit à cette épigramme par celle-ci :

Dangereux inventeur de cent vilaines fables,
Sachez que, pour livrer de médisans assauts,
Si vous ne voulez pas que le coup porte à faux,
Il doit être fondé sur des faits véritables.
Çà, disons-nous tous deux nos vérités :
Il est des bois de plus d'une manière :
Je n'ai jamais senti celui que vous citez;
Notre ressemblance est entière,
Car vous ne sentez point celui que vous portez.

Malgré ses libelles contre les académiciens, Furetière chercha, dit-on, à se raccommoder avec eux avant sa mort, arrivée en 1688. Son *Dictionnaire* ne vit le jour que deux ans après, en 1690, 2 vol. in-fol., ou 3 vol. in-4°. Basnage de Beauval le retoucha, l'augmenta, et en publia une édition beaucoup meilleure que la première, en 1701, 3 vol. in-fol., réimprimée à Amsterdam, 1725, en 4 vol. in-fol. Ce Dictionnaire semble avoir donné naissance à celui de Trévoux, dont la dernière édition est de 1771, 8 vol. in-fol. C'est du moins l'étoffe sur laquelle les éditeurs ont mis leur immense broderie. Ils y ont tant ajouté qu'on ne reconnoît plus le travail du premier ouvrier. En voulant perfectionner le Dictionnaire de Furetière, ils l'ont trop enflé de faits historiques, d'étymologies incertaines, de dissertations inutiles. Il falloit se borner, comme cet académicien, à démêler avec ordre et avec clarté les différentes propriétés, les diverses significations des mots, les termes des arts. Furetière avoit assez bien rempli son objet dans la première édition, et son Dictionnaire passa dès-lors pour un répertoire utile. Berthelin a donné un Abrégé du Dictionnaire de Trévoux, en 3 vol. in-4°. Furetière avoit publié d'autres ouvrages. I. Cinq *Satires* en vers, in-12, dont l'une intitulée *Voyage de Mercure*, Paris, 1662, in-12, sans nom d'auteur; et des *Paraboles évangéliques*, aussi en vers, 1672, in-12 : les unes et les autres écrites froidement. II. *Roman bourgeois*, imprimé d'abord à Paris en 1666, puis à Amsterdam en 1704, in-12. Ce livre, dédié au bourreau, est une imitation du roman comique de Scarron; mais il n'a ni la gaieté, ni l'imagination de son modèle, et ne contient guère que de la satire personnelle. III. *Relation des troubles arrivés au royaume d'Eloquence*, Utrecht, 1703, in-12 : allégorie forcée. Le style de cet académicien, presque toujours foible en vers et dur en prose, n'acquéroit de force et un peu de finesse que par les méchancetés que lui inspiroit son humeur satirique. Après sa mort on publia un mauvais recueil intitulé *Furetierana*. On a encore de Furetière des *Fables* en vers imprimées à Paris en 1671, in-12. Il y en a cinquante de son invention, mais qui n'en sont pas plus agréables à lire. Parmi les épigrammes qu'on lui a attribuées, on a distingué celle-ci, qui a pour titre : *Au roi, pour un poëte campagnard qu'on vouloit mettre à la taille :*

Ce poëte n'a pas la maille;
Plaise, sire, à votre bonté,
Au lieu de le mettre à la taille,
De le mettre à la charité.

Furetière disoit que le premier auteur des dédicaces fut sans doute un mendiant. *Voy.* BENSERADE, n° II; BOYER, n° III; CHAPELAIN, n° II, *et* COTIN, n° I.

* FURGAULT (Nicolas), professeur de troisième au collége des Quatre-Nations à Paris, né en 1706, au diocèse de Châlons-sur-Marne, mort en Champagne dans un âge très-avancé, a donné plusieurs ouvrages,

dont les principaux sont, I. Nouvel *Abrégé de la Grammaire grecque*, in-8°, 1746. II. *Recueil d'antiquités grecques et romaines*, en forme de dictionnaire, 1768, réimprimé en 1787, in-8°. III. *Dictionnaire géographique, historique et mythologique portatif*, in-8°, 1777. IV. *Idiotismes de la langue grecque*, in-8°.

† FURGOLE (Jean-Baptiste), avocat au parlement de Toulouse, né en 1690 à Castel-Ferus dans le Bas-Armagnac, joignit à la science la plus profonde des lois de la jurisprudence française, des usages, des coutumes, la connoissance de cette partie de l'histoire qui est relative à la législation de tous les temps et de tous les pays. Le chancelier d'Aguesseau, qui l'estimoit beaucoup, l'encouragea à entreprendre un *Commentaire sur l'Ordonnance concernant les donations, du mois de février* 1731. Cet ouvrage, imprimé d'abord à Toulouse en un seul vol. in-4°, a été réimprimé en deux en 1761. Après l'avoir publié, il commença son *Traité des curés primitifs*, etc., un vol. in-4°, 1736. Il se rendit à Paris pour présenter lui-même son *Traité des testamens et autres dispositions de dernière volonté*, en 4 vol. in-4°, 1745 : tous les exemplaires se trouvèrent enlevés à mesure qu'ils parurent. Il se préparoit à faire imprimer son *Commentaire sur l'ordonnance des Substitutions*, lorsque le roi le nomma capitoul en 1745. Les occupations de cette charge l'empêchèrent de finir l'édition de cet ouvrage. Il travailla, en attendant, à son *Traité de la seigneurie féodale universelle, et du franc-aleu naturel*, qui a paru en même temps que son *Commentaire des substitutions*, in-12, 1767. Furgole mourut au mois de mai 1761. Ses *Œuvres complètes*, imprimées de 1775 à 1776, forment 8 volumes in-8°.

FURIES. *Voyez* EUMÉNIDES.

*FURIETTI (Joseph-Alexandre), cardinal, né d'une noble famille de Bergame en 1685, étudia à Milan et à Pavie, et fit de grands progrès dans la connoissance des lois. Il alla ensuite à Rome, où il montra, dans les divers emplois qu'il y remplit, autant de savoir que d'intégrité. Benoît XIV, qui connoissoit son mérite, ne voulut jamais l'élever à la pourpre, par ressentiment de quelques demêlés qu'ils avoient eus ensemble en 1750. Furietti seroit peut-être parvenu dans ce temps au cardinalat, s'il eût voulu donner ses deux superbes Centaures de marbre égyptien, qui avoient été trouvés, en 1736, parmi les ruines de l'ancienne ville d'Adrien dans Tivoli, et que le pape désiroit avoir pour les placer dans le musée Capitolin. Furietti ne voulut jamais s'en défaire, et il disoit, pour motiver son refus : « Je puis, si je veux, être honoré de la pourpre ; mais je connois la cour de Rome, et je ne veux pas être appelé le cardinal Centaure. » En 1758, Clément XIII, parvenu au pontificat, donna, l'année suivante, à Furetti le chapeau de cardinal ; il ne jouit pas longtemps des honneurs de la pourpre, car il mourut en 1764. Ce cardinal a recueilli et publié à Rome les ouvrages du célèbre Gasparino Barziza et de Guinifort son fils, avec la Vie du premier sous le titre de *Gasparini Barzizi Bergomatis, et Guiniforti ejus filii opera, quorum plura quæ ex mss. codicibus nunc in lucem eruta recensuit, ac edidit Joseph Alexander Furiettus Bergomas*, Romæ, 1723, in-4°. Il publia encore en 1752, à Bergame, toutes les poésies de Fontana sous ce titre : *M. Publii Fontana Bergomatis poëmata omnia, etc. nunc demùm aucta et illustrata in lucem prodeunt, etc.* Mais l'ouvrage qui

lui acquit le plus de réputation parmi les savans et les littérateurs, et qui sera toujours apprécié par les amateurs de l'antiquité, est celui *De Musivis, vel Pictoriæ mosaïcœ artis origine, progressu, etc., ad sanctissimum patrem Benedictum XIV*, Romæ, 1752, in-4°. Dans cet ouvrage rempli de notices et de recherches aussi curieuses qu'intéressantes, il parle d'un beau morceau de mosaïque où sont représentées quatre colombes qui folâtrent sur les bords d'un vase rond plein d'eau. Ce rare monument, qui fut déterré par ses soins en 1737, avec plusieurs autres aussi bien travaillés, dans les ruines de la ville d'Adrien, étoit, selon lui, l'ouvrage que le célèbre artiste Sosius avoit fait à Pergame, et dont Pline fait mention au chap. 25 du liv. 36. Ce superbe morceau, ainsi que les centaures, furent achetés 14000 écus romains, après la mort de Furietti, par le pape Clément XIII, pour le musée Capitolin.

FURINE (Mythol.), déesse des filous, étoit aussi déesse des sorts pour terminer les procès. Ses fêtes, appelées *Furinales*, *furinalia*, se célébroient le 25 de juillet.

I. FURIUS, esclave romain, ayant obtenu sa liberté, acheta un petit terrain, et le cultiva de manière qu'il devint le plus fertile du canton. Un tel succès lui attira la jalousie de ses voisins, qui l'accusèrent de magie devant le juge. Furius amena sa fille, jeune et vigoureuse paysanne, fit apporter ses instrumens de labour, qui étoient en fort bon état, fit venir ses bœufs gros et gras, et montrant tout cela aux juges : « Pères conscrits, voilà, dit-il, mes sortilèges. Que mes voisins soient sorciers comme moi, je ne leur en voudrai aucun mal. » Il fut absous d'une voix unanime.

† II. FURIUS-BIBACULUS, (Marcus), poëte latin de Crémone, vers l'an 103 avant J. C., écrivit des *Annales* en vers, dont Macrobe rapporte quelques fragmens. Suétone en fait aussi mention, en parlant de Valère Caton, dans le livre des illustres grammairiens. C'est de lui que parle Horace dans ce vers :

Furius hibernas canâ nive conspuit Alpes.

Ses ouvrages étoient au-dessous du médiocre.

* III. FURIUS (Frédéric), surnommé *Cœrolianus*, de Valence, fleurissoit dans le 16e siècle. Il publia à Louvain une *Rhétorique* dans laquelle il soutenoit qu'il falloit traduire l'Ecriture sainte en langue vulgaire. Elle fut imprimée en Allemagne. Charles-Quint le mit auprès de Philippe, son fils, en qualité d'historien. Furius mourut à Valladolid en 1592, âgé de plus de 60 ans. On a encore de lui un *Traité du conseiller*, dont il y a eu plusieurs traductions en latin.

* FURMÉRIUS *ou* FUMÉRIUS (Bernard), natif de Lenwaarde en Frise, a laissé une histoire de cette province, sous le titre d'*Annales Phrixici*. Les trois premiers livres parurent à Franeker en 1609, in-4°; les trois suivans à Leenwaarde en 1612; les trois derniers furent aussi publiés en cette ville après la mort de Furménius, en 1617, par Pierius Wieixemius. On a encore de Furmérius, *Pro antiquitate Frisiæ apologia adversùs U. Emmicem*, Franeker, 1613, in-4°, et des *Notes* sur la Chronique de Beka, publiées par Suffridres Petri, qui avoit été son maître.

* FURNEAUX (Philippe), savant théologien anglais non-conformiste, né en 1726, à Totnesre au comté de Devon, mort en 1788, prit le doc-

torat en théologie dans une des universités d'Ecosse. Il est auteur des *Lettres au juge Blackstone, sur son exposition de l'acte de tolérance*, et d'un *Essai sur la tolérance.*

FURSI *ou* FOURSY (saint), *Fursæus*, d'Irlande, vint en France, et bâtit à Lagni, vers l'an 644, un monastère dont il fut le premier abbé; il mourut à Mazeroëlles, près de Dourlans, le 16 janvier 650.

FURST (Walter), *Furstius*, Suisse, natif d'Altorff, dans le canton d'Uri, fut un des fondateurs de la liberté helvétique. Il se joignit, en 1307, à plusieurs de ses compatriotes, animés du désir de secouer le joug tyrannique d'Albert d'Autriche. Furst se distingua dans cette conjuration pour le bien public, et travailla, de concert avec ses illustres compagnons, à s'emparer de toutes les citadelles bâties pour les contenir. On les démolit, et ce fut le premier signal de la liberté. Il vivoit encore en 1317. *Voyez* MELCHTAL.

I. FURSTEMBERG (Guillaume de), issu d'une des plus illustres maisons d'Allemagne, grand-maître de l'ordre de Livonie ou des Porte-Glaives, défendit cette province contre les armes des Moscovites; mais il fut moins heureux en 1560. On le fit prisonnier, et on l'emmena en Moscovie, où il mourut.

† II. FURSTEMBERG (Ferdinand de), évêque de Paderborn, puis de Munster, né à Bilstein en 1626, fut le père de son peuple, et le Mécène des hommes de lettres. On lui est redevable de plusieurs monumens de l'antiquité, qui étoient dans son diocèse de Paderborn. Il les fit renouveler à grands frais, les embellit de plusieurs inscriptions, et en publia de savantes descriptions dans ses *Monumenta Paderbornensia*, Amsterdam, 1672, in-4°; collection utile et curieuse, réimprimée à Francfort et à Leipsick en 1713, in-4°. On lui doit encore des *Poésies latines*, imprimées au Louvre en 1684, in-fol., et dignes de cet honneur par la pureté du style et la noblesse des pensées. L'auteur, mort le 6 juin de l'année précédente, 1683, ne vit point cette magnifique édition.

III. FURSTEMBERG (François EGON, prince de), fils d'Egon, comte de Furstemberg, né en 1626, fut grand-doyen et grand-prévôt de Cologne, et l'un des principaux ministres de l'électeur de cette ville. Ayant été élu évêque de Strasbourg en 1665, il conçut le dessein d'y voir rétablir la religion catholique, et s'attacha à la France, qui s'empara de cette ville en 1681. Furstemberg mourut à Cologne le 1er avril de la même année.

IV. FURSTEMBERG (Guillaume EGON, prince de), frère du précédent, lui succéda dans son évêché. Il s'attacha aussi à la France, devint cardinal et abbé de Saint-Germain-des-Prés à Paris, où il mourut le 10 avril 1704, dans sa 75e année.

* FURSTENAU (Jean-Herman), médecin, né à Herforden en Westphalie en 1688, pratiqua son art avec beaucoup de succès dans sa patrie, et fut placé ensuite dans l'université de Rintlen, où il mourut le 7 avril 1756, à l'âge de 68 ans. On a de lui un ouvrage in-8° qui parut à Hall, à Amsterdam, à Francfort-sur-le-Mein, à Rintlen et à Leipsick, sous le titre de *Desiderata medica*. Il est encore auteur des ouvrages suivans, I. *De fatis medicorum, oratio inauguralis*, Rintelii, 1720, in-4°. II. *De Morbis jurisconsultorum epistola*, Francofurti, 1721, in-8°. III. *De dysen-*

teria albâ in puerperâ dissertatio, Rintelii, 1723, in-4°.

† FUSCH *ou* FUSCHIUS (Léonard), appelé l'*Eginète* d'Allemagne, né à Wembdingen en Bavière, l'an 1501, professa et exerça la médecine avec beaucoup de réputation à Munich, à Ingolstadt, et ailleurs. L'empereur Charles-Quint l'anoblit; et Cosme, duc de Toscane, lui offrit 600 écus d'appointemens pour l'attirer dans ses états. Il s'attacha sur-tout à la botanique, la partie la plus essentielle peut-être de la médecine. Son exemple et ses leçons la firent renaître en Allemagne, et excitèrent l'émulation en France et en Italie. Parmi le grand nombre d'ouvrages qu'on a de lui, on ne citera que son *Historia stirpium*, le meilleur de tous, à Bâle, 1542, in-fol. Les figures qui enrichissent cette édition la font très-rechercher. Il a aussi traduit en latin quelques traités de Galien, qu'il a accompagnés de notes et de remarques sur les endroits les plus difficiles : savoir, *De inæquali temperie*, *de differentiis et causis morborum*, *symptomatumque*, *libri VI*; *de Judiciis*, *libri III*; *de Curatione per sanguinis missionem*; *de Temperamentis*, *libri III*; *de Laborantium locorum notitiâ*. Il a encore mis en latin et enrichi de notes le *Traité des médicamens* de Nicolas Mirepse d'Alexandrie. Il mourut en 1566, à Tubinge. Le satirique Scaliger dit « que Fuschius n'est qu'un collecteur des ouvrages des autres, et que son Histoire des plantes est l'ouvrage d'un enfant. »

† FUSCHIUS (Renacle), natif de Limbourg, docteur en médecine, et mort chanoine de Liége en 1587, s'acquit une grande réputation dans le 16 siècle. On a de lui, I. une *Histoire des Plantes*, Anvers, 1544. II. les *Vies des Médecins*, Paris, 1542. III. et différens *Traités* rapportés par Valère André, dans sa Bibliothèque des écrivains des Pays-Bas.

* I. FUSCONI (Pierre-Paul), de Gênes, qui vivoit dans le 17ᵉ siècle, a laissé, entre autres ouvrages, les suivans, *Del ber caldo e freddo*; *Trattato sopra la quadripartita di Tolomeo*; *Trattato de' venti*; *Cento discorsi sopra l'etica d'Aristotile*, etc.

* II. FUSCONI (Augustin), de Gênes, de la congrégation des chanoines réguliers de Saint-Jean-de-Latran, et fils du précédent, florissoit dans le 17ᵉ siècle. On a de lui, *Poësie*; *Discorsi academici*; *Il tempio d'Esculapio*; *Novelle amorose*; *I fiori etici*, *politici*, *economici*; *I sali cortegianeschi*, etc.

* FUSCUS (Pallade), dit *le Noir*, de Padoue, vivoit dans le 15ᵉ siècle, vers l'an 1470. Il a laissé des *Commentaires* sur Catulle, un *Traité des îles*, une *Relation de la guerre des Turcs*, et d'autres ouvrages qu'il composa en partie à Capo d'Istria, ville d'Istrie, où il étoit professeur, et où il mourut d'apoplexie.

FUSELIER. *Voyez* FUZELIER.

FUSI (Antoine), docteur de Sorbonne, et curé de Saint-Barthélemi, et de Saint-Leu son annexe, fut privé de ses bénéfices par sentence de l'officialité, rendue sur des accusations de magie et d'incontinence. La sentence ayant été confirmée par la primatie, il se retira à Genève en 1619, s'y maria, et y mourut. Il avoit donné, sous le nom de *Juvain Solonicque*, une satire contre Vivian, maître des comptes, marguillier de Saint-Leu, intitulée *Le Mastigophore*, 1609, in-8°; et depuis sa retraite à Genève, il y donna le *Franc archer de la véritable Eglise*, 1619, in-8°. Il eut un fils qui se fit mahométan à Constantinople, afin

de décliner la juridiction de l'ambassadeur de France, qui devoit le juger pour un crime qu'il avoit commis.

FUSTH *ou* Faust (Jean), originaire d'Aschaffenbourg en Allemagne, établi orfévre à Mayence, est un des trois artistes qu'on associe ordinairement, pour l'invention de l'imprimerie, à Guttemberg et Schœffer. Il n'est cependant pas bien certain qu'il ait eu part à la découverte, autrement qu'en fournissant des fonds à Guttemberg, qui en avoit déjà fait les premiers essais à Strasbourg, avec des caractères sculptés et mobiles, avant que de venir à Mayence. A l'égard de Schœffer, qui étoit écrivain de profession, et qui devint depuis gendre de Faust, on ne peut lui disputer la gloire d'avoir imaginé les poinçons et les matrices, à l'aide desquels cet art admirable fut porté à sa perfection. Le premier fruit de ce nouveau procédé, qui constitue l'origine du véritable art typographique, fut le *Durandi rationale divinorum officiorum*, que Faust et Schœffer publièrent en 1459, et qui fut suivi, l'année d'après, du *Catholicon Joannis Januensis*. (*V.* Balbi, n° I.) Parut ensuite la *Bible* de 1462, si recherchée des amateurs de raretés typographiques. Ces trois ouvrages avoient été précédés de deux éditions du *Psautier* par les mêmes artistes; la première en 1457, et la seconde en 1459, mais exécutées l'une et l'autre avec des caractères de bois sculptés, et par un mécanisme qui leur étoit commun avec Guttemberg. Ces deux éditions du Psautier, si excessivement rares, sont des chefs-d'œuvre de typographie qui étonnent les gens de l'art, tant par la hardiesse, la propreté et la précision avec laquelle l'industrieux Schœffer en a taillé les caractères, qui imitent la plus belle écriture du temps, que par la beauté et l'élégance des lettres initiales, imprimées par rentrées de trois couleurs, bleu, rouge et pourpre, à la manière des camaïeux, et par la justesse et la netteté de l'impression. On connoît cependant des livres qu'on juge plus anciens que ceux dont nous venons de parler, quoique la date ni le nom du lieu et de l'imprimeur n'y soient pas marqués. Tels sont, I. Une *Bible* de la bibliothèque Mazarine, en 2 vol. in-fol. II. Le *Speculum vitæ humanæ*, en 58 planches. III. Une *Histoire de l'ancien et du nouveau Testament*, représentée en 40 figures gravées en bois, avec des sentences et des explications latines, sculptées sur les mêmes planches. IV. L'*Histoire de saint Jean l'évangéliste*, de même en 48 planches V. *Ars moriendi*, en 24 planches, imprimées seulement d'un côté. Chaque page est composée d'une estampe en bois, qui représente un exemple des misères de la vie humaine, avec quelques explications gravées sur la même planche; les feuillets sont collés ensemble deux à deux; ce livre a été vendu mille francs, à la vente du cabinet de Mariette, en 1775. Ces trois derniers livres, qui sont tous in-fol., précèdent sûrement l'impression en caractères mobiles, et peuvent remonter jusqu'en 1440. La Bible doit avoir été imprimée entre 1450 et 1455. On a écrit et répété bien des fois que Faust étant venu à Paris pour y vendre une partie de son édition de la *Bible* de 1462, et en ayant vendu les exemplaires à vil prix, en comparaison de ce qu'on payoit alors les Bibles manuscrites, et à des prix fort différens, avoit été poursuivi en justice par les acheteurs, qui se plaignoient de les avoir surpayés; que même accusé de magie à cause de la parfaite ressemblance qu'on avoit remarquée entre les caractères, il avoit été obligé de s'enfuir. Il peut se faire que Faust ait vendu à Paris, comme

manuscrits, des exemplaires de cette Bible, ou de celle de la bibliothèque Mazarine. (*Voy*. l'article GUTTEMBERG.) Qu'il les ait vendus à différens prix; que quelques acheteurs se soient plaints d'avoir suracheté; mais quant à l'accusation de magie, c'est une vieille fable qui ne mérite aucune croyance. (*Voy*. DURRIUS.) Quoi qu'il en soit, on ne peut douter que Faust ne soit revenu depuis cette époque à Paris. Il y étoit en 1466, et la preuve en résulte d'un exemplaire des *Offices de Cicéron*, publiés cette année par le même Faust et Schœffer son gendre, existant dans la bibliothèque publique de Genève, à la fin duquel le premier possesseur de ce livre a noté de sa main « qu'il lui a été donné par Jean Faust, à Paris, au mois de juillet 1466. » On peut croire que Faust mourut de la peste, qui, cette même année, enleva 40,000 habitans à la capitale pendant les mois d'août et de septembre, et d'autant mieux qu'on ne trouve plus que le nom de Schœffer seul dans les souscriptions des livres imprimés postérieurement à Mayence.

FUZELIER (Louis), né à Paris en 1672, cultiva les lettres dès son enfance. Il fut rédacteur du *Mercure*, conjointement avec La Bruère, depuis le mois de novembre 1744, jusqu'à sa mort, arrivée le 19 septembre 1752. Cet auteur travailla pour tous nos théâtres. I. Celui de l'Opéra a eu de lui, depuis 1713, Les *Amours déguisés*; *Arion*; le *Ballet des Ages*; les *Fêtes Grecques et Romaines*; les *Amours des Dieux*; les *Amours des Déesses*; les *Indes galantes*; l'*Ecole des amans*; le *Carnaval du Parnasse*; les *Amours de Tempé*; *Phaétuse*; acte de ballet; *Jupiter et Europe*, exécuté aux petits appartemens de Versailles; et les *Romans*, opéra en trois actes, mis en musique dans ces derniers temps par Cambini. II. Les pièces jouées au théâtre français, sont, *Cornélie*, avec le président *Hesnault*; *Momus Fabuliste*; les *Amusemens de l'Automne*. III. Celles qu'il a données au théâtre italien sont en plus grand nombre, L'*Amour maître de langues*; le *Mai*; la *Méridienne*; la *Mode*; le *Faucon*; *Mélusine*; le *Vieux Monde*; les *Noces de Gamache*. IV. Enfin, il avoit fait, seul, ou en société, beaucoup de pièces pour l'opéra-comique, et le jeu des marionnettes, depuis 1701. Les principales de ces pièces sont, *Arlequin grand-Visir*; la *Matrone d'Ephèse*; *Arlequin défenseur d'Homère*; le *Réveillon des Dieux*, etc. « Fuzelier, dit La Harpe, est bien le plus froid et le plus plat rimeur, le bel esprit le plus glaçant et le plus glacé qui ait fait chanter à l'opéra des fariboles dialoguées. » Ce jugement est trop sévère; on peut citer plusieurs vers de Fuzelier qui ne sont pas sans mérite; entre autres ceux-ci de sa cantate de *Protée*.

Pourquoi voulons-nous apprendre
La loi du sombre avenir?
Nous devons toujours l'attendre,
Sans jamais la prévenir.
D'une aimable inquiétude
Ne perdons point la douceur :
C'est souvent l'incertitude
Qui fait le prix du bonheur.

Nous ajouterons qu'il a paru depuis Fuzelier des écrivains plus médiocres encore, et qui, comme lui, profitant des circonstances, ont eu des succès éphémères, sur-tout dans la disette des talens, et dans des momens où le public, las des anciennes pièces, en demandoit de nouvelles.

*I. FYOT DE LA MARCHE (François), baron de Montpont, né à Dijon le 1er décembre 1669, reçu conseiller au parlement de Paris le 12 juillet 1690, a com-

posé quelques ouvrages dont les principaux sont, I. *Qualités nécessaires au juge*, Paris, 1700, 1 volume in-12. II. *Tableau de l'ancien sénat romain*, Paris, 1713, 1 vol. in-12. III. *L'éloge et les devoirs de la profession d'avocat*, imprimé en 1713, 1 vol. in-12, à Paris, où ce magistrat mourut le 4 juillet 1716.

*II. FYOT DE LA MARCHE (Claude), comte de Bosjam, ecclésiastique français, né à Dijon en 1633, mort dans la même ville en 1721. Louis XV le fit conseiller d'état et prieur de Notre-Dame. On a de lui une *Histoire de l'abbaye de Saint-Étienne*, in-fol. et quelques livres de piété.

* FYROUKH-ZAD (Jémal-eddyne), fils de Mas'oùd-le-Gasnéry, et frère du célèbre Togrol-Bey, ou, selon quelques auteurs, de l'empereur Raschyd, monta sur le trône de Gazneh l'an 444 de l'hégire, 1052 de l'ère vulgaire, et régna six ans. A peine avoit-il pris les rênes de l'état, que son pays fut envahi par une armée de Turcomans-Seljoukys, sous le commandement immédiat de Davoud leur prince; mais Noustéjy, les ayant vaincus dans une bataille sanglante, en délivra l'empire. Il battit encore peu après une autre armée de Seljoukys, qui s'étoit jetée sur le Khorassan, fit prisonnier le général et la majeure partie des officiers. Ainsi Fyroukh-Zad dut à l'habileté de Noustéjy et à la valeur de ses troupes quelques années de repos et de paix. Mais l'an 450-1058, Davoud, que les triomphes de son ennemi n'avoient point découragé, assembla des forces considérables, qu'il envoya, sous le commandement d'Arsilla son fils, attaquer les généraux du sultan de Gazneh. Cette fois la victoire se déclara pour les Seljoukys. Fyroukh-Zad après cette défaite revint dans sa capitale, où il mourut au bout de quelque temps. C'étoit un prince brave et déterminé, moins magnifique que bon, humain, juste, qui possédoit les qualités des grands rois, et qui cependant ne fit rien par lui-même. Il avoit tiré Noustéjy du néant pour le faire son premier ministre; cet homme, que son mérite rendoit bien digne de ce poste éclatant, gouvernoit sous le nom du monarque, commandoit ses armées, et gagnoit des batailles auxquelles le sultan ne prenoit part qu'en payant de sa personne, et en donnant du cœur aux moins braves par l'exemple d'une intrépidité à toute épreuve. Pressé dans une action par un gros de troupes ennemies, avec une poignée de monde autour de lui, il fait jurer aux siens de combattre jusqu'à la mort, et, après des prodiges de valeur, il échappe lui troisième aux coups des assaillans, dont aucun n'ose le poursuivre. Une autre fois ses esclaves ayant conjuré contre sa vie entrèrent armés dans le bain, et tombèrent sur lui pour le frapper; mais avant qu'aucun d'eux eût levé le bras, Fyroukh-Zad s'étoit saisi de l'épée du plus proche, qu'il jeta mort à ses pieds, et soutint leur attaque avec tant de présence d'esprit, d'adresse et de courage, qu'il en avoit déjà renversé plusieurs sans être atteint, lorsque ses gardes accoururent au bruit. Il fit un acte de générosité inouïe chez les princes orientaux. Au retour de sa dernière campagne, il renvoya sans rançon, à Davoud, le général et les officiers, et tous les soldats seljoukys qu'il avoit faits prisonniers dans les guerres précédentes. Un procédé si noble toucha Davoud, qui ne crut pas pouvoir mieux le reconnoître qu'en lui renvoyant aussi ses prisonniers gratuitement.

* I. FYROUZ Ier, roi de Perse,

de la 3e race dite des *Aschkânyens*, fils de Béläsch Ier, monta sur le trône après la mort de son père, et régna 19 ans. Si l'on manque de renseignemens sur les faits historiques des premiers temps de la Perse, les écrivains orientaux s'en sont dédommagés par les fables plus ou moins absurdes dont ils ont rempli cette lacune. Voici quelques-unes de celles qu'ils ont débitées sur Fyrouz Ier : s'étant égaré un jour à la chasse, il entra dans une caverne obscure, où ces mots brilloient en lettres de feu par-tout où il portoit sa vue : *Fyrouz, sois juste et tu seras heureux*. Dès ce moment il se consacra à la justice, et jouit d'une félicité sans nuages. Une autre fois étant encore à la chasse, il entra pareillement dans un antre où il trouva une inscription portant que Férydoun avoit déposé un grand trésor en ce lieu. On y fouilla par ses ordres, et il distribua à tout son monde l'amas de richesses qui fut déterré. Un autre fait curieux, mais qui appartient moins au règne de Fyrouz Ier qu'à celui de son père Bélasch, c'est la métamorphose en singes, de neuf juifs qui avoient transgressé la loi mosaïque. Heureusement pour les fils d'Israël que ces métamorphoses ne se font point de nos jours.

* II. FYROUZ II, fils du précédent, ne monta sur le trône que 14 ans après la mort de son père, et succéda à son oncle Narsy, dont nous avons fait Narsès. Jamais fils n'a moins ressemblé à son père : il avoit tous les défauts que Fyrouz Ier ne connoissoit point, et pas une des vertus qu'on lui prête. Aucun événement célèbre n'immortalisa son règne, mais une foule de désordres l'ont caractérisé. Renversé du trône qu'il occupoit si mal par une conjuration des grands de l'état, il perdit la vie avec la couronne après un règne de 17 ans. Béläsch II, son fils, fut mis à sa place par les conjurés.

* III. FYROUZ III, 16e roi de la famille des Sassanides, où mieux Sâssâny, 4e race des souverains de la Perse avant l'Islamisme, monta sur le trône après avoir vaincu, pris et fait périr son frère Hormouz. Il attaqua plusieurs années après Khoschnéouaz, son voisin, qui l'avoit aidé puissamment dans son usurpation ; mais il fut pris par stratagème et n'obtint sa liberté qu'en jurant de ne point troubler à l'avenir la paix des états de Khoschnéouaz. Cependant il est à peine de retour en Perse, qu'il assemble une nouvelle armée plus formidable que la première, et rentre pour venger sa défaite dans le royaume de son généreux ennemi. Khoschnéouaz, trop foible pour lutter, appela encore l'adresse à son secours. Les armées étant en présence il fit creuser, en une nuit, d'énormes fosses qu'on recouvrit de paille, et au point du jour il exécuta une retraite précipitée. Les Persans, trompés par cette fuite apparente, se mirent à le poursuivre et se précipitèrent dans la fatale embuscade. L'élite de leur armée, une grande partie des gens de la cour et Fyrouz lui-même y périrent misérablement. Ce monarque, monté sur le trône vers l'an 347 de J. C., régna 27 ou 30 ans. Ingrat, perfide, violent, il vérifia, par une série non interrompue de crimes et de vexations, les justes craintes que son premier forfait avoit inspirées aux Persans.

* IV. FYROUZ Ier passa du gouvernement de Lahore au trône de Delhy, à la mort d'Altemch, son frère aîné, dont il déposséda les enfans l'an 633 de l'hégire, 1235 de l'ère chrétienne. Jusque-là aucun vice affiché, aucun forfait connu n'avoit souillé son nom. Mais pénétré, en prenant la couronne, de ce principe horrible de l'Orient que

tout est permis aux rois, il rompit aussitôt la bride à ses passions, et, pour s'abandonner plus librement à tous les excès de l'ivresse et de la débauche la plus effrénée, il abandonna les rênes de l'empire aux mains de sa mère, esclave turke, femme violente, vindicative, sanguinaire, un monstre qui ne rachetoit sa perversité par aucun mérite éclatant. Le premier acte de sa puissance fut le massacre des femmes d'Altemch et la mort de son plus jeune fils. Chaque jour vit de nouveaux crimes; mais à peine quelques mois s'étoient écoulés que la révolte éclata sur tous les points. Les premiers seigneurs de l'empire se liguent contre Fyrouz et contre sa barbare mère. Celui-ci marche pour les châtier; mais ses principaux officiers et une grande partie de ses troupes l'abandonnent. En même temps Rézyah, fille aînée d'Altemch, est proclamée sultane dans Délhy. Le monarque rétrograde sur sa capitale. Rézyah accourt à sa rencontre. Les deux armées sont en présence; on est près d'en venir aux mains lorsque Fyrouz est livré par le peu de soldats qui lui restent. Cet événement arrivé à Kelgory le 18 du mois de reby'-l-aouel 334, mit fin au règne du fils et de la mère, qui avoit duré 6 mois et 28 jours. Ils finirent peu après l'un et l'autre leur abominable existence dans le fond d'un cachot, châtiment trop doux pour une femme insatiable de sang, et pour un souverain responsable des crimes commis en son nom.

* V. FYROUZ II (Jélâl-ed-dyne), gouverneur de Sammâna, ayant fait assassiner le sultan Balyne son maître, monta sur le trône, âgé de 70 ans, en 687 de l'hégire, et de notre ère 1288. Quelques mois après, il fit périr aussi le fils de Balyne : ce fut son dernier crime. Jamais on ne vit de révolution ni plus extraordinaire ni plus subite que celle qui s'opéra dans la conduite du nouveau sultan. Il passa d'une cruauté extrême à l'excès de la bonté, soit que le grand âge en fût cause, soit qu'une politique adroite lui eût dévoilé ses véritables intérêts. En effet, sa douceur, la sagesse de son gouvernement, la justice de ses décrets lui gagnèrent l'amour du peuple. On oublia l'usurpateur pour ne voir que le bon roi. Les grands seuls, pour qui le bonheur public n'est rien au prix de leurs intérêts, troublèrent la tranquillité de son règne par des conspirations ou des révoltes fréquentes. Fyrouz avoit toujours eu le bonheur d'échapper aux unes et de triompher des autres. Ses voisins, vaincus autant de fois qu'ils avoient osé l'attaquer, respectoient sa puissance. Ses peuples étoient heureux, lorsqu'il fut lâchement assassiné par Allah, son neveu par le sang, mais son fils par l'amitié qu'il lui portoit et par les soins qu'il avoit pris de son enfance. Son règne de 7 ans et quelques mois finit l'an de l'hégire 695. Voici quelques traits propres à caractériser la conduite de Fyrouz comme monarque. Tchydjou, neveu de Balyne et nabab de Kurreh, s'étoit confédéré contre lui avec les rajas de son voisinage; ils furent vaincus et pris. Fyrouz les fait venir en sa présence. Ils s'attendoient à recevoir une sentence de mort; mais le vainqueur leur récite ce vers persan : « Il est aisé de rendre le mal pour le mal; mais il n'y a de grand que de payer le mal par le bien. » Il les renvoie absous en assignant à Tchydjou le Moultan pour sa résidence avec une forte pension. Cependant les Omrahs Tcheldjys, nobles de la même tribu que Fyrouz, sollicitoient vivement la mort ou au moins l'aveuglement de Tchydjou. Ils n'obtinrent que cette réponse : « Mes amis, je suis vieux, je veux achever mes jours sans répandre de sang. » Ces grands, furieux de ne point obtenir ce qu'ils avoient deman-

dé, conspirèrent contre le sultan; ils furent découverts, pris et amenés devant lui; aucune garde ne l'environnoit, aucun homme de la cour n'étoit présent. Il leur reprocha leur forfait, et jetant tout à coup son épée nue au milieu d'eux: « Que celui qui veut mon sang, s'écria-t-il, ramasse ce fer et qu'il m'en frappe. » A ces mots ils se précipitent tous la face contre terre, obtiennent leur grace, et le monarque leur présente à boire lui-même en signe d'amitié. L'an 691 il aima mieux lever le siége d'une forteresse où des rebelles s'étoient réfugiés que de la prendre d'assaut, « parce que ce triomphe coûteroit la vie à trop de monde. » Peu après ayant vaincu en bataille rangée les Mogols qui avoient fait une irruption dans son empire, il leur offrit la paix à condition seulement de s'en retourner chez eux. Tant de magnanimité seroit hors de la portée des éloges si elle n'avoit point encouragé les grands à la révolte et aux conjurations par l'assurance de l'impunité, et que, mieux entendue, elle n'eût point été jusqu'à soustraire au glaive de la loi, le meurtre, le vol, et une foule de crimes obscurs qui, faute de châtiment, désolèrent l'empire sous le règne de ce sultan.

* VI. FYROUZ III monta ou feignit de monter malgré lui sur le trône après la mort de Mohammed II, qui l'avoit désigné pour son successeur, et fut proclamé par les Omrahs l'an 752 de l'hégire, 1351 de J. C. Il battit les Mogols peu de temps après et les chassa de l'empire. Son règne fut troublé, comme celui de Firouz II, par de nombreuses séditions dont il triomphoit incessamment, et illustré par de grandes victoires sur ses voisins ambitieux; mais il traita ceux-ci avec moins de ménagement, ceux-là avec plus de rigueur. Il étoit grand guerrier, bon roi, juste, libéral, heureux, si trop de sévérité n'avoit point terni quelquefois ses plus belles qualités. Il aimoit les arts, protégeoit les lettrés. Il fit construire, pour l'ornement ou pour l'utilité du pays qu'il gouvernoit, une multitude de monumens dont on ne verra point la nomenclature suivante sans quelque incrédulité. Cinquante grandes écluses, quarante mosquées, trente colléges, vingt caravansérais, cent palais, cinq hôpitaux, cent tombeaux, dix bains, dix pyramides, cent cinquante puits, cent ponts, des jardins de plaisance sans nombre et la ville de Fyrouzabad près de Délhy. Fyrouz, accablé d'ans et d'infirmités, abdiqua en faveur de son fils et acheva paisiblement sa carrière en 790 (1398), à 90 ans, dont il en avoit régné 38. On rapporte que, peu après son abdication, une révolte ayant éclaté contre son fils, on en étoit aux mains dans Délhy, lorsque des esclaves l'apportèrent au milieu des combattans; à la vue de leur ancien monarque, les séditieux jetèrent leurs armes et abandonnèrent la mauvaise cause, pour se rallier autour du trône de son fils. Exemple frappant du respect qu'inspire un grand homme!

* FYROUZABADY (Imâm-Mejjed-ed-dyne-Mohammed-ben-Yacoûb), célèbre lexique oriental, étoit de la ville de Fyrouzabad en Perse, où il naquit l'an 729 de l'hégire, 1328 de J. C. Un goût prononcé pour les lettres l'engagea de bonne heure à s'y consacrer entièrement, et un *Recueil de facéties*, l'*Histoire de la Mekke*, l'*Histoire de Merou*, et son livre de l'*Art d'être heureux*, lui ouvrirent un accès auprès de plusieurs grands princes de l'Asie, qui l'enrichirent de leurs largesses, entre autres le trop célèbre Tymour-Link (Tamerlan), dont il reçut

près de 5000 sequins. Mais l'ouvrage qui contribua sur-tout à sa fortune, et le seul qui lui ait valu l'immortalité, c'est le *Dictionnaire arabe*, qu'il compila sous ce titre : *El-camous el-Mouhhyt oua-'l-cabous, el-ouâssyth* (*L'océan qui environne et le modèle parfait.*) Cet ouvrage, qui a été d'un grand secours pour Golius dans la composition de son *Dictionnaire arabe-latin*, jouit également de l'estime des Orientaux instruits et des savans orientalistes d'Europe. On le trouve manuscrit dans la bibliothèque impériale, dans celles de l'Escurial, de Leyde, d'Oxford, et autres. C'est, dit-on, l'abrégé d'un dictionnaire en 60 ou même 65 vol. in-fol. Mais rien n'est moins prouvé que l'existence de ce volumineux fatras. Firouzabady termina sa longue et glorieuse carrière dans la ville de Zébyd, voisine de la Mekke, l'an de l'hégire 817, au mois de chaouâl-octobre 1414.

* I. FYT (Jean), né en 1635, un des meilleurs peintres d'Anvers dans son genre, représentoit avec la dernière perfection les animaux morts ou vivans, les fleurs, les fruits, toutes sortes de vases et de bas-reliefs en pierre ou en marbre. Son dessin est exact et correct, sa couleur fière et vraie, et sa touche tantôt légère et tantôt hardie est pleine de feu. La fraîcheur, le velouté des fruits et des fleurs, les plumes, les poils des animaux sont d'une vérité à faire illusion. On voit de lui dans la galerie de Vienne trois *Tableaux de gibier et de volaille*, et un autre représentant un *Repos de Diane, pendant lequel des nymphes apportent du gibier à la déesse;* dans celle de Dresde, un tableau où il a peint deux *Perdrix* et un *Chien*, et au Musée Napoléon, deux *Tableaux de gibier mort.*

II. FYT. *Voyez* FAYT.

GAAL. GABA.

I. GAAL, fils d'Obed, alla à Sichem, dans le dessein de défendre et d'affranchir les habitans de cette ville de l'opression et de la tyrannie d'Abimelech ; mais il se vit indignement trahi par un certain Zébul, qui, par les avis qu'il donna à Abimelech, fut cause que Gaal fut battu, mis en fuite, et ses troupes taillées en pièces. Gaal étant rentré dans Sichem, Zébul l'en chassa avec ses gens.

* II. GAAL (Bernard), né à Harlem vers 1650, élève de Wouwermans, comme son maître peignit des batailles, des paysages et des chevaux. Ses ouvrages eurent beaucoup de vogue à cause de la beauté de leur coloris, de la correction du dessin, et sur-tout parce qu'ils imitoient souvent, à s'y tromper, ceux du célèbre Wouwermans.

GABALIS. *Voyez* VILLARS, nº IV.

GABATO (Sébastien), surnommé *le Nocher* (Nauclerus), à cause de son habileté dans la navigation, étoit natif de Venise; il quitta sa patrie, et s'établit à Bristol en Angleterre. Le premier il tenta de suivre une route diffé-

rente de celle que Christophe Colomb tenoit pour aller à l'Amérique. Colomb faisoit toujours voile vers les Canaries, de là vers les Açores, et arrivoit en Amérique par le sud-ouest. Gabato, au contraire, crut qu'on arriveroit plus tôt et avec moins de peine, si l'on faisoit voile toujours vers le nord-ouest; et ne se trompa point. Henri VII lui donna, en 1496, trois vaisseaux marchands, avec lesquels il découvrit la terre de Labrador. On peut voir, sur ce célèbre navigateur, la Vie de Henri VII, par le chancelier Bacon.

GABBARA, géant de neuf pieds huit pouces de haut, dont Pline fait mention. On le mena d'Arabie à Rome, du temps de l'empereur Claude.

* GABBIANI (Antoine-Dominique), peintre d'histoire, né à Florence en 1652, élève de Vincent Daudini et de Ciro-Ferri, se distingua par une bonne couleur, une belle composition. Il peignoit également l'histoire, le paysage, l'architecture et les animaux. Le grand-duc de Toscane, Ferdinand, le chargea de peindre dans un de ses palais un plafond qui étoit entremêlé de bas-reliefs et de peintures à fresque. Gabbiani y représenta au milieu *Apollon*, et la *Chute des géans* avec plusieurs *Médaillons* à l'entour. Il peignit dans le même genre la voûte de l'église des pères d'Amalena, et termina la coupole de Sainte-Magdelaine des religieux de Cîteaux. Ce dernier ouvrage mit le comble à sa réputation. Cet habile artiste termina malheureusement sa carrière en 1726, en tombant d'un échafaud où il travailloit. On voit de lui dans la galerie de Dresde un tableau bien colorié et d'une composition savante, représentant *Jésus chez Simon le pharisien*.

* GABBURI (François-Marie), peintre excellent et en même temps littérateur, né à Florence, où il fut chef de l'académie de la Crusca en 1717, mourut en 1742, et laissa manuscrit, outre deux *Dissertations* pour la défense de Michel-Ange Buonarotti, quelques *Poésies*, et un *Abbecedario de pittori*, ouvrage vaste et d'un grand travail.

* GABELCHOVER (Wolfgang), médecin de la cour de Wurtemberg, a traduit deux ouvrages d'André Baccius de l'italien en latin. Le premier, qui est un traité *De alce et cornu monocerotis*, fut imprimé à Stuttgard en 1598, in-8°; le second parut à Francfort en 1603 et en 1648, in-8°, sous le titre d'*Expositio latina ex italico, cum annotationibus et observationibus Andreæ Baccii de gemmis et lapidibus pretiosis*. On doit encore à ce médecin un *Recueil d'observations médicinales*. Il publia les quatre premières *Centuries* à Tubinge en 1611 et en 1612, in-8°. La 5ᵉ et la 6ᵉ ont été données par Brunnius en 1627.

GABETS. *Voyez* DESGABETS.

GABIÉNUS, soldat de la flotte d'Auguste, étant tombé entre les mains de Sexte Pompée, fils du grand Pompée, fut laissé pour mort sur le rivage, où il demeura tout le jour. Sur le soir, il demanda à voir Pompée, ou quelqu'un de ses amis. Plusieurs le vinrent trouver de sa part. Il leur dit « qu'il avoit été renvoyé des enfers pour annoncer que sa cause étoit favorisée des dieux infernaux; qu'il en devoit espérer un bon succès, et que, pour assurance de ce qu'il disoit, il expireroit en leur présence, après avoir exécuté l'ordre qu'il avoit reçu. » Il rendit en effet le dernier soupir; mais l'événement de cette guerre ne répondit pas à sa prédiction. Le jeune Pompée fut défait deux ans

après, et perdit même la vie par ordre de Marc-Antoine, l'an 35 avant Jésus-Christ.

GABINIEN, célèbre rhéteur, enseigna avec beaucoup de réputation la rhétorique dans les Gaules pendant environ vingt ans, sous l'empire de Vespasien. C'étoit, selon saint Jérôme, un torrent d'éloquence. Ce père renvoie au Recueil des discours de Gabinien ceux qui aiment la délicatesse et l'élégance du style.

GABINIUS (Aulus), consul romain 58 ans avant J. C., ayant obtenu le gouvernement de la Syrie et de la Judée, par les intrigues du tribun Clodius, réduisit Alexandre, fils d'Aristobule, roi de Judée, à demander la paix, rétablit Hircan dans la dignité de grand-pontife, et rendit la tranquillité à la Judée. Il tourna ensuite ses armes contre les Parthes; mais Ptolomée-Auletès lui ayant offert mille talens pour être rétabli sur le trône d'Egypte, il marcha vers ce royaume. La cupidité étoit l'ame de toutes ses entreprises. Il prolongea la guerre autant qu'il put; Archélaüs, ennemi de Ptolomée, payoit chèrement ces retardemens. Archelaüs ayant été tué dans un combat, Gabinius mit son rival en possession de son royaume. De retour à Rome, il fut accusé de concussion, et banni. Cicéron, qui l'avoit voulu faire condamner pendant son absence, le défendit alors, et harangua vivement pour lui, à la prière de Pompée. Gabinius mourut à Salone, vers l'an 40 avant Jésus-Christ.

GABOR. *Voy.* BETLEM-GABOR.

I. GABRIEL-SÉVÈRE, né à Monembasie, autrefois Epidaure, ville du Péloponnèse, ordonné évêque de Philadelphie en 1577, quitta cette ville, où il y avoit très-peu de Grecs, pour se retirer à Venise. Il fut évêque des Grecs répandus sur le territoire de la république. On a de lui divers *Ouvrages de théologie*, publiés en 1671, in-4°, par Richard Simon, en grec et en latin, avec des remarques, dans lesquelles il prouve qu'on ne peut pas mettre cet évêque au rang des Grecs latinisés, puisqu'il a écrit contre le concile de Florence. Quoique peu favorable aux Latins, le prélat admettoit la transsubstantiation ainsi qu'eux. On le verra clairement dans son *Traité des sacremens*, un des plus précieux morceaux de son recueil. Les autres écrits qu'il renferme sont, Une *Défense* du culte que les Grecs rendent au pain et au vin que l'on doit consacrer, lorsqu'on les porte au sanctuaire; un *Discours* de l'usage des colybes, ou des légumes cuits, etc.

† II. GABRIEL-SIONITE, savant maronite, professeur des langues orientales à Rome, fut appelé à Paris pour travailler à la *Polyglotte* de Le Jay. C'est lui qui fournit les bibles syriaque et arabe, imprimées dans cette Polyglotte. Il les avoit copiées sur des manuscrits, et y avoit ajouté, par un travail inconcevable, les points voyelles que nous y voyons, avec une version latine. Il mourut à Paris, en 1648, professeur royal dans les langues syriaque et arabe. Il laissa quelques *Ouvrages*. Il ne dirigea pas jusqu'à la fin la Polyglotte de Le Jay. S'étant brouillé avec lui, on appela Abraham Echellensis pour le remplacer. Gabriel-Sionite traduisit encore, avec son compatriote Jean Hesronite, la Géographie arabe intitulée, *Geographia Nubiensis*, 1619, in-4°.

III. GABRIEL (Antoine de St.-), feuillant. *Voyez* BERNARD, n° III, vers la fin.

† IV. GABRIEL (Jacques), célèbre architecte, né à Paris en 1667, parent et élève du célèbre Mansart, se rendit digne de son maître. Il acheva le *bâtiment de Choisy*, commencé par son père, architecte du roi, et commença lui-même le *Pont-Royal*, qui fut terminé par le religieux François Romain. Il donna le projet de l'*Egout de Paris*, et les plans d'un grand nombre de bâtimens publics, parmi lesquels on cite ceux de l'*Hôtel-de-Ville*, de la *Cour du Présidial*, et de la *Tour de l'Horloge* de Rennes; de *la Maison de ville* de Dijon, de la *Salle* et de la *Chapelle des états*; du *Pont* de Blois, etc. Son mérite lui valut les places d'inspecteur général des bâtimens, jardins, arts et manufactures, de premier architecte et premier ingénieur des ponts et chaussées du royaume, et le cordon de l'ordre de Saint-Michel. Il mourut à Fontainebleau en 1742, à 75 ans. Son fils, premier architecte du roi, hérita des talens de son père, et les transmit à son fils, mort en 1782.

* V. GABRIEL (Pierre), prêtre français du 17e siècle, né à Montpellier, a donné, I. une *Description de cette ville, avec une notice particulière de la cathédrale*, 1631, in-12. II. Une *Notice chronologique des gouverneurs de Provence*. III. *Series præsulum Megalonensium et Montispeliensium ab ann.* 451 *ad ann.* 1652, in-fol.

* I. GABRIELI (Dominique), chanoine régulier de Saint-George à Alga dans le 16e siècle, traduisit du latin en italien le livre du Patriarche de Venise, saint Laurent Justinien, intitulé *Del Dispreggio del mondo, e delle sue vanità*.

* II. GABRIELI (Gabriel), philosophe et médecin, natif de Padoue, fut en réputation vers le milieu du 16e siècle. On a un volume de sa composition qui contient, *In quæstionem Hieronymi Boniperti Novariensis de materiæ imminutione in principio morbi dissolutiones; De totius evacuandæ materiæ ratione explicatio*, Patavii, 1550, in-4°.

* III. GABRIELI (Triphon), homme très-savant et considéré comme le Socrate de son temps, vivoit dans le 16e siècle. Il fut très-aimé de Bembo, qui lui légua en mourant une rente annuelle de trente ducats d'or. Eloigné des affaires, Gabrieli passa paisiblement sa vie dans une terre située sur le penchant d'une colline dans le Padouan. Il donna un *Dialogo della sfera*. Quelques personnes lui attribuent le *Commentaire* de Pétrarque et celui du Dante, publiés sous le nom de Bernardino Daniello da Lucca, et quelques autres *ouvrages*. Il mourut à Venise en 1549. Comme Socrate, dit Speroni, dont on lui avoit donné le nom, il n'écrivit jamais, mais il enseigna ce qu'il savoit.

* IV. GABRIELI (Jacob), neveu du précédent, vivoit dans le 16e siècle. Bembo, dans une de ses lettres écrites en italien, se réjouit avec lui de ce qu'en puisant à une source aussi pure que celle de son oncle, il est devenu maître dans la langue italienne. Il a publié, outre d'autres ouvrages, *Regole grammaticali non meno utili, che necessarie a coloro che dirittamente scrivere nella nostra lingua si dilettano*.

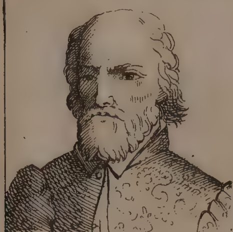
* V. GABRIELI (Charles-Marie), né à Bologne en 1667, montra, dès sa plus tendre enfance, un vif amour pour la piété et pour les lettres. Il fit ses premières études chez les jésuites, et les continua auprès des plus célèbres professeurs de sa patrie. Pour se suffire et aider sa

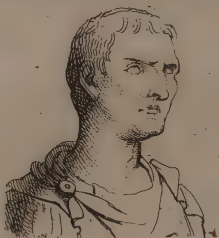
famille, il entra en qualité de secrétaire chez l'abbé Sampieri, noble bolonais, qui devint ensuite professeur de jurisprudence et chanoine de la métropole, et qui lui fit beaucoup de bien. Au milieu de ses occupations il travailla à mettre en ordre et à achever l'ouvrage sur les lois du comte Fontana, intitulé *Amphitheatrum, sive Bibliotheca legalis amplissima*, qu'il publia, divisé en 5 tomes in-folio, Parmæ, 1698. En 1692, étant parvenu à la prêtrise, il employa ses talens à l'éloquence de la chaire. L'ouverture d'une académie dans la maison du célèbre Manfredi le força de s'occuper de la composition de plusieurs traités sur la philosophie, la médecine et l'histoire naturelle. Ces ouvrages lui firent beaucoup d'honneur. En 1694, il entra dans la congrégation de l'Oratoire, où il remplit d'une manière exemplaire tous les devoirs de son état. Il enseigna, avec la permission de Clément XI, la théologie au comte Isolani, qui fut depuis évêque de Sinigaglia; et l'évêque de Pérouse ayant beaucoup profité par l'habileté et sous la direction d'un tel maître, il l'emmena avec lui à Rome. Le cardinal Lambertini, archevêque de Bologne, se l'attacha en qualité de confesseur, et marqua le plus vif regret de sa mort, arrivée en 1745, à l'âge de 78 ans. Parmi les ouvrages qu'on a de lui, on distingue les suivans : I. *Vita della madre donna Maria Gaetana Scolastica Muratori, religiosa del monistero de' SS. Gervasio e Protasio di Bologna*, Bologne, 1749. II. *Copendio della vita del venerabile servo di dio Cesare Bianchetti, senatore di Bologna, e fondatore della congregazione di S. Gabriello*, Bologne, 1731. III. *Notizie della vita del. Gio P. Filippo Certani del oratorio*, Bologne, 1737. IV. *Notizie delle vite de' PP. Gaspare Linder e Giovanni Galiazzi del oratorio*. V. *Sermoni sopra le domeniche e' feste dell' anno*, Bologne, 1741, et Venise, 1745. VI. *Brevis instructio, facili methodo ea complectens quæ ab accedentibus ad examen ordinum suscipiendorum scitu magis neccessaria censentur*, Senogalliæ, 1735. Il a laissé beaucoup d'ouvrages manuscrits, parmi lesquels, *Lettere di un abate ad un vescovo, dove si dimostra l'equità della costituzione unigenitus, che possono servire di risposta a' libelli che sono comparsi contro codesta costituzione* : cet ouvrage traduit du français, est considérablement augmenté par le traducteur.

† VI. GABRIELI (N.), prélat romain, d'une famille noble, se laissa séduire par un certain docteur Oliva, qui se mêloit de sortilége. Ils furent arrêtés sous le pape Alexandre VIII, ainsi que quelques-uns de leurs adhérens. Ils avouèrent qu'ils tenoient des assemblées nocturnes, dans lesquelles ils offroient au démon du sang humain, mêlé avec des hosties et des reliques. La torture leur fit déclarer des choses incroyables, et qu'il est inutile de rapporter. La plupart des malheureux partisans d'Oliva furent condamnés à une prison perpétuelle. Gabrieli perdit ses bénéfices et ses dignités, et fut enfermé dans un château, où il vécut jusqu'à la fin du 17e siècle.

* GABRIELIO (Gilles), bachelier en théologie à Louvain, auteur de *Specimina moralis christianæ et moralis diabolicæ in praxi*, 1675, ouvrage condamné par un décret de l'inquisition de Rome, du 27 septembre 1679, et de celle d'Espagne, du 28 août 1681.

I. GABRIELLE DE BOURBON, fille de Louis de Bourbon Ier, comte de Montpensier, épousa, en 1485, Louis de La Trémouille, tué à la


I. Gabrino.


Galba.


Galien.


I. Galilée.


Gama.
(Vasco)


Garrick.


Gassendi.


Gassion.


Gaston de Foix.


Gaubius.


Gay.
(Jean)


Gelée.
(Claude)

P. Bellefonds del.t et sc.

bataille de Pavie en 1525. Elle en eut Charles, comte de Talmond, tué à la bataille de Marignan en 1515, et mourut au château de Thouars en Poitou le 31 décembre 1516. On a d'elle, I. *Instruction des jeunes pucelles*. II. *Temple du Saint-Esprit*. III. Le *Voyage du pénitent*. IV. *Contemplations de l'ame dévote, sur les mystères de l'incarnation et de la passion de J. C.*; et d'autres ouvrages de piété manuscrits. Cette princesse avoit autant de vertu que d'esprit.

II. GABRIELLE D'ESTRÉES. *Voy.* ESTRÉES, n° IV.

III. GABRIELLE DE VERGY. *Voy.* FAÏEL.

* GABRINI (Thomas-Marie), de l'ordre des clercs-mineurs-réguliers, né à Rome en 1726, se glorifioit de compter au nombre de ses ancêtres le célèbre tribun Nicolas Gabrini, vulgairement nommé *Rienzi*, dont il a éclairci l'histoire et fait l'apologie par divers écrits. Le P. Gabrini, devenu professeur de langue grecque à Pesaro, acquit la réputation d'excellent helléniste et philologue. De là il revint à Rome sa patrie, pour remplir une chaire de philosophie, et fut ensuite chargé dans cette ville d'une cure qu'il gouverna pendant vingt-sept ans en excellent pasteur. Promu sucessivement aux diverses charges de son ordre, il finit par en être général; les évêques, les diverses congrégations, les papes, qui avoient pour lui une haute estime, eurent souvent recours à ses lumières; il mourut le 16 novembre 1807. Outre les divers ouvrages publiés par Gabrini pour la défense de son parent Rienzi, on a de lui, I. Une *Dissertation sur la vingtième proposition du premier livre d'Euclide*, in-8°, Pesaro, 1752, qui a eu plusieurs éditions. II. Beaucoup de *Dissertations*, *Mémoires* et *Lettres* imprimés séparément, ou dans les recueils académiques, sur l'origine des montagnes, des pétrifications et d'autres objets d'histoire et d'antiquité ecclésiastique et civile; des médailles, des obélisques, des inscriptions, les colonnes d'Hercule, le voyage d'Horace aux marais Pontins; une autre *Dissertation* contre Beaufort, qui accusoit Denys d'Halicarnasse d'avoir pillé Fabius-Pictor, etc. III. Quelques ouvrages de piété, tels que la *Semaine sanctifiée*, etc. IV. Il reste de lui d'autres *Pièces inédites*, concernant la mort de Samson, la population anti-diluvienne des antipodes, le voyage d'Hannon, l'état des marais Pontins sous Auguste, etc.

† I. GABRINO (Nicolas), dit *Laurentio* et *Rienzi*, né à Rome dans l'obscurité, fit d'excellentes études; il possédoit Cicéron, Valère-Maxime, Tite-Live, les deux Sénèques et les Commentaires de César aussi-bien que les auteurs italiens. La lecture des chefs-d'œuvre de l'ancienne Rome lui donna un goût extrême pour la liberté républicaine. Sa réputation le fit députer par les Romains vers Clément VI à Avignon, pour engager ce pape à revenir à Rome. Pétrarque se joignit à lui; le poëte présenta au pontife un beau poëme latin, et Gabrino lui fit une harangue éloquente. Il y dépeignoit Rome privée de ses deux yeux, le pontificat et l'empire. Son éloquence plut au pontife, et ne le persuada pas. Gabrino, de retour à Rome, forma le projet de s'en rendre maître; il se fit décerner par le peuple le gouvernement de la ville et le titre de tribun. Il osa faire crier dans les rues de Rome, au son des trompettes, « Que chacun eût à se trouver sans armes, la nuit du 19 mai 1347, dans

l'église du château Saint-Ange. » Après y avoir fait célébrer, presque en même temps, trente messes du Saint-Esprit, auxquelles il assista, il sortit de l'église vers les neuf heures du matin, et mena le peuple au Capitole. Il arbora trois étendards, sur lesquels étoient peints les symboles de la liberté, de la justice et de la paix, et fit lire quinze réglemens dressés pour parvenir *au Bon état*. C'étoit sous ce nom qu'il cachoit ses projets ambitieux. Alors voyant son autorité bien affermie par la soumission des grands et du peuple, il créa un nouveau conseil qu'il nomma *Chambre de Justice et de Paix*. Il purgea Rome en peu de temps des malfaiteurs, des meurtriers, des adultères, des voleurs et des gens décriés. Son nom répandit la terreur dans l'Italie, et il se servit de cette terreur pour l'asservir entièrement. Il leva une armée de vingt mille hommes, assembla un parlement général, et envoya des courriers à tous les seigneurs et à toutes les républiques, pour les solliciter d'entrer dans la ligue du *Bon état*. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que presque par-tout on le remercia de son zèle pour la patrie. Pétrarque écrivoit des lettres en sa faveur, et le comparoit à Brutus. Le tribun reçut en même temps des ambassadeurs de l'empereur Louis de Bavière, de Louis I[er], roi de Hongrie, et de Jeanne, reine de Naples. Enflé de sa grandeur, il osa citer à son tribunal Louis de Bavière, Charles de Luxembourg, et les électeurs de l'empire, donna des fêtes bizarres, fit arrêter plusieurs seigneurs, et se rendit le tyran de cette même patrie, dont il vouloit être, disoit-il, le libérateur. Le peuple ouvrit enfin les yeux : Rienzi, craignant de tristes revers, abdiqua son autorité. S'étant retiré, au commencement de 1348, à Naples, il vécut deux ans avec des ermites, déguisé sous un habit de pénitent. Dégoûté de cette vie, il rentra secrètement dans Rome (*voyez* CECCANO); et ayant excité une sédition, il fut obligé de se sauver à Prague, où étoit Charles de Luxembourg, roi des Romains, qui l'envoya à Avignon à Clément VI. Ce pontife le fit enfermer dans une tour, et nomma trois cardinaux pour faire son procès. La mort de Clément arrêta les poursuites. Innocent VI, son successeur, le traita avec beaucoup plus de douceur, et le renvoya à Rome avec le titre de sénateur. Le pontife vouloit l'opposer à un nouvel aventurier, appelé François Baroncelli, qui avoit usurpé la qualité de tribun. Rienzi n'eut pas de peine à dissiper le fantôme de puissance qu'avoit formé Baroncelli. Ce rebelle avoit déjà été mis en pièces par le peuple. Rienzi, de captif devenu sénateur, et reçu comme en triomphe à Rome, aliéna bientôt les cœurs par des exécutions cruelles, par son orgueil fastueux, par l'imposition de nouveaux tributs. Les Colonne et les Savelli ameutèrent les Romains ; le Capitole fut assiégé. On crioit : « Vive le peuple ! meure le tyran ! » Rienzi parut sur un balcon armé de pied en cap ; une grêle de flèches et de pierres voloit sur lui : il ne put se faire entendre. Il se travestit, se noircit le visage, et sortit du Capitole. Mais ayant été reconnu, il fut arrêté et mené au Perron du Lion, où il avoit prononcé tant de sentences de mort. Exposé à la vue du peuple pendant une heure, on le regardoit encore avec une sorte de crainte. Un citoyen lui plongea enfin son épée dans le sein. Aussitôt il fut percé de mille coups, et traîné dans les rues jusqu'au palais Colonne (le 8 octobre 1354). Rienzi, né avec un esprit vif, entreprenant, une conception facile, un génie subtil et délié, beaucoup de facilité à s'exprimer, un

cœur faux et dissimulé, et une ambition sans bornes, étoit d'une figure avantageuse, sévère observateur des lois, imposteur hypocrite, faisant servir la religion à ses desseins, mettant en œuvre les révélations et les visions pour s'autoriser; effronté jusqu'à se vanter d'affermir l'autorité du pape, dans le temps même qu'il la sapoit par les fondemens; fier dans la prospérité, prompt à s'abattre dans l'adversité; étonné des moindres revers; mais après le premier moment de surprise, capable de tout entreprendre pour se relever. Son Histoire a été écrite en italien par Thomas Fiortifiocca, auteur contemporain. Nous en avons une en français, assez peu exacte, mais curieuse et bien écrite, par le jésuite du Cerceau, avec des additions et des notes du P. Brumoy, de la même société. Cette histoire a été imprimée à Paris en 1733, in-12, sous le titre de Conjuration de Nicolas Gabrino, dit *de Rienzi*, tyran de Rome, en 1347. En 1791 on a joué à Paris une tragédie de Rienzi, qui, malgré quelques beaux vers, n'obtint aucun succès.

II. GABRINO-FUNDULO a une place dans l'histoire moderne d'Italie, par sa perfidie et sa cruauté. Après la mort de Jean, duc de Milan, en 1411, les Cavalcabo, famille puissante de Crémone, se rendirent maîtres de cette ville. Gabrino fut d'abord un de leurs plus zélés partisans; mais ayant depuis aspiré lui-même à l'autorité souveraine, il invita Charles Cavalcabo, chef de sa famille, à venir à sa maison de campagne, avec neuf à dix de ses parens; ils s'y rendirent, et le scélérat les fit tous assassiner dans un festin. Maître du gouvernement de la ville après cette exécution barbare, il y exerça toutes sortes de cruautés, jusqu'à ce que Philippe Visconti, duc de Milan, lui fit trancher la tête. Son confesseur l'exhorta vainement à se repentir de ses crimes : il lui dit fièrement «qu'il n'avoit qu'un regret en mourant; c'étoit de n'avoir pas précipité du haut de la tour de Crémone, l'une des plus élevées qui soient en Europe, le pape Jean XXIII et l'empereur Sigismond, lorsqu'ils avoient eu la curiosité d'y monter avec lui.»

III. GABRINO (Augustin), chef d'une secte de fanatiques, dont les membres se nommoient les Chevaliers de l'Apocalypse, étoit né à Bresce, et se faisoit appeler le *Prince du nombre septénaire*, et le *Monarque de la Sainte-Trinité.* Cet imposteur disoit vouloir défendre l'Eglise catholique contre l'Ante-Christ, qui seroit adoré dans peu. Les armes de la secte qu'il forma étoient un sabre et un bâton de commandement en sautoir, une étoile rayonnante, et les noms des trois anges Gabriel, Michel et Raphaël. Plusieurs de ces chevaliers portoient ces armes sur leurs habits et sur leurs manteaux, et leur nombre s'accrut jusqu'à quatre-vingt; c'étoient, pour la plupart, des artisans qui travailloient l'épée au côté. Ils étoient très-charitables. Gabrino, se trouvant dans l'église le jour des Rameaux de l'année 1694, pendant qu'on chantoit l'antienne : *Qui est ce roi de gloire?* courut l'épée à la main au milieu des ecclésiastiques, et s'écria que c'étoit lui. On le prit pour un fou, et on l'enferma. Un autre de ces fanatiques, qui étoit bûcheron, découvrit, peu de temps après, tout ce qu'il savoit des mystères de la secte; on arrêta une trentaine de ses confrères, et le reste se dissipa.

*GABRON (Guillaume), peintre d'Anvers, né en 1625, peignoit dans la dernière perfection des *Fleurs*,

des *Fruits*, des *Vases d'or*, *d'argent*, *de porcelaine* et autres. Il y mettoit une si grande vérité que l'œil étoit souvent trompé par son pinceau. Après avoir voyagé long-temps en Italie, il demeura une grande partie de sa vie à Rome, et revint en Flandre, où il mourut. Les tableaux de ce peintre sont rares et recherchés.

GABURET (Nicolas), chirurgien du roi Louis XIII, ne se rendit pas moins recommandable par la candeur de ses mœurs que par son habileté dans sa profession. Lorsqu'on fut obligé de préparer des lieux pour y recevoir ceux qui étoient attaqués de la peste, Gaburet, nommé en 1621 pour les gouverner, se comporta dans ses fonctions presque autant en missionnaire qu'en chirurgien. Il mourut en 1662, dans un âge assez avancé. Devaux le place au rang des bienfaiteurs de la communauté de St.-Côme.

GACÉ (le comte de). *Voyez* MATIGNON, n° II.

† GACON (François), fils d'un négociant de Lyon, né en 1667, d'abord Père de l'Oratoire, sortit de cette congrégation pour satisfaire la double passion de la poésie et de la satire. Il avoit de la facilité ; on dit même que Regnard l'employoit, lorsqu'il étoit pressé, à mettre en vers quelques scènes de ses comédies ; mais cette facilité lui fut fatale : il ne s'en servit que pour médire. Il y a quelquefois d'assez bonnes choses dans ses satires, mais encore plus de mauvaises. La plupart ne regardent que de petits auteurs, obscurs dans leur temps même, aujourd'hui entièrement inconnus. Gacon, quoique satirique déclaré, avoit une sorte d'équité. Infiniment éloigné des talens de Despréaux, son modèle, il avoit aussi, dit l'abbé Trublet, moins de fiel; et c'étoit un de ces hommes dont on dit quelquefois qu'ils sont plus fous que méchans. Il n'étoit mordant que par une certaine franchise, qu'il n'étoit pas le maître de retenir. Ses principaux écrits sont, I. *Le Poëte sans fard*, ou *Discours satiriques sur toutes sortes de sujets*, Cologne, 2 parties en un volume in-12, 1696. Quelques mois de prison furent le prix des traits malins dont cet ouvrage, d'ailleurs assez médiocre, est parsemé. Il le publia avec des changemens en 1701, et toujours sous le titre de *Poëte sans fard*. II. Une *Traduction* d'Anacréon, en vers français, 1 vol. in-12, 1712, le meilleur des ouvrages de Gacon, dont Capperonnier et de Querlon ont donné une nouvelle édition, in-12, 1754. Il est vrai que ses chefs-d'œuvre seroient, tout au plus, la plus mauvaise production d'un bon écrivain. Il commenta le poëte grec à sa façon, et noya le texte dans de prétendues anecdotes sur son auteur, et dans une foule de réflexions satiriques, où il s'attache moins à expliquer son original qu'à insulter quelques gens de lettres. III. *L'Anti-Rousseau*, ou *Histoire satirique de la Vie et des Ouvrages de Rousseau, en vers et en prose*, par le *Poëte sans fard*. C'est un gros volume in-12, publié en 1712, composé de rondeaux et de réflexions satiriques. Rousseau s'étant réconcilié avec La Mothe, dans le temps qu'il vivoit encore à Paris, on lui demanda si Gacon n'entreroit pas dans le traité. « Belle demande ! répondit Rousseau ; quand les généraux de deux armées sont d'accord, la paix n'est-elle pas censée faite avec les goujats. » Gacon, qui sut cette réponse, ne l'oublia point : et ce fut en partie ce qui donna lieu à la satire contre Rousseau. Ce dernier se vengea du libelle par plusieurs épigrammes pleines du sel le plus

piquant, et moins délicates qu'énergiques. IV. L'*Homère vengé*, par le *Poëte sans fard*, 1715, in-12, contre La Mothe. Cette satire causa beaucoup plus d'indignation que la précédente, parce que La Mothe étoit le plus doux des hommes. L'abbé de Pons, l'ami, et pour ainsi dire le don Quichotte de l'ingénieux académicien, la dénonça au chancelier. Mad. la duchesse du Maine, à qui l'auteur avoit eu l'impudence de la dédier sans son aveu, désavoua hautement la dédicace. La Mothe seul parut tranquille; il méprisa l'auteur et l'ouvrage. Gacon ne craignit pas de lui dire : « Vous ne voulez donc point répondre à mon *Homère vengé* ? C'est que vous craignez ma réplique. Eh bien ! vous ne l'éviterez pas, et je vais faire une brochure qui aura pour titre : *Réponse au silence de M. de La Mothe*. » Quand on demandoit à La Mothe pourquoi il n'avoit rien répondu aux injures de ce vil rimailleur : « On n'a rien à gagner, répondoit-il, en attaquant ceux qui n'ont rien à perdre. » V. *Les Fables de Houdart de La Mothe*, traduites en vers français par le *Poëte sans fard*, in-12. De toutes les plaisanteries de Gacon, c'est la moins mauvaise. VI. Plusieurs *Brevets de la Calote*, dans les Mémoires pour servir à l'histoire de cette turpitude, 1739, 4 vol. in-12. VII. *Emblémes ou Devises chrétiennes*, 1714 et 1718, in-12. VIII. Plus de deux cents *Inscriptions* en vers, pour les portraits gravés par des Rochers. IX. *Le Secrétaire du Parnasse*, 1723, in-8°. X. *Journal satirique intercepté*, ou *Apologie de Voltaire et de La Mothe*, Paris, 1719, in-12. Gacon reprit l'habit ecclésiastique sur la fin de ses jours. Il eut le prieuré de Baillon, près Beaumont-sur-Oise, où il mourut le 15 novembre 1725. On se seroit moins étendu sur cet écrivain, s'il n'avoit acquis une sorte de célébrité par ses *Satires* : il ne la méritoit point, par son style lâche, lourd et diffus en prose, dur et rampant en vers. Il remporta pourtant le prix de l'académie française en 1717. On le lui fit remettre par l'abbé de Choisy; l'académie ne voulant pas recevoir les remercîmens d'un homme qui avoit critiqué presque tous ses membres.

I. GAD, septième fils de Jacob par Zelpha, né l'an 1754 avant Jésus-Christ, fut chef d'une tribu de son nom, qui produisit de vaillans hommes. Ses enfans sortirent d'Egypte au nombre de 45,650, tous en âge de porter les armes.

II. GAD, prophète que David, persécuté par Saül, consulta pour savoir s'il devoit s'enfermer dans une forteresse. Le prophète l'en dissuada. Il offrit, par ordre de Dieu, à David, le choix de la famine, de la guerre, ou de la peste, pour punir ce prince de ce que, par vanité, et malgré sa défense, il avoit fait faire le dénombrement du peuple. David ayant choisi la peste, Gad lui conseilla d'offrir un sacrifice à Dieu pour apaiser sa colère.

* GADDESDEN (Jean de), autrement appelé *Jean l'Anglois*, médecin, vécut au commencement du 14e siècle. On le met au rang des plus misérables empiriques. On n'a de lui qu'un seul ouvrage, intitulé *Rosa anglica quatuor libris distincta : de morbis particularibus, de febribus, de chirurgiâ, de pharmacopœâ*, Papiæ, 1492, in-folio; Venetiis, 1506, 1516, in-fol.; Neapoli, 1508, in-fol. Cet ouvrage s'étend sur toutes les parties de l'art; mais, à l'exception de quelques expériences qui sont de l'auteur, il ne contient rien qui ne soit tiré des Arabes et des médecins qui avoient

écrit en latin un peu avant le commencement du 14e siècle.

I. GADDI *ou* GADDO (Ange), peintre florentin, mort en 1312, à 73 ans, n'avoit point d'égal, de son temps, pour le dessin, il excella dans la peinture à la mosaïque. Ses ouvrages sont répandus dans plusieurs villes d'Italie, et sur-tout à Rome et à Florence. Gaddi s'occupa à un genre de travail assez singulier; il faisoit peindre des coquilles d'œufs en diverses couleurs, et les employoit ensuite, avec beaucoup de patience et d'art, pour représenter différens sujets.

II. GADDI (Taddeo), fils du précédent, élève du Giotto, bon peintre et bon architecte, mourut en 1350, âgé de 50 ans. C'est sur ses dessins que fut construit un des ponts de Florence, appelé *Ponte Vecchio*. Il fut employé aussi, dans la même ville, à terminer la construction de la *tour de Santa-Maria del Fiore*, commencée par Le Giotto. Il reste aussi quelques *Peintures* de ce maître. Il s'attachoit sur-tout à bien exprimer les passions, et n'a pas mal réussi : on remarquoit aussi beaucoup de génie dans sa composition. — Son fils Ange, mort en 1387, à 63 ans, laissa d'assez bons tableaux.

* GADHANFER, fils de Calaoun, et le sixième de ses huit enfans, qui se succédèrent tous au trône d'Egypte, sous la domination des Mamlouks, reçut la couronne de leurs mains en 747 de l'hégire, 1346 de l'ère chrétienne, et n'en jouit que quinze mois. Les Mamlouks étoient en Egypte à peu près ce qu'ont été et ce que sont encore les janissaires en Turquie, une troupe de séditieux, sans discipline, qui faisoient leurs souverains et disposoient ensuite de leur puissance et de leur vie, sans autre règle que le caprice, à moins que leur mécontentement ou la séduction ne préparassent les fréquentes révolutions de leur empire. C'est ainsi que le sultan Gadhanfer se vit déposer par les mêmes hommes qui l'avoient élevé, peu de temps auparavant, à la place de son frère.

* GADOLO (Bernardin), général de l'ordre des camaldules, né à Brescia, vivoit vers l'an 1510. Il étoit très-savant dans la jurisprudence, la théologie et les lettres sacrées. Outre un recueil qu'il fit des ouvrages de saint Jérôme, avec l'intention de le publier, il a laissé un *Commentaire sur la Bible*, des *Sermons*, des *Lettres*, un traité intitulé *De fugiendo seculo, et amplexandâ religione;* et un autre *Contra superbiam et ambitionem.*

† GADROYS (Claude), Parisien, directeur de l'hôpital de l'armée d'Allemagne, mort en 1678, à la fleur de son âge. Bazin, maître des requêtes, et intendant de l'armée d'Allemagne, le prit auprès de lui en qualité de secrétaire, et lui donna, deux ans après, la direction de l'hôpital de l'armée établie à Metz. Gadroys alors se livra avec tant d'ardeur et de charité au service des pauvres soldats et des officiers malades, qu'il en contracta une maladie dont il mourut. On a de lui plusieurs ouvrages de philosophie : les plus connus sont, un petit *Discours sur l'influence des astres, selon les principes de Descartes*, Paris, 1671, in-12; et un *Système du monde*, 1675, in-12. Ses écrits ne sont plus guère consultés, parce qu'il étoit passionné pour la philosophie de Descartes, qui n'est plus regardée aujourd'hui que comme un roman ingénieux, mais dénué de vraisemblance.

* GAELEN (Alexandre Van), peintre hollandais, élève de Huc-

thenburg, né en 1670, mort en 1728, excelloit à peindre des chasses, des batailles et des animaux. Après avoir voyagé en Allemagne, où il fut employé long-temps par l'électeur de Cologne, il passa à Londres. Son mérite étant déjà connu, la reine Anne se fit peindre par lui, dans un carrosse à huit chevaux, accompagnée de ses gardes et des principaux seigneurs de sa cour. Ce grand tableau ayant mis en évidence les talens de Gaelen, on lui donna à peindre trois batailles données par Charles I[er] contre Cromwel, et celle où Guillaume III remporta la victoire de la Boyne.

* GAERTNER (Joseph), savant naturaliste, fils d'un médecin du duc de Wurtemberg, né en 1732 à Calu en Souabe, mort en 1791, étoit destiné à l'Eglise, et fit ses études en théologie à Tubingen. Un penchant déterminé pour l'histoire naturelle et pour les mathématiques l'écartant de ses premières études, il s'appliqua à la médecine, et quitta Tubingen pour aller à Gottingen suivre les leçons de Haller. Ensuite il parcourut plusieurs contrées de l'Europe, et à son retour dans son pays il y fut reçu maître-ès-arts. En 1759 il alla à Leyde, où il suivit des cours de botanique, et s'appliqua à connoître les végétaux. Dans cette vue, il parcourut l'Angleterre et inséra quelques mémoires intéressans dans les transactions philosophiques. Le principal est un mémoire économique *sur l'amélioration et la propagation des conferves.* Il se concilia dans ce pays l'estime et l'amitié des plus éminens personnages, et fut reçu membre associé de la société royale. En 1768 il alla à Pétersbourg, où il fut nommé professeur de botanique et d'histoire naturelle. Après avoir rempli cette place avec distinction, et avoir parcouru toute l'Ukraine, où il fit des découvertes précieuses en botanique, il retourna en 1770 dans sa patrie; mais en 1778 il revint à Londres, où il fit la description et les dessins de certains fruits pour sa carpologie. Le premier volume de cet ouvrage est dédié à sir Joseph Banks. Gaertner a laissé un nombre considérable de manuscrits précieux.

* I. GAETA (François de), Napolitain, fils de Charles, secrétaire du roi Ladislas, vécut dans le 15[e] siècle. En 1471 il fut fait évêque de Squillaci. Il a écrit un *Traité contre les hérétiques.* — Il ne faut pas le confondre avec Antoine DE GAETA, de l'ordre des mineurs observantins, qui vivoit dans le 17[e] siècle, et qui a publié, en latin les *Opuscules de saint François; Relazione del miserabile stato in cui si ritrova la famiglia del P. S. Francesco de' minori osservanti in Terra santa.* Il fit cette relation pendant son commissariat apostolique en Orient. — Stefano DA GAETA, pendant long-temps vicaire de l'archevêque de Naples, a publié un ouvrage intitulé *De Sacramentis.* Il florissoit environ en 1470.

* II. GAETA (Antoine de), Napolitain, après avoir été pendant quelque temps avocat des pauvres et du fisc, fut créé, en 1665, conseiller et président de chambre, et après régent du conseil suprême d'Italie à Madrid, où il retourna en qualité de lieutenant du grand camérier. Il mourut en 1649, et laissa, outre beaucoup d'*Allegazioni*, un petit ouvrage intitulé *Breve discorso circa la riformazione della bolla Gregoriana, circa l'immunità ecclesiastica*, 1673, in-fol., publié sous le nom d'Omantio Arega.

GAETAN (saint), né à Vicence, en 1480, d'une famille il-

lustre, protonotaire apostolique participant, exerçoit cette charge à Rome, lorsqu'il forma le dessein d'instituer un nouvel ordre de clercs réguliers. Jean-Pierre Caraffe, archevêque de Théate ou Chiéti, depuis pape sous le nom de Paul IV, Boniface Colli, gentilhomme milanais, et Paul de Ghisleri se joignirent à lui pour commencer l'édifice. Le but de la nouvelle fondation étoit principalement de travailler à inspirer aux ecclésiastiques l'esprit de leur état, de combattre les hérésies renaissantes de toutes parts, et sur-tout d'assister les malades, et d'accompagner les criminels au supplice. Un des points de cet institut, formé pour soulager les misères humaines, et qui honoroit par conséquent l'humanité, étoit de ne point quêter et de ne rien demander. Les quatre fondateurs, Gaëtan à la tête, firent leurs vœux le 14 septembre 1524, dans l'église de Saint-Pierre au Vatican. Le pape Clément VII avoit donné, deux mois auparavant, une bulle approbative de cet ordre de clercs réguliers, appelés *théatins*, parce que Caraffe, leur premier supérieur, conserva le titre d'archevêque de Théate. Gaëtan fut supérieur après lui, et mourut le 17 août 1547. Clément X le mit au nombre des saints. *Voyez* sa Vie par le Père de Tracy, 1774, in-12.

GAETANE-AGNESI. *Voyez* AGNÉSI.

* I. GAETANO (Octave), jésuite syracusain, d'une illustre famille, né environ en 1560, recueillit dans les archives les preuves les plus sûres pour les actes des saints de la Sicile, et en composa un ouvrage qui ne fut publié que 37 ans après sa mort, en 1657, en 2 vol. in-fol., sous ce titre : *Vitæ SS. Siculorum.* En 1707 on publia aussi une savante introduction intitulée *Isagoge ad historiam sacram Siculam*, etc. — Alfonse GAETANO, frère du précédent, jésuite comme lui, a publié *Vita di Francesco Gaetano*, de la même compagnie.

* II. GAETANO (Scipion), peintre florentin, né en 1550, mort en 1588, a peint le portrait et l'histoire. Ses tableaux dans les deux genres étoient fort estimés.

* III. GAETANO DA BERGAMO, savant et pieux religieux de l'ordre des mineurs capucins, né en 1660, s'occupa jusqu'à l'âge de 93 ans, et tant que ses forces le lui permirent, à écrire des livres ascétiques et théologiques au nombre de 40, et dont on peut voir le catalogue dans les Mémoires de Valois. Il mourut dans sa patrie en 1753. Ses principaux ouvrages sont, I. *Riflessioni sopra l'opinione probabile, e suo buon uso, ed abuso*, 2 vol., Bergame, 1739. II. *L'uomo apostolico istruito nella sua vocazione al confessionario.* III. *L'uomo apostolico al pulpito.* IV. *Riflessioni sopra l'attrizione, e contrizione.* V. *Le quattro virtù cardinali con le virtù annesse, e vizi opposti, esposti a' lumi della ragione e della fede*, in-4°. Plusieurs de ses meilleurs ouvrages ont été réimprimés par Remondini de Venise. Il laissa manuscrits deux petits *traités d'arithmétique*, et un *ouvrage* sur les vertus théologales qu'il n'avoit pas encore achevés.

† GAFFAREL (Jacques), né à Mannes en Provence, mort à Sigonce dans le diocèse de Sisteron en 1681, à 80 ans, fut bibliothécaire du cardinal de Richelieu. Ce ministre l'envoya en Italie en 1626 et en 1632, pour y acheter les meilleurs livres imprimés et manuscrits, Gaffarel en revint avec une abondante moisson. Personne n'a pénétré plus avant que

lui dans les sciences aussi mystérieuses que vaines des rabbins, et dans toutes les ridicules manières d'expliquer l'Écriture dont se servent les cabalistes. On a de lui, I. *Curiositates inauditæ de figuris Persarum talismanicis*, avec des notes de Grégoire Michaëlis, Hambourg, 1676, 1678, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage est originairement écrit en français, et Grégoire Michaëlis, né à Rostoch en 1625, mort en 1686, l'a traduit en latin, et y a ajouté un volume entier de notes fort savantes. Les *Curiosités inouïes* de Gaffarel ont été publiées en 1637, sans nom de lieu et d'imprimeur, in-8°. Cette édition, faite d'après l'édition française de Paris, 1629 ou 1637, est la plus estimée d'entre les latines. L'auteur y montre l'abus des talismans, les folies et les mensonges des cabalistes; mais lui-même a la simplicité d'attribuer quelques vertus à ces talismans. Cet ouvrage censuré par la Sorbonne, a été traduit en français, Paris, 1630, in-8°, et en moins de six mois on en fit deux autres éditions. II. *Abdita cabalæ mysteria defensa*, Paris, 1623, in-4°. III. *Index codicum cabalisticorum, mss. quibus usus est J. Picus Mirandula*, Paris, 1651, in-8°. IV. *Quæstio pacifica, nùm religionis dissidia, per Philosophorum principia, per antiquos christianorum orientalium libros rituales, et per propria hæreticorum dogmata conciliari possint?* in-4°, 1645. On dit que le cardinal de Richelieu vouloit l'employer à réunir les protestans à la religion catholique; ce fut apparemment pour ce sujet que Gaffarel avoit fait ce traité, où, parmi des choses singulières, il y a de bonnes vues et des réflexions propres à ramener les hérétiques. V. *Lettre sur deux gravures anciennes*, Grenoble, 1674, in-4°. VI. *Histoire universelle du Monde souterrain, contenant la description des plus beaux antres et des plus rares grottes, caves, voûtes, cavernes et spélonques de la terre*. Il n'y a jamais eu que le *Prospectus* de cet ouvrage qui ait vu le jour; il est devenu rare. L'auteur, qui possédoit presque toutes les langues mortes et vivantes, en auroit fait un monument de folie et de savoir. Il vouloit y traiter les matières les plus singulières, et de la façon la plus ridicule. Entre ses mains, tout se métamorphosoit en grottes. Il se proposoit de faire des descriptions topographiques et exactes des cavernes de l'Enfer, du Purgatoire et des Limbes. On a encore de cet auteur plusieurs autres ouvrages, d'abord dans les *Apes urbanæ* de Léon Allatius, Rome, 1633, in-8°, p. 139; puis une paraphrase du psaume *Super flumina Babylonis*, Paris, 1624, in-12; ensuite un *Avis* aux Provençaux pour rendre la Durance navigable et pour fertiliser le terroir par où elle passe. Un traité de langue provençale, où il est prouvé que c'est la plus ancienne de la France, et que les plus savans poëtes italiens ont dérobé leurs inventions des Provençaux, etc. Gabriel Naudé dédia sa Bibliographie politique à Gaffarel, qui étoit ecclésiastique. On rapporte à cette occasion qu'il prêcha un sermon sur le purgatoire, qui scandalisa l'auditoire, et qui fit du bruit. Il parut alors une Lettre d'un sieur de Saint-Clément à M. d'Hosier sur les prédications faites à Grenoble par Gaffarel, in-4°.

* GAFURIO (Franchino), d'origine bergamasque, mais né à Lodi en 1451, se livra à l'étude de la musique, et l'enseigna à Vérone, à Gênes, à Naples, à Lodi, et mourut à Milan en 1520. Comme il étoit dans les ordres, il fut mis à la tête des chœurs de la cathédrale, où il étoit déjà professeur de musique.

On lui doit les ouvrages suivans : *La Teorica della musica*, 1492, Milan ; la partie pratique fut publiée quatre ans après. *Trattato dell' armonia de' musicali stromenti*, 1518. En 1497 il publia les *Ouvrages* de Maffeo Vegio, et en 1509, une *Orazione* de Jacopo Antiquario, à la louange de Louis XII, roi de France. Gafurio étoit aussi bon poëte.

† GAGE (Thomas), Irlandais, jacobin en Espagne, envoyé, en 1625, missionnaire aux Philippines, acquit de grandes richesses dans ses missions, et se réfugia en Angleterre, pour en jouir plus tranquillement. Ce moine apostat conseilla à Cromwel de s'emparer de la Jamaïque sur les Espagnols. Il publia, en 1651, en anglais, une *Relation* curieuse de ses voyages dans la Nouvelle-Espagne et dans les Indes Occidentales, que Colbert fit traduire en français par Baillet. Cette *Version*, publiée en 2 vol. in-8°, 1676, et Amsterdam, 1699, en 2 vol. in-12, eut autant de succès à Paris, malgré plusieurs retranchemens, que l'original en avoit eu à Londres. Gage étoit le premier étranger qui eût parlé, avec quelque étendue, d'un pays dont les Espagnols défendoient l'entrée à toutes les nations. Voilà ce qui donna cours à ce voyage, qui, d'ailleurs, n'a pas un grand mérite. On a encore de cet auteur *Briève Instruction pour apprendre la langue indienne, appelée poconchi ou pocoman*, Paris, 1676, in-12.

* I. GAGLIARDI (Barthélemi), peintre, né à Genève en 1555, appelé l'*Espagnolet*, parce qu'il resta pendant quelque temps dans les Indes avec les Espagnols, dessinoit d'une manière grande et dans le genre de Michel-Ange. Il peignoit avec goût à l'huile et à fresque, et gravoit de même à l'eau-forte. Etant tombé d'un échafaud pendant qu'il travailloit, il en mourut en 1620.

* II. GAGLIARDI (Achille), né à Padoue d'une famille noble en 1559, se fit jésuite avec ses deux frères. Il étudia avec tant de succès, qu'à l'âge de 25 ans il professa à Padoue et à Milan la morale, la philosophie et la théologie. On a de lui un *Catéchisme* imprimé à Milan en 1584. Le plus estimé de ses ouvrages ascétiques est *Il compendio della perfezion cristiana*. Gagliardi mourut à Mantoue en 1607.

* III. GAGLIARDI (Hubert), médecin de Milan, florissoit à la fin du 16e siècle et au commencement du suivant. On ne connoît de lui qu'un seul ouvrage intitulé *Della ragione e quantità del vitto nelle febri pestifere, maligne ed acute*, Milan, 1645, in-4°.

* IV. GAGLIARDI (Jérôme), Sicilien, de l'ordre des carmélites, florissoit à peu près en 1590, sous Philippe II, dont il fut aumônier. Il a écrit *De rebus moralibus ; De philosophiâ*, etc.

* V. GAGLIARDI (Dominique), professeur de médecine dans la sapience de Rome, et proto-médecin de l'état ecclésiastique, publia, vers la fin du 17e siècle et au commencement du 18e, différens ouvrages, dont les principaux sont, I. *Anatome ossium novis inventis illustrata*, Romæ, 1689, in-8° ; Lugduni Batavorum, 1723, in-8°. II. *L'infermo istruito nella scuola del desiganno; opera composta a beneficio di chi desidera vivere longamente*, Rome, 1719, in-8°, 1ere partie ; *ibid.*, 1720, in-8°, 2e part. III. *De educatione filiorum*, Romæ, 1723, in-8°.

* VI. GAGLIARDI (Paul), chanoine de Brescia, où il naquit en 1675, possédoit les langues grecque

et hébraïque ; il étoit très-savant dans l'histoire ecclésiastique. Ses principaux ouvrages sont, I. *Note a' vescovi bresciani d'Ughelli*, insérées dans le tome IV de l'*Italia sacra* de la nouvelle édition de Venise. II. *Parere intorno all' antico stato de' Cenomani e a' loro confini*, Padoue, 1724, et Brescia, 1750, dans le grand recueil fait par Sambuca, des *Memorie istorico-critiche intorno all' antico stato de' Cenomani*. III. *Veterum Brixiæ episcoporum S. Philastrii et S. Gaudentii opera, nec non B. Ramperti, et Ven. Adelmanni opuscula, etc.*, Brescia, 1738. Il mourut en 1742.

* VII. GAGLIARDI (Jean-Antoine), fils du précédent, médecin de Milan, vivoit dans le 17e siècle. On a de lui les ouvrages suivans : I. *Nova ratio universalis medendi febribus humoralibus*, Mediolani, 1632, in-4°. II. *Consultationes variæ*, Coloniæ, 1637. III. *Cognitione e cura di morbi communi estivi ed autumnali*, Milan, 1643. IV. *Del acciajo in uso della medicina*, Milan, 1645. Il s'étend sur les propriétés de l'acier dans la cure des maladies chroniques.

* GAGNA (Gaspard), jésuite italien, naquit en 1686. Après avoir fait ses études, il devint professeur à Turin, où il passa la plus grande partie de sa vie, préfet des études, et enfin directeur de l'ancien collége. Il mourut dans cette ville en 1755, âgé de 69 ans. On a de lui, I. *Lettere d'Eugenio apologista ad un collega del P. Daniello Concina sulle dissertazioni della storia del probabilismo, e del rigorismo del padre Saddetto, con un saggio di avvertimenti sopra l'opera medesima, e confutazioni*, Lubiana (Venezia), 1745, 3 vol. in-4°.

*GAGNANT (I. N. U.), peintre à Paris, embrassa la cause de la liberté avec chaleur, mais sans esprit distingué, et fut nommé en 1793 adjoint à l'administration de police de la commune. Accusé de modérantisme, il fut d'abord envoyé à l'abbaye pour vingt-quatre heures, et ensuite exclu du conseil général. Il étoit parvenu à y rentrer, lorsqu'un arrêté du comité de salut public le destitua de nouveau. Devenu secrétaire de Drouet, Gagnant contribua beaucoup à favoriser son évasion de l'abbaye en 1796. Compromis dans l'affaire de Grenelle, il y fut pris les armes à la main, et traduit devant une commission militaire qui le condamna à mort le 10 octobre 1796. Lorsqu'on le conduisoit à l'échafaud, il se glissa doucement au bas de la voiture, et seroit parvenu à s'échapper sans un cavalier, qui le poursuivoit, et qui le mutila à coups de sabre. Il étoit âgé de 29 ans, et eût pu se distinguer dans son art, si la révolution ne fût venu l'en détacher.

GAGNÉE. *Voyez* GAIGNY.

† GAGNIER (Jean), né à Paris, fut d'abord chanoine régulier de Sainte-Geneviève. Ayant apostasié, il se retira en Angleterre et publia une brochure à La Haye en 1706, pour sa justification contre l'Eglise catholique, qu'il adressa à son frère, chanoine régulier de Braines près Soissons, ordre de prémontrés. Gagnier, devenu professeur de langues orientales dans l'université d'Oxford, où il avoit fini ses études, illustra cette école par plusieurs ouvrages pleins d'une foule de remarques savantes, accompagnées d'une critique très-judicieuse et très-éclairée. Les plus connus sont, I. Une excellentre *Vie de Mahomet*, traduite en français, et publiée à Amsterdam en 1730 en 2 v. in-12. On y verra une partie des moyens que ce prophète conquérant donnoit

pour des inspirations divines. Les philosophes peuvent profiter de l'ouvrage du savant, pour saisir le véritable esprit de ce célèbre imposteur. II. Une *Vie d'Abulféda* en latin, avec le texte en regard, Oxford, 1723, in-fol. (*Voyez* ABULFEDA.) III. Une *Traduction* latine du livre hébreu de Joseph Ben Gorion, à Oxford, 1706, in-4°, avec des notes très-savantes. IV. *Vindiciœ Kircherianœ*, Oxford, 1718, in-fol.

† GAGUIN (Robert), général des mathurins, né à Colines dans le diocèse d'Amiens, d'une famille assez obscure, l'homme de son siècle qui écrivoit, dit-on, le mieux en latin, fut employé par les rois Charles VIII et Louis XII dans plusieurs négociations aussi importantes qu'épineuses, en Italie, en Allemagne, en Angleterre. Ces voyages altérèrent sa santé. Au retour d'une de ses ambassades, il revint avec la goutte, et ne put obtenir du roi un seul regard pour le dédommager de ses maux et de ses peines. « Voilà, dit-il, comme la cour récompense! » Gaguin avoit le cœur sensible et reconnoissant, il n'abandonnoit pas ses amis dans la disgrace. Le zèle avec lequel il soutint un d'entre eux, nommé Guill. Fichet, théologien célèbre de son temps, lui attira des injures et des quolibets : on l'appela *Fichétiste*. L'exercice de la chaire ne lui plaisoit pas beaucoup; ce n'est pas qu'il manquât d'une certaine éloquence; mais ses manières tenant un peu de la rudesse du cloître, on trouvoit qu'elles contrastoient trop avec la politesse du monde et de la cour. Il paroît par ses *Lettres* qu'il redoutoit beaucoup la mort. Ce mal inévitable l'atteignit à Paris le 22 mai 1501. Nous avons de lui plusieurs ouvrages en vers et en prose. Les principaux sont, I. *Histoire de France en latin, depuis Pharamond jusqu'à l'année* 1499, in-f., Lyon, 1524; traduite en français en 1514, in-fol., par Desrey. Les auteurs des différentes Histoires de France se sont servis de celle de Gaguin, non pas pour les premiers temps de la monarchie, que l'historien a chargés de mille contes fabuleux, mais pour les événemens dont il avoit été le témoin. Quoiqu'on ait vanté sa latinité, elle n'est ni pure ni élégante. II. *Chronique de l'archevêque Turpin*, traduite en français par ordre de Charles VIII, Paris, 1527, en gothique, in-4°, ou Lyon, 1585, in-8°. III. Des *Epîtres* curieuses, des *Harangues* et des *Poésies* en latin, 1498, in-4°. IV. Une mauvaise *Histoire romaine*, en 3 v. in-fol, gothique, recherchée par les bibliomanes, etc. V. Un *Poëme latin sur la conception immaculée de la Vierge*, imprimé à Paris en 1497, et plein d'idées sales : l'auteur y parle d'une de ses maîtresses en homme moins animé par l'amour que par le libertinage. Les lecteurs curieux de connoître la conduite, les mœurs, le caractère de Gaguin, peuvent consulter un Mémoire de Michault, dans le tome XLIIIe de la collection de P. Nicéron.

*GAHAGANS (N.), poëte anglais, supplicié à Londres pour avoir rogné des guinées, traduisit dans la prison de Newgate, en vers latins, le *Temple de la gloire* du célèbre Pope.

* I. GAI (Antoine), né en 1686, célèbre sculpteur, auteur d'un grand nombre d'ouvrages en bronze et en marbre, envoyés dans différentes villes de l'Europe. La république de Venise le chargea de travailler dans l'église, dans la place de Saint-Marc, et dans la galerie pour laquelle il a fait des portes de bronze de son invention, et deux *Bas-reliefs* mis à côté de deux autres semblables du célèbre San Sovin.

II. GAI. *Voyez* GAY (Jean.)

GAJADO. *Voyez* CAJADO.

† GAICHIÉS (Jean), prêtre de l'Oratoire, né à Condom d'une famille honnête, théologal de Soissons et membre de l'académie de cette ville, fit honneur à cette compagnie par ses *Discours académiques*, et à sa congrégation par ses talens pour la chaire. Sa façon de penser n'étant pas tout-à-fait la même que celle de l'évêque de Soissons (Languet), il se démit de sa théologale, et vint s'établir à Paris, où il mourut dans la maison des pères de l'Oratoire, rue Saint-Honoré, le 5 mai 1731, à 83 ans. L'abbé de Lavarde a publié le recueil de ses *Œuvres* en 1739, in-12. On y trouve dix *Discours académiques* aussi élégans que judicieux; et des *Maximes sur le ministère de la chaire*, imprimées séparément, Paris, 1711, in-12. Cet ouvrage attribué d'abord à Massillon, qui le désavoua en le louant, est précieux, tant pour la solidité des préceptes, que pour les agrémens du style. Il y a peu de livres écrits avec plus de justesse, de précision et d'élégance. Il a été réimprimé en 1739 par les soins de l'abbé de Lavarde, sur un exemplaire que l'auteur avoit revu avec soin et augmenté considérablement; les *Maximes*, suivies de onze *Discours académiques*, ont encore été réimprimées en l'an 12 par M. Dubroca, avec les Dialogues de Fénélon sur l'Eloquence en général et sur celle de la Chaire en particulier.

GAIGNAT (N.), célèbre bibliophile, recueillit une immensité de livres rares et curieux, dont le catalogue, composé de 3542 articles, forme deux volumes et fait suite à la Bibliothèque instructive de Debure.

† GAIGNY *ou* GANAY (Jean de), *Gagnœus*, docteur de Sorbonne, né à Paris d'une famille qui avoit produit un chancelier de France sous Louis XII, mourut en 1549. Il fut chancelier de l'université, et premier aumônier du roi François I. On a de lui de savans *Commentaires sur le nouveau Testament*, où le sens littéral est développé avec beaucoup de justesse. On les trouve dans la *Biblia Magna* du père de La Haie, 5 vol. in-fol. Sa méthode, dit le père Berthier, est excellente, et il suit volontiers les plus habiles interprètes grecs. C'étoit le fruit des instructions qu'il avoit reçues de Pierre Danez, son professeur en langue grecque. Il professa lui-même la théologie scolastique au collége de Navarre avec distinction. Dans ses Commentaires il fait rarement le controversiste, mais c'est toujours à propos et en peu de paroles.

GAILL (André), habile jurisconsulte, né à Cologne en 1526, mort dans la même ville en 1587, fut honoré de plusieurs commissions par les empereurs Maximilien II et Rodolphe II. On a de lui divers *Traités* sur des matières de droit, qui lui méritèrent le titre de Papinien de l'Allemagne. Le plus connu est son recueil intitulé *Decisiones cameræ imperialis*, avec Meisner, Francfort, 1603, in-fol.

I. GAILLARD (Michel de), d'une ancienne maison de Provence, né à Paris en 1449, s'attacha à Louis XI, devint son maître-d'hôtel, seul général des finances, et général des galéaces de France en 1480. Le duc d'Orleans lui conféra l'ordre du Porc-épic. Il épousa en secondes noces, l'an 1482, Marguerite Bourdin, qui lui apporta en dot les seigneuries de Longjumeau, de Chilly, du Fayet, et de Puteau-sur-Seine. Il mourut au château de Longju-

meau le 2 avril 1532. — Michel II, DE GAILLARD, son fils, chevalier et panetier du roi François Ier, épousa, le 10 février 1512, Souveraine d'Angoulême de Valois, fille naturelle de Charles, duc d'Orléans et d'Angoulême. François Ier, qui étoit fils du même Charles, duc d'Orléans, et par conséquent frère de Souveraine d'Angoulême, la légitima à Dijon en 1521.

II. GAILLARD DE LONGJUMEAU, de la même famille que le précédent, évêque d'Apt depuis 1673 jusqu'en 1695, année de sa mort, forma le projet d'un grand *Dictionnaire historique universel*, et en confia l'exécution à Moréri son aumônier. Il fit faire, pour la construction de cet édifice, depuis si augmenté, des recherches dans tous les pays, et sur-tout dans la bibliothèque du Vatican. Moréri lui dédia la première édition de son Dictionnaire, entrepris en Provence, et publié à Lyon en 1674. Il lui donna des éloges magnifiques. L'évêque d'Apt les méritoit, par son amour éclairé pour les arts, et par ses vertus. La famille de Gaillard subsiste avec honneur en Provence. *Voyez* VENEL.

† III. GAILLARD (Honoré), jésuite, né à Aix en 1641, mort à Paris en 1727, exerça le ministère de la prédication, et fut également goûté à la cour et à la ville. Nous n'avons de lui que quatre *Oraisons funèbres*, imprimées séparément; elles prouvent un talent marqué pour l'éloquence brillante et pathétique. Le père Gaillard avoit rassemblé ses *Sermons* quelque temps avant sa mort; mais on ignore ce que ce recueil est devenu.

*IV. GAILLARD (Gabriel-Henri), né le 26 mars 1726 à Ostel, près de Soissons, ancien membre de l'académie française, de celle des inscriptions et belles-lettres, et de la troisième classe de l'institut. On a de ce laborieux et estimable écrivain, I. *Rhétorique française, à l'usage des jeunes demoiselles*, un vol. in-12, Paris, 1746: il y en a eu six éditions. II. *Poétique française*, 2 vol., Paris, 1749. III. *Parallèle des quatre Electre, de Sophocle, d'Euripide, de Crébillon et de Voltaire*, un vol. in-8°, Paris, 1750. IV. *Mélanges littéraires* en prose et en vers, un vol. in-12, 1757. V. *Histoire de Marie de Bourgogne*, un vol. in-12, Paris, 1757. VI. *Histoire de François I*, 7 vol. in-12, 1769, *idem*, en 8 vol., plusieurs éditions. Certains critiques pensent que c'est le meilleur ouvrage de Gaillard; Voltaire ne le trouve pas parfaitement impartial: dans une lettre à l'auteur il reproche à François Ier des actions ou injustes ou honteuses. Les supplices des luthériens qui venoient en France, celui d'un chimiste italien, accusé d'avoir empoisonné le dauphin; la violation de la parole donnée à Charles-Quint quand il voulut sortir de la prison de Madrid; ses campagnes d'Italie; son alliance avec les Turcs, etc., etc. Mais si Gaillard présente son héros sous un jour favorable, il n'excuse pas non plus quelques-unes de ses démarches; néanmoins c'est une production estimable pour les recherches, l'exposition des faits et la vérité. VII. *Histoire des rivalités de la France et de l'Angleterre*, 11 vol. in-12, 1771, 1774, 1777 et 1802. VIII. *Histoire de Charlemagne*, 4 vol. in-12. IX. *Observations sur l'Histoire de France* de MM. Velly, Villaret et Garnier, 4 vol. in-12, Paris, 1807; ouvrage qui a paru après sa mort. X. Divers *Eloges et Discours oratoires, Poëmes, Odes, Epîtres, Discours en vers, etc.*, qui ont remporté des prix; plusieurs *Mémoires* d'érudition insérés dans

le recueil de l'académie des inscriptions et belles lettres, et dans la notice des manuscrits de la bibliothèque impériale. Il a fourni des articles au *Journal des Savans*, depuis 1752 jusqu'en 1792 ; beaucoup d'articles pour le *Mercure*, depuis 1780 jusqu'en 1789. Enfin, il a fait dans la nouvelle Encyclopédie les trois quarts du *Dictionnaire de l'histoire*, etc. Gaillard, lié depuis long-temps avec M. de Malesherbes, fut plus à même que personne d'apprécier ses vertus et ses profondes connoissances ; il a publié en 1806 son *Eloge historique*, qu'il a annoncé comme le dernier tribut de sa vieillesse. « Je me propose dit-il, de borner là ma carrière, à moins que le *scribendi cacothes et consuetudo mala*, maladie plus forte que mes résolutions ne m'entraîne, malgré la décrépitude qui va venir, et achevant de lasser la patience du public, ne fasse retentir à mon oreille le terrible *Solve senescentem*, etc. d'Horace. » L'*Eloge* de M. de Malesherbes ne se ressent nullement des influences de l'âge : l'esprit est comme le cœur, l'un et l'autre ne vieillissent pas, lorsque tous deux ont été bons. Gaillard est mort à Saint-Firmin près Chantilly en 1806. M. Auger a publié une seconde édition de *l'Histoire de la rivalité de la France et de l'Espagne*, précédée d'un abrégé de l'Histoire ancienne de l'Espagne par Gaillard, 8 volumes in-12.

V. GAILLARD. *Voy*. FREGOSE, n° II.

GAILLARDE (Jeanne), savante, native de Lyon, distinguée par ses poésies dans le 16ᵉ siècle. Marot la comparant à Christine de Pisan l'a célébrée dans un rondeau qu'il fit à sa louange. Elle y répondit par un autre rondeau.

GAÏNAS, Goth, devenu général romain par sa valeur, et sur-tout par la foiblesse de l'empire, qui n'avoit alors aucun grand homme à mettre à la tête des armées, fit tuer le perfide Rufin, qui vouloit s'emparer du trône impérial. L'eunuque Eutrope, favori d'Arcadius, après Rufin, eut la même ambition. Gaïnas appela les barbares dans l'empire, et ne les chassa que lorsqu'on lui eut remis l'indigne favori. Les empereurs romains n'étoient plus ces fiers et puissans monarques de l'univers, qui, au premier ordre, faisoient venir au pied de leur trône des rois du bout de l'univers. Un particulier, un étranger, s'il avoit un peu de courage, les faisoit trembler. Gaïnas n'en continua pas moins de ravager l'empire, après la mort d'Eutrope. Il fallut que le lâche et foible Arcadius vînt le trouver à Chalcédoine pour traiter de la paix : ils se jurèrent; mais le Goth n'ayant pu obtenir de saint Jean Chrysostôme une église pour les Ariens, tomba sur la Thrace, et mit tout à feu et à sang. Flavitas le repoussa jusqu'au-delà du Danube, où il fut tué par Uldin, roi des Huns, l'an 400. Sa tête fut portée à Arcadius, qui la fit promener dans toutes les rues de Constantinople.

† I. GAINSBOROUGH (Thomas), peintre anglais, né en 1727 à Sudbury au comté de Suffolck, mort en 1788, se forma lui-même sans le secours d'aucun maître. Il dessinoit d'après nature les paysages, les arbres des bois voisins, les rochers, les vues pittoresques, les fontaines, les troupeaux avec le berger, et mettoit à ses études un temps et une patience incroyables. Aussi ses progrès répondirent-ils à ses efforts. Ce fut sur-tout dans le paysage qu'il excella ; il sut réunir le brillant de Claude avec la simplicité de Raphaël. Cet artiste, aussi distingué par ses vertus que par ses talens, mourut

d'un abcès au cou. — Son frère aîné fut aussi un très-bon peintre.

* II. GAINSBOROUGH, second frère de Thomas, ministre dissident à Henley au comté d'Oxford, se fit estimer par ses talens dans la mécanique.

I. GAIOT (Marc-Antoine), natif d'Annonay en Vivarais, professeur d'hébreu à Rome, publia en cette ville, l'an 1647, in-8°, les *Aphorismes d'Hippocrate, en trois langues, à trois colonnes;* savoir, le texte grec; une version latine, où il prétend avoir été plus exact que Foës; et une traduction hébraïque faite par des rabbins.

II. GAIOT DE PITAVAL. *Voyez* GAYOT.

† GAITTE (Jacques), docteur de Sorbonne et chanoine de Luçon, publia, en latin, à Lyon, en 1678, in-12 et in-4°, sur l'usure, un traité théologique, qui parut sévère aux casuistes modérés; il est intitulé *Dissertatio de usurariâ trium contractuum pravitate.* Un anonyme réfuta cette dissertation dans un ouvrage ayant pour titre, *Negotiatio et mutatio licita pecuniæ*, etc., Coloniæ, 1678. C'est pour répondre à cet anonyme que Gaitte répliqua par le *Tractatus de usurâ et fœnore*, Parisiis, 1689, in-4°.

GAL (saint), natif d'Irlande, et disciple de saint Colomban, fonda en Suisse le célèbre monastère de Saint-Gal, dont il fut le premier abbé en 614. Il mourut vers 646. On a de lui quelques ouvrages peu connus. Il ne faut pas le confondre avec saint GAL, évêque de Clermont, mort vers 552.

† GALADIN (Mahomet), empereur du Mogol dans le 16e siècle, illustre par ses belles qualités. possédoit l'art de régner. Ses sujets pouvoient avoir audience deux fois par jour; et afin que les personnes de basse condition ne fussent pas repoussées par ses gardes, il fit mettre une clochette à son palais, dont la corde répondoit à la rue. Dès qu'il entendoit le son de la cloche, il descendoit ou faisoit monter celui qui avoit des demandes ou des plaintes à lui faire. Il mourut en 1605.

* GALANTHES, roi des anciens Celtes, succéda à sa mère Galathea. Après avoir subjugué plusieurs peuples, il leur donna le nom de Galatie, pays qui fut depuis nommé Gallia (la Gaule). Leurs descendans s'étendirent jusque dans la Grèce et dans l'Asie mineure, où ils transportèrent le nom de Galates.

† GALANTHIS (Mythol.) fut une servante d'Alcmène, femme d'Amphitryon, roi de Thèbes. Lorsque cette princesse, enceinte d'Hercule, étoit en travail, Junon, déguisée sous la figure d'une vieille femme, se tint assise à la porte, les mains croisées sur ses genoux, pour empêcher par ses enchantemens la délivrance d'Alcmène, qu'elle détestoit. Galanthis soupçonnant que, tant que la déesse seroit en cette posture, sa maîtresse n'accoucheroit pas, alla lui dire que la reine venoit enfin de mettre au monde un beau garçon. Junon irritée se leva, décroisa ses mains, et Alcmène fut délivrée dans le même instant; mais pour punir la fourberie de Galanthis, elle la métamorphosa en belette.

* GALANTINI (Hippolyte), peintre et capucin, ce qui l'a fait souvent nommer *le Capucin*, né à Gênes en 1627, mort en 1706, a peint l'histoire et le portrait en miniature.

† GALANUS (Clément), théatin

italien, missionnaire en Arménie, étant de retour à Rome, publia, en 1650, deux gros volumes in-folio en latin et en arménien, sous ce titre : *Conciliation de l'Eglise arménienne avec l'Eglise romaine, sur les témoignages des pères et des docteurs arméniens*. L'auteur remarque dans sa préface qu'il a commencé par rapporter les histoires des Arméniens avant de disputer contre eux, parce que tous les schismatiques orientaux ne veulent qu'à cette condition parler de la religion avec les occidentaux ; quand ils se voient convaincus, ils répondent « qu'ils suivent la foi de leurs pères, et que les Latins sont des dialecticiens qui, ayant l'esprit subtil, peuvent prouver, comme des vérités, les plus grandes faussetés du monde. » La partie historique du premier volume de cette *Conciliation*, *etc.*, fut réimprimée à Cologne en 1686, in-8°, sous ce titre : *Historia Armenica, ecclesiastica et politica*. Avant cet ouvrage, Galanus avoit publié à l'imprimerie de la Propagande, à Rome, une *Grammaire arménienne*, qui parut en 1645, in-4°.

GALAS (Matthieu), général des armées impériales, né à Trente en 1589, fut d'abord en qualité de page auprès du baron de Beaufremont, chambellan du duc de Lorraine. Il se signala tellement en Italie et en Allemagne, sous le fameux Tilli, qu'après sa mort il fut mis à la tête des armées de l'empereur Frédéric II. Galas rendit des services importans à l'empire, ainsi qu'au roi d'Espagne Philippe IV. Il voulut même s'emparer de la Bourgogne en 1636; mais il fut battu, avec le duc de Lorraine, à Saint-Jean-de-Laune. Il réussit mieux contre les Suédois; cependant son armée ayant été entièrement défaite près de Magdebourg par Tostenson, il fut disgracié de l'empereur. Quelque temps après on lui rendit le commandement des troupes ; mais il n'en jouit pas longtemps, étant mort à Vienne en Autriche en 1647, avec la réputation d'un des plus grands généraux de son temps. *Voyez* BANNIER.

† GALATÉO *ou* GALATEUS LICIENSIS (Antoine), dont le nom étoit *Ferrari*, né en 1484, dans la terre d'Otrante, à Galatina, d'où il a pris son nom, étoit Grec d'origine, et s'en faisoit honneur. Galatéo s'attacha à la médecine, sans négliger la littérature grecque et latine. Il devint médecin du roi de Naples ; mais sa mauvaise santé et quelques intérêts de famille l'obligèrent de quitter cette place. Il mourut à Lecce en 1517. Il a laissé, I. *De Situ Japigiæ*, Bâle, 1558, in-8°. La meilleure édition est celle de 1727, in-8°, avec les notes de Jean-Bernardin Tafreri ; elle contient plusieurs opuscules de Ferrari, entre autres, son morceau *De laudibus Venetiarum*. II. Une *Description de Gallipolis*. III. *Successi dell' armata Turchescanella città d'Ottrando dell' anno* 1480, in-4°, 1612. Cet ouvrage, d'abord composé et imprimé en latin, fut traduit en italien par Jean-Michel Martiano, qui publia cette édition en 1480. Il avoit accompagné le fils du roi de Naples à cette expédition. IV. Un *Eloge de la goutte*, qu'il composa pour charmer les douleurs de cette cruelle maladie. V. Des *Vers latins et italiens*. VI. *Vite de letterati Salentini*, etc., etc.

GALATHÉE (Mythol.), nymphe de la mer, fille de Nérée et de Doris, fut aimée de Polyphème : elle lui préféra Acis, que le géant écrasa sous un rocher qu'il lança sur lui ; mais les dieux, touchés de compassion pour ce berger, le changèrent en fleuve.

† GALATIN (Pierre Colonne, surnommé), franciscain, savant dans les langues et dans la théologie, se fit un nom par son traité : *Opus de arcanis catholicæ veritatis*, Orthonæ-Maris, 1518, in-fol., contre les juifs. Il y a eu plusieurs éditions de cet ouvrage, qui renferme des choses curieuses. La meilleure est celle de Francfort, 1612, in-folio. Galatin vivoit encore en 1532. On l'a accusé de copier R. Martin.

† GALAUP de Chasteuil, né à Aix, d'une famille noble, en 1588, ami du célèbre Peiresc, ayant beaucoup de goût pour les langues orientales, alla les cultiver dans le pays même. Il se retira en 1631 sur le mont Liban, où il partagea son temps entre l'étude et la prière. Les courses des Turcs troublèrent souvent le repos de sa solitude ; mais sa vertu faisoit impression sur l'esprit même des barbares. Il étoit si parfaitement connu des maronites, qu'après la mort de leur patriarche ils voulurent le revêtir de cette dignité. Le saint solitaire la refusa, et mourut peu de temps après, le 15 mai 1644, dans un monastère des carmes-déchaussés. On peut consulter sa Vie, in-12, écrite par Marchetti, prêtre de Marseille. — Il y a eu encore, de cette famille, François et Pierre Galaup. Le premier, précepteur du fils du duc de Savoie, mort à Verceil en 1658, à 52 ans, cultivoit la poésie, la philosophie et la littérature. Il s'étoit mis d'abord au service de Lascaris, grand-maître de Malte ; puis à celui du grand Condé, qui le fit capitaine de ses gardes. Ce prince étant sorti du royaume, Galaup se retira à Toulon, où il arma un vaisseau de guerre sous la bannière de Malte. Après s'être signalé pendant plusieurs années, il fut pris par des Algériens. Il sortit d'esclavage au bout de deux ans, et passa au service du duc de Savoie, qui le gratifia d'une pension. Il avoit traduit les petits prophètes, et mis en vers français quelques livres de la Thébaïde de Stace. — Le second, mort en 1727, à 83 ans, faisoit joliment des vers provençaux. Il a laissé une *Explication*, in-folio, *des arcs de triomphe* dressés à Aix pour l'arrivée des ducs de Bourgogne et de Berri, imprimée en 1701, et qui occasionna diverses critiques de Haitze, sous les noms de Scates-le-Salien et de Pierre-Joseph. Pierre Galaup y répondit par son *Apologie des anciens historiens et des troubadours*, qui parut en 1704.

† GALBA (Servius Sulpitius), empereur romain, de la famille des Sulpices, féconde en grands hommes, naquit dans une petite ville d'Italie, proche Terracine, le 9 janvier l'an 570 de Rome avant l'ère commune. — Servius Sulpitius Galba, son père, célèbre jurisconsulte, étoit si petit et si contrefait, qu'il fut souvent exposé à la raillerie. Un jour qu'il plaidoit devant Auguste, il dit à ce prince : « Corrigez-moi, si vous avez quelque chose à reprendre. — Je puis bien vous avertir, lui répondit Auguste, mais je ne puis vous corriger. » Son fils, dont il est question dans cet article, exerça la charge de préteur à Rome, puis celles de gouverneur d'Aquitaine, de proconsul d'Afrique, de général des armées dans la Germanie, et ensuite dans l'Espagne Tarragonaise. Dans le temps qu'il étoit en Afrique, deux citoyens se disputant la possession d'un cheval, sur lequel les témoins ne s'accordoient point, Galba ordonna que l'animal seroit conduit, les yeux bandés, à son abreuvoir ordinaire; qu'ensuite on lui ôteroit son bandeau, et qu'il appartiendroit à celui de ses deux maîtres chez qui il se rendroit de lui-même. (Suétone, dans la Vie de

Galba, n° XI.) Il ne parut pas moins exact observateur de la justice dans la Tarragonaise. Il fit couper les mains à un banquier infidèle, et ordonna que, pour l'exemple, on les attachât sur son bureau. Il condamna au supplice de la croix un tuteur qui avoit empoisonné son pupille; et comme, en qualité de citoyen romain, le coupable demandoit quelque distinction, il lui fit dresser une croix blanche et plus haute que les croix ordinaires. Au milieu de ses emplois, Galba se livra à la solitude, pour ne point donner prise aux soupçons inquiets de Néron. Il ne put les éviter. Ayant désapprouvé les vexations cruelles que les intendans exerçoient dans toutes les provinces de l'empire, Néron envoya ordre de le faire mourir. Il échappa au supplice, en se faisant proclamer empereur. Toute la Gaule le reconnut, et Néron fut réduit à se donner la mort, l'an 68 de J. C. Quoique moins affermi sur le trône qu'aucun de ses prédécesseurs, Galba ne prit aucune précaution pour sa sûreté. Il se livra au contraire à trois hommes obscurs, que les Romains appeloient *ses Pédagogues*. Le premier étoit T. Vinius Rufinus, autrefois son lieutenant en Espagne, et d'une insatiable avarice. Un jour étant à la table de l'empereur Claude, il vola une coupe d'or. Claude, qui en fut informé, le fit inviter encore le lendemain, et le fit servir seul en vaisselle de terre. C'étoit un homme adroit, hardi, vif et prompt, mais d'un mauvais naturel, et capable de donner à un prince les conseils les plus pernicieux. Le second étoit Cornélius Laco, capitaine de ses gardes, que son orgueil rendoit insupportable à tout le monde; mais extrêmement lâche et paresseux, ennemi de tous les avis dont il n'étoit pas l'auteur, et ayant autant d'ignorance que de présomption. Le troisième, Marcianus Icelus, le premier de tous les affranchis de Galba, et qui ne prétendoit pas moins qu'à la première dignité dans l'ordre des chevaliers. Ces trois favoris, le gouvernant tour à tour avec des vices différens, le firent passer continuellement d'un vice à un autre. A la vérité, il rappela les exilés du régne précédent; mais l'avarice l'empêcha d'achever son ouvrage, il oublia la restitution des biens confisqués au profit de l'empereur; et au lieu de réparer les crimes de Néron, il s'en rendit le complice. Pour remplir le trésor épuisé, il ordonna une recherche des largesses insensées de son prédécesseur. Elles montoient à deux cent cinquante millions, et elles avoient été répandues sur des débauchés, sur des farceurs, et sur les ministres des plaisirs de Néron. Galba voulut qu'ils fussent tous assignés, et qu'on ne leur laissât que la dixième partie de ce qui leur avoit été donné. Mais à peine ce dixième leur restoit-il. Aussi prodigues du bien d'autrui que du leur, ils ne possédoient ni terres ni rentes. Les plus riches ne conservoient qu'un mobilier que le luxe et leur goût pour l'attirail du vice et de la mollesse leur avoient rendu précieux. Galba, très-avide d'argent, trouvant insolvables ceux qui avoient reçu les gratifications de Néron, étendit la recherche jusque sur les acheteurs qui avoient acquis d'eux. On conçoit quel bouleversement dans les fortunes résulta de cette opération, dont trente chevaliers romains furent chargés. Une multitude d'acquéreurs de bonne foi furent inquiétés, on ne vit dans toute la ville que des biens mis en vente. Ce fut pourtant une joie publique de trouver aussi pauvres ceux que Néron avoit prétendu enrichir, que ceux qu'il avoit dépouillés. Mais on souffroit très-impatiemment que Vinius, favori de l'empereur, qui l'engageoit dans des discussions onéreuses

à un très-grand nombre de citoyens, bravât, par son luxe, les yeux de ceux qu'il vexoit, et abusât de son crédit pour tout vendre et pour recevoir de toute main. Il n'étoit pas le seul qui exerçât ce trafic. Tous les affranchis et tous les esclaves de Galba le faisoient en sous-ordre, se hâtant de profiter d'une fortune subite, et qui ne pouvoit durer long-temps. Il y avoit un commerce ouvert pour tout ce qui trouvoit des acheteurs : établissemens d'impôts, exemptions et priviléges, impunité des crimes, condamnation d'innocens ; et sous le nouveau gouvernement renaquirent tous les maux de l'ancien. Les soldats n'eurent pas moins à se plaindre du prince que les citoyens. Les troupes de la marine lui ayant demandé le titre de *légionnaires*, que Néron leur avoit accordé, il fit fondre sur elles ses cavaliers, qui en massacrèrent une grande partie. Galba, aspirant au trône, avoit promis de grandes sommes aux prétoriens ; il les refusa dès qu'il y fut monté. « Un empereur, leur dit-il fièrement, doit choisir ses soldats, et non les acheter. » Cette réponse irrita ses troupes, elles l'assassinèrent le 16 janvier 69 de J. C. « Frappez, dit-il aux meurtriers, si c'est pour le bien du peuple romain », et il tendit le cou. Cet empereur apprit aux Romains que leur maître pouvoit être élu hors de Rome : *Evulgato Imperii arcano posse principem alibi quàm Romæ fieri.* (Tacit. Hist. L. 1.) Galba fut grand tant qu'il ne régna pas ; mais ses vertus devinrent des défauts lorsqu'il fut empereur. Il ne sut pas s'élever avec la fortune. C'est le dernier des empereurs qui ait été d'une ancienne noblesse. Tous ses successeurs furent des hommes nouveaux. Quatre empereurs de suite s'étoient attachés, pendant près de soixante ans, à exterminer les plus grands noms. Le peu de familles illustres qui restoient étouffèrent la splendeur périlleuse de leur origine par l'obscurité de leur vie. Le nom de *Galba* que portoit le prince, objet de cet article, étoit le surnom de la famille des Sulpitius à Rome. On dit qu'il fut donné au premier à cause de sa petitesse ; d'autres disent à cause de sa grosseur. On connoissoit déjà de ce nom *Galba* (*Sergius*), personnage consulaire, et le plus éloquent de son temps, selon Suétone, qui, ayant obtenu le gouvernement de l'Espagne après sa préture, fit égorger, par trahison, trente mille Lusitaniens ou Portugais, et pilla la province. Caton l'ancien s'étant rendu son accusateur auprès du peuple, il alloit être condamné au bannissement, lorsqu'il embrassa, au milieu de l'assemblée, ses deux fils, encore enfans, avec tant de tendresse et de larmes, que le peuple, touché de compassion, le renvoya absous.

GALBES. *Voyez* Calvo, n° III.

* GALDIN (saint), né à Milan, de l'illustre maison de la Scala, célèbre dans l'histoire d'Italie, s'attacha de bonne heure au service des autels, après s'y être préparé par l'étude de l'Ecriture sainte, par une grande innocence de mœurs, et par la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Il devint successivement archidiacre et chancelier de l'église de Milan. Les archevêques Bibald et Hubert se déchargèrent sur lui d'une partie de l'administration du diocèse, qui étoit alors rempli de troubles et de confusion. Ce fut dans ce temps que l'empereur Barberousse se mit en marche contre la ville de Milan, qui prétendoit avoir le droit exclusif de choisir ses magistrats, et qu'il l'attaqua avec une nombreuse armée, et la

força de se rendre à discrétion, après un siége de dix mois. Ce prince porta la vengeance aux derniers excès; la ville fut détruite, et les habitans eurent à peine la vie sauve. (*Voyez* FRÉDERIC, n° II.) Hubert, archevêque de Milan, étant mort en 1166, Galdin, quoique absent, fut élu pour lui succéder. Le pape le sacra lui-même, le fit cardinal, et le nomma légat du saint-siége. Galdin, remplit avec exactitude tous les devoirs d'un digne pasteur. Il annonçoit assidument la parole de Dieu, soulageoit les malheureux avec une bonté paternelle, et prévenoit même leurs besoins; il rétablit la discipline, qui avoit beaucoup souffert, étouffa toutes les semences de division, et s'occupa sur-tout à détruire les erreurs des cathars, espèce de manichéens qui avoient profité des troubles occasionnés par la guerre en Lombardie. Il mourut au milieu de son clergé et de son peuple le 18 avril 1176, après avoir fait, malgré sa foiblesse, un long sermon, qu'il débita avec beaucoup de feu. Sa mort fut généralement pleurée. Sa sainteté éclata par plusieurs miracles. Galdin est honoré dans les anciens bréviaires de Milan, et cité comme saint par le P. Henschenius.

* I. GALE (Thomas), chirurgien anglais qui s'est rendu célèbre dans son art. On n'a pas la date de sa naissance ni celle de sa mort, mais en 1544, à la suite des armées de Henri VIII d'Angleterre, il se trouva à la bataille de Montreuil. En 1577 il étoit à la suite des armées de Philippe II roi d'Espagne, et se trouva à la bataille de Saint-Quentin. Depuis, il a exercé son art à Londres.

* II. GALE (Théophile), fameux théologien non-conformiste, né en 1628 à King's-Teington, au comté de Devon, mort en 1678, élève du collége de la Magdeleine à Oxford, où il prit ses degrés, et fut boursier. En 1657, appelé à Winchester, il y fut prédicateur jusqu'en 1661, qu'il perdit cette place pour non-conformité. Alors il fut chargé de l'éducation des fils du lord Warthon, et les accompagna à Caen en Normandie. En 1665 il retourna en Angleterre, et fut pasteur d'une congrégation de dissidens, et maître d'un séminaire à Newington. Gale est auteur de beaucoup d'ouvrages, dont les principaux sont, *Le Parvis des Gentils*, 4 vol. in-4°, dans lequel il prouve que la philosophie et la théologie des païens étoient empruntées de l'Ecriture. *La véritable idée du Jansénisme; l'Anatomie de l'incrédulité; Discours sur la venue de J. C.*, *etc.*

† III. GALE (Thomas), savant anglais, né en 1636 à Scruton, dans le comté d'Yorck, très-versé dans la littérature grecque et dans la théologie, successivement directeur de l'école de Saint-Paul, membre de la société royale de Londres, et enfin doyen d'Yorck en 1697, remplissoit avec honneur ce dernier poste, lorsqu'il mourut le 8 avril 1702. C'étoit un de ces hommes modestes, doux, officieux, qui sont aussi chers à la société qu'à la littérature. Ses ouvrages décèlent une profondeur d'érudition étonnante. Les principaux sont, I. *Historiæ poëticæ antiqui scriptores*, Paris, in-8°, 1675. Ce sont les anciens écrivains de la mythologie, accompagnés de savantes notes, et précédés d'un discours préliminaire non moins savant. II. *Jamblicus de mysteriis Egyptiorum*, etc., Oxford, in-fol., 1778, en grec et en latin, avec des éclaircissemens qui renferment un fond d'érudition immense. III.

Historiæ Britannicæ, Saxonicæ et Anglo-Danicæ scriptores quindecim, Oxford, 1687 et 1691, 2 vol. in-fol., avec une préface qui fait sentir le mérite de cette compilation, et une table des matières fort ample. IV. *Antonini iter Britanniarum*, 1709, in-4°. Cette édition d'un ouvrage utile, et même nécessaire pour la géographie ancienne, est ornée de notes. Son fils Roger GALE la publia. V. *Rhetores selecti*, Oxford, 1676, in-8°, d'un mérite égal aux précédens. VI. *Opuscula mythologica, ethica et physica*, en grec et en latin, Cambridge, 1671, in-8°, ou Amsterdam, 1688.

* IV. GALE (Jean), célèbre théologien, né à Londres en 1680, mort en 1721, fut envoyé à Leyde pour faire ses études; il y reçut la maîtrise-ès-arts et le doctorat en philosophie; puis il passa à Amsterdam, où il suivit le professeur Limborch, et fit connoissance avec Leclerc. L'histoire du baptême des enfans, que Wall publia en 1705, fixa son attention, et il y répondit. Cependant sa réponse ne fut imprimée qu'en 1711. Vers ce temps une congrégation le choisit pour son ministre. Wall à son tour publia une réplique à la réponse de Gale, et l'intitula Défense de l'Histoire du baptême des enfans. Sur cet ouvrage, l'université d'Oxford lui conféra le doctorat. Gale méditoit une réponse à la réplique, quand la mort le surprit. On a imprimé depuis quatre volumes de ses *Sermons*.

† GALEANO (Joseph), savant médecin de Palerme, né en 1605, pratiqua son art avec beaucoup de succès; il en développa les principes avec d'autant plus de sagacité, qu'il l'avoit exercé pendant cinquante ans. Son génie s'étendoit à tout, belles-lettres, poésie, théologie, mathématiques; mais il ne fit qu'effleurer ces différens genres, pour approfondir davantage la médecine. On a de lui plusieurs ouvrages en italien. Les plus connus sont, *Methodo di conservar la sanità, e di curare ogni morbo con solo uso dell' acqua vita*, en 1622, in-4°. *Il Caso con più diligenza ezzaminato*, 1674, in-4°. On en a aussi en latin, parmi lesquels on distingue son *Hippocrates redivivus, paraphrasibus illustratus*, en 1650, 1663 et 1701: et sa *politica medica pro leprosis*. On lui doit encore un *Recueil de petites pièces* des écrivains les plus célèbres qui ont cultivé les muses siciliennes, en cinq volumes. Galéano, homme charitable et bienfaisant, mourut le 28 juin 1675.

* GALEAS (Pierre-François), chartreux, né à Séville en 1560, mort dans la même ville en 1614, se fit une si grande réputation dans la peinture, que Pacheco, dans son Histoire de cet art, le place au rang des plus fameux peintres. Ce religieux, élève de Louis de Vargas, ne travailloit qu'à des objets de goût, et pour quelques amis.

* GÂLEB (Abou), célèbre pharmacien arabe, ami d'Abou-Syna (Avicenne), se distingua comme lui dans la pratique et dans la théorie de son art, sur lequel il a laissé plusieurs ouvrages. Il cultivoit aussi la poésie avec succès. Ayant été arrêté après la mort de Schams-ed-Doûlet, il composa dans sa prison *un Poëme* où l'on trouve le distique dont voici l'explication: « Je suis entré, cela, comme tu vois, est hors de doute; mais l'embarras, c'est de savoir comment je sortirai. » Il trouva cependant le moyen de s'échapper après une détention de quatre mois, et s'enfuit à Ispahan, où Ala-ed-Doûlet lui fit

l'accueil dû à son mérite. C'est près de ce souverain qu'il écrivit la majeure partie de ses ouvrages, entre lesquels on distingue son livre intitulé *Al-chafat* (la Santé), et celui qui porte le nom d'*Al-Nadjat* (le Salut, la délivrance). A la mort de Gâleb, qu'un trop grand amour des femmes avoit avancée, un plaisant dit en vers arabes. « Abou-Galeb n'a point su faire usage pour lui-même de sa science médicinale, et son habileté s'est trouvée en défaut. Son livre *de la Santé* ne l'a point guéri, et celui de *la Délivrance* ne l'a point sauvé. » Il mourut à 58 ans, l'an de l'hégire 428.

† I. GALEN (Matthieu), né à Westcapel en Zélande vers l'an 1528, enseigna la théologie avec réputation, à Dillengen, puis à Douay, devint chancelier de l'université de cette ville, y fit fleurir les sciences, et mourut en 1573. On a de lui, I. *Commentarium de christiano et catholico sacerdote*, in-4°. II. *De originibus monasticis*. III. *De Missœ sacrificio*. IV. *De seculi nostri choreis*, et d'autres écrits pleins d'une érudition assez mal digérée, mais d'une sage morale.

† II. GALEN (Jean Van), capitaine fameux au service des Provinces-Unies des Pays-Bas, né d'une bonne famille, mais pauvre, commença par être matelot. Ses progrès furent si rapides, que dès l'âge de 26 ans il fut capitaine de vaisseau. Il se signala contre les Français, les Anglais, les Maures et les Turcs. En 1652, avec quelques vaisseaux des états de Hollande, il en bloqua six anglais enfermés dans le port de Livourne. D'autres vaisseaux étant venus à leur secours, il y eut un combat dans lequel Van-Galen fut blessé à la jambe. On voulut l'engager à se retirer, mais il répondit : « C'est mourir glorieusement que de perdre la vie au milieu de la victoire. » Il mourut neuf jours après, à Livourne, l'an 1653. Les États lui firent ériger un monument superbe.

† III. GALEN (Christophe-Bernard Van), d'une des plus anciennes familles de Westphalie, porta d'abord les armes, et les quitta pour un canonicat de Munster, mais sans perdre le goût de son premier état. Elu évêque de cette ville, et ne pouvant la soumettre à son autorité, il l'assiégea en 1661, la prit et la conserva, en y faisant bâtir une forte citadelle. En 1664, choisi pour être un des directeurs de l'armée de l'Empire contre les Turcs, en Hongrie, n'eut pas le temps d'y signaler son courage, la paix ayant été conclue d'abord après son arrivée. L'année suivante, il endossa encore la cuirasse pour les Anglais contre les Hollandais, et remporta sur eux divers avantages. La paix se fit en 1666 par la médiation de Louis XIV; mais la guerre recommença en 1672, pour une seigneurie que la Hollande lui retenoit. Uni avec les Français, il enleva aux Etats plusieurs villes et places fortes. Les armes de l'empereur l'ayant obligé de faire la paix, il se ligua avec le roi de Danemarck contre le roi de Suède, et lui enleva quelques places. Van Galen, grand capitaine, mais mauvais évêque, avoit la bravoure, et aussi toute la cruauté d'un soldat. L'électeur de Brandebourg l'ayant forcé d'évacuer Groningue, il ordonna qu'on tuât tous les blessés qui ne donnoient aucune espérance de guérison. Un des principaux officiers de l'évêque de Munster ayant paru touché de voir périr chaque jour tant de braves gens, le prélat encuirassé lui répondit avec fureur : « Pouvez-vous être de mes lieutenans, et vous laisser attendrir à la vue des morts

et aux gémissemens des blessés? Un bon soldat doit avoir aussi peu de compassion que le diable. » Il le pensoit comme il le disoit, et il se conduisoit d'après ces principes. Pourvu qu'il eût les armes à la main, et qu'on le payât bien, tout lui étoit indifférent. Il changeoit de parti suivant ses intérêts. En 1674 il se ligua avec l'Espagne, et fournit des troupes aux Hollandais ses anciens ennemis; ses mœurs crapuleuses étoient dignes de son ame atroce. Ce prélat guerrier mourut le 19 septembre 1678, à 74 ans, aussi peu regretté de son peuple que de ses troupes. On peut voir sa *Vie*, traduite en français par Le Lorrain, en 1679, in-12. Dans cet ouvrage assez mal rédigé, et encore plus mal écrit, on trouve des faits qui ne sont pas sans intérêt.

*IV. GALEN-ABRAHAM-HAAN, docteur en médecine et pasteur d'une congrégation mennonite à Amsterdam, y prêchoit avec beaucoup d'éloquence et de succès la doctrine des latitudinaires, contre laquelle s'éleva singulièrement Samuel Apostool, aussi pasteur anabaptiste à Amsterdam; ce qui, en 1664, divisa les anabaptistes de cette ville en galénistes et apostoliens.

* GALENUS (Jean), de Kayservert en Allemagne, célèbre dans son temps, florissoit vers l'an 1493. On a de lui quelques *Sermons* et beaucoup de *Traités* de morale et de doctrine, imprimés en 1510, 1513, 1515 et 1518, à Strasbourg. Ces différens écrits sont peu connus aujourd'hui, et ne méritent pas d'être tirés de l'oubli où ils sont tombés.

* GALEOTA (Fabio Capece), noble napolitain, conseiller du roi, et ensuite régent du conseil suprême d'Italie dans le 17[e] siècle, a publié *De officiorum ac realium prohibitâ sine principis auctoritate commutatione et alienatione, eorumque restrictâ successione; Responsa fiscalia; Controversiæ legalis*, 2 vol.

* I. GALEOTTI (Albert), jurisconsulte fameux du 13[e] siècle, de Parme, quoiqu'on l'ait cru mal à propos Parisien, fut professeur de jurisprudence à Bologne en 1235, et enseigna aussi publiquement à Modène, où il écrivit son excellent ouvrage, intitulé *Summa di questioni*, qui parut si savant au fameux Guillaume Durante, aussi professeur dans la même ville, qu'en ayant eu une copie, et se flattant de pouvoir cacher son plagiat à la postérité, il l'inséra en entier dans son fameux *Speculum juris*, que par antonomase on appela *Spéculateur*. Parme s'étant révoltée en 1247, contre l'empereur Frédéric II, ce monarque vint l'assiéger, et en même temps fit emprisonner, par les partisans qu'il avoit à Modène, les jeunes Parmesans qui s'étoient rendus dans cette ville pour y suivre les leçons de Galeotti, ce qui obligea ce dernier à prendre la fuite et à se retirer à Padoue, où il fut très-bien reçu, et où il devint professeur. En 1250 il revint dans sa patrie et fut envoyé plusieurs fois en ambassade. Il vivoit encore en 1272, et on ignore l'époque de sa mort. On a de lui, I. *Aurea, ac pene divina, et vere margarita, seu quæstionum summula, in quâ omnes fere quæstiones in foris frequentatæ proponuntur, et magistraliter enucleantur*, Venetiis, 1567. C'est le titre de l'ouvrage dont il a déjà été parlé. II. *Tractatus de pignoribus*. On le trouve manuscrit sous le n° 269 à la bibliothèque royale de Turin, et on observe dans le catalogue que ce traité étoit inconnu à Albert Fabri-

cius. III. *Declarationes judiciorum* IV. *Tractatus de conciliis habendis*. V. *Reportationes super codice*.

† II. GALEOTTI-MARZIO (Galeotus-Martius), natif de Narni, d'abord professeur de belles-lettres dans l'université de Padoue, ensuite secrétaire de Mathias Corvin, roi de Hongrie, et précepteur de Jean Corvin son fils, fit différens voyages en Italie, et ne quitta la Hongrie qu'en 1490, après la mort de Mathias. Enfin il vint en France pour présenter un de ses ouvrages à Charles VIII. Il retournoit en Italie, et il étoit aux portes de Lyon, lorsqu'il voulut descendre de cheval; mais comme il étoit fort gros, il fit une chute dont il mourut vers 1493 ou 1494. On a de lui, I. Un *Recueil des bons mots de Mathias Corvin*, dans la collection des historiens de Hongrie, 1600, Francfort, in-fol. II. Un traité *De Homine interiore, et de corpore ejus*, Bâle, 1517, in-4°. Il parut la même année à Turin une autre édition de cet ouvrage; elle contient de plus la réplique de Marzio à la critique de George Merula. III. *De incognitis vulgo*. Ce livre n'a jamais été imprimé; mais il se répandit sans doute assez pour mériter l'attention des amis de la religion, qui furent scandalisés des assertions de l'auteur, entre autres de celle où il prétend qu'on peut être sauvé sans la foi. Galeotti eut besoin de toute la protection de Sixte IV, qui avoit été son élève, pour se soustraire à la persécution. IV. *De Doctrinâ promiscuâ*, Lyon, 1552, in-8°: mélange de questions physiques, médicales et astronomiques. V. *De excellentibus*. C'est un manuscrit sur lequel l'abbé Rive a publié en 1785 une notice qui n'a été tirée qu'à 100 exemplaires sur papier de Hollande, in-8°, et un sur vélin de format in-4°. On a fondu exprès des types pour certaines abréviations.

* III. GALEOTTI (Barthélemi.) Don Philippe de' Bianchi, prêtre bolonais, qui mourut en 1591 avec la réputation d'un excellent écrivain et d'un bon littérateur, se cacha sous ce nom. Il publia, sous celui de don Louigi Sarti da Piano, le *Tesoro delle indulgenze*, et *l'Origine et fondazione di tutte le chiese di Bologna*, et sous celui de Barthélemi Galeotti, le *Trattato degli uomini illustri di Bologna*, imprimé à Ferrare en 1590, in-4°, et en 1609.

IV. GALEOTTI (Nicolas), jésuite italien, mort en 1748, est célèbre par la *Vie des Généraux de sa Compagnie, avec leurs Portraits*, vol. in-fol., latin et italien, imprimé à Rome en 1748. Ses savantes notes sur le *Museum Odeschalcum*, Rome, 1751, 2 tomes in-fol., sont un ouvrage posthume.

* V. GALEOTTI (Anne), célèbre peintre, née à Florence en 1739, s'appliqua au dessin sous la direction des meilleurs professeurs. Elle travailla au pastel et à l'huile, et en peu d'années se mit en état d'exposer ses ouvrages en public. S'étant fixée depuis à Arezzo, elle y laissa de nouvelles preuves de ses talens. Anne avoit un grand art dans le maniement des couleurs, elle peignoit fort bien le portrait, et imitoit si bien la manière des anciens grands maîtres, qu'à peine pouvoit-on distinguer ses ouvrages des leurs. Elle mourut en 1773.

GALÈRE-ARMENTAIRE, empereur romain. (*Voyez* MAXIMIEN, n° II.)

GALERIA. *Voyez* VALERIA.

* GALESINI (Pierre), de Milan,

vécut dans le 16e siècle, sous Grégoire XIII et Sixte V. Il eut une grande connoissance des langues et des antiquités ecclésiastiques. Galésini fit des notes au Martyrologe romain, qu'il dédia à Grégoire XIII, et traduisit du grec en latin quelques *Traités* de saint Grégoire de Nysse et de Théodoret : il publia aussi l'*Histoire sacrée* de Sulpice Sévère et quelques autres ouvrages des anciens écrivains. Il composa encore un *Discours* sur l'obélisque que Sixte V fit élever en 1586, un autre sur le nouveau mausolée élevé par le même pontife à Pie V; une histoire des papes sous le titre de *Teatro pontificale,* et quelques autres ouvrages.

*GALESTRUZZI (Jean-Baptiste), peintre et graveur, né à Florence en 1615, florissoit à Rome vers le 17e siècle. On a de lui diverses suites de *bas-reliefs*, d'après Polidore de Carravage; une suite considérable de *Pierres gravées*, qui ont paru accompagnées des explications de Léonard Agostini, en un vol. in-4°.

* GALGACUS, chef des Calédoniens, qui résista avec une valeur peu commune aux troupes romaines commandées par Agricola. Après plusieurs escarmouches, les deux armées combattirent en bataille rangée. Le brave Galgacus fut défait et perdit la plus grande partie de ses troupes. Avant le combat Galgacus harangua ses soldats, si l'on en croit Tacite, et le discours que cet historien lui met dans la bouche est de la plus grande noblesse.

* GALGAGNETTO (Léandre), de Colle dans l'Abruzze-Citérieure, vécut dans le 16e siècle et au commencement du suivant, il fut juge des appellations à Rome. On a de lui, *De conditionibus et demonstrationibus, modo, causâ, et pœnâ; Tract. Gloss. ad statuta almæ urbis Romæ; De tutelâ et curâ, tutoribus, et curatoribus; De differentiis individuorum utriusque juris; De jure publico, sive de LL. et magistratibus secul. et regul.; De judiciis publicis et privatis; De pontificibus, imperatoribus, et fisco; De re militari, et civitate; De muneribus et honoribus; Sintagma communium opinionum sive receptarum utriusque juris sententiarum*, etc.

I. GALIANI (P. D.), moine célestin, né à Foggia dans la Pouille en 1681, apprit le grec et l'hébreu, et après avoir publié quelques ouvrages de théologie, se livra aux mathématiques. Ses profondes connoissances dans cette partie le firent choisir par le roi de Naples pour diverses fonctions importantes. Il mourut le 25 juin 1753. Sa modestie l'empêcha de publier un grand nombre de ses ouvrages. On lui attribue l'invention et les combinaisons de la *nouvelle loterie* par extraits, ambes et ternes, qui fut d'abord établie à Gênes, et *du jeu du loto.* On lui doit des *Remarques sur le Traité des conjectures de Bernouilli.*

† II. GALIANI (Ferdinand), né à Chièti, ville d'Italie au royaume de Naples, en 1728, mort dans cette ville en 1787, étoit fils d'un auditeur royal. Son oncle, Célestin Galiani, archevêque de Tarente et grand-chapelain du roi, le fit venir très-jeune à Naples pour qu'il y apprît les premiers élémens de la grammaire. Obligé, en 1740, d'aller à Rome, l'archevêque confia son neveu aux célestins de Naples, qui lui enseignèrent les mathématiques et la philosophie. A son retour il le reprit chez lui pour lui faire étudier le droit, et le jeune Ferdinand se familiarisa bientôt avec le grand nombre de savans que son oncle recevoit journellement en sa qualité de préfet général des études. A l'âge de 20 ans il lut, dans

une société académique, un Mémoire sur l'état de la monnoie au temps de la guerre de Troie. Le suffrage qu'obtint cet essai approuvé par le docte Mazzochi, l'encouragea à donner plus d'étendue à cette matière dans un grand ouvrage *sur la monnoie*, qu'il publia l'année suivante. Cet ouvrage fut couronné d'un succès complet, puisque l'auteur, qui avoit gardé l'anonyme, vit le gouvernement adopter ses principes. C'est à cette époque qu'il embrassa l'état ecclésiastique, et que, pourvu de bénéfices, il se rendit à Rome précédé d'une réputation qui le fit gracieusement accueillir du pape Lambertini. A Padoue, à Turin et dans les principales villes d'Italie, il forma des liaisons avec les savans les plus distingués, dont la correspondance lui devint aussi agréable qu'utile lorsqu'il fut de retour à Naples. Galiani acquit ensuite de la réputation dans les affaires d'état. Il fut envoyé en qualité de secrétaire d'ambassade au comte de Catillana, ambassadeur de Naples à Paris. Peu après, l'ambassadeur ayant obtenu de sa cour un congé de six mois pour voyager en Espagne, Galiani se trouva seul chargé des affaires : ce fut alors qu'il se montra vraiment digne de la mission qu'il remplissoit. En 1765 il obtint un congé, et lorsqu'il se disposoit à revenir à Paris, sa cour le chargea d'une mission importante qui lui valut la place de membre du conseil de commerce, à laquelle il préféra pour un temps celle de secrétaire d'ambassade. Galiani, après quelque séjour à Paris partit pour l'Angleterre et passa ensuite en Hollande. Le but de ces voyages étoit d'étudier en politique les constitutions si différentes de ces deux états. Ce fut en 1769 qu'il retourna à Naples pour reprendre sa place dans le conseil du commerce; mais il n'interrompit point sa correspondance avec Diderot, d'Alembert, Voltaire, les abbés Batteux, Arnauld, Barthélemy, et autres savans, dont les lettres forment neuf volumes. On trouve dans le Journal de Paris, sur Galiani, l'anecdote suivante, tirée des Mémoires de Gorani. « Un jour chez le baron d'Holbach, après un dîner fort assaisonné d'athéisme, Diderot propose de nommer un avocat de Dieu, et on choisit l'abbé Galiani; il s'assit et débuta ainsi : Un jour, à Naples, un homme de la basilicate prit devant nous six dés dans un cornet et paria d'amener rafle de six. Il l'amena du premier coup. Je dis : cette chance étoit possible. Il l'amena sur-le-champ une seconde fois. Je dis la même chose. Il remit les dés dans le cornet trois, quatre, cinq fois, et toujours rafle de six. *Sangue de Bacco !* m'écriai-je, *les dés sont pipés* : et ils l'étoient. Philosophes ! quand je considère l'ordre toujours renaissant de la nature, ses lois immuables, ses révolutions toujours constantes dans une variété infinie, cette chance unique et conservatrice d'un univers tel que nous le voyons qui seroit sans cesse, malgré cent autres millions de chances de perturbation et de destruction possibles, je m'écrie : *Certes, la nature est pipée* ! » Galiani annonce lui-même ses ouvrages dans cet extrait d'une lettre qu'il écrivoit de Naples, le 13 décembre 1770, à madame d'Epinay. « Si à cette occasion quelque gazetier veut dire quelque chose de ma vie littéraire, sachez que je suis né en 1728, le 2 décembre : qu'en 1748 je devins célèbre par une plaisanterie poétique, et une Oraison funèbre sur la mort de notre feu bourreau Dominique Jannaccone, d'illustre mémoire; qu'en 1749, je publiai mon livre sur la monnoie; en 1754, les blés en question; qu'en 1755, je fis ma Dissertation sur l'histoire naturelle du Vésuve, qui fut envoyée ensemble avec une collection des

pierres du Vésuve, au pape Benoît XIV, et qui n'a jamais été imprimée; mais qui est connue à Paris. M. de Jussieu l'a vue, et chez le baron d'Holbach les garçons de la boulangerie la connoissent. Sachez encore qu'en 1756, je fus nommé membre de l'académie d'Herculanum, et que je travaillai beaucoup au premier volume des planches; que je fis même une grande Dissertation sur la peinture des anciens, que l'abbé Arnauld a vue; qu'en 1758, j'imprimai l'Oraison funèbre du pape Benoît XIV (celui de mes ouvrages qui me plaît le mieux); qu'ensuite je devins politique, et qu'en France je n'ai fait que des enfans et des livres qui n'ont pas vu le jour. Vous connoissez mon Horace, et le public connoît mes Dialogues sur les blés. Il y auroit une liste terrible d'ouvrages manuscrits et achevés qui ne sont pas encore publiés; mais je songe sérieusement à me presser autant que Voltaire, car je crains la mort comme lui. Enfin je vous recommande mon honneur et ma célébrité. Dans l'enthousiasme où l'on est à présent sur mon *Pour* et *Contre* en France, je ne suis pas fâché qu'on sache bien que je suis un vieux écrivain et un vieux économiste, puisque j'ai commencé à l'âge de 19 ans, et qu'il y a 22 ans que je babille par la presse, et pour sortir de la presse. Mes manuscrits italiens achevés sont, la *Traduction* de l'ouvrage de Locke sur les monnoies, avec des notes; une *Traduction* de l'ouvrage en vers du quatrième livre de l'Anti-Lucrèce; quelques *Poésies*; une *Dissertation sur les géans et les hommes d'une stature extraordinaire;* une *Dissertation sur les rois carthaginois;* plusieurs *Dissertations sur des matières d'érudition*, et deux ou trois *Oraisons;* une *Dissertation sur les peintures d'Herculanum;* une *sur le Vésuve;* mon *Horace* français, etc. Mille choses à Grimm et à Diderot. Adieu.» Il manque à cette nomenclature le *Socrate imaginaire*, opéra, musique de Paesiello, 1775, un livre à la louange du dialecte napolitain, 1779, et *les Principes du droit de la nature et des gens* (inéd.), tirés des écrits de l'ami de Mécène, que Galiani avoit approfondis et dont il connoissoit le mérite mieux que personne. Il est à désirer que M. Azzaroti, son héritier, ne manque pas de mettre au jour tous les manuscrits qui sont en sa possession.

* III. GALIANI (Bernard, marquis de), frère aîné du précédent, ayant eu la même éducation que lui, cultiva aussi les lettres. Il a publié à Naples, en 1758, une *Traduction* italienne de Vitruve avec de magnifiques estampes et d'excellens *Commentaires*, in-fol. Cette traduction eut dans les temps beaucoup de succès. Elle est sur-tout remarquable par l'exécution typographique, et les belles estampes dont elle est ornée.

† GALIEN (Claudius Galenus), célèbre médecin sous Antonin, Marc-Aurèle, et quelques autres empereurs, naquit d'un habile architecte, à Pergame, ville célèbre de l'Asie mineure, vers l'an 131 de J. C. Son père, nommé Nicon, l'un des plus célèbres architectes de son temps, n'épargna rien pour son éducation. Il cultiva également les belles-lettres, les mathématiques, la philosophie: mais la médecine fut son goût et son talent principal. Il parcourut toutes les écoles de la Grèce et de l'Egypte, pour se perfectionner sous les plus habiles maîtres. Il s'arrêta à Alexandrie, le rendez-vous de tous les savans, et la meilleure école de médecine que l'on connût alors. D'Alexandrie il passa à Rome, et s'y fit des admirateurs et des envieux. Ses confrères, jaloux de sa gloire, attribuèrent ses succès à la magie. Toute la magie de Galien étoit une étude profonde

des écrits d'Hippocrate, et sur-tout de la nature. Une peste cruelle, qui ravagea une partie du monde, l'obligea de retourner dans sa patrie; mais il fut appelé à Rome par les lettres obligeantes de l'empereur Marc-Aurèle, qui avoit une confiance aveugle en lui. C'est ce que prouve un fait que Galien raconte lui-même. « Ce prince, dit-il, ayant été attaqué tout d'un coup, dans la nuit, de tranchées de ventre, et d'un grand dévoiement qui lui donna la fièvre, ses médecins lui ordonnèrent de se tenir en repos, et ne lui donnèrent, dans l'espace de neuf heures, qu'un peu de bouillon. Ces médecins étant ensuite retournés chez l'empereur, où je me rencontrai avec eux, jugèrent à son pouls qu'il entroit dans un accès de fièvre; mais je demeurai sans dire mot, et même sans tâter le pouls à mon tour. Cela obligea l'empereur à me demander, en se tournant de mon côté, « pourquoi je ne m'approchois pas ? » A quoi je répondis « que ses médecins lui ayant déjà tâté deux fois le pouls, je me tenois à ce qu'ils avoient fait, ne doutant pas qu'ils ne jugeassent mieux que moi de l'état de son pouls. » Mais ce prince n'ayant pas laissé de me présenter son bras, je lui tâtai le pouls; et l'ayant examiné avec beaucoup d'attention, je soutins qu'il ne s'agissoit point d'une entrée d'accès; mais que son estomac étant chargé de quelque nourriture, qui ne s'étoit pas bien digérée, c'étoit ce qui causoit la fièvre. Ce que je dis persuada si bien Marc-Aurèle, qu'il s'écria tout haut : « C'est cela même ! vous avez très-bien rencontré ! je sens que j'ai l'estomac chargé »; et redit par trois fois ces mêmes paroles. Il me demanda ensuite ce qu'il avoit à faire pour se soulager ? « Si c'étoit quelque autre personne, répondis-je, qui fût dans cet état, je lui donnerois un peu de poivre dans du vin, comme je l'ai pratiqué en plusieurs occasions. Mais comme l'on n'a coutume de donner aux princes que des remèdes très-doux, il suffira d'appliquer sur l'orifice de l'estomac de la laine trempée dans de l'huile de nard bien chaude... » Marc-Aurèle, continue Galien, ne laissa pas de faire l'un et l'autre de ces remèdes; et s'adressant ensuite à Pitholaüs, gouverneur de son fils : « Nous n'avons, dit-il en parlant de moi, qu'un médecin; c'est le seul honnête homme que nous ayons... » Après la mort de ce prince, Galien retourna dans sa patrie, où il mourut vers l'an 210 de J. C. Il dut sa longue vie à sa frugalité, car il étoit d'ailleurs d'un tempérament très-délicat. Sa maxime étoit de sortir de table avec un reste d'appétit. Ses mœurs, son caractère répondoient à son habileté, et ajoutoient encore à sa réputation. Son assiduité auprès des malades, son attention à observer leur état et à ne rien précipiter, les secours gratuits donnés ou procurés aux pauvres, sont de grands exemples qu'il a laissés. Outre les principes de la médecine, il avoit approfondi ceux de toutes les sectes philosophiques. Il confondoit les chrétiens avec les juifs, qu'il accusoit de croire aveuglément les fables les plus absurdes, et devint leur ennemi déclaré. Une partie de ses écrits périt dans un incendie qui arriva de son temps à Rome, et qui consuma le temple de la paix, où ils étoient en dépôt. Ceux qui nous restent ont été publiés à Bâle en 1538, 6 vol., qu'on peut relier en quatre. Cette édition, suivie d'une autre à Venise, en 1625, 6 vol. en grec et en latin, a été éclipsée par celle de Chartier, avec Hippocrate, Paris, 1639, 13 tom. en 9 vol. in-fol. *Voyez* LEONICENUS. Galien devoit beaucoup à Hippocrate, et ne s'en cachoit pas. Plusieurs modernes sont redevables de toutes leurs con-

noissances à ces illustres anciens, et les ont décriés. Cependant le plus grand nombre des médecins s'est réuni, non seulement à les respecter, mais à prendre leurs écrits pour des modèles, et leurs décisions pour des oracles. Les philosophes ont tenu un milieu entre les détracteurs et les partisans outrés de ces pères de la médecine. Ils ont jugé d'eux comme ils jugent de leur art, pour lequel il ne faut avoir ni trop de confiance, ni trop de mépris. On convient que Galien a beaucoup contribué aux progrès de la médecine par ses expériences; mais qu'il lui a fait aussi beaucoup de tort par ses raisonnemens trop subtils, par ses qualités cardinales et autres pareilles chimères.

† GALIGAI (Eléonore), fille d'un menuisier et d'une blanchisseuse, épousa le célèbre et malheureux Concini, depuis maréchal d'Ancre. Nous ajouterons quelques particularités à son histoire que nous avons racontée à l'article de son mari. Galigaï étoit venue en France avec Marie de Médicis, dont elle étoit sœur de lait, et qui l'aima toujours tendrement. Cette femme, modèle de laideur, et sans aucun autre mérite que celui de l'intrigue, obtint pour son mari les postes les plus brillans. L'abus insolent qu'ils firent de leur faveur souleva tous les grands de la cour, et Louis XIII en particulier. Ce prince étoit sur-tout choqué de la hauteur arrogante et de l'humeur inquiète de la Galigaï, qui, tourmentée par des vapeurs opiniâtres, s'en prenoit à tout ce qui l'entouroit. Un jour qu'il s'amusoit à de petits jeux dans son appartement, au-dessus duquel logeoit la maréchale d'Ancre, celle-ci lui fit dire « qu'il fît moins de bruit, parce qu'elle avoit la migraine... » Louis lui fit réponse que «si sa chambre étoit exposée au bruit, Paris étoit assez grand pour qu'elle pût y en trouver une autre.» On sait qu'elle fut la suite de l'indignation du roi. Concini fut tué, et sa femme conduite à la Bastille. On lui imputa mille crimes, et sur-tout celui de la magie. Tout son sortilége, comme elle répondit elle-même à ses juges, qui lui demandoient comment elle avoit ensorcelé la reine, étoit *le pouvoir qu'ont les ames fortes sur les ames foibles.* Ce procès, dit Anquetil, commença le 3 mai 1617. « On est surpris, quand on voit sur quoi roule l'interrogatoire d'une femme, qui avoit, pour ainsi dire, tenu le timon de l'état. On passa très-légèrement, sans doute faute d'indices et de preuves, sur ce qui auroit dû faire l'objet principal du procès, sur les concussions et les correspondances avec les étrangers. Elle répondit fermement que jamais elle n'étoit entrée dans aucune affaire de finance; que jamais elle n'avoit eu des liaisons avec les ministres étrangers, sinon par permission et par ordre de la reine. Les juges la questionnèrent sur la mort de Henri IV: « D'où elle avoit reçu avis d'avertir le roi de se garder du péril? Pourquoi elle avoit dit auparavant, qu'il arriveroit incessamment de grands changemens dans le royaume? Et pourquoi elle avoit empêché de rechercher les auteurs de l'assassinat?» Elle satisfit à toutes ces questions, en niant certains faits, en expliquant les autres; de manière qu'il ne put rester aucun soupçon à cet égard ni contre elle, ni contre la reine qu'on vouloit y impliquer. Enfin, le grand crime qu'on lui objecta, le crime de ceux qui n'en ont point, fut la sorcellerie. On écouta des gens qui l'accusèrent d'avoir entretenu un commerce étroit avec un médecin juif, qui étoit magicien; de ne point manger de chair de porc; de ne point entendre la messe le samedi; d'avoir fait venir des religieux

lorrains et milanais, avec lesquels elle s'étoit renfermée dans des églises, pour se livrer à des pratiques superstitieuses. Ces imputations parurent si puériles à la Galigaï, qu'elle ne put s'empêcher de rire. » Mais lorsqu'elle vit que les juges y attachoient la plus grande importance, elle pleura amèrement. Son jugement lui fut prononcé le 8 juillet, devant des gens de tout état, qui étoient venus pour examiner sa contenance. « Elle voulut s'envelopper de ses coiffes; mais on la contraignit d'écouter à visage découvert la lecture de sa condamnation. L'arrêt déclaroit Eléonore Galigaï coupable de lèse-majesté divine et humaine. Il y étoit porté, qu'en réparation de ses crimes, sa tête seroit séparée de son corps sur un échafaud dressé en place de Grève; que l'un et l'autre seroient brûlés, et les cendres jetées au vent.... Elle fut donc traînée au supplice, comme la plus vile criminelle, à travers un peuple nombreux qui gardoit le silence, et sembloit avoir oublié sa haine. Peu occupée de cette foule, Eléonore ne parut pas déconcertée de ses regards, ni de la vue des flammes qui embrasoient le bûcher où son corps alloit être consumé; intrépide, mais modeste, elle mourut sans bravade et sans frayeur. » (Intrigue du Cabinet sous Henri IV et Louis XIII, par M. Anquetil.) Le maréchal et la maréchale d'Ancre, disparoissant de dessus la scène de la cour par des morts terribles, furent un grand exemple de l'instabilité de la grandeur et de la vanité de l'ambition, et cependant leur exemple n'a corrigé aucun ambitieux. (*Voy.* CONCINI.) La relation de la mort de la Galigaï se trouve avec celle de son mari dans l'Histoire des Favoris, par du Puy. On fit aussi, sur sa mort, une tragédie intitulée : La Magicienne étrangère, en quatre actes et en vers, Rouen, 1617, in-8°, satire atroce et grossière. La Galigaï avoit eu un fils et une fille. Celle-ci mourut peu de temps après le meurtre de son père. Le fils, enveloppé dans la sentence rendue contre sa mère, et dégradé de noblesse, se retira à Florence, où il jouit de quatorze mille écus de rente, que son père avoit placés dans cette ville. Le frère de la Galigaï, parvenu à l'archevêché de Tours et à l'abbaye de Marmoutiers, se démit de ces deux bénéfices, sur lesquels on lui donna une forte pension, et alla finir ses jours en Italie.

† I. GALILÉE GALILEI naquit à Pise le 15 février 1564. On ne sait d'où est venu le conte de l'illégitimité de Galilée; peut-être l'envie se plut à le répandre. Mais il est prouvé, dit M. Landi, par les actes publics, qu'il naquit d'un mariage légitime et solennel entre Vincent Galilei, gentilhomme florentin (*voyez* son article), et Julie Ammanati, dame noble de Pescia en Toscane. Galilée eut, dès son enfance, une si forte passion pour les mathématiques, qu'on peut dire qu'il naquit philosophe. Après avoir étudié la nature pendant quelque temps à Venise, il obtint une chaire de philosophie à Padoue, et la remplit, pendant dix-huit ans, avec le plus grand succès. Cosme II, grand-duc de Toscane, l'envia à cette ville, et le lui enleva pour le fixer à Florence Il l'y attacha par les titres de son premier philosophe et de son premier mathématicien. Galilée, étant à Venise, avoit eu occasion de voir une des lunettes d'approche que Jacques Métius avoit inventées en Hollande. Cette découverte le frappa tellement, qu'il en fit une semblable. Métius avoit dû cette invention en partie au hasard; Galilée ne la dut qu'à la force de son génie. Aidé de cet instrument, il vit, le premier, plu-

sieurs étoiles inconnues jusqu'alors; le croissant de l'astre de Vénus, les quatre satellites de Jupiter, appelés d'abord les *Astres de Médicis;* les taches du soleil et de la lune, etc. Il auroit été à souhaiter, pour son repos, qu'il se fût borné à faire des observations dans le ciel; mais il voulut absolument embrasser un système: il se détermina pour celui de Copernic. Cet astronome avoit discuté ce système avec la simplicité et le sang-froid teutonique. Il s'étoit bien gardé de faire intervenir, dans cette hypothèse, aucun passage des livres saints. Plus vif, plus dissertateur, plus amoureux de renommée, Galilée ne se contenta point de l'adopter; il s'échauffa pour mettre d'accord ses opinions astronomiques et l'Ecriture sainte. Déféré à l'inquisition de Rome en 1615, il répandit mémoires sur mémoires, pour que le pape et le saint-office déclarassent le système de Copernic fondé sur la Bible. Mais une congrégation, nommée par le pontife, décida précisément le contraire. Galilée, dont on respectoit les talens en attaquant ses idées, en fut quitte pour une défense de ne plus soutenir, ni de vive voix, ni par écrit, que l'opinion du mouvement de la terre s'accordoit avec les livres saints. Le cardinal Bellarmin, chargé de lui faire cette défense, lui donna un écrit par lequel il déclaroit « qu'il n'avoit été ni puni, ni même obligé à se rétracter; mais qu'on avoit seulement exigé de lui qu'il abandonnât ce sentiment, et qu'il ne le soutînt plus à l'avenir. » Galilée promit tout ce qu'on voulut: il tint sa parole jusqu'en 1632; mais, cette année, ayant publié des *Dialogues* pour établir l'immobilité du soleil et le mouvement de la terre autour de cet astre, l'inquisition le cita de nouveau. Il y parut avec confiance. On lui rappela ses promesses; et il fut condamné, le 21 juin 1633, par un décret signé de sept cardinaux, à être emprisonné, et à réciter les sept Psaumes pénitentiaux une fois chaque semaine, pendant trois ans, comme relaps. Son système fut déclaré absurde et faux en bonne philosophie, et erroné dans la foi, en tant qu'il est expressément contraire à la sainte Écriture. » Galilée, à l'âge de 70 ans, demanda pardon d'avoir soutenu ce qu'il croyoit la vérité, et l'abjura, les genoux à terre et les mains sur l'Évangile, comme une absurdité, une erreur et une hérésie. Au moment où il se releva, agité par les remords d'avoir fait un faux serment, les yeux baissés vers la terre, on prétend qu'il dit, en la frappant du pied: « Cependant elle se meut », (*E pur si move!*) Les cardinaux inquisiteurs, contens de sa soumission, le renvoyèrent dans les états du duc de Florence. La sévérité dont ils usèrent à son égard fut adoucie par les traitemens les plus honnêtes. Il eut la liberté de la promenade et fut logé au palais de la Minerve, non comme un captif, mais comme un étranger distingué. Il souffrit si peu pendant sa détention, que, malgré son âge, il fit à pied une partie de la route de Rome à Viterbe. Il est donc faux que le saint-office l'ait traité aussi durement que le prétendent plusieurs historiens modernes. La vieillesse de cet astronome fut affligée par un autre malheur; il perdit la vue trois ans avant sa mort, arrivée à Florence le 8 janvier 1641. Il fut enterré dans l'église de Sainte-Croix, où on lui a élevé un mausolée en 1737, vis-à-vis celui de Michel-Ange. Ce grand homme, d'une physionomie prévenante, et d'une conversation vive et enjouée, cultivoit tous les arts agréables. Les excellens poëtes de sa nation lui étoient familiers. Il savoit de mémoire les plus beaux morceaux de l'Arioste et du

Tasse. Il comparoit le premier à une melonnière, où il faut chercher pour trouver un fruit excellent, mais qui vous dédommage bien, par son odeur et son goût, des peines que vous avez prises. Il comparoit le second à une orangerie, dont tous les fruits sont à peu près égaux. Il aimoit beaucoup l'architecture et la peinture, et il dessinoit assez bien. L'agriculture avoit des charmes pour lui. Sensible à l'amitié, il sut l'inspirer. Qu'on en juge par l'attachement que conserva pour lui le célèbre Viviani. « Ce mathématicien, dit Fontenelle, fut trois ans avec Galilée, depuis dix-sept ans jusqu'à vingt. Heureusement né pour les sciences; plein de cette vigueur d'esprit que donne la première jeunesse, il n'est pas étonnant qu'il ait extrêmement profité des leçons d'un si excellent maître; mais il l'est beaucoup plus que, malgré l'extrême disproportion d'âge, il ait pris pour Galilée une tendresse vive et une espèce de passion. Partout il se nomme le disciple et le dernier disciple du grand Galilée; car il a beaucoup survécu à Toricelli son collégue. Jamais il ne met son nom à un titre d'ouvrage, sans l'accompagner de cette qualité; jamais il ne manque aucune occasion de parler de Galilée, et quelquefois même, ce qui fait encore mieux l'éloge de son cœur, il en parle sans beaucoup de nécessité. Jamais il ne nomme le nom de Galilée sans lui rendre un hommage, et l'on sent bien que ce n'est point pour s'associer en quelque sorte au mérite de ce grand homme, et en faire rejaillir une partie sur lui. » Dès que Galilée excitoit une telle sensibilité dans le cœur de ses disciples, il falloit qu'il eût toutes les qualités qu'exige l'amitié. Considéré comme philosophe, il étoit supérieur à son siècle et à son pays. Si cette supériorité lui inspira une présomption qui fut en partie la source des inquiétudes qu'il éprouva pendant sa vie, elle a été le principe de sa gloire après sa mort. On le regarde comme un des pères de la physique nouvelle. La géographie lui doit beaucoup, pour les observations astronomiques, et la mécanique, pour la théorie de l'accélération. On prétend qu'il puisa une partie de ses idées dans Leucippe. Peut-être ne connut-il jamais ni Leucippe, ni sa doctrine: mais les admirateurs des anciens les veulent retrouver, à quelque prix que ce soit, dans les plus illustres modernes. Les ouvrages de cet homme célèbre ont été recueillis à Florence en 1718, en 3 vol. in-4°, et Padoue 1744, 4 vol. in-4°. Il y en a quelques-uns en latin, et plusieurs en italien; tous annoncent un homme capable de changer la face de la philosophie, et de faire goûter ses changemens, non seulement par la force de la vérité, mais par les agrémens que son imagination savoit lui prêter. Il écrit aussi élégamment que Platon; et il eut presque toujours sur le philosophe grec l'avantage de ne dire que des choses certaines et intelligibles. A un savoir très-étendu, il joignoit la clarté et la profondeur: deux qualités qui forment le caractère d'homme de génie. L'édition de ses ouvrages est ornée d'une Vie curieuse et intéressante de ce grand homme. Plusieurs de ses écrits ont été malheureusement perdus pour la postérité. L'un de ses neveux les donna sottement à son confesseur pour les livrer aux flammes..... (*Voyez* le parallèle de Galilée avec Bacon, art. BACON, n° V.) Dans les *Monumenti veneziani di varia letteratura*, imprimés à Venise en 1796, in-4°, et mis au jour par le savant bibliothécaire Morelli, se trouve une lettre de Galilée, dans laquelle il fait hommage au gouvernement de Venise d'un télescope inventé et fait par lui, ainsi que du décret du sénat y relatif.

† II. GALILÉE (Vincent), fils du précédent, soutint avec honneur la réputation de son illustre père. C'est lui qui a le premier appliqué le *Pendule* aux horloges, invention à laquelle on doit la perfection de l'horlogerie. Son père avoit inventé le *Pendule simple* dont il se servit utilement pour les observations astronomiques. Il eut même la pensée de l'appliquer aux horloges ; mais il ne l'exécuta pas, et en laissa l'honneur à son fils, qui en fit l'essai à Venise en 1649 ; cette invention fut perfectionnée dans la suite par Huyghens. Au surplus, Vincent Galilée étoit non seulement très habile dans la mécanique et particulièrement dans la construction de différens instrumens qui y ont rapport, mais il étoit encore très versé dans la poésie italienne. On a de lui une traduction *in quarta rima* des fameuses prophéties (prétendues) de Merlin, laquelle n'a jamais été imprimée et dont il y a un manuscrit dans la bibliothèque de Nani. L'auteur s'y est caché sous le nom de Licinio Fulgenzio Nei Aretino qui est son anagramme.

I. GALILEI (Vincent), père du célèbre Galilée, gentilhomme florentin, savant dans les mathématiques, et sur-tout dans la musique, fit instruire son fils avec le plus grand soin. Il lui inspira son goût pour les mathématiques ; mais il ne put jamais lui donner celui de la musique. Ses ouvrages prouvent ses connoissances. Les plus estimés sont cinq *Dialogues en italien sur la musique*, Florence, 1581 et 1602, in-fol. Il attaque dans le dernier Joseph Zarlin, et y traite de la musique ancienne et moderne. Descartes a confondu plusieurs fois le père avec le fils.

† II. GALILEI (Alexandre), architecte, né à Florence en 1691, mort à Rome en 1737, orna cette capitale de la façade de Saint-Jean-de-Latran, de la chapelle Corsini, du portail de l'église nationale des Florentins et de quelques autres édifices. Galilei entendoit bien la décoration et le choix des ornemens, mais il n'étoit pas aussi heureux dans la disposition des ordres d'architecture ; la façade de Saint-Jean-de-Latran n'est pas heureuse : on remarque, entre plusieurs défauts, deux portiques l'un sur l'autre, et une réunion de colonnes de différentes grandeurs, qui produisent un mauvais effet ; la manière dont cet édifice est terminé est encore plus ridicule : on voit au-dessus de son fronton triangulaire un groupe de piédestaux chargé de statues très lourdes ; l'intérieur du portique est cependant d'un bon style ; mais la façade de l'église des Florentins est beaucoup mieux.

* GALIMARD (Claude), graveur né à Troyes en 1729, a gravé à Rome diverses pièces d'après J. F. Detroy, Subleyras, et autres maîtres. De retour à Paris il y fut reçu membre de l'académie royale de peinture.

GALINDON, plus connu sous le nom de *Prudence-le-Jeune*, célèbre évêque de Troyes, assista au concile de Paris en 846, à celui de Soissons en 853, et mourut l'an 861. On a de lui quelques *Ouvrages* dans lesquels il défend la doctrine de St. Augustin sur la grace et la prédestination. On les trouve dans la Bibliothèque des Pères, et dans le recueil intitulé, *Vindiciæ prædestinationis et gratiæ*, 1650, en 2 vol. in-4°. Brayer, chanoine de Troyes, a écrit la Vie de Galindon en 1725, in-12. Ce prélat, aussi pieux qu'éclairé, étoit lié par les nœuds d'une amitié sainte avec Loup, abbé de Ferrières. *Voyez* Loup, n° II.

GALIOT DE GENOUILLAC (Jacques) grand-écuyer et grand-maître

de l'artillerie de France sous François Ier, se distingua par sa bravoure. Dans le temps des recherches faites en 1541 contre ceux qui s'étoient enrichis aux dépens de l'état, il fut dénoncé au roi comme ayant fait bâtir son superbe château d'Assier dans le Querci des profits illicites qu'il avoit faits dans ses deux charges. Le roi lui demanda des éclaircissemens. « Il est bien certain, sire, répondit Galiot, que, quand je vins à votre service, je n'étois nullement riche; mais, par les places que vous m'avez accordées, je me suis fait tel que je suis : c'est vous qui m'avez élevé. J'ai épousé deux femmes fort riches, dont l'une de la maison d'Archiac; le reste est venu de mes gages et profits. Bref, c'est vous qui m'avez fait, c'est vous qui m'avez donné les biens que je tiens; vous me les avez donnés librement, aussi librement que vous pouvez me les ôter, et je suis prêt à vous les rendre. Quant à aucun larcin que je vous aie fait, faites-moi trancher la tête si je vous en ai fait. » Ces paroles, ajoute Brantôme, attendrirent si fort le cœur du roi, qu'il lui dit : « Mon bon homme, oui, vous dites vrai dans tout ce que vous avez dit; aussi ne vous veux-je ni reprocher, ni ôter ce que je vous ai donné : vous me le redonnez, et moi je vous le rends de bon cœur. Aimez-moi et servez bien, comme vous avez fait, et je vous serai toujours bon roi. » Galiot mourut vers l'an 1548.

GALIOTE. *Voyez* GOURDON.

GALISSONNIÈRE (Rolland-Michel BARRIN, marquis de la), lieutenant-général des armées navales, né à Rochefort le 11 novembre 1693, entra au service en 1710, comme garde-marine, et fut fait capitaine de vaisseau en 1738. Son activité, son intelligence et sa bravoure le firent nommer, en 1745, gouverneur-général du Canada, colonie qu'il tâcha de rendre florissante. Appelé en France en 1749, il fut nommé chef d'escadre, et choisi, l'année suivante, pour régler, avec mylord Stanlei, les limites du Canada. La guerre s'étant allumée entre la France et l'Angleterre, il remporta une célèbre victoire navale sur l'amiral Byng, devant Minorque, en 1756. Après cette expédition glorieuse, il se rendoit à Fontainebleau, où étoit alors la cour; mais sa santé, déjà très-dérangée, succomba entièrement dans la route, et il mourut à Nemours le 17 octobre de cette année 1756. Louis XV, sensible à sa mort, témoigna des regrets de ne lui avoir pas envoyé le bâton de maréchal de France, en ajoutant qu'il l'attendoit à la cour pour le lui donner de sa main. Le marquis de La Galissonnière, ami des sciences, faisoit rechercher dans ses voyages tout ce qui intéressoit l'histoire naturelle. Aux talens supérieurs de son état, à des connoissances très-variées, cet illustre marin joignoit une exacte probité et des mœurs austères, quoiqu'il fût indulgent pour les autres. Dans son gouvernement du Canada il montra de grandes vues, et créa des moyens pour rendre cette colonie florissante et utile au royaume : les citoyens les plus obscurs trouvoient en lui un père; aussi s'étoit-il acquis l'estime et l'amitié de tous les Canadiens, même des sauvages.

GALITZIN. *Voyez* GALLITZIN.

* GALIZIA (Fede), peintre de la fin du 15e siècle, née à Trente, étoit fille et élève d'Annuncio Galizi, fameux peintre en miniature. L'empereur Rodolphe II voulut que les ouvrages de cette célèbre artiste fussent placés parmi les plus beaux tableaux de la salle impériale. On voit à Milan deux de ses ouvrages. L'un dans l'église de Saint-Antoine,

abbé des PP. théatins, représentant un *Saint-Charles qui porte la croix avec le saint clou*; l'autre, placé sur le grand-autel dans l'église de Sainte-Marie-Magdelaine-des-Augustines, représente le *Christ apparoissant à la Magdelaine sous la forme d'un jardinier*.

† GALLA, fille de l'empereur Valentinien et de Justine, mariée, l'an 386, à Théodose, et mère de Galla Placidia (dont on parlera au mot PLACIDIE), et de Gratien, mort jeune, mourut en couches à Constantinople, vers le mois de mai de l'an 394. — Il ne faut pas la confondre avec GALLA, femme de Jules Constance, frère de Constantin-le-Grand, et mère de Gallus, frère de Julien l'Apostat.

† I. GALLAND *ou* GALAND (Pierre), *Galandius*, principal du collége de Boncour à Paris, et chanoine de Notre-Dame, né à Aire en Artois, et mort en 1559, fut estimé de François Ier. On a de lui divers *Ouvrages* en latin, qui ne sont pas assez bons pour qu'on en donne le catalogue.

† II. GALLAND (Auguste), procureur-général du domaine de Navarre, et conseiller d'état, étoit très-versé dans la connoissance des droits du roi, et dans celle de notre histoire, comme le prouvent ses ouvrages. Les principaux sont, I. *Mémoires pour l'histoire de Navarre et de Flandre*, 1648, in-folio. II. Plusieurs *Traités sur les enseignes et étendards de France*, sur *la chappe de saint Martin*, sur l'*office de grand-sénéchal*, sur l'*oriflamme*, etc. Paris, 1637, in-4°, et 1782, in-12. III. *Discours au roi sur la naissance et accroissement de la ville de La Rochelle*, 1628, in-8°. IV. Un *Traité contre le franc-aleu sans titre*, dont la meilleure édition est de 1637, in-4°. On croit que Galland mourut vers l'an 1644.

† III. GALLAND (Antoine), né à Rollo dans la Picardie en 1646, de parens pauvres, mais vertueux, se tira de l'obscurité par ses connoissances dans les langues orientales. Il obtint une chaire de professeur en arabe au collége royal, et une place à l'académie des inscriptions et belles-lettres. Le grand Colbert l'envoya dans l'Orient. Il en revint avec une moisson abondante; il copia des inscriptions, et dessina des monumens. Il rapporta deux inscriptions remarquables, l'une en caractères ioniens, et datant vraisemblablement du temps de la guerre du Péloponnèse; l'autre qu'Hérode Atticus fit graver sur deux colonnes élevées sur la voie Appienne. Dans ses courses, Galland obtint des attestations sur la croyance de l'Eglise grecque, touchant l'Eucharistie, très-favorables à celle de l'Eglise latine. Ces voyages le perfectionnèrent dans la connoissance de l'arabe et des mœurs mahométanes. Les ouvrages qui nous restent de lui ont été empruntés, en partie, des Orientaux. Les principaux sont, I. *Traité de l'origine du café*, Caen, 1699, in-12, traduit de l'arabe. II. *Relation de la mort du sultan Osman, et du couronnement du sultan Mustapha*, traduite du turc, in-12. III. *Les paroles remarquables, les maximes et les bons mots tirés des ouvrages des Orientaux*, Paris, 1694, in-12. IV. *Les Mille et une nuits*. C'est un recueil de contes arabes, les uns piquans, les autres assez insipides, et tous écrits d'un style naturel, mais diffus et sans correction, en 12 volumes in-12, réimprimés en 6, et depuis peu à Lille en 15 vol. petit format. Cette traduction a été effacée par celle publiée en 1806 par M. Caussin de Perceval, lequel a joint de



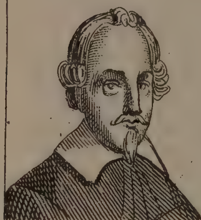
Frolich.



Gallatin



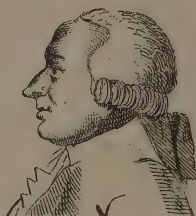
I. Gesner.



Vl. Godefroi.



Grivel.



Guichard.



Gondoldingen.



I. Hollinger.



Hölbein.



Im-Turn.



Kaunitz.



I. Lavater.

nouveaux contes, traduits de l'arabe, à ceux que Galland avoit fait connoître. Dans les deux premiers volumes de ces contes, l'exorde étoit toujours : « Ma chère sœur, si vous ne dormez pas, faites-nous un de ces contes que vous savez. » Quelques jeunes gens, ennuyés de cette plate uniformité, allèrent, une nuit qu'il faisoit très-grand froid, frapper à la porte de l'auteur, qui courut, en chemise, à sa fenêtre. Après l'avoir fait morfondre quelque temps par diverses questions, ils finirent par lui dire. « M. Galland, si vous ne dormez pas, faites-nous un de ces beaux contes que vous savez. » Parmi les manuscrits curieux enlevés par les Français dans la bibliothèque de Saint-Marc, et apportés à Paris, on cite une superbe copie des Mille et une nuits, écrite sur vélin, en langue arabe. V. La *Préface* de la Bibliothèque orientale de d'Herbelot, qu'il continua après la mort de ce savant. VI. Les *Fables de Pilpai*, traduites sur la version turque, et celles de *Lokman*, Paris, 1698 et 1714, 2 vol. in-12. Cette traduction est, pour ainsi dire, la même que celle qui fut publiée en 1644 par David Sahid, Persan de nation. Cet ouvrage a été continué par M. de Cardonne. VII. *Relation de la captivité d'un marchand de la ville de Cassis à Tunis*, insérée d'abord par M. Langlès dans un numéro du Magasin encyclopédique, et réimprimée, depuis peu, en 1 petit volume in-12, par les soins de M. Jourdain, Orientaliste. VIII. On lui attribue aussi une *Version du Coran*. Galland est encore auteur d'une multitude d'ouvrages inédits, que l'on conserve manuscrits à la bibliothèque impériale. Il mourut à Paris le 17 février 1715. Simple dans ses mœurs et dans ses manières, comme dans ses ouvrages, il ne se proposoit, dans ses livres, que l'exactitude, sans se mettre en peine des ornemens.

* I. GALLATIN (Ezéchiel), pasteur de l'Eglise de Genève en 1715, mort en 1733, a publié *onze Sermons sur divers textes de l'Ecriture sainte*, Genève, 1720, in-8°; à un esprit juste et orné, il joignoit une élocution facile et agréable.

* II. GALLATIN (Jean-Louis), disciple et ami de Tronchin, né à Genève en 1751, mort en 1783, a publié des *Observations sur les fièvres aiguës ;* une *Dissertation latine sur l'eau*, et traduit de l'anglais une suite *d'Expériences relatives à l'inoculation*.

GALLATY (Gaspard), colonel suisse, né au canton de Glaris, rendit des services importans dans plusieurs batailles et négociations aux rois Charles IX, Henri III, Henri IV et Louis XIII. Il se distingua à la bataille de Montcontour, à la journée des Barricades, et à celle de Tours, où Henri III étoit assiégé par les rebelles. Il fut créé chevalier par ce prince, après la mort duquel il engagea le régiment qu'il commandoit à reconnoître Henri IV. Cette résolution, qu'il prit avec trois autres colonels suisses, fut le salut du nouveau roi. Gallaty se couvrit de gloire à la bataille d'Arques, et son régiment fut celui de l'infanterie qui contribua le plus à fixer la victoire. Il continua de servir jusqu'à sa mort avec une fidélité inviolable. Dans toutes les levées de troupes suisses, il commanda toujours un régiment de cette nation. Gallaty, créé premier colonel de celui des Gardes-Suisses au mois de mars 1616, mourut à Paris au mois de juillet 1619, avec la double gloire de négociateur et de guerrier.

† I. GALLE (Servatius), Hollandais, né à Zuriczée en 1630, mort à Campen en 1709, est auteur d'un *Traité latin sur les Oracles des*

Sibylles, 2 vol. in-4° ; le premier, qui contient les *Oracles*, Amsterdam, 1689 ; et le second, qui contient des *Dissertations*, 1688. On a encore de lui une édition de *Lactance*, Leyde, 1660, où il fait tous ses efforts pour réfuter les notes qu'Iséus avoit faites sur cet ancien auteur chrétien, et pour métamorphoser Lactance en huguenot. Il avoit commencé une nouvelle édition de *Minutius Félix*, qui n'a jamais vu le jour.

* II. GALLE (Philippe), graveur et marchand d'estampes, né en 1537, et mort à Anvers en 1612, s'est rendu célèbre par le grand nombre de recueils d'*estampes* sur toutes sortes de sujets qu'il a mises au jour, tant de sa composition, que d'après Martin Heemskerk, Stradan, Martin Devos, le vieux Breughel, et autres maîtres.

* III. GALLE (Théodore), fils aîné du précédent, graveur et marchand d'estampes, aussi établi à Anvers, voyagea dans sa jeunesse en Italie, et travailla quelque temps à Rome. On a de lui un grand nombre de *sujets* et *portraits*, tant d'après l'antique que d'après Martin Devos, Rubens, et autres maîtres.

* IV. GALLE (Corneille), frère du précédent, surnommé *le Vieux*, graveur et marchand d'estampes, également établi à Anvers, travailla long-temps à Rome et surpassa son père et son frère par la beauté de sa gravure et la correction de son dessin. On a de lui un grand nombre d'*estampes*, dont les plus estimées sont un *Paysage*, où se voit Vénus attachée à un arbre, tandis que Minerve fouette l'Amour, d'après Augustin Carrache ; *Adam et Eve*, d'après J. B. Paggi ; une *Fuite en Egypte* d'après le même ; *Vénus embrassant l'Amour*, idem ; *Saint Pierre baptisant saint Prisque*, d'après Le Civoli ; une *Sainte Famille*, où la Vierge donne de la bouillie à l'Enfant-Jésus, d'après François Vanni ; *Jésus-Christ en Croix*, d'après le même ; une *Vierge tenant l'Enfant-Jésus*, auquel saint Bernardin de Sienne offre un livre surmonté d'une croix et d'une branche de laurier, *idem* ; *Judith coupant la tête à Holopherne*, d'après Rubens ; les *Quatre PP. de l'Eglise*, idem (on reconnoît les plus beaux exemplaires de cette estampe à deux raies noires qui se trouvent sur les côtés) ; une *Vierge dans une niche*, à laquelle des *enfans attachent des guirlandes* de *fruits et de fleurs* ; *Progné faisant voir la tête de son fils à son époux, après lui en avoir fait manger le corps*, idem ; faisant pendant avec l'enlèvement d'Hypodamie, que P. de Baillin a gravé d'après le même maître ; la *Broyeuse de couleurs*, idem, dont il y eut un nombre assez considérable d'épreuves tirées avant les vers français qui s'y trouvent ordinairement ; le *Portrait de Philippe Rubens, frère du peintre*, d'après le dessin de ce dernier ; le *Portrait de Jean Van Havre*, idem, etc., etc.

* V. GALLE (Corneille), surnommé *le Jeune*, et fils du précédent, voulut imiter son père dans sa gravure sans pouvoir l'égaler ; cependant on a de lui plusieurs *estampes* qui ont du mérite, entre autres le *Portrait du duc d'Olivarès*, d'après le tableau original de Diego Velasquez ; *Vénus allaitant les amours*, d'après Rubens ; l'*Hospitalité de Philémon et de Baucis envers Jupiter et Mercure*, d'après Jean Van Hoeck ; le *Portrait de Ferdinand III, empereur des Romains* ; celui de *Marie d'Autriche*, et celui d'*Henriette de Lorraine*, d'après Van Dyck ; une *Descente de Croix*, d'après Penbeck.

VI. GALLE. *Voy.* GALE.

* GALLEGOS (Ferdinand), né près de Salamanque, s'acquit sur la fin du 15e siècle une grande réputation dans la peinture. Il alla étudier dans l'école d'Albert Durer, qu'il a si bien imité, que ses tableaux ont été pris souvent pour des originaux de ce maître. On voit de lui dans l'ancienne église de Salamanque un beau tableau de la *Vierge avec l'Enfant-Jésus;* un *saint André* et un *saint Christophe ;* et sur l'autel de l'université, il y avoit un *S. Jérôme* admirable, tant pour la beauté du coloris que pour la légèreté et la finesse de l'exécution. Gallegos mourut à Salamanque vers l'année 1500.

*GALLELLA (Charles-Antoine), de Messine, ecclésiastique très-versé dans la connoissance des Saints Pères, florissoit vers 1643. Il a laissé *Ad patrum intelligentiam super textum Evangeliorum ad dubiorum solutionis formam redactum*, Genuæ, 1643.

† GALLET (N.), épicier à Paris, mort dans cette ville au mois de juin 1757, a donné au théâtre de l'opéra comique, I. La *Précaution inutile*, en un acte, 1735. II. *Le Double Tour*, ou le *Prêt rendu*, en un acte, 1726. III. *Les Coffres*, en un acte, 1736, en société avec Piron, Panard et Pontau. IV. Quelques *Parodies*, pour lesquelles il avoit du talent. Ce poëte avoit une extrême gaieté dans le caractère; son enjouement faisoit les délices des compagnies où il se trouvoit. Gallet, à qui le plaisir ne faisoit pas perdre de vue l'intérêt, invitoit fréquemment Piron et Collé, et leur associoit quelques commerçans, avec lesquels il vouloit faire affaire. Ces messieurs, animés par la bonne chère, le vin et les saillies de Piron, étoient moins difficiles, et les marchés se terminoient presque toujours à l'avantage de l'*Amphitryon*. Piron, qui s'aperçut de ce manège, dit un jour à Collé : « Je crois que cet homme-ci nous prête sur gages. » On a de Gallet plusieurs petites *Pièces de poésie* et différens *Vaudevilles* qui respirent une imagination badine, mais trop libre. Ses mœurs étoient basses, son commerce assez grossier ; sur la fin de ses jours, il s'abrutit par le vin et la débauche. D'Argouges, lieutenant civil au châtelet, avoit fait un tarif de révérences et de saluts pour chaque personne ; Négre, lieutenant criminel au même tribunal, avoit été forcé de se défaire de sa charge pour s'être prêté à faire déposer devant lui de faux témoins ; Gallet fit sur eux ce couplet.

Au châtelet sont bien tenans
    Deux lieutenans ;
Et ces magistrats renommés
    Sont bien nommés.
Monsieur le lieutenant civil
    Est bien civil ;
Et le lieutenant criminel,
    Bien criminel.

Il fit des chansons jusqu'à sa mort ; aussi lui fit-on cette épitaphe :

Ci-gît le chansonnier Gallet,
Mort en achevant un couplet.]

*I. GALLI (Jean-Antoine), célèbre anatomiste, né à Bologne en 1702, travailla avec zèle à perfectionner l'art des accouchemens, et fit exécuter, pour cet effet, de grandeur naturelle, en terre cuite et en cire, les parties qui concourent à l'enfantement. Cette collection, qu'il compléta en y réunissant les instrumens anciens et modernes propres à ces sortes d'opérations, servit à une école qu'il ouvrit dans sa propre maison pour les chirurgiens et les sages-femmes. On a de ce savant anatomiste les ouvrages suivans : I. *De aquâ Recobariensi.* II. *De medicatis Recobarii aquis.* III. *De nonimestri fœtu extra ute-*

rum aucto, et mortuo per abdomen vivæ matris extracto. IV. *De usu interno mercurii sublimati corrosivi*. V. *Osservazione medica sopra l'uso della china nelle cancrene*. Il mourut en 1782, âgé de 80 ans.

II. GALLI. *Voy.* BIBIENA, n° II.

* GALLIA (Lanciarotto), d'Alexandrie de la Paille dans le Milanais, célèbre jurisconsulte du 16ᵉ siècle, composa plusieurs ouvrages. *In consuetudinem Alexandrinam, prohibentem maritum ultra certum modum uxori relinquere, commentarius; Patrocinium pro republicâ Alexandrinâ contra Mediolanensem statum; Consiliorum sive resp. volumen*, etc. Il mourut en 1595.—Son fils, Antoine GALLIA, aussi célèbre par son savoir en jurisprudence, fut fait conseiller du Milanais par Philippe IV.

GALLIANAX, médecin atrabilaire de l'antiquité, ne connoissoit pas l'art de donner à ses malades l'espérance, qui contribue tant à ramener la santé. Un malheureux qu'il visitoit, lui ayant demandé un jour s'il étoit en danger de mourir; il en obtint cette consolante réponse: « Patrocle est bien mort! »

I. GALLICAN (saint), consul romain sous l'empereur Constantin, battit les Scythes, et souffrit le martyre à Alexandrie, par ordre de Julien, dit l'*Apostat*, le 25 juin 362.

II. GALLICAN, tribun de l'armée de Vespasien, se signala beaucoup à la prise de Jotapat, et fut envoyé à Flavius Josèphe pour l'exhorter à se rendre.

GALLICZIN. *Voy.* GALLITZIN.

GALLIEN (Publius Licinius Gallienus), fils de l'empereur Valérien, associé à l'empire par son père l'an 253 de Jésus-Christ, lui succéda l'an 260. Le nouvel empereur avoit signalé son courage contre les Germains et les Sarmates; mais la volupté amollit son ame dès qu'il fut sur le trône impérial. Pendant que tout le monde gémissoit sous le poids des guerres et des calamités publiques, il vivoit tranquillement à Rome, toujours environné de femmes impudiques, tantôt couché sur des fleurs, tantôt plongé dans des bains délicieux, ou assis à table, ne respirant que pour le plaisir. On dit qu'il ne vouloit être servi qu'en vaisselle d'argent garnie de pierreries, et qu'il se faisoit poudrer les cheveux avec de la poudre d'or. Les mimes, les bouffons formoient son cortége ordinaire, et des femmes jeunes et jolies l'accompagnoient tous les jours lorsqu'il alloit au bain. Il étoit devenu insensible à tout ce qui n'étoit pas la volupté. On vint lui dire que le royaume d'Egypte s'étoit révolté contre lui: « Eh bien! répondit-il, ne saurions-nous pas vivre sans le lin d'Égypte?... » Une autre fois, apprenant la défection des Gaules, il répondit d'un air indolent: « Qu'importe? Est-ce que l'état ne peut subsister sans les longues casaques et sans les draps d'Arras? » Il ne reçut pas avec moins d'indifférence la nouvelle qu'on lui apporta des désordres qu'avoit faits, en Asie, un furieux tremblement de terre, et celle d'une dernière invasion des Scythes; il ne dit que ces mots: « Il faudra nous passer de salpêtre. » La perte de plusieurs autres provinces ne le toucha pas davantage, et on eût dit, à le voir et à l'entendre, qu'il étoit un simple particulier. Trebellius rapporte deux traits singuliers de cet empereur: dans des jeux qu'il donnoit au peuple, on produisit un taureau d'une grandeur démesurée, contre lequel devoit combattre un chasseur jus-

qu'à ce qu'il l'eût tué à coups de flèches ou de javelots. Dix fois ce chasseur malhabile tira sur l'animal sans le blesser. Sur cela, l'empereur lui décerna la couronne ; et comme les spectateurs murmuroient d'une récompense si mal appliquée, il ordonna au héraut de crier, à haute voix : « Manquer tant de fois un taureau, est chose difficile.... » L'autre trait prouve du moins qu'il étoit indulgent. Un marchand avoit vendu à l'impératrice de fausses pierreries, et cette princesse, extrêmement irritée, vouloit qu'on punît le fourbe rigoureusement. Gallien en fit la peur à ce misérable. Il commanda qu'on le menât dans l'arène, comme pour être exposé à un lion furieux ; mais, par des ordres secrets, ceux qui étoient chargés de ce ministère lâchèrent sur lui un chapon. Tout le monde se mit à rire. « Il a trompé, dit l'empereur, et on le trompe. » Il y a quelque chose de plaisant dans ces badinages ; mais peu de dignité ! Et quelle idée doit-on se former d'un prince qui s'amusoit à de semblables bagatelles, pendant que tout périssoit autour de lui ? Il fallut enfin qu'il sortît de sa léthargie. Posthume et Ingenuus se firent proclamer empereurs en même temps, l'un dans les Gaules, l'autre dans l'Illyrie. Gallien marcha contre celui-ci, le vainquit et le tua. Il fit périr tous les rebelles, sans distinction d'âge ni de sexe, ou par lui-même, ou par ses lieutenans : « Epousez, écrivit-il à l'un d'eux, ma querelle, et vengez-la comme si c'étoit la vôtre. » Les soldats et le peuple de Mœsie, irrités de tant d'exécutions barbares, proclamèrent un nouvel empereur, tué par ses gardes peu de temps après. Macrianus, élu empereur en Egypte vers le même temps, y régna près de deux années. Trente tyrans, dans différentes parties de l'empire, se mirent ou se firent mettre sur la tête la couronne impériale. (*V.* EMILIEN, n° II.) Gallien, plongé dans l'assoupissement des plaisirs, n'avoit de vivacité que celle que lui donnoit sa colère ; dès qu'elle étoit apaisée, il retomboit dans son indolence. Son père avoit été fait prisonnier par les Perses : au lieu de l'aller délivrer, il confia le soin de le venger à Odenat. Ce général fit ce que l'empereur auroit dû faire ; il chassa les barbares des terres de l'empire, et porta la terreur dans leur propre pays. Odenat ayant été tué, Zénobie, sa veuve, prit le titre de reine de l'Orient, et fit proclamer empereurs ses trois fils. Héraclien, envoyé contre elle, fut battu, et son armée taillée en pièces. Auréole, Dace d'origine, berger d'extraction, prenoit, dans le même temps, le titre d'empereur, et se rendoit maître de Milan. Gallien alla mettre le siége devant cette ville. Le rebelle, pour se défaire de lui, fit donner de faux avis aux principaux officiers, et leur persuada, par ses émissaires, que Gallien avoit résolu leur perte. On forma sur le champ une conjuration contre lui, et on l'assassina au mois de mars l'an 268 de J. C., avec son fils Valérien, qu'il avoit associé à l'empire. (*Voy.* aussi SALONIN *et* SALONINE.) Il avoit 50 ans. Cet empereur, cruel envers ses sujets, ne le fut point envers les chrétiens, dont il respectoit la vertu. Il fit publier des édits de pacification en leur faveur, leur accorda le libre exercice de leur religion, ordonna qu'on leur rendît les cimetières où ils s'assembloient, et qu'on restituât aux particuliers tous les biens confisqués pour cause de religion.

† GALLIMARD (Jean-Edme), mort à Paris, sa patrie, en 1771, à 86 ans, publia, en 1740, deux tables imprimées en grande feuille ; l'une intitulée *L'Arithmétique démonstrative ;* la seconde, l'*Algèbre*

démontrée. On a encore de lui la *Géométrie élémentaire* d'Euclide ; la *Science du Calcul ;* les *Sections coniques ;* une *Méthode* d'arithmétique.

* GALLINICUS vivoit dans le 7e siècle. Le lieu et l'époque de sa naissance et de sa mort sont absolument inconnus. Ce fut lui qui inventa, vers l'an 660, le feu grégeois dont la violence redoubloit dans l'eau. Il s'en servit pour incendier la flotte des Sarrasins, sous le règne de Constantin Pogonat. Jusqu'en 940, ce secret, ignoré des autres peuples du monde ancien, est aujourd'hui entièrement perdu. A cette occasion, on se rappelle qu'en 1797, un artiste nommé Chevalier fit à Vincennes et à Meudon diverses expériences pyrotechniques, en présence de MM. Rosily et Missiessy-Burgues, maintenant l'un vice-amiral, l'autre contre-amiral des armées navales de France, commissaires nommés par le ministre de la marine. Ces expériences réunies constatoient l'invention d'un moyen sûr de porter, sur les vaisseaux ennemis, un incendie qui ne pût être arrêté. Voici la première, qui tendoit seulement à inquiéter l'ennemi par l'embrasement de ses voiles. De fortes gargousses adaptées à des baguettes que l'on introduisoit dans des fusils chargés à poudre, et qui, en tirant, communiquoient le feu aux gargousses, étoient lancées dans les gréemens et les voiles d'un vaisseau, s'y attachoient à l'aide d'un crochet de gros fil d'archal placé à leur tête, et brûloient tout ce qui se trouvoit sous leur feu inextinguible : cette expression n'est pas trop forte, et nous citerons à l'appui une expérience faite en l'an 3, hors les murs de Brest, dans un endroit connu sous le nom de Postrin, sur le bord de la mer. On y éleva un mât garni de ses gréemens, d'une vergue et d'une voile déployée. C'est dans cette voile qu'on lança, à coups de fusil, et à la portée ordinaire, ces gargousses qui, dans un clin-d'œil, eurent mis en feu toute la voilure. La même expérience se fit à Vincennes, et à plusieurs reprises, par le moyen du canon et de caissons nouveaux dont la portée excédoit celle du canon. A Meudon, elle se fit plus en grand ; et l'on y joignit des signaux de nuit, à l'extrémité de fusées s'élevant à une immense hauteur, et formant ensuite un superbe ruban de feu, qui, lorsqu'elles retomboient, figuroient un arc étincelant, dont la circonférence touchoit aux nues, et les deux bouts à la terre. La seconde expérience se fit dans les bassins de Meudon, et ce ne fut point la moins étonnante. Plusieurs globes, gros comme des boulets de 18, composés de matières inflammables, furent jetés dans un grand bassin l'un après l'autre, après toutefois qu'on y eut mis le feu. D'abord, on les perdit de vue ; mais bientôt ils reparurent à la surface de l'eau, brûlant avec une incroyable activité et jetant une flamme très-vive ; ce qui dura plusieurs minutes. Les commissaires rendirent hommage à la vérité ; le ministre de la marine, voulant encourager l'artiste Chevalier, lui donna les moyens de pourvoir aux dépenses de ses découvertes et de ses expériences ; mais l'infortuné périt quatre ans après, victime d'un complot contre la sûreté de l'état. Ce moderne Gallinicus fut sans doute entraîné à sa perte par les perfides combinaisons du cabinet britannique, qui redoutoit en lui la persévérance, l'audace et l'activité qui recréent une invention perdue, ou savent en retrouver l'équivalent.

I. GALLION (Junius), sénateur romain, ayant été d'avis que les cohortes prétoriennes, après plusieurs campagnes, eussent le droit d'être as-

sises parmi les quatorze ordres, en fut rudement repris par l'empereur Tibère, qui, sur-le-champ, le fit sortir du sénat, puis de l'Italie. Il choisit l'agréable ville de Lesbos pour le lieu de sa retraite. Tibère sut qu'il s'y plaisoit, et le fit revenir à Rome, où il fut obligé de demeurer dans la maison des magistrats. Ce fut toute la récompense qu'il eut pour les bassesses qu'il avoit faites auprès de ce tyran.

II. GALLION (Junius), frère de Sénèque, fut précepteur de Néron. Etant proconsul d'Achaïe, les Juifs lui amenèrent saint Paul pour le faire condamner ; mais Gallion leur dit « qu'il ne se mêloit point de leurs disputes de religion, et qu'ils eussent à vider leurs différens entre eux. » Gallion, condamné à mort par Néron, se tua lui-même.

* GALLISIO (Antoine), Napolitain, jurisconsulte et juge à la grand'chambre du tribunal de la vicairie, dans le 17e siècle, a fait imprimer, en 1669 *De actione revocatoriâ, et concursu, et prærogativis inter actiones.*

I. GALLITZIN (Basile), seigneur d'une des plus illustres et des plus puissantes familles de Russie, divisée en quatre branches, gouverna presque seul, sous la minorité des deux czars Iwan et Pierre, et fut vice-roi de Casan, d'Astracan, et garde-sceau de la Russie. Son caractère ambitieux et intrigant donna lieu de le soupçonner d'avoir pensé lui-même à monter sur le trône de Moscovie ; et ce soupçon, joint aux échecs que ses armes essuyèrent, le rendit l'horreur de la Russie. Dans sa première campagne contre les Tartares de Crimée, ceux-ci vinrent au-devant de lui avec quelques tonneaux remplis de ducats, et engagèrent Gallitzin à leur vendre la paix. Dans une autre expédition contre les mêmes peuples, il fit mettre le feu aux herbes sèches d'un désert de cent lieues de longueur, pour leur ôter toute espérance de fourrages. Pendant l'incendie, le bruit courut que l'ennemi approchoit ; on n'étoit pas bien disposé à le recevoir, on prit l'alarme : il fallut fuir au travers même de ce feu qui brûloit encore, et la flamme ou la fumée fit périr plusieurs milliers de soldats. Cette malheureuse expédition attira à Gallitzin une aversion extrême. Quelques jours avant qu'il partît de nouveau pour l'armée, on trouva le matin devant sa porte un cercueil, avec un billet où on lui annonçoit que « s'il ne réussissoit pas mieux dans cette campagne que dans la précédente, ce cercueil seroit sa demeure. » Le succès fut le même qu'auparavant : on ne lui ôta pas cependant la vie ; mais il fut cassé, on confisqua tous ses biens, et on le relégua en Sibérie en 1689. Son attachement au prince Iwan l'avoit d'ailleurs rendu suspect à Pierre, et l'on prétend que ce fut le principal motif de sa disgrace. Quoi qu'il en soit, son exil fut changé, quelque temps après, en un plus doux ; il fut envoyé dans une de ses terres près de Moscow. Il se retira, sur la fin de ses jours, dans un couvent où il s'assujettit à toute l'austérité des moines grecs. Il y mourut en 1713, âgé de 80 ans. Il disoit ordinairement « qu'il ne trouvoit rien de plus estimable que la prudence des Allemands, la fidélité des Turcs, et la religion des Russes. » Il faisoit tant de cas de Louis XIV, qu'il en fit porter le portrait à son fils à la place d'une croix de Malte. Gallitzin avoit préparé les voies au czar Pierre, et on lui attribue, avec raison, une grande partie des heureux changemens qui se sont

faits en Moscovie. Il établit une correspondance avec toutes les cours de l'Europe, et fut auteur de la paix éternelle, conclue en 1686. Cet important traité fut suivi de l'alliance des cours de Vienne, de Pologne, de Russie et de la république de Venise contre les Turcs.

II. GALLITZIN (Michel-Michaëlowitz, prince de), né en 1674, de la même famille que le précédent, aida le czar Pierre-le-Grand dans la guerre de Charles XII. Il se trouva presque à toutes les batailles, et en gagna plusieurs sur mer et sur terre. Après la victoire qu'il remporta à Lesna en 1708, le czar le laissa maître du choix de la récompense; il ne demanda que la grace d'un de ses ennemis. Ce fut lui qui termina heureusement cette guerre par la paix de Neustadt, après avoir commandé plus de dix ans en Finlande. Ses services ne demeurèrent pas sans récompense. Il devint premier welt-maréchal en 1725; et après la mort du czar, il fut déclaré président du collége d'état de guerre. Il mourut à Moscow le 21 décembre 1730, regardé comme un bon ministre et un grand capitaine. — Son fils le prince Alexandre GALLITZIN, qui a commandé en chef l'armée russe en 1769, a marché sur ses traces.

III. GALLITZIN (Démétrius), mort exilé à Schlusselberg en 1738, fut un des principaux auteurs de l'élévation de la czarine Anne, qui le disgracia bientôt après. Une des conditions imposées à la nouvelle souveraine fut la limitation de l'autorité royale, et l'augmentation des priviléges de la noblesse. Cette princesse ne se souvint que des bornes mises à son pouvoir, et oublia le bienfait.

IV. GALLITZIN (Michel), chevalier de l'ordre de Saint-André, président de l'amirauté, et vice-amiral en 1756, frère de Michel dont nous avons donné l'article au n° II, avoit étudié la marine en Hollande et en Angleterre, et connoissoit bien tous les objets de l'administration. S'étant démis de ses charges à l'avénement de Pierre III, en 1762, elles lui furent rendues la même année par l'impératrice Catherine II; mais un an après il s'en démit de nouveau, et mourut en 1764, dans une vieillesse avancée. Le prince Alexandre, son fils, a été ministre plénipotentiaire à Londres, chevalier de l'Aigle blanc et vice-chancelier

V. GALLITZIN (Démétrius prince de), remplit long-temps avec honneur les fonctions d'ambassadeur de la cour de Russie à Vienne. Il y ménagea habilement les intérêts de Catherine, et y signa les divers traités entre les deux souverains. En 1792, il demanda son remplacement, après trente ans de service public; mais trop âgé pour retourner dans sa patrie, il mourut à Vienne le 30 septembre 1793, avec la réputation d'un ministre juste et plein de probité.

* VI. GALLITZIN (Démétrius de), ancien ambassadeur de Russie à La Haye, membre de plusieurs académies, président de la société minéralogique d'Iena, mort à Brunswick le 17 mars 1803, est auteur d'un ouvrage intitulé l'*Esprit des économistes*, Brunswick, 1796, 2 vol. in-8°. Quelque temps avant sa mort, il donna son cabinet minéralogique à la société d'Iéna, dont il étoit membre. On a de lui plusieurs autres écrits sur la minéralogie, parmi lesquels on remarque, I. *Description physique de la Tauride* (*Crimée*), relativement aux trois règnes de la nature, traduite du russe en français,

La Haye, 1788, in-8°. II. Des *Notes et observations sur l'histoire de la guerre entre la Russie et la Turquie*, par le chevalier de Kéralio, Saint-Pétersbourg (Amsterdam), 1773, in-4° et in-8°. III. Il est éditeur d'un ouvrage posthume d'Helvétius, intitulé *De l'homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation*, Londres (La Haye), 1773, 2 vol. in-8°.

I. GALLO (Alonzo), auteur espagnol à qui nous devons un Traité fort recherché et très-rare, sur-tout en France, écrit dans sa langue sous ce titre : *Declaracion breve y sommaria della valor del oro*, à Madrid, 1613, in-8°. Cet ouvrage a été d'un grand usage pour ceux qui travaillent cette matière, ou qui en font le négoce. L'auteur vivoit dans le 17e siècle. — Il ne faut pas le confondre avec GALLO (Jean-Baptiste). *Voyez* GELLI.

II. GALLO (Antoine San-). *Voyez* SANGALLO.

GALLOCHE (Louis), natif de Paris, mort en 1761, âgé de 91 ans, fut élève de Boullongne. Ce dernier instruisit son élève dans l'art du coloris en lui mettant sous les yeux les plus beaux modèles des grands peintres vénitiens. Galloche, ainsi dirigé dans ses études, se fit une manière de peindre qui lui étoit particulière; sa couleur est belle, mais souvent son dessin est négligé et se ressent de l'habitude où il étoit de peindre sans consulter la nature. On voyoit néanmoins quantité de beaux tableaux de cet artiste; entre autres, la *Résurrection du Lazare*, dans l'église de la Charité; le *Départ de saint Paul de Milet pour Jérusalem*, à Notre-Dame; *saint Nicolas, évêque de Myre*, à Saint-Louis du Louvre; *l'Institution des Enfans trouvés*, à Saint-Lazare; la *Samaritaine* et la *Guérison du possédé*, à Saint-Martin-des-Champs; *saint Nicolas de Tolentin*, dans l'église des Petits-Pères; et dans la sacristie, la *Translation des reliques de saint Augustin*; c'est le chef-d'œuvre de l'auteur, ainsi que son tableau de réception à l'académie, représentant *Hercule* qui rend Alceste à son époux Admète.... Galloche, gratifié par le roi d'un logement et d'une pension, mourut recteur et chancelier de l'académie royale.

† I. GALLOIS (Jean), abbé de Saint-Martin-des-Cores, secrétaire de l'académie des sciences, professeur en grec au collége royal et inspecteur du même collége, né à Paris en 1632, où il mourut d'hydropisie le 19 avril 1707, travailla après Sallo, le père du Journal des Savans, à cet ouvrage périodique, et montra plus de modération et autant de lumières que lui. L'abbé Gallois reprit ce Journal en son nom depuis le 4 janvier 1666 jusqu'en 1671. Les auteurs furent contens, mais le public malin le fut moins; on l'accusa de prodiguer les louanges, non seulement aux bons écrivains, mais même aux médiocres. Le grand Colbert, touché de l'utilité de ce Journal, prit du goût pour l'ouvrage, et bientôt après pour l'auteur. Après avoir éprouvé long-temps son esprit, sa littérature, ses mœurs, il le prit chez lui en 1674, et lui donna toujours une place à sa table et dans son carrosse. L'abbé Gallois fit l'usage le plus utile de son crédit auprès de ce ministre. « On doit à Colbert, dit Fontenelle, la naissance de l'académie des sciences, de celle des inscriptions, des académies de peinture, de sculpture, d'architecture : l'impression d'un grand nombre d'excellens livres, dont l'imprimerie royale fit les frais; l'augmentation presque

immense de la bibliothèque du roi, ou plutôt du trésor public des savans; une infinité d'ouvrages, que les grands auteurs ou les habiles ouvriers n'accordent qu'aux caresses des ministres et des princes. L'abbé Gallois eut le sensible plaisir d'observer de près un semblable ministère, d'être à la source des desseins qui s'y prenoient, d'avoir part à leur exécution, quelquefois même d'en inspirer et de les voir suivis. Les gens de lettres avoient en lui, auprès du ministre, un agent toujours chargé de leurs affaires, sans que, le plus souvent, ils eussent seulement la peine de l'en charger. Si quelque livre nouveau, ou quelque découverte d'auteur, même qu'il ne connût pas, paroissoit au jour avec réputation, il avoit soin d'en instruire Colbert, et ordinairement la récompense n'étoit pas loin. » L'abbé Gallois eut une autre fonction auprès de ce ministre; il lui apprit un peu de latin dans ses voyages de Versailles à Paris. On n'a de lui que les *Extraits de ses Journaux; Breviarium Colbertinum*, Paris, 1679, in-8°, et quelques petits écrits qui ne formeroient pas un volume; entre autres une *Traduction* latine du Traité des Pyrénées. « L'abbé Gallois, dit Fontenelle, étoit d'un tempérament vif, agissant et fort gai; il avoit l'esprit courageux, prompt à imaginer ce qui lui étoit nécessaire, fertile en expédiens, capable d'aller loin par des engagemens d'honneur. Il n'avoit d'autre occupation que les livres, ni d'autre plaisir que celui d'en acheter sur toutes les sciences. Il les connoissoit presque toutes, et en avoit approfondi quelques-unes. »

* II. GALLOIS (N.) vivoit dans le 17e siècle. Il est auteur des *Conversations académiques tirées de l'académie de Bourdelat*, imprimées à Paris, 1674, deux volumes in-12. On a encore de lui, *Traité des plus belles bibliothèques de l'Europe*, Paris, 1680, un vol. in-12. Gallois a copié le Traité latin de Lomejer sur le même sujet, et en a pris jusqu'à ses défauts.

† GALLONIUS *ou* GALLONIO (Antoine), prêtre oratorien de Rome, mort en 1605, publia en italien, I. Une *Histoire des Vierges*, 1591, in-4°. II. Les *Vies de quelques martyrs*, 1594, in-4°; réimprimées à Paris, 1660, in-4°. III. La *Vie de saint Philippe de Néri*, in-8°. IV. *De monachatu S. Gregorii*, Rome, 1604, in-4°. V. Il mit au jour, en 1591, in-4°, avec les figures de Tempesta, un *Traité* en italien, curieux et fait avec beaucoup de soin, *sur les différens supplices dont les païens se servoient pour faire souffrir les martyrs de la primitive Eglise*. Cet ouvrage, traduit en latin par l'auteur, fut imprimé à Rome en 1591, in-4°, et réimprimé en 1659, à Paris. Gallonius recueillit ce qui se trouve des tourmens des martyrs dans leurs actes, dont plusieurs pourroient être suspects, et ce qu'on lit dans les auteurs anciens, tant profanes qu'ecclésiastiques.

GALLOTIUS (Ange), célèbre imprimeur de Rome, publia plusieurs belles éditions, revues par le savant Constantin Lascaris, et parmi lesquelles on distingue les *Questions Homériques* de Porphyre, une *Traduction d'Homère*, imprimée en 1517, et le *Scoliaste* de Sophocle. C'est pour favoriser les travaux de Gallotius que le pape Léon X établit la belle imprimerie du collége Quirinal à Rome.

GALLOWAI. *Voyez* RUVIGNI.

*I. GALLUCCI (Ange), *Angelo*

Galluccio, né à Macérata l'an 1593, entré dans la société des jésuites en 1606, enseigna pendant 24 ans la rhétorique dans le collége Romain, et mourut à Rome le 28 février 1674. Son principal ouvrage est la continuation des décades : *De Bello Belgico* du P. Famien Strada, son confrère, depuis 1590 jusqu'à 1609, imprimée à Rome en 1671, 2 vol. in-4°. Sa latinité est pure et élégante, mais son style plus affecté, est moins coulant que celui de Strada.

† II. GALLUCCI *ou plutôt* GALLUZZI (Tarquin), *Galluccius*, jésuite italien, mort à Rome le 28 juillet 1649, à 75 ans, est auteur de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont, I. *Vindicationes Virgilianæ*, Rome, 1621, in-4°. Gallucci, passionné pour Virgile autant que madame Dacier l'étoit pour Homère, tâche de le justifier sur tous les points. Il rapporte toutes les censures qu'il a cru qu'on pouvoit faire de divers endroits de ce poëte ; mais il y en a plusieurs qu'il n'a pas proposées dans toute leur force, de peur de s'ôter la faculté d'y répondre. Cependant, parmi quelques raisonnemens foibles, il s'en trouve d'assez bons, soutenus de beaucoup d'érudition, et de plusieurs bonnes maximes sur l'art poétique. C'est le jugement que Baillet porte de cet ouvrage. II. *Commentarii tres de Tragœdiâ, de Comœdiâ et de Elegiâ*, Paris, 1631 et 1645, 2 vol. in-fol. III. Un poëme latin, intitulé *De modestâ priscorum vitâ.* — Il y a eu aussi Jean-Paul GALLUCCI, savant astronome italien du 16e siècle, dont les principaux ouvrages sont, I. Un traité *degli stromenti di astronomia*, Venise, 1597, in-4°. II. *Speculum Uranicum*, in-fol. III. *Cœlestium corporum explicatio*, in-fol. IV. *Theatrum mundi et temporis*, in-fol., etc.

* III. GALLUCCI (Charles), médecin de Messine, où il naquit le 24 janvier 1633, pratiqua son art dans cette ville avec beaucoup de succès. On n'a de lui que l'ouvrage suivant, qu'il publia à l'âge de 72 ans : *Medicina completa ad galenistarum mentem, in duos divisa tomos*, Messanæ, 1705, in-4°. On ignore l'époque de sa mort.

† I. GALLUS (Cornelius), de Fréjus en Provence, chevalier romain, grand capitaine et bon poëte, aima Cytheris ou Lycoris, affranchie de Volumnius, et la célébra dans ses vers ; mais cette courtisane le quitta pour s'attacher à Marc-Antoine : ce qui donna occasion à Virgile de composer sa 10e Eglogue, pour consoler Gallus de cette perte. L'empereur Auguste lui donna le gouvernement d'Egypte ; Gallus pilla ce pays, et, selon quelques-uns, conspira contre son bienfaiteur, qui l'envoya en exil. Il s'y tua de désespoir l'an 26 de J. C. Virgile fait l'éloge de ce poëte en plusieurs endroits de ses ouvrages. Gallus avoit travaillé dans le genre élégiaque ; mais il ne reste presque rien de ses *Poésies*. Les fragmens que nous en avons se trouvent dans l'édition de Catulle et de Tibulle, 1771, 2 vol. in-8° ou in-12, avec une traduction française par le marquis Masson de Pezay.

II. GALLUS (Vibius), natif des Gaules, orateur célèbre sous le règne d'Auguste, parut au barreau avec tant d'éclat, qu'on lui donna un des premiers rangs parmi les orateurs romains après Cicéron. Sénèque, son ami et son admirateur, a conservé quelques fragmens de ses plaidoyers. Il mourut frénétique.

III. GALLUS, capitaine romain, après l'assaut que les Romains, commandés par Vespasien, avoient donné à Gamala, où ils furent repoussés avec perte, se cacha avec dix-sept

soldats dans une maison, où il entendit plusieurs juifs s'entretenant, pendant leur souper, de ce qu'on devoit faire le lendemain contre les ennemis. Il sortit aussitôt de sa retraite, égorgea ceux qui étoient dans la maison, et se sauva avec les siens dans le camp des Romains.

† IV. GALLUS (Vibius Trebonianus), proclamé empereur romain en 251, à la place de Dèce, qu'il fit mourir, étoit d'une bonne famille romaine, dont il souilla la gloire par des actions lâches et honteuses. Outre le meurtre de son prince, il conclut avec les Goths une paix tellement ignominieuse, que les Romains n'en avoient point fait de semblable jusqu'alors : le traité portoit qu'ils payeroient aux Goths un tribut annuel. Domitien avoit cependant introduit autrefois la coutume de donner de l'argent aux barbares, pour les empêcher de ravager les terres de l'empire. Il ne tarda pas long-temps à porter la peine de ses fautes; mais l'empire la partagea avec lui. Les Goths et les autres peuples ennemis des Romains, ne se contentant pas du traité avantageux qu'ils avoient fait, le rompirent presque aussitôt qu'ils l'eurent conclu. Ils vinrent fondre sur la Thrace, la Mœsie, la Thessalie et la Macédoine, qu'ils ravagèrent, et où ils commirent, sans que Gallus témoignât s'en soucier, tous les désordres ordinaires aux nations septentrionales. Les Perses, d'un autre côté, qui n'ignoroient pas les progrès des Goths, entrèrent, sous les ordres du fameux Sapor, dans les provinces de Mésopotamie et de Syrie; et pénétrant plus avant, ils subjuguèrent l'Arménie, d'où ils chassèrent le roi Tiridate. Gallus, aussi tranquille que s'il n'eût point eu d'ennemis, demeuroit à Rome, plongé dans les plaisirs. Après avoir associé à l'empire Volusien, son fils, qui n'étoit encore qu'un enfant; comme s'il eût dû le trône des Césars à sa valeur et au mérite de son nouveau collégue, il fit battre des pièces de monnoie avec cette inscription : *Virtus Augustorum*. Cependant le peuple paroissoit si mécontent de l'indolence de Gallus, que ce prince s'efforça de l'apaiser, en adoptant un jeune fils de Dèce; mais craignant qu'il ne vengeât la mort de son père, il l'empoisonna depuis secrétement. Gallus persécuta les chrétiens. Une peste épouvantable se déclara sous son règne. Ce fléau commença en Ethiopie, sur les confins de l'Egypte, se répandit de là dans toutes les provinces, et fut aussi funeste par sa durée que par sa violence. Gallus, massacré par ses propres soldats à Terni, l'an 253, étoit un de ces princes indolens qui, sans avoir ni vices, ni vertus, ont toutes sortes de défauts. Son fils Volusien, qu'il avoit décoré de la pourpre, fut tué avec lui.

V. GALLUS (Flavius Claudius Constantinus), fils de Jules-Constance, et frère de l'empereur Julien, créé César en 331, par l'empereur Constance, son cousin, qui lui fit épouser sa sœur Constantine, avoit passé sa jeunesse avec Julien dans une espèce d'exil, où ils furent élevés pieusement. Gallus parut très-attaché au christianisme; il abolit l'oracle d'Apollon dans un faubourg d'Antioche où il faisoit sa demeure, brûla les villes des juifs qui s'étoient révoltés, défit les Perses, et s'acquit la réputation d'un prince courageux. Mais les perfides conseils de Constantine le perdirent; et pour satisfaire leur avarice, ils s'abandonnèrent à toutes sortes de vexations et de cruautés. Gallus fit massacrer Domitien, préfet d'Orient, Théophile, gouverneur de Syrie, et Montius, ministre des finances.

On prétend même qu'il forma le projet de détrôner Constance. Ce prince le fit arrêter ; on lui fit son procès, et il eut la tête tranchée en 354. Il n'avoit que 29 ans. Constance fit périr ses principaux complices. *Voyez* CONSTANTINE.

* VI. GALLUS (Nicolas), ministre protestant d'Allemagne, né en Saxe en 1516, disciple de Melanchthon, dont il embrassa les opinions, écrivit ensuite contre lui, et fut ministre dans la Stirie. On a de lui des *Notes* sur l'Epître de saint Paul aux Galates, des *Homélies*, etc. Il est un des centuriateurs de Magdebourg.

* VII. GALLUS (Jacques), célèbre jurisconsulte, vivoit sur la fin du 16 siècle et au commencement du suivant ; il enseigna le droit à Naples sa patrie, ensuite à Venise et à Padoue vers l'an 1618. Ce professenr a laissé divers ouvrages, dont une partie a été publiée par Alexandre GALLUS, son fils, qui les dédia à Urbain VIII, lequel, par reconnoissance, le nomma à l'évêché de Massa.

VIII. GALLUS. *V*. AQUILLIUS, n° I, *et* MACHAULT.

GALLUZZI. *Voyez* GALLUCCI.

* GALLY (Henri), savant théologien, né en 1696 à Beckenham, au comté de Kent, mort en 1769, élève du collége de Benet à Cambridge, où il fut reçu maître-ès-arts. Dans le même temps, il fut lecteur de saint Paul, puis nommé au rectorat de Waveden, au comté de Buckingham. En 1728 il prit le doctorat, et obtint une prébende de la cathédrale de Glocester. Peu après, il fut nommé recteur de Ashton, au comté de Northampton. En 1732 il devint recteur de Saint-Gilles-des-Champs, et chapelain du roi. Le docteur Gally a publié plusieurs ouvrages, dont les principaux sont, I. des *sermons* particuliers. II. *Considérations sur les mariages clandestins.* III. *Traduction* des caractères de Théophrate. IV. *Essai de Critique.*

* GALOPIN (George), né à Mons vers l'an 1600, moine bénédictin dans le monastère de Saint-Guislain, s'opposa avec véhémence à la réforme de saint Vanne, que l'on introduisit dans ce monastère. Il se retira à Douay, où il fut fait professeur de philosophie au collége du roi, et il y mourut le 21 mars 1657. Galopin s'appliqua à donner de bonnes *Editions*, avec des *Notes*, des anciens auteurs ecclésiastiques qui n'avoient pas encore vu le jour ; entre autres, du *Verbum abbreviatum* de Pierre Le Chantre ; du Commentaire sur le Pentateuque de S. Brunon, évêque de Wurtzbourg ; de l'Aurora de Pierre Riga ; la Vie de saint Véron, par Albert, abbé de Gemblours ; et une Généalogie des Comtes de Flandre, tirée des manuscrits du monastère de Saint-Guislain.

GALTIER (Jean-Louis), avocat au parlement de Paris, mort en 1782, né à Saint-Symphorien, avoit plus de savoir, d'esprit et d'imagination que de goût. Nous avons de lui les *Céramiques*, ou les *Aventures de Nicias et d'Antiope*, 1760, 2 vol. in-12. C'est une espèce de roman poétique, où l'auteur a fait entrer beaucoup de détails de géographie ancienne et de mœurs grecques et antiques, mais trop souvent travesties à la française. On a encore de lui la *Traduction* de l'anglais du Monde d'Adam-Fitz-Adam, 1761, 2 vol. in-12.

† GALVANI (Louis), né à Bologne en 1737, étudia avec succès la médecine, et commença à paroître avec

distinction dans cette carrière, en soutenant une thèse savante *Sur la nature et la formation des os.* Chargé bientôt après de professer l'anatomie dans le célèbre institut de sa patrie, il publia un *Mémoire sur l'appareil urinaire des oiseaux*, sujet d'autant plus curieux que ceux-ci sont privés de vessie, et que des tuyaux urinifères et particuliers paroissent leur en tenir lieu. L'accueil fait à cet écrit fit concevoir à son auteur le projet de travailler à la physiologie complète des volatiles; mais il se borna à examiner le sens de l'ouïe, si délicatement organisé dans eux, et qui les rend en général si sensibles aux accords du chant et de la musique. Le premier, il découvrit un canal auditif, comparable à l'aqueduc de Fallope dans l'homme, et une cavité osseuse qu'il désigna sous le nom d'*antivestibule*. Le hasard lui prépara alors la découverte de plusieurs phénomènes qui tiennent à l'organisation animale, dont le principe se rapproche de celui de l'électricité, qui ont formé une nouvelle branche de la physique médicale, et à laquelle les savans ont donné le nom de son inventeur, en l'appelant *galvanisme.* Il préparoit des bouillons de grenouilles pour son épouse, dont la santé étoit très-foible; ces amphibies écorchés se trouvoient placés près d'une machine électrique en mouvement. En approchant la pointe d'un scalpel des nerfs cruraux de l'un de ces animaux, tous les muscles furent agités d'une vive commotion. Galvani s'attacha dès-lors à l'idée d'une électricité inhérente au corps animal, et ses expériences lui en offrirent la probabilité. Déjà le célèbre physicien Vassali avoit présumé que certains organes recéloient une électricité particulière et propre à leur destination; déjà l'anatomiste Cotugno avoit annoncé qu'un de ses élèves disséquant une souris, et ayant touché avec la pointe du scalpel le diaphragme de l'animal, avoit éprouvé une commotion subite. Galvani observa que le contacte, d'un conducteur avec les nerfs étoit nécessaire pour produire le phénomène; que ce conducteur devoit avoir un certain prolongement pour opérer de plus violentes contractions; que les animaux à sang chaud, tels que les poulets et les brebis, étoient susceptibles des mêmes mouvemens; que ceux-ci avoient d'autant plus de force que l'animal est plus avancé en âge, et que ses muscles sont plus blancs; que l'électricité atmosphérique ou du tonnerre, soutiré par un fil métallique, donnoit aux cuisses des grenouilles les mêmes vibrations toutes les fois que les éclairs s'échappoient du sein de la nue; que le contact de métaux différens fait naître le mouvement musculaire et le propage. Sur ce dernier effet, Galvani a varié ses essais sur l'étain, le cuivre, le zinc, l'antimoine, la plombagine; et d'après ses nombreuses expériences, le savant professeur de Bologne imagina une théorie ingénieuse sur l'organisation animale, mais qui est loin d'être prouvée. « Tous les animaux, suivant lui, dit M. Alibert dans son savant Eloge de Galvani, jouissent d'une électricité inhérente à leur économie qui réside spécialement dans les nerfs, et par lesquels elle est communiquée au corps entier. Elle est secrétée par le cerveau: la substance intérieure des nerfs est douée d'une vertu conductrice pour cette électricité, et facilite son mouvement et son passage à travers les nerfs: en même temps l'enduit huileux de ces organes empêche la dissipation du fluide, et permet son accumulation. Galvani pense en second lieu que les réservoirs principaux de l'électricité animale sont les muscles. Chaque fibre représente une petite bouteille de Leyde dont les nerfs sont les conducteurs. Le mécanisme de tous les mouvemens s'éta-

blit de la manière suivante : le fluide électrique est puisé et attiré de l'intérieur des muscles dans les nerfs, et passe ensuite de ces nerfs sur la surface extérieure des muscles, de façon qu'à chaque décharge de cette bouteille électrique musculaire répond une contraction. » Ce qui fortifia Galvani dans son opinion, fut l'analogie qu'il observa entre les phénomènes de la bouteille de Leyde et les contractions des muscles. Il expliqua, d'après sa théorie, la cause du rhumatisme, de la sciatique, du tétanos, attribuée à un fluide extravasé autour de la surface des nerfs, et qui fournit au fluide électrique une intensité trop forte, tandis que dans la paralysie, l'apoplexie, l'épilepsie, l'interposition d'un corps non conducteur s'oppose au passage du fluide électrique du muscle au nerf et du nerf au muscle. Cet effet est produit toutes les fois qu'une matière huileuse obstrue les nerfs ou les membranes qui les enveloppent. La découverte de Galvani lui procura un grand nombre de disciples, parmi lesquels quelques-uns, en adoptant ses procédés et en multipliant ses expériences, leur attribuèrent d'autres principes. Valli, Fowler, Humbold, Aldini, n'ont vu, comme l'inventeur, dans le galvanisme, qu'un phénomène dépendant des parties animales. Au contraire, Crève, Ackerman, Pfaff, et sur-tout Volta, célèbre physicien de Pavie, n'ont trouvé dans les contractions galvaniques qu'un effet de la nature non subordonné à l'action vitale et au mouvement des muscles. D'autres savans distingués, tels que Nicholson, Carlisle, Cruischang, Ritter, Hallé, Fourcroy, Vauquelin, Monge, Berthollet, Petetin, ont suivi avec activité les travaux de Galvani; ils ont obtenu des effets nouveaux et curieux, et ont cherché à perfectionner sa découverte. Galvani, attaqué dans son système par plusieurs physiciens, publia cinq *Mémoires dédiés à Spallanzani* pour le défendre. Dans un voyage qu'il fit à Sinigaglia et à Rimini, sur les côtes de la mer Adriatique, il fut aussi dans le cas d'approfondir l'électricité propre aux torpilles, et il en fit le sujet d'une savante *Dissertation.* Il a laissé en manuscrit, à l'académie de Bologne, un *Mémoire sur l'action de l'opium*. Galvani simple dans ses mœurs et dans ses goûts, et naturellement porté à la mélancolie, fuyoit les sociétés nombreuses. Il épousa Lucie Galeazzi, fille d'un médecin renommé; elle répandit sur trente années de sa vie toutes les douceurs de l'amour : il la perdit et resta inconsolable. Retiré alors à la campagne pour n'être point distrait de sa douleur, il célébra dans des vers touchans les vertus de celle qui mérita son affection, et lui fit élever un tombeau dans l'église de Sainte-Catherine de Bologne, orné d'une inscription où respire toute sa tendresse. Il ne survécut pas long-temps à sa perte, et mourut le 5 décembre 1798. Une médaille gravée à Rome perpétue le souvenir et les traits de ce médecin célèbre. Le docteur Alibert a fait son Eloge historique, inséré dans le premier vol. de la 4ᵉ année des Mémoires de la société médicale d'émulation. Le panégyriste a résumé, avec autant de clarté que de précision, le système de Galvani. — Camille GALVANI, son neveu, qui publia un *Abrégé de l'Histoire naturelle de Buffon*, et un *Mémoire sur la pierre phosphorique de Bologne*, hérita des lumières de son oncle.

GALVANO (Antoine), fils naturel d'Edouard Galvano, né dans les Indes, et fait gouverneur des îles Moluques, signala le commencement de son gouvernement par la victoire qu'il remporta dans l'île de Tidor sur 20,000 hommes,

n'en ayant avec lui que 350. Il purgea les mers voisines de tous les corsaires, se signala par sa bonté pour les naturels du pays, et par le soin qu'il prit de les faire instruire de la religion chrétienne. On assure que pendant quatre ans il dépensa pour cet objet 70 mille crusades, aussi acquit-il le titre d'*Apôtre des Moluques*. Ses libéralités l'ayant réduit à un état qui n'étoit guère au-dessus de la misère, il se rendit l'an 1540 en Portugal, où il ne trouva pas de reconnoissance auprès du roi Jean III, dont il avoit augmenté les revenus de 500000 crusades. Il se vit obligé de se retirer dans l'hôpital de Lisbonne, où il vécut jusqu'en 1557. Il avoit écrit une *Histoire des Moluques*, qui est perdue; mais on imprima en 1755 à Lisbonne son *Traité des divers chemins par lesquels les marchandises des Indes ont été apportées en Europe*, et *des Découvertes faites jusqu'en* 1550.

† I. GAMA (Vasco *ou* Vasquez de), né d'une famille illustre à Sines, ville maritime de Portugal, s'immortalisa par la découverte du passage aux Indes orientales par le cap de Bonne-Espérance. Le roi don Emmanuel l'envoya en 1497 dans les Indes pour les reconnoître. Il courut toute la côte orientale de l'Afrique, descendant en divers lieux pour tenter de faire alliance avec les rois. Il se conduisit de même sur la côte orientale de l'Inde; mais il ne trouva de favorables dispositions que dans le roi de Melinde, qui le fit accompagner à son retour par un ambassadeur. Gama, satisfait de son premier voyage, se prépara à en faire un second avec une flotte de vingt vaisseaux. Le roi, pénétré d'estime pour son mérite et de reconnoissance pour ses services, le fit comte de Vidiguère, et amiral des mers des Indes, de Perse et d'Arabie; titre que ses descendans conservent. Il partit le 10 février 1502; et après s'être vengé par le bombardement de quelques places, et la défaite de plusieurs petites flottes des princes barbares, des insultes qu'il avoit reçues la première fois, il revint avec treize vaisseaux chargés de richesses le 1er septembre 1503. Pour immortaliser cette heureuse expédition, le roi Emmanuel fit bâtir le superbe monastère de Bellem *ou* Bethléem, dédié à la Vierge. Le roi Jean III, successeur d'Emmanuel, ayant nommé Gama vice-roi des Indes en 1524, l'y renvoya pour la troisième fois; mais à peine avoit-il établi son siége à Cochin, qu'il y mourut le 24 décembre 1525. Ses lieutenans venoient de défaire les flottes de Calicut et de Cananor. On dit qu'il publia la *Relation* de son premier voyage dans les Indes; mais on ne l'a point trouvée. Ce grand homme fut honoré du titre de *don* pour lui et pour sa postérité, et créé grand de Portugal.

II. GAMA (Antoine de), conseiller d'état et grand chancelier du roi de Portugal, né à Lisbonne en 1520, mort dans cette ville à 75 ans. Ce savant magistrat tiroit son plus grand lustre de son érudition, et il le fit rejaillir sur les dignités qu'il remplit. Les ouvrages qu'il a laissés sont, I. *Decisiones supremi Lusitaniæ senatûs*, in-fol. II. *Tractatus de sacramentis præstandis ultimo supplicio damnatis.*

III. GAMA (Emmanuel de), avocat au parlement de Paris, publia en 1706, in-12, une *Dissertation sur le droit d'aubaine;* droit barbare, mais qu'un long usage avoit consacré. Ce n'est proprement qu'un factum; mais il roule sur une question importante. L'auteur a prétendu que le droit d'aubaine ne s'étendoit que sur les étrangers établis dans le

royaume, et non pas sur ceux qui n'y faisoient que passer en voyageant.

I. GAMACHE (Joachim ROUAULT de), gentilhomme de Poitou, acquit une grande réputation sous Charles VII et sous Louis XI. Il se trouva à deux batailles et à dix-sept siéges sans avoir pourtant commandé en chef. Son action la plus éclatante est la défense de Paris pendant la guerre du *Bien public*, en 1465. Ses services, qui lui méritèrent le bâton de maréchal en 1461, ne le garantirent point de la malice des jaloux, ni des défiances de Louis XI. Ce prince le fit arrêter en 1476, et juger par des commissaires. Gamache fut condamné, non seulement à perdre ses charges, mais encore à payer au roi 20,000 francs d'amende, et à garder la prison pendant cinq ans : mais le maréchal n'en conserva pas moins ses biens et sa liberté. On ne dit point quel étoit son crime, ni pour quelle raison l'arrêt ne fut point exécuté. Gamache, mort en 1478, étoit de la promotion de 1461.

II. GAMACHE (Philippe), abbé de Saint-Julien de Tours, docteur et professeur de Sorbonne, né en 1568, se distingua par le zèle avec lequel il soutint le docteur Richer, contre les partisans de l'ultramontanisme. Sans l'appeler un grand homme (comme le fait le lexicographe critique, aussi outré dans ses éloges que dans ses satires), on peut dire que Gamache étoit un des bons scolastiques de son temps. On fait encore cas de ses *Commentaires* sur la Somme de St. Thomas, 2 vol. in-fol. Cet écrivain mourut en 1625, à 57 ans.

† GAMACHES (Etienne-Simon), né à Meulan, entré chez les chanoines de Sainte-Croix de la Bretonnerie, s'y distingua par un esprit méditatif et profond. L'académie des sciences de Paris lui ouvrit ses portes. Nous avons de lui, I. Une *Astronomie physique*, ou *Principes généraux de la nature appliqués au mécanisme astronomique*, 1740, in-4°. II. *Dissertations littéraires et philosophiques*, 1755, in-8°. III. *Système du philosophe chrétien*, 1721 et 1746, in-8°. IV. *Système du cœur*, sous le nom de *Clarigny*, Paris, 1704 et 1708, in-12. Mais celui de ses livres qui est le plus connu est intitulé, *Les agrémens du langage réduit à ses principes*, 1757, in-12. Cet ouvrage, qu'un homme d'esprit appeloit le *Dictionnaire des pensées fines*, mérite d'être lu. On désireroit cependant que l'auteur eût donné plus de développement et de netteté à ses principes. L'abbé Goujet a traité cet ouvrage avec trop de sévérité. Son auteur mourut en 1756, dans sa 84e année.

GAMALIEL, docteur de la loi, disciple secret de J. C., et maître, à ce qu'on croit, de St. Paul, fut très favorable aux apôtres dans une assemblée que les juifs tinrent pour les faire mourir. Il fut sensiblement touché du mauvais traitement qu'ils reçurent, et sur-tout du martyre de St. Étienne, qu'il fit ensevelir honorablement, mais sans se montrer. On dit qu'il fut ensuite découvert et martyrisé avec son fils Abibon, âgé de 20 ans; qu'après sa mort il apparut en songe à un saint prêtre nommé Lucien, à qui il découvrit l'endroit où reposoit son corps; mais ce récit n'a pas obtenu de croyance. *Voyez* ONKELOS.

I. GAMBARA (Véronique), née à Bresce en 1485, mariée à un seigneur italien, et veuve de bonne heure, ne voulut point se remarier, afin d'être moins gênée dans sa passion pour la poésie et la littérature. Elle mourut à Correggio en 1550, après avoir fait l'admiration de l'Italie par ses talens. Ses poésies ont

été imprimées plusieurs fois, et dernièrement en 1759, à Bresce, in-8°. Le style de sa prose, et sur-tout de ses vers, est d'une élégance et d'une douceur qui approchent un peu de celles des Sonnets de Pétrarque.

† II. GAMBARA (Laurent), poëte latin, de Brescia en Italie, mort en 1586, à 90 ans, demeura long-temps auprès du cardinal Alexandre Farnèse, son ami et son protecteur. On lui doit, I. Un *Traité latin sur la Poésie*, in-4°, Rome, 1589. L'auteur voudroit que les poëtes chrétiens n'employassent pas dans leurs ouvrages les noms des divinités du paganisme, idée bizarre. II. Un poëme intitulé *De navigatione Cristoph. Colombi libri IV*. Les poésies de cet auteur sont, en général, lâches et foibles. Avec une très-médiocre connoissance de la langue grecque, il a eu la témérité d'entreprendre de copier d'après les Grecs; mais il a gâté tout ce qu'il a touché, comme par exemple les Idylles de Bion et de Moschus, et sur-tout les bergeries de Longus. On en a plusieurs éditions: les meilleures sont celles de Rome, en 1581 et 1585, in-8°. On estime plus ses églogues, intitulées *Venatoriæ*, que ses autres ouvrages.

* GAMBARINI (Joseph), peintre, né à Bologne en 1680, mort en 1724, estimé entre les artistes de son temps pour la beauté de son coloris et la correction de son dessin, savoit donner beaucoup d'effet à ses tableaux et peignoit également bien à l'huile et à fresque, comme on peut le voir par ses ouvrages dans l'église de St. Pétrone à Rome, au palais Tassoni à Ferrare, dans celui de Belloni à Bologne et en plusieurs autres lieux.

GAMBART (André), prêtre du diocèse de Noyon, entra dans la congrégation naissante de Saint-Vincent-de-Paule, son ami, et mourut saintement à Paris en 1668, à 68 ans. On a de lui le *Missionnaire Paroissial*, ou Sommaire d'exhortations familières pour l'instruction des pauvres et du simple peuple dans les prônes, à Paris 1668, huit vol. in-12. Ceux qui sont obligés d'instruire les peuples de la campagne recherchent encore aujourd'hui cet ouvrage. Les instructions qu'il renferme sont courtes, claires, et à la portée des plus simples.

* I. GAMBARUTI (Nicolas), d'Alexandrie de la Paille, choisi par Louis XII pour son conseiller au sénat de Milan, publia les ouvrages d'Angelo Perusio de Montepico, et quelques *Consigli* qui sont très estimés. Il mourut en 1502.

* II. GAMBARUTI (Tiberio), de la même famille que Nicolas d'Alexandrie, fameux jurisconsulte, d'une profonde érudition et très-versé dans les affaires, se rendit à Rome, où il fut secrétaire des cardinaux Santiquattro et Araceli. Mais ayant passé 33 ans à la cour romaine sans y avoir acquis beaucoup de fortune, il se retira à Alexandrie sa patrie, et se livra à l'étude des belles lettres. Il écrivit des *Discorsi, e osservazioni politiche; la regina Teano*, tragédie; *la nuova Amarilli*, pièce pastorale; *Orazione a Margherita d'Austria, regina di Spagna; Orazione nella venuta del cardinal Alessandrino nipote di Pio V in Alessandria; Lettere; diverse poesie; discorsi varj*, et *orazioni*.

* GAMBASSI (Jean), né au château de Gambasso près Volterre vers le commencement du 17e siècle, s'appliqua dès son enfance à la sculpture, et devint en peu de temps habile dans cet art. Sa vue s'affoiblissant peu à peu, il la perdit tout-à-fait en 1632. Mais ce qu'on ne pourroit croire, si plusieurs auteurs dignes de

foi, entre autres Oldoni et Soprani, n'en faisoient mention, et si ses ouvrages ne le prouvoient : il avoit une telle habitude, que, sans y voir et par le seul toucher, il a conduit diverses statues ; ce qui est plus surprenant encore, c'est qu'il ait fait, en portant la main sur le visage de ses modèles, des portraits ressemblans.

* GAMBERA (Lactance) de Brescia, conduit à Crémone par son père, tailleur et banni de sa patrie, montra fort jeune un goût décidé pour le dessin. Antoine Campi le prit avec lui pour lui apprendre la peinture. Gambera fit de grands progrès en peu de temps; ses teintes étoient belles, son dessin agréable, et sa manière facile, large et bien finie. Lorsqu'il travailloit en grand c'étoit dans le genre de Raphael. Brescia, Venise, Parme et Crémone admirèrent ses ouvrages.

* GAMBIGLIONI (Ange), célèbre jurisconsulte, d'Arezzo en Toscane, florissoit de 1400 à 1461. Il étudia à Pérouse et à Bologne où il prit le bonnet de docteur, et exerça la charge de juge à Rome et à Norcia. Accusé, dans cette dernière ville, d'avoir commis plusieurs délits dans l'administration de la justice, il fut mis et détenu un an en prison. Les mémoires écrits en sa faveur par les plus célèbres jurisconsultes d'Italie l'arrachèrent à la mort et le rendirent à la liberté. Cet événement le fit renoncer à sa charge de juge, et il se livra à Bologne et à Ferrare à l'enseignement des lois. Ses talens lui attirèrent bientôt un grand concours d'élèves. Il mourut en 1461. On a de lui un célèbre traité *De maleficiis*, Venise, 1578.

* GAMBOLD (Jean), théologien anglais, né à Haverfordwest au comté de Pembroke, mort au même lieu en 1771, élève de l'église du Christ à Oxford où il fut reçu maître-ès-arts, obtint en 1739, le vicariat de Santon-Harcourt au comté d'Oxford ; mais il quitta cette place, et suivit la secte des frères moraves, qui le nommèrent leur évêque en 1754. Gambold a fait un établissement de sa secte à Coothill en Irlande, composé plusieurs écrits en leur faveur, et des hymnes pour leurs offices. Il est en outre auteur de plusieurs *Sermons* ; de *Maximes et idées théologiques* ; d'un *poëme sacré en forme dramatique*, appelé *Ignace*, et d'une édition du *nouveau Testament grec*.

GAME (David), capitaine gallois, se distingua sous le règne de Henri V, roi d'Angleterre. Ce prince l'ayant envoyé à la découverte, la veille de la bataille qui se donna à Azincourt, le 25 octobre 1415, entre les Anglais et les Français, pour avoir des nouvelles des ennemis, ce brave officier lui rapporta « qu'il y en avoit assez pour être tués, assez pour être faits prisonniers, et assez pour s'enfuir. » Cette assurance fit plaisir au roi, parce qu'elle lui fit comprendre que ses troupes étoient bien résolues à faire leur devoir, malgré la grande supériorité des ennemis. Le jour de la bataille, Henri, qui remporta une victoire signalée sur les Français, se trouvant dans un extrême danger d'être tué ou fait prisonnier, David Game et deux autres officiers de sa nation le sauvèrent aux dépens de leurs propres vies. Le roi, qui s'étoit un peu remis, voyant ces trois braves hommes étendus à ses pieds et respirant encore, les fit tous trois chevaliers.

* GANAKH (Ibn) Abou-l-ouâlyd Merouân, né à Cordoue, florissoit au commencement du 6e siècle de l'hégire, 12e de l'ère chrétienne. C'étoit un juif de beaucoup

de mérite, que sa profession de médecin n'empêcha point de se livrer avec succès à la culture des belles-lettres. Il écrivoit de préférence en arabe, et a laissé plusieurs ouvrages estimés en cette langue, infiniment plus belle et beaucoup plus riche que l'hébreu. Le plus connu est intitulé *Le Livre éclatant*, divisé en deux parties. La première renferme une Grammaire, la seconde un Lexique. L'une et l'autre ont été traduites en hébreu ainsi que les autres ouvrages de grammaire du même auteur, et ont reçu constamment des meilleurs écrivains juifs le tribut d'éloges dus à leur mérite. On les trouve dans la bibliothèque d'Oxford.

GANAY (Jean de). *Voyez* GAIGNY.

* I. GANDINI (Marc-Antoine), Trévisan, mort en 1587, traduisit *Xénophon* et les *Opuscules* moraux de Plutarque, que Jean-François, son fils, réunit ensuite à ceux qui avoient été traduits, et qu'il fit imprimer.

* II. GANDINI (Antoine), peintre d'histoire, Bressan et élève de Paul Véronese, s'attacha aussi à la manière de Vanni, qu'il mêla avec celle de son maître. Ses beaux ouvrages à l'huile et à fresque se voient dans les églises et les cloîtres les plus considérables de Brescia. Il mourut dans cette ville en 1630. Son fils Bernardin, mort en 1651, sans avoir un aussi grand talent que lui, s'est cependant distingué dans la même carrière; ses ouvrages sont dans les églises de S. Faustin, de S. Jules, des Carmes, et des Miracles, à Brescia.

* GANDOLFI (Jean), Bolonais, professeur de belles-lettres dans sa patrie jusqu'en 1541, se rendit célèbre dans son temps, particulièrement par ses poésies latines, qui furent publiées par Laurent Legati, Crémonais, médecin et professeur de grec à Bologne, sous le titre suivant : *Joannis Gandulphi Bononiensis carminum libri V; Item ejusdem authoris in aureorum Catonis carminum de morali philosophiâ libri IV; Leonina paraphrasis gravissimis firmata sententiis ad Marcum filium*, etc., Bononiæ, 1674, in-4°.

* GANDY (Jacques), peintre célèbre, élève de Van Dyck, mort en 1689 en Irlande, où le duc d'Ormond l'avoit appelé, peignoit admirablement le portrait.

GANGANELLI. *Voyez* CLÉMENT XIV, n° XVI.

GANIBASIUS (Jean). *Voyez* GONELLI.

GANTÈS *ou* GANTERI, (Jean de), d'une maison ancienne, originaire du Piémont, établie en Provence, naquit à Cuers en 1330, se signala, en qualité de chevalier, sous Robert-le-Bon, comte de Provence, et commanda des corps considérables sous Jeanne, reine de Naples, de Sicile et de Jérusalem. Il suivit cette princesse à Naples, où il apaisa une sédition populaire. Il partit ensuite pour Rome, et soutint avec honneur la cause et les intérêts de sa souveraine. De retour en Provence, l'an 1375, il leva un corps considérable de troupes dans la contrée de Cuers, de Souliers, et d'Hières, pour s'opposer à des brigands qui, sous le nom de Tuschiens, ravageoient la Provence au nombre de plus de 12,000 hommes. Les états du pays, tenus à Aix l'an 1594, nommèrent Jean de Siméonis généralissime contre ces brigands, et Jean de Gantès fut son lieutenant-général. Ces deux généraux défirent totalement les Tuschiens. Gantès mé-

rita le surnom *de Brave*, et la place de lieutenant-général des troupes de la reine Jeanne. Il mourut à Cuers en 1389 — Il y a eu un Annibal GANTÈS de Marseille, et chanoine de S. Etienne d'Auxerre, qui fit imprimer à Auxerre l'*Entretien familier des musiciens*, 1643, in-8°. Cet ouvrage, rare et singulier, est recherché des curieux.

† GANYMÈDE (Mythol.), jeune prince troyen, fils de Tros, étoit d'une rare beauté. Etant à la chasse sur le mont Ida, il fut enlevé par l'aigle de Jupiter, ou par Jupiter lui-même changé en aigle, et transporté au ciel pour y servir le nectar à la table des Dieux. Homère dit qu'Hébé, déesse de la jeunesse, servant les Dieux dans un festin que Jupiter leur donnoit en Ethiopie, fit un faux pas, et tomba de façon qu'elle fit rire tous les convives. Jupiter, choqué de cette indécence, résolut d'enlever Ganymède pour lui verser le nectar. Il fit présent à son père de chevaux très-légers pour le consoler.

GANZ. *Voyez* DAVID GANZ, n° IX.

GARA (Nicolas), palatin de Hongrie, né dans l'obscurité, en sortit par sa valeur, et parvint aux plus éminentes dignités du royaume de Hongrie. Elizabeth, veuve du roi Louis I, mort en 1382, lui en confia le gouvernement. Gara ne se servit de son pouvoir et de son crédit que pour tyranniser les petits et opprimer les grands. On prit les armes de toutes parts, et on donna la couronne de Hongrie à Charles de Duras, roi de Naples. Gara, le regardant comme un usurpateur, le fit assassiner. Alors la reine Elizabeth, accompagnée de son ministre et du meurtrier de Charles, parcourut les diverses provinces de l'état pour se faire reconnoitre. Le gouverneur de Croatie, confident du prince assassiné, se servit de cette occasion pour être son vengeur. Il assembla la noblesse et le peuple, prit Gara et Elizabeth : il tua le premier, et fit jeter la seconde, enfermée dans un sac, au fond de la rivière. Il ne restoit que Marie, fille d'Elizabeth ; il l'enferma dans une cruelle prison. Sigismond, marquis de Brandebourg, auquel cette princesse avoit été promise, vint la délivrer, l'épousa et fit périr son persécuteur par le dernier supplice.

* GARABIED florissoit vers le milieu du 13e siècle. Ce célèbre docteur arménien, connu par plusieurs ouvrages de morale et de théologie, disoit souvent : « La fortune et les grandeurs sur la terre ont des bornes, mais le cœur de l'ambitieux n'en a point. » Les ouvrages de cet auteur, remplis de paroles sentencieuses et de jugemens profonds, sont, I. Une *Instruction en vers arméniens adressée aux enfans*, imprimée à Constantinople à la fin des vies des Pères du désert. II. La *Vie du docteur Sarkis*, qui vivoit dans le 12e siècle (*voyez* cet article.) III. Garabied donna aussi un *Abrégé du Commentaire sur les Epîtres catholiques écrit par Sarkis*, et le rendit très-intéressant par les maximes de morale qu'il a répandues dans tout ce traité. Ces deux derniers ouvrages ont été imprimés à Constantinople avec les œuvres de ce docteur. Garabied écrivit en vers et en prose quelques autres ouvrages qui n'ont point été imprimés.

GARAMOND (Claude), Parisien, très-célèbre graveur et fondeur de caractères, mort dans sa patrie en 1561, grava, par ordre de François Ier, les trois sortes de caractères grecs dont Robert Etienne s'est servi dans ses éditions. Il n'excelloit pas moins pour les autres

caractères. Ce fut lui qui bannit des imprimeries la barbarie gothique, et qui le premier donna le goût des beaux caractères romains. Il les porta à un haut degré de perfection, surpassa tous ceux qui étoient avant lui, et n'a pas encore été surpassé. Ses caractères se sont extrêmement multipliés par le grand nombre qu'il en a gravés, et par les frappes qui en ont été faites. Dans les épreuves que les étrangers en firent en Italie, en Allemagne, en Angleterre, et même en Hollande, ils eurent soin d'ajouter à chaque nom du caractère, celui de Garamond, pour les distinguer de tous les autres. Le petit romain, par excellence, étoit connu chez eux sous le seul nom de Garamond. Les poinçons et les matrices des caractères grecs de cet artiste que Louis XIII fit racheter à Genève étoient déposés à l'imprimerie royale. Fournier l'aîné, habile graveur et fondeur de Paris, possédoit la plupart des beaux caractères de Garamond.

GARASSE (François), jésuite, né à Angoulême en 1585, prit l'habit de la société en 1601. « Comme il avoit beaucoup de feu et d'imagination, et d'ailleurs une bonne poitrine, il prêcha avec succès, pendant plusieurs années, dans les principales villes de la France et de la Lorraine. Ses sermons rouloient toujours sur quelque sujet singulier, qu'il assaisonnoit de bouffonneries conformes au goût de son temps. Il conserva le même style dans les ouvrages qu'il publia. On reconnoît dans ces ouvrages qu'il avoit beaucoup lu; mais son érudition étoit un chaos indigeste, où son imagination suppléoit souvent au défaut de sa mémoire. On ne peut lui passer tous les contes ridicules qu'il a débités sur les personnes qu'il vouloit censurer : et l'on ne peut guère s'empêcher de croire qu'il les a inventés, du moins en partie. Il ne savoit ménager ni les expressions, ni les injures ; et il sembloit qu'il ne se possédât plus, lorsqu'il écrivoit contre quelqu'un. Il a toujours eu le louable dessein de combattre les athées et les impies; mais il auroit fallu, pour y réussir, employer de bonnes raisons, et les produire méthodiquement sans verbiage et sans emportement ; c'étoit une chose dont il n'étoit pas capable, le jugement et le talent de raisonner lui manquant absolument. » (Mémoires de Nicéron, tome 31, page 379 et 380.) Ses principaux ouvrages sont, I. *Andreæ Scioppii, Gasparis fratris Elixir calvinisticum, seu lapis philosophiæ reformatæ à Calvino Genevæ primùm effossus, dein ab Isaaco Casaubonio Londini politus.... in Ponte Charentio*, Antverpiæ, 1615, in-8°. Gaspard Scioppius n'eut jamais de frère qui ait écrit; mais l'esprit satirique et mordant de Garasse, assez semblable à celui de Sciopplus, lui fit apparemment choisir ce masque, qui lui convenoit fort bien. Il avoit publié sous le même nom, en 1614, à Anvers, son *Horoscopus Anti-Cotonis*. II. *Recherches des Recherches d'Estienne Pasquier*, Paris, 1622, in-8°. Tout ce que la fougue la plus impétueuse peut inspirer de grossièreté est entassé dans cet ouvrage. Il suit Pasquier comme un dogue acharné. Ce célèbre avocat répétant sans cesse « qu'il vouloit être tondu, s'il avançoit rien de faux. — Oui, lui réplique le jésuite, vous serez tondu, et c'est moi qui serai votre barbier. » Il l'appelle, sans détours, : « Sot par nature, sot par bécarre, sot par bémol, sot à la plus haute game, sot à double semelle, sot à double teinture, sot en cramoisi, sot en toutes sortes de sottises. » Un endroit non moins ridicule, c'est l'adieu de ce déclamateur à Pasquier. « Adieu,

maître Pasquier, adieu, plume sanglante; adieu, avocat sans conscience; adieu, monophyle sans cervelle; adieu, homme sans humanité; adieu, chrétien sans religion; adieu, capital ennemi du saint-siége de Rome; adieu, fils dénaturé, qui publiez et augmentez les opprobres de votre mère.... Adieu, jusqu'au grand parlement, où vous ne plaiderez plus pour l'université. » Les fils de Pasquier vengèrent leur père. Le jésuite avoit adressé son premier ouvrage *à feu Estienne Pasquier, par-tout où il sera*. Les fils de ce célèbre avocat, pour payer Garasse de la même monnoie, lui adressèrent la réponse *en quelque lieu qu'il fût*. On trouve dans cette réponse deux listes d'injures, rangées par ordre alphabétique, et tirées des livres de Garasse. Il faut avouer que les Pasquier auroient pu augmenter ces listes en consultant le *Catéchisme des jésuites*, composé par leur père. III. *Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps, ou prétendus tels*, 1623, in-4°, ouvrage contre les déistes, plus rempli de turlupinades que de raisons. Il s'y déchaîne sur-tout contre le poëte Théophile. IV. *Rabelais réformé*, Bruxelles, 1619, in-12, mauvais livre de controverse contre du Moulin, et qui n'est point du tout, comme quelques-uns l'ont cru, une refonte de l'inintelligible livre de Rabelais. Il prétend seulement que du Moulin est un *Rabelais ressuscité*. V. *Somme de théologie*, 1625, in-folio, censurée par la Sorbonne. L'auteur y dégrade la majesté de la religion par le style le plus familier et le plus bouffon. VI. *Le Banquet des sept Sages, dressé au logis de M. Louis Servin*. Ce livre satirique, publié sous le nom d'Espinæil, à Paris, 1617, in-8°, la plus rare des productions de Garasse, où il se trouve quelques bonnes plaisanteries, fut supprimé. Garasse, si long-temps enfermé dans l'antre de la satire, avoit voulu faire quelques courses sur le Parnasse. VII. On a de lui des *Poésies latines*, in-4°, qui ont les mêmes indécences que sa prose; la pudeur n'y est pas toujours respectée. Ce sont des *Elégies* sur le parricide de Henri-le-Grand, et un *Poëme* sur le sacre de Louis XIII. L'auteur, envoyé à Poitiers par ses supérieurs, pour secourir les pestiférés, avoit demandé lui-même d'aller remplir cet office de charité, et il mourut en l'exerçant, le 24 juin 1631. Ce jésuite, si amer dans ses livres, étoit assez doux dans la société. Un faux zèle dicta ses invectives, plutôt que la méchanceté. *Voyez* CHARRON.

* GARAYE (Claude-Toussaint MAROT), fils de Guillaume Marot, comte de la Garaye, et de dame Françoise-marie de Marbœuf, né à Rennes en Bretagne le 27 octobre 1675, fit avec succès ses études au collége d'Harcourt. Garaye se livra à l'étude de la chimie, fit plusieurs découvertes, entre autres, celle d'un dissolvant universel par le moyen de l'eau mise dans un grand mouvement, et sans le secours du feu ni celui d'aucun autre caustique; on le nommoit les *sels essentiels des végétaux, des minéraux et de tous les mixtes*. Louis XV lui fit remettre deux fois une somme d'argent assez forte pour ses découvertes. Il mourut le 2 juillet 1755, à l'âge de 81 ans. Ce qui rend chère sa mémoire à la postérité, ce sont les établissemens de charité à la fondation desquels il consacra sa fortune, et auxquels toute sa vie il donna ses soins, ainsi que son épouse: les Incurables de Dinan, les Filles de la Sagesse de la même ville, les Prisonniers de Rennes et ceux de Dinan, les Pauvres de Corseul et de Quevert, les Filles Blan-

ches à Taden, les petites Écoles à Etable, deux Retraites à Saint-Sauveur et à Saint-Benoit à Paris, les petites Écoles à Rennes, une place à l'hôtel des Gentilshommes à Rennes. On a imprimé sa vie et celle de son épouse sous ce titre: les Epoux charitables, un vol. in-8°, Rennes, 1782.

* GARBIÉRI (Laurent), peintre, né à Bologne en 1580, mort aveugle en 1654, fut élève du Carrache. Le génie sombre qu'il avoit reçu de la nature le portoit à peindre de préférence des sujets tristes, tels que des morts, des pestes, des massacres. Cependant on voit par les tableaux qu'il a peints à Saint-Michel *in Bosco*, que sa manière, quoique fière et terrible, n'est cependant pas dénuée des graces que les sujets pouvoient exiger.

* I. GARBO (Dinus del), médecin de Florence, où il mourut le 30 septembre 1527, professa son art à Bologne. Il a laissé plusieurs ouvrages que ses disciples avoient recueillis à sa dictée, et parmi lesquels on remarque, I. *Enarratio cantionis Guidonis de cavalcantibus, de naturâ et motu amoris*, Venetiis, in-fol. II. *Recollectiones in Hippocratem, de naturâ fœtus*, Venetiis, 1502, in-fol., avec d'autres Traités. III. *De cœnâ et prandio epistola*, Romæ, 1545, in-folio, avec les ouvrages d'André Turinus.

* II. GARBO (Thomas del), fils du précédent, né à Florence, exerça, vers 1637, dans cette ville la même profession que son père. On a de lui quelques ouvrages, dans lesquels on reconnoît parfaitement le goût de son siècle; tels sont, I. *Expositio super capitulo de generatione embryonis, tertii canonis, fen XXV Avicennæ*, Venetiis, 1502, in-fol., avec le Traité de son père sur la même matière. II. *Consiglio contro la pestilentia*, Venise, 1576, in-8°, avec d'autres ouvrages sur la peste. III. *Commentaria in librum Galeni de febrium differentiis*, Parisiis, in-4°.

GARCEZ (Julien), dominicain aragonnais, nommé par Charles-Quint premier évêque de Tlascala au Mexique, fut le père de son peuple. Son humanité envers les Indiens irrita contre lui les Espagnols conquérans du Nouveau-Monde, qui les traitoient comme des bêtes. Il écrivit à ce sujet un *Traité* en forme de lettre, adressé au pape Paul III. Padilla l'a traduit et fait imprimer dans son Histoire du Mexique. Garcez mourut vers l'an 1547.

I. GARCIAS (Nicolas), jurisconsulte du 13e siècle, natif de Séville, laissa des *Commentaires sur les Décrétales*. Il faut le distinguer de Nicolas GARCIAS, autre savant jurisconsulte espagnol du 17e siècle, dont on a un *Traité des Bénéfices*, 1618, in-fol.

† II. GARCIAS LASSO, *ou* GARCILASSO DE LA VEGA, né en 1503, surnommé *le prince des poëtes espagnols*, natif de Tolède, eut l'avantage d'être élevé auprès de l'empereur Charles V, qu'il suivit en Allemagne, en Afrique, en Barbarie et en Provence. Il se distingua au siége de Vienne, et reçut deux blessures à celui de Tuner. Quelque temps après, se trouvant à Naples, il fut exilé, par ordre de Charles V, dans une île du Danube. Rentré en grace, il continua la carrière militaire, et fut blessé mortellement par un coup de pierre lancée du haut de la tour qu'il escaladoit, près de Fréjus. L'empereur, témoin de sa mort, en fut tellement irrité, qu'il fit passer au fil de l'épée ceux qui défendoient ce poste. Il mourut à

Nice de sa blessure, en 1635. Son corps fut transporté en 1538, du couvent de Saint-Dominique de Nice à celui de Saint-Pierre-Martyr de Tolède. Garcias est un de ceux à qui la poésie espagnole a le plus d'obligation. Il la purgea de son ancienne barbarie, et il l'orna de diverses beautés empruntées des étrangers anciens et modernes. Ses ouvrages offrent beaucoup moins d'enflure que ceux des autres poëtes de sa nation. Paul Jove prétend que ses *Odes* ont la douceur de celles d'Horace, mais elles n'en ont pas l'énergie. On a donné plusieurs éditions des *Poésies* de Garcias. Sanctius, le plus savant grammairien d'Espagne, les a commentées. Il relève, en zélé commentateur, les moindres beautés de son original. Ce qu'il y a de plus utile dans ses notes, ce sont les comparaisons des beaux morceaux de Garcias avec ceux des poëtes anciens qu'il a imités. Les Observations de Sanctius parurent à Naples en 1664, in-8°. Nicolas de Azara a donné, en 1788, une nouvelle édition des Œuvres de Garcias Lasso de La Vega, précédée d'un très-beau discours sur l'histoire de la langue et de la littérature espagnole.

† III. GARCIAS Lasso *ou* Garcilasso de La Vega, natif de Cusco, a donné en espagnol l'*Histoire de la Floride*, Madrid, 1723, 2 tom. 1 vol. in-fol., et celle du *Pérou et des Indes*, Lisbonne et Cordoue, 1609, 1617, 2 vol. in-folio, écrites d'un style ampoulé, et traduites, l'une en latin et l'autre en français, par Baudouin, Amsterdam, 1737, 2 volumes in-4°, avec figures.

IV. GARCIAS de Loaysa. *Voyez* Giron, n° II, *et* Ogna.

I. GARCIE *ou* Garcias II, roi de Navarre, succéda à son père Sanche II, et mourut l'an 1000, ou au commencement de l'année suivante. Il fut surnommé *le Trembleur*, parce qu'il trembloit effectivement lorsqu'on lui mettoit sa cuirasse un jour de combat. On lui attribue cette gasconnade, mise sur le compte de tant d'autres : « Mon corps tremble des périls où mon courage va le porter. »

* II. GARCIE (Jean), dominicain espagnol, choisi par ses supérieurs pour prêcher la foi aux infidèles, exerça d'abord son ministère aux îles Philippines, où les dangers et les fatigues ne l'intimidèrent pas. Après avoir converti beaucoup d'infidèles, il passa à la Chine en 1638, avec quelques-uns de ses confrères. S'étant élevé contre les cérémonies chinoises, qui lui parurent une idolâtrie, il fut chassé ; mais il fut rappelé huit mois après, et, pendant trente ans qu'il habita ce pays, il ne cessa de faire du bien aux nouveaux chrétiens. Il mourut en 1665. On a de lui quelques ouvrages en langue chinoise. Les principaux sont, I. Un *Traité sur l'oraison mentale*, où on trouve quelques bonnes réflexions. II. Un *Catéchisme*. III. Il eut encore part à un *Traité contre le culte de Confucius*.

I. GARDE (Antoine Iscalin des Aymares, baron de la), et marquis de Brigançon, connu d'abord sous le nom de capitaine Polin, né d'une famille obscure au village de la Garde en Dauphiné, dont il acheta par la suite la seigneurie, ne dut son élévation qu'à son courage et à son esprit. Il étoit né si pauvre, qu'un simple caporal, qui lui trouva une physionomie heureuse, ne craignit point de le demander au père et à la mère, pour l'attacher, en qualité de goujat, au service de sa compa-

gnie. La demande fut rejetée ; mais le jeune Polin, se dérobant de la maison paternelle, suivit de près son guide, le servit deux ans, parvint successivement au grade de soldat, d'enseigne, de lieutenant et de capitaine, toujours supérieur à ses emplois par son intelligence et son activité. Guillaume du Bellay le fit connoître à François I[er], qui l'envoya, en 1541, à Constantinople vers Soliman II. Cette ambassade développa en lui les talens les plus rares pour les négociations. Mais comme cette carrière, toute glorieuse qu'elle étoit, ne convenoit ni à sa fortune, ni à ses goûts, il l'abandonna pour s'attacher au service de mer. Bientôt il devint, sous le nom de baron de La Garde, général des galères de France, et se fit une grande réputation sur mer par ses belles actions. Il commandoit en Provence comme lieutenant général, lors de la sanglante exécution de Cabrière et Mérindol, en 1545, et servit trop bien la passion du président d'Opède contre les infortunés habitans de ces contrées. Il fut emprisonné à cette occasion, et destitué du généralat des galères ; mais au bout de trois ans il fut élargi, déclaré innocent et réintégré dans sa charge. Elle lui fut encore ôtée en 1557, et ne lui fut rendue qu'en 1566. Il mourut d'hydropisie à 80 ans en 1578, laissant plus de gloire que de richesses. Il n'eut qu'un bâtard dont la postérité s'éteignit en 1713.

II. GARDE (Philippe Bridard de la), né à Paris en 1710, mort le 3 octobre 1767, étoit chargé des fêtes particulières que Louis XV donnoit dans ses appartemens. Il avoit un goût singulier pour ce genre. La mort de la marquise de Pompadour, sa bienfaitrice, le jeta dans une habitude de mélancolie qu'il ne fut pas maître de dissiper. Il faisoit la partie des spectacles pour le Mercure de France. On a de lui Les *Lettres de Thérèse*, 2 vol. in-12; *Annales amusantes*, in-12; *La Rose*, opéra comique, etc., et d'autres frivolités où il y a plus de licence que de talent.

* GARDEIL (N.), médecin, membre de l'académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse, mort dans cette ville le 19 avril 1808, à l'âge de 82 ans, est auteur d'une *Traduction des Œuvres d'Hippocrate* assez estimée.

† I. GARDIE (Pontus de la), gentilhomme de Carcassonne, célèbre par son courage et ses aventures, servit d'abord en Piémont, puis en Ecosse, ensuite en Danemarck. Ayant été fait prisonnier dans un combat contre les Suédois, Eric XIV, roi de Suède, le prit à son service. Après que ce prince eut perdu son trône, La Gardie conserva sa faveur auprès de Jean III, à qui sa valeur avoit été utile. Il lui confia des commissions importantes à Rome et à Vienne, et le déclara, en 1580, général des troupes de Suède contre les Moscovites. Pontus se rendit maître de la Carélie, et fit d'autres conquêtes avec autant de courage que de bonheur. Ses victoires furent suivies de négociations pour la paix. Dans cet intervalle, La Gardie fit naufrage le 5 novembre 1585, en voulant entrer dans le port de Revel, capitale de la Livonie suédoise. Il avoit épousé une fille naturelle du roi : il en eut deux fils, souche des comtes de La Gardie, aujourd'hui seigneurs en Suède.

II. GARDIE (Magne-Gabriel de la), comte d'Avensbourg, successivement conseiller, trésorier, premier maréchal de la cour, chancelier de Suède, enfin premier ministre et directeur-général de la justice dans tout le royaume, fut fort

avant dans les bonnes graces de la reine Christine, qu'il empêcha d'abdiquer autant qu'il fut en lui; mais ayant été obligé de se retirer de la cour en 1654, cette reine satisfit à son goût. Il y rentra sous Charles-Gustave, qui le nomma trésorier du royaume, lieutenant du roi, et généralissime dans la Livonie. En 1656 il obtint le gouvernement de la Samogitie et de la Lithuanie, et défendit Riga avec tant de vigueur, que les Moscovites furent obligés de se retirer au bout de six mois de siége. Après la mort du roi, élu chancelier du royaume, il eut part à la régence, et fut ensuite premier ministre de Charles XI, qu'il assista utilement de ses conseils. Gardie mourut en 1686, également illustre par les qualités qui forment et le guerrier et l'homme d'état.

* GARDIEN (J. F. M.), procureur-syndic de Châtellerault, député de la Vienne à la convention nationale, fit, le 23 novembre 1792, un rapport sur quelques papiers trouvés dans l'armoire de fer aux Tuileries; et il cita entre autres une lettre par laquelle le roi, en félicitant Bouillé sur sa conduite dans l'affaire de Nanci, lui annonçoit qu'il lui faisoit cadeau d'un cheval. Gardien en inféra que Louis XVI avoit ordonné les massacres qui avoient eu lieu à Nanci le 31 août 1790. Attaché au parti de la Gironde, pour lequel il abandonna celui de la Montagne, il fut élu membre de la commission des douze, créée aux approches du 31 mai, pour la recherche des complots et l'examen des arrêtés de la municipalité de Paris; il offrit sa démission ainsi que ses autres collègues à la suite de diverses dénonciations contre cette commission. Ennemi personnel de Tallien, il lui imputa des dénonciations faites contre lui par le conseil de la commune. Gardien fut décrété d'arrestation au 2 juin, d'accusation le 3 octobre, avec les vingt-deux Girondins arrêtés par suite des événemens du 31 mai, et condamné à mort le 31 octobre suivant. Il étoit âgé de 42 ans.

† I. GARDIN DU MESNIL (N.), professeur de rhétorique à l'université de Paris, très-versé dans la connoissance de la langue latine, dont il a développé toute l'élégance et la finesse, a été principalement connu par ses *Préceptes de rhétorique tirés de Quintilien*, Paris, 1762, in-12, et par ses *Synonymes latins*, à l'imitation des Synonymes français de l'abbé Girard. Il est mort à Valogne, au mois de mai 1802, à l'âge de 82 ans.

* II. GARDIN (Louis du), de Valenciennes, médecin du 17e siècle, connu sous le nom d'*Hortensius*, enseigna pendant 28 ans dans les écoles de la faculté de Douay, dont il étoit docteur. Il a composé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque, I. *De animatione fœtûs quæstio, in quâ ostenditur quod anima rationalis ante organisationem non infundatur*, Duaci, 1623, in-8°. II. *Anima rationalis restituta in integrum*, ibid., 1629, in-8°. III. *Circumstanciæ et tempora de variis venis pleuritidis ratione secandis, inter varios medicinæ proceres litem dirimentia*, ibid, 1632, in-4°.

† I. GARDINER (Etienne), savant évêque de Winchester et chancelier d'Angleterre, fils naturel de Richard Woodwill, frère d'Elizabeth, épouse d'Edouard IV, né à Edmondbury, dans le comté de Suffolck en 1483, fit de bonnes études, et se forma à écrire et à parler le latin avec autant de pureté que d'élégance. C'est ce qui engagea le cardinal Volsey à le prendre pour secrétaire. Il fut du nombre des dé-

putés que Henri VIII envoya à Rome pour l'affaire de son divorce. Il souscrivit à l'arrêt de ce divorce, et le défendit par son traité *De verâ et falsâ obedientiâ*, Londres, 1535, in-4°. Il ne se sépara de l'Eglise romaine qu'en ce seul point. S'étant opposé à la réformation, il fut emprisonné et déposé sous Edouard VI. Rétabli sous Marie, ce fut lui qui conseilla à cette princesse d'agir contre les hérétiques avec toute la sévérité des lois. Il en fit arrêter un assez grand nombre, et l'on en brûla une partie. « Toute l'Angleterre tomba, dit l'abbé Pluquet, dans une extrême surprise à la vue de tant de feux; les esprits s'aigrirent à la vue de ces terribles supplices : ceux qui penchoient vers la religion réformée en eurent alors une bien plus haute idée; et la constance avec laquelle les protestans alloient au supplice inspira du respect pour leur religion, et de l'aversion pour les ecclésiastiques et pour les catholiques. Insensiblement le feu des bûchers alluma le fanatisme dans le cœur des Anglais; les réformés professèrent leur religion avec plus de liberté, et firent des prosélytes. » Gardiner, étant revenu à des sentimens plus pacifiques, mourut en 1555, laissant quelques *Ecrits de controverse*, 1551, in-8°. C'étoit un homme savant, grand politique, sachant dissimuler à propos, et dans lequel on ne blâma que sa complaisance pour Henri VIII et sa sévérité contre les protestans.

* II. GARDINER (Jacques), brave colonel écossais de l'armée de George II, mort en 1745, également distingué par sa piété et par son courage. Sa vie avoit été d'abord très-dissipée et très-licencieuse; mais un livre intitulé, le Ciel pris d'assaut, qui lui tomba par hasard dans les mains, lui fit faire des réflexions, et sa conduite devint exemplaire. Il fut tué en combattant vaillamment contre les rebelles à la bataille de Preston-Pans, presque sous les murs de sa maison.

* III. GARDINER (Guillaume), savant mathématicien anglais du 18e siècle, auteur d'excellentes *Tables* de Logarithmes, publiées en Anglais à Londres, 1742, in-folio. Cet ouvrage, extrêmement utile aux calculateurs, étant devenu fort rare, trois jésuites français, les PP. Pézénas, Dumas et Blanchard, en donnèrent une nouvelle édition revue, corrigée et augmentée, à Avignon en 1770, in-fol.

* GARENCIÈRES (Théophile de), Parisien, docteur en médecine de la faculté de Caen, médecin de l'ambassadeur de France à Londres, ce qui ne l'empêcha pas de mourir dans la plus affreuse misère, a donné un *Traité* en anglais *sur les propriétés et les vertus de la teinture de corail*, qui parut en 1676, et un autre ouvrage en latin sous le titre de *Flagellum Angliæ, seu tabes Anglica numeris omnibus absoluta*, imprimé à Londres en 1647, in-12. Garencières avoit abjuré la religion catholique.

GARENGEOT (René-Jacques Croissant de), né à Vitry le 30 juillet 1688, membre de la société royale de Londres, et démonstrateur royal en chirurgie à Paris, où il mourut le 10 décembre 1759. Avec de grandes connoissances dans son art, il avoit beaucoup de dextérité dans la main. Ses ouvrages sont estimés : I. La *Myotomie humaine*, 1750, 2 vol. in-12. II. *Traité des instrumens de chirurgie*, 1727, 2 vol. in-12. III. Des *Opérations de chirurgie*, 1749, 3 volumes in-12. IV. L'*Anatomie des viscères*, 1742, 2 vol. in-12. V. L'*Opération de la taille*, 1730, in-12.

* I. GARET (Henri), médecin, né à Louvain, mort dans cette ville en 1602, pratiqua son art à Bruxelles pendant quelques années et ensuite à Mayence, où il devint premier médecin de l'archevêque et électeur Wolfgang de Dalberg. Il a fait un Recueil de diverses consultations sur la goutte, imprimé à Francfort en 1592, in-8°, sous ce titre : *De arthritidis præservatione et curatione, clarorum doctissimorumque nostræ ætatis medicorum consilia*.

II. GARET (dom Jean), bénédictin de Saint-Maur, né au Havre-de-Grace en 1647, et mort à Jumièges en 1694, avec la réputation d'un savant consommé et d'un bon religieux, donna, à Rouen en 1679, in-fol., 2 vol., une belle édition de *Cassiodore*, à laquelle il a joint une *Dissertation* curieuse sur la profession monastique de ce célèbre sénateur romain, et des notes savantes et judicieuses.

GARGORIS fut un roi des Cynètes, à qui on attribue l'invention de préparer le miel. Sa fille ayant eu un fils d'un mariage clandestin, Gargoris voulut le faire périr ; mais le jeune prince s'étant tiré heureusement de tous les dangers où il avoit été exposé, son aïeul, plein d'admiration pour sa sagesse et son courage, le désigna pour son successeur, et le nomma Habis.

† GARIDEL (Pierre), né à Manosque en Provence, professeur de médecine en l'université d'Aix, publia dans cette ville, en 1715, une *Histoire des plantes* qui naissent aux environs d'Aix et autres endroits de la Provence, 1 vol. in-fol., fig. Cet ouvrage, orné de cent planches, dont la première édition parut à Aix, et la seconde à Paris en 1723, imprimé et gravé aux dépens de la province, lui a fait honneur. On lui a cependant reproché de n'être point entré dans un détail proportionné à l'abondance des productions d'un pays si fertile en plantes. Les exemplaires, dont le titre porte Paris, 1723, sont de la même édition, et contiennent également cent planches. P. Garidel mourut en 1737, à 78 ans.

* GARIN D'APCHIER, troubadour du XIIe siècle, ainsi nommé, du château d'Apchier, situé dans le Gévaudan, étoit contemporain de Raimond V, comte de Toulouse, qui régna depuis 1148 jusqu'en 1194 qu'il mourut. L'abbé Millot dit que l'on ne connoît que cinq pièces de ce poëte, que sa naissance distingue parmi les troubadours plus que ses ouvrages. Il ajoute que « Vaillant et bon guerrier, il sut bien faire l'amour, être galant, et poussa la libéralité jusqu'à donner tout ce qu'il avoit. » Voilà un bel éloge, sans doute ; mais l'historien continue en disant que l'on ne trouve cependant aucune particularité des exploits de chevalerie, ni des aventures galantes de Garin d'Apchier, et que, comme poëte, il mérite peu d'être célébré. En effet, rien n'est si pauvre d'idées que les trois pièces dont l'abbé Millot nous a donné la traduction.

* GARIOPONTUS, médecin de l'école de Salerne, vécut dans le 11e siècle. Il est auteur d'ouvrages tirés en grande partie des médecins qui l'ont précédé, et spécialement de Théodore Priscien ; mais le style en est si obscur, par le mélange des mots grecs, arabes et latins, que la lecture en devient tout-à-fait rebutante. Voici les éditions de ces ouvrages : I. *De morborum causis, accidentibus et curationibus libri VIII*, Lugduni, 1516, in-4° ; Basileæ, 1536, in-8°. II. *Passionarius Galeni de ægritudinibus à capite ad pedes*, Lugduni, 1626, in-4°. III. *Ad totius corporis ægri-*

tudines remediorum praxeos libri V, Basileæ, 1531, in-4°.

GARISSOLES (Antoine), ministre de la religion protestante, né à Montauban en 1587, se signala d'abord dans l'étude des belles-lettres, de la philosophie, et sur-tout dans la langue latine, qu'il parloit et qu'il écrivoit avec élégance. Il fit tant de progrès dans la théologie, que dès l'âge de 24 ans il fut nommé ministre de Puy-Laurens par le synode de Castres, ensuite ministre et professeur de théologie à Montauban. Il remplit ces deux places avec distinction. Ses principaux ouvrages sont, I. L'*Adolphide*, poëme épique en douze livres, où il chante, en beaux vers latins, les exploits de Gustave Adolphe. II. Un autre *Poëme* latin, à la louange des cantons suisses protestans. III. Diverses *Thèses* de théologie. IV. Un traité *De imputatione primi peccati Adæ*, et un autre *De Christo mediatore*. Il mourut en 1650, à 63 ans.

I. GARLANDE (Anseau de), favori du roi Louis-le-Gros, d'une maison illustre qui tiroit son nom de la terre de Garlande en Brie, fut sénéchal de France après Hugue de Rochefort, autrement nommé Cressi. Ce Hugue, ayant surpris son frère le comte de Corbeil, l'avoit enfermé dans un château voisin, appelé la Ferté-Baudouin. Les bourgeois de Corbeil en firent des plaintes si fortes au roi, que, pour les satisfaire, Garlande fut envoyé avec quarante hommes d'armes pour se saisir de ce château. Quelques habitans avoient promis de lui livrer une avant-porte, et la livrèrent en effet; mais d'autres qui ne savoient rien de l'ordre qu'avoit Garlande, effrayés de le voir arriver de nuit et avec main-forte, l'enveloppèrent incontinent, et le mirent dans la tour où étoit le comte de Corbeil. C'étoit fait de Garlande, si Hugue de Cressi eût pu entrer dans la place. Heureusement pour les prisonniers, le roi le mit en fuite, et força le château à se rendre. Garlande, devenu sénéchal de France, refusa avec hauteur de rendre hommage de sa charge au comte d'Anjou. Le comte, de son côté, refusant par ressentiment de rendre ce qu'il devoit au roi, on en fût venu aux mains, si sur ces entrefaites, en 1118, Garlande n'eût été tué d'un coup de lance par Hugue, seigneur du Puiset, pendant le troisième siége que le roi Louis-le-Gros avoit mis devant le château de ce nom.

II. GARLANDE (Etienne de), parent du précédent, fut nommé à l'évêché de Beauvais vers l'an 1100; mais Ives de Chartres s'opposa à son élection. Il devint ensuite doyen de Saint-Aignan d'Orléans, et archidiacre de Paris, chancelier de France vers 1108, et sénéchal de la couronne en 1120. On l'accuse d'orgueil, d'ambition et de cruauté. Après avoir eu l'administration des affaires les plus importantes du royaume, il se révolta contre son prince; mais bientôt mis à la raison, il se retira à Orléans, où il mourut en 1150. La famille de Garlande s'éteignit en 1336.

III. GARLANDE (Jean de), grammairien, né dans le village de Garlande en Brie, passa en Angleterre après la conquête de ce royaume par le duc Guillaume, et y enseigna avec honneur. Il vivoit encore en 1081. C'est son séjour en Angleterre qui a fait croire à plusieurs écrivains qu'il étoit Anglais. On a de lui un grand nombre d'ouvrages imprimés et manuscrits. Les principaux des imprimés sont, I. Un écrit en vers rimés, intitulé *Facetus*, sur les devoirs de l'homme envers Dieu, en-

vers le prochain et envers soi-même, Cologne, 1520, in-4°. II. Un *Poëme sur le mépris du monde*, faussement attribué à saint Bernard, Lyon, 1489, in-4°. On le trouve aussi avec le précédent. III. Un autre Poëme, intitulé *Floretus* ou *Liber Floreti*, sur les dogmes de la foi et sur presque toute la morale chrétienne, imprimé avec les précédens. IV. Un *Traité des synonymes*, et un autre *des équivoques* ou termes ambigus, Paris 1494, Londres, 1505, in-4°. V. *Dictionarium artis alchimiæ, cum ejusdem artis compendio*, Bâle, 1571, in-8°.

* GARMANN (Christian-Frédéric), médecin, né à Mersbourg en Misnie en 1640, et mort en 1708, obtint la charge de physicien de la ville de Chemnitz et de son district, il fut aussi un des membres de l'académie des Curieux d'Allemagne, à qui il communiqua un grand nombre d'observations. On lui attribue plusieurs ouvrages, entre autres celui-ci: *De miraculis mortuorum libri tres, quibus præmissa dissertatio de cadavere et miraculis in genere*, Lipsiæ, 1670 et 1709, in-4°. Il n'y a point de paradoxe que l'auteur ne soutienne dans ce traité. Comme il avoit une lecture immense, il abuse de la plupart des choses qu'il a lues, pour réhabiliter des opinions surannées, qui méritent un oubli éternel.

* GARMERAGHEL, célèbre général arménien, né vers l'an 947, s'appliqua dès sa plus tendre jeunesse au maniement des armes et à l'art de gouverner. David Gurabalad, prince puissant des provinces septentrionales d'Arménie, le prit à son service, et le nomma généralissime de ses troupes. Garmeaghel remplit cette fonction avec honneur, et fut comblé de gloire dans tous les combats. En 996, à la tête de 45 mille guerriers bien disciplinés, il battit une armée persane, composée de plus de 100 mille hommes, sous les ordres de Mamloun, émir d'Atropataine. Il s'empara de la forteresse de Manazghert, qu'on regardoit comme une place inexpugnable; il fit prisonnière la femme de Mamloun, et chassa tous les Mahométans qui s'étoient établis aux environs de cette ville. Après cette victoire, Garmeraghel dirigea son armée vers la ville de Khlat, la prit d'assaut, et s'empara des richesses de l'ennemi. En 998, Mamloun, à la tête de nouvelles troupes qu'il avoit fait venir de la Médie, de la Perse et du Khorassan, entra une seconde fois dans l'Arménie; Garmeraghel marcha contre lui avec son armée, composée d'Arméniens et de Géorgiens: la bataille se donna bientôt aux environs du lac de Van. Mamloun, vaincu et battu, prit la fuite avec précipitation; la plupart de ses soldats furent passés au fil de l'épée; tous les chemins étoient remplis de cadavres jusqu'à la ville d'Argech, et les butins qui restèrent au vainqueur étoient incalculables. L'historien Matthieu d'Edesse parle avec éloge de ce général, qui se conduisoit dans les camps avec ses soldats comme un père dans le sein de sa famille avec ses enfans. Il disoit souvent à ses troupes et à ses amis que « l'action la plus glorieuse d'un héros est celle de faire peu de cas de la gloire. »

* GARMERS (Jean), médecin, né à Hambourg en 1628, avoit de grandes connoissances sur l'histoire et la politique, publia différens ouvrages d'autrui dans ces deux genres. On a de lui *Dissertatio de theriacâ, in officinâ Henrici Sonnenbergeri, pharmacopœi civitatis Hamburgensis, 15 novembris 1678 habita*, Hamburgi, 1678, in-4°.

† GARNACHE (Françoise DE ROHAN de la), fille de René de Rohan, premier du nom, et d'Isabelle d'Albret, étoit cousine germaine de Jeanne d'Albret, mère de Henri-le-Grand. Une parenté aussi puissante et aussi recommandable que celle-là, jointe à l'ancienneté de la maison de Rohan, ne fut pas capable de la garantir de la plus désagréable injustice que puisse éprouver une personne de son sexe. Le duc de Nemours, lui ayant promis de l'épouser, avoit obtenu d'elle toutes les faveurs qu'il en pouvoit espérer. Elle portoit dans son sein le fruit de ses foiblesses. Le duc, sommé de tenir sa parole, s'en moqua avec d'autant plus de hardiesse, qu'il ne croyoit pas qu'Antoine, roi de Navarre, quoique premier prince du sang, eût, ou assez de vigueur, ou assez d'autorité pour l'y contraindre. Mademoiselle de Rohan mourut avec la douleur de se voir mère sans avoir été mariée. Toute la consolation qui lui resta fut le titre de prince de Genevois qu'elle fit porter à son fils; et quant à elle, on la nomma madame de La Garnache, ou la duchesse de Loudunois. Elle se maintint adroitement dans ses terres pendant les guerres civiles. Varillas en parle beaucoup, mais avec son inexactitude ordinaire. Ses erreurs ont été relevées par Bayle, qui nous a fourni cet article. *Voy.* NEMOURS, n°. II.

GARNET (Henri), jésuite, né en 1555, provincial de sa compagnie en Angleterre, travailla avec un zèle peut-être plus ardent qu'éclairé à y soutenir la religion catholique. Accusé en 1606 d'avoir su, par la voie de la confession, la conjuration des poudres, et de ne l'avoir pas découverte, le ministre Cécil lui fit faire son procès, et il fut pendu et écartelé le 3 mai, en présence d'une multitude incroyable de peuple qui vouloit voir mourir le *grand jésuite* : c'est ainsi qu'on l'appeloit communément. Alégambe, bibliothécaire des jésuites, dit que « c'étoit un homme d'une candeur et d'une simplicité admirables, qui marcha à la mort avec joie. » Delaplace nous assure que, pendant tout le temps qu'il fut pensionnaire aux jésuites anglais à Saint-Omer, il y vit solenniser annuellement la fête d'Oldécorn, Garnet et Campian, avec plus de pompe et plus d'éclat que celle des Apôtres. Les bustes d'argent doré de ces trois jésuites étoient sur l'autel, enrichis de pierres précieuses, décorés de la palme du martyre et de l'auréole d'or. *Voyez* OLDECORN, *et* JACQUES VI.

* GARNETT (Thomas), médecin anglais de beaucoup de réputation, né dans une terre qui appartenoit à son père, au Westmoreland, mort à Londres en 1802, fit ses études à Sedbourg, au comté d'Yorck; ensuite il alla à Edimbourg, où le docteur Brown fut son précepteur. Après avoir pris ses degrés, il vint à Londres étudier la chirurgie, puis il s'établit à Harrogate au comté d'Yorck. Mais comme il y trouvoit peu d'exercice à ses talens, il alla à Liverpool, dans l'intention de passer en Amérique. Plusieurs de ses amis le détournèrent de ce dessein, et lui conseillèrent de donner des cours de chimie et de physique. Il répéta ces cours à Manchester, et fut nommé professeur à Anderson, université de Glascow. Aussitôt qu'on connut l'institution royale à Londres, le docteur Garnett fut appelé pour y professer. Ses cours, qui étoient de deux années, furent très-suivis : mais enfin il quitta cette chaire, et préféra de donner ses cours dans sa maison. Ses ouvrages sont, I. *Analyse des eaux minérales à Harrogate*. II. *Voyage en Ecosse*,

2 vol. in-4°. III. *Avis sur la Santé*, in-12. IV. Plusieurs *Mémoires* et *Essais sur des sujets de physique et de médecine*. Après sa mort, on a publié, au bénéfice de ses filles, ses *Cours de Zoonomie*, in-4°.

I. GARNIER (Robert), né à la Ferté-Bernard, ville du Maine, en 1534, obtint une place de conseiller au grand-conseil, sous Henri IV, et fut lieutenant-général au Mans, où il mourut en 1590. Lorsqu'il étudioit en droit à Toulouse, il remporta le prix aux Jeux Floraux. La lecture de Sénèque le tragique lui ayant donné du goût pour l'art dramatique, il travailla en ce genre, et dès sa seconde pièce, il disputa le pas à Jodelle, le père de la tragédie française. Ses amis le mirent au-dessus d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide; mais les gens de goût le plaçoient beaucoup au-dessous d'eux. Quoiqu'il eût un peu plus d'élévation et de force que Jodelle, et qu'on trouve de loin en loin dans ses vers de l'harmonie et de la pureté, il ne possédoit pas mieux que lui l'art de construire une tragédie. Celles de ses deux rivaux sont tout aussi dénuées d'action, aussi languissantes, aussi simples, et conduites avec aussi peu d'art. Les personnes curieuses de connoître les progrès du théâtre les recherchent. On a encore de lui l'*Hymne de la monarchie*, in-4°, 1568, et d'autres *Poésies*, qui ne valent pas mieux que son théâtre. Elles parurent d'abord à Paris en 1585, in-12, ensuite à Lyon, 1602, in-12. L'abbé Le Clerc, dans sa Bibliothèque de Richelet, prétend qu'il faut placer la naissance de Garnier en 1545, et sa mort en 1601, à 56 ans. Nous avons suivi les dates qui nous ont paru le plus généralement adoptées. Peu s'en fallut que ce poëte tragique ne fût lui-même le sujet d'une tragédie. Ses domestiques résolurent de l'empoisonner, lui, sa femme et ses enfans, pour piller sa maison. Ces scélérats formèrent ce dessein pendant les ravages d'une cruelle peste; et c'étoit à cette contagion qu'ils vouloient imputer l'effet de leur poison. Ils donnèrent un breuvage à la femme de Garnier, laquelle éprouva des symptômes alarmans. Cet accident fit soupçonner ces malheureux, qui furent pris et punis après avoir avoué leur crime.

* II. GARNIER (Augustin), né en 1579, a gravé au commencement du 17e siècle quelques-unes des peintures que Le Primatice avoit exécutées à Fontainebleau, et celles de la chapelle du château de Fleury, par le même peintre; divers autres morceaux, d'après Le Poussin, Michel-Ange de Carravage et Blanchard.

III. GARNIER (Sébastien), procureur du roi à Blois, contemporain de Robert, et mauvais poëte comme lui, est auteur d'une *Henriade*, poëme héroïque, qui parut à Blois en 1593, in-4°; et de la *Loyssée*, autre poëme publié la même année, *ibid.* On les a réimprimés à Paris en 1770, in-8°, pour les opposer à un poëme épique de ce siècle, qu'on prétendoit leur avoir dû sa naissance; mais le plaisir de déprimer la Henriade moderne n'a pu faire valoir l'ancienne. — Il faut le distinguer de Claude GARNIER, autre poëte français, contemporain de Malherbe, dont on trouve des *Poésies* dans le tome 13 des Annales poétiques.

† IV. GARNIER (Jean), jésuite, professeur d'humanités, de rhétorique, de philosophie et de théologie, né à Paris en 1612, mort à Bologne le 26 octobre 1681, en allant à Rome, où sa compagnie l'avoit député. C'étoit un homme plein de savoir, d'un esprit net et

méthodique, et regardé comme un oracle pour la décision des cas de conscience. Ses ouvrages en offrent des témoignages. Les principaux sont, I. Une édition de *Marius Mercator*, 1673, in-fol., avec quantité de pièces, de notes, de dissertations sur le pélagianisme, fruit d'une grande recherche. Baillet lui reproche d'avoir noyé le texte dans de vastes commentaires. On l'a blâmé encore d'avoir surchargé ses dissertations de passages grecs. Mais, outre que c'étoit la mode de son temps, on étoit plus autorisé alors à citer les originaux, que des traductions souvent infidèles, parce qu'on aimoit à recourir aux sources. « Noris y a relevé aussi quelques erreurs de géographie, et même avec trop d'aigreur : ce que quelques-uns ont attribué, dit Nicéron, à un dépit secret d'avoir été prévenu par Garnier dans plusieurs choses qu'il comptoit publier le premier; mais revenu ensuite des préjugés qu'il avoit contre ce jésuite, il le comparoit, pour le mérite de l'érudition, aux pères Sirmond et Pétau. » Les dissertations du père Garnier ont été réimprimées dans l'Appendix de saint Augustin, Anvers, 1703, in-fol. II. Une édition de *Liberat*, in-8°, Paris, 1675, avec de savans commentaires. III. Une édition du *Journal des Papes* (*Liber diurnus*), 1680, in-4°, accompagnée de notes historiques et de dissertations très-curieuses. IV. Le *Supplément* aux Œuvres de Théodoret, 1684, in-fol. V. *Systema bibliothecæ collegii Parisiensis societatis Jesu*, Paris, 1678, 1 vol. in-4°, parfaitement bien disposé, de la bibliothèque du collége de Louis-le-Grand, et très-utile à ceux qui veulent mettre en ordre les grandes bibliothèques.

† V. GARNIER (dom Julien), de Connerai au diocèse du Mans, bénédictin de Saint-Maur en 1690, joignit à une grande variété de connoissances, ces manières douces et prévenantes, ce caractère aimable, qui désarment les envieux et font des amis. Ses supérieurs le chargèrent de l'édition de saint Basile, une des meilleures qu'on doive à la congrégation de Saint-Maur. La préface est un morceau précieux, par une critique très-judicieuse, et un discernement sûr pour distinguer les ouvrages véritables des écrits supposés. Dom Garnier n'en put faire paroître que 2 vol. en 1721. L'excès du travail le fit tomber dans un état fâcheux, qui obligea ses supérieurs de le mettre à Charenton, où il mourut le 3 juin 1725, à 55 ans. Dom Maran, chargé de continuer l'édition de saint Basile après la mort de son confrère, mit au jour le troisième en 1730; il n'est point inférieur aux premiers. *Voy.* l'Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur, pag. 470.

† VI. GARNIER (Pierre-Ignace), jésuite, né à Lyon en 1692, mort à Avignon en 1763, publia à Paris, en 1759, in-12, un assez bon livre sous le titre de *Pensées du marquis de***, sur la religion et l'Eglise.*

VII. GARNIER (Pierre) fut doyen du collége des médecins de Lyon, fut ami de Gui Patin, et se distingua dans sa profession. — Son fils, Pierre GARNIER, aussi médecin, publia des *Formules de médecine*, qui ont eu plusieurs éditions; un *Traité pratique de la vérole* : cet ouvrage, qui est en latin et en français, fut réimprimé à Lyon, avec des augmentations, en 1739 et 1747, in-12; Paris, 1764, in-12. Une *Dissertation sur les effets de la baguette divinatoire. Histoire de la maladie et de l'ouverture du corps de M. Selve*, Lyon, 1695, in-12, et quelques *Ouvrages polémiques*. Il mourut le 4 juillet 1709.

*VIII. GARNIER (Jean-Jacques), né à Goron dans le Maine le 18 mars 1729, membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, avoit si bien profité de ses études, qu'arrivé à Paris sans moyens et sans appui, il fut, en se présentant, reçu et employé au collége d'Harcourt, et en 1760 nommé, au collége de France, coadjuteur de l'abbé Sellier, puis inspecteur de cette maison. On a de lui, I. l'*Homme de lettres*, 2 vol. in-12. II. *Traité de l'origine du gouvernement français*, 1765, in-12. III. *De l'éducation civile*, 1765, in-12. IV. *Le commerce remis à sa place*. Ce fut en 1770 qu'il donna le 9e volume in-4° de l'Histoire de France de Velly et Villaret, commençant à l'année 1469. Il continua ce travail, et en 1786 il fit paroître le 15e volume qui finit en 1563. La partie traitée par Garnier offre plus d'érudition qu'on n'en trouve dans ce qu'ont écrit ses prédécesseurs. C'est à ses soins que le collége de France est redevable de sa restauration et de la perfection qui font admirer cette école célèbre. Il a fait plusieurs *Mémoires* dans le recueil de l'académie des inscriptions, la plupart relatifs à la philosophie ancienne, et surtout à celle de Platon. Fugitif en 1793, pour avoir refusé le serment qu'on exigeoit, il se retira à Bougival où il a terminé sa carrière en 1805. Garnier ne possédoit plus rien que sa bibliothèque ; l'astronome Lalande, son ami et son collègue, instruit de ses besoins, représente avec chaleur au ministre que le gouvernement ne sauroit sans injustice laisser dans une position aussi cruelle un homme de ce mérite. L'amitié voit ses efforts couronnés, et Lalande a la satisfaction d'annoncer à Garnier qu'une pension lui est accordée. Avant son départ de Paris, cet historien se disposoit à mettre sous presse le 16e volume de son ouvrage; mais des motifs de prudence et de ménagement le déterminèrent sans doute à le brûler, car il ne s'est pas retrouvé dans ses papiers.

*IX. GARNIER (Charles-George-Thomas), né à Auxerre le 21 décembre 1746, mort en 1790, est auteur des *Nouveaux proverbes dramatiques*, ou *Recueil de comédies de société*, Paris, 1784, in-8°. Il a donné les éditions, I. de *l'Histoire des imaginations extravagantes de M. Oufle*, Paris, 1753, 2 vol. in-12. II. Des *Œuvres badines complètes du comte de Caylus*, Paris, 1787, 12 vol. in-8°. III. Des *Œuvres complètes de Regnard*, *avec des remarques sur chaque pièce*, Paris, 1789, 6 vol. in-8°, IV. *Œuvres complètes du comte de Tressan*, Paris, 1787, 12 volumes in-8°. V. La *Nouvelle édition des Voyages imaginaires*, *songes*, *visions et romans merveilleux*, Paris, 1787, 39 vol. in-12.

† GAROFALO (Benvenuto), peintre, natif de Ferrare, mort en 1590, âgé de 80 ans, fut longtemps entre les mains de mauvais maîtres qui empêchèrent ses talens de se développer; mais il fit un voyage en Italie, où la vue des ouvrages des plus celèbres peintres, échauffant son génie, le mit en état de produire de belles choses. Il dut sur-tout ses talens aux études qu'il fit pendant deux ans des ouvrages de Michel-Ange et de Raphaël. On avoit deux morceaux de lui au Palais-Royal, et une belle copie du tableau de la *Transfiguration* de Raphaël. On remarque dans les ouvrages du Garofalo un dessin correct, des contours dans le goût de Michel-Ange, et beaucoup du style de Raphaël; dans la disposition des figures et dans les draperies, son pinceau est moelleux et fondu, et

son coloris clair et vigoureux. Ses ouvrages, répandus dans les cabinets des souverains, sont d'autant plus estimés, qu'ils présentent la belle manière romaine unie au goût de l'école florentine. Cet artiste peignoit ordinairement un œillet dans ses tableaux, pour indiquer son nom de Garofalo qui désigne cette fleur. On voit de lui huit beaux tableaux dans la galerie de Dresde, entre autres *Mars*, *Vénus et l'Amour*; une *Bacchanale*, *les quatre Docteurs de l'Eglise en méditation sur l'immaculée conception*; et les autres représentent des *Vierges avec l'Enfant Jésus*, et plusieurs *Saints*. La galerie de Vienne possède une *Fuite en Egypte*; et le musée Napoléon, sept morceaux capitaux de ce maître, parmi lesquels on distingue son *Portrait*, où il tient un œillet, et un tableau représentant la *Vierge*, *saint Jean-Baptiste*, *sainte Lucie*, et *saint Coutard*, *duc d'Est*; ce charmant tableau, d'un coloris agréable, qui semble une imitation des premiers ouvrages de Raphaël, est d'un dessin pur et savant.

* GARRARD (Marc), artiste, né en 1561 à Bruges en Flandre, mort en 1685, étoit premier peintre d'Elizabeth, reine d'Angleterre, et d'Anne, femme de Jacques Ier.

† GARRICK (David), naquit le 28 février 1716 à Litchfield en Angleterre, d'un capitaine d'infanterie, qui descendoit d'un gentilhomme normand nommé La Garigue, réfugié en Angleterre au temps de la révocation de l'édit de Nantes. Garrick eut pour instituteur le savant Johnson, qui lui donna le goût des beaux-arts, qu'il ne put cultiver d'abord autant qu'il auroit voulu. Son père, peu fortuné, le fit passer à Lisbonne dans le comptoir d'un négociant. Ce genre de vie s'accommodant peu avec son imagination ardente, et son penchant pour le théâtre, le jeune Garrick repassa en Angleterre, et s'attacha à une troupe de comédiens ambulans. Le bruit des succès qu'il eut en province pendant deux ans pénétra jusqu'à Londres, et l'y fit désirer. Son début eut un éclat étonnant; le peuple, les grands, tout le monde vouloit voir Garrick. Devenu comédien du roi, il acquit une part considérable à la direction des spectacles, et fit la fortune de ses associés et la sienne. Sa succession a monté à trois millions cinq à six cent mille livres : effet de l'enthousiasme qu'il avoit produit, autant que de son économie qui tenoit un peu de l'avarice. Il captiva, pendant quarante années, les suffrages de ses compatriotes et des étrangers. Sa mauvaise santé le força de descendre pour toujours du théâtre trois ans avant sa mort, arrivée le 20 janvier 1779, à 62 ans. Son corps, transporté avec la plus grande pompe à l'abbaye de Westminster, fut déposé au pied d'un monument élevé à la mémoire de Shakespear. Ce monument lui fut élevé par ses amis, et non par le gouvernement. Le drap funéraire fut porté par quatre des plus grands seigneurs d'Angleterre. Cet acteur avoit épousé, à l'âge de 30 ans, mademoiselle Violetti, l'une des plus célèbres danseuses de son temps, et peut-être la plus belle femme de l'Europe. En 1763, Garrick vint à Paris avec elle, y vit la célèbre actrice Clairon, dont il prédit la célébrité. Depuis sa retraite du théâtre, Garrick habitoit une maison de campagne charmante, à quatre lieues de Londres, sur le bord de la Tamise; c'est là qu'il passa les deux dernières années de sa vie, dans la société de ce qu'il y avoit de plus grand, de plus ingénieux et de plus aimable en Angleterre. Mylord ***, son ami, lui proposa de se mettre sur les

rangs pour l'entrée au parlement, en qualité de représentant d'un petit bourg. Garrick répondit en prose ce que Delaplace a mis en vers.

> Qui? moi! prétendre au parlement?....
> Non: c'est mon jardin seulement
> Qu'après ma femme j'idolâtre.
> Et Garrick, content de son lot,
> Craindroit sur ce nouveau théâtre,
> De jouer le rôle d'un sot.

Cet acteur, d'une taille petite, mais bien prise, avoit l'œil vif, de beaux traits, et sur-tout beaucoup de physionomie et de facilité à la décomposer à son gré. Quoiqu'il excellât dans le tragique et dans le comique, cependant son talent sembloit plus parfait quand il copioit les caractères singuliers et les personnages ridicules.

> Exprimant tour à tour la tendresse et l'horreur,
> Peignant le vieux barbon, le fringant petit-maître,
> Il plia la nature à son art enchanteur,
> Et fut à tous les yeux tout ce qu'il voulut être.

Ses *Œuvres*, recueillies et imprimées à Londres en 1782, 2 vol. in-8°, sont composées de plusieurs pièces de vers, dont les plus connues sont des *Epigrammes* et des *Chansons;* d'une comédie intitulée le *Mariage clandestin*, d'une *Fête* en l'honneur de Shakespear, intitulée *le Jubilé à Stratford-upon-Avon*, et de plusieurs *Prologues* et *Epilogues* en son honneur. On a dernièrement publié sa Vie, Paris, in-12. Madame Riccoboni a traduit en français le Mariage clandestin, comédie en cinq actes, Paris et Amsterdam, 1768, in-8°.

† GARSAULT (François-Alexandre de), membre de l'académie des sciences, petit-fils d'un écuyer de la grande écurie du roi, s'occupa beaucoup de tout ce qui concerne les chevaux et l'équitation, et cultiva aussi les arts et même la littérature. Il mourut en novembre 1778, à 85 ans, après avoir publié divers ouvrages dont quelques-uns ont eu du succès. Les principaux sont, I. L'*Anatomie du cheval*, traduite de l'anglais de Snap, 1737, in-4°. II. Le *Nouveau parfait maréchal*, réimprimé, pour la quatrième fois, en 1770 et 1805, in 4°, le meilleur ouvrage sur cet art. III. Le *Guide du cavalier*, 1769, in-12. IV. *Traité des voitures*, in-4°, 1756. On y trouve la description d'une berline inversable, dont il se servoit lui-même. V. La *Description* de plusieurs arts, dans le Recueil de l'académie des sciences: le *Paumier-Raquetier*, le *Perruquier*, le *Tailleur*, la *Lingère*, le *Cordonnier*, le *Bourrelier*, le *Sellier*. VI. Un *Recueil de plantes usuelles gravées*, Paris, 1767, 5 vol. in-8°. Les ouvrages que nous venons de citer sont les plus estimés. Ceux qui demandoient du style le sont beaucoup moins. Ses *Faits des causes célèbres et intéressantes*, augmentés de quelques causes, Amsterdam, 1757, in-12, sont un abrégé très-imparfait d'un gros recueil, dont l'analyse demandoit la main d'un maître. Son *Notionnaire* ou *Mémorial des connoissances acquises*, 1761, in-8°, un peu mieux fait que son abrégé du volumineux Pitaval, contient des choses curieuses, et quelques-unes qu'on ne s'attendoit pas de trouver dans un mémorial. Cet ouvrage a été refondu et augmenté par M. de Moustalon, Paris, 1805, 2 vol. in-8°.

GARTH (Samuel), poëte et médecin anglais, de la province d'Yorck, cultiva ces deux arts si différens avec un succès égal, et fut admis dans le collége des médecins de Londres en 1693. On doit à son zèle la fondation du *Dispensary*. C'est un appartement du collége médical de Londres, dans lequel on donne aux pauvres

des consultations *gratis*, et des remèdes à bas prix. Cet établissement, qui fait tant d'honneur à l'humanité, excita contre lui la plupart des médecins et des apóthicaires. Garth se vengea d'eux par un petit poëme en six chants, dans le goût du Lutrin de Boileau, intitulé *The Dispensary*. C'est une bataille entre les médecins et les apothicaires. Cette satire n'est pas toujours fine, mais elle est très-piquante. On y trouve de l'imagination, de la vivacité, de la naïveté, et du savoir un peu trop prodigué. Rien n'est plus riant, ni plus neuf, que ses descriptions; cependant un peu trop chargées, à la manière anglaise. Ses plaisanteries sont quelquefois si basses, et ses digressions si savantes, qu'on ne sait souvent si on lit un poëme burlesque, ou un ouvrage sérieux. Mais, dans la totalité, ce petit poëme fait plaisir. L'exorde a été traduit ainsi par Voltaire :

Muse, raconte-moi les débats salutaires
Des médecins de Londre et des apothicaires.
Contre le genre humain si long-temps réunis,
Quel dieu, pour nous sauver, les rendit ennemis?
Comment laissèrent-ils respirer leurs malades,
Pour frapper à grands coups sur leurs chers camarades?
Comment changèrent-ils leur coiffure en armet,
La seringue en canon, la pilule en boulet?
Ils connurent la gloire ; acharnés l'un sur l'autre,
Ils prodiguoient leur vie, et nous laissoient la nôtre.

Comme Garth avoit montré beaucoup de zèle pour la succession de la couronne dans la maison d'Hanovre, le roi George Ier lui donna les titres de son médecin ordinaire, et de premier médecin de ses armées. Il mourut le 18 janvier 1719. Il a paru une édition de ses poésies chez Cazin, Paris, in-12.

* GARVE (N.), ancien professeur de philosophie à Leipzick, mort à Breslaw, capitale de la Silésie, le 11 décembre 1798, âgé de 56 ans, est auteur de bons ouvrages sur la morale et la politique. On a de lui, I. Une *Traduction des Offices de Cicéron*, en allemand, avec un commentaire et des dissertations philosophiques en 3 volumes, qu'il entreprit par les ordres du grand Frédéric. II. *Essais sur différens sujets de morale*, 3 volumes, remplis d'esprit et d'un tact sûr dans tout ce qui a rapport à la bonne société et aux mœurs du siècle. Observateur fin et impartial, il en avoit saisi les traits qui échappent communément aux littérateurs ensevelis dans leurs livres. III. *Essais sur la vie et le caractère de Frédéric II, roi de Prusse*, ouvrage où l'on apprend mieux à apprécier ce roi que par une foule immense de biographies et d'anecdotes qu'on a fait circuler en Europe sur ce prince. Garve avoit étudié et pénétré le caractère de son héros. Il a encore publié le commencement d'une *Traduction de la morale d'Aristote*, avec un *Discours préliminaire*, dans lequel il examine les principes de la philosophie kantienne, qu'il possédoit à fond sans en être captivé. Cette philosophie de Kant a exercé la plume de plusieurs écrivains étrangers, et a donné lieu à un grand nombre d'ouvrages presqu'inintelligibles.

GARZI (Louis), peintre de Pistoie dans la Toscane, né en 1638, disciple d'André Sacchi dont il fut chéri, et émule de Carle Maratte qu'il surpassa, avoit de grandes parties, un dessin correct, une belle composition, un coloris gracieux, une touche facile. Après avoir fait plusieurs ouvrages à Rome, il fut appelé à Naples, où on tenta vainement de l'y retenir. Il retourna à Rome, où il peignit, à l'âge de 80 ans, par ordre de Clément XI, la voûte de l'église des Stigmates. Il termina cet ouvrage, supérieur à

tout ce qu'il avoit fait dans les plus belles années de sa jeunesse. C'est son chef-d'œuvre. Il mourut peu de temps après, en 1721.

I. GARZONI (Thomas), né à Bagnacavallo en 1509, chanoine régulier de Latran, mort dans sa patrie en 1549, est auteur de différens ouvrages moraux, imprimés à Venise, 1617, in-4°. I. *Théâtre de divers cerveaux du monde*, traduit en français par Gabriel Chapuys, 1586, in-16. II. *L'Hôpital des fols incurables*, traduit en français par François de Clarier, sieur de Longueval, Paris, 1620, in-8°. Ce sont trente discours sur autant d'espèces de fous, que le traducteur croit très-utiles pour acquérir la sagesse. Cependant on n'y voit guères que des choses très triviales. Il y a, à la fin, un *Discours* sur le département de l'hôpital qui sert à loger les femmes. On y prouve qu'on trouve en elles toutes les folies des hommes. III. *Il mirabile Cornucopia consolatorio*, 1601, in-8°. C'est un ouvrage burlesque, pour consoler un homme qui croyoit sa femme infidèle. IV. *La piazza di tutte le professioni del mondo*. « Les écrits de Garzoni, dit le P. Nicéron, font connoître qu'il avoit effleuré toutes les sciences, et montrent assez de quoi il auroit été capable, si, dirigé dans ses études par quelque homme de goût, il eût vécu plus long-temps. »

* II. GARZONI (Jean), d'une illustre famille de Bologne, littérateur et écrivain universel, florissoit dans le 15e siècle. Il apprit les belles-lettres à Rome, et finit ses études dans sa patrie, où il prit le bonnet de docteur en 1664. Garzoni occupa une chaire de philosophie, et ensuite de médecine dans le collége de cette ville, et se distingua également dans l'étude de l'éloquence. Il mourut en 1505, âgé de 86 ans. Ses principaux ouvrages sont, I. *De rebus Ripanis*, Anconæ, 1576. En 1782 cette histoire fut réimprimée avec des augmentations par Tanursi de Ripatransone. II. *De dignitate urbis Boniæ commentarius*. On trouve cet ouvrage dans le tome 21 des *Script. rerum Italic.* de Muratori. III. *De Joannis Bentivoli senioris gestis libellus*. Cet ouvrage, qu'on conservoit manuscrit dans la bibliothèque des jésuites de Brescia, a été publié par le P. Zaccaria dans son *Iter litterarium per Italiam*, p. 341. IV. *De rebus Saxoniæ, Thuringiæ, Libonotriæ, Misniæ, et Lusatiæ*, etc. Basileæ, 1518. On a beaucoup d'autres ouvrages imprimés ou manuscrits de Garzoni, parmi lesquels un grand nombre de *Discours latins* qu'on conserve dans les bibliothèques des PP. dominicains de Bologne et des chanoines de San-Salvator.

* III. GARZONI (Pierre), sénateur vénitien du 18e siècle et historiographe de la république, a mis au jour l'*Istoria della republica di Venezia in tempo della sacra lega contra Mahometto IV, e tre suoi successori*, Venise, 1705. En 1716, il publia la 2e partie sous le titre suivant : *Istoria della republica di Venezia, ove insieme narrasi la guerra per la successione delle Spagne a Carlo II*, Venise.

*I. GASCOIGNE (sir Guillaume), premier juge du banc du roi, sous le règne de Henri IV d'Angleterre, né vers 1350 à Gawthrop au comté d'Yorck, mort en 1413, magistrat incorruptible, donna des preuves de son intégrité et de son inflexibilité dans deux occasions mémorables; car le roi lui ayant demandé la condamnation de l'archevêque Scroope, qui avoit été pris parmi les révoltés les armes à la main, il refusa de prononcer la sentence, qu'il regardoit comme con-

traire aux lois du royaume ; et une autre fois il fit arrêter le prince de Galles, depuis Henri V, qui l'avoit insulté dans son tribunal. Le prince resta en prison jusqu'à ce que le roi eût prononcé sur cette affaire.

* II. GASCOIGNE (George), poëte anglais, né au comté d'Essex, mort en 1577 à Stramford au comté de Lincoln, avoit servi, et s'étoit fait une réputation de valeur dans les guerres des Pays-Bas. Ses poésies ne sont pas sans mérite.

I. GASPAR, nom qu'on a donné à l'un des trois rois mages qui adorèrent Jésus-Christ. Baillet prétend que ce nom est allemand. *Voyez* BALTASAR.

II. GASPAR-SIMÉONI. *Voyez* SIMÉONI.

GASPARINI, surnommé BARZIZIO, du lieu de sa naissance, Barzizia, pres de Bergame, où il naquit vers l'an 1370. On étoit encore dans le chaos de la barbarie gothique ; Gasparini, né avec beaucoup d'esprit et de goût, chercha à en sortir. Il lut Cicéron, Virgile, César, tous les bons écrivains de l'antiquité, en prit l'esprit, et le communiqua à ses disciples. L'université de Padoue l'appela pour professer les belles-lettres ; le duc de Milan, Philippe-Marie Visconti, jaloux d'un tel homme, le lui enleva. Ce prince le combla de bienfaits, et l'honora de l'intimité la plus flatteuse. Ils étoient presque toujours ensemble. Gasparini, mort en 1431, a laissé des *Commentaires* sur divers livres de Cicéron ; des *Epîtres* imprimées en Sorbonne en 1470, in-4° ; des *Harangues*, et d'autres productions. Ses *Lettres* et ses *Harangues* ont été réimprimées en 1723, avec une préface essentielle et curieuse. Son traité *De Eloquentiâ* est imprimé avec *Stephani Flisci Synonyma*, Turin et Milan, 1480, in-fol. Gasparini fut un des premiers qui travaillèrent à faire revivre en Italie le goût de la belle latinité.

* GASPARIS (Jean-Baptiste de), né en 1702, professeur d'histoire à l'université de Vienne en Autriche, mort en cette ville l'année 1768. On a de lui, *Adisidæmonis Philoromarai vindiciæ adversùs sycophantas Juvavienses*, Coloniæ, 1741, in-12.

* GASPARRI (François-Marie), célèbre avocat de Rome, où il naquit en 1679, et mort en 1735, a fait imprimer *Instituzioni canoniche e civili* ; un *Discorso* savant sur l'état géographique de la Marche d'Ancône, et quelques *Orazioni* prononcées à la Sapience de Rome.

* I. GASSANY (Al-Azrâky Al-), né à Gassân en Syrie, étudia la jurisprudence et la théologie, sciences inséparables chez tous les musulmans, qui ne connoissent d'autre code que le Corân, et ne suivent d'autres lois que les préceptes contenus dans ce livre informe. Gassâny jouit pendant sa vie d'une grande considération, comme docteur musulman. Il a laissé l'*Histoire de la Mecque*, ouvrage fort ample et très-estimé, malgré quelques inexactitudes, et qui lui fait plus d'honneur que toute sa doctrine. Alfarâny, autre historien arabe, en a donné un abrégé qui a l'avantage d'être un peu moins diffus, et qu'on lit à cause de cela plus souvent que l'ouvrage même.

* II. GASSANY (Abou-l-Fadhl Abd-al-rahmân), auteur arabe, naquit en Galice dans le 6e siècle de l'hégire. Emporté par son goût pour la poésie, il s'y livra entièrement, et obtint des succès brillans. La bibliothèque impériale de

Paris conserve manuscrit celui de ses ouvrages où l'élégance et la magie d'une versification heureuse se trouvent réunies au plus haut degré. C'est un petit poëme en l'honneur du grand Sçalâh' - ed - dyne (Saladin), écrit en l'année 589 de l'hégire, 1193 de l'ère chrétienne, et qui forme un des dix livres dont est composé le *Dyvuân*, ou recueil de poésies de cet auteur.

* GASSARIUS *ou* GASSER (Achille-Firmin), médecin, né le 3 novembre 1505, à Lindau, en Souabe, pratiqua son art à Ausbourg. Parmi les ouvrages qu'il a composés, on distingue les suivans, I. *Aphorismorum Hippocratis methodus nova à Gesnero illustrata*, Sangalli, 1584, in-8°. II. *Curationes et observationes medicæ.* Augustæ Vindelicorum, 1668, in-4°, avec les *Observations* de Velschius. III. *Collectanea practica et experimenta propria*, ibid., 1676, in-4°, avec les *Consultations* de Velschius. IV. *Historia de gestatione fœtûs mortui*, avec les *Observations* de Dodoeus. Ce médecin mourut à Bologne en 1577.

* GASSEL (Lucas), peintre, né à Helmont dans le Brabant vers le commencement du 16e siècle, excelloit à peindre le paysage orné de différens sujets historiques. Il florissoit à Bruxelles en 1548. On voit de lui un beau tableau dans la galerie de Vienne daté de cette année ; il représente un *paysage* très-riche, où l'on remarque Juda donnant une bague à Thamar.

* GASSEN (François), né en Catalogne en 1598, mort à Barcelonne en 1658, peignoit dans le goût de Pierre Cuquet, avec qui il a beaucoup travaillé. Gassen a fait à Barcelonne, avec ce peintre, la *Vie de saint François-de-Paule*, dans le couvent du nom de çe saint, et dans celui de Saint-Augustin de la même ville, une partie de la vie du saint.

† GASSENDI (Pierre), prévôt de la cathédrale de Digne, et professeur royal de mathématiques à Paris, naquit en Provence le 22 janvier 1592, à Chantersier, bourg près Digne. Un esprit vif et pénétrant, une mémoire heureuse, l'envie de tout apprendre, annoncèrent à ses parens qu'il pourroit être un jour l'honneur de leur famille. Quoiqu'ils fussent peu riches, ils eurent soin de son éducation. Dès l'âge de quatre ans, cet enfant précoce déclamoit de petits sermons. Son goût pour l'astronomie se développa peu de temps après, et devint si fort, qu'il se privoit du sommeil pour jouir du spectacle d'un ciel étoilé. L'évêque de Digne, Boulogne, étant venu à Chantersier, fut harangué par lui avec tant de grace et de vivacité, qu'il dit : « Cet enfant sera un jour la merveille de son siècle. » Ses parens, touchés de ces éloges, l'envoyèrent à Digne pour achever ses études. A peine furent-elles finies, qu'il y professa la rhétorique pendant une année. Il avoit eu cette chaire au concours, quoiqu'il n'eût que seize ans. En 1614 il fut nommé théologal de Digne, et deux ans après il remplit à Aix les chaires de professeur de théologie et de philosophie dans l'université de cette ville. Gassendi ne garda ces places que huit ans. L'amour de la solitude le ramena à Digne. Il y entreprit, contre la philosophie d'Aristote, un ouvrage qu'il fit imprimer à Grenoble, où il fut envoyé pour les affaires de son chapitre. Ce philosophe eut ensuite occasion d'étudier l'anatomie, pour laquelle Descartes avoit encore plus de goût que lui. Il composa un écrit pour prouver que l'*Homme n'est destiné à manger que du fruit*, et que l'u-

sage de la viande, étant contraire à sa constitution, étoit abusif et dangereux. Gassendi se conduisoit selon ces principes; et pendant la dernière année de sa vie, il ne voulut pas rompre l'abstinence du carême, quoiqu'il fût très-malade. Ses idées sur l'usage de la viande n'ont pas été adoptées, et Buffon ne pense pas à cet égard comme lui. Un procès l'ayant appelé à Paris, il s'y fit des amis puissans, dont l'un lui procura, en 1645, une chaire de mathématiques au collége royal. Descartes changeoit alors la face de la philosophie; il ouvroit une nouvelle carrière. Gassendi y entra avec lui; il attaqua ses *Méditations*, dont quelques-unes sont des rêves, et jouit de la gloire de voir partager les philosophes de son temps en *Cartésiens* et en *Gassendistes*. Les deux émules différoient beaucoup. Descartes, entraîné par son imagination, bâtissoit un système de philosophie, comme on fabrique un roman; il vouloit tout prendre dans lui-même. Gassendi, homme d'une grande littérature, ennemi déclaré de tout ce qui avoit quelque air de nouveauté, étoit extrêmement prévenu en faveur des anciens. Il prit d'Epicure et de Démocrite ce que ces philosophes paroissoient avoir de plus raisonnable, et en fit la base de sa physique. Il renouvela les atomes et le vide. (*Voyez* l'article Epicure, *vers la fin.*) Newton et d'autres ont démontré, depuis, ce qu'il n'avoit exposé qu'imparfaitement. La différence des sentimens le brouilla avec Descartes. Ce grand philosophe, dans une réponse qu'il avoit faite à Gassendi, l'avoit appelé *chair* (*caro*), et cette expression lui tenoit fort au cœur. Dans une réplique qu'il fit à cet illustre adversaire, il finit par ces paroles remarquables : « En m'appelant *chair*, dit-il à Descartes, vous ne m'ôtez pas l'*esprit*; vous vous appelez *Esprit*, mais vous ne quittez pas votre *corps*. Il faut donc vous permettre de parler selon votre génie. Il suffit qu'avec l'aide de Dieu je ne sois pas tellement *chair* que je ne sois encore *esprit*, et que vous ne soyez pas tellement *esprit* que vous ne soyez aussi *chair* : de sorte que, ni vous, ni moi, nous ne sommes ni au-dessus, ni au-dessous de la nature humaine. Si vous rougissez de l'humanité, je n'en rougis pas. » Tous les savans virent avec douleur cette rupture ouverte entre les deux plus grands philosophes du siècle. L'abbé d'Estrées, depuis cardinal, grand amateur des sciences, les réconcilia. Gassendi, en soutenant le système d'Epicure, s'étoit fait des ennemis dangereux. Malgré la pureté de ses mœurs, malgré la plus exacte probité, on attaqua sa religion; mais les impostures retombèrent sur les calomniateurs. Le fanatique Morin ne craignit pas de prédire qu'il mourroit infailliblement sur la fin d'août 1650; il ne se porta jamais mieux que dans le cours de cette année, et ne mourut que cinq ans après, le 25 octobre 1655, âgé de 65 ans. Il fut inhumé à Saint-Nicolas-des-Champs. On fit poser son buste en marbre blanc sur son tombeau, avec une épitaphe sur une table de marbre noir. Il avoit la modestie d'un vrai savant. Lorsqu'on le prioit de dire son avis sur quelque question, il s'excusoit sur les bornes de son esprit, et exagéroit son ignorance. Sa modestie éclata dans plusieurs occasions. Il fit une fois le voyage de Paris en Provence avec un homme extrêmement habile. Arrivés à Grenoble, ils descendirent à la même hôtellerie. Le compagnon de Gassendi sortit de l'auberge pour aller voir ses amis. Il en rencontra un qui, après les civilités ordinaires, lui dit qu'il alloit rendre visite à

Gassendi. Le Parisien le pria de souffrir qu'il l'accompagnât ; mais quelle fut sa surprise de se voir ramener à son auberge, et de trouver cet excellent philosophe dans son compagnon de voyage ! Il admira sa modestie, qui, durant toute la route, n'avoit pas laissé échapper un mot qui eût pu le faire connoître.... Gassendi disoit que « l'astrologie judiciaire étoit un jeu, mais le jeu du monde le mieux inventé. » Il avoit appris l'astronomie en vue de l'astrologie ; mais il y fut trompé tant de fois, qu'il l'abandonna pour se donner entièrement à la première. Il se repentit pourtant d'avoir décrié cette science chimérique, parce qu'on négligeoit l'autre. Montmor, maître des requêtes, qui lui avoit donné un appartement pendant sa vie, fit recueillir ses ouvrages après sa mort. Ils furent réimprimés à Lyon, en 6 vol. in-fol., 1658, par les soins de son ami Henri, patrice de cette ville, avec la Vie de Gassendi, par Sorbière. Ils renferment, I. La *Philosophie d'Epicure*. II. La *Philosophie de l'Auteur*. III. Des *Œuvres astronomiques*. IV. Les *Vies* de Peiresc, d'Epicure, de Copernic, de Ticho-Brahé, de Peurbach, de Jean Muller, etc.... V. La *Réfutation des Méditations* de Descartes. L'abbé Barral, auteur du Dictionnaire Historique et Critique (article DESCARTES), regrette beaucoup qu'on ne l'ait pas mise à *l'Index*, et assure qu'elle n'est bonne qu'à faire des épicuriens. L'a-t-il lue ? Nous savons que Deslandes, dans ses Réflexions sur les Grands Hommes morts en plaisantant, orne cette liste du nom de Gassendi ; mais il ne cite pas ses garans. Quoique le philosophe de Digne ait attaqué les preuves que Descartes donne de l'immortalité de l'ame, il proteste qu'il y croit ; il l'appuie de la manière la plus claire et la plus précise dans sa *Philosophie* : il trouvoit seulement que les raisonnemens de l'auteur des Méditations n'étoient pas assez concluans. Au reste, Gassendi acquitta toute sa vie avec exactitude les obligations imposées à un prêtre chrétien. VI. Divers autres *Traités*. VII. Des *Epîtres*. Tous ces ouvrages montrent un homme versé dans ce que les sciences ont de plus profond. Jamais philosophe n'avoit été plus savant, ni savant si bon philosophe ; mais son érudition nuit quelquefois à ses raisonnemens : elle les affoiblit et en cache la liaison. Descartes avoit certainement sur lui la supériorité du style et du génie ; cependant ses écrits ne sont pas sans agrémens, il est clair dans ses expressions, et communément juste dans ses idées. Le philosophe Gassendi ne sut pas toujours se défendre des préjugés de son siècle. Le comte d'Alais étant à Marseille lui dit avoir vu, pendant la nuit, un spectre lumineux. Il tenta d'expliquer par les voies de la physique ce prétendu phénomène, qui n'étoit qu'une ruse de la comtesse d'Alais, ennuyée du séjour de Marseille.... Si Gassendi partagea quelques opinions populaires, il en combattit un plus grand nombre avec succès. Il rapporte qu'il rendit la raison à un pauvre homme qui se croyoit sorcier ; et voici comment il s'y prit. Ayant persuadé à cet insensé qu'il vouloit aller au sabbat avec lui, il lui demanda de la drogue qui faisoit faire ce merveilleux voyage, et feignit de s'en frotter. Le sorcier et le philosophe passèrent la nuit dans la même chambre. Le sorcier, endormi, s'agita et parla toute la nuit. A son réveil, il embrassa Gassendi, et le félicita d'avoir été au sabbat, en lui racontant tout ce qu'ils avoient fait avec le bouc. Le philosophe lui montrant alors la bouteille de la drogue, à laquelle il n'avoit pas touché, lui fit voir qu'il avoit passé

la nuit à lire et à écrire. Il parvint enfin à tirer cet imbécille de son illusion. Au reste, on connoît la plante dont les prétendus sorciers se servoient pour se procurer ce sommeil turbulent et illusoire, en quoi consistoit toute leur magie. C'est le *stramonium.* Cette plante cause un délire accompagné d'un assez profond sommeil. Sa racine et sa semence possèdent cette propriété dans un degré éminent. Les courtisanes et les voleurs l'ont souvent employée pour dépouiller ceux qui tomboient entre leurs mains.... Le père Bougerel de l'Oratoire a donné, en 1737, à Paris, la Vie de Pierre Gassendi, en un vol. in-12, qui offre beaucoup de recherches, mais trop de minuties, trop de digressions étrangères à son sujet, et une diction languissante et incorrecte. Il faut ajouter à cette Vie une Lettre critique de l'abbé Lavarde, chanoine de Saint-Jacques-l'Hôpital à Paris, qui contient beaucoup de corrections et d'augmentations. François Bernier a abrégé la *Philosophie* de Gassendi en 8 vol. in-12. De Camburat a publié, en 1770, in-12, un Abrégé de la Vie et de la *Philosophie* de Gassendi.

† GASSION (Jean de), maréchal de France, né à Pau le 20 août 1609, fils d'un président au parlement de cette ville, servit d'abord en Piémont, et passa ensuite au service du grand Gustave, roi de Suède, alors la meilleure école de l'art de la guerre. Ce prince, charmé d'une action de vigueur et d'intelligence qu'il lui avoit vu faire, lui donna une gratification considérable. Gassion la partagea sur-le-champ à tous ceux qui avoient eu part au combat. Cet acte de générosité augmenta l'estime de Gustave. Walstein étoit campé à Nuremberg avec soixante mille hommes; le roi de Suède, qui étoit en présence, attendoit des secours: il chargea Gassion de faciliter leur arrivée. Ce brave officier exécuta cet ordre, et battit en même temps un corps considérable de troupes autrichiennes. Ce service étoit si important, que Gustave exigea que le vainqueur lui demandât quelque chose. « Je souhaite, lui répondit-il, d'être envoyé encore au-devant des troupes qui doivent arriver. » Le roi, transporté de joie, lui dit en l'embrassant: « Marche, je réponds de tout ce que tu laisses ici, je garderai tes prisonniers et je t'en rendrai bon compte.... » Gustave, toujours plus charmé de sa fidélité et de son courage, lui confia le commandement de la compagnie destinée à sa garde, et auroit récompensé ses services d'une manière plus éclatante, s'il n'eût été tué à la bataille de Lutzen, en 1632. Gassion, ayant perdu son bienfaiteur, retourna en France suivi de son régiment, avec lequel il joignit l'armée du maréchal de La Force en Lorraine. Son nom répandit la terreur dans les armées ennemies; il défit quatorze cents hommes en trois combats, prit Charmes, Neufchâtel et d'autres places. Les années suivantes le virent paroître avec éclat au combat de Ravon, au siége de Dôle, à la prise de Hesdin, au combat de Saint-Nicolas, à la prise d'Aire. Mais un des endroits où il se signala le plus, ce fut à Rocroi. Le prince de Condé, qui l'avoit consulté avant la bataille, se fit un devoir de partager avec lui l'honneur de la victoire. Blessé dangereusement à la prise de Thionville, il eut, pour récompense de ses exploits, le bâton de maréchal de France en 1643. Il fut déclaré, l'année d'après, lieutenant-général de l'armée de Flandre, commandée par Gaston, duc d'Orléans. Gassion continua de donner des preuves de sa valeur au siége de Gravelines, aux prises du fort de Mardick, et des villes de Linck, de Bourbourg,

de Béthune, de Saint-Venant, de Courtrai, de Furnes et de Dunkerque. Il reçut un coup de mousquet au siége de Lens en 1647, et mourut cinq jours après, le 2 octobre, à Arras. Un professeur de rhétorique ayant voulu prononcer son éloge, l'université de Paris s'y opposa, parce qu'il étoit mort calviniste. Bon politique et grand capitaine, infatigable, ardent, intrépide, Gassion avoit établi, parmi les gens du métier les plus entendus, la maxime que « la spéculation étoit merveilleuse dans le cabinet; mais qu'il falloit nécessairement de l'audace et de l'action à la guerre... » Il ne trouvoit presque rien d'impossible. Lorsqu'on opposoit quelques difficultés au cardinal de Richelieu, il disoit qu'elles seroient levées par Gassion. S'adressant un jour à ce héros, il lui dit d'une manière obligeante : « Pour moi je fais grand cas d'un oser, et je sais tout ce qu'il vaut. » Un officier représentant à Gassion les difficultés insurmontables d'une chose qu'il alloit entreprendre : « J'ai dans ma tête, et je porte à mon côté, répondit ce général, de quoi surmonter cette prétendue impossibilité.... » Gassion n'avoit jamais été marié; on veut même qu'il ait dit « qu'il ne faisoit pas assez de cas de la vie pour en faire part à quelqu'un. » C'est une réponse qu'on attribue à d'autres guerriers qui sont venus après lui. Gustave le pressant d'accepter un riche parti qu'on lui offroit en Allemagne : « J'ai beaucoup de respect, répondit-il, pour le sexe : mais je n'ai point d'amour, et ma destinée est de mourir soldat et garçon..... » Son frère ne pensa pas comme lui, et laissa une postérité qui subsiste.... Le P. d'Avrigny, en rendant justice aux talens de Gassion, relève quelques-uns de ses défauts. Si son humeur, dit-il, eût été aussi souple qu'il étoit brave, personne n'auroit fait une plus grande fortune. Mais il n'ajoute pas une foi entière au propos prêté au prince de Condé, qui dit, à ce que prétendoient quelques conteurs d'anecdotes, que « Gassion n'étoit qu'un étourdi de caporal, dont il étoit aisé de se passer. » Les actions de Gassion, ajoute d'Avrigny, donnoient de la jalousie à la plupart des hauts officiers; son humeur brusque et emportée révoltoit les autres. Aussi mauvais courtisan que grand capitaine, il avoit choqué personnellement le cardinal Mazarin. Alloit-il à la cour (ce qui étoit assez rare), il ne lui parloit que des vastes desseins de M. le cardinal de Richelieu, comme s'il avoit voulu faire entendre qu'il mettoit une grande différence entre eux. Etoit-il à la campagne, il pestoit éternellement contre les fausses dépenses de ce ministre, qui payoit de grosses pensions aux eunuques de sa comédie italienne, pendant qu'il n'avoit point d'argent pour mettre en état les frontières. Ces discours imprudens dans la bouche d'un maréchal de France firent prendre au cardinal la résolution de l'arrêter, prétendant, comme ses ennemis le répandoient à dessein, qu'il vouloit se cantonner dans son gouvernement de Courtrai, et s'établir un empire particulier et indépendant en Flandre. Les soumissions du maréchal, jointes au besoin qu'on avoit encore de lui, suspendirent l'exécution de ce dessein. Gassion ne l'ignoroit pas, et son chagrin, encore plus que sa vivacité, fit qu'il s'exposa, à Lens, en simple soldat. Il reçut un coup de mousquet le 28 septembre, non pas en allant visiter ses gardes avancées, ainsi que le dit Moréri (ce qui est l'office d'un général), mais en s'efforçant d'arracher un pieu d'une palissade de la place, ce qui convient plus à un grenadier qu'à un maréchal. L'abbé de Pure a écrit l'Histoire du maréchal de Gassion,

Paris, 1673, en 5 vol. in-12. On y trouve des traits curieux; mais le style en est bas, rampant et diffus! *Voyez* les articles de GUSTAVE-ADOLPHE *et de* MARCEL, n° VIII.

*GAST (Jean), historien et théologien irlandais, né en 1715 à Dublin, de parens français, élève du collége de la Trinité dans sa ville natale, mort en 1788. Après avoir achevé ses études, il fut curé de la paroisse Saint-Jean, et tint en même temps une école. En 1753, il publia les *Rudimens de l'histoire grecque*. L'université de Dublin lui conféra pour cet ouvrage le doctorat sans frais. En 1761, Gast fut nommé vicaire d'Arklow, et trois ans après archidiacre de Glandelogh et de la paroisse de Newcastle. Outre son Histoire de la Grèce, il a encore écrit *les Lettres du clergé de l'Eglise constitutionelle d'Irlande aux paroissiens de l'Eglise romaine*.

I. GASTALDI (Jérôme), né à Gênes, d'une maison célèbre, au commencement du 17e siècle, embrassa l'état ecclésiastique de bonne heure, et alla à Rome. L'Italie, exposée à des contagions fréquentes, éprouva en 1656 une peste cruelle; Rome en fut bientôt infectée. On jeta les yeux sur Gastaldi pour l'emploi périlleux de commissaire-général des hôpitaux. Nommé ensuite commissaire-général de santé, il mérita par sa vigilance, son activité et ses soins, l'archevêché de Bénévent, le chapeau de cardinal et la légation de Bologne. Il mourut en 1685. Plusieurs monumens élevés, à ses frais, à Rome et à Bénévent, attestent son désintéressement et sa bienfaisance. Nous avons de lui un ouvrage trop peu connu en France, imprimé à Bologne, in-fol., sous ce titre: *Tractatus de avertendâ et profligandâ peste politico-legalis*. Les expériences multipliées, les précautions nécessaires, les remèdes éprouvés qu'on doit employer pour prévenir ou pour se délivrer de ce fléau redoutable; tout est détaillé dans ce traité avec autant de clarté que de méthode.

† II. GASTALDI (Jean-Baptiste), conseiller-médecin ordinaire du roi, docteur de la faculté de médecine d'Avignon, naquit à Sisteron en 1674, et mourut en 1747 à Avignon, où il avoit fixé sa demeure. La faculté à laquelle il se fit agréger lui dut beaucoup: il en occupa pendant plus de quarante ans la première chaire. Il avoit dans ses leçons le rare talent de mêler l'utile à l'agréable. Gastaldi n'excella pas moins dans la pratique que dans la théorie, et le prouva bien lorsque la peste vint ravager Avignon en 1720. Ses principaux écrits sont, I. *Institutiones medicinæ physico-anatomicæ*, in-12. Quoique de son temps la nouvelle physique n'eût pas fait de grands progrès dans les écoles des provinces, l'auteur adopte dans cet ouvrage et y explique nettement celle de Descartes. II. Plusieurs *Questions de médecine*. Les journalistes de Trévoux les ont analysées dans le temps, et ont loué l'auteur sur le choix des matières et sur sa précision.

*III. GASTALDI, fils du précédent, membre de la société de médecine de Paris, médecin en chef de l'hospice de Charenton, professa son art avec une grande distinction, pendant quarante ans, d'abord à Avignon, ensuite à Paris. Ses connoissances profondes, surtout pour le traitement des maladies qui tiennent aux affections de l'ame et au désordre de l'esprit, lui avoient acquis une célébrité qu'augmentoient chaque année les nombreuses guérisons qu'il opéra dans l'hospice de Charenton. Il est le premier, en

France, qui ait obtenu la guérison de cent soixante-un aliénés, sur quatre cent quatre-vingt-dix-neuf confiés à ses soins. Il est mort d'apoplexie à Paris, au mois de janvier 1806.

† GASTAUD (François), d'abord père de l'Oratoire, ensuite prédicateur à Paris, enfin avocat au parlement d'Aix en Provence sa patrie, mort en 1732 à Viviers, où il étoit exilé, fut privé de la sépulture ecclésiastique, à raison de ses écrits contre l'évêque de Marseille. Gastaud fut un des plus ardens admirateurs de Quesnel, et un des plus grands adversaires du père Girard, et de sa société, contre laquelle il gagna une fameuse cause en 1717. On a de lui, I. Un *Recueil d'homélies sur l'épître aux Romains*, 2 vol. in-12. II. *La politique des jésuites démasquée*, etc. III. L'*Oraison funèbre de la fameuse madame Tiquet, exécutée en 1669, pour avoir attenté à la vie de son mari :* jeu d'esprit fait par pure plaisanterie. Le jacobin Chaucemer prit la chose au sérieux, et réfuta cet ouvrage badin, d'abord par la critique de cette oraison funèbre, ensuite par un discours moral et chrétien sur le même sujet. L'abbé Gastaud répliqua, et le *Recueil* de ces pièces parut en 1699, in-8°.

† GASTELIER DE LA TOUR (Denys-François), né à Montpellier en 1709, mort à Paris en 1781, donna le *Nobiliaire historique du Languedoc*, en 3 vol. in-4° : ouvrage mêlé de vrai et de faux comme tous ceux de ce genre, mais dont les dates sont en général exactes, mérite assez rare dans ces compilations. On a encore de lui, I. L'*Armorial de la même province*, 1747, in-4°. II. L'*Armorial des principales maisons du royaume*, Paris, 1757, 2 vol. in-12. III. *Description de la ville de Montpellier*, par l'auteur du Nobiliaire, Montpellier, 1764, in-4°. IV. *Dictionnaire héraldique, contenant tout ce qui a rapport à la science du blason*, Paris, 1774, in-8°.

GASTINAU (Nicolas), Parisien, né en 1621, curé d'Anet, aumônier du roi, et ami des théologiens de Port-Royal, mourut le 17 juin 1696, laissant contre le ministre Claude 3 volumes de *Lettres*, aussi savantes que solides. Une conversation avec un protestant en fut l'occasion. L'auteur avoit brillé dans les conférences théologiques qui se tenoient chez le docteur Launoi.

† I. GASTON III (Phœbus), comte de Foix, et vicomte de Béarn, s'est illustré par sa valeur, par sa générosité, par les bâtimens qu'il éleva, et par sa magnificence. Gaston ayant refusé de faire hommage des es terres au roi Jean, ce monarque le retint prisonnier à Paris, et lui donna, depuis, la conduite d'une armée en Guienne. Il mourut à Ortez en 1391. Il avoit composé un livre intitulé *Phœbus des déduys de la Chasse*, in-4°, sans date, réimprimé à Paris en 1515 et en 1520, en caractères gothiques. (*V.* BIGNE, n° I.) Il eut d'Agnès de Navarre, Gaston, prince de Foix, dont la fin fut très-funeste. Le comte, son père, entretenoit une maîtresse, et Agnès, sa mère, fut obligée de se retirer en Navarre. Charles II, qui en étoit roi, oncle du jeune Gaston, lui donna une poudre pour mettre sur les viandes qu'on serviroit à son père, en lui faisant accroire qu'elle le guériroit de son fol amour. Cette poudre étoit un poison. La chose fut vérifiée, et le jeune prince mourut d'ennui en 1382, dans une prison où son père l'avoit fait enfermer.

† II. GASTON de Foix, duc de Nemours, fils de Jean de Foix, comte d'Etampes, né en 1488 de Marie d'Orléans, sœur de Louis XII, étoit cher à ce monarque, qui redisoit sans cesse avec complaisance : « Gaston est mon ouvrage! c'est moi qui l'ai élevé, et qui l'ai formé aux vertus qu'on admire déjà en lui. » Ces espérances ne furent pas trompeuses : il rendit, à 23 ans, son nom immortel dans la guerre de son oncle en Italie. Il repoussa d'abord une armée de Suisses, passa rapidement quatre rivières, chassa le pape de Bologne, gagna la célèbre bataille de Ravennes le 11 avril, jour de Pâques, 1512, et y termina sa courte, mais glorieuse vie, à l'âge de 24 ans. Il fut tué après le combat, en voulant envelopper un reste d'Espagnols qui se retiroient. La Palice, qui le vit avec sa cotte d'armes toute sanglante, crut qu'il étoit blessé, et fit tous ses efforts pour l'empêcher de revenir à la charge, lui représentant qu'il devoit être satisfait, et qu'il n'étoit pas de la prudence de pousser à bout de braves gens qui vendoient si chèrement leur vie ; mais ces sages remontrances ne firent aucune impression sur ce jeune prince, qui se mit à la tête de ses gens, et chargea de nouveau les Espagnols. Ceux-ci, se voyant poursuivis, firent tête à l'ennemi, et se défendirent vigoureusement. Gaston, qui s'étoit trop avancé, fut renversé de son cheval. Un Espagnol, qu'il avoit blessé, le voyant dans cette posture, et remarquant qu'il présentoit le côté droit, y enfonça sa pique, et le tua. Louis XII conçut une vive douleur de sa mort ; il s'écria, en lisant la lettre de La Palice qui lui apprenoit cette nouvelle : « Je voudrois n'avoir plus un pouce de terre en Italie, et pouvoir à ce prix faire revivre mon cher neveu Gaston de Foix, et tous les braves hommes qui ont péri avec lui : Dieu nous garde de remporter jamais de telles victoires. »

† III. GASTON de France (Jean-Baptiste), duc d'Orléans, fils de Henri IV, frère de Louis XIII, né à Fontainebleau le 25 avril 1608, n'est guère connu dans l'histoire que par ses cabales contre le cardinal de Richelieu. Poussé par ses favoris, il tenta plusieurs fois de le perdre. Ce fut lui qui porta le duc de Montmorency, gouverneur du Languedoc, à se soulever. Il traversa la France, pour l'aller joindre, plutôt comme un fugitif suivi de quelques mutins, que comme un prince qui se prépare à combattre un roi. Cette révolte eut des suites fort tristes. Montmorency fut pris, et Gaston l'abandonna au ressentiment de Richelieu. Sa vie fut un reflux perpétuel de querelles et de raccommodemens avec le roi et le cardinal. Il fut encore mêlé dans la conspiration de Bouillon et de Cinq-Mars ; il s'en retira en accusant ses complices et en s'humiliant. Après la mort de son frère, il fut nommé lieutenant-général du royaume. Il rétablit sa réputation par la prise de Gravelines, de Courtrai et de Mardick ; mais il la ternit bientôt encore en cabalant contre Mazarin. Il fut relégué à Blois, où il mourut le 2 février 1660, regardé comme un prince pusillanime. Chavigni écrivoit au cardinal de Richelieu « Que la peur étoit un excellent orateur pour lui persuader tout ce qu'on vouloit » ; mais cette crainte n'avoit pour objet que sa personne. Il traîna presque tous ses amis à la prison ou à l'échafaud, sans les plaindre. Mêlé dans toutes les affaires, il en sortit toujours en sacrifiant ceux qui l'y avoient fait entrer. Considéré comme particulier, il avoit des qualités agréables, de l'esprit et de l'enjouement, l'humeur facile et même trop foible pour son rang. Il s'avilissoit par la fréquentation

d'hommes obscurs ou de femmes perdues. D'ignobles amusemens le récréoient, tandis que les plus dignes d'un prince ne lui causoient que du dégoût. Ce prince n'étoit point fait pour le rang où il étoit élevé. On répète encore aujourd'hui qu'il se plaisoit à voler des manteaux sur le Pont-Neuf. Comme Henri IV, il avoit la repartie prompte, et l'on rapporte des bons mots de lui, qui valent ceux de ce prince. Soubise étant allé à La Rochelle faire une visite à sa mère le jour du combat sanglant livré aux Anglais à leur descente dans l'île de Ré, Gaston dit : «Soubise vivra long-temps, il observe le précepte du Décalogue : *Honora patrem et matrem.*» La reine Anne d'Autriche ayant fait une neuvaine pour avoir des enfans, Gaston lui dit en raillant : «Madame, vous venez de solliciter vos juges contre moi ; je consens que vous gagniez le procès, si le roi a assez de crédit pour cela.» Lorsqu'il apprit la nouvelle de la détention des princes de Condé, de Conti, et du duc de Longueville : «Voilà, dit-il, un beau coup de filet : on vient de prendre un lion, un singe et un renard.» — «Gaston, dit le père d'Avrigny, étoit né avec des inclinations qui lui auroient fait honneur, si elles avoient été mieux cultivées. Il avoit l'esprit vif et pénétrant ; il aimoit les tableaux, les médailles, les antiques, les bijoux, les manuscrits, et en avoit une ample collection. Il se connoissoit aux simples ; il en savoit tous les noms et toutes les vertus. Il étoit honnête, généreux, bienfaisant, en un mot peu de princes ont donné de plus grandes espérances, et il les auroit apparemment remplies, si la chute de Concini n'avoit pas entraîné celle du sieur de Breves son gouverneur, et créature du maréchal. Le comte du Lude, qu'on mit auprès de lui, aimant trop ses plaisirs pour veiller à l'éducation de ce prince, se déchargea de ce soin sur Contade, qu'il lui avoit donné pour sous-gouverneur. Cet homme, de peu de naissance pour ce poste, rustique et grossier, effaça bientôt les bonnes impressions qu'on avoit données à son maître. Ceux qui succédèrent à du Lude, mort en 1619, auroient pu réparer une partie du mal, si l'envie de pousser leur fortune particulière ne leur eût pas fait chercher dans une indulgence excessive, le moyen de se concilier les bonnes graces du prince. Son tempérament robuste fut long-temps un sujet de jalousie pour Louis XIII, qui n'avoit point encore d'enfans, et à qui les ministres firent appréhender que, si son frère venoit à en avoir l'inclination, les vœux des Français ne se tournassent de son côté. De là les obstacles qu'on apporta à son mariage. Ses confidens ne contribuèrent pas peu aussi, après la mort de sa première femme, à le dégoûter de prendre un nouvel engagement, pour faire acheter leurs services à la cour, quand la raison d'état feroit penser le roi à le remarier. Cependant il n'étoit pas fait pour garder la continence, et il se jeta dans un désordre, dont la reine sa mère, qui l'aimoit tendrement, appréhendoit fort les suites. Jamais prince ne sut moins se passer de favori, ni n'en dépendit davantage, et jamais homme ne sut moins ce que c'étoit qu'aimer constamment. Le maréchal d'Ornano, Puylaurens, Le Coigneux, l'abbé de La Rivière, le cardinal de Retz, les gouvernèrent tour à tour, et chacun d'eux lui inspirant ses passions, il commit autant de fautes qu'ils trouvèrent bon qu'il en fit.» Il laissa des *Mémoires*, depuis 1608 jusqu'en 1635, revus par Martignac, et été réimprimés en 1756 à Paris, in-12, à la suite des *Mémoires particuliers pour servir à l'histoire de France sous Henri III, Henri IV*,

et Louis XIII. » Gaston épousa Marie de Bourbon, duchesse de Montpensier, de laquelle il eut une fille unique, Mademoiselle, si connue sous le nom de Montpensier. (*Voy.* ce mot, nº III.) Il laissa aussi un fils naturel, le comte de Charni, qui s'établit en Espagne. (*Voyez* aussi les articles FONTRAILLES, PLESSIS, nº III; *et* ORNANO, nº II.)

IV. GASTON *ou* GAST, gentilhomme du Dauphiné, bâtit, sur la fin du 11e siècle, un hôpital pour y recevoir les malades qui venoient visiter le corps de saint Antoine, que Josselin avoit apporté dans le Viennois. Ce fut le commencement de l'ordre de Saint-Antoine, approuvé par Urbain II au concile de Clermont en 1095, et réuni en 1777 à celui de Malte.

* V. GASTON (Jean-Hyacinthe de), littérateur poëte et traducteur, né en 1767, mort à Limoges en 1809, avoit été élevé au collége du Plessis, puis chevalier de Malte et officier de cavalerie. Des circonstances particulières le fixèrent longtemps en Russie, où, sous les auspices du comte de Romanzof, il se concilia l'estime et l'affection de tous les personnages les plus distingués. Il fit paroître quelques *ouvrages dramatiques*, qui lui méritèrent des marques d'intérêt de la part de l'impératrice Catherine, et, après la mort de cette souveraine, une pension de Paul Ier. De retour dans sa patrie, son amour constant pour l'étude lui fit embrasser la carrière de l'instruction publique, et il obtint la place de proviseur du lycée de Limoges, dans laquelle il ne put être aussi utile qu'il l'eût désiré, l'état déplorable de sa santé ne lui permettant pas constamment de se livrer à tous les travaux qu'exige cette place. Cependant malgré ses souffrances et la progression toujours alarmante d'une longue et grave maladie de poitrine, il s'occupoit sans relâche de sa traduction de l'*Enéide*, qu'il a eu le bonheur de terminer, et de corriger dans une seconde édition, 4 vol. in-12, Paris, 1808; mais la mort lui a enlevé les moyens de porter cet ouvrage au degré de perfection que sa persévérance, sa modestie, sa docilité aux avis de la critique ou de l'amitié lui permettoient d'atteindre. Cet ouvrage, généralement accueilli avec une grande faveur, a reçu d'honorables suffrages. On lui doit encore diverses *poésies*; le *Rétablissement du culte*, ode.

* GASTONE (Ignace), de Catane, né en 1640, d'abord professeur de jurisprudence au collége de sa patrie, exerça ensuite divers emplois honorables à Palerme, et fut nommé conseiller du roi. Il mourut en 1691. On a de lui, *Consultationes pro stipendiis militum*; *Disceptationes fiscales notis politicis illustratæ et in supremis Siciliæ pretoriis definitæ*; *Disceptationes fiscales et civiles notis politicis illustratæ jurisd. disceptat.*; *Giustificazioni per la regia G. Corte*; *Consultationes politicæ*; *Disceptationes criminales*; *Disceptationes patrimoniales.*

* GASTRELL (François), évêque anglais, né vers 1562 à Northampton, mort en 1725, élève de l'école de Westminster, et de l'église du Christ à Oxford, publia en 1697 les Sermons de Boyle, auxquels il ajouta un premier *discours*, et ensuite un second, *sur la nécessité de la révélation chrétienne.* En 1702 il fut nommé chanoine de l'église du Christ; et dans ce même temps il publia *ses Considérations sur la Trinité.* En 1707 il donna son Manuel de l'écriture, intitulé

Institution chrétienne ; excellent ouvrage qui lui fit le plus grand honneur. En 1714, Gastrell, nommé évêque de Chester, répondit cette même année à l'ouvrage de Clarke sur la Trinité. Gastrell ne s'en tint pas là, il interdit l'auteur, et par-là s'opposa à la nomination de Clarke à l'archevêché de Cantorbéry. Il reçut pour cet acte de courage les remercîmens de l'université d'Oxford.

† GATAKER (Thomas), né à Londres en 1574, mort dans cette ville le 27 juin 1654, à 80 ans, refusa les dignités qu'on lui offrit, pour cultiver les lettres sans distractions, et n'accepta qu'une petite cure près de la capitale. Sa maison étoit une espèce d'académie ; les gens de lettres, anglais et étrangers, y étoient également bien reçus. Les ouvrages qui lui ont fait un nom parmi les savans sont, I. *Adversaria miscellanea*. II. Une excellente édition du livre de l'empereur Marc-Antonin, *de Rebus suis*, à Londres, 1607, in-4°. III. Une *Dissertation sur le style du nouveau Testament*. IV. *Cinnus* : c'est le titre d'un recueil d'observations diverses, principalement sur les livres sacrés. V. *De nomine*, 1645, in-8°. VI. Un traité des *Diphtongues*, 1746, in-8°. Gataker étoit un homme de beaucoup d'érudition, et d'une critique assez exacte ; mais la singularité de ses sentimens, et la bizarre affectation de son style, ont dégoûté de la lecture de ses ouvrages. — Son fils Charles, mort en 1680 à 67 ans, a publié le recueil des principaux écrits de son père, sous ce titre : *Thomæ Gatakeri Opera critica, et M. Antonini, de Rebus suis*, lib. XII, gr. lat., *cum ejusdem commentariis*, Trajecti ad Rhenum, 1698, in-fol., 2 vol.

GATIEN (saint), premier évêque de Tours, fut un de ceux qu'envoya le pape Fabien l'an 250 pour porter l'Evangile dans les Gaules. Gatien s'arrêta à Tours, y fit plusieurs chrétiens, et y mourut vers la fin du 3e siécle. *Voyez* COURTILZ.

GATIMOZIN *ou* GUATIMOZIN, dont nous avons raconté l'histoire dans l'article *Cortez*, dernier roi du Mexique. (*Voyez* CORTEZ, n° I). En 1526, Gatimozin, neveu et gendre de Montézuma, fut pendu dans la capitale de ses états, avec un grand nombre de caciques qui ne vouloient pas se soumettre aux Espagnols.

GATINARA (Mercurien ALBORIO de), ainsi nommé du lieu de sa naissance dans le Piémont, chancelier de l'empereur Charles-Quint, qui l'employa en diverses négociations importantes, mourut à Inspruck, le 5 juin 1530, à 60 ans. Clément VII l'avoit fait cardinal l'année précédente, pour récompenser son mérite.

* GATINARIA (Marc), médecin de Pavie, vécut dans le 15e siècle. Il étoit fort attaché à la doctrine des Arabes. Ses ouvrages n'en furent pas moins estimés, sur-tout celui qui traite de la cure des maladies, puisqu'il s'en fit au moins huit éditions depuis 1506 jusqu'en 1575, sous ce titre : *De curis ægritudinum particularium, sive expositio in nonum Almansoris*, Lugduni, 1506, in-4°, 1525, 1532, 1542 in-8° ; Basileæ, 1537, in-8° ; Parisiis, 1540, in-8° ; Venetiis, 1569, in-8°, 1575, in-12. Le même traité fut encore imprimé sous ce titre : *De medendi humani corporis malis practica uberrima*, Francofurti, 1604, in-8°, Lugduni, 1639, in-8°.

* I. GATTI (Bernardin), dit *Le Sojaro*, habile peintre lombard

du 16e siècle, élève du Corrège, peignit à Crémone, dans la voûte de l'église de Saint-Sigismond, une ascension de J. C., qui lui fit une grande réputation. Ce beau morceau, d'une charmante couleur, est dans la manière du Corrège. Gatti ne se fit pas moins d'honneur par ses ouvrages à Parme et à Plaisance, entre autres dans l'église de Sainte-Marie *di Campagna*, où, après avoir travaillé avec Le Bordonone, il acheva si bien l'ouvrage que ce grand peintre avoit laissé imparfait, par sa mort, que le tout semble être de la même main.

* II. GATTI (Olivier), peintre et graveur au burin, né à Parme en 1598, reçu en 1626 à l'académie de peinture de Bologne, passa dans cette ville la plus grande partie de sa vie. Il a fait, *Saint François Xavier à genoux sur le bord de la mer, et recueillant un crucifix qui se trouvoit à la merci des eaux*; un *Livre à dessiner*, d'après Le Guerchin; la *sainte Vierge à demi figurée, caressée par l'Enfant-Jésus*, d'après Le Garbieri; divers *sujets*, d'après Le Pordenon, Louis Carrache et autres maîtres.

* III. GATTI (Jérôme), peintre bolonais, étoit déjà grand musicien et bon violon quand il apprit la peinture dans l'école de Franceschini. Il peignoit également bien l'histoire à l'huile et à fresque, et imita de près la manière de son maître. L'un de ses principaux ouvrages est à Bologne dans la salle du Gonfalonier. Il y a peint le *Couronnement de Charles-Quint*, dans cette ville, par Clément VII; on y remarque la vue de l'église de Sainte-Pétrone, dont la perspective bien observée produit un bel effet. Plusieurs autres ouvrages estimés de cet habile artiste sont répandus dans cette cité, où il mourut en 1726.

* GATTICO (Jean-Baptiste), né à Novare en 1704, et entré dans la congrégation de St.-Jean-de-Latran, acheva ses études à Rome, et enseigna la philosophie à Naples, la théologie à Lucques et à Rome pendant plusieurs années. Il mourut en 1754. On a de lui, I. *De oratoriis domesticis, et de usu altaris portatilis juxta veterem ac recentem Ecclesiæ disciplinam ecclesiasticorum, sæculariumque virorum singula jura, et privilegia complectentem*, Romæ, 1746. Cet ouvrage eut des contradicteurs auxquels l'auteur répondit avec succès dans une apologie publiée à Bergame en 1731, sous le titre: *Epistola ad amicum apologetica*, etc., suivie de la lettre circulaire de Benoît XIV, qui, se trouvant conforme aux sentimens de Gattico, mit un terme d'une manière honorable pour lui à toute discussion. Cet ouvrage et l'apologie furent ensuite réimprimés ensemble sous le titre suivant: *Joannis Baptistæ Gattico de oratoriis domesticis, et de usu altaris portatilis; accessere opuscula apologetica de vetitâ cap. XXIX administratione eucharistiæ in oratoriis privatæ domûs; et cardin. Brancatii Dissertatio de privilegiis, quibus gaudent cardinales in propriis cappellis, cum notis Josephi Aloysii Assemani*, Romæ, 1770, in-fol. II. *Acta selecta cæremoniala S. R. E. ex variis mss. codicibus ex diariis sæc.* XV, XVI, XVII, *aucta et illustrata pluribus aliis monumentis nondum editis*, etc. *De electione, consecratione, coronatione, equitatione ad Lateranensem basilicam, morte, et exequiis Romanorum pontificum, rebusque gestis apostolicâ sede vacante*, Romæ, 1753, 1 vol.

† GAVANTUS ou GAVANTI (Barthélemi), consulteur de la congrégation des rites, et général des barna-

bites, né à Monza en 1569, et mort à Milan en 1638, presque septuagénaire, est principalement connu par son *Thesaurus sacrorum rituum.* C'est un *Commentaire* sur les Rubriques du Missel et du Bréviaire romain. Gavantus, au lieu de chercher dans les monumens ecclésiastiques la raison de certaines cérémonies, l'a prise dans de mauvais livres de spiritualité. La meilleure édition de cet ouvrage, bon pour la pratique, est celle de Turin, avec les observations de Merati, 1736 à 1740, 4 vol. in-4°, figures. Il y en a une édition postérieure, en 2 vol. in-fol., Venise, 1762. On a aussi de lui, *Manuale episcoporum*, 1647, in-4°; et un *Traité des Synodes diocésains*, 1639. La grande connoissance qu'avoit Gavantus des cérémonies sacrées et de la discipline ecclésiastique le fit consulter par plusieurs prélats italiens et allemands, qui vouloient convoquer des synodes.

* GAVASSETI (Michel), médecin, né à Novellare, petite ville d'Italie dans le territoire de Parme, pratiqua son art à Padoue vers la fin du 16e siècle, et s'y distingua autant par ses cures que par ses écrits. On a de lui, I. *Exercitatio methodi anatomicæ*, Patavii, 1584, in-4°. II. *Libri duo, alter de naturâ cauterii et ejus accidentibus; alter de prœludiis anatomicis, seu totius artis medicæ fundamentis*, Venetiis, 1584, in-4°. *Accessit liber tertius de methodo anatomicâ*, Venetiis, 1587, in-4°. III. *Libri duo, alter de rebus præter naturam; alter de indicationibus curativis, seu de methodo medendi*, Venetiis, 1586, in-4°.

† GAUBIL (Antoine), jésuite, né à Caillac, envoyé, en 1721, en qualité de missionnaire, à la Chine, où il passa 36 ans, et où il se fit aimer par ses mœurs et respecter par ses connoissances astronomiques, mourut à Pékin le 24 juillet 1759. Gaubil, correspondant de l'académie des sciences de Paris, membre de celle de Pétersbourg, et interprète à la cour de Pékin, étoit très-versé dans la littérature chinoise: il envoya beaucoup de mémoires au P. Souciet et à Fréret, qui en ont fait usage dans leurs ouvrages. Nous avons de lui une bonne *Histoire de Gengiskan et de toute la dynastie des Mongous*, 1739, in-4°; et la *Traduction du Chouking*, Paris, 1770, in-4°. Le Chouking est le troisième livre canonique des Chinois. Son authenticité est suspecte, parce qu'il a été brûlé et refait. Il est la base du gouvernement et de la législation de la Chine. Nul n'oseroit y changer un seul caractère; ils sont comptés et au nombre de 25,700; sa morale est austère; il offre aux magistrats et aux souverains les devoirs qu'ils ont à remplir. Une des maximes du Chouking établit « que le trône est pour l'ordinaire le siége des peines et du malheur. » Une autre, qui fait le fondement du livre, dit que « l'homme qui fait le bien est comblé de mille biens; celui qui fait le mal est accablé de mille maux. » Cet ouvrage est attribué à Confucius; Gaubil l'a enrichi de notes, qui ont été revues et corrigées dans ces derniers temps par de Guignes. On a reproché à Gaubil trop de diffusion; mais il paroît avoir pris particulièrement pour guide la traduction en tartare mantchou, faite à la Chine, où le texte du Chouking est noyé dans des paraphrases. Le P. Gaubil étoit un de ces hommes qui savent de tout, et qui sont propres à tout. Les docteurs chinois eux-mêmes admirèrent souvent comment un étranger avoit pu se mettre si bien au fait de leurs sciences. Il devint, pour ainsi dire, leur maître. Il leur dé-

veloppoit les endroits les plus difficiles de leur King, et leur montroit une connoissance de leur histoire qui étonnoit dans un homme venu des extrémités du monde. *Voyez* l'éloge du P. Gaubil, dans le 31e volume des lettres curieuses et édifiantes, Paris, 1774.

GAUBIUS (Jérôme-David), célèbre médecin, élève et successeur de Boerhaave dans la chaire de médecine à Leyde, mérita une réputation presque égale à celle de son maître dans la pratique. Peu d'hommes de sa profession ont réuni aux véritables connoissances plus de talens réels. On a de lui, I. *Methodus concinnandi formulas remediorum*, Leyde, 1767, in-8°; traduit en français, Paris, 1749, in-12. II. *Institutiones pathologicæ*, Leyde, 1763, in-8°. Il mourut en 1780. Il étoit né à Heidelberg en 1705.

*I. GAUCHER (Charles-Etienne), né à Paris en 1740, d'une famille honnête, mais peu fortunée, se vit forcé d'abandonner ses études, quoiqu'il y fît de grands progrès, pour se livrer d'abord au dessin, puis à la gravure. Le Bas peut se glorifier de l'avoir eu pour élève. Cependant, persuadé de l'utilité des lettres pour ceux qui cultivent les arts, il en fit une étude particulière, de sorte qu'on le vit bientôt manier avec un égal succès la plume et le burin, et que successivement il devint membre de l'académie de Londres, de Rouen, du cercle des Philadelphes, de la société philotechnique, de celle des sciences, lettres et arts de Paris, etc. Comme artiste, le burin délicat de Gaucher offre et conserve à la postérité les portraits les plus intéressans où l'on voit renaître le talent de Fiquet. Celui sur-tout de la reine, épouse de Louis XV, est regardé comme un chef-d'œuvre. Considéré comme écrivain, il ne mérite pas moins d'éloges. Dans un dictionnaire consacré par l'abbé de Fontenay, en 1770, à la mémoire des artistes célèbres, Gaucher rédigea tous les articles concernant les graveurs en taille-douce; articles qui honorent son esprit et son cœur. Ses ouvrages sont, *Observations sur le costume français*, dans le Journal des beaux-arts, 1774; de l'*Origine et de la suppression des cloches; Voyage au Havre*, un vol. in-16; l'*Amour maternel*, pièce en 3 actes, mêlée d'ariettes, reçue au théâtre de l'opéra-comique; *Iconologie* ou *Traité complet des allégories et emblêmes*, 4 vol. in-8°; *Essai sur la gravure; Traité d'anatomie à l'usage des artistes*, in-fol., avec figures. On lui attribue le *Désaveu des artistes*, publié en 1776, in-8°. Gaucher est mort à Paris le 28 novembre 1803.

II. GAUCHER DE CHATILLON. *Voyez* CHATILLON, nos I *et* II.

* GAUDEN (Jean), évêque anglais, né en 1605 à Magland au comté d'Essex, mort vers 1622. Elève d'abord de Bury-Saint-Edmond, puis du collége de Saint-Jean à Cambridge, passa ensuite au collége de Wadham à Oxford, où il prit le doctorat. Au commencement des guerres civiles, Gauden embrassa le parti du parlement. Les membres de la chambre des communes lui firent présent d'une pièce d'argenterie pour un discours prêché en leur présence. En 1541 il obtint le doyenné de Bocking, et en 1643 il fut nommé membre de l'assemblée du clergé à Westminster, mais il n'y siégea pas. Il écrivit contre les covenans, mais il finit par se ranger de leur côté pour conserver son bénéfice. En 1648 il s'éleva contre ceux qui demandoient que le roi fût mis en jugement. Ce fut lui aussi qui se chargea de recueillir et de

publier les méditations du roi, auxquelles il donna le titre de εικων βασιλικη ou *Tableau de sa majesté sacrée dans sa solitude et ses souffrances.* Ce livre fit un effet étonnant sur l'esprit du peuple, et ce fut peut-être ce qui porta Gauden à se donner à la restauration le mérite d'en être l'auteur ; mais il faut convenir que son style est en tout opposé à celui de l'εικων. En 1659 Gauden fut prédicateur du temple ; et quand Charles II fut rétabli sur le trône, il le nomma évêque d'Exeter ; puis en 1622 il passa au siége de Worcester ; mais il mourut peu après. On a de lui beaucoup de *Sermons* et plusieurs *Ouvrages sur la hiérarchie de l'Eglise d'Angleterre.*

GAUDENCE (saint), évêque de Brescia en Italie, élu malgré lui tandis qu'il étoit en Orient ; et quoiqu'il alléguât sa jeunesse et son incapacité, il fut ordonné. On le croit un des trois évêques, que l'empereur Honorius et le concile d'Occident députèrent vers Arcade, pour obtenir le rétablissement de saint Chrysostôme. Cet illustre persécuté écrivit à saint Gaudence, le remerciant de ses peines pour la défense de sa cause. Nous ignorons le temps de la mort de saint Gaudence ; mais il paroît qu'il vivoit encore l'an 410. Il laissa des *Sermons* et des *Lettres*, dont on a donné une édition à Brescia, en 1738, in-folio, avec ceux de saint Philastre, par les soins du cardinal Quirini.

* GAUDENTIO, peintre d'histoire, né à Milan en 1480. On a dans les églises de sa ville natale un grand nombre de ses ouvrages peints à fresque et à l'huile.

* GAUDENZI (Pellegrino), né à Forli dans la Romagne en 1749, fut élevé au séminaire de sa patrie, et se livra ensuite à l'éducation ; là lecture d'Ossian alluma en lui les premières étincelles d'un génie poétique qu'il étoit bien éloigné de se connoître. Dès-lors, agité d'une inquiète manie, il abandonna son pays, sa famille, et seul, sans relations et presque sans secours, il se rendit à Padoue en 1775, où il apprit la langue grecque et les belles-lettres ; il étudia même les mathématiques. Les premiers essais de sa veine donnèrent les plus belles espérances. L'académie de Padoue lui ouvrit ses portes ; mais une maladie, produite par l'organisation particulière à laquelle il devoit peut-être la singularité de son talent, l'enleva en 1784, à l'âge de 35 ans. On a de lui un poëme en trois chants, intitulé *La Nascita di Cristo*, et un petit poëme dithyrambique, intitulé *La Campagna.* Ces deux ouvrages et d'autres *Poésies* éparses ou inédites, recueillies après sa mort, furent publiés à Nice en 1786, précédés de la vie de l'auteur.

* GAUDENZIO (Paganin), savant écrivain de la Valteline, né en 1596, mort en 1648, fit ses études à Rome, où il fut ensuite professeur de grec ; puis il alla à Pise, où il professa les belles-lettres. Gaudenzio a laissé un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont, I. *Declamationes.* II. *Chartæ palantes.* III. *Obstetrix litteraria.* IV. *Academicum instar.* V. *De philosophiæ apud Romanos initio et progressu.*

* GAUDIN (Louis-Pascal), religieux de la grande-chartreuse de Scaladei en Catalogne, né dans cette principauté à Ville-Franche en 1621, s'appliqua de bonne heure à la peinture ; il devint habile dans cet art, et surpassa même tous les maîtres de son temps dans la partie du dessin. Il mourut dans son cou-

vent de Scaladei en 1621. Ses principaux ouvrages sont dans le chapitre de son monastère, dans celui de Monte-Alege, qui est à quelque distance de Barcelonne, et dans la chartreuse de Séville.

† GAUDT (Henri, comte palatin de), célèbre graveur, avoit aussi un talent distingué pour la peinture et dessinoit très-bien pour son temps. L'amour de l'art le fit aller à Rome, où il entra dans l'école d'Adam Elzeimer, dont il devint le premier élève. Il a gravé d'après lui sept estampes, rares et recherchées, dont le sujet est l'*Histoire de Tobie*. Il mourut vers 1630.

GAVESTON (Pierre de), favori d'Edouard II, roi d'Angleterre, en 1306, fils d'un gentilhomme gascon, qui avoit rendu de grands services à Edouard Ier, étoit un jeune étourdi, doué de talens frivoles, adroit, insinuant, présomptueux, aussi propre à s'accréditer auprès d'un prince foible, qu'à user indignement de sa faveur. Edouard Ier l'avoit exilé, et avoit fait promettre à son fils de le tenir toujours éloigné de lui : mais, dès que ce prince fut parvenu à la couronne, il se hâta de rappeler le Gascon, et lui donna le comté de Cornouailles. Ce favori, devenu en quelque sorte l'arbitre du gouvernement, révolta tout le monde par son orgueil et son insolence. Edouard II ayant épousé Isabelle de France, fille de Philippe-le-Bel, la jeune reine ne pardonna point à Gaveston l'ascendant qu'il avoit sur son époux. Le comte de Lancastre, premier prince du sang, seconda les vues de cette princesse, et se mit à la tête des barons résolus de le perdre. Assemblés en parlement à Westminster, ils démandèrent son exil, et engagèrent les évêques à favoriser leur dessein. Edouard fut contraint de céder ; mais en éloignant son favori, il le fit vice-roi d'Irlande. Enfin, ne pouvant souffrir son absence, il le fit revenir pour épouser sa nièce, sœur du comte de Glocester ; et engagea les seigneurs du royaume à approuver ce retour et cette alliance. Gaveston n'en parut pas plus modéré ; sa mauvaise conduite obligea les grands du royaume à se liguer encore une fois contre lui. Ils levèrent une puissante armée, le poursuivirent à force ouverte, et se saisirent de sa personne. Lorsque le roi sut qu'il étoit prisonnier, il témoigna vouloir lui parler ; mais le comte de Warwick, piqué des outrages qu'il en avoit reçus en particulier, lui fit aussitôt trancher la tête en 1312.

† GAUFFIER (Louis), né à La Rochelle en 1761, mort à Florence en 1801, fut envoyé fort jeune à Paris, où il suivit avec tant de succès les études de l'académie de peinture, qu'il remporta successivement les différens prix d'émulation. En 1784 il partagea les honneurs du triomphe avec Drouais. Ses amis, alarmés de sa santé délicate, vouloient le détourner du projet de voyager en Italie : « Je sens que j'y mourrai, leur répondit-il, mais il est beau de mourir à Rome » ; et le voyage eut lieu. Trop foible pour entreprendre de grands ouvrages, il fit des tableaux de chevalet qui, par leur fini, lui méritèrent un rang distingué parmi les maîtres de l'école française. Un tableau, le seul qu'il ait terminé de grandeur naturelle, représentant *Alexandre posant son cachet sur la bouche d'Ephestion*, le fit recevoir membre de l'ancienne académie de France. Alors il retourna à Rome, où il épousa Pauline Châtillon, élève de Drouais, déjà connue avantageusement par des talens que Gauffier sut perfectionner au point que plusieurs de ses tableaux ont été gravés en Angleterre par le célèbre Bartolozzi. Elle excelloit sur-tout dans

les scènes de villageois en costume italien. La mort de sa femme détruisit son bonheur et entraîna la sienne, il mourut trois mois après elle. Parmi les nombreux ouvrages de Gauffier, on distingue, Le *Sacrifice de Manué ;* les *Dames romaines portant leurs bijoux au trésor public ; Abraham et les anges ;* les *Dames romaines qui engagent Véturie à venir avec elles pour fléchir la colère de son fils Coriolan ; Achille reconnu par Ulysse ; Hector reprochant à Pâris sa lâcheté ; Socrate prêt à boire la ciguë*, etc., etc.

GAUFRIDI (Jean), fils d'un président à mortier au parlement de Provence, avoit été conseiller dans le même parlement. Il employoit aux recherches historiques de sa province le temps que lui laissoient les devoirs de sa charge. La privation de la vue, et sa mort arrivée en 1689, à 60 ans, l'empêchèrent de mettre au jour le fruit de son travail. Son fils, l'abbé GAUFRIDI, publia son *Histoire de Provence*, à Aix, 1694, 2 vol. in-fol. En 1733 on l'a fait paroître avec de nouveaux titres. Cet ouvrage est bon pour les derniers temps ; mais l'auteur débrouille assez mal l'histoire des premiers comtes de Provence. Il ne cite jamais ses autorités ; ce qui n'est pas pardonnable à un historien moderne qui écrit sur des choses si anciennes. Son style est trop laconique et ses phrases trop coupées ; il écrit cependant beaucoup mieux que Bouche, dont l'histoire est plus estimée, par rapport aux chartes qu'elle renferme.

* GAUGAIN (Thomas), graveur, né à Abbeville en 1748, élève d'Honston, a gravé à Londres, où il s'est établi, divers sujets à la manière pointillée, d'après différens maîtres, dont une grande barque prête à périr en mer, avec douze officiers, en septembre 1782. Cette estampe a pour titre, *les Portraits*, d'après Northcote, etc., etc. ; *la Mort du prince de Brunswick*, arrivée en avril 1785, d'après le même, et faisant pendant.

* GAVINIEZ (Pierre), habile musicien, né à Bordeaux le 26 mai 1726, annonça de bonne heure ce qu'il devoit être un jour : il n'avoit que 13 ans lorsqu'il parut au concert spirituel de Paris, pour y exécuter, sur le violon, sa première sonate ; il étonna comme artiste et comme compositeur. Le temps et l'étude des bons modèles développèrent ses précoces talens. Il se distingua sur-tout par une exécution parfaite, et par l'art avec lequel il jouoit sur-le-champ toute la musique qu'on lui présentoit, en l'embellissant par les variations qu'il improvisoit. Gaviniez est aussi connu par des ouvrages d'une bonne facture. Ceux qu'on a gravés sont, I. une *Romance* célèbre sous son nom. II. Un *Œuvre de solo*. III. Un *Œuvre de duo*. IV. Trois *Œuvres de sonates*, dédiés à Kreutzer. V. La *musique d'un intermède* joué aux Italiens sous le titre du *Prétendu*. VI. Un recueil d'études musicales intitulé *les Vingt-quatre matinées*. VII. Six *concerto*. Ces dernières pièces, qui sont dédiées au baron de Bagge, ont été jouées pendant dix ans chez ce fameux mélomane ; et chaque fois que l'auteur les exécutoit, on ne les reconnoissoit que par les *tutti*. Gaviniez, professeur du Conservatoire pour le violon, est décédé à Paris le 9 septembre 1800. Sa mort a été également sensible aux amis des arts et aux gens de bien ; car la bonté de son cœur l'emportoit sur la beauté de ses talens.

* GAVIROL (Soleymâm ben), Israélite d'Espagne, né à Malaga

dans le royaume de Grenade au commencement du 5e siècle de l'hégire, 11e de l'ère chrétienne, mort à Valence en 1070, passa ses jours dans la ville ds Saragosse. C'étoit un de ces hommes universels qui n'atteignent à la perfection dans aucun genre, parce qu'ils les embrassent tous; mais qui, s'élevant dans chacun au-dessus de la médiocrité, étonnent par l'étendue de leurs connoissances. Gavirol écrivoit avec autant de correction, avec la même élégance, les langues hébraïque et arabe, qu'il employoit alternativement dans ses ouvrages, qui sont, I. *Six cent treize préceptes*, *en vers hébreux*, publiés avec des commentaires. II. *La couronne royale*, *en hébreu;* recueil de cantiques et de prières, dont on trouve une version dans la grammaire hébraïque de Donat, III. *Instruction morale*, *en arabe*. IV. *La Fontaine de vie*, livre de philosophie, manuscrit. V. *Hymne sacrée et poésies diverses*, qui ont été imprimées plusieurs fois. VI. *La réformation des usages*, *en arabe*, manuscrit. VII. *Le choix de Marguerite*, *en arabe*, dont il s'est fait plusieurs éditions. Il a encore écrit divers petits ouvrages; et on lui attribue un *Poëme sur la grammaire*, en 400 strophes.

GAULI. *Voyez* BACICI.

† GAULMIN (Gilbert), sieur de Mongeorges, de Moulins en Bourbonnais, très-versé dans les langues anciennes et modernes, avoit plus d'esprit que d'érudition et de jugement. Il assembloit un grand nombre d'auditeurs autour de lui au Luxembourg. Un jour qu'il aperçut un domestique qui l'écoutoit, il voulut le faire retirer : « Monsieur, lui dit ce domestique, je garde ici la place de mon maître. » Son curé ayant refusé de le marier, il déclara en sa présence qu'il prenoit une telle pour sa femme, et vécut depuis avec elle comme son mari. Cette singularité donna lieu d'examiner si ces sortes de mariages étoient valables. On les appela des mariages à la gaulmine, et les lois les réprouvèrent. Gaulmin, comme la plupart des auteurs qui n'écrivent que pour écrire, promettoit une foule d'ouvrages et n'en donnoit que fort peu. Ceux que nous avons de lui sont des traductions et des poésies; ni les unes ni les autres ne paroissent mériter la réputation que Gaulmin s'étoit faite. Ses vers ne manquent pas d'un certain feu, qui auroit eu besoin d'être dirigé par le goût. Il avoit, à la vérité, des talens, mais encore plus d'orgueil. On a de lui, outre ses *Epigrammes*, ses *Odes*, ses *Hymnes*, et sa tragédie d'*Iphigénie*, I. des *Notes* et des *Commentaires* sur l'ouvrage de Psellus, touchant les opérations des démons. II. *Idem* sur celui de Théodore Prodromus, contenant les amours de Rhodante et de Dociclès. III. *Idem* sur le Traité de la vie et de la mort de Moyse, par un rabbin anonyme, 1629, in-8°. IV. Des *Remarques sur le faux Calisthène*. V. Il publia le premier, en 1618, in-8°, le roman d'*Ismène et Isménie*, faussement attribué à Eustathius, en grec, avec une traduction latine. Il mourut le 8 décembre 1665, après avoir été intendant du Nivernais et conseiller d'état. Sa bibliothèque, précieuse et riche en livres orientaux, fut réunie après sa mort à celle du roi.

† I. GAULTIER (François-Louis), curé de Savigny-sur-Orge, né à Paris en 1696, et mort dans cette ville en 1781, après avoir rempli les fonctions pastorales pendant 52 ans avec autant de zèle que de lumière, a donné, I. Des *Homélies sur les évangélistes*, in-12. II. *Instructions familières pour les dimanches et fêtes de*

l'année, Paris, 1784, 2 vol. in-12. III. *Réflexions chrétiennes sur les huit béatitudes*, Paris 1783, in-12. IV. *Réflexions sur les O de l'avent, en forme d'homélies*, Paris, 1780, in 12. V. *Traité contre l'amour des parures et le luxe des habits*, Paris, 1779, in-12, VI. *Traité contre les danses et les mauvaises chansons*, Paris, 1775, in-12.

* II. GAULTIER (Léonard), né à Mayence en 1752, graveur au burin vers le commencement du 17e siècle, s'est distingué par la gravure qu'il fit du jugement dernier de Michel-Ange, dans laquelle on trouve plus de finesse et de netteté que dans les ouvrages de Martin Rota. On pense cependant qu'elle n'est que la copie de celle du graveur Dalmate. C'est de son temps que la gravure à l'eau-forte, après avoir été d'abord l'amusement des artistes, devint pour eux un genre réel, dans lequel plusieurs acquirent de la réputation et de la gloire.

III. GAULTIER. *Voyez* GAUTHIER.

* GAUPP (Jean), théologien protestant et mathématicien, né en 1667 à Lindau en Souabe, mort en 1738, étudia à Iéna, et fut pasteur de l'église de sa ville natale. Le temps que ses fonctions lui laissoient libre, il l'employoit à l'étude des mathématiques, et en particulier à l'astronomie et à la gnomonique. Il entretenoit une correspondance très-active avec les plus savans mathématiciens. Ses *Ephémérides* et ses *Observations* furent approuvées par les académies des sciences de Paris et de Berlin, et l'on en trouve une partie dans les Mémoires de ces savantes compagnies. Il faisoit lui-même en partie les instrumens dont il se servoit. On a de lui plusieurs ouvrages scientifiques. I. *Gnomonica mechanica universalis*, in-4°. II. *Plusieurs traités d'astronomie et de chronologie*. III. *Des sermons*.

† I. GAURIC (Luc), astrologue de Gifoni dans le royaume de Naples, faisoit ses prédications sous Jules II, Léon X, Clément VII et Paul III. Ces pontifes accordèrent à ce pretendu devin des marques d'estime. Paul III lui donna l'évêché de Civita-Ducale, dont il se démit après l'avoir gardé environ quatre ans. Il se retira à Rome, où il mourut en 1559, à 82 ans. Faux prophète de profession, il prédit quelquefois vrai par hasard, mais plus souvent faux. Il avoit promis à Henri II de Valois qu'il seroit empereur de quelques rois; qu'il parviendroit à une vieillesse très-heureuse; il mourut d'une blessure reçue dans un tournois à 40 ans. Gauric avoit prédit en 1506 que Jean Bentivoglio seroit banni de Bologne et privé de sa souveraineté (ce qui n'étoit pas difficile à conjecturer à cause des cruautés qu'il exerçoit et des mesures que le pape prenoit contre lui). Ce prince fut fort irrité de cette prédiction : il fit pendre le prophète par le bras à une corde attachée à un lieu élevé, et le fit précipiter cinq ou six fois du haut en bas. Il survécut long-temps à cette espèce d'expédition. Boccalini, dans ses *Rigguagli di Parnasso*, introduit Gauric demandant justice à Apollon des mauvais traitemens de Bentivoglio. Le dieu lui répond que puisque l'astrologie lui avoit annoncé l'infortune de ce prince, elle auroit bien dû lui apprendre la sienne; que d'ailleurs il avoit fait une grande sottise en prédisant des choses fâcheuses à un prince auquel il ne falloit annoncer que des choses agréables, ainsi qu'en usent les gens prudens qui fréquentent les cours. Les *Œuvres* de Gauric parurent à Bâle en 1575, en 3 vol in-fol., avec un

titre emphatique, qui n'a pas empêché qu'elles ne soient entièrement oubliées. Jules Scaliger lui a consacré l'épitaphe suivante :

Post leges cœli varias, ascriptaque mundo
Fœdera, post superis reddita jura deis :
Quem via siderei ingentem cœpere recessus.
Hoc hospes modico limite terra tegit.
Vivere dignus erat semper : sed vita futuris
Auctior æterno lumine vita fuit.

Voyez COCLÈ, n° I.

* II. GAURIC (Pomponio), de Cifuni, frère du précédent, professeur d'humanités au collége de Naples, dans le 16e siècle, disparut un jour, en 1530, selon Ladvocat. On soupçonna que la famille d'une dame de distinction, avec qui il avoit un commerce d'amour, l'avoit fait assassiner et jeter dans la mer. On a de lui les ouvrages suivans: *Excerpta de sculpturâ*, 1504, Florence, qu'on trouve aussi dans le Vitruve d'Elzevir, quelques *Elégies*, des *Eglogues*, *Silve* et *Epigrammi*, Naples, 1526, in-8°; *De arte poëtica*, Rome, 1541; deux *Eglogues* imprimées dans le livre intitulé *Bucolicorum auctores*.

III. GAURIC, *ou plutôt* GAWRI (le comte), l'un des plus grands seigneurs d'Ecosse, exécuté à mort pour plusieurs crimes, sous le règne du roi Jacques VI, vers la fin du 16e siècle. Tous ses biens furent confisqués, selon la coutume; mais le roi, ayant égard à l'innocence de ses enfans qui étoient en grand nombre, les leur rendit. Cette générosité ne fut pourtant pas capable de les empêcher de nourrir dans leur cœur un esprit de vengeance contre leur souverain. L'aîné des fils du comte, après avoir voyagé presque par toute l'Europe, revint en Ecosse. Il y assembla cinq autres de ses frères, et les détermina à venger sur la personne du roi la mort de leur père commun. Un d'entre eux se rendit auprès du roi à Edimbourg le 6 août 1600. Il lui dit en particulier qu'un homme leur avoit promis de leur faire trouver dans leur château paternel un trésor caché d'une richesse immense, et qu'il prioit sa majesté, de la part de tous ses frères, de vouloir bien être présente à cette découverte. Il lui persuada en même temps d'y venir avec le moins de monde qu'il pourroit. Ce prince, naturellement franc, alla dîner le lendemain dans leur château, sous prétexte de chasse, et ne se fit suivre que par sept ou huit personnes. Après le repas, qui fut magnifique, le comte Gauric engagea le monarque d'aller voir, pendant que ses gens dîneroient, l'homme qui devoit découvrir le trésor. Ces scélérats le firent passer par plusieurs chambres, dont ils fermoient les portes à mesure qu'ils y entroient; de là on l'introduisit dans un cabinet où étoit l'assassin qu'ils avoient gagné pour le tuer; mais ce malheureux n'eut pas plutôt vu son souverain, qu'il devint immobile. Cependant le comte Gauric avoit déjà commencé à reprocher au roi, d'une manière insolente, la mort de son père. Dès qu'il s'aperçut du saisissement de l'assassin, il lui prit son épée, et haussa le bras pour frapper lui-même le coup; mais les forces lui manquèrent aussitôt. Alors le roi, mettant l'épée à la main, tua le comte et appela du secours. Ses domestiques accoururent en toute diligence, et enfoncèrent les portes. Quelques-uns des frères du comte furent massacrés sur-le-champ; les autres furent pris et punis par les plus horribles supplices, et leur château fut rasé.

GAURY. *Voyez* CAIT-BEI.

† GAUSSEM *et non* GAUSSIN (Jeanne-Catherine), née à Paris en

1711, d'une ouvreuse de loges, morte dans cette ville en 1767, débuta au théâtre français le 28 avril 1731, par le rôle de *Junie* dans *Britannicus*. Sa physionomie étoit à la fois noble, ingénue et intéressante. Ses succès furent extraordinaires : elle réussissoit sur-tout dans les rôles d'amoureuses. Un son de voix très-touchant, l'avantage de se pénétrer vraiment de sa situation théâtrale, masquoient la monotonie qui se glissa quelquefois dans le jeu de cette *actrice du sentiment*, comme l'appeloit La Chaussée; mais elle eut la douleur de se voir éclipsée, dans les rôles qui exigeoient le grand pathétique de l'action, par la Dumesnil et la Clairon; aussi fut-elle moins parfaite dans la tragédie que dans la comédie, quoiqu'elle préférât d'être louée sur le premier genre. On ne peut mieux jouer qu'elle dans *l'Oracle*, la *Magie de l'Amour*, *l'Homme à bonne fortune*, le *Misantrope* et *Turcaret*. Les rôles naïfs et de jeunes filles furent sur-tout son triomphe; à 40 ans, elle paroissoit n'en avoir que seize. Un mariage mal assorti qu'elle contracta en 1759 acheva de déranger sa fortune, que sa générosité naturelle avoit déjà affoiblie. Des motifs de religion la déterminèrent en 1764 à quitter le théâtre. Dans la pièce du *Préjugé vaincu*, qu'elle représentoit à la cour, le roi fut si satisfait de la manière dont elle et la célèbre Dangeville rendirent leurs rôles, qu'il augmenta sur-le-champ la pension que ces deux actrices avoient déjà obtenue, comme une récompense de leur rare talent.

* GAUTHEROT (N.), de l'académie des sciences, lettres et arts de Dijon, membre de presque toutes les sociétés savantes et littéraires de Paris, prit à la cathédrale de Dijon, dont il avoit été enfant de chœur, les premières leçons de musique, dont il porta si loin depuis la théorie, et devint un des plus savans démonstrateurs pour le clavecin et la harpe. Musicien profond, s'il ne brilloit point par l'exécution, il pouvoit du moins, par des principes sûrs, enseigner les combinaisons infinies, et faire connoître les ressources de la musique. Savant dans l'acoustique, on a de lui un excellent *Mémoire* sur la *Théorie des sons*; il avoit aussi les connoissances les plus profondes sur le mécanisme de l'horlogerie. Les sciences physiques l'occupèrent aussi, et il approfondit les mystères de l'électricité et du galvanisme. Au mois de mars 1803, il lut à la classe de physique de l'institut national un *Mémoire* qui contient ses *Recherches sur les causes qui développent l'électricité dans les appareils galvaniques*, qui avoit pour but de porter la lumière sur cette découverte. Il mourut à Paris au mois de novembre de la même année.

* GAUTHEY (Émillaud-Marie), né à Châlons-sur-Saône en 1732, étoit fils d'un médecin estimé. Après avoir fini ses études au collége des jésuites de cette ville, il se rendit fort jeune à Versailles, près d'un oncle, maître de mathématiques des pages, qui le mit bientôt en état d'enseigner lui-même cette science à l'école des chevau-légers, et ensuite à celle des ponts et chaussées. Il obtint la place de sous-ingénieur des états de Bourgogne, et, quelques années après, il fut promu au grade d'ingénieur en chef des états de cette province. Il avoit souvent été projeté de joindre l'Océan à la Méditerranée par Paris et Lyon, en creusant un canal dont on avoit tracé divers plans. M. de Brancion, membre des états de Bourgogne, sollicita et obtint enfin l'exécution de ce projet. Elle fut confiée à Gauthey, dont le nom,

par cet ouvrage, doit passer à la postérité. Le canal de Charolais, le plus grand et le plus important qu'on ait fait après le canal de Languedoc, et qui a coûté environ 14 millions, a cinquante-huit mille cinq cents toises, deux cent quarante-six pieds de pente vers la Loire, et trois cent quatre-vingt-dix-neuf du côté de la Saône. On s'attend à voir paroître, si déjà il n'est pas imprimé, un ouvrage de Gauthey en 2 vol. in-fol., sur la théorie et la construction des canaux, sur les écluses, sur la pente des rivières, sur le commerce et la dépense du canal de Charolais, et sur les canaux à faire, particulièrement en France. On a de lui trois forts volumes in-4°, contenant un *Traité de l'art de construire des ponts*, et un *Recueil de mémoires sur les canaux de navigation*, Paris, 1808. Gauthey est mort inspecteur-général des ponts et chaussées, membre de la légion d'honneur et de plusieurs sociétés savantes, le 14 juillet 1806.

† I. GAUTHIER (Denys), surnommé *le Vieux*, excellent joueur de luth, a laissé plusieurs pièces rassemblées avec celles de Denys GAUTHIER, son cousin, doué du même talent, dans un volume intitulé *Livre de tablature des pièces de luth sur différens modes.* Les auteurs y ont ajouté quelques règles pour bien toucher cet instrument qui est entièrement abandonné. Les principales pièces du vieux Gauthier sont, l'*Immortelle*, la *Nomparèille*, le *Tombeau de Mezangeau.* Les pièces de Denys Gauthier, que les joueurs de luth estimoient le plus, se nomment l'*Homicide*, le *Canon*, le *Tombeau de l'Enclos.*

II. GAUTHIER (Claude), célèbre avocat au parlement de Paris dans le dernier siècle, plus connu par son caractère caustique et très-mordant que par son éloquence, a donné en 2 vol. in-4°, 1688, des *Plaidoyers* qu'on ne lit plus.

† III. GAUTHIER (Pierre), musicien, de la Ciotat en Provence, directeur d'un opéra qui séjournoit alternativement à Marseille, à Montpellier et à Lyon. S'étant embarqué au port de Cette, il périt avec le vaisseau qui le portoit, en 1697, à 35 ans. Il y a de lui un recueil de *Duo* et de *Trio* estimé des connoisseurs. La musique instrumentale étoit son principal talent. Voltaire, Laborde, Rameau et plusieurs autres prétendent qu'on trouva la musique charmante du *Devin du village*, dans les papiers de Gauthier, et qu'elle fut ajustée aux paroles par le citoyen de Genève. Cette anecdote fit tant de bruit, que J. J. Rousseau fit une seconde musique sur cet ouvrage, mais elle tomba; et à la première représentation, le public redemanda l'ancienne. Les fragmens qui sont restés de cette musique montrent la justice du parterre.

* IV. GAUTHIER (Henri), né à Nîmes le 21 août 1660, ingénieur distingué dans cette arme par ses connoissances et ses talens, mourut à Paris le 27 septembre 1737. On a de lui, *Nouvelles conjectures sur le globe de la terre*, Paris, 1721, in-8°.

† V. GAUTHIER (François), de Rabodanges en Normandie, abbé commandataire d'Olivet et de Savigny, mort en 1720, étoit un homme de grand sens, et né pour la politique. Obligé de passer en Angleterre pour une affaire personnelle, il resta à Londres quelques années, et y apprit l'anglais parfaitement. Cette connoissance lui procura celle de plusieurs seigneurs de la cour. L'Angleterre étoit alors lasse de la longue

et ruineuse guerre qu'elle soutenoit avec ses alliés contre la France, pour la succession de la couronne d'Espagne ; l'abbé Gauthier mit à profit cette circonstance. Il insinua adroitement le projet d'une réconciliation avec son pays à quelques Anglais employés dans le ministère, et par leur moyen à la reine Anne, qui voulut bien avoir des entretiens secrets avec lui. Sûr de leurs dispositions, il passa en France, se fit présenter à Louis XIV, auquel il remit un *Mémoire* des démarches qu'il avoit faites, et obtint de ce prince le titre de son agent. Etant retourné en Angleterre, il traita secrétement avec les ministres de la reine, en vertu de ses pouvoirs, et prépara à l'ouverture des conférences qui furent indiquées à Utrecht, et d'où s'ensuivit la paix de 1713. Ce service important de l'abbé Gauthier ne resta pas sans récompense. Outre deux abbayes, dont il fut gratifié en France, le roi d'Espagne lui donna une pension de 12,000 liv. sur l'archevêché de Tolède ; et la reine Anne, une autre pension de 6000 liv. avec un service complet de vaisselle d'argent. Il est étonnant que le premier mobile de cette grande pacification soit presque demeuré dans l'oubli.

† VI. GAUTHIER (Jean-Baptiste), né à Louviers dans le diocèse d'Evreux en 1685, mort à Gaillon d'une chute, en revenant de sa patrie à Paris, le 30 octobre 1755, fut le théologien de l'évêque de Boulogne (de Langle), et ensuite de l'évêque de Montpellier (Colbert), qui le prit chez lui, en apparence pour être son bibliothécaire, mais réellement pour être son conseil et son écrivain. Après la mort de son bienfaiteur, l'abbé Gauthier se retira à Paris, où il continua de publier des brochures contre ce qu'il appeloit les incrédules, ou sur les querelles du temps. On peut en voir une liste exacte dans la France littéraire de 1758. Celles qui ont été le plus répandues sont, I. Le *Poëme de Pope* (intitulé l'Essai sur l'homme) *convaincu d'impiété*, in-12, 1746. II. *Lettres théologiques.... contre le système impie et socinien des pères Hardouin et Berruyer*, 1756, 3 vol. in-12. C'est la meilleure critique qu'on ait faite des romans de Berruyer, quoiqu'un peu outrée. III. *Les jésuites convaincus d'obstination à permettre l'idolâtrie à la Chine*, 1743, in-12. IV. Plusieurs *Lettres* destinées à prémunir les fidèles contre l'irréligion, 1746, in-12. V. *Critique du Ballet moral dansé dans le collège des jésuites de Rouen*, 1756, in-12. VI. *Réfutation d'un libelle*, intitulé *La voix du sage et du peuple*, 1750, in-12. VII. *Vie de Soanen, évêque de Senez*, 1750, in-8° et in-12. VIII. *Les Lettres persanes convaincues d'impiété*, 1751, in-12. IX. *Histoire abrégée du parlement de Paris durant les troubles du commencement du règne de Louis XIV*, 1754, in-12. On pourroit croire, en lisant les critiques de l'abbé Gauthier, que c'étoit un homme plein de fiel; il avoit cependant de la douceur dans le caractère ; mais son zèle mal entendu pour la religion, et sa passion pour ce qu'il appeloit la bonne cause, le faisoient sortir quelquefois des bornes de la modération, sans qu'il s'en aperçût.

* VII. GAUTHIER DE SYONNET, plus connu sous le nom du *petit Gauthier*, mort à Paris en 1809, étoit, depuis quelque temps, à la tête d'une maison de librairie de cette ville. Il eut une certaine célébrité au commencement de la révolution française, par un petit Journal intitulé *Journal de la cour et de la ville*, dans lequel il prodiguoit

la plaisanterie et les sarcasmes contre les patriotes ; cette feuille satirique eut la plus grande vogue à cette époque, et a suivi le sort de tous les journaux, qui cessent d'intéresser lorsque les événemens sont passés.

VIII. GAUTHIER DE CHATILLON. *Voyez* GUALTHER.

* I. GAUTIER, ESPINAISON *ou* D'ESPINOIS, chansonnier du 13e siècle, distingué par ses *Poésies galantes*, partagea cette célébrité avec un parent nommé Jacques d'Espinois, qui étoit son contemporain. Les manuscrits de la bibliothèque impériale contiennent neuf chansons de Gautier ; elles ne traitent que des galanteries du poëte et des diverses beautés qui reçurent son hommage.

* II. GAUTIER (Jean), graveur en couleurs, à Paris. On a de lui, en ce genre, divers *Morceaux d'anatomie d'Histoire naturelle*, et des *Portraits*, dont ceux de Louis XV, du cardinal de Fleury, etc.

* III. GAUTIER (Dagotti), fils de Jean, chercha à perfectionner l'art de la gravure en couleurs avec plusieurs planches. Il a gravé plusieurs tableaux de la galerie du duc d'Orléans, d'après Le Corrège, Le Carrache, et autres célèbres auteurs ; mais il n'a pas continué. Il mourut en Italie en 1784.

* IV. GAUTIER (Jean-Antoine), né à Genève en 1674, y professa la philosophie en 1696, fut créé conseiller d'état en 1723, et est mort en 1729. Gautier introduisit à l'académie de Genève le goût de la bonne philosophie. On a de lui de nombreuses dissertations sur différentes parties de cette science ; *Pensées philosophiques*, 1712, in-12. Il a ajouté des *Notes* curieuses à l'édition de l'Histoire de Genève, par Spon, de 1730 ; et il a laissé encore 13 vol. in-fol. manuscrits sur la même histoire, depuis l'origine de Genève jusqu'à 1690.

V. GAUTIER D'AUNAY. *Voyez* MARGUERITE, n° IV.

VI. GAUTIER-STUART. *Voyez* STUART, n° II.

VII. GAUTIER. *Voyez* CHABOT, n° IV, *et* MONT-DORGE.

GAUTRUCHE (Pierre), jésuite d'une grande érudition, né à Orléans en 1602, mort en 1681 à Caen, où il professa pendant plus de 30 ans. Sa petite *Histoire poétique*, pour l'intelligence des poëtes et des auteurs anciens, Paris, 1724, in-12, réimprimée l'année suivante, quoique incomplète et assez mal écrite, est plus connue que son *Histoire sainte*, en 4 vol. in-12.

* GAUZARGUES (Charles), abbé de Noblac, né à Tarascon en Provence en 1723, après avoir fait de bonnes études à Avignon, fit son cours de théologie au séminaire de Saint-Charles avec tant de distinction, qu'il acquit l'estime et l'amitié de ses supérieurs. Comme il s'étoit fait de la musique une étude particulière, le chapitre de Nîmes le nomma maître de musique à la cathédrale de cette ville. Il occupa cette place douze années, pendant lesquelles il forma des élèves qui se sont distingués. Arrivé à Paris, précédé d'une grande réputation, soutenue de ces dons naturels qui attachent, et d'un esprit très-cultivé, il fut reçu à la chapelle du roi. Pour prix de ses talens et de son mérite personnel, il fut d'abord pourvu d'un bénéfice simple et d'un canonicat à Nîmes, puis de l'abbaye de Saint-Léonard de Noblac. Ses tentatives pour aller résider où ces bénéfices sembloient exiger sa présence

furent inutiles. Il conserva, comme malgré lui, la place de maître de musique de la chapelle, et l'on y joignit celle de secrétaire du cabinet du comte d'Artois. Victime de l'arrêt de proscription fulminé contre les prêtres, Gauzargues fut chargé de fers, puis rendu à la liberté, mais dépouillé des biens que ses talens lui avoient acquis. C'est dans cette position qu'il termina sa carrière. Ses compositions les plus recherchées, et dans lesquelles il fait revivre les talens des Lalande, des Campra, des Lully, des Mondonville et des Gilles, sont, *In te domine speravi ; Cœli enarrant gloriam Dei ; Te Deum laudamus ; De profundis ; Regina cœli; Exaudiat te Dominus ; Jubilate Deo omnis terra*, etc., etc.

GAWRI. *Voyez* GAURIC, nº III.

† I. GAY (Jean), poëte anglais, né en 1688, d'une ancienne famille de la province de Devonshire, mis de bonne heure dans le commerce, le quitta bientôt pour la poésie. En 1712 il fut fait secrétaire de la duchesse de Montmouth. En 1714 il accompagna le comte de Clarendon à Hanovre ; mais ce seigneur s'étant démis de ses emplois, Gay revint en Angleterre. Ce fut alors qu'il publia une partie de ses ouvrages. Les principaux sont, I. Des *Tragédies* et des *Comédies*, qui eurent beaucoup de succès. Patu a donné la traduction de quelques-unes dans le Choix de petites pièces, Londres (Paris), 1756, 2 vol. in-12. II. Des *Opéras*, dont le plus couru fut celui du *Mendiant*, représenté en 1728. Gay fit entièrement tomber pour cette année l'opéra italien, cette idole de la noblesse et du peuple anglais. Il faut cependant avouer que, dans cette pièce, qui offre des peintures charmantes et faites d'après nature, il y en a souvent de trop libres des vices et des ridicules de la populace. Mais ce qui seroit un défaut en France n'en est pas un en Angleterre, où l'on veut des peintures fortes et naturelles, même aux dépens des bienséances et de la délicatesse. Gay, qui apprécioit en philosophe et sa pièce et ses admirateurs, y mit pour épigraphe :

Nos hæc novimus esse nihil.

III. Des *Fables*, Londres, 1793, 2 tomes, 1 vol. in-8°, traduites en français par madame Keralio. imitées depuis en 1785 par de Mauroy, Paris, in-8°. Elles manquent en général d'invention ; la chute n'en est pas heureuse, et les réflexions en sont trop longues. Mais il y en a quelques unes d'excellentes, et dont le tour original est propre à piquer l'attention des lecteurs. Tout cet ouvrage auroit été sans doute plus parfait, si le génie de la langue anglaise eût été plus propre à ce genre de poésie. IV. Des *Pastorales*. On les préfère à toutes les autres productions de Gay. Les caractères et les dialogues en sont d'une simplicité admirable. Les bergers ne sont ni petits-maîtres, ni courtisans, comme dans quelques-unes de nos églogues françaises. V. Des *Poésies diverses*, publiées en 1715, en 2 vol. in-12. Il y en a plusieurs d'un tour heureux et agréable. On y remarque le Poëme de *l'Eventail*, en trois chants, poëme ingénieux et d'une galanterie délicate, qui a été imité en vers français par M. Milon, de Liége. Gay étoit un des hommes les plus aimables de son pays : doux, affable, généreux, il avoit les défauts qui sont les suites de ces vertus, une indolence excessive, et une indifférence entière pour ses intérêts. C'étoit, à cet égard, le La Fontaine d'Angleterre. Après diverses vicissitudes, tantôt dans l'opulence, tantôt dans la médiocrité, il mourut le 11 novembre en 1732,

chez un seigneur anglais, qui, depuis quelques années, pourvoyoit libéralement à tous ses besoins. Il fit lui-même son épitaphe :

Tout nous dit que la vie est un vrai jeu d'enfant;
Je le pensois jadis : je le sais maintenant.

Son urne fut déposée à Westminster, et Pope y grava cet éloge : « Dans les genres divers que Gay a traités, supérieur à plusieurs de ses rivaux, il n'est resté inférieur à aucun d'eux. » On a donné une édition des œuvres de Gay, Paris, 3 vol. in-12.

* II. GAY (Thomas), de l'ordre de Saint-Dominique, né à Tarascon en Provence, professa longtemps et avec un grand succès la théologie. Comme poëte latin, il se plut ensuite à chanter la gloire et les vertus des hommes illustres de son ordre, et ses vers prouvent combien il s'étoit pénétré des beautés de Virgile, d'Ovide, etc. Ces ouvrages furent imprimés à Valence en 1692, sous le titre d'*Ager dominæcus elogiæ rhythmicæ sanctorum ordinis prædicatorum.*

* III. GAY (Nicolas), mort à Margate le 20 septembre 1804, est auteur d'un ouvrage intitulé *Strictures on the proposed union between great britain and Ireland, With occasional remarcks*, Londres, 1799.

* GAYANT (Louis), de Clermont en Beauvoisis, ancien prévôt de la compagnie des chirurgiens de Paris, un des meilleurs anatomistes de son temps, fut un de ceux qui contribuèrent à la découverte du canal thorachique. Ce médecin mourut à Mastricht le 19 octobre 1673, où il étoit en qualité de chirurgien consultant des armées de Louis XIV. On lui attribue un ouvrage intitulé *Communicatio ductûs thoracici cum emulgente*, Francofurti, 1668, in-4°.

* GAYET-ED-DYNE-KAI-KHOSROU, sultan seljouky de Roûm (la Natolie), entreprit, en 640 de l'hégire, 1242 de J. C., une guerre, aussi malheureuse qu'inconsidérée, contre les Tartares Mogols, et marcha à leur rencontre jusqu'en Arménie. Ces peuples, sans cesse les armes à la main, s'étoient fait un nom redoutable par leurs conquêtes et leurs victoires. A peine les deux armées furent-elles en présence à Arzendjàn, que les troupes de Khosrou se débandèrent, cherchant leur salut dans la fuite, avant d'avoir combattu : heureusement pour lui que les Mogols ne surent point profiter de cette terreur panique, dans la crainte de quelques embûches. Il mourut la même année, après avoir obtenu la paix, et laissa sa couronne à l'aîné des trois fils qu'il avoit eus de la fille du roi d'Arménie, sa femme.

* GAYM (Aly-Ben-Al), auteur arabe, ou plutôt docteur de loi (ecclésiastique musulman), lettré du 11e siècle de l'hégire, 17e de l'ère chrétienne, a écrit sur plusieurs matières de religion. Son ouvrage le plus singulier est le livre *des Sentimens des renégats avant et après leur abjuration.* Le lecteur qui partagera les sentimens d'Al-Gaym trouvera que cet homme connoissoit bien le cœur humain; mais il n'appartient qu'à ceux qui ont fourni le sujet du livre de prononcer affirmativement sur son mérite. L'auteur mourut dans un âge avancé, l'an de l'hégire 1036.

† GAYOT DE PITAVAL (François), né à Lyon en 1673, d'un père conseiller au présidial de cette ville prit le petit collet, qu'il

quitta bientôt pour suivre l'exemple de ses deux frères, qui étoient l'un et l'autre dans le service. Aussi peu propre à l'état militaire qu'à l'état ecclésiastique, il se fit recevoir avocat en 1723, et prit une femme. Son éloquence n'ayant réussi que très-foiblement au barreau, et ne possédant qu'une fortune médiocre, il se mit à publier volume sur volume jusqu'à sa mort, arrivée en 1743. On peut appliquer à Pitaval ce que l'immortel La Bruyère a dit de certains écrivains : « Il y a des esprits, si j'ose dire, inférieurs et subalternes, qui ne semblent faits que pour être le registre ou le magasin de toutes les productions des autres génies. Ils sont plagiaires, traducteurs, compilateurs : ils ne pensent point, ils disent ce que les auteurs ont pensé ; et comme le choix des pensées est invention, ils l'ont mauvais, peu juste. Ils rapportent beaucoup de choses, plutôt que d'excellentes choses. » Ce portrait est celui de Pitaval. Ses ouvrages en sont un témoignage authentique. Les principaux sont, I. *Relation des Campagnes de* 1713 *et* 1714, très-mal rédigée sur les Mémoires du maréchal de Villars. II. *L'Art d'orner l'esprit en l'amusant*, 2 vol. in-12; recueil de bons mots, plutôt fait pour gâter le goût que pour enrichir la mémoire. III. *Bibliothèque des gens de cour*, ou *Mélanges curieux de bons mots de Henri IV, de Louis XIV, etc.*, Paris, 1722, en 2 vol. in-12. IV. Les *Causes célèbres*, en 20 vol. in-12 ; collection qui intéresse par son objet, mais où tout ce qui appartient au compilateur est écrit d'un style foible et lâche. Cet auteur a rendu insipides ses *Recueils de bons mots*, par ses fades plaisanteries, ses poésies et celles de sa femme, et même par ses réflexions critiques sur nos meilleurs écrivains. Garsault a réduit les 20 volumes des *Causes célèbres* en un seul, sous le titre de *Faits des Causes célèbres et intéressantes*. L'original et la copie se ressemblent pour le style ; mais si Pitaval est trop prolixe, son abréviateur est trop concis. M. de La Ville, avocat, a donné une Suite à ce Recueil, en 4 vol. in-12. On a publié un nouvel Abrégé des Causes célèbres par Richer, avocat, qui en a fait imprimer 22 volumes.

† GAZA (Théodore), un de ces savans qui transplantèrent les arts de la Grèce en Italie après la prise de Constantinople, étoit de Thessalonique. Il trouva dans le cardinal Bessarion un ardent protecteur, qui lui procura un bénéfice dans la Calabre. L'illustre Grec apprit si bien et si promptement le latin, qu'il fit sentir les beautés de cette langue aux Italiens mêmes. Il mourut à Rome en 1508, dans un âge très-avancé. On dit qu'étant allé à Rome présenter à Sixte IV quelques-uns de ses ouvrages, ce pape ne lui fit qu'un présent fort modique. Gaza le jeta de dépit dans le Tibre. On a de lui, I. Une *Traduction*, en latin, de l'Histoire des Animaux d'Aristote. C'est une des premières versions dans laquelle on a pu connoître le génie du philosophe grec, entièrement défiguré par les Arabes et les scolastiques des siècles d'ignorance. II. Une *Grammaire grecque*, recommandable par sa précision, imprimée pour la première fois à Rome, 1495, petit in-fol., puis à Florence, 1515, in-8° ; ensuite en 1725 et 1726, etc. III. La *Traduction* de l'Histoire des Plantes de Théophraste. IV. Celle des Aphorismes d'Hippocrate. V. Une *Version* grecque du Songe de Scipion, et du traité *De senectute* de Cicéron, etc. *Voyez* ARGYROPHILE.

GAZÆUS. *Voy.* COMMODIANUS, *et* ENÉE, n° III.

* GAZALY (Abou-Hammad-Mohammed-Al-), surnommé *le Prince du monde* à cause de son mérite, et le plus célèbre docteur dont l'Islamisme se glorifie; naquit à Thoûs en Khorassân, province de Perse, l'an 448 de l'hégire, 1056 de J. C., selon les uns, et selon d'autres, deux ans plus tard. L'époque de sa mort n'est point mieux déterminée; car on la fixe en 505—1111, et en 5020—1126. L'ouvrage le plus connu de ce fameux docteur est celui sur *les diverses classes des sciences de la religion*, en 4 livres. Il traite, dans le premier, de la religion, des articles de foi et des préceptes. Dans le deuxième, du régime politique et légal. Le troisième est consacré aux actions humaines, et l'auteur, dans le dernier, parle au long des vertus et des vices (selon l'esprit de sa religion.) Cet ouvrage, celui de ce genre que les mahométans estiment le plus, a été le sujet d'une multitude de Commentaires, de Traités particuliers. Plusieurs écrivains en ont fait des extraits, et entre autres Ahmed-El-Arbély, qui en a donné un bon abrégé sous le titre d'*Esprit*, etc. Ses autres ouvrages sont, I. Le *Livre des opinions des philosophes*. II. Le *Livre de leur destruction*. III. *Les Balances de la justice*. IV. Une *Logique*. V. *Les Fleurs de la divinité*. VI. Le *Livre de l'unité de Dieu*, ouvrage dirigé contre le christianisme, etc., etc. Gazâly joignoit à des connoissances très-étendues une modestie presque inconnue aux docteurs, et principalement à ceux de la religion musulmane. On lui demandoit un jour comment il étoit parvenu à savoir tant de choses: «C'est, dit-il, en n'ayant point honte de demander ce que j'ignorois.» D'abord professeur dans une école de Bagdâd, il quitta cet emploi pour vivre dans la retraite, et alla, après avoir fait le pélerinage de la Mekke, achever tranquillement ses jours dans le lieu de sa naissance.

GAZELLI, prince d'Apamée, et gouverneur de Syrie pour le sultan d'Égypte, s'opposa d'abord aux Turcs; mais voyant que Tomanbey, son maître, avoit été pris et mis à mort par Sélim en 1517, il implora la clémence du vainqueur, et fut continué dans le gouvernement de Syrie. Après la mort de Sélim, Gazelli tâcha d'engager le gouverneur d'Égypte, Gayerbey, à rétablir la puissance des Mammelucs. Mais celui-ci fit mourir ses ambassadeurs. Gazelli, nonobstant cette nouvelle, livra bataille aux Turcs près de Damas, contre le bacha Ferhat, et fut tué en combattant vaillamment l'an 1550.

†I. GAZET (Guillaume), chanoine d'Aire, et curé à Arras, mourut dans cette dernière ville en 1612, à 58 ans. On a de lui, I. *L'Histoire ecclésiastique des Pays-Bas*, 1614, in-4°, où le conte de la sacrée *Manne* et de la sainte *Chandelle* d'Arras n'est pas oublié. II. *L'ordre et suite des évêques et archevêques de Cambray*, 1597, in-8°. III. *L'ordre des évêques d'Arras*, 1598, in-8°. IV. Il a publié aussi divers ouvrages de piété: *Vies des Saints*, 1613, in-8°; le *Miroir de la Conscience*; le *Sacré banquet*; le *Cabinet des Dames*; les *Remèdes contre les scrupules*, etc. Cet auteur, que Jean-François Foppens a oublié dans sa *Bibliotheca Belgica*, est le premier qui ait parcouru la carrière si intéressante d'écrivain, ou pour mieux dire d'historien d'une bibliographie nationale, celle d'une *Bibliothèque belgique*.

* II. GAZET (Alard), bénédictin de Saint-Vaast à Arras sa patrie, prévôt de Saint-Michel près de cette ville, se distingua par sa piété et par sa science; il mourut en

1626, âgé de 60 ans, après avoir donné une bonne édition des œuvres de Cassien, avec des notes critiques, Arras, 1628, in-fol.

* GAZHANFAR, poëte persan, surnommé Camar Ech-chouara, la *Lune des poëtes*, doit être mis à la tête des auteurs du deuxième ordre, comme l'indique assez son surnom, ceux du premier étant communément appelés Schams-ech-Choàrâ, *Soleil des poëtes*; il est auteur d'un poëme de mille vers, intitulé *Pyr ou Djéouân, le vieillard et le jeune homme*. Il y fait contraster les avantages réciproques de la vieillesse et du bel âge.

† GAZI-HASSAM, capitan-bacha ou grand-amiral turc, distingué par sa bravoure et la sagesse de ses conseils, parvint de grade en grade et d'exploits en exploits à la première dignité de la marine. Il étoit capitaine de pavillon du vaisseau amiral, lorsque la flotte turque fut brûlée par les Russes, à Tschesmé. Envoyé en Égypte, il y soumit les beys rebelles Ibrahim et Mourad, et en rapporta un tribut de plus de douze millions de piastres. Il fut appelé en 1787 au commandement d'une escadre de seize vaisseaux et de huit frégates, qui entra dans la mer Noire, pour en expulser les Moscovites. Un historien moderne lui fait tenir ce discours à ses officiers rassemblés « Vous savez d'où je viens et ce que j'ai fait; un nouveau champ d'honneur m'appelle, ainsi que vous, à sacrifier notre dernier soupir à notre religion et au service du sultan. C'est pour remplir ce devoir sacré que je me sépare maintenant de ceux de ma famille qui me sont les plus chers. J'ai donné la liberté à tous mes eslaves des deux sexes: je leur ai payé tout ce que je leur devois, et je les ai récompensés suivant leur mérite. J'ai dit le dernier adieu à mon épouse; je vais enfin chercher les combats, dans la ferme résolution de vaincre ou de mourir. Si j'en reviens, ce sera une faveur insigne du Tout-puissant. Je ne désire de voir prolonger mes jours que pour pouvoir les terminer avec gloire. Telle est mon inébranlable résolution. Vous qui avez toujours été mes compagnons fidèles, je vous ai convoqués pour vous exhorter à suivre mon exemple dans cette conjoncture décisive. S'il est quelqu'un de vous qui ne se sente pas le courage de mourir en combattant, il peut le déclarer; il trouvera grace devant moi, et il recevra soudain son congé. Ceux au contraire qui manqueront de cœur en exécutant mes ordres dans une action, ne doivent pas s'attendre à pouvoir s'excuser, en attribuant leur fuite aux vents contraires ou à la désobéissance de leurs matelots; car je jure par Mahomet, et par la vie du sultan, que je leur ferai trancher la tête, ainsi qu'à tout leur équipage. Mais celui qui montrera du courage, en s'acquittant de son devoir, sera récompensé avec largesse. Que tous ceux qui voudront me suivre à ces conditions se lèvent et jurent de m'obéir. » Aussitôt tous les capitaines promirent de vaincre ou de mourir. Les Turcs alors désarmèrent dans l'Archipel tous les Grecs dont ils soupçonnoient la fidélité. Ils soulevèrent les Tartares de Crimée, et les rappelèrent sous les lois de l'empire ottoman. Gazi, élevé bientôt après du poste de capitan-bacha à celui de grand visir, se mit, malgré son grand âge, à la tête de l'armée turque, qui combattit les Russes depuis 1787 jusqu'en 1790: il obtint d'abord divers avantages, soit contre le prince de Saxe-Cobourg, qu'il auroit défait complètement à Faksan, sans l'arrivée de Souwarrow, qui survint inopinément au secours du général autrichien, soit contre les armées russes; mais repoussé à son tour,

voyant la ville d'Ismaïl prise d'assaut, et tous les habitans massacrés par les vainqueurs, il succomba à ce désastre, et mourut de chagrin quelques jours après, en 1790, au milieu de ses soldats, qui le regardoient comme leur père. Gazi unissoit l'humanité à la bravoure : les Turcs irrités de la défection des Grecs de la Morée, qui avoient pris le parti des Russes, vouloient qu'on exterminât leur nation entière. Le divan fut plusieurs fois assemblé pour examiner ce sanglant projet ; Gazi se montra le défenseur des innocens qui auroient été enveloppés dans la proscription générale, et parvint par ses prières et son influence à empêcher ce massacre.

* GAZIUS (Antoine), médecin, d'une famille originaire de Crémone, mort à Padoue le 3 septembre 1530, a écrit, I. *Florida corona, quæ ad sanitatis hominum conservationem ac longævam vitam producendam sunt pernecessaria, continens*, Venetiis, 1491, in-fol.; Lugduni, 1500, 1514, 1516, in-4°, 1534, in-8°. II. *De somno et vigiliâ libellus*, Basileæ, 1539, in-fol. avec les œuvres de Constantin l'Africain. III. *De ratione evacuandi libellus*, Basileæ, 1541, in-fol. IV. *Ærarium sanitatis; De vino et cerevisiâ*, Augustæ, 1546, in-8°; Patavii, 1549, in-8°.

† GAZOLA (Joseph), médecin de Vérone, où il établit l'académie *degli Aletofili*, mort en 1715, à 54 ans, a donné quelques ouvrages de médecine, entre autres, *Il Mondo ingannato di falsi medici*, Pragæ, 1716, in-8°. Il y convient que les malades meurent aussi souvent des remèdes que des maladies, et enseigne à se passer de médecins. Cet ouvrage a été traduit en français sous ce titre : *Préservatif contre la charlatannerie des faux médecins*, Leyde, 1735, in-8°. Il y en a aussi une traduction espagnole imprimée à Valence en 1729, in-8°.

† GAZON-DOURXIGNÉ (Sébastien-Marie-Mathurin), né à Quimper, mort le 19 janvier 1784, étoit un assez bon critique et un poëte médiocre. On remarque de l'esprit et du goût dans les brochures qu'il publia contre les tragédies d'*Aristomène*, *d'Epicharis*, Paris, 1753, in-12; de *Sémiramis*, Paris, 1748, in-8°, etc. mais on voit peu de talent pour le théâtre dans sa comédie d'*Alzare*, ou *le Préjugé détruit*. Ses *Héroïdes* inspirent plus d'ennui que d'attendrissement. Son *Essai historique et philosophique sur les principaux ridicules des différentes nations*, Pekin et Paris, 1766, in-12, à la suite duquel l'auteur les a placées, est écrit avec assez d'agrément, quoique le sujet n'y soit qu'effleuré. Sa traduction du *Poëme des Jardins du P. Rapin*, in-12, 1772, est plutôt une imitation qu'une version bien exacte. Son éloge de Voltaire est foible, mais purement écrit. On a encore de cet écrivain, *L'ami de la vérité*, ou *Lettres impartiales semées d'anecdotes sur les pièces de théâtre de Voltaire*, Amsterdam, 1767, in-12.

* GAZZOLI (Benozzo), peintre italien, né à Florence en 1400, mort en 1478, a peint avec succès le paysage et le portrait, et des sujets tirés de l'histoire sacrée.

GÉANS (les) [Mythol.] étoient enfans de la Terre qui les produisit pour déclarer la guerre aux dieux du Ciel, et détrôner Jupiter. On les confond souvent avec les Titans qui entreprirent d'escalader le Ciel. Macrobe dit que les Géans étoient une nation d'hommes impies, qui nioient qu'il y eût des Dieux ; ce qui a fait dire qu'ils avoient voulu les chasser du Ciel.

GEBELIN. *Voyez* COURT, n° III.

GÉBER (Jean), Grec suivant les uns, Espagnol suivant les autres, étoit médecin et astronome. On a de lui plusieurs ouvrages dans lesquels on trouve beaucoup d'expériences chimiques, même de celles que l'on donne aujourd'hui pour nouvelles. Le célèbre Boerhaave en parle avec estime dans ses Institutions chimiques. On croit qu'il vivoit vers le 9ᵉ siècle. L'abbé Lenglet du Fresnoy a recueilli tout ce qu'on pouvoit dire sur la personne et les ouvrages de ce chimiste, dans le premier volume de son Histoire de la philosophie hermétique. Ceux qui prétendent que Géber a travaillé, le premier, à la recherche d'un *Remède universel*, se fondent sur certaines expressions qu'on trouve dans ses écrits : elles sont plus que suffisantes pour faire croire au lecteur ignorant qu'il en a eu connoissance. Telle est celle-ci : « L'or ainsi préparé guérit la lèpre et toutes sortes de maladies. » Mais il faut observer que, dans son langage, les métaux les plus bas sont *les lépreux*, et l'or, *ceux qui se portent bien*. Quand donc il dit : « Je voudrois guérir six lépreux », il n'entend autre chose, sinon qu'il voudroit les convertir en or capable de soutenir l'épreuve de l'antimoine. Les *Traités* de Géber furent imprimés d'abord en 1473, in-4°, puis à Dantzick, 1642, in-8°. Sa *Géomance*, en italien, est de Venise, 1552, in-8°, figures. Ses ouvrages contiennent plusieurs choses utiles et curieuses sur la nature, la purification, la fusion et la malléabilité des métaux, avec plusieurs Histoires excellentes des *Sels et des Eaux fortes*.

* GEBHARD (Jean), né à Schwartzhoven dans le Haut-Palatinat en 1592, cultiva avec succès la littérature ancienne, dans laquelle il eut pour maître au collége de la Sapience, à Heidelberg, le célèbre Jean Gruter. En 1615 il publia dans cette ville *Crepundiorum, sive curarum juvenilium lib. III.* L'année suivante il donna des *Observations* sur Catulle, Tibulle et Properce. En 1622 il perdit dans le sac de la ville de Heidelberg sa bibliothèque et ses manuscrits, et parmi ces derniers, un travail considérable sur Tite-Live. Il a déploré ce malheur dans un petit ouvrage intitulé *Exilium, sive carminum in exilio scriptorum lib. II.* Il mena pendant plusieurs années une vie errante. Enfin, le sort se lassa de le persécuter. En 1628, l'académie de Groningue lui offrit la chaire d'histoire et de langue grecque, vacante par la mort d'Ubbo Emmius. Il la remplit avec honneur jusqu'à son trépas prématuré, en 1632. On a de lui, outre les ouvrages déjà indiqués, *Lectiones antiquæ*, et *Spicilegium in Cornelium Nepotem*.

† GÉBLER (N. baron de), conseiller privé de l'empereur, vice-chancelier pour la Bohême et l'Autriche, commandeur de l'ordre de Saint-Etienne, mort à Vienne le 9 octobre 1786, à 62 ans, s'étoit d'abord annoncé en Allemagne par plusieurs ouvrages politiques et dramatiques estimés. Son mérite le fit connoître à la cour de Vienne, qui commença d'employer ses talens en 1754, et qui l'éleva de grade en grade dans l'administration. Le baron de Gébler, né dans la religion protestante, l'avoit quittée pour se faire catholique.

GED (Williams), orfévre et imprimeur à Edimbourg, un des premiers qui employèrent l'art du stéréotypage, publia depuis 1725 jusqu'en 1739 plusieurs ouvrages avec des planches moulées d'une

seule pièce. Son *Salluste*, in-12, de cent cinquante pages, porte sur le titre : *Excussus non typis mobilibus, ut vulgò fieri solet, sed tabellis seu laminis fusis.*

GÉDALLIAH, fameux rabbin, mort en 1448, a fait une chaîne de *Tradition depuis Adam jusqu'à l'an* 761 *de J. C.*, en deux parties, et une troisième où il traite de la *Création du monde*, Venise, 1587, in-4°. On a encore de lui d'autres écrit . .

* I. GEDDES (Michel), théologien anglais, célèbre au 17e siècle, mort vers 1714, pendant plusieurs années chapelain du comptoir de Lisbonne, où il fut, en 1686, arrêté par ordre de l'inquisition, interdit, suspendu de toutes fonctions de son ministère. Alors il retourna en Angleterre, et fut reçu docteur en droit par l'université d'Oxford, puis chancelier de Salisbury. Il a écrit, I. L'*Histoire de l'Eglise du Malabar.* II. L'*Histoire de l'Eglise d'Ethiopie.* III. Différens *Traités* contre le paganisme, 3 vol. in-8°.

* II. GEDDES (Jacques), écrivain écossais de beaucoup d'esprit, né en 1710, au comté de Tweddale, mort entre 30 et 40 ans, il fit ses études à Edimbourg, étudia ensuite les lois, et se fit recevoir avocat l'année même où il mourut. En 1748 on publia de lui un ouvrage posthume, intitulé *Essai sur la composition et la manière des anciens, et particulièrement de Platon*, in-8°.

* III. GEDDES (Alexandre), prêtre écossais catholique, né en 1737, dans le Ruthven, au comté de Bamff, mort en 1802, élève d'une petite école, puis du collége des Ecossais à Paris, retourna en Ecosse en 1764, et desservit une congrégation au comté d'Angus ; puis, l'année suivante, il fut chapelain du comte de Traquair. En 1769 il se chargea d'une autre chapelle dans le comté de Bamff, se maria, et quitta son bénéfice. Alors il se fit recevoir docteur en droit dans l'université d'Aberdeen. A peu près dans le même temps, Geddes alla à Londres, où il desservit la chapelle de l'ambassadeur de l'Empire. Mais ensuite il quitta totalement les fonctions ecclésiastiques, et s'appliqua uniquement à une traduction de la Bible en anglais. En 1786 il annonça par un *prospectus* cet ouvrage, dont il publia l'année suivante l'*Appendice* dans une lettre à l'évêque Loth. La même année il écrivit une réponse au docteur Priestley sur la divinité de J. C. ; et en 1790 il publia ses nouvelles propositions pour sa traduction de la Bible, qui furent suivies de sa réponse générale à toutes les questions et critiques sur son prospectus. Il fut libéralement secondé par le lord Pétré, et son premier volume, imprimé en 1792, comprenoit le *Pentateuque* et le *livre de Josué.* Mais le traducteur s'étoit permis des libertés étonnantes, et avoit traité ce sujet avec tant d'indécence, que les vrais amis de la religion en furent indignés. Ceux même de sa communion désavouèrent cet ouvrage, et quelques évêques catholiques le suspendirent des fonctions ecclésiastiques. Il répondit par des pamphlets pleins d'aigreur et de grossièretés, et n'en fit pas moins paroître son second volume en 1797 ; puis, en 1800, il donna ses remarques critiques en réponse à tout ce qui avoit paru contre sa version, et presqu'en même temps son *Apologie* des catholiques romains de la Grande-Bretagne. Le docteur Geddes étoit savant, mais vain et irascible.

GÉDÉON, fils de Joas, de la tribu de Manassès, et cinquième juge

d'Israël vers l'an 1245 avant Jésus-Christ, fut choisi, suivant l'Ecriture, par l'ange du Seigneur pour être le libérateur d'Israël. Gédéon, dont l'humilité étoit extrême, eut besoin de voir des miracles pour croire la vérité de cette mission. Ayant fait cuire un chevreau pour l'offrir, l'ange lui dit d'en mettre la chair et du pain sans levain dans une corbeille, et le jus dans un pot, de l'apporter sous un chêne, et de verser ce jus sur la chair, qu'il mit sur une pierre. L'ange toucha la pierre avec une baguette, et il en sortit aussitôt un feu qui consuma la chair et le pain. Gédéon, ayant ensuite étendu sur le soir la toison, la trouva le lendemain toute mouillée de la rosée, sans en voir sur la terre. Le surlendemain le contraire arriva, la terre étant mouillée, la toison ne le fut pas. Gédéon, commença sa mission par abattre de nuit l'autel de Baal. Les habitans de la ville, indignés, envoyèrent le demander à son père. Celui-ci répondit « que, si Baal étoit un Dieu, il se vengeroit bien lui-même, sans le secours des hommes. » Gédéon fit sonner ensuite la trompette, et vit autour de lui, en peu de temps, une armée de trente-deux mille hommes, qu'il réduisit à trois cents, ne les armant que d'un pot, d'une lampe cachée dans ce pot, et d'une corne de belier, ou d'une trompette. Il alla secrétement dans le camp ennemi, et y entendit des soldats s'entretenant sur le songe d'un d'entr'eux. Ce songe présageoit leur défaite. Assuré de la victoire, Gédéon s'avança pendant la nuit, à la tête des trois cents hommes, avec ordre de casser tous ensemble leurs pots. L'ordre ayant été exécuté à propos, les ennemis crurent avoir une grande armée à combattre. Ils tournèrent leurs armes les uns contre les autres; et ceux qui échappèrent à cette boucherie furent mis en pièces par les vainqueurs. Gédéon les poursuivit, et tua de sa propre main Zébée et Salmana. Les Israélites voulurent lui donner la couronne, comme à leur libérateur; mais il la refusa. Il gouverna sagement Israël, sans vouloir accepter le titre de roi, et mourut dans un âge avancé, l'an 1259 avant J. C., laissant soixante-dix enfans de plusieurs femmes, outre Abimelech qu'il eut d'une concubine, et qui tua tous les autres.

GEDICCUS (Simon), docteur en théologie, et ministre à Magdebourg, a répondu sérieusement au traité paradoxal, attribué à Acidalius, contre les femmes, dans lequel il prétendoit que les femmes n'appartiennent point à l'espèce humaine. La *Défense du sexe féminin* de Geddiccus a été imprimée pour la première fois en 1593, et se trouve avec l'ouvrage de son antagoniste à La Haye, 1644, in-12.

† GEDOYN (Nicolas), né à Orléans d'une famille noble en 1661, jésuite pendant dix ans, rentra dans le monde: il y plut beaucoup. On a prétendu que la célèbre Ninon de Lenclos l'aima éperdument, et qu'à 80 ans elle lui accorda ses faveurs; c'est un conte ridicule. Les amis qu'il acquit dans sa société s'intéressèrent à son sort et le rendirent assez brillant. Il obtint un canonicat de la Sainte-Chapelle en 1701, fut reçu à l'académie des belles-lettres en 1711, à l'académie française en 1719, et nommé à l'abbaye de Notre-Dame de Beaugency en 1732. Il mourut au château de Font-Pertuis, près de son abbaye, le 10 août 1744. C'étoit un homme d'un vrai mérite, de l'humeur la plus complaisante et la plus douce, quoique vif dans la dispute, d'une probité très exacte, et de la candeur la plus aimable. Il avoit une telle

passion pour les bons auteurs de l'antiquité, qu'il auroit voulu qu'on eût pardonné à leur religion, en faveur des beautés de leurs ouvrages et de leur mythologie qu'il ne considéroit que par son beau côté. Il pensoit que l'esprit de toutes les nations étoit rétréci, et que la grande poésie et la grande éloquence avoient disparu du monde avec les fables des Grecs. Ses principaux ouvrages sont, I. Une *Traduction de Quintilien*, 1752, in-4°, et en 4 vol. in-12. Ce n'est qu'une version, mais l'auteur en a fait un original par l'excellente *Préface* dont il l'a ornée, et sur-tout par la netteté, la pureté et l'élégance du style. L'abbé Gédoyn a traduit Quintilien, non en affectant une exactitude scrupuleuse et littérale à la manière d'un esclave; mais en possédant son sujet, et en le traitant avec l'assurance d'un maître qui se donne quelquefois trop de liberté. II. Une *Traduction de Pausanias*, en 2 vol. in-4°, enrichie de quelques bonnes notes. III. *Œuvres diverses*, Paris, 1745, in-12, publiées par l'abbé d'Olivet, qui a ajouté en tête de cette édition un très-bon Mémoire sur la vie de Gédoyn, composé par Bachaumont. C'est un recueil de petites dissertations sur des matières de morale et de littérature, en général très-utiles, et écrites élégamment. Les principales sont, I. *Discours concernant les plaisirs de la table chez les Grecs.* II. *Dissertation sur l'urbanité romaine.* III. *Eclaircissemens sur quelques difficultés générales qui se trouvent dans les auteurs grecs.* IV. *Recherches sur les courses de chevaux et les courses des chars qui étoient en usage dans les jeux olympiques.* V. *L'Histoire de Dédale*, VI. *L'Histoire de Phidias.* VII. *Entretien sur Horace.* VIII. *Vie d'Epaminondas.* IX. *Extraits de Photius.* X. *Si les anciens ont été plus savans que les modernes, et comment on peut apprécier le mérite des uns et des autres.*

* GEER (Charles de), célèbre naturaliste d'une famille noble de Suède, né en 1720, mort en 1778, élève d'Utrecht où il fit ses humanités, et d'Upsal où il étudia sous Linnée. Geer avoit un intérêt dans les mines et usines de Dannemora, dont il améliora beaucoup les travaux par des machines de son invention. Il imagina aussi des machines agricoles qui lui procurèrent une grande fortune dont il fit le plus noble usage; car il l'employa toujours à soulager les pauvres, à réparer les églises, et à établir des écoles. Il fut chambellan, maréchal de la cour, chevalier des ordres de Vasa et de l'Etoile du Nord, membre de l'académie de Stockholm, et correspondant de celle de Paris. Ses profondes connoissances dans l'histoire naturelle, et particulièrement dans la partie des insectes, l'ont fait surnommer le *Réaumur du Nord*. Cet infatigable observateur a décrit plus de quinze cents espèces, avec toute l'histoire de leurs métamorphoses et de leurs habitudes, dans un ouvrage intitulé : *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*, 7 tom. en 9 vol. in-4°, publiés successivement: le premier parut en 1752, et le dernier en 1778. Ce premier volume est devenu extrêmement rare; et on attribue sa disparition presque totale à l'humeur de l'auteur, qui, piqué de voir le peu de débit d'un ouvrage dont il attendoit plus de succès, jeta au feu, dit-on, ce qui lui restoit de l'édition, et c'étoit la plus grande partie. Ce dépit retarda sans doute la publication du deuxième volume. Cependant le zèle du baron pour l'histoire naturelle ne s'étoit pas ralenti. Il n'avoit pas discontinué le cours de ses observations, et l'ouvrage fut moins dédaigné. Dans la suite l'injuste indifférence du public fut bien

réparée, et cette précieuse production passe aujourd'hui pour une des plus parfaites dans ce genre. L'ouvrage très-complet est accompagné de figures bien gravées, dont le grand nombre et la variété donnent un nouveau prix aux descriptions. L'auteur donna gratuitement le dernier volume à ceux qui avoient acheté le premier.

GÉHAN-GUIR, roi des Indes, commença de régner en 1604, et mourut en 1628. Deux de ses fils, déjà avancés en âge, dont l'aîné se nommoit Kosrou et le cadet Kourom, ennuyés de la longueur du règne de leur père, firent tous leurs efforts pour monter sur le trône pendant sa vie. Kosrou leva une puissante armée; mais il fut vaincu et fait prisonnier avec les seigneurs qui avoient suivi son parti. Son père, ne voulant pas le faire mourir, se contenta de lui ôter la vue avec un fer chaud, et le garda près de lui dans l'intention de laisser le royaume à Bolaki, fils aîné de ce prince rebelle. Cependant Kourom, qui employoit tout son crédit pour se faire roi, attira dans son gouvernement de Décan son frère aîné Kosrou, comme dans un lieu où il vivroit avec plus de douceur, et trouva le moyen de s'en défaire secrétement. Après sa mort, il forma le dessein de détrôner son père. Géhan-Guir marcha au-devant de ce fils rebelle avec une armée fort nombreuse; mais il mourut en chemin après avoir recommandé son petit-fils Bolaki à Souf-Kan, généralissime de ses armées et son premier ministre d'état. Souf-Kan avoit donné sa fille à Kourom; il trahit les intérêts de Bolaki, légitime successeur de la couronne, et mit son gendre sur le trône.

* GEHEMA (Jean-Abraham), chevalier polonais, embrassa d'abord l'état militaire, qu'il quitta bientôt pour étudier la médecine. Après avoir exercé quelque temps sa profession dans le Holstein, il passa à Hambourg, puis à la cour de Gustrow, où il demeura depuis 1688 jusqu'en 1695, époque à laquelle il se rendit à la cour de Berlin, où il parvint à la place de médecin du roi de Prusse. Le roi de Pologne l'honora aussi de ce titre. Ce médecin a écrit plusieurs ouvrages en allemand *sur la cure de la goutte par le moxa; sur les devoirs des médecins d'armée, des médecins de cour, des apothicaires, des nourrices; sur l'excellence du thé*, et sur plusieurs autres matières : il a aussi donné quelques traités en latin, dont voici les titres : I. *Diatriba de febribus*, Hagæ Comitis, 1683, in-8°. Il n'est que le traducteur de cet ouvrage qui fut composé en hollandais par son maître Bontekoë, dont il a suivi aveuglément la doctrine. II. *Decas observationum medicarum*, Bremæ, 1686, in-8°. III. *De morbo vulgò dicto Plica Polonica, literulæ*, Hugæ Comitis, 1683, 1685, in-8°; Hamburgi, 1683, in-12. IV. *Observationes chirurgicæ*, Hamburgi, 1686, in-12; Francofurti, 1690, in-12. V. *Diætetica vera sanæ rationi et experientiæ certæ innixa*, Sedini, 1690, in-12.

* GEHLER (J. S. T.), physicien, mort à Leipsick le 16 octobre 1797, est auteur d'un *Vocabulaire de physique* estimé. Il a corrigé dans son lit de mort les dernières feuilles du *Supplément* de cet ouvrage.

GEIER (Martin), théologien luthérien, professeur en hébreu, ministre de Saint-Thomas, prédicateur, confesseur, et membre des conseils ecclésiastiques de l'électeur de Saxe, étoit né à Leipsick en 1614, et mourut en 1681, à 67 ans. On a de lui, I. D'excellens *Commentaires* en latin *sur l'Ecclésiaste*, les *Proverbes*, *Daniel* et les *Psaumes*. II. Un *Traité*

latin *sur le deuil des Hébreux*. III. Plusieurs autres ouvrages pleins d'érudition, recueillis à Amsterdam, 1695, en 3 vol. in-fol.

* GEILER (Jean), de Keysersberg, fils d'un notaire, né à Schaffouse en 1445, perdit son père à l'âge de trois ans, et fut adopté par son aïeul qui résidoit à Keyserberg, ce qui a pu faire croire mal à propos que Geiler élevé dans cette ville, dont il a conservé le nom, y étoit né. Après avoir fait ses études avec distinction à Fribourg en Brisgau et à Bâle, élevé au sacerdoce et renommé par son éloquence, il fut appelé à Wursbourg, comme prédicateur; bientôt après, Ausbourg, Bâle et Strasbourg se disputèrent l'avantage de le posséder; il donna la préférence à cette dernière ville, que pendant environ trente-trois ans il a éclairée par ses discours et édifiée par sa conduite; il y mourut le 10 mars 1510, à 64 ans. Il avoit obtenu qu'on donneroit la communion aux personnes condamnées à mort. Geiler étoit ami de Wimphelinge qui jeta des fleurs sur sa tombe, ainsi que Beatus Rhenanus et beaucoup d'autres hommes distingués. Il a peu écrit en latin; mais il a publié en allemand une multitude d'ouvrages de piété, et sur-tout des *Sermons*, surchargés de métaphores et d'allégories; on y trouve des trivialités et des facéties déplacées qu'Oberlin attribue à l'éditeur et non à Geiler. C'est d'ailleurs un tribut payé au mauvais goût du siècle. Mais ces sermons, qui attestent beaucoup d'érudition et qui contiennent des indications curieuses sur les usages de ce temps-là, offrent en même temps des beautés. On lui rend la justice que jamais il ne flatte, ni les richesses, ni la puissance, ni la dignité; il censure sans ménagement les vices, et sur-tout ceux du clergé; ses mœurs, au-dessus de tout reproche, lui en donnoient le droit. Oberlin a publié en 1786, à Strasbourg, une Notice étendue et curieuse sur Geiler.

† GEINOZ (François), membre de l'académie des belles-lettres, et aumônier de la compagnie générale des Suisses, né à Hull, petite ville dans le canton de Fribourg, et mort le 23 mai 1752, à Paris, à 56 ans, avoit de vastes connoissances. On a de lui, dans les Mémoires de l'académie des belles-lettres, des *Dissertations* qui roulent presque toutes sur Hérodote. Ce savant académicien préparoit une nouvelle édition de ce père de l'Histoire grecque corrigée sur les manuscrits de la bibliothèque du roi.

GELAIS (saint). *Voyez* SAINT-GELAIS (Octavien *et* Melin de).

† GELASE Ier, pape, Romain, successeur de Félix II, le 1er mars 492, fut occupé, comme son prédécesseur, des troubles de l'Eglise d'Orient, et ne put les terminer. Il refusa sa communion à Euphémius, patriarche de Constantinople, qui ne vouloit point condamner publiquement la mémoire d'Acace. Depuis il tâcha en vain de ramener Euphémius à son devoir; et il écrivit aux évêques de Dalmatie et de la Marche d'Ancône sur l'hérésie arienne qui s'y renouveloit. Il écrivit aussi à l'empereur Anastase, qui tourmentoit les orthodoxes et soutenoit les eutychiens. Gelase convoqua, en 494, à Rome, un concile de 70 évêques. On y fit un catalogue des Ecritures saintes, conforme à celui que l'Eglise catholique reçoit aujourd'hui, on nomme avec distinction dans les actes du concile, plusieurs Pères de l'Eglise, parmi lesquels on compte saint Cyprien, saint Athanase, saint Grégoire de Nazianze, saint Cyrille d'Alexandrie, saint Jean Chrysostôme, saint Ambroise, saint Augustin, saint Hilaire, saint Jérôme et saint Prosper.

Le pieux pontife mourut le 19 novembre 496, laissant entre autres écrits un *Traité* que nous avons, contre Eutychès et Nestorius. Il avoit aussi composé des *Hymnes*, des *Préfaces* et des *Oraisons* pour le saint sacrifice et pour l'administration des sacremens. On a attribué à Gelase un ancien *Sacramentaire* de l'Eglise romaine qui contient toutes les Messes de l'année, et les formules des sacremens. C'est lui qui a fixé les ordinations aux Quatre-Temps.

† II. GELASE II (Jean DE GAËTE, chancelier de l'Eglise romaine et cardinal, fut élu pape le 25 janvier 1118. Cencio, consul de Rome, marquis de Frangipani, dévoué à l'empereur Henri V, entre dans le conclave l'épée à la main, saisit le nouveau pontife à la gorge, et l'accable de coups. Cette férocité brutale mit Rome en combustion. Henri s'y rend dans le dessein de faire élire un autre pape, et fait donner la couronne pontificale à Bourdin, archevêque de Brague, qui prit le nom de Grégoire VIII. Gelase II, retiré à Capoue, excommunie dans un concile cet antipape et celui qui l'avoit fait élire. Il passa ensuite en France, assembla un concile à Vienne, et mourut à l'abbaye de Cluni, le 29 janvier 1119, après une année de pontificat. Ce pape est auteur de plusieurs *Vies* de saints et de martyrs.

* III. GELASE (l'ancien), évêque de Césarée en Palestine, neveu de saint Cyrille de Jérusalem, vivoit au 4e siècle. Il a traduit en grec deux livres de l'*Histoire ecclésiastique*. Théodoret nous a transmis une de ses *Homélies* dont on loue le style.

† IV. GELASE DE CYZIQUE, auteur grec du 5e siècle, a écrit l'*Histoire du concile de Nicée*, tenu en 325, imprimée en grec et en latin, Paris, 1599, in-4°: on la trouve aussi dans la Collection des conciles.

† GELDENHAUR (Gérard), historien et théologien de Nimègue, avoit étudié à Deventer sous le même Alexandre Hégius, qui dirigea les premières études d'Erasme. Il contracta une étroite amitié avec ce dernier pendant son séjour à Louvain. Son talent pour la poésie latine lui valut la couronne poétique qu'en 1517 il reçut des mains de l'empereur Maximilien Ier. Il s'étoit fait moine, mais cet état ne lui convenant pas, il quitta le cloître, et s'attacha à Charles d'Autriche, depuis empereur, et fut lecteur et historien de ce prince. N'ayant pas voulu le suivre en Espagne, il entra dans la maison de Philippe de Bourgogne, évêque d'Utrecht, fils naturel de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, et aussi grand-oncle de Charles V. Il écrivoit à Erasme de la part de ce prélat en qualité de son secrétaire. Il étoit aussi en commerce de lettres avec lui en son nom; mais la séparation de Geldenhaur de l'Eglise catholique romaine mit du froid dans leur amitié. Geldenhaur s'attacha même à désobliger son ancien ami de la manière la plus hostile. Erasme, par ménagement, déguisa le nom de Geldenhaur sous celui de *Vulturius Neocomus*. On doit à cet écrivain, I. Une *Histoire de Hollande*. II. Une *des Pays-Bas*. III. Une autre *des évêques d'Utrecht*, réunies dans un seul volume in-4°, Leyde, 1611. Il y a beaucoup de recherches, mais peu d'agrément dans les unes et les autres. On ne parlera point de quelques ouvrages de controverse; on sait ce que ces sortes d'écrits deviennent lorsque le feu de la division est éteint, des almanachs de l'autre année, pour nous servir de l'expression de La Bruyère.

GELDORP, peintre de Hollande, est placé ici pour faire connoître qu'il y a des plagiaires parmi les peintres comme parmi les écrivains. Comme

il manioit passablement bien les couleurs, et qu'il dessinoit avec peine, il avoit fait faire, par d'autres peintres, plusieurs têtes, plusieurs pieds et plusieurs mains sur du papier, dont il faisoit des *Poncis*, pour lui servir dans ses tableaux.

† I. GELÉE (Claude), dit *le Lorrain*, né en 1600, de parens fort pauvres, dans le diocèse de Toul en Lorraine, d'où lui vient son surnom, parut presque stupide dans son enfance. On l'envoya vainement à l'école; il n'y put rien apprendre. On le mit chez un pâtissier, et il ne profita pas davantage. Sa seule ressource fut de se mettre à la suite de quelques jeunes gens de sa profession qui alloient à Rome. Augustin Tassi, peintre célèbre, le trouva assez bon pour lui broyer ses couleurs, soigner son cheval et sa cuisine. Il le prit à son service, et lui donna quelques leçons de peinture. Gelée n'y put d'abord rien comprendre; mais les semences de l'art se développèrent peu à peu, et il devint le premier paysagiste de l'Europe. Aucun peintre n'a mis plus de fraîcheur dans ses teintes, n'a exprimé avec plus de vérité les différentes heures du jour, et n'a mieux entendu la perspective aérienne. Il n'avoit point de talent pour peindre les figures : celles qu'on voit dans ses paysages sont de Philippe Lauri ou de Courtois. Ses dessins sont admirables pour le clair-obscur; on y trouve la couleur et l'effet des tableaux. Gelée a gravé plusieurs morceaux à l'eau-forte avec beaucoup d'art. Ce peintre mourut à Rome (en 1678, suivant les uns, et en 1682, selon les autres.)

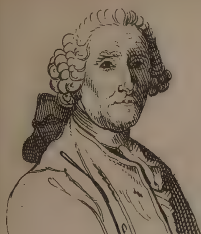
II. GELÉE (Théophile), médecin de Dieppe, mort vers 1650, excella dans la théorie et dans la pratique de son art. Il est auteur d'un très-bon *Abrégé d'Anatomie*, réimprimé avec des augmentations, 1656, in-8°, à Paris; et d'une *Traduction* des Œuvres d'André du Laurens, imprimée à Rouen en 1661, in-fol., avec fig.

* GELENIUS (Sigismond), ami intime d'Erasme, né à Prague en 1498, mort à Bâle en 1555, a donné quelques bonnes *Traductions* en grec d'auteurs latins. Erasme l'avoit recommandé à Frobenius, imprimeur, et il corrigeoit ses épreuves.

GELIMER, *Voyez* GILIMER.

GELIOT (Louvan), auteur du 17e siècle, connu par un ouvrage sur l'art héraldique, intitulé *La vraie et parfaite science des armoiries*. Pierre Paillot l'augmenta, et le fit imprimer à Dijon, in-fol. 1660. On en trouve avec des frontispices de 1661 et de 1664 et la rubrique de Paris, quoiqu'il n'y ait eu qu'une impression en 1660. Les curieux le recherchent encore.

GELLERT (Christian FURCHTEGOTT), professeur de philosophie à Leipsick, né à Haymelen, bourg entre Freyberg et Chemnitz, en 1715, mort le 13 décembre 1769, étoit un homme plein de douceur et de bonté, qui eut un grand nombre de disciples, et qui sut leur faire aimer la vertu. Il étoit respecté même du peuple. On vit arriver un jour à Leipsick, au commencement d'un hiver rude, un paysan saxon conduisant un chariot de bois de chauffage. Il s'arrêta devant la porte de Gellert, et parlant à lui-même, il lui demanda « s'il n'étoit pas ce monsieur qui faisoit de si belles fables. » Sur la réponse du fabuliste, le paysan, plein de joie, et faisant beaucoup d'excuses de la liberté qu'il prenoit, le pria d'accepter sa voiture de bois comme une foible marque de sa reconnoissance pour le plaisir que lui avoient fait



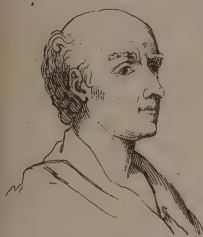
Gellert.



Geoffrin.



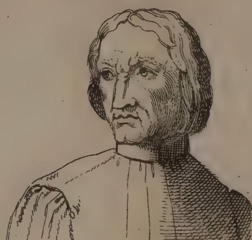
Geoffroy I.
(Etienne François.)



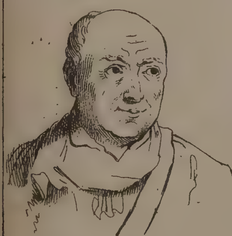
Gerbier.
(Pierre Jean)



Germanicus.
(César.)



Gerson ou Charlier.



Gessner.
(Salomon.)



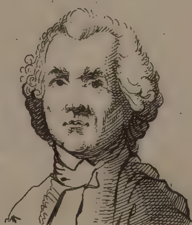
Gibbon.
(Edouard.)



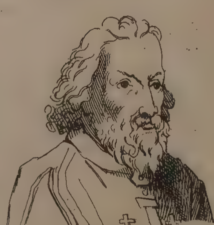
Giorgion.
(Barbarelli)



Girardon.
(François)



Gluck.



Godefroy.
(de Bouillon)

P. Bellefonds del.t et sc.

ses Fables. Le roi de Prusse l'a peint ainsi dans une lettre particulière: « Ce petit bourru de Gellert est réellement un homme aimable. C'est un hibou que l'on ne sauroit arracher de son réduit ; mais le tenez-vous une fois, c'est le philosophe le plus doux et le plus gai ; un esprit fin, toujours nouveau, toujours ne ressemblant qu'à lui-même. Pour le cœur, il est d'une bonté attendrissante. La candeur et la vérité s'échappent de ses lèvres, et son front peint la droiture et l'humanité. Avec tout cela, on est embarrassé de lui, du moment que l'on est quatre personnes ensemble. Ce babil l'étourdit, la timidité le saisit, la mélancolie le gagne ; il s'oublie, et on n'en tire pas un mot. » Gellert est moins connu en France comme professeur de philosophie que comme fabuliste et littérateur. Les Allemands le placent au rang de leurs meilleurs poëtes. L'église de St.-Jean à Leipsick offre un monument élevé à la mémoire de Gellert, mais peu digne de lui. Cependant le bas-relief de bronze, modelé sur la figure de cet écrivain, quinze jours avant sa mort, rend avec une vérité frappante les traits de ce respectable vieillard. Wendler, libraire, que l'impression des ouvrages de Gellert avoit enrichi, lui avoit érigé dans son jardin un monument de meilleur goût. Nous avons de lui, I. Des *Fables* et des *Contes*, traduits en plusieurs langues. (*Voyez* Boulanger, n° IV.) On lui reproche d'être quelquefois monotone et diffus ; mais la délicatesse de ses pensées, la pureté de son style, et les sentimens d'humanité qu'il respire, lui ont fait pardonner ses défauts. II. Un *Recueil d'Hymnes* et *Odes sacrées*, Berlin, 1789, in-8°, traduit par Elizabeth-Christine de Brunswick, veuve de Frédéric II. III. *La Dévote*, comédie, qu'il fit jouer avec succès. Ses *Fables* et ses *Lettres*, traduites en français, ont paru en 1775, 5 vol. in-8°, avec sa Vie. IV. *Leçons de morale*, 2 vol. in-8°. *Voyez* Toussaint.

† GELLI *ou* Gallo (Jean-Baptiste), tailleur et poëte florentin, né en 1499, un des plus grands ornemens de l'académie *de gli umidi* de Florence, en fut même regardé comme le restaurateur, par la réputation que ses ouvrages donnèrent à cette compagnie. Les principaux sont, I. Des *Dialogues* faits sur le modèle de ceux de Lucien, mais moins piquans et moins agréables, quoiqu'ils offrent dans plusieurs endroits de la philosophie, tempérée par l'enjouement. Il auroit été à souhaiter que l'auteur eût produit la volupté sous une gaze moins transparente. Leur titre est *Caprici del Bottajo*, Florence, 1548 et 1551, in-8° ; ils ont été traduits en français, sous le titre de Discours fantastiques de Justin Tonnelier, par Claude de Kerquifineu, Parisien, Lyon, 1575, in-16. II. *La Circée*, Florence, 1549 et 1550, in-8° ; elle a été aussi traduite en français par le sieur Duparc, Lyon, 1569, in-16. III. Une bonne *Version italienne* du Traité latin des couleurs, de Porzio, Florence, 1551, in-8°. IV. Deux *Comédies*, l'une intitulée *La Sporta*, Florence, 1550, in-8°, qui mérita d'être attribuée à Machiavel ; et l'autre l'*Errore*. On a encore de cet écrivain, qui traduisit aussi quelques pièces du théâtre des Grecs, *Letture VII, sopra lo Inferno di Dante*, Florence, 1554, 1561, 7 parties in-8° ; *Tutte le lezioni fatte da lui nell' academia fiorentia*, Florence, 1551, in-8°. Gelli mourut le 24 juillet 1563. Toute la semaine, occupé dans sa boutique, il ne donnoit à son cabinet que le loisir des fêtes et des dimanches. Il le dit lui-même dans une *Lettre* à Melchiori, où il

rejette modestement les titres qu'on accordoit à ses talens, comme peu convenables à leur médiocrité.

* GELLIBRAND (Henri), mathématicien anglais, né à Londres en 1597, mort en 1636, élève du collége de la Trinité à Oxford, où il fut reçu maître-ès-arts, eut pendant quelque temps une cure au comté de Kent; mais son goût pour les mathématiques l'éloigna des fonctions ecclésiastiques, et il retourna à Oxford Depuis il fut professeur d'astronomie au collége de Gresham à Londres. Il a complété et publié la *Trigonométrie* britannique de Brigg, qui étoit son ami. Gellibrand est encore auteur de plusieurs ouvrages, I. Un *Traité des Longitudes*, annexé au Voyage du capitaine James, pour la découverte d'un passage au nord. II. Un *Discours sur les variations de l'aiguille aimantée.* III. *Institutions de trigonométrie, expliquant la doctrine des triangles plans et sphériques*, in-8°. IV. *Epitome de navigation.*

I. GELLIUS (Aulus). *Voy.* AULU-GELLE.

II. GELLIUS, ami de Marc-Antoine le triumvir, étant allé en Judée, fut charmé de la beauté extraordinaire de Marianne, femme d'Hérode, et d'Aristobule, son fils. De retour auprès d'Antoine, il lui exagéra leur beauté, et n'oublia rien pour tâcher de lui donner de l'amour pour Marianne. Mais le triumvir jugea qu'il ne se feroit pas honneur d'obliger un roi, son ami, de lui envoyer sa femme, et craignit d'un autre côté de donner de la jalousie à Cléopâtre. Il se contenta donc de demander Aristobule, qu'Hérode refusa sous un honnête prétexte.

GELMI (Jean-Antoine), poëte de Vérone, florissoit dans le 16ᵉ siècle. Il a publié des *Sonnets* italiens et d'autres *Poésies*, où l'on remarque un goût fin et délicat. On dit qu'il faisoit ses pièces sur-le-champ.

† GELON, fils d'Hipparque, roi de Géla, voyant les Syracusains se livrer à des dissensions, tandis qu'ils auroient dû réunir leurs efforts contre les Carthaginois leurs ennemis, s'empara de l'autorité à Syracuse, après avoir abandonné à son frère Hiéron Géla, ville de Sicile, sa patrie. Il remporta une victoire considérable près d'Himère, sur les Carthaginois, commandés par Amilcar. La fortune, au lieu de l'enorgueillir, le rendit plus affable. Il alla sans armes dans l'assemblée des Syracusains, justifia sa conduite, se démit du pouvoir, et fut élu roi par la reconnoissance publique. Il mourut après sept ans de règne, l'an 478 avant J. C. On lui éleva un superbe monument, environné de neuf tours d'une hauteur prodigieuse, et on lui décerna les honneurs qu'on rendoit aux demi-dieux.

* GÉMELLI-CARRERI (François), avocat napolitain. Après avoir fait, en 1683, un voyage en Europe, dont il publia le premier tome seulement dix ans après, il entreprit de faire le tour du monde, qu'il acheva heureusement en 1698. Il en fit imprimer la *Relation* en 1700, qui fut ensuite réimprimée plusieurs fois et traduite en français. En 1704 elle le fut en anglais, et insérée dans le quatrième volume d'un Recueil de voyages imprimé en Angleterre. Elle a aussi été insérée dans le Recueil des voyages traduit et continué par l'abbé Prévôt. Toutes ces éditions et traductions sont la preuve du succès qu'ont eu les voyages de Gémelli. Il est certain cependant qu'ils fourmillent d'er-

reurs et de contes fabuleux. Ce qu'il écrit sur les villes d'Italie suffit pour ôter toute croyance à ce qu'il dit des pays inconnus. Néanmoins ses *Voyages* peuvent être utiles à un connoisseur sage et éclairé ; et ne serviroient-ils qu'à donner d'utiles avis à ceux qui se disposent à en entreprendre de semblables, leur degré d'utilité seroit suffisamment prouvé.

* I. GÉMINIANI (Hyacinthe), né à Pistoie en 1611, devint peintre à l'école du Poussin et de Pierre de Cortone, et grava à l'eau-forte des *Badinages et jeux d'enfans* de son invention, en douze pièces. Il grava aussi quelques sujets appartenant à la guerre pour l'ouvrage de Famiano Strada, intitulé *De bello Belgico*, imprimé à Rome en 1647, où il mourut en 1681.

† II. GÉMINIANI (François), un des premiers violons de son temps, né à Lucques en 1680, mort en 1762, a donné douze *Sonates*, et une excellente *Méthode de violon*.

† GÉMISTE (George), surnommé *Pletho*, philosophe platonicien. Après la prise de Constantinople, sa patrie, par les Turcs, il vint à la cour de Florence, alors l'asile des lettres, où il mourut âgé de près de cent ans, laissant plusieurs ouvrages : I. *Commentaire sur les oracles magiques de Zoroastre*, Paris, 1599, in-8°, grec et latin : livre d'une érudition profonde, mais quelquefois frivole. II. Plusieurs *Traités historiques*, qui décèlent une vaste connoissance de l'histoire grecque : telle est une *Histoire de ce qui a suivi la bataille de Mantinée*, avec des éclaircissemens sur Thucydide, Venise, 1503, in-fol., réimprimée à Leipsick, 1770, in-8°. III. Un *Traité de la différence de Platon et d'Aristote*, Paris, 1541, in-8° : il penche beaucoup pour le premier.

† I. GEMMA (Reinier), dit *le Frison*, parce qu'il étoit de Dockum dans la Frise, professa la médecine avec succès à Louvain, et mourut dans cette ville en 1555, à 48 ans. On a de lui plusieurs ouvrages de mathématiques, entre autres, I. Une *Mappemonde*, bonne pour son temps, qu'il dédia à l'empereur Charles-Quint. Elle parut sous ce titre : *Charta, sive mappa mundi, id est totius orbis descriptio*, Lovanii, 1540. II. *Methodus arithmeticæ practicæ*. Antverpiæ, 1540, in-8°; Parisiis, 1563, 1572, avec les notes de Jacques Pelletier ; Coloniæ, 1565, 1592, in-8°; Wittebergæ, 1611, in-8°, avec les annotations de Jean-Paul Resenius. III. *De usu annuli astronomici*, Anvers, 1548, in-8°. IV. *De usu radii astronomici, seu regulæ Hipparchi*, Antverpiæ. V. *De astrolabio catholico et usu ejusdem*, ibid., 1556, in-8°. VI. *De locorum describendorum ratione, deque distantiis eorum inveniendis*. Il passoit pour un des plus habiles astronomes de son temps.

* II. GEMMA (Cornelius), fils du précédent, né à Louvain en 1535, et reçu docteur en médecine en 1570, enseigna cette science avec succès, et fut aussi célèbre astronome que son père. Il mourut en 1579. Nous avons de lui, I. *De arte cydognomicâ*, Anvers, 1569, 3 vol. in-4°. II. *Cosmocritice, seu de naturæ divinis characterismis*, Anvers, 1575, in-8°. C'est une peinture des merveilles de la nature. III. *De prodigiosâ cometæ specie ac naturâ anni* 1577. Les ouvrages de Gemma se font lire avec plaisir et avec fruit. On y trouve quelques légères erreurs de physique alors universellement reçues. Sa latinité est en général

très-pure, et son style élégant et harmonieux.

* III. GEMMA (Jean-Baptiste), né à Venise, vivoit vers la fin du 16e siècle. Il fut le médecin de Sigismond III, roi de Pologne et de Suède. On a de lui un ouvrage intitulé *De verâ ratione curandi bubonis atque carbunculi pestilentis, deque eorumdem præcautione, commentarius*, Græcii Styriæ, 1584, in-4°; Dantisci, 1599, in-4°; Venetiis, 1602, in-4°. On trouve dans cet ouvrage l'histoire de différentes épidémies pestilentielles, un détail assez étendu sur les effets de la contagion, et une série de raisonnemens qui tendent à prouver que l'air est le véhicule de la peste.

* GEMUSÆUS (Jérôme), médecin de Mulhausen, enseigna son art à Turin et à Bâle avec beaucoup de réputation. On n'a de lui qu'un seul ouvrage, imprimé après sa mort, intitulé *In libros Pauli Æginetæ omnes annotationes*, Basileæ, 1545, in-fol., avec quelques autres écrits. Ce médecin mourut le 29 juin 1544, à l'âge de 39 ans.

GENCA. *Voyez* GENGA.

† I. GENDRE (Louis le), né en 1659 à Rouen, d'une famille obscure, s'attacha à François de Harlay, alors archevèque de cette ville, et qui le fut ensuite de Paris. Ce prélat lui donna un canonicat de Notre-Dame en 1690. L'abbé Le Gendre lui dut plusieurs autres bienfaits, et n'en perdit point le souvenir. Il mourut à Paris le 1er février 1733. Il avoit, depuis 1724, l'abbaye de Claire-Fontaine, au diocèse de Chartres. Son testament étoit rempli de fondations singulières; comme elles excitèrent quelques contestations, l'autorité civile les appliqua à l'université de Paris, pour une distribution solennelle de prix, auxquels peuvent concourir les écoliers de troisième, de seconde et rhétorique des colléges de l'université. La première distribution en a été faite en 1747. On est redevable à l'abbé Le Gendre de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont, I. *Histoire de France jusqu'à la mort de Louis XIII*, à Paris, 1718, en 3 vol. in-folio et en 8 vol. in-12. Cet abrégé, écrit d'un style simple et un peu lâche, est un des plus exacts de notre histoire. Les premiers volumes parurent en 1700, et ne furent pas beaucoup recherchés. Ce fut moins la faute de l'auteur que celle du sujet. Quand on auroit la plume et la liberté du président de Thou, il seroit difficile de rendre les premiers siècles de notre monarchie intéressans, ainsi que le remarque un écrivain célèbre. Les derniers volumes de celle de l'abbé Le Gendre furent mieux accueillis. On y trouve des choses curieuses, des traités utiles pour la connoissance des droits de l'Eglise et de l'état, et sur-tout des traits hardis et singuliers. II. *Les Mœurs et les coutumes des Français dans les différens temps de la monarchie*, Paris, 1753, vol. in-12 qui peut servir d'introduction à l'Histoire de France. III. *Eloge de François de Harlay*, Paris, 1695, in-8° : le style en fut plus goûté que le sujet. C'est la reconnoissance qui mit la plume à la main de l'auteur; mais ce sentiment si juste et si digne des belles ames n'empêche pas, que l'historien, en louant son héros, n'avoue ses défauts; et Le Gendre l'a fait quelquefois. IV. *Essai du règne de Louis-le-Grand*, in-4° et in-12: panégyrique en forme d'histoire, dont il se fit quatre éditions en dix-huit mois, mais dont il n'y en aura probablement pas de nouvelle, parce

que le public n'aime pas les ouvrages où la flatterie se montre à découvert. V. *Vie du cardinal d'Amboise*, avec un *Parallèle des cardinaux qui ont gouverné les états*, in-4°, Paris, 1724; et Rouen, 2 vol. in-12 : instructive, mais peu recherchée, peut-être à cause du style un peu traînant et uniforme. VI. *Vie de Pierre du Bosc*, 1716, in-8°.

† II. GENDRE (Gilbert-Charles le), marquis de Saint-Aubin, mort à Paris, sa patrie, le 8 mai 1746, à 59 ans, remplit avec honneur la charge de conseiller au parlement de Paris, et ensuite celle de maître des requêtes. Il est connu dans la république des lettres par deux ouvrages estimables : I. *Traité de l'opinion*, Paris, 1733, réimprimé en 1737, en 6 vol. in-12. C'est un tissu d'exemples historiques sur l'empire de l'opinion dans les différentes sciences. L'auteur les accompagne de quelques réflexions pour éclaircir les faits, ou pour dissiper les erreurs; mais on sent qu'il avoit plus d'érudition que de génie. Quoiqu'il ait fallu puiser dans bien des sources différentes, le style en est assez égal, et il ne manque ni de noblesse ni d'élégance. II. *Antiquités de la maison de France*, in-4°, Paris, 1739. Le Gendre forme un nouveau système sur les commencemens de la maison de France; mais, quelque sagacité et quelque savoir qu'il fasse paroître, son opinion n'est pas plus capable de fixer les esprits sur cette matière, que celles des écrivains qui l'on précédé et qui le suivront. Le Gendre a, dit-on, laissé d'autres ouvrages en manuscrit.

III. GENDRE (Nicolas le), sculpteur, natif d'Etampes, mort à Paris en 1670, à 52 ans, a laissé de beaux morceaux de sculpture. Il fut l'illustre disciple d'un maître très-médiocre. On remarque dans ses ouvrages une sagesse et un repos admirables : on peut voir ceux qui embellissent l'église de Saint-Nicolas-du-Chardonnet à Paris.

IV. GENDRE. *Voyez* LEGENDRE.

† GENDRON (Claude DESHAIS), médecin ordinaire de Monsieur, frère de Louis XIV, et du duc d'Orléans, son fils, issu d'une bonne famille de Beauce, excella sur-tout dans l'art de guérir les cancers et les maladies des yeux. Parvenu à un âge assez avancé, il alla finir ses jours à Auteuil, dans la maison qui avoit appartenu à Boileau, son ami. Il mourut le 3 septembre 1750, à 87 ans. On a de Gendron un excellent *Traité des maladies des yeux*, réimprimé à Paris, 1770, 2 vol. in-12. On assure aussi qu'il laissa plusieurs manuscrits; un, entre autres, intitulé *Recherches sur l'origine, le développement et la reproduction de tous les êtres vivans*.

† GÉNEBRARD (Gilbert) né vers 1537 à Riom en Auvergne, prit l'habit de bénédictin de Cluni, et vint étudier à Paris, où il fit des progrès dans les sciences et dans les langues. Reçu docteur de la maison de Navarre, il devint professeur en langue hébraïque au collége royal, et Pierre Danès, évêque de Lavaur, se démit de son évêché en sa faveur. Génébrard n'ayant pu obtenir l'expédition de ses bulles, parce que le frère du président Pibrac les demandoit en même temps, fut si piqué contre la cour, qu'il embrassa le parti de la Ligue. Le duc de Mayenne, chef de cette confédération, le fit nommer à l'archevêché d'Aix. Il y fut la trompette de la révolte. La ville s'étant soumise à Henri IV, malgré ses sermons sédi-

tieux, et les esprits cessant d'être favorables à son parti, il se rendit à Avignon, d'où il décocha des écrits pleins de hardiesse. Tel fut un *Traité* latin, pour soutenir les élections des évêques par le clergé et par le peuple contre la nomination du roi, Paris, 1589, in-8°. Le parlement d'Aix le fit brûler par la main du bourreau, bannit l'auteur du royaume, avec défense d'y revenir, sous peine de la vie. On lui permit pourtant d'aller finir ses jours à son prieuré de Sémur en Bourgogne. Il y mourut le 16 février 1597. Génébrard étoit certainement un des hommes les plus savans de son siècle, mais non pas un des plus judicieux Ceux de ses écrits que n'infectent point le poison de la Ligue sont, I. Une *Chronologie sacrée*, in-8°; ouvrage qui a été de quelque utilité. II. Un *Commentaire sur les Psaumes*, Paris, 1582, in-8°, assez bon, mais écrit d'un style dur et chargé d'épithètes. Il y défend la version des *Septante*, contre les partisans du texte hébreu. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Paris, 1588, in-folio. III. Trois *Livres de la Trinité*, in-8°. IV. Une mauvaise *Traduction de Josèphe*, en français, en 2 vol. in-8°. V. La *Traduction* de différens rabbins, in-folio. (*Voyez* ÉLIE, n° III.) VI. Une *Edition des œuvres d'Origène*, entièrement effacée par celle des bénédictins. VII. Quelques *Ecrits polémiques*. Les injures étoient ses raisons. Il peignoit avec des couleurs noires tous ceux qui ne pensoient pas comme lui. Si ses ouvrages lui acquirent quelque gloire, elle fut obscurcie par l'emportement qu'il fit éclater contre les princes et les auteurs. Cet emportement est bien marqué dans son livre intitulé *Excommunication des ecclésiastiques qui ont assisté au service divin avec Henri de Valois, après l'assassinat du cardinal de Guise*, publié en 1589, in-8°, en latin.

* GENER (Jean-Baptiste), jésuite espagnol, naquit en 1711. Après avoir professé la philosophie et la théologie en Espagne, il se rendit à Rome en 1711, pour se livrer à la composition d'un ouvrage de théologie dont il avoit fait le plan depuis long-temps, et qui exigeoit l'examen de manuscrits, des éditions les plus rares, des antiquités et des monumens qu'on trouve dans cette capitale. En 1770 le premier volume de cet ouvrage, d'une vaste érudition, et qui coûta un très grand travail à l'auteur, fut publié sous ce titre: *Joannis Baptistæ Gener, theologi Hispani, theologia dogmatico-scholastica perpetuis prolusionibus polemicis, historico-criticis, nec non sacræ antiquitatis monumentis illustrata*. Les autres vol. suivirent de près l'ouvrage complet forme 6 vol. in-4°. A la fin de chaque tome on trouve six index: 1 *Dei domini*; 2 *Degli autori citati*; 3 *Dei monumenti d'antichità*; 4 *Delle questioni dogmatico-scolastiche*; 5 *Degli errori*; 6 *Delle cose più notabili*. Gener mourut en 1780 au couvent de Jésus, où il s'étoit retiré après la suppression de son ordre.

GENÈS (saint), comédien de Rome sous Dioclétien, jouoit souvent les mystères des chrétiens sur le théâtre, pour plaire à l'empereur et au peuple. Un jour qu'il représentoit les cérémonies du baptême, il se sentit vivement touché, et déclara qu'il étoit chrétien. Dès-lors il quitta la scène, et fut poursuivi par les ennemis du christianisme. Le préfet Plautien lui fit donner la question la plus cruelle; mais rien n'ayant pu vaincre sa constance, il fut condamné à avoir la tête tranchée le 25 août 303. Il y eut deux autres comédiens, l'un nommé Ardaléon, et l'autre Porphyre, qui se convertirent de la même manière, en voulant donner en spectacle les mystères du christia-

nisme.—Il ne faut pas confondre St. GENÈS de Rome avec St. GENÈS d'Arles, autre martyr, décapité vers la fin du 3e siècle ; ni avec St. GENÈS, martyr et évêque de Clermont dans le 7e siècle, dont l'histoire est si remplie de fables, qu'il est inutile d'en rien rapporter.

GENESIUS (Jean), historien grec sous le règne de Léon et de Constantin Porphyrogenète, son fils, a laissé une *Histoire de Constantinople*, depuis Méon l'Arménien, jusqu'à Basile le Macédonien : elle parut en grec et en latin à Venise, in-fol., 1733.

† GENEST (Charles-Claude) naquit à Paris en 1639. Ayant perdu son père dès son enfance, il s'imagina d'aller aux Indes chercher fortune. Un vaisseau anglais l'enleva et le conduisit à Londres. Sa ressource en Angleterre fut d'enseigner le français. Mais cette vie ne l'accommodant point, il repassa en France, et fut placé, par la protection du duc de Nevers et de Pélisson, en qualité de précepteur, auprès de mademoiselle de Blois, mariée depuis au duc d'Orléans. Ensuite il fut nommé à l'abbaye de Saint-Vilmer, devint aumônier de la duchesse d'Orléans son élève, secrétaire des commandemens du duc du Maine, membre de l'académie française, et mourut à Paris le 19 novembre 1719. L'abbé Genest avoit un cœur généreux. Sa vertu se fait sentir dans tous ses ouvrages, et y plaît encore plus que son génie. Les principaux sont, I. *Principes de Philosophie, ou Preuves naturelles de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'ame*, in-8°, à Paris, 1716 : ouvrage pénible, dans lequel la philosophie de Descartes est mise en rimes plutôt qu'en vers, suivant l'expression de l'auteur du *Siècle de Louis XIV*. Le versificateur n'eut guère rien de commun avec Lucrèce, qu'il cherchoit à imiter, que de versifier une philosophie erronée presque en tout ce qui ne regarde point l'immortalité de l'ame et l'existence d'un être suprême. II. Une *Epître en vers à M. de La Bastide*, pour l'engager à rentrer dans le sein de l'Eglise : morceau qui n'est dénué ni de chaleur ni d'éloquence, et qui cependant ne produisit aucun effet. III. Des *Pièces de Poésie*, la plupart froides et sans coloris, couronnées cependant à l'académie, qui en avoit couronné d'autres aussi mauvaises avant qu'il fût honoré du fauteuil. IV. Une petite *Dissertation sur la Poésie pastorale*, in-12. V. Plusieurs *Tragédies : Zénobie, Polymneste, Joseph, Pénélope*. Cette dernière, la seule qui se soit conservée long-temps au théâtre, attache autant par le caractère vertueux de ses principaux personnages, que par la gradation de l'intérêt et par son dénouement pathétique. Elle respire le goût de la belle et simple antiquité. C'est dommage que les deux premiers actes soient si languissans. La versification est assez coulante, mais lâche, foible et prosaïque. Ces trois dernières *Tragédies* ont été imprimées de 1682-1771, Paris et Rouen, in-8°, et recueillies dans un vol. in-8°. Le grand Bossuet, ennemi du théâtre, fut si pénétré des sentimens de vertu dont la tragédie de Pénélope étoit semée, qu'il témoigna qu'il ne balanceroit pas à approuver les spectacles, si l'on y donnoit toujours des pièces aussi épurées. On trouve dans les *Mémoires historiques et philologiques* de M. Michaut, une vie plus détaillée de l'abbé Genest, par l'abbé d'Olivet.

† I. GENET (François), né à Avignon en 1640, d'un avocat, fut fait chanoine et théologal de la cathédrale d'Avignon par Innocent XI, et peu de temps après nommé à l'évêché de Vaison par le même pontife. Ses

fonctions pastorales furent interrompues par les persécutions que lui suscitèrent les ennemis des Filles de l'Enfance de Toulouse, qu'il avoit reçues dans son diocèse. Il fut arrêté en 1688, conduit d'abord au Pont-Saint-Esprit, ensuite à Nîmes, et de là à l'île de Ré, où il passa quinze mois. Rendu à son diocèse, à la prière du pape, il retournoit d'Avignon à Vaison, lorsqu'il se noya dans un petit torrent, le 17 octobre 1702. On a de ce prélat la *Théologie morale*, ou *Résolution des cas de conscience*, connue sous le nom de *Morale de Grenoble*, qu'on trouva trop sévère. La meilleure édition de cet ouvrage, inférieur aux Conférences d'Angers, est de 1715, ou Rouen, 1739, en 8 vol. in-12 : le huitième vol. renferme une idée générale du droit civil et canonique, et un abrégé des Institutes de Justinien. Les deux volumes de *Remarques* publiées sous le nom de *Jacques de Rémonde*, contre la Morale de Grenoble, furent censurés par le cardinal Le Camus, et mis à l'index à Rome. La Théologie de Grenoble a été traduite en latin, 1702, en 7 vol. in-12, par l'abbé GENET, son frère, mort en 1716, prieur de Sainte-Gemme, et auteur des *Cas de Conscience sur les Sacremens*, 1710, in-12.

† II. GENET (Edme-Jacques) passa sa vie à Paris, où il mourut en 1781. Ses écrits sont peu importans, mais très-nombreux. La plupart sont des *Traductions* de l'anglais et du suédois. I. *Histoire des différens siéges de Berg-op-Zoom*, 1747. II. *Manuel de l'arpenteur*, 1770, in-8°. III. *Essais historiques sur l'Angleterre*, Paris, 1761, 2 volumes in-12. IV. *État politique actuel de l'Angleterre*, ou *Lettres sur les écrits publics de la nation anglaise*, Paris, 1757-1759, 10 volumes in-12. V. *Table* ou *Abrégé de la Gazette de France*. Il a mis en 3 volumes in-4°, Paris, 1766, les 135 n^{os} de ce journal. VI. Genet a traduit de l'anglais les *Lettres Choisies de Pope*, 2 vol. in-12; *La Vérité révélée*, Londres, 1755, in-12; *Le Peuple instruit*, 1756, in-12; *Le Peuple juge*, 1756, in-12; le *Petit Catéchisme politique*, in-12; *Mémoire pour les ministres d'Angleterre contre l'amiral Byng*, Londres, 1757, in-12; *Lettres au comte de Bute sur la retraite de M. Pitt*, Londres, 1761 et 1762, in-12. VII. Le même a traduit du suédois, 1° *Histoire d'Eric, roi de Suède*, par Celsius, 1777, 2 vol. in-12, 2° *Recherches sur l'ancien peuple finnois, d'après le rapport de la langue finnoise avec la grecque*, par Idman, 1778, in-8°.

GENÈVE (Robert de), évêque de Térouane, puis de Cambrai, cardinal, élu pape sous le nom de Clément VII, à Forli, le 21 septembre 1378, par quinze des cardinaux qui avoient nommé Urbain VI cinq mois auparavant, fut reconnu pour légitime pape en France, en Espagne, en Ecosse, en Sicile, dans l'île de Chypre, tandis que le reste de la chrétienté reconnoissoit Urbain VI. Cette double élection causa un schisme qui dura quarante ans. Ce pontife mourut d'apoplexie le 26 septembre 1394, à Avignon, où il avoit établi son siége. *Voyez* URBAIN VI, n° VII.

† GENEVIÈVE (sainte), vierge célèbre, née à Nanterre, près de Paris, vers 422, consacra sa virginité à Dieu par le conseil de saint Germain, évêque d'Auxerre, qui fit même la cérémonie de cette consécration. Elle reçut ensuite le voile sacré des mains de l'évêque de Paris. Après la mort de ses parens, elle se retira chez une dame, sa marraine, où elle se livra aux plus grandes mortifications, ne mangeant que deux fois la semaine, le dimanche et

le jeudi, et ces jours-là même ne se nourrissant que de pain d'orge et de fèves cuites. Elle mena ce genre de vie depuis quinze ans jusqu'à cinquante : alors, par le conseil des évêques, elle commença d'user d'un peu de lait et de poisson. Elle fut accusée d'hypocrisie et de superstition. L'évêque de Paris prit sa défense. Attila, roi des Huns, étant entré dans les Gaules avec une armée formidable, les Parisiens voulurent abandonner leur ville ; mais Geneviève les en empêcha, leur assurant que Paris seroit respecté par les barbares. L'événement justifia sa prédiction, et les Parisiens n'eurent plus pour elle que des sentimens de vénération et de confiance. Elle mourut le 3 janvier 512. Ce fut par son conseil que Clovis commença l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, où elle fut enterrée, et qui depuis prit son nom, qu'elle a porté jusqu'au moment de sa démolition, arrivée en 1809. La réputation de sainte Geneviève étoit si grande, que saint Siméon Stylite avoit coutume d'en demander des nouvelles à ceux qui venoient des Gaules. Le P. Lambert, génovéfain, a écrit une Vie de cette sainte, in-8°, où l'esprit de critique se fait un peu désirer.

I. GENGA (Jérôme), peintre et architecte, né à Urbin en 1476, se distingua sur-tout dans l'architecture. Parmi les ouvrages qui lui ont fait le plus d'honneur, on cite un *Palais* qu'il bâtit pour le duc d'Urbin, sur le mont Impérial près de Pesaro, et l'*Eglise de Saint-Jean-Baptiste* de la même ville. Cet artiste mourut en 1551. C'est de lui que l'illustre famille Genghi tire son origine.

II. GENGA (Barthélemi), fils du précédent, se rendit digne de la réputation de son père par son habileté dans le même art. Les princes s'envioient l'avantage de le posséder. Le grand-maître de Malte envoya deux chevaliers exprès à Urbin pour le demander au duc, qui ne le céda qu'avec peine. Comme Genga étoit occupé aux fortifications du port et de la ville de cette île, il fut attaqué d'une pleurésie, qui l'emporta en 1558, à l'âge de 40 ans.

* III. GENGA (Léonore DE CONTI della), célèbre poëte du 14e siècle, de Fabriano dans la Marche, où florissoit sa famille, qui résidoit aussi à Spolète. Quelques-unes de ses *Poésies* furent publiées par Gio Andrea Gilio, son compatriote, à la suite de sa *Logica Poetica*. Une femme poëte devoit paroître dans ce temps un prodige ; et quelques-uns de ses *Sonnets*, dit Zeno dans ses notes sur Fontanini, sont très-beaux.

* IV. GENGA (Bernardin), docteur en philosophie et en médecine, né dans le duché d'Urbin, enseigna la chirurgie et l'anatomie vers la fin du 17e siècle, et soutint la circulation du sang dans un temps où elle n'étoit pas encore communément reçue en Italie; mais il en attribue la découverte à Paul Sarpi. On a de lui les ouvrages suivans: I. *Anatomia chirurgica*, ou *Istoria dell' ossa e muscoli del corpo umano, con la descrizzione de' vasi*, Rome, 1675 et 1687, in-8°. II. *Anatomia per uso ed intelligenza del designo*, Rome, 1691, in-fol., avec de bonnes figures de statues anciennes. Genga prépara les cadavres, en disposant les os et les muscles suivant les attitudes forcées que tenoient les gladiateurs dans les combats. On y a joint les explications dont les figures avoient besoin. III. *Commentaria latina et italica, ad Hippocratis aphorismos*

ad chirurgiam pertinentia, Romæ, 1694, in-8°; Bononiæ, 1697, in-8°.

GENGIS-KAN, fils d'un kan des Mogols, né à Diloun en 1193, n'avoit que 13 ans lorsqu'il commença de régner. Une conjuration presque générale de ses sujets et de ses voisins l'obligea de se retirer auprès d'Avenk-Kan, souverain des Tartares. Il mérita l'asile que ce prince lui accorda par des services signalés dans les guerres contre ses voisins, et dans celles qu'il eut à soutenir contre son frère, qui lui avoit enlevé sa couronne. Gengis-Kan le rétablit sur le trône, et obtint de lui la main de sa fille. Le kan, oubliant ce qu'il devoit à son gendre, résolut sa perte. Gengis-Kan, ayant pris la fuite, fut poursuivi par Avenk-Kan et par Schokoun, son fils. Il les défit l'un et l'autre. Cette victoire irrita son ambition; en moins de vingt-deux ans il conquit une grande partie de la Chine, la Corée, et presque toute l'Asie. Jamais, ni avant, ni après lui, aucun conquérant n'avoit subjugué plus de peuples. Sa domination s'étendoit sur 1800 lieues de l'orient à l'occident, et sur plus de mille du septentrion au midi. Ses quatre fils, qu'il fit ses quatre lieutenans-généraux, mirent presque toujours leur émulation à le bien servir, et furent les instrumens de ses victoires. Il se préparoit à terminer la conquête de la Chine, lorsqu'une maladie l'enleva au milieu de ses triomphes en 1227. Ce conquérant savoit régner et vaincre. Il donna des lois aux Tartares. L'adultère leur fut défendu d'autant plus sévèrement, que la polygamie leur étoit permise. La discipline militaire fut rigoureusement établie; des dixeniers, des centeniers, des millenaires, des chefs de dix mille hommes sous des généraux, furent tous astreints à des devoirs journaliers; et tous ceux qui n'alloient point à la guerre furent obligés de travailler un jour la semaine pour le service du grand-kan. Malgré tous ces réglemens et cette discipline, son règne ne fut presque qu'une suite de dévastations. Il ne fit que détruire des villes, sans en fonder, si l'on excepte Bocara, et quelques autres qu'il permit qu'on réparât. Gengis-Kan partagea ses états à ses quatre fils. Il déclara grand-kan des Tartares son troisième fils Otkai, dont la postérité régna dans le nord de la Chine jusque vers le milieu du 14e siècle. — Un autre fils du célèbre conquérant, nommé Touschi, eut le Turquestan, la Bactriane, le royaume d'Astracan et le pays des Usbeks. Le fils de celui-ci alla jusqu'en Pologne, en Dalmatie, en Hongrie, et aux portes de Constantinople. Il s'appeloit Botou-Kan. Les princes de la Tartarie-Crimée et les Kans-Usbeks descendent de lui. Touli ou Tuli-Kan, autre fils de Gengis, eut la Perse du vivant de son père, le Korasan et une partie des Indes. — Un quatrième fils, nommé Zagathai, régna dans la Transoxane, dans l'Inde septentrionale, et dans le Tibet. — Si l'on blâme Charlemagne d'avoir divisé ses états, on doit en louer Gengis-Kan, dit un historien célèbre. Les états du conquérant Français se touchoient, et pouvoient être gouvernés par un seul homme; ceux du Tartare, partagés en régions différentes, et beaucoup plus vastes, demandoient plusieurs monarques. On a une bonne Histoire de ce conquérant par le P. Gaubil, 1739, in-4°.

GÉNIE *ou* GENIUS (Mythol.), dieu de la nature, qu'on adoroit comme la divinité qui donnoit l'être et le mouvement à tout, étoit surtout regardé comme l'auteur des

sensations agréables et voluptueuses : d'où est venue cette espèce de proverbe, si commun chez les anciens, *Genio indulgere.* On croyoit que chaque lieu avoit un Génie tutélaire, et que chaque homme avoit aussi le sien. Plusieurs même prétendoient que les hommes en avoient chacun deux, un bon, qui guidoit vers le bien, et un mauvais, qui inspiroit le mal, et qui avoit toujours un air terrible, au lieu que le Génie bienfaisant avoit toujours un air riant et agréable, portoit les hommes à la vertu et aux plaisirs honnêtes. Le Génie étoit en si grande vénération chez les anciens, que, quand on demandoit une grace, on s'adressoit au Génie de la personne de qui on l'attendoit; on juroit par son Génie et par celui des autres pour affirmer quelque chose. On représentoit diversement les Génies, tantôt sous la figure d'un jeune homme nu, tenant une corne d'abondance, quelquefois avec une patère d'une main, et un fouet de l'autre. On honoroit aussi le Génie sous la figure d'un serpent.

† I. GENNADE, patriarche très-éloquent de Constantinople, succéda, l'an 458, à Anatole, et gouverna son église avec zèle et avec sagesse, et mourut en 471. Il avoit composé des *Homélies*, et un *Commentaire sur Daniel*; une *Epître sur la Simonie*; et une *Pièce contre l'Anathème de saint Cyrille:* il ne nous reste presque rien de ces ouvrages.

II. GENNADE. *Voyez* SCHOLARIUS (George).

† III. GENNADE, prêtre et non évêque de Marseille, mort vers 492 ou 493, a été accusé d'avoir adhéré quelque temps aux erreurs des pélagiens, parce qu'il ne suivoit point les sentimens de saint Augustin sur la grace et sur le libre arbitre. On a de lui, I. Un livre *De Viris illustribus*, revu et corrigé sur quatre éditions par J. Fuchte, Helmstadt, 1612, in-4°, altéré, à ce qu'on croit, par une main étrangère. II. Un *Traité des Dogmes ecclésiastiques*, qu'on trouve parmi les Œuvres de saint Augustin. III. Il avoit composé plusieurs autres *Ouvrages* qui ne sont pas venus jusqu'à nous.

* I. GENNARI (Théodore), né à Schio dans le territoire de Vicence, embrassa la règle des mineurs observantins de Saint-François, et par ses talens et ses vertus parvint à l'évêché de Veglia, ville située dans le golfe de Carnero. Il y resta jusqu'en 1680, époque à laquelle il abandonna son église et se retira à Padoue auprès du cardinal Grégoire Barberigo, où il mourut au commencement du 18e siècle. Il écrivit plusieurs ouvrages théologiques, moraux et ascétiques, où on trouve beaucoup de piété et d'érudition. I. *Dies intelligibilis scoticus in duodecim horas theologicas divisus*, etc., Venetiis, 1674, in-folio, et 1707. II. *Manuale confessariorum*, Patavii, 1679. III. *De septem peccatis capitalibus tractatus*, Patavii, 1680. IV. *Sermoni familiari supra il Decalogo fatti al sua populo*, Padoue, 1686, 1698 et 1700. V. *Discorsi morali*, Venise, 1695. VI. *Considerazioni morali sopra il Pater noster, e l'Ave, Maria*, Padoue, 1686. VII. *Erario della vita christiana et religiosa*, Venise, 1700, 2 vol. in-8°.

* II. GENNARI (Benoît), peintre d'histoire et de portraits, né en 1633 à Bologne, mort en 1715, passa quelques années de sa vie à Londres, où il reçut de grands encouragemens de Charles II et des principaux personnages de sa cour. Louis XIV estimoit son talent, et la plupart de ses travaux ont embelli le château de Versailles.

* GENNARO (D. Joseph Aurelio di), Napolitain, conseiller du roi, savant jurisconsulte et professeur de droit féodal dans sa patrie. Cet homme célèbre par la diversité des ouvrages qu'il a fait imprimer, et par ses éminentes qualités, est mort en 1770, et a été généralement regretté. Ses principaux ouvrages sont, I. *Trattato delle viziose maniere di difendere le cause del foro*, Napoli, 1744, in-4°. II. *Feriæ autumnales post reditum à republicâ jurisconsultorum*, Neapoli, 1752, in-4°. III. *Opere diverse vulgari e latine*, Napoli, 1752, 2 vol. in-4°. IV. *Respublica jurisconsultorum; Carmina item emendatiora et auctiora; Feriæ autumnales*, etc., Neapoli, 1767, 4 vol. in-8°. VI. *Storia della famiglia Montalta*, Bologne, 1735. Les hommes les plus distingués applaudirent les ouvrages de Gennaro. Othon Menkenius, célèbre littérateur protestant, en publia quelques-uns à Leipsick, et combla l'auteur de louanges.

† I. GENNES (Julien-René-Benjamin de), de Vitré en Bretagne, né l'an 1687, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et devint professeur de théologie à Saumur à l'âge de trente ans. Une *Thèse* qu'il y fit soutenir *sur la grace* ayant été censurée par l'évêque et la faculté d'Angers, le P. de Gennes publia trois *Lettres* contre ces censures. Il fut envoyé par ses supérieurs à Montmorency, puis à Troyes et ensuite à Nevers, avec défense de prêcher. Ayant protesté, en 1739, contre tout ce qui se feroit dans l'assemblée des pères de l'Oratoire, il fut exclu de cette congrégation par plusieurs lettres de cachet. Après avoir donné de nouvelles scènes, il alla en habit de paysan se cacher dans le village de Milon, près de Port-Royal. Il se rendit ensuite à Paris, et fut renfermé à la Bastille, et envoyé quatre mois après en Hainaut dans un couvent de bénédictins. Sa liberté lui ayant été rendue au bout d'onze mois, à cause du dérangement de sa santé, il alla voir l'évêque de Senez à la Chaise-Dieu. Il mourut le 18 juin 1748. C'étoit un homme vif, véhément, emporté par un zèle impétueux. Son ardeur pour la vérité des prétendus miracles du diacre Pâris, et pour les prodiges des convulsions, répandit l'amertume sur sa vie. On a de lui, I. Quelques *Ecrits* en faveur des miracles des convulsionnaires. II. Un *Mémoire* sur l'assemblée de la congrégation de l'Oratoire en 1733. III. Un autre *Mémoire* sur l'assemblée tenue en 1729. IV. *Réponse* à une lettre du R. P. dom Matthieu Petit-Didier, président de la congrégation de St.-Vanne, du 18 novembre 1723, où l'on réfute la quatrième instruction pastorale du cardinal de Bissy, Troyes, 1724, in-4°.

† II. GENNES (Pierre de), célèbre avocat au parlement de Paris, mort en septembre 1759, homme d'un vrai talent. Ses *Plaidoyers* pour l'Estendart, 1737, in-4°, pour La Bourdonnais, 1750 et 1751, deux vol. in-4°, ou 4 vol. in-12, pour Dupleix, 1749, in-4°. Son *Mémoire* pour Klinglin, préteur de Strasbourg, Grenoble, 1753, in-12, sont recherchés par tous les jurisconsultes.

* GENOELS (Abraham), peintre de paysage, né à La Haye en 1641, élève de Jacques Backerell, travailla en Italie et en France, où il mourut en 1703. Il a gravé à l'eau-forte nombre de *Vénus* et de *Paysages* de sa composition; quelques pièces d'après Vander Meulen.

* I. GÉNOVÉSI (Hilarion) vécut dans le 16e siècle. Il fut bénédictin et confesseur des moines de St.-

Côme et Saint-Damien à Brescia, et traduisit, *Della perfetta virginità de' santi Basilio e Agostino, con una breve disputa della castità;* un court *Discorso in lode della medesima di santi Efrene Siro*, et quelques *Esercizj di santa Gertruda;* il composa de plus trois *Prediche della santa povertà evangelica*, imprimées avec ses autres traités.

* II. GÉNOVÉSI (Marc-Antoine), fils de Robert de Piedemonte d'Alife, chanoine à Naples, avocat fiscal du tribunal de l'archevêque, en 1603 évêque de Mantemurano, et ensuite transféré à l'église d'Iserna, où il mourut en 1624, a donné, *Praxis archiepiscopalis curiæ Neapolitanæ; Manuale pastorum*, Rome, 1604. *Practicabilia ecclesiastica*, Rome, 1602; Lyon, 1624; et d'autres *Ouvrages*.

† III. GÉNOVÉSI (Antoine), né dans la province de Salerne au royaume de Naples le 1er novembre 1712, embrassa l'état ecclésiastique, et devint par ses écrits et ses leçons le père de l'économie politique en Italie. En 1741, nommé professeur en l'université de Naples, il y jeta bientôt les fondemens d'une réputation qui augmenta jusqu'à sa mort, arrivée le 23 septembre 1769. Ce fut le premier qui remplit une chaire consacrée à développer les principes de l'agriculture, du commerce et de toutes les branches de l'économie des gouvernemens. On lui doit, I. Des *Elémens métaphysiques*, imprimés en 1744. Ils excitèrent une sorte de rumeur à Naples. On l'accusa d'y solliciter avec trop d'enthousiasme la liberté de penser et d'écrire, de présenter avec trop de force les argumens des sceptiques, et de ne les pas combattre avec la même énergie. Cet ouvrage auroit pu lui faire des ennemis à la cour de Rome; mais l'auteur, ayant eu l'adresse d'en dédier la seconde partie au pape Benoît XIV, fit cesser toutes les critiques. Cette seconde partie parut en 1747, et la troisième en 1751; le tout forme 4 vol. in-8°. II. Des *Elémens de théologie*, imprimés à Venise en 2 vol. in-4°. Ils furent aussi attaqués par le cardinal Spinelli, le marquis de Brancone et le chanoine Perelli. III. Divers *Traités sur l'agriculture*, dont les premiers furent publiés en 1753. IV. Une *Traduction de l'Histoire du commerce de la Grande-Bretagne*, par Jean Cary. V. Une autre *Traduction* de l'ouvrage de Duhamel du Monceau, sur la police des grains. VI. Des *Méditations philosophiques sur la religion et la morale*, 1758, dont il n'a paru que la première partie. VII. *Lettere academiche*, 1754. Elles ont pour objet la question traitée par Rousseau: si les lettres et les arts ont été avantageux ou nuisibles au genre humain? VIII. *Corso di scienze filosofiche*, 1766. IX. Un traité *della filosofia del giusto, e dell' onesto*, 1767, pour l'instruction de la jeunesse. On a publié en 1774, à Venise, un éloge historique de Génovési et de ses ouvrages, à la suite duquel on trouve un plan de cet auteur pour l'amélioration des écoles publiques.

I. GENOUILLAC. *Voy.* GALIOT.

II. GENOUILLAC (madame de). *Voyez* GOURDON.

† GENSERIC, roi des Vandales en Espagne, fils de Godégisile et d'une concubine, commença son règne en 428 par une victoire signalée sur Hermenric, roi des Suèves. Le comte Boniface, gouverneur d'Afrique, perdu à la cour par les intrigues d'Aëce, son rival, appela Genseric dans son gouvernement, pour s'y maintenir par son secours; mais s'étant ensuite réconcilié avec

l'empereur, il voulut inutilement l'engager à repasser en Espagne. Il tenta de le chasser les armes à la main, et fut battu. Aspar, envoyé à son secours avec toutes les forces de l'empire, fut vaincu dans une nouvelle bataille, plus funeste que la première. Genseric, resté maître de toute l'Afrique, y établit l'arianisme par le fer et le feu. Quelque temps après, Valentinien III ayant été tué par Maxime, Eudoxie, sa veuve, appela le héros vandale pour venger ce meurtre. Genseric gagné par ses présens, et ne cherchant qu'à se signaler, fait voile vers l'Italie avec une puissante flotte. Entré dans Rome le 15 juin 455, il livra cette ville au pillage. Ses soldats la saccagèrent pendant quatorze jours avec une fureur inouïe. Les Romains virent renverser leurs maisons, piller et détruire leurs églises, dont on emporta les richesses en Afrique, et sur-tout les vases d'or et d'argent apportés du temple de Jérusalem, enlever leurs femmes, massacrer leurs enfans. Eudoxie, victime de sa vengeance, fut menée en captivité avec ses deux filles Eudoxie et Placidie. Le vainqueur, affermi en Afrique, devint redoutable à toute l'Europe, dont il désoloit chaque année les côtes par ses flottes. Ce corsaire couronné ravagea tour à tour la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne, la Dalmatie. Il n'étoit pas moins barbare chez lui que chez les autres. S'étant imaginé que sa bru cherchoit à l'empoisonner pour se voir reine après sa mort, il lui fit couper le nez et les oreilles, et la renvoya dans cet état hideux au roi Théodemer son père. Il mourut en 477. On ne peut nier que Genseric, malgré sa cruauté, n'ait été le plus habile politique de son siècle; capable de former les plus grands projets et de les exécuter; vigilant, actif, infatigable; parlant peu, mais à propos; habile à semer la division parmi ceux qu'il vouloit affoiblir; sachant en tirer avantage et saisir adroitement les occasions.

* GENSICHEN (Jean-Frédéric), professeur extraordinaire en mathématiques, boursier de l'université, et premier bibliothécaire de la bibliothèque dite du château de Kœnigsberg en Prusse, mort dans cette ville le 7 septembre 1807, est auteur d'une Dissertation intitulée *de Figuris circulo inscriptis maximis nec non de figurarum divisione*, Regiomonti, in-4°. C. tab. Æn., 1790.

† GENSONNÉ (Armand), né à Bordeaux le 10 août 1758, avocat dans cette ville, où il jouissoit d'une certaine réputation. La révolution de 1789 fut pour lui un moyen de faire usage de son éloquence du barreau : il ne put parvenir à se faire nommer député aux états généraux, mais il fut nommé juge au tribunal de cassation, par suite député du département de la Gironde à la législature et à la convention nationale. Il obtint quelque influence pendant l'assemblée législative, moins par ses talens que par son caractère caustique et entêté, se faisant redouter de ses collégues, comme Marat dans la convention. Ce fut Gensonné qui, le premier, osa avancer cette terrible maxime, *que dans les temps de révolution la suspicion seule est un titre suffisant de condamnation*. L'histoire n'oubliera jamais les effets funestes d'un pareil principe. Gensonné provoqua la déclaration de guerre contre l'Autriche, et fit accorder aux commissaires de l'assemblée le droit de destituer et de traduire en jugement les généraux et tous les fonctionnaires publics, etc. A la convention il devint plus modéré, et montra des sentimens sages et généreux ; il s'efforça de faire renvoyer le jugement de Louis XVI aux assemblées pri-

maires; il fit défendre pour un temps les visites domiciliaires, et eut le courage de demander le châtiment des assassins des infâmes journées de septembre. Lié avec les girondins, il fut enveloppé dans leur accusation. Robespierre le signala comme coupable de complicité avec Dumouriez; Bourdon de l'Oise l'accusa d'avoir, sur la fin de juillet, employé Boze et Thierry, valets de chambre de Louis XVI, pour transiger avec ce prince. Les jacobins accusèrent Gensonné et sa faction (les girondins) d'intelligence avec le roi; les royalistes reprochèrent avec raison à ce parti d'avoir le plus efficacement contribué au renversement de la monarchie. M. de Narbonne cita Gensonné comme l'un des députés qui avoient participé à des distributions d'argent faites par le cour au commencement de 1793. Gensonné s'avoua l'auteur du mémoire au roi, et dont la présentation dut être faite à Louis XVI en 1792, par l'intermédiaire de Boze et Thierry. Gensonné, arrêté le 2 juin 1793, fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire de Paris le 31 octobre suivant.

* GENTIL (Jean-Baptiste-Joseph), né à Bagnole en 1726, mort en 1799, servit long-temps dans la marine. Simple enseigne en 1753, il aborda à Pondichéri, fut lieutenant en 1760, et colonel en 1778. Il fut fait prisonnier par les Anglais, puis ayant recouvré la liberté, il passa au service du Mogol. Ce prince le traita avec beaucoup de distinction, et le combla de bienfaits: il rendit alors des services à la France et à tous les Français qui se trouvèrent dans les états où il résidoit. La bibliothèque impériale lui est redevable de beaucoup de manuscrits, de médailles et d'objets très-curieux. Enfin il a composé dans ce pays, I. une *Histoire de l'Inde.* II. Une *Histoire métallique.* III. Et un *Essai géographique du même pays;* mais ces ouvrages sont restés manuscrits à la bibliothèque impériale.

* I. GENTILE (Bernard), Sicilien, bon poëte, vécut vers 1500, et écrivit en vers héroïques *de rebus gestis Gonsalvi Ferdinandi.* — François GENTILE, jurisconsulte de Palerme, et poëte comme le précédent, traduisit les *Leçons de Job* en vers italiens.

* II. GENTILE (Luc-Antoine), né à Castello della Tornilla, dans le diocèse de Montefeltro, professa l'éloquence à Gubbio, où il obtint le droit de cité, et ensuite au séminaire épiscopal de Pesaro, où il fut très-considéré pour son savoir et ses talens. Il mourut à 73 ans en 1752. Outre les *Poésies* qu'on a de lui dans plusieurs recueils, il fit imprimer en 1732 une *Lettera concernente la disamina delle memorie istoriche di Pergola dell'abate Egidio Giannini, lettera concernente la disamina delle memorie istoriche della Pergola, e difesa della presente disamina del signor NN. cittadino di Gubbio, aggiuntovi un compendio cronologico degli avvenimenti della terra di Pergola, ed un' appendice di documenti antichi.*

* III. GENTILE (Octavien), né à S.-Severino dans la Marche en 1705, après avoir fait ses études dans sa patrie, se rendit à Péruse, où il étudia la jurisprudence et prit le bonnet de docteur. Il exerça ensuite à Rome, et les succès qu'il y obtint lui procurèrent des protecteurs, et une place de secrétaire auprès de l'auditeur de rote, Gamache. Il mourut à Rome en 1750. On a de lui, I. *de Patritiorum origine, varietate et juribus*, Romæ, 1736. II. Des *Dissertations* inédites, lues lors de l'institution de l'acadé-

mie des antiquités romaines, par Clément XII. III. *Istoria del conclave;* c'est-à-dire la manière dont les cardinaux doivent élire le souverain pontife, tirée de l'Histoire ecclésiastique et des bulles des papes.

* IV. GENTILE (Louis), peintre de Bruxelles, né en 1600, passa une partie de sa vie en Italie, où il a peint beaucoup de tableaux d'église : il a fait aussi le portrait du pape Alexandre VII.

† I. GENTILESCHI (Horatio), peintre italien, né à Pise en 1563, mort à Rome en 1647. Ses plus beaux ouvrages sont en Angleterre, les *Plafonds de l'hôpital de Greenwich*, et en Italie, le *Portique du palais de Bentivoglio*, à Rome.

* II. GENTILESCHI (Artémise), peintre, fille du précédent : on n'a pas la date de sa naissance ni celle de sa mort. Il paroît qu'elle a passé la plus grande partie de sa vie à Naples, où elle ne fut pas moins célèbre par ses galanteries que par ses talens. Le principal et le plus estimé de ses ouvrages est son tableau de *David et Goliath*, qui passe pour un chef-d'œuvre.

I. GENTILIS, de Foligno, *ou* Gentilis *de Gentilibus*, médecin dont on a des *Commentaires* sur Avicenne, in-fol., mort à Foligno, sa patrie, en 1348.

II. GENTILIS (Albéric), né dans la Marche d'Ancône vers 1550, abandonna la religion catholique, et se retira dans la Carniole. Il passa ensuite en Angleterre, et devint professeur en droit à Londres, où il mourut le 19 juin 1608. Il est auteur de trois livres *de Jure belli*, Leyde, 1589, in-4°, qui n'ont pas été inutiles à Grotius, etc. Sa science étoit très-étendue, et il mettoit tout à profit pour l'augmenter. Les conversations avec les gens du peuple lui servoient quelquefois autant que les entretiens avec les savans.

† III. GENTILIS (Scipion), frère du précédent, né en 1565, quitta l'Italie, avec son père. Il étudia à Tubinge, puis à Wittemberg, et enfin à Leyde, sous Hugues Doneau et sous Juste-Lipse; ensuite il enseigna le droit, avec une réputation extraordinaire, à Heidelberg et à Altorf, et fut conseiller de Nuremberg. Il mourut en 1616, à 53 ans. Le pape Clément VII voulut lui donner une chaire de professeur à Bologne, en lui promettant la liberté de conscience; mais il préféra toujours sa chaire d'Altorf aux places les plus avantageuses. Ses principaux ouvrages sont, I. *de Jure publico populi Romani*, 1602, in-8°. II. *De Conjurationibus*, 1602, in-8°. III. *De Donationibus inter virum et uxorem*, 1604, in-4°. IV. *De Bonis maternis et secundis nuptiis*, 1606, in-8°. V. *De Legationibus*. VI. *De Juris interprètibus*. On voit par le style de ses écrits qu'il savoit mêler les fleurs de la littérature aux épines de la jurisprudence.

† IV. GENTILIS (Jean-Valentin), parent des précédens, né à Cosenza dans le royaume de Naples, fut le plus célèbre de tous, quoique le moins savant. Obligé de quitter son pays pour éviter la peine du feu dont il étoit menacé à cause de la hardiesse de ses opinions, il alla se réfugier à Genève, où il trouva quelques Italiens que le même motif y avoit amenés, et avec lesquels il forma un nouvel arianisme très-raffiné. Leurs nouveautés donnèrent lieu au formulaire de foi dans le consistoire italien en 1558. Gentilis y souscrivit, et ne laissa pas de semer clandestinement ses opinions. On les réduisoit à ces points principaux : « 1. Qu'il y a trois choses

dans la trinité : l'essence, qui est proprement le père, le fils et le St.-esprit. 2. Que le père étoit l'unique Dieu d'Israël, de la loi, des prophètes, le seul vrai dieu et essentiateur; que le fils n'étoit qu'essentiel, et qu'il n'étoit dieu que par emprunt. 3. Que c'est une invention sophistique de dire que le père est une personne distinguée dans l'essence de la déité. 4. Que ceux qui disent que le père est une personne font une quaternité, et non pas une trinité; savoir, l'essence divine, le père, le fils et le saint-esprit; puisque cette seule essence, avec abstraction des personnes, étant par soi-même le vrai et l'unique Dieu, si chaque personne étoit dieu, il s'ensuivroit qu'il y auroit quatre dieux ou une quaternité, et non pas une trinité. 5. Que le mystère de la trinité étoit la nouvelle idole, la tour de Babel, le dieu sophistique et les trois personnes fantastiques en un seul dieu, qui est un quatrième dieu inconnu jusqu'ici. 6. Qu'il y avoit trois dieux, comme il y avoit trois esprits. 7. Que le fils et le saint-esprit étoient moindres que le père, qui leur avoit donné à chacun une divinité différente de la sienne. 8. Que le symbole attribué à saint Athanase étoit tout sophistique, parce qu'on y introduit un quatrième dieu; et que ce saint étoit un enchanteur et un sacrilège déchirant J. C. 9. Que la substance du père et du fils étoient deux substances. 10. Enfin, il avoit un si grand respect pour l'Alcoran de Mahomet, qu'il le comparoit et le confondoit avec l'ancien et le nouveau Testament. (Fabre, *Hist. ecclés. Lib.* 153, n° LV.) » Les magistrats prirent connoissance de cette affaire, et le mirent en prison. Convaincu d'avoir violé sa signature, Gentilis présenta en vain divers écrits justificatifs. Il fut condamné à faire amende honorable, et à jeter lui-même ses écrits au feu. Après avoir exécuté cette sentence, il vécut quelque temps tranquille. Mais se voyant à Genève avec désagrément, à cause de la haine que lui portoit l'implacable Calvin, il quitta cette ville, malgré le serment qu'il avoit fait aux magistrats de n'en point sortir sans leur permission. Il voyagea dans le Dauphiné, dans la Savoie, et retourna dans le canton de Berne. Reconnu et mis en prison, il s'échappa et s'enfuit vers George Blandrata, médecin, et Jean-Paul Alciat, Milanais, ses associés, qui s'efforçoient alors de répandre l'arianisme en Pologne. Le roi ayant publié, en 1556, un édit de bannissement contre ces novateurs étrangers, Gentilis passa en Moravie, puis à Vienne en Autriche. Ayant appris la mort de Calvin, il retourna dans le canton de Berne. Le bailli qui l'avoit autrefois emprisonné, se trouvant encore en charge, se saisit de lui le 11 juin 1566. La cause fut portée à Berne; et Gentilis ayant été convaincu d'avoir attaqué le mystère de la trinité, fut condamné à perdre la tête. Il mourut en se glorifiant «d'être le premier martyr qui perdoit la vie pour la gloire du père; au lieu, disoit-il, que les apôtres et les autres martyrs n'étoient morts que pour la gloire du fils. » (*Voy.* l'*Histoire* de son supplice en latin, par Bèze, Genève, 1567, in-4°.) Les termes de trinité, d'essence, d'hypostase, étoient, selon lui, de l'invention des théologiens. Pour parler juste sur la divinité de Jésus-Christ, il vouloit qu'on dit, que le «Dieu d'Israël, qui reste seul vrai Dieu et le père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avoit versé dans celui-ci sa divinité. » Il avançoit que Calvin faisoit une quaternité, en admettant une essence divine et les trois personnes. Le chef des réformateurs écrivit contre lui : mais comme il savoit par lui-même

que les écrits n'intimident guère un enthousiaste, il voulut lui faire une réponse plus décisive, le faire brûler, et, à son grand regret, ne put y réussir.

† GENTILLET (Valentin), jurisconsulte protestant, de Vienne en Dauphiné, fut d'abord président de la chambre de l'édit de Grenoble, établie en 1576, ensuite syndic de la république de Genève. On a de lui, I. Une *Apologie* latine *de la religion protestante*, 1587, à Genève, in-8°. II. Le *Bureau du concile de Trente*, Genève, 1586, in-8°, dans lequel il prétend que ce concile est contraire aux anciens canons et à l'autorité du roi, auquel il faut joindre l'*Examen concilii Tridentini,* 1578, in-8°. III. L'*Anti-Machiavel*, Leyde, 1547, in-12. IV. L'*Anti-Socin*, 1612, in-4°. Ces ouvrages savans, mais mal écrits, eurent alors beaucoup de cours dans son parti.

GENTILS (Philippe de). *Voy.* LANGALERIE.

* GENTILY, né à Ajaccio en 1751, d'un père brave qui lui transmit ses principes, et qu'il eut la douleur de voir périr à ses côtés au champ d'honneur, combattit, dès l'enfance, pour la liberté. Paoli, malgré sa valeur et son habileté, contraint de céder à des forces supérieures, quitte la Corse soumise; Gentily le suit. Vingt ans après, en 1789, la France étant libre, la Corse le devint aussi, et ceux qui avoient été exilés purent revoir leur terre natale. Cette île attaquée par les Anglais fut défendue par Gentily au dedans et au dehors, de manière à mériter la confiance de ses concitoyens. Envoyé par eux pour rendre compte de la situation politique de cette contrée, il parut le 6 novembre 1790 à la barre de l'assemblée nationale, en qualité de député extraordinaire. En l'an 4 (1796), il obtint le grade de général de division, et ce fut lui qui, en l'an 5, annonça au directoire l'évacuation de Bastia par les Anglais, ajoutant que cette ville, ses forts et la place de Saint-Florent, dont la conservation étoit due au courage et à la fidélité des insulaires, étoient confiés à leur garde. Par le traité de Campo-Formio, Corfou et les îles de la mer Adriatique faisoient partie de la nouvelle domination française. Gentily fut chargé de commander les troupes de débarquement de la flotte équipée à Venise sous les ordres du capitaine Bourdé. Cette flotte entra dans la rade de Corfou le 10 messidor de l'an 5. Le port et l'île arborèrent le pavillon français; bientôt Xanthe, Céphalonie, Sainte-Maure et l'île de Corcyre (patrie d'Ulysse) imitèrent cet exemple. Maître de Corfou, Gentily rendit des services inappréciables à la France dont il fit aimer la domination, par la manière prudente, loyale et juste dont il gouverna cette île, depuis si long-temps accoutumée au joug vénitien. Après avoir parcouru, comme militaire et comme administrateur, une carrière honorable, il fut attaqué, sur le vaisseau qui le portoit en Corse, d'une maladie grave dont il mourut dans la traversée, en 1799.

* GENTIUS (George), né à Dahme dans la Basse-Lusace en 1618, étudia les langues vivantes, se rendit habile dans les mathématiques et dans la médecine, alla à Constantinople, et parcourut tout le Levant. De retour en Europe, il fut fait conseiller de Jean-George II, électeur de Saxe, et interprète pour les ambassadeurs. Il mourut à Freyberg en Saxe en 1687. On

a de lui plusieurs *Traductions* latines ; les principales sont, I. *Rosarium politicum de persico in latinum versum*, avec des *Notes*, Amsterdam, 1652, et 1654, in-fol. Cet ouvrage est dédié à Jean-George I, électeur de Saxe. Nous l'avons aussi en français sous le titre de *Gulistan*, ou l'*Empire des rois*, *par Sadi*, *prince des poëtes turcs et persans*, traduit par André du Ryer, Paris, 1634; *item*, traduit par M***, Paris, 1704, in-8°. II. *Historia Judaïca, res Judœorum ab eversâ œde Hierosolymitanâ ad hœc ferè tempora usque complexa*. Amsterdam, 1651, in-4°. C'est une traduction latine de Schebet Juda.

† I. GEOFFRIN, *ou* Jofrain (Claude), Parisien, d'abord franciscain, ensuite feuillant, prieur, visiteur et assistant-général de son ordre, plus connu sous le nom de *Dom Jérôme*, remplit, avec applaudissement, les chaires de la cour et de la capitale, et prêcha autant par ses exemples que par ses sermons. En 1717 il fut, pour son jansénisme, exilé à Poitiers. Rappelé à Paris, il y mourut le 17 mars 1721, à 82 ans. Ses *Sermons* publiés en 1737, en 5 vol. in-12, par l'abbé Joli de Fleury, chanoine de Notre-Dame, annoncent une éloquence plus solide que fleurie.

† II. GEOFFRIN (N... veuve de M.), née en 1699, fut orpheline dès le berceau. Son aïeule se chargea de son éducation, et, sans avoir un esprit brillant, elle l'accoutuma de bonne heure à penser avec justesse et à juger avec justice. Madame Geoffrin, ayant perdu son époux, profita de la fortune considérable qu'il lui avoit laissée pour rassembler chez elle les savans de la capitale et les étrangers que la curiosité y attiroit. Parmi ceux auxquels elle rendit des services importans, le comte de Poniatowski, depuis roi de Pologne, fut le plus distingué. Dès que ce prince fut sur le trône, il appela près de lui madame Geoffrin, qu'il nommoit sa mère, et lui écrivit : « Maman, votre fils est roi. » En passant à Vienne en 1768, pour se rendre auprès du monarque polonais, elle reçut de l'empereur et de l'impératrice l'accueil le plus flatteur. Celle-ci, étant en carrosse avec ses enfans, rencontra madame Geoffrin. Elle fit arrêter sa voiture, et lui présenta ses filles. Arrivée à Varsovie, elle y trouva un appartement parfaitement semblable à celui qu'elle occupoit à Paris. Elle revint en cette ville comblée d'honneurs, et y mourut en 1777. Deux jours avant sa mort, souffrant excessivement, elle entendit une conversation qui se tenoit près de son lit sur les moyens qu'avoit le gouvernement de rendre les peuples heureux. Chacun en proposoit de différens ; elle sortit d'un long silence pour dire : « Vous oubliez tous que les gouvernemens devroient s'occuper davantage du soin de procurer des plaisirs aux hommes. » Elle n'oublia point l'amitié dans ses dernières dispositions, et elle fit des legs à Thomas et à d'Alembert. Celui-ci venoit de perdre mademoiselle de l'Espinasse chez laquelle il passoit toutes ses soirées ; il passoit ses matinées chez madame Geoffrin qui le consoloit : « Maintenant, dit-il, il n'y a plus pour moi ni soir ni matin. » Une des choses qui distinguoient le plus madame Geoffrin, fut le mérite d'avoir un caractère à elle, mérite si rare dans le monde. Elle osa être heureuse à sa manière. Par un contraste singulier, la sagesse de l'esprit se trouvoit unie en elle avec la vivacité du caractère et la sensibilité du cœur. Elle fut bienfaisante : quand elle avoit fait

quelque bien, elle n'avoit plus de regret à la journée qui s'écouloit: « En voilà encore une employée, disoit-elle.» Elle avoit deux tableaux de Van-Loo, qui lui avoient coûté 2000 livres; deux seigneurs russes lui en offrirent 50,000 francs; une offre aussi brillante fut acceptée par madame Geoffrin; mais elle remit à madame Van-Loo le surplus du prix du premier achat. Tous ceux qui ont vécu avec madame Geoffrin savent qu'elle ne craignoit rien tant que le bruit de la reconnoissance. On l'a entendue souvent faire une apologie plaisante, et presque un éloge des ingrats. « On ne leur rend pas assez de justice, disoit-elle en riant, et ils ne sont point du tout estimés ce qu'ils valent. » Peu de personnes ont possédé au même degré l'esprit convenable à chaque situation. Elle eut cependant le sort des femmes qui ont osé avoir de l'esprit et des connoissances. Les philosophes jugeoient sévèrement chez elle leurs ennemis, et ces ennemis ont porté à leur tour des jugemens rigoureux sur la protectrice des philosophes. D'Alembert étoit à table chez elle, lorsqu'un des convives, connu pour menteur, se mit à raconter une chose extaordinaire; tout le monde se récria, et soutint que le fait étoit faux et invraisemblable: « Cela est pourtant vrai, dit tout bas d'Alembert à madame Geoffrin. » « Si cela est vrai, lui répondit-elle, pourquoi le dit-il?» D'Alembert, Thomas et Morellet ont fait chacun en particulier l'éloge de cette dame célèbre, dans trois brochures publiées en 1777. Voici quelques-unes de ses maximes, qui méritent d'être retenues: « Il ne faut pas laisser croître l'herbe sur le chemin de l'amitié. — L'économie est la source de l'indépendance et de la libéralité. — Il y a trois choses que les femmes de Paris jettent par la fenêtre, leur temps, leur santé et leur argent. — Vous m'assurez, disoit-elle un jour, que cet homme est simple, prenez garde; est-il simple avec simplicité? » Pour ménager ses amis, elle avoit établi pour règle, « 1° qu'il faut rarement les louer dans le monde; 2° qu'il ne faut les louer que généralement, et jamais par tel ou tel fait, sur telle ou telle action, parce qu'on ne manque jamais de jeter quelque doute sur le fait, ou de chercher à l'action un motif qui en diminue le mérite; 3° qu'il ne faut pas même les défendre lorsqu'ils sont attaqués trop vivement; si ce n'est en termes généraux, et en peu de paroles, parce que tout ce qu'on dit alors ne fait qu'animer les détracteurs et leur fait outrer la censure.» Elle appeloit les beaux esprits factices, qui ne brillent que par des réminiscences, des bêtes frottées d'esprit. Cette expression est un peu forcée; et il faut avouer que dans sa société on s'en permettoit quelquefois de pareilles, et que l'esprit n'y étoit pas toujours naturel. La Harpe qui l'a connue en parle ainsi: « Madame Geoffrin n'a ni naissance ni titre: elle est veuve d'un entrepreneur de la manufacture des glaces; elle jouit d'environ 40,000 livres de rente, fortune médiocre à Paris; mais elle est remarquable par un esprit d'ordre et d'économie qui double son revenu. Sa maison est devenue le rendez-vous du talent et du mérite en tout genre, et ce désir de vivre avec des hommes célèbres a fait rechercher sa société, où l'on étoit sûr de les trouver. On demande souvent si cette femme qui a tant vécu avec les gens d'esprit en a beaucoup elle-même: non; mais elle est née avec un sens droit, un caractère sage et modéré. Elle a cette politesse de bon goût que donne un grand usage du monde, et personne ne possède mieux le tact des convenances. Elle est bonne et bienfai-

sante; elle a rendu des services et aime à en rendre.... Elle est dans ses habillemens d'une extrême simplicité qui plaît beaucoup, parce qu'elle est relevée par une extrême propreté, et la propreté est la parure de la vieillesse. La vieillesse dans madame Geoffrin semble réconciliée avec les graces... »

† I. GEOFFROI (Etienne-François), né à Paris en 1672, d'un apothicaire, ancien échevin, voyagea en France, en Angleterre, en Hollande et en Italie, pour se perfectionner dans la connoissance de la médecine, de la chimie et de la botanique. De retour dans sa patrie, il reçut le bonnet de docteur, obtint les places de professeur de chimie au Jardin du roi, de médecine au collége royal, et fut associé à l'académie des sciences de Paris et à la société royale de Londres. Cet habile homme mourut à Paris le 5 janvier 1731. Son caractère doux, circonspect, modéré, et peut-être un peu timide, le rendoit attentif à écouter la nature et à l'aider à propos. Il ne refusoit son secours à personne. Une chose singulière, qui lui fit tort dans les commencemens, c'est qu'il s'affectionnoit trop pour ses malades; leur état lui donnoit un air triste et alarmé qui les affligeoit. On a de ce savant médecin, *De materiâ medicâ*, sive *De medicamentorum simplicium historiâ, virtute, delectu et usu*, Paris, 1741, in-8°, 3 vol. Cet ouvrage important, un des plus recherchés, des plus complets et des meilleurs qu'on ait vus jusqu'à présent, a été traduit en français en 7 vol. in-12, Paris, 1743, par Bergier, médecin de Paris, né à Myon près de Salins, mort en 1748. Il en a paru une continuation en 3 vol., par Arnault de Nobleville et Salerne, qui y ont joint aussi une *Histoire des animaux*, 6 vol. et enfin une Table générale, ce qui fait en tout 17 vol. in-12, Paris, 1750 et 1756. Les *Thèses* de Geoffroi étoient beaucoup plus recherchées des étrangers qu'un grand nombre d'autres, dont l'élégance est le seul mérite. *Histoire abrégée des insectes qui se trouvent aux environs de Paris*, Paris, 1762 et 1764, 2 vol. in-4°, fig. La dernière édition de 1799 est augmentée d'un supplément. *Traité sommaire des coquilles qui se trouvent aux environs de Paris*, Paris, 1767, in-12.

II. GEOFFROI, abbé de Vendôme en 1093, et cardinal l'année suivante, étoit d'Angers, et mourut vers l'an 1130. Louis-le-Gros, roi de France, et les papes Urbain II, Paschal II, Calixte II, Honorius II, le chargèrent des affaires les plus importantes et les plus épineuses. Nous avons de lui cinq livres de *Lettres*, onze *Sermons*, et des *Opuscules*. Tous ces écrits ont été publiés en 1610 par le P. Sirmond. La *Lettre* à Robert d'Arbrissel, fondateur de Fontevrault, sur sa familiarité avec les femmes, qui se trouve dans les manuscrits de son temps, est certainement de lui, quoiqu'on en ait contesté l'authenticité.

III. GEOFFROI DE SAINT-OMER, un des neuf gentilshommes qui formèrent l'ordre des templiers, l'an 1118, et celui qui se distingua le plus dans cette institution. *Voyez* HUGUE DES PAYENS.

* IV. GEOFFROI, de Montmouth, surnommé *Arturus*, archidiacre de Montmouth en Angleterre, puis évêque de Saint-Asaph, florissoit vers 1152, sous le règne de Henri II. Les centuriateurs de Magdebourg le font contemporain du vénérable Bede. On a de lui, I. *De exilio ecclesiasticorum*. II. *De corpore et sanguine Domini*. III. *Carmina diversi generis*. IV. *Commentaria in pro-*

phetias Merlini, etc. ; mais le plus célèbre de ses ouvrages est une *Histoire de la Grande-Bretagne*, dans la collection des historiens d'Angleterre par Commelin. Comme elle contient divers faits apocryphes, et qu'il y a inséré la vie du roi Artus par Merlin, Poissevin, Baronius et d'autres savans l'ont mis au nombre des écrivains romanciers ou fabuleux.

V. GEOFFROI. *Voy.* JOUFROY, GROTESTE, *et* GUILLAUME, n° XIX.

† I. GEOFFROY (Jean-Baptiste), jésuite, né à Charoles le 24 août 1706, mort en 1782, professa avec distinction, pendant plusieurs années, la rhétorique au collége de Louis-le-Grand. Après la destruction de sa société, il fut estimé des ennemis même de cette compagnie ; et les meilleures maisons de la capitale lui furent ouvertes, comme à un homme d'un esprit orné, d'un caractère doux, d'un commerce sûr. Il eut autant d'amis que de disciples. *Le recueil de plaidoyers et harangues latines* du père Geoffroy, 1783, 2 vol. in-12, est estimable par le choix des sujets, le brillant des pensées, la vivacité de l'expression et les agrémens du style ; mais l'auteur n'a pas toujours su éviter les jeux de mots, les antithèses recherchées, les tours forcés, et même les termes impropres. On a encore de lui, *Basilide*, tragédie ; *le Misantrope*, comédie : pièces de collége. Il a traduit le *Songe* de Scipion, la *Lettre politique* à Quintus, et les *Paradoxes* de Cicéron, 1725, in-12. Ce fut son premier ouvrage.

* II. GEOFFROY (Claude-Joseph), né en 1685, mort en 1751, passé de l'étude de la pharmacie à celle de la botanique qu'il apprit sous Tournefort, s'instruisit aussi dans l'anatomie. Ses connoissances l'ayant mis en état d'entrer en commerce avec les savans les plus distingués, il tira, par leur fréquentation, un parti avantageux des voyages qu'il fit, en 1704 et 1705, dans les provinces méridionales de la France, pour y observer les plantes et toutes les productions de la nature. A son retour, Geoffroy fut reçu (en 1707), membre de l'académie des sciences. Dans son premier mémoire, il fit une application de la chimie à la botanique. « On s'étoit (dit un auteur à l'occasion de cet académicien) assuré dès les premiers temps de l'académie que presque toutes les plantes, même celles qui paroissoient les plus différentes, donnoient par l'analyse les mêmes principes ; il falloit donc qu'il y eût dans la combinaison de ces principes quelque différence qui occasionnât celle qu'on remarque sur-tout dans la couleur et l'odeur des diverses plantes : Geoffroi la chercha dans la manière dont l'huile essentielle se trouve mêlée avec les autres principes, et il observa que celle du thym, différemment combinée avec les acides et les alkalis fixes et volatils, donnoit à peu près toutes les nuances de couleurs qu'on remarque dans les fleurs : idée neuve, heureuse, et qui méritoit bien d'être suivie. » Le nombre des mémoires lus à l'académie par ce savant sur les objets les plus curieux et les plus utiles de la chimie et de la botanique est d'environ soixante. Comme il s'étoit formé une collection très-considérable de plantes, de coraux, de pétrifications, de mines, etc., il pria, par son testament, pour qu'elle fût conservée entière, Bernard de Jussieu d'en faire l'estimation, et ordonna à celui de ses fils qui lui succéderoit dans son état de s'en charger au prix fixé.

I. GEORGE (saint) souffrit le

martyre sous Dioclétien. On ne sait rien de certain sur lui. Son nom est cependant très-célèbre chez les chrétiens et même chez les mahométans : ceux-ci lui attribuent plusieurs miracles, entr'autres, celui d'*avoir rendu à la vie le bœuf d'une pauvre veuve*, qui l'avoit reçu dans sa maison. C'est le patron de l'Angleterre. Catherine II, impératrice de Russie, a institué un ordre de chevalerie sous le nom de ce saint, en faveur des généraux commandans en chef qui ont gagné une bataille. Le cordon en est orange et noir.

† II. GEORGE, despote de Servie en 1440, suivoit la religion grecque, aussi-bien que ses peuples ; mais il étoit accusé d'y avoir mêlé quelques impiétés de l'Alcoran, par le grand commerce qu'il avoit avec les Turcs. La Servie étant alors la borne commune des Turcs et des Hongrois, il s'étoit vu réduit, dès sa jeunesse, à porter les armes, tantôt pour les ottomans, tantôt pour les chrétiens. Enfin Mahomet II épousa la despœne Marie sa fille. Ce sultan s'étoit proposé d'usurper un jour la Servie pour la dot de son épouse ; il fit aveugler avec un fer ardent Etienne et George, deux des fils du despote. Il préparoit le même traitement à un troisième, à Lazare ; mais ce père infortuné trouva le moyen de le sauver des mains du sultan. En 1445, Mahomet II vint en personne assiéger la ville de Novigrade en Servie, place d'autant plus considérable, qu'il y a dans son territoire des mines d'or et d'argent. Il se borna à cette conquête, parce que la despœne Marie négocia l'accommodement de son père, et le détacha des intérêts d'Huniade. George mourut en 1457, d'une blessure qu'il reçut en combattant les Hongrois. Il laissa la conduite de ses états à Irène Cantacuzène, son épouse, et à Lazare, le plus jeune de ses fils. Ceux que Mahomet avoit fait aveugler furent privés de la succession, et sortirent en même temps de Servie, sur le bruit que le sultan venoit pour s'en emparer. George, qui étoit le cadet, se retira en Hongrie, et Etienne en Albanie. Leur frère Lazare succéda à la couronne, et mourut la même année, après avoir fait périr, par le poison, la despœne, sa mère, pour régner seul.

† III. GEORGE DE TRÉBISONDE, ainsi appelé parce qu'il étoit originaire de cette ville, naquit à Candie, et vint à Rome sous le pape Eugène IV. Après avoir professé la rhétorique et la philosophie pendant plusieurs années avec succès, il fut secrétaire de Nicolas V. On lui doit, I. Une *Rhétorique*, dont la première édition, sans date, est de Wendelin de Spire, vers 1470, in-folio ; réimprimée avec d'autres rhéteurs modernes, Venise, 1523, in-folio. II. Plusieurs *Traductions* de livres grecs et latins, entre autres, de la *Préparation évangélique* d'Eusèbe, version que le savant Petau méprisoit avec juste raison. III. Des *Ecrits de controverse* en faveur de l'Eglise latine contre l'Eglise grecque, dans la *Græcia orthodoxa* d'Allatius, grec-latin, Rome, 1652 et 1659, en 2 vol. in-4°. IV. Quelques *Ouvrages*, dans lesquels il fait paroître un mépris extrême pour Platon, et un enthousiasme inconsidéré pour Aristote...... George de Trébisonde, homme ardent, colère, querelleur, bizarre, quitta la cour de Rome pour briller dans celle d'Alfonse, roi de Naples ; mais, bientôt las de celle-ci, il retourna à Rome, où il mourut vers l'an 1484 dans une extrême vieillesse, après avoir oublié tout ce qu'il avoit appris. *Voyez* MULLER, n°. I.

† IV. GEORGE DE CAPPADOCE, ainsi nommé parce qu'il étoit né dans cette province, fut élu évêque

d'Alexandrie en 354 par les ariens, qui avoient forcé saint Athanase à s'exiler. C'étoit un homme d'une basse naissance, fils d'un foulon. Il se mit ensuite dans les vivres, et se chargea de fournir la chair de porc qu'on donnoit aux soldats. N'ayant pas fait fortune dans cet emploi, qu'il exerçoit à Constantinople, il quitta cette ville, et se retira en Egypte. Quoiqu'il n'eût aucune teinture des lettres, quoiqu'il fût païen dans le fond du cœur et chrétien seulement de nom, la secte arienne ne craignit point de l'opposer à saint Athanase. Dès qu'il se vit sur le siége épiscopal, il persécuta violemment les catholiques, et plusieurs moururent des mauvais traitemens qu'il exerça contre eux. Mais la cupidité étoit encore plus forte en lui que la passion de se venger. Il prenoit de toutes mains, enlevoit aux fils les héritages de leurs pères, se fit adjuger la ferme du salpêtre, et se rendit maître de tous les marais salans et des étangs où croissoit le *papyrus*. Il mit un droit sur les cercueils, et, en les vendant même aux étrangers, il leva ainsi un impôt sur chaque mort. Bassement flatteur des eunuques du palais, et favorisant les exactions de la cour impériale, il se rendit odieux aux païens mêmes, dont il pilloit les temples. Tant d'attentats excitèrent une émeute; et, après avoir été accablé d'outrages, il fut massacré le 24 décembre 361. Julien régnoit alors. Il écrivit fortement aux Alexandrins, pour leur reprocher cet assassinat. Quoi! leur dit-il, au lieu de me réserver la connoissance des injures que vous avez souffertes, vous vous êtes laissé emporter à la colère; vous vous êtes livrés aux mêmes excès que vous reprochez à vos ennemis. George méritoit d'être traité comme il l'a été; mais ce n'étoit pas à vous d'être ses exécuteurs. Vous avez des lois; il falloit demander justice. »

V. GEORGE-SYNCELLE. *Voyez* SYNCELLE.

VI. GEORGE-DOSA. *Voyez* DOSA.

VII. GEORGE, dit *Amira*, savant maronite, vint à Rome, sous le pontificat de Clément VIII, et y mit au jour une *Grammaire syriaque et chaldaïque*, 1596, in-4°, estimée des savans. De retour en Orient, il fut fait patriarche des maronites, fit recevoir la réformation du calendrier, et mourut vers 1641. George Amira souffrit beaucoup avec son troupeau durant la guerre des Turcs contre les émirs. Ce fut lui qui reçut au mont Liban Galaup de Chasteuil.

VIII. GEORGE, duc DE CLARENCE, frère d'Edouard IV, roi d'Angleterre, convaincu, à ce qu'on croit communément, d'avoir eu dessein de secourir la duchesse de Bourgogne contre le roi son frère, fut condamné à être ouvert tout vif; on devoit arracher ses entrailles et les jeter au feu, puis lui trancher la tête; mais sa mère ayant fait modérer cette sentence, on le jeta dans un tonneau de bière, et on l'y laissa jusqu'à ce qu'il fût étouffé. C'est ainsi que finit ce prince infortuné, l'an 1478. Edouard IV ayant demandé à Louis XI comment il devoit traiter son frère, le monarque français, aussi cruel que politique, lui répondit par ce vers de Lucain :

Tolle moras, semper nocuit differre paratis.

« On n'a jamais su, dit du Radier, ce qui avoit occasionné la mort du duc de Clarence. Les uns prétendent que ce fut la jalousie d'Edouard son frère, qui craignoit que le duc n'acquît un trop grand crédit. D'autres pensent que ce fut en effet le secours qu'il donna à la douairière de Bourgogne; et il y a beaucoup d'apparence que ce motif

fut le véritable. Enfin, il y a des historiens qui attribuent sa mort à la réponse d'un devin, qui avoit prédit que, quoique Edouard eût des enfans, il auroit pour successeur un prince dont le nom commenceroit par la lettre *G*, et que le duc de Clarence, s'appelant *George*, fut celui sur lequel Edouard jeta ses soupçons; mais qu'il se trompa, et que la prophétie ne laissa pas que d'être vraie, parce que ce fut le duc de Glocester qui succéda à Edouard.... » (*Voyez* l'Histoire d'Angleterre de Polydore-Virgile sous le règne d'Edouard IV, pag. 651.) Le fils de George, EDOUARD-PLANTAGENET (*voyez* ce mot, n° XI), eut une fin digne de son père.

IX. GEORGE-LOUIS DE BRUNSWICK, premier du nom, duc et électeur d'Hanovre, fils d'Ernest-Auguste de Brunswick, et de la princesse Sophie, petite-fille de Jacques Ier, né le 8 mai 1660, commanda avec succès l'armée impériale en 1708 et 1709. La reine Anne étant morte le 11 août 1714, George fut proclamé roi d'Angleterre, le même jour, par les intrigues des whigs. Quelques jours après son couronnement, le roi dit que « la foule immense qu'il avoit vue à cette cérémonie l'avoit fait penser au jour de la résurrection des morts. » Miladi Copwer répondit : « Sire, aussi ce jour-là fut-il celui de la résurrection de l'Angleterre et de tous les bons Anglais. » George étoit persuadé que les principaux ministres du dernier règne avoient eu des vues contraires à ses intérêts. Il croyoit que, sous le prétexte de la paix, ils ne s'étoient unis à la France que pour préparer le rétablissement du fils de Jacques II. Son premier soin fut donc d'établir une commission pour examiner, avec la dernière rigueur, l'administration du comte d'Oxford et du vicomte de Bolyngbrocke. Robert Walpole, nommé pour faire l'examen le plus sévère des papiers de ces deux ministres, les lut avec la passion d'un wihg qui s'étoit toujours opposé à la paix, et avec les dispositions d'un homme qui espère de remplacer un jour ceux qu'il doit juger. D'ailleurs ses intrigues dans les communes pour traverser la paix l'avoient fait renfermer, sous le précédent ministère, dans la tour de Londres; et cette raison ne servoit pas peu à l'aigrir. Bolyngbrocke se douta de ce qu'on lui préparoit, et prévint l'orage en quittant l'Angleterre. Oxford fut arrêté; mais sa conduite paroissant irréprochable, le roi lui rendit enfin la liberté, après lui avoir fait essuyer le supplice d'un long procès et d'une longue prison... La naissance avoit mis un trop grand intervalle entre George et le trône; on disoit qu'il y avoit quarante-cinq personnes qui en étoient plus près que lui. Tous les Anglais ne croyoient pas avoir en lui un souverain légitime. Agréable aux whigs, il devint odieux aux torys, qui, par les changemens faits dans l'administration, se voyoient privés de toute faveur. Les esprits sans passion et sans préjugé ne pouvoient, d'un autre côté, se dissimuler l'injustice faite à la maison de Stuart. Ces dispositions furent cause d'une guerre civile, qui ne fut assoupie que vers 1717, après qu'on eut fait verser sur les échafauds le sang de quelques rebelles illustres. Cependant la nation anglaise prospéra sous le règne de George Ier. En 1726 elle mit trois flottes en mer; la première alla en Amérique, et empêcha l'arrivée des galions en Espagne; la seconde croisoit sur les côtes d'Espagne, et observoit de près les mouvemens

des Espagnols ; la troisième fit voile pour la mer Baltique, où elle empêcha les Moscovites d'exécuter les projets qu'ils avoient formés. George Ier mourut l'année suivante, le 22 juillet 1727, à 67 ans, à Osnabruck, en allant d'Angleterre à Hanovre... « Ce prince avoit de grandes qualités, dit l'abbé Millot, beaucoup de génie, de discernement, de politique, de talens pour les négociations. Il étoit ennemi du faste et grave dans sa conduite, quoiqu'on lui ait reproché d'avoir donné à sa maîtresse la charge de grand-écuyer. La réputation de sagesse dont il jouissoit avant de parvenir à la couronne fut ternie aux yeux des Anglais par un gouvernement peu conforme à leurs principes et à l'intérêt de la nation. Les conseils de ses ministres l'entraînèrent peut-être au-delà de ses propres mesures. En devenant maître du parlement, dont les principaux membres lui avoient vendu leurs suffrages, il perdit l'affection de son peuple, le premier trésor d'un souverain. Comme particulier, il étoit bon et affable. « L'abbé Prévôt rapporte sur ce prince une anecdote qui lui fait honneur. Se trouvant masqué à un bal, il causoit avec une dame masquée aussi, et qu'il ne connoissoit pas. Cette dame lui proposa d'aller avec elle se rafraîchir au buffet ; le roi y consentit. On lui versa à boire : « A la santé du prétendant, dit la dame. — De tout mon cœur, répondit ce monarque. — Je bois volontiers à la santé des princes malheureux. » George Ier, selon Voltaire, se plaisoit plus à vivre en homme qu'en maître. La pompe de la royauté étoit pour lui un fardeau pesant. Il vivoit avec un petit nombre d'anciens courtisans qu'il admettoit à sa familiarité. Ce n'étoit pas le roi de l'Europe qui eût le plus d'éclat; mais il étoit l'un des plus sages et le seul qui connût sur le trône les douceurs de la vie privée et de l'amitié. »

† X. GEORGE-AUGUSTE, second du nom, duc de Brunswick, fils du précédent, né en 1683, succéda à son père en 1727 dans ses états d'Angleterre et d'Allemagne. La même maladie l'emporta. Il mourut le 25 octobre 1760. Il avoit épousé en 1705 la princesse Caroline de Brandebourg Anspach, qui mourut en 1737. George son père, avec lequel il fut long-temps brouillé, ne lui donna jamais de part au gouvernement. « Cependant le fils, dit l'abbé Millot, a paru plus digne de la couronne que le père. » Politique habile, il sut gouverner un peuple qui ne sait guère obéir, et en obtint tout ce qu'il voulut. Les armes des Anglais prospérèrent dans la guerre de 1741, que George II soutint avec gloire; et leur puissance s'accrut dans celle de 1755, qu'il ne vit pas terminer. Dans la première, il maintint la reine d'Hongrie dans ses possessions, après la mort de Charles VI; dans la seconde, il fit des conquêtes au Nouveau-Monde, et ses vaisseaux firent des prises immenses.

* XI GEORGE DE SIS, rhéteur et grammairien, florissoit au commencement du 13e siècle. Il professa les belles-lettres dans sa patrie, et laissa en mourant quelques ouvrages fort estimés qui n'ont point été imprimés; ce sont, I. *Une Grammaire arménienne divisée en trois livres, avec un traité sur la versification.* II. *L'art d'écrire et d'abréger les mots.* III. *Exercices sur l'éloquence, divisés en cinq livres.* George de Sis faisoit consister le mérite de l'éloquence dans l'art de prouver; « La rhétorique, disoit-il, sans démonstration et sans jugement positif, seroit un art perverti, sans justesse et sans dignité. »

* XII. GEORGE-CADOUDAL, chef de chouans, fils d'un meunier de Brecke, village à deux lieues d'Auray dans le Morbihan, avoit à peine fini ses études à Vannes, lorsque la révolution éclata; il n'y prit d'abord aucune part; mais lors de l'insurrection de la Bretagne, il servit comme simple cavalier, vint avec quelques Bretons se réunir aux Vendéens à Laval, après leur passage de la Loire, et fut nommé officier au siége de Grandville. Il se distingua par sa force et son courage, et se fit dès-lors une sorte de réputation. Après la déroute du Mans et de Savenay, il se sauva dans son pays natal; mais ne pouvant y reprendre la vie casanière, il enrôla des paysans et des matelots oisifs, et se mit à leur tête. Des troupes furent dirigées contre lui; il fut surpris par une colonne républicaine et conduit dans les prisons de Brest avec son père. Après une détention assez longue, il se sauva déguisé en matelot, et prit le commandement de son canton. N'aimant pas les nobles, il chercha constamment à les écarter du commandement, et il étoit même regardé comme le chef d'un parti plébéien. Ce ne fut qu'en 1795 qu'il commença à se faire remarquer; il commanda en 1796 la division du Morbihan. Ayant repris les armes en 1799, il fut un des chefs qui rassembla le plus de forces autour de lui; et, selon les rapports des républicains, il jouissoit d'une grande confiance parmi ses troupes; il fut même question un instant de le nommer généralissime. Il occupoit de nouveau, à cette époque, la Basse-Bretagne, et il se trouvoit le seul général en chef qui ne fût pas gentilhomme. Sa division fut celle qui livra le plus de combats aux républicains, et ce fut lui qui commanda en décembre l'expédition qui eut lieu sur le bord de la Vilaine, pour recevoir un transport considérable de fusils et de canons qu'y débarqueroient les Anglais. Il refusa long-temps la paix offerte alors par les consuls; mais à la suite de plusieurs affaires (notamment de celles de Grand-Champ et d'Elven, les 25 et 26 janvier 1800, qui furent assez sanglantes), et voyant d'ailleurs tous les principaux chefs, Frotté seul excepté, se soumettre aux lois de la république, il songea à conclure la paix pendant qu'il en étoit temps encore. Le 9 février, sachant que le général Brune faisoit une reconnoissance, il s'avança près du village de Theix, suivi seulement de deux chouans, ordonna à l'un d'eux d'annoncer qu'il désiroit parler au général républicain, et entra en conférence avec lui en plein air, au coin d'une haie : après une heure d'entretien, tout fut terminé, et George s'engagea à licencier ses troupes, et à remettre l'artillerie et les fusils qu'il possédoit. Lors de la pacification consulaire, il vint à Paris, où il lui fut offert du service dans l'armée républicaine. Après quelques hésitations, il partit brusquement pour Londres, où il fut parfaitement accueilli des princes et du ministère anglais. On prétend que c'est à lui que l'on doit l'idée de la machine infernale; il passa même en France pour en ordonner l'exécution, retourna ensuite en Angleterre, et n'en revint une seconde fois que pour trouver la mort. Débarqué sur la falaise de Béville au mois d'août 1804, avec Pichegru et autres, il vint à Paris pour frapper le coup qu'il méditoit contre la personne du premier consul, et se tint caché dans la capitale jusqu'au mois de mars, époque à laquelle la police, ayant obtenu des révélations de quelques-uns des agens de cette conjuration, le fit rechercher avec une activité extraordinaire. Arrêté près le Luxembourg, par des agens de police, il en renversa deux à ses pieds,

de deux coups de pistolets, et sauta à bas de son cabriolet, il chercha à s'échapper; mais la multitude s'étant réunie autour de lui, il fut arrêté par les efforts d'un boucher, conduit à la préfecture et ensuite au Temple. Traduit au tribunal criminel avec un grand nombre de complices, il fut condamné à mort le 21 prairial an 12 (11 mai 1804), comme coupable d'avoir voulu attenter à la vie du premier consul, il fut exécuté le 5 messidor suivant (24 juin). Il étoit âgé de 35 ans. Il montra dans toute la procédure beaucoup de sang-froid, s'abstint constamment de compromettre ses partisans par ses réponses, et fit hautement profession de dévouement à la cause des Bourbons. — Son parent et coaccusé CADOUDAL (P. J.), matelot à l'époque de l'insurrection de la Vendée, quitta son bord pour se réunir aux insurgés. Il s'y distingua par des actes de férocité qui le firent surnommer *le Bourreau*. George se servoit de lui pour l'assassinat des fonctionnaires publics, l'espionnage et la correspondance de côte à côte. Arrivé avec lui dans la capitale, il y fut arrêté et condamné à mort le même jour, à l'âge de 40 ans.

* GEORGIEVITZ (Barthélemi), Hongrois, versé dans les langues, florissoit dans le 16e siècle; il visita les lieux saints, et fut détenu captif pendant 13 ans chez les Turcs. Nous avons de lui plusieurs ouvrages, I. *De Turcorum ritu et ceremoniis*, Paris, 1545, in-12. Dom Montfaucon en faisoit grand cas. II. *Disputatio de fide christianâ*, etc. III. *De afflictione christianorum captivorum sub Turcico jugo*, avec figures, Worms, 1545, in-8°. IV. Il a traduit de la langue persane, en latin un ouvrage singulier et qui pourroit bien être une prophétie: *Prognome seu præsagium mahumetanorum, primùm de christianorum calamitatibus, deinde de suæ gentis interitu*, Bâle, 1551, in-8°.

* I. GERALDINI (Alexandre), d'Amélia, frère mineur, le premier évêque qui alla dans l'Inde, passa de l'évêché de Voltorara et de Montecorvino, dont il avoit été pourvu environ en 1496 par Alexandre VI, à l'église de l'île de Saint-Domingue en Amérique, où Léon X l'envoya. Il y mourut en 1525, après cinq années de séjour, septuagénaire et en odeur de sainteté. Il écrivit beaucoup d'ouvrages dont parlent Ughelt et Zeno dans ses *Dissertazioni Vossiane*, t. 2, p. 831. Les deux suivans sont les plus estimés. I. *Itinerarium ad regiones sub æquinoctiali plagâ constitutas*. II. *Monumenta antiquitatum Romanarum è veteribus inscriptionibus recollecta suis itineribus et studio*.

* II. GERALDINI (Antoine), d'Amélia, frère du précédent, florissoit dans les belles-lettres, et particulièrement dans la poésie latine; à l'âge de 22 ans il fut couronné poëte lauréat. Parmi ses poésies, on distingue les *Fasti*, en vers élégiaques, dans lesquels il traite des Vies des saints et des martyrs. Il mourut en Andalousie en 1489, à l'âge de 33 ans.

GERAN (saint.) *Voyez* GUICHE.

† I. GÉRARD, nom de quatre saints personnages. Le premier, tiré du séminaire des clercs de Cologne pour gouverner l'église de Toul en 963, occupa ce siège, et mourut le 29 avril 994. — Le second, d'abord moine de S. Denys, puis premier abbé de Brogne, au diocèse de Namur, étoit né de parens distingués, qui lui firent prendre de bonne heure le parti des armes. Envoyé à la cour de Be-

renger, comte de Flandre, il gagna, par son heureux caractère, la confiance de ce prince, et il pouvoit aspirer à toutes les faveurs de la fortune, lorsqu'il quitta le monde. Il mourut le 3 octobre 959. — Le troisième, évêque et martyr, étoit fils d'un noble vénitien. Après avoir passé quelque temps dans un monastère, il voulut faire le voyage de la Terre sainte. Comme il traversoit la Hongrie, le saint roi Etienne l'arrêta pour travailler à la conversion de ses sujets infidèles. Il fut fait évêque. Après la mort de saint Etienne, il refusa généreusement de couronner l'usurpateur de son trône. Il continuoit ses missions, lorsqu'une troupe de paysans des bords du Danube le rencontrèrent et le percèrent d'une lance en 1047. — Le quatrième, mort le 13 juin 1358, étoit frère de saint Bernard et religieux de Corbie.

II. GÉRARD. *Voyez* GERHARD.

† III. GÉRARD (TOM *ou* TUNG), étoit, à ce qu'on croit, d'Amalfi en Italie; il fut l'instituteur et le premier grand-maître des frères hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, connus aujourd'hui sous le nom de chevaliers de Malte. Cet ordre commença dès le temps où la ville de Jérusalem étoit encore en la puissance des infidèles. Des marchands d'Amalfi obtinrent la permission de bâtir, vis-à-vis de l'église du Saint-Sépulcre, un monastère de bénédictins où les pélerins latins pussent trouver l'hospitalité. L'abbé de ce monastère fonda, en 1080, un hôpital dont il donna la direction à Gérard, homme recommandable par sa piété. Gérard prit un habit religieux l'an 1100, avec une croix de toile blanche à huit pointes sur l'estomac, et donna cet habit à plusieurs personnes qui, s'engageant dans cette société, firent les trois vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, avec un vœu particulier de soulager les chrétiens. Ces religieux obtinrent de grands priviléges dès leur naissance. Anastase IV les confirma en 1154, par une bulle, dans laquelle il leur permit de recevoir des élèves pour faire l'office divin, et administrer les sacremens, et des laïques de condition libre pour le service des pauvres : telles étoient les trois sortes de personnes qui composoient l'ordre de S. Jean de Jérusalem : les frères chevalers, les clercs, et les frères servans. Le fondateur, mort en 1120, eut pour successeur Raymond du Puy.

† IV. GÉRARD DE DEVENTER, aussi appelé *de Groot*, docteur de Paris, chanoine d'Utrecht et d'Aix-la-Chapelle, né à Deventer en 1340, et mort le 20 août 1384, fonda, dans le 14e siècle, un institut dit *de la Vie commune*, ou des *Frères de bonne volonté*. C'étoient des personnes distinguées par leur savoir et leur piété, qui, pour opposer une digue à la fainéantise et à la mendicité, fléaux presque consacrés à cette époque, vivoient en commun du produit de leurs contributions volontaires ou de celui de leur industrie et de leurs talens, et qui s'appliquoient particulièrement à l'instruction de la jeunesse. Les moines ne manquèrent pas de se déchaîner contre ces sociétés, qui tendoient en effet au décri des vœux monastiques et à la ruine des couvens. Un dominicain de Saxe, nommé Matthieu Grabon, présenta au pape un écrit conçu en vingt-cinq articles, où il exposoit l'illégitimité et le danger de ces corporations. Le pontife, ayant consulté le cardinal de Cambrai et le célèbre Gerson, n'abonda point dans le sens du moine, qui se rétracta. (*Voyez* Histoire du concile de Constance, par Lenfant, p. m. 601. 604.) Cette congrégation

s'est rendue singulièrement recommandable dans les Provinces-Unies par l'établissement de plusieurs écoles utiles. On a de Gérard des *Livres de piété* et des *Sermons*.

† V. GERARD (Balthasar), assassin de Guillaume, prince d'Orange, naquit à Willafans en Franche-Comté. Ce scélérat trouva le moyen de s'insinuer dans les bonnes graces de ce prince, en affectant un zèle outré pour la religion protestante, et une haine furieuse contre les catholiques. Il assistoit régulièrement aux prières et aux instructions. On ne le trouvoit jamais sans un Psautier ou un nouveau Testament à la main. Tout le monde fut dupe de son hypocrisie. Un jour que le prince d'Orange sortoit de son palais à Delft, Gerard le tua d'un coup de pistolet chargé de trois balles. Dès que le meurtrier eut été arrêté, il demanda du papier et une plume pour écrire tout ce qu'on vouloit apprendre de lui. Il déclara que depuis six ans il avoit résolu de donner la mort au prince d'Orange, chef des hérétiques rebelles. Et pourquoi? « Pour expier ses péchés, et pour mériter la gloire éternelle. » Il accusa quelques religieux d'avoir applaudi à son projet, et osa se donner pour un généreux athlète de l'Église romaine. Il avoua que si le prince vivoit, il le tueroit encore, dût-on lui faire souffrir mille tortures. Après qu'il eut été appliqué à la question, on prononça la sentence de mort; elle portoit qu'on lui brûleroit la main droite avec un fer rouge, et les parties charnues avec des tenailles; qu'on couperoit ensuite son corps vivant en quatre quartiers; qu'on lui ouvriroit le ventre; qu'après lui avoir arraché le cœur on lui en battroit le visage; enfin, qu'on lui couperoit la tête. Cet arrêt fut exécuté le 14 juillet 1584, et ce fanatique mourut comme un martyr. Philippe II anoblit tous les descendans de la famille de l'assassin. L'intendant de la Franche-Comté, Varoles, les remit à la taille. Dans le livre IV, chapitre 6 de la traduction française imprimée à Douay en 1618, in-12, de l'Histoire des martyrs de Gorcum, par le théologien Guill. Estius, on lit un passage à la louange de cet assassin, dont on a aussi imprimé un Éloge à Douay vers le même temps.

VI. GERARD (Jean), théologien luthérien, né à Quedlimbourg en 1582, enseigna la théologie à Iène avec un succès distingué. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont, I. Des *Lieux communs de théologie*. II. La *Confession catholique*. III. *L'Harmonie des quatre évangélistes*, Genève, 1646, 3 vol. in-fol. IV. Des *Commentaires* sur la Genèse, sur le Deutéronome, sur les Épîtres de saint Pierre, et sur l'Apocalypse. Ce savant mourut en 1637.

† VII. GERARD (Jean), autre savant luthérien, professeur en théologie, et recteur de l'académie d'Iène sa patrie, mourut en 1668, à 57 ans. On a de lui, I. Une *Harmonie de langues orientales*. II. Un *Traité de l'Eglise cophte*, et d'autres ouvrages estimés. — Jean Ernest, son fils, professeur de théologie à Giessen, mort en 1707, a laissé quelques ouvrages sur les sciences.

VIII. GERARD-DOW. *Voyez* Dow.

* IX. GERARD (Jean), botaniste anglais, né en 1545, à Nantwick, au comté de Chester, mort en 1607, destiné à la chirurgie, fit ses études en conséquence, et s'établit à Londres, où le lord Burleigh le protégea, et lui donna la

surintendance de ses jardins. Il eut aussi en propre un très-grand jardin botanique. Gerard est auteur de, I. *Catalogus, arborum fruticum et plantarum tam indigenarum quàm exoticarum in horto Joh. Gerardi*, in-4°, 1591. II. *Herbier*, ou *Histoire générale des plantes*, in fol. publié pour la première fois en 1597, dont la meilleure édition est celle de Johnson, 1633.

* X. GERARD (Thierri), médecin du 16e siècle, né à Tergow en Hollande, savant dans son art et dans les langues grecque et latine, a donné les ouvrages suivans, I. *Claudii Galeni Pergameni de curandi ratione per sanguinis missionem liber. De sanguifugis revulsione; cucurbitulâ et scarificatione tractatulus*, Parisiis, 1530, in-fol. II. *Cl. Galeni de simplicium medicamentorum facultatibus, libri XI*, Parisiis, 1543, in-8°. Ces versions sont insérées dans le recueil des Œuvres de Galien, imprimé à Bâle en 1541 et 1561, in-folio.

* XI. GERARD (Alexandre), théologien écossais, né en 1728 à Garioch, au comté d'Aberdeen, mort en 1795, élève d'Aberdeen et d'Edimbourg, fut nommé en 1750 professeur de philosophie au collége de Marischall à Aberdeen. En 1759 il prit les ordres, l'année suivante, il fut professeur de théologie et dans le même temps environ il reçut le doctorat. En 1771 il professa la théologie au collége du roi. Gerard a laissé plusieurs ouvrages, dont les principaux sont, I. Un *Essai sur le goût*, in-8°. II. Une *Dissertation sur le génie et l'évidence du christianisme*, in-8°. III. Un *Essai sur le Génie*, in-8°. IV. Deux volumes de *Sermons*, et un *Discours sur les devoirs d'un pasteur*.

* XII. GERARD DE NAZARETH, évêque de Laodicée vers 1140, est auteur d'un Traité *De una Magdalena, contra Græcos. Voyez* la Bible lat. med., etc. tom. 3, pag. 43, col. 1. Corneille Setructing, dans la *Bibliotheca ecclesiastica*, par une méprise assez plaisante, en confondant *Leodiensis* et *Laodiensis*, a fait ce Gérard de Nazareth évêque de Liége, du moins à ce qu'il paroît par l'article *Setructing*, dans les Mémoires littéraires sur les Pays-Bas, par Pacquot, tom. 3, pag. 611, col. 1 med. « Je ne sais, dit Pacquot, qui est ce Gérard de Nazareth, évêque de Liége, etc. » Ou la méprise est-elle de Pacquot?

* XIII. GERARD DE CRÉMONE, célèbre dans le 12e siècle par ses connoissances en astronomie et en médecine, fit un voyage à Tolède, et y traduisit en latin plusieurs traités arabes.

* XIV. GÉRARD, franciscain spirituel du 13e siècle, adopta les sentimens de l'abbé Joachim avec tant de chaleur, qu'il aima mieux rester dix-huit ans en prison que de les abandonner. Il expliqua l'Évangile éternel, attribué à cet abbé, dans un livre qu'il publia en 1250, sous le titre d'*Introduction à l'Évangile éternel*. Le pape Alexandre IV en ordonna la suppression en 1255, et l'université de Paris le condamna au feu. D'autres ont mis cet ouvrage sur le compte de Jean de Parme, général des franciscains, l'ami et le compagnon de Gérard.

* GERARDS (Marck), peintre de Bruges, né en 1551, mort en 1636, alla en Angleterre vers 1580, fut nommé peintre de la reine Elizabeth, et se distingua dans l'*Histoire*, et peignit aussi le *Paysage* et le *Portrait*.

† GERASIME (saint), solitaire de Lycie, après avoir mené longtemps la vie érémitique dans son pays, passa en Palestine, où il bâtit un grand monastère près du Jourdain, dans lequel il finit sa vie, le 5 mars 475. Il pratiquoit l'abstinence d'une manière si parfaite, qu'il passoit, dit-on, tout le carême sans prendre d'autre nourriture que l'eucharistie. Ses actions instruisoient encore plus ses moines que ses paroles. A l'exemple de leur chef, ils n'avoient que l'habit qu'ils portoient. Tous leurs meubles étoient une natte pour se coucher, une méchante couverture faite de plusieurs pièces, et une cruche.

I. GERAUD *ou* GERALD (saint), *Geraldus*, moine de Corbie, abbé de Saint-Vincent de Laon, puis de Saint-Médard de Soissons, et enfin premier abbé de Saint-Sauve près de Bordeaux, mort le 5 avril 1056, a laissé une *Vie de saint Adalhard*, insérée dans Bollandus.

II. GERAUD (saint), comte et baron d'Aurillac, le père des pauvres et l'exemple des solitaires, fonda l'abbaye d'Aurillac, ordre de Saint-Benoît, en 894, et mourut le 13 octobre 909.

† GERBAIS (Jean), né en 1626 à Rupois, village du diocèse de Reims, docteur de Sorbonne en 1661, professeur d'éloquence au collége royal en 1662, mort le 14 avril 1699, à 70 ans. Avec un esprit vif et pénétrant, il avoit une érudition très-variée. On a de lui plusieurs ouvrages en latin et en français; les premiers mieux écrits que les seconds. Les principaux sont, I. Un Traité *De causis majoribus*, in-4°, 1691, pour prouver que les causes des évêques doivent être jugées en première instance par le métropolitain et par les évêques de la province. Ce Traité, par les vérités qu'il contenoit sur les libertés de l'Église gallicane, et par la manière dure dont elles étoient exprimées, déplut à la cour de Rome. Innocent XI le condamna en 1680. L'assemblée du clergé de l'année suivante ordonna à Gerbais d'en publier une nouvelle édition corrigée, pour donner quelque satisfaction à la cour de Rome. II. Un *Traité du pouvoir des rois sur le mariage*, in-4°, 1690. III. Des *Lettres sur le pécule des religieux faits curés ou évêques*, 1698, in-12. IV. Une édition des *Réglemens touchant les réguliers*, donnée par ordre du clergé de France, qui le gratifia d'une pension de six cents livres. Ces réglemens parurent en 1665, in-4°, avec les notes du savant Hallier. On les trouve aussi dans les Mémoires du clergé, par Le Mère, tome sixième. V. *Traité* du célèbre Palorme, *touchant le concile de Bâle*, mis en français, 1697, in-8°. VI. *Quelques écrits* sur la comédie, sur la parure des femmes, etc. Gerbais fonda, par son testament, deux bourses dans le collége de Reims, dont il étoit principal.

† GERBEL (Nicolas) *Gerbelius*, jurisconsulte, natif de Pfortzheim, habile dans les langues et dans la jurisprudence, fut professeur en droit à Strasbourg, où il mourut fort vieux en 1560. Le président de Thou l'appelle *virum optimum, et pariter doctrinâ ac morum suavitate excellentem*. Son principal ouvrage est une excellente description de la Grèce, sous le titre de : *Isagoge in tabulam Græciæ Nicolai Sophiani*, imprimée à Bâle en 1550 in-fol. On a encore de lui : I. *Vita Joannis Guspiniani*. II. *De anabaptistarum ortu et progressu*, etc. Ces écrits sont curieux. Frisius, dans son Epitome de la Bibliothèque de Gessner, parle des ouvrages de Gerbel, mais il ne fait point men-

tion d'une très-bonne préface sur quelques opuscules d'Erasme, imprimée à Strasbourg l'an 1517.

GERBERGE, fille de saint Guillaume, comte de Toulouse, renonça de bonne heure au monde pour mener une vie retirée à Châlons. Elle édifioit cette ville par ses vertus, lorsque Lothaire, usurpateur du trône impérial sur son père Louis-le-Débonnaire, eut la cruauté de la faire enfermer dans un tonneau, comme une sorcière et une empoisonneuse, et de la faire précipiter dans la Saône, où elle périt. C'étoit pour se venger de Gaucelme et du duc Bernard, frères de cette princesse, qui s'étoient opposés à ses desseins ambitieux, et qui avoient favorisé contre lui le parti de l'empereur son père. Le P. Daniel prétend dans son Histoire de France que Gerberge avoit d'abord épousé le comte Wala, et embrassé ensuite la profession monastique dans le temps que ce seigneur prit de son côté l'habit de religieux dans l'abbaye de Corbie. Mais est-il probable que Lothaire eût voulu traiter avec tant d'inhumanité l'épouse de Wala son confident, qui lui étoit entièrement dévoué, et qui avoit embrassé ses intérêts avec tant de chaleur? — Il ne faut pas la confondre avec GERBERGE, de la maison de Saxe, fille de Henri, dit l'*Oiseleur*, et sœur d'Othon Ier, tous deux empereurs, et femme de Louis IV, dit d'*Outremer*, roi de France. Elle avoit épousé, en premières noces, Gilbert, duc de Lorraine. Pendant la prison de Louis IV, son second époux, elle travailla, avec zèle, pour sa délivrance. Son fils Lothaire ayant succédé à la couronne en 954, elle lui donna de bons conseils, et gouverna avec sagesse. Elle vivoit encore en 968.

† GERBERON (Gabriel), né à Saint-Calais dans le Maine en 1628, entra d'abord à l'Oratoire et se fit ensuite bénédictin dans la congrégation de Saint-Maur en 1649. Il y enseigna la théologie durant quelques années avec beaucoup de succès. Il s'expliquoit avec si peu de ménagement sur le jansénisme, que Louis XIV voulut le faire arrêter dans l'abbaye de Corbie en 1682; mais il échappa aux poursuites de la maréchaussée, et se sauva en Hollande. Sa vivacité et son enthousiasme l'y suivirent. L'air de Hollande étant contraire à sa santé, il passa dans les Pays-Bas. L'archevêque de Malines le fit saisir en 1703, et le condamna comme partisan des nouvelles erreurs sur la grace. Le P. Gerberon fut ensuite enfermé par ordre du roi dans la citadelle d'Amiens, puis au château de Vincennes, sans que ni les prisons, ni les châtimens, pussent modérer la chaleur de son zèle pour ce qui lui paroissoit la bonne cause. En 1710 il fut remis à ses supérieurs, qui l'envoyèrent à l'abbaye de Saint-Denys en France, où il mourut le 29 mars 1711. On a de lui plusieurs ouvrages sur les disputes du temps, ou sur ses querelles particulières. Ceux qui ont échappé au naufrage de l'oubli sont, I. Une *Histoire générale du jansénisme*, en 3 vol. in-12, à Amsterdam 1700, telle qu'on devoit l'attendre d'un apôtre de cette doctrine. II. Plusieurs *Livres de piété* écrits avec feu. III. Des éditions de *Marius Mercator*, Bruxelles, 1673, in-12; de *St. Anselme* et de *Baïus*, Paris, 1675 et 1681, in-fol. IV. Une *Apologie* latine de Rupert, abbé de Tuy, au sujet de l'eucharistie, Paris, 1669, in-8°. V. *Lettre à Bossuet* touchant ses sentimens et sa conduite à l'égard de Fénélon; *Traités de saint Augustin et de saint Bernard, de la grace et du libre arbitre*, Toulouse, 1698, in-8°. VI. *Jugement du bal et de*

la danse, Paris, 1679, in-12. VII. La *Confiance chrétienne*. VIII. Le *Chrétien désabusé*. IX. La *Règle des mœurs*, *contre les fausses maximes de la morale corrompue*, in-12. X. La *Défense de l'Eglise romaine*, et les *Avis salutaires de la Sainte-Vierge à ses dévots indiscrets*. Ce dernier livre est une traduction des *Monita salutaria* d'Adam Windelfels, jurisconsulte allemand. Le père Gerberon avoit dans ses ouvrages, comme dans son caractère, une impétuosité qui faisoit de la peine à ses amis mêmes. *Voy*. dans l'Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur, 1770, in-4°, de plus longs détails sur cet écrivain.

I. GERBERT. *Voy*. SILVESTRE, n° II.

* II. GERBERT (Martin), né à Horb dans la Forêt-Noire en 1720, entra dans l'ordre de Saint-Benoît, où il se distingua par son vaste savoir et ses vertus. Devenu abbé du célèbre monastère de St.-Blaise, il ne relâcha rien de son application à l'étude, en même temps qu'il consacra une vie laborieuse au bien de la maison. Ses principaux ouvrages sont, I. *Apparatus ad eruditionem theologicam*, Fribourg, 1754. II. *Theologia vetus et nova circa realem præsentiam Christi in eucharistiâ*, Fribourg, 1753. III. *Principia theologiæ exegeticæ; præmittuntur proligomena theol. universa*, St-Blaise, 1757. IV. *Principia theologiæ dogmaticæ juxta seriem temporum et traditionis ecclesiasticæ digesta*, 1758. V. *Principia theologiæ symbolicæ*, 1758. VI. *Principia theologiæ mysticæ ad renovationem interiorem et sanctificationem christiani hominis*, 1758. VII. *Principia theologiæ moralis juxta principia et legem evangelicam*, 1758. VIII. *Principia theologiæ canonicæ quoad exteriorem Ecclesiæ formam et gubernationem*, 1759. IX. *Principia theologiæ sacramentalis*, 1759. X. *Theologia liturgica*, 1759. XI. *Dissert. de recto et perverso usu theol. scolasticæ*, 1759. XII. *Dissertatio de ratione exercitiorum scolasticorum præcipuè disputationum, cum inter catholicos, tum inter hæreticos, in rebus fidei*, 1759. XIII. *Demonstratio veræ religionis veræque Ecclesiæ*, 1760. XIV. *De legitimâ Ecclesiæ potestate circa sacra*, 1761. XV. *De communione potestatis ecclesiasticæ inter summos Ecclesiæ principes*, 1761. XVI. *De veteri liturgiâ alemannicâ*. XVII. *De cantu et musicâ sacrâ à primâ Ecclesiæ ætate usque ad presens tempus*. XVIII. *De radiis divinitatis in operibus naturæ, providentiæ et gratiæ*, 1762, etc., etc.

* GERBEZIUS (Marc), médecin, membre de l'académie des curieux de la nature, natif de la Croatie, pratiqua son art à Labach en Carniole, où il mourut en 1718. Les Mémoires de l'académie d'Allemagne sont remplis de ses observations; il est encore auteur d'un traité intitulé: *De morbis complicatis*, qui parut à Francfort en 1713, in-4°.

† I. GERBIER (Pierre-Jean-Baptiste), avocat au parlement de Paris, où il mourut le 8 mars 1788, étoit né à Rennes, d'un avocat, le 29 juin 1725. Gerbier ayant prêté serment à l'âge de 20 ans, il eut bientôt des occasions de développer les dons qu'il avoit reçus de la nature. Les causes les plus extraordinaires semblèrent se présenter pour lui faire une grande réputation; mais aucune ne servit autant à l'accroître que le procès des Lionci, négocians de Marseille, contre les jésuites. Il s'agissoit de savoir si les jésuites devoient être regardés com-

me garants d'un de leurs religieux (le père Lavalette), supérieur des Isles-du-Vent, qui, après avoir tiré sur les Lionci pour environ 1,600,000 liv. de lettres-de-change, avoit jugé à propos de faire banqueroute. Il n'étoit pas aisé de lutter avec succès contre des adversaires si redoutables. Gerbier l'entreprit, et plaida pour les Lionci avec tant de force et de clarté, que non seulement il obtint la garantie qu'il demandoit, mais qu'il prépara peut-être, sans le désirer, ni sans le vouloir, la chute de cette société fameuse. Ce fut alors que l'on vit au barreau presque tous les talens réunis en lui, l'onction à la force, le pathétique à la grace, la modération à l'énergie, la raillerie fine et décente avec la majesté de l'audience. Il plaidoit toujours sans cahier; mais en se livrant aux mouvemens qui donnent la vie au discours, il ne s'écartoit point du plan sage et lumineux qu'il avoit tracé dans sa tête. Il ne suffisoit pas de l'entendre parler, il falloit le voir, pour sentir combien les graces extérieures sont favorables à l'art oratoire. Sa taille au-dessus de la médiocre; toute l'habitude de son corps, noble et sans gêne; un front découvert, des yeux étincelans, un nez aquilin, une bouche agréable, une physionomie vive et mobile, ajoutoient beaucoup aux charmes de son organe sonore, flexible et enchanteur. Ceux qui n'ont pas été à portée de jouir de cet ensemble séduisant n'ont pu que se former une idée imparfaite de cet orateur; car la plume à la main il étoit fort médiocre. On trouve dans ses plaidoyers beaucoup de traits remarquables, entre autres le suivant: un sieur Simonet, pour mieux tromper ses créanciers, leur avoit caché qu'il eût des enfans, et lorsque son épouse étoit sur le point d'accoucher, il l'envoyoit chez une sage-femme, où il l'environnoit du même mystère que si elle eût donné le jour au fruit d'une union désavouée par les lois. A la mort de la dame Simonet, deux demoiselles, jusqu'alors ignorées, se présentèrent comme ses filles et comme ses héritières. Les créanciers leur contestèrent leur état; Gerbier les défendit. Le sieur Simonet, qui affectoit de les méconnoître, étoit présent. L'orateur parla dans cette cause avec tant de véhémence et de sensibilité, que le père, profondément ému, et oubliant tout à coup son rôle, ne put s'empêcher de verser des larmes. A cette vue, Gerbier s'interrompt, et s'écrie: « Jurisconsultes, retirez-vous! lois, taisez-vous! magistrats, écoutez la voix de la nature: voyez ces larmes, et jugez! » Il nous semble que les orateurs anciens et modernes fournissent peu de traits qu'on puisse comparer à celui-là. Comme tous les hommes à grands talens, il eut des ennemis. « Ils sont, disoit-il, plus à plaindre que moi; la haine dévore leur cœur, et le mien est tranquille: il rendit plus d'une fois à ses amis des services importans: ce fut lui qui procura une abbaye à l'abbé Arnaud.

* II. GERBIER (sir Balthazar), peintre d'Anvers, né en 1592, mort en 1661, très-considéré de Charles I[er] d'Angleterre, qui le fit chevalier, et dont il fut l'agent à la cour de Bruxelles, peignoit la figure en petit.

GERBILLON (Jean-François), né en 1654 à Verdun sur la Meuse, jésuite en 1670, fut envoyé à la Chine en 1685, et arriva en 1688 à Pékin. L'empereur le goûta tellement, que, trois mois après son arrivée, il eut ordre de suivre les ambassadeurs envoyés en Moscovie pour régler les limites de cet empire et de celui de la Chine. Le jésuite, aidé d'un de ses confrères,

aplanit toutes les difficultés, et fut le médiateur d'une paix avantageuse. L'empereur chinois, pénétré de reconnoissance, le fit revêtir de ses habits royaux, et le prit pour son maître de mathématiques et de philosophie. Il lui permit de prêcher et de faire prêcher la religion chrétienne dans ses vastes états, et voulut l'avoir toujours auprès de lui dans ses promenades, dans ses voyages, et même dans ses maladies. Le père Gerbillon mourut à Pékin en 1707, supérieur général de toutes les missions de la Chine. Il a composé des *Elémens de géométrie* tirés d'Euclide et d'Archimède; et une *Géométrie pratique et spéculative.* Ces deux ouvrages, écrits en chinois et en tartare, furent magnifiquement imprimés à Pékin. On trouve, dans la Description de l'empire de la Chine du père du Halde, des *Observations historiques sur la grande Tartarie*, par le père Gerbillon, ainsi que les Relations des voyages qu'il fit en ce pays. La relation de son *Voyage de Siam* n'a point été imprimée. On dit que c'est sur cet ouvrage que l'abbé de Choisy composa sa Relation, en y ajoutant quelques ornemens dont les *Mémoires* du père Gerbillon avoient besoin. Le style n'étoit pas le principal mérite des écrits de ce jésuite. On peut voir des extraits de son manuscrit sur Siam dans le tome premier des Mélanges historiques de M. Michault.

* GERDES (Daniel), professeur de théologie à Groningue, né à Brême en 1698, mort en 1765, prit le doctorat à Utrecht, et ensuite professeur à Duisbourg, obtint, en 1735, la chaire de théologie à Groningue. Ses principaux ouvrages sont, I. *Vesperæ Vadenses*, ou *Diatribæ theologico-philologicæ de hyperbolis ex scriptoribus sacris eliminandis*, in-4°. II. *Observationes miscellaneæ ad quædam loca SS. in quibus historia patriarcharum illustratur.* III. *Miscellanea Duisburgentia ad incrementum rei litterariæ omnis præcipuè verò eruditionis theologicæ publicata*, in-4°. IV. *Florilegium historico-criticum librorum variorum.* V. *Compendium theologiæ dogmaticæ*, etc.

† GERDIL (Hyacinthe-Sigismond), cardinal, né le 23 juin 1718, à Samoens en Faucigny, province de Savoie, d'une famille estimée, donna, dès la plus tendre jeunesse, des preuves non équivoques de la supériorité des talens qui devoient le faire distinguer pendant sa longue et brillante carrière. Son oncle paternel, homme de lettres estimable, soigna ses premières études, qu'il continua sous les barnabites, qui avoient la direction du collége royal d'Annecy. A l'âge de quinze ans, il termina son cours de philosophie avec le plus grand succès. En 1732 il devint le confrère de ses professeurs, en embrassant leur institut. Après son noviciat, ses supérieurs l'envoyèrent à Bologne pour y faire ses études de théologie. Parmi les témoignages de l'estime générale qu'il y obtint, celle de Lambertini, alors cardinal, archevêque de Bologne, sa patrie, et ensuite pape sous le nom de Benoît XIV, le flatta beaucoup. Ce savant homme le jugea parfaitement dès la première entrevue, et en augura les plus grandes choses. Il donna même au jeune Gerdil une preuve de confiance en ses lumières, en le consultant sur divers morceaux de son grand ouvrage sur la canonisation, et en l'employant à traduire du français en latin plusieurs extraits de nos auteurs qui devoient y être employés. Dès qu'il eut achevé son cours de théologie, il fut envoyé à Macérata pour enseigner la philosophie à ses confrères. Peu après son arrivée, il

eut l'occasion d'assister à une thèse publique de philosophie péripatéticienne. On l'invita si instamment à proposer quelques difficultés, qu'il ne put se dispenser d'argumenter sans préparation. Il le fit avec tant de force, qu'il embarrassa le maître et le disciple; consterné d'un triomphe pénible à sa rare modestie, il employa toute la finesse de son esprit pour indiquer adroitement au professeur le moyen de se tirer d'embarras. Gerdil, chargé d'instruire les autres, se livra à l'étude la plus assidue des philosophes anciens et modernes. Il se mit en état de pouvoir décider avec autorité entre Platon et Aristote, Galilée et les péripatéticiens, Descartes et Newton, Locke et Malebranche. Il n'eut jamais de prévention aveugle et servile dans l'adoption de leurs systèmes. Ses deux premiers ouvrages furent une réfutation de Locke. Ils ont pour titre, I. L'*Immatérialité de l'ame démontrée contre M. Locke, par les mêmes principes par lesquels ce philosophe démontre l'existence et l'immatérialité de Dieu*, Turin, 1747. II. *Défense du sentiment du père Malebranche, sur la nature et l'origine des idées, contre l'examen de M. Locke*, Turin, 1748. Ces deux productions de la jeunesse de Gerdil furent accueillies par les savans d'Italie et d'Angleterre. Parmi les Français qui en firent les plus grands éloges, nous citerons le célèbre Mairan, de l'académie des sciences de Paris, qui dit à cette époque, dans un discours public: « Gerdil porte avec lui, dans tous ses discours, un esprit géométrique qui manque trop souvent aux géomètres mêmes. » Il lui écrivit: « On ne peut réfuter M. Locke avec plus d'adresse et de force que par le tour que vous avez pris. Il faut nécessairement qu'il avoue, ou que Dieu n'est pas immatériel, ce qu'il n'oseroit dire, ou qu'il convienne que tous les êtres pensans le sont, en tant que tels. Continuez, mon révérend père, de remettre la bonne philosophie en honneur. » Cette réfutation lumineuse mérita au jeune auteur une chaire dans l'université de Turin; et c'est à l'insinuation du pape Benoît XIV, auquel il avoit, peu auparavant, dédié son ouvrage de l'*Introduction à l'étude de la religion*, que Gerdil fut choisi par le roi de Sardaigne pour servir de maître et de guide à son petit-fils. Il ne pouvoit manquer de fixer l'attention de Rome; Pie VI l'honora de la pourpre le 27 juin 1777; il devint dès-lors l'ame et le flambeau de la cour romaine. Dans les affaires les plus épineuses, il ouvrit toujours l'opinion la plus sage, la plus modérée. Gerdil réunissoit l'érudition de Bossuet à la piété de saint François de Sales, son compatriote. Il est mort le 12 août 1802. Ses œuvres ont été recueillies à Bologne en 6 volumes in-4°. Pour donner une idée de la logique pressante qui règne dans tout ce qui est sorti de sa plume en faveur de la religion, il suffira de rappeler que J. J. Rousseau, après avoir lu la réfutation faite par Gerdil, Paris et Turin, 1753, in-8°, de plusieurs principes de son Emile, écrivit: « Voilà l'unique écrit publié contre moi que j'aie trouvé digne d'être lu en entier. » Son éloge, publié à Rome en italien, et traduit en français par M. l'abbé d'Auribeau, ne peut balancer celui qui lui est donné, en si peu de mots, par l'auteur d'Émile.

GÉRHARD *ou* GÉRARD (Ephraïm), jurisconsulte allemand, né à Giersdorf, dans le duché de Brierg, en 1682, avocat de la cour et de la régence à Weimar, professa ensuite le droit à Altorf, où il mourut en 1718, à 36 ans. On a de lui divers *Ouvrages de jurisprudence et de philosophie*. Le

principal a pour titre *Delineatio philosophiæ rationalis ;* on trouve à la fin une excellente dissertation *De præcipuis sapientiæ impedimentis*, etc. — Il y a un grand nombre de savans du nom de Gérhard ou Gérard. *Voy. les* GÉRARD.

* GERIKE (Pierre), professeur ordinaire de chimie, de théorie et de matière médicale dans l'université d'Helmstadt, est auteur de plusieurs savantes dissertations anatomiques et chirurgicales. Dans celle *de Venarum valvulis, harumque usu,* qui parut à Helmstadt en 1723, il accorde à Servet la découverte des valvules. On a de lui des ouvrages plus considérables; tels sont, I. *Fundamenta chimiæ rationalis*, Lipsiæ 1740, in-8°. II. *De Generatione*, Helmstadii, 1744, in-fol. Suivant l'auteur, les particules prolifiques voltigent dans l'air, ou sont contenues dans les alimens : et celles qui, par leur assimilation produisent l'homme, sont différentes de celles qui concourent à la génération des animaux. III. *Corpus humanum machina naturalis,* Helmstadii, 1745, in-4°.

GÉRING (Ulric), né à Munster dans le canton de Lucerne, fut un des trois imprimeurs que les docteurs de la maison de Sorbonne firent venir à Paris, vers 1469, pour y faire les premiers essais du bel art de l'imprimerie. Il imprima d'abord dans la maison de Sorbonne, et la quitta vers l'an 1473, pour transporter ses presses dans la rue Saint-Jacques. Géring, ayant amassé de grands biens, fit des fondations très-considérables aux colléges de Sorbonne et de Montaigu. Il mourut en 1510. Les deux imprimeurs qui le suivirent en France étoient Martin Crantz et Michel Friburger. *Voyez* CRANTZ.

† GERLAC PETRI DE DEVENTER, chanoine de l'ordre de Saint-Augustin dans le monastère de Windesheim, mort en 1411, a laissé en latin des *Soliloques*, in-12 ou in-24, qu'on a traduits en français, in-12.

* GERLACH (Etienne), théologien protestant, né en Souabe en 1546, mort en 1612, élève de Tubingen, fut chapelain de l'ambassade d'Allemagne à Constantinople, où il resta cinq ans, et retourna ensuite à Tubingen. Peu après il fut nommé professeur de théologie et doyen du chapitre de Tubingen. Il a laissé plusieurs ouvrages. I. *Epitome de l'Histoire ecclésiastique.* II. *Journal de l'ambassade de la Porte.* III. Des *Dissertations* et des *Discours*.

I. GERMAIN (saint), patriarche de Constantinople en 715, s'opposa avec zèle à l'empereur Léon l'Isaurien, iconoclaste, qui le chassa du siége patriarcal. Saint Germain mourut en 733, âgé de 95 ans, avec une grande réputation d'esprit et de vertu. Les ouvrages qu'on lui attribue sont pour la plupart de GERMAIN Nauplius, qui occupa le siége de Constantinople depuis 1221 jusqu'en 1239. On les trouve dans la Bibliothèque des Pères.

† II. GERMAIN (saint), né à Auxerre en 380, d'une famille illustre, fit ses études à Rome, et brilla dans le barreau de cette ville. Devenu ensuite gouverneur de sa patrie et commandant des troupes du pays, il se fit tellement aimer des peuples par son intégrité, qu'après la mort de saint Amateur, évêque d'Auxerre, le clergé, la noblesse et le peuple le demandèrent d'une commune voix pour son successeur. Auxerre goûta, sous son nouveau pasteur, toutes les douceurs de la paix et de la concorde. Germain distribua tous ses biens aux pauvres et à l'église. Le pélagianisme faisoit alors de grands progrès en Angleterre. Les prélats des Gaules,

assemblés en 429, envoyèrent Germain avec Loup, évêque de Troyes, pour le combattre. Saint Germain y fit avec succès une seconde mission en 434, et acheva d'y détruire le pélagianisme, diminué déjà par la première. Au retour de ce second voyage, il passa en Italie, et mourut à Ravenne le 31 juillet 448. Sa charité étoit extrême. Un jour, en sortant de Milan, des pauvres l'abordèrent; il ordonna tout de suite à son diacre de leur donner le peu d'argent qui leur restoit. « Et de quoi vivrons-nous, répondit le diacre? — Dieu aura soin, reprit Germain, de nourrir ceux qui se seront rendus pauvres pour l'amour de lui. » En effet, peu de jours après, un seigneur du pays le força d'accepter une somme d'argent pour la dépense de son voyage. Sa Vie, écrite par le prêtre Constance, auteur contemporain, se trouve dans Surius. Elle a été mise en vers héroïque, par Éric, moine d'Auxerre, sous le règne de Charles-le-Chauve.

† III. GERMAIN (saint), successeur d'Eusèbe à l'évêché de Paris, né de parens nobles, vers 496, dans le territoire d'Autun, devint abbé du monastère de Saint-Symphorien de cette ville. Sa réputation alla jusqu'à Childebert Ier, qui le choisit pour son archichapelain, titre qui répond à celui de grand aumônier. Ce prince, connoissant son amour pour les pauvres, lui envoya six mille sous d'or : le saint en distribua trois mille. Quand il fut revenu au palais, le roi lui demanda s'il en avoit encore : il répondit qu'il en avoit la moitié, parce qu'il n'avoit pas trouvé assez d'indigens. « Donnez le reste, repartit le roi, nous aurons toujours, Dieu aidant, de quoi donner; » et faisant rompre sa vaisselle d'or et d'argent, il ordonna qu'on la portât chez l'évêque. Germain assista à plusieurs conciles, et fit paroître dans tous son zèle et sa prudence. On a encore sa signature dans le quatrième concile de Paris : « GERMAIN, pécheur, et quoique indigne, évêque de l'église de Paris, au nom de J. C. » C'est lui qui fonda le monastère de S.-Germain-des-Prés. Il mourut le 28 mai 576. Nous avons de cet évêque une excellente *Lettre à Brunehaut*, dans laquelle il exhorte cette reine avec beaucoup de force à empêcher le roi Sigebert de faire la guerre au roi Chilpéric. Dom Bouillart, bénédictin de Saint-Maur, a recueilli tout ce qu'on peut dire sur ce prélat, dans son Histoire de l'abbaye de Saint-Germain, publiée en 1724, in-fol., avec des figures relatives au sujet.

IV. GERMAIN DE BRIE. *Voyez* BRIE, n° I.

† V. GERMAIN (dom Michel), bénédictin de Saint-Maur, né à Péronne en 1645, fit profession en 1663. Il aida le savant Mabillon dans la composition des 7e et 8e siècles des *Actes bénédictins*, et dans celle de la *Diplomatique :* il se chargea du *Traité sur les palais des rois*, qui contient environ la cinquième partie du livre. On a encore de lui l'*Histoire de l'abbaye de Notre-Dame de Soissons*, Paris, 1675, in-4°. L'auteur mourut à Paris en 1694.

VI. GERMAIN (Pierre), orféyre du roi, né à Paris en 1647, mort en 1684, excella dans le dessin et dans la gravure. Colbert le chargea de ciseler des dessins allégoriques sur les planches d'or qui devoient servir de couverture aux livres contenant les conquêtes du roi. Ce travail précieux fut admiré et dignement récompensé. On a encore de ce célèbre graveur des *Médailles* et des *Jetons* où il représenta les plus fameux événemens du règne illustre sous lequel il vivoit. Il mourut à la fleur de son âge; mais ses talens se perpétuèrent avec le plus grand éclat dans son fils aîné.

† VII. GERMAIN (Thomas), fils du précédent, né à Paris en 1674, fit un long séjour en Italie, où il se perfectionna dans le dessin et dans l'orfévrerie. Le palais de Florence est enrichi de plusieurs de ses chefs-d'œuvre. De retour en France, il travailla pour toutes les cours de l'Europe. Germain donna les dessins sur lesquels on construisit une superbe église à Livourne, et celle de Saint-Louis du Louvre à Paris. Le roi fut si satisfait d'un *Soleil* donné à l'église de Reims le jour de son sacre, qu'il lui accorda un logement aux galeries du Louvre. Le détail de tous les ouvrages sortis des mains de cet excellent artiste seroit trop long; tous respirent le génie et le goût. Cet homme célèbre, fait échevin de Paris en 1738, mourut le 14 août 1748, laissant un fils digne de lui.

† GERMANICUS (César), fils de Drusus et de la vertueuse Antonia, nièce d'Auguste, hérita du caractère et des vertus de sa mère. Tibère, son oncle paternel, l'adopta. Il exerça ensuite la questure, et fut élevé au consulat l'an 12e de J. C. Auguste étant mort deux ans après, pendant que Germanicus commandoit en Allemagne, il refusa l'empire que les soldats lui offroient, et ramena les rebelles à la paix et à la tranquillité. Il battit ensuite les Allemands, défit Arminius, et reprit sur les Marses une aigle romaine qu'ils gardoient depuis la défaite de Varus. Rappelé à Rome, il y triompha, et fut chargé de pacifier l'Orient. Il détrôna le roi d'Arménie, et lui donna un successeur. Tibère, jaloux de ses succès, le fit, dit-on, empoisonner à Daphné auprès d'Antioche, par Pison, l'an 29 de J. C., à 34 ans. Les peuples et les rois versèrent des larmes à sa mort. Le prince qu'on supposoit l'avoir ordonnée fut le seul qui l'apprit avec joie. Il voulut en vain arrêter les pleurs et les gémissemens des Romains. La vérité n'a jamais été éclaircie touchant cette mort, tant il reste d'obscurité, dit Tacite, sur les faits les plus célèbres et les plus importans, parce que les uns prennent pour sûrs les premiers bruits qu'ils entendent, les autres déguisent et altèrent le vrai qu'ils connoissent. Il est donc incertain si Germanicus fut empoisonné. Mais ce qui est bien avéré, c'est que Pison, qui s'étoit rendu le ministre de la mauvaise volonté de Tibère, au moins en fatiguant Germanicus, et en s'étudiant à chercher toutes les manières de le mortifier et de le vexer, fut puni par le prince même dont il avoit servi la passion. (*Voy.* les articles CECINA... *et* JEANNE, n° X, *vers la fin.*) Germanicus, doux dans la société, fidèle dans l'amitié, prudent et brave à la tête des armées, s'étoit gagné tous les cœurs. Les qualités de son esprit répondoient à celles de son ame. Au milieu du tumulte des armes et de la guerre, il cultiva la littérature et l'éloquence. Il avoit composé des *Comédies* grecques, une *Traduction d'Aratus*, en vers latins. P. Burmann le second a publié un fragment jusqu'alors inédit de cette traduction dans son Anthologie, tom. II, p. 338. Ce fragment est de cinquante vers, et il traite dans une note des autres fragmens conservés du même ouvrage. Il a fait aussi des *Epigrammes*: le temps en a épargné quelques-unes, imprimées à Cobourg en 1715 et 1716, in-8°; et dans le *Corpus poëtarum* de Maittaire. Il y en a d'ingénieuses, il y en a de foibles. Germanicus avoit épousé Agrippine, dont il eut neuf enfans, parmi lesquels on compte Caligula.

* GERMANIO (Anastase), célèbre canoniste, né à Sala dans le Piémont en 1551, eut une éducation très-négligée, et parvint à l'age de 22 ans sans avoir fait aucune étude. Ce fut alors que, reve-

nu à lui-même, il parcourut en peu de temps tous les degrés d'instruction avec plus de rapidité que beaucoup d'autres ne l'auroient fait. Il se livra ensuite à l'étude des lois à Turin, et après à Padoue. Il occupa une chaire de droit canon à l'université de Turin, et, quoique nommé protonotaire apostolique et archidiacre de l'église métropolitaine de cette ville, il continua d'enseigner. Il se rendit à Rome avec le cardinal Jérôme de La Rovère son évêque, alors élevé à la pourpre, et y obtint l'estime de Sixte V et des pontifes qui lui succédèrent. Son savoir et son expérience le firent charger par les ducs d'Urbin et de Savoie de leurs affaires auprès du saint père. Ce dernier le nomma son ambassadeur en Espagne, et il mourut à Madrid en 1627. Presque tous ses ouvrages appartiennent au droit canon. On distingue parmi eux un Traité latin sur la *Juridiction ecclésiastique*, où il y a beaucoup d'érudition. Ses *Paratilli* sur les décrétales de Grégoire IX parurent si estimables à Cujas, qu'il perdit l'idée de traiter le même sujet.

* GERMINIANI (Hyacinthe), peintre d'histoire, né à Pistoie en 1611, disciple du Poussin et de P. de Cortone, mourut en 1681. On a de lui quelques *Eaux-Fortes de sa composition*, entre autres un *Rosaire*; une suite de douze petits sujets représentant des *Jeux d'enfans*.

GERMOIN (Anastase), archevêque de Tarentaise et savant jurisconsulte, a écrit un traité *De jurisdictione ecclesiasticâ*, in-fol., qui est peu consulté. Le duc de Savoie l'envoya en qualité d'ambassadeur en Espagne, où il mourut en 1627.

† GERMON (Barthélemi), jésuite, né à Orléans en 1663, mort dans cette ville le 2 octobre 1718, fut aux prises pendant quelque temps avec deux célèbres bénédictins de Saint-Maur, dom Mabillon et dom Constant. La diplomatique du premier lui paroissoit un ouvrage d'un grand travail, mais inexact à plusieurs égards : il prétendit y trouver plusieurs diplômes faux. Il publia quelques *Dissertations* latines à ce sujet, 1703, 1706, 1707, en 3 vol. in-12. Comme elles étoient écrites avec élégance et pureté, quelques littérateurs prirent parti pour lui; mais plusieurs savans se déclarèrent pour le bénédictin. Il est certain qu'en fait de titres et de manuscrits il est facile d'en imposer aux plus habiles, parce qu'il y a souvent la plus grande ressemblance entre un enfant légitime et un enfant supposé. Mabillon étant mort en 1707, après une longue et douloureuse maladie, la querelle fut continuée par dom Constant et par dom Ruinart ses amis et les défenseurs de sa diplomatique. Ce dernier écrivit en 1706 contre les dissertations de Germon et de dom Constant en 1707. Germon redonna en 1713 un gros in-8° sous ce titre: *De veteribus Hæreticis ecclesiastic. codicum corruptibus*, auquel répondit Constant par ses *Vindiciæ veterum codicum confirmatæ*, Paris, 1715. Quoiqu'il soit vrai que Germon avoit tort pour le fond, puisque outre Ruinart et Constant, il eut d'autres adversaires, et en particulier Fontanini, il y a pourtant à profiter, même pour les savans, dans les écrits de ce jésuite sur cette matière. Ils se joignent ordinairement à la diplomatique de Mabillon; en voici les titres : *De veteribus regum Francorum diplomatibus, etc., ad Joh. Mabillonum disceptatio. — Ejusdem disceptatio secunda. — Disceptatio tertia adversus Theod. Ruinart et justi Fotanini vindicias*, Parisiis, 1703, 1707, 3 vol. in-12. Le père Germon s'engagea aussi dans les contestations concer-

nant les cent une propositions de Quesnel; il fit deux gros vol. in-4° sur ces propositions, sous le titre de *Traité théologique*. Le cardinal de Bissy, prélat très-opposé aux sentimens de l'oratorien, adopta l'ouvrage du jésuite, et le publia sous son nom.

* GEROBULE (Jean), théologien hollandais, natif d'Utrecht, propagea avec zèle dans sa patrie les principes de la réformation, et remplit le ministère évangélique successivement à Delft, Flessingue, Harlingue, Deviuter, Hardenvick et Utrecht. En 1590 il remplaça dans cette dernière ville le célèbre Utenbogaert. Il a laissé quelques ouvrages. Son nom hollandais qu'il avoit tradúit en grec étoit Outraadt.

GERONCE, général des troupes du tyran Constantin, dans le 4e siècle, se brouilla avec cet usurpateur, et résolut de le dépouiller de la pourpre impériale, pour en revêtir Maxime, une de ses créatures. Il assiégea dans Vienne Constantin; mais l'armée de l'empereur Honorius l'obligea de s'enfuir en Espagne. Ses soldats, remplis de mépris pour lui, résolurent de s'en défaire. Il fut attaqué dans sa propre maison en 411. Voyant qu'il lui étoit impossible de se défendre, il ôta la vie à un de ses amis, à sa femme, et se la ravit à lui-même par un coup d'épée qu'il se plongea dans le cœur.

* GERSDORF *ou* GERSTORF (Jean), médecin, né à Strasbourg vers le commencement du 16e siècle, pratiqua la chirurgie, sur laquelle il a laissé quelques ouvrages en allemand, et un autre en latin, sous ce titre: *de chirurgiâ et corporis humani anatomiâ*, Argentorati, 1542, in-fol.; Francofurti, 1551, in-8°. Sa chirurgie n'a rien d'original. Il a copié celle de Gui de Chauliac, en y ajoutant quelques remarques puisées dans les médecins arabes.

GERSEN (Jean), abbé de Verceil, de l'ordre de Saint-Benoît, l'ami de saint François d'Assise, et le maître dans la vie spirituelle, de saint Antoine de Padoue, florissoit au 13e siècle. Quelques savans le font auteur de l'Imitation de Jésus-Christ, de ce livre admirable, traduit dans les langues des peuples même les plus barbares, et le plus beau qui soit sorti de la main d'un homme, dit Fontenelle, puisque l'Évangile n'en vient pas. L'opinion la plus générale l'attribue néanmoins avec plus de fondement à Thomas à Kempis. L'abbé Vallart a prétendu détruire cette opinion dans une dissertation mise à la tête de l'édition de cet ouvrage publiée chez Barbou, in-12, en 1758. Il croit prouver, 1. que l'imitation de J. C. est plus ancienne que Thomas à Kempis, puisqu'on a ce livre dans des manuscrits antérieurs à ce pieux chanoine, si digne d'ailleurs de l'avoir composé. 2. Qu'elle étoit connue avant l'an 1330; car Ludolphe de Saxe, qui vivoit en ce temps-là, passe pour en avoir donné une traduction. 3. Que Jean Gersen doit en être l'auteur, puisqu'on voit son nom jusqu'à cinq fois dans un manuscrit ancien, et qu'on le retrouve dans d'autres manuscrits. Cette preuve n'est pas une démonstration, car il faudroit, avant tout, prouver l'existence de Jean Gersen, qui passe dans l'esprit de plusieurs savans pour un auteur imaginaire. L'abbé Desbillons a réfuté les autres preuves de l'abbé Vallart, dans une dissertation qu'il a mise à la tête de son édition de l'Imitation de J. C., Manheim, 1780.

GERSON. *Voy.* CHARLIER, n° I.

* GERSTEN (Chrétien-Louis), professeur de mathématiques à Giersen où il étoit né en 1701, mort

en 1762, obtint en 1733 une chaire qui lui fut ensuite ôtée pour refus de soumission à la décision de la cour de justice, dans un procès qu'il eut avec son beau-frère : n'ayant pu obtenir qu'on la lui rendît, il écrivit une lettre pleine d'aigreur au landgrave, qui le fit mettre en prison en 1748 : il n'en sortit qu'en 1760, et mourut deux ans après. Il a laissé beaucoup d'ouvrages. I. *Tentamina systematis novi ad mutationes barometri ex naturâ elaterii æerei demonstrandas.* II. *Methodus nova ad eclipses terræ et appulsus lunæ ad stellas supputandas.* III. *Exercitationes recentiores circa roris meteora.* IV. *Methodus nova calculi eclipsium terræ specialis*, un volume in-4° inséré dans les Transactions philosophiques de Londres. V. *Mercurius sub sole visus.* VI. *Quadrantis astronomici muralis idea nova et peculiaris.*

GERTRUDE (sainte), née à Landen en Brabant, l'an 626, de Pépin, prince de Landen, maire du palais, et ministre des rois d'Austrasie, à l'âge de quatorze ans refusa d'épouser le fils du gouverneur d'Austrasie, en disant que J. C. étoit son seul époux. Ayant embrassé l'état religieux, elle devint abbesse de Nivelle, entre Mons et Bruxelles, en 647, et mourut le 17 mars 659, après avoir donné la démission de son abbaye. Se voyant près de sa fin, elle ordonna qu'on l'ensevelît dans son cilice. Elle disoit « que les ornemens superflus d'un tombeau ne servent de rien aux vivans ni aux morts. » Sa vie a été donnée en italien par Bannucci, in-12; et en français avec ses révélations, 1671, in-8°. La critique n'a pas toujours présidé au choix des faits. D. Mége, bénédictin, a publié les *Exercitia Gertrudis*, Paris, 1664, in-12.

I. GERVAIS *et* PROTAIS (saints) souffrirent, dit-on, la mort au 1er siècle, pour la foi de J. C. Leurs corps furent trouvés à Milan en 386 par saint Ambroise, tandis qu'il se disposoit à dédier la grande église de cette ville, connue aujourd'hui sous le nom de Basilique ambroisienne. On y porta ces reliques, et pendant cette translation, un aveugle nommé Sévère, recouvra, dit-on, la vue. Les ariens contestèrent ce miracle ; mais il contribua, dans la ville de Milan, à l'extinction de l'hérésie.

* II. GERVAIS (Gervasius), Anglais de nation, évêque de Séez, abbé de Prémontré, et pénitencier du pape Honoré III, mort en 1237, a composé des *Commentaires sur les Psaumes et les petits Prophètes*, et des *Lettres curieuses*, imprimées à Valenciennes, 1663. Elles avoient été trouvées par Norbert Caillen parmi les manuscrits de la bibliothèque de Vicogne. Gervais a été enterré à Silly, abbaye de son ordre.

* III. GERVAIS (Nicolas), né à Palerme en 1630, un des plus fameux droguistes et apothicaires de cette ville, avoit un jardin où il cultivoit un grand nombre de plantes rares, dont il cherchoit à connoître les vertus et les propriétés par l'analyse et l'expérience ; et comme le résultat de ses travaux jetoit un grand jour sur les matières médicales, il fut considéré de ses confrères, ainsi que des médecins de Palerme. A la mort de sa femme il changea de goût et d'état, embrassa la vie cléricale, et reçut les ordres sacrés. Il mourut dans sa patrie le 30 mai 1681. On a de lui, I. *Antidotarium panormitanum pharmacochimicum*, Panormi, 1669, in-4°. II. *Succedanea*, ibid., 1670, in-4°. III. *Norma tyronum pharmacopolarum Galeno spargyrica*, Neapoli, 1673, in-4°. IV. *Bizarrie botani-*

che d'alcuni simplicesti di Sicilia, Naples, 1673, in-4°.

* IV. GERVAIS (Augustin), de Palerme, fils du précédent, docteur en philosophie et en médecine, se rendit célèbre par son érudition et son expérience; il corrigea et enrichit de nouvelles notes l'ouvrage de son père, et le publia sous le titre suivant: *Gervasius redivivus, seu Nicolai Gervasii antidotarium panormitanum galeno - chymicum*, Panormi, 1700, in-4°. Nous avons aussi de lui une *Oraison funèbre* du célèbre médecin Domenico Alaimi, publiée à Rome en 1709.

V. GERVAIS DE TILBURY, ainsi nommé d'un bourg d'Angleterre sur la Tamise, neveu de Henri II, roi d'Angleterre, florissoit au 13e siècle. Il eut un grand crédit auprès de l'empereur Othon IV, qui le fit maréchal du royaume d'Arles. Il dédia à cet empereur une *Description du Monde* et une *Chronique*. Gervais de Tilbury composa aussi l'*Histoire d'Angleterre, celle de la Terre-Sainte*. V. Un traité de l'*origine des Bourguignons*; un autre, intitulé *Mirabilia orbis*, et d'autres ouvrages peu estimés: ils manquent de critique et d'exactitude. On lui attribue encore une Histoire tripartite d'Angleterre et quelques autres traités.

VI. GERVAIS (Maître). *Voyez* CHRÉTIEN, n° II.

VII. GERVAIS (Charles-Hubert), intendant de la musique du duc d'Orléans, régent du royaume, et ensuite maître de la musique de la chapelle du roi, mort à Paris en 1744, à 72 ans, a donné, I. un livre de *Cantates* estimées. II. Trois opéras; *Méduse*, *Hypermnestre*, et les *Amours de Prothée*. III. Plusieurs *Motets*.

† I. GERVAISE DE SAINTE-FOYE (Nicolas), Parisien, fils d'un médecin, s'embarqua fort jeune pour le royaume de Siam, avec quelques missionnaires de la congrégation de Saint-Vincent-de-Paule. Il s'instruisit par lui-même, ou par les livres du pays, de tout ce qui concernoit les mœurs et les productions des contrées qu'il parcourut. De retour en France, il devint curé de Vannes en Bretagne, puis prévôt de l'église de Saint-Martin de Tours; il alla ensuite à Rome, et y fut sacré évêque d'Horren dans l'Amérique méridionale. Il s'embarqua pour exercer son zèle dans le lieu de sa mission; mais ayant voulu apaiser une révolte qui s'étoit élevée parmi les Caraïbes, il fut massacré par eux, le 20 novembre 1729, avec ses compagnons. Gervaise est auteur de plusieurs ouvrages. I. *Histoire naturelle et politique du royaume de Siam*, in-12, composée par l'auteur à l'âge de 20 à 22 ans. II. *Description historique du royaume de Macaçar*, Paris, 1688, in-12: c'est comme une suite du précédent. Quoiqu'on sente bien que l'un et l'autre sont la production d'un jeune écrivain, on ne laisse pas d'y trouver des choses curieuses sur les mœurs, les habitans, les lois, les coutumes, la religion, les révolutions des pays qu'il décrit. L'abbé Gervaise étoit revenu en France avec deux fils du roi de Macaçar. III. *Vie de saint Martin, évêque de Tours*, vol. in-4° imprimé à Tours en 1699, plein d'abondantes recherches, de digressions inutiles, d'opinions peu fondées, et de traits de vivacité extrêmement déplacés dans une histoire, et sur-tout dans celle d'un saint. IV. *Histoire de Boëce, sénateur romain, avec l'analyse de tous ses ouvrages*, 2 part., in-12, Paris, 1715; livre bon et dirigé par une critique plus solide et plus judicieuse que celle qui avoit présidé à la Vie de saint Martin.

† II. GERVAISE (Dom-Armand-François), frère du précédent, né à Tours, d'abord carme déchaussé, ensuite religieux de la Trappe, plut tellement à l'abbé de Rancé par ses lumières et par son zèle, qu'il le fit nommer abbé de son monastère en 1696. Dom Gervaise, impétueux, bouillant, bizarre, inquiet, singulier, n'étoit point fait pour être à la tête d'une maison qui demandoit un homme de paix. Il voulut faire des changemens au dedans et au dehors de l'abbaye. Il affecta de ne point consulter l'abbé de Rancé, à qui il devoit son élévation, et de ne point suivre sa façon de gouverner. Le pieux réformateur, voyant son ouvrage prêt à être changé ou détruit, engagea adroitement le nouvel abbé à donner sa démission. Dom Gervaise sortit de la Trappe, et erra quelque temps de solitude en solitude. Il conservoit par-tout la manière de vivre des trappistes. Ayant publié son premier volume de l'*Histoire générale de Cîteaux*, Avignon, 1746, in-4°, les bernardins, qui étoient vivement attaqués dans cet ouvrage, obtinrent des ordres de la cour contre lui. Il fut arrêté à Paris, et renfermé à l'abbaye de Notre-Dame des reclus, dans le diocèse de Troyes. Il y mourut en 1751, âgé de 91 ans. On a de lui, I. Les *Vies de saint Cyprien*, Paris, 1717, in-4°; de *saint Irénée*, Paris, 1723, 2 vol in-12; de *saint Paul*, Paris, 1735, 3 v. in-12; de *saint Paulin*, Paris, 1743, in-4°; de *Ruffin*, prêtre de l'église d'Aquilée, refondue par l'abbé Gouget, Paris, 1724, 2 vol. in-12; de *saint Epiphane*, Paris, 1738, in-4°. Les matériaux ont été pris dans les mémoires de Tillemont; mais le style est de l'auteur. De l'imagination, de la chaleur, de la facilité; mais peu de justesse, beaucoup de négligences et d'idées singulières: voilà son caractère. II. La *Vie d'Abailard et d'Héloïse*, 2 vol. in-12, Paris, 1720. Les *Lettres d'Abailard et d'Héloïse*, traduites en français d'une manière fort libre, Paris, 1723, 2 vol. in-12. III. *Histoire de l'abbé Suger*, Paris, 1721, 3 vol. in-12; curieuse, mais inexacte. IV. *Histoire de l'abbé Joachim, surnommé* le Prophète, *religieux de l'ordre de Cîteaux...... où l'on voit l'accomplissement de ses prophéties sur les papes, sur les empereurs, sur les rois, sur les états et sur tous les ordres religieux*, Paris, 1745, 2 vol. in-12. (*Voyez* JOACHIM, n° IV.) V. *Histoire générale de la réforme de l'ordre de Cîteaux en France*, contenant ce qui s'y est passé de plus curieux et de plus intéressant depuis son origine jusqu'en 1726, Avignon, 1746, in-4°. Le premier volume de cet ouvrage rare, curieux et intéressant, contre lequel les bernardins portèrent des plaintes, n'a pas été suivi du second. VI. *Jugement critique, mais équitable, des Vies de feu M. l'abbé de Rancé, réformateur de l'abbaye de la Trappe, écrites par les sieurs de Maupeou et Marsollier*, in-12, 1744, à Troyes, sous le titre de Londres. L'auteur y relève plusieurs fautes que ces deux écrivains ont commises contre la vérité de l'histoire. Il faut lire cet écrit, quand on veut bien connoître le réformateur de la Trappe, un peu flatté par ses historiens. Gervaise s'y justifie, sur plusieurs imputations, d'une manière satisfaisante. On peut voir aussi la longue *Apologie* qu'il publia au sortir de la Trappe. VII. Quelques autres *Ouvrages* imprimés et manuscrits.

† III. GERVAISE DE LATOUCHE (Jean-Charles), avocat au parlement de Paris, étoit d'Amiens Malgré ses divers *Mémoires* et ce

qu'il a écrit pour quelques magistrats, il est moins connu au barreau que dans la littérature. On a de lui des *Romans* dont on doit laisser ignorer même les titres. Ses *Mémoires de mademoiselle Bonneval*, 1738, in-12, sont écrits avec plus de décence. Lors de la faillite de la maison Guémenée, Gervaise, qui y avoit déposé toute sa fortune, tomba malade de chagrin, et mourut à la fin de novembre 1782.

* GERY (André-Guillaume de), né à Reims le 17 février 1727, entré dans la congrégation de Sainte-Geneviève en 1742, enseigna la philosophie et la théologie dans son ordre, prêcha avec succès à Paris, devint successivement curé de S. Léger à Soissons, de S. Irénée à Lyon : il fut lié avec Fitz-James à Soissons, avec de Montazet à Lyon. Gery parvint à être élu supérieur général de son ordre en 1778, et mourut d'une attaque d'apoplexie le 7 octobre 1786. On a de lui, I. *L'Imitation*, contre l'abbé Vallart. II. *Oraison funèbre de Louis XV*. III. *Panégyrique de saint Louis*. IV. *Eloge de Jeanne d'Arc*. V. Des *Prônes et des Sermons*. Le recueil de ses œuvres est en 6 vol. in-12, Paris, 1788. Gery ne fut pas moins recommandable par ses vertus et son caractère que par ses talens.

GÉRYON (Mythol.), fils de Chrysare et de Callirhoé, roi des trois îles Baléares, selon quelques-uns, et, selon d'autres, de trois royaumes en Espagne. Il y en a qui disent qu'ils étoient trois frères si parfaitement unis, qu'ils sembloient n'avoir qu'une ame ; c'est ce qui a donné lieu aux poëtes de feindre que Géryon avoit trois corps. Il fut tué dans un combat singulier par Hercule, parce qu'il nourrissoit des bœufs avec de la chair humaine. Un chien à triple tête et un dragon qui en avoit sept gardoient ces bœufs : Hercule tua aussi ces monstres, et emmena les bœufs.

† GESLEN ou GHELEN (Sigismond de), *Gelenius*, né à Prague, correcteur de l'imprimerie de Froben, et mort pauvre en 1554, étoit digne d'une meilleure fortune par son érudition. Il a traduit du grec en latin Josèphe, S. Justin, Denys d'Halicarnasse, Philon, Appien, et d'autres auteurs.

* I. GESNER (Salomon), théologien protestant allemand, né en Silésie en 1559, mort en 1605, fit ses études à Breslaw et à Strasbourg, et professa la théologie à Wirtemberg vers 1593 ; il fut ensuite honoré de la place de doyen et de recteur de cette université, et en même temps premier prédicateur de l'église du château. Gesner a publié quelques ouvrages. I. Les *Prophéties d'Ozée, d'après la version de S. Jérôme*. II. *Recherches sur les psaumes*. III. *Dissertation sur le livre de la Genèse*. IV. Des *Sermons*, etc.

* II. GESNER (Jean-Matthieu), érudit profond, et critique célèbre, né en 1691 à Roth, principauté d'Anspach, mort en 1761. A la recommandation de Buddæus, il fut nommé recteur de l'école de Weimar, et garda cette place pendant onze ans. De là il passa à Leipsick, et ensuite à Gottingen, où il professa la rhétorique, et fut bibliothécaire et inspecteur des écoles. Ses ouvrages les plus estimés sont des *Editions de quelques auteurs classiques*, et un excellent livre intitulé *Thesaurus linguæ latinæ*.

* III. GESNER (Jean-Jacques), né en 1707 à Zurich, où il fut professeur, mort en 1787, est auteur de deux ouvrages intitulés, I. *Thesaurus universalis omnium numis-*

matum veterum Græcorum et Romanorum, 4 vol. in-fol. II. *Specimen rei nummariæ, numismata regum Macedoniæ omnia quæ laboribus celeber. virorum Crophii, Lazii, Golzii*, etc.

GESSÉE (Jean de la), né en Gascogne en 1551, et secrétaire du duc d'Alençon, a laissé des *Poésies* latines et françaises assez ignorées. Le recueil des premières parut à Anvers en 1580, in-8°; et celui des secondes en 1583, aussi in-8°.

* GESSEL (Simon), natif d'Amersfort, ayant perdu, à raison de son attachement aux opinions d'Arminius, la place de recteur de l'école publique de sa ville natale, s'y livra à la pratique de la médecine et se fit généralement estimer par ses connoissances et par ses vertus. Ses principaux ouvrages sont, I. Un *Abrégé de l'Histoire Sainte et de l'Histoire Ecclésiastique*, Utrecht, 1659, 2 vol. in-4°. II. Une *Histoire des principaux événemens depuis le commencement du monde jusqu'en* 1625, Utrecht, 1661. Il a écrit un *Abrégé de Théologie* sous le nom de *Simplicius christiano-catholicus*, Amsterdam, 1650, in-12. Son père, Jean Corneille, également recteur de l'école d'Amersfort, et en 1619 destitué de cette place pour cause d'hétérodoxie, a aussi laissé quelques *opuscules* relatifs à la première instruction.

† I. GESSNER (Conrad), surnommé *le Pline d'Allemagne*, né à Zurich en 1516, mort de la peste le 22 décembre 1565, professa la médecine et la philosophie avec beaucoup de réputation. La botanique et l'histoire naturelle l'occupèrent toute sa vie. Bèze dit « qu'il avoit, lui seul, toute la science qui avoit été partagée entre Pline et Varron. » Il étoit impossible de donner une idée plus exacte de ce grand homme, dont le nom est trop peu révéré aujourd'hui. La réputation de Bàcon, qui a dévoré tant de grandes réputations, n'est peut-être pas fondée sur des droits aussi solides. Si on disoit que les écrits bibliographiques de Gessner ont créé la science bibliographique encore dénuée de méthode; que ceux sur l'histoire naturelle ont produit Linnée; que ses écrits sur la lexicologie ont produit Leibnitz ou Condillac, on ne diroit rien que de vrai; et cependant on allègueroit des faits ignorés de presque tous les lecteurs. *Habent sua fata libelli;* et les hommes de génie ont leurs destinées comme les livres. Conrad Gessner est mort très-pauvre. L'empereur Ferdinand Ier donna à la famille de cet auteur des armoiries qui marquoient les matières qu'il avoit approfondies. C'étoit un écu écartelé. Dans le premier quartier on voyoit un aigle aux ailes déployées; dans le deuxième, un lion armé; dans le troisième, un dauphin couronné; dans le quatrième, un basilic entortillé. On a de lui, I. Une *Bibliothèque universelle*, publiée à Zurich en 1545, in-fol. C'est une espèce de Dictionnaire d'auteurs et de livres, dont on donna une seconde édition, corrigée et augmentée, à Zurich, en 1583, in-fol., plus estimée que l'ouvrage même. II. *Historia animalium*, Zurich, 1551, 4 vol. in-fol. Cette compilation, qui offre de grandes recherches, n'est pas toujours exacte. On y trouve tout ce qu'Aristote, Pline, Élien, Oppien, Varron, Columelle, Vegèce, ont écrit de plus intéressant sur les quadrupèdes. L'auteur commence leur histoire par celle de l'âne, le plus patient des animaux de charge. Il s'occupe ensuite du bœuf, de la chèvre, du cheval, de la brebis, du porc, etc.... III. Un *Lexicon grec et latin*, 1560, in-fol. Gessner possédoit bien ces deux langues;

mais, comme il écrivoit pour avoir du pain, ainsi qu'il l'avoue lui-même dans sa Bibliothèque, ses ouvrages ne sont pas exempts de fautes. IV *Mithridates*, *seu de differentiis linguarum*, 1558. Il cherche à y comparer toutes les langues connues entre elles, et à former de leur mélange une langue universelle. Waserius en a publié une seconde édition en 1610, in-8°, avec des notes. V. *De lacte et operibus lactariis*, Tiguri, 1541, in-8°. C'est un opuscule sur les laiteries. VI. *Opera Botanica*, à Nuremberg, in-fol., 1754. Barthélemi Aneau a traduit en français, *Trésor des remèdes secrets*, Lyon, 1557, petit in-4°. C'est à Gessner que nous devons l'idée d'établir les genres des plantes, par rapport à leurs fleurs, à leurs semences, et à leurs fruits. Les amis des fleurs ne doivent pas oublier que c'est à Conrad que l'on doit la première culture et la naturalisation de la tulipe en Europe. On doit regarder comme une perte considérable celle du *grand Herbier* qu'il avoit entrepris, et dont il parle souvent dans ses différens écrits sur la botanique. *Voy.* le 17e vol. des Mémoires du P. Nicéron, qui fait connoître d'autres savans de la même famille.

† II. GESSNER (Salomon), imprimeur et poëte, naquit à Zurich en 1730, où il acquit bien plus de célébrité par ses poésies que par ses impressions. Un préjugé de sa patrie y faisoit regarder la poésie comme une occupation oiseuse, et même comme contraire à la religion et aux mœurs. Le jeune Gessner, en s'y livrant, ne fut plus dès-lors que l'élève de la nature. Il aima à la peindre dans ses sites agréables et ses doux sentimens, dans les travaux paisibles de la vie pastorale, dans les vertus champêtres et hospitalières. Sa muse est une bergère modeste, innocente et pleine d'attraits. Rien n'égale la fraîcheur, la délicatesse, le charme de ses *Idylles*. Il a porté ce genre au plus haut degré de perfection. Plus varié que Théocrite, plus sensible que Sannazar, Gessner y a donné les traits les plus attachans à l'amour pur, au respect filial, à la reconnoissance. Il imprima lui-même ses Idylles en 1773-1777, 2 vol. in-4°, après en avoir dessiné et gravé toutes les planches. Turgot, sous le nom de Huber, a traduit ces Idylles en français, Lyon, 1762, in-8°. On doit encore à ce poëte aimable *Daphnis* ou *le premier Navigateur*. On connoît ce poëme charmant dont la fable est ingénieuse. « Si la fidélité sévère de l'histoire, a dit un littérateur, nous donne la soif de l'or comme le premier mobile de la navigation, il appartenoit à la riante imagination du poëte de représenter l'amour élevant le premer mât et faisant flotter la première voile sur la vaste étendue des mers ; il lui appartenoit de nous peindre un beau jeune homme, animé par le courage qu'inspire une passion vive et tendre, voguant sur les ondes comme un cygne majestueux, entouré par les néréides, les tritons et les dieux marins, qui forment autour de sa barque des danses tumultueuses. Il est impossible de donner à la navigation une plus aimable origine ; et si les poëtes anciens l'eussent consacrée, le galant Horace n'eût point revêtu d'un triple airain le cœur de celui qui, le premier, osa sur une frêle barque s'exposer à la fureur des flots : » il n'y a que trois acteurs dans le poëme de Gessner ; mais comme ils sont intéressans ! Une mère et une fille séparées, par une terrible catastrophe, du reste des humains, leur tendresse réciproque, l'innocence de la jeune Mélida, sa curiosité naturelle excitée par ses

observations, les vagues désirs qui s'élèvent dans son jeune cœur, la tendre inquiétude de sa mère Sémire ; l'entreprise hardie du jeune homme, sa navigation, la surprise, la joie que cause son arrivée à Mélida, la naïveté de leurs transports, tous ces détails fournissent au poëte des tableaux pleins de charmes, de décence et de volupté. II. Le poëme de *la Mort d'Abel*, aussi renommé, et dont l'imprimeur Didot a publié une superbe édition. L'auteur n'y a employé qu'une prose poétique, mais toujours douce et harmonieuse. L'ame est émue en y voyant réunies la majesté religieuse et la simplicité pastorale. III. *Eraste*, drame. IV. *Evandre*, autre drame. V. Des *Lettres sur le paysage*, dignes d'un poëte qui étoit peintre et d'un peintre qui étoit poëte. Gessner fut poëte célèbre, en même temps peintre de paysages estimés, graveur agréable, et musicien plein de goût. On le vit tout à la fois bon ami, bon époux, bon père, et magistrat irréprochable. Naturellement mélancolique, il montroit cependant toujours une douce gaieté au sein de sa famille. Il quitta quelque temps sa patrie, où ses concitoyens l'appeloient aux places les plus importantes, pour voyager en Allemagne, et fit quelque séjour à Leipsick, à Hambourg, et à Berlin. Par-tout il reçut des preuves éclatantes d'estime. L'impératrice Catherine II lui envoya une médaille d'or. Gessner n'avoit pas encore 60 ans lorsqu'il mourut à Zurich le 2 mars 1787. Plusieurs de ses *Poëmes* et sur-tout ses *Idylles* ont été traduites dans presque toutes les langues de l'Europe : L'abbé Bertola, l'abbé Ferri, et Mattéo Procopio, professeur de littérature italienne dans l'académie Caroline, les ont fait connoître à l'Italie. Turgot, sous le nom d'Huber, puis Meister et Bruté de Loirelle ont traduit en français les Œuvres complètes de Gessner, dont l'une des plus agréables éditions est en 3 vol. in-4°, avec 36 fig., d'après Le Barbier, ou 4 vol. in-8°, Paris, 1799, avec une notice par Petitain. Dupont de Nemours a publié des mémoires sur la vie de cet écrivain, et Condorcet a donné sa vie. Gessner eut le bonheur de trouver une compagne digne de lui, et dont la beauté, dit-on, le rendit poëte. Voici comme madame de Genlis a peint les deux époux dans les Souvenirs de Félicie : — « Gessner m'a invitée à l'aller voir dans sa maison de campagne ; j'avois une extrême curiosité de connoître la femme qu'il a épousée par amour, et qui l'a rendu poëte. Je me la représentois sous les traits d'une bergère charmante, et j'imaginois que l'habitation de Gessner devoit être une élégante chaumière entourée de bocages et de fleurs ; qu'on n'y buvoit que du lait, et que, suivant l'expression allemande, *on y marchoit sur des roses*. J'arrive chez lui, je traverse un petit jardin, uniquement rempli de carottes et de choux, ce qui commence à déranger un peu mes idées d'églogues et d'idylles, qui furent tout-à-fait bouleversées en entrant dans le salon, par une fumée de tabac qui formoit un véritable nuage, au travers duquel s'apercevoit Gessner, fumant sa pipe et buvant une bouteille de bière à côté d'une bonne femme en casaquin, avec un grand bonnet à carcasse et tricotant. C'étoit madame Gessner. Mais la bonhomie de l'accueil du mari et de la femme, leur union parfaite, leur tendresse pour leurs enfans, leur simplicité, retracent les mœurs que Gessner a chantées. C'est toujours une idylle et l'âge d'or, non en brillante poésie, mais en langue vulgaire et sans parure. »

* GESTEL (Corneille Van), né

à Malines en 1658, curé aux environs de Gand, puis chanoine de Malines, où il mourut le 19 janvier 1748, a donné *Historia sacra et profana archiepiscopatûs Mechliniensis*, avec fig., La Haye, 1725, 2 vol. in-fol. Cette histoire estimable par le grand nombre de faits qu'elle renferme, par l'étendue des recherches, et par l'ordre qui y règne, l'est peu du côté du style.

GESVRES. *Voy.* POTIER, n° II.

† GETA (Septimius), fils de l'empereur Sévère, et frère de Caracalla, eut l'humeur aigre dans sa première enfance; mais lorsque l'âge eut développé son caractère, il parut doux, tendre, compatissant, sensible à l'amitié. Un jour que Sévère vouloit faire périr tous les partisans de Niger et d'Albin, Geta, qui n'avoit guère plus de huit ans, parut ému. Sévère crut calmer son agitation en lui disant: « Ce sont des ennemis dont je vous délivre. » — Geta demanda quel en seroit le nombre? Lorsqu'on l'en eut instruit, il insista, et fit une nouvelle question: « Ces infortunés ont-ils des parens et des proches? » Comme on fut obligé de lui répondre qu'ils en avoient plusieurs: « Hélas! répliqua-t-il, il y aura donc plus de citoyens qui s'affligeront de notre victoire que nous n'en verrons prendre part à notre joie. » On prétend que Sévère fut ébranlé par cette réflexion. Mais les deux préfets du prétoire, Plautien et Juvénal, qui souhaitoient de s'enrichir par la confiscation du bien des proscrits, l'enhardirent à passer outre. Caracalla étoit présent à la conversation dont on vient de rendre compte, et, loin d'être de l'avis de Geta, il vouloit que l'on fît périr les enfans avec leurs pères. Geta, indigné, lui dit: « Vous qui n'épargnez le sang de personne, vous êtes capable de tuer un jour votre frère; » et ce fut ce qui arriva. Caracalla ne pouvoit le souffrir. Sa jalousie éclata après la mort de Sévère, lorsque Geta partagea l'empire avec lui. Après avoir inutilement essayé de s'en défaire par le poison, il le poignarda entre les bras de Julie, leur mère commune, qui, voulant parer les coups, fut blessée à la main, l'an 212 de J. C. Geta n'avoit pas encore 23 ans; son goût pour les arts, sa modération, promettoient au peuple romain des jours heureux.

* GETHIN (Grace), dame anglaise, née en 1676, morte en 1697, célèbre par son esprit et par un poëme que Congrève a composé en son honneur, étoit fille de George Northon, au comté de Sommerset, et fut mariée jeune à sir Richard Gethin d'Irlande. On publia, après sa mort, un ouvrage intitulé *Reliquiæ Gethinianæ*, ou *ce qui reste de l'excellente et spirituelle lady Grace Gethin, décédée depuis peu*, in-4°. Il y eut une fondation pour que son *Panégyrique* fût annuellement prononcé à Westminster.

* GEUDER (Melchior-Frédéric), médecin, passa à Stutgard en qualité de physicien, et y mourut à la fleur de son âge, vers la fin du 17e siècle. On a de lui un ouvrage en allemand contre Jean-Abraham Gehema, et un autre en latin, qui a paru sous ce titre: *Diatriba de fermentis variarum corporis animalis partium specificis et particularibus, cui subjungitur dissertatio de ortu animalium*, Amstelodami, 1689, in-8°. Cet ouvrage n'a d'autre objet que de réfuter la doctrine des fermens, qui a eu tant de vogue dans son siècle, et dont il avoit été lui-même un des plus zélés défenseurs.

* GEUFS (Jean-Michel), professeur de mathématiques à Co-

penhague, né à Kiel, au comté de Holstein, en 1745, mort dans la même ville en 1786, a publié plusieurs ouvrages. I. *Théorie de l'art des constructions pour les mines*, 1776. II. *Voyage en Islande*, *traduit de l'allemand*, 2 vol. in-4°. III. Une *Edition* des *Logarithmi Buggiani numerorum, ab unitate ad* 10,000.

* I. GEUNS (Pierre), né en 1706 à Maëseyck, petite ville du pays de Liège, se rendit jeune à Paris, où il apprit l'orféverie sous de grands maîtres, et se fit remarquer par l'exactitude de sa gravure sur l'argent et le cuivre. De retour dans sa patrie vers 1731, il s'adonna entièrement à son goût pour les sciences pratiques et les arts. La géométrie, l'électricité, l'optique, l'art du tour, mais sur-tout les aimans artificiels faisoient alternativement l'objet de ses recherches. Les personnes les plus distinguées s'empressèrent de voir son laboratoire. Il étoit en relation avec les savans de Paris et de Hollande; mais trop d'application lui causa un épuisement, et il mourut le 6 février 1776. Parmi un grand nombre d'observations faites sur les objets de ses études favorites, il n'a fait imprimer qu'un *Mémoire sur la construction des aimans artificiels, etc.*, Venlo, 1768, in-12. Ce petit livre, écrit en style assez dur et négligé, contient des choses neuves et curieuses. Ses pièces d'argenterie et de gravures, ses instrumens de physique et d'optique, ses tabatières, médailles, pyramides d'ivoire, etc., faites au tour, mais sur-tout ses aimans artificiels, sont encore très-recherchés des connoisseurs.

* II. GEUNS (Etienne-Jean Van), créé maître-ès-arts et docteur en philosophie à Harderwyck le 20 avril 1789, avoit déjà publié, en 1788, *Plantarum Belgii confœderati indigenarum spicilegium*, Harderwyck, in-8°, 77 pag. Glanant après le célèbre David de Gorter, il a enrichi, dans cette brochure, la *Flora VII provinciarum Belgii fœderati indigena* de ce botaniste, de 150 nouvelles espèces, dont 80 de la famille des *cryptogames*. On ignore l'époque de sa naissance et de sa mort. Il vivoit encore en 1790.

GEYER. *Voyez* GEÏER.

I. GEYGER *ou* GIGGER (Jean), né à Zurich en 1599, mort en 1674, a inventé le secret de peindre à l'huile sur verre. Il peignoit aussi en émail.

* II. GEYGER (Daniel), né à Rosenheim en Bavière le 8 octobre 1595, tout à la fois médecin et chirurgien, étoit très-habile, surtout dans l'opération de la taille. Il pratiqua la médecine à Presbourg en 1657, et se rendit à Ratisbonne, où il mourut en 1664. On ne connoit de ce médecin que l'ouvrage suivant: *Responsum medicum defensivum de morbo et morte cardinalis Wurtenbergici ad Joannem Helwigium*, Augustæ Vindelicorum, 1662, in-4°.

* III. GEYGER, dit *Waldmann* (Isaac), fils de Daniel Geyger, né à Presbourg le 9 novembre 1646, étudia la médecine à Iéna, et la pratiqua à la cour de Hesse-Cassel jusqu'à sa mort, arrivée en 1719. On a de lui un *Traité en allemand sur les eaux de Liébenzell en Suabe*, dans le duché de Wurtemberg.

* IV. GEYGER (Malachie), médecin bavarois, vivoit dans le 17e siècle. Il a écrit: *Kelegraphia, seu Descriptio herniarum, cum earumdem curationibus tam medicis quàm chirurgicis*, Monachii,

1631, in-8°; en allemand, Stuttgard, 1661, in-12; Ulm, 1696, in-12. Dans la préface de cet ouvrage, ce médecin fait une vive sortie contre les chirurgiens allemands qui vivoient de son temps. Il les traite d'empiriques, de charlatans, et les accuse d'une ignorance crasse; il avance même que la peste n'est pas plus dangereuse qu'eux. On a encore de Malachie Geyger *Microcosmus hypocondriacus*, *sive de melancholiâ hypocondriacâ tractatus*, Monachii, 1651, in-4°.

* V. GEYGER (Jean-Daniel), membre de l'académie des curieux de la nature, né à Ratisbonne, fut d'abord médecin des troupes palatines, et passa ensuite au service de Frédéric-Auguste II, roi de Pologne. Il mourut vers l'an 1735. On a de lui, I. *Thargellus Apollini sacer continens trigam medicam ex regno animali, minerale et vegetabili.* II. *De Cantharidibus.* III. *De Montibus conchiferis et glossopetris.* IV. *De Dictamno*, Francofurti, 1687, in-4°.

† I. GEYSSOLM (Guillaume), de l'illustre famille des barons de Cromnes en Ecosse, fut évêque de Dumblane, dans le même royaume. Les hérétiques l'ayant chassé de son siége, Marie Stuart, et Henri, son époux, l'envoyèrent, en qualité d'ambassadeur, auprès de Pie V et de ses successeurs, pour les assurer de leur attachement à la foi catholique. Le pontife, touché de l'état où les fureurs des hérétiques avoient réduit cette reine infortunée, lui envoya des nonces pour la consoler, et de l'argent pour la secourir. Geyssolm se fit estimer de Pie V et de saint Charles, qui lui donna le vicariat de l'archiprêtré de Sainte-Marie-Majeure. L'évêque de Dumblane fut pourvu, quelque temps après, de l'évêché de Vaison en Provence, suffragant d'Avignon, qu'il défendit contre les calvinistes du Dauphiné. Sixte V l'envoya en qualité de nonce en Ecosse, où régnoit Jacques VI. Geyssolm, à peine de retour dans son diocèse, le quitta pour se renfermer, à l'âge de 30 ans, dans la grande-chartreuse, où il fit profession. Son mérite le fit nommer prieur de Notre-Dame des Anges à Rome. Peu après il fut fait procureur général de son ordre, et mourut dans cet emploi le 26 septembre 1593.

II. GEYSSOLM (Guillaume), neveu du précédent, lui succéda l'an 1584 dans le siége de Vaison. Il eut les vertus de son oncle. Comme lui, envoyé à Jacques VI en qualité de nonce, il ne négligea rien pour rétablir la religion catholique dans sa patrie; et ne pouvant y réussir, il revint dans son évêché. On lui donna le gouvernement du comtat Venaissin après la mort de l'évêque de Carpentras. Il mourut le 13 décembre 1629. L'aïeule maternelle de ce prélat étoit sœur de Jacques VI, roi d'Ecosse. Il est auteur d'un livre peu connu aujourd'hui, intitulé *Examen de la foi calviniste.*

* GHEDINI (Fernand-Antoine), né à Bologne en 1684, fit ses études chez les jésuites. Porté naturellement à l'étude de la littérature, il s'y livra entièrement, et quitta la médecine qu'il n'avoit embrassée que pour plaire à ses parens. Ses ouvrages en vers et en prose le lièrent avec les hommes les plus marquans de son temps, tels que Martelli, poëte célèbre, Crescembeni, etc. Après avoir été précepteur des enfans des princes Caraccioli di Santo-bono, ambassadeur du roi d'Espagne à Venise, et Bisignano, seigneur napolitain, il obtint la chaire d'éloquence de Lucques, où il mourut en

1760. Satisfait de son emploi et de son sort, Ghedini parvint à l'âge de 74 ans avec une extrême tranquillité d'esprit, évitant les embarras du monde, et sans soins pour lui-même ; l'anecdote suivante en est une preuve : étant dans son lit une nuit et très-attaché à la lecture d'un livre, le plancher de sa chambre s'affaissa tout à coup avec une égalité parfaite et tomba dans la cave ; Ghedini se trouvant dans son lit comme il étoit auparavant, ne se dérangea point, et dormit paisiblement jusqu'au jour. On a de lui, I. *Ad exercitationes de rebus naturalibus præfatio*, Bononiæ, 1720. II. *Rime di Fernando Antonio Ghedini*, Bologna, 1769. III. *Lettere familiari*, Bologna, 1744. Il écrivit aussi plusieurs *Satires* adressées à Gio. Pietro Zannotti ; mais il ordonna en mourant qu'elles fussent brûlées.

* GHEERAERDS (Marc), peintre et graveur flamand du 16e siècle, s'établit à Bruges et excella dans les paysages. Vers 1566 il se retira en Angleterre où il mourut. On a de lui, I. Un *Plan de la ville de Bruges*, qu'il dessina et grava dans la dernière perfection. II. *Les Fables véridiques*, ou *la Vérité enseignée par des animaux*, Bruges, 1567, in-4°, en flamand. Ce sont les Fables d'Esope ornées d'estampes estimées des connoisseurs ; elles ont été copiées par Venceslas Hollar. III. *L'Art de l'enluminure*, Amsterdam, 1705, in-12.

GHELEN. *Voyez* GESLEN.

* GHÉNART (Antoine), né à Visé, dans la principauté de Liége, vers l'an 1522, chanoine de l'église de Liège, vice-doyen, inquisiteur de la foi et professeur en théologie, assista au concile de Trente avec Guillaume de Poitiers, prévôt de la même église, et mourut le 1er mars 1595, fort regretté, sur-tout des pauvres dont il avoit été le père. Ghénart a eu la plus grande part à l'édition du *Maître des sentences* faite à Louvain, 1546, in-4°. On a encore de lui *Manipulus curatorum à Guidone dè monte Rocherii ; Adjunctus est ritus celebrandi SS. missæ officium juxta morem diœcesis Leodiensis ; Item Hildeberti Cenomanensis episcopi poëma de officio missæ*, Anvers, 1570, in-12.

* GHERARDESCA (Philippe), célèbre musicien et compositeur, mort à Pise en 1808, âgé de 70 ans. Cet artiste, maître de chapelle de l'église de Saint-Etienne, avoit des connoissances très-profondes sur la nature de l'harmonie, auxquelles il joignoit un goût exquis. Il devoit la pureté de son style à son maître, le P. Martini à Bologne, et à son étude assidue des anciens auteurs de musique italiens et allemands. Parmi ses ouvrages on remarque une *Messe de requiem*, qu'il composa après la mort du roi d'Etrurie, Louis I. C'est un chef-d'œuvre dans ce genre. Ce compositeur connoissoit et aimoit les sciences, les arts, la littérature, et principalement l'histoire.

* I. GHERARDI (Pierre-Hercule), professeur de langue grecque et des langues orientales à l'université de Modène, avoit de grandes connoissances dans les sciences sacrées et profanes, et fut très-utile à Muratori pour la compilation de ses ouvrages. Il eut beaucoup de part à la traduction *Delle cose greche* du même auteur. Il fut quelque temps employé par la cour de Modène en qualité de précepteur et de secrétaire ; mais il montra un plus grand désir d'être tranquille et de jouir de sa liberté. Il mourut en 1752. L'unique ouvrage que nous ayons de lui est la *Traduction latine de la Vie de Cola di Rienzo*, écrite dans le dia-

lecte romain par un auteur de ce siècle, et publiée par Muratori.

* II. GHERARDI (Jacob de'), de Volterra, premier secrétaire apostolique, vécut jusqu'à Léon X, par qui il fut fait évêque d'Aquino, et écrivit la *Storia urbana*, et la *Vita del cardinal Ammanati*, dont il avoit été l'ami. Gherardi fut envoyé en ambassade par Innocent VIII, et mourut en 1516.

* GHERIN (Jacques), médecin du 16e siècle, exerça sa profession avec honneur à Anvers. Il a publié à Anvers en 1597, in-8°, un *Traité en flamand sur les moyens préservatifs et curatifs de la peste* qui ravageoit les environs de Gorcum dans la Hollande méridionale.

* GHERING ou GHERINX (Philippe de), né à Saint-Tron dans le pays de Liège, vers le milieu du 16e siècle, fut premier médecin d'Ernest de Bavière, électeur de Cologne et évêque de Liège. Ghering mourut dans sa patrie en 1604. On a de lui *Description des fontaines acides de Spa, et de la fontaine de fer de Tungre*, Liège, 1583, in-12. On prétend que la fontaine de fer, autrement la fontaine de Saint-Gilles, proche des vieux remparts de Tongres, est celle dont Pline parle dans son ouvrage, traduite en latin par Thomas de Rhie, médecin de Malines.

* GHERLI (Odoardo), Modenois, né en 1730 à Guastalla, où son père exerçoit la médecine, entra en 1748 dans l'ordre de Saint-Dominique, et y fut bientôt destiné à professer la théologie dogmatique à l'université de Modène, place qu'il occupa pendant plusieurs années. L'étude des mathématiques fut néanmoins celle qu'il préféra. Il s'y étoit livré dès son enfance; et pénétrant de plus en plus dans cette science pénible, il se trouva en état de publier à Modène, en 1770 et années suivantes, le cours de mathématiques le plus ample et le plus complet qu'on eût encore vu, sous le titre suivant: *Gli elementi teorico-pratici delle matematiche pure*, 7 vol. in-4°. En 1778 Gherli occupa la chaire de mathématiques à l'université de Parme, et la réputation dont il jouissoit lui fit offrir plusieurs chaires. Il mourut à Parme en 1780. On trouve à la fin de l'ouvrage de Gherli des Lettres qu'il reçut de La Grange et de Condorcet, pleines d'éloges honorables pour lui et pour son ouvrage.

* GHEROUPNA, fils d'Apchathar, florissoit dans le 1er siècle; il occupa la place de secrétaire auprès des rois Abagar et Sanadroug qui régnèrent à Edesse en Mésopotamie. Il possédoit à fond les langues grecque, syriaque, arménienne, persane et latine: il étoit instruit dans la philosophie de son temps, dans l'histoire et dans l'antiquité; il écrivit un grand nombre d'ouvrages qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. L'historien Vartan en parle avec beaucoup d'éloges. Moyse de Khorène cite dans le livre II, chap. 33 de son Histoire, un ouvrage de Gheroupna qui contenoit tous les événemens arrivés sous les règnes d'Abagar et de Sanadroug. Il y ajoute que cet ouvrage étoit déposé dans les archives de la ville d'Edesse, qu'il en a tiré des matériaux qui lui étoient nécessaires pour la continuation de son Histoire. Les ouvrages de Gheroupna éclaircirent plusieurs points de l'histoire de ce temps reculé, sur lesquels ont différé les auteurs romains et arméniens dans l'histoire de ce pays. Gheroupna paroît avoir vécu jusqu'à l'an 70 de J. C.

* GHETALDI (Marin), de Raguse, mathématicien, vécut en 1607, et écrivit divers ouvrages qui aujourd'hui même sont très-estimés:

Apollonius redivivus; Collectiones problematum, etc. Divers auteurs en parlent avec éloge.

* GHEYN (Jacques de), peintre et graveur hollandais, vivoit au commencement du 17e siècle. Il a gravé plusieurs estampes exécutées d'un burin ferme, et dont plusieurs sont recherchées, entre autres *la Confusion des langues obligeant les hommes à se séparer après la construction de la tour de Babel*, d'après C. Van Mander; *la Dispute d'Apollon et de Pan*, ou *le Jugement de Midas*, d'après le même; deux *Sujets emblématiques sur la folie de ceux qui consument leur bien dans les plaisirs*, d'après le même; *les quatre Evangélistes en rond*, d'après Goltzius; une *Annonciation où la Vierge est assise au pied de son lit*, d'après A. Bloemaert; *la Multiplication des pains*, de forme ovale, d'après le même, etc., etc.

* I. GHEZZI (François), de Côme, né en 1585, entra jeune dans l'ordre des dominicains, et apprit la philosophie et la théologie au collége général de Bologne, où il fit de tels progrès, qu'immédiatement après son cours, il fut fait professeur, et enseigna dans divers couvens de son ordre, à Crémone, à Vicence, à Pavie, à Plaisance, avec tant de succès, qu'on le fit maître en théologie avec tous les honneurs possibles. Il fut, en divers lieux, consulteur du tribunal de l'inquisition, et se conduisit dans cette place délicate avec beaucoup de prudence et d'intégrité. On a de lui, I. *Theologiæ moralis, sive casuum conscientiæ, è D. Thomæ Aquinatis doctrinâ*, 2 tom. II. *Arcana theologiæ selectiora de Deo, de Verbo incarnato, de Sacramentis, de Statu separatorum, etc.*, Mediolani, 1630. III. *Thesaurus animæ, etc.*, Mediolani, 1639, 4 vol.

* II. GHEZZI (Nicolas), philosophe et savant théologien jésuite, né à Domaso, sur le lac de Côme, vers 1685, fut estimé dans son ordre pour son savoir et pour ses vertus. Il se mêla des disputes théologiques de son temps, et publia, pour défendre la doctrine de son ordre, *Saggio di supplementi theologici morali, e critici, dei cui abbisogna la storia del probabilismo e del rigorismo del P. Daniele Concina*, Lucca, 1745. Il publia encore, sur le probabilisme, *De' principi della morale filosofia riscontranti co' principi della cattolica religione*, Milan, 1752, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage est en forme de dialogue, et ses ennemis, y trouvant des propositions d'un mauvais sens, le déférèrent à la congrégation de l'index; l'auteur donna sa rétractation, qui fut publiée à Côme en 1754, sous ce titre: *Dichiarazione, e protesta del P. Niccolò Ghezzi.* On a encore du même auteur un ouvrage sur l'*Origine delle fontane, e sopra l'addolcimento dell' acqua marina*, Venise, 1742, où il unit les connoissances d'un philosophe aux graces du style et à l'agrément du dialogue. On lui doit la traduction suivante: *Vita del P. Edmondo Augerio della compagnia di Gesù, scritta in francese dal P. Giovanni Daurigny della medesima compagnia*, Milan, 1757. Il mourut à Côme en 1766.

* III. GHEZZI (Sébastien), d'Ascoli dans la marche d'Ancône, devint élève du Guerchin dans un âge fort avancé, et fut peintre, sculpteur en bois, architecte et ingénieur; il fit de tels progrès dans cette dernière partie, que le pape Urbain VIII l'employa et le nomma inspecteur des forteresses de l'état romain. On voit ses peintures et d'autres ou-

vrages à Ascoli et dans d'autres lieux. Il mourut vers la fin du 18e siècle.

* IV. GHEZZI (Joseph), fils du précédent, né dans la même ville en 1634, devint peintre à l'école de son père. A sa mort, il se rendit à Fermo, pour étudier la jurisprudence et la philosophie, sans, pour cela, abandonner la peinture, dans laquelle il fit de grands progrès sous la direction de Lorenzino de Fermo, peintre de cette ville. Ayant fini ses études à Rome, il abandonna la jurisprudence pour se livrer à la peinture. Il peignit dans dix-sept églises de cette capitale, en concurrence avec d'excellens peintres. En 1667 il fut nommé membre de l'académie de Saint-Luc, dont il devint ensuite secrétaire.

* V. GHEZZI (le chevalier Pierre-Léon), fils du précédent, né à Rome le 28 juin 1674, fut élève de son père, et devint un peintre célèbre. Il travailla beaucoup, par ordre de Clément XI, à Rome et à Urbin, et il grava les figures qui ornent la magnifique édition des Homélies de ce pontife. Il devoit peindre la galerie du palais papal à Castel Gandolfo, et il en avoit fait les dessins; mais le lieu parut trop petit aux connoisseurs, et l'ouvrage fut suspendu. Il travailla beaucoup pour les neveux du pape, et particulièrement pour les cardinaux Annibal et Alexandre Albani. Plusieurs souverains employèrent les pinceaux de Ghezzi, et entre autres le duc de Parme, qui le créa chevalier. Ses vertus, la hardiesse de son dessin, ses talens dans la peinture, la gravure à l'eau-forte et en pierres précieuses, la peinture en émail, ses connoissances en littérature, en musique, et la facilité de jouer de plusieurs instrumens, le rendirent agréable à Rome, où il passa sa vie presque entière, et où il mourut en 1755, âgé de 81 ans. On voit beaucoup d'ouvrages de lui dans les basiliques de Saint-Jean-de-Latran et de Saint-Sébastien, dans les églises de Saint-Clément, de Saint-Théodore, et dans plusieurs galeries. Les caricatures qu'il fit, représentant plusieurs objets de Rome, et dont les originaux se conservent à la villa Falconieri, dite *la Ruffina*, à Frascati, méritent une attention particulière.

* GHIBERTI (Laurent), peintre, sculpteur, fondeur et graveur, né à Florence, et mort âgé de 64 ans, vers le milieu du 16e siècle, excella tellement dans les arts qu'il exerçoit, que l'on choisit, de préférence à quantité d'autres qui avoient été présentés, ses dessins pour la porte de Saint-Jean; ils furent jetés en bronze en 1410, à la satisfaction générale. Selon le dictionnaire d'architecture de Virloys, la réputation de cet artiste s'étendit tellement dans la Toscane, que tout le monde y voulut avoir quelque ouvrage de sa main, soit en bronze, soit en or, soit en argent, et que le pape Eugène IV, venant, en 1439, au concile de Florence, lui fit faire une mitre d'or. Lorsque Michel-Ange Buonarotti vit, pour la première fois, la troisième porte de Saint-Jean par Ghiberti, il la trouva, dit-on, digne de servir de porte au paradis. Estimé et bien payé de ses travaux, cet artiste eut encore la gloire d'être appelé à la magistrature.

* GHILERI (Michel), Romain, clerc régulier, composa, au commencement du 17e siècle, divers ouvrages, et entre autres un *Commento sopra la cantica delle cantiche; Catena veterum patrum græcorum, et aliorum in Hieremiam et Baruch, etc.*, imprimé en 1625, à Lyon, in-fol.

I. GHILINI (Jérôme), né à Monza dans le Milanais en 1589, marié fort jeune, partagea son temps entre les soins de sa maison et la littérature. Devenu veuf, il reçut l'ordre de prêtrise et le bonnet de docteur en droit canon. Il mourut à Alexandrie de la Paille vers l'an 1670, membre de l'académie des *Incogniti* de Venise, et protonotaire apostolique. On lui doit plusieurs ouvrages en vers et en prose. Les plus connus des savans sont, I. *Annali di Alessandria*, Milan, 1666, in-fol. II. *Teatro di Uomini letterati*, en 2 volumes in-4°, Venise, 1647 : livre peu estimé, quoique curieux à certains égards. Ghilini est très-souvent inexact et peu judicieux. Ses éloges ne contiennent que des généralités et des phrases d'écolier.

* II. GHILINI (Pierre), d'Alexandrie de la Paille, fameux jurisconsulte, florissoit sous Jean Galéas Visconti, premier duc de Milan, qui, sur sa réputation, l'honora d'une chaire à l'université de Pavie, où un concours nombreux d'auditeurs lui fournit l'occasion de développer ses talens et de satisfaire ce prince. On a de lui un traité intitulé *De identitate rerum et personarum*. Il mourut jeune.

III. GHILINI (Camille). *Voyez* FREGOSE, n° II.

* GHINGHI (François), célèbre graveur en pierres fines, né à Florence en 1689, apprit, à l'âge de 15 ans, le dessin à la galerie impériale, sous François Giaminghi, et ensuite l'art de modeler sous le célèbre sculpteur Jean-Baptiste Foggini, Florentin. Quelques bonnes médailles qu'il fit lui méritèrent l'approbation de son maître et du marquis Incontri, un des surintendans de la galerie. Ce seigneur, connoissant les moyens de soutenir et d'affermir les premiers pas du talent, lui offrit des secours, et le présenta au prince Ferdinand, qui lui promit son appui s'il se livroit à graver des camées et des bijoux dans le goût antique. La vivacité de son esprit et des circonstances favorables le firent parvenir à la perfection dans cet art. Son premier ouvrage fut *le Portrait du grand-duc Cosme III*, fait sur une calcédoine de deux couleurs, ouvrage qui accrut singulièrement sa réputation. Parmi les camées qu'il a gravés, on doit distinguer le *Savonarole*, un *Adrien*, un *Trajan*, et le *Supplément* en saphirs orientaux qu'il fit à la collection des empereurs que possédoit l'électrice Anne-Louise de Médicis. Il fit encore pour elle les *Portraits* de ses frères Ferdinand et Jean Gaston, et en émeraudes ceux de Cosme III, père de la patrie, et de l'électeur palatin, son époux. Ce qui, parmi ses ouvrages, rendra à jamais immortel le nom de Ghinghi, c'est la *Vénus de Médicis*, qui, faite d'abord pour le cardinal Gualtieri d'Orvieto, passa, à sa mort, dans le musée d'Auguste III, roi de Pologne. Elle est sur une améthyste du poids de dix-huit livres, et dont la grosseur faisoit croire qu'il étoit impossible de la travailler. Dans le cours de dix-huit mois, Ghinghi termina cet ouvrage, qui étonna le grand-duc Cosme III, et lui fit dire qu'il n'avoit pas une pareille pièce dans sa galerie. A la mort du grand-duc Jean Gaston, Ghinghi se rendit à Naples, où il travailloit en 1753. Il fut fait directeur des professeurs dans l'art de graver les pierres précieuses, et obtint la protection et les bonnes graces du roi Charles, dont il fit le portrait sur un camée, et ses armes, ainsi que celles de la reine, sur une calcédoine orientale. Ghinghi étoit un excellent graveur en pierres fines, et il sortit de son école des élèves

qui s'appliquèrent avec succès à cet art, qui faisoit les délices des Grecs et des Romains. — Vincent, André-Philippe, frères de Ghinghi, et Joseph, leur père, se distinguèrent, dans le 17e siècle, dans le même art, et travaillèrent pour la galerie de Florence.

* I. GHINI (Luc), savant médecin et botaniste du 16e siècle, né à Imola dans la Romagne, enseigna la botanique dans les écoles de Bologne, depuis 1527 jusqu'en 1555. Le seul ouvrage qu'on a de ce médecin est un petit *Traité de la cure du mal de Naples*, qui fut imprimé à Francfort en 1610, in-8°; et à Spire en 1583, 1589, 1592, in-8°, avec la *Pratique* de Jean Marquard, médecin de Vienne.

* II. GHINI (Léonard) naquit à Cortone en Toscane. La nature l'ayant doué d'un esprit vif, il s'appliqua avec succès aux arts libéraux, et passa ensuite aux sciences les plus élevées, dans lesquelles il fit de grands progrès. Paul III étant venu à Péruse, il récita devant lui et les prélats qui l'accompagnoient un *Discours* très-éloquent de sa composition, que la variété et l'excellence des idées fit recevoir avec de vifs applaudissemens. Il fit une étude particulière des langues latine, grecque et italienne, et parvint à une telle perfection, que peu d'hommes de son temps purent lui être comparés. Il traduisit du grec l'*Istoria di Eliodoro delle cose Etiopiche*. Cette traduction est agréable et purement écrite.

* GHIRARDACCI (Chérubin), de Bologne, religieux de l'ordre de St.-Augustin, écrivit en latin quelques ouvrages moraux et ascétiques, et en langue italienne l'*Histoire de sa patrie*, en trois gros volumes. Le premier fut publié à Bologne en 1596; et le second, qui va jusqu'à l'an 1425, ne fut imprimé que longtemps après la mort de l'auteur, c'est-à-dire en 1657. On trouve un troisième ouvrage manuscrit du même auteur dans la bibliothèque de St.-Jacques. Ghirardacci fit dans les archives publiques et particulières des recherches immenses, dont il a tiré un grand nombre de documens qu'il a insérés en entier ou par extrait dans son ouvrage. S'il avoit joint à la patience nécessaire pour ces recherches le talent d'en faire un bon usage, peu d'histoires pourroient être comparées à la sienne. Il mourut dans sa patrie en 1598, âgé de 74 ans. On a encore de lui un *Trattato morale de' moderni ingegni*, Venise, 1576.

GHIRLANDENI (Dominique), peintre florentin, mort en 1493, eut de la réputation, quoique sa manière fût sèche et gothique; mais sa plus grande gloire est d'avoir été le maître du célèbre Michel-Ange.

* I. GHIROGOS, docteur arménien, natif de Canzag ou Ghengé, étudia avec succès auprès du docteur Vanagan, homme célèbre de son siècle; ensuite il embrassa l'état célibataire, et professa dans un monastère arménien, pendant plus de vingt ans, la philosophie, l'histoire et la théologie. Il mourut dans un âge avancé vers l'an 1271, et laissa un corps d'*Histoire d'Arménie, depuis l'an* 300 *jusqu'à* 1260. Cet ouvrage est très-estimé à cause de l'exactitude des faits, des dates et de l'impartialité de l'auteur; il y parle amplement des irruptions des Tartares et de tous les événemens qui arrivèrent en Asie dans son temps. Son ouvrage est manuscrit; on en voit un exemplaire dans la bibliothèque du monastère arménien à Venise.

* II. GHIROGOS, célèbre doc-

teur arménien, florissoit vers le commencement du 12e siècle. Après avoir étudié avec succès la théologie, l'histoire et la philosophie, il acquit de la réputation, et devint secrétaire intime du patriarche de ce pays. Ghirogos remplit cette fonction avec honneur pendant plusieurs années, et mourut vers l'an 1127. On a de lui les ouvrages suivans qui sont manuscrits, I. Une *Histoire des conciles tenus jusqu'à son temps.* Cette production est une des plus estimées dans son genre, à cause de l'ordre et de l'impartialité de l'auteur. II. *Traduction du commentaire de l'Evangile de saint Jean, fait par saint Jean-Chrysostôme.* III. *Traité sur l'art de la versification arménienne.*

* I. GHISLANDI (fra Vittore), de Bergame, religieux laïque de Saint-François-de-Paule, appelé vulgairement *fra Golgar*, du nom de son monastère, étudia sous Sébastien Bombelli d'Udine, célèbre peintre de portraits; et quoiqu'il eût peint quelques petits tableaux d'histoire, son goût le porta à peindre des portraits avec la grace et la vivacité de coloris du Titien. Ses ouvrages sont très-recherchés des amateurs. On en conserve beaucoup à Bergame, où il mourut en 1738, après y avoir passé une grande partie de sa vie.

* II. GHISLANDI (Antoine), de l'ordre de Saint-Dominique, florissoit vers 1490. Il naquit à Chiavenna dans la Valteline, et ses qualités lui acquirent la dignité d'inquisiteur à Turin. Il a laissé un volume latin intitulé *Opera aurea*, qui a été imprimé plusieurs fois.

GHISLERI. *Voyez* GAETAN *et* PIE V (saint).

* GHISTELE (Corneille Van), d'Anvers, membre de la chambre des rhétoriciens de cette ville, dite du *Souci* (Goudsbloem), écrivoit vers 1550, et a publié *des traductions en vers* (ou plutôt rimées) de quelques poëtes anciens, celles entre autres de l'Enéide de Virgile, des Héroïdes d'Ovide, des comédies de Térence. Sa diction est un peu moins barbare que celle des autres caméristes de son temps. Il est encore auteur de deux Poëmes latins, dont l'un est le *Sacrifice d'Iphigénie*, et l'autre est à la louange de Philippe, roi d'Angleterre et prince d'Espagne.

* GHUISI (George), dit *le Mantouan*, né en 1524, étoit fils de Jean-Baptiste Ghuisi de Bertano. Graveur et élève de Jules Romain, il s'est distingué en Italie. Il rendit d'une manière agréable, vraie et savante les *chairs délicates des enfans*, les *linges*, les *terrasses*, le *paysage*, etc. Il fit paroître en 1560, quatorze ans après la mort de Marc-Antoine, son estampe de la *Mort de Memnon.* Il a aussi gravé l'*Ecole d'Athènes* de Raphaël d'Urbin; *le Jugement de Pâris*, d'après Jean-Baptiste Britanno de Mantoue; *Vénus et Adonis;* une *Adoration des bergers*, *etc.*, *etc.*

GIAC (Pierre, seigneur de), en grande considération par ses talens, ses services et ses richesses, devint chancelier de France en 1383, se démit de sa place en 1388, et mourut en 1407. Il avoit été chambellan de Charles V. — Son petit fils, Pierre DE GIAC, favori de Charles VII, et administrateur de ses finances, dont il disposa à son profit, s'attira la haine du connétable de Richemont, qui le fit jeter dans la rivière en 1426, pour crime de concussion. Il avoit été accusé d'avoir empoisonné sa première femme, dont il eut un fils, Louis DE GIAC, mort sans postérité vers 1473.

* GIACCETO *ou* DIACCETO (François Cattaneo), fameux philosophe platonicien, et orateur, né à Florence le 16 novembre 1466, fut disciple de Marsilio Ficino, lui succéda dans sa chaire de philosophie, et mourut dans sa patrie en 1522. On a de lui un *Trattato del bello*; un autre *de l'amour des lettres*, et beaucoup d'ouvrages imprimés à Basilea, 1563, in-fol. Il laissa treize enfans. Un d'entre eux cultiva la poésie, et entra dans la conjuration contre le cardinal Julien de Médicis, qui lui fit trancher la tête.

* GIACOBAZIO (Dominique), évêque de Luceria, employé dans diverses affaires importantes par Sixte IV et ses successeurs, et fait cardinal en 1517 par Léon X, mourut le 2 juillet 1527, âgé de 84 ans. On a de lui un *Traité des Conciles*, en latin, qui est très-rare, mais peu estimé à cause de son inexactitude. Ce Traité forme le dernier volume de la Collection des conciles du P. Labbe. La première édition est de Rome, 1538, in-folio; mais on n'estime que l'édition de Paris, faite pour la collection que nous venons de citer.

† GIACOMELLI (Michel-Ange), secrétaire des brefs sous le pape Clément XIII, chanoine du Vatican, et archevêque *in partibus* de Calcédoine, né à Pistoie en 1695, et mort à Rome en 1774, à 79 ans, d'un débordement de bile, fut d'abord bibliothécaire du cardinal Fabroni, et ensuite du cardinal Colligola. Il avoit tout ce qu'il falloit pour ces places : une vaste littérature, et la connoissance des langues. Divers écrits en faveur du saint-siége lui méritèrent les bienfaits des pontifes romains. Il perdit cependant sous Clément XIV la place de secrétaire des brefs, peut-être parce qu'il avoit montré des sentimens trop favorables aux jésuites, que ce pape vouloit détruire. On a de lui divers ouvrages; les principaux sont, I. Une traduction latine du *Traité de Benoît XIV sur les Fêtes de Jésus-Christ et de la Vierge, et sur le sacrifice de la messe*, à Padoue, 1745. II. Une *Version* italienne, avec le texte grec à côté, du livre de saint Jean-Chrysostôme, sur le sacerdoce, Rome, 1757, in-4°. III. *Prométhée aux liens*, tragédie d'Eschyle, et l'*Electre* de Sophocle, traduites à Rome, 1754. IV. Les *Amours de Chérée et de Callirhoé*, traduites du grec, Rome, 1755 et 1756. V. Une édition exacte, avec une traduction latine de sa façon de l'*Enarratio in Canticum Canticorum*, par Philon, évêque de Carpases, publiée sous le nom de saint Epiphane, V. *Di S. Giovanni Grisostomo del sacerdozio libri sei volgarezzati et con annotazioni illustrati*, 1756. Ouvrage plein d'érudition. Il a laissé plusieurs autres ouvrages en manuscrit. Il avoit de la philosophie dans l'esprit et dans le cœur, et soutenoit les disgraces avec fermeté. Nous avons peint Giacomelli d'après les notices venues de Rome. Duclos en donne une idée beaucoup moins favorable dans son Voyage d'Italie. Il dit qu'il s'étoit associé à l'abbé de Caveirac pour la correspondance avec les évêques ultramontains de France; Caveirac fournissoit la matière des brefs adressés aux prélats français, Giacomelli les mettoit en latin, et ils partageoient l'argent que leur envoyoient les évêques qui vouloient être honorés de ces brefs. Ainsi ils fomentoient en France les disputes ecclésiastiques.

* GIACOMETTI (Jacob), naquit à Padoue, de parens pauvres, vers 1667. Le cardinal Grégoire Barbarigo, lui ayant connu d'heureuses

dispositions, le fit élever au séminaire. Il y étudia les langues grecque et latine avec tant de succès, qu'il fut fait professeur de rhétorique et préfet des études. Il exerça cette place jusqu'en 1718, époque à laquelle les réformateurs des études l'appelèrent à une chaire de philosophie morale; mais ne s'étant jamais livré sérieusement à l'étude des sciences, ce changement l'affecta au point que, dans son désespoir, il se blessa grièvement. Guéri de corps et d'ame par les soins de ses amis, il recommença à enseigner deux ans après, et continua jusqu'à sa mort, arivée en 1757. Il publia un discours intitulé *Dissertatio rhetorica*. Après sa mort on imprima un *Recueil de Discours* en latin, de *Lettres* et quelques *Poésies*, qui n'annoncent pas dans l'éditeur un grand discernement.

GIAFAR. *Voy.* Abassa, n° II. Abdallah, n° VI, *et* Jafar.

* GIAHEDH *ou* Grand-Œil, docteur musulman, fondateur d'une secte nommée motazales, qui obscurcissoit la philosophie et la religion, mort en 840, avoit étudié les philosophes grecs; il a composé des *Traités métaphysiques*.

* GIAMBULLARI (Pierre-François), gentilhomme et académicien florentin, vécut dans le 16ᵉ siècle. Il étoit très-versé dans la littérature italienne, latine, grecque et hébraïque, étoit bon mathématicien et avoit des connoissances en philosophie. Devenu sécrétaire d'Alfonsine, femme de Julien de Médicis, sa conduite lui acquit les bonnes graces de l'un et de l'autre. On a de cet auteur, I. *Storia di Europa*. On trouve son éloge à la fin, par Cosimo Bartoli. II. *Della lingua, che si parla e scrive in Firenze*, en 8 livres. III. *Il Gello da Giambatista Gelli*, ouvrage dans lequel il parle de l'*origine della lingua fiorentina*, et où il soutient que quelques-uns de ses mots dérivent de l'ancien étrusque, opinion qui, quoique tournée en dérision par Alfonso de' Pazzi, Varchi, Lusca et Grégoire Ichesius, dans le Trésor des langues septentrionales, ne paroît pas dénuée de fondement depuis les découvertes faites récemment. IV *Del sito, forma e misura dell' inferno di Dante*. V. Les diverses *Lezioni* sur Le Dante, récitées à l'académie de Florence. VI. *Descrizioni dell' apparato e feste nelle nozze di Cosimo I, duca di Firenze, e di Eleonora di Toledo sua moglie*.

* GIANGREGORIO di Gesu et Maria, augustin déchaussé, né en 1597, entré, à l'age de 17 ans, au couvent de Sainte-Marie-de-la-Vérité, à Naples pour y faire son noviciat, y fit profession en 1615, se livra aux bonnes études, et devint très-savant dans les langues grecque et hébraïque, ce qui le fit appeler à Bologne pour expliquer la sainte Écriture. Il prêcha dans les villes les plus remarquables d'Italie, et en outre, en 1644, dans la métropolitaine de Candie, où il accompagna l'archevêque Louis Mocenigo, qu'Urbain VIII avoit chargé de faire dans cette contrée une recherche exacte des livres calvinistes. Giangregorio fut théologien de la congrégation de la Propagande, et fit imprimer plusieurs ouvrages: I. *Della divinità di Gesù Cristo manifestata nella sua passione, dichiarata in 77 lezioni recitate nella chiesa di S. Petronio di Bologna*, Rome, 1660. II. *Della divinità et innocenza di Gesù Cristo manifestata nel pretorio di Pilato tribunale de' Gentili*, Rome, 1661. III. *De ultimo instanti hominis, et primo instanti animæ separatæ, et de his quæ fiunt in illo instanti, et præcipue de judicio particulari*, Naples, 1665.

* GIANNELLI (Basilio), né dans une ancienne terre près de Bénévent, fut élevé par des hommes instruits de cette ville, et ensuite il alla à Naples, où il se fit avocat. Giannelli cultiva en même temps la poésie, et publia à 27 ans un *Chansonnier* estimé. La vivacité de son esprit et le charme de son style le rendirent cher au célèbre Gennaro d'Andrea, qui le mena avec lui en Espagne ; mais ayant eu une discussion sur la littérature, alors peu cultivée dans ce royaume, et quelques personnes ayant cherché à le calomnier auprès du saint office, il se détermina à retourner à Naples. Giannelli exerça alors la profession d'avocat, et entreprit la continuation de la *Storia d'Italia* de Guichardin ; mais l'obligation d'exercer sa profession pour fournir à ses besoins, et une mort prématurée, l'empêchèrent d'achever un ouvrage qui, d'après les essais qu'il en avoit donnés, eût été d'un grand prix pour la république des lettres. Il publia plusieurs *Discours*, l'un pour le rétablissement de la santé de Charles II, et l'autre à la louange du cardinal Orsini, archevêque de Bénévent, ensuite pape, sous le nom de Benoît XIII, qui l'estima et le protégea toujours singulièrement. On a aussi de Giannelli une *Dissertation* pour prouver l'existence du corps de saint Barthélemi dans la ville de Bénévent, et quelques *Poésies* inserées dans le tome 6 de la *Raccolta degli Arcadi*. Il mourut le 23 juin 1716, assassiné par un de ses domestiques qui le vola.

* GIANNETTASIO (Nicolò Partenio), né à Naples en 1648, entra dans l'ordre des jésuites, et distingué par son savoir et ses vertus, il fut professeur de philosophie à Reggio en Calabre, et ensuite de mathématiques au grand collége de Naples. Il mourut le 10 septembre 1718. Poëte aussi fécond qu'élégant, il publia beaucoup de *poëmes* latins sur la pêche, la navigation, l'art de la guerre, la vie de saint François-Saverio et divers autres sujets profanes et sacrés, et en outre plusieurs ouvrages en prose, parmi lesquels on distingue la *Storia di Napoli*, écrite en latin, et imprimée dans cette ville en 1715, 3 v. in-4°. Ses *Poésies*, imprimées plusieurs fois séparement, furent réunies en 4 vol. in-4°, et réimprimées à Naples en 1715, sous ce titre : *Nicolai Parthenii Giannettasii soc. Jesu Opera omnia poëtica, naumachica, piscatoria, nautica, halieutica, et annus eruditus, etc.* Le P. Giampietro Bergantini, théatin, traduisit quelques-uns de ces poëmes, qu'il envoya manuscrits au célèbre P. Lagomarsini, jésuite, son ami. On a encore de Giannettasio des *Elémens de géographie* écrits en latin, et imprimés à Naples en 1692. Ce jésuite étoit savant dans les langues grecque et hébraïque.

* GIANNINI (Thomas) enseigna la médecine avec distinction dans les universités de Bologne, de Pise et de Padoue, vers le commencement du 17e siècle. On ne connoît de ce médecin qu'un seul ouvrage, intitulé *De substantiâ cœli et stellarum efficientiâ disputationes aristotelicæ*, Venetiis, 1618, in-4°.

† GIANNONE (Pierre), né dans le royaume de Naples vers 1680, mourut en 1748 dans le Piémont, où le roi de Sardaigne lui avoit donné un asile. La cour de Rome, peu ménagée dans son *Histoire de Naples*, n'oublia rien pour anéantir l'auteur et l'ouvrage. Giannone, que la politique avoit fait chasser de sa patrie, erra long-temps fugitif, et ne trouva sa sûreté que dans une espèce d'esclavage honorable que lui procura le roi de Sardaigne. Il fut enfermé en Piémont sous la protection du souverain : ce fut

un tempérament que ce prince trouva pour ménager à la fois Rome justement offensée, et les jours de l'auteur satirique. Son Histoire de Naples écrite avec autant de pureté que de liberté, est divisée en quarante livres, et imprimée à Naples, en 4 vol. in-4°, 1723. Les efforts qu'on a faits pour la supprimer l'ont rendue peu commune. C'est par cette raison qu'on l'a réimprimée à Genève et à Venise en 1766. La traduction française qu'en fit Desmonceaux, attaché au duc d'Orléans, fils du régent (La Haye, 1742, 4 vol. in-4°), est exacte, mais assez mal écrite. On a extrait de ce corps d'histoire tout ce qui regarde la partie ecclésiastique ; c'est un in-12, imprimé en Hollande, sous ce titre : *Anecdotes ecclésiastiques*, etc. Il s'y trouve des sentimens hardis sur l'origine de la puissance pontificale. On a donné, depuis la mort de l'auteur, en 1755, sous le titre de *Palmire*, à l'enseigne de la vérité, un vol. d'*Œuvres posthumes*, Lausanne, 1760, in-4°, qui contient sa profession de foi, et la défense de son histoire. Lorsqu'il eut composé cette histoire, il la confia à un de ses amis pour en savoir son sentiment. L'ami enchanté, mais surpris de la hardiesse de sa plume, lui dit : « Vous allez vous mettre sur la tête une couronne d'épines très-piquantes. » Giannone a encore donné sous le nom de *Janus Perontinus*, qui est l'anagramme de son nom, un volume latin, in-12, imprimé à Halle en 1732, sous ce titre : *De consiliis ac dicasteriis quæ in urbe Vindobonâ habentur.* Cet auteur, d'une rare fécondité, est aussi auteur d'une foule d'écrits et de dissertations polémiques relatives à des questions littéraires et aux affaires du temps.

*I. GIANNOTTI (Donat) fut, à l'époque du gouvernement populaire à Florence, secrétaire des dix après la mort de François Tarugi de Montepulciano, place qu'il obtint en concurrence avec Nicolas Machiavel, qui, se voyant négligé, et connoissant combien il étoit haï, en prit un chagrin si vif, qu'il tomba malade et mourut peu de temps après. Varchi, dans son *Istoria Fiorentina*, dit que « Giannotti étoit un homme de basse condition, mais grave et modeste, de bonnes mœurs, versé dans les lettres grecques et latines et dans les affaires, très-instruit dans le gouvernement, et sur-tout amateur enthousiaste de la liberté. » Il se retira à Venise, où, selon le père Poccianti, il mourut en 1572, et en 1563, d'après Zeno. On a de lui les ouvrages suivans : I. Un livre *Della republica de' Veneziani*. II. La *Vie* manuscrite du comte Jérôme Savorgnano, Vénitien, homme également instruit dans l'art de la guerre et dans les belles-lettres. III. La *Vie* de Niccolò Capponi, gonfalonier de la république de Florence. IV. Un *ouvrage* sur cette république en 4 livres in-4°, imprimés à Venise, 1721, in-8°.

*II. GIANNOTTI (Alfonse), né à Correggio, dans le Modenois, en 1696, se rendit à Reggio pour continuer les études commencées dans sa patrie, et entra dans l'ordre des jésuites à 19 ans. Après avoir été professeur de philosophie à Parme, et recteur du collége de Saint-Luc à Bologne, et après avoir donné des preuves constantes de sa piété, il mourut à Bologne le 19 septembre 1649. On a beaucoup d'ouvrages ascétiques de cet auteur, parmi lesquels on distingue, I. *La guerra cristiana*, Bologne, 1646. II. *Trattenimenti spirituali con Gesù*, Bologne, 1645. III. *Pratiche morali*, Venise, 1664. IV. *Diario religioso*, Bologne. Sa famille conserve, à Correggio, un manuscrit de

ses *Poésies légères* — Il ne faut pas le confondre avec Hippolyte GIANNOTTI, de la même famille, célèbre jurisconsulte, qui, après avoir occupé plusieurs emplois honorables que lui confièrent ses souverains, devint sénateur à Mantoue, fut envoyé pour des affaires importantes à Paris et à Rome, et qui florissoit dans le 16e siècle.

* GIATRE (Matthieu), religieux grec du 13e siècle, dont on a deux grands ouvrages en vers grecs, d'une mesure plus propre à la poésie qu'à la musique; un sur les *Offices de l'Eglise de Constantinople*, et l'autre sur les *Officiers du palais* de la même ville. Le père Goar les fit imprimer en 1648, in-fol., en grec et en latin, avec ses *Commentaires*.

GIATTINI (Jean-Baptiste), jésuite de Palerme en Sicile, mort à Rome en 1672, à 72 ans, a fait un grand nombre de *Discours* et de *Tragédies* à l'usage des colléges; mais son principal ouvrage est la *Traduction* latine de l'*Histoire du Concile de Trente* de Pallavicini, à Anvers, 1670, 3 vol. in-4°.

*GIAVELLO (Chrysostôme), savant dominicain du 16e siècle, né à Milan, enseigna la théologie et la philosophie à Bologne avec beaucoup de succès, et mourut vers 1540. On a de lui une *Philosophie*, une *Politique*, et une *Economie chrétienne*, assez estimées; quelques *Commentaires* sur Pomponace, et d'autres ouvrages imprimés en 3 vol. in-fol., Lyon, 1567, et in-8°, 1574. Toutes ces productions sont médiocrement bonnes, même pour leur temps. Ses autres ouvrages sont, I. Un traité *De Dei prædestinatione et reprobatione*, que tous les Thomistes jugent peu conforme à la doctrine de saint Thomas. II. Des *Commentarj sulle prime* 13 *questioni della prima parte, e sulle questioni della trinità*. Les notes critiques sur les ouvrages de Pomponace parurent écrites avec tant de force et de vérité, que l'inquisition ordonna qu'on ne pourroit imprimer les ouvrages de cet auteur sans y joindre les observations de Giavello. Une chose digne de remarque, c'est que ces deux savans étoient amis.

* GIBBES (Jacques-Alban), médecin, né à Rouen vers l'an 1616, et mort à Rome le 26 juin 1677, professeur de rhétorique au collége de Sapience, a prouvé qu'il avoit des talens au-delà de la médecine. On a de lui plusieurs ouvrages en vers latins, ainsi que trois livres, intitulés *De medico*, dans le goût de Cicéron, qui a écrit *De oratore*.

† GIBBON (Edouard), célèbre historien anglais, né à Putney dans le comté de Surrey en 1737, éprouva pendant son enfance tous les maux qu'entraîne une constitution valétudinaire, et ses premières études se ressentirent de cette foiblesse physique. Son tempérament s'étant fortifié vers l'âge de 16 ans, il employa une année à des recherches théologiques qui, en le déterminant à un changement de religion, lui attirèrent la colère de ses parens; ce furent l'exposition et les variations de Bossuet qui le conduisirent à ce changement; ceux-ci l'envoyèrent à Lausanne chez un curé protestant, et le jeune Gibbon ne tarda pas à être ramené à la religion réformée par la lecture des écrits des philosophes, ou plutôt il ne fut ni catholique, ni protestant, mais sceptique comme Bayle. Ce n'est que pendant son séjour en Suisse qu'il sortit de cette longue enfance dans laquelle sa mauvaise santé l'avoit forcé de languir; de ce moment, ses progrès furent ra-

pides et surprenans. Gibbon, rappelé par son père en 1758, après cinq années d'un exil si favorable, rapporta en Angleterre la plus vive ardeur pour le travail : l'étude avoit embelli, pour lui, la retraite de Lausanne ; il en sortoit souvent pour aller visiter Voltaire. Son imagination languissoit dans le tumulte des grandes villes ; l'air paisible des champs l'aiguillonnoit ; c'est encore à l'étude qu'il dut ses plus grands plaisirs au milieu même du tumulte de Londres. Gibbon publia en 1761 un volume intitulé *Essai sur l'étude de la littérature*. Cet ouvrage, écrit en français, d'un style correct et même élégant, obtint un grand succès dans notre patrie, et valut à l'auteur l'accueil le plus distingué pendant le séjour qu'il fit à Paris à deux époques différentes. Mais les Anglais eussent difficilement pardonné à Gibbon un pareil hommage rendu à une langue étrangère, s'il n'eût bientôt réparé, à leurs yeux, ce tort momentané, en composant dans sa propre langue un ouvrage qui, par le mérite et l'étendue, surpasse de beaucoup celui-ci. Il avoit d'abord applaudi à la révolution française ; mais les excès commis au nom de la liberté avoient fini par lui faire haïr ce qu'il avoit aimé. Ses préventions contre la nouvelle république lui inspirèrent des vœux pour le triomphe de la coalition, dont les succès lui paroissoient assurés. Il eut la douleur de voir une partie de ses présages démentis par les événemens. Déterminé à consacrer sa plume à l'histoire, Gibbon hésitoit entre diverses époques également intéressantes, lorsqu'un voyage qu'il fit en Italie, en 1764, le tira tout à coup de son irrésolution. « C'est à Rome, dit-il, que, rêvant assis au milieu des ruines du Capitole, pendant que les moines chantoient vêpres dans le temple de Jupiter, l'idée de tracer le déclin et la chute de cette ville vint, pour la première fois, se saisir de mon esprit. » Ce plan, borné d'abord à la décadence de la capitale, s'étendit bientôt à celle de tout l'empire, et exigea, de la part de Gibbon, le travail le plus assidu et souvent le plus pénible. Obligé, pour remplir la tâche qu'il s'étoit imposée, d'abandonner les auteurs classiques qui avoient fait le charme de sa jeunesse, il lui fallut dès-lors parcourir le dédale obscur de l'histoire du Bas-Empire. Critique judicieux et profond, Gibbon scrute tous les faits et surmonte tous les obstacles. Parvenu jusqu'à la vérité, il la dépouille des voiles dont l'ignorance et les préjugés l'avoient enveloppée, et nous la présente dans tout son jour. Rappeler que l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire Romain* valut à Gibbon les éloges les plus flatteurs de la part de Hume et de Robertson, et qu'elle lui assigna près d'eux une place dans les fastes de la littérature anglaise, c'est dire assez combien cet ouvrage mérite d'être admiré. Elle a été traduite en Français, en 18 vol. in 8°. Cet ouvrage, remarquable par la profondeur des recherches et la sagacité des vues, fourmille de traits lancés contre la religion catholique. Sa narration marche à la vérité un peu pesamment ; mais il avoit voulu approfondir des faits que d'autres historiens ont dénaturés ou n'ont fait qu'effleurer. La critique historique a été comparée aux échafauds dressés pour élever un édifice ; il faut les abattre quand il est bâti. C'est ce que n'a pas fait Gibbon ; il est vrai qu'il a renvoyé dans des notes une partie des discussions qui auroient trop retardé son récit. L'Allemand Zimmermann a dit de cet ouvrage : « Toute la dignité, tout le charme dont est susceptible le style de l'histoire, se trouve dans cet auteur ; toutes ses pensées ont du

nerf et de la hardiesse, et ses périodes sont la mélodie elle-même. » On lui a reproché au contraire, en France, d'avoir donné à son style un peu trop de luxe et de pompe. Les travaux de Gibbon, lors même que leur résultat n'eût pas été aussi important, auroient encore quelques droits à notre estime. Plus d'un érudit, sans doute, consacre sa vie entière à de savantes recherches; mais il en est bien peu qui rendent à l'étude un culte aussi désintéressé que Gibbon. Pendant vingt-cinq années de sa vie, il ne travailla pas pour augmenter sa fortune, qui suffisoit à ses goûts; et nous oserions même ajouter qu'il ne travailla point pour la gloire. Mais cette passion pour l'étude ne rendit point Gibbon étranger aux distractions d'un cercle choisi; il portoit même dans la société une amabilité et une gaieté extrêmes; cependant sa timidité, autant que ses travaux, le tinrent toujours éloigné du grand monde. C'est à Lausanne, séjour vers lequel le rappeloient les plus doux souvenirs de sa jeunesse, que Gibbon termina son ouvrage, et qu'il passa les dix dernières années de sa vie: sa mauvaise santé et les troubles qui agitoient alors l'Europe l'eussent probablement empêché de jamais revoir sa patrie, si les devoirs de l'amitié ne l'y avoient rappelé. Ayant appris que lord Scheffield, son ami intime, venoit de perdre une épouse chérie, Gibbon n'envisagea plus aucun obstacle à son retour en Angleterre; il partit sur-le-champ, arriva près de son ami au mois de juin 1793, et mourut au mois de janvier suivant, victime peut-être de ce dévouement généreux. Gibbon, ami zélé et fils respectueux, eut probablement joint à ces titres celui de bon époux, si son père ne se fût opposé à son union avec mademoiselle Suzanne Curchod (depuis madame Necker), pour laquelle il avoit conçu en Suisse un attachement sincère. Gibbon fut traité toute sa vie en ami par M. et madame Necker, et on auroit peine à dire auquel des trois cette noble confiance fait le plus d'honneur. Gibbon ne s'étoit pas exclusivement voué à l'étude; il fut deux fois député au parlement, et en 1779 il obtint du ministère la place de lord-commissaire du commerce et de l'agriculture, ce qui peut faire supposer qu'il ne remplissoit pas ses fonctions de représentant du peuple d'une manière qui déplût à la cour, et que, dans ce cas, il agissoit contre les principes qu'il avoit proclamés dans ses ouvrages. Cette supposition se change en preuve par le trait suivant: Fox avoit écrit de sa main, en tête d'un exemplaire de l'*Histoire de Gibbon*: « Lorsque l'Espagne déclara la guerre en 1779, l'auteur de ce livre affirma publiquement chez Brook, qu'il n'y avoit point de salut pour l'Angleterre, à moins qu'on ne fît couper six têtes dans le conseil d'état, et que, pour l'exemple, on ne les étalât sur la table en plein parlement. Avant quinze jours il accepta une place dans le même conseil. » Cette note étoit suivie de trois couplets satiriques contre Gibbon, également écrits de la main de Fox. Les *Mémoires* que Gibbon a laissés peuvent être vraiment utiles aux jeunes gens qui se destinent aux lettres, par les détails que l'auteur y donne sur sa manière d'étudier: on y trouve également des extraits raisonnés de ses lectures; ils sont suivis de quelques ouvrages posthumes et traduits en français, 2 vol. in-12. Dans cette espèce de confession plus fidèle que d'autres ouvrages qui ont le même titre, il ne paroît extrême ni dans ses sentimens, ni dans ses opinions. Sage observateur des hommes, il se défend contre les illusions de l'amour-propre, de la haine ou de la vengeance; et l'on pres-

sent, en les lisant, une idée favorable de ses mœurs et de son caractère. Il travailla avec Deyverdun aux *Mémoires littéraires de la Grande-Bretagne*, et publia en 1770 des *Observations critiques sur le 6e livre de l'Enéide*. M. Briant a donné en 3 vol. in-8° un abrégé de l'*Histoire de Gibbon*.

* I. GIBBONS (Orlando), musicien anglais très-célèbre, né à Cambridge en 1583, mort à Cantorbéry en 1525, fut à 21 ans organiste de la chapelle royale. En 1622 il fut reçu docteur en musique à l'université d'Oxford. Gibbons, le meilleur compositeur de son temps, a aussi publié des *Madrigaux* en 1612. Ses deux frères et son fils ont été de bons musiciens.

* II. GIBBONS (Grinling), habile sculpteur du 17e siècle, mort en 1721, fils d'un Hollandais établi en Angleterre, fut employé par Charles II à décorer plusieurs palais. C'est lui qui a sculpté les feuillages dans la chapelle de Windsor, qui a fait aussi les sculptures du chœur de S. Paul de Londres, et l'admirable fronton de l'église de S. Jacques à Westminster; mais ses plus beaux ouvrages sont à Petworth.

* GIBBS (Jacques), architecte écossais, né à Aberdeen en 1683, mort en 1754, a fait les dessins des églises de S. Martin et de Sainte-Marie-le-Strand, à Londres, et de l'église neuve, à Derby; il a fait enfin la salle du sénat, les réparations du collége du roi à Cambridge, et d'autres travaux.

* GIBELIN. Dénomination donnée généralement au parti des empereurs en Italie, et à ceux qui étoient en opposition aux papes. *V.* son origine en 1136, article WELF (Henri le Superbe, duc de Bavière.)

† I. GIBERT (Jean-Pierre), né à Aix en 1660, d'un référendaire en la chancellerie, prit le bonnet de docteur en droit et en théologie dans l'université de cette ville. Après avoir professé pendant quelque temps la théologie aux séminaires de Toulon et d'Aix, il quitta la province pour s'établir dans la capitale. Ami de la retraite et de l'étude, il vécut à Paris en véritable anachorète, et refusa constamment tous les bénéfices qu'on lui offrit. Quoiqu'il fût le canoniste du royaume le plus laborieux et le plus consulté, il mourut pauvre le 2 décembre 1736, à 76 ans. Ses principaux ouvrages sont, I. *Cas de pratique concernant les sacremens en général et en particulier*, Paris, 1709, in-12. II. *Mémoire concernant l'Ecriture sainte, la Théologie scolastique et l'Histoire de l'Eglise*, 1 vol. in-12, qui n'eut point de suite. III. *Institutions ecclésiastiques et bénéficiales, suivant les principes du droit commun et les usages de France*. La seconde édition, augmentée d'observations importantes puisées dans les Mémoires du clergé, est de 1736, 2 vol. in-4°. On y trouve les usages particuliers aux différens parlemens du royaume. IV. *Usage de l'Eglise gallicane, concernant les censures et irrégularités*, Paris, 1724, in-4°. V. *Consultations canoniques sur les sacremens en général et en particulier*, 1725, 12 vol. in-12. VI. *Tradition* ou *Histoire de l'Eglise sur le sacrement de mariage*, Paris, 1725, 3 vol. in-4°. Cette histoire est tirée des monumens les plus authentiques tant de l'Orient que de l'Occident. VII. Des *Notes* sur le traité de l'abus, par Fevret, et d'autres *sur le Jus ecclesiasticum* de Van-Espen. VIII. *Corpus Juris canonici per regulas naturali ordine dispositas*, Cologne, 1735, 3 vol. in-folio. Cette compilation, assez bien digérée, a été recherchée,

et l'est encore. *Voyez* CABASSUT.

† II. GIBERT (Balthasar), parent du précédent, né, comme lui, à Aix en 1662, professa, pendant quatre ans, la philosophie à Beauvais ; il obtint une des chaires de rhétorique du collége Mazarin, qu'il remplit, pendant cinquante ans, avec autant de zèle que d'exactitude. L'université de Paris, qu'il honoroit par ses talens, et dont il défendoit, dans toutes les occasions, les droits avec beaucoup de chaleur, lui déféra plusieurs fois le rectorat. En 1728 le ministre lui offrit une chaire d'éloquence au collége royal, vacante par la mort de l'abbé Couture ; mais il crut devoir la refuser. En 1740 il fut traité bien différemment. La cour, mécontente du *Réquisitoire*, par lequel il forma opposition à la révocation de l'appel que l'université avoit fait de la bulle *Unigenitus* au futur concile, l'exila à Auxerre. Il mourut à Régennes, dans la maison de l'évêque, le 28 octobre 1741. Gibert, célèbre dans l'université de Paris, ne le fut pas moins dans la république des lettres par plusieurs ouvrages, I. La *Rhétorique* ou *les Règles de l'éloquence*, in-12, l'un des meilleurs livres que nous ayons sur l'art de persuader et de convaincre. L'auteur possède sa matière ; les principes d'Aristote, d'Hermogène, de Cicéron, de Quintilien, y sont bien développés ; mais on y rencontre quelques endroits obscurs, et cette obscurité vient du style, quelquefois embarrassé et peu châtié. L'auteur du Traité des études est plus élégant, plus doux, plus animé ; mais il a peu d'ordre, et plus d'imagination que de dialectique. Pour faire une Rhétorique parfaite, il auroit fallu le style de Rollin, et la profondeur de Gibert. C'est le sentiment de l'abbé des Fontaines, et celui de tous les gens de goût. II. *Jugement des savans sur les auteurs qui ont traité de la Rhétorique*, 3 vol. in-12. C'est un recueil de ce qui s'est dit de plus curieux et de plus intéressant sur l'éloquence, depuis Aristote jusqu'à nos jours. Cet ouvrage, fort supérieur aux Jugemens de Baillet, et pour le fond et pour la forme, a pourtant eu moins de cours. III. Des *Observations* très-justes sur le Traité des études de Rollin. C'est un volume in-12 de près de 500 pages, écrit avec autant de vivacité que de politesse. Rollin y répondit en peu de mots : Gibert répliqua ; mais cette petite guerre n'altéra ni l'amitié, ni l'estime dont les deux célèbres antagonistes étoient pénétrés l'un pour l'autre.

† III. GIBERT (Joseph-Balthasar), neveu du précédent, né à Aix le 17 avril 1711, mort le 12 novembre 1772, à Paris, où il étoit secrétaire de la librairie et membre de l'académie des belles-lettres, étoit un savant profond. On a de lui, I. Des *Mémoires pour l'Histoire des Gaules*, 1744, in-12. II. *Tableau des mesures itinéraires anciennes*, 1756. III. *Lettre à M. Fréret sur l'histoire ancienne*, Paris, 1741, in-12. IV. *Dissertation sur l'Histoire de Judith*, dans laquelle on prouve que cette histoire n'est arrivée qu'après la captivité de Babylone, Paris, 1739, in-8°.

† GIBERTI (Jean-Matthieu), fils naturel de François Giberti, Génois, général de l'armée navale du pape, naquit à Palerme. Giberti, l'un des hommes les plus savans et les plus pieux du 16e siècle, fut gouverneur de Tivoli, et mérita l'estime de Léon X et de Clément VII, qui le chargèrent d'affaires importantes. Ce dernier pape lui donna l'évêché de Vérone. Giberti le gouverna avec tant de zèle et de prudence, que saint Charles et les autres pieux évêques d'Italie établirent dans leurs diocèses

les mêmes réglemens que Giberti avoit faits pour le sien. Il aimoit et protégeoit les lettres, et avoit, dans sa maison, une imprimerie pour l'impression des pères grecs. Il en sortit, en 1529, la belle *édition* grecque en 4 vol. in-fol, des Homélies de saint Jean-Chrysostôme sur les Epîtres de saint Paul, si estimée pour l'exactitude et la beauté des caractères. C'est encore de cette même imprimerie que sortirent d'abord en 1531, in-4°, un saint Jean Damascène, en grec, édition fort belle, devenue très-rare; et ensuite en 1532, in-fol., le Commentaire grec d'Œcuménius sur quelques livres du nouveau Testament. Érasme parle avec la plus haute estime des connoissances et des vertus de Giberti; mais ce prélat respectable n'a pas été à l'abri des insultes du trop fameux Pierre Arétin, qui, en 1534, composa un libelle injurieux contre lui; libelle qui n'a jamais été imprimé, et dont Mazzuchelli, dans la vie du satirique, page 294, cite une copie manuscrite qui étoit dans la bibliothèque Soranzo. Il y en a aussi une dans la bibliothèque Nani. Morelli, dans le catalogue des manuscrits de cette dernière, en fait mention, page 127. Giberti mourut en 1543, en réputation de sainteté, regretté de ses diocésains, à qui il donnoit l'exemple de ses vertus, et dont il étoit le père par ses immenses charités. On a fait, dans ce siècle, à Vérone, une édition de ses ouvrages.

† GIBIEUF (Guillaume), docteur de Sorbonne, natif de Bourges, entra dans la congrégation de l'Oratoire, fut vicaire-général du cardinal de Bérulle, supérieur des carmélites en France, et mourut à Saint-Magloire, à Paris, le 6 juin 1650. On a de lui divers ouvrages, entre autres un *Traité* latin *de la liberté de Dieu et de la créature*, 1630, in-4°, qui ne prouve pas la logique de l'auteur.

† I. GIBSON (Edmond), savant prélat anglais, né en 1669 à Bampton au comté de Westmoreland, mort à Bath en 1748, élève d'abord de l'école de sa ville natale, ensuite du collége de la Reine à Oxford, où il étudia, avec un soin particulier, les langues du nord. En 1691, il fut reçu maître-ès-arts, et publia une nouvelle édition du *Drummond's Polemo-Middiana, and James V*, in-4°, avec des notes curieuses. En 1692, il publia une *Traduction* latine *du Chronicon-Saxonicum*, in-4°, avec des notes. Ces ouvrages furent suivis d'un autre volume intitulé *Catalogue des manuscrits des bibliothèques de Denison et de Dugdale*, Oxfort, 1692, in-4°, dédié à l'évêque Tenison, qui reçut l'ouvrage, protégea l'auteur, et le fit son chapelain. En 1694, Gibson fut reçu docteur, et l'année suivante il donna son édition du *Cambden's Britannia*, avec des additions considérables. En 1700, il fut nommé recteur de Sisted au comté d'Essex, puis il obtint le rectorat de Lambeth, et fut nommé supérieur de l'hôpital de Sainte-Marie. En 1710, il fut archidiacre de Surrey. En 1713, il publia son *Codex juris ecclesiastici Anglicani*, in-fol., qui eut, comme ses autres ouvrages, beaucoup de succès. En 1715, l'évêque de Lincoln ayant été nommé primat, le docteur Gibson fut mis sur ce siége, et, en 1723, il passa à celui de Londres. Ce prélat se distingua dans cette place éminente par sa piété et son désintéressement. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, il a publié d'excellentes *Lettres pastorales* contre l'infidélité, l'immoralité et l'enthousiasme.

* II. GIBSON (Thomas), médecin du 17e siècle, membre du

collége royal de Londres a donné un abrégé d'anatomie sous le titre de *The anatomy of humane bodies epitomised*, Londres, 1684, 1694, 1703, 1716, in-8°. Cet ouvrage n'est qu'une compilation des écrits de Harvée, de Réad, Tyson, Bartholin, de Graaf et de Willis, dont Gibson a emprunté les figures. — Il ne faut pas confondre ce médecin avec un autre, Thomas GIBSON, qui vivoit au 16e siècle, qui pratiqua la médecine avec le plus grand succès, et auteur, en sa langue maternelle, d'un *Traité de botanique*, d'un autre *sur la cure des maladies*, et d'un troisième contre les chimistes.

† III. GIBSON (Richard), connu sous le nom du *Nain*, peintre anglais du temps de sir Pierre Lely, avoit étudié la manière de ce maître, qu'il imitoit parfaitement. Dans sa jeunesse, Gibson avoit été domestique de lady Mortlake, qui, remarquant son goût pour la peinture, l'envoya étudier sous le peintre Cleyn. Il fut ensuite page de Charles Ier, et épousa Anne Shepherd, qui étoit naine comme lui. Le roi voulut honorer leur mariage de sa présence. Ces deux époux étoient de même taille, c'est-à-dire de 3 pieds 10 pouces d'Angleterre. Ils eurent neuf enfans, dont cinq parvinrent à l'âge de maturité, et furent de taille ordinaire. Gibson vécut 75 ans, et sa femme 89. Elle mourut en 1709.

* IV. GIBSON (Guillaume), mathématicien anglais, distingué par ses connoissances dans les sciences mathématiques, particulièrement dans l'optique, la navigation, et la mécanique, mort en 1791, se forma sans maîtres.

GIÉ (le maréchal de). *Voyez* ROHAN, n° I.

GIEZI. *Voyez* ÉLISÉE, n° I.

GIFFEN (Hubert), *Giphanius*, né vers l'an 1533, jurisconsulte de Buren dans la Gueldre, professa le droit avec beaucoup de réputation à Strasbourg, à Altorf et à Ingolstad. L'empereur Rodolphe II, qui l'appela à la cour, l'honora des titres de conseiller et référendaire de l'empire. Giffen mourut en 1604. On a de lui des *Commentaires* sur la morale et la politique d'Aristote, in-8°, sur Homère, sur Lucrèce, et plusieurs *Ouvrages de droit*, parmi lesquels on distingue ses *Notes* sur les Institutes de Justinien. Ce savant fut accusé plus d'une fois de plagiat, et sur-tout par Lambin; mais c'est un reproche qu'on peut faire à tous les commentateurs, et Giffen ne paroît pas l'avoir mérité plus qu'un autre.

*I. GIFFORD (André), ministre dissident, savant antiquaire, né en 1700, mort en 1784, long-temps bibliothécaire du muséum britannique, possédoit lui-même une fort belle bibliothèque, qu'il légua à l'académie dissidente de Bristol.

II. GIFFORD (Guillaume), archevêque de Reims, mort en 1629, à 76 ans, est auteur du livre intitulé, *Calvino - Turcismus*, qui parut à Anvers, en 1597, in-8°, sous le nom supposé de Guillaume Reginald, et qui fit beaucoup de bruit.

* GIGANTE (Jérôme), de Fossombrone. Après avoir étudié à Padoue il alla avec Antoine Burgos à Salerne, et se rendit ensuite à Rome, où Clément VII le fit référendaire apostolique. Lors du sac de cette ville, il parvint à s'échapper avec son argent; et après être resté quelque temps à Ancône il se rendit à Venise, où il mourut en 1560, avec la réputation d'un bon jurisconsulte. Son traité *De pensionibus* est très-estimé.

GIGAULT (Bernardin), marquis DE BELLEFOND, gouverneur de Vincennes, et maréchal de France, fils de Henri-Robert Gigault, seigneur de Bellefond, et gouverneur de Valognes, fut ambassadeur en Angleterre en 1670. Il se signala en diverses occasions sous Louis XIV, qui lui donna le bâton de maréchal en 1668, commanda l'armée contre les Hollandais en 1673, et celle de Catalogne en 1684, prit Pont-Major et entra dans Girone; mais il en fut repoussé par les Espagnols. Il mourut en 1694, à 64 ans. Sa postérité subsiste. — GIGAULT DE BELLEFOND (Jacques-Bonne), parent du précédent, de la branche aînée de sa famille, évêque de Bayonne en 1735, archevêque d'Arles en 1741, et de Paris en 1746, mourut en 1747.

GIGGÉIUS (Antoine), docteur du collége Ambroisien à Milan, vivoit au commencement du 17ᵉ siècle. Son *Thesaurus linguæ arabicæ*, Milan, 1632, 4 vol. in-fol., est fort estimé. Il est encore auteur de la traduction latine d'un *Commentaire* de trois rabbins sur les Proverbes de Salomon, Milan, 1620, in-4°.

* GIGLI (Jérôme), noble siénois d'un très-grand esprit et d'une profonde érudition, mais plus célèbre encore par son caractère facétieux et les querelles qu'il eut avec des littérateurs distingués et beaucoup d'académies, particulièrement avec celle de la Crusca, mourut à Rome le 4 juin 1722. On a de lui les *Ouvrages de sainte Catherine de Sienne*, le *Vocabolario Cateriniano*, une *Grammaire italienne*, beaucoup de *Drames* et autres *poésies*. Son *Collegio petroniano*, dans lequel il prétend que les nourrices doivent enseigner le latin aux enfans, est très-curieux.

* GIGOT D'ORCY (N.), inspecteur des mines, et receveur-général des finances, né en 1733, mort en 1793, livré dès sa jeunesse à l'étude de l'histoire naturelle, s'appliqua sur-tout à des recherches sur les insectes, et en forma une magnifique collection. Ce savant est l'éditeur de l'*Histoire naturelle des papillons d'Europe*, par Ernest, 6 vol. in-4°, avec figures coloriées. Il a publié aussi l'*Entomologie*, ou *Histoire générale des insectes*, rédigée par Olivier, fig. color., Paris, 1790, 2 vol. in-4°, tirés aussi sur format in-fol., avec 245 planches. Gigot possédoit une riche bibliothéque, intéressante sur-tout par les livres rares de la science qu'il cultivoit.

* GILARDINO (Melchior), peintre milanais, élève, gendre et héritier de Jean-Baptiste Crespi, dit *Cerano*, peintre et architecte, acheva beaucoup d'ouvrages que son maître avoit laissés imparfaits, et en exécuta dans les églises d'autres de son invention. Il fut peintre du cardinal Antoine Barberini, et grava même à l'eau-forte plusieurs sujets de caprice. Il avoit tant de goût pour les ouvrages de Callot, qu'il grava beaucoup de batailles et des sujets d'histoire dans ce genre. Il mourut en 1675.

I. GILBERT (saint), gentilhomme qui se croisa avec le roi Louis le Jeune, qu'il accompagna en Palestine, l'an 1146. De retour en France, il embrassa la vie monastique avec Pétronille sa femme, et fonda en 1151, l'abbaye de Neufontaines en Auvergne, ordre des prémontrés, dont il fut abbé. Il y mourut le 6 juin de l'année suivante.

II. GILBERT, abbé de Cîteaux, étoit Anglais; il se distingua telle-

ment par son savoir et par sa piété dans son ordre et dans les universités de l'Europe, qu'il fut surnommé *le Grand* et *le Théologien*. Il mourut à Cîteaux en 1166, ou 1168, laissant divers *Ecrits de théologie* et de *morale*, peu connus, malgré son titre de *Grand*.

* III. GILBERT (sir Humphrey), habile navigateur, né en 1539 à Dartmouth au Dévonshire. Sa mère, après la mort de son premier époux, épousa Raleigh et fut mère du célèbre sir Gautier. Humphrey fut mis au collége d'Eaton à Oxford; mais il quitta la carrière des lettres pour celle des armes, et servit en Irlande, où il se fit une réputation. Quelques actions d'éclat lui méritèrent l'honneur d'être fait chevalier. En 1576 il publia un *discours* dont l'objet étoit de prouver qu'il existoit au nord-ouest du Cathay un passage aux Indes orientales. Deux ans après il obtint des patentes pour former un établissement au nord de l'Amérique. En 1583 il prit possession des terres qu'il avoit nouvellement découvertes: croyant y trouver des mines d'argent, il y fit un autre voyage pour cet objet; mais en revenant, son vaisseau périt avec tout l'équipage.

IV. GILBERT, surnommé l'*Anglais*, est le premier de sa nation qui ait écrit sur la pratique de la médecine. Il avoit beaucoup voyagé, et l'avoit fait utilement. Il connoissoit les simples, leurs vertus et leurs propriétés. Son *Abrégé de médecine*, publié à Genève, 1608, in-4° et in-12, en est un témoignage.

† V. GILBERT DE SEMPRINGHAM, originaire de Normandie, fondateur de l'ordre des gilbertins en Angleterre, né à Lincoln vers 1104, fut pénitencier, et tint une école pour instruire la jeunesse. Il mourut très-âgé en 1189, après avoir, outre la fondation de son ordre, établi plusieurs hôpitaux.

† VI. GILBERT (Gabriel), né à Paris, secrétaire des commandemens de la reine Christine de Suède, et son résident en France, amassa peu de biens dans ses emplois. Il seroit mort dans l'indigence, si Hervard, protestant comme lui, ne lui avoit donné un asile sur la fin de ses jours. On a de Gilbert une tragédie de *Mérope* qui n'est pas sans mérite, et dans laquelle, si on en supprimoit un amour déplacé, on trouveroit à peu près le même plan que celui de Voltaire; on lui doit encore d'autres *Tragédies*, des *Opéras* et des *Poésies diverses*, l'*Art de plaire*, poëme, recueillis en 1661, in-12. On y trouve quelques bons vers; mais en général ses productions sont au-dessous du médiocre. Il mourut en 1675.

† VII. GILBERT (Nicolas-Joseph-Laurens), jeune poëte plein de verve, né à Fontenoy-le-Château, près de Nanci, en 1751. Une chute de cheval dérangea son cerveau. Dans un accès de folie il avala une clef, et en mourut le 12 novembre 1780, à l'Hôtel-Dieu, à 29 ans. On a de lui des *Odes*, des *Satires*, et une pièce qui concourut pour le prix de l'académie française, sous ce titre: *Le Génie aux prises avec la Fortune*, ou *le Poëte malheureux*. Ses *Odes sur le Jugement dernier*, et le *Combat d'Ouessant*, offrent de l'énergie et de très-beaux vers. Sa *Satire* intitulée *Le dix-huitième siècle*, et celle qui a pour titre *Mon Apologie*, étincèlent de beautés du premier ordre. Ce poëte a encore traduit le premier chant du poëme allemand de *la Mort d'Abel*. Presque mourant, il fit ces beaux vers:

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour et je meurs;
Je meurs, et sur la tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut ! champs que j'aimois, et vous douce verdure,
Et vous riant exil des bois,
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois !

Ah ! puissent voir long-temps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux !
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,
Qu'un ami leur ferme les yeux !

On a publié, l'an 10 (1802), à Paris, les *Œuvres de Gilbert*, en 2 vol. in-18. Il en avoit paru précédemment, en 1786, une édition, 1 vol. in-8°.

VIII. GILBERT (Guillaume), médecin anglais, né à Colchester en 1540, mort dans la même ville en 1603, fut le premier inventeur de deux instrumens dont se servent les marins pour observer la latitude quand le temps est couvert. On a de lui, I. *De Magnete*, 1600, in-folio. Il augmenta considérablement dans cet ouvrage le catalogue des substances qui ont la propriété d'attirer les corps légers, et y donna les premiers élémens des connoissances sur l'électricité. II. *De Mundo nostro sublunari*, 1651, in-4°.

* IX. GILBERT (François-Hilaire), membre de l'institut, du corps législatif, du conseil d'agriculture au ministère de l'intérieur et de la société d'agriculture du département de la Seine, professeur et directeur adjoint de l'école vétérinaire d'Alfort, né à Châtellerault le 18 mars 1757. Après avoir achevé ses études à Paris, au collége de Montaigu, il fut placé chez un procureur, qui, le jugeant incapable de tout, en porta des plaintes à son père. Celui-ci, attribuant à l'inconduite le peu de succès de son fils, lui retira la petite pension qu'il lui faisoit, et Gilbert fut obligé de se loger dans un grenier, au fond d'un faubourg, vivant d'alimens grossiers qu'il préparoit lui-même, et n'ayant d'autre société que les livres qu'il empruntoit. Un jour, lisant Buffon, il fut frappé de l'éloge du cheval, et conçut un vif désir de connoître en détail ce noble animal. Il apprend qu'il existe une école où le gouvernement entretient des jeunes gens pour les former à l'art vétérinaire; il se présente à l'audience de M. Necker, qui, frappé de l'air assuré du jeune homme, lui donne une place gratuite à l'école d'Alfort. Trois ans après, il en fut nommé professeur. Il se fit alors connoître par divers prix qu'il remporta sur des questions relatives à l'agriculture, et par plusieurs *Mémoires* qu'il présenta au ministère. Il fut envoyé en Angleterre pour y étudier la manière de conduire les moutons à laine longue, et fut employé contre un grand nombre d'épizooties. Après la paix avec l'Espagne, il fut chargé d'aller dans ce royaume pour y acheter quelques milliers de ces moutons précieux nommés mérinos, dont l'acquisition étoit permise aux Français par un des articles secrets du traité. A son arrivée à Madrid, Gilbert ne trouva que 30,000 francs, au lieu des millions qui étoient nécessaires pour cette opération. Le chagrin qu'il éprouva, et les fatigues des voyages qu'il fut obligé de faire dans les montagnes de Léon, abrégèrent ses jours; il mourut à Seigneuriolano, près Saint-Ildéphonse, le 5 septembre 1800, âgé de 40 ans. Pendant son séjour en Espagne, il envoya au ministre de l'intérieur ces glands doux, préférables aux châtaignes, la pistache de terre, et des boutures de ceps qui produisent ces vins si célèbres dans toute l'Europe. Il examina attentivement les fameux haras d'Andalousie, et envoya à ce sujet un excellent *Mémoire* à l'institut. Gilbert a publié, I. *Traité des prairies artificielles*,

1790. II. *Recherches sur les causes des maladies charbonneuses dans les animaux, leurs caractères, les moyens de les combattre et de les prévenir*, 1794. III. *Instruction sur le vertige abdominal*, ou *Indigestion vertigineuse des chevaux*, 1795. IV. *Instruction sur les moyens les plus propres à assurer la propagation des bêtes à laine de race d'Espagne, et la conservation de cette race dans toute sa pureté*, 1796. V. L'article *Bestiaux au vert*, dans le tome X du Cours d'Agriculture de Rozier. VI. Avec Rougier de La Bergerie, *Mémoire sur la tonte du troupeau national de Rambouillet, la vente de ses laines, et de ses productions disponibles*. Gilbert, appelé en décembre 1799, au corps législatif formé après le 18 brumaire, s'étoit montré partisan de la révolution; mais il n'en partagea aucun excès. Son collégue Rapillon y prononça son éloge.

X. GILBERT DE LA PORRÉE. *Voyez* PORRÉE (Gilbert de la).

GILDAS (saint), surnommé *le Sage*, né à Dumbarton en Ecosse l'an 520, prêcha en Angleterre et en Irlande, et y releva la pureté de la foi et de la discipline. Il passa ensuite dans les Gaules, et s'établit auprès de Vannes, où il bâtit le monastère de Ruis. Il en fut abbé, et y mourut le 29 janvier 570 ou 571. Il reste de lui quelques *Canons de discipline*, dans le Spicilége de d'Acheri, et un *Discours sur la ruine de la Grande-Bretagne*, Londres, 1568, in-12, et dans la Bibliothèque des Pères. L'abbaye de Ruis porte le nom de son fondateur. Gildas, un des plus illustres solitaires du 6e siècle, s'occupoit uniquement à combattre le vice et l'erreur.

I. GILDON, fils de Nubel, fut un seigneur puissant de Mauritanie dans le 4e siècle. Firmus, un de ses frères, s'étant révolté contre Théodose-le-Grand en 373, Gildon prit les armes contre lui, le réduisit à s'étrangler lui-même, et obtint le gouvernement d'Afrique. Après la mort de Théodose, pendant la vie duquel il avoit commencé à se faire des partisans, il se révolta contre Honorius en 573, favorisa les hérétiques et les schismatiques, et défendit la traite des blés en Italie, pour affamer cette province; mais Mascezel, son autre frère, qu'il avoit contraint de s'enfuir, tailla en pièces, avec une assez petite armée, 70,000 hommes de Gildon, qui s'étrangla à son tour en 386.

* II. GILDON (Charles), poëte anglais, né en 1685 à Gillingham, au comté de Dorset, mort en 1723, étudia à Douay. En 1685 il retourna en Angleterre, et y dissipa tout son bien. Alors il composa des pièces de théâtre qui n'eurent pas de succès, et qui, à la vérité, n'en méritoient aucun. Il est auteur de *l'Art complet de la Poésie*.

III. GILDON. *Voyez* BLOUNT, no V, *à la fin*.

GILEMME (Pierre), prêtre imposteur, se présenta pour guérir, par la magie, la démence de Charles VI, roi de France. On voulut éprouver ce qu'il savoit faire : il promit de délivrer douze hommes liés de chaînes de fer; mais ayant manqué son opération, le prévôt de Paris le fit brûler avec ses compagnons, l'an 1403.

GILIMER *ou* GELIMER, prince des Vandales, l'un des descendans du fameux Genseric, étoit un capitaine aussi plein de valeur que d'ambition. Ilderic, roi des Vandales, n'ayant point de fils, il devoit lui succéder; mais, impatient

de régner, il forma une conjuration contre lui, et le déposa l'an 532. Justinien, ami d'Ilderic, l'envoya sommer plusieurs fois de lui rendre la couronne; mais il n'en reçut d'autre réponse, sinon « que les affaires de l'Afrique ne le regardoient point; et que s'il envoyoit une armée, il étoit tout prêt à lui faire face. » Justinien, lui ayant vainement représenté son injustice, fut forcé de lui déclarer la guerre. Bélisaire, envoyé contre lui, l'obligea d'abandonner Carthage en 533. Gelimer, désespéré, mit à prix les têtes des Romains, et se prépara à une vigoureuse défense. Il y eut une sanglante bataille dans les plaines de Tricameron, à sept lieues de Carthage. L'usurpateur la perdit, et fut contraint de prendre la fuite sur la montagne de Pasuca, où il éprouva une disette horrible. Pharas, un des capitaines de Bélisaire, lui écrivit dans cette extrémité, pour l'engager à s'abandonner à la générosité de Justinien. Gélimer lui répondit « qu'il regardoit comme le dernier des maux de devenir l'esclave d'un ennemi qui l'avoit détrôné, et qu'il voudroit noyer dans son sang... Il est homme, il est prince, ajouta-t-il : le ciel vengeur peut lui rendre tout le mal qu'il m'a fait. » Il finit par demander à Pharas un pain, une éponge et un luth; le *pain*, parce qu'il n'en avoit pas vu depuis trois mois; l'*éponge*, pour essuyer ses blessures, le *luth*, pour chanter ses malheurs. Cependant, vaincu par la faim, il se rendit en 534, et fut conduit à Constantinople, pour orner le triomphe de Bélisaire. La misère qu'il avoit essuyée l'avoit tellement endurci au malheur, que lorsqu'on le présenta à Bélisaire, il avoit l'air aussi riant que s'il eût été dans la prospérité. Sa philosophie ne fut point ébranlée lorsqu'on l'attacha au char de son vainqueur. Le vaincu fut conduit jusqu'au cirque, où l'empereur étoit assis sur son trône. Se rappelant alors ce qu'il avoit été, il s'écria : « Vanité des vanités, et tout n'est que vanité.... » Justinien le relégua dans la Galatie, où il lui assigna des terres pour vivre avec sa famille; il l'eût même fait patrice, s'il avoit voulu abjurer l'arianisme. Gilimer avoit de l'esprit, de la philosophie et du courage; mais il étoit d'ailleurs fier, fourbe, et avide d'argent.

* I. GILL (Alexandre), fameux maître d'école anglais, né en 1564 au comté de Lincoln, mort en 1635, fut élevé au collége de Corpus-Christi à Oxford, où il fut reçu maître-ès-arts et prit les ordres. En 1608 il fut maître de l'école de Saint-Paul, où il eut sous sa conduite beaucoup de jeunes gens qui figurèrent ensuite avantageusement dans le monde, entre autres le célèbre Milton. Le docteur Gill a publié beaucoup d'ouvrages. I. *Traité de l'unité des trois personnes*, in-8°. II. *Logonovica anglica*, in-4°. III. *Philosophie sacrée de l'Ecriture sainte*, ou *Commentaire sur le symbole.*

* II. GILL (Alexandre), fils du précédent, mort en 1642, docteur en théologie et bon poëte latin, succéda à son père dans son école; mais en 1640 il la quitta pour en établir une autre à Aldersgate. On a de lui un *Traité d'arithmétique* et *quelques poésies.*

* III. GILL (Jean), ministre dissident, né en 1697 à Kettering au comté de Northampton, mort en 1721, n'eut pour ainsi dire d'autre maître que lui-même, et acquit une grande connoissance des langues latine, grecque et hébraïque. Vers 1716 il fut prédicateur d'une congrégation à Highamferrers, qu'il desservit ensuite. En 1719 il alla à Londres, où il étoit nommé pasteur

d'une congrégation dissidente. L'université d'Aberdeen lui conféra le doctorat en théologie. Gill, très-rigide calviniste, a publié beaucoup d'ouvrage. I. Une *Exposition de la Bible*, 9 vol. in-folio. II. *La cause de Dieu et de la vérité*, 3 vol. in-8°. III. Un *Corps complet de théologie*, 3 vol. in-4°. IV. *Dissertation sur l'antiquité de la langue hébraïque*. V. *Plusieurs Traités et Sermons*, qui prouvent que l'auteur étoit meilleur calviniste que bon logicien.

I. GILLES (saint) *Ægidius*, abbé en Languedoc, né à Athènes, perdit de bonne heure ses parens, et se consacra à la solitude. Ses vertus l'ayant fait connoître, il se retira en France auprès de saint Césaire, évêque d'Arles, qu'il quitta ensuite pour s'enfoncer dans un désert, non loin du Rhône, où il bâtit un monastère. Des légendaires crédules rapportent qu'une biche le nourrit quelque temps de son lait, et que Childebert ayant chassé dans la forêt où elle étoit, jamais les chiens n'en purent approcher. Saint Gilles mourut vers 550, après avoir fait un pélerinage à Rome. Son attachement à saint Césaire l'avoit déterminé à y aller pour présenter au pape Symmaque une requête en faveur des priviléges de l'église d'Arles. (*Voyez* EGIDIO, n° I, qui est le même, mais incomplètement rédigé.)

II. GILLES DE ROME. *Voyez* COLONNE, n° III.

III. GILLES. *Voyez* ÆGIDIUS, n° I, *et* GILON.

IV. GILLES DE CHANTOCÉ. *Voy.* ce dernier mot.

† V. GILLES (Pierre), né à Albi en 1490, après s'être rendu habile dans les langues grecque et latine, dans la philosophie et l'histoire naturelle, voyagea en France et en Italie, et rendit ses voyages utiles par ses recherches et par ses observations. On voit par son livre *De vi et naturâ animalium* qu'il séjourna à Marseille, à Antibes, à Nice, à Gênes, à Pavie, à Venise; dans cette dernière ville, il se lia d'amitié avec *Lazare Baif*, abbé de Charoux, alors ambassadeur de France auprès de la république. Il alla ensuite à Naples, où il demeura un mois. Il dédia en 1533 un ouvrage à François Ier, et il exhorta ce prince, dans son épître dédicatoire, à envoyer à ses frais des savans voyager dans les pays étrangers. Le roi, goûtant cet avis, envoya, quelque temps après, Pierre Gilles dans le Levant; mais celui-ci n'ayant rien reçu de la cour pendant tout son séjour, fut obligé, après la mort de François Ier, arrivée en 1547, de s'enrôler dans les troupes de Soliman II, pour pouvoir subsister. Dans un autre voyage il fut pris par des corsaires, et mené captif à Alger. Quand il eut obtenu sa liberté, par les soins généreux du cardinal d'Armagnac, il se rendit à Rome auprès de son bienfaiteur, chargé des affaires de France, et y mourut en 1555. Pierre Bélon, du Mans, est accusé d'avoir volé les manuscrits de Gilles, et de les avoir publiés sous son propre nom. On a de lui, I. *De vi et naturâ animalium*, 1533, Lyon, in-4°; ce n'est proprement qu'un extrait d'Héliodore, d'Appien, d'Elien, et de Porphyre, accompagné des observations du compilateur. II. *De Bosphoro Thracio libri tres*, in-24. III. *De Topographiâ Constantinopoleos libri quatuor*, in-24, et dans l'*Imperium Orientale* de Banduri. Ces deux derniers ouvrages ne sont pas inutiles aux géographes. IV. deux *discours* latins, dans lesquels il s'efforce de persuader à l'empereur Charles V que le roi de France, pris à la guerre,

devoit être renvoyé gratis. Ces deux discours, de l'an 1325, n'ont été imprimés qu'en 1540. V. *Elephanti descriptio*, avec quelques *Lettres*, etc., Lyon, 1562. On a imprimé à Lyon, en 1562, une traduction d'Elien, avec des remarques de Pierre Gilles.

VI. GILLES DE VITERBE. *Voyez* ÉGIDIO, n° IV.

VII. GILLES (Nicole *ou* Nicolas), secrétaire de Louis XII, et contrôleur du trésor, mort en 1503, a fait des *Annales* ou *Chroniques* de France, depuis la destruction de Troie jusqu'en 1496. Cette histoire n'est bonne que depuis le règne de Louis XI. Denys Sauvage, Belleforest et plusieurs anonymes, y ont fait des additions; et Gabriel Chappuys les a continuées jusqu'à l'an 1585, in-fol. Elles ont été traduites en latin. On y trouve des choses curieuses; mais l'extrême crédulité de Gilles l'a si fort décrié, qu'on n'ose presque pas le citer.

† VIII. GILLES (N. SAINT-), sous-brigadier de la première compagnie des mousquetaires du roi, né en 1680, mourut en 1736 dans un couvent de capucins, où il s'étoit retiré. Son imagination gaie, et quelquefois libertine, réussissoit particulièrement dans les sujets obscènes. Quelques-uns de ses *Contes* et plusieurs de ses *Chansons* offrent de l'esprit et de l'agrément. Son *Poëme sur l'Origine des oiseaux* n'en manque pas. La plus grande partie de ses *Poésies* a été imprimée en un volume, intitulé *la Muse mousquetaire*, et se trouve dans les recueils de Ballard. Cette muse a de l'enjouement, et l'air libre que son titre annonce, mais peu de correction, peu de finesse. — Saint-Gilles avoit un frère qui mourut en 1745, à 86 ans. Celui-ci étoit auteur d'*Ariarathe*, tragédie qui n'eut aucun succès.

† IX. GILLES (Jean), de Tarascon en Provence, né en 1669, mort en 1704 à Toulouse, maître de musique de l'église Saint-Etienne, unit à beaucoup de talens de grandes vertus. On l'a vu se mettre lui-même dans l'indigence pour en retirer d'autres. Il avoit été enfant de chœur avec le compositeur Campra dans la métropolitaine d'Aix. Guillaume Poitevin, prêtre de cette église, leur enseigna la musique. Gilles se fit bientôt un nom par ses talens. Bertier, évêque de Rieux, qui l'estimoit particulièrement, demanda pour lui la maîtrise de Saint-Etienne à Toulouse; mais le chapitre avoit disposé de cette place en faveur de Farinelli: celui-ci, informé de ce qui se passoit, alla trouver son concurrent, et le força d'accepter sa démission; démarche qui fait également honneur à tous deux. Nous avons de Gilles, I. Grand nombre de beaux *Motets*. On en a exécuté plusieurs au concert spirituel de Paris, avec beaucoup d'applaudissement. On estime sur-tout son *Diligam te*. II. Une *Messe des morts*; c'est son chef-d'œuvre. L'origine de ce bel ouvrage est assez singulière: deux conseillers au parlement de Toulouse étant morts, leurs familles se réunirent pour leur faire faire un superbe service. Gilles fut prié de composer une messe de *Requiem*; lorsqu'elle fut achevée, ceux qui l'avoient engagé à y travailler trouvèrent que l'exécution de la messe et du service seroit trop coûteuse; Gilles en fut si piqué, qu'il s'écria: «Eh bien! elle ne sera exécutée pour personne, et j'en veux avoir l'étrenne.» En effet, elle fut chantée la première fois pour son auteur. On a raconté depuis la même anecdote sur Mozard.

* X. GILLES DE CHIN, cheva-

lier célèbre par sa force et son courage, regardé comme le vainqueur du terrible dragon qui désoloit les environs de Mons en Hainaut. Les détails de ce combat ressemblent beaucoup à ceux du chevalier Gazon, combattant le fameux dragon de Rhodes. *Voyez* l'Histoire de Notre-Dame de Vasmes, Mons, 1771, un vol. in-12.

* XI. GILLES *ou* GILIO (Christophe), jésuite portugais, né à Barganza, et mort à Coimbre en 1608, âgé de 53 ans, enseigna successivement les humanités, la rhétorique et la philosophie dans l'université de cette ville, et la théologie à Evora. Appelé à Rome, il y fut nommé censeur des livres. De retour en Portugal, il enseigna la théologie jusqu'à sa mort. On ne connoît de lui que l'ouvrage suivant, *Commentationum theologicarum de sacrâ doctrinâ, et essentiâ atque unitate Dei libri duo*, Coloniæ Agrippinæ, 1610, in-fol.

† I. GILLET (François-Pierre), né à Lyon en 1648, avocat au parlement de Paris en 1674, mort dans cette ville le 23 octobre 1720, fit quelque honneur au barreau par ses plaidoyers; mais il en fit moins à la république des lettres par ses *Traductions des Catilinaires* de Cicéron et de plusieurs de ses *Oraisons*. Ces versions, très-inférieures à l'original, sont même inutiles depuis les nouvelles Traductions. Ses *Plaidoyers*, publiés en 2 vol. in-4°, offrent de l'érudition, de la solidité, et quelquefois de la force; mais le style en est un peu sec.

II. GILLET (Hélène), fille de Pierre Gillet, châtelain royal de Bourg en Bresse, au commencement du 17e siècle, fut condamnée à perdre la tête par arrêt du parlement de Dijon, pour avoir fait périr son fruit. Le bourreau, mal habile, la frappa d'abord à l'épaule gauche, et au second coup ne lui fit qu'une légère blessure : cette seconde faute excitant les murmures du peuple, il fut obligé d'abandonner sa tâche. La femme de l'exécuteur, voulant réparer la maladresse de son mari, fit ses efforts pour étrangler Hélène Gillet, et ne put y réussir. Autres plaintes du peuple qui se révolte : chacun s'arme de pierres, les jette avec fureur sur la femme du bourreau et sur son mari; l'un et l'autre, près d'en être accablés, sont obligés de fuir. Hélène, qui étoit encore pleine de vie, fut menée chez un chirurgien à qui le magistrat permit de la panser; et le roi ne tarda pas à lui accorder sa grace.

III. GILLET (Louis-Joachim), chanoine régulier de Sainte-Geneviève à Paris, et bibliothécaire de cette abbaye jusqu'en 1717, fut curé de Mahon dans le diocèse de Saint-Malo. Après en avoir rempli les fonctions pendant vingt-trois ans, il revint prendre son emploi de bibliothécaire. Il mourut en 1753, à 74 ans. Nous avons de lui une *Nouvelle traduction de l'historien Josèphe, faite sur le grec, avec des notes critiques et historiques pour en corriger le texte dans les endroits où il paroît altéré, l'expliquer dans ceux où il est obscur, fixer les temps et les circonstances de quelques événemens qui ne sont pas assez développés, éclaircir les sentimens de l'auteur, et en donner une juste idée*, 4 vol. in-4°, 1756 et années suivantes, à Paris. Cette version plus fidèle, mais moins élégante que celle d'Arnauld d'Andilly, n'a pas eu tout le succès qu'elle méritoit.

† GILLI (David), ministre protestant, natif du Languedoc, abjura le calvinisme en 1683. Louis XIV et le clergé de France lui firent une pen-

sion jusqu'à sa mort, arrivée à Angers en 1711, à 73 ans. On a de lui un recueil utile aux controversistes, sous le titre de *Conversion de Gilli*, 1683, in-12. Il y expose les raisons qu'il eut de se réunir à l'Eglise romaine.

GILLIER (Jean-Claude), musicien français, auteur de la *musique* de la plupart des Divertissemens de Dancourt et de Regnard, mort à Paris en 1737, à 70 ans, jouoit très-bien du violon.

GILLIERS (Joseph), officier de l'office du roi de Pologne, mort en 1758, étoit Alsacien. Son *Cannameliste français*, Nanci, 1751, in-4°, est utile aux gens de sa profession.

† I. GILLOT (Jacques), d'une famille noble de Bourgogne, chanoine de la Sainte-Chapelle de Paris, et doyen des conseillers clercs du parlement, mourut en 1619, laissant une belle et riche bibliothèque. Sa maison étoit une espèce d'académie ouverte à tous les savans. Ce chanoine eut beaucoup de part au *Catholicon d'Espagne*, ou *Satire Menipée*, Ratisbonne, Elzévir, 1664, in-12; et avec les notes de Godefroy, Bruxelles, 1709, 3 vol. in-8°. C'est dans sa maison que fut composée cette *Satire*, plus gaie que fine; très-ingénieuse si on la compare aux productions de son siècle; très-médiocre, si on la met en parallèle avec celles des temps qui l'ont suivie. Cette pièce, faite pour tourner en ridicule les querelles funestes de la Ligue, ne pouvoit partir que d'un homme d'esprit et d'un bon citoyen. Ce fut Gillot qui imagina la procession rapportée dans cet ouvrage. La *Harangue* du légat est encore de lui. Les autres Harangues sont de Florent Chrétien, de Nicolas Rapin, et de Pierre Pithou, trois beaux esprits amis de Gillot : ils avoient, comme lui, cette gaieté qui fut autrefois le partage des Français. Nous avons encore de Gillot, I. Des *Instructions et Lettres missives concernant le concile de Trente*, dont la meilleure édition est celle de Cramoisy, 1654, in-4°. Cet ouvrage renferme des choses très-intéressantes pour l'histoire du 16e siècle. II. La *Vie de Calvin*, imprimée in-4°, sous le nom de Papyre Masson. On a encore de lui un recueil de *Lettres à Joseph Scaliger*, imprimées avec des notes curieuses pour l'histoire littéraire de son temps dans le t. III des *Miscellanea Groninguna.*

† II. GILLOT (N.....), habile mathématicien, fut d'abord domestique du célèbre Descartes, qui voulut bien être aussi son premier maître, et qui n'eut pas lieu de s'en repentir. Gillot, en quittant son bienfaiteur, passa en Angleterre, puis de là en Hollande, où il enseigna les mathématiques à divers officiers de l'armée du prince d'Orange. Descartes l'envoya ensuite à Paris comme capable d'enseigner sa méthode en général, et sa géométrie en particulier; Gillot, en effet, entendoit l'une et l'autre mieux qu'aucun des mathématiciens de son temps.

† III. GILLOT (Germain), d'une famille noble de Paris, prêtre et docteur en théologie, de la société de Sorbonne, dépensa plus de cent mille écus à faire élever des pauvres jeunes gens. Plusieurs de ses élèves brillèrent dans le barreau et dans les facultés de médecine, de droit et de théologie. On les appeloit *Gillotins* : ce nom annonçoit à la fois la générosité de leur bienfaiteur et leur propre mérite. Des ecclésiastiques qu'il avoit élevés donnèrent leurs soins pour que ses bienfaits se perpétuassent. Il mourut en 1688, à 66 ans.

IV. GILLOT (Louise-Geneviève), Parisienne, morte dans sa patrie en 1718, à 78 ans, fut mariée à de Saintonge, avocat, qui cultiva ses talens pour la poésie. Ses Œuvres consistent, I. En *Epîtres*, *Eglogues*, *Madrigaux*, *Chansons*. II. En deux comédies, *Griselde* et *l'Intrigue des concerts*. III. En deux tragédies-opéra, *Circé* et *Didon*, qui se jouent encore. Le pinceau de cette dame étoit foible, mais facile. Outre ses *Poésies*, recueillies en 1714, in-12, on a d'elle une nouvelle historique très-romanesque, intitulée *Histoire de don Antoine, roi de Portugal*, in-12.

V. GILLOT (Claude), peintre et graveur, célèbre sous ces deux titres, élève de Vateau, et maître de Jean-Baptiste Corneille, né à Langres en 1673, et mort à Paris en 1722, membre de l'académie de peinture, réussissoit à représenter des figures grotesques. Ses dessins ont de la finesse, de l'esprit et du goût, mais peu de correction.

* GILLY (Frédéric), né à Altdamm en Poméranie en 1771, mort à Carlsbad en 1800, passa ses premières années à Stargard, et vint ensuite à Stettin, où son père étoit directeur-général des constructions. Instruit des premiers élémens des lettres et des sciences, il étudia les mathématiques sous le professeur Meyien, fit des progrès surprenans dans le dessin, et acquit toutes les connoissances nécessaires à l'architecte. Il les étendit beaucoup pendant le séjour que son père fit avec lui en 1787 d'abord, et en 1788 à Berlin, où il fut appelé comme grand-conseiller des constructions. Après avoir successivement vu et étudié les monumens des arts dans les états de Brandebourg, en France, en Angleterre, à Vienne, il se disposoit à faire un voyage en Italie, quand la guerre seroit finie dans ce pays; mais une pulmonie incurable qui l'avoit forcé de renoncer au travail l'enleva aux arts qu'il auroit honorés.

GILON ou GILLES, diacre de l'église de Paris, ensuite moine de Cluni, enfin évêque de Tusculum et cardinal, un des meilleurs poëtes du 12e siécle, réunissoit, dit l'abbé Lebeuf, le goût et la fécondité. On a de lui, I. Un *Poëme latin*, où il chante la première croisade de 1160. II. Une *Instruction* en vers qu'il dédia au prince Louis, fils de Philippe-Auguste, pour lui inspirer l'amour de la vertu par l'exemple de Charlemagne qu'il y célèbre : c'est ce qui a fait appeler cet ouvrage *le Carolin*. A la fin du cinquième et dernier livre, il donne une liste de savans illustres nés à Paris, pour venger sa patrie des injustes reproches que quelques détracteurs lui faisoient d'être stérile en littérateurs; trop heureuse, disoient-ils, que les étrangers et les savans des provinces du royaume se rassemblassent dans cette capitale pour la faire fleurir. L'auteur eût pu se citer pour preuve de leur calomnie, si cet aveu n'eût pas plus blessé sa modestie que la vérité. Il a fait encore une *Vie de saint Hugues*, abbé de Cluni.

* I. GILPIN (Bernard), théologien, né en 1517 à Kentmire, au comté de Westmoreland, mort en 1583, élève d'abord du collége de la Reine à Oxford, ensuite de l'église du Christ, où il fut boursier. Ce fut là que la lecture d'Erasme le porta à embrasser secrétement les principes de la réformation. En 1552 il obtint la cure de Northon, au diocèse de Durham, que bientôt après il résigna, ne se croyant pas digne d'une charge pastorale. Il voyagea par le conseil de l'évêque Tourtal, son oncle, et fit imprimer un manuscrit de ce prélat sur l'*Eucharistie*. En 1556

il retourna en Angleterre, et son oncle le nomma archidiacre de Durham, et recteur d'Easington, où il fit preuve d'un zèle apostolique. En sa qualité d'archidiacre, il fit de strictes visites. Il exigeoit la résidence, et étoit sévère ennemi de la pluralité. Gilpin fut depuis recteur d'Hougton-le-Spring, où le zèle qui le dévoroit dans ses travaux pour sa religion fut si remarquable, que l'évêque Bonner, qui étoit catholique, donna ordre de l'arrêter et de l'envoyer à Londres. Gilpin se disposa à obéir; mais avant qu'il fût arrivé dans cette ville, la nouvelle de la mort de Marie se répandit : Gilpin retourna sur ses pas, à la grande satisfaction de ses paroissiens. La reine Elizabeth lui offrit l'évêché de Carlish; mais il le refusa. Sa vie a été écrite en latin par George Charleton, évêque de Chichester.

* II. GILPIN (Richard), théologien anglais non-conformiste, né au Cumberland, mort en 1697, prit ses degrés au collége de la Reine à Oxford, embrassa l'état ecclésiastique, et fut curé de Greystock, au Cumberland; mais il fut interdit en 1662, pour refus du serment de conformité. Alors il s'adonna à la médecine, qu'il pratiqua avec succès à Newcastle-sur-Tyne.

* III. GILPIN (Guillaume), théologien anglais, né en 1724 au Westmoreland, mort en 1804, élève du collége de la Reine à Oxford, où il fut reçu maître-ès-arts, fut pendant plusieurs années supérieur d'un séminaire de beaucoup de réputation, à Cheam, au comté de Surrey, ensuite vicaire de Boldre, au cômté de Hamps; et chanoine de Salisbury. Gilpin est auteur de plusieurs ouvrages. I. *La Vie de Bernard Gilpin*, son aïeul, ci-dessus mentionné. II. *Les Vies de Latimer; Wickliffe, Hufs, et de l'archevêque Crammer*, 2 vol. III. *Conférences sur le Catéchisme de l'Eglise*, in-12. IV. *Exposition du nouveau Testament*, 2 vol. in-8°. V. *Observations relatives aux beautés pittoresques*, in-8°. VI. *Voyage aux lacs*, in-12. VII. *Remarques sur la forêt de Scènery*, 2 vol. VIII. *Essai sur l'Imprimerie*. IX. *Essai sur la beauté pittoresque*. X. *Observations sur la rivière de Wye, etc.*, in-8°. XI. *Remarques pittoresques sur les parties occidentales de l'Angleterre*, in-8°. XII. *Sermons pour une Congrégation à la campagne*, 2 vol. in-8°. XIII. *Contrastes moraux*, in-8°.

* GIL-POLO (Gaspard), né à Valence, où il étudia les belles-lettres et le droit qu'il y professa, florissoit vers le milieu du 16e siècle. Gil-Polo doit sa célébrité à son poëme intitulé *La Diane Enamorada*, roman pastoral qui fait suite à la Diana de George de Montemayor. Cervantes, passant en revue la Bibliothèque de don Quixotte, donne le plus grand éloge à la *Diana* de Gil-Polo, qui fut imprimée et traduite dans presque toutes les langues. La dernière édition en espagnol fut faite à Londres en 1739, par Pierre Pineda, juif, éditeur de l'Histoire de don Quixotte, imprimée également à Londres.

* GIMMA (Giacinto), littérateur distingué de Bari, mort le 19 octobre 1735, fit imprimer beaucoup d'ouvrages, dont le meilleur est le suivant : *Idea della storia dell' Italia letterata*, Napoli, 1723, 2 vol. in-4°. Il travailla, dès 1692, à un grand ouvrage en 7 volumes, intitulé *Nova encyclopedia, sive novus doctrinarum orbis in quo scientiæ omnes tam divinæ quam humanæ, nec non et artes tum liberales, tum mechanicæ pertractantur*; mais les sommes énormes qu'il

auroit fallu dépenser empêchèrent de l'imprimer.

* GIN (Pierre-Louis-Claude), né à Paris le 17 novembre 1726, et mort dans cette ville au mois d'octobre 1807, fut successivement avocat et conseiller au parlement de Paris, et ensuite au grand-conseil. On a de lui un grand nombre de traductions d'ouvrages grecs, latins et anglais, et plusieurs écrits sur des matières de politique, de jurisprudence et de religion. C'étoit l'un des écrivains les plus laborieux et les plus recommandables par ses connoissances en jurisprudence, et par une intacte probité. On a de lui, I. *Traité de l'éloquence du barreau*, 1767, 1 vol. in-12. II. *De la Religion, par un homme du monde*, Paris, 1778 et suiv., 5 vol. in-8°. III. *Les vrais principes du gouvernement français*, Genève, 1 vol. in-8°; Paris, 1780, 1 vol. in-8°; ibid., 2 pet. vol. in-12. IV. *Analyse raisonnée du droit français, par la comparaison des lois romaines et de celles de la coutume de Paris, suivant l'ordre des lois civiles de Domat*, Paris, 1782, 1 vol. in-4°. V. *Œuvres complètes d'Homère, en prose poétique*, Paris, 1784. Il y a eu trois éditions de cet ouvrage; la première, in-8° et in-12; la deuxième, de Didot l'aîné, avec des Notes géographiques de M. Mentelle, et les imitations des principaux poëtes latins, français, italiens et anglais, 8 vol. in-8°; la troisième, in-4°, avec figures et cartes géographiques, également de Didot l'aîné. VI. *Nouveaux Mélanges de philosophie et de littérature*, ou *Analyse raisonnée des connoissances les plus utiles à l'homme et au citoyen*, 1785, in-18. VII. *Œuvres d'Hésiode, avec le combat d'Homère et d'Hésiode*, 1786 et suiv., 1 vol. petit in-8°. *Idylles de Théocrite et Eglogues de Virgile*, deux éditions, l'une in-8°, et l'autre petit in-12, Paris, 1788. VIII. *Harangues politiques de Démosthènes*, avec diverses autres traductions, pièces et notes, Paris, 1791 et 1793, 3 vol. in-8°. IX. *Le Vicaire de Wakefield*, trad., deux éditions; l'une avec le texte anglais, 1797, 2 vol. in-8°; l'autre, de la seule traduction française, 1 vol. in-8°, etc.

* I. GINANNI *ou* ZINANNI (Joseph), né à Ravenne en 1692, y mourut en 1753. Le célèbre Micheli, botaniste de la cour de Toscane, lui donna son goût pour l'étude de l'histoire naturelle, dans laquelle il fit de très-grands progrès. Son musée, très-riche en œufs, plantes et autres objets, et fourni des meilleurs livres qu'on ait dans ce genre, étoit un des plus beaux ornemens de sa maison. En 1747 l'académie des sciences de Bologne le mit au nombre de ses associés; et, en 1752, il fut admis au nombre des douze membres de la société littéraire de Ravenne. Dans la même année, il obtint à Florence, par les soins de Silvia, une médaille, sur laquelle on voit d'un côté son buste, et au revers la nature et quelques génies exprimant les découvertes que Ginianni a faites dans l'histoire naturelle, avec l'épigraphe : *Invenit.* On a de lui, *Delle uova, e de' nidi degli uccelli; Osservazioni giornali sopra le cavallette*, avec huit tables; *Lettera all' academia delle scienze di Bologna sopra il nascere d' alcuni testacei marini*, qu'on trouve dans le tome V des Mélanges de divers petits ouvrages imprimés à Venise, d'abord par Lazzaroni, puis par Bettinelli; *Raccolta delle piante marine del mare Adriatico, e osservazioni sopra i testacei che si trovano nel mare medesimo, nelle paludi, e nel territorio di Ravenna, coll' istoria d' alcuni insetti.*

* II. GINANNI (François), neveu du précédent, patrice de Ravenne, né le 13 décembre 1716, fut élevé à la cour de Parme, et eut pour maîtres les hommes les plus distingués dans les sciences et les belles-lettres. De retour à Ravenne, il étudia particulièrement l'histoire naturelle, étude qui lui fut facilitée par le riche musée que son oncle lui avoit laissé. Il acquit beaucoup de célébrité dans cette partie de la philosophie, et fut reçu membre de plusieurs académies italiennes et étrangères. Il mourut à l'âge de 49 ans. On a de lui divers petits *Ouvrages* dans la *Raccolta Calogeriana*; un *Livre* très-estimé *sur les maladies des grains*, et la *Storia naturale e civile delle pignette di Ravenna*, manuscrite. En 1755, il publia les ouvrages inédits de son oncle sur les plantes marines et les testacées, précédés de sa vie ; sept ans après, il fit graver le recueil des objets d'histoire naturelle composant son cabinet, et les enrichit de bonnes remarques.

* III. GINANNI (P. abate D. Pier Paolo), moine du Mont-Cassin, né à Ravenne le 8 mai 1698, étoit de la famille du précédent. Ayant achevé ses études sous la direction des jésuites, il prit l'habit de Saint-Benoît en 1713, et se rendit à Rome pour étudier la théologie. Il devint professeur de philosophie à Florence et ensuite à Ravenne, où il enseigna aussi la théologie, et occupa plusieurs charges de son ordre. Ginanni s'y distingua par plusieurs dissertations savantes, et par la *Raccolta delle rime de' poeti ravennati*, qu'il publia en 1739. En même temps, il se livra au travail pénible de faire des recherches dans les archives les plus célèbres de Ravenne, et il en fit les index généraux et particuliers. En 1743 il retourna à Rome avec le titre d'abbé de Saint-Paul, et fut mis au nombre des membres de l'académie de l'histoire ecclésiastique par Benoît XIV, qui l'avoit instituée, et qui le chargea de plusieurs travaux littéraires. En 1748 il revint dans sa patrie avec le titre honorable de président général de sa congrégation ; et ce fut alors qu'il eut l'occasion de mettre au jour l'étendue de son érudition dans les académies nouvellement instituées en communiquant avec facilité ses profondes connoissances sur l'histoire de sa patrie et de beaucoup d'autres villes, une bibliothèque choisie, une excellente collection des médailles des empereurs, des consuls, et de plusieurs villes dont il avoit formé un riche musée. Elu, en 1769, procurateur général de sa congrégation à Rome, il fut obligé de s'y rendre de nouveau. Les personnages les plus distingués l'accueillirent avec distinction, et Clément XIV lui confia l'emploi de consulteur des rits. Il mourut vers 1774. Ginanni fut en relation avec les savans de son temps, qui, bien souvent, font mention de lui d'une manière honorable dans leurs écrits. Ses principaux ouvrages sont, I. *Dissertazione epistolare sulla letteratura ravennate*, Ravenne, 1749. II. *Dissertazione sopra l' origine dell' esarcato, e della dignità degli esarchi*. On la trouve dans la nouvelle *Raccolta calogeriana*, tom. IV, page 427, 1758. III. *Dissertazione sopra il mausoleo di Teodorico, re de' Goti in Italia, ora S. Maria della Rotonda*, Cesena, 1765. IV. *Elogio del dottore Ruggiero Calbi*. Il est inséré dans le 25e volume des Nouvelles littéraires de Lami. V. *Lettera nella quale si dimostra che Ravenna è la vera patria di S. Pier Damiano, e non Faenza*, Assisi, 1741. VI. *Lettera in difesa d'alcuni letterati all' eminentissimo cardinal D. Angelo Maria*

Quirini. Elle est insérée dans le deuxième volume de la nouvelle *Raccolta calogeriana*, pag. 139. VII. *Elogi di due reverendissimi padri abati casinesi D. Camillo Affarosi di Reggio*, *e D. Francesco Maria Ricci*, *Romano*. Ils sont imprimés dans la nouvelle *Raccolta calogeriana*, tome XVI, p. 229, et ont été réimprimés par Lami dans ses Nouvelles littéraires de l'année 1768. VIII. *Memorie storico-critiche degli scrittori ravennati*, Faenza, 1769, 2 vol. in-4°. On y trouve, à la fin, une liste d'autres *Ouvrages* imprimés et manuscrits du même auteur.

GINGA. *Voyez* Zingha.

* GINNASI (Dominique), cardinal, né à Castel Bolognèse en 1550, distingué par son savoir, ses vertus et sa charité, éleva, dans son propre palais, à Rome, douze jeunes gens de son pays, en forma ensuite un collège appelé *Ginnasi*, actuellement existant, et fonda, dans sa patrie, un monastère de moines sous la règle de saint Dominique. Il mourut le 13 mars 1639, âgé de 89 ans. On a de lui *In universos Psalmos Davidicos enarratio*. Il a laissé un ouvrage manuscrit, intitulé *Annotationes in Pentatheucum*.

† GIOACHINO-GRECO, plus connu sous le nom de *Calabrois*, vivoit vers l'an 1640. C'étoit le plus habile joueur d'échecs de son temps. Il parcourut inutilement toutes les cours de l'Europe pour trouver son pareil. On a de lui les *Règles* du jeu qu'il aimoit tant, petit vol. in-12, dont on trouve le précis dans l'académie des jeux, 5 vol. in-12. Le duc de Nemours, Arnauld-le-Carabin, Chaumont de La Salle, les trois plus fameux joueurs de la cour de France, voulurent rompre une lance avec ce champion, et furent vaincus.

† GIOCONDO (Jean), Joconde *ou* Juconde, dominicain, né à Vérone vers le milieu du 15e siècle, se fit un nom par sa capacité dans les sciences, dans les arts, et dans la connoissance des antiquités et de l'architecture. Appelé en France par Louis XII, il construisit à Paris le Pont-au-change et le pont Saint-Michel. On croit que Jean Joconde donna également les dessins et les plans du beau château que le cardinal George d'Amboise avoit fait construire à Gaillon. Cette espèce de château-fort, la résidence habituelle des archevêques de Rouen, où la noblesse de l'architecture et la richesse de la sculpture se faisoient également admirer, ayant été démoli pendant la révolution, M. Alexandre Lenoir, administrateur du Musée impérial des monumens français, en a fait transporter à Paris les principales façades, qu'il a restaurées dans la seconde cour de ce Musée. Pour remédier aux atterrissemens causés dans les Lagunes de Venise par l'embouchure de la Brenta, qui faisoient craindre qu'un jour cette ville ne se trouvât jointe à la terre ferme, Giocondo imagina de détourner une partie des eaux de cette rivière, et de les faire entrer dans la mer auprès de Chioggia. S'étant retiré à Rome, il fut choisi, après la mort de Bramante, pour un des architectes de l'église de Saint-Pierre : il travailla avec Raphaël d'Urbin et Antoine Pangallo, à renforcer les fondemens de cet immense édifice, auxquels Bramante n'avoit pas donné la solidité nécessaire. Giocondo est auteur de *Remarques curieuses* sur les Commentaires de César, et il fut le premier qui publia le dessin du pont que ce conquérant fit construire sur le Rhin, dont la description jusqu'alors avoit été mal entendue. Il a

donné aussi des éditions de Vitruve et de Frontin. Ce fut par son moyen qu'on trouva, dans une bibliothèque de Paris, la plupart des Epîtres de Pline, qu'Alde Manuce imprima. Son savoir ne se bornoit pas à l'architecture et aux antiquités; il étoit également versé dans la philosophie et la théologie, et fut le maître de Jules-César Scaliger. Dès avant 1506, il avoit quitté l'habit de son ordre, et vivoit prêtre séculier. Il mourut vers 1530. Outre les ouvrages des auteurs anciens, que Giocondo a restitués et publiés, on a encore de lui une collection d'inscriptions antiques au nombre d'environ deux mille, divisée en deux parties, dont la première contient les inscriptions qui existoient à Rome de son temps, et la seconde, celle des autres villes d'Italie, de l'Europe, et même de l'Asie. C'est là le *Liber epigrammatum* adressé à Laurent de Médicis par Giocondo, selon Fontéius, *de Prisca Cœsiorum gente*, lib. II, cap. 2, cité à la page 15 de la préface du premier volume de l'Anthologie latine de P. Burmann, imprimée en 1759. On fit présent au pape Clément XIV d'un beau manuscrit sur vélin contenant cette collection d'inscriptions. Les lettres peintes en or et en couleurs, l'écusson des Médicis dont ce manuscrit étoit décoré, a fait croire qu'il étoit l'original de l'auteur. On en a donné la description dans les Revues littéraires de Florence, année 1772, pag. 124. Dans la bibliothèque Maylmbecchi, il y en a une copie manuscrite, in-8°, de la fin du 16e siècle. Les *Juntarum typographiæ annales* de Bandini, part. I, pag. 105, contiennent les différentes éditions d'auteurs anciens publiés par Giocondo, et renvoient, pour cet écrivain, à Echard, à Nicéron, tom. XXX, à George Vasari, et à la *Verona illustrata* de Maffey. Thomas Temanza, dans ses Vies des plus célèbres architectes et sculpteurs vénitiens, publiées en 1778, in-4°, donne la liste de tous les monumens d'architecture élevés par Giocondo.

GIOENI. *Voyez* COLONNE, n° XVI.

* GIOFFREDO (Pierre), l'un des meilleurs historiens de la Savoie dans le 17e siècle, né en 1629, obtint, en 1663, le titre d'historiographe de Savoie. En 1665 il fut fait recteur de la paroisse de Saint-Eusèbe à Turin, et eut en outre plusieurs bénéfices. En 1673 il fut nommé aumônier, précepteur et conseiller du prince de Piémont, depuis roi sous le nom de Victor Amédée, et enfin bibliothécaire avec des appointemens honorables. En 1679 il fut fait chevalier de Saint-Maurice et de Saint-Lazare, et mourut à Nice le 11 décembre 1692. Parmi ses ouvrages imprimés, on distingue le suivant: *Nicœa civitas sacris monumentis illustrata*, Turin, 1658. Burmann l'a inséré dans son Recueil. On distingue, parmi ses ouvrages inédits, la *Corographia* et la *Storia delle Alpi marittime*, dont on conserve l'original dans les archives de la cour à Turin; la *Storia dell' ordine de' SS. Maurizio e Lazzaro*, dont l'original est également conservé à Turin.

GIOJA *ou plutôt* GILIA (Flavio), fameux pilote, né à Pasitano, château près d'Amalfi dans le royaume de Naples, vers l'an 1300, connut la vertu de la pierre d'aimant, s'en servit, dit-on, dans ses navigations, et peu à peu, à force d'expériences, inventa la boussole. On ajoute que, pour apprendre à la postérité que cet instrument avoit été inventé par un sujet des rois de Naples, alors cadet de la maison de France, il marqua le nord avec une fleur de lis: exemple qui fut suivi par toutes les nations qui firent usage de cette nou-

velle découverte. Kircher cite, dans son Art magnétique, Guiot de Provins, poëte français du 12e siècle, qui, après avoir parlé du pôle arctique, fait mention de la boussole en ces termes, qui sont assez obscurs pour qu'on n'en puisse rien conclure :

> Icelle étoile ne se muet;
> Un art onc qui mentir ne puet
> Par vertu de la marinette,
> Une pierre laide et noirette,
> Où le fer volontiers se joint.

Ceux qui trouvent tout dans les anciens prétendent qu'ayant connu la propriété qu'a l'aimant de se tourner vers le pôle septentrional, ils ont eu, par conséquent, une aiguille aimantée. Mais Pline, qui parle plusieurs fois de l'aimant et de son attraction, ne fait aucune mention de sa direction vers le pôle. L'antiquité n'ayant point le mérite de l'invention de la boussole, on a voulu en gratifier les Chinois. Mais ce peuple n'a point connu la boussole proprement dite; ou du moins l'aiguille qu'ils mettent dans la boîte n'est point aimantée; elle est seulement enduite d'un emplâtre qui communique au fer la propriété de se tourner vers le pôle. Il est probable que les Arabes eurent, les premiers, l'idée de la boussole telle que nous la connoissons. On passoit d'abord l'aiguille aimantée dans un brin de paille, et on la jetoit dans l'eau. Ensuite on fit une boussole dans les formes. C'est sans doute l'amélioration d'un instrument connu, mais grossier, qu'on doit attribuer à Flavio Gioja. Cependant la chose n'est pas démontrée, mais elle est vraisemblable. Quoi qu'il en soit de l'auteur de cette invention, c'est la boussole qui ouvrit, pour ainsi dire, l'univers. Les voyages, auparavant, étoient longs et pénibles; on n'alloit presque que de côte à côte; mais, grace à cette invention, on trouva une partie de l'Asie et de l'Afrique, dont on ne connoissoit que quelques côtes; et l'Amérique, dont on ne connoissoit rien du tout.

† GIOLITO del Ferrari (Gabriel), célèbre imprimeur de Venise dans le 16e siècle, étoit originaire de Trino, ville de Montferrat, d'où Jean son père, imprimeur lui-même, étoit venu s'établir à Venise vers l'an 1530. Gabriel se fit dans son art une grande réputation, qu'il mérita plus cependant par l'élégance de ses caractères, et par la qualité du papier qu'il employoit, que par la correction de ses éditions, qui n'est pas toujours aussi soignée qu'on pourroit le désirer. Il vécut fort estimé et considéré à Venise, et reçut pendant sa vie des marques distinguées de la faveur de plusieurs princes. Il tiroit son origine de la famille noble des Ferrari de Plaisance, et sa noblesse lui fut confirmée par un diplôme de l'empereur Charles V en 1547. Il mourut en 1581, et laissa deux fils, Jean et Jean-Paul, qui furent imprimeurs comme lui. — Jean Giolito a traduit en italien, *in versi sciolti*, le poëme *De partu Virginis*, de Sannazar, Venise, 1588.

I. GIORDANI (Vital), né à Bitonto en 1633, passa sa jeunesse dans la débauche. Un de ses beaux-frères lui ayant reproché ses désordres, il le tua, et s'enrôla dans la flotte que le pape envoyoit contre les Turcs. L'amiral, lui trouvant du génie, lui donna l'emploi d'écrivain, qui étoit vacant. Giordani, obligé d'apprendre l'arithmétique pour remplir ses fonctions, dévora celle de Clavius, et prit du goût pour les mathématiques. De retour à Rome en 1656, il devint garde du château Saint-Ange, et profita du loisir que lui donnoit cet emploi pour se livrer à l'étude des mathématiques. Il y fit de si grands progrès, que la reine Christine de Suède le choisit pour son mathématicien. Louis XIV le nomma pour en-

seigner les mathématiques à Rome dans l'académie de peinture et de sculpture qu'il y avoit établie en 1666; et le pape Clément X lui donna la charge d'ingénieur du château Saint-Ange. Giordani eut, en 1685, la chaire de mathématiques du collége de la Sapience, fut reçu membre de l'académie des Arcadi le 5 mai 1691, et mourut le 3 novembre 1711. Ses principaux ouvrages sont, I. *Euclide restituto*, 1686, in-fol. II. *De componendis gravium momentis*, 1685. III. *Fundamentum doctrinæ motûs gravium*, 1686. IV. *Ad Hyacinthum Christophorum Epistola*, in-folio, 1705, à Rome, comme les précédens. Ces écrits eurent de la réputation dans leur temps.

II. GIORDANI-BRUNI. *Voyez* BRUNUS, n° I.

* I. GIORDANO (Fabio), Napolitain, avocat d'un grand mérite dans le 17e siècle. On a de lui plusieurs ouvrages: *Proteus; l'addizioni alle costituzioni del regno; la Storia di Napoli*, que Capaccio publia en son nom, et d'autres *ouvrages*.

* II. GIORDANO (Giacinto) de S. Agata dans la Pouille, d'abord médecin, entra ensuite dans l'ordre des frères prêcheurs vers l'an 1643, et devint un fameux théologien. On a de lui, *Theorica medicinæ S. Thomæ doctoris angelici, aliorum SS. patrum et sacræ Scripturæ locis illustrata.* — Gio. Jacopo Giordano, della Cava, abbé général de la congrégation de Monte Vergine di S. Benedetto, vivoit aussi dans le même temps, et a fait imprimer *Vita SS. patris Gulielmi Vercellensis ab. fundatoris congregationis montis Virginis ordinis divi Benedicti, unà cum vitâ S. Joh. à Mathera Apuli abbatis Pulsan. ipsius S. patris Guliel. socii, nec non S. Amati episcopi Nuscani ejus discipuli, et S. Donati de Ripâ candidâ ejusdem congregationis monachi.* — Lelio Giordano, qui fut évêque d'Acerno dans le même siècle, fit imprimer *De majoribus, rerumque capitalium episcoporum causis ad papam deferendis, et de Romanæ sedis origine, atque auctoritate*, Venetiis, 1572, in-4°.

* III. GIORDANO (Luc) peintre célèbre, né à Naples en 1632, fut disciple de l'Espagnolet, et se mit avec Pierre de Cortone, qu'il aida dans ses grands travaux. Paul Véronèse fut le modèle auquel il s'attacha préférablement. Il imitoit néanmoins les plus fameux peintres avec une telle perfection, que les connoisseurs s'y trompoient. On l'appela aussi *Luca fa presto*, soit parce que son père l'excitoit par ces mots à étudier, soit par l'incroyable rapidité avec laquelle il peignoit. Son imagination étoit très-féconde, son coloris doux et harmonieux, et son pinceau libre et ferme; il étoit très-instruit dans la perspective. Le roi d'Espagne Charles II l'appela près de lui pour embellir l'Escurial. Le roi et la reine prenoient plaisir à le voir travailler, et le faisoient toujours couvrir en leur présence. Giordano avoit un caractère gai et des saillies qui amusoient la cour. Un jour la reine lui parla de sa femme et lui marqua le désir de la connoître. Le peintre la dessina sur-le-champ et fit voir son portrait à cette princesse, qui en fut tellement enchantée, qu'elle détacha son collier de perles et lui en fit présent pour sa femme. Le roi lui montra un tableau du Bassano, et lui marqua le déplaisir qu'il avoit de ne pas posséder son pendant; peu de jours après Luc lui en offrit un qu'il prit pour être du Bassano, et il ne fut détrompé que lorsque ce peintre lui

fit voir qu'il étoit son ouvrage. Outre ces deux tableaux, il en fit deux autres, pour imiter la manière de ce peintre, qu'on voit dans la chartreuse de Saint-Martin à Naples ; et un autre qu'on voit dans la même église imitant le faire du chevalier Massimo Stanzioni. Tel étoit le talent de Giordano, qu'il imitoit à volonté les plus célèbres peintres, et qu'on pouvoit le nommer le Protée de son art. A la mort de Charles II il revint dans sa patrie, et y mourut en 1704. Ses principaux ouvrages sont à l'Escurial, à Madrid, à Florence et à Rome. Ses tableaux sont en trop grand nombre pour que la plupart ne soient pas incorrects ; mais il en a laissé quelques-uns qui sont finis et très-agréables, et dans tous on remarque une grande facilité de travail.

* I. GIORGI (Barthélemi), gentilhomme vénitien, et compté au nombre des troubadours du 13e siècle, cultiva la poésie provençale. Il nous reste 18 pièces de sa composition.

* II. GIORGI (Alexandre), d'Urbin, vécut dans le 16e siècle, et traduisit du grec en latin, *Spirituali di Erone*, imprimé à Urbin, 1592, in-4°.

* III. GIORGI (Dominique), de Rovigo, prélat très-versé dans la littérature, mort à Rome en 1747, âgé de 57 ans. On a de lui, I. *De antiquis Italiæ metropolibus*, Rome, 1722. II. *Annotazioni* à l'édition de Paris du traité de Poggio Bracciolini. III. *De varietate fortunæ*, ibid., 1723, in-8°. IV. *De cathedrâ episcopali*, Setiæ, ibid., 1727. V. *De liturgiâ Romani pontificis*, Rome, 1731. VI. *De monogrammate Christi*, ibid., 1738. VII. *La vita de Niccolò V*, ibid., 1742. VIII. *Il Martirologio di Adone con varie lezioni e note*, ibid., 1745. On a encore de lui plusieurs *Dissertations*.

* IV. GIORGI (Alexandre) naquit à Venise en 1747 d'une famille noble. A l'âge de 17 ans, ayant terminé ses études sous la direction des jésuites, il entra dans leur ordre, et enseigna à Parme et dans d'autres villes. En 1773, époque de la suppression de son ordre, il donna dans sa maison des leçons de théologie à de jeunes ecclésiastiques, et à la mort de sa mère il se rendit à Ferrare auprès du marquis Bevilacqua, qui lui confia l'éducation de deux de ses neveux. Ce fut alors que Giorgi, sans négliger l'éducation de ses élèves, se livra à de profondes études, et conçut le projet d'une *nuova Enciclopedia italiana*, dont il publia le prospectus en 1776. Il avoit décidé beaucoup de savans italiens à s'unir à lui pour l'exécution de ce grand ouvrage, lorsqu'il mourut en 1779, âgé de 32 ans. On a de lui, I. *Del modo d'insegnare a' fanciulli le due lingue italiana e latina*, Ferrare, 1775. II. *Prodromo della nuova enciclopedia italiana*, Siene, 1780. III. *Lettere tre al signor Proposto Marco Lastri Fiorentino intorno a ciò, che a scritto il signor Martino Sherlok, 1 dello stato della poesia italiana ; 2 dell' Ariosto ; 3 del Shakespear*, Ferrare, 1779.

* V. GIORGI (François), l'un des membres les plus distingués de l'ordre de Saint-François, né en 1460 d'une ancienne et illustre famille vénitienne, fit ses études avec succès, et prit le bonnet de docteur à l'université de Padoue. A l'âge de 20 ans il entra dans l'ordre des frères mineurs, où il se distingua par son attachement à ses devoirs. Ses supérieurs le chargèrent d'enseigner la philosophie et la théologie, et il sortit de son école des hom-

mes d'un grand savoir. Après avoir rempli les principales charges de son ordre, il mourut en 1560. On a de lui, *De Armonia mundi totius cantica tria*, Venetiis, 1525, in-fol. ouvrage mis à l'index; *In Scripturam sacram problemata*, Venetiis, 1562, 6 vol. in-4°, qui sont également à l'index; *Vita beatæ Claræ monachæ sancti Sepulchri Venetiarum*, MSS.; *Parere intorno alla fabbrica della nuova chiesa di S. Francesco della Vigna in Venezia*, MSS.: *Rime spirituali*; *Vita venerabilis sororis Ursulæ Ausnage tertii ordinis S. Francisci in monasterio S. Sepulchri Venetiarum*; *Votum pro Henrico VIII Angliæ rege, quo probatur divortium inter se et Catharinam uxorem licitum esse*, etc.

* VI. GIORGI (Jean-André), Napolitain, professeur de droit féodal à l'université de Naples, avocat d'un mérite distingué, et ensuite conseiller, a donné, I. *Repetitiones ad caput imperiale de prohibitâ feudi alienatione*. II. Les *Alleganze* avec les *Annotazioni* d'Octave Bilotta son neveu, etc.

* GIORGIANI, célèbre docteur musulman, mort à Shiraz en 1413. Son véritable nom étoit Alsied Alscherif abou Hassan, ou Houssain ali: mais on le nommoit Giorgiani parce qu'il étoit né en Géorgie. Il a donné, I. Une *Explication des termes usités en philosophie et en théologie*. II. Un *Commentaire sur Euclide*.

† GIORGIO (François de), de la famille des Martini de Sienne, né en 1423, et mort en 1470, bâtit à Urbin le fameux palais du duc Frédéric Feltre, dont les connoisseurs estiment l'architecture. On n'avoit jamais construit d'escaliers aussi singuliers et en même temps si agréables et si bien entendus.

† GIORGION-BARBARELLI (George), peintre célèbre, né en 1478, au bourg de Castel-Franco, dans le Trévisan, s'adonna d'abord à la musique, et devint un habile joueur de luth; mais la considération que les deux Bellin s'attiroient à Venise lui fit changer d'inclination. Jean Bellin lui donna les premières leçons de peinture. L'élève passa tout à coup de la manière de son maître à une autre qu'il ne dut qu'à lui-même. L'étude qu'il fit des ouvrages de Léonard de Vinci, et surtout de la nature, acheva de le perfectionner. Ce fut lui qui introduisit à Venise la coutume où étoient les grands de faire peindre les dehors de leurs maisons. Titien, ayant connu la supériorité de ses talens, le visitoit fréquemment pour lui dérober les secrets de son art; mais Le Giorgion trouva des prétextes pour lui interdire sa maison. Cet habile maître mourut en 1511, de la douleur que lui causa l'infidélité de sa maîtresse. Dans l'espace d'une vie qui ne dura que 33 ans, il porta la peinture à un point de perfection qui surprend tous les connoisseurs. Il entendoit parfaitement l'art si difficile de bien ménager les jours et les ombres, et de mettre toutes les parties dans une belle harmonie. Ses tableaux, pour la force et la fierté, sont supérieurs à tout ce qu'on connoissoit alors. Son dessin est délicat, ses carnations sont peintes avec une grande vérité; ses figures ont beaucoup de rondeur; ses portraits sont vivans, et ses paysages touchés avec un goût exquis. Il est le fondateur de la troisième école d'Italie, dite de Lombardie.

* GIORNA (N.), savant naturaliste, professeur de zoologie et d'anatomie comparée à l'académie des sciences et belles-lettres de Turin, mort dans cette ville en 1809, à l'âge de 60 ans, se distingua par

son savoir et ses talens. Le cabinet d'histoire naturelle de cette ville doit à ses soins le grand nombre d'articles en cette science qu'on y admire aujourd'hui.

GIOSEPPIN. *Voy.* ARPINO.

GIOTTINO (Thomas DI LAPPO, *dit le*), ainsi appelé parce qu'il imita parfaitement la manière du Giotto, son compatriote. Les Florentins lui firent faire un portrait ridicule de Gautier de Brienne, duc d'Athènes, leur ennemi. Il mourut en 1356, à 32 ans.

GIOTTO (le), peintre, naquit dans un bourg près de Florence, de parens pauvres. Le fameux Cimabué, fondateur de l'école florentine, l'ayant rencontré à la campagne gardant le troupeau de son père, et qui, pendant que ses moutons paissoient, les dessinoit sur une brique, le mit au nombre de ses élèves. Giotto profita tellement sous son maître, qu'après sa mort il passa pour le premier peintre de l'Europe. On rapporte que le pape Benoît XI, voulant éprouver le mérite des peintres florentins, envoya un connoisseur pour rapporter un dessin de chacun. Le Giotto se contenta de faire sur du papier, à la pointe du pinceau, et d'un seul trait, un cercle parfait. Cette hardiesse, et en même temps cette sûreté de main, donna au pape une grande idée de son talent, et fit naître ce proverbe italien : *Tu sei più rondo, che l'*O *del Giotto*..... Benoît l'appela à Rome, d'où il passa à Avignon dans le temps de la translation du saint-siége. Après la mort de Clément V, il retourna dans sa patrie, et y mourut en 1334, suivant Monaldini. Les Florentins ont fait élever sur son tombeau une statue de marbre. Pétrarque et Le Dante, amis de ce peintre, le célébrèrent dans leurs vers. Le grand tableau de mosaïque qui est sur la porte de l'église de Saint-Pierre de Rome, et qu'on appelle la *nave del Giotto*, est de lui : c'est un saint Pierre marchant sur les eaux.

GIOVANI. *Voyez* POLENI.

* I. GIOVANNINI (Jérôme), de Capugnano dans le Bolonais, religieux dominicain du 16[e] siècle, se rendit célèbre par sa grande application à la littérature sacrée et profane. En 1580, Paolo Costabili, général de son ordre, le prit en qualité de secrétaire; et à sa mort, arrivée en 1582, Giovannini devint prieur à Bologne, et ensuite inquisiteur à Vicence. Il mourut à Rome en 1604. On a de lui, I. *Dialoghi piacevolissimi di Niccolò Franco da Benevento espurgati da Fr. Girolamo Giovannini da Capugnano*, Venise, 1593. II. *Vaticini dell' abate Malachia tradotti in latino con note*, Venise, 1601. III. *Pensieri cristiani scelti dai puri fonti degli antichi padri*, Vicence, 1600. IV. *Esposizioni, e dichiarazioni sopra l'uffizio della settimana santa.* V. *Tractatus de cambiis*, Bologne.

* II. GIOVANNINI (Jacques-Marie), Bolonais, né en 1667, apprit la peinture à l'école de Joseph Roli, et s'étant ensuite livré à la gravure à l'eau-forte, il publia les ouvrages de plusieurs maîtres. Il grava en 20 feuilles, le *fameux Cloître de S.-Michele in Bosco*, peint par Louis Carrache et ses élèves, où sont représentées les actions et la vie de saint Benoît. Il grava aussi en 12 feuilles *la Coupole* du Corrège, qu'il dédia au prince Ferdinand de Toscane en 1700, la *Tribune de saint Jean de Parme*, la fameuse *Table représentant saint Jérôme*, et d'autres ouvrages du même peintre. Il fut aussi employé par le duc de Parme pour graver les médailles d'or, d'argent et de bronze

des anciens empereurs, composant son riche musée, et au nombre de sept mille. Il en avoit déjà gravé deux mille formant 7 vol., avec de savantes notices du père Paul Pedrusi, jésuite, lorsqu'il mourut le 15 mai 1717. Giovannini avoit encore un talent particulier pour restaurer les tableaux, et l'accord de l'ancienne peinture avec les nouvelles couleurs étoit si parfait, qu'on n'apercevoit point son travail.

GIPHANIUS. *Voyez* GIFFEN.

GIPPIUS, nom d'un citoyen romain qui feignoit de dormir lorsque sa femme recevoit quelque caresse un peu vive de ses amans. Un jour voyant un esclave dérober du vin dans le buffet, il lui cria : « Mon ami, je ne dors pas pour tout le monde. » (*Non omnibus dormio.*) Ces paroles passèrent en proverbe à Rome.

† GIRAC (Paul-Thomas sieur de), natif d'Angoulême, et conseiller au présidial de cette ville, intime ami de Balzac et l'adversaire de Voiture, défendit le premier contre Costar, partisan outré du second. Cette querelle produisit une vive fermentation dans son temps. Une *Dissertation* latine de Girac sur les lettres de Voiture, adressée à Balzac, qui courut manuscrite en 1650, donna lieu à cette querelle. Girac paroît fort savant, mais encore plus emporté. Il mourut en 1663. C'étoit un assez plat écrivain, qui croyoit se faire valoir en s'affichant pour le champion d'un auteur très-renommé.

† I. GIRALDI (Lilio Gregorio), savant profond dans les langues, dans la connoissance de l'antiquité et dans les mathématiques, né à Ferrare en 1478, où il mourut en 1552 dans la misère, disoit ordinairement qu'il avoit eu à combattre trois ennemis, *la nature la fortune, l'injustice.* Il perdit son bien et sa bibliothèque losrque l'armée de Charles-Quint pilla la ville de Rome. La goutte vint se joindre à la pauvreté, et il en fut tellement tourmenté dans sa vieillesse, qu'il ne pouvoit pas tourner le feuillet d'un livre. Il occupa parmi les littérateurs de son temps la place qu'a Job parmi les patriarches. Dans un des accès de ses maux, il écrivit contre les lettres et les lettrés une diatribe intitulée : *Progymnasmata adversùs litteras et litteratos.* On doit néanmoins le regarder comme une des plus grandes lumières de l'Italie. La plupart des écrits de ce savant ont été recueillis à Leyde en 1696, deux volumes in-folio. Les plus souvent cités sont, I. *Syntagma de Diis gentium*, livre excellent pour ce qu'il contient, mais qui ne renferme pas tout ce qu'on peut faire entrer dans une mythologie. II. L'*Histoire des Poëtes grecs et latins.* III. Celle *des Poëtes de son temps.* Ces deux ouvrages sont moins consultés que son Histoire des Dieux des Gentils. Cependant il manque à ce Recueil les *Poésies* de cet auteur, qui ne sont pas sans élégance. Giraldi les adressa à Symphorien Champier ; elles ont été imprimées à Lyon en 1536, in-4°. Ce fut lui qui inventa les trente nombres épactaux, commençant à trente, au premier jour de janvier, et allant toujours en diminuant jusqu'à un, pour suppléer le nombre d'or, et désigner exactement les nouvelles lunes. Il fit aussi un traité pour la réforme du calendrier que son frère Lilio Antonio GIRALDI présenta au pape Grégoire XIII, et qui fut suivi après avoir été communiqué à tous les princes chrétiens, et aux plus savantes universités de l'Europe.

† II. GIRALDI-CINTHIO (Jean-Baptiste) *Giraldus Cinthius*, né à Ferrare d'une famille noble, au commencement du 16e siècle, tint un

rang distingué parmi les poëtes et les littérateurs de son temps. On a de cet auteur, I. Neuf *Tragédies*, Venise, 1583, in-8°, dont la meilleure est l'*Orbèche*. Crescimbeni estime Giraldi comme tragique. II. Un Poëme en vingt-six chants, intitulé *Ercole*, imprimé à Modène en 1557, in-4°, et qui, selon Crescimbeni, est tombé dans l'oubli. III. Un Recueil de cent Nouvelles, sous le titre, *Hecatommithi nel Monteregali appresso Lionardo Torrentino*, 1565, en deux volumes in-8°; c'est le plus connu de ses ouvrages. Gabriel Chappuys les traduisit en français, Paris, 1583, 2 vol. in-8°, et les annonça dans le frontispice comme *contenant plusieurs beaux exemples et notables histoires*. IV. Il a donné en latin des *Poésies* et l'*Histoire d'André Doria*, Leyde, 1696, 2 vol. in-fol. Giraldi avoit enseigné les belles-lettres à Mondovi et à Turin. Il professa ensuite avec distinction la rhétorique à Pavie. Des raisons de santé le ramenèrent à Ferrare, où il mourut en 1573, à 69 ans. Jean-Baptiste Giraldi joignoit à un esprit fleuri et cultivé un caractère honnête. Il laissa un fils, Celso GIRALDI, qui recueillit les tragédies de son père.

GIRALDUS. *Voy.* BARRY, n° I.

† I. GIRARD DE VILLETHIERRY (Jean), prêtre de Paris, mort dans sa patrie en 1709, à 68 ans, auteur d'un grand nombre de livres de piété. Ses principaux ouvrages sont, I. *Le véritable Pénitent*. II. *Le Chemin du ciel*. III. *La Vie des vierges*. IV. Celle *des Gens mariés; des Veuves; des Religieux; des Religieuses; des Riches et des Pauvres*. V. *La Vie des saints*. VI. *La Vie des clercs*. VII. Un *Traité de la vocation*. VIII. *Le Chrétien étranger sur la terre*. IX. Deux *Traités*, l'un *de la Flatterie*, et l'autre *de la Médisance*, Paris, 1701, in-12. X. *La Vie de J. C. dans l'Eucharistie*. XI. *Le Chrétien dans la tribulation*. XII. Un *Traité des Eglises et des Temples*. XIII. Un autre, *du respect qui leur est dû*. XIV. *La Vie de saint Jean-de-Dieu*, Paris, 1691, in-4°. XV. Un *Traité des Vertus théologales*. XVI. Enfin *La Vie des Justes*. Ces différens ouvrages sont chacun en 1 ou 2 vol. in-12; on les a souvent réimprimés. Il seroit à souhaiter que l'auteur eût écrit avec plus de pureté et de précision, et qu'il eût rempli ses livres de choses moins communes.

II. GIRARD (Guillaume), archidiacre d'Angoulême, avoit été secrétaire du duc d'Epernon. Après la mort de ce duc, il donna sa *Vie* ou des *Mémoires* pour sa vie, d'abord à Paris, 1655, in-fol., puis à Rouen, 1663, 3 vol. in-12. Ils ont été réimprimés en 1730, en 4 vol. in-12. Il nous y apprend beaucoup de particularités intéressantes. Sur la fin de ses jours, livré à la dévotion, ce fut alors qu'il entreprit la traduction des *Œuvres* de Louis de Grenade. Elle parut sur la fin du dernier siècle, en 10 vol. in-8°, ou 2 vol. in-fol. C'est la plus exacte que nous ayons; mais nous pourrions en avoir une plus élégante.

III. GIRARD (Albert), habile géomètre hollandais, publia vers l'an 1629 un livre intitulé *Invention nouvelle en algèbre*. Il y traite savamment des racines négatives ou affectées du signe *moins;* et montre que dans certaines équations cubiques, ou du 3e degré, il y a toujours trois racines, ou deux positives et une négative, ou deux négatives et une positive. Girard entrevoyoit bien d'autres vérités que Descartes développa peu de temps après.

IV. GIRARD (Jean-Baptiste), jésuite, natif de Dôle, se fit un nom dans son ordre par ses talens. Après avoir professé les humanités et la philosophie, il se consacra à la prédication et à la direction. Un nombre infini de femmes du monde furent mises par lui dans le chemin du salut, et plusieurs filles entrèrent dans le cloître à sa persuasion. Le père Girard eut la réputation de faire des saintes, et cette réputation lui étoit chère. Directeur habile, il ne fut pas exempt de vanité; mais elle étoit cachée sous un air pénitent et mortifié. Envoyé d'Aix à Toulon en 1728, pour être supérieur du séminaire royal de la marine, il distingua, parmi les pénitentes qui vinrent à lui, Marie-Catherine Cadière, fille de 18 à 20 ans, née avec un cœur sensible, et entêtée de la passion de faire parler de ses vertus. La pénitente, échauffée par le plaisir d'avoir un directeur qui la prônoit par-tout, eut des extases et des visions, et reçut des stigmates à côté du cœur. Son directeur, assez imprudent pour s'enfermer avec elle, dans le dessein de voir ce prétendu miracle, le vit, et sentant qu'il y avoit quelque chose d'outré dans la conduite de sa pénitente, il chercha à s'en débarrasser. La Cadière, piquée, choisit un autre directeur. Elle s'adressa à un carme, fameux janséniste, et connu par sa haine contre les jésuites. Il engagea sa pénitente à faire une déposition, dans laquelle elle déclara que le P. Girard, après avoir abusé d'elle, lui avoit fait perdre son fruit; et comme, par cette déclaration, elle auroit été aussi coupable que lui, elle l'accusa d'*enchantement* et de *sortilége*. Cette misérable étala sa honte aux yeux de l'univers, par l'unique plaisir de la vengeance. L'affaire, portée au parlement d'Aix, mit la combustion dans les familles. Enfin, après des cabales, des querelles, des satires, des chansons et des injures sans nombre, le parlement déchargea le P. Girard des accusations intentées contre lui. La Cadière, mise hors de cour et de procès, fut condamnée par un arrêt prononcé le 16 décembre 1731, aux dépens faits devant le lieutenant de Toulon. C'étoit le parti le plus sage qu'on pût prendre. L'entêtement et la prévention des deux factions intéressées dans cette dispute ont mis un tel nuage sur cette affaire, qu'on en raisonne encore diversement aujourd'hui. Quelques-uns regardent le P. Girard comme un hypocrite voluptueux; mais il avoit alors plus de 50 ans: l'amour n'étoit point, à ce qu'on pense, sa foiblesse, mais l'ambition, qui le jeta dans cette scène risible et funeste, en lui faisant croire trop facilement les prétendus miracles de sa pénitente, dont la gloire rejaillissoit sur le directeur. Ses supérieurs l'envoyèrent à Dôle après que le procès fut terminé. Il fut fait recteur, et y mourut avec la réputation d'un saint, s'il faut en croire ses confrères. On a formé plusieurs volumes in-12 des pièces de ce singulier procès.

† V. GIRARD (Gabriel), né à Clermont en Auvergne, posséda dans sa jeunesse un canonicat de la collégiale de Notre-Dame de Montferrand; mais il le résigna bientôt à un de ses frères, pour aller cultiver la littérature à Paris. Il se fit des amis qui lui procurèrent la place d'aumônier de madame la duchesse de Berri, fille du régent, et celle d'interprète du roi pour les langues esclavonne et russe. En 1744 il mérita d'être reçu membre de l'académie française, par quelques ouvrages de grammaire qui respirent la philosophie. I. *Synonymes français, leurs différentes significations, et le choix qu'il en faut faire pour parler avec jus-*

tesse, in-12. Ce livre, plein de goût, de finesse et de précision, subsistera autant que la langue, et servira même à la faire subsister. Le but de l'auteur est de prouver que presque tous les mots qu'on regarde comme parfaitement synonymes dans notre langue diffèrent réellement dans leur signification, à peu près comme une même couleur paroît sous diverses nuances. Ce grammairien philosophe saisit très-bien ces différences imperceptibles, et les fait sentir à son lecteur, en rendant ce qu'il aperçoit et ce qu'il sent en des termes propres et clairs. Le choix des exemples est généralement excellent. Ils présentent presque toujours des pensées fines et délicates, des maximes judicieuses, et des avis importans pour la conduite. Beauzée a donné en 1769 une nouvelle édition de cet ouvrage, augmentée d'un volume et de quelques articles posthumes de l'abbé Girard. Les Nouveaux Synonymes français, par l'abbé Roubaud, 1786, 4 vol. in-8°, sont regardés comme un supplément à ceux de Girard et Beauzée. II. Une *Grammaire*, sous le titre de *Principes de la langue française*, 2 vol. in-12, 1747, inférieure aux Synonymes, du moins pour la forme; mais qui offre d'excellentes choses, et même, suivant son titre, les vrais principes de la langue. L'auteur subtilise trop sur la théorie du langage, et ne cherche pas assez à en exposer clairement et nettement la pratique. Il n'écrit point d'une manière convenable à son sujet. Il affecte ridiculement d'employer des tours de phrase qu'on souffriroit à peine dans ces romans bourgeois et familiers dont nous sommes rassasiés. L'abbé Girard s'étoit imaginé que ces prétendus agrémens de style lui procureroient plus de lecteurs; et quand on lui en faisoit apercevoir la discordance avec son sujet, il répondoit naïvement : « J'ai mis cela pour les femmes. » Vivant dans la retraite, étranger au ton des gens du monde, il avoit cru emprunter leur langage en parlant un jargon de précieuse. On crut trouver dans son livre des assertions habilement enveloppées contre la spiritualité de l'ame et d'autres dogmes religieux; on craignit même que le gouvernement ne l'en punît; mais l'obscurité dans laquelle il vivoit le sauva; « et il eut, dit d'Alembert, l'avantage d'échapper à la haine par le peu de surface qu'il présentoit à ses coups. » L'abbé Girard mort le 4 février 1748, à 70 ans, étoit un homme d'un esprit fin et versé dans la lecture des bons auteurs.

† VI. GIRARD (Gilles), curé d'Hermanville, près Caen, né à Campsour dans le diocèse de Coutances, un des meilleurs poëtes latins de son temps, professa les humanités dans l'université de cette ville. Girard réussit sur-tout dans l'Ode alcaïque, et ne le cède en ce genre à aucun poëte moderne : nous avons de lui un nombre assez considérable de *Poésies lyriques*, dont la plupart, couronnées aux palinods de Caen et de Rouen, ont été imprimées séparément. On devrait donner au public le recueil de toutes ces pièces. L'auteur mourut en 1762, âgé de 60 ans.

VII. GIRARD DU HAILLAN. *Voy.* HAILLAN.

GIRARDET, peintre du roi de Pologne, duc de Lorraine, Stanislas, et l'un des membres de l'académie de peinture de Paris, né à Lunéville en 1709, et mort en 178.., étoit petit neveu de Charles Messin, et fut le meilleur élève de Claude Charles. Il rendit service à sa patrie, par les instructions gratuites qu'il donnoit de son art, et se fit estimer par les qualités du cœur autant que par ses talens.

GIRARDIN (Patrice Piers de), Anglais, reçu docteur de Sorbonne le 15 avril 1707, mort au mois de septembre 1764, âgé d'environ 90 ans, est auteur de la *Préface* de l'ouvrage du docteur Atterbury, intitulé *De verâ et non interruptâ successione episcoporum in Angliâ*, in-4°. Ce docteur joua un rôle dans un projet de réunir les Eglises gallicane et anglicane. G. Wake dit de lui dans une de ses lettres : « M. Piers est celui de vos docteurs qui me paroît le plus poli et le plus franc, même sur ce qui regarde l'union en question.

† GIRARDON (François), sculpteur et architecte, né à Troyes en Champagne l'an 1628, de Nicolas Girardon, fondeur de métaux, eut pour maître Laurent Mazière. Après s'être perfectionné sous François Anguier, il s'acquit une si grande réputation, que Louis XIV l'envoya à Rome pour étudier les chefs-d'œuvre anciens et modernes avec une pension de mille écus. De retour en France, il orna de ses ouvrages en marbre ou en bronze les maisons royales. Après la mort de Le Brun, Louis XIV lui donna la charge d'inspecteur-général de tous les morceaux de sculpture. Les sculpteurs se réjouirent de ce choix; il n'y eut que le célèbre Pujet, qui, pour ne pas dépendre de lui, s'éloigna de la capitale, et se retira à Marseille. Ces deux rivaux étoient dignes l'un de l'autre; Pujet mettoit plus d'expression dans ses figures, et Girardon plus de graces. Les ouvrages de celui-ci sont sur-tout remarquables par la correction du dessin et la beauté de l'ordonnance. Les plus célèbres sont, I. le magnifique *Mausolée du cardinal de Richelieu*, ci-devant dans l'église de la Sorbonne, et à présent au Musée des Petits-Augustins. II. La *Statue équestre de Louis XIV*, où le héros et le cheval étoient d'un seul jet : c'étoit son chef-d'œuvre. Il a été renversé le 12 août 1792. III. Dans les jardins de Versailles, l'*Enlèvement de Proserpine par Pluton*, et les excellens *Groupes* qui embellissent les bosquets des bains d'Apollon, etc. Cet artiste, trop occupé pour pouvoir travailler lui-même ses marbres, abandonna cette partie essentielle de la sculpture à des artistes qui, quoique habiles, n'ont pas jeté dans l'exécution tout l'esprit et toute la vérité que la main de l'auteur y imprime ordinairement. Il mourut à Paris le 1er septembre 1715. Il avoit été reçu de l'académie de peinture en 1657, professeur en 1659, recteur en 1674, et chancelier en 1695. Catherine du Chemin, son épouse, se fit un nom par son talent pour peindre les fleurs. *Voyez* Chemin, n° I.

GIRAUD. *Voyez* Barry, n° I.

† GIRAUDEAU (Bonaventure), jésuite, né à Saint-Vincent-sur-Jard en Poitou, mort le 14 septembre 1774, étoit un homme attaché à ses devoirs, et un excellent humaniste. On a de lui, I. une bonne *Méthode pour apprendre la langue grecque*, 1751 et suivantes, en 5 part. in-12. II. *Praxis linguæ sacræ*, La Rochelle, 1757, in-4°. III. *Histoires et Paraboles du P. Bonaventure*, Paris, 1766, in-12, où la morale est présentée d'une manière agréable. IV. L'*Evangile médité*, Paris, 1773—1774, 12 vol. in-12, qui a eu du succès, parce qu'il y a de l'onction. Cet ouvrage fut publié par les soins de l'abbé Duquesne.

* I. GIRAULT (Bénigne), né à Auxonne en 1725, mort dans la même ville en 1795, suivit avec fruit les cours de médecine des universités de Montpellier et de Paris. Ses licences étant complètes, il re-

vint à Auxonne, où il eut occasion de discuter d'une manière très-savante, dans deux mémoires imprimés à Dijon, 1754, le privilége des gradués, et le danger de permettre l'exercice de l'art de guérir à ceux qui ne peuvent authentiquement justifier d'études préalables. Pour arrêter le cours d'une épidémie qui ravageoit les environs d'Auxonne, on crut devoir s'en rapporter au docteur Girault; il en découvrit la cause, administra les remèdes convenables, et ce fléau disparut. Médecin pour la salle militaire* de l'hôpital d'Auxonne, il étendit sa réputation par des dissertations savantes, où il savoit saisir d'une manière juste et précise le point des difficultés, dont il donnoit des solutions approuvées par les docteurs en réputation. Une de ces dissertations se trouve insérée aux tomes 4 et 5 du Journal de médecine militaire, imprimé en 1785 et 1786, par ordre du gouvernement, sous le titre: *Observations de médecine-pratique, faites dans la salle militaire de l'hôpital d'Auxonne pendant l'année* 1783. Au second vol. des Observations faites dans le département des hôpitaux civils, imprimé en 1788, on trouve encore de Girault, *Observations de médecine-pratique sur les fièvres intermittentes traitées par lui depuis cinq ans en la salle civile de l'hôpital d'Auxonne.* La société royale de médecine faisoit beaucoup de cas des mémoires qu'il lui adressoit annuellement. Enfin, nommé médecin en chef d'un des hôpitaux de première classe, Girault ne put, à cause de son âge déjà avancé, accepter cette place dont on vouloit récompenser ses talens et ses services.

* II. GIRAULT (Félix), baron DE MARTIGNY, neveu du précédent, né à Châlons-sur-Saône en 1771, mort en 1809, se signala dans la carrière militaire. Sous-lieutenant au 14e régiment de dragons, il fit, en 1792, avec ce régiment, des prodiges de valeur à la bataille de Valmy, où il eut son habit criblé de balles. Devenu, en 1793, aide-de-camp du général Beauvoir à l'armée du Rhin, il reçut dans une charge, le 22 juillet, plusieurs coups de sabre au poignet et à l'épaule droite. A la fin de cette campagne, il retourna à son régiment et fit avec lui celles de 1794, 1795 et 1796. Sa santé s'étant extrêmement affoiblie, il crut devoir momentanément renoncer au service; mais pour que cette espèce de repos fût encore utile à la patrie, il accompagna le général Clarke en qualité d'aide-de-camp, lors de son ambassade en Étrurie. Nommé colonel du 11e régiment de dragons, Girault fut le joindre au camp de Boulogne, et de là le conduisit en Allemagne. A la bataille d'Austerlitz, le major ayant été blessé dès le commencement de l'action, Girault prit le commandement des escadrons, s'y distingua, et abattit d'un coup de sabre un canonnier russe, au moment où il alloit mettre le feu à une batterie pointée contre son régiment. Du 11e, étant passé au 12e, toujours en qualité de colonel, il combattit vaillamment aux journées d'Jena, d'Eylau, et de Preussich-Eylan. Le 12 février 1807, voulant débusquer les cosaques d'un village qu'ils occupoient sur les bords de la Passarge, et s'étant trop avancé, il se vit tout à coup cerné par un gros d'ennemis. A moi les dragons du 12e, s'écrie Martigny, et la valeur de ses soldats le délivre. Mais il avoit reçu dans la mêlée un coup de lance qui le transperçoit, et ce fut avec beaucoup de peine qu'il guérit de cette blessure. Au mois d'août 1808, son régiment rappelé d'Allemagne fut envoyé en Espagne d'abord sous les ordres du

maréchal duc de Dantzik, puis sous ceux du général Sébastiani. Girault faisoit fonction de général de brigade commandant les éclaireurs de la division Milhaud, lorsque, le 25 mars 1809, veille de la bataille de Ciudad-Réal, ayant déjà chargé plusieurs fois les ennemis aux avant-postes dans la journée, il fut frappé au-dessus de la cuisse d'un boulet qui le renversa. « Mes amis, dit-il à ses soldats, qui le chérissoient comme un père, je perds la vie avec gloire, vengez ma mort en exterminant nos ennemis. » Ils tinrent parole, et firent les 27 et 28 des prodiges de valeur, en combattant aux cris de *vengeons notre colonel*. Après un transport douloureux de trente lieues, il arriva le 29 à Occana, devenu célèbre par la victoire du 19 novembre, et y mourut quelques heures après, emportant les regrets de toute l'armée. Il étoit officier de la légion d'honneur, et jamais distinction ne fut mieux méritée.

† GIROD (Jean-François-Xavier), fils d'un médecin, et médecin lui-même, né en 1735, dans un village près de Salins, exerça son art à Besançon avec autant d'habileté que de désintéressement. Il se signala sur-tout contre les épidémies, sur lesquelles il envoya un long mémoire à la société de médecine de Paris, dont il étoit membre. Il mourut victime de son zèle, en juillet 1783, au milieu de l'épidémie qui affligeoit le village de Châtenois, bailliage de Dôle. Le roi l'avoit anobli. Il fut un des premiers qui introduisit l'inoculation dans sa patrie.

I. GIRON (D. Pierre), duc D'OSSONE, issu d'une famille illustre d'Espagne, fut mené à Naples, encore enfant, l'an 1581, lorsque son grand-père alla se mettre en possession de la vice-royauté de ce royaume. Giron servit en Flandre pendant six campagnes avec beaucoup de valeur. Etant retourné en Espagne, il y obtint la charge de gentilhomme de la chambre du roi, et l'ordre de la Toison d'or. Le duc d'Ossone fut un de ceux qui s'opposèrent le plus à l'expulsion des Maures : expulsion qui lui parut, ainsi qu'aux bons citoyens, funeste à la patrie. Nommé en 1611 vice-roi de Sicile, il fit relever les fortifications des places fortes, et mit la marine en si bon état, que les Turcs n'osèrent plus paroître sur les côtes de cette île. Après avoir été pendant quatre ans gouverneur de la Sicile, il fut nommé vice-roi de Naples. En Sicile, ses seuls ennemis avoient été les Turcs ; à Naples, ce furent les Vénitiens. Il résolut d'abattre leur fierté, et de leur disputer l'empire de leur golfe. Il les fatigua en effet extraordinairement par les courses et les prises que ses vaisseaux firent sur eux. En 1626, la vice-royauté de Naples lui fut continuée pour trois ans. Ce fut dans cette année qu'on découvrit, par le moyen de Jaffier, un des conjurés, la fameuse conspiration contre Venise. (*V.* CUEVA, n°. II.) Le duc d'Ossone eut beaucoup de part aux préparatifs qui se firent pour l'exécution de ce projet exécrable. Les Napolitains ne se louoient pas plus de lui que les Vénitiens ; il les traitoit en tyran. Ses ennemis, aidés par les officiers de l'inquisition qu'il avoit refusé d'établir à Naples, y rendirent bientôt sa fidélité suspecte. Il se soutint pourtant quelque temps contre les intrigues, en mariant son fils avec la fille du duc d'Ucéda, favori du roi d'Espagne, et fils du duc de Lerme. Mais enfin le cardinal Borgia fut envoyé à sa place. La mort de Philippe III mit le comble à sa disgrace. Le duc de Lerme, son protecteur, fut éloigné par le nouveau ministre ; et le duc d'Ucéda, beau-

père de son fils, subit le même sort. On informa contre lui. Les Napolitains remplirent plus de sept rames de papier de différentes accusations. Le duc leur répondit avec la fierté d'un homme qui n'auroit rien eu à se reprocher, et ses réponses servirent presque à le justifier. Enfin, après avoir été enfermé pendant trois ans, il mourut dans la prison en 1624, âgé d'environ 47 à 48 ans, sans qu'on lui eût prononcé sa sentence. Nous n'examinerons pas si le duc d'Ossone étoit innocent ou coupable; mais il est certain qu'il poussa trop loin l'ambition, l'orgueil, le faste, la cruauté et le despotisme. On rapporte de lui plusieurs fades plaisanteries qu'on trouve dans tous les insipides recueils de bons mots. Gregorio Léti a écrit sa Vie et l'a brodée à sa manière.

II. GIRON-GARCIAS DE LOAYSA, archevêque de Tolède, né à Talavera en Espagne, appelé à la cour de Philippe II, qui le fit son aumônier, lui confia l'éducation de l'infant d'Espagne son fils, et le plaça ensuite sur le siége de Tolède, mourut cinq ou six mois après, en 1509. On dit que le chagrin qu'il conçut du peu de considération que lui témoignoit le roi Philippe III, successeur de Philippe II, hâta sa mort. Ce savant prélat avoit publié en 1594, in-folio, une nouvelle *Collection des Conciles d'Espagne*, avec des notes et des corrections. C'étoit la meilleure qu'on eût avant celle du cardinal d'Aguirre.

* GIRONNA (André), de Squillaci, jésuite très-savant du 17e siècle, a écrit, *De episcopo lib. IV in quibus fusè disputatur de præsulis electione, de personâ eligendâ et justitiâ in electione servandâ.*

† I. GIROUST (Jacques), jésuite, né à Beaufort en Anjou en 1624, mort à Paris le 19 juillet 1689, remplit avec beaucoup de distinction les chaires de la province et de la capitale. Sa manière de prêcher étoit simple et sans art, mais non pas sans onction. Le P. Bretonneau, son confrère, publia ses *Sermons*, Paris, 1704, 5 vol. in-12. On y trouve une éloquence naturelle et forte, et néanmoins un style fort médiocre. Son *Avent* est intitulé *le Pécheur sans excuse.* C'étoit l'usage des prédicateurs de ce temps-là de choisir un dessein général, auquel ils rapportoient tous les discours de l'avent.

* II. GIROUST (N.), musicien. Il manifesta son talent de bonne heure, et fut nommé à l'âge de dix-neuf ans maître de musique de la cathédrale d'Orléans. Un concours fut ouvert au concert spirituel de Paris. Le sujet étoit le psaume *Super flumina Babylonis*, et le prix une médaille d'or. Vingt-cinq ouvrages furent présentés à l'examen, deux fixèrent l'attention et partagèrent les suffrages des juges; l'un, d'un caractère large et majestueux, mais sombre et imposant, exprimoit la douleur profonde qui n'a plus d'espérance; l'autre, d'un style plus brillant, mais d'une mélancolie plus douce et plus tendre, pénétroit jusqu'au cœur et charmoit l'imagination. Ces deux compositions parurent également dignes du prix. Il n'y avoit qu'une médaille : on en frappa un seconde, et les deux auteurs devoient être couronnés. On lève les cachets qui, suivant l'usage, tenoient leurs noms sous le secret, et on vit avec une extrême surprise qu'un seul homme avoit remporté les 2 prix, et cet homme, étoit François Giroust. On ignore peut-être à quel heureux enthousiasme l'art est redevable de la magnifique musique du *Regina cœli*. Giroust avoit désespéré de pouvoir donner de l'intérêt à un poëme aussi stérile, aussi dépourvu d'idées; et pour la première fois il avoit éprou-

vé le découragement. Passant un jour dans les appartemens du palais de Versailles, il fut frappé à la vue d'un tableau de la résurrection; le feu créateur du peintre passa rapidement dans l'ame du musicien. « Voilà un beau tableau, s'écria-t-il, je veux le mettre en musique. » Il fit un chef-d'œuvre. Ainsi ces beaux vers où le plus illustre des poëtes grecs peignit Jupiter avec son front majestueux, son sourcil menaçant, sa main armée de la foudre, fit éclore cette belle statue de Phidias, qui fut le plus digne ornement du temple d'Ephèse. Le *Regina cœli* de Giroust est un véritable drame dans lequel il a réuni tous les accessoires qui pouvoient y prêter de la vie. Tous les mystères religieux qui ont précédé et suivi la résurrection, y sont caractérisés avec une vérité d'expression qui étonne la pensée et qui s'empare du cœur. Rien ne dut faire plus d'impression sur ce savant compositeur que l'effroi naïf d'une bonne villageoise qui crut que la terre trembloit, et que le lieu de la scène alloit s'écrouler, tant le musicien avoit rendu fidèlement le mouvement de la pierre sépulcrale à l'instant où le Christ sort du tombeau. La cour s'empara du génie de Giroust; le roi le nomma d'abord maître de la musique de sa chapelle, et ensuite surintendant de toute sa musique. C'étoit alors le poste le plus éminent où l'ambition d'un homme de son art pouvoit prétendre; mais plus ce poste étoit éminent, plus il étoit environné d'écueils. Il falloit justifier le choix du monarque. C'est là qu'il se surpassa lui-même; c'est là qu'ayant à rendre le *Passage de la mer Rouge*, il fut puissant par l'harmonie, comme le législateur des Hébreux l'avoit été par la parole. La révolution de 1789 lui ayant fait perdre ses places et sa fortune, il fut trop heureux d'obtenir la place de concierge du château de Versailles, appelé *palais national*. Il composa des chants civiques pour les fêtes nationales et décadaires: c'est à lui qu'on est redevable du beau chant de ce morceau si connu, *Nous ne reconnoissons sous l'empire des lois*, *etc.* Il a mis encore en musique une partie de l'Ode de Thomas *sur le temps*, et les passages les plus frappans de son *Epître au peuple*. Le ministre de l'intérieur, qui n'a été informé que très-tard de sa détresse, venoit de lui accorder, au nom du gouvernement, un secours de huit cents francs; mais le long oubli dans lequel l'avoient laissé ses prédécesseurs avoit miné sa vie. Il est mort en 1799, vendant du miel et du lait aux habitans de Versailles.

* GIRTIN (J.), jeune peintre de beaucoup d'espérance, né en 1773, mort en 1802. Son amour pour son art étoit tel qu'il ne cessa de travailler que quelques jours avant sa mort, quoiqu'il fût tourmenté d'un asthme qui lui rendoit le travail extrêmement pénible. Il a peint le paysage à l'huile et en détrempe. Les *Panorama de Londres*, et des *Vues de Paris* qu'il a exécutés sont des tableaux admirables. Quelques-uns des derniers ont été gravés.

† I. GIRY (Louis), Parisien, avocat au parlement et au conseil, un des premiers membres de l'académie française, se fit connoître par ses traductions. On distingue celles de l'*Apologétique* de Tertullien, de l'*Histoire sacrée* de Sulpice Sévère, de la *Cité de Dieu* de saint Augustin, des *Epîtres choisies* de ce père; du *Dialogue des orateurs* de Cicéron, in-4°; de l'*Union de l'Eglise et de l'Etat* d'Isaac Habert, Paris, 1641, in-8°. Ces traductions eurent beaucoup de cours en son temps; mais elles sont quelquefois obscures, souvent infidèles, et d'une diction trop né-

gligée. Ce traducteur mourut à Paris en 1665, à 70 ans. *Voyez* APER, n° I.

II. GIRY (François), fils du précédent, entré dans l'ordre des minimes, en devint provincial. Egalement recommandable par sa piété, son savoir et sa modestie, il avoit une si grande facilité à s'exprimer sur les matières de dévotion, qu'il écrivoit sans préparation. Son plus grand ouvrage est une *Vie des Saints*, 2 vol. in-folio, écrite avec onction; mais elle n'est pas entièrement purgée de ces fables qui donnent souvent une petite idée de l'historien, sans en donner une plus grande du héros. Ce pieux écrivain mourut à Paris le 20 novembre 1688, à 53 ans. Le P. Raffron, son confrère, provincial de la province de France, a écrit sa Vie, in-12, 1691.

*I. GISBERT (Jean), savant jésuite français, long-temps professeur de théologie à Toulouse, et ensuite provincial de son ordre en Languedoc, naquit à Cahors en 1639, et mourut en 1710. Il est auteur d'un livre intitulé *Antiprobabilismus*, in-4°; et d'autres ouvrages.

† II. GISBERT (Blaise), jésuite, né à Cahors en 1657, prédicateur célèbre, passa les dernières années de sa vie dans le collége de Montpellier, où il mourut le 28 février 1731. On a de lui, I. *L'Art d'élever un prince*, in-4°, réimprimé en 1688, en 2 vol. in-12, sous le titre de *l'Art de former l'esprit et le cœur d'un prince*, livre rempli de lieux communs ainsi que le suivant. II. *La Philosophie du prince*, Paris, 1688, in-8°. L'ouvrage qui lui fait le plus d'honneur est son *Eloquence chrétienne dans l'idée et la pratique*, Lyon, 1714 et 1715, in-4°, réimprimée in-12 à Amsterdam, 1728, avec les remarques du célèbre Lenfant. Il a été traduit en italien, en allemand, etc. La première édition de ce traité avoit paru en 1702, in-12, à Lyon, sous ce titre: *Le bon goût de l'éloquence chrétienne.*

GISCALA (Jean de), ainsi nommé parce qu'il étoit originaire de cette ville en Palestine, étoit un brigand qui exerça les plus horribles cruautés pendant la guerre des Juifs contre les Romains. Après la prise de Giscala, il se jeta dans Jérusalem, où il se rendit chef de parti. Il appela les Iduméens à son secours contre Ananus, grand-sacrificateur, et contre les bons citoyens qu'il traita avec la dernière indignité. Ses plus grands divertissemens étoient de piller, voler et massacrer. Ce scélérat s'étant joint à Simon, fils de Gioras, qui étoit un autre chef de parti, ils ne cessèrent pas leurs brigandages et leurs massacres que la ville ne fût entièrement ruinée. Ils firent périr plus de monde par le feu, le fer et la faim, que les Romains, qui les assiégeoient, avec toutes leurs machines de guerre; mais tous ces crimes ne restèrent pas impunis. Après la ruine de la ville et du temple, Jean de Giscala se cacha dans des égouts, où il fut trouvé au bout de quelques jours. Titus ne le condamna qu'à une prison perpétuelle.

GISCON, fils d'Himilcon, capitaine des Carthaginois, après avoir fait la guerre avec beaucoup de bonheur, fut banni de sa patrie par une cabale, et rappelé ensuite. On lui permit de se venger de ses ennemis comme il voudroit. Il se contenta de les faire prosterner par terre, et de leur presser le cou sous un de ses pieds, pour leur marquer que la vengeance la plus digne d'un grand homme est d'abattre ses ennemis par ses vertus, et de leur pardonner. Peu de temps après, l'an 309 avant J. C., il fut général d'une armée

pour la Sicile, fit la guerre aux Corinthiens et conclut une paix avantageuse.

* GISEKE (Paul-Thierri), né à Hambourg le 11 décembre 1741, et mort dans cette ville le 25 avril 1795, se distingua dans la médecine et les sciences naturelles. Ses principaux ouvrages roulent sur la botanique. Linnée, son maître, faisoit si grand cas de lui, qu'il consacra son nom dans une des dénominations dont cette science lui est redevable.

GISLEN. *Voyez* BUSBEC.

GISORS (le comte de). *Voyez* FOUCQUET, n° IV, *à la fin de l'art.*

* GISSELIN *ou* GHISELIN (Victor), médecin des Pays-Bas, né le 23 mars 1543 à Stantfort, village de Flandre. Après avoir pratiqué son art dans plusieurs villes, il se fixa à Dunquerque, où il mourut en 1591. Ce médecin a laissé divers ouvrages en prose et en vers. En 1564, il publia les *œuvres de Prudence*, avec des notes. Il en fit encore sur l'*Histoire Sacrée* de Sulpice Sévère, dont il donna une édition en 1574. On a encore de lui *Epistola de hydrargyri usu ad Martinum Everartum*, Antverpiæ, 1579, in-8°, avec *Joannis Fernelii de luis venereæ, sive morbi gallici curatione liber*. C'est la première édition de ce traité de Fernel.

GIUDICE. *Voy.* CELLAMARE.

* GIUGLARIS (Louis), jésuite italien et célèbre prédicateur du 17e siècle, le seul peut-être qui ait porté à un haut degré les métaphores extravagantes et les idées alambiquées. On a de lui, I. *Avvento con altre prediche insigni*, Milan, 1668. II. *Teatro dell' eloquenza*, Venise, 1680. III. *Panegirici*, Venise, 1662. IV. *Quaresimale*, Venise, 1666 et 1671. V. *Avanzi preziosi, ovvero prediche morali e panegiriche*, Milan, 1692. VI. *La scuola della verità aperta a' principi*, Venise, 1665. Cet ouvrage, fait pour l'instruction du prince royal de Piémont, est écrit d'un style concis et élégant.

GIULANO DE MAYANO, sculpteur et architecte florentin, né en 1377, eut beaucoup de réputation en son temps, sur-tout pour l'architecture. Il fut employé à Rome par le pape Paul II. Le roi Alfonse l'ayant appelé à Naples, il y construisit pour lui le magnifique *palais de Poggio Reale*, et embellit cette ville de plusieurs autres édifices. Il y mourut en 1447. Le roi lui fit faire de superbes obsèques.

* GIULINI (George), d'une famille noble, né à Milan en 1714, prit le bonnet de docteur en droit à Pavie, et étudia dans sa patrie les diverses branches de l'instruction sous la direction d'hommes savans. Il se livra aussi avec beaucoup d'ardeur à l'étude de la musique. Il donna à l'académie des Trasformati des preuves éclatantes de son savoir dans les belles-lettres, dans l'antiquité latine et dans l'histoire de son pays, dont il devint historiographe et président des archives. Il mourut en 1780. On a de lui, I. *Memorie spettanti alla storia e al governo di Milano ne' secoli bassi.* II. *Continuazione delle suddette memorie*, etc. III. *Dissertazione di Giulia Drusilla, figliuola di Germanico.* IV. *Ragionamento sopra l'anfiteatro di Milano.* V. *Rime, orazioni*, etc. Il a laissé manuscrit des *Comédies*, des *Tragédies*, des *Dissertations*, des *Cantates*, etc.

* GIUNTA (Onuphre), de Palerme, et du tiers-ordre de Saint-

François, fut pendant 30 ans consulteur et qualificateur du saint office. Outre son profond savoir en matières morales, une longue pratique le mit en état de s'instruire à fond des causes qui étoient du ressort de ce tribunal, et il fit beaucoup de dissertations savantes qui furent imprimées après sa mort : *Fragmenta juris, et praxis ad sacrum fidei tribunal spectantia*, etc., *opus posthumum*, Panormi, 1748, in-fol. *Manuale qualificatorum S. officii*, Palerme, 1742. Giunta mourut en 1745.

* GIUNTINI (M. Francesco), Florentin, docteur en théologie, disciple de Julien da Prato, savant mathématicien, florissoit dans le 16e siècle. Giuntini fut d'abord carmélite, et ensuite apostasia. Après une vie errante et licencieuse, il vint en France, où il abjura la religion catholique. S'étant rendu à Lyon, il y devint correcteur de l'imprimerie des Giunti. Il se livra ensuite au commerce de papiers, fit la banque, prêta à usure, et amassa ainsi 60,000 écus, dont on ne retrouva rien après sa mort. Il étoit rentré dans le sein de l'Eglise catholique sans devenir plus modéré. Son esprit se ressentoit de la corruption de ses mœurs. On a de lui, I. *De' Commentarj latini sopra la sfera di Sacrobosco*, 1577 et 1578, 2 vol. in-4°. II. *Speculum astrologiæ*, Lugduni, 1581, 2 vol. in-fol. III. Un *Traité* en français *sur la Comète qui parut en* 1577, in-8°. IV. Un autre *sur la réforme du Calendrier faite par Grégoire XIII*, en latin, in-8°. V. *Discorso in difesa de' buoni astrologi contro quelli, che biasimando non intendono tale scienza di astrologia*, avec une lettre de Castelvetro, et la réponse de Giuntini, Lyon, 1571, in-8°. VI. *Discorso sopra il tempo dell' innamoramento del Petrarca, con la sposizione del sonetto : Gia fiammeggava l'amorosa stella, alli magnifici signori academici fiorentini*, 1567, in-8°. On prétend qu'en 1590 il fut enseveli sous les ruines de sa bibliothèque, quoiqu'il eût prédit qu'il mourroit d'un autre genre de mort. Il avoit environ 68 ans.

GIUNTINO. *Voy.* JUNCTIN.

* GIURBA (Mario), jurisconsulte de Messine, mort en 1648, fit ses études à Padoue. De retour dans sa patrie, il s'acquit beaucoup de réputation dans la profession d'avocat. On a de lui, *Decisionum S. R. C. regni Siciliæ*, 1 vol.; *Lucubrationum P. I. concilia seu decisiones criminales; repetitiones de successione feudorum inter ascendentes et descendentes masculos, ad cap.* 118 *reg. et imper. Caroli V; Tribunalium regni Siciliæ decisæ observationes; Decisionum novissimarum consistorii sacræ reg. conscientiæ regni Siciliæ*, etc.

† GIVRE (Pierre le), médecin, né en 1618, près de Château-Thierri, mort en 1684 à Provins, où il exerçoit son art, est auteur du *Secret des eaux minérales acides*, 1682, in-12 : livre qui fut traduit en latin la même année. On a encore de lui un *Traité des Eaux minérales de Provins*, 1659, in-12.

GIVRI. *Voyez* MESMES, n° IV.

* GIUSSANO (Jean-Pierre), de Milan, exerça d'abord la profession de médecin; il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, prit l'habit clérical de Saint-Charles-Borromée, et reçut les ordres sacrés. Il servit jusqu'à sa mort ce saint prélat, qui, l'estimant beaucoup à cause de ses vertus, lui offrit plusieurs bénéfices qu'il refusa. A la fin de ses jours, il se

retira dans une maison de campagne située sous les murs de Mouza, où il mourut. On a de lui, I. *Vita di S. Carlo*, qui a été traduite en latin par Rossi, et publiée avec de longues notes par Oltracchi. II. *Delle sette chiese privilegiate di Milano.* III. *Trattato in dialogo per il sacramento della penitenza, e per le cause del peccato, e de' rimedj da esso preservativi.* IV. *Istoria evangelica, in cui sono spiegati i quattro evangelj con lor senso letterale.* V. *Istruzione a' sacerdoti curati per le congregazioni che dovono fare de' padri di famiglia.* VI. *Vita e miracoli delle SS. Vergini Liberata e Giustina.* VII. *Vita di S. Abbondio.* VIII. *Vita di Filippo Archinti arcivescovo di Milano.* IX. *Vita di S. Giuseppe.* X. *Vita di S. Egidio.* XI. *Vita di S. Gio. e monaco Dositeo.* XII. *Trattato della venerazione che si deve alla S. Croce.* XIII. *Panegirico per le lodi di S. Carlo.* XIV. *Avviso per modo di esortazione ad una persona nobile, che attenda ad insegnar e la dottrina cristiana in dieci libri spiegata.*

GIUSTINIANI. *Voyez* JUSTINIANI.

* GIZZABELLO (Nicolas-Antoine), de la terre de Saint-Pierre, dans la province de Labour, mais originaire de la ville de Tarente, avocat, et ensuite fiscal et conseiller du roi à Naples dans le 17e siècle, a fait imprimer l'ouvrage suivant : *Aureæ decisiones S. reg. consilii neapol. in duos libr. distributæ.* On a de lui manuscrit : *Apologia de summi pontificis potestate et Ecclesiæ catholicæ libertate, et exemptione adversùs incerti auctoris pro republicâ Venetâ propositiones ad Paulum V; Tractatus de regiâ jurisdictione; consilium seu allegatio in causâ marchionis Oricæ cum episcopo Neritonensi ad explicationem Bullæ cœnæ Domini.*

* GIZZIO (Michel-Ange), jurisconsulte napolitain, mais originaire de Chieti, vécut dans le 17e siècle. On a de lui *Observationes ad decisiones S. R. concilii Neapolitani; Hectoris Capycii Latri observationum liber.*

† GLABER (Rodolphe), bénédictin de Cluni, florissoit sous les règnes de Robert et de Henri Ier, rois de France. Il aima et cultiva la poésie. Le plus considérable de ses ouvrages est une *Chronique* ou *Histoire de France*, adressée à l'abbé Odilon, sans ordre et sans suite, pleine de fables ridicules; mais, malgré ces défauts, très-utile pour les premiers temps de notre monarchie. On peut consulter sur Glaber un Mémoire fort curieux dont La Curne de Sainte-Palaye a enrichi le tome huitième des Mémoires de l'académie des belles-lettres. On trouve la *Chronique* de Glaber dans les Collections de Pithou et de Duchesne.

GLABRIO. *Voy.* ACILIUS, n° III.

* GLACAN (Neil ô Glacan), *Nellanus Glacanus*, né à Donagall en Irlande, professa d'abord la médecine à Toulouse, et ensuite à Bologne, où il mourut; on ne sait à quelle époque. On a de lui, *Tractatus de peste, seu brevis facilis et experta methodus curandi pestem*, Tolosæ, 1629, in-12. Ce fut à l'occasion de la peste qui ravagea Toulouse au commencement du 17e siècle qu'il composa ce traité. Il a aussi publié à Bologne, en 1655, in-4°, un ouvrage intitulé *Cursus medicus libris tredecim propositus.*

† GLAIN (N. de Saint-), né à Limoges vers 1620, se retira en Hollande, pour y professer avec

plus de liberté la religion prétendue réformée, pour laquelle il étoit fort zélé. Les armes et les lettres l'occupèrent tour à tour. Après avoir servi dans les armées en qualité de capitaine de la république, il travailla pendant quelque temps à la Gazette de Hollande. La lecture des livres de Spinosa changeant ensuite ce protestan zélé en athée opiniâtre, il s'entêta si fort de la doctrine de ce subtil incrédule, qu'il crut rendre service au public en le mettant à portée de la connoître plus facilement. Il traduisit en français le fameux *Tractatus theologico-politicus.* Cette traduction parut d'abord sous ce titre: *La Clef du sanctuaire*, Leyde, 1678, in-12 de 531 pag. L'ouvrage ayant fait beaucoup de bruit, l'auteur, pour le répandre encore davantage, le fit paroître avec le titre de *Traité des cérémonies superstitieuses des Juifs*, Amsterdam, 1678; et enfin il l'intitula *Réflexions curieuses d'un esprit désintéressé sur les matières les plus importantes du salut.* Il est difficile de trouver cette traduction, imprimée à Cologne en 1678, in-12, avec ces trois titres réunis.

I. GLANDORP (Mathias), de Cologne, se consacra à la chirurgie et à la médecine dans la ville de Brême, dont il étoit originaire. Il y mourut en 1650, médecin de l'archevêque, et physicien de la république. Ses ouvrages ont été publiés à Londres en 1729, 4 parties en un vol. in-4°, sous ce titre: *Glandorpi Opera omnia, nunc simul collecta et plurimùm emendata.* Son éloge, à la tête de cet utile recueil, renferme plusieurs Traités curieux sur les *Antiquités romaines.*

* II. GLANDORP (Jean), savant allemand, né à Munster, mort à Marpurg en 1564, disciple de Mélancthon, professeur d'histoire à Marpurg, a laissé plusieurs ouvrages. I. *Sylva carminum elegiacorum.* II. *Descriptio gentis Antoniæ; familiæ Juliæ gentis.* III. *Distica sacra et moralia.*

GLANVILL (Joseph), né à Plimouth en Angleterre en 1636, membre de la société royale, chapelain de Charles II, et chanoine de Worcester, se distingua par une mémoire heureuse et un esprit pénétrant. Il mourut en 1680, à 44 ans, à Bath, dont il étoit curé, laissant plusieurs ouvrages en anglais. Les principaux sont, I. *De la vanité de décider*, 1661, in-12; livre dans lequel il prouve l'incertitude de nos connoissances. II. *Lux orientalis*, ou Recherches sur l'opinion des sages de l'orient touchant la préexistence des ames. III. *Scepsis scientifica*, 1665, in-4°, ou l'Ignorance avouée, servant de chemin à la science. IV. Des *Sermons.* V. Un *Essai sur l'art de prêcher.* VI. *Philosophia pia*, Londres, 1671, in-8°. VII. Divers écrits contre l'incrédulité, parmi lesquels il faut distinguer une brochure curieuse et rare, intitulée *Eloge et défense de la raison en matière de religion.* L'auteur attaque dans cet ouvrage l'incrédulité, le scepticisme, et le fanatisme de toutes les espèces.

* GLANVILLE (Barthélemi), gentilhomme anglais, embrassa la vie monastique et entra chez les cordeliers. Son goût décidé pour les sciences ne diminua point dans le cloître; il les cultiva avec zèle et succès, et composa, vers le milieu du 14e siècle, l'ouvrage *de proprietatibus rerum*, qui est en 19 livres. Il fut imprimé à Cologne en 1481, petit in-fol.; à Strasbourg, 1491, in-fol.; à Nuremberg, 1492 et 1519, in-fol; à Francfort, 1601, in-8°. Il parut aussi en anglais en 1491 et en 1535. Charles V, roi

de France, le fit mettre en français par Corbichon peu d'années après qu'il fut sorti des mains de Glanville, et cette traduction fut si bien accueillie dans le siècle suivant, qu'on l'imprima à Lyon en 1491, in-folio.

I. GLAPHYRA, femme d'Archélaüs, grand-prêtre de Bellone à Comane en Cappadoce, célèbre par sa beauté et par le commerce qu'elle eut avec Marc-Antoine, obtint de ce général le royaume de Cappadoce pour ses deux fils, Sisinna et Archélaüs, à l'exclusion d'Ariarathe. Comme Glaphyra étoit, selon Dion, une femme de mauvaises mœurs, il y a apparence qu'Antoine obtint pour ces dons le prix qu'un voluptueux peut exiger. Le bruit de cette nouvelle galanterie vint jusqu'à Rome, et Fulvie, femme de Marc-Antoine, auroit bien voulu qu'Auguste la vengeât de l'infidélité de son époux. Ses désirs étoient si ardens, qu'elle menaçoit Auguste d'une déclaration de guerre s'il ne se prêtoit pas à cette vengeance. Auguste méprisa ses menaces et dédaigna ses avances. C'est au moins ce qu'il voulut qu'on jugeât de lui; car il composa à ce sujet une épigramme fort obscène, que Martial a insérée dans ses poésies. On ne sait par quelle fatalité le mari de Glaphyra n'avoit pu obtenir de César la même faveur que ses fils eurent auprès de Marc-Antoine. Il étoit grand-prêtre de Bellone; c'étoit une dignité considérable; César la donna à un grand seigneur nommé Lycomède. On ne sait où étoit alors Glaphyra, qui eût plaidé sans doute la cause de son époux devant César, et qui, par ses charmes, auroit vraisemblablement gagné un homme aussi galant.

*

II. GLAPHYRA, petite-fille de la précédente, et fille d'Archélaüs, roi de Cappadoce, épousa Alexandre, fils d'Hérode et de Marianne. Elle mit la division dans la famille de son beau-père, et causa par sa fierté la mort de son mari. Hérode, ayant privé de la vie Alexandre, renvoya Glaphyra à son père Archélaüs, et retint les deux enfans que son fils avoit eus d'elle. Archélaüs, fils d'Hérode, en devint si amoureux, que pour l'épouser il répudia sa femme. Glaphyra mourut quelque temps après ce second mariage, effrayée par un songe dans lequel son premier mari lui avoit apparu pour lui reprocher son incontinence. Les deux fils qu'elle avoit eus d'Alexandre abandonnèrent la religion judaïque, et se retirèrent auprès d'Archélaüs leur aïeul maternel, qui prit soin de leur fortune. L'un s'appeloit Alexandre, et l'autre Tigranes.

GLAREANUS. *Voyez* Lorit.

GLASER (Christophe), apothicaire ordinaire de Louis XIV et du duc d'Orléans, est connu par un *Traité de Chimie,* Paris, 1688, in-8°, et traduit en anglais et en allemand. Dans ce livre court, mais clair et exact, l'auteur donne la recette de plusieurs eaux minérales artificielles, propres à remplacer les naturelles. Glaser mourut vers l'an 1670. « C'étoit, dit Fontenelle, un vrai chimiste, plein d'idées obscures, avare de ces idées-là même, et très-peu sociable. » — On ne sait s'il étoit parent de Jean-Henri Glaser, professeur de médecine à Bâle, sa patrie, où il naquit le 6 octobre 1629, et où il mourut le 5 février en 1675, auteur d'un Traité *de Cerebro*, Bâle, 1680, in-8°.

* I. GLASS (Jean), théologien presbytérien écossais, né à Dundée en 1693, mort au même lieu en 1773, fondateur d'une secte appelée en Ecosse *glassites*, et en Angle-

terre *sandemanians*, a publié en 1727 un ouvrage pour prouver que tout établissement civil de religion est incompatible avec le christianisme. Comme il étoit ministre, il fut déposé pour ce livre : alors il se mit à la tête de plusieurs de son parti, et ils formèrent une secte. Il est encore auteur de plusieurs *Traités* de controverse, in-4° et in-8°.

* II. GLASS (Jean), fils du précédent, capitaine d'un vaisseau marchand anglais, fut massacré en 1765 sur les côtes d'Irlande, avec sa femme et ses enfans par quatre hommes de son équipage qui vouloient le voler. Les assassins furent exécutés peu après. On a de Glass une *Description de Ténériffe*.

GLASSIUS (Salomon), théologien luthérien, docteur et professeur de théologie à Iène, surintendant général des églises et des écoles de Saxe-Gotha, s'acquit de la réputation, et y mourut en 1656, à 63 ans. On a de lui plusieurs ouvrages en latin. Le principal est sa *Philologie sacrée*, Leipsick, 1705, in-4°.

GLATIGNY (Gabriel de), premier avocat-général de la cour des monnoies, et membre de l'académie de Lyon, naquit dans cette ville en 1690, et y mourut en 1755. Sa principale occupation fut l'étude des lois; mais elle ne l'empêcha point de cultiver les belles-lettres. On a publié à Lyon, en 1757, un *Recueil de ses Œuvres posthumes*, in-12, qui renferme ses *Harangues* au Palais, et ses *Discours académiques*. Il règne dans les uns et les autres de l'élégance et de l'érudition : on souhaiteroit seulement plus de finesse dans les réflexions et de vivacité dans le style.

* GLAUBER (Jean), peintre de paysages, né à Utrecht en 1645, et mort à Amsterdam en 1726, disciple de Berghem, grava à l'eau-forte plusieurs estampes qui font partie de l'œuvre de Berghem; divers paysages de sa composition, et autres, d'après Le Gaspre, etc.; quatre grandes compositions, d'après le Gaspre, etc.; quatre grandes compositions, d'après G. Lairesse, représentant la fin des quatre empires du monde : l'Assyrie, par la mort de Sardanapale; la Perse, par celle de Darius; la Grèce, par celle d'Alexandre; Rome, par celle de César.

† GLAUBERT (Jean-Rodolphe), Allemand, s'appliqua à la chimie dans le 17 siècle, et se fixa à Amsterdam, après avoir beaucoup voyagé. Il composa différens *Traités*, dont quelques-uns ont été traduits en latin et en français par Duteil. Toutes ses Œuvres ont été rassemblées dans un volume, allemand intitulé *Glauberus concentratus*. Ce livre, traduit en anglais depuis, et imprimé in-folio, à Londres, en 1689, est utile; mais il le seroit davantage, si l'auteur n'avoit mêlé ses raisonnemens et ses vaines spéculations à ses expériences. On a de lui en latin, *Furni philosophici*, 1658, 2 vol. in-8°, traduits en français en 2 vol. aussi in-8°.

GLAUCÉ. *Voy.* CRÉUSE, n° II.

GLAUCUS (Mythol.), pêcheur célèbre dans la mythologie, ayant un jour remarqué que les poissons qu'il posoit sur une certaine herbe reprenoient de la force, et se rejetoient dans l'eau, s'avisa de manger de cette herbe, et sauta aussitôt dans la mer; mais il fut métamorphosé en triton, et regardé comme un dieu marin. Circé l'aima inutilement; il s'attacha à Scylla, que la magicienne, par jalousie, changea en monstre marin, après avoir empoisonné la fontaine où ces deux époux alloient se cacher. Glaucus étoit une des divinités qu'on nommoit *littorales*;

nom qui vient de ce que les anciens avoient coutume de remplir, sitôt qu'ils étoient au port, les vœux qu'ils avoient faits sur mer. — La fable parle d'un autre GLAUCUS, fils de Sisyphe, natif de Potnie dans la Béotie, qui voulut empêcher que ses cavales ne fussent couvertes, pour les rendre légères à la course. Vénus leur inspira une telle fureur, qu'elles se déchirèrent; *Scilicet*, dit Virgile :

Scilicet ante omnes furor est insignis equarum,
Et mentem Venus ipsa dedit, quo tempore Glauci
Potniades malis membra absumpsêre quadrigæ.
(Georg.)

* GLAZEBROOK (James), prédicateur de Saint-James-Latchford en Lancastershire, mort à Belton, le 1er juillet 1803, a écrit un ouvrage intitulé *Defence of infant baptismo in answer to Gilb. Wakefield*.

GLEICHEN, comte allemand, fut, dit-on, pris dans un combat contre les Turcs, et mené en Turquie, où il souffrit une longue et dure captivité. On ajoute qu'il plut tellement à la fille du sultan, qu'elle promit de le délivrer et de le suivre, pourvu qu'il l'épousât, quoiqu'elle sût qu'il étoit déjà marié; qu'ils s'embarquèrent en secret, et qu'ils arrivèrent à Venise, d'où le comte alla à Rome, et obtint du pape une permission solennelle de l'épouser, et de garder en même temps la comtesse Gleichen sa première épouse. Tout ce récit paroît une fable débitée par Hondorf, auteur luthérien, qui ne l'a racontée que pour l'opposer au double mariage du landgrave de Hesse. On a, dit-on, à Erfurt, un monument de cette prétendue histoire; mais ce n'est ni sur des inscriptions, ni sur d'autres restes des temps barbares, que les critiques s'appuient, lorsqu'il s'agit de choses aussi extraordinaires que les aventures du comte de Gleichen. Ajoutez qu'on ne dit point en quel temps il vivoit.

* II. GLEICHEN (le baron de), mort en 1807 à Ratisbonne, où il résidoit depuis plusieurs années, joignoit aux talens de l'homme d'état et aux agrémens de l'homme du monde, des connoissances philosophiques très-étendues. Il est auteur des *Hérésies métaphysiques*, ouvrage plein d'observations profondes, et d'une lecture agréable, qui fit beaucoup de bruit en Allemagne à l'époque où la nouvelle philosophie occupoit tous les esprits.

† GLEIM, poëte allemand, célébra les victoires et les exploits de Frédéric-le-Grand, roi de Prusse. Il se cachoit souvent dans ses écrits sous la désignation de grenadier prussien. Il mourut à Halberstadt le 18 février 1803, à l'âge de 84 ans.

† GLEN (Jean de), imprimeur et graveur en bois, né à Liège vers le milieu du 16e siècle, a donné un livre curieux et rare, intitulé *Des habits, mœurs, cérémonies, façons de faire anciennes et modernes*, avec les portraits des habits taillés, in-8°, Liège, 1601. Cet ouvrage est orné de 103 figures de son invention; de manière que ce livre lui appartient entièrement comme auteur, imprimeur et graveur. Ces estampes sont en général d'un dessin correct, et ont beaucoup d'expression. On a encore de lui *Les merveilles de la ville de Rome*, avec figures.

* GLENDOWER (Owen), célèbre Gallois, né en 1354, mort en 1415, combattit Henri IV d'Angleterre pendant quatorze ans, comme usurpateur de la couronne.

† GLICAS *ou* GLYCAS (Michel), historien grec, savant dans la théologie et dans l'histoire ecclésiastique et profane, passa une partie de sa vie en Sicile. Il n'est connu particulièrement que par des *Annales* depuis Adam jusqu'à Alexis Comnène, mort en 1118. L'auteur, crédule et exagérateur, mêle à son ouvrage, important pour les temps voisins de cette mort, une foule de questions théologiques et physiques qui ne sont pas du ressort de l'histoire. Le père Labbe en a donné une édition au Louvre en 1660, in-fol. grec et latin. La traduction est de Leunclavius; mais l'éditeur l'a revue et l'a enrichie de notes et d'une cinquième partie. Cet ouvrage entre dans la collection appelée *Byzantine*. On n'est point d'accord sur le temps où cet auteur a vécu. Les uns le placent au 12e, les autres au 15e siècle.

* GLISCENTI (Fabio), philosophe et médecin du 17e siècle, né à Vestone, petit village près de Brescia, et mort à Venise vers l'an 1620, a laissé plusieurs ouvrages de sa façon, tant en latin qu'en italien. Cependant les bibliographes ne parlent que de celui que Laurent Strauss a traduit de l'italien, sous ce titre: *Tractatus de lapide philosophorum*, Giessæ, 1671, in-8°.

GLISSON (François), professeur royal de médecine à Cambridge, fit plusieurs découvertes anatomiques qui lui acquirent une grande réputation. La principale est celle du canal qui conduit la bile du foie dans la vésicule du fiel. Il mourut à Londres en 1677, dans un âge assez avancé. On a de lui plusieurs écrits estimés. Les principaux sont, I. *De morbo puerili*, à Leyde, 1671, in-8°. II. *De ventriculo et intestinis*, à Londres, 1677, in-4°. III. *Anatomia hepatis*, à Amsterdam, 1665, in-12. Ces deux derniers livres se trouvent aussi dans la Bibliothèque anatomique de Manget.

GLOCESTER (ducs de). *Voyez* MARGUERITE D'ANJOU, *et* HENRI VI, roi d'Angleterre.

* GLOUCESTER (Robert), le plus ancien des poëtes anglais, vivoit au temps de Henri II, et mourut très-âgé au commencement du règne du roi Jean. Cambden vante son génie et cite plusieurs strophes de lui.

† GLOVER (Richard), poëte anglais, né en 1712, mort en 1785, se consacra au commerce. Un revers de fortune le força de s'ensevelir dans la retraite. Il avoit cultivé les muses dès sa jeunesse; il revint à elles dans son exil volontaire. Ce fut alors qu'il mit la dernière main à son poëme de *Léonidas*, Londres, 1798, 2 vol. in-8°, traduit en français par Bertrand, 1738, in-12. Ce n'est pas proprement un poëme épique. On n'y voit ni prodiges, ni enchantemens, ni divinités, ni allégories; mais on y trouve des idées qui instruisent, et des sentimens qui touchent. Les caractères sont variés, et celui du héros principal est très-beau. Cependant, comme l'ouvrage offre plus d'esprit que de génie poétique, il réussit moins en France qu'en Angleterre. On a encore de Glover deux tragédies, *Boadicée* et *Médée*, distinguées par quelques beaux vers et des sentimens élevés, mais qu'on trouve un peu froides dans l'original, ainsi que dans les traductions. On a inséré la dernière dans le Théâtre anglais, par madame de Vasse. On a publié, après sa mort, l'*Athénaïde*, poëme en vingt-quatre chants, qui n'est qu'une espèce d'histoire d'Athènes. Glover jouissoit d'une grande considération comme littérateur et comme citoyen. Ses talens

le firent appeler dans la chambre des communes, et il fut nommé député au parlement en 1761.

† GLUCK (Christophe), chevalier, pensionnaire de la cour de Vienne depuis 1774, de l'académie de musique de Paris, né en 1712 dans le Haut-Palatinat, sur les frontières de la Bohème, apprit dans son enfance les premiers principes de la musique à Prague, et se distingua par son habileté à jouer de divers instrumens. Il passa en Italie, et s'étant fixé à Milan, il étudia la composition sous J.-B. San-Martino, maître de la chapelle, et fit exécuter son premier opéra. Se trouvant à Venise en 1742, il y donna son *Démétrius*. D'Italie il passa en Angleterre, où il porta son opéra de *la Chute des géans*. Revenu à Vienne, il y séjourna long-temps. Après avoir obtenu des succès en Allemagne, il vint à Paris en 1774, à 60 ans, et, malgré toutes les cabales, il parvint à faire jouer en 1776 I. Son *Iphigénie en Aulide*, où il détruisit le préjugé que notre langue ne pouvoit recevoir les impressions d'une musique énergique, sentimentale et fière. II. *Orphée et Eurydice*. Cet opéra excita l'enthousiasme, sur-tout lorsque l'acteur Legros en remplissoit le principal rôle. On admira les deux airs, *Objet de mon amour* et *J'ai perdu mon Eurydice*, parodie brillante de l'ariette italienne *Che faro senza Euridice*. J.-J. Rousseau, si bon appréciateur du chant, ne manqua pas une seule représentation de cet opéra. « Puisqu'on peut, dit-il, avoir un si grand plaisir pendant deux heures, je conçois que la vie peut être bonne à quelque chose. » III. *Alceste*, opéra en trois actes, imité de celui de l'italien *Calsabigi*, soutint la réputation de son auteur. L'invocation des prêtres d'Apollon, les différens airs d'*Alceste*, le beau duo et le chœur des enfers *Caron t'appelle*, obtinrent de justes applaudissemens ; on trouva cependant dans le reste de la pièce une lamentation continuelle, mais souvent relevée par des morceaux d'expression et des airs admirables. Aussi un amateur à qui un ennemi de Gluck vint dire, *Alceste est tombée*, répondit, *tombée du ciel*. IV. *Armide ;* cet opéra offre une musique supérieure à celle des trois précédens ; on y reconnoît le grand harmoniste, et on ne peut s'empêcher d'être ému au chœur du premier acte, à celui de la *haine* au troisième, et au charmant duo d'*Armide* et *Renaud* dans le cinquième. V. *Iphigénie en Tauride* eut aussi un grand succès. On y trouva cependant plus d'efforts que de sensibilité, plus d'harmonie que de chant. On y applaudit avec raison la tempête de l'ouverture, le chœur des prêtresses de *Diane*, celui des Scythes autour d'*Oreste* et de son ami ; les remords de *Thoas* et le songe d'*Iphigénie*. C'est après une représentation de cette pièce que l'abbé Arnaud, grand partisan de Gluck, disoit que « la douleur antique avoit enfin été retrouvée par ce musicien » ; à quoi l'ambassadeur de Naples répondit assez plaisamment « qu'à la douleur antique il préféroit le plaisir moderne. » VI. *Echo* et *Narcisse*, opéra en trois actes qui attira peu de monde. Le sujet manquoit d'intérêt ; un homme se regardant sans cesse dans une fontaine ne pouvoit en exciter. VII. *Le Siége de Cythère* eut encore moins de succès que le précédent. Gluck le nommoit lui-même son *Opéra d'été*, parce qu'on n'y faisoit pas foule. En général, ses productions échauffent l'ame et la déchirent ; elles ont de grandes beautés, mais interrompues. Gluck eût été sans doute plus admiré parmi nous, si Piccini ne fût venu s'y faire

entendre. La capitale et les provinces se divisèrent entre ces deux musiciens célèbres; leurs partisans firent secte. Ils publièrent une foule d'écrits et d'épigrammes les uns contre les autres, et furent plusieurs fois prêts à en venir aux mains. Cette espèce de guerre étoit une parodie de celle des molinistes et des jansénistes. Le caractère de Gluck étoit franc et droit, mais souvent bouillant et colère. Son impatience étoit extrême lorsqu'on ne rendoit pas ses airs avec le mouvement et l'expression qui leur convenoient. « Vous chantez *bien fort*, dit-il un jour à une actrice; mais ne vous imaginez jamais que vous chantez *fort bien*. » Sur la fin de sa vie, Gluck se retira à Vienne, où il fut visité, en 1782, par l'empereur de Russie Paul Pétrowitz et son épouse. Il est mort d'une attaque d'apoplexie dans cette ville le 17 novembre 1787, laissant une fortune considérable.

I. GLYCÈRE, courtisane de Sicyone, se distingua tellement dans l'art de faire des couronnes, qu'elle en fut regardée comme l'inventrice. (*Voyez* Stylpon.) — Il y a eu une autre courtisane du même nom, qu'Arpalus fit venir d'Athènes à Babylone, où Alexandre-le-Grand l'avoit laissée pour garder ses trésors et ses revenus. Il fit donner, pour lui plaire, des fêtes qui coûtèrent des sommes immenses.

II. GLYCÈRE (Flavius-Glycerius), étoit un homme de qualité, qui avoit eu des emplois considérables dans le palais des empereurs d'Occident. Dominé par l'ambition, et secondé par quelques grands, il il se fit donner le titre d'Auguste à Ravenne, au commencement de mars 473, et repoussa les Ostrogoths à force de présens. Il se croyoit affermi sur le trône, lorsque Léon, empereur d'Orient, fit élire Julius Népos, qui marcha vers Rome, y entra le 24 juin 474, et surprit Glycère sur le port de cette ville. Népos, ne voulant pas tremper ses mains dans son sang, le fit renoncer à l'empire et sacrer évêque de Salone en Dalmatie. Glycère trouva le repos dans son nouvel état, se conduisit en digne pasteur, et mourut vers l'an 480.

* GLYCON, sculpteur d'Athènes, contemporain d'Apollonius, florissoit vers le septième siècle de Rome. Une opinion généralement reçue le fait venir à Rome avec Pompée, après la guerre des pirates. C'est là qu'il fit cet Hercule Farnèse, portant son nom, regardé comme un ouvrage original.

* GLYNN (Robert), médecin et poëte anglais, né à Cambridge en 1718, mort en 1800, élève du collége du Roi à Eton, où il fut reçu docteur en médecine en 1752. Glynn resté jusqu'à sa mort dans son collége, où il jouissoit de la plus haute estime, est auteur d'un *Poëme* sur le jour du jugement, qui lui mérita un prix en 1757, et dont on a fait un grand nombre d'éditions.

† I. GMELIN (Jean-George), botaniste et médecin allemand, né à Tubingen en 1709, et mort en 1750, membre de l'académie de Pétersbourg, et employé avec d'autres savans par le gouvernement de Russie pour visiter les frontières de la Sibérie, a publié le résultat de son voyage et de ses recherches dans sa *Flora Siberica*, ou *Historia plantarum Siberiæ*, 4 volumes in-4°. M. de Keralio en a donné une traduction française, ou plutôt un extrait, en 1767.

† II. GMELIN (Samuël Gottlieb), de l'académie de Pétersbourg, neveu du précédent, et fils d'un médecin de Tubingen, où il naquit le 25 juin 1745, se consacra de bonne heure à l'histoire

naturelle. Il fit divers voyages pour la perfectionner. Sa première course se dirigea sur les bords de la mer Caspienne, qu'il visita en 1770 et 1771. Il voulut parcourir ensuite les provinces occidentales de la Perse, et s'avança jusqu'à l'embouchure du Kur. En retournant, il fut fait prisonnier par le kan Usmey, comme il se rendoit par terre de Derbent à Kislar, forteresse russe. La dureté de sa prison, les chagrins, les inquiétudes, le mauvais régime et l'intempérie du climat achevèrent de ruiner un corps miné depuis long-temps; et le 27 juin 1774 fut le dernier de sa courte vie, qu'il termina dans un village du Caucase. Gmelin avoit une grande facilité pour le travail; mais l'impétuosité de son caractère, et son penchant pour le plaisir, l'empêchoient de produire rien d'exact et de fini. On trouve cependant de bonnes observations dans le Recueil de ses *Voyages en Russie, pour des recherches concernant les trois règnes de la nature*, publié en allemand à Pétersbourg en 1771, 3 vol. in-4°. Le dernier volume renferme son *Voyage d'Astracan à Zarizin, et de là par le district de Cuman, au-delà de Mosdok; avec son second voyage de Perse, en 1772 et 1773, jusqu'au printemps de 1774*; avec la Vie de l'auteur, rédigée par Pallas.

* III. GMELIN (Jean-Frédéric), né en 1748 à Tubingen en Souabe, fils du précédent, et mort à Gottingue en 1805, étoit un des plus laborieux et des plus savans professeurs de l'université de cette ville. On lui doit plusieurs ouvrages sur la physiologie végétale et sur la classification des plantes. Il a donné aussi sur la matière médicale et sur la chimie, la minéralogie, et sur toutes les parties de l'histoire naturelle, de nombreux et volumineux écrits; un des plus célèbres est son édition du *Système naturel de Linnæus*, en 3 tomes divisés en 10 parties, et achevés d'imprimer à Leipsick en 1793. Il a cependant introduit dans la science un grand désordre, en multipliant les espèces. On a encore de lui une *Histoire de la chimie*, faisant partie de l'*Histoire générale des sciences et des arts depuis la renaissance des lettres*, entreprise par une société de professeurs de Gottingue, d'abord sous la direction de M. Eichorn, et depuis sous celle de M. Heeren. Un des mérites particuliers de Gmelin, et celui qui lui est particulier, fut d'avoir tenté de nombreuses applications de la chimie aux arts et aux procédés manufacturiers. C'est à lui qu'on est redevable de la découverte de plusieurs bonnes teintures extraites des végétaux et des minéraux.

GNAPHÉE. *Voyez* FOULON, n^os^ I *et* III.

GNYPHON (Marc-Antoine), *Gnipho*, grammairien gaulois, contemporain de Cicéron, enseigna la rhétorique à Rome dans la maison de Jules-César avec succès et avec désintéressement. Il mourut âgé d'environ 50 ans.

* GOADBY (Robert), imprimeur anglais, né à Sherborne au comté de Dorset, mort en 1778, homme habile, qui a donné, I. *Explication des Ecritures*, 3 vol. in-fol. II. L'*Univers déployé*, et quelques autres ouvrages. III. *Vie de Bampfylde Moore Carew, roi des mendians*. Goadby avoit établi dans les comtés de l'ouest de l'Angleterre un journal qui eut beaucoup de succès.

† I. GOAR (saint), prêtre, né en Aquitaine, se fit construire une petite cellule avec un oratoire sur la rive gauche du Rhin, entre Mayence et Coblentz. L'éclat de ses vertus engagea Sigebert à lui offrir le gouvernement de l'église de Trèves: mais le saint le refusa, et mourut dans sa

solitude, qui fut bientôt peuplée par les fréquens pélerinages qui se faisoient à son tombeau. C'est aujourd'hui une ville qui porte son nom.

II. GOAR (Jacques), né à Paris en 1601, dominicain en 1619, envoyé dans les missions du Levant, où il apprit à fond la croyance et les coutumes des Grecs. De retour à Rome, il lia une étroite amitié avec les savans, et en particulier avec Léon Allatius. Toutes les bibliothèques lui furent ouvertes. Il y puisa ce vaste fonds d'érudition qui paroît dans tous ses écrits. Le principal est l'*Eucologe des Grecs*, publié en 1647, à Paris, in-fol., grec et latin. Cette édition, faite sur une foule d'exemplaires imprimés et manuscrits, qu'il rechercha avec beaucoup de soins et de peines, est enrichie de savantes remarques, qui sont d'une grande utilité pour bien connoître les liturgies et les cérémonies ecclésiastiques de l'Église grecque. Cet ouvrage, devenu rare, a été réimprimé à Venise en 1730, in-fol. Le père Goar traduisit aussi quelques livres grecs de l'*Histoire byzantine*, qui font partie de la précieuse collection imprimée au Louvre. Il mourut en 1653, à 52 ans. *Voyez* JATRE.

* I. GÖBEL (Séverin), médecin, né le 25 juin 1530 à Kœnigsberg dans la Prusse ducale, professa d'abord la physique à Dantzick, et en 1583 il fut nommé à une chaire de médecine dans l'université de sa ville natale, et la remplit avec honneur jusqu'en 1593. Gobel, homme érudit et savant, mourut en 1612. On a de lui, *De alce; De succino libri duo*. Cet ouvrage parut à Zurich en 1565, in-8°, avec quelques Traités de la composition de Gessner.

† II. GOBEL (Jean-Baptiste), né à Hanne, département du Haut-Rhin, en 1721, évêque de Lydda (*in partibus*), et suffragant de l'évêque de Bâle, nommé député du clergé de Huningue et de Béfort aux états-généraux de 1789. Né avec quelques moyens, il ne se fit remarquer que par son zèle pour la réunion du clergé et de la noblesse au tiers-état. Son âge et la foiblesse de son caractère le rendoient plus propre à jouer un rôle secondaire qu'à devenir un chef de parti. Il étoit vertueux et avoit les mœurs douces. M. Delandine, son collégue à l'assemblée constituante, le connoissoit sans doute, et devoit parler de lui avec moins de partialité dans la huitième édition de cet ouvrage : nous allons rétablir la vérité des faits. Le 2 janvier 1791, Gobel prêta serment de fidélité à la nouvelle constitution civile du clergé; le 27 mars suivant il fut nommé évêque métropolitain de Paris, et le 6 avril il publia une lettre pastorale, dans laquelle il prouvoit que les élections populaires remontoient au temps de la primitive Eglise. Dans le même temps il fut un des consécrateurs des nouveaux évêques. La majorité des membres de l'assemblée nationale composoit alors la société des jacobins; l'évêque Gobel étoit du nombre. L'histoire n'oubliera pas que c'est dans cette première société que le système révolutionnaire a pris naissance. L'évêque Gobel, comme beaucoup d'autres qui vouloient parvenir aux premières places, suivoit le cours des événemens. La conduite de cet évêque est sans reproche jusqu'à l'époque du 10 août 1792. Il fut nommé quelque temps après commissaire du pouvoir exécutif près la république de Rauracie (le pays de Porentruy), pour déterminer les habitans à demander leur réunion à la France. Il y parvint autant par la persuasion et la douceur, que par la haute considération que les habitans

avoient pour lui. De retour à Paris, il reprit son saint ministère ; mais une faction de la convention nationale et de la commune de Paris, voulant détruire le clergé sous le faux prétexte qu'il portoit obstacle à la liberté, imagina de faire faire, par la crainte, la première démarche à l'évêque de Paris : en conséquence Chaumette, procureur de la commune, Momoro, président, Lullier, procureur-général du département de Paris, Collot-d'Herbois, Hébert, dit *le Père Duchêne*, et trois individus qui ne professoient pas la religion catholique, se rendirent à 11 heures du soir, le 9 novembre 1793, chez l'évêque Gobel, et lui enjoignirent, au nom du peuple français et de la raison, de se rendre le lendemain avec son clergé à la barre de la convention pour y abjurer ; ils ajoutèrent que le salut de la patrie l'exigeoit ; qu'il n'avoit à choisir que l'abjuration ou la mort. Ce vieillard, quoique foible et sans caractère, employa le peu de force qui lui restoit pour convaincre la députation de l'impossibilité où il étoit de se prêter à une démarche aussi contraire à sa religion qu'à sa conscience. Nous devons à la vérité de dire qu'il versa même des larmes de désespoir. N'ayant pas le courage de résister plus long-temps aux manaces, il se rendit le lendemain à deux heures à la convention avec son clergé. On l'obligea aussi de communiquer le discours qu'il prononceroit, afin qu'il se trouvât d'accord avec celui des autorités de Paris, et celui du président de la convention. Voici l'extrait du procès-verbal de cette fameuse séance qui a ébranlé le peuple dans le respect qu'il avoit pour sa religion et pour les ministres du culte catholique. Momoro, président de la députation, dit à la barre de la convention : « Citoyens représentans, l'évêque de Paris et plusieurs autres prêtres, conduits par la raison, viennent dans votre sein se dépouiller du caractère que leur avoit imprimé la superstition : ce grand exemple, nous n'en doutons pas, sera imité par leurs collègues. C'est ainsi que les fauteurs du despotisme en deviendront les destructeurs; c'est ainsi que dans peu la république française n'aura plus d'autre culte que celui de la liberté, de l'égalité et de la vérité; culte puisé dans le sein de la nature, et qui, grace à vos travaux, sera bientôt le culte universel. » Gobel dit : « L'évêque de Paris prie les représentans du peuple d'entendre sa déclaration. Né plébéien, j'eus de bonne heure dans l'ame les principes de la liberté et de l'égalité: appelé à l'assemblée constituante par le vœu de mes concitoyens, je n'attendis pas la déclaration des droits de l'homme pour reconnoître la souveraineté du peuple ; j'eus plus d'une occasion de faire publiquement ma profession de foi politique à cet égard, et depuis ce moment toutes mes opinions ont été rangées sous ce grand régulateur ; depuis ce moment, la volonté du peuple souverain est devenue ma loi suprême et mon premier devoir, ma soumission à ses ordres; c'est cette volonté qui m'avoit élevé au siége de l'évêché de Paris, et qui m'avoit appelé en même temps à trois autres. J'ai obéi en acceptant celui de cette grande cité, et ma conscience me dit qu'en me rendant au vœu du peuple du département de Paris, je ne l'ai pas trompé; que je n'ai employé l'ascendant que pouvoit me donner mon saint ministère et ma place, qu'à augmenter en lui son attachement aux principes éternels de la liberté, de l'égalité et de la morale, bases nécessaires de toute constitution vraiment républicaine. Aujourd'hui que la révolution marche à grands pas vers une fin heureuse, puisqu'elle emmène toutes les opinions à un seul centre politi-

que; aujourd'hui qu'il ne doit plus y avoir d'autre culte public et national que celui de la liberté et de la sainte égalité, parce que le souverain le veut ainsi; conséquent à mes principes, je me soumets à sa volonté, et je viens vous déclarer hautement que dès aujourd'hui je renonce à exercer mes fonctions de ministre du culte catholique. Les citoyens mes vicaires ici présens se réunissent à moi; en conséquence nous vous remettons tous nos titres. Puisse cet exemple servir à consolider le règne de la liberté et de l'égalité! Signé, Gobel, ainsi que les douze vicaires.» Chaumette, procureur de la commune, a dit: «Le jour où la raison reprend son empire mérite une place dans les brillantes époques de la révolution française; je fais en ce moment la pétition que la convention charge son comité d'instruction publique de donner dans le nouveau calendrier une place au jour de la raison.» Le président de la convention répondit: «Citoyens, parmi les droits naturels à l'homme, on distingue la liberté de l'exercice des cultes; il étoit essentiel qu'elle fût consacrée dans la déclaration des droits de l'homme et du citoyen que le peuple français vient de proclamer; ses représentans l'ont fait, c'est un hommage rendu à la raison pour ses efforts constans. La constitution vous a donc garanti le libre exercice des cultes, et, sous cette garantie solennelle, éclairés par la raison et bravant des préjugés anciens, vous venez de vous élever à cette hauteur de la révolution où la philosophie vous attendoit. Citoyens, vous avez fait un grand pas vers le bonheur commun; il étoit sans doute réservé aux habitans de Paris de donner encore ce grand exemple à la république entière: là commencera le triomphe de la raison. Vous venez aussi déposer sur l'autel de la patrie les boîtes gothiques que la crédulité de nos ancêtres avoit consacrées à la superstition. Vous abjurez des abus trop long-temps propagés au sein du meilleur des peuples. La récompense de ce sacrifice se retrouvera dans le bonheur pur dont vous allez jouir, sous la plus belle constitution du monde, au sein d'un état libre et dégagé de préjugés. Ne nous le dissimulons pas, citoyens, les hochets insultoient à l'Etre suprême, au nom duquel on les entretenoit: ils ne pouvoient servir à son culte, puisqu'il n'exige que la pratique des vertus sociales et morales; telle est sa religion; il ne veut de culte que celui de la raison, il n'en prescrit pas d'autre, et ce sera désormais la religion nationale. La convention accepte vos offrandes; elle applaudit aux sentimens que vous venez d'exprimer, et vous invite à assister à sa séance. J'observe que, d'après l'abjuration qui vient d'être faite, l'évêque de Paris est un être de raison: je vais embrasser le ci-devant évêque Gobel.» Un ecclésiastique, indigne de ce nom, qui se trouvoit à la convention, et qui ne faisoit pas partie du clergé de Paris, déclara «que la religion qu'il professoit depuis son enfance n'avoit pour base que le mensonge et l'erreur.» Plusieurs écrivains ont attribué injustement à l'évêque Gobel cette deshonorante abjuration. Ce vieillard a été perfidement accusé d'être de la faction des athées, et condamné à mort par l'infâme tribunal révolutionnaire, le 24 germinal an 2 (13 avril 1794.)

† GOBELIN (Gilles), teinturier sous le règne de François Ier, demeuroit au faubourg St.-Marceau, à Paris, où sa maison et la petite rivière qui passent auprès portent encore aujourd'hui le nom de *Gobelins;* il trouva, à ce qu'on dit, le secret de teindre la belle écarlate,

qui de là s'est nommée *Ecarlate des Gobelins. Voy.* BRINVILLIERS.

† GOBIEN (Charles le), jésuite de Saint-Malo, secrétaire et procureur des missions, mort à Paris en 1708, à 55 ans, étoit un homme d'un esprit plein de ressources, d'un caractère actif, et assez bon écrivain. Nous avons de lui, I. *L'Histoire des îles Marianes*, 1700, in-12. II. Le commencement des *Lettres curieuses et édifiantes*, dont la collection recueillie par les PP. Duhalde, Ingou, La Neuville, Patouillet et autres, forme 34 vol. in-12. Ce livre, qu'on lit toujours avec plaisir, offre des détails intéressans sur l'histoire naturelle, la géographie et la politique des états que les jésuites ont parcourus ; mais on y a glissé quelquefois des choses peu croyables, et l'on y montre trop l'envie de faire valoir la société, et même les peuples qu'elle a convertis ou tâché de convertir. L'abbé de Querbeuf, ex-jésuite, a donné une nouvelle édition des *Lettres édifiantes*, Paris, 1780, 1783, 26 vol. in-12. Gobien entra dans la fameuse querelle élevée entre les missionnaires, sur le culte que les Chinois rendent à Confucius et aux morts. Les éclaircissemens qu'il a donnés à ce sujet se trouvent dans les Nouveaux Mémoires sur l'état présent de la Chine, du P. Le Comte, 1697, en 3 vol. in-12. Le troisième volume de cet ouvrage entièrement de lui est composé des *Lettres sur les progrès de la religion à la Chine*, 1692, in-8°; et de *Nouveaux Mémoires sur l'état présent de la Chine*, contenant l'*Histoire de l'Edit de l'empereur de la Chine, en faveur de la religion chrétienne, et Eclaircissemens sur les honneurs que les Chinois rendent à Confucius*, 1698, in-12.

† GOBINET (Charles), principal du collége du Plessis, docteur de la maison et société de Sorbonne, né à Saint-Quentin, et mort à Paris le 9 décembre 1690, à 77 ans, instruisit la jeunesse confiée à ses soins par ses exemples et par ses ouvrages, dont les principaux sont, I. *Instructions de la jeunesse*, in-12, 1655, et souvent réimprimées depuis. II. *Instructions sur la Pénitence et sur la sainte Communion*, in-12; III. *Instructions sur la manière d'étudier*, in-12, etc. Ces ouvrages pieux sont mal écrits.

* GOBINSING, chef des siks, sectateurs de Nânek. Ayant fait une irruption dans les états de Schah-a'-lem, souverain de l'Indostan, il pilla la province de Lahore et s'empara de Sarind en 1121 de l'hégire. Il fut assiégé dans Talvandy l'année suivante, par Schah-a'lem en personne, et lorsqu'il désespéra de tenir plus long-temps il se sauva seul, laissant son monde à la merci du vainqueur, et se retira dans les montagnes de Djaurmou. Il y demeura huit ans sans rien entreprendre, jusqu'à ce que Schah-a'lem étant mort, il parut à la tête de 100,000 siks, revint à Talvandy, que le monarque indien avoit rasé, le rebâtit, lui donna le nom de *Louhâgor* et ravagea tout le pays ; mais après avoir gagné plusieurs batailles contre trois gouverneurs de Lahore, qui périrent successivement, il se laissa enfermer dans Louhâgor et y fut pris par famine, avec son fils, sa femme et 300 siks qui restoient seuls de son armée. Pendant un mois Faroukh-syar, successeur de Schah-a'lem, en fit conduire dix chaque jour sur la place publique, et on tranchoit la tête à ceux qui refusoient de se faire musulman. Ensuite s'étant fait présenter Gobinsing, il lui demanda s'il n'étoit pas désabusé de sa prétendue divinité ; si son infortune ne lui faisoit point sentir

qu'il étoit homme? Gobinsing, au lieu de répondre à ses questions, demanda à être traité comme les autres siks. Il eut la tête tranchée avec son fils l'an 1151 de l'hégire. Son courage fut admiré, et le peuple de Delhy pleura sa mort héroïque.

GOBRIAS, un des sept seigneurs de Perse qui, après la mort de Cambyse, s'unirent pour chasser les mages usurpateurs du trône, vers l'an 521 avant J. C. Il étoit beau-père de Darius, et accompagna ce prince dans son expédition contre les Scythes. Ces peuples ayant envoyé à Darius un oiseau, un rat, une grenouille et cinq flèches, Gobrias conjectura que ce présent signifioit : « O Perses, si vous ne vous envolez comme les oiseaux, ou si vous ne vous jetez dans les marais comme les grenouilles, ou si vous ne vous cachez sous la terre comme les rats, vous serez percés de ces flèches. » Son fils Mardonius devint gendre de Darius.

I. GOCLENIUS (Conrad), né en 1486 dans la Westphalie, mort en 1539, se fit un nom, I. Par de savantes *Notes* sur les Offices de Cicéron. II. Par une nouvelle édition de Lucain. III. Par une *Traduction* latine de l'Hermotime de Lucien, ou des sectes des philosophes. Goclénius enseigna assez long-temps dans le collége de Bois-le-Duc à Louvain.

II. GOCLENIUS (Rodolphe), docteur en médecine, né à Wittemberg en 1572, mourut en 1621, après avoir été professeur de physique, puis de mathématiques, à Marpourg. On a de lui, I. *Uranoscopia, Chiroscopia et Metoposcopia*, 1608, in-12. II. *Tractatus de magneticâ vulneris curatione*, 1613, in-12 : on y trouve le germe de la ridicule doctrine du magnétisme.

III. GOCLENIUS (Rodolphe), né dans le comtat de Wardeck en 1547, poëte et philosophe, fut environ 50 ans professeur de logique à Marpourg, où il mourut en 1628, dans un âge avancé. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, actuellement oubliés. Les principaux sont, I. *Miscellanea theologica et philosophica*, in-8°. II. *Conciliator philosophicus*, in-8°. III. *Idea philosophiæ platonicæ*, in-8°. IV. *Lexicon philosophorum*, in-fol. V. *Phisiognomicæ et chiromanticæ specialia*, in-8°, etc.

† GODARD (saint), archevêque de Rouen, né à Salency en Picardie, frère, à ce qu'on croit, de saint Médard, évêque de Tournai, convertit un grand nombre d'idolâtres à Rouen, et contribua, avec saint Rémi de Reims, à faire adopter le christianisme à Clovis Ier. Il mourut vers l'an 530. — Il y a eu un autre St. GODARD ou GOTHARD, bénédictin, chargé de la conduite de ses frères, comme prieur et comme abbé, mort évêque d'Hildesheim le 4 mai 1039.

GODDARD (Jonathan), célèbre médecin anglais, né à Greenwich en 1617, mort à Londres le 24 mars 1674, un des ardens promoteurs de la société royale, est moins connu par les *Mémoires* qu'il fournit aux Transactions philosophiques, que par quelques recettes, et sur-tout par celle des *Gouttes d'Angleterre*, connues à Londres sous le nom de *Gouttes de Goddard*. Ce remède chimique a été fort célébré autrefois. Son efficacité dans les attaques d'apoplexie, d'épilepsie, de léthargie, fit désirer à Charles II d'en connoître la composition. Mais l'inventeur se fit beaucoup prier pour lui vendre son secret vingt-cinq mille écus. Le prince le communiqua à ses médecins; et dans la suite Lister en fit

part à Tournefort, qui le rendit public. Quoique Goddard vendît fort cher ses recettes, et qu'il fût riche, il publia, en 1678, in-4°, un livre anglais, sur *la misérable condition d'un médecin de Londres*. Cette condition est en effet si malheureuse, que certains charlatans arrivés à pied dans cette grande ville y ont bientôt acquis une grande fortune.

† I. GODEAU (Antoine), né à Dreux d'un élu de cette ville, rechercha une demoiselle qui le rebuta parce qu'il étoit petit et laid. Après cette mortification, il vint à Paris embrasser l'état ecclésiastique. Produit par Chapelain à l'hôtel de Rambouillet, le bureau du bel esprit, et souvent du faux esprit, il y brilla par ses vers et par une conversation aisée. On l'appeloit *le Nain de Julie* (mademoiselle de Rambouillet s'appeloit Julie.) Il fut un de ceux qui, en s'assemblant chez Conrart, contribuèrent à l'établissement de l'académie française. Le cardinal de Richelieu, instruit de son mérite, lui accorda une place dans cette compagnie naissante. On dit que ce ministre lui donna l'évêché de Grasse pour faire un jeu de mots. Godeau présente à ce cardinal une Paraphrase en vers du cantique *Benedicite*, et il reçoit pour réponse : « Vous m'avez donné *Benedicite*, et moi je vous donne Grasse. » Plusieurs critiques prétendent que le cardinal de Richelieu ne se servit jamais de ce calembourg, et leurs raisons paroissent plausibles (*V.* les Remarques de l'abbé Joly sur le Dictionnaire de Bayle, au mot BALZAC.) Cependant, comme cette anecdote est répandue, nous avons cru devoir la rapporter, en la donnant pour un bruit populaire. Il est certain que Godeau commença sa *Traduction des Psaumes* par la Paraphrase du *Benedicite*; et ce poëme, très-bon pour le temps, le fit connoître avantageusement. Dès que Godeau eut été sacré, il se retira dans son diocèse, et se dévoua entièrement aux fonctions épiscopales. Il y tint plusieurs synodes, instruisit son peuple, réforma son clergé, et fut une leçon vivante des vertus qu'il demandoit aux autres. Il vécut dans l'étude et dans la retraite. Il disoit des Provençaux « qu'ils étoient *riches* de peu de bien; *glorieux* de peu d'honneur; *savans* de peu de science. « Les états de Provence l'ayant député à Anne d'Autriche, pour obtenir la diminution d'une somme demandée par cette princesse, il dit dans sa harangue que « la Provence étoit fort pauvre, et que comme elle ne portoit que des jasmins et des orangers, on pouvoit l'appeler une *Gueuse parfumée*.... » Innocent X lui accorda des bulles d'union de l'évêché de Vence avec celui de Grasse; mais le clergé de Vence s'étant opposé à cette union, il quitta le diocèse de Grasse, et mourut à Vence le 21 avril 1672, à 67 ans. Ce prélat écrivoit avec beaucoup de facilité en vers et en prose; mais ses vers ne sont le plus souvent que des rimes; et sa prose coulante et aisée est quelquefois trop abondante et trop négligée. Les principaux fruits de son esprit fécond sont, I. *Histoire de l'Eglise depuis le commencement du monde jusqu'à la fin du 9e siècle*, 3 vol. in-folio, et 6 vol. in-12. Cette histoire, écrite avec noblesse et avec majesté, est moins exacte que celle de l'abbé Fleury; mais elle se fait lire avec plus de plaisir. Lorsque Godeau travailloit à la suite de son Histoire, il eut l'occasion de rencontrer le P. Le Cointe, de l'Oratoire, chez un libraire. L'oratorien, ne se doutant pas qu'il parloit devant l'auteur, se plaignit de l'inexactitude des faits et des dates. Godeau ne se fit point connoître; mais le jour

même il se rendit à l'Oratoire, remercia le père Le Cointe de sa critique, et profita de ses remarques pour une seconde édition. Ce trait de modestie inspira au père Le Cointe beaucoup d'estime pour le prélat, qui, à son tour, conçut une vive amitié pour l'oratorien. II. *Paraphrases des Epîtres de saint Paul, et des Epîtres canoniques*, in-4°, dans le goût des Paraphrases du père Carrières, qui, en prenant l'idée de l'évêque de Grasse, l'a perfectionnée. III. *Vies de saint Paul*, in-4°; *de saint Augustin*, in-4°; *de saint Charles Borromée*, 1748, 2 vol. in-12; *de Denys de Cordes*, etc. IV. *Les Eloges des évêques qui, dans tous les siècles de l'Eglise, ont fleuri en doctrine et en sainteté*, in-4°. V. *Morale chrétienne*, Paris, 1709, 3 vol. in-12, pour l'instruction des curés et des prêtres du diocèse de Vence. L'auteur, ennemi de la morale relâchée, opposa cet ouvrage aux maximes pernicieuses de certains casuistes. Ce corps de morale, composé pour l'usage de son diocèse, est écrit avec beaucoup de netteté, de précision et de méthode. C'est, selon Nicéron, le meilleur ouvrage de Godeau. VI. *Version expliquée du nouveau Testament*, 1668, 2 vol. in-8°. Cette traduction, à peu près du même genre que les Paraphrases de saint Paul, dont nous avons parlé, est plus concise. Godeau traduit littéralement les paroles du texte, et y insère seulement quelques mots imprimés en italique, qui l'éclaircissent. Richard Simon prétend qu'il ne traduit pas toujours exactement, parce que ne sachant ni le grec, ni l'hébreu, il n'avoit pas tout ce qu'il falloit pour être un bon traducteur. VII. *Les Psaumes de David, traduits en vers français*, in-12. Les calvinistes s'en servent dans le particulier, à la place de ceux de Marot, consacrés pour les temples. Quoique le style de cette version soit en général lâche et diffus, cependant la versification a de la noblesse et de la douceur. VIII. Plusieurs autres *Poésies* : les *Fastes de l'Eglise*, qui contiennent plus de 15,000 vers; le *Poëme de l'Assomption*; ceux *de saint Paul*, *de la Magdeleine*, *de saint Eustache*; des *Eglogues chrétiennes*, etc. Le fécond auteur de tant de productions différentes disoit « que le paradis d'un écrivain étoit de composer, que son purgatoire étoit de relire et retoucher ses compositions; mais que voir les épreuves de l'imprimeur, c'étoit là son enfer. » D'autres auteurs, meilleurs juges que Godeau, ont trouvé leur enfer à passer, après la crise de l'impression, sous les verges de la satire. Godeau, touché des abus que la plupart des versificateurs faisoient de la poésie, voulut la ramener à son véritable usage; mais il mérita plus d'éloges pour son intention que pour ses succès. Froid dans les détails, méthodique dans l'ordonnance, uniforme dans les expressions, il se copie lui-même, et ne connoît pas l'art de varier ses tours et ses figures, de plaire à l'esprit et d'échauffer le cœur. On est forcé de se demander, en les lisant, comme le jésuite Vavasseur : *Godellus utrùm poëta?* Et le goût répond presque toujours : Non.... Despréaux n'en a pas jugé plus favorablement. Voici comme il en parle dans une lettre à l'abbé de Maucroix : « Je suis persuadé, aussi bien que vous, que M. Godeau est un poëte fort estimable. Il me semble pourtant qu'on peut dire de lui, ce que Longin dit d'Hipéride, qu'il est toujours à jeun, et qu'il n'a rien qui remue, ni qui échauffe; en un mot, qu'il n'a point cette force de style et cette vivacité d'expressions qu'on cherche dans les ouvrages et qui les font durer. Je ne sais point s'il passera à la postérité :

mais il faudra pour cela qu'il ressuscite; puisqu'on peut dire qu'il est déjà mort, n'étant presque plus maintenant lu de personne. » Maucroix, en répondant à Despréaux, lui dit : « M. Godeau écrivoit avec beaucoup de facilité, disons avec trop de facilité. Il faisoit deux ou trois cents vers (comme dit Horace) *stans pede in uno*. Ce n'est pas ainsi que se font les bons vers. Néanmoins, parmi ses vers négligés, il y en a de beaux qui lui échappent... »

II GODEAU (Michel), professeur de rhétorique au collége des Grassins, ensuite recteur de l'université et curé de Saint-Côme à Paris, mourut à Corbeil, où des ordres supérieurs l'avoient relégué, le 25 mars 1736, à 80 ans. On a de lui un assez grand nombre d'écrits, surtout en vers latins. Le plus connu est une *Traduction* d'une partie des Œuvres poétiques de Despréaux, imprimée à Paris en 1737, in-12. Tous ceux qui se connoissent en vers latins avoueront, dit un célèbre critique, que ceux de Godeau ne sont guère dignes de son original. C'est un grand maître travesti en bon écolier du pays latin. Godeau se sert en général d'expressions propres, et varie ses tours; mais il est diffus, et plutôt paraphraste que traducteur. D'ailleurs sa versification est, en général, assez dure.

† I. GODEFROY de Bouillon, né avant le milieu du 11[e] siècle, à Basy, village du Brabant Wallon, à deux lieues de Nivelle, fils d'Eustache II, comte de Boulogne et de Lens, succéda en 1076 à son oncle Godefroy-le-Bossu, duc de la Basse-Lorraine, dans le duché de Bouillon. Il servit, avec autant de fidélité que de valeur, l'empereur Henri IV en Allemagne et en Italie. La réputation de bravoure que ses succès lui avoient acquise le fit choisir, en 1095, pour un des principaux chefs des croisés, que le pape Urbain II et les autres princes chrétiens envoyèrent dans la Terre-sainte. Il partit pour cette expédition au printemps de 1096, avec ses frères, Eustache et Baudoin. Les Grecs s'opposèrent vainement à leur passage. Godefroy obligea l'empereur Alexis Comnène de lui ouvrir les chemins de l'Orient, et de dissimuler ses justes inquiétudes. Par les traités qu'il fit avec ce prince, il devoit lui rendre les places de l'empire qu'il prendroit sur les infidèles, à condition qu'il fourniroit à l'armée des vivres et des troupes. Mais Alexis craignit pour ses propres états, et mécontent d'ailleurs de ce que les croisés avoient pillé les environs de Constantinople, il ne tint rien de ce qu'il avoit promis. Godefroy alla mettre le siége devant Nicée, s'en rendit maître, et, en continuant sa route, prit un grand nombre de places dans la Natolie. L'armée croisée étoit alors composée de cent mille cavaliers et de 500 mille gens de pied, sans y comprendre des religieux, dont plusieurs, animés d'un saint enthousiasme, et dont d'autres, ennuyés du cloître, avoient quitté leurs cellules, et de femmes qui, lasses de leurs maris, suivoient en Palestine l'objet de leurs passions. « Ce devoit être, dit le président Hénault, d'après le judicieux abbé Fleury, un spectacle assez singulier, de voir partir un tas d'hommes et de femmes perdus de crimes, parmi lesquels le christianisme étoit aussi rare que la vertu; qui étoient dans la bonne-foi de croire qu'ils combattoient pour la gloire de Dieu, et qui, chemin faisant, s'abandonnoient aux plus grands excès; qui laissoient sur les lieux de leurs passages les traces scandaleuses de leurs dissolutions et de leurs brigandages; ou qui empor-

toient dans leur cœur le souvenir criminel des maîtresses qu'ils avoient laissées dans leurs pays. » Voilà comme les hommes, abusant de tout, même des choses les plus saintes, tournent la religion en passion; et comme une entreprise respectable par son objet devint un spectacle ridicule et scandaleux. « Ce fut alors, dit Fleury, que commença l'indulgence plénière, c'est-à-dire la rémission des peines canoniques à quiconque feroit le voyage et le service de Dieu. Ainsi se nommoit cette guerre, et c'étoit ce pardon extraordinaire qui attiroit tant de gens. Il fut bien doux à cette noblesse, qui ne savoit que chasser et se battre, de voir changer en un voyage de guerre les pénitences laborieuses, qui consistoient en jeûnes et en prières, et sur-tout en ce temps-là, à s'abstenir de l'usage des armes et des chevaux. La pénitence devint un plaisir; car la fatigue du voyage étoit peu considérable pour des gens accoutumés à celle de la guerre et le changement de lieux et d'objets est un divertissement. Il n'y avoit guère de peine sensible que de quitter pour long-temps son pays et sa famille. Cependant un si long voyage, et en si grande compagnie, n'étoit pas un remède bien propre à corriger les pécheurs : aussi est-il certain, au rapport des historiens, que les armées des croisés étoient non seulement comme les autres armées, mais encore pires; que toutes sortes de vices y régnoient, et ceux que les pélerins avoient apportés de leur pays, et ceux qu'ils avoient pris dans les pays étrangers. » La croisade, conduite par Godefroy, ne fut pas plus exempte de corruption et de désordres que celles qui la suivirent; mais elle fut plus heureuse. Antioche fut prise par intelligence le 3 juin 1098. Trois jours après il arriva une armée immense qui assiégea les croisés renfermés dans la ville. Comme ils étoient sans provisions, ils se virent réduits à manger les chevaux et les chameaux. Dans cette extrémité, ils furent délivrés par la prétendue découverte de la sainte lance, découverte faite sur l'indication d'un clerc provençal, qui avoit eu une révélation. Cet événement ranima tellement le courage des croisés, qu'ils repoussèrent vivement les Turcs, et remportèrent sur eux une grande victoire. La ville de Jérusalem fut prise l'année suivante, 19 juillet 1099, après cinq semaines de siége. On fit main basse sur les infidèles, le massacre fut horrible, tout nageoit dans le sang, et les vainqueurs, fatigués du carnage, en avoient horreur eux-mêmes. Godefroy, dont la piété égaloit la valeur, fut sans doute un de ceux que ces fureurs soulevèrent. Huit jours après la conquête de Jérusalem, les seigneurs croisés l'élurent roi de la ville et du pays. Ce prince ne voulut jamais porter une couronne d'or dans une ville où J. C. avoit été couronné d'épines. Il refusa le titre de roi, et se contenta de celui de duc et d'avoué du Saint-Sépulcre. Le sultan d'Egypte appréhendant que les chrétiens, après de si grands avantages, ne pénétrassent dans son pays, et les voyant tellement affoiblis, que de trois cent mille hommes qui avoient pris Antioche, il en restoit à peine vingt mille, envoya contre eux une armée de quatre cent mille combattans. Godefroy les mit en désordre et en tua, dit-on, plus de cent mille. Cette victoire lui donna la possession de toute la Terre-sainte, à la réserve de deux ou trois places. Il songea moins à étendre ses nouveaux états qu'à les conserver et à y mettre une bonne police. Il établit un patriarche, fonda deux chapitres de chanoines, l'un dans l'église du Saint-Sépulcre, l'autre dans celle du Temple, et un monastère dans la vallée de Josaphat. Après cela il donna un *Code de lois* à ses nou-

veaux sujets, qui eurent la douleur de le perdre après un an de règne; car il mourut le 18 juillet 1100. Ce nouveau royaume subsista 88 ans. « Jamais, dit l'abbé de Choisy (Journal des savans, 1712, pag. 119), l'antiquité fabuleuse ne s'est imaginé un héros aussi parfait en toutes choses que la vérité de l'histoire nous représente Godefroy de Bouillon. Sa naissance étoit illustre; mais ce fut son mérite qui l'éleva au-dessus des autres, et l'on peut dire de lui que sa grandeur fut l'ouvrage de sa vertu. » Son *Code de lois*, dont on conserve des manuscrits dans les bibliothèques du Vatican, et quelques autres en France, a été imprimé in-fol., Paris, 1690, avec des notes par Thaumas de La Thaumassière, sous le nom des *Assises de Jérusalem*. On en trouve une partie dans les *Deliciæ equestrium ordinum*, de François Mennens, Cologne, 1613, in-12. Il y a une *Lettre de Godefroy à Boëmond*, dans Guillaume de Tyr, lib. 2, cap. 10, édition de Bâle, 1564, où il répond à Boëmond, qui lui avoit dit de se défier d'Alexis Comnène, « qu'il connoissoit la malignité de cet empereur, et qu'il en éprouvoit tous les jours quelque chose. » Les exploits de Godefroy ont été célébrés dans les *Labores Herculis christiani Godefridi Bullionii*, Lille, 1674, in-12; par le P. de Waha, jésuite, ouvrage d'une latinité pure et nerveuse, et dans la Jérusalem délivrée du Tasse.

II. GODEFROY (saint), évêque d'Amiens, mort au monastère de St.-Crépin de Soissons l'an 1118, se rendit recommandable par ses vertus et par ses connoissances.

III. GODEFROY DE VITERBE, ainsi nommé du lieu de sa naissance, chapelain et secrétaire des empereurs Conrad III, Frédéric Ier, et Henri VI son fils, fouilla pendant quarante ans dans les archives de l'Europe pour y recueillir de quoi composer une *Chronique*, écrite en vers et en prose, qu'il dédia au pape Urbain III. Elle commence à Adam, et finit en 1186. L'auteur affecte dans ses vers, quoique latins, des rimes et des jeux de mots ridicules; c'étoient les pointes d'esprit de son siècle. Il y traite indifféremment le profane et le sacré; il y parle de tous les princes du monde, et il intitule sa Chronique : *Panthéon;* comme s'ils étoient des dieux! Quoique cette compilation soit marquée au coin de la barbarie, on ne peut refuser de l'érudition à l'auteur. Son long séjour à la cour impériale l'avoit mis au fait des affaires de son temps. La meilleure édition de sa *Chronique* est celle de Hanovre en 1613, dans le recueil des historiens d'Allemagne, par Pistorius.

† IV. GODEFROY (Denys), jurisconsulte célèbre, né en 1549, d'un conseiller au châtelet de Paris, se retira à Genève, et de là en Allemagne, où il professa le droit dans quelques universités. On voulut le rappeler en France pour remplir la chaire que la mort de Cujas laissoit vacante; mais le calvinisme, dont il faisoit profession, l'empêcha de l'accepter. Il mourut loin de sa patrie le 7 septembre 1622. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de droit, parmi lesquels on distingue, I. *Corpus juris civilis*, avec des notes que Ferrière regardoit comme un chef-d'œuvre de clarté, de précision et d'érudition. Les meilleures éditions sont celles de Vitré, 1628, et d'Elzévir, 1683, 2 vol. in-folio. II. *Notæ in quatuor libros Institutionum.* III. *Opuscula varia juris.* IV. *Praxis civilis, ex antiquis et recentioribus scriptoribus.* V. *Index chronologicus legum et novellarum à Justiniano imperatore compositarum.* VI. *Consuetudines civitatum et provinciarum Galliæ, cum*

notis, in-fol. VII. *Quæstiones politicæ, ex jure communi et historiâ desumptæ*. VIII. *Dissertatio de nobilitate*. IX. *Statuta regni Galliæ cum jure communi collata*, in-fol. X. *Synopsis statutorum municipalium*. XI. Une édition en grec et en latin du *Promptuarium juris*, d'Harmenopule. XII. Des *Conjectures* et *Diverses leçons sur Sénèque*, avec une *Défense de ces Conjectures* que Gruter avoit attaquées. XIII. Un *Recueil des anciens grammairiens latins*, *etc*. On attribue encore à Denys Godefroy, I. *Avis pour réduire les monnoies à leur juste prix et valeur*, in-8°. II. *Maintenue et Défense des empereurs, rois, princes, états et républiques, contre les censures, monitoires et excommunications des papes*, in-4°. III. *Fragmenta duodecim tabularum, suis nunc primùm tabulis restituta*, 1616, in-4°. Les *Opuscules* de Denys Godefroy ont été réunis et imprimés en Hollande, in-fol.

† V. GODEFROY (Théodore), fils aîné du précédent, né à Genève en 1580, embrassa la religion catholique que son père avoit quittée, obtint une charge de conseiller d'état, et mourut le 5 octobre 1649 à Munster, où il étoit en qualité de conseiller de l'ambassade de France pour la paix générale. Ce savant soutint parfaitement la réputation de son père, et fit de grandes découvertes dans le droit, dans l'histoire et dans les titres du royaume. La république des lettres lui doit, I. Le *Cérémonial de France*, recueil curieux, in-4°, et publié ensuite par Denys son fils, en 2 v. in-fol. II. *Mémoire concernant la préséance des rois de France sur les rois d'Espagne*, in-4°. III. *Histoire de Charles VI*, par Jean Juvénal des Ursins; *de Louis XII*, par Seyssel et par d'Auton, etc.; *de Charles VIII*, par Jaligny et autres; *du chevalier Bayard, avec le Supplément*, par Expilly, in-8°; *de Jean Le Meingre*, dit *Boucicault, maréchal de France*, in-4°; *d'Arthus III, duc de Bretagne*, in-4°; *de Guillaume Marescot*, in-4°. Godefroy n'est que l'éditeur de ces Histoires, composées par des auteurs contemporains; mais il les a enrichies de *Notes* et de *Dissertations*. Denys Godefroy son fils (n° VII) en a fait réimprimer la plus grande partie avec de nouvelles additions : et c'est un grand service que l'un et l'autre ont rendu aux architectes de l'histoire que de leur avoir dressé ces utiles échafaudages. IV. *De la véritable origine de la maison d'Autriche*, in-4°. V. *Généalogie des ducs de Lorraine*. VI. *L'Ordre et les Cérémonies observés aux mariages de France et d'Espagne*, in-4°. VII. *Généalogie des comtes et ducs de Bar*, in-4°. VIII. *Traité touchant les droits du roi très-chrétien sur plusieurs états et seigneuries voisines*, in-fol., sous le nom de Pierre Dupuy. IX. *Généalogie des rois de Portugal, issus en ligne directe masculine de la maison de France qui régne aujourd'hui*, in-4°. X. *Entrevue de Charles IV, empereur, et de Charles V, roi de France : plus, l'Entrevue de Charles VII, roi de France, et de Ferdinand, roi d'Aragon, etc.*, in-4°. Godefroy n'écrit pas purement; mais il pense juste, et n'avance rien sans le prouver avec autant de savoir que de netteté; mérite assez rare aujourd'hui, où l'on s'efforce de montrer plus de bel esprit que de jugement.

† VI. GODEFROY (Jacques), frère du précédent et aussi savant que lui, persévéra dans le calvinisme. Elevé aux premières charges de la république de Genève, sa patrie, il en fut cinq fois syndic, et y mourut en 1652, à 65 ans. C'étoit un homme

d'une profonde et exacte érudition. On a de lui, I. L'*Histoire ecclésiastique* de Philostorge, en grec et en latin, 1642, in-4°, avec une version peu fidèle ; un *Appendix* et des *Dissertations* pour l'intelligence de cet historien. II. Le *Mercure jésuitique*. C'est un recueil de pièces concernant les jésuites, qui y sont très-maltraités. La dernière édition de cet ouvrage curieux est de 1631, en 2 vol. in-8°. III. *Opuscula varia, juridica, politica, historica, critica*, in-4°. IV. *Fontes juris civilis*, 1653, in-4°. V. *De diversis regulis juris*, 1653, in-4°. VI. *De famosis latronibus investigandis*, in-4°. VII. *De jure præcedentiæ*, in-4°. VIII. *De salario*, in-4°. IX. *Animadversiones juris civilis*. X. *De suburbicariis regionibus*, in-4°, Francfort, 1617. XI. *De statu paganorum sub imperatoribus christianis*, Leipsick, 1616, in-4°. XII. *Fragmenta legum Juliæ et Pappiæ collecta, et notis illustrata*. XIII. *Codex Theodosianus*, Leipsick, 1736, 1745, 6 vol. in-folio. XIV. *Vetus orbis descriptio, Græci scriptoris sub Constantio et Constante, imperatoribus*, grec et latin, avec des notes, in-4°.

† VII. GODEFROY (Denys), fils de Théodore et neveu du précédent, né à Paris en 1615, mort à Lille, directeur et garde de la chambre des comptes, le 9 juin 1681, à 66 ans, hérita du goût de son père pour l'histoire de France, et fit réimprimer une partie des éditions que ce dernier avoit données, avec de nouveaux éclaircissemens. De ce nombre sont des *Mémoires et instructions pour servir dans les négociations et les affaires concernant les droits du roi*, 1665, in-folio, que l'on avoit attribués au chancelier Séguier. Les *Histoires de Charles VI*, 1653, in-fol.; *de Charles VII*, 1661, in-f.; *de Charles VIII*, 1684, in-folio, magnifiquement imprimées au Louvre. On a encore de lui l'*Histoire des officiers de la couronne*, que Le Feron avoit commencée, et qu'il a continuée, corrigée et augmentée. Cet ouvrage parut en 1658, in-fol., sous le titre d'*Histoire des connétables, des chanceliers, gardes des sceaux, maréchaux, amiraux*. Parmi les fautes qu'il a laissé subsister, il y en a qui sont de peu d'importance, et d'autres essentielles. Il a donné des armoiries à tous les officiers de la couronne, quoiqu'il n'y en ait point eu de particulière avant Philippe Ier. Godefroy avoit formé le projet de donner une suite d'historiens français contemporains, et de les faire imprimer dans la langue où ils ont écrit. Il devoit commencer, en 1285, à Philippe-le-Bel; mais d'autres occupations l'empêchèrent d'exécuter son dessein.

† VIII. GODEFROY (Jean), fils du précédent, eut, comme son père, la passion de la littérature gauloise. Il lui succéda dans la charge de directeur de la chambre des comptes de Lille, et mourut en 1732, dans un âge fort avancé, emportant les regrets des bons citoyens et des savans. C'est à ses soins que nous devons, I. Une édition des *Mémoires de Philippe de Commines*, en 5 vol. in-8°, qui passoit pour la meilleure avant celle de l'abbé Lenglet du Fresnoy, en 4 vol. in-4°. II. Le *Journal de Henri III*, 2 vol. in-8°; édition éclipsée encore par celle de l'abbé du Fresnoy, en 5 vol. in-8°. III. Les *Mémoires de la reine Marguerite*, 1713, in-8°. IV. Un *Livre* fort curieux contre celui du Père Guyard, jacobin, intitulé *La Fatalité de Saint-Cloud, etc.* C'est ce Jean Godefroy qui a le mieux fait connoître la Ligue, et qui a donné le plus de pièces curieuses concernant les Li-

gueurs. L'abbé Barral le fait mourir en 1719, et lui attribue l'édition de la *Satire Ménippée*. Il a confondu Jean Godefroy avec Denys GODEFROY, IIIe du nom, garde des registres de la chambre des comptes à Paris, mort en 1719. C'est à celui-ci que le public est redevable de l'édition de la *Satire Ménippée*. Il est vrai que son frère en donna une deuxième édition en 1726.

IX. GODEFROY (Jacques), né à Carentan, mort en 1624, contemporain et rival de Bérault, avoit une grande connoissance des lois, et une dialectique excellente, qui le rendit souvent redoutable à son illustre adversaire. Il est auteur d'un *Commentaire de la Coutume de Normandie*, joint à celui de Bérault et d'Aviron, 1684 et 1776, 2 vol. in-fol.

* X. GODEFROY (Arnold), né à Anneberg, ville de Misnie, en 1666, fit toutes ses études à Wittemberg, et s'y distingua. Il passa ensuite à Dresde, où il fit éclater son aversion pour les luthériens, et son penchant pour le particularisme, c'est-à-dire pour la religion individuelle. Appelé à Gieffen pour y enseigner l'histoire, il remplit très-peu de temps cette chaire, et publia un ouvrage sur son abdication, forcée, disoit-il, par sa conscience. De Giessen il passa à Quedlimbourg, et s'y retira chez Jean-Henri Spregelius, dont il épousa la fille. Ses discours, et quelques ouvrages où il débitoit ses nouveautés, occasionnèrent des brouilleries qui ne l'empêchèrent pas de parvenir aux charges de prédicateur de la duchesse-douairière d'Eisenach, d'inspecteur à Werben, et enfin de prédicant à Saint-Jacques de Serleberg, dans la Marche de Brandebourg, où il mourut le 30 mai 1714. Dans son *Histoire de l'Eglise*, il attaque toutes les sociétés chrétiennes. Ses principaux disciples ou défenseurs furent Dippelius, que les luthériens nommoient le bouffon banal des piétistes; Krazensteinius, qui fit du bruit à Quedlimbourg; Magdalena, servante de Spregelius, l'une des héroïnes d'Arnold; Karl, Schoedius, etc., et d'autres.

XI. GODEFROY. *Voyez* GEOFROI.

GODEGRAND. *Voyez* CHRODEGAND.

GODESCALQUE. *Voyez* GOTESCALC.

* GODESCARD (Jean-François), né à Rocquemont, diocèse de Rouen, en 1728, ancien chanoine de S.-Louis du Louvre et de S.-Honoré, a, conjointement avec M. Marie, traduit librement de l'anglais un ouvrage d'Alban Butler, intitulé *Vies des Pères, des Martyrs et des autres principaux saints, tirées des actes originaux et des monumens les plus authentiques*, en 12 vol. in-8°. Il a entrepris ensuite d'en faire l'*Abrégé*; mais enlevé par la mort à Paris, le 21 août 1800, il a laissé son ouvrage au 18 juillet. Un pieux et élégant anonyme l'a complété et publié, en 4 vol. in-12, à Paris, an 11 (1803). On y trouve une Notice sur la vie et les écrits de l'auteur. On doit à Godescard quelques autres *Traductions* et *Editions*.

GODETZ. *Voyez* DESGODETZ.

* GODEWICK (Marguerite), Hollandaise, célèbre par ses talens dans la peinture, née à Dort en 1627, morte en 1677, peignoit le *Paysage*; elle brodoit aussi admirablement.

* GODFREY (sir Edmundbury), magistrat anglais, vivoit en 1678, et s'est distingué par l'activité qu'il a déployée contre le complot des pa-

pistes dans cette année. Il fut aussi remarquable par les circonstances de sa mort : on le trouva percé de sa propre épée, et son corps portoit des marques évidentes des violences qu'il avoit souffertes. On n'a pas balancé à accuser les papistes de cet assassinat ; et ses funérailles furent célébrées avec grande pompe.

* I. GODIN (Nicolas), médecin ordinaire de la ville d'Arras, vécut au commencement du 16e siècle. Il a publié la *Chirurgie pratique de Maistre Jean de Vigo, docteur en médecine, divisée en 2 parties, avec les aphorismes et les canons de la chirurgie*, Paris, 1531 ; Lyon, 1537, in-8°. On lui attribue aussi un Traité *de Chirurgiâ militari*, dont la traduction française, par Jacques Blondel, chirurgien de Lille, parut à Anvers en 1558, in-8°.

† II. GODIN (Louis), né à Paris en 1704, montra de bonne heure beaucoup de talens pour les mathématiques. L'académie des sciences lui ouvrit son sein en 1725. Une des époques les plus intéressantes de sa vie est d'avoir été comme le chef des académiciens qui allèrent au Pérou en 1735, pour la mesure du degré de la terre. Etant entré au service de l'Espagne, il fut déterminé, en 1752, à accepter la place de directeur de l'académie des gardes-marines de Cadix, où il mourut le 11 juillet 1760. On a de lui, I. *Cinq années de la Connoissance des Temps*. II. *Table des Mémoires de l'Académie des sciences*, in-4°. III. *Machines approuvées par l'Académie*, 3 vol. in-fol., ou 6 vol. in-4°.

III. GODIN DE SAINTE-CROIX. *Voyez* BRINVILLIERS.

† GODINOT (Jean), docteur en théologie et chanoine de la cathédrale de Reims, naquit dans cette ville en 1661. Persuadé qu'il pouvoit unir le commerce aux paisibles fonctions canoniales, il s'enrichit par celui du vin ; mais ses richesses ne furent que pour les pauvres et pour ses concitoyens. Après avoir rendu le double de son patrimoine à sa famille, il employa plus de 500,000 livres à décorer la cathédrale, à faire venir de bonne eau dans la ville, à fonder des écoles gratuites, à ouvrir un asile aux malades. Pendant qu'il s'illustroit par des bienfaits, quelques-uns de ses compatriotes, aussi fanatiques qu'ignorans, le censuroient et le contrarioient. Lorsqu'il eut fermé les yeux en 1749, ses ennemis vouloient lui faire refuser la sépulture ecclésiastique, à cause de son opposition à la bulle *Unigenitus* ; mais des citoyens plus éclairés obtinrent qu'il seroit enseveli honorablement, et il y eut un grand concours à ses obsèques.

GODIVE, femme de Leoffrick, duc de Mercie, se signala par un trait singulier. Pour délivrer les habitans de Coventry d'une amende à laquelle son époux les avoit condamnés, elle voulut bien se soumettre à une condition extraordinaire, sous laquelle le duc promit de leur pardonner : c'étoit qu'elle iroit, toute nue, à cheval d'un bout de la ville à l'autre. Cette condition laissoit peu d'espérance aux bourgeois d'être exempts de l'amende. Mais Godive trouva le moyen de l'exécuter, en se couvrant de ses cheveux, après avoir fait publier des défenses aux habitans de paroître dans la rue ou aux fenêtres, sous peine de la vie. Quelque rigoureux que fût le châtiment, il se trouva un homme trop curieux (c'étoit un boulanger), qui fut assez téméraire pour s'y exposer, et qui fut puni de mort. Pour conserver la mémoire de cet événement, on portoit, à certain jour de l'année,

en procession, la statue de Godive, ornée de fleurs et richement vêtue, au milieu d'une foule de peuple; et la statue du boulanger est mise sur la même fenêtre d'où il regardoit. Rapin Thoiras rapporte ce trait dans le premier volume de son Histoire d'Angleterre.

* I. GODOLPHIN (Sidney), poëte anglais, né en 1610, d'une ancienne famille de Cornouailles, mort en 1643, élève du collége d'Exeter à Oxford en 1640, nommé représentant d'Helston au parlement, y prit le parti de Stafford; ensuite il joignit l'armée royale, et périt dans une action contre les rebelles. On a de lui plusieurs *Poëmes*, et une *Traduction* de l'Episode de Didon dans l'Enéide, imprimée en 1658, in-8°. Cet auteur a eu des liaisons intimes avec Hobbes, qui parle de lui très-avantageusement dans son Léviathan.

* II. GODOLPHIN (Jean), célèbre jurisconsulte anglais, né en 1617 en Cornouailles, mort en 1678, prit ses degrés à Oxford, devint, en 1653, un des trois juges de l'amirauté. L'année même de sa mort, il fut fait avocat du roi. Godolphin est auteur de plusieurs ouvrages. I. *L'Alambic sacré*, ou *l'Esprit extrait de la lettre*. II. *L'Arbre sacré*, ou *Corps de théologie*, in-fol. III. *Catalogue de ce qui forme l'office du lord grand-amiral*. IV. *Vue de la juridiction de l'amirauté*. V. *Le Legs de l'orphelin*, ou *Abrégé testamentaire*, in-4°. VI. *Repertorium canonicum*, in-4°.

† GODONESCHE (Nicolas) fut mis à la Bastille en 1732, pour avoir fait les figures qui sont dans le livre de Boursier, intitulé Explication abrégée des principales Questions qui ont rapport aux affaires présentes, 1731, in-12. On a encore de lui *Les Médailles de Louis XV*, in-fol., qui parurent en 1727 et en 1736, augmentées. Ce graveur mourut en 1761. *Voyez* BOURSIER, n° II.

*I. GODWIN comte de Kent, puissant seigneur saxon, mort en 1053, accompagna Canut, en 1017, dans son expédition contre la Suède, et se distingua par une valeur peu commune. Le prince, pour prix de ses services, lui donna des terres considérables, et sa fille en mariage. Après la mort de Canut, le comte embrassa la cause d'Hardicanut contre Harold; mais ensuite il passa dans le parti de ce dernier, et se chargea d'assassiner Alfred, un des fils d'Ethelred II; mais il se purgea de ce crime par le serment. Après la mort d'Hardicanut, il se joignit à Edouard, qui épousa sa fille : mais ensuite il prit les armes contre ce prince, et ayant été battu, il se réfugia en Flandre. Là, Godwin leva de nouvelles troupes, descendit la Tamise, se montra devant Londres, et répandit un tel effroi dans cette ville, que le roi fut obligé de négocier la paix avec lui, et de le rétablir dans ses biens. Ce seigneur mourut subitement à table avec le roi à Winchester.

* II. GODWIN (Thomas), évêque anglais, né en 1517 à Okingham, au comté de Berks, mort en 1590, élève du collége de la Magdeleine à Oxford, où il fut boursier. En 1549 il fut nommé maître de l'école de Brackley, au comté de Northampton; mais à l'avénement de Marie il quitta cette place, et pratiqua la médecine. Sous le règne suivant, il prit les ordres; en 1565 il obtint le doyenné de l'église du Christ à Oxford, et l'année suivante celui de Cantorbéry. En 1584 il fut nommé évêque de Bath et de Wells; mais fort peu de

temps après il fut interdit par la reine Elizabeth, pour s'être marié en secondes noces.

III. GODWIN (Thomas), littérateur anglais, profond dans la connoissance des langues et de l'antiquité, né à Sommerset, mort le 20 mai 1642, à 55 ans, après avoir professé avec distinction dans l'université d'Oxford. On a de lui, I. *Moses et Aaron*, réimprimés à Utrecht en 1698, in-8°, avec les savantes notes de Reizius. Godwin explique avec autant d'intelligence que d'érudition les rits ecclésiastiques et politiques des Hébreux. II. Un bon *Abrégé des Antiquités romaines*, publiées sous le titre d'*Antiquitatum Romanarum compendium*, in-4°, Oxford, 1613.

† IV. GODWIN (François), évêque de Landaff, puis d'Herford, né à Havington, fils de l'évêque de Bath, mourut en 1633, à 72 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages, entre autres, I. *De Præsulibus Angliæ commentarius*, Cambridge, 1743, in-fol. II. *Annales d'Angleterre sous Henri VIII, Edouard VI, et Marie*, en latin, Londres, 1616, in-folio, estimées en Angleterre, moins à cause du style que pour la véracité de l'historien. III. *L'Homme dans la lune*, traduit en français, in-12 : ouvrage de sa jeunesse, publié sous le nom de Dominique Gonzalès. — Son fils, Morgan Godwin, a traduit ses Annales en anglais, Londres, 1630, in-folio. Il y en a une version française par Loigny, Paris, 1647, in-4°.

* V. GODWIN (Marie Wollstonecraft), anglaise extraordinaire, née, en 1768, à Béverley au comté d'Yorck, morte en 1797. Les dissipations de son père ayant réduit sa famille à la pauvreté, elle ouvrit une école à Islington, puis une autre à Newington-Green. Ensuite elle fut gouvernante des filles du lorp Kinsborough; mais elle ne resta que peu de temps dans cette maison. En 1787 elle alla s'établir à Londres, et vécut du produit de ses ouvrages littéraires. Madame Godwin en a publié un grand nombre. I. *Histoires originales à l'usage des enfans*. II. *Plusieurs Traductions* d'ouvrages français et allemands; elle eut aussi quelque part à l'*Analitical Review*. En 1790 elle publia une *Réponse aux Réflexions de Burke sur la révolution française*; et l'année suivante, sa *Défense des droits des femmes*. En 1792 elle vint à Paris, et elle y forma une liaison malheureuse avec un Américain, dont elle eut une fille. Elle entreprit pour lui un voyage à Norway, où il avoit quelques affaires de commerce à régler. Ce voyage fut l'occasion des *Lettres de Scandinavie* qu'elle a publiées. A son retour en Angleterre elle y trouva cet homme qui l'avoit oubliée, et qui l'abandonna totalement. Elle en conçut un si vif chagrin, qu'elle voulut se noyer dans la Tamise. Cependant elle fut retirée vivante; et même elle a épousé M. Godwin en 1796. Mais l'année suivante elle mourut en couches. Ses Œuvres posthumes sont des *Lettres* et des *Fragmens*, publiés en 4 vol. in-12.

* GOEDART (Jean), naturaliste anglais, vivoit dans le 17e siècle. On a de lui, I. *Metamorphoseos et historiæ naturalis insectorum partes tres, auctæ observationibus et appendicibus Johannis de Mey, cum figuris æneis*, Medioburgi, 1668, 3 vol. in-8°. II. *De Insectis tractatus in methodum redactus, et cum notulis editus à Martino Listero*, Londini, 1685, in-8°. L'éditeur y a joint *Appendix ad historiam animalium Angliæ*.

* GOÉLICKE (André-Otton), médecin allemand, s'acquit une grande réputation au commencement du 18e siècle, sur-tout à Halle en Saxe, et à Francfort-sur-l'Oder, où il enseigna la médecine avec distinction. Ses écrits sont renommés parmi les sectateurs de la doctrine de Stahl, dont il fut lui-même un des plus grands partisans. Ce médecin est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont, I. *Historia anatomiæ nova æquè ac antiqua*, Halæ Magdeburgicæ, 1713, in-8°; traduite en français par Eidous, avec l'Histoire de la chirurgie. II. *Historia chirurgiæ antiqua*, ibid., 1713, in-8°. III. *Historia chirurgiæ recentior*, ibid., 1713, in-8°. IV. *Historia medicinæ universalis quâ celebriorum quorumcunque medicorum, qui a primis artis natalibus ad nostra usque tempora inclaruerunt, vitæ, nomina, dogmata singularia, ratiocinia, hypotheses, sectæ*, etc., *accuratè pertractantur*, Hallis, 1717-1720, 3 vol. in-8°. Il a divisé cette histoire par époque, et elles ont paru en différentes années. La première en 1717; il y traite des personnages qui ont vécu avant et après le déluge; et, à ce sujet, il s'étend sur la médecine des Hébreux. La seconde en la même année; il y parle des Phéniciens, des Assyriens, des Babyloniens, des Indiens, et principalement des Egyptiens, qu'il défend contre les attaques de Coringius. La troisième période, qu'il a publiée en 1718, a pour objet la médecine des Grecs, depuis Esculape jusqu'à la guerre de Troie. La quatrième, qui est aussi de 1718, s'étend sur l'état de la médecine, depuis la guerre de Troie jusqu'à Hippocrate. La cinquième a paru en 1719, et se borne à traiter de la médecine d'Hippocrate. Enfin la sixième en 1720, passe en revue les descendans du père de la médecine et leurs contemporains, jusqu'au partage de l'art en trois professions. V. *Medicina practica clinica et forensis*, Lipsiæ, 1735, in-4°.

† I. GOÉRÉE (Hugues-Guillaume), mort à Middelbourg en Zélande vers l'an 1643, docteur en théologie et habile médecin. On a de lui une *Traduction* en flamand *du Traité de la république des Hébreux* de Pierre Cunæus, Amsterdam, in-8°. Il a aussi donné une *Continuation* de ce Traité en 2 vol., qui a encore été augmentée d'un volume par Guillaume Outram, qui fait le quatrième volume de cette collection, Amsterdam, 1701, in-12. Le tout a paru aussi en français à Amsterdam, 1705.

† II. GOÉRÉE (Guillaume), savant libraire d'Amsterdam, fils du précédent, né à Middelbourg en 1635, mort dans la même ville le 3 mars 1715, avoit des connoissances sur tous les arts, accompagnées d'une vaste érudition. Il est d'autant plus surprenant qu'il eût cultivé son esprit, qu'il avoit eu le malheur de perdre son père de bonne heure, et de tomber entre les mains d'un beau-père rude et fâcheux. Cet homme n'ayant pas étudié, ne voulut pas permettre à ce jeune homme de s'adonner à l'étude, et l'obligea de s'attacher à quelque profession. Goérée choisit la librairie, comme un état qui ne le priveroit pas du commerce des savans, ni entièrement de l'étude. Ses ouvrages montrent que, s'il avoit chargé sa mémoire, il n'avoit pas négligé son esprit : la plupart sont in-folio, et roulent sur l'histoire des Juifs, sur la peinture, sur l'architecture. Ils sont écrits en flamand. Les principaux sont, I. *Les Antiquités judaïques*, Utrecht, 1700, 2 vol. in-fol., ornés de belles estampes. On y trouve

de l'érudition, mais aussi beaucoup de hors-d'œuvre, et il ne paroît pas que l'auteur ait puisé dans les sources. Les tailles-douces n'y servent souvent que d'ornement, et l'on peut croire qu'une bonne partie de l'ouvrage a été faite pour les amener. On doit porter le même jugement du suivant. II. *Histoire de l'Église juive, tirée des écrits de Moyse*, 1700, 4 vol. in-fol., ornés d'estampes. III. *Histoire ecclésiastique et civile*, Amsterdam, 1705, in-4°, etc. IV. *Introduction à la pratique de peinture universelle*, in-8°. V. *De la connoissance de l'homme par rapport à sa nature et à la peinture*, in-8°. VI. *Architecture universelle*, etc.

† III. GOÉRÉE (Jean), né à Middelbourg en 1670, fils du précédent, se fit une grande réputation par son habileté dans le dessin. Il dessina les beaux tableaux qui sont dans la salle bourgeoise de l'hôtel de ville d'Amsterdam, et mourut dans cette ville le 4 janvier 1731. Il traduisit en hollandais l'*Histoire métallique de Louis XIV*. On a encore de lui des *Poésies hollandaises*, 1734, in-8°.

GOERTZ (Jean, baron de), du duché de Holstein, sut plaire à Charles XII par son caractère entreprenant et son audace. Ce que ce prince étoit à la tête d'une armée, Goertz l'étoit dans le cabinet. Employé par son maître en différentes négociations hasardeuses, il fut arrêté en Saxe et en Hollande. Il échappa la première fois du milieu de six cavaliers : la seconde, il fut remis en liberté, et l'affaire fut assoupie. Il s'agissoit de faire révolter l'Angleterre en faveur du prétendant, et d'embraser l'Europe par une guerre générale. Il s'agita beaucoup, et ne réussit point. Chargé des finances du royaume de Suède, il eut recours à des moyens extrêmes et ruineux pour fournir aux dépenses que les folies héroïques de l'Alexandre du Nord exigeoient. Il donna au cuivre à peu près la même valeur qu'à l'argent ; de sorte qu'une monnoie de cuivre valant intrinsèquement étoit un demi-sou, passoit pour trente ou quarante avec la marque du prince. C'étoit comme ces billets de change, dont la valeur imaginaire excédant bientôt les fonds d'un état, finissent par le ruiner. Les peuples manquant de confiance, le ministère est réduit à manquer de bonne-foi. Les monnoies idéales se multiplient avec excès ; les particuliers enfouissent leur argent, et la machine se détruit avec une confusion, accompagnée souvent des plus grands malheurs. C'est ce qui arriva à la Suède. Aussi, à la mort de Charles XII, le baron de Goertz fut arrêté ; et pour apaiser les peuples en leur sacrifiant une victime du pouvoir arbitraire, qui les avoit fait gémir sous Charles XII, il fut décollé le 2 mars 1719. « Jamais homme, dit Voltaire, ne fut si souple, ni si audacieux à la fois, si plein de ressources dans les disgraces, si vaste dans ses desseins, ni si actif dans ses démarches. Nul projet ne l'effrayoit, nul moyen ne lui coûtoit. Il prodiguoit les dons, les promesses, les sermens, la vérité et le mensonge. »

* GOES (Hugo Vander), peintre flamand, né à Bruges, et qui vivoit en 1480, élève de Van Eyck, inventeur de la peinture à l'huile. On voit encore à Bruges plusieurs beaux tableaux de cet artiste, parmi lesquels on en distingue particulièrement un qui représente *Abigaïl devant David*.

* GOESIUS (Guillaume), beau-fils de Daniel Heinsius, né à Leyde, mort en 1686, a publié des *Anno-*

tations sur Petrone, qui se trouvent dans l'édition que Burmann a donnée de cet auteur.

GOETHALS. *Voyez* HENRI DE GAND.

† GOETZE (George-Henri), zélé luthérien de Leipsick, dont on a un très-grand nombre d'ouvrages singuliers en latin et en allemand. Parmi les latins, on distingue *Selecta ex Historiâ litterariâ*, Lubeck, 1709, in-4°, et *Meletemata Annebergensia*, ibid., 1706, 3 vol. in-12, lesquels contiennent plusieurs dissertations qui avoient paru séparément. Il mourut à Lubeck le 25 mars 1729, à 61 ans, surintendant des églises de cette ville. « On voit dans quelques-uns de ses livres beaucoup de choses qui sentent le controversiste du plus bas étage, dit Nicéron. Il sacrifioit en cela à ses préjugés ou à ceux de ses disciples. » Ce qui prouve cependant qu'il étoit fanatique lui-même, c'est son traité *De reliquiis Lutheri*, à Leipsick, 1705, in-4°. Cette dissertation roule uniquement sur les lieux que Luther a habités. Les autres ouvrages de Goetze sont chargés de citations tirées ordinairement d'auteurs luthériens, dont il accompagne toujours les noms d'épithètes pompeuses.

† GOEZ (Damien de), gentilhomme portugais, distingué dans le monde par les emplois qu'il occupa, et dans la république des lettres par ses ouvrages, fut camérier du roi Emmanuel, qui lui confia plusieurs négociations importantes dans les cours de Pologne, de Danemarck et de Suède. Entraîné par la passion de la littérature, il se retira à Louvain pour la cultiver plus tranquillement. Cette ville ayant été assiégée en 1542 par vingt-cinq mille Français, Goez se mit à la tête des écoliers, fit des prodiges de valeur, et fut enfin pris par les assiégeans. Lorsqu'il eut sa liberté, il retourna en Portugal, pour écrire l'histoire de cet état; mais il ne put achever ce grand ouvrage. Il se laissa tomber dans son feu en 1596, et n'en fut retiré que mort et à demi brûlé. Parmi les ouvrages que ce savant et fécond écrivain a publiés, on se contentera d'indiquer, I. *Legatio magni Indorum imperatoris ad Emmanuelem Lusitaniæ regem*, *anno* 1513, Louvain, 1532, in-8°. C'est un mémoire curieux sur l'ambassade du Prête-Jean en Portugal. II. *Fides, religio, moresque Æthiopum*, in-4°, Paris, 1544. III. *Commentaria rerum gestarum in Indiâ à Lusitanis anno* 1538, Louvain, 1549, in-8°. IV. *Urbis Ulysipponis descriptio*, Evora, 1554, in-4°. V. *Histoire du roi Emmanuel*, en portugais, in-fol. VI. *Chronique*, en portugais, *du prince don Juan II*, in-fol., etc.

* GOEZE (Jean-Aug.-Ephraïm), célèbre naturaliste, né en 1731 à Ascherleben, mort en 1786, élève de Halle, ministre à Quedlimbourg, où il mourut, s'est distingué par ses découvertes microscopiques, particulièrement *sur les vers engendrés dans le corps humain*, dont il a donné, en 1782, une *Histoire raisonnée* en allemand. On en fait beaucoup de cas. Il a publié, entre les années 1771 et 1781, ses *Collections entomologiques* en quatre parties.

* GOFF (Thomas), théologien anglais et poëte, né en 1589, au comté d'Essex, mort en 1627, élève du collége du Christ à Oxford, fut curé de East-Claydon au comté de Surrey. On a imprimé, après sa mort, cinq *Tragédies* de lui, qui prouvent que l'auteur n'avoit pas le génie dramatique.

GOFFREDY, élève de Bartholomé, peintre et graveur du 17e

siècle, égala son maître par sa touche légère et spirituelle; mais il resta fort au-dessous de lui pour le coloris. Ses *Paysages* sont recherchés.

† GOFRIDY (Louis), curé de la paroisse des Acoules de Marseille, avoit beaucoup de goût pour les livres de magie. A force d'en lire, il s'imagina qu'il étoit sorcier. Il crut que le diable lui avoit donné l'art de se faire aimer de toutes les femmes en soufflant sur elles et il souffla sur beaucoup. Une des filles d'un gentilhomme nommé La Palud fut celle qu'il choisit préférablement pour exercer son pouvoir. Il l'initia dans tous les mystères du sabbat et de l'amour. Cette folle étant revenue à elle alla s'enfermer dans un couvent d'ursulines. Son amant, fâché de ce qu'on lui avoit enlevé sa proie, persuada aux religieuses du monastère où elle s'étoit retirée qu'il y avoit envoyé une légion de diables. Ces bonnes filles firent mille extravagances. Le mystère éclata, et Gofridy fut condamné au feu par le parlement de Provence. L'arrêt fut exécuté le dernier avril 1611. Plusieurs années après l'exécution, sa maîtresse reparut sur la scène. Dénoncée au parlement d'Aix comme sorcière, elle fut condamnée, en 1653, à être enfermée pour le reste de ses jours.

* GOGAVA (Antoine-Herman), de Grave dans le Brabant, médecin et mathématicien du 16e siècle, passa la plus grande partie de sa vie en Italie, où il mit en latin quelques ouvrages de Ptolomée, d'Aristoxène et d'Aristote, qui ont paru sous ces titres, I. *C. L. Ptolomæi de judiciis astrologicis lib.* IV, Lovanii, 1546, in-4°. II. *Aristoxeni harmonicorum elementorum libri V.* III. *Aristotelis de objecto visûs fragmentum, cum Porphirii commentariis*, Venetiis, 1562, in-4°.

† GOGUET (Antoine-Yves) naquit à Paris en 1716, d'un père avocat. Les succès des premières études sont souvent équivoques; Goguet en fut un exemple. Il fit ses humanités et sa philosophie sans éclat; il ne brilla pas davantage dans la magistrature, lorsqu'il eut acheté une charge de conseiller au parlement. Mais dès qu'il eut pris le goût de la littérature pour laquelle il étoit propre, son génie, naturellement froid et tardif, s'échauffa, et fut bientôt en état de produire d'excellentes choses. Il mit au jour, en 1758, de société avec son ami Fugère, le savant ouvrage de l'*Origine de lois, des arts et des sciences, et de leurs progrès chez les anciens peuples*, Paris, 1758, 3 vol. in-4°; réimprimé depuis en 6 vol. in-12, Paris, 1778. L'auteur considère la naissance et les progrès des connoissances humaines depuis Adam jusqu'à Cyrus. La matière est traitée avec autant d'érudition que d'exactitude. Si ce livre est superficiel sur quelques points, il est très-étendu sur plusieurs autres, et le 3e volume sur-tout est digne d'estime. Il seroit à souhaiter que l'auteur, si profond pour la partie historique, se fût attaché davantage à saisir l'esprit des choses, et fût un peu plus fort dans la partie philosophique. Son style, en général noble et élégant, n'est pas tout-à-fait exempt de ces expressions que la mode introduit et que le goût réprouve. Goguet ne jouit pas long-temps des éloges que le public savant donnoit à son ouvrage. Il mourut le 2 mai 1758, et laissa par son testament ses manuscrits et sa bibliothèque à Alexandre-Conrard Fugère, conseiller de la cour des aides, son ami, qui l'avoit beaucoup servi dans ses

études, et que la douleur de sa perte précipita trois jours après dans le tombeau, âgé seulement de 37 ans. Goguet avoit commencé, lorsqu'il mourut, un grand ouvrage sur l'*Origine et les progrès des lois, des arts et des sciences en France, depuis le commencement de la monarchie jusqu'à nos jours*. Le succès de sa première production doit faire regretter qu'il n'ait pas eu le temps de donner la seconde.

† GOHORRY (Jacques), né à Paris, professeur de mathématiques et parent du président Fauchet, a traduit en français les tomes 10, 11, 12 et 13 de l'*Amadis des Gaules*. On a encore de lui, I. un petit livre singulier, intitulé *Le Livre de la fontaine périlleuse avec la chartre de l'Amour; autrement intitulé le Songe du Vergier. Œuvre très-excellent de poésie antique, contenant la stenographie des mystères secrets de la science minérale*, Paris, 1572, in-8°. Il ne se donna que pour l'éditeur et le commentateur de cet ouvrage. II. *Instruction sur l'herbe pétum, dicte en France l'herbe de la royne, ou médicée*, Paris, 1572, in-8°. C'est le tabac, récemment apporté en France. III. *Discours de l'état de paix et de guerre* de Machiavel, traduit de l'italien, Paris, 1571, in-8°, réimprimé in-4°, 1635. IV. *Les occultes merveilles et secrets de nature*, traduits du latin de Levin-Lemne, Paris, 1574, in-8°. V. *Devis sur la vigne, vin et vendanges, auquel la façon ancienne du plant, labour et garde est découverte et réduite au présent usage*, Paris, 1549, in-8°. Gohorry mourut en 1576.

* GOIFFON (Jean-Baptiste), docteur en médecine de la faculté de Montpellier, d'abord médecin des armées de Louis XIV en Italie et en Espagne, devint ensuite échevin de la ville de Lyon, sa patrie, où il publia une *Dissertation*, in-4°, sur un monstre né en 1702, et une nouvelle édition de la chirurgie de Scultet.

GOIS (les), trois frères, bouchers de Paris, sous le règne de Charles VI, vers la fin du 14e siècle et au commencement du 15e. La France étoit alors partagée en deux grandes factions : celle d'Orléans, dite des *Armagnacs*, et celle des Bourguignons. Ces trois bouchers, auxquels plusieurs autres du même métier se joignirent, avec une troupe d'écorcheurs et d'autres artisans et gens de néant, prirent le parti du duc de Bourgogne, et causèrent de grands désordres dans Paris, pillant et tuant ceux qu'on soupçonnoit de favoriser les Armagnacs.

GOISBAUD. *Voy.* Bois, n° III.

* I. GOKELIUS (Everard), membre de l'académie des curieux de la nature, né à Ulm en 1636, pratiqua la médecine à Giengen dans la Souabe, et ensuite la physique dans sa ville natale. On a de lui quelques ouvrages en allemand, sur le *coq*, sur la *colère* et les maux qu'elle produit, sur les effets du *vin frelaté* au moyen de la litharge, et les remèdes qui lui conviennent; sur la *morsure des chiens enragés*; il en a publié d'autres en latin sous les titres suivans : I. *Enchiridion medico-practicum de peste*, Augustæ Vindelicorum, 1669, in-8°, avec un opuscule sur les poisons. II. *Consiliorum et observationum medicinalium decades* VI, ibid., 1682, in-8°. III. *Gallicinium medico-practicum, sive consiliorum, observationum et curationum medicinalium novarum centuriæ duæ cum dimidiâ*, Ulmæ, 1707, in-4°.

* II. GOKELIUS, *ou* Gokel

(Christian-Louis), né à Gotha dans la Thuringe en 1662, fut médecin de la ville d'Herspruck en Franconie en 1685, mort à Nuremberg le 23 août 1736. Ses ouvrages consistent en une *Chirurgie médicinale*, en haut allemand, imprimée à Ulm en 1704, in-8°; et en quelques *Observations*, qu'on trouve dans les Mémoires de l'académie d'Allemagne.

* GOLAM-ZOHAL, habile astronome, ou pour mieux dire astrologue, car dans tout l'Orient, où l'on ajoute une foi aveugle à l'influence des astres sur les événemens de ce monde, l'astronomie et l'astrologie judiciaire sont une même science, et l'on n'étudie guère les élémens de la première que pour arriver à l'intelligence de la seconde. Il florissoit dans l'Jraq Agémy vers le milieu du 4e siècle de l'hégire ou du 10e de l'ère chrétienne, sous le règne d'Adhàd-ed-Doûlet Khosrôu le Bôuy. Golâm-Zohal faisoit des dupes comme tous ceux de sa profession; mais il avouoit de bonne-foi, dans les épanchemens de l'amitié, le peu d'estime qu'il avoit pour son art. L'astrologie, disoit-il, est la moins certaine des sciences, car on y trouve des choses auxquelles les plus habiles gens, malgré toute leur sagacité, et la meilleure volonté possible, ne peuvent rien connoître, et celles qui sont claires pour eux sont à la portée des ignorans comme à la leur. Il a laissé plusieurs ouvrages sur son art, dans lesquels il enseigne avec assurance aux autres ce à quoi il ne croyoit point lui-même.

† GOLDAST (Melchior-Haiminsfeld), né à Bischofs-Zell en Suisse, vers 1576, conseiller du duc de Saxe, mort pauvre le 11 août 1635, étoit un homme extrêmement laborieux, et un grand compilateur. La manière dont il trafiquoit ses livres fait assez connoître son indigence. Quand il en publioit quelqu'un, il en envoyoit des exemplaires aux magistrats des villes : on lui donnoit ordinairement un peu plus que le livre ne coûtoit, et ces petites libéralités le faisoient vivre. Cependant, quoique le besoin lui ait mis souvent la plume à la main, on lui est redevable d'un grand nombre de pièces inconnues, qui rendent ses collections assez estimables. Les principales sont, I. *Monarchia sancti Imperii Romani*, 1611-13 et 14, en 3 vol. in-fol. C'est une compilation de différens traités sur la juridiction civile et ecclésiastique assez curieuse, mais pleine de faux titres. II. *Alamanniæ scriptores*, 1730, 3 vol. in-fol.; recueil utile. III. *Commentarius de Bohemiæ regno*, in-4°. IV. *Informatio de statu Bohemiæ quoad jus*, in-4° : traités importans pour l'histoire de Bohême, réimprimés depuis peu à Francfort. V. *Sibylla Francica*, Urssellis, 1606, in-4°. C'est un recueil de différens morceaux sur la Pucelle d'Orléans; il est rare. VI. *Scriptores aliquot rerum Suevicarum*, in-4°. VII. *Collectio constitutionum imperatorum*, 2 vol. in-folio. VIII. *Collectio consuetudinum et legum imperalium*, in-folio. IX. *Parænitici veteres cum notis*, Lindaviæ, 1604, in-4°; recueil recherché des savans, et peu commun. X. *Politica imperalia*, 2 vol. in-fol. *Voy.* un Recueil de Lettres qui lui furent écrites par divers savans, imprimé en 1688, à Francfort.

GOLDMAN (Nicolas), né à Breslaw en 1623, mort à Leyde en 1665, auteur de plusieurs ouvrages, dont les plus connus sont, I. *Elementa architecturæ militaris*, et un autre traité d'architecture, publié par Sturmius. II. *De*

Stylometricis. III. *De usu proportionarii circuli.* Ces ouvrages ont quelque mérite.

† GOLDONI (Charles), auteur dramatique, né à Venise en 1707, mort à Paris en 1792, avoit commencé sa carrière dans le barreau qu'il abandonna. Il conçut le projet de tirer la scène italienne de l'état déplorable où elle étoit réduite et le remplit avec succès. Plusieurs tragédies, plus de cent comédies en trois actes ou en cinq le firent surnommer le *Molière* de l'Italie. Plusieurs cours disputèrent à son pays l'avantage de le posséder. La France obtint la préférence. Il arriva à Paris en 1761, et fut nommé maître de langue italienne des tantes du roi. Les tragédies les plus remarquables de cet auteur sont *Bélisaire*, *Griselda*, *Renaud de Montauban*. Elles sont inférieures à ses comédies. La première, intitulée *La bonne femme*, fut représentée en Italie en 1742, une autre, intitulée l'*Avocat*, a été imitée par Dejaure, et mise sur notre théâtre; elle l'a été aussi très-heureusement depuis par M. Roger. Celle de l'*Avare fastueux* ne réussit pas. La dernière fut celle du *Bourru bienfaisant*, jouée à Paris avec un grand succès. Toujours exact dans ses peintures, toujours comique dans ses intrigues et vrai dans son dialogue, il n'est guère de ridicules qu'il n'ait attaqués, de caractères qu'il n'ait approfondis. Souvent même, mécontent d'un premier essai, ou s'apercevant que quelques nuances principales d'un caractère avoient échappé à son pinceau, il le reproduisoit dans un autre ouvrage, et le plaçoit de manière à faire ressortir sans effort les traits nouveaux sous lesquels il le présentoit. Cette attention scrupuleuse caractérise l'observateur philosophe, comme cette facilité à se replier sur soi-même décèle un génie extraordinaire. Ses *Œuvres complètes*, divisées en quatres classes, ont été imprimées à Venise, 1788-1794, en 44 vol. in-8°, et à Turin, 1795, 44 vol. in-8°.

† GOLDSMITH (Olivier) naquit à Elphin, dans le comté de Roscommon en Irlande, l'an 1729, et mourut le 4 avril 1774. Ses parens l'ayant destiné à la médecine, il passa à Edimbourg pour étudier cette science. Forcé de quitter l'Écosse, pour avoir répondu d'une somme considérable, il parcourut une partie de l'Europe à pied, toujours joyeux, toujours chantant, bravant la mauvaise fortune, et se faisant une ressource de son talent à jouer de la flûte. Il se fit cependant recevoir bachelier en médecine à Louvain. Ayant rencontré un jeune homme qui se chargea de le conduire en France, il l'y suivit, et s'en retourna bientôt à Londres sans argent. Il devint successivement alors garçon apothicaire, sous-précepteur dans une école, écrivain périodique, et enfin homme célèbre. Il ne fut jamais à son aise. Cependant les poëmes du *Voyageur*, traduits en français par M. Hennequin, Riom et Clermont, 1801, in-12, du *Village abandonné*, les *Lettres sur l'Histoire d'Angleterre*, traduites en français par madame Brissot, Paris, 1786, 2 vol. in-8°, qui décèlent une touche originale, lui procurèrent des sommes considérables; mais sa facilité à prêter, et son inclination pour le jeu, le privèrent de ces ressources passagères. Il mourut comme il avoit vécu, dans la pauvreté et l'incurie. Il s'est peint, sous le nom de *George*, dans son *Vicaire de Vakefield*, traduit en français par M. Elie Aignan, Paris, 1803, in-12. Ce roman l'a placé bien près de Richardson et de Fielding. Le premier volume est le meil-

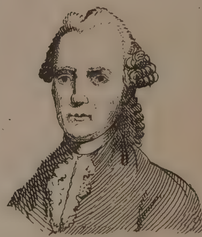

Goldoni.


Goldhmith.


Goltzius.
(Henri)


Gonzalve de Cordoue.


Grassigni.
(Françoise)


Graslin.


Gravesandre.


Gray.
(Jeanne)


I. Gregoire.


Gregoire.
(Hildebrand)


Gresset.
(J.B.)


Grotius

P. Bellefonds del.t et sc.

leur; mais le second n'est pas sans mérite. Le parti qu'il a tiré d'un sujet mince en apparence, les caractères neufs, l'intérêt suivi, le feront toujours lire avec plaisir par les hommes sensibles. La vertu de son vicaire est simple, son caractère doux et indulgent; on retrouve en lui le bon père de famille; et ce n'est que dans les occasions qui exigent de la fermeté et du courage qu'on reconnoît le philosophe. On lui doit encore des *Essais* de morale, des *Pièces* de théâtre, et même quelques *Ecrits* sur les sciences, parmi lesquels on remarque, I. *History of the Greece*, Londres, 1805, 2 vol. in-8°. II. *Roman history, froum the foundation of Rome*, Londres, 1770, 2 vol. in-8°. III. *History of England, with continuation down to*, 1802, Londres, 1805, 4 vol. in-8°. Goldsmith étoit, malgré son esprit, d'une grande simplicité dans la vie privée, et d'une candeur qui l'exposa quelquefois à des désagrémens. Un jour il se rendit chez le duc de Northumberland, qui, sur sa reputation, avoit désiré de le voir. Le docteur, flatté, courut chez ce seigneur, et trouvant deux personnes dans son appartement où on l'avoit introduit, il fit une méprise assez plaisante, en saluant profondément un domestique qu'il prit pour le duc, et en traitant assez cavalièrement le duc qu'il prit pour un valet. Il fut si étourdi et si honteux lorsqu'on le détrompa, qu'il ne sut comment s'excuser, et se retira sur-le-champ. Plusieurs grands seigneurs lui témoignèrent le même empressement que le duc de Northumberland; et la vanité dont il étoit rempli le fit tomber dans un piége qui lui fut tendu peu de temps après. Lorsqu'il jouissoit de sa plus haute réputation, il se trouva malheureusement chargé de dettes criardes. Un de ses créanciers, un peu moins patient que les autres, obtint un jugement de prise de corps contre lui; mais on ne pouvoit l'arrêter dans son appartement, et il n'en sortit plus. On lui écrivit une lettre supposée sous le nom de l'intendant d'un grand seigneur, qui seroit, dit-on, flatté de le voir. Il vint au rendez-vous, et il fut arrêté par un bailli chargé de l'exécution de son décret. Heureusement pour le docteur que son imprimeur le tira de ce mauvais pas, en payant pour lui. On connoît en notre langue le poëme du *Village abandonné*, par une traduction en vers français qui parut en 1770, in-8°, avec figures; et par une autre en prose, extraite des *Pièces choisies de Goldsmith*, 1804, in-12. Dans ce morceau, d'une composition très-agréable, il règne un ton de mélancolie attachant, parce que l'expression en est naturelle. Les tableaux d'une campagne vivante sont pleins de mouvement et de vérité, ceux d'une campagne que ne vivifie plus la présence de l'homme, que ses bras ne fertilisent plus, que son intelligence et des passions douces, comme elles doivent l'être au village, n'animent plus, offrent un contraste agréable, quoique triste, parce que nous sommes peut-être plus intéressés encore, et plus attachés par les scènes de tristesse et d'infortune, que par celles du bonheur et de la joie.

GOLIATH, géant de la ville de Geth, d'environ neuf pieds six pouces de hauteur, tué par David d'un coup de pierre, vers l'an 1063 avant J. C. Ses armes répondoient à la grandeur de sa taille. Son casque étoit d'airain; sa cuirasse, de même métal, pesoit cinq mille sicles, ce qui fait plus de 156 livres de notre poids. Il avoit aussi des bottes et un bouclier d'airain. Le fût de sa hallebarde étoit de la grosseur d'une ensuble de tisserand;

et le fer dont elle étoit garnie pesoit six cents sicles, c'est-à-dire près de vingt livres. Horstius prétend que ses armes devoient peser au moins 272 livres de notre poids.

* GOLIKOFF, né et mort à Pétersbourg au commencement de ce siècle, s'est rendu célèbre par son dévouement aux intérêts de sa patrie. Fondateur d'une compagnie russe en Amérique, il envoya, sans aucun secours du gouvernement, plusieurs vaisseaux aux îles situées entre l'Amérique et la Sibérie. Cette entreprise fut si heureuse, qu'il soumit à l'empire de Russie un territoire considérable et plusieurs peuplades, où il fonda des églises, des écoles, des places fortes et des colonies. Catherine II lui accorda des récompenses honorables, mais bien au-dessous de ses services.

I. GOLIUS (Jacques), né à La Haye en 1596, successeur du savant Erpenius dans la chaire d'arabe de l'université de Leyde, voyagea en Afrique et en Asie, pour se perfectionner dans la connoissance des langues orientales. Les Turcs le laissèrent fouiller dans les bibliothèques de Constantinople, et on voulut l'y retenir en lui procurant de grands avantages. Il préféra le séjour de Leyde, et y mourut le 28 septembre 1667. On a de ce savant, I. Une edition de l'*Histoire de Tamerlan*, composée en arabe par un des meilleurs écrivains asiatiques. II. Une autre de l'*Histoire des Sarrasins*, par Elmacin. III. Un *Dictionnaire persan*, qu'on trouve dans le *Lexicon-Heptaglotton* de Castel. IV. Un *Lexicon arabe*, Leyde, 1653, in-fol., estimé pour son exactitude. V. Les *Elémens astronomiques d'Alfargan*, avec de savans commentaires, in-4°, Amsterdam, 1669; ouvrage peu commun.

II. GOLIUS (Pierre) ou CÉLESTIN DE SAINTE-LUDUVINE, frère du précédent, né à Leyde, se fit carme-déchaussé, et passa en qualité de missionnaire à Alep; il érigea un monastère de son ordre sur le mont Liban. Il alla ensuite à Rome, où il enseigna la langue arabe, et travailla dans cette langue à l'édition de la Bible, imprimée l'an 1671, par les soins de Sergius Risius, savant maronite, archevêque de Damas. Ses supérieurs l'envoyèrent vers ce temps visiter les missions des Indes. Il mourut à Surate vers l'an 1673. On a de lui, I. Une *Traduction* en langue arabe de l'Imitation de J. C., par Thomas à Kempis, imprimée à Rome en 1663. II. *Vie de sainte Thérèse*, en arabe. III. Il a traduit en latin de l'arabe *Paraboles et Sentences.*

* GOLLES (Adrien), lieutenant du premier chirurgien du roi de la ville de Dieppe, chirurgien ordinaire de l'Hôtel-Dieu de la même ville, où il exerça sa profession avec distinction, a donné, *Abrégé de l'économie du grand et du petit monde*, Rouen, 1670, in-12. Cet ouvrage, suivant M. Portal, est rempli d'inepties et de puérilités.

I. GOLTZIUS (Hubert), célèbre antiquaire, né à Vauloo dans le duché de Gueldre en 1525, parcourut la France, l'Italie, l'Allemagne, recherchant des inscriptions, des tableaux anciens, des médailles. Son mérite lui ouvrit tous les cabinets et toutes les bibliothèques. La ville de Rome l'honora de la qualité de citoyen. De retour dans les Pays-Bas, il mit sous presse un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont, I. *Fasti Romani ex antiquis numismatibus et marmoribus œre expressi et illustrati*, in-fol., Brugis, typis ejusdem Cl. Goltzii; et à Anvers, 1618, avec les *Notes* d'André Schott et de

Louis Nonnius, vol. in-fol., où l'érudition n'est pas épargnée. II. *Icones Imperatorum Romanorum, et series Austriacorum* Casp. Gevarsii, in-fol. C'est un recueil de toutes les médailles échappées aux injures du temps, ou aux dévastations des barbares, depuis Jules-César jusqu'à Charles-Quint. On a accusé Goltzius de n'avoir pas toujours su distinguer les médailles supposées d'avec les véritables. Cependant Vaillant assure qu'après un examen exact il n'en a pas trouvé une seule dont on puisse douter. III. *Julius Cæsar, seu illius vita ex numismatibus*, in-fol. IV. *Cæsar Augustus ex numismatibus*, in-fol. V. *Sicilia et magna Græcia, ex priscis numismatibus*, in-fol., ouvrage savant et estimé. La première édition est de Bruges en 1576 ; la seconde, enrichie des *Notes* d'André Schott, parut à Anvers en 1618. VI. *Catalogue des consuls.* VII. Un *Trésor d'antiquités*, plein de recherches. Tous ces ouvrages sont en latin, et forment 5 vol. in-fol., imprimés à Anvers en 1644 et 1645. Ce savant, mort à Bruges le 14 mars 1583, étoit aussi peintre et graveur en bois, et avoit une imprimerie chez lui, pour qu'il se glissât moins de fautes dans ses ouvrages. Après sa mort on a publié un autre ouvrage de Goltzius sur les médailles des villes grecques, avec un commentaire de Louis Nunez, Espagnol, sous ce titre : *Ludovici Nunnii Commentarius in Huberti Goltzii Græciam, insulas, et Asiam minorem*, Anvers, 1620, in-fol. On a perdu la plus grande partie des médailles recueillies par Goltzius. De trente provinces dont il avoit des suites, il n'en a été conservé que cinq, la Colchide, la Cappadoce, la Galathie, le Pont et la Bithynie.

† II. GOLTZIUS (Henri), peintre et graveur, né en 1558 au village de Mulbracht dans le duché de Juliers. Goltzius avoit une mauvaise santé, dont le dérangement étoit causé par quelques affaires domestiques. Cependant l'envie d'apprendre le détermina à faire un voyage. Il passa par les principales villes d'Allemagne, et de son valet il fit son maître, afin d'être plus libre et de n'être point connu. Il visitoit en cet état les cabinets des peintres et des curieux. Son prétendu maître faisoit aussi voir de ses ouvrages, et Goltzius mettoit son plaisir à entendre les jugemens qu'on en portoit devant lui pour en profiter. Le plaisir du voyage rétablit sa santé. Il alla à Rome et à Naples, où il fit beaucoup d'études d'après les antiques et les productions des meilleurs artistes. Il a peu travaillé en peinture; mais il a gravé plusieurs sujets en diverses manières. On a beaucoup d'*Estampes* fort estimées, faites d'après les dessins qu'il avoit apportés d'Italie. On remarque dans celles de son invention un goût de dessin qui a quelque chose de rude et d'austère; mais on ne peut trop admirer la légèreté et en même temps la fermeté de son burin. Il mourut à Harlem en 1617.

† GOMAR (François), théologien calviniste, chef des gomaristes ou contre-remontrans, né à Bruges en 1563. Après avoir étudié sous les plus habiles théologiens de sa secte, il obtint une chaire de théologie à Leyde. Arminius professoit alors dans l'université de cette ville; ce sectaire, favorable à la nature humaine, donnoit à l'homme tout le mérite des bonnes œuvres. Gomar, partisan des opinions de Calvin sur la prédestination, aussi inquiet que cet hérésiarque et aussi fanatique, s'éleva avec force contre un sentiment qui lui paroissoit anéantir les droits de la grace. Il attaqua Armi-

nius en particulier et en public. Il y eut de longues conférences qui, loin de rapprocher les partis, les aigrirent davantage. Gomar soutint, dans ses thèses contre Arminius, « qu'il étoit ordonné, par un décret éternel de Dieu, que parmi les hommes les uns seroient sauvés et les autres damnés. D'où il s'ensuivoit que les uns étoient attirés à la justice, et qu'étant ainsi attirés ils ne pouvoient tomber; mais que Dieu permettoit que tous les autres restassent dans la corruption de la nature humaine et dans leurs iniquités. » Arminius concluoit de ces paroles « que Gomar faisoit Dieu auteur du péché et de l'endurcissement des hommes, en leur inspirant une nécessité fatale. » Le public, peu ou point du tout instruit de ces matières, suivit aveuglément le parti du ministre qu'il connoissoit, ou qu'il aimoit le plus. La mort d'Arminius ne termina pas cette dispute. Vorstius fut mis à sa place, sans que Gomar pût l'empêcher. Cette querelle théologique devint alors une guerre civile. « Les prédicateurs ne se bornant pas à instruire, mais soufflant le feu de la sédition, dit l'abbé Pluquet, les magistrats rendirent un édit qui ordonnoit aux deux partis de se tolérer. Cet édit souleva tous les gomaristes, et l'on craignit de voir renouveler les séditions. Le grand-pensionnaire Barneveldt proposa aux états de donner aux magistrats de la province le pouvoir de lever des troupes pour réprimer les séditieux, et pour la sûreté de leur ville. Dordrecht, Amsterdam, trois autres villes favorables aux gomaristes protestèrent contre cet avis; néanmoins la proposition de Barneveldt passa; et les Etats donnèrent un décret en conformité le 4 août 1617. Le prince Maurice de Nassau haïssoit depuis longtemps Barneveldt. Il crut, à la faveur des querelles de religion, anéantir son autorité; il prétendit que la résolution des Etats pour la levée des troupes, ayant été prise sans son consentement, dégradoit sa dignité de gouverneur et de capitaine général. Il se déclara pour les gomaristes, qui avoient mis le peuple dans leur parti, et qui étoient ennemis déclarés de Barneveldt, défendit aux troupes d'obéir aux magistrats, et engagea les Etats-généraux à écrire aux magistrats des villes pour leur enjoindre de congédier les levées faites pour la sûreté publique; mais les Etats particuliers, qui se regardoient comme souverains, et les villes, qui à cet égard ne croyoient devoir recevoir des ordres que des Etats de leur province, n'eurent aucun égard aux lettres des Etats-généraux. Le prince traita cette conduite de rébellion, et convint avec les Etats-généraux qu'il marcheroit lui-même à la tête des troupes qui étoient à ses ordres, pour obtenir la cassation de ces soldats levés irrégulièrement; qu'il déposeroit les magistrats arminiens, et qu'il chasseroit les ministres attachés à ce parti. Le prince d'Orange exécuta le décret des Etats-généraux avec toute la rigueur possible. Il déposa les magistrats, chassa les arminiens, fit emprisonner tout ce qui ne ploya pas sous sa justice militaire; il fit arrêter Barneveldt, un des plus illustres défenseurs de la liberté des Provinces-Unies, et lui fit trancher la tête. Barneveldt avoit aussi bien servi les Provinces-Unies dans son cabinet, que le prince d'Orange à la tête des armées : la liberté publique n'avoit rien à craindre de Barneveldt, cependant il fut immolé à la vengeance du prince d'Orange, qui peut-être avoit formé le projet d'une dictature, laquelle auroit trouvé dans Barneveldt un obstacle invincible. Les gomaristes, appuyés du crédit et de la puissance du prince, firent convoquer, à Dordrecht, un synode où

les arminiens furent condamnés, et où l'on confirma la doctrine de Calvin sur la prédestination et sur la grace. Appuyés de l'autorité du synode et de la puissance du prince d'Orange, les gomaristes firent bannir, chasser, emprisonner les arminiens. Après la mort du prince Maurice, ils furent traités avec moins de rigueur, et ils obtinrent enfin la tolérance en 1630. » Gomar, pendant toutes ces querelles, ne restoit pas oisif. Piqué de ce que Vorstius avoit succédé à Arminius, il avoit quitté Leyde et s'étoit réfugié à Middelbourg en 1611. Il remplit dans cette ville les places de ministre et de professeur jusqu'en 1614, qu'il fut appelé à Saumur, pour remplir une chaire de théologie; mais il ne l'occupa que quatre ans. Le triomphe de son parti lui faisoit désirer le séjour de la Hollande. Il se retira donc à Groningue, où il intrigua pour sa petite secte, et où il professa la théologie et l'hébreu. Il fut l'ame du synode de Dordrecht, dont il dicta presque toutes les décisions. Il mourut à Groningue le 11 janvier 1641, regardé comme un savant entêté. Ses *Ouvrages*, recueillis in-fol. à Amsterdam, en 1644, ne méritoient pas cet honneur.

GOMBAUD. *Voy.* Gondebaud, *et* Chifflet, n°. I.

GOMBAULD (Jean Ogier de), l'un des premiers membres de l'académie française, né à Saint-Just-de-Lussac, près de Brouage, étoit d'une famille distinguée de Saintonge; il se produisit à la cour de la reine Marie de Médicis, plut à cette princesse par ses vers, et en obtint une pension de douze cents livres, réduite depuis à quatre cents. Son état ne fut jamais au-dessus de la médiocrité. Il disoit, dans son épitaphe de Malherbe. « Il est mort pauvre, et moi je vis comme il est mort. » Il fut cependant gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. Le duc et la duchesse de Montausier l'accueillirent très-favorablement, et il fut un des beaux esprits de l'hôtel de Rambouillet. Il avoit la repartie vive. Ayant lu une pièce au cardinal de Richelieu, ce ministre lui dit : « Voilà des choses que je n'entends point. — Ce n'est pas ma faute, répondit le poëte » ; mais le cardinal feignit de n'avoir pas entendu. Il mourut en 1666, presque centenaire. Ce poëte contribua beaucoup à l'établissement de l'académie française et à la pureté du langage. Gombauld, si zélé pour la langue française, ne lui a pas rendu de grands services, ni par ses poésies foibles et inégales, ni par sa prose quelquefois légère, mais le plus souvent lâche. Il peint ainsi les grands de son temps :

> Le vice est tout leur entretien;
> Le luxe est leur souverain bien;
> Leur table en délices abonde;
> Leurs pieds au mal sont diligens;
> Et les plus grands marauds du monde
> Se nomment les honnêtes gens.

Il paroît qu'il fut très-vanté de son temps, puisque Boileau a dit de lui :

> Et Gombauld tant loué garde encor la boutique.

Ses Œuvres poétiques sont, I. Les tragédies d'*Aconce*, de *Cydippe* et des *Danaïdes*, pièces mal conduites et mal versifiées, à l'exception de quelques tirades. II. Une *Pastorale*, in-8°, en cinq actes, intitulée *Amaranthe*, dans laquelle il a répandu quelques-uns de ces jolis riens, de ces ingénieuses bagatelles qui coûtent si peu aux courtisans français, mais qui déplaisent dans la bouche des bergers et des bergères : il est vrai que, de temps en temps, ceux de Gombauld parlent avec la simplicité qui leur convient. III. Des *Sonnets*, 1649, in-4°, en grand nombre, parmi lesquels Boileau n'en

comptoit que deux ou trois passables. IV. Des *Epigrammes*, 1657, in-12, préférées à ses Sonnets, quoiqu'elles soient l'ouvrage de sa vieillesse. On les a mises à côté de celles de Maynard, et on en a retenu quelques-unes. V. *Endymion*, in-8°, roman trouvé agréable lorsqu'il parut, et aujourd'hui confondu dans la foule des frivolités du 17e siècle. VI. *Traités et lettres concernant la religion*, Amsterdam, 1669, in-12.

GOMBERVILLE (Marin Le Roy, sieur de), Parisien, suivant les uns, et né, suivant d'autres, à Chevreuse, dans le diocèse de Paris, un de ceux qui furent choisis parmi les beaux esprits du royaume, lorsque le cardinal de Richelieu forma l'académie française, étoit alors avantageusement connu. A l'âge de 14 ans il donna un recueil de 110 *Quatrains* à l'honneur de la vieillesse : ouvrage dont on n'auroit pas fait mention, s'il n'eût été prématuré. Il s'appliqua dans la suite à composer des *Romans;* mais s'étant lié avec les solitaires de Port-Royal, il se consacra comme eux à la piété et aux ouvrages qui pouvoient l'inspirer. Sa ferveur s'attiédit un peu sur la fin de ses jours ; mais il n'en fut pas moins attaché à ses pieux et illustres amis. Il mourut à Paris le 11 juin 1674, à 75 ans. On trouve dans ses poésies l'*Epitaphe* d'un homme de lettres. Je ne sais si c'est la sienne que le poëte a voulu faire ; elle est modeste :

Les grands chargent leur sépulture
De cent éloges superflus......
Passant, en peu de mots, voici mon aventure :
Ma naissance fut fort obscure,
Et ma mort l'est encore plus.

« Cet auteur avoit, suivant Fléchier, une raison droite et éclairée, un génie noble et élevé : sa société étoit douce, et une partie de sa vie fut tranquille et innocente. Il joignit les réflexions à l'expérience, et les vertus chrétiennes aux vertus morales. » Ménage prétend qu'il ne savoit pas le latin ; mais il est fort difficile de le croire, à cause de ses imitations d'Horace, et des autres poëtes, dont il a inséré le texte même dans sa *Doctrine des Mœurs*, tirée de la philosophie des stoïques, représentée en cent tableaux, Paris, 1646, in-fol., réimprimée en 1684, in-12. On a de lui des ouvrages en vers et en prose. Ceux du premier genre sont, I. Des *Poésies diverses*, dans le recueil de Loménie de Brienne. Les productions du second genre sont, Des Romans, *Polexandre*, Paris, 1637, 5 vol. in-8° ; la *Cythérée*, Paris, 1642, 4 vol. in-8° ; la *Jeune Alcidiane*, in-8°, ou 3 vol. in-12, pleins d'aventures peu vraisemblables et longuement contées ; ils eurent quelque vogue avant le temps du bon goût. C'est dans le roman de Polexandre que Gomberville, qui avoit une antipathie invincible pour le mot *car*, se vantoit un jour de ne l'avoir pas employé une seule fois. Après avoir longtemps feuilleté, on le trouva cependant trois fois dans son ouvrage. Voiture l'en railla plaisamment dans une de ses lettres, qui commence ainsi : « Mademoiselle.... *Car* étant d'une si grande considération en notre langue, etc. » II. *Discours sur les vertus et les vices de l'histoire, et de la manière de bien écrire*, avec un traité de l'*origine des Français*, in-4°, Paris, 1620. Il est plaisant que l'auteur, un des plus féconds romanciers de son siècle, ait donné de bonnes leçons pour écrire l'histoire. Ce petit ouvrage est fort rare ; parmi les remarques judicieuses qu'il renferme, il y en a plusieurs de singulières et de hardies. III. L'édition des *Mémoires du duc de Nevers*, 2 vol. in-fol., Paris, 1665. Ces Mémoires commencent en 1574, et finissent en 1596 ; mais Gomberville les a enrichis de plu-

sieurs pièces curieuses qui vont jusqu'en 1610, année de l'assassinat du grand Henri. IV. *Relation de la rivière des Amazones*, traduite de l'espagnol du jésuite d'Acuna, avec d'autres Relations, et une *Dissertation* sur cette rivière, in-12, 4 vol., 1682. V. *La Doctrine des mœurs, tirée de la philosophie des stoïques, représentée en cent tableaux, et expliquée en cent discours*, in-folio, 1646 : ouvrage qui fut plus recherché pour les planches que pour les explications, écrites d'un style lâche et incorrect. Il s'y trouve aussi des vers qui ne valent guère mieux que la prose ; mais ils renferment d'utiles moralités, dont quelques-unes sont plus philosophiques que chrétiennes. On y rencontre même quelques maximes qu'une morale sévère réprouveroit.

GOMER, fille de Débélaïm, renonça à la prostitution dans laquelle elle vivoit pour épouser le prophète Osée, dont elle eut, dit l'Ecriture, trois enfans, un fils et deux filles. Le saint homme reçut ordre du Seigneur de prendre pour épouse une femme débauchée, afin de marquer la prostitution et les désordres de Samarie, qui avoit abandonné le Seigneur pour se livrer à l'idolâtrie; et il épousa Gomer. *Voyez* OSÉE.

* I. GOMÈS (Garcias), gouverneur de la ville de Xérès, donna, au siége de cette place par les Grenadins, un exemple de bravoure digne d'être rapporté. Sa garnison presque détruite, obstiné à ne pas se rendre, debout sur le rempart, couvert de sang, hérissé de flèches, il soutenoit seul le choc des assaillans. Les Maures, frappés de ce courage invincible, convinrent unanimement de ne pas tuer ce héros : ils lui jetèrent des crochets de fer, l'enlevèrent vivant malgré lui, le traitèrent avec respect, firent guérir ses blessures et le renvoyèrent avec des présens.

II. GOMÈS-FERNAND, gentilhomme espagnol, distingué par sa noblesse autant que par sa piété, institua en 1170, sous le pontificat d'Alexandre III, l'ordre des chevaliers du Poirier. Cet ordre militaire ayant été mis en possession d'Alcantara dans l'Estramadure, dont la garde leur fut confiée à la place des chevaliers de Calatrava, ils prirent le nom de cette ville, avec la croix verte fleurdélisée. Leur maîtrise fut unie à la couronne sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle ; et ils obtinrent la permission de se marier, quoique, par leur institut, ils fussent soumis à la règle de S. Benoît.

* I. GOMEZ DE CIUDAD-RÉAL (Ferdinand), médecin et écrivain espagnol, né vers l'année 1388 à Ciudad-Réal, dans la province de la Manche dont, selon toute apparence, il prit le nom en devenant bachelier en médecine, selon l'usage pratiqué en Espagne par les étudians, lors de leur promotion à quelque grade. A l'âge de 24 ans, Gomez attaché à la personne de Jean II, roi de Castille, en qualité de médecin ordinaire, mérita sa confiance. Malgré les troubles et les guerres civiles qui déchiroient le royaume à cette époque, il eut le secret de gagner tous les cœurs, même celui du premier favori du roi, le célèbre don Alvaro de Luna, grand-connétable de Castille, décapité à Valladolid, qui, par sa mort héroïque, excita l'admiration du peuple qu'il avoit opprimé. Gomez fut en relation avec les premiers personnages du royaume et avec les savans les plus illustres, et plus particulièrement avec Jean de Mena, qui lui adressoit ses ouvrages pour les lire au roi. On n'a sur cet auteur d'autres renseignemens que ceux consignés dans ses lettres écrites en espagnol, et imprimées à Burgos en 1499, sous ce titre : *Centon épis-*

tolaire du bachelier Fernand Gomez de Ciudad-Réal, médecin du très-puissant et sublime roi, don Juan II. Ce recueil étoit devenu excessivement rare, lorsqu'il en parut à Madrid, en 1765, une nouvelle édition corrigée et augmentée par Eugène de Plaguno y Amirola. Ce volume renferme 105 lettres que l'on peut regarder comme l'histoire secrète d'un règne qui, par la nature des événemens dont il est rempli, rend cet écrit un des plus curieux peut-être qui existe en ce genre. Le caractère des hommes de marque qui vivoient au milieu des calamités de ce règne orageux, et les passions de ces grands personnages, y sont peints de main de maître; il est facile d'y reconnoître l'étude profonde que cet auteur avoit faite du cœur humain. Gomez continua ses fonctions auprès de Juan II, jusqu'à la mort de ce roi, qui eut pour successeur Henri IV, surnommé l'*Impuissant.*

† II. GOMEZ DE CIUDAD-RÉAL (Alvarez), né en 1498, mort le 14 juillet 1538, parent du précédent, poëte latin de Guadalaxara dans le diocèse de Tolède, mis comme enfant d'honneur auprès de l'archiduc, depuis l'empereur Charles-Quint, se fit un nom en Espagne par ses poésies latines. Les plus connues sont, I. Sa *Thalie chrétienne*, ou *les Proverbes de Salomon en vers*, in-8°. II. Sa *Muse Pauline*, ou les *Epîtres de saint Paul*, en vers élégiaques, 1529, in-8°. III. Son *Poëme sur la Toison d'Or*, 1540, in-8°, est son chef-d'œuvre. On reproche à Gomez d'avoir placé dans ses poésies chrétiennes les noms des divinités païennes, d'être déclamateur et de manquer de goût.

III. GOMEZ (Louis), jurisconsulte, natif d'Origuéla dans le royaume de Valence, mourut en 1543, évêque de Fano, après avoir exercé divers emplois dans la chancellerie de Rome, où il avoit été appelé. Plusieurs auteurs ont fait l'éloge de sa piété et de son érudition. Celui de ses ouvrages qui lui a fait le plus d'honneur est un recueil intitulé *Variæ resolutiones juris civilis, communis et regii.* — Il ne faut pas le confondre avec François-Vincent GOMEZ, prieur des dominicains de Valence, qui donna dans cette ville en 1626, in-4°, un traité intitulé *Govierno de Principes*, composé par un religieux de son ordre, corrigé et augmenté par l'éditeur. « Un moine qui veut apprendre aux princes à gouverner leurs états, dit l'abbé Lenglet, ressemble à un prince qui voudroit apprendre à des moines à conduire des novices. »

† IV. GOMEZ DE CASTRO (Alvarez), de Sainte-Eulalie près de Tolède, mort en 1580, à 65 ans, est auteur de divers ouvrages en vers et en prose. Le plus connu est son *Histoire du cardinal Ximenès*, imprimée à Alcala, 1569, in-fol., sous ce titre : *De vitâ et rebus gestis à Franc. Ximenes, archiepisc. Toletano, libri VIII.* Ce ministre y est un peu flatté.

† V. GOMEZ (Magdeleine-Angélique POISSON de), née à Paris en 1684, morte à Saint-Germain-en-Laye le 28 décembre 1770, à 86 ans, étoit fille de Paul Poisson, comédien. Don Gabriel de Gomez, gentilhomme espagnol, peu favorisé de la fortune, lui trouvant de l'esprit et des graces, l'épousa dans l'espérance d'avoir une ressource dans ses talens. Madame de Gomez, qui avoit cru se marier avec un homme riche, fut bientôt obligée de chercher dans la plume des secours contre l'indigence. Elle se consacra entièrement au genre romanesque. Sa plume, plus féconde que correcte, fit éclore un grand nombre de productions galantes qui furent lues avec avidité;

mais sur lesquelles on s'est beaucoup refroidi. Les principales sont, I. *Les Journées amusantes*, 2 vol. in-12, qu'on réimprime encore, mais qu'on lit moins qu'autrefois. Le style en est un peu diffus. II. *Anecdotes*, ou *Histoire secrète de la maison ottomane*, Amsterdam, 1722, que l'on joint assez ordinairement aux *Anecdotes persanes*, 2 v. in-12. III. *Histoire secrète de la conquête de Grenade*, in-12. IV. *Histoire du comte d'Oxford*, avec celle *d'Eustache de Saint-Pierre au siége de Calais*, Paris, 1765, in-12. V. *La jeune Alcidiane*, 3 v. in-12. VI. *Les cent Nouvelles nouvelles*, 18 vol. in-12. Il y en a quelques-unes d'agréables. Madame de Gomez est encore auteur de plusieurs Tragédies, *Habis*, *Sémiramis*, *Cléarque*, *Marcidie*, dont aucune n'est restée au théâtre, quoique la première, représentée en 1714, ait été reprise en 1732. Elle n'avoit pas assez d'énergie dans le style pour des compositions de ce genre. On lui accorde seulement le mérite de l'exposition; mais elle n'avoit pas l'art de conduire une intrigue. — Il y a eu encore une Louise-Geneviève GOMEZ DE VASCONCELLE, dame de Gillot de Beaucourt, qui est auteur de l'*Arioste moderne*, ou *Roland le furieux*, traduit en français, Paris, 1685 et 1720, en 2 vol. in-12.

VI. GOMEZ. *Voyez* PEREIRA (George).

† I. GONDEBAUD *ou* GOMBAUD, troisième roi de Bourgogne, fils de Gondicaire, frère et meurtrier de Chilpéric, s'empara de son royaume aussitôt après qu'il l'eut massacré. Son règne commença en 491. Il porta la même année la guerre en Italie, pilla et ravagea l'Emilie et la Ligurie, se rendit maître de Turin, et répandit par-tout la terreur et la désolation. Au retour de cette sanglante expédition, il donna Clotilde, sa nièce, à Clovis; mais cette union n'empêcha pas celui-ci de se joindre à Gondésigile contre Gondebaud. Cet usurpateur fut défait et s'enferma dans Avignon l'an 500. Obligé de racheter sa vie et son royaume, le vaincu accepta les conditions que le vainqueur voulut lui imposer; mais à peine fut-il délivré, qu'il reprit les armes. Il alla assiéger Gondésigile dans Vienne, le prit et le fit égorger au pied des autels dans une église où il s'étoit réfugié. Depuis cette expédition Gondebaud fut paisible possesseur de son royaume jusqu'à sa mort en 516, après un règne de 25 ans. Tout barbare qu'il étoit, il fit des lois très-sages. Il y en a quelques-unes qu'on pourroit trouver trop sévères. Un juif qui osoit porter la main sur un chrétien devoit avoir le poing coupé; s'il frappoit un prêtre, on le faisoit mourir. L'adultère étoit puni de mort. Si une fille libre péchoit avec un esclave, ils étoient mis à mort l'un et l'autre; une femme qui abandonnoit son mari étoit étouffée dans la boue. Il y avoit d'autres lois qui paroissoient peu réfléchies. Ceux qui n'avoient pas de bois pouvoient en aller couper dans les forêts des autres. Dans les procès civils ou criminels, on en étoit quitte presque toujours en jurant qu'on étoit innocent. Si la partie ne vouloit pas s'en rapporter au serment, on ordonnoit le duel; et si celui qui vouloit prêter serment étoit tué, tous les témoins qui avoient juré avec lui payoient trois cents sous. On croyoit que celui qui étoit mort étoit le coupable, et on nommoit *Jugement de Dieu* cette singulière manière de juger les procès. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'une loi si bizarre subsista en Bourgogne pendant plusieurs siècles. Toutes celles que donna Gondebaud, dont la plupart étoient heureusement plus sages, forment le recueil qu'on nomme la *Loi Gombette*.

†II. GONDEBAUD *ou* GOMBAUD, dit *Ballomer*, se disoit fils de Clotaire Ier, qui refusa de le reconnoître même pour son bâtard. Le roi Gontrand disoit qu'il étoit fils d'un meunier, ou, selon Grégoire de Tours, d'un boulanger qui se mêloit aussi de carder de la laine, et qu'il avoit usurpé le nom de fils de roi. Quoi qu'il en soit, il se retira, vers l'an 583, à Constantinople, où l'empereur Tibère le traita avec distinction. Gontrand-Boson, seigneur français, ambitieux et intrigant, ayant fait peu de temps après un voyage à la cour de l'empereur grec, persuada à Gondebaud que les Français désiroient de le voir à leur tête, et qu'il n'y avoit pas de prince qui pût mieux les gouverner que lui. Gondebaud flatté de ces espérances, et secouru par Tibère, partit et arriva à Marseille, où l'évêque Théodore et le patrice Mummol, qui s'étoient révoltés contre Chilperic, le reçurent comme un prince né du sang royal. Mais Gontrand-Boson, qui l'avoit fait venir, lui vola ses trésors, et fut le premier à poursuivre ceux qui le favorisoient. Après la mort de Chilpéric, les grands du royaume engagèrent Gondebaud à prendre le titre de roi, et l'élevèrent sur un bouclier à Brive-la-Gaillarde en Limousin. Gontrand envoya contre lui des troupes qui l'assiégèrent dans Lion de Comminges en 585 : quinze jours après, ceux qui avoient pris le parti de Gondebaud, livrèrent aux ennemis ce malheureux roi, qui fut assommé d'un coup de pierre, après avoir essuyé les traitemens les plus ignominieux. Deux enfans qu'il avoit eus d'un mariage contracté en Italie sont restés dans un oubli absolu.

GONDEBERGE, reine des Lombards. *Voyez* son Histoire dans l'article de RHOTARIS.

GONDÉSIGILE, second fils de Gondioc, roi des Bourguignons, ayant partagé, en 743, ses états avec ses autres frères, se ligua avec Gondebaud l'aîné contre les deux cadets, et choisit Genève pour le siége de son royaume. Craignant ensuite l'ambition de Gondebaud, il se ligua avec Clovis contre lui. *Voyez* les suites de cette union et la fin malheureuse de Gondésigile, à l'article de GONDEBAUD, n° I.

GONDI. *Voyez* RETZ.

† I. GONDRIN (Louis-Henri DE PARDAILLAN de), né au château de Gondrin, diocèse d'Auch, en 1620, d'une famille qui remonte au 13e siècle, fit ses études de théologie dans les écoles de Sorbonne. Ses vertus et ses talens le firent nommer, en 1645, coadjuteur d'Octave de Bellegarde, archevêque de Sens, son cousin. Il prit possession de cet archevêché en 1646 ; et mourut le 20 septembre 1674, à 54 ans. « Les antijansénistes ont dit beaucoup de mal de ce prélat, dit le P. d'Avrigni, et les jansénistes assez peu de bien, quoiqu'il ne parlât que de réforme, de morale sévère et de pénitence publique. Il parut toujours avec éclat dans les assemblées du clergé, et défendit avec fermeté les intérêts de l'Eglise et de l'épiscopat. Ce fut un des premiers évêques qui censurèrent l'*Apologie des casuistes*. Il interdit les jésuites dans son diocèce pendant plus de vingt-cinq ans, parce qu'ils ne vouloient pas se conformer à ses ordonnances. Gondrin signa, en 1653, la lettre de l'assemblée du clergé au pape Innocent X, où les prélats reconnoissent « que les cinq fameuses propositions sont dans Jansénius, et condamnées au sens de Jansénius dans la constitution de ce pontife. » Il signa aussi le Formulaire sans distinction ni explication ; mais il crut qu'on devoit avoir quelque égard pour ceux qui n'étoient pas aussi bien persuadés que lui de l'obligation d'y

souscrire. Il vouloit qu'on leur passât la distinction du fait et du droit s'ils faisoient profession de condamner la doctrine des cinq propositions. Il se joignit aux quatre évèques d'Alet, de Pamiers, d'Angers et de Beauvais pour écrire à Clément IX «qu'il étoit nécessaire de séparer la question de fait d'avec celle de droit, qui étoit confondue dans le Formulaire.» On a de lui, I. Des *Lettres*. II. Plusieurs *Ordonnances pastorales*. III. On lui attribue la *Traduction des Lettres choisies de saint Grégoire-le-Grand*, publiées par Jacques Boileau. On reconnoît dans tous ces ouvrages un homme nourri de l'Ecriture et des Pères. — Louis-Henri DE GONDRIN de Pardaillan, marquis de Montespan, étoit neveu de ce prélat et père de celui qui suit.

† II. GONDRIN (Louis-Antoine DE PARDAILLAN de), plus connu sous le nom de *duc d'Antin*, fils du marquis de Montespan, et de Françoise Athenaïs de Rochechouart, lieutenant-général des armées du roi, et surintendant des bâtimens, épousa, en 1686, Julie-Françoise de Crussol, fille du duc d'Uzes. C'étoit un courtisan adroit qui se distingua par plusieurs traits ingénieux de flatterie. Louis XIV, étant venu coucher à Petitbourg qui appartenoit au duc d'Antin, trouva qu'une grande allée de vieux arbres faisoit un mauvais effet. Le duc la fit abattre et enlever la même nuit; et le roi étant surpris à son réveil de ne plus voir l'allée, le courtisan lui dit: « Sire, comment vouliez-vous qu'elle osât paroître encore devant vous? Elle vous avoit déplu........ » Ce fut le même duc d'Antin qui, à Fontainebleau, donna au roi et à madame la duchesse de Bourgogne, un spectacle plus singulier et un exemple plus frappant du raffinement de la flatterie la plus délicate. Louis XIV avoit témoigné qu'il souhaiteroit qu'on abattît quelque jour un bois entier qui lui ôtoit un peu de vue. Le duc d'Antin fit scier tous les arbres du bois près de la racine, de façon qu'ils ne tenoient presque plus: des cordes étoient attachées à chaque pièce d'arbre, et plus de douze cents hommes dans ce bois prêts au moindre signal. Le duc d'Antin savoit le jour que le roi devoit se promener de ce côté avec toute sa cour. Ce prince ne manqua pas de dire combien ce morceau de forêt lui déplaisoit. « Sire, lui répondit-il, ce bois sera abattu dès que votre majesté l'aura ordonné. — Vraiment, dit le roi, je voudrois déjà en être défait. — Eh bien! sire, vous allez l'être. » Il donna un coup de sifflet, et on vit tomber la forêt. « Ah! mesdames, s'écria la duchesse de Bourgogne, si le roi avoit demandé nos têtes, M. d'Antin les feroit tomber de même. » Bon mot un peu vif, mais qui ne tiroit pas à conséquence. Sa postérité a fini en 1757.

† GONET (Jean-Baptiste), provincial des dominicains, mort à Béziers, sa patrie, le 24 janvier 1681, à 65 ans, étoit docteur de l'université de Bordeaux, où il professa long-temps la théologie. Sa piété égaloit son savoir. Nous avons de lui une *Théologie*, imprimée à Lyon, 1681, en 5 gros vol. in-fol., sous le titre de *Clypeus theologiæ Thomisticæ*, et quelques ouvrages de scolastique. Ses autres écrits sont, I. *Manuale Thomistarum*, 6 vol. in-12. II. *Dissertatio theologica de probabilitate.*

† GONGORA Y ARGOTÉ (Louis de), chanoine de Cordoue, né dans cette ville le 11 juillet 1561, passa, dès l'âge de quinze ans, à Salamanque, où il étudia le droit, qu'il abandonna quelque temps après pour se livrer à la poésie. Ce fut dans cette ville qu'il commença à s'y exercer. Il fut

chapelain du roi d'Espagne, et mourut dans sa patrie le 23 mars 1627. Ce poëte a eu des admirateurs zélés et de grands adversaires. On ne peut lui refuser la gloire d'avoir étendu les bornes de la langue castillane, et de l'avoir enrichie de beaucoup de choses nouvelles; mais les services qu'il lui a rendus auroient été plus importans s'il n'avoit pas chargé son style de figures gigantesques, de métaphores outrées, d'antithèses et de pointes. Ses *Œuvres poétiques* ont été imprimées plusieurs fois, in-4°, à Madrid, à Bruxelles et ailleurs. Elles renferment des *Sonnets*, des *Chansons*, des *Romances*, des *Dixains*, des *Vers lyriques*, quelques-uns d'*héroïques*, une *Comédie*, et divers *Fragmens*. La meilleure édition est celle sous ce titre: *Las Obras, comentadas por D. Garcia de Salcedo Coronel*, Madrid, 1636, 1645 et 1648, en 3 vol. in-4°, auquel il faut joindre *Illustracion y defensa de la fabula de Piramo y Tisbe, compuesta por L. De Gongora*, Madrid, 1636, in-4°.

† GONNELIEU (Jérôme de), né à Soissons l'an 1640, jésuite en 1657, mort à Paris en 1715, parcourut avec succès la carrière brillante de la chaire. De ses ouvrages en grand nombre, le plus connu est une *Traduction* fidèle de l'Imitation de Jésus-Christ, in-12: on y trouve de l'onction: il y a joint des réflexions et des prières.

GONNELLI (Jean) *ou* GANIBASIUS, surnommé l'*Aveugle de Combassi*; du nom de sa patrie, lieu proche de Volterre dans la Toscane, fut l'élève de Pierre Tacca, disciple de Jean de Bologne. Ses talens donnoient de grandes espérances, lorsqu'il perdit la vue à l'âge de 20 ans. Cet accident ne l'empêcha pas d'exercer la sculpture; il faisoit des figures de terre cuite, qu'il conduisoit à leur perfection par le seul sentiment du tact. Il fit plus, il tenta de faire de la même manière des portraits, et il en fit de très-ressemblans, tels que ceux du pape Urbain VIII et de Côme I, grand-duc de Toscane. On en a vu plusieurs en France. Cet artiste extraordinaire mourut à Rome sous le pontificat d'Urbain VIII.

† I. GONSALVE-FERNANDEZ DE CORDOUE, surnommé *le Grand Capitaine*, duc de Terra-Nova, prince de Venouse, où il naquit l'an 1443, d'une des plus illustres maisons d'Espagne, se signala d'abord contre les Portugais. Il servit ensuite sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle à la conquête du royaume de Grenade, où il se rendit maître de diverses places. Ferdinand V, roi d'Aragon, le mit à la tête des troupes qu'il envoya dans le royaume de Naples, sous prétexte de secourir Frédéric et Alfonse, ses cousins; mais en effet pour les dépouiller. Il poussa la guerre avec vigueur, et se rendit maître par capitulation, en 1501, de Tarente. Ses troupes, mécontentes de manquer de tout, ne soutinrent pas ce premier succès. La plupart des soldats vinrent s'offrir à lui en ordre de bataille pour exiger leur solde. Un des plus hardis poussa l'insolence jusqu'à lui présenter la pointe de sa hallebarde. Le général, sans s'étonner, saisit le bras du soldat, et affectant un air gai et riant, comme si ce n'eût été qu'un jeu: « Prends garde, camarade, lui dit-il, qu'en voulant badiner avec cette arme, tu ne me blesses. » Un capitaine d'une compagnie de cent hommes d'armes porta l'outrage plus loin. Il osa dire à Gonsalve, qui témoignoit son chagrin d'être hors d'état de procurer les choses dont on avoit besoin: « Eh bien! si tu manques d'argent, livre

la fille, tu auras de quoi nous payer.» Comme ces odieuses paroles furent prononcées parmi les clameurs de la sédition, Gonsalve feignit de ne les avoir pas entendues ; mais la nuit suivante il fit mettre à mort le misérable qui les avoit dites, et le fit attacher à une fenêtre, où toute l'armée le vit exposé le lendemain. Cet exemple de sévérité raffermit l'autorité du général, que la sédition avoit un peu ébranlée. Gonsalve, dont la situation exigeoit un grand événement, assiége Cérignoles, pour déterminer les Français à hasarder une bataille ; il a le bonheur de l'engager et de vaincre. Il s'empare de Naples sans coup férir, emporte les châteaux l'épée à la main en 1503, et les richesses qu'on y avoit amassées deviennent la proie du vainqueur. Comme quelques soldats se plaignoient de n'avoir pas assez de part au butin : « Il faut réparer votre mauvaise fortune, leur dit Gonsalve; allez dans mon logis, je vous abandonne tout ce que vous y trouverez. » Cependant une nouvelle armée, arrivée de France, menaçoit de tomber sur les Espagnols. Gonsalve, quoique beaucoup plus foible, se retranche à la vue des Français. Comme les officiers espagnols trouvoient quelque témérité dans la conduite de leur général, il leur dit héroïquement : « J'aime mieux trouver mon tombeau en gagnant un pied de terre sur l'ennemi, que prolonger ma vie de cent années en reculant de quelques pas. » L'événement justifia cette résolution. Gonsalve battit les Français en détail, finit la guerre par de savantes manœuvres, et assura à l'Espagne la possession du royaume de Naples, dont il devint connétable. Ses ennemis, jaloux de son pouvoir, l'accusèrent de vouloir se rendre souverain de ce royaume. Ferdinand, prince envieux et ingrat, ajouta foi à ces bruits téméraires : il se rendit à Naples, et obligea le héros qui lui avoit conquis ce royaume à le suivre en Espagne. Louis XII, roi de France, prince beaucoup plus généreux, vit Gonsalve en passant à Savone, le fit manger à sa table, et s'entretint très-long-temps avec lui. Le héros, de retour en Espagne, se retira à Grenade, et y mourut en 1515. Sa générosité contribua autant à sa gloire que sa valeur. La république de Venise lui fit présent de vases d'or, de tapisseries magnifiques, et de martres zibelines, avec un parchemin où étoit écrit en lettres d'or le décret du grand-conseil qui le faisoit noble vénitien. Il envoya tout à Ferdinand, excepté le parchemin, « qu'il ne retint, disoit-il, que pour montrer à son concurrent, Alonze de Silva, qu'il n'étoit pas moins gentilhomme que lui. » L'histoire lui reproche d'avoir violé sa parole dans une occasion importante. Il avoit juré sur la sainte Eucharistie à Alfonse, fils de Frédéric, roi de Naples, détrôné, de lui laisser la liberté, s'il se rendoit et mettoit bas les armes : cependant il le retint prisonnier, et l'envoya sous bonne escorte à son roi Ferdinand, qui lui avoit donné plus d'un exemple d'un tel procédé. *Voyez* aussi CHABANES, n° II.

† II. GONSALVE (Martin), natif de Cuença en Espagne, vivoit dans le 14e siècle. Il prétendit qu'il étoit l'ange saint Michel à qui Dieu avoit réservé la place de Lucifer, et qui devoit combattre un jour contre l'Antechrist. L'inquisiteur réfuta les visions de Martin Gonsalve en le faisant brûler. Il avoit un disciple nommé Nicolas le Calabrais, qui voulut le faire passer après sa mort pour le fils de Dieu, et qui assura que le Saint-Esprit devoit sauver, au jour du jugement, tous les damnés par ses prières. Nicolas le Cala-

brais prêcha ses folies à Barcelonne. Il fut condamné par l'inquisiteur, et mourut au milieu des flammes.

GONTAULT. *Voy*. BIRON.

† I. GONTHIER, moine de Saint-Amand, au 12e siècle, a donné, I. *Martyrium S. Cyriaci*, en vers. II. *Historia miraculorum S. Amandi*, dans les Bollandistes, févr. tom. Ier. Gonthier assista à la translation du corps de saint Amand en 1107, et fut, dit-on, témoin des miracles arrivés à cette occasion.

† II. GONTHIER, poëte latin du 13e siècle, après avoir été maître d'école, fut moine de l'abbaye de Paris, ordre de Cîteaux, dans le diocèse de Bâle. On a de lui, I. *Historia Constantinopolitana sub Balduino circa annum* 1203, insérée dens les Leçons anciennes de Henri Canisius. Gonthier composa cette histoire sur la relation de son abbé Martin, qui avoit assisté au siége de Constantinople. II. *De Oratione, Jejunio et Eleemosinâ, lib. XIII*, Bâle. On ne sait s'il faut attribuer l'ouvrage suivant au même Gonthier, ou s'il est d'un autre du même nom. *Guntheri poëtæ Ligurinus, sive de gestis Frederici I*, publié par les soins de Conrad Peutinger, à Augsbourg, 1507, in-folio, et plusieurs fois depuis. Ce poëme, dont la latinité tient plus de la pureté des premiers siècles que de la barbarie du douzième, porte le titre de Ligurinus, parce que l'auteur y chante l'expédition de Frédéric Barberousse dans la Ligurie, c'est-à-dire dans le Milanais et la Lombardie. Gonthier composa encore un autre poëme dans le genre de l'épopée, intitulé *Solymarium*, dont le sujet étoit la prise de Jérusalem par Godefroy de Bouillon, et qui est resté inédit. On ne sauroit lui contester un mérite peu commun dans le temps où il a vécu.

III. GONTHIER (Charles), comte de Schwartzbourg dans la Thuringe, fut élu empereur d'Allemagne en 1347, pour s'opposer à Charles IV, roi de Bohême, qu'un autre parti avoit nommé à l'empire. Pendant que ces deux concurrens se disposoient à la guerre pour se rendre maîtres de la couronne impériale, Gonthier mourut de poison à Francfort, à l'âge de 45 ans, six mois après son élection. Ce fut un médecin qui le lui présenta comme un remède. On l'enterra dans l'église de Saint-Barthélemi, et on lui fit des funérailles royales, auxquelles assista Charles, son adversaire. Gonthier, prince courageux, étoit digne de l'empire.

IV. GONTHIER (Jean *et* Léonard), frères, peintres sur verre, étoient Champenois, et peut-être de Troyes. Ils excellèrent dans les figures et pour les ornemens. On en a des preuves dans les *Vitres* de l'église de Saint-Etienne de Troyes, et les cabinets des curieux de la même ville. Léonard GONTHIER peignit les vitres de la chapelle de la paroisse Saint-Etienne à l'âge de dix-huit ans, et mourut âgé seulement de vingt-huit, laissant un fils, qui travailla à l'ornement.

* V. GONTHIER, archevêque de Cologne, premier chapelain du roi Charles-le-Chauve, se trouva l'an 859 aux conciles de Metz et de Toul, où il se distingua par ses lumières et ses talens. Mais la complaisance qu'il eut pour Valdrade sa sœur fut pour lui une source de chagrins. Lothaire II, roi de Lorraine, aimoit cette dame, et, pour l'épouser, il voulut répudier Thietberge sa femme. Gonthier seconda ses vues, accusa, dans un concile, cette reine de plusieurs crimes et la fit répudier: cette dernière, en ayant appelé au saint-siège, la démarche de Gonthier fut condamnée.

VI. GONTHIER. *Voyez* GUINTHIER.

† GONTRAN, roi d'Orléans et de Bourgogne, fils de Clotaire Ier, commença de régner en 561, et fixa le siége de sa domination à Châlons-sur-Saône ou à Lyon. Les Lombards se répandirent dans ses états, et les ravagèrent. Mummol, un des plus heureux généraux de son siècle, les poursuivit jusqu'en Italie, et les tailla en pièces. Gontran, délivré de ces barbares, tourna ses armes contre Récarède, roi des Goths; mais elles n'eurent aucun succès. Il fut plus heureux dans la guerre contre Waroc, duc de Bretagne. Ce duc fut forcé de lui rendre hommage en ces termes: « Nous savons comme vous que les villes armoriquaines (Nantes et Rennes) appartiennent de droit au fils de Clotaire, et nous reconnoissons que nous devons être leurs sujets... » Chilpéric, avec lequel il étoit alors en guerre, ayant été tué, Gontran, loin de profiter de sa mort, se prépara à la venger. Il servit de père à Clotaire son fils, et défendit Frédégonde sa veuve, contre la juste vengeance que Childebert et Brunehaut en auroient pu tirer. Ce prince mourut sans postérité, après 33 ans de règne, le 28 mars 593, à Châlons-sur-Saône, âgé de plus de 60 ans. C'est le premier de nos rois que l'Eglise mit au nombre des saints: il aima la paix, la justice, et donna des preuves de bienfaisance. Ses vertus ne furent point sans tache: il fit mourir les médecins qui avoient traité la reine Austrechilde, et lapider un seigneur accusé d'avoir tüé un buffle dans la forêt royale de Vosge. C'étoit d'ailleurs un esprit borné, qui se laissa gouverner par ses généraux et par ses ministres.

* I. GONZAGUE (Louis Ier), premier capitaine de Mantoue, issu d'une famille ancienne et distinguée, mais dont l'origine est ignorée jusqu'à présent, est la première souche bien connue de cette maison de Gonzague devenue depuis si illustre et si féconde en grands hommes comme en femmes célèbres. Après la mort de Passerin Bonacolsi, qui avoit succédé aux Scaliger dans le podestat de Mantoue, Louis Ier de Gonzague fut universellement reconnu seigneur de cette ville, sous le titre de *capitaine*. La révolution qui l'y porta fut l'ouvrage de Philippin, Guy et Feltrin, ses trois enfans, qui étoient alors majeurs (*voyez* ci-après GONZAGUE PHILIPPIN); aussi les associa-t-il à son gouvernement, qui fut sage, et qu'il consolida par sa douceur et son habileté. Uni d'abord aux Scaliger, il en obtint, en 1335, la ville de Reggio; mais bientôt jaloux de leur puissance, il se ligua contre eux en 1354, avec les Vénitiens, les Véronais, les Vicentins, les Ferrarais, les Modenais et les Reggians. Ces villes prirent à leur solde des aventuriers italiens et étrangers, sous la conduite du comte Conrad-Lando, qui étoit Allemand, et de Francesco da Carrarra. Jean Visconti, archevêque de Milan, allié des Scaliger, oppose de son côté à la ligue trois excellens capitaines, Jean da Oleggio, Guillaume Palavicini et Luchino dal Verme, et munit Guastalle d'une forte garnison, commandée par Jean Oleggio. Celui-ci obligea le comte Lando, quoiqu'à la tête de trente mille hommes, de lever le siége de cette place et de passer le Pô à Borgo-Forte. Sur ces entrefaites, l'archevêque Jean Visconti étant mort le 5 octobre, Louis de Gonzague eut à faire la guerre, en 1355, à Bernabo, Matthieu et Galeas Visconti, neveux et héritiers de ce prélat. La ligue dans laquelle Louis étoit entré se trouvoit alors renforcée par

le marquis de Montferrat, les Pavesans, et le marquis Aldovrandin d'Est. Bernabo Visconti ne fut point effrayé de ces forces ; et ayant attiré dans son parti le comte Guido I Torelli, un des plus vaillans condottiéri de ce temps-là, qui se trouvoit brouillé pour le moment avec les Gonzague, ses beaux-frères, celui-ci vint avec Jean Bisozzero assiéger Mantoue en 1357. Alors Hugolin de Gonzague, petit-fils de Louis I[er], fut brusquement assiéger Novarre et Verceil, et mettre le Milanais à feu et à sang. Cette diversion obligea Bernabo de faire lever par ses généraux le siége de Mantoue. Mais les ravages furent si effroyables de part et d'autre, que l'empereur envoya en Italie Burcard, burgrave de Magdebourg, pour tâcher d'éteindre ces discordes : il y parvint, et l'on signa à Milan, le 22 août 1358, une confédération pour le maintien de la paix, à laquelle intervinrent Bernabo et Galeas Visconti, le marquis Aldovrandin d'Est, Jean da Oleggio, le doge de Gênes, le marquis de Montferrat et les Gonzague. Louis eut le bonheur de recevoir à Mantoue, à son passage, l'empereur Charles IV, qui lui donna pour lui, et nominativement pour ses trois enfans, l'investiture de la seigneurie de Mantoue et de Reggio, en y ajoutant les fiefs de Reggiolo, Luzzara, Rovère, Carpinetto, Castellara, Bibianello, et les châteaux de Goito, de Solfe, de Gonzague, et plusieurs autres, ainsi que le privilége d'écarteler leurs armoiries qui étoient d'or à trois faces de sable des armes du royaume de Bohême. Louis mourut le 18 janvier 1360, après avoir gouverné 32 ans, laissant de N. de Ramberti, sa femme, 1° Philippin; 2° Guido, qui lui succéda; 3° Feltrin, souche des Gonzague, comtes de Novellara, et deux filles, Thomasine, mariée à Guillaume, comte de Castelbarco, et une autre mariée à Azzo Visconti. Il eut encore deux autres femmes N. Malatesta, et N. Maluspina. Il paroît qu'il eut de ces dernières un fils nommé Conrad, marié à N. della Scala, sœur de Mactin, seigneur de Vérone.

* II. GONZAGUE (Philippin), fils aîné du précédent et de N. Ramberti, avoit de grandes qualités qui le rendirent propre au gouvernement, comme à la guerre. Gonzague fut la source de la fortune et de l'élévation de son père et de sa famille, par suite d'un événement qu'il n'avoit pu prévoir. Il avoit fait ses premières armes sous Passerin-Bonacolsi son parent, alors podestat et seigneur de Mantoue, et étoit très-lié avec François Bonacolsi, son fils. Celui-ci s'imagina que Philippin de Gonzague aimoit sa femme et en étoit aimé. Philippin protesta du contraire, chercha à le désabuser et à se justifier : mais François Passerin, emporté par sa jalousie et par son orgueil, menaça Philippin d'user de représailles, et de violer sa femme à ses propres yeux. Philippin, furieux, résolut de punir cet outrage. Animé à la vengeance par Albert Savioli et par ses frères Guy et Feltrin de Gonzague, ils méditent ensemble les moyens de renverser la puissance des Bonacolsi. Guy reste dans Mantoue, occupé de former un parti contre eux. Philippin et Albert se retirent à Marmirola, fiefs de leur père, où ils paroissent ne s'occuper que de leurs plaisirs. Guy, s'étant assuré de ceux qui avoient la garde des portes, vient joindre ses frères à la campagne, passe secrétement à Vérone demander des secours à Cane-François della Scala (*voyez* SCALA CANE François I.) Celui-ci, dans l'espérance de s'emparer de Mantoue pour lui-même, lui donne des secours d'argent et

neuf cents hommes de cavalerie : mais Philippin, en se servant de lui, prit ses précautions pour n'être pas sa dupe. Ayant rassemblé un grand nombre de paysans, sous prétexte de la moisson, il leur donne des armes. On lui ouvre, la nuit, la porte de la ville; ses gens s'y répandent en silence, et occupent les principaux postes. On crie partout à la liberté. Passerin Bonacolsi monte le premier à cheval pour rassembler ses troupes et réprimer cette sédition; mais Albert Savioli lui donne un coup d'épée à travers la figure; le cheval de Passerin en est effrayé, emporte son maître et va lui fracasser la tête contre les murs de son palais. La mort de Passerin Bonacolsi, la prise de François, son fils, de son frère Bottirone, et de son neveu, décourage leurs partisans : tout se soumet aux vainqueurs; et les fils de Louis de Gonzague font élire leur père premier capitaine de Mantoue. Philippin, qui avoit mené avec adresse et bonheur cette révolution, fut aussi celui qui eut le plus de part au gouvernement sage de son père. L'amour de la gloire l'avoit fait passer, en 1247, dans l'armée de Louis, roi d'Hongrie, qui alloit à Naples venger la mort du roi André, son frère, que Jeanne Ire avoit fait étrangler. (*Voyez* JEANNE Ire, reine de Naples.) Philippin en revint promptement en août 1348, lorsqu'il apprit que Luchino Visconti, seigneur de Milan, auquel il avoit facilité, deux ans auparavant, l'acquisition de Parme, lui marquant la plus noire ingratitude, lui avoit déjà enlevé Casal-Maggiore, Sabionetta, Azolo Monte-Chiaro, et ravageoit le Mantouan. Philippin se réunit alors à un corps d'armée que commandoit Torelli, son gendre (*voyez* TORELLI-GUIDO Ier); et le 30 septembre de la même année, ils défirent entièrement Luchino sous les murs de Borgo-Forte; puis, ils furent délivrer le Mantouan des troupes du marquis de Ferrare, qui l'infestoient. Philippin, l'appui de la vieillesse et de l'autorité de son père, mourut avant lui vers l'an 1357, laissant une grande réputation de valeur et d'habileté. Il avoit été marié deux fois : on ignore le nom de sa première femme; la seconde étoit de la maison Dovara : il en laissa trois filles. La première, Éléonore, mariée au comte Guido Torelli, dont il est parlé ci-dessus, petit-fils de Salinguerra III, seigneur de Ferrare; la seconde, Liliola ou Egidiola, fut femme de Matthieu Visconti, seigneur de Milan; et la troisième, Isabelle, fut mariée à Rodolphe d'Habsbourg, comte d'Inspruck.

* III. GONZAGUE (Guido *ou* Guy), 2e capitaine de Mantoue, fils de Louis Ier de Gonzague et de N. Ramberti, succéda à son père en 1360. Ayant de sa femme, Verde Beccaria, trois enfans majeurs, malheureusement il marqua trop d'affection pour Hugolin, l'aîné, jeune homme d'une grande espérance, qui avoit défait deux fois les Milanais, et il lui laissa presqu'entièrement les rênes du gouvernement; cette préférence irrita tellement la jalousie de Louis II et de François, contre Hugolin leur frère, qu'elle alla jusqu'à leur faire méditer sa mort. Aidés des fils de Feltrin leur oncle, ils firent assassiner l'infortuné Hugolin pendant qu'il étoit à table, le 13 octobre 1362, et sa veuve, fille de Matthieu Visconti, fut renvoyée à Bernabo, seigneur de Milan; l'année suivante ils se firent absoudre de leur crime par le pape Urbain V; et l'empereur Charles IV, qui aimoit Guy, leur accorda à sa prière, en 1365, des lettres de grace. Par une bulle de la même année il confirma leur père dans

sa qualité de vicaire de l'empire. Guy, qui étoit d'un caractère doux et tranquille, laissa presque toute l'autorité à ses deux fils, et mourut en 1369.

* IV. GONZAGUE (Feltrin Ier), comte de Novallara, 3e fils de Louis Ier et de N. Ramberti, étoit d'un caractère jaloux, inquiet et remuant; il aida Frégnano, fils naturel de Cane-François de La Scala, dit *le Grand*, à s'emparer de la ville de Vérone, dans sa révolte contre son père, en 1354; mais Cane étant revenu promptement de Botrano, et ayant trouvé le moyen de rentrer dans la ville, Frégnano se noya dans l'Adige, et Feltrin, fait prisonnier, fut obligé de se racheter pour trente mille florins d'or. Gonzague, dans des tracasseries perpétuelles avec Guido son frère, commanda cependant ses armées. Il défit en 1363 Bernabo-Visconti, et la paix se fit le 3 mars de l'année suivante, par la médiation de l'empereur, du roi de France et du roi de Hongrie. S'étant ensuite emparé de Reggio, il offensa tellement par-là l'empereur Charles IV, que ce prince, saisissant le prétexte de la part que Feltrin et ses enfans pouvoient avoir eue à la mort d'Hugolin, les déclara déchus de leurs droits de succession à l'état de Mantoue et à la dignité de vicaire de l'empire. Les Reggians, las d'obéir à Feltrin, cherchèrent à secouer son joug, et firent proposer à Nicolas II, marquis d'Est, de se donner à lui. Ce prince envoya des troupes pour s'emparer de la ville vers la fin de mai 1371. Mais l'actif et adroit Feltrin, qui s'étoit aperçu des dispositions des Reggians, avoit déja traité de leur liberté, pour soixante mille pistoles d'or, dès le 17 du même mois, avec Bernabo Visconti, qui vint chasser les troupes du marquis d'Est, et occuper Reggio. Feltrin se réserva seulement par ce traité la ville de Novellara et la seigneurie de Bagnolo. Il mourut peu après, laissant trois enfans, Odoard, Guy II et Guillaume; ces deux derniers eurent postérité. Guy continua la ligne des Gonzague comtes de Novellara, qui s'éteignit dans la personne de Camille Gonzague, prince de Novellara, en 1728; et ses biens passèrent à Richarde-Marie Gonzague, son unique sœur, mariée vers 1724, à Alderan Cibo-Malaspina, duc de Massa et prince de Carara, dont est issue Marie-Thérèse, dernière duchesse de Modène et Reggio. *Voyez* Est, n° XVII.

* V. GONZAGUE (Jean-François), premier marquis de Mantoue, fils de François Ier et de Marguerite Malatesta, seigneur de Rimini, et arrière-petit-fils de Guido Ier, succéda à son père en 1407, à l'âge de 13 ans, sous la régence de Charles Malatesta, son oncle maternel et sous la protection des Vénitiens. On jugera de ce régent en sachant que, jaloux de la gloire de Virgile, il fit jeter dans le Mincio la statue de ce grand poëte. Heureusement le pupille valoit mieux que le tuteur, et il se fit un nom dans les armes par sa valeur et dans le gouvernement par son habileté. Général des troupes de l'Eglise sous Jean XXIII, il défendit Bologne assiégée par André Malatesta, seigneur de Rimini, général de Ladislas; il reçut le pape Martin V à Mantoue en 1418; entra, en 1425, dans la ligue conclue par les Vénitiens, les Florentins, les marquis d'Est et de Montferrat, contre Philippe-Marie, duc de Milan. Jean-François de Gonzague et le célèbre François Carmagnole (sur lequel on a fait la chanson de la Carmagnole) commandoient les troupes confédérées. François Sforce (depuis duc de Milan), Nicolas Piccinino et le comte Guido II Torelli furent les généraux

que le duc de Milan leur opposa dans la campagne de 1426. Jean-François de Gonzague en fit une brillante. Carmagnole fit faire le siége de Guastalle, où il fut repoussé et battu par Orsina Visconti, femme de Guido II Torelli. (*Voyez* VISCONTI Orsina, comtesse de Guastalle.) Il prit sa revanche l'année suivante, et battit les troupes milanaises à Macalo. La paix, négociée par le marquis de Ferrare et par le cardinal Albergali, eut lieu en 1428; mais les troubles ayant recommencé en 1431, Jean-François commanda encore l'armée vénitienne dans le Bressan, et Carmagnole dans le Crémonais. Ce fut alors que Sforce, Torelli et Piccinino, donnant le change à Carmagnole, surprirent, le 22 mai, la flotte vénitienne sur le Pô, et que Nicolas Trévisano, qui la commandoit, fut totalement défait. Les Vénitiens irrités mandèrent leurs trois généraux pour se justifier devant le sénat; la république fit trancher la tête à Trévisano pour avoir été battu, à Carmagnole pour ne l'avoir pas secouru (*voyez* CARMAGNOLE), et remercia Jean-François de Gonzague de son zèle et de sa conduite. La paix, conclue par les soins du marquis Nicolas d'Est, étoit signée en 1433, lorsque Jean-François reçut magnifiquement à Mantoue l'empereur Sigismond, qui le créa alors marquis de Mantoue, vicaire perpétuel de l'empire, et lui permit de cantonner la croix de gueule de la ville de Mantoue, qui supportoit son écu, de quatre aigles de sable. Ces deux diplômes sont du 22 septembre 1433. Jean-François fut encore général des Vénitiens en 1437; mais mécontent d'eux, il les quitta le 3 juillet de l'année suivante, pour s'allier avec le duc de Milan. Il battit plusieurs fois François Sforce qui, brouillé avec Philippe Marie, commandoit alors les troupes florentines, vénitiennes et génoises. Jean-François de Gonzague défendit le cours du Pô, couvrit le Mantouan, prit Lignano le 1er mai 1439, surprit Vérone, fit la paix en 1441 et mourut le 23 septembre 1444, laissant de Paule Malatesta, sa femme, Louis-le-Turc, qui suit; trois autres fils, et Marguerite, mariée à Lionel d'Est. Le marquis Jean-François acheva le château de Mantoue, fit construire le fort du bourg Saint-George, jeta les fondemens du couvent des carmélites et de celui des chartreux. Il aimoit la magnificence, établit l'étiquette à sa cour et y introduisit l'usage de baiser la main du souverain, que Jean Galéas Visconti avoit établi le premier en Italie.

* VI. GONZAGUE (Louis III dit *le Turc*), fils et successeur du précédent, né le 5 juin 1414, élevé par Vittorio di Feltro, fit ses premières armes sous le fameux capitaine Piccinino. On lui donna le surnom de *Turc*, parce qu'il introduisit le premier en Italie l'usage de porter des moustaches, qu'il regardoit comme la parure du militaire. Il prit les rênes du gouvernement en 1444; et s'allia, en 1450, avec François Sforce, devenu duc de Milan. Il eut l'honneur de recevoir successivement à Mantoue le pape Pie II, l'empereur Frédéric III et Christiern I, roi de Danemarck. Gonzague désigné et choisi pour général des Vénitiens en 1462, mourut à Goïto le 12 juin 1478. De Barbe de Brandbourg, qu'il avoit épousée en 1437, il laissa quatre filles, 1° Dorothée, épouse de Galéas Marie Sforce, duc de Milan; 2° Paule, femme de Léonard, comte de Goritz, et Barbe, femme d'Eberhard Ier, duc de Wurtemberg (*Voyez* ci-après GONZAGUE, Barbe); Catherine, légitimée, mariée à Francesco Secchi d'Arragone, général célèbre; et cinq fils, 1° Frédéric II, marquis de Mantoue; 2° François, premier cardinal de sa famille, en 1450, légat à Bo-

logue, mort en 1483; 3° Jean-François, marié à Antoinette Balza, fille du duc d'Andria, souche de la branche des Gonzague, ducs de Sabionetta et des princes de Bozzolo; 4° Rodolphe, né en 1451, marié en 1480 à Catherine Pic de La Mirandole, auteur de la branche des Gonzague, marquis, puis princes de Castiglione, qui finit dans la personne du prince Louis de Gonzague, existant aujourd'hui; 5° Louis, né le 28 mars 1458, évêque de Mantoue en 1483, mort en 1511. Louis-le-Turc entretenoit constamment un corps de bonnes troupes qu'il louoit aux princes voisins; elles lui rapportoient des sommes assez considérables, au moyen desquelles il faisoit d'utiles entreprises sans grever ses peuples. La ville de Mantoue lui doit une partie de ses embellissemens.

* VII. GONZAGUE (Jean-François II), quatrième marquis de Mantoue, fils de Frédéric Ier, troisième marquis de Mantoue, et de Marguerite, fille d'Albert III, duc de Bavière, naquit le 10 août 1466, succéda à son père en 1484, et commendoit, en 1494, les Vénitiens lorsque Charles VIII entra en Italie. Généralissime de toutes leurs troupes par lettres du 27 juin 1495, il se signala le 6 juillet suivant au combat de Fornoue, où il fit prisonnier le bâtard de Bourbon. Gonzague fut l'année suivante au secours du roi de Naples: la république ne reconnut pas les services qu'il lui rendit en Calabre: mécontent d'elle, il passa au service de l'empereur, et fut fait son capitaine général en Italie. Venise voulut ramener François Gonzague à elle en 1498, mais Ludovic Sforce, dit *le More*, duc de Milan, la gagna de vitesse, et le créa, le 13 octobre 1498, commandant général de ses troupes. Après la perte d'Alexandrie, lorsque Louis XII entra dans Milan, le 6 octobre 1499, Jean-François fut lui faire sa cour; ce monarque le traita avec une grande distinction, lui donna son ordre de Saint-Michel, et le prit l'année suivante à son service. Il l'envoya en 1503 délivrer Gaëte que les Espagnols assiégeoient, et le fit, le 27 juillet, son vice-roi et lieutenant-général au royaume de Naples; il l'envoya ensuite contre les Génois, qu'il soumit. Louis XII ayant passé les Alpes en avril 1509, Jean-François fut le voir à Casciono, et y fut très-bien traité; mais ce prince s'étant emparé de Peschiera sans prévenir le Marquis de Mantoue, auquel cette place appartenoit, celui-ci s'en offensa, refusa les dédommagemens que le roi lui fit offrir et se jeta dans le parti de l'empereur Maximilien, qui l'envoya occuper Vérone, et lui promit des secours d'hommes et d'argent qui n'arrivèrent pas; Jean-François fut obligé d'évacuer cette place, et ayant trop étendu ses quartiers, il fut surpris la nuit dans son quartier général par Lucio Malvezzi (commandant de l'armée vénitienne), obligé de se sauver en chemise et de se cacher dans un champ de millet; un paysan, qui l'avoit découvert et lui avoit promis de lui donner asile, le trahit, et le malheureux Jean-François, fait prisonnier le 9 août 1509, fut conduit à Venise. Le sultan Bajazet II et le pape Jules II sollicitèrent chacun de leur côté son élargissement, qui eut lieu en juillet de l'année suivante et le 5 octobre, Jules II le fit gonfalonier de l'Eglise. Ce prince valeureux, mort au mois de mars 1519, avoit épousé, le 15 février 1490, Isabelle d'Est, fille d'Hercule Ier, duc de Ferrare, morte en 1539, dont il laissa, 1° Hercule Frédéric II, premier duc de Mantoue, qui suit; 2° Ferdinand ou Ferrant Ier, souche de la ligne des ducs de Guastalle (*voyez* GONZAGUE, n° X); 3° Eléonore, mariée, 1° à Antoine de Montalte,

2° à François-Marie de La Rovère (*voyez* Gonzague, Eléonore, duchesse d'Urbin), et quatre autres filles, dont deux religieuses, et deux mortes sans avoir été mariées. Son frère Jean Gonzague, aussi fils de Frédéric Ier et de Marguerite de Bavière, épousa Laure Bentivoglio, et fut fondateur de la branche des Gonzague, marquis de Veslovato, depuis princes de l'empire, établis à Mantoue et y existant encore aujourd'hui.

*VIII. GONZAGUE (Frédéric II), premier duc de Mantoue, fils du précédent, né le 17 mai 1500, succéda, le 3 avril 1519, à Jean-François II son père, 4e marquis de Mantoue. Il donna en février de l'année suivante un magnifique tournois; six chevaliers français l'ouvrirent, et y firent preuve de leur adresse et de leur bravoure. Ayant des discussions avec Léon X, relatives à l'évêché de Mantoue, il envoya à ce pontife l'illustre comte Balthasar Castiglioni (*voyez* Castiglioni), qui ramena le pape au point qu'il créa Frédéric II capitaine-général de ses troupes, par un bref très-honorable, du 1er juillet 1521. Obligé par-là de porter les armes contre la France, il fit remettre au général Lautrec le collier de Saint-Michel, dont le roi François Ier l'avoit honoré. Il suivit Prosper Colonna et lui fut très-utile pour la défense du Milanais. En 1527, Frédéric étoit entré dans la ligue des princes d'Italie contre Charles-Quint pour la délivrance du pape Clément VII; mais ayant été trouver, en novembre 1529, l'empereur à Bologne, et ayant été parfaitement accueilli de ce prince, il s'attacha à ses intérêts, et accéda le 23 décembre à la contre-ligue conclue pour la sûreté de l'Italie. L'empereur l'en récompensa lorsqu'il vint à Mantoue; par son diplôme, du 25 mars 1530, il le créa duc ainsi que sa postérité, et le marquisat de Montferrat étant venu à vaquer par la mort de Jean George-Paléologue (des empereurs d'Orient), décédé sans enfans (*voy.* Paléologue); Charles-Quint donna à Frédéric la préférence sur le duc de Savoie et le marquis de Saluce ses compétiteurs, et lui en adjugea la possession le 5 novembre 1536. La prétention de Frédéric étoit fondée sur son mariage avec Marguerite Poléologue, fille de Guillaume VI et nièce de Jean-George Paléologue, dernier marquis de Montferrat. Frédéric mourut à 40 ans, le 28 juin 1540, laissant de sa femme, qu'il avoit épousée le 16 novembre 1551, François III, 2e duc de Mantoue, Guillaume, 3e duc, qui succéda à son frere; Louis, né en 1539, qui devint duc de Nevers en 1562, par son mariage avec Henriette de Clèves (*voy.* Nevers, Louis de Gonzague, duc de); Frédéric, évêque de Mantoue, puis cardinal en 1563; Alexandre, fils naturel; et une fille, Isabelle, mariée à François d'Avalos, marquis de Pescaire.

* IX. GONZAGUE (Hercule), frère du précédent, fils de François II, 4e marquis de Mantoue, et d'Isabelle d'Est, né en 1505, évêque de Mantoue à l'âge de 15 ans par la résignation de son oncle Sigismond, et créé cardinal en 1527, à l'âge de 22 ans, par le pape Clément VII, fut aussi archevêque de Tarragone. Pendant la minorité de ses neveux, qui dura 16 ans, il gouverna l'état de Mantoue avec beaucoup de sagesse et de douceur, et mourut le 2 mars 1563 au concile de Trente, qu'il présidoit comme légat du pape.

* X. GONZAGUE (Ferdinand I, *ou* Ferrant de), comte de Guastalle, duc de Molfette et d'Ariano, 3e fils de François II, 4e marquis de Man-

toue, et d'Isabelle d'Est, frère du cardinal Hercule qui précède, né le 28 janvier 1507, avoit servi dès sa jeunesse sous le connétable de Bourbon son cousin, et sous le prince d'Orange, auquel il succéda dans le commandement des troupes qui assiégeoient Florence. Il commanda aussi avec succès les armées impériales en Italie et dans les Pays-Bas et accompagna l'empereur Charles-Quint dans ses expéditions en Hongrie et en Afrique. Ce monarque qui l'aimoit beaucoup le fit chevalier de la Toison-d'or et vice-roi de Sicile ; et après la mort du marquis de Guast lui donna le gouvernement du Milanais qu'il avoit si glorieusement défendu contre les Français. Ferrant de Guastalle, qui vouloit une souveraineté pour sa maison, profitant des divisions qui existoient entre Louise Torelli, comtesse de Guastalle, et les Torelli, comtes de Montéchiarugulo, fit conseiller à la comtesse Louise de vendre sa part pour se tirer de ces procès, et présenta requête à l'empereur pour l'autoriser à faire l'acquisition du comté de Guastalle, promettant à ce prince de se reconnoître vassal direct de l'empire. Charles V lui accorde la permission demandée le 21 mai 1538. Ferrant emploie alors toutes les intrigues possibles pour déterminer la comtesse à lui faire la vente, qui eut lieu à Milan le 3 octobre 1539, et elle dispose des fonds qui en provinrent pour fonder plusieurs couvens magnifiques dans cette ville. (*Voy.* TORELLI, Louise, comtesse de Guastalle.) La faveur et le crédit de Ferrant de Gonzague étouffèrent les protestations des copossesseurs et des Torelli mineurs (*voy.* TORELLI, PAOLO *et* POMPONIO), contre une vente d'autant plus illégale, qu'au terme des investitures mêmes, qui rappeloient les Agnatis jusqu'à l'infini, Guastalle étoit substituée aux diverses branches de la maison Torelli. Ferrand de Gonzague travailla avec la même ardeur à forcer la maison Lupi à lui vendre Soragna, fief situé au milieu des états des Farnèse, afin d'avoir plus de facilités à tourmenter ces derniers qu'il n'aimoit pas, et qu'il avoit mis en défaveur auprès de l'empereur. On sait que Ferrant conduisit très-adroitement la révolution de Plaisance, qui précipita Pierre-Louis, et lui enleva cette ville et la vie le 10 décembre 1547. (*Voyez* FARNÈSE, n° I.) Comme Ferrant étoit très-dur, les plaintes des Milanais se multiplièrent tellement contre lui qu'elles obligèrent l'empereur à lui ôter son gouvernement en 1554, et à le mander à Bruxelles ; mais il trouva le moyen de se disculper, et Charles-Quint, ayant déclaré son innocence par un acte public, du 10 juin 1555, pour réparer le tort qu'il craignoit de lui avoir fait, lui donna le Val de San-Severino confisqué sur le prince de Salerne. Ferrant de Gonzague eut l'adresse de se faire aussi déclarer habile à succéder au comte de Novellara et nommer président du conseil aulique ; mais la cour ne lui rendit point son gouvernement de Milan. Dissimulant son ressentiment, il fut combattre sous Philippe II, roi d'Espagne, et se trouva au siége de Saint-Quentin ; mais une chute de cheval qu'il fit de nuit en voulant reconnoître la place obligea de le transporter à Bruxelles, et il mourut le 15 novembre de la même année à l'âge de 51 ans. D'Isabelle de Capoue, fille de Ferdinand, prince de Molfette et duc de Termoli et d'Ariano, qu'il avoit épousée en 1529, il laissa six enfans ; César, comte de Guastalle l'aîné, épousa en 1560 Camille Borromée, sœur de saint Charles, et en eut Ferrant II chevalier de la Toison-d'or, créé duc de Guastalle, pour lui et sa posté-

rité, par l'empereur Ferdinand II, le 2 juillet 1621. La ligne des Gonzague, ducs de Guastalle, s'éteignit dans la personne de Joseph, dernier duc, mort sans enfans le 16 août 1746. Alors l'impératrice Marie-Thérèse s'empara du duché de Guastalle sans aucun égard pour les droits si fondés des autres branches existantes; par le traité définitif de la paix d'Aix-la-Chapelle, signé le 18 octobre 1748, le duché de Guastalle passa à don Philippe, infant d'Espagne : et l'empereur de France l'a donné depuis à la princesse Borghèse sa sœur le 30 mars 1806. Gosselini, secrétaire de Ferrand de Gonzague, a écrit la vie de ce prince. (*Voyez* GOSSELINI). De Thou dit que Ferrant de Gonzague fut un homme d'un grand courage, qui, jeté toujours par son ambition dans des entreprises grandes et difficiles, éprouva toutes les vicissitudes de la fortune; mais il lui reproche avec justice son avarice sordide, sa cupidité insatiable et sa cruauté. Un seul trait la fera connoître : « Des soldats français traversant le Milanais deux à deux, sans armes, en 1551, à la faveur de la paix, pour se rendre dans le Parmesan, Ferrand les fit noyer ou égorger impitoyablement, et n'épargna que les plus robustes pour les envoyer ramer sur les galères d'André Doria. Gosselin lui-même n'a pu dissimuler cette barbarie. »

* XI. GONZAGUE (François II), 2e duc de Mantoue, né le 10 mars 1533, successeur du duc Frédéric son père en 1540, sous la tutelle du cardinal Hercule son oncle, se noya le 21 février 1550 sans laisser d'enfans de Catherine d'Autriche, fille de Ferdinand, roi des Romains, qu'il avoit épousée le 22 octobre 1549. Elle se remaria le 5 juillet 1553 avec Sigismond, roi de Pologne. *Voyez* SIGISMOND-AUGUSTE.

* XII. GONZAGUE (Guillaume), 3e duc de Mantoue, 2e fils du duc Frédéric II et de Marguerite Paléologue, né l'an 1536, succéda à son frère en 1550 dans le duché de Mantoue et le marquisat de Montferrat; il eut à apaiser les troubles élevés à Casal contre lui par le bâtard des Paléologue. Ce prince assista à Rome à l'exaltation de Grégoire XIII, reçut magnifiquement, en 1574, le roi Henri III, qui, fuyant la couronne de Pologne, avoit pris la route d'Italie pour se rendre en France, fit ériger par l'empereur le marquisat de Montferrat en duché, et mourut à Bozzolo le 14 août 1587. Guillaume étoit mal fait de corps, mais rachetoit ce défaut par beaucoup d'esprit. Il avoit épousé, le 26 avril 1561, Eléonore d'Autriche, fille de l'empereur Ferdinand Ier. Cette princesse mourut le 5 août 1594, laissant, 1° Vincent qui suit; Anne-Catherine, mariée en 1582 à Ferdinand d'Autriche, archiduc d'Inspruck, et Marguerite, femme d'Alfonse II, duc de Ferrare.

* XIII. GONZAGUE (Scipion), cardinal, né en 1542, étoit fils de Charles Gonzague des comtes de Bozzolo, arrière-petit-fils de Louis III, marquis de Mantoue, comte de Saint-Martin, général de l'empereur Charles V et d'Emilie de Cautio-Gonzague. Etant à Rome, il se fit une mauvaise affaire avec Guillaume III, duc de Mantoue, et fut arrêté par ordre de Grégoire XIII. Mais Sixte V le remit en liberté, et lui donna même, en 1587, le chapeau de cardinal. Nommé archevêque de Jérusalem, il se distingua dans la théologie et la philosophie. On a du cardinal Scipion de Gonzague, fondateur de l'académie des Etérei de Padoue, et mort en 1593, quelques *Poésies* italiennes et des *Commentaires* sur sa vie, restés en manuscrit.

* XIV. GONZAGUE (Vincent), 4e duc de Mantoue, fils du duc Guillaume et d'Eléonore d'Autriche, né le 21 septembre 1562, succéda à son père en 1587, mérita l'estime générale et l'amour de ses sujets par sa libéralité, sa justice, sa piété et son goût pour les sciences. Il institua en 1608 l'ordre des chevaliers du *Précieux Sang*, fit construire une belle citadelle à Casal, et mourut le 18 février 1612. Vincent avoit été marié deux fois; la première, à Marguerite Farnèse, fille d'Alexandre, duc de Parme. Il s'en fit séparer en 1580, pour un défaut corporel assez rare en Italie (*quòd erat strictior*, dit de Thou, lib. 104.) La princesse se retira à Plaisance et s'y fit religieuse. Le duc Vincent épousa, quatre ans après, Eléonore de Médicis, sœur aînée de Marie de Médicis, reine de France. Il en eut trois princes qui se succédèrent rapidement, et sans laisser tous trois de postérité, savoir : François IV, mort le 22 décembre 1612; Ferdinand IV, cardinal en 1605, 6e duc de Mantoue en 1612, mort le 29 octobre 1626; et Vincent II, 7e duc de Mantoue : plus, deux princesses, Marguerite, qui épousa en 1606 Henri, duc de Lorraine, et mourut en 1624; Eléonore, mariée à l'empereur Ferdinand II d'Autriche en 1622, morte en 1637.

* XV. GONZAGUE (Charles Ier), 8e duc de Mantoue, duc de Nevers et de Réthel en 1595, fils de Louis, duc de Nevers, et de Henriette de Clèves, et petit-fils de Frédéric II, 1er duc de Mantoue (*Voyez* GONZAGUE, n° VIII), apprenant à Rome la mort du duc Vincent, son cousin, partit aussitôt pour se mettre en possession des états de ce prince, comme étant son plus proche héritier. Il eut pour concurrent César de Gonzague, IIe duc de Guastalle, qui lui disputa cette succession. Alors le duc de Savoie saisit cette occasion pour redemander le Montferrat, et fait avec les Espagnols le siége de Casal. Louis XIII prend la défense du duc de Nevers, force le pas de Suze en 1629, et fait lever le siége de Casal; d'un autre côté, l'empereur Ferdinand II veut mettre le Mantouan en séquestre, comme fief de l'empire, et le comte de Collalto, son général, forme le blocus de Mantoue. Au mois d'avril, le maréchal d'Estrées s'y jette avec le duc, malgré la peste qui y régnoit, et qui emportoit 250 personnes par jour : ils s'y défendirent courageusement jusqu'au 18 juillet que la place fut surprise. Le duc et le maréchal se retirèrent alors dans le fort de Porto; mais n'ayant ni vivres, ni troupes suffisantes pour s'y défendre, ils capitulèrent et obtinrent de se réfugier dans l'état ecclésiastique. Le pillage des Allemands dans Mantoue dura trois jours. Un soldat qui avoit pour sa part du butin 8000 ducats les perdit au jeu la même nuit; le général Collalto le fit pendre le lendemain pour avoir si mal usé de sa fortune. La plus grande partie des curiosités, tableaux et statues du palais de Mantoue qui échappèrent à la fureur du soldat, furent alors transportées à Prague. Christine, reine de Suède, les acheta, et les fit venir à Rome. Le duc d'Orléans les acquit depuis pour en orner la galerie du Palais-Royal. Un traité, signé à Ratisbonne le 13 octobre 1630 entre l'empereur et le roi de France, décida de la succession de Mantoue qui mettoit l'Europe en feu : il y fut arrêté « que le duc Charles écriroit à l'empereur une lettre de *soumission* et de *déprécation;* que six semaines après on lui enverroit l'investiture des duchés de Mantoue et de Montferrat, et que les troupes impériales et espagnoles évacueroient ses états. Le traité de Quierasque, du 6 avril, confirma à Charles

la possession du Mantouan et du Montferrat, et il en reçut l'investiture le 22 juin suivant. Charles, un des plus grands princes de son temps, avoit fait la guerre en 1602 en Hongrie, où il fut blessé à l'épaule gauche au siége de Bude. Il avoit ensuite été envoyé par Henri IV ambassadeur à Rome auprès de Paul V. En 1616, il fut à Loudun l'un des négociateurs de la paix entre la cour et le prince de Condé. Ayant ensuite pris le parti de ce dernier en 1617, il fut déclaré criminel de lèse-majesté. Nevers fut assiégé par le maréchal de Montigny et défendu avec courage par la duchesse. Charles, réconcilié avec le roi, resta depuis un de ses meilleurs serviteurs. Le duc de Nevers fit bâtir Charleville en Champagne, s'empara, en 1635, de la principauté de Correggio aux dépens de la maison Siro, et mourut le 22 septembre 1637. De Cathetherine de Lorraine sa femme (sœur de Henri, duc de Mayenne), qu'il avoit épousée en 1599, et qui mourut le 8 mars 1618, il eut trois fils : François, duc de Rethelois, mort à l'âge de 16 ans, en 1622; Charles II, duc de Rethelois, marié en 1627 à Marie de Gonzague, fille de François IV, duc de Mantoue, mort à 22 ans, en 1631, et Ferdinand, duc de Mayenne, mort en 1631; tous trois du vivant de leur père. De ses trois filles, l'aînée épousa d'abord le roi Uladislas VI, puis Jean Casimir II (*voyez* GONZAGUE, n° XXIV); la seconde, épousa Edouard de Bavière, comte palatin du Rhin (*voyez* GONZAGUE, n° XXV, princesse palatine), et Benedicte fut abbesse d'Avenay.

* XVI. GONZAGUE (Charles III), 9e duc de Mantoue, duc de Montferrat, de Nevers et de Rethelois, prince de Correggio, né le 31 octobre 1629, succéda au duc Charles Ier, son aïeul, en 1637, sous la tutelle de sa mère, n'étant âgé que de 8 ans. Il épousa le 13 juin 1649 Isabelle-Claire d'Autriche, fille de l'archiduc Léopold, et arrière-petite-fille de l'empereur Ferdinand Ier. Le duc de Mantoue, pendant l'interrègne qui suivit la mort de l'empereur Ferdinand III, prétendit exercer le vicariat-général de l'Italie; mais le duc de Savoie réclama ce droit pour lui-même, en vertu de l'ancienne observance, et les lettres de vicariat du duc Charles III furent annulées par la capitulation de l'empereur Léopold. Charles avoit d'abord embrassé le parti de la France, à laquelle il devoit tout : il le quitta en 1652 pour s'attacher à l'Espagne. Mais le duc de Modène, qui commandoit l'armée française, l'obligea, en 1658, de renoncer à cette alliance. Charles III vendit le 10 juillet 1659 les duchés de Nivernois et de Rethelois et ses domaines de France au cardinal Jules Mazarin, et mourut le 14 août 1665, laissant un fils unique, Charles IV qui suit.

* XVII. GONZAGUE (Charles IV), 10e duc de Mantoue et de Montferrat, fils de Charles III, né le 31 août 1652, succéda à son père sous la tutelle de la duchesse Isabelle Claire d'Autriche, sa mère. Etant venu à Paris en 1704, il épousa en premières noces, le 7 avril 1671, Anne-Isabelle de Gonzague, fille de Ferdinand III, duc de Guastalle, morte en 1703, et en secondes noces, le 8 novembre, Susanne-Henriette, fille de Charles III de Lorraine, duc d'Elbœuf, qui mourut à Paris le 19 décembre 1710. La guerre de la succession éclate : le duc, déterminé par les menaces de Louis XIV, lui rend Casal. Mais la bataille de Turvin fait perdre à Louis XIV la moitié de l'Italie et les états de Mantoue sont envahis par le

vainqueur. Charles, resté souverain sans états et sans sujets, vient chercher un asile en France, où Louis XIV le consoloit par des promesses qu'une continuité de malheurs l'empêcha de réaliser. L'empereur Joseph I, irrité de ce qu'un prince son parent se fût déclaré son ennemi, le met au ban de l'empire, et le condamne sans daigner l'entendre; les formalités usitées ne sont pas même observées. Alors le duc de Mantoue fait des réclamations à la diète de Ratisbonne, où il établit ses motifs et ses droits d'une manière victorieuse. « Il n'y tint point le langage d'un suppliant, mais celui d'un souverain qui vient invoquer la justice dans une assemblée de souverains ses égaux. » Il invoqua l'appui, l'assistance des électeurs et des autres princes germains intéressés à arrêter ces actes arbitraires contraires aux constitutions de l'empire, et qui le sapoient dans ses fondemens : mais Joseph venoit de dicter des lois à Louis XIV même : tout trembloit devant l'empereur : les membres de la diète furent muets, et le foible opprimé est sacrifié. Le malheureux duc Charles traîna dans diverses villes d'Italie les restes onéreux de sa grandeur, et mourut à Padoue, dans la 56e année de son âge, le 5 juillet 1708, empoisonné par une de ses maîtresses. En moins d'un demi-siècle, on vit disparoître les descendans nombreux de cette maison célèbre. La branche des comtes de Sabionetta et des Bozzolo s'éteignit en 1703; celle des comtes de Novellara en 1728; celle des ducs de Guastalle n'existoit plus dès 1746; celle des marquis, puis princes de Castiglione, fut accusée de félonie, et chassée de ses états dès 1723, et leur principauté passa au fisc impérial; elle s'éteint dans la personne du prince Louis III de Gonzague, marié en 1779 avec Elizabeth Rangoni, dont il n'a point eu d'enfans. La branche de Gonzague-Luzzara finit dans une fille unique du prince Jean, Louise, mariée en 1787 au comte Stephano Sanvitale, de Parme. Celle des Gonzague Vescovati seule subsiste encore dans la personne du prince François-Louis, marié à N..... Cavriani, et d'un autre prince, tous deux établis à Mantoue, mais comme particuliers, et sans avoir conservé aucune souveraineté. Ainsi finit l'illustre dynastie des ducs de Mantoue, qui a fourni des guerriers célèbres, des cardinaux à l'Eglise, une longue suite de souverains protecteurs des arts; qui a donné à l'Allemagne deux impératrices, une reine à la Pologne; et qui, dans ses malheurs, auroit dû intéresser presque tous les souverains de l'Europe, auxquels elle étoit alliée.

* XVIII. GONZAGUE (Barbe), duchesse de Wurtemberg, fille du précédent et de Barbe de Brandebourg, fille du margrave Jean l'alchimiste, eut une éducation très-soignée et dirigée vers les lettres : elle y joignoit le goût des arts. Mariée à Everhard ou Eberard Ier, duc de Wurtemberg, en 1474, elle devint auprès de lui la protectrice des savans et des artistes. Ce fut à sa sollicitation que le duc son époux fonda, en 1477, la célèbre université de Tubinghen, qui produisit des professeurs et des élèves très-estimés. Barbe en relations littéraires avec plusieurs savans de l'Allemagne, et spécialement avec le célèbre Reuchling, qu'elle protégea constamment dans ses malheurs, fut, de plus, la mère de ses sujets. Barbe, devenu veuve en 1496, mourut en octobre 1503.

XIX. GONZAGUE (Cécile de), fille de François Ier de Gonzague, marquis de Mantoue, apprit les belles-lettres de Victorin de Feltri, et y fit des progrès admirables. Sa mère,

Paule Malatesta, dame illustre par sa vertu, son savoir et sa beauté, lui inspira le mépris du monde, et l'engagea à se faire religieuse. Ses vertus illustrèrent le cloître autant que ses connoissances. Elle florissoit au 15e siècle.

† XX. GONZAGUE (Éléonore-Hippolyte de) fille de François II, quatrième marquis de Mantoue, et d'Isabelle d'Est, fille d'Hercule Ier, duc de Ferrare, mariée en premières noces à Antoine duc de Montalte, ensuite en 1509, à François-Marie de La Rovère (duc d'Urbin et de Montéfeltro de Sora, de Sinigalia, préfet de Rome et seigneur de Pésaro), famille illustrée par deux papes et par plusieurs cardinaux, etc. (*Voyez* La Rovère, François-Marie.) Cette princesse fit paroître une constance héroïque dans l'adversité, et ne quitta pas d'un seul moment son mari dans ses disgraces. Elle fut un modèle de chasteté, ne voulut avoir aucune familiarité avec les femmes de mauvaise réputation, et leur défendit l'entrée de son palais; elle en chassa même plusieurs de ses terres. Cette vertueuse dame, morte en 1570, laissa deux fils. L'aîné fut duc d'Urbin, et le puîné fut duc de Sore et cardinal. De ses trois filles, la première, Hippolita, fut mariée à Antoine d'Aragon, duc de Montalte; la seconde, Julie, épousa Alfonse d'Est, et mourut en 1563; la troisième, Elizabeth, épousa en 1552 Albéric Cibo, marquis de Massa, et mourut en 1561.

† XXI. GONZAGUE (Isabelle) fut mariée à Gui Ubald de Montefeltro, duc d'Urbin, prince très-valeureux, mais devenu si goutteux qu'il ne pouvoit marcher. Cette épouse fidèle se refusa aux sollicitations qu'on lui faisoit pour faire casser son mariage, à cause de l'impuissance de son mari, lui resta constamment attachée, et rendit ses derniers jours heureux, jusqu'en 1508 qu'elle devint veuve. Sa vie ne fut qu'une suite de bonnes œuvres. Sansovino l'appelle la mère des lettres et des gens vertueux. Le comte Castiglione, dans son Courtisan, et le père Hilarion, minime, donnent les plus grands éloges à cette princesse.

† XXII. GONZAGUE (Julie de), fille de Louis de Gonzague, comte de Sabionetta et de Françoise de Fiesque, arrière-petite-fille de Louis III, deuxième marquis de Mantoue. Elle fut mariée à quatorze ans à Vespasien Colonna, duc de Trajetto, veuf de Béatrix de Piombino, dont il avoit une fille nommée Isabelle. Vespasien étoit estropié, infirme et boiteux. Julie devint veuve en 1528. Hippolyte de Médicis en fut extrêmement épris; mais elle résista à cette passion. Elle fut chantée par tous le poëtes de son temps, et ne fut pas moins célèbre par ses attraits que par ses vertus et par son esprit. La réputation de sa beauté enflamma la curiosité et peut-être les désirs de Soliman II, empereur des Turcs. Il chargea Barberousse, roi d'Alger, et son amiral, d'enlever Julie. Ce général arriva la nuit à Fondi, où elle tenoit sa petite cour, prit la ville par escalade, et ne manqua que d'un moment sa proie. Julie, au premier bruit, s'évada en chemise par une fenêtre; et s'étant engagée dans les montagnes, elle ne sauva son honneur qu'à travers mille périls. Après la mort de son mari elle refusa les plus grands seigneurs, et prit pour devise une amaranthe, que les botanistes appellent fleur d'amour, avec ces mots : *Non moritura.*

† XXIII. GONZAGUE da Guazolo (Lucrèce de), dame renommée du 16e siècle, se signala

également par ses vertus et par ses écrits. Hortensio Landi lui dédia son Dialogue sur la modération des passions. Elle fut malheureuse dans son mariage avec Jean-Paul Manfrone, qu'elle épousa à regret à l'âge de quatorze ans. Il étoit brave ; mais il se conduisit si mal, que le duc de Ferrare le fit mettre en prison, et le trouva digne du dernier supplice. Il usa néanmoins de clémence, et ne le fit point mourir, en considération de Lucrèce son épouse. Elle employa tous les moyens qui lui parurent les plus propres à procurer la liberté à son mari; mais elle ne put rien obtenir; ils pouvoient seulement s'écrire. Enfin son mari étant mort dans la prison, elle ne voulut point se remarier, et mit ses deux filles dans des couvens. On recueillit *ses Lettres*, in-8°, 1552, à Venise. Haym attribue ces lettres à Hortensio Landi.

† XXIV. GONZAGUE (Louise-Marie de), reine de Pologne, fille de Charles de Gonzague, duc de Nevers, puis de Mantoue, épousa d'abord Ladislas-Sigismond IV, roi de Pologne, en 1646, et en secondes noces, l'an 1649, Jean-Casimir son beau-frère, auprès duquel elle fut la protectrice de Torelli de Poniatow, qui lui fut dévoué et périt à son service. (*Voy.* Torelli Poniatowsky (Jean). L'esprit, la grandeur, le courage de cette princesse, dans des temps difficiles, les moyens qu'elle prit pour remettre la tranquillité dans la Pologne, troublée par les armes des Suédois et par les factions rebelles, la firent chérir et respecter. Elle mourut à Varsovie le 10 mai 1667.

† XXV. GONZAGUE (Anne de), sœur de la précédente, et plus connue sous le nom de princesse Palatine, épousa en 1645 le prince Edouard, comte palatin du Rhin, cinquième fils de Frédéric V, électeur palatin, dont elle eut trois filles. Retirée à Paris, elle maria l'aînée à Henri-Jules de Bourbon, prince de Condé. Son esprit et sa beauté lui firent des adorateurs, elle joua même un rôle dans les troubles de la Fronde. Dégoûtée de la galanterie et de l'intrigue, elle finit par la dévotion, et mourut à Paris en 1684, à 68 ans. Bossuet fit son oraison funèbre. « Toujours fidèle à l'état et à la reine Anne d'Autriche, dit cet orateur, elle eut le secret de cette princesse et celui de tous les partis : tant elle étoit pénétrante, tant elle savoit gagner les cœurs. Son caractère particulier étoit de concilier les intérêts opposés, en trouvant le nœud secret par où on pouvoit les réunir. Elle soutint sur-tout le cardinal Mazarin, deux fois éloigné, contre sa mauvaise fortune, contre ses propres frayeurs, contre la malignité de ses ennemis et la foiblesse de ses amis, presque tous divisés, irrésolus, ou infidèles. »

GONZALES. *Voyez* Coques.

I. GONZALEZ de Mendoza. *V.* Mendoza.

II. GONZALEZ de Castiglio (Jean), augustin espagnol, célèbre par ses prédications, mort à Salamanque en 1479, à 49 ans, empoisonné à l'autel par une hostie consacrée, qu'une veuve lui avoit fait donner, furieuse de ce qu'il avoit converti son amant.

III. GONZALEZ (Thyrse), Espagnol, général des jésuites, mort à Rome le 24 octobre 1705, a combattu la doctrine de la probabilité, soutenue par plusieurs casuistes de sa compagnie, dans un *Traité* imprimé à Rome en 1694, in-fol. Il y montre que ce n'est pas une opinion généralement reçue dans la société, en citant quelques auteurs jésuites qui s'en sont éloignés. Il la réfute ensuite très-fortement, sans néanmoins

obliger les théologiens de son ordre à suivre son sentiment, déclarant qu'il écrit comme simple particulier, et non comme général. On a encore de lui, I. Un *Traité contre les propositions de l'assemblée du clergé de France en* 1682; mais il fut moins accueilli que son ouvrage *sur la Probabilité.* II. *Manuductio ad conversionem Mahometanorum.* III. *Veritas religionis christianæ demonstrata.* — Il y a encore eu au milieu du 17e siècle, un GONZALEZ-TELLEZ (Emmanuel), professeur de droit à Salamanque, qui a laissé un *Commentaire sur les Décrétales*, en 4 vol. in-fol., 1693.

IV. GONZALEZ, l'un des assassins d'Inès de Castro. *Voy.* INÈS.

V. GONZALEZ. *V.* GONSALVE DE CORDOUE.

VI. GONZALEZ. *Voy.* GODWIN, n° IV.

* GOODALL (Gaultier), antiquaire et philologiste écossais, né en 1689, mort à Edimbourg en 1760. Le plus célèbre de ses ouvrages est une *Justification de la reine Marie d'Ecosse*, publiée en 1751.

* I. GOODWIN (Jean), théologien anglais, zélé indépendant, arminien et républicain, né en 1593, mort en 1665, élève du collége de la Reine à Cambridge, vicaire de Saint-Etienne à Londres en 1633, fut dépossédé en 1645, pour refus de baptême et d'eucharistie. Goodwin avoit fait l'*Apologie du meurtre de Charles I*, et à la restauration il fut excepté de l'amnistie. Cependant il n'y eut pas de procédure dirigée contre lui. Ses ouvrages sont, I. *L'Œuvre de la rédemption*, in-fol. II. *L'Imputation de la foi*, ou *Traité de la justification*, in-4°. III. *Exposition de la doctrine romaine.* IV. *Ce qu'il faut pour être rempli de l'Esprit Saint*, in-4°. V. Un grand nombre de *Traités de controverse.*

* II. GOODWIN (Thomas), théologien anglais du parti des indépendans, né en 1600 à Rolesby au comté de Norfolck, mort en 1679, élève d'abord du collége du Christ à Cambridge, puis de Catherine Hall, où il fut boursier, devint en 1628 prédicateur de l'église de la Trinité dans cette ville, et en 1632 vicaire de cette même église. Ses opinions le forcèrent de fuir en Hollande, où il desservit une congrégation d'indépendans. Quand la guerre civile vint à éclater, il retourna en Angleterre, et fut un des membres ecclésiastiques de l'assemblée de Westminster. Là, son opposition aux presbytériens le mit en grande faveur auprès de Cromwel, dont il fut chapelain. Il assista l'usurpateur à son heure dernière. On dit que dans ce moment il prédit le rétablissement de sa santé, et que lorsqu'enfin sa mort fut certaine, il commença ainsi sa prière au Tout-Puissant : « Seigneur qui nous avez trompés, et nous qui avons été trompés, etc. » Il croyoit beaucoup à la prédestination. Ses *ouvrages* sur ce sujet, admirés de ceux de son parti, sont recueillis en 5 v. in-fol.

GOOL (Jean Van), peintre hollandais, né à La Haye en 1685, mort vers l'an 1757, avoit la touche ferme et la composition agréable. Il a donné en flamand le *Théâtre des peintres flamands*, *contenant leurs vies et leurs ouvrages*, La Haye, 1750, 1751, 2 vol. in-8°. Ce n'est qu'une compilation de faits et d'observations sans jugement sur les manières différentes des peintres.

* GOOR (Arnold Van), natif du comté de Meurs, professeur de philosophie morale à Utrecht, a laissé *Disputationes ethicæ*, Utrecht,

1637, in-4° ; *Collegium disputationum philosophiæ practicæ*, ib., 1638.

† GORANI (Joseph, comte de), noble de Milan, distingué dans ses études par sa facilité à tout concevoir, employa son âge mûr à la composition de divers ouvrages intéressans sur l'éducation publique, l'économie politique et la philosophie. Les principaux sont, I. Un *Traité contre le despotisme*, 2 v. in-8°; et des *Recherches sur la science du gouvernement*, 2 v. in-8°, Paris, 1792, traduit en français par Charles Guilloton Beaulieu. Les idées de l'auteur sur la liberté, la faveur due au peuple, l'abolition des distinctions héréditaires, les droits des nations et des souverains ne plurent point au gouvernement de sa patrie. Le titre de citoyen français qu'il chercha à obtenir le fit rayer des registres de la noblesse milanaise, et ses biens furent séquestrés. Il est mort quelque temps après la traduction de son ouvrage.

† I. GORDIEN le père (Marcus Antonius Gordianus Africanus), fils de Métius Marcellus, qui descendoit des Gracques, étoit, par sa mère Ulpia Gordiana, allié à la famille de l'empereur Trajan. Il étoit riche, et logeoit à Rome dans la maison de Pompée. Dans sa première jeunesse, il composa plusieurs *Poëmes*, dont le plus mémorable, et qui par le choix même du sujet fait l'éloge de son auteur, étoit une *Antoniniade* en trente livres. Il y célébroit les vertus de Tite-Antonin et de Marc-Aurèle. Il cultiva aussi l'éloquence et y réussit. Pendant qu'il étoit questeur il donnoit tous les mois, à ses frais, des jeux d'une dépense prodigieuse. Un jour il permit une chasse publique dans son parc qu'il avoit fait remplir de bêtes fauves rassemblées de tous les pays, et tous ceux qui s'y trouvèrent eurent la liberté d'emporter les animaux qu'ils avoient tués. Gordien, nommé consul l'an 231, se distingua dans cette place, et fut envoyé l'année d'après, en qualité de proconsul, en Afrique. Les cruautés de l'empereur Maximin, et les exactions tyranniques de ses intendans ayant fait révolter cette province, les légions proclamèrent, en 237, Gordien empereur dans la ville de Thysdrum, quoiqu'il eût alors 80 ans. Il refusa d'abord: mais voyant qu'on le menaçoit de le tuer, il accepta sans balancer davantage. Le sénat, instruit de cette nouvelle, lui décerna le titre d'Auguste, et déclara les Maximins, père et fils, ennemis publics. Gordien associa son fils à sa puissance, en lui donnant la qualité d'empereur. Ces deux princes, après avoir fait leur entrée à Carthage, où ils s'étoient rendus avec tout l'appareil attaché à la dignité suprême, apprirent que Capellien, gouverneur de Mauritanie, très-attaché à Maximin, venoit les combattre à la tête d'une armée; ils lèvent à la hâte des troupes, et Gordien le fils se met à leur tête. Il fallut en venir à une bataille qui ne fut pas long-temps disputée. L'armée des Gordiens, composée de milice ou de mauvais soldats, fut détruite pendant l'action, ou dans la fuite qu'elle prit pour venir se mettre à couvert sous les murs de Carthage. Gordien le fils fut tué dans cette déroute. Son père, accablé par cette funeste nouvelle, et sachant d'ailleurs que l'armée victorieuse approchoit de Carthage, s'étrangla lui-même. Le sénat les mit l'un et l'autre au rang des dieux. Le règne de Gordien ne dura pas six semaines. Il ne goûta du rang suprême que les inquiétudes et les amertumes. Il eut le goût des beaux-arts, et mourut pleuré des Romains. Il avoit épousé Fabia Orestilla, petite-nièce de l'empereur Antonin et fille d'Annius Sévérus. Il en eut Gordien

qui suit, et Métia Faustina, mariée à Junius Balbus, père de Gordien-Pie, 3e du nom.

† II. GORDIEN le fils (Marcus-Antonius Gordianus Africanus), fils du précédent, fut instruit dans les belles-lettres par Serennus Sammonicus le jeune, qui lui laissa sa bibliothèque composée de 62,000 volumes. L'empereur Héliogabale, lui donna la charge de questeur ou de trésorier des finances. Alexandre Sévère lui confia ensuite la préfecture de Rome; et la manière dont il remplit cette charge lui mérita le consulat. Son père étant parti l'an 230 pour aller gouverner l'Afrique, il le suivit en qualité de lieutenant de cette province. En 237 l'un et l'autre furent reconnus empereurs. Gordien le fils marcha à la tête d'une armée contre Capellien, gouverneur de Mauritanie, qui étoit resté fidèle à Maximin; il fut vaincu et tué le 25 juin de la même année 237. Son courage étoit digne d'un général romain. Il s'abandonna tellement à la passion déréglée qu'il avoit pour les femmes, que dans la vigueur de l'âge il ne lui restoit plus que la débilité de la vieillesse. Il n'avoit que 46 ans lorsqu'il mourut, et n'avoit joui du titre d'empereur qu'environ 40 jours.

† III. GORDIEN-LE-JEUNE (Marcus Antonius Gordianus Pius), fils du consul Junius Balbus, et petit-fils par sa mère de Gordien-le-Vieux, fut honoré du titre de césar à l'âge de 12 ans, en 237; à 16, il fut proclamé empereur, et tous les peuples de l'empire le reconnurent avec transport. Cet enfant eut toute la sagesse d'un vieillard instruit par l'expérience. Il épousa, dans sa 18e année, Furia Sabina Tranquillina, fille de Misithée, célèbre par son savoir et son éloquence, et par d'autres qualités bien plus importantes. Gordien le fit préfet du prétoire aussitôt qu'il eut épousé sa fille. Ce fut par le conseil de cet homme sage qu'il se gouverna. Les deux objets de la politique de ce dernier furent, la gloire de son maître et le bonheur des peuples. Il rétablit dans les troupes la discipline, altérée par les désordres des temps précédens. Le service étoit lucratif chez les Romains; et plusieurs, pour en percevoir les émolumens, y demeuroient ou y entroient, soit au-delà, soit en-deçà de l'âge nécessaire pour en supporter les fatigues. Il renvoya ceux qui étoient ou trop vieux ou trop jeunes, et ne voulut point que personne fût payé par l'état, qu'il ne le servît. Il entroit dans les plus petits détails, jusqu'à examiner par lui-même les armes des soldats. Il savoit se faire en même temps craindre et aimer, et le respect pour sa vertu faisoit éviter plus de fautes que la crainte des châtimens. En temps de guerre, rien n'égaloit sa vigilance et son activité. Dans quelque endroit qu'il campât, il avoit soin que le camp fût toujours environné d'un fossé. Il faisoit souvent lui-même la ronde pendant les nuits, et visitoit les corps-de-garde et les sentinelles. Il avoit si abondamment approvisionné toutes les villes frontières, qu'il n'y en avoit aucune qui ne pût nourrir son armée pendant quinze jours, et les plus grandes le pouvoient pendant une année entière. Tel étoit Misithée. Avant lui, les commandemens militaires étoient donnés sur la recommandation des eunuques de la chambre: les services demeuroient sans récompense: les absolutions et les condamnations, indépendantes du mérite des causes, étoient réglées par le caprice ou par l'argent; le trésor public étoit pillé et réduit à rien par des fripons qui se distribuoient les rôles pour tromper l'empereur, et qui chassoient ses bons serviteurs pour mettre à leur place des hom-

mes pervers. Misithée découvrit tous ces abus à Gordien, qui ne put s'empêcher de lui dire : « Le sort d'un prince est bien à plaindre ! on lui cache la vérité ; et comme il ne peut pas tout voir, il est obligé de s'en rapporter à des hommes qui sont d'intelligence pour le tromper.» Quand les désordres des règnes précédens furent réformés, il éleva plusieurs grands édifices, dont le plus magnifique fut celui du champ de Mars ; il contenoit deux vastes galeries de mille pieds de longueur, éloignées de cinq cents pieds l'une de l'autre. Entre ces deux galeries, étoit de chaque côté une haute palissade de lauriers et de myrte, et au milieu une terrasse de la longueur des galeries, soutenue par plusieurs rangs de petites colonnes ; au-dessus de cette même terrasse s'élevoit une autre galerie de 500 pieds de long... Il y avoit près de quatre ans que Gordien régnoit paisiblement, quand Sapor, roi de Perse, ravagea les provinces de l'empire. Le jeune empereur partit bientôt après, pour le combattre, avec une armée nombreuse. Au lieu de s'embarquer avec ses troupes, ce qui étoit le plus court, il traversa exprès la Mœsie, afin d'y arrêter les progrès des Goths et d'autres peuples du nord, qui, semblables à un torrent, venoient d'inonder la Thrace. Il y signala son entrée par une célèbre victoire qu'il remporta sur ces barbares ; et après y avoir rétabli l'assurance et l'ordre, il continua sa route par le détroit de l'Hellespont, et ensuite par l'Asie mineure ; de là il passa en Syrie, où Sapor et lui en vinrent bientôt aux mains. Gordien fut vainqueur, et reprit sur lui la ville d'Antioche : il se rendit aussi maître de Carès et de Nisible, deux places considérables dont les Perses s'étoient emparés. Le sénat lui décerna le triomphe, et donna à son beau-père le titre de tuteur de la république. Tandis qu'il illustroit le nom romain par ses exploits, Philippe, préfet du prétoire, le fit assassiner en 244. L'armée honora sa mémoire par un tombeau où elle déposa son corps, sur les confins de la Perse, avec cette inscription en langues grecque, syriaque, latine et égyptienne. « Au divin Gordien, vainqueur des Perses, des Goths et des Sarmates, qui a mis fin aux troubles domestiques de l'empire, et subjugué les Germains...., mais non les Philippe. » Le sénat, aussi sensible à cette perte que l'armée, fit un décret en l'honneur des Gordiens, par lequel leur postérité étoit exempte de tous les emplois onéreux de la république.

† GORDIUS, roi de Phrygie et père de Midas, simple laboureur qui parvint de la charrue au trône. Tout son bien consistoit en deux attelages de bœufs, l'un pour labourer, l'autre pour traîner son chariot. Les Phrygiens, ayant appris de l'oracle que celui qu'ils rencontreroient sur un char seroit leur roi, décernèrent la couronne à Gordius. Midas, son fils, offrit le chariot de son père à Jupiter. Le nœud qui attachoit le joug au timon étoit fait, dit-on, avec tant d'adresse, que le peuple étonné fit courir le bruit que l'empire de l'Asie appartiendroit à celui qui le dénoueroit. Alexandre-le-Grand, passant à Gordium, capitale de la Phrygie, fut curieux de voir cet ouvrage qu'on disoit être si merveilleux. Il vit le nœud ; et sans s'amuser à le défaire méthodiquement, comme l'avoient essayé en vain tant d'autres, il brusqua la difficulté en le coupant d'un coup d'épée.

* I. GORDON (Bernard), médecin français, né à Gordon en Rouergue, commença à enseigner à Montpellier en 1285 : on place sa mort vers

l'an 1318. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont, I. *De decem ingeniis, seu de indicationibus curandorum morborum;* il commença à le dicter dans les écoles de Montpellier au mois de juillet 1296. II. *Opus, lilium medicinæ inscriptum, de morborum propè omnium curatione, septem particulis distributum;* il le dicta à ses écoliers en 1305. III. *De victûs ratione et pharmacorum usu in morbis acutis,* IV. *De prognosticis.* Il composa cet ouvrage dans sa vieillesse. Ces ouvrages et *plusieurs autres* parurent à Ferrare en 1487, in-fol.; à Venise, 1494, in-fol.; à Paris, 1542; à Lyon, 1550, in-8°.

II. GORDON (Jacques), controversiste jésuite, d'une des meilleures maisons d'Ecosse, habile dans la philosophie, la théologie et les langues, enseigna l'hébreu avec réputation à Bordeaux, à Paris et à Pont-à-Mousson; il voyagea en Allemagne, en Danemarck, et dans les îles britanniques, où il eut beaucoup à souffrir pour la religion catholique, et mourut à Paris en 1620, à 77 ans. On a de lui *Controversiarum christianæ fidei epitome,* Cologne, 1620, 2 volumes in-8°.

III. GORDON (Jacques-les-More), jésuite d'une des plus illustres maisons d'Ecosse, né à Aberdeen en 1552, se distingua dans son ordre, fut confesseur de Louis XIII, et mourut à Paris en 1641, à 88 ans. Il est auteur, I. d'un *Commentaire latin sur la Bible,* en 3 vol. in-fol, qui est peu recherché. II. D'une *Chronologie* in-fol., aussi en latin, depuis la création du monde jusqu'à l'an 1617. III. D'une *Théologie morale,* et de quelques *autres ouvrages* en latin.

IV. GORDON (Thomas), mort au mois de juillet 1750, à 66 ans, avoit le génie de la politique et de la littérature. Son goût pour les écrivains penseurs l'engagea à donner en 1739 une bonne *Traduction* anglaise de Tacite; les réflexions dont il l'accompagna, pour la plupart neuves et judicieuses, furent traduites en français par Daudé, sous le titre de Discours historique, critique et politique sur Tacite, et parurent à Amsterdam en 1742, 2 vol. in-12, et 1751, en 3. En 1743 il donna la *Traduction* anglaise de Salluste; les discours politiques qu'il y a joints furent aussi traduits en français par Daudé, sous le titre de Discours historiques et politiques sur Salluste, 1759, 2 vol. in-12; et quoique moins estimés que ses *Réflexions sur Tacite,* on peut les lire avec fruit.

† V. GORDON (Alexandre), Ecossais, voyagea en Italie, en France, en Allemagne, et suivit le gouverneur Glen dans la Caroline, où il mourut juge de paix, laissant une fortune considérable. On a de lui, I. *Voyage d'Ecosse,* avec 66 planches, 1727, in-fol., et un supplément publié en 1732, in-fol., avec 72 planches. II. *Vie du pape Alexandre VI, et de son fils César de Borgia.* (*Voy.* ALEXANDRE VI.) III. *Essai sur les antiquités égyptiennes,* 1737 et 1739, in-fol. Gordon secrétaire de la société des antiquités de Londres, avoit quitté en 1741 cette place, qu'il étoit bien en état de remplir. Tous ses ouvrages sont distingués par la profondeur encore plus que par l'élégance.

* VI. GORDON (André), professeur de philosophie au monastère écossais des bénédictins à Erfurt, né en 1712 près d'Aberdeen, mort en 1751, entra dans l'ordre des bénédictins. Les ouvrages de Gordon

sont, I. *Phenomena electricitatis exposita*, in-8°. II. *Philosophia utilis et jucunda*, 3 vol. in-8°. III. *Traité impartial de l'origine de la guerre présente dans la Grande-Bretagne*, in-4°. IV. *Physicæ experimentalis elementa*, in-8°. Gordon est le premier qui ait employé un cylindre au lieu d'un globe dans l'appareil électrique.

*VII. GORDON (George), généralement appelé lord Gordon, fils de Cosme George, duc de Gordon, né en 1750, mort en 1793, entra fort jeune dans la marine, mais il la quitta à l'occasion de quelques différens avec le lord Sandwich. Le canton de Suggershan l'élut son représentant au parlement, et il s'y distingua par la hardiesse de ses discours contre les ministres. Mais ce qui l'a rendu plus célèbre, c'est son opposition au bill en faveur des catholiques romains. La violence de ses opinions excita, ou du moins occasionna, en 1780, des troubles pour lesquels il fut arrêté et mis en prison. On lui fit son procès, et il fut acquitté. En 1786 il fut excommunié pour n'avoir pas paru dans une cause où il étoit appelé comme témoin. En 1788 il fut reconnu comme auteur *d'un libelle* contre la reine Marie-Antoinette de France, et obligé de s'enfuir en Hollande. Peu après il retourna en Angleterre, sous le déguisement d'un juif. On dit qu'il avoit adopté leur profession. Il fut arrêté et mis à Newgate, où il est mort en 1793.

* VIII. GORDON (Robert), auteur anglais, qui a donné une description exacte de l'Ecosse, avec des cartes des différens comtés, sous le titre de *Theatrum Scoliæ*.

GORELLI, poëte italien, natif d'Arezzo, a écrit en vers ce qui s'est passé de plus remarquable dans sa patrie depuis 1310 jusqu'en 1384. C'est un fort mauvais poëme, mais c'est une assez bonne chronique, utile pour connoître l'histoire de son temps. Il a pris Le Dante pour modèle; mais la copie est fort inférieure à l'original. Le savant Muratori l'a insérée dans sa grande Collection des Ecrivains de l'histoire d'Italie.

I. GORGIAS, célèbre capitaine des troupes d'Antiochus-Epiphanes, fut envoyé par Lysias en Judée, avec Nicanor, à la tête d'une puissante armée, pour désoler tout le pays. Judas Macchabée s'étant avancé contre ces deux généraux, attaqua d'abord Nicanor, le vainquit, et força Gorgias à se retirer. Deux ans après, celui-ci en étant encore venu aux mains avec Judas, fut vaincu. Il étoit sur le point d'être pris par Dosithée, lorsqu'un de ses cavaliers lui facilita le moyen de se sauver.

II. GORGIAS-LE-LÉONTIN, ainsi nommé parce qu'il étoit de Leontium, ville de Sicile, sophiste et orateur célèbre, avoit été disciple d'Empédocle avec Isocrate et beaucoup d'autres, tant philosophes que rhéteurs, qui furent formés à son école, comme Cicéron nous l'apprend dans son Brutus. Ses concitoyens, étant en guerre avec les Syracusains, le députèrent, l'an 417 avant Jésus-Christ, vers les Athéniens pour leur demander du secours contre leurs ennemis. Il charma toute l'assemblée, de façon qu'il en obtint ce qu'il voulut. Les Athéniens forcèrent cet orateur à s'établir parmi eux, et coururent chez lui prendre des leçons de rhétorique. Comme il étoit toujours prêt à parler sur toutes sortes de matières, il éblouit la multitude. Il fit briller son talent aux jeux olympiques et pythiens, et il y reçut de si grands ap-

plaudissemens de toute la Grèce, qu'on lui érigea une statue d'or à Delphes. D'autres disent qu'il gagna tant d'argent dans sa profession, qu'il fit placer une statue d'or dans le temple de Delphes. Ce fut lui qui, pour exercer ses auditeurs, établit cette espèce de déclamation ou de discours qui se fait sur-le-champ et sans préparation, que Quintilien appelle *Extemporalis oratio*. Gorgias n'étoit qu'un écrivain froid, tendant au sublime par des efforts qui l'en éloignoient. La magnificence de ses expressions et la hardiesse de ses figures ne servoient bien souvent qu'à manifester la stérilité de ses idées. Cependant il étendit les bornes de l'art, et ses défauts mêmes servirent de leçon. Il vécut juqu'à cent sept ans, sans jamais interrompre ses études. *Voyez* CIMON, n° I.

GORGO, femme de Léonidas, roi de Sparte, est très-célèbre dans l'antiquité. C'est elle qui disoit que « les femmes de Sparte étoient les seules qui missent des hommes au monde. »

GORGONES (les) (Mythol.) étoient trois sœurs, filles de Phorcus et de Ceta, qui demeuroient, suivant Hésiode, près du jardin des Hespérides, et transformoient en pierres ceux qui les regardoient. Elles n'avoient qu'un œil, dont elles se servoient tour à tour. On les peint coiffées de couleuvres, avec de grandes ailes, des défenses de sanglier pour dents, et des griffes de lion aux pieds et aux mains. Persée délivra la terre de ces trois monstres, connus dans la fable sous les noms de *Méduse*, *Euryale* et *Sthenyo*. Il coupa la tête à Méduse, avec le secours de Minerve, et la déesse l'attacha à son égide ou bouclier.

GORGONIE (sainte), fille de saint Grégoire, évêque de Nazianze, et de sainte Nonne, et sœur de saint Grégoire de Nazianze. Elle avoit de la beauté, de l'esprit et des lumières. Sa vie fut toute consacrée aux bonnes œuvres. « Laissant aux comédiennes et aux courtisanes, dit saint Grégoire de Nazianze, le fard et les couleurs empruntées, elle ne voulut d'autres ornemens que ceux de l'ame. » Elle mourut vers 372.

GORGOPHONE, fille de Persée et d'Andromède, et femme de Périère, roi des Messéniens, se remaria, après la mort de son époux, avec Œbalus. C'est la première femme engagée dans de secondes noces dont parle l'histoire profane.

† GORI (Antoine-François), professeur public d'histoire, prévôt du baptistère de Florence, mort en cette ville le 21 janvier 1757, fut un des plus savans antiquaires du 18e siècle. On a de lui, I. La description du cabinet du grand-duc, sous le titre de *Musæum Florentinum*, publié à Florence, 12 vol. in-fol., 1731 à 1762, avec un grand nombre de figures et de remarques curieuses. Voici la division de cet ouvrage: Les pierres gravées, 2 vol.; les statues, 1 vol.; les médailles, 3 vol.; les peintures, 6 vol. II. *Musæum Etruscum*, Florence, 1737 et suivans, 3 vol. in-fol. III. *Musæum Cortonense*, Rome, 1750, in-fol. IV. Les *Inscriptions anciennes qui se trouvent dans les villes de Toscane*, Florence, 1726, et le dernier en 1744, 3 vol. in-4°. V. *Dactyliotheca smithiana*, Venise, 1767, 2 vol. in-fol. VI. *Commentaria in XII priorum imperatorum Romanorum numismata*. Ces commentaires se trouvent dans le *Thesaurus Morellianus*. Il a mis au jour d'autres écrits sur les antiquités, dans lesquels il a répandu

une érudition peu commune, et parmi lesquels on remarque le *Trésor des anciens diptyques consulaires et ecclésiastiques*, Florence, 1759, 3 vol. in-fol., qui, après sa mort, fut publié par Passeri; et *Symbolæ litterariæ*, en deux décades, dont la première parut de 1748 à 1753, et la seconde, de 1751 à 1754, in-8°.

GORIN DE SAINT-AMOUR, *Voyez* AMOUR (Louis-Gorin de SAINT-)

GORION. *Voyez* JOSEPH, n° VII.

* GORIUN, surnommé l'*Admirable*, à cause de son style éloquent et harmonieux, naquit vers le commencement du 5e siècle. Après avoir étudié auprès du catholicos d'Arménie la philosophie, la théologie et les langues savantes, grecque et syriaque, il alla à Constantinople par l'ordre de ce chef d'Église, pour y acquérir de nouvelles connoissances. De retour dans sa patrie, il fut sacré évêque dans une des provinces de la Géorgie, et il y mourut dans un âge avancé. On a de lui, I. L'*Histoire des événemens arrivés en Arménie dans son temps*. II. Un grand nombre d'*Homélies* et de *Discours oratoires*. Ces morceaux, regardés comme des chefs-d'œuvre d'éloquence, sont restés manuscrits dans la bibliothèque du couvent arménien à Venise.

† I. GORLÉE (Abraham), en latin *Gorlæus*, né à Anvers en 1549, mort à Delft en Hollande, le 15 avril 1609, étoit extrêmement versé dans la connoissance des médailles, des monnoies anciennes et des autres antiquités; c'étoit sa passion dominante. On a de lui, I. *Dactyliotheca*, à Leyde, 1600, in-4°, et réimprimé en 1707, 2 vol. in-4°, avec les notes de Gronovius. C'est un traité savant et curieux, sur les anneaux et les sceaux en usage chez les anciens. On l'a traduit en français sous le titre de Cabinet de pierres antiques gravées, Paris, 1778, 2 vol. in-4°. II. Un *thrésor des médailles d'or et d'argent*, in-fol., en latin, Leyde, 1608. III. *Paralipomena numismatum*. On voit dans ces divers ouvrages un savant nourri des meilleurs auteurs de l'antiquité.

* II. GORLÉE (David), natif d'Utrecht, signalé parmi les antagonistes de la philosophie d'Aristote, florissoit au commencement du 17e siècle. Il a laissé *Exercitationes philosophicæ*, Leyde, 1620, in-8°.

GOROPIUS (Jean), surnommé *Becanus*, parce qu'il naquit à Hilverenbeck, village du Brabant, en 1518, voyagea en Italie, en Espagne et en France, fut médecin de la reine Eléonore, épouse de François Ier, et de Marie, reine de Hongrie. Philippe II lui offrit l'emploi de son médecin; mais Goropius, dégoûté de la cour, se contenta d'un présent considérable que ce prince lui fit. Après avoir exercé long-temps sa profession à Anvers, il l'abandonna pour se livrer entièrement à l'étude de l'antiquité, et mourut à Mastricht le 27 juin 1572, à 53 ans. C'étoit un homme bizarre, qui soutenoit des opinions ridicules. Ses *Origines Antuerpianæ*, 1596, in-fol., sont pleines de contes fabuleux sur l'origine des peuples, et semées de cette espèce d'érudition qui n'est d'aucun usage. Il s'efforce de prouver que la langue cimbrique ou flamande est celle qu'Adam a parlée. Il n'allègue pour fondement de ses extravagances que des étymologies burlesques. Olaüs Rudbeck a soutenu à peu près un semblable système. (*Voy.* RUDBECK.) On a encore de lui *Opera Goropii hactenùs non edita*, An-

vers, 1580, in-fol., ouvrage, comme le précédent, plein de paradoxes et de rêveries cabalistiques. Il y attaque cependant judicieusement les Massorètes, qui ont rendu plus difficile l'intelligence du texte hébreu de l'Ecriture par leurs points voyelles.

† GORRAN (Nicolas de), religieux dominicain à Paris, mourut en 1295. Philippe-le-Hardi le nomma confesseur de son fils, depuis roi de France sous le nom de Philippe-le-Bel. On a de lui, I. Des *Commentaires* sur presque toute la Bible. II. Des *Sermons* et quelques autres *Ouvrages*. La plupart, restés manuscrits, ne méritent pas d'être imprimés.

I. GORRIS (Jean de), *Gorreus*, médecin de Paris, protestant, fut rayé deux fois de la faculté, à cause de sa croyance, et rétabli autant de fois. Des soldats armés, ayant arrêté son carrosse, lui firent tant de peur qu'il en devint perclus. Il vécut plusieurs années dans cet état déplorable, et mourut en 1572, à 72 ans. Il possédoit assez bien le grec, et il donna une *Traduction latine* de Nicandre, Paris, 1557, in-4°. Ses *Œuvres* imprimées en 1622, in-fol., ne sont guère consultés, parce qu'il a paru depuis des livres meilleurs sur son art.

II. GORRIS (Jean de), petit-fils du précédent, Parisien, et médecin ordinaire de Louis XIII, fit imprimer, en 1622, tous les Ouvrages de son aïeul, avec le Traité des *Formulæ remediorum*, de Pierre son bisaïeul. C'est un gros in-folio; les *Definitiones medicæ* y sont augmentées à peu près de la moitié par l'éditeur, qui avoit travaillé pendant vingt ans à suppléer à ce qui manquoit au travail de Jean son aïeul. Ce grand ouvrage, véritable Dictionnaire de tous les mots grecs qui sont en usage dans les écoles de médecine, est rangé selon l'ordre de l'alphabet, et les termes grecs y sont expliqués en latin: Gorris y donne la signification latine, et explique assez au long les choses marquées par les termes. Il a encore donné quelques ouvrages français. Le plus connu est son *Discours de l'origine, des mœurs, fraudes et impostures des charlatans*, etc.

† GORSAS (Antoine-Joseph), né à Limoges le 20 mars 1751, se fit d'abord maître de pension à Versailles, puis journaliste au moment de la révolution française. Sa feuille intitulée *Courrier de Paris à Versailles* est écrite dans le sens de la révolution. Nommé député à la convention, il s'unit aux Girondins, dont il partagea le sort. Il fut mis hors de la loi. Pour se soustraire à cette loi tyrannique, il se cacha dans une maison du Palais-Royal; et, par une trahison infâme, il fut arrêté, et la personne qui lui avoit donné asile fut mise en prison. Gorsas a été décapité le 9 octobre 1793. Avant la révolution, Gorsas avoit publié l'*Ane promeneur*, ou Apologie du goût, des mœurs, de l'esprit et des découvertes du siècle, 1786, 1 vol. in-8°. Cet ouvrage, bien écrit, a eu beaucoup de succès, et est devenu rare. Gorsas n'étoit pas un méchant homme, et les *ultrà*-révolutionnaires lui faisoient un crime d'être modéré.

* I. GORTER (Jean de), né en 1689 à Enkuysen, disciple du célèbre Boerhaave, enseigna la médecine à Harderwick, sa patrie, avec tant de réputation, qu'il fut reçu membre des académies de Pétersbourg, de Rome, de Harlem, et médecin de l'empereur de Russie; mais en 1758, il retourna en Hollande, où il mourut en 1762. On lui doit un grand nombre d'ouvrages,

tous écrits avec beaucoup d'ordre, et qui contiennent un grand nombre d'observations nouvelles et intéressantes. Voici la liste des principaux, I. *De Perspiratione insensibili*, Lugduni Batavorum, 1725, 1736, in-4°; Patavii, 1736, 1755, in-4°: il prétend, dans cet ouvrage, toutes choses égales, qu'on transpire moins pendant le sommeil que pendant la veille, pendant l'hiver que pendant l'été. II. *De Secretione humorum è sanguine, ex solidorum fabricâ præcipuè et humorum indole, demonstratâ*, Lugduni Batavorum, 1727, 1735, 1761, in-4°; Patavii, 1761, in-4°. III. *Medicinæ compendium in usum exercitationis domesticæ digestum*, Lugduni Batavorum, pars prima, 1731; pars secunda, 1737, 2 vol. in-4°; Francofurti et Lipsiæ, 1749, 2 vol. in-4°; Venetiis, 1751, in-4°; Patavii, 1756, in-4°. La première partie traite des maladies en général; la seconde, des maladies en particulier. On trouve dans l'une et dans l'autre des observations importantes. IV. *Exercitationes quatuor medicæ*, 1° *de motu vitali*; 2° *de somno et vigiliâ*; 3° *de famè*; 4° *de siti*, Amstelodami, 1737, in-4°. V. *Chirurgia repurgata*, Leidæ, 1742, in-4°; Florentiæ, 1745, in-4°; Patavii, 1755, 1765, in-4°. Cet ouvrage, que l'auteur avoit publié en hollandais en 1731, s'étend très-peu sur le manuel des opérations.

* II. GORTER (David de), fils du précédent, s'appliqua comme son père à l'étude de la médecine, et en prit le bonnet de docteur. On a de lui *Materia medica exhibens virium medicamentorum simplicium catalogos*, Amstelodami, 1740, in-4°; Patavii, 1755, in-4°.

GORTZ. *Voyez* GOERTZ.

GOSSELINI (Julien), né à Nice de la Paille dans le Montferrat en 1525, dès l'âge de 17 ans, secrétaire de Ferdinand de Gonzague, vice-roi de Sicile, continua de l'être, lorsque ce vice-roi fut gouverneur de Milan; il eut la même fonction sous le duc d'Albe et sous le duc de Sesse, qui furent successivement gouverneurs de cet état après la mort de Gonzague. Le duc de Sesse l'emmena avec lui à la cour d'Espagne, où Gosselini se rendit si agréable par son adresse et par sa prudence, qu'il fut employé dans les affaires que le duc avoit auprès du roi. Le marquis de Pescaire, successeur du duc de Sesse, eut pour Gosselini les mêmes égards. Le duc d'Albuquerque, qui lui succéda, goûta moins son esprit et son caractère: il conçut une telle aversion contre lui, qu'il voulut lui ôter l'honneur et la vie. Gosselini rentra en grace sous le marquis d'Aimonte, et sous le duc de Terranova gouverneur du Milanais, et fut leur secrétaire. On dit qu'il avoit un talent merveilleux pour pacifier les querelles. Il mourut à Milan en 1587. On a de lui divers ouvrages, I. La *Vie de Ferdinand de Gonzague*, 1579, in-4°. II. La *Conjuration de Jean-Louis de Fiesque*, effacée par celle du cardinal de Retz. III. L'*Histoire de la Conjuration des Pazzi*. IV. Un *Recueil de Poésies italiennes*, publiées à Venise, 1588, in-8°, et réimprimées plusieurs fois.

* GOSSENAY (François), né à Châlons-sur-Saône, fourrier de grenadiers au régiment de Foix, et ensuite hussard dans celui de Berchigny, mérite d'être connu par son courage. Ayant suivi, en 1792, la partie de ce corps qui se rendit à Coblentz près des frères de Louis XVI, il rentra en France après la campagne de Champagne, et devint aide-de-camp provisoire du général Vats. Dénoncé bientôt comme émigré, et renfermé à la conciergerie, il

montra dans sa prison un désir de mourir qui étonna et intéressa à la fois tous les détenus. Ce dégoût pour la vie ne put même être adouci par les tendres soins d'une jeune fille charmante, qui, après avoir donné une partie de son temps à un vieil oncle, venoit passer régulièrement trois ou quatre heures avec son prisonnier. Ses prévenances alloient jusqu'à fournir à toutes ses fantaisies. Sensible à tant de générosités, Gossenay promettoit à cette fille de se marier avec elle dès qu'il seroit libre; mais il n'en nourrissoit pas moins au fond de son cœur le désir de mourir. Lorsqu'on lui apporta son acte d'accusation, il le prit froidement et en alluma sa pipe. On lui en fit avoir une seconde copie, dont il fit le même usage. Conduit au tribunal, il convint, avec la même tranquillité, que tous les faits énoncés contre lui étoient vrais; et son défenseur ayant voulu observer qu'il n'avoit pas sa tête, il répondit: « Jamais ma tête ne fut plus à moi qu'en ce moment, quoique je sois à la veille de la perdre. Défenseur officieux, je te défends de me défendre: qu'on me mène à la guillotine. » En y allant il salua ses camarades de prison avec sa gaieté ordinaire, but avec eux avant de les quitter; et se voyant sur la route insulté par la populace, il s'écria: « Lâches que vous êtes, vous m'insultez! Eh bien! iriez-vous à la mort avec autant de courage? » Arrivé à l'échafaud, il ajouta: « Me voilà donc enfin où j'en voulois venir!... » et il livra sa tête. Il étoit âgé de 26 ans.

* GOSSIN (P.-F.), né à Souilly en Lorraine en 1754, lieutenant-général civil et criminel au bailliage de Bar-le-Duc, député du tiers-état de ce bailliage aux états-généraux en 1789, fut employé, pendant l'assemblée, dans les comités, sur-tout dans celui de constitution, et chargé spécialement de la division de la France en départemens, districts et cantons. Ce travail difficultueux, à raison des demandes multipliées des différentes villes, l'occupa très-long-temps, et le rendit presque étranger aux autres opérations. Il parla cependant quelquefois sur la législation, fit décréter, en 1790, le remboursement des offices supprimés, l'organisation des archives nationales, l'établissement de bureaux de douanes, et ordonner, le 30 mai 1791, que les cendres de Voltaire seroient placées au Panthéon. Il demeura toujours attaché au parti constitutionnel. A la fin de la session, il fut nommé procureur-syndic du département de la Meuse; ce qui devint ensuite la cause de sa perte. Le roi de Prusse l'ayant mandé à Verdun, après la prise de cette ville, en septembre 1792, il refusa d'abord d'obéir; mais il finit par céder aux désirs du peuple de Bar et de ses collègues; et ses ennemis en profitèrent, après la retraite des Prussiens, pour l'accuser de trahison; le 5 septembre, il annonça à l'assemblée « qu'il avoit été forcé d'obtempérer à la sommation du duc de Brunswick, pour régler les affaires du département. » Un décret le mit en accusation; conduit à Paris, et enfermé au Luxembourg, il fut condamné à mort le 4 thermidor an 2 (22 juillet 1794) par le tribunal révolutionnaire de Paris, comme ayant obtempéré aux ordres du roi de Prusse, et comme conspirateur dans la prison où il étoit détenu.

† GOTESCALC, célèbre bénédictin, né en Allemagne, prit l'habit monastique à Orbais, diocèse de Soissons, et y fut élevé au sacerdoce. Après s'être rempli de ce qu'il croyoit être la doctrine de saint Augustin, il passa à Rome, et de là dans l'Orient, où il répandit ses sentimens sur la

prédestination. « Il enseigna, dit l'abbé Pluquet, 1°, que Dieu, avant de créer le monde, et de toute éternité, avoit prédestiné à la vie éternelle ceux qu'il avoit voulu, et les autres à la mort éternelle : ce décret faisoit une double prédestination, l'une à la vie, l'autre à la mort. 2° Comme ceux qui sont prédestinés à la mort ne peuvent être sauvés, ceux que Dieu a prédestinés à la vie ne peuvent jamais périr. 3° Dieu ne veut pas que tous les hommes soient sauvés, mais seulement les élus. 4° J. C. n'est pas mort pour le salut de tous les hommes, mais uniquement pour ceux qui doivent être sauvés. 5° Depuis la chute du premier homme, nous ne sommes plus libres pour faire le bien, mais seulement pour faire le mal. » De retour en Italie, l'an 847, il s'entretint sur cette matière qui étoit pour lui aussi sublime qu'obscure, avec Northingue, évêque de Vérone. Ce prélat, effrayé de ses principes, les déféra à Raban, archevêque de Mayence. Celui-ci, persuadé que le bénédictin enseignoit que Dieu nécessite tous les hommes à se sauver ou à se perdre, l'anathématisa en 848 dans un concile. Il écrivit contre lui à Hincmar, archevêque de Reims, dans le diocèse duquel Gotescalc avoit reçu la prêtrise. Hincmar convoqua un concile l'année d'après à Quierzy-sur-Oise. Le malheureux Gotescalc fut dégradé du sacerdoce pour des opinions qu'il n'entendoit pas, et qu'il croyoit entendre, fouetté publiquement en présence de Charles-le-Chauve, ensuite enfermé dans l'abbaye de Haut-villiers. Il écrivit deux *Confessions de foi*, pour soutenir sa doctrine, offrant de la prouver en passant de suite par quatre tonneaux pleins d'eau, d'huile ou de poix bouillante, ou même par un grand feu. On rit de son fanatisme, et on le laissa en prison. Saint Remy, archevêque de Lyon, se déclara pourtant contre le châtiment cruel qu'il avoit essuyé. « Les hérétiques des siècles passés, disoit-il, ont été condamnés du moins par des raisons. » Ce prélat, véritablement chrétien, ne fut pas écouté. Gotescalc mourut dans sa prison en 868, victime de ses rêveries. Hincmar lui fit refuser les sacremens et la sépulture. Cet archevêque peint le bénédictin comme un homme rustique, inquiet, bizarre, et inconstant. « C'est sous ces traits, dit-il, qu'on le connoissoit dans son monastère. » On ne sauroit nier néanmoins qu'il n'eût du savoir, de l'esprit, de la subtilité ; mais il avoit encore plus d'entêtement et d'amour-propre. Usserius a donné son *Histoire* à Dublin, 1631, in-4°. C'est le premier livre latin imprimé en Irlande : on la trouve dans les *Vindiciæ prædestinationis et gratiæ*, Paris, 1650, 2 vol. in-4° ; et dans l'*Historia Gotescalchi prædestinatiani* du P. Cellot, Paris, 1655, in-folio. On a beaucoup disputé sur la réalité de l'hérésie des prédestinatiens, et sur les sentimens de Gotescalc. « Il me semble, dit l'abbé Pluquet, qu'il importe peu de savoir s'il y avoit en effet des prédestinatiens, ou si l'on donnoit ce nom aux disciples de saint Augustin ; mais il certain que l'Église a condamné les erreurs qu'on attribue aux prédestinatiens. La cause de Gotescalc a été savamment défendue par Maguin, qui a donné, à Paris, en 1650, un recueil en 2 vol. in-4°, sous le titre de *Veterum auctorum, qui nono sæculo de prædestinatione et gratiâ scripserunt opera et fragmenta ; add. Synopsis historiæ Gotescalcianæ*, par le cardinal Noris, dans le 4e vol. de ses œuvres, pag. 677.

GOTH (Laurent) fut archevêque d'Upsal en Suède au 16e

siècle. Le roi Jean, voulant relever le catholicisme dans ses états, l'engagea à mettre son nom à une *Liturgie* conforme quant au fond à une liturgie catholique. C'étoit l'ouvrage du clergé suédois, qui, par ordre de ce prince, s'étoit assemblé plusieurs fois dans cette vue. Pour donner plus d'autorité à cette *Liturgie*, le prince voulut la faire paroître sous un nom respectable dans l'église de Suède. Les ménagemens dont on fut obligé d'user en firent déranger l'ordre, et engagèrent à supprimer l'*Invocation des saints*, les *Prières pour les morts*, la *Mémoire du pape*, le mot de *Sacrifice*, etc. Elle n'eut pas plutôt paru, qu'elle choqua les deux partis, et causa de grands troubles. On fut obligé de la supprimer ; ce qui l'a rendue rare. Elle est intitulée *Liturgia Suecanæ ecclesiæ catholicæ et orthodoxæ conformis, suecciè et latinè, cum præfatione et notis Laurentii Upsalensis archiepiscopi*, in-fol. Stockolm, 1576.

* I. GOTHOFRED (Denys), jurisconsulte, né à Paris en 1549, mort en 1622, quitta la religion catholique et embrassa le calvinisme, puis se retira à Genève, où il a donné quelques ouvrages.

* II. GOTHOFRED (Jacques), fils du précédent, attaché comme son père à la foi calviniste, resta à Genève où il fut nommé cinq fois syndic. Il a donné le *Codex Theodosianus*.

* III. GOTHOFRED (Théodore), frère du précédent, catholique, devint conseiller d'état en France, et se fit une réputation dans la littérature.

* IV. GOTHOFRED (Denys), fils de Théodore, né à Paris, mort à Lille en Flandre, président de la chambre des comptes, a donné l'*Histoire des règnes de Charles VI, VII et VIII*.

* V. GOTHOFRED (Jean), fils du précédent, mort en 1733, fut, après son père, président de la chambre des comptes, a publié quelques *Morceaux d'histoire*.

GOTTI (Vincent-Louis), de Bologne en Italie, né en 1664, de simple dominicain, s'éleva au cardinalat par ses vertus et son savoir. Benoît XIII l'honora de la pourpre en 1728. Il mourut en 1742. Gotti ne brilla pas moins par ses vertus que par ses lumières. Sa vie même, lorsqu'il eut été décoré du titre de cardinal, fut sobre, réglée, occupée, comme quand il étoit simple religieux. Son attachement à la doctrine de son ordre a éclaté dans tous ses ouvrages. Les principaux sont, I. *Theologia scholastico-dogmatica*. II. *Veritas theologiæ christianæ, contra atheos, polytheos, idololatras, mahometanos, et judæos*, in-4°, 12 tom., Bononiæ, 1745, et in-fol., 4 tom.; Venetiis, 1750. III. *Vera Ecclesia Christi, signis et dogmatibus demonstrata contra* J. Picenini *Apologiam pro reformatoribus et religione reformatâ, atque ejus religionis triumphum*, in-4°, 3 vol., Bononiæ, 1748. IV. *Colloquia theologico-polemica, in tres classes distributa : in primâ, sacrorum ministrorum cœlibatus ; in secundâ, Romanorum pontificum auctoritas in conciliis et definitionibus ; in tertiâ, aliæ catholicæ veritates propugnantur*, in-4°, Bononiæ, 1727... Le cardinal Gotti traite, dans le premier, de toutes les matières qui ont rapport à la théologie dogmatique. Il suit la méthode des scolastiques, et il en a quelquefois les défauts ; c'est-à-dire qu'il est diffus, et qu'il traite des questions peu intéressantes.... L'objet du second ouvrage est d'établir la vérité de la religion chré-

tienne contre les athées, les polythéistes, les idolâtres, les mahométans et les juifs. Son ouvrage est important, ne fût-ce que pour les matériaux. Il ne les arrange pas toujours d'une manière satisfaisante, et on y admire plus d'érudition que d'élégance dans le style.... On trouvera dans le troisième ouvrage un traité complet de controverse...... Enfin, le quatrième est destiné à la discussion de plusieurs points de la théologie polémique.

* GOTTIGNIES (Gilles-François), jésuite, mathématicien, né en 1630 à Bruxelles, mort en 1689. Ses principaux ouvrages sont, I. *Elementa geometriæ planæ.* II. *Figura cometarum quæ apparuerunt ann.* 1664, 1665, 1668. III. *Arithmetica introductio ad logisticam. universæ mathesi servientem.* IV. *Epistolæ mathematicæ.*

* GOTTLOB-LEIDENFROST. *Voyez* LEIDENFROST.

† I. GOTTSCHED (Jean-Christophe), poëte allemand et philosophe, né à Kœnigsberg en 1700, professeur de philosophie, de logique et de métaphysique à Leipsick, où il mourut en 1766. Son exemple et ses ouvrages ont répandu dans l'Allemagne le goût et l'étude de la littérature, et ont beaucoup contribué à l'amélioration de la langue allemande. Il a fait une *Poétique*, à la tête de laquelle il a placé une *Traduction* en vers de l'Art poétique d'Horace; et il finit chaque chapitre par les préceptes de Boileau. On a encore de lui *Caton d'Utique*, tragédie; une *Grammaire allemande*; un *Cours de philosophie*, Leipsick, 1762, 2 vol. in-8°, et des *Poésies diverses.* — Madame GOTTSCHED, son épouse, morte en 1762, a traduit dans sa langue plusieurs auteurs étrangers. Elle a fait aussi *Panthée*, tragédie, et des *Comédies* qui ont eu du succès. Son mari et elle ont beaucoup contribué à réformer le théâtre allemand, et à le purger des obscénités et des bouffonneries qui l'infectoient. Mad. Gottsched partagea sa vie entre la philosophie, les mathématiques, la littérature, la musique, et réussit dans tous ces genres. Le roi de Prusse, qui préféroit Gellert à Gottsched, a peint ainsi le mari et la femme dans une lettre particulière: « Le mari découvre tous les jours de plus en plus les bornes étroites de son génie, et la femme l'étendue de son esprit et la bonté de son caractère. C'est ce qu'on appelle un sot profondément instruit, un vrai magasin de savoir, où tout est rangé alphabétiquement, mais qui lui-même n'entend pas ce qu'il contient. Elle, en revanche, écrit avec discernement, et a la conduite et la prudence d'un homme sage, avec la douceur d'une femme aimable. Ils ont le cœur bon tous deux. Ils sont serviables et obligeans; mais ils sentent toujours la poussière de la bibliothèque et jamais le grand monde. » Madame Gottsched est morte en 1762.

* II. GOTTSCHED (Jean), médecin, professeur à l'université de Kœnigsberg, où il naquit au mois de juillet 1668, devint membre de l'académie de Berlin en 1702, et mourut dans cette ville en 1704. On a de lui un traité des plantes qui croissent dans la Prusse; il est intitulé *Flora Prussica*, Regiomonti, 1703, in-4°. Le fonds de cet ouvrage appartient à Jean Lœsel; mais Gottsched l'a orné de planches, et l'a beaucoup augmenté, en y joignant les synonymes et différentes observations. George-André Helwing a donné un supplément, imprimé à Dantzick en 1712, in-4°.

GOUBEAU (François), peintre

d'Anvers, élève de Wirlem-Baur, distingué par ses *Bambochades*, mourut en 1640.

* GOUDA (Jean de), né à Utrecht en 1571, reçu membre de la société de Jésus à Tournay en 1588, prêcha pendant 25 ans à Bruxelles et à Anvers, et se signala par l'amertume de son zèle. Il a laissé un assez grand nombre de productions écrites dans sa langue maternelle, et principalement dirigées contre les progrès de la réformation. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Jean DE GOUDA, carme, appelé aussi Joh. Paldonydorus, de sa ville natale d'Oudewater.

† I. GOUDELIN *ou* GOUDOULI (Pierre), le coryphée des poëtes gascons, né d'un père chirurgien en 1579 à Toulouse, où il mourut en 1649, fut reçu avocat, mais il n'en fit jamais les fonctions. Il plut par ses vers et ses bons mots au duc de Montmorency et aux premières personnes de sa patrie. Ce poëte auroit pu s'enrichir; mais il négligea tellement la fortune, qu'il seroit mort dans l'indigence si ses concitoyens ne lui eussent assigné une pension viagère. Ses Ouvrages ont été imprimés plusieurs fois in-12 et in-8° à Toulouse, et une fois à Amsterdam en 1700, 2 vol. in-12, avec les autres poëtes gascons. Leur caractère particulier est l'enjouement et la vivacité, et un certain naturel qui déplairoit beaucoup en français, mais qui enchante en gascon. C'est, comme on l'a dit d'un autre poëte, une liqueur qui ne doit pas changer de vase. Le père Vanière, jésuite, a pourtant traduit en latin son poëme sur la mort de Henri IV; mais outre que la langue latine supporte certaines images que la langue française réprouve, cette pièce a plus de noblesse que les autres productions de Goudouli. La plupart sont semées d'images familières qui ne laissent pas de plaire, parce que dans un poëme en patois on peut les tolérer. On rapporte de Goudouli beaucoup de saillies dont quelques-unes sont plaisantes, les autres très-plates. La plupart ne sont que des répétitions de bouffonneries plus anciennes. Les Gascons citent pourtant aussi souvent Goudouli que les Grecs citoient Homère. Il y avoit de son temps un autre poëte gascon, ami comme lui de Bacchus et des Muses : c'est J. G. d'Astros, né à Firmacon-la-Garde, près de Lectoure, et qui fut simple vicaire du village de Saint-Clair de Lomagne. On a imprimé en 1700 ses poésies in-12, sous le titre de *Lou trimfe de la lengouo gascono*. On y trouve un poëme des Saisons où brillent des traits d'imagination, mais d'une imagination grossière et incohérente, telle que celle de du Bartas qu'il imite souvent. Molan, curé de Saint-Clair, possédoit plusieurs ouvrages manuscrits de ce poëte que les Gascons regardent pour ainsi dire comme leur Hésiode.

* II. GOUDELIN (Pierre), jurisconsulte, né à Ath en Hainaut en 1550, s'appliqua beaucoup aux belles-lettres et à l'étude des langues savantes, enseigna long-temps le droit à Louvain, où il avoit été fait docteur en 1586, et mourut le 18 octobre 1619. Ses ouvrages, publiés d'abord séparément, ont été réunis et publiés à Anvers, 1685, in-fol. Ce volume contient les traités, I. *De jure novissimo*. II. *Syntagma regularum juris*. III. *De jure feudorum*. IV. *De Testamentis*. Valère André en fait un grand éloge.

* GOUDERZ, général de Lahorasp, roi des Perses, vivoit dans le 6e siècle avant J. C., et mérita, par ses exploits, la confiance dont son souverain l'honoroit. Il poussa ses conquêtes fort avant à l'ouest de son pays, conquit la Syrie, la Judée, et

entra dans Jérusalem. Il ne seroit point impossible que ce conquérant fût le Xerxès des Grecs. Cette supposition a même toutes les apparences de la vérité, en considérant que le nom de *roi* se donnoit, chez les Perses, à tout gouverneur de province; qu'aucun historien persan ne fait mention d'un monarque qui ait porté le nom de Xerxès, ou quelqu'autre approchant, d'où les Grecs puissent l'avoir formé; que les dates sont assez d'accord; enfin, que ces mêmes Grecs ont bien pu dériver Xerxès de Gouderz, comme ils ont fait Varanès de Baharam. Quoi qu'il en soit, Gouderz conserva, sous les premiers rois de la seconde race, tout le crédit qu'il avoit eu auprès de Lahorasp, un des derniers monarques de la première, et figura avec gloire dans les longues guerres qu'ils eurent à soutenir contre le fameux Afracyàb, un des plus illustres guerriers des temps héroïques de l'Orient, après l'invincible Roûstam, qui le défit et le tua.

* GOUDIMEL (Claude), savant musicien du 16e siècle, né dans la Franche-Comté, tué à Lyon en 1572 par des catholiques, qui lui imputoient à crime d'avoir mis en musique les Psaumes de Marot et de Bèze, et se faisoient un mérite de répandre le sang. La musique en est très-bien faite pour le temps où elle parut. Ces Psaumes ont été imprimés en 1565, in-12.

I. GOVEA (Jacques), *Goveanus*, de Beja dans le Portugal, principal du collége de Sainte-Barbe à Paris, y éleva trois neveux, qui se rendirent illustres par leur savoir. Martial GOVEA, l'aîné des trois frères, devint bon poëte latin, et publia à Paris une *Grammaire* de cette langue. Antoine GOVEA, le plus jeune des trois, fut aussi le plus illustre. (*Voy.* son article qui suit.) André GOVEA, le second, fut nommé principal du collége de Sainte-Barbe à la place de son oncle. Son mérite le fit appeler à Bordeaux, en 1534, pour exercer un pareil emploi dans le collége de Guienne. Il y demeura jusqu'en 1547, que Jean III, roi de Portugal le rappela dans ses états, pour l'établissement d'un collége à Coimbre, semblable à celui de Guienne. Govea mena avec lui en Portugal Buchanan, Grouchi, Guerente, Vinet, Fabrice, La Coste, Tevius et Mendez. Tous ces savans étoient très-capables d'instruire la jeunesse. Il mourut à Coimbre en 1548, âgé de 50 ans.

† II. GOVEA (Antoine), fils d'un gentilhomme portugais, se rendit à Paris vers 1505, auprès de son oncle Jacques Govea, principal du collége de Sainte-Barbe. Il professa la jurisprudence à Toulouse, à Avignon, à Valence, à Cahors, à Grenoble, et enfin à Turin, où Philibert, duc de Savoie, l'avoit appelé. Il y mourut en 1565, à 60 ans, conseiller de ce prince, avec la réputation d'un des plus habiles jurisconsultes et des plus savans littérateurs de son siècle. Ses *Ouvrages de droit* ont été recueillis par lui-même en 1 vol. in-fol., 1562, à Lyon. Ses écrits de belles-lettres sont, I. Deux livres *d'Epigrammes latines*, Lyon en 1539. II. Des *Editions* de Virgile et de Térence, corrigées sur d'anciens manuscrits, et enrichies de notes. III. Un *Commentaire* sur les Topiques de Cicéron, Paris, 1545, in-8°. L'abbé d'Olivet en parle avec éloge dans sa Préface de la belle édition des Œuvres de ce père de l'éloquence romaine. IV. *Variarum lectionum libri duo*, in-fol. Ses ouvrages ont été recueillis à Roterdam, 1766, in-fol., 2 vol. On a traduit en français, d'après cet auteur, l'Histoire orientale des grands progrès de l'Eglise catholique, en la Réduction des anciens

chrétiens, etc., traduite par J. B. de Glen, avec la Messe des premiers chrétiens, Anvers, 1609, in-8°. Il laissa un fils (Mainfroi), qui a écrit quelques ouvrages. Il mourut en 1613, conseiller d'état à la cour de Turin.

† GOUFFIER (Guillaume), plus connu sous le nom de *l'Amiral* DE BONNIVET, étoit fils de Guillaume Gouffier, chambellan de Charles VIII, d'une ancienne famille de Poitou qui subsiste. Après s'être signalé dans diverses occasions, il fut envoyé, par François Ier, ambassadeur extraordinaire en Angleterre. De retour en France l'an 1521, il commanda l'armée destinée au recouvrement de la Navarre, et prit Fontarabie. On parloit alors de paix; mais la nouvelle de cette prise empêcha Charles-Quint de ratifier le traité. L'amiral ayant persuadé au roi de conserver cette place, monument de sa valeur, fut la cause d'une guerre funeste à la France et à l'Europe. Il ne fit pas une faute moins considérable en se déclarant contre le connétable de Bourbon, par complaisance pour Louise de Savoie, sa bienfaitrice, et peut-être par ambition, dans l'espérance d'obtenir l'épée de connétable. Bourbon l'avoit d'ailleurs indisposé par des airs de mépris qu'un favori ne pardonne point. Bonnivet faisoit construire, à trois lieues de Poitiers, un des plus superbes châteaux que l'on connût en France. Le roi, comme s'il eût pris plaisir à mortifier le connétable, l'y conduisit malgré lui, et lui en demanda son avis. « Je n'y connois qu'un défaut, répondit Bourbon : la cage me paroît beaucoup trop grande pour l'oiseau. » — « C'est apparemment, dit le roi, la jalousie qui vous fait parler de la sorte. » — « Moi jaloux ! répondit le connétable. Je ne puis jamais le devenir d'un homme dont les pères tenoient à honneur d'être écuyers de ma maison. » Après la défection du connétable, François Ier envoya Bonnivet commander l'armée d'Italie, et celui-ci y fit de nouvelles fautes. Il assiégea Milan, et le manqua; il se fortifia ensuite dans Biagrassa, et fut forcé de l'abandonner. Il se retira vers Turin, et fut blessé dans cette retraite, mémorable par la mort du chevalier Bayard. « Ainsi en prend, dit Tavannes, en parlant de Bonnivet, aux généraux élus par faveur de cour. » Ce général, revenu en France, conseilla à François Ier d'aller en personne en Italie. Cette expédition fut fatale à l'état. Le roi donna la bataille de Pavie à sa persuasion. L'amiral fut tué dans cette triste journée, le 24 février 1525. Le connétable de Bourbon le chercha dans cette bataille, comme Brantôme le remarque en ces termes : « On dit que M. de Bourbon chercha fort, ce jour-là, le sieur de Bonnivet, et l'avoit fort recommandé aux siens, pour le pouvoir prendre vif, et lui faire un parti et un affront ignominieux, si non le tuer, car il lui en vouloit; et l'ayant vu étendu, et après avoir regardé son cadavre avec une espèce de complaisance, il s'écria : « Ah ! malheureux, tu es cause de la perte de la France et de la mienne.... » Brantôme peint avec des couleurs très-favorables la figure, l'esprit et les graces de Bonnivet. Courtisan plus aimable que politique habile et sage général, il eut de la bravoure; il ne lui manqua qu'une tête pour la diriger. Gouffier avoit un si grand ascendant sur François Ier, qu'il porta ses vues amoureuses sur Marguerite de Valois, sœur de ce monarque. Etant entré la nuit dans l'appartement de cette princesse, au moyen d'une trappe secrète, il eût poussé l'insolence plus loin, si Marguerite ne se fût éveillée. Elle s'en plaignit à son frère, qui n'en fit que rire : tant la licence des mœurs

étoit extrême à la cour ! — Il faut le distinguer de son frère Artus Gouffier de Boissy, d'abord gouverneur de François Ier, et ensuite son favori et un de ses principaux ministres : et de François de Bonnivet, colonel général de l'infanterie française en Piémont, mort en décembre 1556, d'une blessure qu'il reçut au siége de Wulpian.

* I. GOUGE (Guillaume), théologien anglais, né en 1575 à Bow, au comté de Middlesex, mort en 1653, fut boursier au collége du Roi à Cambridge. En 1608, nommé curé de Blackfriars à Londres, et un des membres de l'assemblée du clergé à Westminster : il y siégea parmi les modérés. Il fut aussi un des théologiens chargés par ce corps de commenter la Bible. Ses ouvrages sont, I. Un *Commentaire sur les Hébreux*. II. Une *Exposition de la prière*. III. *L'Armure complète de Dieu*. IV. Plusieurs *Ouvrages de piété et de théologie pratique à l'usage des calvinistes*.

* II. GOUGE (Thomas), théologien anglais, fils du précédent, né à Bow en 1605, mort en 1681, élève d'Eton et du collége du Roi à Cambridge, où il fut boursier. En 1638, il obtint la cure du Saint-Sépulcre à Londres, où il se fit beaucoup d'honneur. A la restauration, dépossédé pour cause de non-conformité, il se consacra à l'instruction des pauvres dans le pays de Galles, pour lesquels il dépensa des sommes considérables. L'archevêque Tillotson, qui n'étoit encore que docteur quand Gouge mourut, prononça son Oraison funèbre. Ses œuvres, qui consistent en quelques *Traités de Théologie pratique*, ont été recueillies en un volume in-8°.

* III. GOUGE de Cessières (N.), avocat du roi à Laon, vivoit en 1772. Il est auteur d'un *Art d'aimer*, en vers français, et de quelques autres *Poésies*, dont les principales sont, I. *sur l'Education*; II. *les Jardins d'ornemens*; III. *les Ressources du Génie*. Cet auteur fut membre du bureau d'agriculture de Laon.

† GOUGES (Marie-Olympe de), veuve de M. d'Aubry, née à Montauban en 1755, reçut de la nature un esprit facile, une imagination trop vive et de la beauté. Elle paroissoit appartenir toute entière aux arts; « mais, dit un de ses historiens, sa manie changea à l'époque de la révolution, et renonçant au rôle de femme auteur, elle se jeta dans le tourbillon des intrigues politiques; ses écrits, dont elle tapissoit périodiquement les murs de Paris, respiroient l'enthousiasme le plus ardent. Son héros étoit le duc d'Orléans, dont elle ne cessoit de préconiser la popularité et les vertus. Sans cesse en activité pour suivre son élan patriotique, on la voyoit tantôt dans les antichambres des ministres, tantôt dans les groupes, et presque toujours aux tribunes des jacobins, ou à celles de l'assemblée nationale. C'est à elle que les sociétés populaires de femmes doivent leur institution. Elle avoit l'ambition de rivaliser à la tribune avec les plus célèbres orateurs de l'assemblée constituante; elle avoit une admiration exclusive pour Mirabeau. Après sa mort elle publia un drame épisodique à sa gloire, sous le titre de *Mirabeau aux Champs-Elysées*. » Elle s'étoit aussi présentée à l'assemblée nationale à la tête d'une députation de femmes; mais son zèle révolutionnaire se refroidit avec les événemens qui amenèrent la république, et le 14 décembre 1792, elle s'offrit pour défenseur officieux de Louis XVI dans un *Mémoire* adressé au président de la convention. Elle accompagnoit cette offre de quelques réflexions politiques sur le procès du

roi qu'elle proposoit d'exiler. Elle eut le courage de se prononcer ensuite contre la faction de Marat et de Robespierre, consacra sa plume à combattre la terreur, et sa brochure intitulée les *Trois Urnes*, ou *le Salut de la patrie*, fit tant de bruit qu'elle fut mise en arrestation. Le 25 juillet 1793, on la traîna d'abord à l'abbaye et ensuite à la conciergerie. Le 2 novembre elle parut devant le tribunal révolutionnaire; au moment d'entendre le jugement qui alloit la condamner, elle s'écria avec force : « Mes ennemis n'auront point la gloire de voir couler mon sang; je suis enceinte, et je donnerai à la république un citoyen ou une citoyenne. » On la fit visiter par des officiers de santé qui attestèrent que sa déclaration étoit fausse, et le 4 novembre 1793 elle fut conduite à l'échafaud. Au moment de baisser la tête pour recevoir le coup fatal elle fixa le peuple et s'écria avec énergie: « Enfans de la patrie, vous vengerez ma mort. » Elle avoit un fils qui servoit dans les troupes françaises, sous le nom d'Aubry, et qui fut destitué injustement au commencement de 1793. Ses ouvrages sont, I. *Le mariage de Chérubin*, comédie : elle fut jouée en 1785, et eut du succès. II. *L'Homme généreux*, drame en 5 actes. III. *Molière chez Ninon*, pièce en 5 actes. IV. *Adieux aux Français et à M. Necker*, 1790, in-8°. V. *L'Esclavage des nègres*, ou *l'Heureux naufrage*, pièce en 3 actes, représentée sur le théâtre français en 1790. Madame de Gouges a recueilli en 3 vol. in-8° les *Œuvres* qu'elle a publiées.

GOUJET (Claude-Pierre), chanoine de Saint-Jacques-de-l'Hôpital, des académies de Marseille, de Rouen, d'Angers et d'Auxerre, naquit à Paris en 1697, d'un tailleur qui s'opposa en vain à son goût pour l'étude, et mourut dans cette ville le 2 février 1767, à 70 ans. Les travaux immenses de cet écrivain laborieux avoient beaucoup affoibli sa vue, et il étoit presque aveugle lorsque la république des lettres le perdit. Il laissa une bibliothèque composée de plus de dix mille volumes choisis, et dans tous les genres. Elle étoit sur-tout recommandable pour la partie littéraire. Depuis plus de cinquante ans, cet habile littérateur s'étoit appliqué à rassembler beaucoup de morceaux qu'il n'est pas aisé de réunir. Ses ouvrages seuls auroient formé une bibliothèque. On conçoit à peine que sa vie ait pu suffire au grand nombre d'ouvrages qu'il a publiés en différens genres. Nous nous bornerons aux principaux. I. *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, traduit du latin de Grotius, in-12. II. *Vies des saints* en 2 vol. in-4°. Mésenguy a eu part à ce livre, qui n'est qu'une compilation très-bien faite. III. *Abrégé des Vies des saints*, in-12; c'est l'ouvrage précédent, réduit en un très-gros volume in-12. IV. *Supplément au Dictionnaire de Moréri*, 1735, 2 v. in-fol. L'auteur a corrigé un grand nombre de fautes de ce Dictionnaire; mais il lui en est échappé plusieurs. Il a accordé des articles considérables à des hommes assez inconnus, et l'esprit philosophique ne l'a pas guidé dans ses recherches. Cet écrivain donna en 1749 un nouveau *Supplément*, in-fol. en 2 vol., qui a les mêmes défauts que le précédent. Au lieu de copier, dit un critique, des faits épars çà et là, ou des notes sur des auteurs célèbres d'Angleterre, ne falloit-il pas se donner la peine de rassembler des Mémoires plus circonstanciés? Le Dictionnaire de Moréri est-il fait pour louer de simples curés, des chanoines et des religieuses qui n'ont rien écrit ni rien fait de remarquable? Convient-il d'y placer des saints dont la vie ne

fournit pas des événemens célèbres? N'y avoit-il pas dans Moréri assez de généalogies suspectes, assez de mensonges dictés par la vanité sans en augmenter le nombre? On diroit que l'auteur ait appréhendé de manquer de matériaux pour composer 2 vol. in-fol. Mais il faut lui pardonner ces irrégularités, en faveur de plusieurs articles nouveaux qu'il a receuillis, et d'un grand nombre d'anciens qu'il a corrigés. V. *Bibliothèque des écrivains ecclésiastiques*, 1736, en 3 vol. in-8°, pour servir de suite à celle de Dupin. Cette continuation trop diffuse des analyses de la plupart des écrits dont il parle n'a pas réussi. Un inconvénient encore plus grand est de donner d'amples extraits des livres de morale qui sont entre les mains de tout le monde. Le style est d'ailleurs un peu négligé. VI. *Discours sur le renouvellement des études depuis le 14e siècle*, in-12. On le trouve dans la continuation de l'Histoire ecclésiastique par le P. Fabre, que l'auteur avoit beaucoup aidé; il est bon dans cette continuation; mais il n'auroit pas pu figurer à côté des discours de Fleury. VII. *De l'état des sciences en France, depuis la mort de Charlemagne jusqu'à celle du roi Robert*, 1737, in-12, dissertation savante et curieuse qui remporta le prix à l'académie des belles-lettres. Cette compagnie avoit fait, il n'y avoit pas long-temps pour Goujet, ce qu'elle n'avoit jamais fait pour personne. « Sans sollicitation de ma part et sans m'en prévenir, elle députa, après la mort de l'abbé de Vertot, six de ses membres pour demander la permission de m'élire à la place du défunt. Le cardinal de Fleury se jeta sur mes sentimens, qui n'ont cependant jamais été autres que ceux de l'Eglise. » C'est ce que l'abbé Goujet écrivoit en 1755 à l'un des auteurs de ce Dictionnaire. VIII. *Bibliothèque française*, ou *Histoire de la littérature française*, en 18 vol. in-12. C'est l'ouvrage le plus célèbre de l'abbé Goujet. Il fut entrepris à la sollicitation du comte d'Argenson, ministre d'état, qui en avoit lu et approuvé le plan. IX. *Nouvelle édition* du Dictionnaire de Richelet, en 3 vol. in-fol., Lyon, 1756, avec un grand nombre d'additions et de corrections: vers le même temps, il en donna un *Abrégé*, en 1 vol. in-8°, que M. de Wailly a fait imprimer en 2 vol., avec un grand nombre d'additions et de corrections. X. L'*Histoire du collége royal de France*, en 1 vol. in-4°, et en 3 vol. in-12; ouvrage plein de recherches curieuses. XI. *Histoire du pontificat de Paul V*, Amsterdam (Paris), 2 vol. in-12, 1765. C'est son dernier ouvrage. L'auteur n'y est pas favorable aux jésuites, quoique élevé par eux. XII. Un grand nombre de *Vies* particulières: de Nicole, de Duguet, de Singlin, du cardinal Passionei, de Boileau; enfin, pour juger de ses travaux, on peut consulter la table du Dictionnaire des anonymes, par M. Barbier. XIII. Il fournit plus de deux mille *Corrections* pour le Dictionnaire de Moréri de 1732: plusieurs *Dissertations* au P. Desmolets, pour la continuation des *Mémoires de littérature*; et un grand nombre d'articles au P. Nicéron, auteur des Mémoires des hommes illustres. L'abbé Goujet avoit été quelque temps de l'Oratoire. C'étoit peut-être le premier de nos savans pour la connoissance de la littérature française. Après sa mort, la riche bibliothèque qui lui appartenoit, et dont le catalogue formant 6 vol. in-fol., contient beaucoup d'anecdotes curieuses, passa au duc de Charost, qui possédoit aussi les 19 et 20 vol. de la Bibliothèque française. Ces deux volumes prêts à être imprimés ont été vendus, et on ignore

ce qu'ils sont devenus; cependant l'abbé Mercier de Saint-Léger de Soissons étoit parvenu à déterminer le duc de Charost à les faire paroître.

† I. GOUJON (Jean), sculpteur et architecte parisien sous François Ier et Henri II, retraça, par ses ouvrages, les beautés simples et sublimes de l'antiquité. Il est noble, simple et élevé dans sa sculpture, et si quelquefois il a pêché contre la correction, c'est toujours avec une grace qui lui est particuliere. Jean Goujon a surpassé les anciens dans l'art de travailler le bas-relief, et aucun sculpteur, soit ancien, soit moderne, n'a su marier avec autant d'intelligence la sculpture à l'architecture. Rien n'est plus beau en ce genre que sa *Fontaine des Saints Innocens*, à Paris. Dans cet ouvrage, un de ceux qui honore le plus l'école française, il règne entre la sculpture et l'architecture dont le monument se compose une harmonie qui charme la vue et qui provoque d'aimables sensations. On y voit des naïades dessinées correctement, dans des proportions élégantes et dans des attitudes animées par les graces; leurs draperies légères laissent suffisamment apercevoir le nu qu'elles cachent, et elles n'y sont adhérentes qu'avec une sorte de discrétion. Dans plusieurs bas-reliefs, on voit aussi le triomphe de Vénus, et la déesse des amours mollement couchée sur les eaux, folâtrant avec des petits enfans qui l'accompagnent, lesquels badinent avec des poissons qu'ils ont retirés de l'eau; plusieurs figures légèrement vètues, tenant des couronnes de myrte, placées dans les archivoltes de l'architecture, décorent avec grace les arcades dont le monument est composé. La démolition de la maison où étoit adossée cette superbe fontaine, rue Saint-Denys, ayant été arrêtée par l'administration centrale du département de la Seine, il a été également ordonné que le chef-d'œuvre de Goujon seroit respecté, qu'il seroit déposé avec soin et transporté dans le milieu de la place où on le voit aujourd'hui. Cette restauration si remarquable dans les arts est due aux soins et aux talens de messieurs Legrand et Molinos, architectes de la ville de Paris. Jean Goujon a également fait en concurrence avec Pierre Lescot, son ami, et le plus habile architecte de son temps, l'hôtel du Carnavalet, rue Culture Ste.-Catherine, où l'on voit des sculptures de la plus grande beauté; on remarque entre autres une *Renommée* qui égale la perfection de Raphaël. Il a composé et exécuté au vieux Louvre, dans la salle des cent Suisses, une *Tribune*, soutenue par quatre cariatides colossales, dont on admire la perfection du style et du ciseau. Peu de sculpteurs ont senti, comme ce grand artiste, les règles de l'optique Il avoit l'art de modeler un corps peu saillant et méplat, de façon à lui donner une rondeur parfaite par la manière d'y fixer la lumière, ou de la faire seulement glisser suivant le besoin qu'il en avoit pour l'effet qu'il vouloit produire. Il a poussé ce grand art au plus haut degré de perfection dans les beaux bas-reliefs qu'il exécutoit au Louvre lorsqu'il fut atteint d'un coup de carabine, le 24 août 1572, jour de la S. Barthélemi; il étoit protestant. On a élevé au Musée impérial des monumens français un mausolée en l'honneur de ce grand homme; on y voit son buste en marbre, sculpté par Michallon. Jean Goujon, dont on ignore l'époque de la naissance, a fait très-peu de statues; cependant on voit de sa main, au même Musée, une statue en marbre, de la duchesse de Valentinois, mai-

tresse de Henri II, représentée en *Diane*, ainsi que la belle statue nue et couchée de *François* Ier. On voit aussi de ce maître, au château de la Malmaison, une *Diane chasseresse*, posée debout, tenant son arc à la main, et dans l'attitude de s'élancer sur un animal. Dans la première on admire sur-tout la grace et la noblesse du dessin : dans la seconde, on remarque une science réelle de l'anatomie, et dans la dernière, une finesse singulière dans la pose, une souplesse naturelle dans les membres et une légèreté extraordinaire dans les draperies. Pour l'exécution de ce savant ouvrage, Jean Goujon s'est pénétré de l'idée que les anciens vouloient que l'on eût de la chaste sœur du Dieu du jour. Diane, disoient-ils, a plus que toutes les autres déesses supérieures la forme et l'air d'une Vierge. Douée de tous les attraits de son sexe, elle paroît ignorer qu'elle est belle. Mais ses regards ne sont point baissés comme ceux de Pallas : ses yeux pleins d'allégresse sont dirigés sur l'objet de ses plaisirs, la chasse.

* II. GOUJON (J. N. C. A.), né à Bourg-en-Bresse en 1766, d'un directeur de la poste aux lettres, vint jeune encore se fixer dans les environs de Paris. Il adressa, en 1791, à l'assemblée nationale, une lettre en réponse à celle de l'abbé Raynal, et devint en 1793 administrateur du département de Seine-et-Oise, qui le nomma député suppléant à la convention. En 1793, appelé à la commission des subsistances, il n'entra à la convention qu'après le procès de Louis XVI. En 1794 il eut une mission à l'armée de la Moselle ; à son retour, il se déclara en faveur des membres de l'ancien comité de salut public, attaqués en août par Lecointre, et parla aux jacobins sur la défaveur dont les sociétés populaires étoient l'objet; le 1er février 1795 il défendit le décret qui décernoit les honneurs du Panthéon. « Je n'ai consulté, dit-il, que l'enthousiasme du peuple; au surplus, le temps prononcera entre ceux morts pour la liberté, et ceux qui n'ont que des cœurs froids pour elle. » Le 28 du même mois, dans un discours souvent interrompu, il demanda qu'il fût pris des mesures contre ceux qui attaquoient les droits de l'homme. Le 8 mars il vota seul contre le décret qui rappeloit les députés mis hors la loi. Le 11 il se plaignit de ce qu'on persécutoit les meilleurs citoyens, en leur donnant l'épithète de *terroristes*, proposa de décréter que la dénomination de *citoyen* seroit la seule donnée à tous les Français. Le 21 il menaça ceux qui parloient contre les partisans de la constitution de 1793. Le 31 il appuya l'admission à la barre des pétitionnaires du faubourg Saint-Antoine. Le 1er prairial (20 mai 1795), après le massacre du député Feraud, il insista pour la formation d'une commission chargée de l'exécution des décrets rendus pour le rappel des représentans en mission, et le renouvellement à l'instant même des comités de gouvernement. Lorsque la multitude insurgée eut été chassée du sein de la convention, Goujon fut accusé d'avoir secondé l'insurrection ; le président ordonna qu'on l'empêchât de sortir de la salle, son arrestation fut décrétée de suite, et son accusation le fut le lendemain. Transféré au château du Taureau, puis ramené à Paris avec ses collègues coaccusés, il y fut traduit devant une commission militaire. Pendant l'instruction de la procédure, il montra beaucoup de sang-froid, et adressa de vifs reproches aux témoins. Il soutint que les motions sur lesquelles on le condamnoit n'avoient point été exactement rapportées dans le Moniteur, et qu'on

n'avoit pas pu les recueillir ; qu'en demandant la création d'une commission extraordinaire il avoit bien expliqué qu'elle ne devoit être que provisoire et ne durer que jusqu'au lendemain, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'on pût se procurer des nouvelles des comités du gouvernement. Après la lecture du jugement qui le condamnoit à la peine de mort, Goujon déposa sur le bureau son portrait, en priant qu'on le fît passer à sa femme ; et en descendant l'escalier il se porta plusieurs coups de couteau, et parvint à se donner la mort. On prétend que Romme, l'un des six députés impliqués dans cette affaire, engagea ses collègues à prendre de l'opium avant le jugement et à se frapper, après son prononcé, avec les couteaux qu'il s'étoient procurés. Il calculoit que l'opium préviendroit une trop grande effusion de sang ; qu'en même temps cette effusion arrêteroit les progrès de l'opium, et que de ce double effet résulteroit une mort seulement apparente, si les blessures qu'ils se feroient n'étoient pas d'ailleurs mortelles. On ajoute que Romme a été rendu à la vie, mais que ses facultés intellectuelles sont restées éteintes, et que Goujon y a été aussi rappelé pour quelques instans, mais que la quantité de sang qu'il avoit perdu rendit inefficaces les soins qu'on put lui donner. Il composa dans sa captivité un *Hymne* de mort dont Laïs a fait la musique. Sa mémoire a été célébrée au conseil des anciens en 1798, comme celle d'un martyr de la liberté.

† GOULART (Simon), de Senlis, alla faire ses études à Genève, où il fut fait ministre ; emploi qu'il exerça avec distinction pendant 62 ans. Il mourut dans cette ville en 1628, à 85 ans. C'étoit un homme d'une grande vertu. Il blâmoit la manie qu'avoient les protestans de son temps, de multiplier les confessions de foi : « comme si celle qui se trouve dans le Symbole des apôtres n'étoit pas suffisante, quoiqu'elle ait paru telle aux trois premiers siècles de l'Eglise. » Il n'avoit commencé à apprendre les langues qu'à l'âge de 28 ans ; ce qui ne l'empêcha pas d'écrire assez bien en latin. Il étoit tellement au fait de tout ce qui se passoit en matière de librairie, que Henri III, désirant de connoître l'auteur qui se déguisa sous le nom de Stéphanus Junius Brutus pour débiter sa doctrine républicaine, envoya un homme exprès à Simon Goulart, afin de s'en informer : mais Goulart, qui savoit en effet tout le mystère, n'eut garde de le découvrir. On a de lui plusieurs ouvrages de belles-lettres, d'histoire et de controverse, dont le plus curieux et le plus considérable est intitulé *Thrésor d'histoires admirables et mémorables de nostre temps, recueillies de plusieurs autheurs, mémoires et advis de divers endroits*, 2 gros vol. in-8°, imprimés à Genève, le 1er vol. en 1620, et le 2e en 1628. Le second volume a eu deux éditions. Les deux volumes forment quatre livres. L'auteur préparoit un troisième volume qui auroit contenu les 5 et 6e livres, mais il n'a pas été publié ; ses autres ouvrages sont une mauvaise *Traduction de Sénèque*, Paris, 1590, 2 vol. in-fol., et ses *Petits Mémoires de la Ligue*, 1602, 6 vol. in-8°, assez curieux. L'abbé Gouget les a fait réimprimer à Paris en 1758, 6 vol. in-4°, avec des notes et des pièces originales. La plupart sont intéressantes ; mais quelques-unes n'apprennent presque rien. Quand Goulart n'a pas mis son nom à ses ouvrages, il l'a désigné ordinairement par ces trois lettres initiales S. G. S. ; c'est-à-dire, Simon Goulart, Senlisien. On a encore de lui *Briève et chrétienne remon-*

trance aux Français révoltés, imprimée au tome premier des Mémoires de Charles IX. Il a aussi beaucoup contribué à l'*Histoire des Martyrs protestans*; et il a traduit en français le *Franco-Gallia* de François Hotman. — Il laissa un fils, appelé comme lui Simon GOULART, et que divers savans ont confondu avec le père. Il fut d'abord ministre de l'église walonne d'Amsterdam, et embrassa avec chaleur le parti des remontrans. Un sermon qu'il prêcha contre l'opinion de ceux qui soutiennent, « que les enfans morts sans baptême sont damnés éternellement », le fit suspendre du ministère en 1615; et peu de temps après on le chassa du pays avec ceux qui ne voulurent pas souscrire au synode de Dordrecht. Goulart, maudissant un pays où l'on prêchoit la tolérance, et où l'on étoit si intolérant, se retira en France, et ensuite dans le Holstein, où il mourut.

* GOULD (Robert), poëte anglais, mort en 1709 : ses ouvrages ont été recueillis et publiés en 2 vol, in-8°, l'année même de sa mort.

† GOULDMAN (François), habile grammairien anglais du 17e siècle, connu par un *Dictionnaire latin-anglais et anglais-latin*, dont la troisième édition, augmentée par Robertson, in-4°, 1674, est estimée. Il est mort en 1689, depuis 55 ans recteur de South.-Okendon, dans le comté d'Essex. C'est à lui, conjointement avec Jean et Richard Paarson et Antoine Scattergood, qu'on doit la collection des *Critici sacri*, 9 vol. in-fol.

† GOULIN (Jean), né à Reims le 10 février 1728, présente un de ces exemples, trop rares, peut-être, pour l'intérêt des lettres, mais au moins trop rarement recueillis et offerts à la curiosité publique, du mérite luttant contre l'adversité, puisant de nouvelles forces dans les obstacles mêmes qui s'opposent à son développement; recueillant, pour prix de ses efforts, l'avantage de devoir à lui seul les succès auxquels il parvient; et prouvant ainsi de combien de douceurs et de jouissances est accompagné le goût de l'étude et des lettres, puisqu'elles soutiennent le mérite dans une carrière aussi longue et aussi difficile. Goulin perdit son père fort jeune, et se trouva dans l'indigence. Forcé de se placer en qualité de répétiteur chez un maître de pension, il résolut d'embrasser une profession plus lucrative, et se décida pour la médecine. Après avoir étudié l'anatomie sous Ferrein, il fut attaqué d'une maladie grave, qui l'obligea de vendre ses livres, son seul bien, pour se procurer quelques secours. Depuis, son extrême économie et ses ouvrages lui fournirent les moyens de vivre. En 1783, l'abbé Fontenay l'associa à la rédaction des affiches de province, et, ce qui le flatta le plus, ce fut d'acroître sa petite collection de livres de ceux dont il donnoit des notices. Lorsqu'il cherchoit l'interprétation d'un passage grec ou latin, et qu'il étoit longtemps sans en trouver une qui lui convînt, il se mettoit au lit, fût-ce en plein midi, et là, dans un calme parfait, tout entier à la méditation, il passoit un, deux et jusqu'à trois jours, excepté le temps de manger et du sommeil, dans un travail d'esprit continuel, jusqu'à ce qu'une interprétation convenable s'offrît à sa pensée. En 1794, devenu septuagénaire, et plongé dans la plus extrême misère, il en fut retiré par une place à la bibliothèque nationale de la rue Saint-Antoine : il mourut en 1799. M. Sue a publié une notice sur la vie et les nombreux ouvrages de Goulin, dont voici les principaux. I. *Traduction* de la Dissertation de Castell sur l'insensibilité des tendons, des

ligamens et du péricrane. II. *Lettre à Vandermonde sur Hecquet*, insérée dans le Journal de médecine de 1762. III. *Table de l'Egypte ancienne*, 1763. IV. *Dictionnaire géographique*, pour servir à l'histoire d'Hérodote, extrait des manuscrits de Bellenger. V. *Histoire de la colique de Devonshire*, traduite du latin de Huxam. VI. *Recherches médicales*, in-12, 1764. VII. *Notice* sur l'Ostéologie de Monro. VIII. *Eloge historique de Pâris*, opticien. IX. *Lettres* à un médecin de province, pour servir à l'histoire de la médecine, 1769, in-8°. X. *Table* des seize volumes de la matière médicale de Geoffroy, in-12. XI. *Traité des alimens*, traduit de Lieutaud, in-8°. XII. *Mémoires* littéraires et biographiques sur l'histoire de la médecine, 1773, in-4°. XIII. *Abrégé de l'histoire naturelle*, 1777, 2 vol. in-12. XIV. *Dissertation* où l'on explique un passage de Cicéron, relatif à la médecine, 1779. XV. *Autre Dissertation* sur un passage du septième livre des Épidémies d'Hippocrate. XVI. On lui doit en outre une foule d'*éditions enrichies de notes et de corrections*, telles que celles du Dictionnaire des rimes de Richelet, de l'agronome, des formules de médecine de Lyon, de l'ouvrage de Haen, intitulé *Methodus medendi*, de l'anatomie d'Heister, du traité d'agriculture de Mortimer, de l'histoire universelle de Bossuet, du confiturier royal, de la rhétorique française, des apophtegmes de Plutarque, du roman d'Elizabeth, du traité des maladies vénériennes de Jauberthou, de la matière médicale de Lieutaud. XVII. Il a travaillé encore à l'Encyclopédie, à la Gazette de santé, au Journal de médecine, au Journal général de France, au Journal économique, au Vocabulaire français, et a laissé de nombreux manuscrits, tels qu'un cours d'histoire de la médecine: des recherches sur l'histoire naturelle de Pline; des interprétations de différens passages d'Hérodote, de Lougin, de Lucien, etc. Il avoit une érudition immense. Son style a de la simplicité et de l'attrait. Il étoit associé de l'académie de Lyon, et eût mérité d'être appelé à celle des inscriptions et belles-lettres. Il est peu d'hommes de léttres qui aient autant lu et fait autant d'extraits que Goulin. Il les porte lui-même à plus de mille. Il avoit formé 2 vol. in-8°. Ses manuscrits grecs, latins et français forment à peu près 7 vol. in-fol. d'une écriture très-serrée.

* GOULSTON (Théodore), né dans le comté de Northampton en Angleterre, étudia la médecine à Oxford, et y fut reçu docteur en 1610. L'année suivante il passa à Londres, et devint membre du collége royal, qui lui confia la charge de censeur, peu de temps après son admission. Il mourut dans cette ville en 1632. Ce médecin étoit savant dans les langues grecque et latine, comme il l'a prouvé par la *Version* des Opuscules de Galien, qu'il a enrichie de notes critiques. Cet ouvrage parut à Londres en 1640, in-4°. Il a encore *mis en latin* la Poétique d'Aristote.

† GOULU (Jean), né à Paris en 1576, de Nicolas Goulu, professeur royal, embrassa la profession d'avocat; mais ayant manqué de mémoire en plaidant sa première cause, il quitta le barreau pour le cloître, et se fit feuillant à l'âge de 28 ans. Il voulut prêcher; mais sa mémoire ne le servit pas mieux dans la chaire que dans le barreau. Réduit au cabinet, il se fit connoître par sa plume, s'éleva aux premières charges de son ordre, et en devint général. Balzac étoit alors le chef de la littérature française. Soit jalousie, soit ressentiment de ce qu'il

avoit dit dans un de ses ouvrages, « qu'il y a quelques moines qui sont dans l'Église, ce que les rats étoient dans l'Arche », Goulu déchaîna contre lui quelques-uns de ses religieux, et se mit bientôt à leur tête. Il publia, en 1627, deux volumes de *Lettres de Philarque à Ariste*, dénuées d'esprit, de raison, de savoir, de bon sens, mais chargées d'injures brutales, qui, loin de révolter le public contre le fougueux feuillant, lui attirèrent une foule de louanges. Le prieur Ogier et la Mothe-Aigron furent presque les seuls qui osèrent faire entendre leurs foibles voix. Ils tournèrent les armes de Goulu contre lui-même. Ils le peignirent comme « un ivrogne et comme un gourmand. » Cette querelle auroit été poussée plus loin; mais elle fut terminée par la mort du général Goulu, arrivée le 25 janvier 1629. On a de lui, I. *Vindiciæ theologicæ Ibero-politicæ*, 1628, in-8°, en faveur des droits de la monarchie. II. *La Vie de saint François de Sales*, 1724, in-4°. III. Des *Traductions* qu'on ne lit plus. IV. Des Livres de *Controverse*, qu'on laisse dans la poussière. *Voyez* BALZAC, *et* BOURBON, n° IX.

* I. GOUPIL (Jacq.), médecin, né à Luçon, se fit connoître par son mérite à la cour de France. Henri II le nomma en 1555 pour remplir la chaire de médecine que la mort de Jacques Sylvius venoit de laisser vacante au collége royal. Les écrits qui nous restent de ce médecin sont, I. *Rhasis libellus de pestilentiâ ex Syrorum linguâ in græcam translatus, additis simul in eumdem castigationibus*, Lutetiæ, 1548, in-fol., avec les douze livres d'Alexandre Trallien. II. *Annotationes et scholia in Ambrosii Leonis, Nolani, versionem librorum Joannis Actuarii*, Parisiis, 1548, in-8°.; Ultrajecti, 1670, in-8°. III. *Actuarii Joannis filii Zachariæ, de actionibus et affectibus spiritûs animalis*, Parisiis, 1557, in-8°, en grec, avec les ouvrages de Jacques Sylvius. IV. *Scholia in Pauli Ægenitæ libros VII de re medicâ*. V. *Pedacius Dioscorides de materiâ medicâ, additis castigationibus*, en latin.

*II. GOUPIL DE PRÉFELN, ancien magistrat, député du tiers-état du bailliage d'Alençon aux états-généraux en 1789, y embrassa le parti de la liberté, sans se ranger parmi les membres exagérés. Lorsque la discussion sur le *veto* ayant échauffé à Paris toutes les têtes, le peuple menaça de se porter à Versailles, Goupil, pressant l'assemblée nationale de prendre des mesures pour sa sûreté, s'écria : « Catilina est aux portes de Rome ; il menace d'égorger les sénateurs, et nous délibérons. » Le 3 septembre, il parla en faveur du *veto absolu* à accorder au roi avec certaines modifications, et prononça alors cette phrase remarquable : « Nous n'avons pas été envoyés pour faire une nouvelle constitution, mais pour raffermir l'ancienne. » Il fut, à cette époque, membre et président du comité des recherches, et fit en son nom, le 21 novembre, un rapport qui déplut aux deux partis. Le côté droit le trouva trop violent, le côté gauche trop modéré et trop obscur. Le 15 mai il fut d'avis de laisser au roi le droit de proposer la guerre, en conservant au pouvoir législatif celui de la déclarer. Le 16 juin il invoqua la suppression des titres de princes, ducs, comtes, etc., sauf les exceptions à faire en faveur des princes du sang. En 1791 il fut nommé secrétaire. Lors de la fuite du roi, il sollicita le licenciement des gardes du roi, et, le 15 juillet, il défendit l'inviolabilité du monarque, dont il vouloit que la personne

fût sacrée. Bientôt après, il accusa les jacobins de vouloir détruire la monarchie. A la séance du 25 août il attaqua la renonciation qu'offroit de faire le duc d'Orléans, de ses droits au trône, dans le cas où le titre de membre de la famille royale seroit déclaré incompatible avec celui de citoyen actif, et il jeta du ridicule sur ce prince, en disant qu'on ne « devoit pas se priver du bonheur de le revoir sur nos flottes. » En général il se montra son ennemi acharné. Ce fut lui qui fit décréter que les membres de la famille royale seroient éligibles aux places à la nomination du roi, mais ne pourroient commander les armées sans l'agrément du corps législatif. Il s'opposa ensuite à ce que le roi et les princes portassent le cordon bleu, et demanda des peines contre ceux qui prendroient leurs anciens titres. Goupil, en 1795, nommé par le département de l'Orne au conseil des anciens, en fut secrétaire le 22 décembre, et président le 22 janvier suivant. En mars il fit placer le buste de Montesquieu dans la salle du conseil. On le vit fréquemment faire des rapports. Ce fut lui qui fit adopter, le 6 mai 1696, la loi concernant le séquestre des biens des pères et mères des émigrés. Il convint qu'elle étoit dure, mais il ajouta qu'elle étoit indispensable, d'autant mieux, dit-il, « que Fabius, augure romain, nous a appris que ce qui se fait pour le salut de la république se fait toujours sous de très-bons auspices. » A l'époque de la lutte entre le directoire et les conseils (juillet 1797), il se prononça contre les triumvirs, demanda la clôture des sociétés populaires, et insista pour l'organisation de la garde du corps législatif. D'abord arrêté par suite de ses opinions, dans la journée du 18 fructidor, il fut remis en liberté, et reparut au conseil, qui le raya, en 1798, de la liste des émigrés. Sorti du corps législatif en mai 1799, il fut nommé en avril 1800 membre du tribunal de cassation, et mourut à Paris le 18 février 1801.

GOUPILIÈRES. *Voy.* PORLIER.

† GOURDAN (Simon), né à Paris en 1646, et confrère de Santeuil dans l'abbaye de Saint-Victor, imita les saints que celui-ci chantoit. Aspirant à une vie plus parfaite, il voulut entrer à la Trappe; mais l'abbé de Rancé lui conseilla de rester dans le monde pour l'édifier. Le père Gourdan vécut en solitaire et en saint dans l'abbaye de Saint-Victor, et mourut le 10 mars 1729, laissant, I. Des *Proses* et des *Hymnes* qu'on chante dans différentes églises, et qui se trouvent dans le missel de Paris, en latin, imprimé par ordre du cardinal de Noailles, Paris, 1727, 3 vol. in-12. II. Des *Ouvrages de piété*, pleins d'onction. III. Une *Histoire* manuscrite des *Hommes illustres de Saint-Victor*, en plusieurs volumes in-folio. Cette histoire abonde trop en réflexions morales: mais on l'assure exacte pour les faits. On a publié, en 1756, à Paris, in-12, la *Vie* de ce religieux. Cet ouvrage est suivi de plusieurs *Lettres* qui roulent principalement sur la constitution *Unigenitus*.

I. GOURDON. *V.* ARMAGNAC, nº III, *et* RICHARD, nº I.

II. GOURDON DE GENOUILLAC, (Galiotte de), ou la *Mère Sainte-Anne*, réformatrice de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem en France, et prieure du monastère de Beaulieu, naquit en 1589, d'une famille noble et considérable de Querci. Elle fut nommée *Galiotte*, en mémoire de Jacques Galiot de Genouillac, grand écuyer de France. Elle mourut l'an 1618 en odeur de sainteté. Les religieuses de cet ordre avoient autrefois la robe rouge et le voile blanc; mais après la prise

de Rhodes par Soliman II, en 1522, elles prirent l'habit et le voile noir pour marquer leur deuil.

GOURGUES (Dominique de), brave gentilhomme, natif de Mont-de-Marsan en Gascogne, voulant se venger des Espagnols qui l'avoient maltraité pendant la guerre, et qui avoient égorgé une colonie de Français établie sur les côtes de la Floride, équipa trois vaisseaux à ses dépens, et mit à la voile en 1567. Il alla descendre à la Floride, enleva trois forts, et fit pendre plus de huit cents Espagnols à des arbres, sur lesquels il fit mettre cette inscription : « Non comme Espagnols, mais comme traîtres, brigands et assassins. » Il en usa de la sorte, parce que Mélandès, ayant fait massacrer des Français, avoit fait dresser un écriteau qui marquoit « que ce n'étoit pas comme Français, mais comme luthériens qu'il les faisoit mourir.... » Gourgues, de retour en France, fut reçu avec admiration par les citoyens, et avec mépris par la cour, qui étoit toute espagnole : le roi lui fit défendre de paroître devant lui. La reine Elizabeth le demanda dans la suite pour commander la flotte anglaise. Il mourut à Tours en 1593, en allant prendre le commandement de cette flotte.

† GOURLIN (l'abbé Pierre-Etienne), né à Paris en 1695, mort dans cette ville en 1775, fit pour M. de Rastignac, archevêque de Tours, l'*Instruction sur la justice chrétienne*, Paris, 1749, in-12; et pour l'évêque de Soissons, l'*Instruction contre le P. Berruyer*, 7 vol. in-12, 1760. On a encore de lui l'ouvrage connu sous le nom de *Catéchisme de Naples*, 1783, 3 vol. in-12, qui ne dit pas davantage que celui de Montpellier, et le dit plus sèchement.

* GOURMELEN (Etienne), né en Basse-Bretagne, dans le pays de Cornouailles, docteur en médecine de la faculté de Paris, étudia aussi la chirurgie, et mourut en 1594, professeur en chirurgie au collége Royal. Les ouvrages qu'il a laissés sont, I. *Sinopseos chirurgiæ libri sex*, Lutetiæ, 1566, in-8°, en français, par André Malezieu, Paris, 1571, in-8°, et depuis, par Germain Courtin, sous le titre de *Guide des chirurgiens*. II. *Hippocratis libellus de alimento è græco in latinum versus et commentariis illustratus*, Parisiis, 1572, in-8°. Il avoit expliqué ce traité aux écoles de médecine trois ans auparavant. III. *Chirurgiæ artis ex Hippocratis et veterum decretis ad rationis normam redactæ libri tres*, Lutetiæ, 1580, in-8°.

* GOURMOND (Gilles), habile imprimeur du 16e siècle, mort en 1527, est le premier qui ait imprimé à Paris des livres grecs et hébreux. On a de lui un recueil in-4°, publié en 1507, contenant différens opuscules grecs, tels que les sentences ou apophthegmes des sept sages de la Grèce, les vers d'or de Pythagore, le poëme moral de Phocylide, les vers de la Sibylle d'Erithrée, au sujet du dernier jour du monde, avec un alphabet grec et quelques autres petites pièces. Le succès de cet ouvrage encouragea Gourmond, qui donna, la même année, *Homeri Batrachomyomachia*, in-4°; *Hesiodi opera et dies*, in-4°; et la Grammaire grecque de Chrysoloras, in-4°. Il publia aussi, les années suivantes, les Idylles de Théocrite, quelques œuvres de Lucien, une seconde édition de la Grammaire, la Gnomologie et le Lexicon d'Aldus, en 1512, la Grammaire de Théodore Gaza en 1516, etc.

I. GOURNAY (Marie LE JARS de), fille savante, d'une famille distinguée, naquit à Paris en 1566. La réputation de Montaigne, ce qui

transpiroit déjà de ses *Essais*, avoient inspiré à mademoiselle de Gournay un tel degré d'enthousiasme, qu'en 1588, lorsque Montaigne, député aux états de Blois, fit un voyage à Blois, elle quitta sa terre de Gournay pour venir avec sa mère rendre hommage au philosophe. Elle ne vit à Paris que lui; de Paris elle l'emmena à Gournay, où il passa trois mois. Mademoiselle de Gournay avoit alors 22 ans, et Montaigne 55. Il est mort à 60. Toutes les langues savantes lui étoient familières : elle écrivoit mal dans la sienne. Lorsque l'académie française voulut épurer la langue, mademoiselle de Gournay cria beaucoup contre cette réformation. Elle disoit des puristes, « que leur style étoit un bouillon d'eau claire, sans impureté et sans substance. » Sa prononciation étoit analogue, et elle tenoit pour l'ancien usage. Le cardinal de Richelieu ne pouvoit s'empêcher de rire, en l'entendant s'énoncer à la manière des vieux procureurs du temps de Henri IV. — « Riez, monseigneur, lui dit un jour l'adroite flatteuse; riez : je fais un grand bien à la France ! » Elle avoit le goût de la vieille littérature, des compilations, des commentaires; ce goût, joint à son caractère vif, impétueux, vindicatif, lui fit beaucoup d'ennemis. L'Anti-Gournay et le Remercîment des beurrières, sont des monumens de leur haine. Ces libelles ne l'empêchèrent point d'avoir des amis illustres, les cardinaux du Perron, Bentivoglio, de Richelieu, saint François de Sales, Godeau, Dupuy, Balzac, Maynard, Hensius, etc. Elle mourut à Paris le 13 juillet 1645. Plusieurs beaux esprits lui composèrent des épitaphes satiriques; le plus grand nombre lui en fit d'honorables. Quelques-uns lui donnèrent le nom de *syrène française*. Ses Ouvrages furent recueillis en 2 vol. in-4°, 1634 et 1641, sous le titre d'*Avis* ou *Présens de mademoiselle de Gournay*. Montaigne, dans ses Essais, parle rarement de mademoiselle de Gournay : « Il faut, disoit-il, craindre d'éveiller la méchanceté, toujours en quête auprès des femmes. » Il en a cependant fait un grand éloge à la fin du 17e chap. du liv. 2. Il lui donna une grande preuve d'estime et d'attachement en lui léguant ses manuscrits. Voici ce que Pasquier rapporte à ce sujet : « Cette vertueuse demoiselle, avertie de la mort du seigneur de Montaigne, traversa presque toute la France, tant par son propre vœu que par celui de la veuve de Montaigne et de madame d'Ehisac sa fille, qui la convièrent d'aller mêler ses pleurs et ses regrets, qui furent infinis, avec les leurs. » Elle a fait trois éditions des Essais de Montaigne, en 1596, en 1602 et en 1635. Richelieu, à qui elle est dédiée, fit les frais de cette dernière. Elle est enrichie d'une préface plus curieuse que bien écrite.... Dans cette édition, mademoiselle de Gournay traduisit en français les passages grecs, latins et italiens qu'on rencontre dans les Essais. C'est dans sa préface que Pascal a pris cette idée ingénieuse de la divinité : « C'est un centre dont la circonférence est par-tout et le centre nulle part. » *Voyez* l'article MALHERBE, à la fin; et le Parnasse des Dames, par Sauvigny.

*II. GOURNAY (Jacques-Claude-Marie-Vincent de), intendant du commerce à Saint-Malo, né en cette ville au mois de mai 1712, mort le 27 juin 1759, âgé de 47 ans, a traduit de l'anglais les traités *sur le commerce et sur les avantages de la réduction de l'intérêt de l'argent*, par Josias Child, avec un petit traité *contre l'usure*, par Thomas Culpeper, Paris, 1754, in-12; il a aussi aidé Clicquot de Bler-

vache dans la composition de plusieurs de ses ouvrages et notamment dans les considérations *sur le commerce* et en particulier *sur les compagnies, sociétés et maîtrises*, Amsterdam, 1758, in-12.

GOURVILLE (Jean HÉRAULD, sieur de), naquit à la Rochefoucauld en 1625. Le fameux duc de ce nom lui ayant connu de l'esprit, le prit pour son valet-de-chambre, et en fit bientôt son ami et son confident, Gourville plut à son maître, et même au grand Condé et au surintendant Foucquet. Enveloppé dans la disgrace de cet illustre infortuné, il passa dans les pays étrangers. On a dit qu'il fut en même temps pendu à Paris en effigie, et envoyé du roi en Allemagne. Il est vrai qu'il eut cette qualité, mais ce fut quelque temps après son évasion. Son talent pour les affaires le fit proposer pour succéder au grand Colbert dans le ministère. Il mourut à Paris en 1703, sans avoir été marié. On prétend que c'est pour lui que Boileau fit cette épitaphe :

Ci-gît, justement regretté,
Un savant homme sans science,
Un gentilhomme sans naissance,
Un très-bon homme sans bonté.

Les commentateurs de cette épitaphe disent que Gourville étoit tel que le satirique le représente ; parlant bien, quoiqu'il ne sût pas grand'-chose ; ayant un caractère et des manières nobles, quoique d'une naissance obscure ; et caressant tout le monde sans aimer personne. Cependant, de tous les amis de Foucquet, Gourville se montra le plus généreux. Non content d'avoir prêté à madame Foucquet plus de cent mille livres pour sa subsistance, il fit don de cette somme à Foucquet de Vaux son fils. On a de Gourville des *Mémoires depuis* 1642 *jusqu'en* 1698, en 2 vol. in-12, 1720. Ils sont écrits d'un style animé, naturel et simple, mais peu correct. Il y peint, d'après nature, tous les ministres, depuis Mazarin jusqu'à Colbert, et sème son récit d'anecdotes curieuses sur chacun d'eux, ainsi que sur les principaux personnages du règne de Louis XIV.

GOUSSENCOURT (Matthieu), célestin de Paris, naquit dans cette ville en 1583, et y mourut en 1660. On a de lui le *Martyrologe des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem*, avec les blasons, 1643, 2 vol. in-fol.

† GOUSSET (Jacques), théologien de la religion protestante, né à Blois en 1635, d'une bonne famille, fut fait ministre à Poitiers en 1662. Il en sortit à la révocation de l'édit de Nantes, et mourut en 1704, professeur en grec et en théologie à Groningue. Ses ouvrages sont, I. *Commentarii linguæ hebraïcæ*. C'est un bon Dictionnaire hébreu ; la meilleure édition est celle de Leipsick, en 1743, in-4°. II. Une réfutation en latin du *Chisouck-Emaunach* ou *Bouclier de la foi*, du rabbin Isaac, à Amsterdam, 1712, in-fol. Cette production est très-foible. III. *Considérations théologiques et critiques contre le projet d'une nouvelle version*, 1698, in-12. Ce livre est contre le *Projet* de Charles Le Cène. IV. *Vesperæ Gronengianæ, sive amica de rebus sacris colloquia*, Amsterdam, in-12. — *Voyez* CÈNE, ORLÉANS, n° IV, *et* SCHULTENS.

* GOUSSIER (Jean-Jacques), professeur de mathématiques, membre de plusieurs sociétés savantes, né à Paris le 7 mars 1722, entra de bonne heure dans la carrière des sciences exactes. Ses premiers travaux furent de mettre en ordre et de diriger la publication des mémoires que La Condamine

donna au public en 1751 ; mémoires qui traitoient de la mesure des trois premiers degrés du méridien dans l'hémisphère austral. Chargé pour l'Encyclopédie de la partie *des arts mécaniques*, il s'en acquitta avec succès. Ses nombreux articles sont traités avec lucidité, précision et méthode. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages mécaniques curieux, entre autres d'*un moulin à bras* portatif pour scier des planches. Cette pièce de mécanique fut envoyée en Pologne, pour servir de modèle à des moulins destinés à exploiter les vastes forêts de ce pays. Il est aussi l'inventeur d'*un niveau d'eau*, qui est assez en usage aujourd'hui parmi les géomètres. Goussier réunissoit au génie de l'invention l'adresse et la facilité de l'exécution. Il a publié avec le baron de Marivetz, I. *Physique du monde*, tom. I à V, 1780-87, in-4°. Cet ouvrage devoit comprendre 14 vol. in-4°. Il ne fut poussé que jusqu'au 8e. II. *Prospectus d'un Traité de géométrie physique particulière du royaume de France*, 1779, in-4°. Ce savant physicien mourut à Paris en 1800.

† GOUTHIER *ou* GUTHIER, *ou* GUTHIÈRES (Jacques), avocat au parlement de Paris, né à Chaumont en Bassigny, mort l'an 1638, cultiva le droit et les belles-lettres avec un succès égal. Les amateurs de l'antiquité lui sont redevables de plusieurs écrits, I. *De vetere jure pontificio urbis Romæ*, in-4°, 1612 : ouvrage qui lui mérita le titre de citoyen romain, pour lui et sa postérité. II. *De officiis domûs Augustæ, publicæ et privatæ*, in-4°, à Paris en 1628 ; et in-8° à Leipsick, 1672. Cette matière y est traitée avec beaucoup de savoir. III. *De jure Manium*, Leipsick, 1671, in-8°. IV. Deux petits traités, l'un *De orbitate tolerandâ;* et l'autre, *Laus cæcitatis*, etc. Gouthier faisoit aussi d'assez bons vers latins. Il y a du feu et de l'expression dans sa pièce intitulée *Rupella capta*. L'auteur l'adressa au cardinal de Richelieu.

* GOUTHOEVEN (Gauthier), né à Dordrecht en 1577, a donné *Les Chroniques de Hollande....*, ornées de généalogies et descriptions des villes, etc., commençant à l'an 449, et finissant à l'an 1620, en flamand. La dernière édition est de La Haye, 1636, in-fol. Ce livre, plein de recherches et de choses intéressantes, est estimé. Gouthoeven est mort vers l'an 1628.

* GOUTTES (Jean-Louis), né à Tulle en 1740, curé d'Argelliers, député du clergé de la sénéchaussée de Béziers aux états-généraux en 1789. Après avoir fait un congé comme dragon, il avoit embrassé l'état ecclésiastique, obtenu une cure dans le Bordelais, et par la suite celle qu'il occupoit au moment de la révolution. Il adopta les nouvelles idées avec assez de feu, mais se moutra toujours ennemi des crimes et des moyens sanguinaires. Le 3 octobre 1789, il prononça contre l'usure un long discours dans lequel il cita alternativement l'autorité des Jérôme et des Basile, des Aristote, des Luc et des Matthieu, et demanda que le prêt à intérêt fût autorisé d'une manière régulière. Le 13 du même mois il appuya la proposition faite alors de vendre les biens du clergé ; et sans toucher au fond de la question, il s'étendit sur le mal que les richesses avoient fait à l'Église. Le 28 il parla contre l'abus des pensions. En novembre il devint membre du comité des recherches de l'assemblée nationale ; en avril 1790 président de cette assemblée, et quelque temps après président du comité de liquidation. Le 22 mars il dénonça les crimes

de l'agiotage ; le 16 avril il appuya le projet des assignats, et vota ensuite pour qu'il fût donné une constitution civile au clergé. Le 27 février 1791 il demanda la suppression de la place de grand-aumônier de France, et le renvoi des ecclésiastiques de la maison du roi qui ne prêteroient pas le serment civique ; dans le même mois, le département de Saône-et-Loire le nomma son évêque à la place de M. Taleyrand-Périgord qui venoit de donner sa démission. Lors de l'établissement de la république il parut attaché au système monarchique, et devint suspect aux jacobins. Sa défaveur augmenta lors de la destruction du culte catholique, à laquelle il ne se prêta nullement. Il fut arrêté, et le 6 germinal an 2 (26 mars 1794), le tribunal révolutionnaire le condamna à mort, « comme convaincu d'avoir tenu des propos tendant à l'avilissement de la convention et des autorités constituées. »

GOUVÉ (le). *Voy.* LEGOUVÉ.

† GOUVEST DE MAUBERT (Jean-Henri), né à Rouen en 1721, autant connu par ses aventures que par ses ouvrages : successivement capucin, apostat, secrétaire du roi de Pologne Auguste III, il rentra dans son ordre, en sortit ensuite, et finit par mourir protestant à Altona, en 1767. On a de lui divers écrits marqués au coin d'un génie singulier, qui avoit approfondi tous les détours de la politique, observé avec finesse, avec de grandes vues ; mais il écrivoit avec plus de force que de précision et de pureté. Les principaux sont, I. *Le Testament politique du cardinal Alberoni*, in-12 ; livre évidemment paré d'un faux titre. L'auteur ne connoissoit probablement les vues politiques d'Alberoni que par les gazettes. Il y a néanmoins dans son livre bien des idées utiles sur les abus qui ont régné en Espagne, et qui ont été depuis supprimés en partie. Le volume est terminé par des jugemens sur Louis XIV, extraits de l'Histoire politique du siècle, des Mémoires du P. d'Avrigny, des Mémoires de Saint-Simon, de l'Abrégé chronologique du président Hénault, des Annales politiques de l'abbé de Saint-Pierre, et de l'ouvrage de Rulhières sur la révocation de l'édit de Nantes. Le premier et le plus considérable de ces fragmens est rempli d'excellentes idées et écrit d'un fort bon style. Il fit imprimer la Pucelle en Hollande avec des *vers* de sa façon, et Voltaire en parle avec le plus profond mépris dans vingt endroits de ses ouvrages, tant sous le rapport du talent que sous celui de la bonne-foi. II. *Testament politique de Walpole*, qui ne vaut pas celui d'Alberoni. III. *Histoire politique du siècle*, in-4°, 2 vol. 1757; livre qui eut du succès, mais dont l'auteur ne publia que les deux premiers vol. IV. Diverses brochures : l'*Illustre Paysan ;* l'*Ami de la fortune ; Ephraïm justifié*, etc. V. Un *Mercure historique*. Ce grand politique n'eut jamais le talent de se tirer de la misère. Il fut long-temps prisonnier en Hollande pour dettes.

† GOUVION (Jean-Baptiste), fils d'un lieutenant de police de la ville de Toul en Lorraine, fut placé de bonne heure dans le corps du génie, y obtint le grade de capitaine, et fut employé pendant la guerre d'Amérique sous La Fayette, dont il devint le conseil. Quand ce général prit en 1789 le commandement de la garde nationale parisienne, il appela près de lui Gouvion, et le fit nommer sous lui général-major ; mais cet officier qui avoit peu de penchant pour une révolution, et qui étoit plus propre à conduire des

troupes disciplinées qu'à diriger une garde bourgeoise, parut assez médiocre dans cette place. Ce fut lui que La Fayette chargea le 21 juin 1791 d'aller donner à l'assemblée les renseignemens qu'il avoit recueillis sur la fuite de Louis XVI; et d'après son rapport, il parut lui-même, aux yeux du parti révolutionnaire, coupable au moins de négligence. Nommé en septembre 1791 député de Paris à la législative, son modérantisme jeta sur lui une grande défaveur; néanmoins, dans la séance du 4 décembre suivant, il prononça un discours contre les aristocrates de Toul. Le 6 avril 1792 ayant voulu s'opposer à ce qu'on accordât les honneurs de la séance aux soldats de Château-Vieux échappés des galères, où ils avoient été mis par suite de l'insurrection de Nanci, qui avoit coûté la vie au frère de Gouvion, il fut couvert de huées et de menaces par une partie de l'assemblée, par les tribunes, et Choudieu lui cria de sortir, s'il ne vouloit pas se trouver avec ceux qu'il avoit nommés *les assassins de son frère*. Peu de jours après il donna sa démission de député, et envoya un défi à Choudieu qui l'accepta et qui fut blessé grièvement d'un coup de pistolet. Gouvion se rendit alors à l'armée que commandoit La Fayette, y fut employé comme général divisionnaire, et prit le commandement de l'armée. Le 23 mai, étant posté en corps d'armée, il fut attaqué à Florennes par le général Beaulieu, et, malgré l'inexpérience et l'indiscipline de ses troupes, il s'y défendit plus de cinq heures. Attaqué de nouveau le 11 juin, et surpris par la négligence de ses avant-postes en avant de Maubeuge, il se conduisit avec la même bravoure; mais n'ayant pas été soutenu à temps par le gros de l'armée, il fut tué d'un coup de canon au moment où il cherchoit à rallier ses troupes près du village de Grisuelle; quelques corps, et surtout un bataillon de la Côte-d'Or, souffrirent beaucoup dans cette affaire. La Fayette lui fit rendre de grands honneurs funèbres, et toute son armée parut très-affligée de sa mort. — Son frère, L. Gouvion, commandant la garde nationale de Toul à l'attaque faite par Bouillé, en 1790, contre la garnison révoltée de Nanci, y fut tué.

GOUX de La Boulaye (François le), fils d'un gentilhomme de Baugé en Anjou, parcourut une partie du monde. De retour de son premier voyage, il parut si défiguré, que sa mère ne voulut pas le reconnoître; il fut obligé d'intenter un procès pour avoir son droit d'aînesse. Quelques années après, il fut envoyé en qualité d'ambassadeur auprès du grand-seigneur et du grand-mogol; mais il mourut en Perse d'une fièvre chaude, durant ce voyage, vers l'an 1669. On a de lui la *Relation de ses voyages*, jusqu'en 1650, in-4°, qu'il publia en 1653. Il s'y trouve des choses curieuses, et quelques-unes de fausses. Le style en est d'ailleurs très-incorrect.

* GOUY d'Arcy (L. H., marquis de), né à Paris, domicilié à Arcy, colonel en second de cavalerie au service de France, député de Saint-Domingue aux états-généraux, embrassa le parti de la révolution. Le 13 juillet, jour du renvoi de Necker, il fit une ample apologie de ce ministre. Le 23 il excusa les cruautés commises par le peuple lors de la prise de la Bastille; mais il blâma celles auxquelles il s'étoit livré depuis cette époque, et en fit envisager les suites dangereuses. Les 25 et 27 du même mois il avança et soutint l'opinion qu'on pouvoit et devoit décacheter les lettres dans un temps de trouble, et pressa en conséquence la formation d'une com-

mission *ad hoc*. Le 19 septembre il voulut présenter un plan de finance, pour sauver, disoit-il, l'état. Mais l'assemblée, effrayée de la publicité qu'il donnoit à la situation du trésor public, lui imposa silence. Cependant, le 21 novembre, après avoir combattu le plan présenté par le ministre Necker, il reproduisit son projet, qui consistoit en une émission de billets nationaux pour cinq cent millions. Le 1er octobre il dénonça le ministre de la marine La Luzerne, et renouvela le 24 ses inculpations, demandant une séance entière pour développer ses preuves; l'affaire n'eut aucune suite. En 1790 il suivit à peu près la même marche, sans exercer jamais beaucoup d'influence. Il parla encore, en août, sur le délabrement des finances, et vota l'émission de deux milliards d'assignats, avec cours forcé. L'assemblée ayant porté un décret qui consacroit les droits des hommes de couleur libres, décret qu'il crut dangereux pour les colonies, il s'abstint d'assister aux séances pendant les premiers mois de 1791 : mais le 21 juin, jour de l'évasion de Louis XVI, il écrivit au président, pour lui annoncer que le risque de la chose publique le ramenoit dans le sein de l'assemblée, et pour communiquer quelques renseignemens qu'il avoit recueillis sur la fuite du roi. A la fin de la session, nommé maréchal de camp, et chargé d'aller rétablir l'ordre à Noyon, il s'y conduisit avec foiblesse. Lié intimement au parti du duc d'Orléans, il subit le même sort que les autres chefs de cette faction. En avril 1793 il fut arrêté et ensuite condamné à mort le 5 thermidor an 2 (3 juillet 1794), par le tribunal révolutionnaire de Paris, comme complice d'une conspiration dans les prisons des carmes, où il étoit détenu : conspiration imaginaire. Il étoit âgé de 41 ans. L'auteur de la Galerie des états-généraux le peint comme un homme instruit, mais à petites vues, à petits moyens, actif par tempérament, sachant persécuter, lasser, excéder même pour réussir. Propriétaire dans les colonies, il se prononça vivement contre les projets de la société des amis des noirs, et eut à ce sujet des démêlés très-vifs avec Brissot, qui ne lui contestoit pas le talent de parler avec facilité.

† I. GOUYE (Thomas), jésuite, né à Dieppe en 1650, habile dans les mathématiques, reçu en 1699 membre de l'académie des sciences, qui faisoit beaucoup de cas de ses lumières, mourut à Paris dans la maison professe des jésuites le 24 mars 1725. Son principal ouvrage est intitulé *Observations physiques et mathématiques pour servir à la perfection de l'astronomie et de la géographie, envoyées de Siam à l'académie des sciences de Paris, par les pères jésuites missionnaires*, avec des réflexions et des notes, en 2 vol., dont le premier est in-8°, et le second in-4°.

† II. GOUYE DE LONGUEMARE, greffier au bailliage de Versailles, né à Dieppe en 1715, mort le 11 août 1763, a publié plusieurs mémoires et dissertations intéressantes sur l'Histoire de France; savoir, I. Une *Dissertation sur l'ancienne Histoire de France*, 1756, in-12. II. *Sur la Chronologie des rois Mérovingiens*, 1748, in-12. II. *Sur l'état du Soissonnais sous les enfans de Clotaire I*, 1745, in-12. IV. *Sur l'Histoire des enfans de Clovis*, 1744, in-12.

† GOWER (le chevalier John), l'un des plus anciens auteurs qui aient écrit en anglais, mort aveugle à Londres en 1402, composa divers ouvrages dans sa langue, ainsi qu'en

français et en latin. On a imprimé de lui un poëme intitulé *De Confessione Amantis*, Londres, 1532, in-fol. Il y en avoit une autre édition en 1493.

* GOYEN (Jean-Joseph Van), habile peintre de paysages, né à Leyde en 1596, disciple de Guillaume Geritz et d'Isaïe Van de Velde, travailla beaucoup à La Haye, où il mourut en 1656. Ses tableaux qui représentent des marines et des batailles sont très-estimés et très-chers. Il a composé et gravé à l'eau-forte quelques paysages.

† GOZON (Deo-dat *ou* Dieu-donné) fut grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Ce qui contribua beaucoup à lui faire obtenir cette dignité, fut le bonheur qu'il eut d'exterminer un dragon monstrueux qui infestoit l'île de Rhodes. Cet animal étoit, dit-on, de la grosseur d'un cheval moyen; il avoit à sa-tête de serpent de longues oreilles, couverte d'une peau écaillée. Ses quatre jambes ressembloient à celles d'un crocodille, et sa queue faisoit plusieurs plis et replis sur son corps. Il couroit, ajoute-t-on, battant de ses ailes, et jetant du feu par les yeux avec des sifflemens horribles. Aucun chevalier n'avoit pu délivrer l'île de ce monstre, et tous ceux qui l'avoient tenté en avoient été les victimes, on avoit même défendu de nouvelles tentatives sous peine de mort. Rien n'arrêta Gozon, et le succès justifia son audace. (*Voyez* VILLENEUVE, n° II.) Cette histoire, fausse, se voit encore sur de vieilles tapisseries; mais on y voit aussi les contes de l'archevêque Turpin. Quoi qu'il en soit, Gozon tient un rang distingué dans l'Histoire de Malte. Il mourut en 1353. On mit, dit-on, sur son tombeau: *Dragonis extinctor*, L'EXTERMINATEUR DU DRAGON. Il étoit de la langue de Provence.

* GOZZI (Gaspard comte), noble vénitien, célèbre par ses talens littéraires, né en 1713, mort en 1786, a donné des *Poésies satiriques et lyriques* très-estimées. Il a rédigé un Journal périodique appelé *l'Observateur*, qui ressemble beaucoup au Spectateur anglais et au Tutler, etc. Le Recueil de ses ouvrages, 12 vol. in-8°, a paru à Venise en 1794.

FIN DU TOME SEPTIÈME.

